Notes du mont Royal

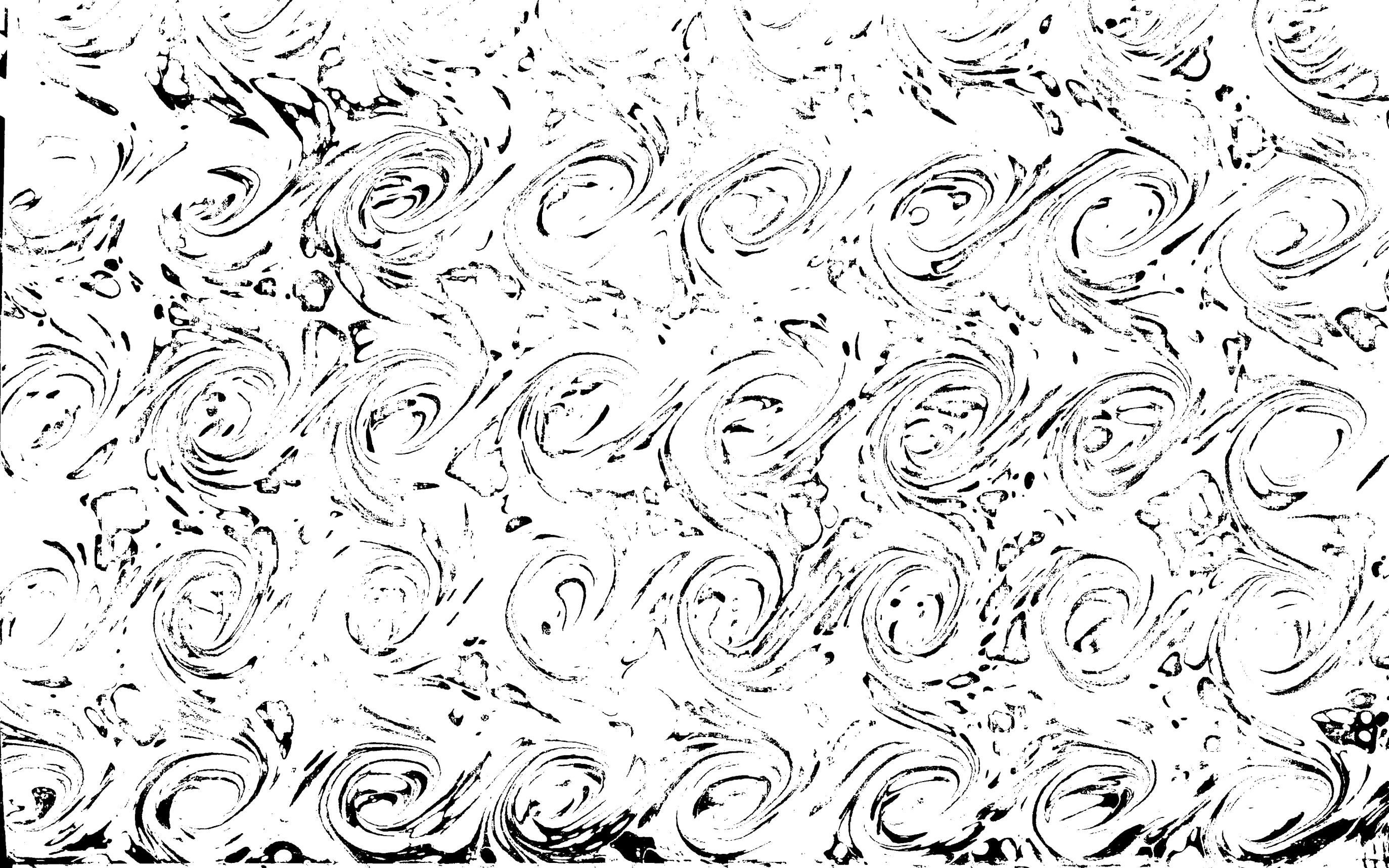
www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

Ex libris Bibliothec quam Illuſtriſſimus
Archiepiſcopus & Prore: ugdunenſis
Camillus de Neufville Collegio SS
Trinitatis Patrum Societatis JESU
Teſtamenti tabulis attribuit anno 1693.



22567

LES

OEVVRES
DE L. ANNÆVS SENECA.

EX BIBLIOTH PUB COLLEG. LUGDUN.

Auec les Controuerſes & Suaſoires de M. Annæus Seneca Retheur.

Miſes en François par **MATT. DE CHALVET,** Conſeiller du **ROY** en ſon Conſeil **D'ESTAT,** & Preſident és Enqueſtes du Parlement de Tholoſe.



BIBLIOTHEQUE DE LA VILLE DE LYON

A LYON,
PAR BARTHELEMY ANCELIN,
Imprimeur & Libraire ordinaire du Roy.

M. DC. XIX.

AV ROY.

SIRE,

Voicy Seneque ce grand perſonnage Eſpagnol qui vient à vous, & ſe rend François. C'eſt le bruit & la gloire de voſtre nom eſpanduë par toute la terre, qui l'ameine pour l'admirer en voſtre Majeſté la rencontre de toutes les excellentes qualitez par luy deſirees en ce Prince, qu'il s'eſt tant eſtudié de former en ſes eſcripts. Si vous les daignez voir, SIRE, vous y recognoiſtrez, comme dans vn miroir, repreſenté au vray, & releué de tous vos plus rares ornemens, meſmes de ceſte Clemence incomparable, qui ne trouue point d'exemple en l'antiquité, & ne laiſſe aucune eſperance d'imitation aux ſiecles aduenir: laquelle vous a plus que toutes vos autres vertus enſẽble bien que grandes, mis & affermy la Couronne ſur la teſte. Il m'a voulu, SIRE, pour ſon truchement, m'ayant recogneu bon François, & croyant puis que i'ay eu l'honneur de vous ſeruir, & les Roys vos predeceſſeurs depuis cinquante ans, en l'Office de Conſeiller & Preſident en voſtre Parlement de Tholoſe, & depuis n'aguieres de Conſeiller en voſtre Conſeil d'Eſtat: que ie ſerois propre à le vous preſenter. Aduoüez le, SIRE, comme voſtre, & l'embraſſez, auec la meſme douceur de viſage, de laquelle il vous a pleu me receuoir tout autant de fois que i'ay paru deuant voſtre Maieſté, & vous comblerez d'honneur & de contentement.

SIRE,

Voſtre tres-humble, tres-obeyſſant
& tres-fidele ſubiect & ſeruiteur
MATHIEV DE CHALVET

FRANC. DE CHALVET S. DE FENOVILLET, PRESIDENT ES ENQVESTES du Parlement de Tholoſe, fils de l'Autheur.

OV t'en vas-tu beau Liure? où vas-tu docte Eſcrit?
Faire honneur à la France? Adieu doncques, cher frere,
Mon germain proprement, quoy que d'vn meſme pere:
Car ie ſuis fils du corps, & tu l'es de l'Eſprit.

Ce pere, de l'amour de la Vertu s'êprit,
Et d'elle t'engendra: maintenant il eſpere,
Que comme vn bon enfant, tu ſeruiras ta mere;
Car pour elle, ſans plus, ceſt œuure il entreprit.

Certes, qui lira bien tes diſcours, ô beau Liure,
Apprenant comme il faut bien mourir & bien viure:
Du plus celebre honneur, dont l'homme eſt reueſtu.

Aura par ton moyen, l'heureuſe iouyſſance:
Car c'eſt de la vertu que l'honneur prend naiſſance:
Et tu nous fais au vray cognoiſtre la vertu.

IN SENECAM, GALLICE expreſſum

A

MATTHÆO CALVENTIO PRÆSIDE TOLOSANO, & in ſacro conſiſtorio Regis conſiliario.

NOn modò Gallorum populis tu vera loquentis
Verba refers Senecæ, mentémque animúmque reſignas,
Ora ſed Annæi das conſpicienda, verendam
Canitiem, moréſque pios, nullóque madentes
Felle mali, quos non tetrici cenſura Catonis
Carpſerit, aut regidum Stoici Zenonis acumen.
Quin mage crediderim Samius ſi vera magiſter
Edocet, Hiſpanum Senecam, ciuémque togatum,
Iam brachis mutaſſe togam, vultúque renatum
Apparere tuo: tum, quæ tua pagina dictat,
Ipſius auctoris, non verba interpretis eſſe.

G. Crittonij Profeſſoris Regij.

DISCOVRS

DISCOVRS SOMMAIRE
DE LA VIE DE MONSIEVR DE Chaluet, traducteur de Seneque.

MESSIRE Matthieu de Chaluet, iſſu de la famille des Chaluets de Rochemontez en la haute Auuergne, naſquit l'an mil cinq cents vingt & huict au mois de May. Monſieur Lizet lors aduocat general du Roy, & depuis premier Preſident du Parlement de Paris ſon oncle, qui eſtoit du meſme pays, eſtant allé voir ſa maiſon & ſes parents durant les vacations de l'année mil cinq cents trente neuf, le demanda à ſes freres & l'amena à Paris, où il le fiſt eſtudier és bonnes lettres ſix ans, ſoubs Oronce Fine, Tuſan, Bucchanan, & autres ſçauants hommes qui fleuriſſoyent en ce ſiecle. Fut conduit à Tholoſe en l'an mil cinq cents quarante & ſix pour y apprendre le droict ciuil: où il logea en diuers temps auec Turnebe, Mercerus, Gouean. Il paſſa en Italie en l'an mil cinq cents cinquante pour y continuer ſes eſtudes: ouyt quelque mois Alciat à Pauie, & puis le Socin à Bologne la graſſe: d'où il reuint en France à la haſte mandé pour les affaires de ſa maiſon, faiſant eſtat d'y retourner bien toſt apres: mais il fuſt conſeillé de s'en aller derechef à Tholoſe, y acheuer ſon cours és loix, où il fuſt compagnon des ſieurs Roaldes & Bodin, liſants enſemble le droict aux eſcholes publiques auecque reputation. Durant les eſtudes de ſa ieuneſſe, il relaſchoit ſouuent ſon eſprit par les plus honneſtes exercices du corps, auſquels il s'eſtoit inſtruit en Italie, eſtant fort bon homme de cheual, beau danſeur, & le meilleur ioüeur de paulme de ſon temps. Il temperoit auſſi l'auſterité de la doctrine des loix, par la douceur de la poëſie Latine & Françoiſe, eſquelles il n'eſtoit point des derniers: comme il paroiſtra par ſes vers, ſi ſes heritiers ne les enuient point au public. Ayant pris ſes degrez de docteur à Tholoſe, il eſtoit tout preſt de quitter le Languedoc, pour aller eſtablir ſa fortune à Paris, où monſieur Lizet l'appelloit par ſes lettres: mais par l'entremiſe de quelques ſiens parents & amys, il fuſt arreſté & marié à Tholoſe, en l'an mil cinq cents cinquante & deux, auec Iane de Bernüy fille du Seigneur de Palficat baron de Villeneufue: & toſt apres, à ſçauoir en l'an mil cinq cents cinquante trois fuſt receu en vn office de Conſeiller du Roy au Parlement de Tholoſe, puis creé Iuge de la Poëſie Françoiſe, & mainteneur des ieux floraux de Clemence qui ſe celebrent ſi ſolennellement tous les ans en ladicte ville. En l'an mil cinq cents ſoixante & treize, il y fuſt faict Preſident des Enqueſtes, par la nomination du Parlement. Il eut force amys: auſſi les ſçauoit-il bien cultiuer: mais ſur tous, il y eut vne ſinguliere & parfaicte amitié entre Monſieur du Faur de ſainct Iory premier Preſident de Tholoſe, & luy, tant pour l'amour des lettres, que pour leur prochaine affinité. Il auoit la taille haute & quarrée, l'œil riant, le poil blond, le viſage doux

& venerable,le maintien graue, modeſte,& plein de majeſté:le propos & la con-uerſation des plus agreables du monde. Aucun preſque ne l'abordoit, qu'il n'en reſtaſt cõme charmé:car il eſtoit d'vn naturel affable, courtois biẽ faiſant, franc, ſans hypocriſie,ſans ambition, ſans auarice, s'employãt beaucoup plus volõtiers pour autruy que pour ſes affaires propres.Craignant Dieu, deteſtant & condemnant toute ſorte de vices,& principallement les violences & les nouueautez,meſme celles de la religion. Il aymoit l'ordre,la droicture,& la paix. Et comme il auoit l'ame tranquille & innocente: durant les premieres & dernieres fureurs de nos guerres ciuiles, pour ne voir les deſordres qu'il preuoyoit deuoir arriuer dans Tholoſe,ſe retira en ſa maiſon en Auuergne,où pour ſe conſoler des miſeres publiques,& pour employer vtilement ſon loiſir, il ſe mit à lire & traduire Seneque. Parmy les confuſions de la France, il perſeuera conſtamment en l'obeyſſance de ſon Prince,le party duquel comme le iugeant ſeul iuſte & legitime, il a touſiours fidellement ſuiuy. Auſſi lors que le Parlement fuſt transferé de Tholoſe à Chaſtelſarraſy,il fuſt choiſi entre tous, pour aller de ſa part ſalüer le Roy à Lyon l'an mil cinq cents quatre vingt quinze: dequoy le Roy fuſt merueilleuſement content, comme il teſmoigna par le gratieux accueil qu'il luy fit, & par vn preſent qu'il luy donna: Et luy s'eſtima tres-heureux d'auoir eſté le premier officier du Parlement de Tholoſe que le Roy vid depuis ſon aduenement à la couronne, & depuis le commencement de la reduction du Languedoc à ſon ſeruice.Derechef en l'an mil ſix cents & trois, il fuſt delegué par le meſme Parlement deuers ſa Majeſté, pour pluſieurs affaires importantes: Auquel voyage,pour vne honnorable recompenſe de ſes longs ſeruices, le Roy de ſon propre mouuement & ſans qu'il l'eut demandé, le fit Conſeiller en ſes Conſeils d'Eſtat & Priué, dont il preſta le ſerment és mains de Monſieur le Chancelier de Bellieure, auquel il appartenoit de quelque alliance. Vn an apres ſon retour de ceſte commiſſion, il print reſolution de quitter les affaires,& le Palais auquel il auoit ſeruy honorablement cinq Rois en ſes offices de conſeiller ou de preſident, durant cinquante & quatre annees. Il reſigna pluſtoſt ſa dignité de Preſident à François Chaluet l'vn de ſes fils, qui l'exerce à preſent:& ſe retira chez ſoy, pour ne penſer plus deſlors qu'à prier Dieu, & à couler doucement le reſte de ſes iours parmy le repos & les liures. Il veſquit apres ceſte heureuſe retraitte deux années auec tant de ſatisfaction,qu'il diſoit ſouuent à ſes parents, que tout le long du reſte de ſa vie paſsée, il n'auoit aucunement veſcu.En fin attaint d'vne fiebure cauſee par vne tumeur interieure, & par vn abcez caché,où les medecins ne pouuoyent rien voir ny appliquer:ayãt touſiours l'ame ſaine,la parole ferme, & le iugement raſſis, iuſques à ſon dernier ſouſpir,il mourut chreſtiennement parmy les ſiens dans Tholoſe, le vingtieſme de Iuin mil ſix cens & ſept,aagé de ſoixante & dix-neuf ans,& regretté vniuerſellement de tous ceux qui l'auoyent veu & cogneu durant ſa vie.

AV MESME.

SONNET.

LA France qui ſouloit t'honorer & te ſuiure,
Se reueſt en ta mort de triſteſſe & de dueil,
Et voudroit volontiers t'arracher du cercueil,
Si par force on pouuoit faire le mort reuiure.

Mais toy qui en mourant as commencé à viure,
N'attriſte point, dis-tu, ny de larmes ton œil,
Ny ton ame d'ennuy: vn plus plaiſant ſoleil
De vitales douceurs mes ſentimens enyure.

Si tu es ennuyé de ne m'entendre plus,
Approche de ce liure: ainſi qu'en vne eſchole
Tu entendras dedans la voix de ma parole.

Là mon ame, mon cœur, mes eſprits ſont reclus,
Comme on dit le Phœnix de ſa cendre renaiſtre,
Ainſi de ces eſcrits, i'ay pris vn nouuel eſtre.

NIC. DROVET.

STANCES SVR LE TRESPAS
ET SVR LES ESCRITS DE FEV MONSIEVR DE CHALVET PRESIDENT AV PARLEment de Tholoſe.

IOy, de qui la deſpoüille en la tombe eſt recluſe,
Grand Chaluet, qui te vois par les vers conſumé,
Accorde au beau ſouhait de ma rampante Muſe,
Qu'on t'aduoüe tout haut par ces vers ranimé.
Ceſte mer de ſçauoir & feconde & profonde,
Ce Chaluet immortel eſt doncques au cercueil?
Viuant de ſon renom il eſclairoit le monde:
Mourant, helas! quel change: il l'obſcurcit de dueil.
La Vertu de ſon ame, eſtoit la chaſte hoſteſſe:
Il eſtoit ſa retraite, & ſa douce priſon:
Et depuis ſon deſpart, ceſte belle Deeſſe
Se void parmy le monde errante & ſans maiſon.
Luy mourant, la Vertu d'vne bouche dolente,
Dit tout haut, i'ay perdu mon plus fidelle amy:
L'ignorance au rebours, d'vne bouche riante,
Dit tout haut, i'ay perdu mon plus grand ennemy.
Ie n'auray plus, dit-elle, vn ſi fort aduerſaire.
Dont, tremblante de peur, ie redoubtois l'effort:
Celuy, qui ſe monſtroit à tous mes vœux contraire,
Eſt mort, me pourſuiuant pour me donner la mort,
Cent aiguillons de dueil percerent nos poictrines,
Quand pour auoir la vie, il receut le treſpas:
Helas! que ceſte fleur nous produiſit d'eſpines,
Lors qu'en naiſſant au ciel, elle mourut ça bas:
Mille rares vertus en ſa vie on contemple,
Il fut de ſa Tholoſe vn eſclairant flambeau:
Il fut de tout ſçauoir le venerable temple,
Et ie crains qu'eſtant mort il en ſoit le tombeau.
Le temps, qui fait tomber les fleurs de la ieuneſſe,
Alloit deſſus ſa teſte vne neige eſpanchant:
Il paroiſſoit aux yeux, Cygne par la vieilleſſe,
Et quand il diſcouroit, Cygne par ſon beau chant.
Il a des plus diſerts la memoire eſtouffee:
Non pas en attirans les rochers & les bois,

Comme

Comme faiſoit le ſon de la lire d'Orphee,
Mais attirant les cœurs par ſa faconde voix.
Les neuf Sœurs l'ont pleuré tout ainſi que leur frere,
Quand il toucha le terme à ſon aage prefis:
Ie fauls, elles l'ont plaint tout ainſi que leur pere:
Ie fauls, elles l'ont plaint tout ainſi que leur fils.
Son ame n'eſtoit rien qu'vne perle eſpuree,
Sur la terre viuant comme l'on vit és cieux:
Ceſte perle, montant en la voute azuree,
Fit deſcendre & rouler des perles de nos yeux.
Son Du Faur immortel, ceſt aſtre de doctrine,
Qui rend les plus luiſants de ſon luſtre obſcurcis:
A fait, que comme en terre, en la grand' cour diuine,
Il eſt auprez de luy fatalement aſſis.
Son los, ores qu'il eſt en l'obſcur de la biere,
Luit plus que s'il faiſoit au monde ſon ſeiour:
De meſmes que les feux, iettent plus de lumiere,
En l'obſcur de la nuict, qu'en la clairté du iour.
La mort voyant le poil de ſa teſte chenuë,
Alla deſſus ce blanc ſes fleſches decochant.
L'aage courboit ſon corps, & la mort ſuruenuë
L'a coupé de ſa faulx comme vn eſpi penchant.
Blaſmant le reconfort que l'on prend de ſon âge,
Ie dy que par ſon âge eſt mon dueil renforcé:
L'âge l'auoit parfaict, & ie plains d'auantage,
Vn pourtrait accomply, qu'vn pourtrait commencé,
Pour la celeſte vie il meſpriſoit l'humaine:
Vn ſçauoir recherché luiſoit en ſes propos:
Prenant pour le ſçauoir vne incroyable peine,
Sa peine luy donna le celeſte repos.
Content, il a voulu dans la tombe deſcendre,
Pour eſleuer ſon ame au ſeiour glorieux:
Le feu de ſon eſprit a mis ſon corps en cendre:
Ce feu montant en hault l'a fait monter aux cieux.
Il n'eſtoit enuié bien qu'il fut enuiable:
La ſeule Parque à peu ſon trauail limiter,
Qui luy fut dommageable, & à nous profitable,
Qui ſe peut admirer & non pas imiter.
Les Eſchecs par Chaluet ont reueu la lumiere:
La mort deſira prendre à ce ieu ſon eſbat,
Elle luy donne eſchec par ſa fleſche meurtriere,
Ses eſcrits à la mort donnent eſchec & mat.
Par luy le grand Seneque a ſa langue quittee,
Et par luy la lumiere il reuoit autresfois:
Chaluet a de ſon corps la vieille robe oſtee,

Monſtrant

Monſtrant qu'vn Eſpagnol peut parler bon François.

Nous diſmes, en liſant ceſt ouurage celeſte:
O Cygne de nos iours tu ne dureras pas:
Ton chant, auantcourrier de ton heure funeſte,
Eſtant par trop diuin, preſage ton treſpas.
Les plus obſcurs ſecrets de Seneque il reuele,
Et par ſa docte main de leur ombre les ſort:
En terre, comme au ciel, ſa gloire eſt immortelle,
Pour rauir les viuants faiſant parler ce mort.
Dans ce Dedale entré, le pas il facilite,
Et de tous ſes deſtours il ſort heureuſement,
Ayant pris, pour ſa ſeule & ſa ſeure conduite
Le fil de ſon ſçauoir & de ſon iugement.
Il baſtit ſon tombeau dans l'enclos de ce liure,
Tombeau de maint ſçauoir, non de iaſpe ennobly,
Qui faict de papier mol eſt plus dur que le cuyure,
Pour reſiſter aux coups de l'aage & de l'oubly.
Ce liure eſt des vertus le magnifique temple,
Pour eſtre veu de tous il verra tout ce rond:
Il ſert d'eſtonnement & non pas d'vn exemple:
Comme il n'a de premier il n'aura de ſecond.
Il fait taire l'enuie & parler la memoire,
Et donne à ſon autheur, pour vn preſent des cieux,
Cent lauriers qui pour fruict ne portent que ſa gloire,
Cent aiſles à ſon nom pour voler en tous lieux.
Par ton ſang eſpandu fut ton ame rauie,
O Seneque qui fus chreſtiennement payen:
Mais Chaluet te redonne & le ſang & la vie,
Et cauſe ton honneur, ſi tu cauſes le ſien.
Pour d'vn Prince brider la ieune intemperance,
Tu fus auec honneur de l'exil rappellé:
Et Chaluet te r'appelle au giron de la France,
Hors des bornes duquel tu ſemblois exilé.
Narciſſe deuint fleur: & mon ame affligée,
Croid, liſant de Chaluet les rauiſſans eſcrits,
Qu'en quelque belle fleur ſa deſpoüille eſt changée,
Et qu'il le faut nommer la fleur des grands eſprits.
Nous eſperions encor' mille rares ouurages,
Qui de l'aage vainqueur auroient eſté vainqueurs,
Dont le facond diſcours eut hauſé nos courages,
Et le fecond ſçauoir abbatu tous nos cœurs.
Il fit couler ces mots de ſa bouche faconde
Approchant de ſa mort: Seneque mon ſoucy,
Tu ſais que conſtamment ie delaiſſe le monde,
I'y ſuis entré pleurant, mais ie n'en ſors ainſi.

O non-pareil eſprit, qui meſpriſant la terre
T'enuoles bien ioyeux nous quittant des douleurs:
Voy ces vers que ie graue au tombeau qui t'enſerre,
Que ie nettoyeray tous les iours de mes pleurs.
C'eſt le dernier deuoir que ie paye à ta tombe,
Pour marquer le regret de mes ſens poſſeſſeur:
Ce ſont des vers plaintifs, au lieu d'vne Hecatombe,
Qui cruelle à meurtrir eut faſché ta douceur.
Bien te dois ie payer ce deuoir mortuaire,
Puis que ie t'adorois pour le pere des Sœurs:
Et puis que ia mes vers commençoient à te plaire,
Me diſant que leur verd produiroit quelques fleurs.
Helas! i'alloy croyant, que le Ciel fauorable
Ne t'auoit point ſoubſmis à la rigueur du ſort:
Ie croyois que ton chef en lauriers venerable,
Te pouuoit preſeruer des foudres de la mort.
Tes beaux mots pouuoient bien charmer ceſte cruelle
Qui ſes dards meurtriſſeurs iette par tout ce rond:
Mais tu voulois au Ciel la coronne immortelle,
Ne te contentant point de celles de ton front.

ALEXANDRE PAVL
DE FILERE TOLOSAIN.

ORDRE

ORDRE ET SVITTE DES Tables & diuers Traictez de Seneque, ſelon la preſente Edition.

DEs bien-faicts à Ebutius Liberalis. VII.liures
Les Epiſtres,à Lucilius. CXXIV.
De la Prouidence, ou, pourquoy les gens de bien ſentent & ſouffrent ſouuent des maux. I.liure.
De la cholere,à Nouatus. III.liures.
De la clemence, à Nero Cæſar. II.liures.
De la vie heureuſe à Gallio ſon frere. I.liure.
De la tranquilité,& repos de l'ame,à Serenus. I.liure.
Que le Sage ne peut ſouffrir aucune iniure,à Serenus. I.liure.
De la briefueté de la vie,à Paulinus. I.liure.
De la conſolation à Polybius. I.liure.
De la conſolation,à Marcia. I.liure.
De la conſolation,à Heluia. I.liure.
Des Queſtions naturelles. I.liure.
Apocolocyntoſe, ou, diſcours plein de mocquerie, ſur la mort de Claudius Cæſar,nouuellement traduit.
Certains beaux paſſages recueillis & ramaſſez de diuers endroits des liures de Seneque.
Diuers remedes contre les euenemens de la Fortune.

LE

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises ici volontairement.

EPISTRES DE LVCIVS ANNÆVS SENECA A LVCILIVS.

EPISTRE PREMIERE.

Les anciens auoyent ſouuent en la bouche quelques ſentences briefues, qu'ils rapportoyent à Dieu, leſquelles en peu de mots contenoient vne grande ſageſſe, comme furent celles cy. Ayez cognoiſſance de vous, ſuiuez Dieu, rien par trop, *& autres ſemblables: Mais entre les plus celebres & renommees a eſté ceſte-cy,* Ne perdez point le temps. *C'eſt pourquoy Seneque en ceſte epiſtre enſeigne comme il faut arreſter & approfiter la courſe & legereté du temps, lequel ſe perd par trois diuerſes façons qu'il dit & qu'vn homme n'eſt point pauure, pour ſi peu qu'il ait de bien.*

FAis ainſi, mon Lucilius, reprens ta liberté ſur toy meſmes, amaſſe & profite le temps qu'on te rauiſſoit cy-deuãt, ou qu'on te deſroboit, ou qui t'eſchapoit. Croy fermement que ce que ie t'eſcris eſt veritable. Quelque partie du temps nous eſt rauie, quelque partie nous eſt deſrobee, & quelque autre nous en eſchape. Mais la perte la plus honteuſe que nous faiſons, eſt celle qui aduient par noſtre nonchalance. Et ſi tu veux y prendre bien garde, vne grande partie de la vie ſe perd à ceux qui font mal: la plus grande à ceux qui ne font rien: & toute la vie entiere à ceux qui ne penſent point à ce qu'ils deuroyent faire. Quelle perſonne trouueras-tu qui ſçache priſer le temps? qui ſçache eſtimer ce que vaut vn iour? qui ait cognoiſſance qu'il s'en va tous les iours mourant? C'eſt en cecy que nous ſommes trompez: Nous regardons la mort comme venant de loing: Toutesfois la plus grande partie en eſt deſia paſſee: elle tient en ſon pouuoir tout le temps qui eſt derriere nous. Continue donc de faire (Lucilius mon amy) ce que tu m'as eſcript que tu faiſois. Embraſſe toutes les heures du iour: tu ne dependras pas du lendemain, ſi tu te ſaiſis du temps auiourd'huy. Pendant qu'on differe & remet la vie, elle paſſe. Toutes autres choſes (Lucilius mon amy) ſont hors de nous: Il n'y a que le temps qui ſoit noſtre. Nature nous a mis en la poſſeſſion de ceſte choſe ſeule ſubiette à la fuite, & à s'eſchapper viſtement, de laquelle celuy qui voudra, nous pourra chaſſer. Mais la folie des hommes eſt ſi grande qu'ils ſe confeſſent obligez quand ils ont obtenu des biens de peu de valeur, deſquels ils pourroyent aiſémẽt rendre la pareille: & toutesfois il n'y a pas vn qui ſe ſente redeuable du temps

Combien il importe de bien employer le temps. &

Quelle eſt la miſere de ceux qui le perdent.

qu'on luy a donné, combien que ce ſoit la ſeule choſe de laquelle le plus recognoiſſant homme du monde ne pourroit rendre la pareille. Tu me demanderas peut eſtre, qu'eſt-ce que ie fais, moy, qui ſçay ſi bien commander tout cela? Ie te confeſſeray librement, que i'en vſe comme faict vn prodigue & grand deſpenſier, toutesfois diligent. Ie tiens bon conte de ma deſpenſe. Ie ne puis pas dire que ie ne perde beaucoup de temps, mais au moins ie rendray bon conte de ma pauureté. Il m'aduient comme à pluſieurs qui ſont tombez en indigence ſans leur faute, deſquels tout le monde a pitié, mais pas vn ne leur ayde. Qu'eſt il donc de faire? Ie n'eſtime point pauure celuy à qui, ce peu qui luy reſte, peut ſuffire.

Aſſez riche eſt celuy qui ſe contente, & qui eſpargne de bõne heure.

Toutesfois i'ayme mieux que tu gardes tes biens, & que tu commences de bonne heure à les conſeruer. Par ce (comme diſoyent nos anciens) qu'on s'aduiſe trop tard d'eſpargner, quand on eſt au fond du vaiſſeau. Car ce qui demeure au plus bas, eſt non ſeulement fort peu, mais encore c'eſt le pire.

EPISTRE II.

Des perſonnes qui ne peuuent s'arreſter longuement en vn lieu, & qui penſent que le frequent changement de lieux puiſſe oſter les triſteſſes & faſcheries de l'eſprit.

Diuers changements de lieux, & la lecture de diuers autheurs, ſont marques d'inconſtance & de legereté: car

IE conçois vne belle eſperance de toy, & par ce que tu m'eſcris, & par ce que i'en oy dire. Tu ne cours point çà & là, tu ne trauailles pas ta perſonne par diuers changemens de lieux. Ceſte agitation & ce remuement eſt ſigne d'vn eſprit malade. La principale cognoiſſance d'vne ame bien raſſiſe, c'eſt de pouuoir s'arreſter, & demeurer auec elle meſme. Au reſte prends garde que la lecture de tant de diuers autheurs, & de toutes ſortes de liures, ne ſoit vn teſmoignage d'incõſtance & de legereté. Il te faut nourrir & t'arreſter aux eſprits de certains autheurs, ſi tu en veux tirer quelque choſe que ta memoire puiſſe fidelement retenir. Celuy qui veut eſtre par tout, en fin n'eſt en aucun lieu: il aduient à ceux qui deſpendent toute leur vie à voyager par les pays eſtrangers, de faire beaucoup de logis, mais pas vne amitié. Il faut qu'il en aduienne autant à ceux qui courent, & ne ſe rendent familiers du ſçauoir d'aucun autheur certain, mais paſſent legerement & comme à la haſte ſur toutes choſes. La viande qu'on rend auſſi toſt qu'on l'a mangee, ne profite de rien, & ne donne aucune ſubſtance au corps: il n'y a rien qui empeſche plus la gueriſon, que de changer ſouuent de remedes: La playe ne ſe peut bonnement cicatriſer, ſi on eſſaye la guerir par trop de diuers onguents. Vne plante ne peut ſe prendre, ſi elle eſt ſouuent tranſplantee. Brief il n'y a rien, pour ſi profitable qu'il ſoit, qui nous puiſſe faire bien en paſſant. La multitude des liures ne faict que diſtraire l'eſprit. Par ainſi ne pouuant lire tous ceux que tu as, il te ſuffira d'en auoir autant que tu en pourras lire. Mais ie veux (diras tu) fueilleter maintenant ceſtuy-cy, & maintenant ceſtuy là: c'eſt ſigne qu'on eſt degouſté, de vouloir taſter de pluſieurs viandes, leſquelles auec leur diuerſité & changement, gaſtent vn eſtomach, au lieu de le nourrir. Ly donc ceux qui ſont les plus approuuez, & ſi quelquefois tu veux faire vn court paſſage vers les autres, retourne bien toſt aux premiers. Fay touſiours prouiſion de quelque remede qui te puiſſe ſeruir contre la pauureté, contre la mort, & cõtre les autres peſtes de la vie. Et apres que tu auras diſcouru ſur pluſieurs choſes, choiſis en quelqu'vn que tu puiſſes digerer ce iour là. I'en fais ainſi moy meſmes: de pluſieurs diſcours que ie lis, i'en retiens quelqu'vn. Voicy ce que i'ay trouué auiourd'huy dans Epicure, car i'ay accouſtumé de m'aller promener quelques-

Eſtre par tout c'eſt eſtre nulle part. &

Pluralité d'auteurs, diſtrait l'eſprit. comme

Diuerſité de viandes gaſte l'eſtomach.

Methode pour bien lire.

fois

fois dans le camp des ennemis, non point comme fuitif, mais comme vn eſpion. Vne pauureté ioyeuſe (dit-il) eſt choſe fort honneſte. Mais ce n'eſt pas deſia pauureté, ſi elle eſt ioyeuſe. Car celuy qui ſe peut accorder auec la pauureté, eſt riche. Celuy qui a peu de bien, n'eſt pas pauure. C'eſt celuy qui en deſire encore dauantage. Que ſert-il à vn homme de faire eſtat des grands threſors qu'il a dans ſes coffres, des bleds qui ſont en ſes greniers, des paſturages qui ſont à luy, & de l'argent qu'il tient à l'vſure, s'il eſpie encor à ſe ietter ſur les biens d'autruy, s'il ne conte point ſeulement ce qu'il a, mais encore ce qu'il veut acquerir dauantage? Demandes tu de quelles richeſſes on ſe doit contenter? Premierement d'auoir ce qui nous faict beſoing, en ſecond lieu, ce qui nous peut ſuffire.

Doctrine d'Epicuré touchant la pauureté & les richeſſes.

EPISTRE III.

Il reprend Lucius familierement de ce qu'il auoit vſé de ce mot, amy, comme faict le vulgaire, & monſtre que celuy ſeul eſt vrayement & proprement amy, auquel nous pouuons communiquer tous nos affaires & ſecrets, comme à nous meſme.

TV m'eſcris auoir baillé des lettres à vn tien amy pour me les faire tenir. Tu m'aduertis apres que ie me garde bien de luy communiquer tous les affaires, par ce que toy meſme n'as point accouſtumé de le faire. C'eſt donc par meſme lettre que tu dis qu'il eſt ton amy, & que tu nies qu'il le ſoit. Par ainſi tu as vſé de ceſte premiere parole, comme d'vne parole vulgaire, de laquelle tu te ſerts à l'endroit de tout le monde. Tu l'as appellé amy, de meſme façon que nous appellons gens de bien, ceux qui briguent quelque dignité: Et de meſme façon que nous appellons, monſieur, celuy que nous rencontrons par la ruë: s'il ne ne nous peut ſouuenir de ſon nom. Paſſons cela. Mais ſi tu mets quelqu'vn au rãg de tes amis, auquel tu ne te vueilles autant fier qu'à toy meſmes, tu te trõpes grãdement, & tu n'as pas aſſez parfaictement cogneu la force de la vraye amitié. Celuy ſe trompe qui ne cerche vn amy que dans ſa baſſe cour, & ne l'eſprouue qu'à ſa table. Vn homme qui eſt empeſché de la grandeur de ſes biens, & qui eſt aſſiegé par ſes propres richeſſes, n'a malheur aucun plus grand, que de croire que ceux là ſoyent ſes amis, deſquels il ne l'eſt point. Prens donc conſeil de ton amy en tous tes affaires. Mais prens pluſtoſt conſeil qui doit eſtre ton amy. Il ſe faut fier apres vne declaration d'amitié, mais il en faut au preallable faire le iugement. Certainement ceux qui iugent apres auoir aymé, & n'ayment point apres auoir iugé, font contre les preceptes de Theophraſte, & mettant l'vn deuant l'autre, confondent l'office & le debuoir qu'on y doit apporter. Penſe longuement ſi tu dois donner entree à quelqu'vn en ton amitié, & quand il t'aura pleu de le faire, reçois le d'vn cœur tout entier. Parle auec luy auſſi confidemmẽt, comme auec toy meſmes. Mais quant à toy, ie te conſeille de viure de telle façon, que tu n'ayes à luy fier aucune choſe, que celle que tu pourrois fier à ton ennemy. Et par ce qu'ils peuuent ſuruenir quelques cas que la familiarité doit faire tenir ſecrets, communique hardiment à ton amy toutes tes penſees & toutes les faſcheries de ton eſprit. Tu le rendras fidele, ſi tu penſes qu'il le ſoit. Car pluſieurs ont appris comme on les deuoit tromper, quand ils ont eu crainte qu'on les trompaſt, & par leur ſoupçon ont eſté cauſe que ceux deſquels ils ſe deffioyent, leur fiſſent quelque faute. Pourquoy donc me retiendray-ie de parler deuant vn mien amy? Pourquoy ne feray-ie eſtat d'eſtre tout ſeul, quand ie ſuis auec luy? Il en y a quelques vns qui content au beau premier qui leur vient deuãt,

Examen de nom d'amy, & quel eſt celuy qu'il faut eſtimer tel.

Il faut bien ſonder vne perſonne deuant que faire proteſſiõ d'amitié auec elle. &

Ne luy fier qu'autãt qu'à ſon ennemy.

Moyẽ de rendre vn amy fidele.

tout ce, qu'ils ne deuroyent fier qu'à vn amy: & qui deſchargent dans les aureilles de qui que ce ſoit tout ce qui les ronge dans le cœur. Au contraire il en y a qui redoutent la conſcience des plus chers amis qu'ils ont: & leſquels, comme s'ils ne ſe fioyent point d'eux meſmes, tiennent tous leurs ſecrets cachez dedans leur eſtomach. Il ne faut faire ny l'vn ny l'autre: Car tous ces deux ſont vices, ſe fier de tout le monde, & ne ſe fier de pas vn. Mais ie dis que l'vn eſt plus honneſte, & que l'autre eſt plus aſſeuré. Tout ainſi pourrois-tu reprendre ceux qui ne ſont iamais en repos, & ceux qui ſont touſiours en repos. Car la diligence qui prend tant de plaiſir à ſe tourmenter, n'eſt point diligence, c'eſt vne agitation d'vne ame furieuſe. Et le repos qui penſe que tous mouuemens ſoyent pleins de faſcherie, n'eſt point repos, c'eſt vne laſcheté & vne lãgueur d'eſprit. Tu retiendras donc ce que i'ay leu dans Põponius. Il y a quelques vns qui ſont ſi longuement cachez dans les lieux tenebreux, qui leur ſemble que tout ce qui eſt à la clairté du iour ne ſoit qu'obſcurité. Il eſt beſoing d'entre-meſler cela, il faut en repoſant faire quelque choſe, & en faiſant, il ſe faut repoſer. Prens conſeil de la nature mere des choſes, elle dira qu'elle a faict le iour & qu'elle a faict la nuict.

Inconueniens où tombent ceux qui ne ſçauent pas diſcerner les amis.

EPISTRE IV.

Il admoneſte Lucius de pourſuiure l'eſtude de la Philoſophie, & de s'accouſtumer au meſpris de la mort, & ſe mocque des choſes qui ſont ſuperflues à la vie de l'homme.

PErſeuere comme tu as commencé, & aduance toy le plus que tu pourras, afin que tu puiſſes iouyr plus longuement d'vne ame bien reformee: tu en iouys pendant le temps meſmes que tu la rends meilleure, & que tu la prepares. Toutesfois c'eſt bien vn autre plus grand plaiſir qu'on reçoit de la contemplation d'vne ame pure & nettoyee de tous vices. Tu te peux encore ſouuenir de l'aiſe que tu ſentis, lors que laiſſant l'accouſtrement d'enfance, tu veſtis la robe virile pour eſtre mené à l'aſſemblee du peuple. Attens encor' vne volupté plus grande, apres que tu auras laiſsé le ſens que tu auois en enfance, & que la Philoſophie t'aura faict eſcrire au roolle des hommes: Car l'enfance n'eſt point ſeulement demeuree dans noſtre eſprit, mais, ce qui eſt plus dommageable, l'imperfection de l'enfance y eſt encor' logee. Et le pis eſt qu'ayant l'authorité qu'ont les gens vieils, nous auons les vices non ſeulement d'enfans, mais des plus petits enfans. Les vns ont peur des choſes legeres, & les autres des fauſſes. Mais nous craignons les vnes & les autres. Profite ſeulement & tu cognoiſtras qu'il y a quelques choſes deſquelles il faut d'autant moins auoir peur, qu'elles nous portent plus grande frayeur. Il n'y a aucun mal qu'on doiue eſtimer grand, s'il peut eſtre noſtre dernier mal. La mort vient elle à toy? Tu la deurois craindre ſi elle pouuoit demeurer auec toy. Il faut par neceſſité ou qu'elle ne vienne point, ou qu'elle paſſe tout outre. C'eſt vne choſe fort difficile (diras-tu) de faire trouuer bon à noſtre ame, qu'elle vueille meſpriſer la vie. Ne vois tu pas pour combien d'occaſions fort legeres quand on la meſpriſe? L'vn s'eſt pendu deuant la porte de ſ'amye. L'autre s'eſt ietté du toict de ſa maiſon en bas, pour ne voir plus longuemẽt ſon maiſtre touſiours en colere contre luy: Et vn autre qui s'en eſtoit fuy, a mieux aymé ſe mettre vne dague dans le ſein, que d'eſtre ramené à ſon ſeruice. Ne penſes-tu point que la vertu aura les meſmes effects, que peut auoir la crainte? Aucun ne peut iouyr d'vne

La perſeuerãce en l'eſtude reforme l'eſprit, & le rend plus raſſis: mais

On reçoit encore plus de plaiſir apres auoir quitté le ſens d'enfance: car

On apprend à meſpriſer les choſes legeres & fauces.

Voir la mort meſmes. &

Comme on peut quitter ceſte vie.

d'vne vie bien aſſeuree, qui penſe trop affectionnemẽt à la prolonger, & qui met entre ſes plus grands biens, d'auoir veu beaucoup de conſuls. Penſe donc tous les iours à cecy, comme tu pourrois conſtamment, & ſans te faſcher laiſſer ceſte vie, laquelle quelques vns embraſſent & ſuiuent de meſmes façons, que font ceux qui eſtans tombez dans vn torrent d'esbordé, ſont portez par ſa violence contre des eſpines & des choſes aſpres. Pluſieurs perſonnes vont flottans miſerablement entre la frayeur de la mort, & les tourmens de la vie. Ils n'ont aucun deſir de viure, & ne ſçauent mourir. Fay donc que ta vie ſoit ioyeuſe, oubliant tout le ſoucy qu'elle te donnoit. Car aucun bien ne peut eſtre agreable à celuy qui ne reſout ſon ame à ne s'en ſoucier point, s'il le pert. Or il n'y a perte plus facile à ſupporter, que des choſes que nous ne pouuõs plus deſirer, apres que nous les auons perdues. Endurcy toy donc, & t'exhorte contre tous les malheurs qui peuuẽt aduenir, meſmes aux plus grands ſeigneurs. Vn pupille, & vn chaſtré firent le iugement de la teſte de Pompee, le Parthe cruel & inſolent, de celle de Craſſus. Caius Ceſar commanda que Lepidus preſentaſt ſon col à couper à Decius mareſchal de ſon camp, & Ceſar le tendit apres à Cherea. La fortune n'a iamais donné aucune grandeur à vn homme, qu'elle ne luy aye faict autant de menaces que de promeſſes. Ne te fie point à ceſte bonaſſe, la mer ſe change & renuerſe en vn inſtant. En meſme iour les nauires s'abyſment au lieu où elles s'eſtoient iouees. Penſe qu'vn voleur, vn ennemy te peut porter la dague à la gorge. Et ſans parler d'autres plus grands ſeigneurs ton eſclaue a puiſſance ſur ta vie & ſur ta mort. Ie dis que quiconque voudra meſpriſer ſa vie, il ſera maiſtre de la tienne. Remets en ta ſouuenance les exemples de ceux qui ſont morts par la trahiſon de leurs domeſtiques, ou par force ouuerte, ou par quelque ſecrete conſpiration: Tu trouueras qu'il s'en faut peu, qu'il n'en y ait plus de tuez par la fureur de leurs ſerfs que par celle des Rois. Pourquoy regardes tu donc, ſi celuy que tu crains eſt vn puiſſant ſeigneur, veu qu'il n'y a pas vn qui n'aye le pouuoir de faire ce que tu crains? Mais ſi par fortune tu tombes au pouuoir des ennemis, le vainqueur cõmandera qu'on te meine, ſçauoir eſt, au lieu où tu allois touſiours. Pourquoy prens tu plaiſir à te tromper, & pourquoy commences tu de t'apperceuoir tant ſeulement à ceſt heure de ce que tu ſouffrois long temps auoit: Ie dis cela: On te meine à la mort depuis l'heure que tu naſquis. Il faut ſouuent en noſtre entendement diſcourir de ces choſes, & autres ſemblables, ſi nous voulons attendre auec quelque tranquilité d'eſprit, ceſte heure derniere, la crainte de laquelle nous oſte le repos de l'ame en toutes autres heures de la vie. Mais pour mettre fin à ma lettre, apprens vne choſe qui m'a donné auiourd'huy beaucoup de plaiſir, & encore l'ay ie cueillie dans les iardins d'autruy. Ce ſont de grandes richeſſes qu'vne pauureté qui s'accorde auec la loy de la nature. Veux tu ſçauoir qu'eſt ce, dont la nature veut que nous ſoyons contens? de ne ſouffrir point de faim, & de ſoif, & de ne ſentir point de froid. Il n'eſt pas beſoin de s'aſſoir dãs les porches des ſuperbes maiſons, ny que tu ſouffres ces regards deſdaigneux, ou aucun outrage couuert ſous ie ne ſçay quelle courtoiſie. Il n'eſt pas beſoin de ſe hazarder aux dangers de la mer, ny de ſuiure les armees. Ce que nature deſire ne couſte guere à dreſſer. Il eſt tout appreſté. Le ſurplus ne nous donne que peine & ſueur, nous faict vſer la robe, nous faict enuieillir ſous vne tente de camp, nous fait aller ſuiure les bords des mers eſtrangeres. Ce qui nous doit ſuffire, nous le pouuons recouurer quand il nous plaiſt. Celuy ſe peut dire riche, qui s'accorde auec la pauureté.

Et comment la poſſeder.

Plutar. és vies de Põpeius & Craſſus: Sueton en Caligula.

Dont l'inconſtance paroiſt en ce qu'il n'y a promeſſe qui ne ſoit contrequaree d'vne menace.

La meditatiõ de la mort nous fait viure auec de la tranquilité d'eſprit. &

Nous apprend à reietter les ſuperfluitez de ceſte vie.

EPISTRE V.

Mauuaiſe couſtume de quelques vns, qui pour monſtrer & faire croire qu'ils eſtoient du tout addonnez à la Philoſophie portoient les cheueux longs, ne peignoient iamais leur barbe, auoient les ſourcils renfroignez, eſtoient deſireux de ſe faire remarquer ſur tous les autres hommes, par vne ſale & rude façon de viure, comme font bien encore quelques vns de noſtre temps.

Quelle doit eſtre la conuerſation & maniere de viure du Philoſophe, contre ceux qui ſous vne vaine apparence exterieure preſument auoir quelque choſe par deſſus le commun: leſquels,

TE louë grandement, & me reſioüis que toutes autres choſes meſpriſees, tu pourſuis opiniaſtrement tes eſtudes, & que tu ne penſes à rien tant qu'à te rendre tous les iours plus vertueux. Ie ne te veux pas ſeulement conſeiller de perſeuerer, mais ie t'en prie de bon cœur. Toutesfois ie te veux bien admonneſter que tu ne faces rien qui puiſſe eſtre trop remarqué, comme font ceux qui n'aiment pas tant le bien de leur ame, comme ils font d'eſtre regardez du peuple en la façon de leurs habillemens, ou en la maniere de leur viure. Fuis ie te prie, à porter les cheueux longs, ſalles, mal pleignez, la barbe ſans aucun ſoing, fuy la haine que quelques vns font ſemblant de porter à l'argent, fuy le coucher par terre, & tout ce que l'ambition peut ſuiure par vn chemin qui va au rebours de tous les autres. Ce nom de Philoſophie, pour ſi modeſtement qu'on la ſuiue, eſt aſſez hay de luy meſmes. Mais quoy? ſi nous commençons de nous retirer de la commune façon de viure des hommes: que les actions de noſtre ame ſoient tant qu'on voudra au dedans du tout diſſemblables aux leurs: au moins noſtre viſage ſe doit accommoder au commun des autres. Ie ne veux point que noſtre robe reluiſe, ny qu'elle ſoit ſalle. Ie ne veux point que nous ayons de l'argent enrichy d'ouurages dorez par deſſus. Mais ne penſons pas auſſi que ce ſoit vne grande ſobrieté, de ne vouloir tenir ny or ny argent. Taſchons de mener vne meilleure vie, & plus ſaincte que celle du vulgaire, pluſtoſt que contraire au vulgaire. Autrement nous chaſſerons loing de nous, & rebuterons ceux que nous voulons reformer. Nous ferons auſſi qu'ils ne voudront rien imiter de noſtre vie, quād ils penſeront qu'il leur ſoit force d'imiter tout ce que nous faiſons. Le premier bien que la Philoſophie nous promet, c'eſt de ſçauoir conſentir auec nos citoyens, & d'entretenir l'humanité & la ſocieté de laquelle la diuerſité de ceſte profeſſion nous ſepareroit. Prenons garde que ce que nous faiſons pour eſtre admirez du peuple, n'engendre pluſtoſt vne haine & vne riſee. Certainement nos intentions ſont de viure ſelon la nature. Mais c'eſt choſe contre nature de tourmenter ſon corps, de hayr la netteté qui ne couſte guere, ou ſuiure vne craſſeuſe nonchalance, & ſe nourrir non ſeulement de viandes de peu de prix, mais encores de viandes meſchantes & qui font horreur. Tout ainſi que c'eſt ſuperfluité de deſirer choſes trop delicates, auſſi c'eſt follie de reietter les choſes ordinaires, & qui ſe peuuent achepter auec peu d'argent. La Philoſophie demande bien la ſobrieté, & qu'on ſe contente de peu, mais non pas qu'on tourmente ſon corps: & encore la ſobrieté ne doit point eſtre du tout mechanique. C'eſt ceſte façon de viure qui me plaiſt. Accommodons noſtre vie, entre les bonnes mœurs & les mœurs du vulgaire. Que tout le monde ait en admiration noſtre vie, & qu'il la cognoiſſe. Mais quoy? Ne ferons nous rien que ce que les autres font? N'y aura il point quelque difference entre nous & eux? ſi aura. Il en y aura beaucoup. Faiſons que celuy qui nous cõtrerolera cognoiſſe que nous ſommes fort diſſemblables au commun des hommes. Que celuy qui entrera dans noſtre maiſon, face plus de cas de nous, que la richeſſes de nos meubles. C'eſt

Se pẽſant faire admirer s'expoſent en haine & riſee, car

Ceſte vie auſtere & ſordide eſt cõtre nature, &

Contre la Philoſophie, qui ne veut point meſme de ſobrieté mechanique.

vne

vne grande vertu à vn homme qui ſe contente autãt d'vne vaiſſelle de terre, que ſi elle eſtoit d'argent. Mais ie ne l'eſtime pas moindre en celuy qui ſe ſçait ſeruir de la vaiſſelle d'argent comme d'vne vaiſſelle de terre. L'homme a le cœur bien lache, qui ne ſçait ſupporter les richeſſes. Mais afin que ie te face part du profit que i'ay faict ce iourd'huy, i'ay trouué dans noſtre Hecaton, que la fin & le but de nos deſirs, peut de beaucoup ayder aux remedes dont nous auons beſoin cõtre la peur. Tu n'auras iamais crainte de choſe, ſi tu ne ſouhaites iamais rien. Tu me demanderas: Cõme il eſt poſſible que deux choſes ſi contraires puiſſent eſtre enſemble? Cela eſt vray (Lucilius mon amy) & iaçoit qu'il ſemble qu'elles ne ſoient point d'accord, elles ſont toutesfois iointes l'vne à l'autre. Car tout ainſi qu'vne meſme chaine tient liez le priſonnier, & le ſoldat qui le garde: Pareillement ces deux choſes ſi diuerſes l'vne de l'autre, marchent enſemble. La peur ſuit l'eſperance: & ie ne m'eſtonne pas qu'elles aillent ainſi: Car l'vne & l'autre, eſt le tourment d'vn eſprit qui vit en ſuſpens, & l'vne & l'autre eſt le tourment d'vne attente faſcheuſe. Mais la principalle cauſe de l'vne & de l'autre, c'eſt, que nous ne iettons point nos penſees aux choſes preſentes. Mais nous les enuoyons bien loing au deuant de celles qui ſont à venir. Voyla comment la prouidence, qui eſt le plus grand bien qui ſoit en la condition de la vie humaine, eſt changee en malheur. Les beſtes ſauuages fuyent aux dangers qu'elles voyent deuant leurs yeux, & apres qu'elles en ſont eſchappees, elles ſont en toute ſeureté. Mais nous ſommes tourmẽtez & de l'aduenir & du paſſé. Beaucoup de biens que nous auõs, nous apportẽt dommage. Car la memoire nous rameine le tourment de la crainte, & la preuoyance la fait venir auant le temps. Il n'y a pas vn qui ſoit ſi miſerable ſeulement par les choſes preſentes.

Qui ne ſouhaite rien, n'a iamais faute de rien.

Eſperãce ioinꝛe auec crainꝛe tourmentẽt fort l'ame.

EPISTRE VI.

Il ſe reſioüit auec Lucilius, de ce qu'il cognoiſt que tous les iours il faict quelque profit & aduancement à la vertu, & apres il enſeigne que la hantiſe & familiere conuerſation des bons, porte plus de profit que tous les preceptes & enſeignemens des Philoſophes.

IE cognois (Lucilius mon amy) que non ſeulement ie me rends meilleur mais ie me transforme. Ie n'oſe toutesfois ny promettre ny eſperer, qu'il n'y ait encor quelque choſe en moy, qui ait beſoing de changement. Pourquoy ne puiſ-ie auoir beaucoup de choſes, qui meritẽt d'eſtre ou corrigees, ou rabaiſſees, ou rehauſſees? C'eſt deſia vn ſuffiſant argument pour cognoiſtre que mon eſprit s'eſt changé en mieux, de ce qu'il recognoiſt ces vices, leſquels il auoit auparauant ignorez. On ſe reſioüit auec quelques malades quand ils ont ſenty leur mal. Ie ſerois donc treſ-aiſe de te pouuoir faire part de mon changement ſi ſoudain: i'euſſe commencé lors de conceuoir vne eſperance plus certaine de noſtre amitié, de ceſte vraye amitié, dis-ie, que ny l'eſperance, ny la crainte, ny le ſoing de l'vtilité ne peut rompre, de celle amitié auec laquelle les hommes meurent, & pour laquelle ils prennent plaiſir de mourir. Ie t'en nommeray pluſieurs qui n'ont point eu faute d'amis, mais faute d'amitié. Cela ne peut point aduenir lors qu'vne pareille volonté attire les ames à vne ſocieté de deſirer les choſes honneſtes Pourquoy ne pourroit aduenir cela? c'eſt pource qu'ils ſcauent que toutes choſes leur ſont communes, voire leurs plus grandes aduerſitez meſmes. Tu ne ſçaurois comprendre le bien & l'auancement que ie ſens de iour en iour. Enuoye moy donc (diras tu) ces choſes qui ont eu tant de vertu ſur toy. Quant à moy

La cognoiſſance de ſes imperfections & vices, eſt vn bon achemineꝛnent à la vertu, & ceux qui les cognoiſſent mieux, aprochent le plus de la perfection.

Ceux la meſmes doiuent faire part de leurs graces aux autres.

moy ie ne deſire rien plus, que de pouuoir tout verſer dans ton ſein. Car le plus grand plaiſir que ie puis receuoir, c'eſt d'apprẽdre quelque choſe pour apres l'enſeigner. Il n'y a rien pour ſi profitable, pour ſi excellent qu'il ſoit, qui me peuſt apporter plaiſir, ſi ie ne le ſçauois que pour moy meſmes. Si on me vouloit donner la ſageſſe ſous telle condition que ie la tinſſe enfermee dedans moy, & que ie ne la peuſſe enſeigner à quelqu'vn, ie la refuſerois. La iouyſſance d'aucun bien ne peut eſtre agreable, ſi on n'y reçoit quelqu'vn en compagnie. Ie t'enuoyeray donc les meſmes liures, & pour n'auoir pas beaucoup de peine à chercher par tout ce qui te pourroit eſtre profitable, ie mettray des marques afin que tu puiſſes incontinent te ietter ſur ceux que ie priſe & que i'admire le plus. Toutesfois & la viue voix, & la conuerſation, te pourroit porter plus de profit, que la lecture des liures. Il faut que tu viennes ſur le lieu. Premierement, par ce que les hommes ſe fient plus à leurs yeux qu'aux oreilles. En outre par ce que le chemin eſt trop long par les preceptes, mais il eſt court & a plus d'effect par les exemples. Cleanthés n'euſt iamais bien reſſemblé à Zenon, s'il ſe fuſt ſeulement contenté de l'ouyr. Il a veſcu auec luy, & a veu comme il viuoit, il a remarqué ſes ſecrets, il a pris garde à tout ce qu'il faiſoit, pour voir s'il ſe conformoit à ſa façon de viure. Platon, Ariſtote, & toute la trouppe des ſages, qui ont introduit tant de ſectes diuerſes, ont plus appris aux mœurs qu'aux paroles de Socrates. Ce n'a pas eſté à l'eſcolle, çà eſté en la cõpagnie d'Epicurus, que Metrodorus, Hermacus, & Polienus ſe ſont rendus ſi grands perſonnages. Ie ne t'appelle point ſeulement pour faire ton profit, mais afin que tu puiſſes eſtre profitable. Nous nous aiderõs beaucoup l'vn l'autre. Ce pendant par ce que ie te dois vne petite rente de ma iournee, ie te diray ce qui m'a auiourd'huy beaucoup pleu dans Hecaton. Tu demandes (dit-il) ce que i'ay appris. C'eſt d'eſtre amy de moy meſmes. Il a gaigné beaucoup, il ne ſera iamais ſeul: aſſeure toy que celuy qui eſt amy de ſoy meſme, le ſera de tous.

La frequentation & les deuis communs auec les doctes & vertueux apporte plus ſolide inſtruction que la lecture.

Preuue par exemples de Cleanthés.

De Platon & d'Ariſtote.

Des diſciples d'Epicure.

EPISTRE VII.

Ainſi Seneque communique ſon ſçauoir à Lucilius.

Il apprend qu'il faut fuir les aſſemblees, les ſpectacles des ieux publiques, comme auſſi la compagnie & familiarité des particuliers, excepté de ceux qui nous peuuent rendre meilleurs, ou qui peuuent eux meſmes ſe rendre tels en nous hantant.

DEmandes tu ce qu'il me ſemble que tu doiues principalement fuir? Les aſſemblees des hommes. Tu ne t'y pourrois encore ſeurement fier. Quãt à moy ie confeſſe librement ma foibleſſe, ie n'en rapporte iamais les mœurs que i'y auois apporté en y allant. Quelque choſe de ce que i'auois chaſsé dehors, reuient encore. Et comme ceux qu'vne longue maladie a tellement affoiblis, qu'ils ne peuuent ſortir dehors ſans rechoir en quelque mal: il en aduiẽt auſſi de meſmes à nous, de qui les ames commencent à reuenir d'vne longue maladie. La conuerſation & la hantiſe de pluſieurs, nous eſt fort contraire. Il n'y a pas vn qui ne nous apporte quelque vice, ou qui ne l'imprime dans nous, ou ſans que nous y prenions garde, qu'il ne nous en foüille: Certainement tant plus l'aſſemblee du peuple eſt grande, tant plus elle eſt dangereuſe pour nous. Mais il n'y a rien de ſi dommageable aux bonnes mœurs que de s'aller ſeoir aux ieux, & aux ſpectacles publiques. Car alors les vices, auec le plaiſir qu'on y prend, s'eſcoulent plus facilement dedans nous. Que penſes tu que ie vueille dire? en reuiens ie plus auaricieux, plus ambitieux, plus prodigue? i'en reuiens meſmes plus cruel,

Pour eſtre orné de bonnes mœurs, il faut euiter les grãdes aſſẽblees.

Les ieux & ſpectacles publics.

car

cruel,& plus inhumain,pour auoir eſté parmy des hõmes. De fortune ie me treuuay aux ieux de midy regardãt les esbats,les farceries,&les autres recreatiõs qu'on dõnoit,afin que laveuë des hõmes ſe delaſſaſt de l'horreur du ſang humain qu'elle auoit veu reſpandre le matin. Mais ce fut tout le contraire:tous les combats qui s'eſtoient faicts de deuant, au prix de cecy n'eſtoit que miſericorde & douceur. Mais maintenant laiſſant tous autres paſſe temps à part, ce n'eſtoient que vrais meurtres, ils n'auoient rien pour parer aux coups, il eſtoient deſcouuerts de tous les endroits du corps, ils ne tiroiẽt iamais qu'ils ne ſe bleſſaſſent. Il y en a qui prenoient plus de plaiſir à voir cela, que de voir cõbattre les couples des gladiateurs ordinaires, ou celles que le peuple demandoit. Pourquoy n'y prendroient ils plus de plaiſir? Ils n'ont ny morion ny bouclier pour ſe couurir. Dequoy leur pourroit ſeruir la deffence? Dequoy l'art, & l'adreſſe? Ce ne ſont que vrais maſſacres. Au matin les hommes ſont expoſez aux ours & aux lions:& à midi au peuple qui les auoit regardez. On commande à ceux qui auoient tué de combatre contre d'autres qui les tueront, on retient celuy qui auoit eſté vainqueur pour eſtre tué incontinent apres:la fin de ces combats eſt vne mort toute certaine,on y va à feu & à ſang. Cela ſe faict pendant que l'arene eſt vuidé d'autres ieux. Mais quelqu'vn de ceux là eſtoit voleur, qu'auoit il merité? d'eſtre pendu. Il auoit tué vn homme, pour auoir fait ce meurtre, il meritoit bien de ſouffrir ceſte peine. Mais toy qu'as tu merité miſerable d'aller voir cela? & ouyr dire, Tue, bruſle,foüette. Pourquoy ſe iette il ſi laſchement ſur les armes? Pourquoy meurt il ſi poltronnement? que ne meurt il auec plus de gayeté de cœur? On les contrainct à coups de foüets d'aller receuoir des playes, ils s'enferrent l'vn l'autre, les vns prennent les coups des autres, qu'ils s'entreiettent ſur leurs poictrines toutes nues. Si les ieux ſont intermis, on faict cependant entre couper la gorge à des hõmes, afin qu'on ne demeure pas ſans rien faire. Ne conſiderez vous pas, que les mauuais exemples redondent contre ceux qui les donnent? Rendez graces aux dieux,au moins de ce que vous enſeignez d'eſtre cruel,à celuy qui ne le peut apprendre. Il faut retirer de telles aſſemblees du peuple vn eſprit ieune & tẽdre, & qui n'eſt pas encore bien aſſeuré à la vertu. On paſſe facilement à ce que pluſieurs font. Vne aſſemblee ſi diuerſe & diſſemblable aux mœurs de Socrates,de Catõ & de Lelius pourroit esbranler leur ame. Tant s'en faut qu'aucun de nous, pour ſi bien que nous ramaſſions les forces de noſtre entendement,puiſſe reſiſter à la violence des vices qui nous aſſaillent parmy des troupes ſi grandes. Vn ſeul exemple de prodigalité ou d'auarice a eſté cauſe de beaucoup de mal. La compagnie d'vn friant qui mãge à noſtre table nous rend effeminez & delicats. Vn riche voiſin nous faict venir enuie d'auoir des biens. Vn cõpaignon meſchãt noircir de ſa roüilleure ſon compaignõ, pour ſi blãc & net,& pour ſi ſimple qu'il ſoit. Que penſes tu à quoy puiſſent venir les mœurs ſur leſquelles on court d'vne impetuoſité publique? Il faut par force que tu les reſſembles, ou que tu les hayſſes. Mais il faut fuir & l'vn & l'autre, afin que tu ne te rendes ſemblable aux meſchans, par ce qu'ils ſont en grand nombre, ou que tu ne te faces ennemy de pluſieurs, parce qu'ils ſont diſſemblables à toy. Retire toy dans toy meſmes le plus que tu pourras, ne hãte que ceux qui te peuuent faire plus vertueux. Ne reçois en ta compagnie que ceux que tu peux rendre meilleurs. C'eſt vn mutuel office que l'vn faict à l'autre. Les hommes apprennent eux meſmes, quand ils en enſeignent d'autres. Il ne faut donc point que la gloire de faire cognoiſtre ton eſprit,te face ſortir aux aſſemblees publiques, pour reciter deuant eux quelque œuure que tu auras faite, ou pour diſputer. Ce que ie te conſeillerois ſi ton eſprit ſe pouuoit accommoder à celuy du peuple.

On n'en reuient que plus depraué. &

Les duels des gladiateurs Romains n'eſtoyent qu'aiguillons à cruauté.

C'eſt vne impertinente repartie, dire qu'auſſi bien auoient ils d'ailleurs merité la mort.

Ces ſpectacles ne doiuẽt eſtre permis aux ieunes gens, comme eſtans de mauuais exemples.

La hãtiſe des vertueux eſt d'vne treſ vtile efficace à toutes perſonnes.

peuple. Il n'y a pas vn d'entre eux qui te peut entendre. Tu en pourras rencontrer ſeulement vn ou deux, & encor te faudra il façonner celuy là, & l'inſtituer à ta capacité. Pourquoy donc (diras tu) auray ie pris tout ce que ie ſçay? Ne crain point d'auoir perdu ta peine: c'eſt pour toy meſmes que tu l'as appris. Mais afin que ie n'aye rien appris auiourd'huy pour moy ſeulement, ie te veux faire part de trois belles ſentences qui ſe ſont preſentees à moy preſque ſur ce meſme propos: Democritus diſoit, vn ſeul me vaut autant que tout vn peuple, & tout vn peuple ne m'eſt qu'vn homme ſeul. Celuy (quel qu'il fuſt) reſpondit auſſi fort bien (par ce que l'auteur qui l'a dict eſt incertain) quand on luy demanda, pourquoy il prenoit tant de peine d'enſeigner vn art qui ne profiteroit qu'à peu de perſonnes? Peu de perſonnes (dit-il) me tiennent lieu de pluſieurs. C'eſt aſſez qu'vn tout ſeul, c'eſt aſſez qu'il n'y ait pas vn. Mais ceſte troiſieſme ſentence eſt la plus belle de toutes. Epicurus eſcriuant à vn ſien compagnon d'eſtudes, i'eſcris cecy (dit il) non pour ſeruir à pluſieurs, mais à toy. Car l'vn de nous ſert à l'autre d'aſſez grand auditoire. Il faut bien grauer ces choſes dans noſtre memoire afin que tu puiſſes meſpriſer le plaiſir & la volupté qui procede du iugement & du conſentement de pluſieurs. Beaucoup d'hommes te loüent. Mais quelle choſe as tu, dont tu te puiſſes plaire? Si tu és tel que pluſieurs penſent que tu ſois, il faut qu'ils regardent tes biens dedans ton ame.

Il vaut mieux eſtre approuué de peu de perſonnes qui meritent, que du iugement volage d'vne populace.

EPISTRE VIII.

On pourroit penſer que Seneque fut contraire aux autheurs de ſa ſecte, quand il conſeilloit à Lucilius, qu'il quittaſt tous affaires, & qu'il fuiſt la frequentation preſque de toutes perſonnes, pour aimer le repos d'eſprit & la ſolitude. Car Zenon & Chryſippus & les plus grands d'entre les Stoyciens preſchoient qu'il falloit prendre le ſoing & gouuernement de la choſe publique, & que le ſage ne deuoit pas vieillir au repos. Mais Seneque dit qu'il ne veut prendre ce conſeil pour ſoy, ny le bailler à pas vn, de s'addonner à l'oiſiueté & à la faineantiſe. Il apprend toutesfois qu'il faut ſe retirer à part, à fin que l'exemple des meſchans, le nombre deſquels eſt fort grand, ne nous plonge dans leurs vices, & quitter le ſoing de tous autres affaires pour nourrir l'eſprit au repos, pendant lequel le ſage pourra mettre par eſcript les preceptes de la Philoſophie. Car la vie de ceux qui font cela, porte beaucoup plus de fruict à toutes ſortes d'hommes, que ſi s'eſtans addonnez aux affaires du palais, & aux plaidoiries, ils deſpendoyent tout le temps à des choſes legeres, qui n'appartiennent aucunement à ce qui peut rendre la vie de l'homme bien heureuſe.

Encore que le ſage & vertueux ſe tire loing de la preſſe, ſi ne laiſſe il pas de trauailler pour ſon prochain, & pour la poſterité.

IE me commandes, (dis-tu) de fuyr les aſſemblees, de me retirer à part, & me contenter que ie ſçache moy ſeul ce que ie fais. Que ſont deuenus vos beaux enſeignemens, qui cõmandent de mourir en faiſant touſiours quelque choſe? Quoy? te ſemble-il que cependant ie demeure aſſis? ie me ſuis retiré, i'ay fermé les portes, afin que ie puiſſe profiter à pluſieurs. Ie ne paſſe point vn ſeul iour en oiſiueté, ie donne vne partie de la nuict à mes eſtudes, ie ne cherche pas le ſommeil, mais i'attens qu'il me ſurprenne. Ie tiens mes yeux laſſez, & ennuyez de trop veiller ſur la beſongne, iuſques à ce qu'ils n'en peuuent plus. Ie me ſuis retiré non ſeulemẽt de la compagnie des hommes, mais de toutes affaires, & tout premierement des miennes: ie ne trauaille que pour ceux qui viẽdrõt apres moy. I'eſcripts quelques choſes qui leur pourront eſtre vtiles, ie leur laiſſe par memoire des admonitions qui leur ſeront ſalutaires, comme des receptes de quelques bons

medi

medicamens, ayant experimenté la vertu qu'elles auoyent ſur mes vlceres, leſquels ſi ie n'ay peu entierement guerir, au moins ie les ay gardez de croiſtre. I'enſeigne le chemin, dans lequel ie m'eſtois eſgaré & laſsé, & le fouruoyemẽt duquel ie n'ay recogneu que trop tard. Ie crie, gardez vous de ce qui eſt agreable au vulgaire, & de ce que la fortune donne. Craignez les biens qui vous aduiennent, tenez les pour ſuſpects. Les beſtes ſauuages, & les poiſſons ſe prẽnent ſous l'eſperance de quelque choſe qui leur plaiſt. Penſez-vous que ce ſoyent des preſens de fortune? ce ſont des embuſches. Celuy d'entre nous qui voudra mener vne vie bien aſſeuree, doit fuyr le plus qu'il luy ſera poſſible, ces biens couuerts de glu, dans leſquels nous ſommes ſi miſerablement trempez, que quand nous les penſons tenir, ils nous tiennent. Ceſte courſe que nous prenons, nous iette dans vn precipice. La fin d'vne vie ſi hault eſleuee, c'eſt de tomber en bas. Outre ce qu'il n'eſt pas poſſible de s'arreſter quand les richeſſes nous font roulller hors du vray chemin. Tien toy debout, ou fuis ten. Ceux qui ſont ainſi, la fortune ne les renuerſe point, mais elles les poulſe la teſte premiere, & les renuerſe contre terre. Tiens-donc ceſte regle de viure, qui te ſera ſalutaire & profitable, de ne nourrir ce corps plus delicatement qu'il ne ſera beſoing, pour l'entretenir en vne bonne ſanté. Il le faut traicter rudement, afin qu'il ne refuſe point d'obeyr à l'ame. Il faut ſeulement que la viãde puiſſe appaiſer la faim, le boire eſtancher la ſoif, la robbe chaſſer le froid, & que la maiſon nous ſerue de deffence contre ce qui pourroit nuire au corps. Il ne ſert de rien qu'elle ſoit baſtie de gazõ, ou de pluſieurs ſortes de pierres portees de pays eſtrangers. Sçachez qu'vn hõme eſt auſſi bien à ſon aiſe couuert de chaume, cõme d'or. Meſpriſe tout ce que le trauail ſuperflu peut dreſſer pour ſeruir d'ornement & d'embeliſſement. Souuienne-toy qu'apres l'eſprit il n'y a rien en toy qu'on doiue admirer & que s'il eſt grand, il n'y a riẽ qui le puiſſe ſembler grãd. Si ie parle ainſi auec moy meſme ſi ie parle ainſi auec ceux qui viendrõt apres moy, ne te ſemble il point q̃ ie te face plus de biẽ, que ſi i'eſtois prié d'eſtre caution, que ſi ie ſignois vn teſtamẽt auec mon cachet, ou ſi ie preſtois ma main, & ma parole dãs le ſenat à celuy qui pourſuiuroit vne dignité? Croy moy ceux qui ſemblẽt ne faire riẽ ou biẽ peu, ſont ceux qui font les actes les plus grands. Ils maniẽt les choſes humaines & diuines tout enſemble. Mais il faut mettre fin à noſtre diſcours, il faut, cõme ie me ſuis reſolu, payer quelque choſe pour la rẽte accouſtumee de mõ epiſtre. Ce ne ſera pas de ma bource, ie ne ceſſe point encore de piller Epicure, dãs lequel i'ay leu auiourd'huy ces mots: Il faut q̃ tu ſerues à la Philoſophie pour iouyr d'vne vraye liberté. N'attẽs point au lendemain. Celuy qui s'eſt du tout aſſubiecti & donné à elle, a bien toſt fait le tour pour eſtre affranchi. Car ſeulemẽt ſeruir à la Philoſophie, c'eſt eſtre en liberté. Il pourra eſtre que tu me demãderas, pourquoy ie vay prendre ces belles ſentences pluſtoſt aux liures d'Epicure que des noſtres. Mais qui empeſche que tu ne puiſſe eſtimer ces paroles d'Epicure eſtre communes & publiques? Combien de Poëtes ont dit ce que les Philoſophes deuoyent dire, ou cela meſmes qu'ils ont dit? Ie ne parleray point des tragiques, ny de nos Comedies Romaines. Car elles ont auſſi quelque ſeuerité, & marchẽt au milieu d'entre les Comedies Grecques, & les Tragedies. Combien de beaux vers & tres-elegans ſont eſcripts par les ioüeurs de farces? Combien de beaux mots de Publius ſe pourroyent dire, non ſeulement par les ioüeurs qui mõtent nuds pieds, mais auec des brodequins, ſur les eſchauffaux? Ie reciteray vn de ſes vers, par ce qu'il appartient & depend de la Philoſophie, & meſmes du propos que nous auions maintenant entre mains, par lequel il nie qu'il faille faire eſtat des biens de fortune, comme s'ils eſtoyent à nous.

Il fuit l'oiſiueté, & meſpriſe neantmoins ceſte vie tumultueuſe lui preferant la contemplatiue.

Enſeigne que le corps pour ſa ſante ne veut eſtre nourri delicatement, & que

L'eſprit ſeul doit eſtre cultiué. car

Au moyen d'iceluy on ſe rend capable de toutes choſes. d'ailleurs,

La Philoſophie nous fait iouyr d'vne vraye liberté.

Les autres biens fortuits ne ſont point proprement noſtres.

Ce bien n'eſt pas à nous qui nous vient par ſouhait,

Ie me ſouuiens de t'auoir ouy dire ceſt autre vers qui n'eſt pas de beaucoup meilleur, mais plus contraint toutesfois:

Cela ne peut eſtre tien.
Que la fortune a faict tien.

Ie ne veux point oublier encore ceſte meilleure parole que i'ay appriſe de toy:

Le bien qu'on peut donner ſe peut auſſi rauir:

Ie ne veux pas que ces deux là me tiennent lieu de payement, car ie l'ay pris de ta bource.

EPISTRE IX.

Il monſtre que l'homme ſage encor qu'il ſoit content de ſoy meſme a beſoin d'vn amy. Et en fin pour vn petit preſent, qu'il a accouſtumé de faire au fonds de ſes lettres, il y met vne ſentence d'Epicure.

Quel eſt le contentement du ſage des Stoyques, & en quoy il differe d'auec les autres ſages.

TV deſires ſçauoir, ſi Epicure a iuſtement repris en quelque epiſtre, ceux qui ſouſtiénent que le ſage ſe contente de ſoy-meſmes tout ſeul, & que pour ceſte raiſõ il n'a pas beſoin d'vn amy. Cela eſt reproché à Stilbo par Epicure, & à ceux qui penſent que le bien ſouuerain ſoit d'auoir vne ame qui ne ſouffre aucune paſſion. Nous tomberions en ambiguité ſi nous vouliõs elegãment ſignifier par vn ſeul mot, ce que les Grecs nomment Apathie, & l'appeller Impaſſibilité. D'autant qu'on pourroit par ce mot entendre le contraire de ce que nous voulons dire. Car nous voulons parler de celuy qui reiecte loing le ſentiment de tout mal. On entendroit que ce fuſt de celuy qui ne pourroit ſupporter aucun mal. Regarde donc s'il vaudroit mieux dire, vne ame qui ne peut receuoir aucune playe: ou vne ame qui ne ſent du tout rien. C'eſt la difference qui eſt entre nous & eux: Car noſtre ſage ſurmõte toutes les faſcheries, mais il les ſent: & le leur ne les veut point ſeulement ſentir. Nous auons bien cela de commun enſemble, que le ſage eſt content de ſoy-meſme tout ſeul: mais il veut auoir vn ami, vn voiſin, vn homme qui luy tienne compagnie, encore que tout ſeul il puiſſe ſuffire à ſoy-meſmes. Voy, ie te prie, combien il eſt content de ſoy, & comme il eſt encore quelquefois cõtent d'vne partie de ſoy. Si quelque maladie, ou ſi ſon ennemy luy a fait perdre la main, ſi quelque malheur luy a creué vn œil, le reſte de ſa perſonne luy ſuffira. Il ſera auſſi ioyeux eſtant manchot, & ayant perdu vn membre, comme quand il eſtoit tout entier. Il ne trouue point à dire ce qui luy defaut. Il ayme mieux toutesfois que rien ne luy defaille. Ainſi le ſage eſt content, non point qu'il vueille viure ſans quelque amy, mais il veut pouuoir viure ſans luy. Et ce que ie dis pouuoir, ſe doit entendre, que s'il le perd, il n'en ſent aucune triſteſſe, mais il ne ſera iamais ſon amy. Il eſt en ſa puiſſance d'en recouurer incontinent vn autre. Comme ſi Phidias auoit perdu vne ſtatuë, il en peut tout auſſi toſt refaire vne autre. Pareillement ceſt ouurier qui ſçait ſi bien faire les amitiez, en mettra vn autre au lieu de celuy qu'il aura perdu. Demandes-tu comment il pourra ſi toſt faire vn amy? Ie te le diray, pourueu que nous ſoyons d'accord d'vne choſe, ſçauoir eſt, que ie te paye tout preſentement ce que ie te dois, & que pour raiſon de ceſte epiſtre tu me tiennes quitte de la pareille. Hecaton dit, ie t'apprendray vne recepte d'amour ſans breuuage, ſans herbes, ſans enchantemẽt d'aucune ſorciere: Ayme ſi veux eſtre aymé: Car nõ ſeulement l'vſage d'vne ancienne amitié & certaine, apporte

Il ne peut eſtre ſans amy.

Veut neantmoins pouuoir viure sãs luy.

& L'vn perdu il en remplace aiſément vn autre.

Moyen de le faire en peu de temps.

porte beaucoup de contentement, mais le commencement & la pourſuite d'vne nouuelle amitié eſt auſſi agreable. La difference qu'il y a entre vn laboureur qui couppe la moiſſon & celuy qui ſeme, ceſte meſme difference eſt entre celuy qui a deſia faict vn amy, & celuy qui eſt apres à le faire. Le Philoſophe Attalus ſouloit dire qu'il y auoit plus de plaiſir à faire vn ami, que de l'auoir deſia tout fait: Comme vn ouurier a plus de plaiſir de faire vne peinture que de l'auoir faite. Car la peine qui eſt employee ſur l'ouurage, porte vn fort grand plaiſir pẽdant qu'on eſt apres la beſongne. Celuy qui a deſia retiré la main d'vn ouurage acheué, n'y prend pas tant de plaiſir. Il iouyt maintenant du fruict de ſon art, mais il iouyſſoit de l'art meſmes, lors qu'il peignoit. La ieuneſſe de nos enfans nous porte plus de profit, mais leur enfance nous eſtoit plus douce. Reuenons à noſtre diſcours. Le ſage donc encore qu'il ſoit content de ſoy, ſi eſt-ce qu'il veut auoir vn amy, quand ce ne ſeroit pour autre conſideration, que pour pratiquer l'amitié, & pour ne ſouffrir point qu'vne ſi grande vertu luy demeure ocieuſe. Nõ point pour la raiſon qu'Epicure alleguoit dans ceſte meſme epiſtre, afin qu'il aye vn amy qui ſe tienne au cheuet de ſon lict quand il ſera malade, & qui luy puiſſe ayder, ou quand il ſera priſonnier, ou quand il ſera tombé en pauureté. Mais pour auoir vn amy au prés duquel il puiſſe eſtre luy meſmes, quand ceſt amy deuiendra malade, ou pour le pouuoir mettre en liberté, quand l'ennemy le tient priſonnier aux fers. Celuy qui ne regarde ſeulement qu'à ſoy, & qui ſur ceſte intentiõ baſtit vne amitié, il penſe treſ-mal, & acheuera comme il a commencé. A-il acquis vn amy pour le tirer des fers quand il ſera priſonnier? Il n'orra pas ſi toſt le bruit de la cheſne, qu'il s'en reculera. Ce ſont des amitiez, comme on dit, pour quelque temps. Celui qui n'a eſté pris que pour noſtre vtilité, ne ſera agreable que pour autant de tẽps que nous pourrons tirer profit de luy. C'eſt pourquoy les amis ſont à trouppes à l'entour de ceux à qui la fortune fleurit: mais il n'y a qu'vn deſert vuide à l'entour de celuy qui eſt ietté par terre. Les amis fuyent loing des lieux où ils deburoyent faire preuue de leur amitié. C'eſt pour cela auſſi qu'on a veu tant de meſchans exemples des vns qui par crainte fuyent loing de leurs amis, & des autres qui par crainte les trahiſſent. Il faut par neceſſité que la fin reſſemble au commencement. Si quelqu'vn a commencé d'eſtre amy par ce qu'il luy eſtoit profitable de l'eſtre, ſans doute il prendra plaiſir de faire pour de l'argent quelque choſe pour l'amitié, & meſmement s'il penſe qu'il y ait aucun autre loyer qui nous doiue plaire en l'amitié que l'amitié ſeule. Pour quelle autre raiſon donc veux-ie chercher vn ami? Afin que i'aye quelqu'vn pour qui ie puiſſe mourir, que ie puiſſe ſuiure en ſon exil, à la mort duquel ie me puiſſe oppoſer, & y employer la miẽne propre. Car cela que tu deſcris, c'eſt pluſtoſt vne trafique, qu'vne amitié, laquelle ne penſe qu'au profit, laquelle ne regarde qu'à ce qu'elle y pourra gaigner. La paſſion des amoureux a sãs doute quelque reſſẽblance à l'amitié. Mais tu pourrois dire que c'eſt vne amitié furieuſe. As tu veu iamais qu'vn hõme deuinſt amoureux pour sõ profit, ou pour ſon ambition, ou pour ſa gloire? Ceſt amour là, meſprisãt toutes autres choſes, bruſle les cœurs pour ſoy meſmes, pour le ſeul deſir d'vne beauté, & ſoubs l'eſperance qu'il ſera mutuellemẽt aymé. Et que ce ſeroit ce donc, voudrois tu dire, qu'vne affection vilaine fuſt conceuë par vne occaſion plus honneſte que l'amitié? Il n'eſt pas queſtion (diras-tu) maintenant de cela, aſſauoir mon ſi l'amitié ſe doibt deſirer pour elle meſme, ou pour quelque autre choſe eſtrangere. Car ſi elle doibt eſtre deſiree pour l'amour d'elle meſme, celuy qui eſt content de ſoy-meſme, ſe peut approcher de telle amitié. Comment donc s'en debura-il approcher? Comme d'vne choſe treſ-belle, ſans eſtre pouſsé d'aucun profit,

A quel deſſeing le ſage deſire auoir vn amy. Contre la raiſon d'Epicure.

Dont la foibleſſe apparoiſt en ce que la plus part des amis ne s'entrecognoiſſent plus és afflictions.

Pour quel deſſeing il faut auoir des amis.

Amitiez trõperelles, qui reſſemblent aux paſſions amoureuſes.

Cõme il faut entendre que le ſage eſt cõtent de ſoy.

& ſans eſtre eſtonné ou rebuté d'aucun changement de fortune contraire. Celuy oſte toute la majeſté de l'amitié, qui ne la pourchaſſe que pour les heureux ſuccés. Le ſage eſt content de ſoy. Quelques-vns (Lucilius mon amy) interpretent fort mal cela. Ils chaſſent le ſage de tous lieux, ils le veulent contraindre à demeurer dans ſa ſeule peau. Il faut diſtinguer, que c'eſt que ceſte parole nous promet,

C'eſt pour viure heureuſement.

& iuſques où elle s'eſtend. Le ſage eſt content de ſoy, pour viure bien & heureuſement, mais non pas pour viure: Car pour cecy il a beſoing de beaucoup de choſes, mais pour cela il ne faut qu'vne ame ſage, vn courage grand, & qui meſpriſe la fortune. Ie te veux enſeigner auſſi la diſtinction de Chryſippus. Il dit que

Quelleschoſes ſont requiſes pour ceſt effect.

le ſage n'a beſoing d'aucune choſe, & que toutesfois il a faute de pluſieurs choſes. Au contraire le fol n'a beſoing de rien, par ce qu'il ne ſçait vſer d'aucune

Comme il faut auſſi prendre le dire de Chryſippus touchant ce poinct.

choſe, mais il a faute de tout. Le ſage a beſoing de ſes mains, de ſes yeux, & de beaucoup de choſes qui ſont neceſſaires tous les iours à ſon vſage: mais il n'a faute d'aucune choſe. Car auoir faute, eſt ſigne de neceſſité. Mais le ſage n'a de rien neceſſité. Parquoy encore bien qu'il ſoit content de ſoy-meſmes, il a beſoing d'auoir des amis. Il deſire d'en auoir en grand nombre, non pas pour viure heureuſement: Car ſans amis il peut heureuſement viure. Le bien ſouuerain ne cherche point des inſtrumens de dehors, il s'entretient dans ſa maiſon, il de-

Comme le ſage conforme la vie en aduerſité.

pend tout de ſoy. Il commenceroit d'eſtre ſubiect à fortune s'il cherchoit hors de ſoy quelque partie de ſoy. Mais quelle pourra eſtre la vie du ſage, ſi eſtant mis en priſon, il eſt delaiſsé de ſes amis, s'il eſt abandonné tout ſeul en quelque pays eſtranger, s'il eſt retenu en vne longue nauigation, ou s'il eſt ietté ſur le bord d'vn pays deſert? Elle ſera pareille à celle de Iupiter, quand ce monde ce reſoudra, & que le ciel & la terre ſeront confus & meſlez en vn: & que ceſſant la nature de rien faire pour quelque peu de temps, il ſe repoſera en ſoy, du tout ar-

Pourtraict du ſage Stoique.

reſté à ſes propres penſees. Le ſage fait quelque choſe de ſemblable à cela. Il ſe cache dans ſoy-meſmes, il eſt auec ſoy-meſmes, & auſſi lõguemẽt qu'il peut ordonner luy ſeul de ſes affaires, ſelon ſa volonté & iugement, il eſt content de ſoy. Il prend femme, encores qu'il peuſt viure content tout ſeul, il faict des enfans, encores qu'il ſe contente de ſoy. Et toutesfois il ne pourroit viure s'il eſtoit contraint de viure ſans la compagnie d'vn homme. Le deſir naturel le contrainct de faire amitié, & non le profit. Car comme le deſir & la douceur des autres choſes eſt nee auec nous, tout ainſi l'eſt celle de l'amitié. Comme nous haiſſons la ſolitude, ainſi la douceur de la compagnie eſt agreable. Comme la nature rend l'homme aymable à l'homme, il y a pareillement quelque eſguillon en cela qui nous faict rechercher les amitiez. Neantmoins encore qu'il ayme infiniment ſes amis, qu'il les tienne auſſi chers que ſoy meſmes, voire encore qu'il en face ſouuent plus de compte que de ſoy, il bornera ce bien dans ſoy

Diog. Laer. en la vie d'iceluy.

meſmes. Il dira ce que Stilpon dit, ce Stilpon que l'epiſtre d'Epicure reprend. Car voyant ſa ville priſe, ayant perdu ſes enfans, & ſa femme, ſe ſauuant de ceſt embraſement publiq tout ſeul & toutesfois heureux, luy eſtant demandé par Demetrius, qui fuſt à cauſe de pluſieurs villes qu'il auoit priſes, ſurnommé Poliorcetes, s'il auoit rien perdu, i'ay, dit-il, tous mes biens auec moy. Voy donc comment ceſt homme vertueux & vaillant, ſurmonta la victoire meſmes de l'ennemy de ſa patrie. Ie n'ay, dit-il, rien perdu. Il mit Demetrius en doubte, s'il eſtoit victorieux ou non. Tous mes biens ſont auec moy, la iuſtice, la vertu, la temperance, la prudence, & encores cela, de ne conter entre les biens ce qui luy pouuoit eſtre rauy. Nous auons en admiration quelques beſtes qui paſſent à trauers le feu ſans ſe faire aucun mal; Mais combien eſt plus admirable ceſt homme

qui

qui eſt paſsé ſain & ſauue par les armees, par les feux,& par tant de ruines? Tu vois qu'il a eſté plus facile de vaincre tout vn peuples que de vaincre vn ſeul homme. Ceſte parole eſt commune auec le Stoïque. Car ceſtuy-cy porte pareillement ſes biens à trauers des villes bruſlees. Il eſt content de ſoy meſmes, il borne ſa felicité par ceſte marque là. Et afin que tu ne penſes que nous ſoyons ſeuls qui nous vantons de ſes genereuſes paroles, Epicure meſmes qui ſe courrouce tant contre Stilpon, a prononcé vne parole ſemblable: Laquelle tu prendras en bonne part, iaçoit que i'aye deſia rayé ceſte iournee de mon compte : S'il y a aucun à qui les biens qu'il a, ne ſemblent eſtre fort grands, encores qu'il fuſt ſeigneur de tout le monde, il eſt toutesfois miſerable. Ou ſi tu penſe qu'il fuſt mieux dict en ceſte façon , car il faut prendre garde de n'eſtre pas ſubiect aux paroles, mais au ſens : Celuy eſt miſerable, qui ne s'eſtime tres-heureux , encore qu'il commandaſt ſur tout le monde. Et afin que tu ſçaches que ce ſens eſt commun , & que c'eſt nature qui le nous apprend , tu le trouueras dans vn Poëte Comique.

Epicure meſme ſoubſigne la doctrine des Stoïques touchant le contentement du ſage.

Celuy n'eſt pas heureux qui ne penſe pas l'eſtre.

Car que te ſert-il en quel eſtat tu ſois, ſi tu as opinion d'eſtre malheureux? Que ſera-ce donc, diras-tu, ſi ceſtuy-cy qui a ſi vilainement amaſsé des richeſſes, & ſi ce maiſtre d'vn ſi grand nombre d'eſclaues, qui eſt toutesfois luy meſmes eſclaue d'vne infinité de perſonnes , ſe veut dire bien heureux ? Sera-il pour ſon dire bien-heureux? Il faut ſçauoir non ſeulement ce qu'il dit, mais ce qu'il en penſe: & non ſeulement ce qu'il en penſera pour vn ſeul iour, mais ce qu'il en penſe certainement tous les autres iours de ſa vie. Toutesfois il ne faut pas que tu ayes peur qu'vne choſe ſi excellente ne puiſſe arriuer à vne perſonne qui en ſoit indigne. Il n'y a que le ſage qui ſe plaiſe aux choſes ſiennes. Toute folie ſe deſdaigne & deſplaiſt à ſoy-meſme.

EPISTRE X.

Que la ſolitude eſt vtile à ceux qui profitent en la vertu,& qu'elle eſt pernicieuſe aux fols, comme ſont auſſi toutes autres choſes. En fin il adiouſte vn fort bel enſeignement de ce qu'il faut demander à Dieu.

CE que i'ay dit eſt vray : ie ne veux point changer d'opinion : fuis les grandes aſſemblees, fuy les petites, fuy encor vn homme tout ſeul. Ie n'en trouue pas vn en la compagnie duquel ie te puiſſe fier. Voy combien mon iugement va loin : i'oſe te fier à toy meſmes. Crates, comme on dit, auditeur de ce meſme Stilpo duquel nous auons parlé en la precedente Epiſtre, ayant veu vn ieune garſon ſe pourmenant retiré à part, luy demanda qu'il faiſoit là tout ſeul? Ie parle (dit-il) auec moy: Aduiſe bien ie te prie (reſpondit Crates) & prens garde que tu ne parles point auec vn mauuais garſon. Nous auons accouſtumé de faire garder ceux qui portent impatiemment la mort de leurs amis, ou qui ſont peureux, afin qu'en ſe voyãs ſeuls ils n'vſent mal de ſolitude. Il n'y a pas vn de ces perſonnes mal-aduiſees qu'on doiue laiſſer tous ſeuls en la garde d'eux meſmes. C'eſt à ceſte heure là que quelques mauuais conſeils leur paſſent par la fantaſie : c'eſt à ceſte heure là qu'ils baſtiſſent quelque meſchant deſſein , ou contre eux meſmes, ou contre quelque autre perſonne. C'eſt lors qu'ils s'appreſtent à quelque mauuais deſir. Tout ce que leur ame tenoit caché ou par honte ou par crainte,

Le ſage cherche la ſolitude pour ce qu'elle luy ayde , & le fol la fuit, pource qu'il en abuſe.

c'eſt lors qu'elle le tire dehors. C'eſt alors qu'elle aguiſe ſa temerité, qu'elle reueille ſes vilains appetits, & qu'elle eſchauffe ſa cholere. Finalement l'homme fol perd alors toute la commodité qui eſt en la ſolitude, ſçauoir eſt de ne fier ſes ſecrets à pas vn, & de ne craindre aucun qui le puiſſe deſcouurir. Il s'accuſe & ſe trahit luy meſmes. Penſe donc que c'eſt que i'eſpere de toy, ou bien que c'eſt que ie m'en peux promettre. Car l'eſperance eſt le nom d'vn incertain. Ie ne trouue pas vn auec lequel i'ayme mieux que tu ſois, qu'auec toy meſmes. Ie me ſouuiens de quelle grandeur de courage quelques paroles t'eſchaperent, & de quelle conſtance elles eſtoyent pleines. Ie m'en reſiouïs incontinent. Ie dis lors en moy-meſmes: Ce ne ſoint point paroles dites du bout des leures ſeulement, ces propos ſortent du profond du cœur. Ceſtuy-cy n'eſt pas vn homme vulgaire, il ne penſe qu'au bien de tout le monde. Parle touſiours de ceſte façon, vi de ceſte façon. Prens garde que rien ne te puiſſe eſtonner. Encore que tu quites aux dieux les biens que tu leur auois cy deuant demandé, fais leur en encore demande de tous nouueaux. Prie les de te donner vn bon entendement, vne bonne ſanté d'ame, & apres vne bonne ſanté au corps. Pourquoy ne ferois-tu ſouuent ceſte priere? Demande à Dieu hardiment, tu ne luy peux rien demander qu'il luy faille emprunter d'autruy. Mais afin que ſuiuant ma couſtume ie t'enuoye mon Epiſtre auec quelque petit preſent, ce que i'ay trouué dans Athenodorus eſt veritable, ſçache que tu ſeras eſchappé à tous tes mauuais deſirs, quand tu ſeras paruenu à ce point, que tu ne demanderas rien à Dieu ſinon ce que tu luy pourrois demander à la preſence de tout le monde. Mais combien eſt grande maintenant la folie des hommes? Ils font tout bas des prieres vilaines & deſ-honneſtes. Si quelqu'vn veut approcher ſon aureille pour les ouyr, ils ſe taiſent tout court. Ils oſent bien dire des choſes à Dieu, qu'ils ne voudroyent point que les hommes ſceuſſent. Aduiſe ſi pour leur grand bien on ne leur pourroit commander cecy: Vy tout ainſi deuant les hommes, comme ſi Dieu le voyoit, & parle tout ainſi auecque Dieu, comme ſi les hommes l'entendoyent.

Doctrine touchant ce qu'il faut demander à Dieu: &

Reprehenſion de ceux qui forment mal leurs prieres, ou qui requierent choſes illicites.

EPISTRE XI.

Il veut monſtrer qu'il a bonne eſperance de quelque amy de Lucilius, lequel toutesfois à ſon aduis, encore apres qu'il ſera paruenu à la perfection de ſageſſe, ne perdra iamais ceſte grande honte & pudeur qu'il a & que cela luy eſt commun auec pluſieurs autres grands perſonnages. Il adiouſte à la fin vn precepte d'Epicure treſ-profitable à ceux qui ſe veulent retirer de toute vilainie. C'eſt qu'ils ſe doyuẽt propoſer deuãt les yeux quelque grãd & vertueux perſõnage, ſur lequel ils ieteröt touſiours leur pẽſée, & s'imagineröt qu'il ſoit preſent à toutes leurs actiõs. D'où il aduiendra qu'ils ne feront rien encore qu'ils ſoyent ſeuls, qu'ils ne vouluſſent faire en leur preſencẽ. Il y a vn exemple pareil en l'Epiſtre xxv.

CE tien amy a parlé auec moy. Ie l'ay trouué de belle eſperance: ſon premier propos m'a faict cognoiſtre combien il auoit l'ame belle, & l'entendement bon, & combien il auoit deſia profité. Il nous a donné vn bon goulst, duquel ie penſe qu'on ne ſera pas trompé. Car il n'auoit pas eu loiſir de penſer à ce qu'il nous a dit, par-ce que ie l'auois pris de court. Quand il reuenoit à ſoy, il ne pouuoit chaſſer la honte qu'il auoit, qui eſt vn fort bon ſigne en vn ieune homme, tant la rougeur luy eſtoit montee au viſage. Ceſte honte, comme ie puis cognoiſtre, le ſuiura encore apres qu'il ſera raſſeuré; apres qu'il aura deſpouillé

Lapudeur que demonſtre vn viſage rougiſſant, faict conceuoir de belles eſperances d'vn ieune homme.

deſpouillé tous les vices, & qu'il ſera entierement deuenu ſage. Par ce que les vices naturels, ſoient ils dans l'ame, ſoient ils dans le corps, ne ſe peuuent perdre par aucune ſageſſe. Tout ce qui eſt né auec nous & qui eſt enraciné en nous, ſe peut adoucir par enſeignemens, mais non pas ſurmonter. A quelques vns des plus conſtans & aſſeurez, quand ils ſe voyent deuant vne aſſemblee de peuple, la ſueur leur degoute par tout le corps, comme s'ils auoient pris quelque grãde peine vn iour de grande chaleur. A d'autres les genoux tremblent ſur le point qu'ils veulent commencer de parler, les dents martelent à quelques vns, la langue beguaye, & les leures ſe ſerrent à d'autres. Ces choſes là ne ſe peuuent chaſſer ny par art, ny par vſage, mais la nature exerce ſa puiſſance, & fait ſouuenir les plus forts de leurs vices. Entre ces choſes là, ie ſçay auſſi qu'on peut mettre la honte, qui ſurprend ſoudainement les hommes les plus ſages, & les plus aſſeurez. Il eſt bien vray qu'elle apparoiſt plus en la face des ieunes hommes, par ce qu'ils ont plus de chaleur dans le corps, & la peau du viſage plus delicate. Si eſt ce toutesfois qu'elle ſurprend auſſi les vieilles gens, & anciennes perſonnes. Il en y a d'aucuns qui ſont plus à craindre quand ils deuiennent rouges, cõme s'ils auoient ietté toute la honte au dehors. Sylla eſtoit plus cruel & furieux quand le ſang luy eſtoit monté au viſage. Il n'y auoit rien plus tendre que la face de Pompee: il ne ſe trouua iamais deuant quelque peu de perſonnes, qu'il ne rougiſt auſſi bien que s'il euſt parlé deuant vne grande aſſemblee. Ie me ſouuiens que Fabianus rougiſt quand il fut mené deuant le ſenat pour eſtre ouy à teſmoin, & que ceſte honte luy fut merueilleuſement bien ſeante. Cela ne vient point de foibleſſe d'entendement, mais de la nouueauté d'vne choſe, laquelle encore bien qu'elle n'eſtonne point, toutesfois elle eſmeut ceux qui ne ſont aucunement exercitez, & qui par vne facilité de nature ont la complexion du corps ſuiette à cela. Car comme il y en a quelques vns qui ont le ſang bon, auſſi en y a il qui l'ont ſubtil & mobile, & qui monte facilement au viſage. Ces choſes là, comme i'ay dit, ne ſe peuuent chaſſer par aucune ſageſſe: Car autremẽt la ſageſſe auroit pouuoir & commandement ſur la nature meſmes, ſi elle pouuoit arracher toutes ſortes de vices. Tout ce que nous auons pris par la condition de noſtre naiſſance & par la temperature de noſtre corps, pour ſi bien & ſi longuement que l'ame ſe façonne, demeure encor attaché auec nous. Il n'y a aucune de ces choſes qu'on puiſſe chaſſer, quand elle vient, non plus que la faire venir quand nous voudrions. Ces bons ioueurs de comedies qui ſçauent ſi bien imiter toutes les paſſions, qui ſçauent ſi bien repreſenter la crainte, l'effroy, & contre-faire la triſteſſe: ils repreſentent la honte par ce ſigne icy: ils baiſſent la teſte, ils parlent doucement, ils tiennent les yeux fichez contre terre: Mais auec cela ils ne peuuent point faire monter la rougeur au viſage, on ne peut chaſſer ceſte couleur, ny la faire venir. La ſageſſe ne promet rien contre cela, elle n'y ſert de rien. Ces choſes ne ſont au pouuoir de perſonne, elles viennent ſans qu'on le commande, elles s'en vont ſans qu'on leur donne congé. Ceſte Epiſtre demande deſia que ie face fin, prens la donc: Car elle ſera vtile & ſalutaire. Ie veux que tu la graues dans ton cœur. Il nous faut choiſir quelque vertueux homme, il le nous faut auoir touſiours deuant nos yeux, & que nous viuions comme s'il nous regardoit, & que nous facions toutes choſes comme s'il nous voyoit. C'eſt ce qu'Epicurus a commandé, (mon amy Lucilius) il nous a donné vn gardien, vn pedagogue, & non ſans cauſe. La plus grande partie des pechez ſera oſtee, ſi on baille vn teſmoin qui n'abandonne iamais ceux qui pourroient pecher. Il faut que noſtre ame ait quelqu'vn qu'elle craigne, & ſous l'authorité duquel elle

Pourquoy la rigueur paroiſt plus en la face des ieunes gens.

Les effects de ceſte rougeur ſont differens.

Sylla rougiſſoit furieuſement.

Pompee tendrement.

Fabianus decentement.

D'où procede ceſte rougeur.

Elle eſt ſi naturelle qu'on ne la peut empeſcher de venir, ny la faire monter au viſage par artifice.

Precepte profitable à ceux qui veulent ſuiure le chemin de vertu à De ſe propoſer deuant les yeux quelque homme de bien.

rende ſes ſecrets plus ſaincts. O que celuy eſt bien-heureux, qui n'amende point ſeulement les fautes qui ſe voyent au dehors, mais qui corrige auſſi ſes penſees. O que celuy eſt bien heureux, qui peut auoir en telle reuerence quelqu'vn, qu'à ſa ſeule ſouuenance il vueille regler & ordonner ſa vie & ſes mœurs. Celuy qui aura ainſi quelqu'vn en reuerence, ſera bien toſt luy meſme reueré. Choiſi donc Caton & s'il te ſemble trop ſeuere, choiſi Lelius, qui auoit l'eſprit plus doux & facile. Choiſi quelqu'vn de qui la vie & la façon de parler t'aura eſté bien agreable, & mettant touſiours deuant tes yeux & ſon ame & ſon viſage, fay cognoiſtre que c'eſt ton gardien, que c'eſt ton exemple. Nous auons beſoin, dis ie, de quelqu'vn au patron duquel nos mœurs ſe puiſſent dreſſer. Tu ne dreſſeras iamais vne choſe tortue, qu'auec la regle.

EPISTRE XII.

Il raconte de fort bonne grace, comme eſtant venu à ſa maiſon des champs il y trouua pluſieurs teſmoignages & preuues de ſa vieilleſſe. En outre il dit qu'vn chacun de nous doit eſtre à toute heure appreſté & diſpoſé à la mort.

Plaiſant diſcours des choſes qu'il a veues en ſa maiſon aux champs, par leſquels il eſt inuité à peſer à ſon aage. &

DE quel coſté que ie me tourne, ie trouue par tout des marques de ma vieilleſſe. I'eſtois allé au domaine que i'ay hors la ville, & me plaignois de la deſpence que ie faiſois pour reparer la maiſon qui tomboit par terre, le fermier me dict que ceſte faute ne venoit point de ſa negligence, qu'il l'entretenoit le mieux qu'il pouuoit, mais que ce baſtiment eſtoit vieux. Ceſte maiſon s'eſt enuieillie entre mes mains. Que ſera ce de toy, ſi les pierres de ma ſouuenance ſont deſia toutes pourries? M'eſtant ainſi mis en cholere contre luy, ie pris la premiere occaſion que ie trouuay pour me courroucer encor d'auantage, ie cognois bien, dis-ie, qu'on ne tient conte de ces planes, elles n'ont deſia point de fueilles, les brãches ſont toutes ſeches, le trõc eſt craſſeux, & couuert de mouſſe: elles ne ſeroient pas ainſi ſi quelqu'vn les foſſoioit à l'entour, & s'il les arrouſoit. Il me iugera par mon bon Ange, qu'il faiſoit tout ce qu'il pouuoit, qu'il eſtoit touſiours apres, & que iamais il ne repoſoit. Mais qu'elles ſe perdoient de vieilleſſe, & toutesfois (ce qui ſera dit icy entre nous) ie les auois plantees, i'auois veu leur premiere fueille. Ayant apresietté mes yeux ſur l'entree de la maiſon, qui eſt, dis-ie ce vieil homme qu'a bon droit on a mis là, pour garder la porte? Car il regarde dehors. Où l'as tu trouué? quel plaiſir prens tu de vouloir enſeuelir les treſpaſſez d'autruy? Alors ce vieillard reſpondit, ne me cognoiſſez vous point, dit il, ie ſuis Felicio, à qui vous auiez accouſtumé quand i'eſtois petit, de porter des poupees & des ioüets: Ie ſuis le fils de Philoſitus voſtre fermier, i'eſtois voſtre petit mignon, auec qui vous preniez tant de plaiſir. En bonne foy, dis ie, voila ce vieillard qui reſue bien, il eſt deuenu mon petit mignon: Cela ſe peut bien faire, maintenant que les dents luy tombent. Ie dois cela à ma maiſon des champs, que de quel coſté que ie me ſois tourné, ie n'ay veu qu'enſeignes & marques de ma vieilleſſe. Embraſſons la, aimons la, elle a encor' ſes plaiſirs & ſes douceurs, ſi tu en ſçais bien vſer. On trouue les pommes meilleures quand elles commencent de faillir: la plus grande beauté de la ieuneſſe eſt la ſaiſon que nous en ſortons. Les bons yurongnes prennent plus de plaiſir aux derniers verres de vin qu'ils boiuent, & à ceux qui les noyent, & qui acheuent du tout de les enyurer. Ce q̃ la volupté de l'hõme a de plus agreable, elle le garde pour faire ſa derniere main. L'aage deſia aduancé eſt celuy qui plaiſt le plus. Ie ne dis point

Se preparer à la mort. &

ceſt

ceſt aage, qui eſt preſt à donner du nez par terre. Ie penſe encore que celuy qui eſt ſur la derniere tuille tout preſt à tomber à ſes plaiſirs & ſes voluptez, ou ce bien au moins (qui a ſuccedé à toutes les voluptez) qu'il ſe peut paſſer d'elles. O que c'eſt vne choſe fort douce d'auoir dõné congé aux deſirs, & de les auoir quittez. C'eſt auſſi choſe bien faſcheuſe (diras tu) d'auoir touſiours la mort deuant les yeux. Premierement la mort doit eſtre autant deuant les yeux des ieunes perſonnes, que deuant ceux des vieilles. Car on ne nous appelle point à tour de rolle de noſtre naiſſance. Dauantage il n'y a homme pour ſi vieux qu'il ſoit, qui n'ait quelque meſchante eſperance de viure encor' vn iour. Vn iour c'eſt vn degré de noſtre vie, toute la vie eſt compoſee de ſes parties, & de cercles & de replis bien grands, enuelopez d'autres plus petits. Il y en a vn qui contient & enuironne tous les autres. C'eſt celuy qui procede du premier iour de noſtre naiſſance, iuſqu'à celuy qui ſera noſtre dernier. Il y a vn autre circuit terminé qui chaſſe les ſens de noſtre ieuneſſe. Il y en a auſſi qui termine noſtre enfance: Apres y eſt encor l'an qui contient en ſoy tous les temps de la multiplication deſquels noſtre vie eſt compoſee. Le mois eſt ceint d'vn lien plus eſtroit, & le iour a le tournoyment le plus court de tous. Mais ceſtuy là va du commencement à la fin, & du leuant iuſques au couchant. C'eſt pourquoy Heraclitus (celuy qui pour l'obſcurité de ſon langage fut ſurnommé Scotinus) c'eſt à dire, obſcur, vn iour (dit il) eſt tout ſemblable à l'autre. Quelqu'vn prit ces mots autrement. Car il dit qu'il eſtoit ſemblable au nombre des heures. En quoy il ne mentoit point, parce que ſi le iour eſt l'eſpace de vingt & quatre heures, il faut par neceſſité que les iours ſoient tous pareils entre eux. Car la nuict a pris ce que le iour a perdu. Vn autre dit, qu'vn iour eſt pareil à tous autres par reſſemblance: par ce que l'eſpace du temps le plus long, n'a rien que tu ne trouues dans le iour, ſçauoir eſt la lumiere & la nuict, & les changemens des ſaiſons du ciel l'vne apres l'autre. Vne nuict plus courte à ceſt heure, ou le iour vne autre fois plus long, nous fait cognoiſtre cela clairement: & par ceſte raiſon il faut ainſi ordonner tous les iours, comme ſi le iour comprenoit tout le cours du temps, & comme s'il acheuoit & rempliſſoit noſtre vie. Pacuuius, qui auoit ſi longuement hanté la Syrie, qui'l ſembloit qu'il fuſt né en ce pays là, apres s'eſtre enſeuely dans le vin & dans les banquets funebres qu'il dreſſoit, comme ſi luy meſmes euſt voulu faire ſes funerailles, eſtoit apres ſoupper porté dans ſa chambre, auec grande ioye & batement des mains de ſes vieux bardaches, & en le portant ainſi on chantoit ces mots auec vn air de muſique, il a veſcu, il a veſcu: Ce que ceſtuy là diſoit d'vne mauuaiſe ame faiſons le nous d'vne ſaincte conſcience: & comme nous voudrons partir de ce monde, diſons auec vne contenance ioyeuſe,

Doit touſiours eſtre deuant les yeux d'vn chacun.

I'ay veſcu ce qu'il faut, i'ay acheué le cours
Dont fortune a borné le nombre de mes iours.

Si Dieu veut y adiouſter encore l'endemain, receuons le ioyeuſement. Celuy eſt tres heureux & ſçait iouyr de ſoy meſme auec beaucoup d'aſſeurance, qui attend l'endemain ſans aucune crainte. Tous ceux qui diſent i'ay veſcu, ils ſe leuent tous les matins auec gaing. Mais il eſt temps de fermer ceſte Epiſtre. Et quoy ſera ce, diras tu, ſans me porter quelque preſent? N'aye point ceſte peur, elle portera quelque choſe. Pourquoy ay ie dit quelque choſe? Ie deuois dire beaucoup. Car quelle parole plus belle pourroit on trouuer que celle que ie luy ay baillee pour te porter? C'eſt vn grand mal de viure en neceſſité. Mais il n'y a aucune neceſſité qui nous puiſſe contraindre de viure en neceſſité. Comment

Heureux celuy qui attend l'endemain ſans peur.

Paradoxe ſtoyque, des moyens de quiter ceſte vie.

ment pas vne? Par-ce qu'il y a de tous coſtez pluſieurs chemins qui nous menent à la la liberté. Rendons graces à Dieu de ce que pas vn ne peut eſtre contraint de s'arreſter en ceſte vie malgré luy. Nous pouuons fouler aux pieds toutes les miſeres du monde: C'eſt Epicurus) ce dis-tu,) qui l'a dit, qu'as tu affaire auec ceſt eſtranger? Ce qui eſt fondé en verité eſt à moy. Ie continueray de te mettre dans le ſein Epicurus tout entier, à fin que comme ceux qui ont iuré de croire tout, & qui ne conſiderent point ce qu'on dit, mais ſeulement qui eſt celuy qui l'a dict, ſçachent que ce qui eſt fort bon, doit eſtre commun à tous.

EPISTRE XIII.

Il propoſe pluſieurs remedes vtiles & neceſſaires, contre la crainte des choſes qui ſont eſpouuentables, plus par opinion que par effect, & leſquelles peuuent aduenir & n'aduenir point.

Vn cœur genereux ſe cognoiſt bien mieux apres auoir eſprouué ſes forces ainſi l'eſprit ſe renforce par afflictions, & ſe roidit contre tous ſiniſtres accidens.

IE ſçay que tu as beaucoup de courage. Car auant que ie t'euſſe enſeigné les preceptes qui ſeruent à bien viure, & à pouuoir ſurmonter les choſes difficiles, tu prenois aſſez de plaiſir à te rendre conſtant contre la fortune. Mais tu le fais maintenant encore plus volontiers depuis que tu as combatu contre elle, & que tu as eſprouué tes forces, deſquelles on ne ſe tient iamais bien aſſeuré, iuſques à ce que pluſieurs difficultez ſe ſeront preſentees, ou qu'elles t'auront aſſailly de plus pres. C'eſt ainſi qu'on coguoiſt vn cœur genereux, & qui ne pourroit tomber ſous la puiſſance d'autruy. C'eſt la plus certaine preuue qu'on en face. Vn luiteur ne peut bonnement s'aſſeurer de ſes forces entrant au combat, s'il n'a quelques fois auparauãt receu des coups ſur le viſage. Celuy qui a deſia perdu de ſon ſang, de qui les dents ont craqueté ſous les coups de poing, celuy qui eſtãt ruë par terre a ſouſtenu ſon aduerſaire ſur ſon corps, qui eſtãt couché deſſous luy n'a point perdu le cœur, qui s'eſt releué plus courageux toutes les fois qu'il eſt tõbé: c'eſt celuy là qui rentre aux combats auec plus d'aſſeurance. Or donc (afin que ie pourſuiue ceſte comparaiſon) la fortune t'a mis ſouuent le pied ſur la gorge. Toutesfois tu n'es pas rendu, mais tu t'es bien ſçeu releuer, tu t'es trouué ſur tes pieds, plus eſchauffé au combat qu'auparauant. Car la vertu ſouuent eſprouuee, s'eſt acquis beaucoup de forces. Mais encore, ſi tu le trouues bon, prens du ſecours que ie te veux donner, auec lequel tu te puiſſes mieux deffendre. Il y a plus de choſes, Lucilius mon amy, qui nous font peur, que de celles qui nous poignent. Nous ſommes plus ſouuent malades d'opinion que d'effect.

Beaucoup de choſes nous eſtonnẽt, mais nous les apprehendons plus par opinion que par raiſon.

Ie ne parle point à toy auec l'eloquence & le langage Stoycien, mais auec ceſtuy cy qui eſt plus commun & abbaiſſé. Car nous diſons que tout ce qui nous fait ietter des ſouſpirs & des plaintes, eſt choſe fort legere & laquelle nous deurions meſpriſer. Laiſſons à part ces graues paroles leſquelles (ô bons Dieux) ſont neantmoins veritables. Ie te veux apprendre que tu ne ſois point miſerable deuant le temps, veu que ce que tu craignois comme s'il eſtoit deſia ſur ta teſte, ne t'aduiendra peut eſtre, iamais: au moins n'eſt il pas aduenu encore. Car il y a des choſes qui nous tourmentent plus qu'il ne faut, quelques vnes pluſtoſt qu'elles ne deuroient, & quelques autres nous tourmentent, combien qu'elles ne le deuroient aucunement faire. Ou nous augmentons noſtre douleur nous meſmes, ou nous la faignons, ou nous la prenons auant qu'il en ſoit temps. Quant au premier point, par ce que la choſe eſt deſia venuë en procez, & que la cauſe eſt conteſtee, ie ſuis d'aduis de la plaider tout maintenant. Sus donc, ce que ie penſe eſtre leger, tu le ſouſtiendras eſtre

L'opiniõ que le mal ſoit grand accroiſt la douleur.

inſupor

inſupportable. Ie ſçay qu'il y en a qui rient parmy les coups de foüet, & d'autres qui pleurent pour vn petit ſouflet: & apres nous verrons ſi ces choſes nous aduiennent de leur propre force, ou par noſtre imbecillité. Ie te prie fay cecy pour l'amour de moy. Quand il y aura quelques vns aupres de toy, qui te voudront faire croire que tu es miſerable, que tu te mettes lors à conſiderer, non point ce qu'on te dit, mais ce que tu ſens, & que tu entres en conſeil auec ta conſtance, que tu demandes à toy-meſmes, qui as meilleure cognoiſſance de toy que nul autre: Quelle occaſion ont ceux-cy de pleurer ma fortune aupres de moy? dequoy s'effrayent-ils? Ont ils peur que ma calamité leur ſoit contagieuſe, & qu'elle puiſſe paſſer iuſques à eux? y a-il icy rien de mauuais? Ceſte choſe eſt elle plus pleine d'infamie que de malheur? Demande à toy-meſmes encore cecy. Ne me tourmente-ie pas ſans cauſe? Ne me plains-ie pas ſans occaſion? Ne fais-ie pas mon malheur de choſe qui ne l'eſt point? Comment eſt-ce, (dis-tu,) que ie pourray entendre, ſi ce qui me tourmente eſt faux ou veritable? Apprens ceſte regle certaine, ou bien nous ſommes tourmentez d'vn malheur preſent, ou d'vn que nous craignons pouuoir aduenir, ou de tous deux enſemble. Quant au preſent, le iugement en ſera bien facile, en conſiderant ſi ta perſonne eſt libre, ſi elle eſt en bonne ſanté, ſi tu ſens douleur d'aucune iniure qu'on t'ait faite: nous verrons apres que ce pourra eſtre de l'aduenir, au moins n'auons-nous d'auiourd'huy aucune faſcherie. Mais pour certain elle aduiendra: Premierement, regarde de bien pres ſi les cauſes que tu as à craindre ſont certaines. Car le plus ſouuent nous ſommes tourmentez par des ſeuls ſoupçons, & le faux bruit qui nous fait ſouuent la guerre à tous, nous abuſe, & peut encores plus facilement tourmenter vne ſeule perſonne. C'eſt la verité (Lucilius mon amy) nous conceuons trop legerement des opinions, nous ne contrediſons iamais à ce qui nous met en crainte, nous ne le repouſſons point, mais nous tremblons incontinent de peur, & tournons auſſi toſt le dos, comme ceux à qui la pouſſiere eſleuee par vn troupeau de moutons qui fuient, fait quitter le champ: ou comme ceux qui s'effraient d'vn faux bruit duquel il n'y a aucun certain autheur. Et ſi ie ne ſçay encore pourquoy les opinions fauſes le plus ſouuent nous troublent d'auantage. Car les choſes vrayes ſe retiennent dans quelque certaine meſure. Mais ce qui procede d'vne opinion incertaine, eſt ſubiect au iugement qu'vne ame craintiue voudra faire auec toute la licence qu'il luy plaira. C'eſt pourquoy il n'y a point de frayeurs ſi dangereuſes ny plus hors de remede que celles des limphatiques. Car encore bien que les autres ſoient ſans raiſon, toutesfois celles-cy ſont du tout ſans iugement. Enquerons-nous donc ſoigneuſement d'où la choſe procede. Mais il eſt vray ſemblable qu'il aduiendra quelque malheur: cela pourtant n'eſt pas incontinent vray. Combien de choſes ſont aduenues qu'on n'attendoit point? combien en a lon attenduës qui ne vindrent iamais? Et ſi rien doit aduenir pourquoy voulons-nous aduancer noſtre malheur? Tu ne ſentiras que trop toſt la douleur quand elle ſera venuë. Ce pendant promets-toy vne meilleure fortune. Mais que gaignerois-tu à cela? Le temps pour le moins. Pluſieurs choſes pourront ſuruenir, par les moyens deſquelles vn danger prochain & qui te menaſſoit de bien pres s'arreſtera, ou prendra fin, ou tombera ſur la teſte d'autruy. Le feu a faict quelquesfois vne ouuerture par laquelle on s'eſt ſauué. La ruine d'vne maiſon à porté doucement quelques vns par terre. L'eſpee a eſté ſouuẽt retiree de deſſus le col, & quelques perſonnes condãnees ont plus veſcu que le bourreau. La mauuaiſe fortune meſmes à ſon incõſtãce. Parauẽture elle viẽdra, parauẽture nõ: au moins

Comment il ſe faut gouuerner auec ceux qui nous fomẽtent ceſte opinion. &

Comment on peut diſcerner ſi ceſte apprehenſion eſt vraye ou fauſſe

Bien ſouuent les ſeuls ſoupçõs nous font de la peine.

Pour ne point contre quarrer ces legeres & fauſſes opinions.

Elles ſont de plus grande efficace pour nous troubler.

Ces apprehenſios ſont d'autant plus ridicules que les plus ſouuent elles n'ont aucun effect.

L'ame humaine ſe iette ſouuẽt en d'horribles troubles pour cõceuoir des fauces imaginations. &

au moins n'eſt-elle point encores venuë. Mets toy donc deuãt les yeux vne meilleure eſperance. Quelque fois noſtre ame conçoit des fauces imaginations, & ſans apparence d'aucuns ſignes qui nous puiſſent annõcer du mal: elle prend en mauuaiſe part vne parole douteuſe, qui peut ſignifier vne autre choſe, où elle ſe repreſente auoir eſté offencee de quelqu'vn plus griefuement qu'ellen'a eſté, & ne pẽſe pas tant combien celuy-là eſt courroucé, comme elle penſe au grand pouuoir de celuy qui eſt courroucé. Ie ne vois point comment on puiſſe viure, ie ne vois pas que nos miſeres puiſſent iamais prendre fin, ſi nous craignons autant comme noſtre crainte ſe peut eſtendre. C'eſt là qu'il faut que la ſageſſe & la conſtance de ton ame te ſerue. Repouſſe la crainte, meſme quand elle ſe preſentera deuant tes yeux, & ſi tu ne le peux faire, au moins chaſſe vn vice par vn autre: & adoucis ta crainte par quelque eſperãce. Il n'y a rien ſi certain de tout ce que nous craignõs, qu'il ne ſoit encore plus certain que ce qui nous faict peur ſe puiſſe arreſter, & que ce que nous eſperons, nous puiſſe tromper. Il te faut donc bien examiner ton eſperance & ta crainte, & quand toutes choſes ſeront incertaines, donne toy quelque allegemẽt, & croy pluſtoſt ce que tu aimerois le mieux. Encore que la crainte aye plus d'opinions pour elle, toutesfois pends pluſtoſt de l'autre party, & ceſſe de tourmenter ainſi ton eſprit. Mets quelquefois deuant tes yeux que la plus grãde partie des hommes ſe trouble d'effroy, & ſe met en alarme lors qu'il n'y a aucun mal, & qu'ils ne ſont point certains qu'il y en doiue aduenir. Pas vn n'a reſiſté à ſoy-meſme, s'il commence vne fois à s'esbranler, & s'il ne veut s'enquerir ſi l'opiniõ de ſa crainte eſt veritable. Il n'y a aucũ qui die, l'autheur de ce bruit eſt vn menteur, ou il l'a feint, où il l'a trop legerement creu. Nous dõnons trop de creãce aux rapporteurs. Nous tremblons auſſi-toſt pour les choſes fauſes, cõme pour les veritables. Nous ne gardons aucune meſure, d'vn petit doubte nous en faiſons vne grãde peur. I'ay honte de parler ainſi auec toy, & de te vouloir raſſeurer auec des remedes ſi legeres. Qu'vn autre die, parauenture cela n'aduiendra point. Mais quant à toy, dis hardiment, que m'en chaut-il encore qu'il aduienne? Ie verray s'il aduiendra. Ce ſera peut-eſtre mon grand bien qu'il aduiẽne. Ceſte mort portera grand honneur à ma vie. La ciguë que beut Socrates luy a donné ceſte grande reputation qu'il a: Oſtez de la main de Caton le poignard auec lequel il garda ſa liberté, vous luy oſterez la plus grande partie de ſa gloire. Ie mets trop de temps à t'exhorter, tu as plus de beſoin d'auertiſſement que d'exhortation. Ie ne te mene pas loin de ta nature. Tu es né pour bien ſçauoir faire tout ce que ie dis, que cela te ſerue pour agrandir ton bien & l'honorer dauantage. Mais ie vay mettre fin à mon Epiſtre, apres que ie l'auray celee de mon cachet, c'eſt à dire apres que ie luy auray commandé de te porter quelque belle & magnifique ſentence. La folie entre tous ſes maux a encor ceſtuy-cy, qu'elle commence touſiours de viure. Penſe, que ceſte parole ſignifie, (mon bon Lucilius,) & tu cognoiſtras combien eſt deſ honneſte l'inconſtance & la legereté des hommes, qui iettent tous les iours de nouueaux fondemens de leur façon de viure, & qui conçoiuent des nouuelles eſperances ſur la fin de leur aage. Regarde les bien l'vn apres l'autre. Il ſe preſentera deuant toy des vieillards qui s'appreſtent plus volontiers en ce temps là à l'ambition, aux voyages des païs eſtrangers, aux trains de marchandiſe. Mais que peut on veoir de plus laid qu'vn homme deſia vieux qui ne face que commencer de viure? Ie n'alleguerois point l'autheur de ceſte belle parole, ſi elle n'eſtoit bien ſecrette, & ſi elle ſe voyoit entre les vulgaires ſentences d'Epicure, leſquelles ie me ſuis permis & de loüer, & de les rendre toutes miennes.

Si elle n'applique en icelles ſa conſtance & ſageſſe, ſa condition eſt tres miſerable.

Quelle reſolution doit prẽdre l'homme vertueux lors meſme que ſes apprehenſions fortiſſent leur effect.

Vanité du mõde depeinte au vif.

EPISTRE XIV.

Qu'il s'eſt retiré de la compagnie des hommes, & de tous affaires, & meſmement des ſiens propres, qu'il employe tout ſon temps à l'eſtude, & qu'il ne penſe qu'au bien de la poſterité, par des enſeignemens & admonitions ſalutaires qu'il met par eſcrit.

IE confeſſe que nous aymons naturellement noſtre corps. Ie confeſſe que nous ſommes comme ſes tuteurs, que nous le debuons traicter doucement, mais ie nie pourtant que nous debuions nous rendre ſes eſclaues. Celuy qui veut ſeruir le corps, qui a trop de crainte que mal ne luy aduienne, qui ne trauaille & ne faict rien que pour luy, ſe rendra ſubiect à trop de choſes. Nous deuons nous porter en ſon endroit de telle façon qu'on ne cognoiſſe pas que nous ne viuions que pour l'amour de luy, mais pluſtoſt comme ſi nous ne pouuions viure ſans luy. Le trop grand amour que nous luy portõs nous trouble continuellement de peur, & de frayeurs, nous accable de peines & de ſoucis, & ne nous faict ſouffrir que honte. Celuy meſpriſe l'honneur, qui cherit ſon corps plus qu'il ne doibt. Nous pouuons hardiment auoir ſoin de luy, mais à la charge que quand la raiſon le commandera, quand l'honneur & la foy promiſe le requerra, que l'on le iette dans vn feu. Toutesfois tant qu'il nous ſera poſſible fuyons non ſeulement les dangers, mais encor les incommoditez. Retirons-nous donc en quelque lieu d'aſſeurance, & penſons apres comme nous pourrons reietter les choſes que nous deuons craindre: qui ſont trois, ſi ie ne me trompe. Nous craignons la pauureté, nous craignons les maladies, nous craignons le mal qui nous peut aduenir par la force & violence d'vn plus grand que nous. De toutes ces trois choſes rien ne nous eſtonne ſi fort, que ce dont nous ſommes menaſſez par la puiſſance d'autruy. Car auant que cela aduienne, il meine vn grand bruit, & vne grande tempeſte, mais ces autres maux naturels que i'ay dit, ſçauoir eſt la pauureté & les maladies viennent tout doux ſans donner aucun eſtonnement, ny à nos aureilles ny à nos yeux. L'autre traine auec ſoy vne grande brauade, elle eſt accompagnee d'armes, de feux, de chaines de fer, d'vne grande ſuite de beſtes ſauuages pour deuorer les entrailles des hommes. Fais eſtat qu'aupres de ceux-là tu ne verras que priſons, gibets, eſchafaux, geines, crocs, hommes ampalez par le milieu du corps, à qui la pointe du pieu ſort par la bouche, les membres tirez à quatre cheuaux, vne robbe ointe & frottee de ſouffre, ou d'autres matieres qui prenent facilement feu, & tels autres tourmens que la cruauté des hommes a peu imaginer. Il ne ſe faut donc point eſmerueiller ſi la crainte eſt ſi grande d'vne choſe en laquelle nous voyons tant de diuerſité de tourmens, & vn appareil ſi eſpouuantable. Car tout ainſi qu'vn bourreau qui a mis plus grand nombre d'inſtrumens deuant les yeux d'vn patient, le tourmente dauantage, parce que tels qui euſſent conſtamment ſouffert, ſont vaincus du ſeul regard de tous ſes outilz: Pareillement des choſes qui vainquent & abatent noſtre courage, celles aduancent plus, qui ſe peuuent monſtrer à nos yeux. Ces peſtes ne ſont pas moins inſupportables: I'entends la faim, la ſoif, le crachement des poulmons, & la fiebure qui nous bruſle les entrailles, mais elles ſont cachees, on ne les void point. Elles n'ont rien dõt elles nous puiſſent menaſſer, ou preſenter à nos yeux. Elles ſont comme les grandes armees victorieuſes quand on les voyoit venir auec vn ſi puiſſant appareil. Prenons garde donc-

Quel ſoing nous deuons auoir de noſtre corps. &

Comment nous pouuons eſquiuer les choſes redoutables.

Pour nous garätir de la plus importãte des trois choſes redoutables à l'homme qui eſt la violence d'vn plus puiſſant que nous, il faut aduiſer à n'offencer perſonne.

ques ſoigneuſement de n'offencer perſonne. Mais quelquesfois c'eſt de tout vn peuple que nous deuons auoir peur, quelquesfois ſi c'eſt la couſtume d'vne cité que toutes choſes preſque paſſent par l'aduis d'vn ſenat, il faut craindre ceux qui ont plus d'authorité là dedans, quelques-fois des perſonnes ſeules, entre les mains deſquelles tout le peuple a mis ſa puiſſance ſouueraine ſur le peuple meſmes. Et s'il y a trop à gaigner l'amitié de ceux là, il ſuffira qu'ils ne ſoyent point ennemis. Par ainſi vn homme ſage ne prouoquera iamais le courroux des grands ſeigneurs, ains tout au contraire il s'en donnera garde comme le marinier d'vne forte tempeſte. Quand tu allois en Sicile, tu paſſas la mer, le patron de nauire ſe monſtrant peu ſage, ne tint compte des menaſſes du vent d'Autan. C'eſt le vent qui tourmente plus ceſte mer là, & qui engendre de plus grands orages, il ne frappe pas le bord gauche, mais le coſté qui s'approche plus pres de Charybde, où il enfle la mer des grandes vagues, & de tourbillons. Mais vn autre patron plus ſage s'enquiert auec ceux qui cognoiſſent les endroits du pays, quelle tempeſte il y a ſur la mer, quel ſigne on peut prendre des nuees, & s'eſloignant de ces quartiers deſcriez à cauſe des gouffres qu'on y void, va chercher vn autre chemin plus aſſeuré. Le ſage en doibt faire de meſmes. Il doibt s'eſloigner d'vne puiſſance qui luy pourroit nuire. Il la doibt fuir, prenant garde toutesfois ſur tout, qu'on ne s'apperçoyue point qu'il s'en vueille eſloigner. Car vne partie de ſon aſſeurance eſt qu'on ne cognoiſſe point ouuertement qu'il ſe vueille aſſeurer contre les grands, parce que celuy qui fuit vne choſe, la blaſme aſſez. Il nous faut donc ſoigneuſement aduiſer comment nous pourrons eſtre aſſeurez contre vn peuple. Premierement ne pourſuyuons iamais vne choſe dont il puiſſe aduenir contention entre les pourſuyuans. En apres n'ayons rien en noſtre pouuoir de ſi grand, dont celuy qui nous guettera pour l'auoir, ſe puiſſe de beaucoup enrichir en le nous rauiſſant. Fay qu'il n'y aye point grand butin à prendre ſur ton corps. Pas-vn n'entreprint iamais d'eſpandre le ſang humain pour l'amour du ſang meſmes, ou fort peu de perſonnes. Il y a plus d'hommes qui comptent ce qu'ils peuuent gaigner ſur toy, que de ceux qui te hayſſent. Vn volleur laiſſe paſſer volontiers vn homme nud, vn pauure paſſe paiſiblement par vn chemin aſſiegé & couuert de ſoldats: Bref, pour fuyr ces gens là il ſe faut garder de trois choſes, comme dit le vieux Prouerbe: De la haine, de l'enuie, & du meſpris. La ſeule ſageſſe nous apprendra comme cela ſe peut faire. Il eſt bien difficile de ſuiure ce temperament. Il eſt à craindre que l'enuie, & la peur ne nous mettent en meſpris: & que quand nous ferons ſemblant de ne vouloir pas eſtre mis ſoubs les pieds, qu'on ne cognoiſſe que nous le poluuons eſtre. La puiſſance que pluſieurs ont euë de ſe faire craindre, a eſté cauſe qu'ils ſont tombez en crainte. Aſſeurons-nous de tous coſtez. Il ne nous eſt pas moins dommageable d'eſtre meſpriſé que d'eſtre trop craind & reueré. Il nous faut donc ietter entre les bras de la Philoſophie. Ces lettres là ſeruent comme de mittre pour la faire reuerer, non ſeulement aux bons, mais encor à ceux qui ne ſont qu'vn peu mauuais. Car l'eloquence & le bien dire en public, & toutes autres choſes qui peuuent faire ſuiure vn peuple, ont leurs contraires & ennemys. Mais la Philoſophie qui eſt pleine de repos, & laquelle ne ſe meſle que de ſes affaires, ne peut eſtre meſpriſee de pas vn: luy portans toutes les autres ſciences, à l'opinion meſmes des meſchans, beaucoup d'honneur & de reſpect. La meſchanceté des hommes ne pourra iamais tant, il n'y aura iamais vne conſpiration ſi grande contre la vertu, que le nom de la Philoſophie ne ſoit ſainct & ſacré,

Le courroux des grands eſt dangereux à guiſe de celuy de la mer irritee.

Le ſage proprement accompare au pilote bien aduiſé.

Auſſi fant il euiter la furie d'vn peuple le moyen eſt, De ne deliter rien de ce dõt pluſieurs debattent àqui l'aura.

N'eſtre point ſomptueux.

Fuir la haine, l'enuie, & le meſpris du monde.

Pour ceſt effect il faut recourir à la philoſophie.

Comment il la faut manier.

& ſacré, & qu'il ne ſoit venerable. Au ſurplus, il faut manier doucement & modeſtement la Philoſophie. Et quoy? diras tu, te ſemble-il que Caton fuſt modeſte en ſa Philoſophie, quand il vouloit par ſon opinion eſteindre la guerre ciuile, quand il ſe mettoit au milieu des armes de ces deux Princes furieux: quand il reprenoit en meſmes temps ces deux partis, dont l'vn eſtoit bandé contre Pompee, & l'autre contre Ceſar? Quelqu'vn pourroit demander iuſtement, ſi en ce temps là, vn homme ſage debuoit deſirer d'auoir aucun mainment de la choſe publique. Que veux-tu faire Caton? Il n'eſt plus queſtion de la liberté publique, il y a long temps qu'elle eſt miſe ſoubs les pieds, il n'eſt qu'eſtion que de voir qui demeurera maiſtre & ſeigneur de la choſe publique, ou Ceſar ou Pompee. Qu'as-tu à faire de te meſler en ceſte querelle? Ta ſageſſe n'y peut de rien ſeruir. On veut choiſir vn maiſtre, quel intereſt y as-tu, lequel des deux vaincra? Le meilleur ne demeurera pas vainqueur. Celuy qui ſera vaincu pourra eſtre le plus meſchant, mais celuy qui vaincra ne pourra pas eſtre plus homme de bien. I'ay parlé du dernier office & debuoir, que fit Caton ſur la fin. Mais les precedentes annees ne ſouffroyent point qu'vn homme vertueux peuſt eſtre receu en part au pillage de la choſe publique. Qu'à peu faire autre choſe ce pauure Caton que crier inceſſamment, & perdre les paroles qu'il diſoit, lors que le peuple maintenant le portoit leué ſur ſes mains, & qu'il luy couuroit le viſage de crachats, lors qu'on le tiroit par force, pour l'enuoyer en exil, ou quand on le iettoit hors du Senat pour le mener en priſon? Mais nous traicterons apres ſi vn homme ſage ſe doibt haſarder de perdre ſa peine. Ce pendant ie t'appelle deuant les Stoïques, qui eſtans chaſſez hors de leur republique, ſe ſont retirez pour enſeigner comme on doibt iuſtement viure, & pour ordonner des loix profitables aux hommes, hors de crainte d'eſtre offencez d'vn plus puiſſant qu'eux. Vn homme ſage ne troublera iamais les mœurs & les couſtumes publiques: il n'attirera iamais vn peuple à ſoy par vne nouuelle façon de viure. Quoy donc? celuy qui ſuiura ce deſſein, pourra-il au moins viure auec ſeureté? Ie ne te puis auſſi peu promettre cela, qu'vne bonne ſanté à celuy qui vit ſobrement. Et toutesfois la ſobrieté nous conſerue la bonne ſanté. Quelques nauires ſe perdent dans le port: que penſes tu-donc qu'il leur puiſſe aduenir au milieu de la mer? O que le danger ſera bien touſiours plus grand pour celuy qui ſe meſle de tant d'affaires, & qui meine tant d'entrepriſes, ſi celuy meſme qui demeure oyſif, & qui ne faict rien, à grand peine encore eſt-il aſſeuré? Quelquesfois les perſonnes innocétes periſſent. Qui peut nier cela? Mais les meſchans plus ſouuent. Celuy eſt bon maiſtre d'eſcrime qui ne ſe laiſſe toucher que ſur ſes armes. Finalement l'homme ſage ne regarde qu'au commencement de toutes choſes. Il ne penſe point à la fin. Les commencemens ſont en noſtre puiſſance, mais la fortune iuge des euenemens, au iugement de laquelle ie ne me veux point ſoubmettre. Ouy mais elle apporte touſiours quelque tourment d'eſprit & quelque aduerſité. Le brigand n'eſt pas condamné dés l'heure qu'il faict le meurtre. Tu tends la main afin que ie te donne quelque piece d'argent, comme i'ay de couſtume. Ie veux remplir ta bource de pieces d'or. Et puis que ie parle de l'or, apprens comme l'vſage & le fruict d'iceluy te pourra eſtre plus agreable. Celuy iouyt des richeſſes mieux que nul autre, qui n'a aucun beſoin des richeſſes. Tu me diras que ie dois nommer l'autheur de ceſte ſentence: Afin que tu cognoiſſes cõbien ie ſuis gratieux & hõneſte, ie veux loüer la vertu d'autruy. Elle eſt d'Epicure, ou de Metrodorus, ou de quelque autre de ceſte boutique là. Et que te ſert-il de ſçauoir qui a tenu ce propos? Il l'a dict

Cenſures de quelques actions de Caton d'Vtique.

Comportemens du ſage durant les cõfuſions publiques.

Celuy eſt le plus riche qui a moins beſoing de richeſſes.

Elles tiennent en continuelle perplexité ce luy qui en a beſoing.

pour ſeruir à tout le monde. Celuy qui a beſoing des richeſſes, vit en perpetuelle crainte pour elles. Mais pas vn ne peut iouyr d'vn bien qui luy donne peine, s'il eſt touſiours ſoigneux d'en y adiouſter d'autres, s'il penſe à les augmenter. Il en oublie l'vſage, il eſt inceſſamment empeſché d'ouir ſes comptes, il ne bouge des cours à plaider, il feüillete à toutes heures ſes liures de raiſons, brief au lieu d'eſtre maiſtre, il n'eſt que procureur.

EPISTRE XV.

Si le ſage doibt eſtre content de ſoy-meſme, ou s'il doibt auoir vn amy duquel il ſe puiſſe fier & prendre conſeil.

Il faut preferer les exercices de l'eſprit à ceux du corps: car ſans la philoſophie on ne ſe peult bien porter.

C'Eſtoit la couſtume des anciens, laquelle a eſté gardee iuſques au temps où ie vis, d'eſcrire au commencement des lettres. Si tu te portes bien, cela va bien. Il me ſemble donc que ie puis dire à bon droict ſi tu ſuis la Philoſophie, cela va bien. Car en fin c'eſt ſe bien porter, ſans cela noſtre ame eſt malade, noſtre corps meſmes, pour ſi grandes forces qu'il ait, ne peut eſtre puiſſant, que comme l'eſt vn furieux ou vn phrenetique. Aye donc tout premierement ſoing de la ſanté de ton ame, en ſecond lieu de celle du corps: laquelle ne te couſtera guere, ſi tu te veux porter bien. Ce ne ſeroit que folie, Lucilius mon amy, à vn homme de lettres, & choſe mal ſeante à luy, d'employer le temps à faire exercice de ſes bras, d'engroſſir ſon col, & de renforcer ſes reins.

Quels exercices du corps il faut blaſmer. &

Apres que tu ſeras bien engraiſſé, que tes bras ſeront deuenus renforcez, tu n'auras iamais la force, ny la peſanteur d'vn bœuf de haute graiſſe. En outre la charge, & la groſſeur du corps accable l'eſprit, & le rend plus morne. Par ainſi referre, & reſtrains ton corps le plus que tu pourras, & mets ton eſprit au large. Ceux qui prennent tant de ſoing, & de peine, ſentent beaucoup d'incommoditez. Premierement par les exercices trop penibles, qui font perdre l'haleine, & la rendent ſi foible, qu'elle ne peut apres faire aucun effort, ou quelque autre exercice plus ſubtil. En ſecond lieu par l'abondance des viandes, qui empeſche la vigueur de l'eſprit. Apres cela viennent des eſclaues de treſ-meſchante vie, que nous prenons pour enſeigner les exercices, gens occupez touſiours à l'huile, & au vin qui penſent auoir bien employé la iournee s'ils ont fort ſué, & ſi au lieu de la ſueur qu'ils ont rendue, ils peuuent auec vn goſier alteré aualer beaucoup de vin, aux deſpens de quelqu'vn. Certainement c'eſt la vie d'vn cardiace, de ne faire que ſuer & boire. Il y a des exercices faciles, courts, qui recreent le corps en peu d'heures & qui eſpargnent le temps, auquel il faut ſur toutes choſes penſer, la courſe, le mouuement des mains auec des contrepoids, le ſauter, & leuer le corps en haut, ou le pouſſer, & ietter au loing, ou celuy des preſtres de Mars, qu'on appelloit Saliens, ou pour parler encore plus deshonneſtement, le mouuement, pareil à celuy des foullons. Choiſis celuy que tu voudrois de tous ceux là, l'vſage te le rendra facile. Mais quoy que tu faces, laiſſe bien toſt celuy du corps, & reuiens à celuy de l'ame, exerce le & de nuict & de iour: peu de trauail nourrira ceſtuy là, car ny le froid, ny le chaud ne pourront empeſcher ceſt exercice, ny la vieilleſſe meſmes. Accouſtume toy à ce bien, qui ſe rend meilleur, tant plus nous deuenons vieux. Ie ne te commande point, pour cela, d'eſtre touſiours panché ſur le liure, ou ſur tes tablettes à eſcrire. Il faut donner quelque recrea-

Quels louer.

Mais il faut ſoudain reuenir à ceux de l'ame.

tion à

tion à ton eſprit, auec telle façon toutesfois, qu'il ne ſe debande point du tout, mais qu'il ſe relache vn peu. Le pourmenoir, où l'on a accouſtumé de ſe faire porter en vne chaire à bras, ſecouë le corps, & n'empeſche point l'eſtude. Tu peux lire, tu peux dicter, tu peux parler, tu peux eſcouter: toutes leſquelles choſes le pourmenement n'empeſche point que tu ne faces. Ne meſpriſe point auſſi d'efforcer ta voix: laquelle ie te deffens de hauſſer par degrés, & par tons, & de la baiſſer apres. Et ſi tu veux ſçauoir encore, apres cela comme tu deburas cheminer, tu en trouueras quelques vns auſquels la faim a faict apprendre de nouueaux artifices. Tu trouueras quelqu'vn, qui t'enſeignera à moderer tes alleures, qui prendra garde à ta bouche quand tu mangeras, & qui te voudra enſeigner autant de choſes comme la douceur de ta patience permettra, que ſon audace s'eſtende. Comment doncques deburas tu faire? faudra il que du beau premier coup, tu te mettes à crier, & que ta voix commence par vn grand efforcement? La nature nous apprend de s'eſchauffer peu à peu comme ceux, qui plaident commencent auec vne parole accouſtumee, & apres ſe mettent à crier à plein goſier. Pas vn du commencement de ſon oraiſon n'implore la foy, & l'ayde des Quirites. Par ainſi comme l'impetuoſité de ton eſprit te le conſeillera commence maintenant vſer d'iniure contre les vices auec vne grande vehemence, maintenant plus doucement, comme la moderation de ta voix & de tes coſtez le pourront ſouffrir. Et apres que tu auras recouuré ta voix, apres que tu l'auras repriſe, fay qu'elle deſcende peu à peu, & qu'elle ne tombe pas tout d'vn coup: qu'elle ſuyue la modeſtie, & le temperament de ſon maiſtre, & qu'elle ne ſe mette pas en fureur comme celle d'vn ignorant, ou d'vn villageois. Car ce n'eſt point noſtre deſſeing d'exerciter noſtre voix, nous voulons qu'elle nous ſerue d'exercice. Vn peu d'argent pour le loyer que tu leur donneras t'aura oſté hors d'vne grande peine. Tu pourras, apres recompenſer leur bien-faict de quelque plus honneſte preſent. Mais voicy vn beau precepte, que ie te veux enſeigner. La vie d'vn fol eſt deſagreable, pleine de frayeur, n'ayant ſa penſee que ſur l'aduenir. Qui eſt celuy (demanderas-tu) qui dit cela? C'eſt celuy, qui nous apprenoit ce que i'ay dict cy deſſus. Quelle vie doncques eſtimes tu maintenant eſtre folle? Eſt ce celle de Baba & d'Ixion? Non ce n'eſt pas ceſte-là. C'eſt la noſtre, qui ſommes precipitez par vn deſir aueuglé ſur des choſes, qui ne font que nous porter dommages, & qui ne pourroyent iamais nous ſaouler. Nous ſerions deſia contens de ce que nous auions, ſi iamais aucune choſe nous euſt peu contenter, qui ne penſons iamais au plaiſir, que nous ſentirions de ne rien ſouhaiter. Combien ſeroit-il plus magnifique d'eſtre plein de contentement, & de ne prendre point de la fortune? ſouuienne toy en fin, Lucilius, des grands biens, qui te ſont aduenus. Apres que tu auras regardé combien il y a de perſonnes qui te precedent, aduiſe auſſi combien il en y a qui marchent apres toy. Si tu veux eſtre recognoiſſant enuers les dieux & enuers ta propre vie, penſe combié il y a d'hommes, auſquels tu as mis le pied deuant. Qu'as tu affaire des autres? Tu t'es deuácé toy meſmes. Propoſe toy quelque but, que tu ne puiſſes outre-paſſer, quand bien tu le voudrois. Quelque iour ces richeſſes trompeuſes paſſeront, leſquelles ſemblent eſtre meilleures à ceux qui les eſperent, qu'à ceux qui les ont acquiſes deſia. Si elles eſtoyent accompagnees d'aucune fermeté, elles nous euſſent quelquefois ſaoullez. Mais elles ne font qu'exciter la ſoif de ceux qui les amaſſent, & les irriter par leur ſuperbe appareil. Pourquoy iray-ie plus-toſt impetrer de la fortune qu'elle me donne ce que le hazard incertain du temps peut trainer auec ſoy, que d'obtenir de

Leſquels doiuent eſtre tẽperez, pour relaſcher l'eſprit, non le debander.

Il eſt bõ auſſi d'exercer la voix, & façonner ſes contenances.

La vie humaine eſt pleine de miſeres & de faſcheries, & le ſage n'y trouue aucun contentemẽt.

Les richeſſes ſont choſes corruptibles.

Rendent l'hõme inſatiable.

S'occuper à la recherche d'icelles c'eſt aſſembler trauail ſur trauail.

moy meſme, que ie ne le demande point? Mais pourquoy ne me ſouuenant pas de la fragilité humaine, le demanderay-ie? Aſſembleray-ie? Et ſurquoy? Trauail ſur trauail? Ie ſuis au dernier iour de ma vie & ſi ce n'eſt pas le dernier, il n'en eſt toutesfois guere loing.

EPISTRE XVI.

Qu'il ne faut pas teindre legerement noſtre eſprit dans les preceptes de la Philoſophie, mais il l'en faut ſaouller & abbreuuer du tout. Apres il diſſoult l'argument par lequel quelques vns vouloyent ſouſtenir, ſoit ce que toutes choſes fuſſent gouuernees par le deſtin, comme les Stoiciẽs croyent, ou qu'elles aduinſſent ſans raiſon & par aduanture comme les Epicuriens enſeignent que la Philoſophie eſt inutile. En dernier lieu il expoſe vne treſ-belle ſeutence d'Epicure, quelle meſure & quelle borne il faut donner à nos cupiditez.

IE ſçay bien que tu crois, Lucilius, qu'aucun ne peut heureuſement ny aſſez paſſablement viure, ſans l'eſtude de la Philoſophie: & que la vie ſe rend du tout heureuſe par la perfection de la ſageſſe, voire qu'elle eſt paſſable pour auoir ſeulement commencé de la ſuiure. Mais il te faut bien aſſeurer en l'opinion de ce que tu crois. Il le faut grauer dans ton ame par vne continuelle penſee. Il y aura plus de peine à bien garder & ſuiure les honneſtes reſolutions que tu auras faictes, que non point à les faire. Il te faut perſeuerer. Il faut donner courage à ton continuel eſtude, iuſqu'à ce que la bonne volonté que tu as, ſoit paſſee & paruenue à vne ferme & parfaicte reſolution. Par ainſi il ne t'eſt pas beſoing d'employer enuers moy tant de ſermens d'aſſeurance, ny tant de longues paroles. Car ie cognois bien que tu as beaucoup profité. Ie ſçay d'où part ce que tu m'eſcris; Ce ne ſont point propos faints ny deſguiſez. Toutesfois ie t'en diray ouuertement ce qu'il m'en ſemble. I'ay deſia bonne eſperance de toy, mais non point encor vne certaine aſſeurance. Ie veux que tu ſois en ceſte meſme opinion que ie ſuis. Il ne faut point que tu ayes ſi toſt & ſi facilement ceſte creance de toy. Foüille dans ton ſein, eſpluche toy de toutes parts. Regarde toy bien. Et regarde ſur tout, ſi tu as plus appris, ou en la Philoſophie, ou en ta façon de viure. La Philoſophie n'a pas vn artifice pour complaire au peuple ou qu'on doiue appreſter pour l'oſtentation. Il ne conſiſte point en paroles, mais en effects. Elle n'eſt point inuentee pour paſſer le iour tout entier en quelques plaiſirs, ou pour ſe garder de ſe faſcher de l'oiſiueté. Elle façonne l'ame, elle diſpoſe la vie, elle gouuerne nos actions, elle enſeigne ce qu'il faut faire, & ce qu'il faut laiſſer. Mais auec le gouuernail qu'elle tient en main, elle dreſſe le cours de la vie de ceux qui flotent cõme incertains de ce qu'ils doiuẽt faire. Bref ſans elle aucun ne vit en aſſeurance. Il y a vne infinité d'accidens qui ſuruiennent à toutes heures, qui ont beſoing de conſeil, lequel il faut aller demander à la Philoſophie. Quelqu'vn me dira dequoy me peut ſeruir la Philoſophie, s'il y a vne deſtinee? Que me ſert elle s'il y a vn Dieu qui gouuerne tout? Que ſert elle, ſi la fortune & le ſort commande? Car les choſes certaines ne ſe peuuent changer, & l'on ne ſe peut armer contre les incertaines. Si Dieu a gaigné le deuant à mon conſeil, s'il a arreſté ce que ie doibs faire, ou ſi la fortune ne donne aucune liberté au conſeil que ie pourrois prendre: Quelle de ſes choſes là ſoit vraye, ou ſi toutes le ſont Lucilius? il faut philoſopher: Car ſoit que les deſtinees nous tiennent attachez par vne loy inexorable, ou que Dieu diſpoſe de tout

On ne peult auoir aucun contentement en ceſte vie ſans l'eſtude de la philoſophie & la volonté qu'on en a, ſe doibt renforcer par vne conſtante & ferme reſolution.

Deſcription de la vraye philoſophie.

Son vſage.

Elle nous aſſeure contre tous accidens qui ſont & de conſeil & de fortune.

de tout ceſt vniuers comme il luy plaiſt, ou que la fortune roulle ça & là ſans aucun ordre, & pouſſe à ſa fantaſie les choſes humaines, la Philoſophie nous doit tenir aſſeurez. Elle nous exhortera d'obeir volontairement à Dieu, de reſiſter vertueuſement à la fortune: Elle t'enſeignera de ſuiure le vouloir diuin, & ſupporter conſtamment le cas de fortune. Mais il ne ſe faut point ietter pour ceſte heure ſur ceſte queſtion, qu'eſt ce que nous deuons faire, ſi la prouidence commande ſur toutes choſes, ſi la ſuitte des deſtinees nous traine enchainez & liez apres elle, ou ſi les cas inopinez & ſoudains de la fortune ont toute puiſſance ſur nous. Ie reuiens maintenant à ce point icy, qui eſt de t'exhorter & t'admoneſter de ne laiſſer point eſchapper & refroidir ceſte belle chaleur de ton eſprit. Retiens la, afin que ce qui n'eſt qu'vne impetuoſité, deuienne vne certaine habitude de ton ame. Tu as ietté les yeux (ſi ie te cognois bien) dés le commencement de ceſte Epiſtre pour veoir quel preſent elle t'apportoit: foüille la bien, tu le trouueras. Ne t'eſmerueille point de la couſtume de mon eſprit. Ie ſuis encores liberal du bien d'autruy. Mais pourquoy ay ie dit d'autruy? Tout ce qui a eſté ſagement & bien dit par qui que ce ſoit, eſt mien: par meſme raiſon ce qui a eſté dict par Epicure: ſi tu vis ſelon ta nature tu ne ſeras iamais pauure: mais ſi tu veux ſuiure tes opinions, tu ne ſeras iamais riche. Nature ſe contente de peu, lopinion embraſſe tout. Si on mettoit dans ton ſein tous les biens que pluſieurs hommes riches ont poſſedé, ſi la fortune t'eſleuoit par deſſus les felicitez de toutes autres perſonnes priuees, ſi elle te couuroit d'or, te veſtiſſoit de pourpre, ſi elle te hauſſoit à vne telle grandeur de richeſſes & de voluptez, que tu peuſſes pauer la terre de marbre, que tu n'euſſes point ſeulemẽt en ton pouuoir, mais encor que tu fuſſes contraint de marcher deſſus les richeſſes, & les fouler aux pieds: ſi d'auantage tes maiſons eſtoient ornees de ſtatues, de peintures, & de tous les beaux ouurages que l'art a inuentez pour la prodigalité des hommes: Tout cela ne t'apprendroit que d'en deſirer encor de plus grandes. Les deſirs naturels ont quelque meſure, mais ceux qui naiſſent d'vne fauce opinion ne trouuent aucune fin, à laquelle ils ſe puiſſent arreſter. Car la fauceté n'a point de bornes. Celuy qui va par vn chemin certain, en trouue la fin: Mais l'egarement & le fouruoyement eſt ſans meſure. Retire toy doncques de ces vanitez: & quand tu voudras cognoiſtre ſi tes deſirs ſont naturels, ou aueuglez d'vne ſotte gloire, regarde s'ils ſe peuuent arreſter à quelque choſe certaine. Mais ſi apres eſtre allez fort loing, ils veulent encor paſſer plus auant, croy que ce deſir n'eſt point naturel.

Elle fournit de preceptes vtiles à la vie humaine.

Pour viure cõtent, il faut ſuiure nature non point l'Opinion.

Les deſirs naturels ſe renferment dans quelques bornes, mais non ceux qui ſont d'opinion. car

EPISTRE XVII.

Qu'il n'y a rien pourquoy il doiue differer le temps de philoſopher, pour crainte de la pauureté, laquelle tant s'en faut qu'elle puiſſe porter aucune incommodité, qu'au contraire elle eſt commode à ceux qui veulent vrayement & d'vn bon courage philoſopher.

REiette loing de toy toutes ces choſes là ſi tu es ſage: ou pluſtoſt ſi tu veux deuenir ſage. Et cours d'vne grande viteſſe & de toute ta force à rendre ton ame bonne. S'il y a quelque affaire qui te retienne, depeſche le, ou quitte le du tout. Les affaires de ma maiſon (ce dis tu) me retardent. Ie la veux diſpoſer de telle ſorte, qu'elle ne puiſſe point auoir faute d'argent, afin que la pauureté ne me ſoit point faſcheuſe, ou que ie ne ſois facheux à quelqu'vn. Quand tu tiens ce propos, il ſemble que tu ne cognois pas la vertu & la grandeur de ce

L'apprehenſiõ de pauureté ne duit deſtourner l'hõme de l'eſtude & amour de ſageſſe: au contraire

bien auquel tu penſes tant. Tu vois bien en gros ce qu'il en eſt, & combien la philoſophie eſt profitable : Mais tu ne cognois point encores aſſés ſubtilement toutes ſes parties : Tu ne ſçais pas combien elle nous peut aider en tous lieux, & de quelle ſorte (afin que i'vſe des mots de Cicero) elle nous donne ſecours aux choſes plus grandes, & comme elle s'abaiſſe iuſqu'aux plus petites. Crois moy, appelles la en ton conſeil, elle te perſuadera de ne t'aſſoir point pour faire ſes comptes aux iettons. Ce que tu cherches doncques en retardant ainſi, c'eſt afin que tu n'ayes point occaſion de craindre la pauureté. Que diras tu s'il la faut ſouhaiter? Les richeſſes ont donné empeſchement à pluſieurs de ſuiure la ſageſſe: mais la pauureté eſt deſchargee de tout ſoing, elle eſt pleine de ſeureté. Si elle oyt ſonner la trompette, elle ſçait bien qu'on ne la cherche pas. Si elle oyt crier au feu, elle cherche ſeulement quelque trou pour ſortir, ſans qu'elle ſoit en peine de rien ſauuer. Ou s'il faut qu'elle ſe mette ſur mer, les ports ne ſe rempliſſent point de bruit, ils ne ſont pas importunez pour vne ſeule perſonne. Elle n'a point ceſte grand ſuitte de ſeruiteurs apres elle, pour la nourriture deſquels il faudroit deſirer la fertilité des regions d'outre mer. Il eſt facile de paiſtre peu de ventres bien enſeignez, & qui ne deſirent autre choſe que d'eſtre empliz. Il ne couſte guere d'oſter la faim: mais eſtre degouſté par trop de viandes, couſte beaucoup. La pauureté ſe contente de ſatisfaire à ſes deſirs les plus preſſez. Qu'eſt-ce donc? Pourquoy voudrois tu refuſer de la loger dans ta maiſon, veu que l'homme ſage, pour ſi riche qu'il ſoit, prend plaiſir de ſuiure ſa façon de viure? Si tu veux eſtre en liberté d'eſprit, il faut que tu ſois pauure, ou que tu faces ſemblant de l'eſtre. On ne peut faire aucun eſtude profitable ſans la ſobrieté, & la ſobrieté n'eſt autre choſe qu'vne pauureté volontaire. Chaſſes donc au loing telles excuſes: ha ie n'ay point encores tout ce qu'il me faut: mais que i'aye amaſſé toute ceſte ſomme, lors ie m'adonneray entierement à la Philoſophie. Et toutesfois il n'y a rien qu'il faille pluſtoſt appreſter, que ce que tu veux acquerir le dernier. C'eſt par là qu'il te fault commencer. Ie veux au prealable aſſembler (ce dis tu) quelque bien d'où ie puiſſe viure. Apprens auſſi en meſme temps comme tu le dois aſſembler. Si quelque choſe t'empeſche de bien viure, rien ne t'empeſche de bien mourir. Il ne fault point que la pauureté nous retire de la Philoſophie, non pas l'indigence meſme de toutes choſes. Il fault que celuy qui la veut ſuiure, face eſtat d'endurer la faim qu'ont enduré quelques vns qui ont eſté aſſiegez. Et quelque aultre recompenſe pouuoyent-ils attendre d'auoir tant ſouffert, que de ne tomber point à la mercy du vainqueur? Mais de combien eſt plus grand le bien par le moyen duquel on nous promet vne perpetuelle liberté de n'auoir iamais peur ny des hommes ny de Dieu? Et certainement on ne peut paruenir à celà qu'auec la faim. Les grandes armees ont ſouffert neceſſité de toutes choſes, ont veſcu de racines d'herbes, & ont enduré vne ſi grande faim, qu'on auroit honte de le dire. Elles ont enduré tout celà pour la conqueſte d'vn Royaume, & lequel (choſe qui te doit plus faire eſmerueiller) ils pourſuiuoyent pour autruy. Se trouuera il aucun qui doiue faire difficulté d'endurer la faim pour deliurer ſon ame des fureurs qui la tourmentent? Il ne fault point doncques penſer pluſtoſt d'acquerir. On peult paruenir à la Philoſophie ſans faire prouiſion de viures pour le chemin. Vrayement c'eſt bien dict, apres que tu auras amaſſé ton ſaoul de bié, tu vouldras lors acquerir la ſageſſe. Elle ſera donc le dernier inſtrument de ta vie, ou comme vn ſurcroiſt & adiouſtement à icelle. Tout au contraire ſi tu as quelque bien, mets toy incontinent à philoſopher. Car comment peux tu ſçauoir ſi tu en as deſia plus qu'il ne t'en fault. Et ſi tu n'as rien, cherche la Philoſophie pluſtoſt

Les richeſſes y donnent ſouuent l'empeſchement. &

La pauureté a meſmes ſes commoditez és temps incommodes.

Les plus ſages en font cõme profeſſion & recognoiſſent qu'elle leur eſt expediente.

Folie du commun des hommes, qui veulent premierement acquerir ce qui leur eſt moins neceſſaire.

L'extreme neceſſité ne doit pas meſme diuertir de la Philoſophie, ains

La recõpenſe eſt grande & ſinguliere. &

La recherche d'icelle ne diminue pas les moyens du ſage, qui

ſtoſt que toute autre choſe. Ouy mais i'auray faute de ce qui m'eſt neceſſaire. Premierement rien ne te peut defaillir, d'autant que ce que nature demande eſt peu de choſe, & que le ſage s'accommode à la nature. Mais ſi quelque extréme neceſſité luy ſuruient, il eſt en ſa puiſſance de ſortir hors de ceſte vie quand il voudra, & de n'eſtre plus ennuyeux à ſoy-meſmes. Et ſi c'eſt quelque legere & petite infortune qui le puiſſe encore laiſſer viure, il le prendra en bonne part. Et ſans ſe ſoucier plus qu'il ne ſera beſoin, il donnera à ſon ventre & à ſes eſpaules, ce qui leur ſera beſoin: & plein de toute aſſeurance & de ioye, ſe moquera des occupations des riches, des chemins & des voyages de ceux qui courent apres les richeſſes: & dira. Pourquoy te remets tu en plus grande longueur? Attendra-tu que tes deniers ayent encores gaigné de plus grandes vſures? ou le profit que tu peux faire ſur la vente de ta marchandiſe, ou que quelque riche vieillard te face heritier, ſi tout maintenant tu te peux faire riche? La ſageſſe nous met incontinent en main des biens qu'elle donne à celuy à qui elle apprẽd de meſpriſer les richeſſes. Mais ces propos tombent ſur quelques autres: car pour ton regard tu approches fort pres des plus riches. Change de bource, tu as trop de bien. On trouuera dans toutes pochettes ce qui doit ſuffire. Ie pouuois en ceſt endroit mettre fin à mon Epiſtre, ſi ie ne t'enſeignois vne mauuaiſe façon de faire. Il n'eſt permis à pas vn de ſaluer les Roys des Parthes ſans quelque preſent. Ie ne te puis dire à Dieu, ſans te donner quelque choſe. Et que ſera-ce? Ie l'emprunteray d'Epicure. Il y en a pluſieurs qui pour auoir amaſſé beaucoup de richeſſes, n'ont point pour celà mis fin à leurs miſeres Ce n'a eſté qu'vn changement. Ie ne m'eſmerueille point de celà: car le vice n'eſt point aux choſes, il eſt en l'ame. Et le meſme vice qui nous faiſoit trouuer la pauureté peſante, nous fait auſſi trouuer les richeſſes faſcheuſes. Comme c'eſt tout vn que tu mettes coucher vn malade dans vn lict de bois, ou dedans vn lict doré: parce qu'en quelque part que tu le portes, il treine auec ſoy ſa maladie. Pareillement il n'importe à vn eſprit malade, qu'on le mette ſur les richeſſes, ou ſur la pauureté, ſon mal le ſuit par tout.

Trauaillé d'extreme indigẽce peut abbreger ſes iours, ſuiuãt l'vn des Paradoxes Stoiques: autrement

Il ſe contentera d'auoir dequoy ſe nourrir & veſtir.

Les biens que la ſageſſe dõne ne ſont point corruptibles. mais

Les richeſſes de ce monde ne rabattent rien des miſeres de l'homme.

EPISTRE XVIII.

Comment celuy qui s'eſt adonné à l'eſtude de la Philoſophie, ſe doit porter à quelques certains iours de l'annee, eſquels en toutes les villes les perſonnes pour recreer leurs eſprits, deuiennent publiquement foles, ainſi qu'il ſe faiſoit iadis à Rome au moys de Decẽbre, & auiourd'huy nous faiſons durant quelques iour du mois de Feurier. D'auantage il dit qu'il faut choiſir quelques iours pour eſſayer comme nous pourrions ſouffrir la pauureté. Il met apres fin à ſa lettre par vn dire d'Epicure, touchant le voiſinage qu'il y a entre la cholere & la fureur.

C'Eſt au mois de Decembre principalement que la ville ſe fond en ſuer. On permet toute ſorte de diſſolutions, de desbauches, & de folles deſpenſes: on n'oyt par tout que le bruit d'vn grand appareil. Comme s'il y auoit auiourd'huy aucune difference entre les feſtes Saturnales & les iours ouurables. Il en y a ſi peu, qu'à mon aduis celuy qui diſoit qu'anciennement il n'y auoit qu'vn moys de Decembre, mais qu'auiourd'huy c'eſt toute l'annee entiere, ne ſe trompoit point. Si ie te tenois icy, ie diſcourrois volontiers auec toy, que c'eſt que tu penſerois qu'on deuſt faire, s'il faudroit retrancher aucune choſe de ceſte couſtume ordinaire, ou s'il nous ſeroit force de banqueter plus ioyeuſement, & deſpoüiller noſtre robe longue, afin qu'il ne ſemblaſt pas que nous euſſions en meſ-

Quelle doit eſtre la vacation du ſage durant les desbauches, & diſſolutiõs publiques.

pris

pris les couſtumes de la ville. Car pour prendre plaiſir les iours de ceſte feſte, i'ay changé de robe, & faict ce qu'on n'auoit accouſtumé de faire qu'aux temps les plus triſtes & malheureux de noſtre cité. Mais ſi ie te cognois bien, ie penſe à mõ aduis, que parlant comme arbitre, tu n'euſſes pas voulu que nous euſſions reſſemblé du tout au commun vulgaire, ny que nous euſſions voulu nous rendre du tout diſſemblables à luy, ſinon qu'il fuſt beſoin de retenir la bride entierement ces iours là à noſtre ame, afin qu'elle ſeule s'abſtinſt des voluptez, lors que tout le peuple y eſt plongé. Elle prend vn tres certain ſigne de ſa conſtance, ſi elle ne va, ou ſi elle ne ſe laiſſe trainer aux delices & aux amorces de la diſſolution. Elle eſt encore plus vertueuſe d'eſtre ſeche, & ſobre quand tout le reſte du peuple s'eſt enyuré, & qu'il rend ſa gorge par les ruës. Cela eſt encor plus plein de modeſtie, de ne ſe bannir point de ſes compagnies, de ne ſe faire point remarquer par deſſus les autres, de ne ſe meſler parmy tous, & faire neantmoins toutes choſes, mais non pas de la meſme façon qu'ils les font. Car on peut paſſer le iour de la feſte ſans aucune diſſolution. Au reſte, il me plaiſt tellement d'eſſayer la fermeté de ton ame, que ſuiuant le commandement des plus grands hommes de ce monde, ie te commande auſſi de prendre quelques iours auſquels te contentant de fort peu de viande, & de la plus pauure que tu pourras trouuer, & veſtu d'vne robe heriſſee, rude, & peſante, tu puiſſes dire à toy meſmes: Eſt ce tout ce que ie craignois? Il faut que l'ame eſtãt ainſi en ſeureté s'appreſte à combatre les choſes difficiles, & qu'au milieu des biens que fortune luy donnera, elle ſe rende conſtante, pour ſouffrir les aduerſitez qu'elle luy pourroit eſmouuoir. Le gendarme durant la paix court la lance ſans veoir l'ennemy, ruë la barre & le pal, & ſe laſſe apres vn trauail inutile, afin qu'il puiſſe prendre ceſte peine quand il ſera beſoin. Celuy que tu voudras qui ne s'eſtonne point en quelque affaire, il le faut exerciter auparauant. C'eſt ce qu'ont fait ceux qui contrefaiſants tous les moys la pauureté, ſont preſque deuenus pauures, afin qu'ils n'euſſent iamais plus crainte de ce qu'ils auoient appris auparauãt. Ne penſe pas dõc maintenãt q̃ ie te vueille ramener à vn petit ſouper, ou aux armoires des pauures gẽs, & à toutes autres choſes, où la ſuperfluité des richeſſes quand elle eſt trop ſaoulle, prẽd plaiſir à ſe delaſſer. Il faut que ce ſoit vn vray lict de mẽdiant, vne haire, & vn pain bis & faſcheux à manger. Prens ceſte patience trois iours, & quatre auec, & encores quelques fois d'auantage, afin que ce ne ſoit vn paſſe temps, mais vne experiẽce. Croy moy, Lucilius, qu'a donc tu ſauteras d'aiſe quand tu ſeras ſaoulé pour deux grãds blãcs de viande. Tu cognoiſtras que pour mãger ton ſaoul, tu n'as que faire de la fortune. Car quãd elle ſeroit bien courroucee contre nous, elle nous baillera ce qui peut ſuffire pour nous ſaouller. Il ne faut point q̃ pour cela tu ayes opinion d'auoir faict beaucoup par toy: Car tu ne feras que ce qu'vne miliaſſe d'eſclaues & vne miliaſſe de pauures ont faict. Toutesfois tu te peux priſer d'vne choſe, que tu le feras ſans eſtre forcé. Il te ſera auſſi facile de ſouffrir cela touſiours, que de l'eſſayer quelquesfois. Exerçons nous comme au pal. Et afin que la pauureté ne nous puiſſe prendre au deſpourueu, faiſons qu'elle nous ſoit familiere. Nous ſerons riches auec plus d'aſſeurance, ſi nous pouuons apprẽdre que ce ne ſoit point choſe faſcheuſe d'eſtre pauure. Ce maiſtre de la volupté Epicurus, auoit certains iours auſquels il chaſſoit la faim auec vn mauuais traictement, pour voir s'il defailloit quelque choſe à vne pleine & parfaicte volupté: ou combien il y en defailloit, & ſi cela meritoit que quelqu'vn y emploiaſt beaucoup de peine. Certainement il dit cela aux Epiſtres qu'il eſcriuoit à Polienus au temps que Charinus eſtoit preteur. Et ſe vantoit ne manger point pour vn ſol de viande à ſon re-

bien

Il ſe peut laſcher en certaines choſes, mais ſe doit roidir en d'autres.

S'accommoder aux compagnies, mais ſans ambition particuliere, & auec choix.

Moyens de ſupporter la pauureté.

Il faut pour raſſaſier le ſobre.

Et vaut mieux l'eſtre volontairement.

Voiez Vegec. l.1.chap.xi.liu. ii.chap.xiii.

A l'exemple d'Epicure, grand maiſtre neantmoins de volupté.

pas: & que Metrodorus, qui n'auoit point encor tant profité que luy, deſpendoit bien le ſol tout entier. Penſe tu que viuant de ceſte façō on ne ſe puiſſe pas ſaouller? C'eſt pluſtoſt vne grande volupté. Ce n'eſt pas comme vne volupté legere qui paſſe bien toſt, ou qui nous puiſſe eſchapper, & laquelle il faille ſouuent renouueller. C'eſt vne volupté certaine & perdurable. Nō pas que ce ſoit grād plaiſir de boire de l'eau, & de manger de la boüillie, ou vne piece de pain d'orge. Mais c'eſt vn grand plaiſir de pouuoir tirer du plaiſir d'vn tel ſubiect, & de s'eſtre reduict à vn tel eſtat que la plus meſchante fortune du mōde ne pourroit le nous rauir. La nourriture des priſons eſt encor plus abondante que cela: mais quand on a mis à part ceux qui ſont condamnez à perdre la vie, celuy qui les doit executes ne les nourrit pas ce iour là ſi chichement. Mais de combien eſt plus grande la vertu du courage de ſe rendre de ſoy meſmes au poinct que ceux qui ſont reduits en vne extremité ne doiuēt pas craindre? C'eſt aller au deuant des armes de la fortune. Commence donc, mon amy Lucilius, de ſuiure la couſtume de ceux là, & choiſis quelques iours auſquels tu te retireras de tes affaires, & t'accouſtumeras à te contenter de fort peu. Commence donc de te rendre familier à la pauureté.

Courage mon amy meſpriſe la richeſſe.
Rends toy digne de Dieu auecques ta ſageſſe.

Il n'y a autre perſonne qui ſoit digne de Dieu, que celuy qui a meſpriſé les richeſſes, la iouyſſance deſquelles ie ne te veux pas interdire: Mais ie te veux apprendre de les ſçauoir poſſeder ſans aucune crainte. Ce que tu pourras faire par ce ſeul moyen, ſi tu te perſuades que tu puiſſes viure ſans elles, & ſi tu les regardes comme choſe qui te peut laiſſer. Mais il eſt deſia temps de plier ma lettre. Paye moy premierement (diras tu) ce que tu me dois. Ie te bailleray vne deſcharge ſur Epicure, il payera pour moy. Vne trop grande cholere ſe conuertit en fureur. Il te ſera force de le ſçauoir quand tu auras vn ſeruiteur & vn ennemy. Ceſte paſſion s'allume contre toutes ſortes de perſonnes, elle s'engendre auſſi bien d'amour comme de haine: & auſſi toſt entre les paſſetemps & les jeux, comme entre les choſes ſerieuſes. Il ne faut point conſiderer ſi elle prend ſa naiſſance de quelque grande occaſion, mais ſur l'ame de qui elle tombe. Il en eſt ainſi du feu: Il ne ſert de rien combien il eſt grand, mais en quel lieu il eſt ietté. Car les choſes dures & maſſiues ne ſe peuuent allumer pour ſi grand que le feu ſoit: Au contraire les matieres ſeches & faciles à s'embraſer, nourriſſent vne petite bluete de feu, iuſqu'à ce qu'elles s'embraſent du tout. Il n'eſt auſſi rien plus certain, Lucilius, que l'iſſue d'vne grande cholere, c'eſt la fureur: C'eſt pourquoy il faut fuir la cholere, non ſeulement pour eſtre eſtimé modeſte, mais pour noſtre ſanté.

Expedient vtile pour vrayement meſpriſer les richeſſes, & les poſſeder deuement.

Quelle conuenance il y a entre la cholere exceſſiue & la fureur.

La modeſtie & la ſanté meſme requierent que on fuye telle cholere.

EPISTRE XIX.

Il veut perſuader à Lucilius, qu'il ne ſe retire pas à la ſolitude ny à cachettes, mais que reiettant tous ennuys, & les tiltres d'honneur pleins de vanité, il ſuiue le repos d'eſprit.

IE me reſioüis infiniment toutes les fois que ie reçois de tes lettres, parce qu'elles me rempliſſent d'vne belle eſperance: elles ne promettent point deſormais ſimplement pour toy, mais elles entrent en plegement. Ie te prie donc de continuer ainſi. Car de quelle meilleure choſe peux-ie prier mon ami, que de celle pour laquelle ie voudrois faire prieres aux dieux pour luy? Retire

Il ſe faut meſme à force arracher du tracas de ce mōde, pour iouir de quelque repos & viure ſans enuie.

toy

toy de toutes ces occupations, & ſi tu ne peux de bon gré, arrache t'en par force. Nous auons aſſez deſpendu de temps, commençons en noſtre vieilleſſe d'amaſſer nos hardes. Cela peut il eſtre ſubiet à l'enuie? Nous auons touſiours veſcu ſur mer, venons mourir au port. Ie ne te voudrois pas pourtant conſeiller de vouloir acquerir aucune seputation de t'eſtre retiré au repos: dequoy tu ne dois ny trop vanter ny trop cacher. Car ie ne te chaſſeray pas ſi loin, que blaſmant la fureur des hommes, ie vouluſſe que tu cherchaſſes quelque cachette pour te couurir & pour eſtre oublié de tout le monde. Fais en ſorte que ton repos ne ſoit point trop remarqué, il ſuffit qu'il paroiſſe. Puis apres ceux qui ſont encore en leur entier, & qui ſe gouuernent par leur propre conſeil, prendront garde à cela, s'ils veulent paſſer leur vie à l'obſcur, & ſans faire parler d'eux : Car deſormais tu ne le pourrois faire. La grandeur de ton eſprit, l'elegance de tes eſcrits, les amitiez que tu as acquiſes auec les plus grãds & les plus nobles, t'ont fait deſia cognoiſtre à tout le monde. Tu es ſi cogneu d'vn chacun, qu'encor que tu vouluſſes t'aller plõger & cacher au bout du monde, toutesfois les belles choſes que tu as faites parcideuãt te rendroient aſſez renommé: tu ne peux eſtre ſurprins d'aucune obſcurité, en quel lieu que tu vueilles fuir. Ceſte grande clairté que tu as gaignee par le paſſé te ſuiura par tout. Tu peux mettre ton eſprit en repos, tu te peux retirer, ſans que pas vn t'en porte enuie, ſans aucun regret & ennuy de ton eſprit. Car qu'eſt ce que tu laiſſeras apres toy, à quoy tu puiſſes auoir regret? Seront ce ceux qui ſe ſont mis ſous ta protection & defenſe ? pas vn deſquels ne te ſuit pour reſpect qu'il te porte : mais pour tirer quelque bien de toy. Seront ce tes amis ? on cherchoit anciennement les amitiez, & maintenant la proye. Les perſonnes vieilles qui ſe verront abandonnees, changeront elles leurs teſtaments ? Ceux qui auoient accouſtumé de te venir ſaluër tous les matins, iront à vne autre porte. Tu ne peux point acquerir ce grand bien qu'il ne te couſte cher. Choiſis ſeulement ſi tu aimes mieux t'abandonner toy meſmes, que quelque partie de ton bien. Pleuſt aux dieux que tu euſſes peu enuieillir dans la meſme fortune de tes maieurs, & que ta felicité ne t'euſt point eſleué ſi haut. Mais vn ſoudain bonheur, les charges publiques, & le gouuernemẽt des prouinces, & tout ce que ces grandeurs promettent, t'ont ietté loin de la veuë d'vne vie heureuſe & ſalutaire. Tu auras encor des dignitez plus grandes, qui naiſtront les vnes apres les autres. Quelle fin prendra cela? Qu'attends tu ? Que tu n'ayes plus en ton pouuoir ce que tu deſireras trop tard? Tu ne trouueras iamais le temps à propos. Telle que nous diſons eſtre la liaiſon & l'ordre des cauſes, auec leſquelles les deſtinees ſont attachees, telle eſt celle des cupiditez: l'vne naiſt de la fin de l'autre. Tu es plõgé en vne telle condition de vie, qu'elle ne mettra iamais fin ny à tes miſeres ny à ta ſeruitude. Retire ta teſte hors de ce ioug. Il vaut beaucoup mieux la laiſſer couper vne bonne fois, que de ſentir touſiours ceſte peſanteur. Si tu te peux remettre en ta maiſon priuee, ie confeſſe que toutes choſes te ſeront plus petites, mais elles ne te contenteront que trop, au lieu que maintenant vne infinité de biens, venus & portez de toutes parts ne te peuuent ſaouller. Mais que dois tu plus deſirer, ou bien de te ſaouller en pauureté, ou de mourir de faim auec vne ſi grande abondance de biens? La richeſſe deſire touſiours d'auantage, & ſi eſt elle ſujete au deſir & à l'enuie d'autruy. Pendant que tu ne ſeras iamais content en toy meſmes, les autres ne le ſeront iamais de toy. Mais comment en pourray ie ſortir? (diras tu) par quel moyen que ce ſoit. Souuienne toy en combien de hazards tu t'es mis pour amaſſer des richeſſes, combien de choſes penibles tu as entrepriſes pour l'honneur. Il faut auſſi oſer entreprendre quelque choſe pour la

En ſorte neãtmoins qu'il ne ſoit trop affecté.

Le but des ſuiuans, eſt leur profit & auancement particulier.

Les honneurs & dignitez publiques ſont extremement contraires au repos de l'eſprit. &

L'ambition & conuoitiſe n'a ny commencement ny fin en ſes deſirs.

Et qui pis eſt, ſuiecte à l'enuie d'autruy. &

tranquillité & pour le repos de l'ame, ou bien il faut faire eſtat d'enuieillir auec le ſoing de l'adminiſtration & du gouuernement des prouinces, & dans le tumulte des offices & charges de la cité, & ſentir ordinairement des nouuelles tempeſtes, que nulle modeſtie, ou nul repos de la vie ne peut euiter. Car dequoy te ſert-il que tu te vueilles mettre en repos ? Ta fortune ne le permet point. Et que ſera-ce ſi tu la laiſſes encor croiſtre dauantage? tant plus elle s'approchera d'vn plus grād bon-heur, tant plus elle s'approchera auſſi de la crainte. Ie te veux à ce propos raconter ce que Mœcenas diſoit. Il nous apprenoit la verité au milieu de la gehenne qu'il ſouffroit: *la hauteſſe meſme tonne, & traine eſpouuantement aupres des choſes hautes.* Si tu me demandes en quel liure il dit cela : c'eſt en celuy qui eſt intitulé *Prometheus.* Il a voulu dire qu'elle tient les choſes hautes en effroy. Y a il puiſſance & grandeur aucune, que tu vouluſſes tant eſtimer, pour tenir apres vn tel langage d'yurongne ? c'eſtoit vn homme d'vn bel eſprit, qui euſt ſeruy d'vn grand exemple d'eloquence aux Romains, ſi ſes richeſſes ne l'euſſent effeminé; ou pour mieux dire, ſi elles ne l'euſſent chaſtré. Tu feras vne pareille fin, ſi tu ne plies voile, & ſi tu ne te retires en terre ferme comme il vouluſt faire (mais trop tard) ie pouuois auec ceſte ſentence de Mœcenas payer, & compenſer ce que ie te dois. Mais, ou ie ne te cognois pas bien, ou tu feras difficulté de receuoir ce que ie te doibs en deniers tous neufs, encore qu'ils ſoyent fort bons. Et puis qu'il en va ainſi, il faut que i'emprunte à l'intereſt, de la vieille monnoye d'Epicurus. Il faut pluſtoſt regarder auec qui tu mangeras & boiras, que ce que tu boiras & mangeras. Car de manger tout ſeul ſans la compagnie d'vn amy, c'eſt la vie d'vn Lyon & d'vn loup. Cela ne te peut aduenir, que tu ne te ſois retiré, ou bien tu n'auras aucun autre à table, que ceux que ton contreroleur aura choiſis d'entre ceux qui te viennent ſalüer tous les iours. Certainement celuy ſe trompe biē, qui cherche vn amy en baſſe court, & qui penſe s'aſſeurer de ſa fidelité par la table. Vn homme empeſché en tant d'affaires, & aſſiegé de ſes richeſſes, ne peut auoir vn malheur plus grand que d'eſtimer que ceux-là ſoyent ſes amis, deſquels il ne l'eſt pas. Et de penſer que ſes bien-faicts luy puiſſent acquerir des amis, veu qu'il y a des perſonnes qui hayſſent dauantage, lors qu'ils ſont plus redeuables. Peu d'argent preſté faict bien vn debteur: mais vne grande ſomme le rend ennemy. Que ſeroit cecy ? les bien faicts n'acquierent-ils point d'amitiez? Ouy, il vous en acquierent ſi vous auez bien peu choiſir ceux à qui vous les deuiez donner, & s'ils ont eſté bien employez, & non point eſpandus à l'aduenture. Par ainſi pendant que tu commences d'eſtre en ton bon ſens, ſers toy de ce conſeil des ſages: Qu'il faut pluſtoſt regarder qui eſt celuy qui receura, que non pas ce qu'il aura receu.

Plus l'homme iouyt de proſperité, plus il eſt aſſeüilly de crainte.

Apophthegme de Mœcenas ſur ce propos.

Reſipiſcence trop tardiue eſt vne double gehenne.

Deuant que boire & manger il faut aduiſer en quelle compagnie.

Quel eſtat il faut faire de tousces beaux amis de table.

Preſter argēt c'eſt faire bien ſouuent d'vn amy vn ennemy.

Il cōuient regarder à qui l'on fait bien

EPISTRE XX.

Qu'il faut philoſopher par les effects & par la bonne vie, & que celuy qui voudra ſuiure à bon eſcient la philoſophie, doit rechercher la pauureté.

SI tu te portes bien, & ſi tu t'eſtimes digne de pouuoir eſtre quelque iour tout à toy, i'en ſuis treſ-aiſe. Ce me ſeroit beaucoup d'honneur ſi ie te pouuois retirer du lieu où tu es, agité de tant de tempeſtes, ſans eſperance d'en pouuoir ſortir. Sur tout ie te prie, Lucilius, ie t'en admoneſte, que tu mettes la philoſophie le plus profondement que tu pourras dedans ton eſprit, & que tu faces experience de ce que tu auras profité, non point par ton langage, ou par tes eſcrits, mais par la conſtance de ton ame, & par le retranchement de tes deſirs.

L'vn des principaux profis qu'on tire de la philoſophie, c'eſt le retranchement de ſes deſirs.

Le faire & le dire du philoſophe n'eſt qu'vn.

Fais cognoiſtre auec effect que tes paroles ſont vrayes. L'intention eſt autre de ceux, qui declament, & qui pourſuyuent d'acquerir de l'honneur à l'opinion d'vne grande aſſemblee qui les oyt, & autres de ceux qui par diuerſes ſortes de diſputes, & par des arguments trouſſez legerement, retiennent les aureilles des ieunes hommes pleins de loiſir. La Philoſophie nous apprend à faire, & non point à parler. Elle requiert, que chacun choiſiſſe vne regle, & vne loy, pour viure, que ſa vie ne ſoit point diſſemblable à ſon dire, & que ſans aucune contrarieté en ſes actions, elle ſoit touſiours d'vne meſme couleur. C'eſt l'exercice le plus grand, & le plus beau de la ſageſſe, & la marque par où elle ſe peut mieux faire cognoiſtre, quand l'homme ſage eſt en tout & par tout ſemblable & pareil à ſoy. Mais qui pourra gaigner ce point là? peu de perſonnes: toutesfois quelques vns le feront. Cela eſt bien difficile: ie ne dis pas pourtant qu'vn homme aille touſiours d'vn meſme pas, pourueu qu'il aille par vn meſme chemin. Pren garde donc ſi ton accouſtrement reſpond aux meubles de ta maiſon, ſi tu es liberal enuers toy & chiche enuers les tiens, ſi tu faits maigre chere à table, & baſtis trop ſomptueuſement. Choiſis en fin vne façon de viure, ſur laquelle tu compaſſeras toute ta vie. Quelques vns viuent chichement dans leurs maiſons, & font les grands, & les magnifiques par les ruës. Ceſte diuerſité eſt vicieuſe, c'eſt le ſigne d'vn eſprit inconſtant, & qui n'eſt point bien arreſté. Encore te veux-ie dire d'où vient ceſte legereté, & ceſte diſſimilitude de faicts & de conſeils. Pas-vn ne faict eſtat certain comme il veut viure: & s'il le faict, il n'y perſeuere point, il paſſe plus outre. Il ne change point ſeulement d'aduis, ains retourne prendre, & reuient à la façon de viure qu'il auoit delaiſſee & blaſmee auparauant. Mais pour ne parler point des anciennes definitions de ſageſſe, & pour dire toute la façon comme on doibt viure, ie me contenteray de cecy. Qu'eſt ce que ſageſſe? C'eſt vouloir touſiours vne meſme choſe, & reietter touſiours vne meſme choſe: Encor bien que ie n'vſe point de ceſte petite exception, pourueu que ce que tu deſires ſoit iuſte & raiſonnable. Vne choſe ne pourroit pas touſiours plaire, ſi elle n'eſtoit iuſte & raiſonnable. Les hommes donc ne ſçauent iamais ce qu'ils veulent, ſinon ſur le point meſmes qu'ils le veulent. Bref il n'y a pas vn qui ſe ſoit reſolu de ce qu'il doibt vouloir; & de ce qu'il ne doibt point vouloir. Ils changent de iugement tous les iours, & le tournent en actions contraires. Et encor en y a il, qui paſſent toute leur vie comme par ieu. Continuë donc ce que tu as commencé. Car peut eſtre ſeras tu conduict au plus haut, ou à tout le moins à ce degré, que tu ſeras tout ſeul, qui cognoiſtras que ce n'eſt point le plus haut. Que deuiendra, dis-tu, ceſte grande troupe de ceux qui me ſont amis & familiers? Toute ceſte trouppe là ſe nourrira elle meſmes, quand tu ne la nourrira plus; ou tu apprendras par le moyen de la pauureté ce que tu ne peux apprendre de toy-meſme. Elle retiendra les vrais & fideles amis, & ceux qui ſuiuoyent pluſtoſt quelque autre choſe que toy, ſe retireront. Ne doibs tu pas aymer la pauureté, quand ce ne ſeroit que pour ce regard là: qu'elle te fera cognoiſtre ceux de qui tu es aymé? He quand viendra ce iour, que pas vn ne mentira pour te faire honneur? iette donc là deſſus toutes tes penſees, n'ayes autre ſoing, autre deſir, que ceſtuy là. Quitte tous les autres vœux & prieres que tu fais à Dieu, & contente toy de toy meſmes, & des biens qui peuuẽt naiſtre de toy. Quelle felicité te peut il aduenir, qui s'approche plus de Dieu? Retranche toy dans vn petit bien d'où tu ne puiſſes iamais eſtre chaſsé: & pour te perſuader à cela plus volontiers, tu te pourras ſeruir du tribut de mon Epiſtre, que ie te vay payer tout à ceſte heure. Et encore bien que tu m'en porte enuie. Epicurus les payera pour moy de bon cœur.

Vſage de la philoſophie, &

La marque d'icelle, qui ſe trouue en peu de perſonnes.

Marque diuerſe & vicieuſe d'vn eſprit inconſtant & leger, dont les faicts ne reſpondent point aux paroles.

Definition de ſageſſe.

Qui veut philoſopher à bon eſcient, doibt ſuiure la pauureté.

Par elle nous recognoiſſons nos amis.

Croy

Croy moy, tes paroles me ſemblerõt plus belles & plus magnifiques dans vn meſchant lict, & ſoubz vn ſimple accouſtrement de gros drap. Car cela ne ſe dira point ſeulement, il ſe preuuera par effect. Certainement i'apprens mieux ce que dit noſtre Demetrius: quand ie le vois couché tout nud ſur vne paillaſſe. Car adõc il n'eſt point precepteur de la verité: il en eſt le teſmoin. Et quoy? ne ſera-il pas loiſible de meſpriſer les richeſſes que nous auons chez nous? Mais pourquoy ne nous ſeroit-il permis? I'eſtime celuy eſtre hõme de grãd cœur, qui les ayant lõguement veuës & admirees eſtẽdues à l'ẽtour de ſoy, ſe rid qu'elles ſoyẽt venues deuers luy, & qui a ouy pluſtoſt dire qu'elles fuſſent ſiẽnes, qu'il ne le ſceut. C'eſt vn grãd bien de ne pouuoir eſtre corrompu par la familiarité des richeſſes. Celuy eſt hõme de grand cœur, qui eſt pauure au milieu de ſes richeſſes, toutesfois il viuroit en plus grãde ſeureté, s'il n'ẽ auoit point du tout. Ie ne ſçai (diras-tu) cõmẽt ceſtuy-là pourra ſouffrir la pauureté, s'il y eſt vne fois tombé. Et moy qui annonce la doctrine d'Epicure, ie ne ſçay ſi ce pauure vouldroit meſpriſer les richeſſes, quand il les auroit vne fois gouſtees. C'eſt pourquoy il faut pluſtoſt conſiderer l'intention de l'vn & de l'autre, & prendre garde ſi ceſtuy-cy prend plaiſir à la pauureté, & ſi ceſtuy-là ſe deplaiſt aux richeſſes: autrement & le coucher ſur le foarre, & porter la robbe d'vn drap groſſier, ſont marques fort legeres d'vne bonne volonté, ſi non qu'on cognoiſſe, que quelqu'vn ne ſouffre point cela par neceſſité, mais par ce qu'il ayme mieux viure ainſi. Au demeurant c'eſt ſigne d'vne grande vertu, de ne ſe haſter point d'y courir, comme à vne vie meilleure, mais de s'appreſter comme à des choſes plus faciles. Certainement Lucilius, elles ne ſont point ſeulement faciles: mais quand apres y auoir longuement penſé, tu y arriueras, elles te ſeront agreables. Car tu y trouueras vne grande aſſeurance, ſans laquelle il n'y a rien qui nous puiſſe plaire. Ie iuge donc eſtre neceſſaire ce que ie t'ay eſcrit, que pluſieurs grands perſonnages ont faict ſouuentes-fois, d'entremeſler quelques iours, auſquels auec vne pauureté contrefaicte, nous puiſſions nous exerciter à la vraye. Ce qu'il nous faut pluſtoſt entreprẽdre, parce que nous ſommes trop plongez en delices, & que nous eſtimons toutes choſes aigres & difficiles. Il vault mieux eſueiller noſtre ame de ſon ſommeil. Il luy faut tirer l'aureille: il luy faut faire voir que ce que la nature nous a ordonné, eſt de petite valeur. Aucun ne peut naiſtre riche, tous ceux qui viennent à la lumiere de ce monde, ſont condamnez à ſe contenter d'vn peu de laict, & de petites langes: Et toutesfois n'ayans que ces commencemens là, les Royaumes entiers ne nous peuuent apres contenter.

Les paroles d'vn pauure ſages ôt mieux recueilliet que celles d'vn riche.

Le meſpris des richeſſes eſt ſans tire d'vn grãd courage: mais

Encor vaudroit il mieux n'en auoir point du tout: car

Il y a danger que les ayant vne fois gouſtees on n'en ſoit alleché.

On ne peut biẽ reconnoiſtre vne bonne volonté par marques exterieures.

La pauureté eſt non ſeulement facile à ſupporter, mais agreable.

Pour ce qu'elle nous empeſche d'eſtre enuiez par autruy.

Moyen de s'y diſpoſer.

La conſideration de noſtre naiſsãce nous y doit acheminer.

EPISTRE XXI.

Ceux ne doyuent pas craindre de n'eſtre point cogneus des hommes, qui ayans laiſsé les beaux tiltres d'honneur, ſe ſont iettez entre les bras de la Philoſophie. Car vne belle renommee & vne gloire qui durera à la poſterité, ne ſe peut mieux acquerir que par les eſcripts, & par la familiarité des hommes ſçauans.

PEnſes tu n'auoir affaire qu'auec les choſes, que tu m'auois eſcrites? Le plus grand affaire que tu as, c'eſt auec toy-meſmes. Il n'y a rien qui te ſoit plus ennuyeux, que toy, tu ne ſçais que tu veux, tu cognois mieux les choſes honneſtes que tu ne les ſuis. Tu vois bien où giſt la felicité, mais tu n'oſes point l'aller trouuer. Ie te veux apprendre, ce qui t'en garde, puis que tu te ſoucies

La grande eſtime que nous faiſons des commoditez de ceſte vie, nous y tient tellemẽt attachez que nous en negligeons l'eſtude de vertu.

ſi peu de le recognoiſtre. Tu as opinion que ce qu'il te faut quitter, ſoit quelque grand cas. Et quand tu te veux reſoudre de ſuyure ceſte ſeureté, à laquelle tu dois paſſer, la lueur & la ſplendeur de la vie, que tu veux quitter, te retient, cõme ſi tu debuois choir en quelques lieux ſalles & obſcurs. Tu te trompes, Lucilius, c'eſt de ceſte façon de vie qu'on monte à l'autre. Autant qu'il y a de difference entre la clairté, & la lumiere, veu que la lumiere a vne certaine origine propre à elle meſme, & que la clairté reluit par autruy: autant en y a il entre ceſte vie, & l'autre. A l'vne, par ce qu'elle eſt frappee d'vne clairte eſtrangere, ſi quelqu'vn ſe met au deuant, il luy engendrera vne ombre eſpeſſe: mais l'autre eſt reluiſante par ſa propre lumiere. Tes eſtudes te rendront illuſtre, & renommé. Ie te rapporteray vn exemple d'Epicure, quand il eſcriuoit à Idomeneus, le voulant retirer de la vie pleine de grandeurs, & d'honneur qu'il ſuiuoit, pour le ramener au chemin d'vne vraye & aſſeurée gloire, maniant lors auec vne grande puiſſance & ſeuerité les plus importans affaires d'eſtat: ſi tu es, dit-il, ambitieux de gloire, mes Epiſtres te feront plus cognoiſtre, que ne feront tous ces hõneurs que tu priſes, & par leſquels tu te voys priſé: Dy moy donc s'il a menty, qui auroit cognoiſſance d'Idomeneus ſi Epicure n'en euſt parlé dans ſes lettres? Vn oubly profond tient enſeuely ces grands ſeigneurs & Satrapes, & ce Roy meſmes duquel Idomeneus prenoit ſa grandeur. Les Epiſtres de Cicero ne permetront iamais que le nom d'Atticus ſe perde. Il ne luy euſt rien ſeruy d'auoir Agrippa pour gendre, Tiberius pour pere de ſon gendre, & Druſus Ceſar pour arriere nepueu: entre tant de nõs honnorables, il ne ſe parleroit plus du ſiẽ, ſi Cicero ne l'euſt fait cognoiſtre. Vne lõgue ſuite d'annees tõbera deſſus nous. Peu de beaux eſprits leuerõt haut la teſte, & quelquesvns auãt que ſe perdre dans le ſilence, reſiſteront longuement, & ſe defendront contre l'oubly. Ie te promets, Lucilius, ce qu'Epicure auoit promis à ce ſien amy. Ie ſeray agreable à la poſterité. Ie pourray trainer auec moy des noms, qui viuront longuement. Noſtre Virgile promit à deux vne vie eternelle, & leur a tenu promeſſe.

O tous deux bien-heureux, ſi mes vers ont pouuoir,
Nul iour voſtre memoire eſteinte pourra voir,
Tant que du Capitol ceſte roche eſleuee
Logera les nepueux, & la race d'Enée:
Et tandis qu'on verra que le pere Romain,
De ce monde vainqueur, aura l'Empire en main.

Tous ceux qui ſe ſont agrandis par la faueur de fortune, ou qui ont eſté mẽbres & comme parties de la puiſſance d'autruy, leur credit a duré & leur maiſon a eſté frequentée, tant qu'ils ont veſcu. Mais apres eux leur memoire a bien toſt pris fin: L'hõneur des beau eſprits croiſt touſiours, on ne fait point ſeulemẽt cas d'eux, mais tout ce qui eſt attaché à leur memoire, eſt bien receu. Or afin qu'Idomeneus ne ſoit couché pour neant dans ma lettre, luy meſme la payera de ſa bource. Epicurus luy eſcriuit ceſte ſentence remarquable, par laquelle il l'exhortoit de rendre riche Pithocles, par vn chemin qui ne fuſt ny ordinaire, ny incertain. Si tu veux faire (dit-il) riche Pithocles, il ne luy faut rien adiouſter à ſes richeſſes, mais pluſtoſt retrancher ſes ambitions. Ceſte ſentence eſt trop claire pour auoir beſoing d'interpretatiõ, & ſi bien dire, qu'il ne la faut pas expliquer. Ie t'aduertis ſeulement de ce poinct, que tu ne penſes pas que cela ſoit dit pour les ſeules richeſſes, elle aura puiſſance ſur tout ce que tu la voudras appliquer. Si tu veux rendre Pithocles honnorable, il ne faut rien adiouſter à ſes honneurs, ains retrancher ſes ambitions. Si tu veux que Pithocles ſoit en perpetuelle volupté, il ne faut

qui

Neantmoins apprend le moyẽ de paruenir à la feliçite eternelle, & rend l'homme immortel.

Exemple en Idomeneus,

Dont la memoire ſeroit eſteinte ſans les Epiſtres d'Epicure.

&

En Atticus immortaliſé par les epiſtres de Ciceron.

p. Aneid.

Les grandeurs mondaines s'eſtouffent quant & le corps: mais les belles occupations annobliſſent l'homme.

faut rien adiouſter à ſes voluptez, il ne faut que retrancher ſes ambitions. Si tu veux que Pithocles vienne vieil, & qu'il puiſſe paruenir à vne pleine vie, il ne faut rien adiouſter à ſes ans, il ne faut que retrancher ſes ambitions. Il ne faut point que tu penſes que ces paroles ſoyent d'Epicure, elles ſont vulgaires à tous. Il me ſemble qu'il faut ſuiure en Philoſophie, ce qu'on a accouſtumé de faire au ſenat. Si quelqu'vn en diſant ſon aduis, a dit quelque choſe dont vne partie me plaiſe, ie le prie d'opiner par articles, & en ceſtuy là, ie ſuy ſon aduis, ie ramentois plus volontiers ces mots excellents d'Epicure, afin que ie prouue à ceux qui s'y retirent, pouſſez d'vne malicieuſe eſperance, & qui penſent qu'ils pourrõt eux-meſmes eſtre la couuerture de leurs vices, qu'en quelque lieu qu'ils aillent, il y faut viure honneſtement. Quand ils ſeront entrez dans ces iardins, & qu'ils verront ces mots eſcripts ſur les portes; Paſſant, c'eſt icy que tu ſeras bien loge: c'eſt ici que la volupté eſt eſtimée le ſouuerain biẽ, le concierge de ceſte maiſon eſt tout preſt à te receuoir, à te traiter gratieuſement, à te donner des gaſteaux & de l'eau ton plein ſaoul, & qu'il te dira. Et quoy n'es tu pas bien traitté? Ces iardins dis ie n'aiguiſent, point la faim, ils l'appaiſent, ils n'excitent point vne plus grande ſoif apres auoir beu, mais ils l'eſteignent auec vn remede naturel, qui ne couſterien. Ie me ſuis enuieilly en ceſte volupté, ie diſcours auec toy de ces deſirs & cupiditez, qui ne reçoiuent aucune conſolatiõ, auſquelles il faut donner quelque licence pour les faire perdre peu à peu. Car quant à ces autres extraordinaires, qu'on peut retarder, qu'on peut chaſtier, ou qu'on peut eſtouffer, ie t'apprendray ſeulement, que ceſte volupté la, n'eſt point naturelle, n'eſt point neceſſaire: tu n'es pas contraint de luy obeyr: ſi tu y employes quelque choſe c'eſt de ta ſeule volonté: mais le ventre n'eſcoute aucun enſeignement, il demande, il crie, il n'eſt pas toutesfois creancier rigoureux, on le contente de peu, pourueu que tu ne luy donnes ſinon ce que tu luy doibs, & non tout ce que tu pourrois.

Le moyẽ d'enrichir, c'eſt de donner borne à ſes appetits & cõuoitiſes.

Des eſcripts d'Epicure on peut meſme apprendre, qu'en quelque lieu qu'on ſoit, il faut mener vne vie honneſte.

Contre ceux qui preſumẽt couurir leurs vices par luy-meſme.

Il faut donner quelque licence à certains deſirs: mais contrequarrer les extraordinaires, qui ne ſont point naturels.

EPISTRE XXII.

Par quel moyen ſe doit deueloper & deffaire celuy qui ſe voyant chargé du maniement de beaucoup de grands affaires, penſe de s'addonner à la Philoſophie.

IE cognois maintenant, qu'il te faut retirer de ces miſerables occupations, qui ne ſont belles qu'en apparence. Mais tu demandes, comme tu en pourrois venir à bout. Il y a des choſes qui ne ſe peuuent enſeigner, qu'on ne ſoit preſent. Le medecin ne peut monſtrer par lettres cõme il faut choiſir l'heure du repas, & du bain. Et puis il faut taſter le pouls. C'eſt vn vieux prouerbe, que l'eſcrimeur à outrance prend conſeil au milieu du camp clos. Le viſage de l'ennemy, le remuement d'vne main, la poſture de la perſonne, apprend touſiours quelque choſe à celuy qui la regarde. On peut bien en general donner vn aduis, ou de bouche ou par eſcrit de ce qu'on a accouſtumé, ou de ce qu'il eſt beſoin de faire. Et tels conſeils ſe donnent aux abſens, & à la poſterité. Mais aucun ne voudra de loing donner aduis en quel temps il faudra qu'il mãge, ou qu'il boiue, il en faut deliberer ſur les choſes meſmes. C'eſt le deuoir d'vn homme qui eſt non ſeulement preſent, mais bien aduiſé, de prendre l'occaſion, quand elle vient. Et par ainſi fais bon guet apres elle. Prends la au poil, quand tu la verras, & auec toute l'ardeur de ton eſprit, & de toutes tes forces, mets peine de te deſpouiller de toutes les charges, que tu auois priſes. Sur tout prens garde quel en eſt mon

On prend conſeil ſelon les choſes qui ſe preſentent, &

Faut empoigner l'occaſion quand elle ſe preſente.

Aduis de Seneque ſur ce propos.

aduis. Ie iuge ou qu'il te faut perdre ceſte façon de vie, ou qu'il te faut perdre la vie. Mais ie iuge auſſi, qu'il y faut aller auec quelque douce façon, afin que tu puiſſes facilement deuider ce que tu auois broüillé, pluſtoſt que le rompre. Et quand il n'y auroit pas moyen de le demeſler, que tu les rompes hardiment. Il n'y a point homme de ſi peu de cœur, qui aymaſt mieux demeurer touſiours pendu en l'air, que de tomber vne fois. Cependant garde toy principalemẽt de ne t'enfonſer plus auant, contente toy des affaires que tu as entrepris, ou (puis que tu veux qu'on le croye ainſi) qui t'ont ſurpris. Il ne faut point que tu en embraſſes dauantage, ou bien tu perdras toutes tes excuſes, & feras cognoiſtre, qu'ils ne t'ont pas ſurpris. Car ces excuſes qu'on allegue, ſont faulſes. Ie ne pouuois faire autrement. Et ie ne l'euſſe pas voulu, il eſtoit force de le faire. Il n'y a homme, qui ſoit contrainct de ſuiure la felicité à bride abbatuë. C'eſt beaucoup, ſi on ne la peut repouſſer, au moins luy faire teſte, & reſiſter à la viſteſſe de la fortune. T'offenſes tu ſi ie viens non ſeulement te donner conſeil, mais ſi i'en appelle encor d'autres? Certainement ils ſont plus ſages que ie ne

Du Philoſophe Epicure.

ſuis. C'eſt d'eux que ie prends aduis, ſi i'ay rien à deliberer. I'ay leu vne Epiſtre d'Epicure, qui appartient à ce propos. Elle eſt eſcrite à Idomeneus, lequel il prie de s'enfuir en diligence auant qu'vne autre force plus grande ſuruienne, qui luy oſte la liberté de s'en retourner. Toutesfois il adiouſte en ceſte meſme lettre, qu'il ne faut rien tenter, qu'on ne le puiſſe entreprendre bien à propos, & en temps conuenable. Mais quand le temps, qu'on aura attendu longuement, ſera venu, il dit qu'il faut ſoudain deſloger. Il defend le dormir a celuy qui penſe à s'enfuir. Il eſpere encor vne iſſuë bien heureuſe des choſes les plus difficiles: ſi nous ne nous haſtons point auant le temps, & ſi nous ne ſommes pareſſeux, quand il ſera tẽps de ſe haſter. Mais ie penſe que tu demãdes l'aduis des Stoïciens.

Des Stoiciens.

Il ne faut point qu'aucun les accuſe enuers toy de temerité, il ſont plus fins qu'ils ne ſont vertueux. Tu attends peut-eſtre qu'on te diſe cecy. C'eſt hõte de defaillir ſoubs le faix, il te faut luiter contre la charge que tu as priſe. Vn homme qui fuit au trauail, n'eſt ny vaillant, ny hardy: l'eſt celuy à le courage redouble tant plus la difficulté des affaires croiſt. On te dira tout cela, ſi la perſeuerance doibt porter quelque profit, ſi elle eſt neceſſaire, s'il ne faut rien faire ny ſouffrir qui ſoit indigne d'vn homme de bien. Autrement il ne ſe tuera pas apres vn trauail honteux & deshonneſte, & ne ſe voudra point meſler d'affaires pour n'y auoir que de la peine: moins fera-il ce que tu penſois qu'il feroit, que ſe trouuant enuelopé en des affaires pleins d'ambition, il vueille touſiours ſupporter ceſte paſſion. Mais apres qu'il aura cogneu les dangers où il s'eſt plongé, pleins d'incertitude & de doubtes, il s'en voudra reculer doucement arriere, & ſans leur tourner le dos tout d'vn coup. Il ſe retirera peu à peu en lieu bien aſſeuré. Cer-

Le moyen de ſe tirer arriere des affaires du monde c'eſt de meſpriſer le profit qui en reuient: &

tainement il eſt facile, Lucilius mon amy, d'eſchapper aux occupations ſi tu meſpriſes le profit des occupations. C'eſt ce qui nous retient, & qui nous arreſte. Que feray ie donc? Quitteray-ie toutes ces belles eſperances? m'en iray ie ſur le point qu'il faut coupper vne ſi riche moiſſon? n'auray-ie plus aucũ à mõ coſté qui me face la court? ma litiere ne ſera elle ſuiuie de perſonne? ma baſſe court ſera-elle deſormais toute vuide? C'eſt auec beaucoup de regret, que les hõmes ſe departent de ces eſperances, ils ayment le profit qui vient de ces miſeres, & ſi les deteſtent. Ils ſe plaignent de leur ambition, comme de leurs amies, & ſi tu conſideres bien leur vraye affection, ils ne les hayſſent point, mais ils ſe courroucent auec elles. Fouille ces gens-là, qui ſe plaignent des choſes qu'ils ont deſirees, & parlent de fuir celles ſans leſquelles ils ne pourront viure: tu verras qu'ils tien-

nent

nent tres volõtiers cõpagnie à ce qu'ils diſent inceſſamment leur eſtre ennuyeux & deſagreable. C'eſt la verité, Lucilius mon amy, que la ſeruitude retient peu de perſonnes, & que pluſieurs retiennent la ſeruitude. Mais tu es reſolu en ton ame de t'en deffaire, & c'eſt à bon eſcient que la liberté te plaiſt. Toutesfois tu demandes ſeulement conſeil en cela, que tu le puiſſes faire ſans te voir iamais plus en ce continuel trauail d'eſprit, où tu eſtois. Mais pourquoy eſt ce que toute la compagnie des Stoïciens ne trouueroit bon cela? Tous ces Zenons, ces Chryſippes ne t'apprendront que choſes modeſtes, honneſtes & veritables. Mais ſi tu fais du retif pour aduiſer que c'eſt que tu en apporteras auec toy, & quelles grandes richeſſes il te faut pour viure en repos, tu n'en ſortiras iamais. Car vn homme chargé de ſes hardes ne ſe peut ſauuer à nage. Sors de là, pour entrer, auec la faueur des dieux, en vne meilleure vie, pourueu que ceſte faueur ne ſoit point ſemblable à celle de ceux, auſquels ils ont donné des maux d'vn riant & gracieux viſage, ſe pouuans couurir de ceſte ſeule excuſe, que ces biens qui poignent, & qui bourrelent, n'ont eſté donnez qu'à ceux qui les ſouhaittoyent. I'auois deſia cacheté ceſte lettre, mais il la faut ouurir, afin qu'elle ſoit accompagnee d'vn honneſte preſent, & qu'elle porte auec elle quelque magnifique ſentence. Et en voicy vne qui s'eſt offerte, ie ne ſçay, ſi elle ſera plus veritable, que pleine d'eloquence. De qui eſt elle priſe? diras tu d'Epicure. Car i'enrichis encor les beſongnes d'autruy. Aucun ne ſort hors de ceſte vie, que comme s'il n'y faiſoit que d'entrer. Surprens tel homme que tu voudras ieune, de moyen aage, vieil, tu les trouueras auoir autant de peur l'vn que l'autre de la mort, & ſçauoir auſſi peu l'vn que l'autre, que c'eſt que la vie. Aucun n'a iamais rien acheué. Car nous remettons nos affaires touſiours à l'aduenir. Il n'y a rien en ceſte ſentence qui me plaiſe tant, que quand il reproche aux vieillards, qu'ils ſont encor enfans. Aucun (dit il) ne ſort de ceſte vie, que tel qu'il y eſt entré. Et toutes fois cela eſt faux. Car nous mourons plus meſchans, que nous ne naquiſmes. C'eſt noſtre vices, non point celuy de nature. Elle ſe doit plaindre de nous, & dire, comment va cecy? Ie vous ay engendré ſans ambition, ſans crainte, ſans ſuperſtition, ſans deſloyauté, & ſans aucune de telles autres peſtes. Sortez en tels que vous eſtes entrez. Celuy eſt paruenu à la vraye ſageſſe, s'il meurt auec autant d'aſſeurance qu'il eſt nay. Mais quoy? nous tremblons ſi quelque danger ſe preſente, le courage nous faut, nous deuenons palles, les larmes nous eſchapent, qui ne nous peuuent de rien ſeruir. Quelle plus grande honte pourroit ce eſtre, que d'auoir peur ſur le ſeüil de la porte d'aſſeurance? Mais la raiſon en eſt que nous ſommes deſpourueus de tous les biens que nous deſirons le plus ſur la fin de noſtre vie. Car aucune partie d'elle n'eſt demeuree auec nous, elle s'eſt perduë, elle s'eſt eſcoulee, il n'y a pas vn qui ſe ſoucie de bien viure, mais de longuement viure, combien qu'il ſoit donné à tous de pouuoir bien viure, & à pas vn de pouuoir longuement viure.

Pour renoncer à l'ambition, il ſe faut auſſi deſpeſtrer des choſes qui retiennẽt l'ame en cõtinuelle inquietude.

L'homme ſort du monde en meſme eſtat qu'il y eſt entré.

Mais en pire.

Il faut apprẽdre en vne autre eſchole quelle eſt la vraye ſageſſe, & le moyen de viure & mourir heureuſement.

EPISTRE XXIII.

Que le ſage ſeul reſſent vne vraye & ferme ioye, & que pluſieurs hommes acheuent pluſtoſt de viure, qu'ils n'ont commencé.

IE penſes que ie te doiue eſcrire, combien nous auons paſſé gracieuſement ceſt hiuer, combien il a eſté doux & court, combien le printẽps eſt mauuais, & le froid hors la ſaiſon, & telles autres ſornettes de perſonnes qui ne demãdent qu'à railler. Pour mon regard ie te veux eſcrire quelque choſe,

Le cõble d'vne bõne ame, c'eſt de ne s'eſiouyr point de choſes vaines, & ne s'entretenir point d'vne eſperãce fruſtratoire.

qui ſoit profitable,& à toy, & à moy. Mais que pourroit eſtre cela,ſinon que t'exhorter d'auoir l'ame bonne? Demandes tu quel en ſera le fondemẽt?Ne te reſiouir point des choſes vaines. I'ay dit que s'en eſtoit le fondement, mais s'en eſt le plus haut faiſte. Celuy eſt paruenu à la perfection, qui ſçait dequoy il ſe doit eſiouyr, & qui n'a pas engagé ſon bon heur,ſous la puiſſance d'autruy. Celuy eſt touſiours en peine, il eſt incertain en ſoy meſme, qui s'eſt chatoüillé de quelque eſperance, encor bien qu'elle vienne à la main, qu'il n'y ait aucune difficulté à la rechercher, & que ſon eſperance ne l'ait iamais trompé. Sur toutes autres choſes, Lucilius mon amy, apprens à quoy tu te dois reſiouyr. Tu penſes que ie te vueille maintenant retrancher beaucoup de tes plaiſirs, en te voulant oſter les biens que la fortune donne, & croyant qu'il faille fuir les eſperances qui apportent tant de plaiſirs agreables. C'eſt tout au contraire, ie veux que tu n'ayes iamais faute de ioye. Ie veux qu'elle naiſſe dans ta maiſon. Elle y naiſtra pourueu qu'elle ſoit dans toy meſme. Toutes autres ioyes ne rempliſſent point l'ame, elles derident ſeulement le front, elles ſont fort legeres: ſinon que tu vueilles dire que celuy qui rit, ſoit en ioye. L'ame doit eſtre alegre, pleine d'aſſeurance, eſleuee par deſſus toutes choſes. Croy moy que la vraye ioye eſt accompagnee de ſeuerité. Penſes tu qu'aucun auec vn viſage content, ou comme diſent ces delicats,d'vn œil riant,puiſſe meſpriſer la mort,vueille ouurir ſa porte à la pauureté, tenir les voluptez en bride, ſe reſoudre à ſouffrir patiemment les douleurs? Celuy qui penſe ſouuent à ces choſes,eſt en vne grãde,ioye qui ne le flate gueres.Ie veux que tu entres en poſſeſſion de ceſte ioye. Elle ne faillira iamais ſi tu as vne fois trouué le lieu d'où il la faut prendre. Le fruict des plus legers metaux ſe prend ſur la crouſte de la terre, mais les plus riches, & qui donnent plus de profit à ceux qui les foüillent, ſont ceux dont la veine eſt profondement cachee. Les biens plus agreables au commun des hommes, n'ont qu'vn plaiſir fort leger, & de peu de duree, & la ioye qui vient de dehors n'a point de fondement. Mais celle dont ie parle, & à laquelle ie taſche de te conduire, eſt ferme & ſe cognoiſt mieux, tant plus on la ſonde. Fais donc ie te prie, Lucilius mon tres cher amy, vne choſe laquelle ſeule te peut rendre bien heureux.Iette par terre, & foule aux pieds ces biens, qui ne luiſent que par dehors, qui te ſont promis par autruy.Iette tes yeux ſur les vrais biens, & te reſiouys de ce qui eſt à toy. Qu'eſt ce à dire, de ce qui eſt à toy? C'eſt de toy, & de la meilleure partie qui eſt en toy. Crois auſſi, que ce petit corps, encore bien que ſans luy on ne puiſſe rien faire, eſt bien choſe neceſſaire, mais ce n'eſt pas grand cas. Il nous fait ſentir quelques vains plaiſirs, qui ne durent gueres, ſuiuis d'vne ſoudaine repentance, & qui tiendrõt vn chemin tout cõtraire, s'ils ne ſont retenus d'vne grande modeſtie. Ie le veux dire ainſi, que les plaiſirs ſont ſubiets à bien toſt donner par terre.Ils pãchent ſur la douleur, s'ils ne ſont pris auec meſure. Or il eſt mal aiſé de tenir meſure en vne choſe que tu crois eſtre bonne.Mais la faim & le deſir du vray bien, eſt choſe tres aſſeuree. Demandes tu quel il eſt, & d'où eſt ce qu'il ſort: ie te le diray: d'vne conſcience bonne, d'honneſte conſeil, d'actions vertueuſes, du meſpris de fortune, d'vne façon de vie touſiours douce, tenant continuellement vn meſme chemin. Car ceux qui d'vne deliberation qu'ils auoyent priſe, ſautent en vne autre, ou n'y ſautent pas, mais y ſont pluſtoſt tranſportez par aduenture, cõment pourroient ils auoir rien de certain & d'arreſté en leur ame, veu qu'ils ſont touſiours vagans & irreſolus? Il y a peu d'hommes, qui ſe conduiſent en leurs affaires par conſeil,& le reſte des autres reſſemblans aux choſes qui flottent ſur les riuieres, ne vont point, mais ſont portez. Vne partie deſquelles a eſté retenuë par vne eau plus petite, qui l'a

Quelle eſt la vraye ioye. &

Sa nature.

Pour eſtre heureux, il faut reietter les biens fortuits, &

Faire peu d'eſtat des plaiſirs du corps: mais

Pourſuiure le vray bien,& le ſçauoir cognoiſtre.

Erreurs & vanitez du mõde, cõparees à ce qui va flottant ſur les riuieres.

qui l'a trainee mollement, vne autre a eſté rauie par vne eau plus violente, vne autre par vn cours languiſſant a eſté doucement iettee ſur la riue, & l'autre a eſté par la roideur d'vn torrent pouſſé dans la mer. C'eſt pourquoy il ſe faut reſoudre à ce que nous voulons, & perſeuerer en cela. Mais voicy l'endroit où il me faut payer ce que ie dois. Car ie puis acquitter ceſte lettre, en te rendant vne parole de ton Epicure. C'eſt vne grande peine de commencer tous les iours vne nouuelle vie, ou bien ſi cela ſe peut mieux dire en ceſte façon. Ceux viuent mal, qui commencent à viure tous les iours. Pourquoy? diras tu. Car ces paroles meritent bien d'eſtre expliquees. C'eſt par ce que la vie de ces gens là n'eſt iamais contente. Or celuy ne peut eſtre bien preſt pour mourir, qui ne fait que commencer à viure. Il faut faire en ſorte que nous ayõs aſſez veſcu. Mais pas vn ne penſe l'auoir faict, qui ne faict que commencer ſa vie. Tu ne dois pas penſer que ce nombre ſoit petit. Tout le monde en eſt. Quelques vns commẽcent à viure ſur l'heure qu'il faudroit auoir acheué. Si tu t'eſmerueilles de cela, ie diray encor choſe qui te fera bien eſmerueiller d'auantage. Quelques vns ont acheué de viure, auant qu'ils euſſent commencé.

Peu de gens ont apprins à viure lors meſme qu'ils viẽnẽt à mourir: & qui pis eſt, aucuns acheuent leur vie deuant que l'auoir commencé.

EPISTRE XXIIII.

Tres belle Epiſtre, par laquelle il remonſtre à Lucilius qui craignoit l'euenement & l'iſſue de quelque iugement, premierement quelle folie c'eſt de ſe tourmenter de l'attente d'vne choſe qu'on ne ſçait ſi elle doit aduenir. Apres il enſeigne des remedes tres certains contre les euenemens dont les hommes ont accouſtumé de s'eſpouuanter.

C'eſt follie! d'apprehender l'iſſue d'vn accident incertain.

car

La crainte de ce tẽps à venir faict perdre le temps preſent.

Moyen de ſe deſſaiſir de toute crainte.

IE V m'eſcris que tu es en peine quelle ſera l'iſſue du iugemẽt, duquel la fureur de ton ennemy te menace: & penſes que ie te conſeilleray d'en attẽdre vn meilleur ſuccez, & de te repoſer ſur vne bõne eſperance. Car quel beſoin auons nous d'appeler les maux auant l'heure, & de leur aller au deuãt, puis qu'on ne les ſentira que trop toſt, quand ils ſeront arriuez, & perdre le fruit du temps preſent par la crainte du futur? C'eſt vne grãde follie de vouloir eſtre deſia miſerable, parce que tu le dois eſtre quelque iour. Mais ie te veux mener à ta ſeureté par vn autre chemin. Si tu veux deſpoüiller toute crainte, fais eſtat que ce que tu as peur qui t'aduiẽne, doiue aduenir. Et quelque mal que ce ſoit, meſure le auec ton iugement, & mets quelque meſure à ta crainte, certainemẽt tu cognoiſtras qu'il ne ſera pas grand, ou qu'il ne ſera pas long. On aura biẽ toſt ramaſſé les exemples qui te pourront confirmer. Il n'y a ſiecle qui n'en ait porté Sur quelque ſorte d'affaires, que tu vueilles ietter ta ſouuenance, ou ſur celles de nos citoyẽs, ou ſur celles des eſtrangers, tu verras des eſprits qui ont beaucoup aduance, & beaucoup entrepris. Te peut il aduenir, quand bien tu ſerois condamné, rien de plus grief que d'eſtre banny? que d'eſtre mené en priſon? que peut autre choſe craindre le corps, que mourir? Mets tous ces dangers deuant tes yeux, & nomme apres ceux qui les ont meſpriſez: il ne les faut pas aller querir guere loin, il ne faut que les choiſir. Rutilius ſupporta ſa condamnation comme ſi rien ne le faſchoit, que d'auoir eſté mal condamné. Metellus endura conſtamment ſon exil, & Rutilius y alla volontairement. L'vn de ceux là reuint pour le bien de la republique, & l'autre refuſa ſon retour à Sylla, auquel en ce temps là pas vn ne refuſoit rien. Socrates diſputa dans la priſon, & ne s'en voulut iamais fuir (encore bien qu'on luy promiſt de luy en donner le moyen) il y demeura pour faire perdre aux hommes la crainte de deux choſes qui leur ſont plus peſantes & faſcheuſes,

A l'exemple de Rutilius de Metellus.

de Socrates.

De Mutius Scæuola. Tit.li.1.dec.li.2.& Plutar. en la vie de Publicola.

ſes, de la mort, & de la priſon. Mutius mit ſa main dans le feu, c'eſt choſe cruelle d'eſtre bruſlé, mais combien l'eſt elle d'auantage, quand toy meſmes le fais? Voy ceſt homme qui n'eſtoit inſtruit d'aucuns preceptes contre la mort & contre la douleur, qui n'eſtoit eſchauffé que d'vn courage militaire, qui ſe veut chaſtier luy meſme d'auoir failli le coup qu'il vouloit faire. Il demeura ferme pour regarder la main qui degouſtoit ſur le foyer de l'ennemy, & ne retira pluſtoſt ceſte main decoulante, & où il n'y auoit rien plus que les os tous nuds, que l'ennemy ne luy oſtaſt le feu de deſſous. On euſt peu dans ceſte armee faire quelque acte plus heureux, mais non point vn plus courageux. Voy de combien la vertu eſt plus ardante à ſuiure les dangers, que la cruauté à les preſenter. Porſenna pardonna plus volontiers à Mucius, qui l'auoit voulu tuer, que Mucius à ſoy meſme, pour auoir failly ſon coup. Ce ſont (diras tu) des fables qu'on a de couſtume declamer en toutes eſcholes. Ie croy que quād il ſera temps de meſpriſer la mort, tu me feras des contes de Caton. Mais pourquoy ne le ferois ie? La nuict qui fut la derniere de ſa vie, liſant le liure de Platon, ayant caché vn poignard ſous ſa teſte (car voyant ſes affaires du tout perdus & deſeſperez, il auoit pourueu par ces deux inſtrumens, qu'il euſt le courage & le pouuoir de mourir) apres auoir donné ordre, au moins tel que les choſes rompues & diſſipees, comme elles eſtoient, le pouuoient permettre, il penſe qu'il failloit empeſcher qu'autre que luy n'euſt moyen de tuer Caton, ny de luy ſauuer la vie. Et deſgainant lors le poignard qu'il auoit iuſqu'à ce iour là gardé pur & net de tout autre meurtre: Tu n'as (dit il) rien aduancé, fortune, pour t'eſtre oppoſee à tous mes deſſeins, ie n'ay point encor combatu pour ma particuliere liberté, ç'a eſté pour celle de ma patrie: ce n'eſtoit pas pour moy que ie pourſuiuois ſi opiniaſtrement d'eſtre libre, c'eſtoit ſeulement pour viure auec des perſonnes libres. Mais maintenant que tous les affaires du monde ſont deplorez, il faut mettre Caton en lieu de ſeureté. Il ſe donna apres vn coup mortel dans le corps, lequel ayant eſté penſé & bandé par les medecins, ayant beaucoup moins de ſang & de forces, mais autant de cœur que iamais, n'eſtant pas ſeulement courroucé contre Ceſar, mais contre ſoy meſmes, il enfonça ſes mains nuës dans ſa playe, & ne rendit pas ceſte ame genereuſe, qui auoit touſiours deſdaigné les trop grandes puiſſances, mais il la chaſſa par force hors du corps. Ie ne ramaſſe point tous ces exemples pour donner exercice à mon eſprit, mais pour te rendre conſtant contre ce qui ſemble eſtre la plus terrible choſe de ce monde. Or ie te perſuaderay cela plus facilement, ſi ie te fais voir que non ſeulement les plus courageux ont meſpriſé ce moment de temps, dans lequel on rend l'ame, mais encor que quelques vns, qui eſtans laſches en autres entrepriſes, ont eſgallé en cela la vertu des hōmes les plus magnanimes. Comme fit ce Scipion beau pere de Pompee, lequel eſtant porté en Afrique par vn vent contraire, & voyant que ſes ennemis eſtoient deſia entrez dans ſon nauire, ſe donna vn coup de dague dans le ſein & comme on demandoit, où eſtoit le general de l'armee, il reſpondit que le general ſe portoit bien. Ceſte parole le rendit pareil à ſes anceſtres, & ne permit point que la gloire des Scipions, fatale à l'Affrique, n'y fuſt encor continuee. Ce fut beaucoup de vaincre Carthage, mais plus encor d'auoir vaincu la mort. Le general (dit il) ſe porte bien. Vn general, & meſmement qui commandoit à Caton, deuoit il mourir autrement? Ie ne te veux pas r'enuoyer aux hiſtoires: Ie ne te veux pas ramaſſer ceux qui ont en tous les ſiecles paſſez meſpriſé la mort, qui ſont toutesfois en grand nombre. Regarde ceux de ce temps, de la mignardiſe & volupté deſquels nous plaignons. Tu trouueras des hommes de toutes conditions,

De Caton d'Vtique, Plutarq. en ſa vie.

Application des remedes precedens, ſelon les preceptes Stoiques.

Autre exemple de Scipiō.

tiõs, de tous eſtats, de tous aages, qui par leur mort ont mis fin à leurs maux. Croy moy, Lucilius, la mort n'eſt pas tãt à craindre, qu'il ne faille eſtimer le bien qu'elle nous dõne, par deſſus tous les autres. Eſcoute dõc auec toute aſſeurance les menaces de ton ennemy. Et iaçoit que ta conſcience te puiſſe rendre aſſez aſſeuré: toutesfois parce que pluſieurs choſes qui ſont hors du procez, peuuent beaucoup ſeruir, eſpere d'auoir vne bonne iuſtice, & apreſte toy auſſi à ſouffrir la plus grande iniuſtice qu'on te pourroit faire. Souuienne toy ſur tout de chaſſer l'effroy que les choſes apportent, & de bien cognoiſtre ce qui eſt au dedans de chaque choſe. Tu trouueras qu'il n'y a rien de terrible que la ſeule peur. Ce que tu vois arriuer aux petits enfans, nous arriue auſſi quand nous ſommes grands, mais encor enfans. S'ils voyent maſquez ceux qu'ils ayment, qu'ils hantent, & auec leſquels ils ont accouſtumé de ſe iouër, il s'effroyent. Il faut leuer le maſque nõ ſeulement aux hommes, mais aux choſes, & leur faire reprendre leur naturel viſage. Pourquoy me monſtres tu ces eſpees nuës, ces feux, & ceſte ſuite de bourreaux qui grinſent & hurlent aupres de toy? Oſte ceſt appareil ſous lequel tu te caches, auec lequel tu eſpouuantes les fols. C'eſt la mort, que ma ſeruante, que mon eſclaue n'agueres meſpriſoit. Pourquoy viens tu apres deſplier ces foüets, & ceſte gehenne auec vn ſi grand appreſt? Pourquoy appliques tu à chaſque iointure des engins pour les bourreler, & mille autres inſtruments qui ne ſeruent qu'à deſchirer les hommes piece à piece? Oſte ces choſes qui nous eſpouuantent. Commande que ces plaintes & ces cris, qui eſchapent à la cruauté de ce deſchirement, ſe taiſent. Ce n'eſt en ſomme que douleur qu'vn gouteux porte patiemment, qu'vn qui eſt trauaillé de colique, & de mal d'eſtomach endure au milieu de ſes delices: qu'vne ieune femme ſouffre en accouchant. Elle eſt legere ſi ie la puis ſouffrir, elle ſera courte ſi ie ne la puis ſupporter. Remets en ta memoire ce que tu as ſouuent ouy, ce que tu as ſouuent dit: Mais ſi ce que tu as ouy, ſi ce que tu as dit, eſt vray, monſtre le par effect. Ce qu'on nous reproche tous les iours, eſt fort vilain, que nous ne traitons que les paroles, & non point les effets de la Philoſophie: Mais que diras tu? Eſt ce dés ceſte heure ſeulemẽt que tu as ſceu que tu eſtois ſubiet à la mort, & maintenant à vn exil, & tãtoſt à vne douleur? tu es nay à tout cela. Penſons que tout ce qui peut aduenir, nous aduiendra. Certainement ie ſçay que tu as fait ce que ie te conſeille de faire. Mais maintenant ie te prie de ne plõger par trop ton amẽ dans ce ſoucy. Car elle s'affoiblira, elle auroit moins de force quand il faudroit s'eſueiller. Retire la de ſon fait particulier, au penſement du public: dis que tu as vn corps mortel & fragile, ſuiet à ſentir douleurs, non ſeulement par iniure d'autruy, ou par la force des plus puiſſans, mais qu'auſſi les voluptez meſmes ſe changent en tourmẽts. Les viandes engendrẽt cruditez d'eſtomach, l'yurongnerie, ſtupidité & trẽblement de nerfs, la paillardiſe cauſe la goute aux pieds, aux mains & aux iointures. Deuiẽdray ie pauure? i'auray force compagnons. Seray ie enuoyé en exil? Ie feray eſtat d'eſtre nay au lieu où l'on m'enuoyera. Seray ie enchainé? Et quoy? ſuis ie à ceſte heure en liberté? C'eſt dans ce peſant fardeau de mon corps, que nature m'a attaché & lié. Mourray ie? Quand tu dis cela, c'eſt autant que dire, ie perdray de pouuoir iamais plus eſtre malade, de pouuoir eſtre lié & garoté, & de pouuoir mourir. Ie ne ſuis pas ſi ſot de vouloir icy pourſuiure la chanſon d'Epicure, ny dire que la crainte des enfers ſoit vaine, qu'Ixion ne ſoit attaché à vne rouë, que Siſiphe ne pouſſe inceſſamment de ſon eſpaule vn rocher, qu'il n'y ait aucun à qui le foye puiſſe tous les iours eſtre mangé & renaiſtre. Car il n'y a pas vn ſi enfant, qui ayt peur de Cerberus, & des tenebres, ny de ces fantoſmes qui n'ont que les os tout nuds. La mort nous

Remedes cõtre les inconueniens dont l'apprehenſiõ eſtonne nos ſens.

Se roidir cõtre la crainte des maux & les bien ſonder.

Faire eſtat qu'ils ſont aſſez à ſupporter.

Qu'vn grand mal eſt incontinent paſſé.

Que l'homme eſt né ſubiet à iceux.

Que ſes plaiſirs meſmes luy deſplaiſẽt & le trauaillent

Qu'ils ſont communs à d'autres.

Que par la mort les plus grands maux pretendus ſe conuertiſſent entres grands biens.

Quelle aneantir le corps, mais affrãchir l'ame.

nous aneantir du tout, ou nous fait paſſer ailleurs. Il reſte vn meilleur eſtat à ceux qui ſont paſſez, & deſchargez de leur peſant fardeau: mais il ne reſte rien pour ceux qui ſont aneantis & du tout conſumez. Le ſubiect du mal & du bien eſt oſté. Permets qu'en ceſt endroit ie face mention d'vn vers que tu as fait, mais que ie t'aye auparauant admoneſté de penſer que tu n'a pas eſcrit cela tant pour autruy que pour toy meſmes. C'eſt choſe honteuſe de dire l'vn, & de penſer autre. Mais combien eſt il plus vilain d'eſcrire l'vn & de penſer l'autre? Ie me ſouuiens que tu as autrefois traicté ce point, que nous ne tombons pas tout d'vn coup à la mort,

Que tous les iours de la vie ſont comme autant de morts.

mais que nous y allons peu à peu. Nous mourons tous les iours, car tous les iours quelque partie de la vie nous eſt oſtee, voire lors meſmes que nous croiſſons noſtre vie decroiſt. Nous auons perdu l'enfance, nous perdons apres la ieuneſſe, & l'adoleſcence: tout ce qui s'eſt paſſé iuſqu'au iour d'hier eſt perdu: Ce iourd'huy meſmes que nous viuons, nous le deſpartirons auec la mort. Et cõme la derniere goute ne vuide pas plus vn horologe d'eau, que ce qui en eſtoit eſcoulé deuant: pareillement l'heure derniere que nous defaillons ne fait pas toute ſeule la mort, mais elle ſeule l'acheue. C'eſt lors que nous y paruenons, mais nous auons demeuré longuement pour y venir. Apres que tu eus eſcript tout cela auec ton beau langage accouſtumé, qui n'eſt iamais plus graue, que lors que tes paroles s'accommodent à la verité, tu dis en fin:

L'homme ſent pluſieurs morts, toutesfois la derniere
C'eſt celle qui mettra ſon corps dedans la biere.

Que ceſte mort laquelle nous craignõs n'eſt pas ſeule.

I'ayme mieux que tu te liſes toy meſmes, que mon Epiſtre. Car tu cognoiſtras que ceſte mort, que nous craignons, c'eſt bien la derniere, mais non pas la ſeule. Au reſte ie voy bien où tu viſes. Tu demandes que c'eſt que i'ay fourré dans ceſte lettre, ſi c'eſt quelque beau mot d'vn autre autheur, ou quelque ſentence

En ſomme il ne faut ny craind.e ny ſonhaiter la mort.

proufitable. Ie t'enuoyeray quelques traits de ceſte meſme matiere, que nous tenons entre mains. Epicure ne blaſme pas moins ceux qui ſe deſirent la mort, que ceux qui la craignent, diſant, c'eſt vne ſottiſe de courir à la mort pour le regret que tu as de viure, puis que tu as fait par ta façon de viure, que tu coures à la mort. Il dit pareillement en vn autre lieu. Quelle plus grande ſottiſe que de ſouhaiter la mort, apres que tu as rẽdue ta vie malheureuſe par la crainte de la mort? Tu peux encor adiouſter cecy qui appartient à ce propos, que l'imprudence des hommes, voire la folie eſt ſi grande que quelques vns pour la crainte de la mort

Ni trop aimer, ni trop hayr ſa vie.

ſont contraints de ſe donner la mort. Quel argument de ces deux là que tu vueilles traicter, tu ne feras qu'aſſeurer ton ame à la patience de la vie, ou à la patience de la mort. Nous deuons nous exhorter, & reſoudre à l'vn & l'autre, à n'aimer par trop noſtre vie, & à ne la hair par trop, voire d'y mettre fin, quand la raiſon le cõmandera. Mais il ne faut point temerairement s'aduancer, ny prendre courſe pour y aller à corps perdu. L'homme ſage, & vertueux ne doit pas s'enfuir,

Contre ceux qui ſe procurent la mort eux meſmes.

mais ſortir hors de la vie. Sur tout il faut quitter le deſir furieux de mourir, qui s'eſt ietté dans l'ame de pluſieurs. Car comme nous auons en toutes autres choſes Lucilius, vne inclination conſideree, nous l'auons pareillemẽt pour la mort & laquelle ſaiſit ſouuent les hõmes genereux, & de vertueux naturel, & ſouuẽt auſſi ceux qui ont le cœur laſche, & les faineant, les vns deſquels deſdaignent la vie, & les autres s'en faſchent. Quelques vns ſont ſaouls de faire & de voir touſiours vne meſme choſe, ayants vn deſdain pluſtoſt qu'vne haine de la vie, dans laquel-

Perpetuelle viciſſitude, qui fait que pluſieurs s'enuoyent de viure.

le nous tombons par la perſuaſion de la Philoſophie, quand nous diſons, iuſqu'à quand ſera ce ce que nous ne ferons qu'vne meſme choſe: Ie me reueilleray tous les iours, apres dormir, ie me ſaoulleray, puis i'auray faim. I'auray froid, apres

i'auray

i'auray chaud. Ce n'eſt iamais fait. Toutes choſes ſont enchaiſnees en rond, elles fuyent, & ſe ſuyuent. La nuict chaſſe le iour, le iour chaſſe la nuict, l'eſté s'acheue par l'automne, l'hyuer le ſuit incontinent, lequel finit, quād le printemps reuient. Toutes choſes paſſent, pour reuenir apres, ie ne voy rien, ie ne fais rien de nouueau, de ſorte, qu'on ſe faſche auſſi de cela. Il en y a pluſieurs qui penſent qu'il ne ſoit pas faſcheux, mais qu'il ne ſert rien de viure.

EPISTRE XXV.

Il dit que l'eſprit de deux amis de Lacilius, l'vn deſquels eſt encore ieune homme, & l'autre plus vieux, ne ſont point ſemblables, & qu'ils ne ſe peuuent corriger par vn meſme remede. Il emprunte apres l'eſchole d'Epicure des raiſons pour l'exborter à ce que obeiſſant à l'ordonnance de la nature, il s'accouſtume à ſe contenter de peu. Il y adiouſte encor cecy d'Epicure, qu'il doibt faire toutes choſes, comme s'il eſtoit touſiours à la veuë & à la preſence de quelque vertueux homme plein de grauité & ſeuerité.

POur le regard de ce qui appartient à nos deux amis, il y faut aller par diuers chemins. Car il faut corriger les vices de l'vn, & rompre du tout ceux de l'autre. I'enſeray auec toute liberté. Ie ne l'ayme pas, ſi ie ne l'offence. Et quoy donc? diras tu. Penſes tu contenir vne pupille de 40. ans ſoubs ta tutelle? Conſidere que ſon aage eſt deſia dur. Il ne peut perdre ſon ply. Il ne ſe peut redreſſer: les choſes tendres prenent la forme qu'on veut. Ie ne ſçay ſi i'aduanceray rien, mais i'ayme mieux perdre ma peine, que de ne l'eſſayer pas: tu ne perts point l'eſperance de pouuoir guerir ces maladies fort longues, ſi tu gardes le malade de faire excez, ſi tu le cōtraints de faire & d'endurer beaucoup de choſes contre ſon gré. Ie n'ay pas auſſi vne fiance bien aſſeuree de l'autre, ſi ce n'eſt qu'il rougit de faire mal. Il faut nourrir ceſte honte. Car tant qu'elle luy durera on en peut eſperer quelque choſe de bon. Pour le regard de celuy qui eſt plus vieux, ie penſe qu'il le faut mener plus doucemēt, afin qu'il ne perde point le courage. Il n'y a pas vn temps plus propre de parler auec luy, que quand on cognoiſt qu'il a ſon eſprit reposé, & qu'il ſemble eſtre du tout corrigé, & en ſon bon ſens. Ceſte intermiſſion en a trompé quelques-vns, mais elle ne me trompe pas, ie crains de voir bien-toſt redoubler ſes vices, qui repoſent pour le preſent, & ne ſont pas eſteints. Ie deſpendray volontiers le temps à cela, pour eſſayer ſi l'on y peut faire quelque choſe, ou non. Mais pour ton regard, monſtre toy vertueux & conſtant comme tu fais, & trouſſe bagage. Il n'y a rien de ce que nous auōs, qui nous ſoit neceſſaire, reuenōs à la loy de nature. Les richeſſes nous ſont toutes appreſtees: le bien dont nous auons beſoing ne couſte rien, ou bien peu. Nature ne demande que du pain & de l'eau: pas-vn ne peut eſtre pauure de ce bien. Et qui arreſte ſon deſir, & ſon contentement à cela, il peut comparer ſa felicité à celle de Iupiter, ce dit Epicure: duquel ie mettray quelques paroles dans ceſte Epiſtre. Fais toutes choſes (dit-il) comme ſi quelqu'vn te voyoit. Sans doubte il ſert grandement de ſe donner à ſoy-meſme vn gardien, & d'auoir vne perſonne, ſur laquelle tes yeux ſoyent touſiours fichez, & que tu la croyes touſiours eſtre preſente à tes penſees. Mais il ſeroit encores plus magnifique de viure ainſi comme tu ferois en la preſence, & à la veuë de quelque homme de bien, toutesfois ie me contente, que tu faces tout ce que tu feras, comme ſi quelqu'vn te regardoit. La ſolitude ne nous met que maux en la fantaſie. Mais quād tu auras ſi biē profité, que tu puiſſes porter reuerē-

Tous eſprits ne ſe corrigēt point par vn meſme remede, ains ſe faut accommoder à leurs aages & humeurs.

La rougeur en vn ieune hōme promet quelque choſe de bon.

Nature ſe cōtente de peu & de

Pour le bien de l'ame il eſt bon de s'imaginer quelque grauetemoin, & de reſpect, preſent à nos actions & penſees.

car

ce à toy-mesmes, tu pourras donner congé à ce pedagogue. Ce pendant garde toy sous l'authorité de quelqu'vn: soit Caton, soit-ce Scipion, ou Lelius, ou autre, à l'arriuee duquel les plus meschans voudroyent couurir leurs vices, iusqu'à tant que tu te seras rendu tel, que tu n'oseras plus pecher deuant toy. Quand tu auras gaigné ce point-là, & que tu cõmenceras de porter quelque reuerence à toy-mesmes ie commenceray de te permettre ce que Epicure conseille. Lors qu'on te cõtraindra de te trouuer en quelque assemblee, retire toy principalement dedans toy mesme. Il est bon que tu sois dissemblable à plusieurs. Et lors que tu ne pourrois auec asseurance sortir hors de toy, prends garde à tous. Il n'y a pas-vn qui ne soit plus content d'estre auec quelque autre que ce soit, qu'auec soy. Lors qu'on te contraindra de te trouuer en quelque grande assemblee, sur tout retire toy dedans toy-mesme, si tu es homme de bien, si tu es homme paisible, & modeste. Autrement il faut que tu sortes hors de toy, pour te ietter dans l'assemblee. Car estant là, tu es fort pres d'vn mauuais homme.

Les plus vicieux mesmes ont honte de manifester leurs vices deuant iceux.

Qui ne trouue bonne cõpagnie en soy, ne la trouue point ailleurs.

EPISTRE XXVI.

Qu'il n'est pas seulement vieil, ains qu'il est en decrepitude, & qu'il a encor l'esprit vif & gaillard, exempt de toute crainte de mort.

IE te disois n'agueres, que i'estois à la veuë de ma vieillesse: mais ie crains maintenant que ie n'aye laissé ma vieillesse derriere moy, vn autre nom est desia plus propre à ceste aage, & à ce propos. Parce que vieillesse est le nom d'vn âge lassé, & non pas cassé: tu me peux mettre au nombre de ceux qui sont en decrepitude, & qui touchent aux extremités de leur vie. Toutesfois ie me resiouys auec toy, de ce que ie ne sens en mon ame aucune incommodité de mes ans, encor bien que i'en sente en mon corps. Il n'y a que les vices, & ce qui seruoit aux vices qui soit enuieilly. L'esprit est gaillard, & se resioüist qu'il n'ait que peu d'affaires à desmesler auec le corps: Il s'est deschargé d'vne grande partie de son fardeau, il s'en esioüit, & soustiẽt qu'il n'est pas vieil. Il dit que c'est la fleur de son aage. Ie suis bien aise de le croire, & le voir iouyr de ce bien-là. Ie prens plaisir d'entretenir mes pensees, & discourir en moy-mesmes, dequoy ie suis redeuable à la Philosophie, dequoy à ma vieillesse, de la tráquillité, & de la modestie de mes mœurs, & d'esplucher soigneusemẽt que c'est que ie ne puis ou que ie ne veux pas faire, & si ie ne puis quelque chose que ie ne vouluſſe point faire. Car si ie ne puis rien, ie suis aise de ne le pouuoir pas. Quelle plainte puis ie faire, quelle incõmodité pourray ie sẽtir, si ce qui doit prẽdre fin est desia failli? C'est vne grãde perte, diras tu, de se veoir diminuer, & perir peu à peu, & à parler plus propremẽt, se veoir fondre. Car nous ne sommes pas tout à coup ruez & tombez à terre: nous nous descheons sans le sentir, & chasque iour nous desrobbe quelque partie de nos forces. Et quelle mort pourroit estre meilleure, que de tõber auec la nature qui va elle mesme cercher sa fin? Pour cela ie ne dis pas qu'vn coup de poignard, ou de sortir de la vie par vne mort soudaine, soit mal. Mais parce que c'est vne belle sorte de mort, d'estre retiré doucement de ce mõde. Certainemẽt ie prẽs garde à moy, cõme si i'en debuois biẽ-tost faire l'experience, & comme si ce iour, qui doibt donner sa sentence de toute ma vie, estoit desia venu, ie parle ainsi auec moy. Ce n'est encor rien, dis-ie, ce que nous auons monstré iusqu'icy, ou de parole, ou d'effect, ce ne sont que quelques tesmoignages de nostre esprit, legers, & trompeurs, couuerts

Au prix que le corps du vertueux se casse, son ame se renforce pour se consoler en sa vieillesse.

Puisque la vie doit prendre fin, pour neant trouue-on la mort griefue & enuyeuse.

couuerts de beaucoup de couleur & d'artifice, pour ſçauoir que c'eſt que i'ay profité, i'en croiray la mort que ie feray. Par ainſi ie m'appreſte à n'auoir point de crainte à ce iour là, auquel iettant loing toutes ſubtilitez, & tous fards, ie prononceray ſi i'ay la vertu au bec, ou en l'ame, ſi toutes ces paroles iniurieuſes, que i'ay ſi ſouuent dites contre la fortune, eſtoit vne fainte, & vne maſque. Mets à part l'opinion des hommes. Car elle eſt touſiours incertaine, & prend ſouuent les choſes en bonne ou mauuaiſe partie. Mets à part tes eſtudes, & reſouuienne toy de toute ta vie. La mort donnera ſon iugement de toy. Ie veux bien dire cela, que les diſputes, les ſçauans diſcours, les beaux mots recueillis des preceptes des ſages, le docte parler, ne font point cognoiſtre la vraye force de l'ame. Car les plus paoureux ont quelquesfois la parole braue, & audacieuſe. Il ſe cognoiſtra ce que tu auras faict, lors que tu feras le dernier ſouſpir. Ie me ſoubſmets à ceſte condition là: ie n'ay pas peur de ce iugement. C'eſt ce que i'ay dit en moy-meſme, mais penſe auſſi que ie parle à toy, tu es plus ieune. Qu'y faict cela? on ne conte point les ans, il eſt incertain en quel lieu la mort t'attend. Par ainſi tu la doibs attendre en tous lieux. Ie voulois mettre fin à ceſte lettre & la main eſtoit ia toute preſte pour la clorre, mais il faut premierement faire le paquet & luy bailler ſon ſaufconduit. Prens le cas que ie ne dis point d'où ie le doibs emprunter. Tu ſçais bien du coffre de qui ie me ſerts, attẽds vn peu, & ie te payeray de ma maiſon meſme. Ce pendant Epicure m'en preſtera : lequel dit. Aduiſe ce qui doibt eſtre plus commode, ou que la mort vienne à nous, ou que nous allions à elle. Voicy comme cela s'entend, c'eſt choſe excellente d'apprendre à mourir. Penſeras tu peut eſtre que ce fut peine perduë d'apprendre, ce qu'on ne fait qu'vne fois? Mais c'eſt pourquoy il y faut ſouuent ſonger. Il faut tous les iours apprendre ce que nous ne pouuons eſſayer, ny cognoiſtre ſi nous le ſçauons. Songe à la mort. Celuy qui dit cela nous commande de ſonger à noſtre liberté. Celuy qui apprend de mourir, oublie de ſeruir. Il eſt par deſſus toutes les puiſſances humaines: & qui plus eſt, hors de toutes les puiſſances. Dequoy luy peut nuire la priſon, les gardes, & les lieux fermez, il a la porte ouuerte. Il n'y a qu'vne chaine qui nous tienne attachez, c'eſt l'amour de ceſte vie, laquelle comme il ne faut point du tout reietter, auſſi la faut il amoindrir & accourſir, afin que s'il en eſtoit quelquefois beſoing, rien ne nous retienne & n'empeſche que nous ne ſoyons touſiours preſts de faire tout ſoudain, ce qu'il faudroit quelque iour faire.

C'eſt par elle que nous eſprouuons le profit qu'auõs faict en ceſte vie.

Elle deſcouure comment nous auons veſcu.

En quel tẽps & quel lieu il la faut attendre.

La ſeule amour de ceſte vie nous empeſche de paruenir la mort.

EPISTRE XXVII.

On ne peut ſouffrir vn homme qui reprend en autruy les vices auſquels il eſt luy meſme ſubiet. Il amene vne plaiſante hiſtoire de certain Caluiſius Sabinus, & à la fin traicte quelles ſont les vrayes richeſſes.

TV me donnes conſeil, dis-tu, mais c'eſt apres que tu t'en es deſia donné, & que tu t'es corrigé. C'eſt pourquoy tu emploies maintenãt ta peine à rendre les autres meilleurs. Ie ne ſuis pas ſi eshonté de me meſler de guerir les autres, tant que ie ſeray malade. Mais cõme ſi i'eſtois couché dãs vne meſme maladerie, ie parle auec toy de nos maux communs, & te fay part des remedes que ie ſçay. Eſcoute moy donc, comme ſi ie parlois auec moy-meſmẽ. Ie te veux laiſſer entrer dans mes ſecrets, & apres que tu y ſeras receu, ie veux demander conte de ma vie à moy-meſmes. Ie crie apres moy: cõte les ans que tu as, & tu rougiras

Qui ne ſe ſçait corriger ſoy-meſme, eſt incapable de reprendre autruy.

de honte, de vouloir les meſmes choſes, que tu voulois eſtant ieune garſon, & d'auoir les meſmes deſſeins. Sur tout ſans attendre le iour de ta mort, fais que tes vices meurent pluſtoſt que toy, donne congé à ces voluptez, qui ne font que troubler l'eſprit, & qu'il te faudra vn iour cherement payer. Non ſeulement celles qui ſont à venir, mais celles qui ſont paſſees nuiſent. Or comme le remors de la conſcience ne s'en va point auec les crimes, encor qu'ils n'ayent peu eſtre decouuers quand on les commettoit: tout ainſi les voluptez deteſtables, laiſſent apres qu'elles ſont paſſees, vn faſcheux repentir. Elles ne ſont ny aſſeurees, ny durables. Et encor qu'elles ne nuiſent pas, elles s'enfuyent bien-toſt. Iette pluſtoſt tes yeux ſur quelque bien qui ſoit perdurable, & tu n'en trouueras aucun, que celuy ſeul que l'ame a trouué dans elle meſme. Il n'y a que la ſeule vertu, qui nous puiſſe donner vne ioye perpetuelle, & plaine d'aſſeurance. Et ſi quelque choſe ſe met au deuant, ce n'eſt que comme les nuees, qui volent bas, & ne peuuent vaincre la clarté du iour. Quand eſt-ce qu'on pourra iouyr de ce contentement? On ne s'arreſte pas en chemin, mais auſſi, l'on ne s'y haſte pas. Il y reſte encor beaucoup de beſoigne à faire, apres laquelle il faut que tu trauailles toy-meſmes, & que tu y employes ta peine, ſi tu veux qu'elle s'acheue. Il n'en faut point donner la charge à vn autre. Il y a bien quelque autre ſorte d'eſtude, auquel on peut bien eſtre aydé. Caluiſius Sabinus eſtoit vn homme fort riche de noſtre temps, & qui auoit vn des plus nobles, & des plus beaux biens. Ie ne vis iamais homme qui meritaſt moins ceſte bonne fortune. Il auoit ſi pauure memoire, qu'il oublioit tãtoſt le nom d'Vliſſes, ou celuy d'Achilles, & tantoſt celuy de Priam, leſquels il cognoiſſoit auſſi bien que nous cognoiſſons nos pedagogues. Il n'y eut iamais aucun vieillard ſeruant de protocole qui nommaſt plus à rebours les noms des citoyens, qu'ils forgent à plaiſir quand ils ne s'en ſouuiennent point qu'il faiſoit ceux des Troyens & des Grecs. Et toutesfois il vouloit auec tout cela qu'on l'eſtimaſt ſçauant. A ces fins il s'aduiſa d'vn chemin plus court. Il acheta des ſeruiteurs cherement, l'vn qui ſçauoit Homere ſur le doigt, vn autre qui ſçauoit Heſiode, puis neuf autres qui ſçauoient chacun vn des neuf poëtes lyriques. Il ne te faut point eſmerueiller s'ils luy couſtoient beaucoup. Car il ne les auoit pas trouuez tous appris, il les auoit fait enſeigner. Apres qu'il euſt dreſſé tout ce train, il commença d'eſtre importun à ceux qui venoyent manger auec luy, il auoit à ſes pieds ces eſclaues auſquels il demãdoit à tous cous les vers qu'il vouloit dire. Mais le plus ſouuent la moitié du vers luy eſchappoit: Satellius Quadratus, qui faiſoit meſtier d'aller ronger ces riches fols, & par eõſequent de rire, quãd ils rioyent, & ce qu'on fait auſſi ordinairement auec ces deux autres choſes, de ſe moquer d'eux, luy conſeilla que ceux qui balieroient ſa maiſon fuſſent bons grammairiens. Mais quand Sabinus luy dit qu'il n'auoit aucun de ces eſclaues, qui ne luy couſtaſt deux mille eſcus, Quadratus luy reſpondit, qu'il euſt achepté à meilleur marché autant de cabinets pour mettre ces poëtes. Toutesfois il eſtoit ſi fol de croire, qu'il ſçauoit tout ce que ceux de ſa maiſon pouuoient ſçauoir. Ce meſme Satellius commença de luy conſeiller apres, combien qu'il fuſt maladif, maigre, & desfaict, de paſſer ſon temps à lutter. Mais comme Sabinus luy euſt reſpondu, & comme pourrois-ie? i'ay aſſez à faire de viure. Ne dis point cela, dit-il, ie te prie: ne vois tu pas le grand nombre d'eſclaues forts & puiſſans que tu as? Le bon entendement ne ſe peut preſter, ny achepter, & s'il ſe pouuoit vendre, ie penſe qu'il ne ſe trouueroit aucun, qui en vouluſt achepter: & toutesfois le mauuais s'achepte tous les iours. Mais pren maintenant ce que ie te dois, & adieu. Ce ſont de grandes richeſſes qu'vne pauureté reſtreinte à la meſure & à la loy de nature. Epicure redit cela

Voluptez ou paſſees ou futures, nuiſibles.

La ſeule vertu dõne vn plaiſir perpetuel & certain.

Comparaiſon bien accommodee.

Hiſtoire facetieuſe de Cal. Sabinus, riche homme. &

Satellius Quadratus eſcornifleur & bouffon. Par laquelle il appert que les riches ignorants & ſots achepter bien cherement leur riche impertinence.

Ainſi telle maniere de gents ſe mocquẽt de ceux qu'ils mangent & pillent.

Pauureté contente eſt aſſez riche. Ce qui ne ſe peut trop ramenteuoir.

cela fort ſouuent, encore que ce ſoit en diuerſes façons. Mais on ne peut iamais aſſez dire ce qu'on ne pourroit aſſez apprendre. Il y a des perſonnes à qui il ne faut monſtrer qu'vne fois vn remede,& d'autres qu'il les leur faut mettre par force dans la teſte.

EPISTRE XXVIII.

Que ceux ne ſentent aucun ſoulagement,qui changeans de pays & de regions,portent leurs vices auec eux. Ceſt argument eſt preſque ſemblable à celuy de l'Epiſtre ſeconde.

TV penſes eſtre ſeul à qui cela ſoit aduenu, & t'en eſmerueilles comme ſi c'eſtoit quelque choſe nouuelle, qu'en vn voyage ſi long & en voyant tant de diuers pays, tu n'ayes peu perdre la triſteſſe, & la faſcherie de ton eſprit. Tu deuois changer d'entendement,& non pas d'air. Iaçoit que tu ayes trauersé la mer, pour ſi large qu'elle ſoit, iaçoit, comme dit noſtre Virgile, que la terre & les villes ſe reculent de toy, les vices te ſuyuront quelque part que tu ailles. Socrates dit à vn qui luy faiſoit vne pareille plainte. Pourquoy t'eſmerueilles tu que les voyages lointains ne te profitent de rien,quand tu y vas auec toy-meſmes?la meſme cauſe qui t'a chaſsé,te tourmente. Dequoy te peut ſeruir la nouueauté des regiõs?dequoy la cognoiſſance des villes,& des lieux eſtrãgers?ce chãgemẽt eſt du tout inutile. Veux tu ſçauoir pourquoy ceſte fuite ne t'apporte aucun bien?tu t'en-fuis quand & toy. Il faut deſcharger tout ce qui te peſe dans l'ame, tu n'auras iamais autrement plaiſir en aucun lieu. Croy que ta contenance eſt à ceſtheure pareille à celle de la deuinereſſe que deſcrit Virgile eſmeue & concitee,ayans dedãs ſoy vne impetueuſe vehemẽce d'vn eſprit qui n'eſtoit pas ſien.

La preſtreſſe taſchant ietter de ſa poictrine
La puiſſance du Dieu,comme folle chemine.

Tu cours çà & là pour chaſſer ceſte peſanteur, qui te preſſe, qui ſe rend plus faſcheuſe par l'agitation. Comme dans vn nauire la charge qui ne peut bouger d'vn lieu, donne moins d'empeſchement, & celle qui eſt mal rangee, & qui en remuant panche vers quelque coſté du nauire le faict plonger dans l'eau. Tout ce que tu fais c'eſt contre ton propre bien, & ton agitation ne nuit. Car tu ne faits que tourmenter vn malade. Mais quand tu aurois oſté ce mal hors de ton eſprit, tout changement de lieu te ſeroit agreable. En quel pays qu'on te chaſſe, en quelque coin de terre barbare qu'on te mette, tu prendras plaiſir d'y habiter. Il importe plus quel, que en quel lieu tu es venu.Et pourtant nous ne deuons attacher noſtre fantaſie à vn lieu plus qu'à l'autre. Il faut viure auec ceſte opinion. Ie ne ſuis pas nay pour vn ſeul lieu,mon pays eſt par tout le monde. Si tu cognoiſſois bien cela,tu ne t'eſmerueillerois pas,que les diuerſes regions où tu voyages,& le changement de celle qui te faſche à vn autre,ne te peuuent donner plaiſir.Car la premiere te plairoit,ſi tu faiſois eſtat que toutes fuſſent tiennes. Tu nevoyages point,tu erres,& t'eſgares:tu ne fais que ſauter d'vne place à autre, iaçoit que le biẽ viure que tu cherches,ſe puiſſe trouuer en tout lieu. Pourroit on voir rien plus tumultueux,& plein de bruit,que la ſale des plaids ? Toutesfois on y viuroit auec repos d'eſprit, ſi la neceſſité nous y contraignoit. Mais ſi on pouuoit diſpoſer de ſoy, ie m'en fuirois le plus loing que ie pourrois hors du voiſinage des plaideurs. Car comme les lieux mal ſains esbranſlent la ſanté ſi aſſeuree qu'elle ſoit,pareillemẽt il y a des choſes qui pourroyẽt eſbrãlervne bõne ame,

Pour changer d'air on ne deuient point plus ſage, ſi l'on ne quitte ſes imperfections.

Apophthegme de Socrates ſur ce propos.

Pour auoir du plaiſir en pays eſtranger, il n'y faut porter aucun vice.

6. Æneid.

Belle ſimilitude.

L'homme vertueux ſe trouue bien par tout. &

Par tout on peut bien viure. Meſme dans vne vie tumultueuſe. Laquelle toutefois il vaut mieux ſupporter que rechercher.

qui eſt en chemin de gueriſon, & qui n'eſt encor bien parfaite. Ie ne ſuis pas de l'aduis de ceux, qui ſe iettent au milieu des flots: & n'aymans qu'vne vie tumultueuſe, cõbatẽt tous les iours auec vn grand courage õntre les plus difficiles affaires. L'homme ſage fera bien de les ſuppporter: mais non pas de les rechercher. Il aymera mieux viure en paix qu'en debat. Car il n'y a pas grand profit d'auoir chaſsé loin ſes propres vices, s'il faut apres combattre contre ceux d'autruy. Trente tyrans, dis tu, eſtoyent tout à l'entour de Socrates, & ne peurent iamais flechir ſon courage. Mais que ſert il de dire, cõbiẽ il y a de maiſtres, veu que ce n'eſt qu'vne meſme ſeruitude? Celuy qui l'a meſpriſee, eſt libre au milieu d'vne trouppe de Roys, pour ſi grande qu'elle ſoit. Il eſt temps de mettre fin à ma lettre, pourueu que i'aye au preallable payé le port. Le commencement du ſalut c'eſt la cognoiſſance du peché. Il me ſemble que ces paroles d'Epicure ſont admirables. Car celuy qui ne ſçait pas s'il peche, ne veut pas ſe corriger. Il faut que tu te trouues en faute, deuant que t'amender. Outre ce qu'il en y a qui font gloire de leurs vices, Croy-tu que ceux qui mettent leurs meſchancetez au nombre des vertus, penſent à corriger leur mauuaiſe vie? C'eſt pourquoy tu te doibs reprendre toy-meſme, le plus que tu pourras: tu doibs informer contre toy-meſme. Prens premierement la perſonne d'accuſateur, & apres celle du Iuge: & en dernier lieu confeſſant ta faute demande pardon à toy-meſmes. Et quelquefois condamne toy.

Exemple de Socrates.

Fondemẽt de noſtre repos.

Pour ſe pouuoir corriger il faut ſçauoir qu'on eſt en peché.

Moyen de s'amender.

EPISTRE XXIX.

Qu'il eſt difficile que Marcellinus homme ciuil & de bel eſprit, puiſſe receuoir correction. Toutesfois qu'il n'en a point perdu l'eſperance, & qu'il eſſayera toutes choſes pour y paruenir. Il adiouſte à la fin le dire d'Epicure, que l'homme qui s'eſt adonné à la Philoſophie, ne doibt point deſirer de plaire au peuple.

TV demandes des nouuelles de Marcellinus noſtre commun amy, & deſires ſçauoir ce qu'il fait. Il ne nous vient voir gueres ſouuent, non pour autre raiſon, que pour la crainte qu'il a qu'õ luy die la verité. Il eſt toutesfois maintenãt hors de ce danger, car il ne la faut dire qu'à celuy qui la veut ouïr. C'eſt pourquoy pluſieurs ont doubté ſi Diogenes & les autres Cyniques qui ont indifferẽment, & auec vne liberté ouuerte repris tous ceux qui leur venoyent au deuãt, l'õt deu faire ainſi. Car que ſert il de tanſer les ſourds, & ceux, qui de nature, ou par maladie sõt deuenus muets? Mais pourquoy auſſi (diras-tu) eſpargneray ie les paroles? Elles ne couſtent rien. Ie ne puis deuiner, ſi ie dois porter profit à celuy que ie reprens: Mais ie ſçay bien ſi i'en admoneſte pluſieurs, que ie profiteray à quelqu'vn. Il faut tendre la main. Il ne ſe peut faire, que celuy qui entreprend beaucoup de choſes, n'en vienne à bout de quelqu'vne. I'eſtime toutesfois Lucilius mon amy, qu'vn homme de grande reputation ne doit point faire ce meſtier. Son authorité en ſeroit amoindrie, elle n'auroit point aſſez de creance à l'endroit de ceux qui prendroyent moins de correction, quand ils la verroyent raualée, & perduë. Il ne faut point dire qu'vn archer doyue quelquesfois toucher au blanc, mais qu'il peut quelquefois faillir. Ce n'eſt point art, ſi elle faict par rencontre ce qu'elle veut. La ſageſſe eſt vn art: il faut qu'elle pretende ſur quelque choſe aſſeuree & certaine: qu'elle choiſiſſe donc ceux qui pourront profiter deſſoubs elle, & qu'elle quitte ceux de qui elle aura perdu eſperance, non toutesfois qu'elle les abandonne du premier coup, & ſans auoir, ſur le deſeſpoir qu'elle en prend, eſſayé

L'homme vicieux craint ſe trouuer deuant ceux qui cognoiſſent ſon vice, & ne le peuuent celer.

Sçauoir mon s'il faut reprẽdre ceux qui ne veulent eſcouter correction.

Si vn homme de grãde qualite le doibt faire.

&

eſſayé les derniers remedes. Ie n'ay point perdu eſperance de noſtre Marcellinus, on le peut encor ſauuer, pourueu qu'on luy tende bien toſt la main. Il eſt toutesfois à craindre, qu'il ne traine à ſoy celuy qui la luy baillera. Il a vn eſprit fort eſueillé, panchant du tout ſur le vice. Ie me veux neantmoins mettre en ce danger. I'oſe bien entreprendre de luy faire cognoiſtre ſes maux. Ie ſçay bien qu'il en vſera comme de couſtume. Il fera le plaiſant, il me dira des ſornettes, qui feroyent rire vn homme qui ſeroit en deuil. Il ſe moquera premierement de ſoy meſme, & puis apres de moy. Il viendra au deuant de tout ce que ie voudray dire. Il ira rechercher tous les vices de nos ſectes. Il reprochera aux Philoſophes les penſions, que les Princes leur font, leurs amoureuſes, & leur gourmandiſe. Il m'en nommera vn, qui a eſté ſurpris en adultere, vn autre dans vn cabaret, & vn autre à la cour, & à la ſuite d'vn Roy. Il monſtrera ce beau parleur Ariſton philoſophe qui diſputoit pendant qu'on le trainoit dans ſon coche à l'esbat, car c'eſt le temps qu'il auoit choiſi pour monſtrer ce qu'il ſçauoit. C'eſt celuy duquel (quand on demanda de quelle ſecte il eſtoit) Scaurus dit : au moins n'eſt il pas Peripatetique. C'eſt de luy auſſi duquel Iulius Grecinus, homme d'excellent eſprit, quand on voulut ſçauoir ce qu'il luy ſembloit d'Ariſton, reſpondit : Ie ne le puis dire, car ie ne ſçay point ce qu'il feroit en cheminant: comme ſi on s'eſtoit enquis d'vn qui vouluſt combatre ſur vn chariot : Il me mettra incontinent ſur le nez vn tas de bateleurs, qui euſſent plus honneſtement faict, de n'auoir iamais tenu conte de la Philoſophie, que de la vendre cõme ils font. Toutesfois ie ſuis reſolu d'endurer ſes gauſſeries. Peut eſtre s'il me fait rire, que ie le feray pleurer : ou bien s'il continue ſes riſees, ie me reſiouïray, que parmy ſes autres maux, ceſte plaiſante humeur de folie luy ſoit aduenuë. Mais ceſte ioye ne dure pas longuement à ces gens là. Prens y garde. Tu les verras en fort peu de temps extremement rire & extremement recaner. I'ay deliberé de l'attaquer, & de luy faire cognoiſtre, qu'il valoit encor plus, lors qu'à l'aduis de pluſieurs il eſtoit moins eſtimé. Si ie ne puis du tout arracher ſes vices, au moins ie les arreſteray. Ils ne ſe perdront point du tout, mais ils ceſſeront pour quelque temps: & peut eſtre ſe perdront ils, s'ils ont accouſtumé de prendre intermiſſion. Il ne faut point meſpriſer cela, veu qu'aux perſonnes meſmes qui ſont griefuement malades, vn bon relaſche du mal, eſt vne eſpece de ſanté. Or pendant que ie m'appreſte à le combatre, ie te prie, toy qui peux & ſçais comprendre, d'où, & iuſques où tu es paruenu, & par là cognoiſtre encor iuſques où tu pourras paruenir, pren quelque belle façon de viure, hauſſe ton courage, fay teſte à ce que tout le monde craint, ne vueilles point compter ſur le doigt ceux qui te font peur. Celuy ne te ſembleroit il pas fol, qui craindroit toute vne troupe d'hommes, en vn lieu où tout le monde paſſe ordinairement? Tous n'ont point vn eſgal pouuoir ſur ta mort, encor que pluſieurs te menacent. Nature l'a ordonné ainſi. Vn tout ſeul te peut oſter la vie, comme vn ſeul te l'a donnee. Au reſte, ſi tu auois quelque honte, tu n'aurois quitté la derniere penſion. Mais pour mon regard ie ne me veux point monſtrer chiche à payer l'intereſt de ce que i'ay emprũté. Ie te veux ietter là ce que ie te dois: Ie n'ay iamais voulu plaire au vulgaire : Car ce que ie ſçay, le vulgaire ne le trouue pas bon. Et ce que le vulgaire trouue bon, ie ne le ſçay point. Qui eſt ce qui dit cela? demanderas tu : comme ſi tu ne ſçauois pas à qui ie commande. C'eſt Epicure. Mais tous les Peripatetiques, les Academiques, les Stoyques, les Cyniques, crieront ceſte meſme choſe, chacun de ſon coſté. Car qui eſt celuy qui puiſſe plaire au peuple, s'il ſe plaiſt à la vertu? C'eſt par des meſchans moyẽs qu'on acquiert la faueur du peuple : Il faut que tu te rendes ſemblable à eux. Ils ne t'aymeront

Cõme il faut traitter auec vn eſprit qui tourne toutes choſes en riſees.

Couſtume des goſſeurs.

Qui veut reprẽdre autrui, nommément des eſprits vifs, ne ſe doit rebuter du premier coup.

L'hõme vertueux ne ſe ſoucie de cõplaire au peuple, ni ne le craint.

La mort eſt vn paſſage commun, c'eſt dõc folie de la craindre.

On ne peut complaire au peuple & à la vertu tout enſemble.

iamais, qu'ils ne t'ayent cogneu tel. Mais il t'eſt beaucoup plus profitable de iuger, quel tu veux eſtre à ton aduis, que quel tu veux eſtre au iugement d'autruy. On ne peut gaigner l'amitié des perſonnes deshonneſtes, que par des moyens vilains. Quel profit donc t'apportera ceſte Philoſophie qu'on loüe & qu'on eſtime par deſſus toutes diſciplines, & toutes autres choſes du monde? C'eſt de vouloir pluſtoſt plaire à toy, que nō point au peuple: de peſer pluſtoſt les iugemēs & opiniōs, que de les nombrer: de viure ſans craindre ny les dieux ny les hommes, & de ſurmōter les vices, ou d'y mettre vne fin. Au demeurāt, ſi ie te voy honoré par les voix fauorables d'vn peuple, ſi quand tu viendras aux ſpectacles publiques, i'oy hauſſer vn grand cry, ſi ie voy batre des mains, ſi les ornemens des bateleurs & ioüeurs de farſes menent bruit à ton arriuee, ſi les femmes & les petits enfans te loüent par toute la ville, qui me pourroit garder d'auoir pitié de toy, ſçachant quel chemin tiennent ceux qui veulent acquerir ceſte faueur?

Quel profit apporte la Philoſophie.

EPISTRE XXX.

Il eſcrit, qu'encor que Baſſus Aufidius ſoit caſſé du corps, toutesfois auec vne ame ferme & conſtante, il n'eſt aucunement tourmenté de la crainte de la mort qui s'approche.

C'eſt choſe bien louable de combatre la vieilleſſe, & d'attendre le dernier aſſaut de pied ferme & ſans apprehenſion.

IE'Ay veu Baſſus Aufidius, ce grand homme de bien, deſia tout caſſé, combatant contre la vieilleſſe. Mais elle l'a tellement abbatu, qu'il ne ſe peut plus releuer. L'aage le tient entierement accablé de toute ſa peſanteur. Tu ſçais qu'il a touſiours eu le corps ſubiet à maladies, & tout eſſucé. Il l'a longuement entretenu, & rabillé, maintenāt il deſchet tout à coup. Tout ainſi qu'en vne nauire, qui commence de prendre eau par le fond, il eſt facile de boucher vne fente, ou deux, mais quād il ſe relaſche, & s'entr'ouure de pluſieurs endroits, on n'y peut donner aucun remede: pareillement en vn corps deſia vieil, on peut bien aucunement appuyer & ſouſtenir ſa foibleſſe, & ſon imbecilité. Mais quād toutes les ioinctures commencent à ſe desfaire & deſaſſembler, comme en vn vieux baſtiment pourry, & que quand tu en racoutres l'vne, l'autre ſe fend, il eſt temps à lors de te ſauuer, & d'eſpier par quel coſté que tu pourras ſortir. Toutesfois Baſſus noſtre bon amy a le courage encor gaillard. C'eſt la Philoſophie, qui luy apporte ce bien là, & le rend conſtant & reſolu en quelle diſpoſition que le corps ſoit. Ioyeux à la veuë meſme de la mort, ſans iamais faillir de cœur, lors meſmes qu'il defaut. Vn bon pilote faict encor aller ſon nauire, apres que les voiles ſont deſchirees: & iaçoit que l'equipage ſoit rompu, il redreſſe encor ce qui reſte, pour faire aller ſon vaiſſeau. Baſſus noſtre amy fait le ſemblable. Il void venir ſa fin auec vn viſage auſſi aſſeuré, que tu iugerois qu'il auroit trop de conſtance pour regarder la fin de quelqu'autre. C'eſt vn acte grand & genereux, Lucilius mon amy, & qu'on ne peut apprendre qu'auec beaucoup de temps, de s'en aller franchement, & ſans regret, quand ceſte heure ineuitable eſt venuë. Toutes autres ſortes de mort ſont meſlees auec quelque eſperāce. On peut guerir d'vne maladie, vn embraſement de feu s'eſteind, vne ruine poſe quelque fois doucement ceux qu'elle menaçoit d'eſtoufer, la mer a ietté ſur le bord quelques vns auec autant d'impetuoſité, qu'elle les auoit engloutis, le bourreau a ſouuent retiré le glaiue de ſur la teſte de celuy qui eſtoit condamné à mourir. Mais celuy que la vieilleſſe conduit au tombeau, ne peut auoir eſperance en aucune choſe. C'eſt elle ſeule à qui rien ne ſe peut oppoſer. Il n'y a aucune eſpece de mort plus douce, ny plus longue. Il m'eſt aduis que Baſſus ſuit ſes honneurs funebres, qu'il s'allonge dans

Comparaiſons propres.

Nous auons ceſte obligation à la Philoſophie, qu'elle nous diſpoſe fort bien à la mort.

Nous fait gayement paſſer noſtre vie.

La plus douce mort, c'eſt de vieilleſſe

dans ſon tombeau, qu'il vit encor apres ſa mort, ſuruiuant à ſoy meſmes, & qu'il endure conſtamment la ſeparation de ſon ame. Car il tient pluſieurs beaux propos de la mort. Il fait tout ce qu'il peut pour nous perſuader que s'il y a quelque douleur, & quelque crainte en elle, c'eſt par la faute de celuy qui meurt, & non point de la mort: Et qu'il y a auſſi peu de mal & de tourment en elle, comme il en y a apres elle. Certainement l'homme ſeroit auſſi fol de craindre ce qu'il ne peut ſentir, comme celuy qui craint ce qu'il ne peut ſouffrir. Se trouueroit il aucun qui penſaſt pouuoir aduenir, qu'on ſentiſt vne choſe, qui faict que iamais nous ne ſentons rien plus? D'où il s'enſuit (ce dit il) que la mort eſt tellement exempte de tout mal, qu'elle eſt hors de crainte de tout mal. Ie ſçay bien que cela a eſté ſouuent dit, mais il le faut encor dire plus ſouuent. Toutesfois quand ie liſois ces diſcours, ou que ie les oyois faire à ceux qui nioyent qu'on deuſt craindre les choſes, de la crainte deſquelles ils eſtoyent encor fort eſloignez, ils ne m'ont apporté aucun profit. Mais ceſtuy cy gaigna beaucoup ſur moy, quand ie l'ouys parler de ſa prochaine mort. Car ie te diray franchement ce qu'il m'en ſemble. Ie penſe que celuy qui eſt ſur le point de la mort, eſt plus aſſeuré & reſolu, que celuy qui en eſt aupres. D'autant que lors que la mort eſt approchee de bien pres, elle fait prendre courage à ceux meſmes qui ſont les plus ignorans, de ne vouloir point euiter ce qui eſt ineuitable. C'eſt ainſi qu'vn gladiateur, qui auoit eſté craintif durant le combat, tend le goſier à ſon aduerſaire, & adreſſe ſon eſpee, ſi elle faut d'y donner droict. Mais la mort qui eſt prochaine, & qui ne peut faillir de venir, a beſoin d'vne longue conſtance de courage, qu'on ne void qu'en peu de perſonnes, & qui ne peut eſtre prattiquee, que par vn homme ſage. C'eſt pourquoy ie prenois vn extreme plaiſir de l'ouyr, comme s'il euſt voulu prononcer vne ſentence contre la mort, & faire iugement de ſon naturel, cõme l'ayant de bien pres cogneuë. Ie penſe que tu donnerois encor plus de foy & plus de creance à quelqu'vn qui ſeroit reſuſcité, & qui te raconteroit comme l'ayant eſſayé, qu'il n'y a aucun mal en la mort. Or quel eſtonnement, & quel troublemẽt d'eſprit elle porte à ſon arriuee, ceux te le pourroyent certainement dire, qui ſe ſont approchez d'elle de bien pres, qui l'ont veuë venir, & l'ont receuë. Tu peux au vray compter au nombre de ceux là, Baſſus qui n'a peu trouuer bõ que nous fuſſions trompez. Il dit que celuy qui craint la mort, eſt auſſi fol, comme celuy qui craint la vieilleſſe. Car comme la vieilleſſe ſuit l'adoleſcente, ainſi la mort ſuit la vieilleſſe. Celuy n'a pas voulu viure, qui n'a pas voulu mourir. Parce qu'on nous a donné la vie ſous ceſte condition, qu'il nous faut mourir: C'eſt là où tout le monde va. C'eſt folie de la craindre, parce qu'on attend les choſes certaines, & qu'on craint les doubteuſes. La mort a vne neceſſité iuſte, & inuincible. Qui eſt celuy qui ſe puiſſe iuſtement plaindre d'eſtre ſubiet à vne condition, de laquelle pas vn n'eſt exempt? Car la principale partie de l'equité, c'eſt l'egalité. Mais ce ſeroit peine perduë de vouloir deffẽdre la cauſe de nature, qui n'a pas voulu nous rendre ſubiets à autre loy, qu'à celle qu'elle eſt ſubiete. Elle aneãtit tout ce qu'elle fait, & ce qu'elle a aneanti, elle le raſſemble derechef. S'il aduient à quelqu'vn que la vieilleſſe le mette doucement dehors, ſans l'arracher tout ſoudain de la vie, mais l'en retire peu à peu, ne doit il pas rendre graces à tous les Dieux, qu'apres s'eſtre ſaoulé de viure, il eſt paruenu au repos neceſſaire à l'homme, & agreable à vne perſonne laſſe? Tu en vois quelques vns qui deſirent la mort, voire auec plus de deuotion qu'on ne ſouhaite la vie. Ie ne ſçay leſquels de ceux-la nous dõnent plus de courage, ou ceux qui appellent la mort, ou bien ceux qui l'attendẽt auec vn viſage ioyeux & conſtant. Car l'vn procede quelquefois d'vne rage, & d'vn de

Il n'y a nul mal en la mort, fors celui qui ſe donne le mourãt. &

La repetition de ce propos eſt vtile.

Ceux qui ſont ſur le pas de la mort, ont plus de reſolution que ceux que elle menace encor: car

Elle renforce l'homme pour ſe diſpoſer à ce qu'il ne peut euiter. mais

Ceſte conſtãce ne ſe pratique ſinon par le ſage.

Si quelqu'vn reſuſcitoit, il teſmoigneroit qu'il n'y a point de douleur en la mort. ainſi

C'eſt vne egale folie, craindre la mort, & craindre la vieilleſſe: pour ce que elles s'entreſuyuẽt, &

Nous viuons à conditiõ de mourir: ioint qu'il ne faut craindre que les choſes douteuſes.

Qui meurt de vieilleſſe, en doit rendre graces à Dieu.

La mort qui vient de vieilleſſe eſt le repos d'vne perſonne: &

Pour l'accepter auec gayeté de cœur, il la faut preuoir de lõgue main.

d'vn deſpit ſoudainement conceu, & l'autre d'vne tranquilité d'eſprit, & d'vn iugement certain. Il s'en trouue bien quelqu'vn, qui de cholere & de fureur court à la mort: mais aucun ne l'embraſſe ioyeuſement, que celuy qui s'y eſt preparé de long temps auparauant. Ie confeſſe donc, que ie ſuis venu bien ſouuent, & pour beaucoup d'occaſions, voir ceſt homme, qui m'eſt ſi cher, pour ſçauoir ſi ie le trouuerois en meſme reſolution: & ſi les forces de ſon ame ſe diminueront auec celles du corps. Mais elles luy croiſſoient touſiours, comme on void la ioye paroiſtre au viſage de ceux, qui ioüent à la courſe du cheual, quand ſur la

Raiſons, qui fortifiẽt l'hõme en l'article de la mort.

ſeptieſme carriere ils s'approchent de la palme & du prix. Il diſoit, ſuiuant les enſeignemens d'Epicure, premierement qu'il eſperoit qu'il ne ſentiroit aucune douleur en ce dernier ſouſpir, toutesfois s'il en y auoit, il ſe conſoloit qu'elle ſeroit fort courte. Car auſſi vne douleur, qui ſeroit fort grande ne pourroit longuement durer. Au reſte qu'il ſeroit ſoulagé de ſe reſſouuenir, ſur le point de la ſeparation de l'ame d'auec le corps, que ſi elle ſe faiſoit auec paſſion & tourment, qu'apres ceſte douleur, il n'en ſentiroit iamais plus. Qu'il ne doutoit point que l'ame de ce vieux corps, ne ſe tint ſur le bord des leures, & qu'il n'y faudroit point guere grande ſecouſſe pour l'en tirer dehors. Il faut quelquesfois eſteindre le feu qui s'eſt pris à vne forte & puiſſante matiere auec de l'eau, & quelquefois auec la ruine meſmes de l'edifice. Celuy à qui l'on oſte la viande & les viures, tombe de luy meſme. Ie pren grand plaiſir d'ouyr ces propos, Lucilius, non point comme choſe nouuelle, mais comme eſtant conduit ſur la choſe meſme, pour la mieux comprendre. Et quoy? n'en ay ie pas ouy parler d'autres, qui ſe ſont eux meſme oſté la vie? ouy, & moy meſme ie l'ay veu. Toutesfois ie priſe beaucoup plus ceux qui vont à la mort ſans porter haine à la vie, & qui la reçoyuent ſans

Le mal qu'on ſent en la mort vient de l'apprehenſiõ d'icelle.

l'attirer par violence. Il diſoit d'auantage, que le tourment que nous ſentions, c'eſtoit par noſtre faute, parce que nous tremblons de peur, lors que nous penſons que la mort s'approche de nous. Mais dites moy, qui eſt celuy, de qui la mort ne ſoit prochaine, & preſte en tous lieux, & à tous moments? Conſiderons encor, dit il, ſi lors qu'il nous ſemble que quelque occaſion de mort s'approche de nous, combien il en y a d'autres plus prochaines qu'on ne craint

Cauſes de noſtre crainte, qu'elles.

point? Vn ennemi menaçoit quelqu'vn de le faire mourir. Mais l'indigeſtion de ſon mauuais eſtomach a gagné le deuant. Si nous voulons faire difference des cauſes de noſtre crainte, nous trouuerons qu'il en y a quelques vnes qui ſont vrayes, & quelques autres qui ſemblent l'eſtre. Nous ne craignons point la mort, mais l'apprehenſion de la mort, parce que nous en ſommes autant eſloignez, comme l'apprehenſion en eſt reculee: parquoy s'il faut craindre la mort, il la faut touſiours craindre. Car quel temps y a il qui ſoit hors du pouuoir de la mort? Mais ie deurois craindre que ces longues Epiſtres ne te fuſſent autant ennuyeuſes que la mort. C'eſt pourquoy i'y mettray fin. Apres toutesfois t'auoir admoneſté, que tu dois touſiours penſer à la mort, pour ne la craindre iamais.

EPISTRE XXXI.

Que la ſeule vertu eſt noſtre bien. Qu'il faut fermer les aureilles aux flateries du peuple.

I'Aduouë & recognois Lucilius pour mien. Il commence de ſe monſtrer tel qu'il auoit promis. Suy ceſt ardeur d'eſprit, auec laquelle ayant mis ſous les pieds, les biens que le commun peuple priſe tant, tu embraſſois les choſes meilleures. Ie ne veux pas que tu te rendes ny plus homme de bien, ny plus grand, que tu auois fait deſſein d'eſtre. Les fondemens que tu auois ietté occupent vne grande place. Acheue ſeulement ce que tu t'es efforcé de faire, & ne manie autre choſe que ce que tu auois mis en ta fantaſie: En ſomme tu ſeras ſage ſi tu bouches les oreilles, dans leſquelles il ne ſuffit point de mettre de la cire. Il faut bien vn bouchon plus ferme que celuy duquel on dit qu'Vlyſſes ſe ſeruit, pour celles de ſes compagnons. Ceſte voix qu'ils craignoient, eſtoit bien attrayante & flattereſſe : ce n'eſtoit point toutesfois la voix d'vn peuple. Mais celle qu'il faut craindre, ne ſort point d'vn ſeul rocher, on l'oit venir de tous les coins du monde. Tu ne ſeras pas mené par vn ſeul endroit ſuſpect de voluptez, qui nous trompent. Ce ſera par toutes les villes: fais du ſourd enuers ceux meſmes qui t'aimeront plus. Ils te ſouhaitent des maux auec vne bonne intention. Mais ſi tu veux viure heureuſement, prie les Dieux, que rien de ce qu'on te deſire ne t'aduienne. Ce n'eſt pas bien, ce que ces gens là ſouhaitent qu'il t'aduinſt. Il n'y a qu'vn ſeul bien, qui ſoit la cauſe & l'aſſeurance d'vne heureuſe vie, c'eſt de ſe fier à ſoy meſme. Mais cela ne peut aduenir, que tu ne meſpriſes le trauail, & que tu ne le mettes au rang des choſes qui ne ſont ni bien ni mal. Car il ne ſe peut faire qu'vne choſe ſoit maintenant mauuaiſe, & tantoſt bonne, ſoit maintenant legere & ſupportable, & tantoſt qu'elle face peur. Le trauail n'eſt pas vn bien. Qu'eſt ce donc qui eſt bien? le meſpris du trauail. Par ainſi ce ſeroit ſans raiſon que ie reprendrois ceux qui aiment à trauailler. Au contraire d'autant plus que ceux qui entreprennent choſes honneſtes & vertueuſes s'efforceront, & qu'ils ne voudront permettre d'eſtre vaincus, ny reprendre haleine en montant, ie les auray en admiration, & me mettray à crier: Releue toy auec plus de courage, & retien ton haleine: gagne ſi tu peux ſans la reprendre le haut de ceſte montagne. Le trauail nourrit les ames genereuſes. Il n'eſt point raiſonnable, que ſelon le premier deſir de tes parens, tu choiſiſſes ce que tu dois deuenir, & ce que tu dois entierement deſirer. Ce ſeroit vne grande honte à toy, qui as deſia eu le maniement des plus grands affaires, d'importuner les Dieux de prieres. Qu'as tu beſoin de ſouhaits? Rends toy bien heureux toy meſmes. Tu le pourras faire aiſement, ſi tu cognois que les vrays biens ſont ceux, qui ſont meſlez auec la vertu: & que les choſes des-honneſtes ſont celles qui ſont meſlees auec le vice. Tout ainſi qu'il n'y a rien qui reluiſe ſans clairté, ny rien de noir, que par le moyen des tenebres & de l'obſcurité qui l'enuironne: tout ainſi qu'il n'y a rien de chaud ſans l'aide du feu, ni rien de froid, que par le moyen de l'air: Pareillement c'eſt la compagnie de la vertu, ou du vice, qui rend les choſes honneſtes, ou vilaines. Qu'eſt ce donc que le bien? C'eſt la cognoiſſance des choſes. Qu'eſt ce que le mal? C'eſt l'ignorance des choſes. Or l'homme, qui eſt ſage, l'homme qui eſt bon ouurier, il reiettera les choſes ſelon le temps, ou les choiſira. Mais il ne craint point ce qu'il reiette, ni n'admire point ce qu'il choiſit, pourueu qu'il ait vn cœur grand & inuincible.

C'eſt choſe de dangereuſe conſequence, de preſter l'oreille aux flateurs: car

Ils nous ſouhaitent des maux ſous vne bonne intention.

Le bien des Stoiques.

C'eſt de ſe fier à ſoy meſme: &

Meſpriſer le trauail.

Le vray ſouhait, c'eſt de ſe rendre biẽheureux.

Moyen de le faire. Et quels ſont les vrays biens, & les maux.

Le ſage les reiette ou choiſit ſelon le temps.

uincible. Ie te deffens de t'abaiſſer en rien, ni de te laiſſer mettre le pied deſſus. C'eſt peu de cas de ne refuſer point la peine. Il la faut rechercher. Quel trauail donc (diras tu) ſera inutile & ſuperflu? C'eſt celuy, auquel les choſes baſſes & de peu d'importance t'appelleront. Il n'eſt point mauuais, non plus que le trauail qu'on employe aux belles choſes. Par ce que c'eſt vne conſtance de l'ame, qui ſe donne courage apres les choſes aſpres & difficiles, & qui parle ainſi: Pourquoy t'arreſtes tu? ce n'eſt point honneur à vn homme, de craindre la lueur. Il faut qu'il aille deçà & delà, afin que la vertu parfaite, ſoit vne egalité, & vne conſtance de vie, qui s'accorde en tout auec elle meſme. Ce qui ne peut eſtre ſans la cognoiſſance des choſes, & ſans l'art, par laquelle on apprend ce qui appartient aux hõmes & aux Dieux. C'eſt le ſouuerain bien, duquel ſi tu peux auoir la iouyſſance, tu commences d'eſtre leur compagnon, & n'as plus que faire de les prier. Comment (diras tu) peut on paruenir à cela? Il ne les faut point aller trouuer par l'Appennin, ou par les montagnes de Grece, par les deſerts de la Candallie, par les Syrtes, par la Scylle ou par la Charybde, leſquelles toutesfois tu as autrefois paſſees par l'appetit de la charge & gouuernemẽt d'vn petit pays. Le chemin eſt ſans danger, plein de ioye, nature meſme te l'enſeigne. Elle t'a donné des choſes, que ſi tu ne les abandonnes point, tu ne rendras eſgal à Dieu. La richeſſe ne te ſçauroit faire pareil à Dieu. Car Dieu n'a rien. Ta robbe d'eſcarlate ne le fera point: Car Dieu eſt nud. Ta renommée ne le fera pas auſſi, ni ta gloire, ni la cognoiſſance de ton nom, que tu as enuoyee en tant de pays eſtrangers: Car pas vn ne cognoiſt Dieu. Et ſi pluſieurs ont des meſchãtes opinions de luy, qui n'en ſont point pour cela punis. Ce ne ſera pas auſſi vne grande troupe de ſeruiteurs, qui portent ta litiere par les rues de la ville, & aux voyages que tu fais dehors: Car ce Dieu tres-grand & tres-puiſſant, eſt celuy qui porte toutes choſes. Ta beauté meſmes, ny tes forces ne te peuuent rendre heureux. Il n'y a rien de cela, que la vieilleſſe ne ruine. Il faut donc cercher quelque choſe, qui ne ſe puiſſe pas gaſter par le temps, à qui rien ne puiſſe donner empeſchement, & par deſſus laquelle on ne puiſſe rien ſouhaitter de meilleur. Que ſera dõc cela? C'eſt vne belle ame, qui ſoit droite, entiere, & grande. Comment la pourrois tu appeller autrement, qu'vn Dieu qui s'eſt venu loger dans vn corps humain? Ceſte ame ſe peut auſſi bien loger dans vn gentil-homme Romain, que dans vn affranchi, ou dans vn eſclaue. Qu'eſt-ce qu'vn gentil homme Romain, vn affranchi, ou vn eſclaue? ce ſont des noms que l'ambition a engendré, & que l'iniure & la tyrannie font naiſtre. On peut monter au Ciel du coing le plus bas de la terre. Leue toy donc en haut, forme toy, rends toy digne de Dieu. Mais tu ne te formeras pas tel auec de l'or, ou de l'argent. On ne peut tirer de ceſte matiere vne image ſemblable à Dieu. Souuienne toy que quand ils eſtoient propices & fauorables, ils n'eſtoient que de terre.

La vertu eſt le ſouuerain bien.

Elle fait les hommes cõpagnons des Dieux.

Non point les richeſſes. Ni les habits ſomptueux. Ni la reputation.

Ni la qualité de valets.

En ſomme nulle choſe corruptible ne rend l'homme heureux.

Mais bien vne ame pure & releuee.

Qui ſe loge indifferemmẽt es corps.

EPISTRE XXXII.

Il loüe ceux qui viuent retirez au repos d'eſprit ſans qu'on ſçache ce qu'ils font. Que nous rendrons noſtre vie plus courte par noſtre inconſtance: Il blaſme le deſir que les peres ont d'enrichir leurs enfans. Et que celuy vit en liberté, qui vit encore apres qu'il a acheué de viure.

C'eſt le fait d'vn hõme ſage ne deſirer point d'eſtre veu, & ne hanter gens de diuerſe, humeur à la noſtre.

IE m'enquiers ſoigneuſement de toy, ie demande à tous ceux qui viennent du pays où tu es, que c'eſt que tu fais, en quel lieu, & auec qui tu demeures. Tu ne me ſçaurois tromper, ie ſuis touſiours auec toy. Il te faut donc viure de telle façon comme ſi ie pouuois ouyr ce que tu fais, voire comme ſi ie le

ie le voyois. Si tu me demandes que c'eſt qui me plaiſt le plus, de ce que i'ois de toy? C'eſt que ie n'en oys rien dire: Et que la plus grande partie de ceux à qui ie m'enquiers ne ſçauent rien de ce que tu fais. Il nous peut aduenir beaucoup de bien, de ne hanter point ceux qui ſont d'autre humeur que la noſtre, & qui deſirent des choſes diuerſes à nos ſouhaits. Ie me fie bien tant de toy, qu'on ne te pourra pas deſtourner, & que tu demeureras ferme en ta reſolution: encor que tu fuſſes enuironné d'vne troupe de gens qui te ſolicitaſſent au contraire. Qu'eſt ce donc? Ie ne crains point qu'on te puiſſe changer, ie crains ſeulement qu'on t'empeſche. Car celuy qui nous retient, porte beaucoup de dommage: meſmement en ceſte vie, qui nous eſt ſi courte, laquelle nous rendons encor plus courte par noſtre inconſtance, commençant maintenant vne façon de viure, & tantoſt vne autre. Nous la taillons & la couppons en petites pieces. Haſte toy donc, Lucilius mon tres cher ami, repreſente toy de quelle viſteſſe tu t'aduancerois, ſi ton ennemi te ſuiuoit par derriere, ſi tu te craignois qu'vn homme à cheual te ſuiuiſt à la trace, & qu'il te talonnaſt de bié pres. On te ſuit, on t'a preſq; atteint, aduance le pas, ſauue toy, retire toy en quelque lieu de ſeureté. Et apres cõſidere que c'eſt vne belle choſe de pouuoir acheuer ſa vie auant que de mourir, & de regarder apres auec vne ame aſſeuree, la portion qui reſte du temps, qui conſiſte en la poſſeſſion d'vne vie heureuſe, laquelle ne ſe rend point plus heureuſe, pour eſtre plus lõgue. O quand verras tu ce temps, que tu ne te ſoucieras plus du temps, que tu ſeras en vne agreable tráquillité d'eſprit, que tu ne tiẽdras cõpte de viure encor lẽdemain, que tu ſeras du tout ſaoul d'auoir veſcu? Veux tu ſçauoir ce qui rend les hommes ſi affamez du temps aduenir? C'eſt que pas-vn n'a eu encor le ſoin qu'il deuoit auoir de ſoy. Les peres & mere t'ont ſouhaité autre choſe que tu ne deſirois. Mais moy au contraire, ie te deſire le meſpris des biens, deſquels ils te ſouhaitoyent abondance. Leurs deſirs deſrobbẽt à beaucoup de perſonnes, pour t'enrichir. Tout ce qu'ils mettront dans ta maiſon, il le faudra oſter à quelqu'vn. Ie ſouhaite que tu ayes toute puiſſance ſur toy, afin que ton ame, apres qu'elle ſe ſera tourmentee de pluſieurs vaines penſees, ſe puiſſe en fin arreſter, & deuenir conſtante, & qu'elle ſe puiſſe plaire elle-meſmes, & ayant acquis la cognoiſſance des vrais biens, en la poſſeſſion deſquels on entre auſſi toſt qu'on les a cogneus, elle n'ait aucun beſoin d'vne plus longue vie. Apres tout, celuy a ſurmonté toutes neceſſitez, il eſt congedié, il eſt libre, qui vit encor apres auoir acheué de viure.

La vie de l'homme eſt courte, & nous l'abbregeons encore par noſtre inconſtance.

Les hazards d'icelle ſont grãds: & pour viure longuement, on n'eſt point plus heureux.

Faute de ſoin fait que pluſieurs ſouhaitent lõguevie.

Durãt laquelle on ne peut eſtre vrayement libre.

EPISTRE XXXIII.

Il loue Epicure, & l'eſtime homme plein de courage. Il parle auſſi des diſcours des Stoïciens qui ſont graues & ſententieux, & qu'il ne ſe faut pas tant arreſter ſur les inuentions des anciens, qu'on ne doyue eſſayer de faire de nouueaux chemins à la vertu.

TV trouues bon que ie meſle encor parmy ces Epiſtres, comme i'ay faict en mes precedentes, quelques paroles choiſies de nos principaux Philoſophes. Ils ne ſe ſont pas amuſez apres les fleuretes des beaux mots: tous leurs eſcrits ſentent leur homme. Tu iugerois qu'il y auroit de l'inegalité, quand on pourroit remarquer vne choſe qui ſurmontaſt l'autre. Vn arbre n'eſt point admiré, ſi toute la foreſt eſt d'vne pareille grandeur. Les carmes des Poëtes, & les hiſtoires ſont pleines de ces belles paroles. Par ainſi ie ne veux point que tu penſes qu'elles ſoyent d'Epicure. Elles ſont publiques & communes à tout le monde, &

Les diſcours des Stoïques ſont graues & ſententieux: &

Plus ils ſont rares en quelqu'vn, plus auſſi ſont ils remarquables.

principalement à nous qui ſommes Stoïques. Mais on les remarque plus en luy, tant parce qu'elles y ſont rares, & clair-ſemees, & paree parce qu'on ne les eſperoit point de luy, que parce auſſi qu'on s'eſmerueille qu'vn homme qui s'eſtoit du tout addonné aux delicateſſes, euſt rien peu dire de magnanime,

Iugement de Seneque touchant Epicure.

& de courageux. C'eſt le iugement que pluſieurs font de luy. Mais quant à moy ie tiens Epicure pour homme de cœur, & de vertu, encor qu'il porte vne robbe à manches. La hardieſſe, le trauail, le courage prompt à la guerre, choit auſſi bien en l'ame d'vn Perſan, que de ceux qui ceignent plus haut leur accouſtrement. Il n'eſt donc pas beſoing que tu demandes des mots ramaſſez,& recherchez çà & là. Tout ce que les autres cueillent ailleurs par eſlite,s'entretient

Quelle eſt la doctrine des Stoïques.

& ſe void continuel dans les eſcrits des noſtres. Nous n'auons auſſi rien de parfumé,& ne trompons iamais vn achepteur, il n'en trouuera pas moins dedans, que ce qui pend pour monſtre deuant la boutique. Nous luy permettons d'en prendre du plus beau,& de tel endroit qu'il voudra.Penſes-tu que nous vueillõs choiſir à part quelques ſentences ſingulieres, d'entre vne ſi grãde abõdance que nous en auons? De qui dirons-nous qu'elles ſont:ou de Zenon, ou de Cleanthes, ou de Chryſippus,ou de Panætius,ou de Poſidonius? Nous ne ſommes pas ſous la puiſſance d'vn Roy.Chacun ſouſtient qu'il eſt à ſoy-meſmes. Mais pour leur regard,

Leſquels ſont tous bien vnis enſemble.

tout ce que dit Hermacus,tout ce que dit Metrodorus,eſt rapporté à vn ſeul.Tout ce qu'aucun de ceſte eſcole a dit,ç'a eſté par la bouche & de l'authorité d'vn ſeul. Nous ne pouuons,dis-ie,en vne ſi grande fertilité de choſes,toutes eſgales, pour tant que nous l'eſſayons,en tirer rien de choiſi.

C'eſt à faire à vn pauure à compter ſon troupeau.

En quel lieu que tu iettes l'œil,tu ne verrois rien qui ne fuſt eminent, ſi on ne le cueilloit entre choſes du tout pareilles. C'eſt pourquoy il te faut perdre l'eſperance que tu auois de pouuoir gouſter vn peu les eſprits de ces hommes excellens.

Cõme il faut conſiderer les grands perſonnages.

Il te les faut cognoiſtre entierement de bien pres;il te les faut voir d'vn bout à autre. C'eſt vne beſongne qui ſe fait,& vn ouurage qui ſe lie par les lineamẽs de ſon artifice, duquel on n'en peut rien tirer, que le reſte ne tombe en ruine. Ie ne te veux pas garder pourtant que tu ne conſideres à ton aiſe, tous les membres l'vn apres l'autre, mais que ce ſoit ſur l'homme entier. Vne femme n'eſt point belle, ſi on peut loüer ou ſa iambe ou ſon bras. Celle l'eſt dont le corps tout entier, peut en le regardant oſter l'admiration de chacune des autres parties.

Et comme choiſi leurs ſentences.

Toutesfois ſi tu en demandes, ie ne ſeray point ſi chiche enuers toy, ie t'en donneray à pleines mains. Tu les trouueras à grands monceaux eſtendues par tout,tu n'auras peine que de prendre,& non pas de les choiſir.Car elles ne tombent point en terre, elles coulent perpetuellement, & ſe tiennent iointes enſemble. Ie ne doute point qu'elles ne portent beaucoup de profit aux nouueaux apprentifs & à ceux qui n'apprenent que de la voix d'autruy. Car on apprend plus facilement

Inſtruction pour les enfans.

peu de paroles trouſſees court,& contenues comme dãs des vers. C'eſt pourquoy nous baillons des ſentences aux enfans pour les apprendre par cœur, que les

& Pour les gens d'aage

Grecs appellent *Chries*, c'eſt à dire, paroles ſententieuſes, d'autant que l'eſprit d'vn ieune enfant les peut plus aiſement conceuoir:Et d'autant auſſi qu'il ne pouroit encor faire aucun autre profit plus certain. Mais ce ſeroit honte à vn qui eſt deſia homme faict, de ramaſſer çà & là de beaux mots choiſis, & s'appuyer ſur quelque peu de paroles entendues d'vn chacun,& ne ſe fier qu'en ſa memoire. Il

C'eſt vne hõteuſe ne ſçauoir rien que par l'ayde des liures.

eſt ia temps qu'il s'appuye ſur ſoy-meſme. Il faut qu'il les diſe ; & non point qu'il les apprenne. C'eſt choſe deshonneſte à vn homme deſia vieil, ou qui s'approche de la vieilleſſe, de ne ſçauoir rien que par regiſtre. Zeno a dit cela.Et

toy

toy que dis-tu? Cleanthes a dit cela. Et toy que diras tu: Iuſqu'à quand te remueras-tu par l'ayde d'autruy? Ordonne donc, & dis quelque choſe qu'on doyue grauer en la memoire. Dis quelque beaux mots de tõ creu. Par ainſi ie penſe que ces gens-là, qui ne furent iamais autheurs, qui ne ſont que porte-paroles d'autruy, qui ſe nourriſſent ſoubs vne ombre eſtrangere, n'ont rien de genereux dans l'ame, n'ayans encor oſé rien faire de ce qu'ils auoyent par ſi long temps appris. Ils n'ont trauaillé leur memoire, que ſur les œuures d'autruy. C'eſt autre choſe ſe ſouuenir, & autre choſe ſçauoir. Se ſouuenir eſt cõſeruer ce que nous auons mis dans la memoire. Au contraire le ſçauoir eſt quand quelqu'vn rend vne choſe du tout ſienne, & qu'il ne depend point d'vn regiſtre qu'il a copié, & qu'il ne regarde point ſi ſouuent vers ſon maiſtre. Zeno dit cecy, Cleanthes dit cela. Il faut qu'il y ait difference entre toy, & ton liure. Iuſques à quand apprendras-tu? Il eſt temps d'enſeigner. Pourquoy veux-tu que i'oye ce que tu peux lire? la voix viue (dit-il) profite beaucoup. Ouy mais non pas celle qui prend ſon honneur des paroles d'autruy, & qui eſt recitee comme par vn ioüeur de farces: Ioint que ceux cy qui ne font iamais rien d'eux-meſmes, premierement ils ne font que ſuiure les premiers en vne choſe, en laquelle il n'y a pas vn, qui n'ait quitté les premiers: en ſecond lieu ils les ſuiuent en vne choſe, qui eſt encor en doubte. Or il ne ſe trouuera iamais rien de nouueau, ſi nous ſommes contens de ce qui eſt deſia trouué. Dauantage celuy qui ſuit vn autre, il ne ſuit rien, il ne trouue rien, & qui pis eſt il ne cherche rien. Quoy donc? ne ſuiuray-ie point les traces des anciens? Ie retiendray bien les vieux chemins: mais s'il s'en trouue vn qui ſoit plus pres, ie la racouſtreray. Ceux qui ont remué cela deuant nous, ne ſont point nos maiſtres, ils ne ſont que nos guides. La verité ſe monſtre à tous, elle n'eſt point encor du tout cogneuë. Il y en reſte encor beaucoup pour ceux qui viendront apres nous.

Se ſouuenir & ſçauoir, en quoy differẽt.

Pauure condition de ceux qui apprennent touſiours d'autruy.

On trouue touſiours à profiter.

EPISTRE XXXIV.

Il ſe reſiouyt d'ouyr dire ce que Lucilius fait, & ce qu'il eſcript, & ſouſtient que celuy eſt parfaictement bon, qui ne peut par aucune force ny par aucune neceſſité deuenir meſchant.

IE m'engraiſſe, ie me reſiouys, & chaſſant ma vieilleſſe, ie me rechauffe toutes les fois que i'apprẽs, ou parce que tu fais, ou parce que tu eſcris, combien (car tu as laiſſé long temps a, derriere toy le vulgaire) tu te ſurmontes toy-meſme. Si vn laboureur ſe reſiouyt de voir vn arbre qu'il a planté de ſa main, deſia preſt à porter fruict, ſi vn berger prend plaiſir de regarder la porte de ſon trouppeau, ſi pas vn ne iette les yeux ſur vn ſien nourriſſon, qu'il ne luy ſemble que la ieuneſſe de ceſtuy-là, ſoit la ſienne meſme: que penſes tu que doyuent faire ceux qui ont nourri les eſprits, & qui voyent deſia grand, & haut eſleué ce qu'ils ont formé en ſa tendre ieuneſſe? Ie t'aduouë & te tiens pour mien: tu es ma creature. Dés auſſi-toſt que ie vis ton bon naturel, ie mis la main deſſus, ie t'exhortay, ie te donnay courage, ie ne peux prendre patience à te voir cheminer mollement, ie t'eſueillois quelquefois, comme ie fais encor maintenant. Il eſt vray qu'à ceſte heure ie donne courage à vn qui court volontiers, & qui m'en donne auſſi à moy. Qu'eſt-ce (diras-tu) que ie veux dauantage? C'eſt beaucoup que cela. Ce n'eſt pas toutesfois ainſi des œuures de l'ame, comme des autres beſongnes, où le commencement vaut beſongne à

C'eſt vn grand contentement d'auoir acheminé quelqu'vn a laver-tu.

Vne partie de la vertu conſiſte au vouloir.

demy faite. La plus grande partie de la bonté, c'eſt de vouloir eſtre bon. Sçais-tu qui t'appelle bon? C'eſt vn homme parfaict, en qui on ne peut rien deſirer, qu'aucune violence & qu'aucune neceſſité ne pourroit rendre meſchant. Ie preuois que tu ſeras tel, ſi tu veux perſeuerer, ſi tu veux mettre peine, & ſi tu taſches que toutes tes actions, & tes paroles ſe reſpondent, & s'accordent enſemble, & ſoient comme forgees à meſme coin. L'ame de celuy n'eſt pas droite, de qui les actions ne s'accordent point.

EPISTRE XXXV.

La difference qu'il y a entre aymer & eſtre amy, & que pour eſtre conſtant il faut auoir auiourd'huy la meſme volonté qu'on auoit hier.

En quoy differe aymer & eſtre amy.

VAnd ie te prie auec tant d'affection, que tu vueilles eſtudier, ie fais mes affaires: Ie veux auoir vn amy: ce qui ne me peut aduenir, que tu ne perſeueres à te rendre parfait (comme tu a commencé.) Car tu m'aymes bien maintenant, mais tu n'es pas amy. Et quoy? ſont-ce choſes differentes? voire toutes diſſemblables. Celuy qui eſt amy, il eſt certain qu'il ayme, mais celuy qui ayme n'eſt point pour cela amy. Par ainſi l'amitié eſt touſiours profitable, mais l'amour eſt quelquefois pernicieuſe. Quand ce ne ſeroit pour autre raiſon, fais au moins ce profit, d'apprendre comme il faut aymer. Haſte toy donc, veu que tu peux m'apporter ce profit, & ne l'apprens à pas vn autre. I'en reçois deſia vn grand fruict, quand ie me repreſente que nous n'aurons qu'vn meſme cœur, & que toute la vigueur que i'ay perdu de mon aage, ie la recouureray du tien, encor qu'il ne ſoit guere eſloigné du mien. Toutesfois ie me veux encor reſiouyr de la choſe preſẽte. Car il nous viẽt biẽ quelque plaiſir de ceux que nous aymõs, encor qu'ils ſoyent abſens, il eſt vray que c'eſt vne ioye aſſez petite, & qui s'eſuanouyt bien toſt. Mais la veuë, la preſence, & la conuerſation a quelque volupté plus viue: meſmement quand non ſeulement vous voyez celuy que vous deſirez: mais quand vous le voyez tel que vous le deſirez. Apporte moy donc ce grand preſent de toy-meſme, & pour te haſter dauantage, conſidere que ie ſuis vieil, & que tu es mortel. Viens donques en diligence vers moy, ou pluſtoſt vers toy. Profite en vertus, & ſur toutes choſes mets peine que tu ſois ſi conſtant en ce que tu veux eſtre. Quand tu voudras eſſayer, ſi tu as rien aduancé, pren garde ſi tu veux auiourd'huy ce que tu voulois hier. Le changement de volonté donne à cognoiſtre, que l'eſprit flote en vn lieu, & ſe monſtre en vn autre, comme le vent le pouſſe. Mais ce qui eſt ferme & arreſté ne vague point. Cela aduient parfaitement à celuy qui eſt du tout ſage, & aucunement à celuy qui profite, & qui eſt deſia aduancé à la ſageſſe. Quelle difference donques y a-il entre ces deux? ceſtui-cy s'esbranle bien quelque peu, & chancelle ſans bouger de ſa place, mais l'autre ne ſe meut aucunement.

Vraye amitié, n'auoit qu'vn cœur.

Moyen de cognoiſtre ſi l'on a profité.

Marque d'eſprit qui n'a point d'arreſt.

Deux ſages Stoiques.

EPISTRE XXXVI.

Quelque ieune homme à la perſuaſion de Lucilius s'eſtoit retiré à l'eſtude de la philoſophie, dequoy pluſieurs le reprenoyent, comme touſiours les choſes bõnes deſplaiſent au plus grãd nombre des hommes. Il aduertit Lucilius d'apprendre ce ieune homme de meſpriſer ces folles reprehenſions, & de perſeuerer au deſſein qu'il a fait. Il enſeigne auſſi à ne craindre point la mort.

DOnne cœur à ton amy, pour meſpriſer hardiment ceux qui le tanſent de s'eſtre retiré au repos & à l'ombre, & de s'eſtre desfait de ſon eſtat, & lors qu'il pouuoit deuenir encor plus grand, auoir preferé la tranquilité de ſon eſprit à toutes autres choſes. Il leur fera cognoiſtre de iour en iour, qu'il a bien-fait ſes beſongnes. Ceux à qui l'on porte ceſte enuie, ne laiſſeront point de paſſer outre. Quant aux autres, les vns ſeront froiſſez, les autres tomberont par terre. La trop grande fortune ne donne que rompement de teſte. Elle ſe tourmente elle meſme, elle trouble le cerueau en mille façons, elle incite les vns à nouueaux plaiſirs, ceux cy à la tyrannie, ceux-là aux folles deſpenſes. Elle enfle des vns, & l'oſtant à d'autres, les rend effeminez & laſches. Mais il s'en trouue quelqu'vn qui la ſupporte bien. Ouy, mais c'eſt comme il porte bien ſon vin. Par ainſi il ne faut point que ceux-là te vueillent faire croire que celuy ſoit bien-heureux, qui eſt aſſiegé d'vne grand ſuite d'hommes. On court vers luy comme à vn lac, lequel en fin ils tariſſent & troublent. Ils l'appellent vn fay-neant, vn pareſſeux. Mais tu ſçais bien qu'il y a des gens qui parlent au rebours & au contraire de la verité. Ils appelloyent ceſt autre bien heureux. Et quoy? l'eſtoit il? Ie ne me ſoucie point auſſi de ce qu'il ſemble à quelques-vns qu'il ait l'eſprit trop rude & ſeuere. Ariſton diſoit, qu'il aymoit mieux vn ieune homme triſte, que ioyeux & agreable à tout le monde. Car le vin deuient ordinairement bon, ſi venant d'eſtre faict il eſt rude & aſpre, & au contraire il ne dure guere en ſa bonté, s'il eſt doux dans la cuue. Permets qu'ils l'appellent triſte, & ennemy de ſa bonne fortune. Ceſte triſteſſe ſe changera en mieux, tant plus il vieillira. Qu'il perſeuere ſeulement de ſuiure la vertu, & boire ſon ſaoul dans les ſciences liberalles, non point de celles dont il ſe faut ſeulement arrouſer: mais de celles dont il faut entierement teindre & colorer l'ame. C'eſt le temps auquel il faut apprendre. Et quoy? y a il quelque temps auquel il ne ſoit pas bon d'apprendre? Nenny. Mais comme il eſt treſ-honneſte d'eſtudier en tous aages, il eſt honneſte auſſi de n'eſtre point enſeigné en tous aages. C'eſt choſe vilaine, c'eſt vne mocquerie, de voir vn homme en ſa vieilleſſe apprendre l'alphabet. Il faut acquerir cela en ieuneſſe, & s'en ſeruir en vieilleſſe. Tu feras donc choſe qui te ſera grandement profitable, ſi tu le rends fort homme de bien. Ce ſont ces bien-faicts là, qu'on dit qu'il faut deſirer, & qu'il faut donner, & qui ſans doubte, ſont de la meilleure & de la premiere marque, & auſquels il y a autant de profit à les donner qu'à les receuoir. Apres tout il ne s'en peut plus deſdire. Il l'a promis. Or il y a moins de deſ-honneur à faire banqueroute à vn creancier, qu'à vne belle eſperance qu'on a de nous? pour payer ces deniers qu'on doibt, il ne faut au marchand que faire heureuſement ſon voyage ſur mer, & au laboureur, vne fertilité ſur les champs qu'il a couuerts, & la faueur du ciel. Mais ce que ceſtui-cy doibt, il le peut acquitter auec la ſeule volonté. La fortune n'a point de pouuoir ſur les mœurs. Il les doibt diſ-

L'homme vertueux prefere la tranquilité de ſon eſprit aux plus grãdes dignitez. car

Trop de proſperité donne tous les iours nouueaux tourmens. &

Peuſe trouue qui laſçachent bien ſupporter.

Comparaiſon d'vn eſprit triſte auec vn vin rude.

Le deuoir des ieunes c'eſt d'apprendre pour prattiquer en vieilleſſe.

Profit qui reuiẽt de la philoſophie.

poſer,& mettre peine que ſon ame puiſſe paruenir à la perfection de ſa tranquilité:lors il ne ſentira iamais qu'on luy ait rien oſté,ny rien dõné:& demeurera touſiours en meſme eſtat, de quelque coſté que les choſes tõbent.Lequel pareillemẽt encor qu'on luy donnaſt les biẽs que le vulgaire deſire, il ſera touſiours eſleué par deſſus ſes richeſſes:ou ſi quelque mauuaiſe fortune luy en rauit vne partie ou entierement tout,il n'en ſera point plus petit pour cela.S'il eſtoit nay au pays de Parthes,il auroit appris dés ſon enfance à bander vn arc. Si en Alemaigne, eſtant encor ieune garſon il ſe fuſt accouſtumé de branſler vne petite pique. S'il euſt veſcu au tẽps de nos ayeulx,il euſt appris de monter vn cheual, & d'aller frapper l'ennemy de pres.C'eſt ce que la diſcipline de ſon pays apprend & commande à vn chacun.A quoy dõc faut il que ceſtuy cy penſe:à vne choſe qui ſert & approfite cõtre toutes ſortes d'armes,& contre toutes ſortes d'ennemis:c'eſt de meſpriſer la mort:

C'eſt qu'elle deſtourne les apprehenſions de la mort.

Pas-vn ne doute,qu'elle n'ait quelque choſe de terrible en elle,& qu'elle n'eſpouante nos ames (que nature a formees en l'amour d'elles-meſme.) Il ne luy ſeroit pas beſoin de s'appreſter & de s'aguiſer à ce que l'inſtinct naturel nous pouſſe volontiers,cõme toutes perſonnes ſont appriſes à leur cõſeruation. Pas vn n'apprẽd,

On n'a que faire d'apprendre à pouuoir viure en delices.

s'il y eſtoit quelque iour forcé,de ſe ſoir a ſon aiſe & mollement ſur des roſes.Mais s'endurcit bien à cela, que la gehenne & les tourmens ne luy puiſſent rien faire dire contre ſa foy : & s'il en eſt beſoing, que tout debout, & quelquefois bleſsé, il paſſe la nuict entiere ſans dormir ſur le bord des tranchees , & ſans oſer s'appuyer ſeulement ſur ſon iauelot : parce que le ſommeil ſurprend bien ſouuent ceux qui ſe ſouſtiennent ſur quelque appuy. La mort ne traine auec elle aucune incommodité. Car il faudroit qu'il y euſt quelque choſe à laquelle elle portaſt incommodité. Mais ſi tu as ſi grand deſir d'vne plus longue vie, ſouuienne toy

Contre ceux qui deſirent viure longuement.

que rien de ce qui ſe deſrobe à nos yeux, rien de ce qui ſe cache dans le ſein de la nature (d'où il eſtoit ſorty, & d'où il en ſortira encor bien-toſt apres) ne ſe conſumera.Ces choſes là ceſſent ſeulement, & ne periſſent point. Et ceſte mort que

La mort n'eſt qu'vne interuiſſion de vie. &

nous craignons tant,que nous refuyons tant,ne faict qu'vne intermiſſiõ de vie,& ne l'oſte pas. Il viendra vn iour qui nous remettra encor à la lumiere de ce mõde. Laquelle pluſieurs refuſeroyẽt,ſi elle ne nous y remettoit auec vn oubly d'y auoir iamais eſté. Mais i'enſeigneray plus ſoigneuſement apres que tout ce qui ſemble perir,ne fait que ſe chãger.Celuy qui doibt vn iour reuenir, ne doibt point partir

Toutes choſes ſont ſubietes à vne perpetuelle viciſſitude.

auec regret. Prẽds garde au cerne qui font toutes choſes qui retournẽt dans elles meſmes,tu verras q̃ rien ne s'eſteint en ce mõde,mais que tout deſcẽd & remõte à ſon tour.L'eſté s'en va:mais l'annee apres le rameine. L'hyuer paſſe,il reuiẽdra dãs quelques mois. La nuict enſeuelit la clairté du Soleil, mais le iour la chaſſera bien toſt.Tout ce que la courſe des eſtoilles aura outrepaſsé,elle le reprẽdra.Vne partie du ciel s'eſleue inceſsãmẽt,& l'autre ſe couche.En fin i'acheueray ce diſcours,mais que i'aye encor dict ce mot, que les enfans, que les ieunes garſons, & ceux qui

Les enfans,les ieunes & les fols font hõte à ceux qui craignent la mort.

ont perdu l'entendement,ne redoutent point la mort,& que c'eſt choſe tres vilaine,ſi la raiſon ne nous peut apporter l'aſſeurance à laquelle la folie nous ameine.

EPISTRE XXXVII.

La follie eſt ſubiete à beaucoup de paſſions cruelles & ſeruiles, & la ſageſſe les chaſſe bien loin.Si tu veux rendre toutes choſes ſubietes à toy. Il te faut aſſubietir à la raiſon.

C'eſt vne grãde obligation, promettre d'eſtre homme de bien.

LE lien le plus fort qui te retient attaché pour rendre ton ame toute bonne, c'eſt que tu as promis d'eſtre homme de bien. On t'a demandé ſi tu le voulois eſtre, tu l'as iuré ſolennellement. Celuy te trompe qui dira que la guer-

re ſoit

re ſoit vne choſe douce & ſans peine. Ie ne veux pas que tu ſois trompé. Les paroles de ce tant honneſte ſerment, & celles de ceſt autre qui eſt ſi vilain, ſont toutes ſemblables, d'eſtre bruſlé, d'eſtre tué à coups de fouëts & d'eſpees. On fait iurer ceux qui ſe loüent pour mener les mains aux combats à outrance ſur l'arene du theatre, qui mangent & boiuent ce qu'ils doiuent rendre bien toſt apres auec leur ſang, d'endurer tout cela encor en deſpit d'eux: Mais le ſerment qu'on deſire de toy, n'eſt que pour ſouffrir de ta franche & libre volonté. Ceux la peuuent baiſſer les armes pour eſſayer ſi le peuple aura pitié d'eux, & s'il leur voudra ſauuer la vie: Mais tu ne les pourras point mettre bas, ny demander grace. Il faut que tu meures de bout, & ſans eſtre vaincu. Que ſert il auſſi de gagner quelque peu de iours ou d'annees? Nous naiſſons auec ceſte condition, qu'on ne nous peut ſauuer la vie: Comment donc m'aquitteray ie en ce combat? Tu ne peux point euiter les neceſſitez, mais tu les peux bien ſurmonter. Il te faut traſſer vn chemin, la Philoſophie le fera. Retire toy à elle ſi tu te veux ſauuer, ſi tu veux viure en aſſeurance, & ſi tu veux eſtre heureux. Et ce que i'eſtime encor pour vn plus grand bien, ſi tu veux eſtre libre, tu ne le peux eſtre autrement. La folie au contraire eſt choſe vile, meſpriſee, deshonneſte, ſeruile, & ſubiecte à beaucoup de cruelles paſſions. Et toutesfois la ſageſſe, qui eſt la ſeule liberté, chaſſera loing de toy tous ces maiſtres imperieux, qui te commandent ſi ſuperbement, quelquefois l'vn apres l'autre, & quelquefois tous enſemble. Il n'y a qu'vn chemin pour aller deuers elle, il eſt tout droit, tu ne le ſçaurois faillir. Marche d'vn pas certain & aſſeuré. Si tu veux que toutes choſes ſoyent ſubietes à toy, rends toy ſubiet à la raiſon. Tu pourras commander ſur pluſieurs, ſi tu permets qu'elle commande ſur toy. Tu apprendras d'elle que c'eſt, & comment tu dois commencer. Tu ne tomberas point par rencontre ſur les choſes. Tu ne me ſçaurois nommer vn ſeul hõme, qui ſçache pourquoy il a commencé de vouloir ce qu'il veut. Ce n'eſt point par aucun conſeil, c'eſt par haſard qu'il a heurté là. La fortune tombe auſſi ſouuẽt ſur nous que nous ſur la fortune. C'eſt vne grande honte, de n'aller point, ains d'eſtre pouſsé & s'eſtonnant auſſi toſt au milieu d'vne tempeſte d'affaires, demander, ho dieu, comment ſuis ie venu icy?

La Philoſophie apprend le chemin de paruenir à vraye liberté.

Pour ce faire il faut auoir la raiſon pour guide

EPISTRE XXXVIII.

Que ceux ne ſentent aucun ſoulagement, qui changeans de pays & de regions, portent leurs vices auec eux. C'eſt argument eſt preſque ſemblable à celuy de l'Epiſtre ſeconde.

C'Eſt auec raiſon que tu m'as prié de nous entr'eſcrire ſouuẽt l'vn à l'autre. La parole qui entre peu à peu dans l'ame profite grandement. Et les diſputes auſquelles on s'eſt appreſté de long tẽps auant, & preſchees en public pour les faire ouyr à tout vn peuple, ont plus de bruit & de tumulte, & ne ſe reçoiuent pas ſi familiairement. La Philoſophie n'eſt autre choſe qu'vn bon conſeil. Or il n'y a pas vn qui dõne conſeil en criãt. Toutesfois il eſt force aucunefois vſer (ſi ie le dois dire ainſi) de ces façons de preſches, & quand quelqu'vn eſt en doute de croire, il le faut contraindre. Mais quand il ne faut point ſe trauailler pour luy faire venir l'enuie d'apprendre, ains ſeulement pour l'apprẽdre. Il eſt beſoin lors de venir à ces paroles baſſes. Elles entrent plus facilement, elles y arreſtent auſſi. Il ne faut point vſer de beaucoup de paroles, mais qu'elles ſoyent pleines d'efficace. Il les faut ietter comme vne ſemence: laquelle, encor bien qu'elle ſoit petite, ſi elle tombe ſur quelque terre fertile, multiplie ſa vertu, & ce peu qui auoit eſté ſemé ſuffit pour en couurir apres pluſieurs arpens de terre. La raiſon en fait de meſmes, ſi tu la conſideres, elle n'eſt pas grande: mais elle croiſt &

Vn propos familier, bref & non elabouré eſt plein d'efficace. &

Les paroles baſſes ſont perſuaſiues & ſentent la philoſophie.

Et en prend des paroles comme d'vne ſemence.

s'augmente en ſon ouurage. Ce ſont peu de mots que l'on dit, mais ſi noſtre ame les reçoit bien, ils prennent vigueur & montent bien haut. La nature, dis-ie, des preceptes & enſeignemens eſt pareille aux ſemences. Ils profitent beaucoup, & encor qu'ils ſoyent dits en peu de paroles, il faut ſeulement qu'vne ame bien diſpoſee les rauiſſe, & les attire à ſoy. Elle en engendrera apres pluſieurs autres dans elle meſme, & en rendra beaucoup plus qu'elle n'en aura receu.

EPISTRE XXXIX.

Vn parler ordinaire eſt plus profitable, & ſert plus que les abregez & commentaires bien reliez qu'on portoit ſur ſoy. La grandeur du courage, eſt de meſpriſer les choſes grandes, & ſuiure les mediocres.

Il faut à ceux qui apprenēt, vn propos cōtinue aux doctes vn abbrege.

IE me mettray dōc en deuoir de dreſſer auec le plus d'ornement qu'il me ſera poſſible, & par abregé, les commentaires que tu me demandes: Mais pren garde que la compoſitiō commune & ordinaire ne te fuſt plus profitable, que celle qu'on appelle auiourd'huy vulgairement abregé. Anciennemēt quand nous parlions bien Latin, il s'appelloit ſommaire. Le langage ordinaire eſt plus neceſſaire à vn qui apprend, & l'abregé à celuy qui ſçait. Car ceſtuy là enſeigne, & l'autre ſert à la memoire. Mais ie t'en fourniray & de l'vn & de l'autre. Il ne faut point que tu m'en demandes ou l'vn ou l'autre des deux. Celuy eſt incogneu, qui eſt contraint de mener quelqu'vn qui le cognoiſſe. I'eſcriray donc ce que tu me demādes. Mais ce ſera à ma façon accouſtumee. Ce pendāt tu en as pluſieurs, mais ie ne ſçay point ſi leurs liures ſont bien ordonnez. Prens en tes mains l'indice des Philoſophes. Cela ſeul te contraindra de t'eſueiller. Apres que tu auras veu combien d'hommes ont trauaillé pour toy, il te prendra enuie d'eſtre mis au nōbre de ceux là. Car vne ame genereuſe a cela de bon en ſoy, qu'elle eſt aiſement pouſſee aux choſes honneſtes. Il n'y a homme d'excellent eſprit qui ſe puiſſe plaire aux choſes baſſes & vilaines. La beauté des choſes grandes les appelle & les attire à ſoy. Comme la flamme monte droit en haut, & ne peut auſſi peu s'abaiſſer & toucher la terre, comme elle ne peut auſſi s'arreſter : Pareillement noſtre ame eſt touſiours en mouuements, elle eſt d'autant plus remuante & actiue, qu'elle eſt plus ardante & impetueuſe. Mais celuy eſt heureux qui employe ceſte ardeur aux choſes meilleures. Il ſe mettra hors de la puiſſance & de la tyrannie de la fortune, il vſera de temperance en ſes felicitez, il rompra les aduerſitez, & meſpriſera ce que les autres admirent. C'eſt la vertu d'vne ame magnanime, de meſpriſer les choſes grandes: & d'aimer mieux les mediocres, que les exceſſiues. Car celles cy ſont profitables, & les autres nuiſent d'autant plus qu'elles ſont ſuperflues. C'eſt ainſi que les bleds ſe couchent par vne trop grande fertilité: c'eſt ainſi que les branches ſe rompent pour eſtre trop chargees de fruicts, c'eſt ainſi qu'vne trop grande fecondité ne peut venir à meuriſon. Il en aduient ainſi aux eſprits qui ſe perdent d'vne trop grande felicité, les forces de laquelle ils employent non ſeulement pour outrager autruy, mais pour s'offenſer eux meſmes. Quel ennemy a iamais eſté plus cruel & plus outrageux enuers aucun, que leurs voluptez meſmes ſont en l'endroit de quelques vns? à la fureur & à la folle impudicité deſquels, tu pourrois ſeulement pardōner, parce qu'ils ſouffrent ſur eux les vilainies qu'ils ont faites: & non ſans cauſe ceſte fureur les tourmente. Car il eſt force que ce deſordonné deſir depuis qu'il a ſurpaſſé la meſure & la reigle de nature, s'eſtende infiniement plus loin. Parce que le deſir naturel a ſa fin: mais les fols & vains deſirs qui naiſſent d'vn appetit deſreglé, n'ont aucune borne. L'v

L'vn enſeigne & l'autre ſoulage la memoire.

L'ame genereuſe ſe retient touſiours en haut à guiſe de la flamme.

Et neāmoins aime mieux les choſes mediocres que les exceſſiues.

Belles comparaiſons.

Les voluptez ſont le plus cruel ennemy que nous ayons.

&

ne. L'vtilité meſure ce qui luy eſt neceſſaire, mais en quel rang mets tu la ſuperfluité? Certainement ils ſe plongent ſi auant dans les voluptez, qu'apres en auoir fait vne couſtume, ils ne s'en peuuent plus paſſer, & ſe ſont rendus les plus miſerables du monde, pour eſtre paruenus finalement en ce malheur, que ce dont ils ſe pouuoyent bien paſſer, leur ſoit apres deuenu cõme neceſſaire. Auſſi ne font-ils que ſeruir à leur voluptez, au lieu d'en iouyr, & ce qui eſt le comble de tout mal, ils aiment & fauoriſent leur mal. Mais le malheur eſt venu à ſon plus haut degré, quand les choſes vilaines non ſeulement plaiſent, mais quand on ſe baigne dedans: & qu'il n'y a plus aucun lieu de remede, lors que ce qui n'eſtoit que vice, eſt deuenu couſtume.

La ſuperfluité paſſe en tel desbordemẽt, que

Ce qui n'eſtoit que vice, tourne en habitude & mal cõme neceſſaire.

EPISTRE XL.

Il reprend la façon de parler de Serapion Sophiſte, qui verſoit vn torrent de mots preſſez & pouſſez par force. Et apprend que la parole d'vn Philoſophe doit eſtre moderee & retenue comme ſa vie. On peut comparer le parler de Serapion au langage de pluſieurs qui parlent auiourd'huy au peuple, qui aiment pluſtoſt gagner quelque reputation de penſer bien dire, que d'enſeigner ceux à qui ils parlent.

IE te rends graces de ce que tu m'eſcris ſouuent. Car tu te fais voir à moy, par le ſeul moyen que tu peux. Ie ne reçois iamais aucune de tes lettres, que nous ne ſoyons tout auſſi toſt enſemble. Si nous prenons tãt de plaiſirs à voir les poutraits de nos amis abſens, parce qu'ils nous rafraiſchiſſent leut ſouuenance, & par vne conſolation tiree de leur image addouciſſent la triſteſſe que nous ſentons de leur abſence: de combien trouuerions nous leurs lettres plus agreables, qui nous portent les vrayes marques & enſeignes de noſtre amy abſent? Car la main de noſtre amy grauee ſur ſa lettre, nous repreſente ce qui nous eſtoit ſi doux & agreable à nos yeux, & le nous fait cõme reuoir. Tu m'eſcris auoir ouy le Philoſophe Serapion, quãd il fut venu au lieu où tu es, & qui eſt accouſtumé de dire haſtiuement vn grand nombre de paroles, leſquelles il ſemble ne verſer point, mais pluſtoſt les preſſer, & pouſſer par force. Car il luy en viẽt en la bouche plus qu'vn ſeul goſier & vne ſeule voix n'en pourroit deſployer. Ie ne puis trouuer bon cela à vn Philoſophe, la prononciation duquel doit eſtre auſſi modeſte que ſa vie. Certainement rien ne peut eſtre bien reglé, s'il eſt ſi haſté & precipité. C'eſt pourquoy dans Homere ceſte façon de parler eſmeuë & ſans intermiſſion, qui coule dru comme neige, eſt dõnee à l'orateur: Mais le langage gracieux, & doux comme miel coule de la bouche d'vn vieillard. Tu dois donc faire iugement que ce torrent de paroles impetueux, eſt plus propre à vn charlatan, qu'à celuy qui manie quelque affaire graue & d'importance, ou qui enſeigne. Ie ne veux pas auſſi qu'elle tombe goute à goute, non plus que ie veux qu'elle coure la poſte. Il ne faut point qu'elle tienne les aureilles ſuſpenduës, ny qu'elle les eſtourdiſſe. Car ceſte pauureté, & rareté de paroles rend l'auditeur moins attentif, par l'ennuy, qu'vne tardiueté interrompue apporte. Toutesfois on retient plus facilement ce qu'on a vn peu attendu, que ce qui vole ſans s'arreſter. D'auantage quãd les hommes ſçauans enſeignent quelques preceptes à leurs diſciples, on dit que c'eſt par maniere de tradition, mais on ne pourroit pas bailler par tradition ce qui fuit ſi viſte. En outre le langage duquel on ſe ſert pour enſeigner la verité, doit eſtre ſimple & ſans fard, mais celuy qu'on employe enuers le peuple, n'a rien de veritable: il ne taſche qu'à eſmouuoir, & attirer à ſoy par violence les aureilles

Les amis s'enrre voyent par lettres, qui ſont comme pourtraits des abſens.

Serapion ſophiſte, image d'vn vain harangueur, ou babillard.

La parole du Philoſophe ne doit eſtre moins modeſte que ſa vie.

Le parler haſtif & bruſque tient du charlatan.

Mais auſſi ne faut il pas qu'il ſoit trop peſant ou tardif: &

Celuy par lequel on pretẽd enſeigner la verité, ne veut point de fard.

d'vne

d'vne ſotte populace, qui n'a point de iugement, & qui ſe laiſſe emporter à vn langage vehement. Mais comment pourroit ce langage bien conduire vn auditeur, s'il ne peut eſtre luy meſme bien conduit? Et qui plus eſt ne faut il pas que ceſte façon de parole qu'on employe pour guerir les ames, deſcende profondement dans nous? Les remedes qu'on applique ne profitent point s'ils ne demeurent longuement ſur le mal. Au ſurplus elle a beaucoup de vanité qui ne ſert de rien, elle a plus de bruit que d'effect. Il faut appaiſer ce qui m'eſpouuente, il faut brider ce qui m'eſmeut, il faut, eſclarcir ce qui me trompe & deçoit, retrancher la folle deſpenſe, & chaſſer l'auarice. Quelle de ces choſes pourroit on faire à la haſte? quel medecin void on qui gueriſſe les malades en paſſant? Et quoy il n'y a pas ſeulement plaiſir d'ouir le bruit de ces paroles desbordees, qui roulent ſans iugement, mais comme il y a pluſieurs choſes que tu n'euſſes iamais creu ſe pouuoir faire, qu'il ſuffit de cognoiſtre: Pareillement c'eſt aſſez d'auoir ouy parler vne ſeule fois ceux qui ont tant de langage. Car qu'eſt ce qu'aucun voudroit apprendre, qu'eſt ce qu'il voudroit imiter, quel iugement voudroit il faire de l'entendemẽt de ceux, la parole deſquels eſt tellement eſmeue, & troublee, qu'elle ne ſe peut arreſter? Tout ainſi que les pas de ceux qui courent contre bas, ne ſe peuuent retenir quand il leur plaiſt, mais ayants pris vne grande ſecouſſe, auec la peſanteur du corps, ils deſcendent plus loin qu'ils ne vouloient: De meſme ceſte viſteſſe de parler n'a ny puiſſance ſur elle, ny rien qui ſoit bien ſeant à la Philoſophie: laquelle doit aſſoir grauement ſes paroles, & non pas les eſpãdre, mais cheminer doucement. Et quoy? ne pourra elle pas quelquefois ſe hauſſer & s'eſmouuoir? Pourquoy non? Mais ce ſera ſauue la dignité de ſes mœurs, laquelle ceſte trop grande, & impetueuſe violence deſpoüille du tout. Ie trouue bon qu'elle ait de grandes forces, toutesfois moderees, que ce ſoit vne eau qui coule touſiours, mais non pas vn torrent. A grand peine voudrois ie permettre à vn orateur ceſte viſteſſe de langage, qu'on ne peut retenir, qui court touſiours ſans aucune bride. Car comment pourroit vn Iuge, meſmement qui ſeroit ignorant, & nouueau à faire ſon eſtat, ſuiure la roideur de ces paroles, principalement lors ou que ſa vaine gloire, pour ſe faire eſtimer dauantage, ou que l'affection de ſon impetuoſite l'emportera? Il faut donc qu'il ne ſe haſte pas, & qu'il n'entaſſe point plus de paroles que les aureilles n'en pourront ſouffrir. Tu feras donc fort bien, ſi tu ne vois iamais ces gens là, qui s'eſtudient pluſtoſt à parler beaucoup, qu'à parler bien à propos. Ou ſi tu aimes mieux, lors qu'il en ſeroit beſoin, parler comme faiſoit P Vinicius, duquel quand on demanda de quelle façon il parloit, Aſellius reſpondit tardiuement. Car Geminus Varius dit: Ie ne ſçay pas pourquoy vous appellez ceſt homme eloquent: il ne peut ioindre trois mots enſemble. Mais pourquoy n'aimerois tu pas mieux parler comme faiſoit Vinicius? Il pourroit ſuruenir quelque ſot, lequel voyant qu'il arracheroit les mots l'vn apres l'autre comme s'il dictoit, & non comme s'il parloit, diroit ainſi: Parle, ou ne parle iamais plus. Car quant à moy ie deſire qu'vn homme de bon iugement chaſſe loin la roideur qu'auoit Haterius, qui fut l'orateur de ſon temps le plus renommé. Il parloit touſiours ſans crainte, il ne rompit iamais le filet de ſon oraiſon. Il n'auoit pas cõmencé, qu'il auoit acheué. Ie penſe toutesfois qu'il y a quelques façõs de parler, qui ſont propres à quelques natiõs, qui ne le ſont point à d'autres. Tu permettrois bien cela aux Grecs. Quand nous eſcriuons, nous mettons des points entre les mots: Et noſtre Cicero meſmes, duquel l'eloquence Romaine a pris ſa naiſſance, alloit à l'amble, & parloit doucement. Le langage Romain ſe priſe, s'eſcoute, & ſe preſente pour eſtre eſtimé. Fabianus homme excellent en

mœurs,

Il doit penetrer bien auãt à guiſe des bõs remedes.

Auec autre efficace que le babil precipité.

Ne tient rien de la Philoſophie, dont les paroles ſont graues & poſees.

Et ne ſe hauſſent point par delà ſa bienſeance.

Le parler poſé ſent ſon homme d'honneur.

Exemples.

De Venicius trop lent.

De Haterius trop roide.

De Ciceron poſé & doux.

De Fabianus facile & non trop viſte.

mœurs, & en ſon ſçauoir, & ce que ie mets le dernier, en eloquence, diſputoit pluſtoſt facilement, que viſtement, tellement que vous euſſiez dit que c'eſtoit vne facilité, & non point vne viſteſſe. Ie la ſupporteray pluſtoſt en vn homme ſage, que ie ne la deſireray, afin que ſon langage ſorte ſans empeſchement. I'ayme toutesfois mieux qu'il ſoit vn peu retardé, que s'il couroit. Mais ie te veux faire auoir ce mal en horreur, principalement, parce que cela ne te pourroit pas aduenir, que tu n'ayes du tout perdu la honte. Il faut que tu ſois effronté, & que tu ne te puiſſes entendre. Car ceſte courſe & roideur incõſideree de langage, t'apportera force choſes que tu voudrois reprendre. Cela (dis ie) ne te peut aduenir qu'il ne te face rougir de honte. Dauantage il ſe faut continuellement exercer à ceſte façon de dire, il faut quitter le ſoin de tous autres affaires pour l'employer aux paroles. Leſquelles, quand bien elles viendroient à la bouche d'elles meſmes, & qu'elles couleroient ſans aucune peine, toutesfois il les faudroit moderer. Car comme le marcher graue & modeſte, eſt conuenable à vn homme ſage, auſſi eſt bien vn parler peſant, & qui ne ſoit trop hardy. En ſomme & pour toutes ſommes, ie te commande que tu ſois tardif à parler.

Le parler bruſque & inconſidere tient de l'effronte.

Le peſant & non trop hardy, du ſage.

EPISTRE XLI.

L'argument & le ſubiet de ceſte Epiſtre eſt tout diuin. Il monſtre que Dieu eſt pres de nous, auec nous & dedans nous. Qu'il y a vn eſprit ſacré logé dans noſtre ame, qui prend garde au mal & au bien que nous faiſons. Que les biens & la richeſſe n'eſt pas ce qu'on doit loüer en l'homme, mais l'ame & la perfection de la raiſon.

IE fais vne tres-belle choſe, & qui te ſera grandemẽt profitable, ſi tu perſeueres (comme tu m'eſcris) à rendre ton ame bonne. Ce ſeroit follie d'en faire aucune priere à Dieu, veu que tu peux gagner cela ſur toy-meſme. Il ne faut point leuer les mains au ciel, ny prier le ſecretain d'vn temple, qu'il nous laiſſe approcher des aureilles d'vne image, comme ſi noſtre priere en deuoit eſtre mieux exaucee. Dieu eſt fort pres de toy, il eſt auec toy, il eſt dedans tooy. Ie te veux bien aſſeurer, Lucilius, qu'il y a vn eſprit ſainct & ſacré qui fait ſa demeure dans nous, qui prend garde & veille ſur les biens, & ſur les maux qui nous aduiennent. Ceſtuy là nous traite de la meſme façon que nous le traitons. Aucun ne peut eſtre homme de bien, ſans Dieu. Pourroit on voir aucun hõme, qui ſe peuſt releuer contre la fortune, s'il n'eſtoit ſecouru de luy? C'eſt luy qui dõne les conſeils hardis, & courageux: on ne peut pas cognoiſtre quel Dieu c'eſt, qui habite dans les hommes de bien. Toutesfois vn Dieu y habite. Si tu entres par fortune dans vn bois eſpais conſacré à quelque Dieu, peuplé d'arbres qui ſurpaſſent la grandeur accouſtumee de tous les autres, & où l'eſpeſſeur des branches qui ſe couurent les vnes les autres empeſchent qu'on ne puiſſe veoir la clairté du ciel: la hauteur de ceſte foreſt, le ſecret de ce lieu, l'horreur & l'eſtonnement de ceſte vmbre, qui eſt ſi obſcure, & ſi continuelle au milieu d'vne large compagne, te fait certainement croire qu'il y a quelque diuinité cachee. S'il ſe trouue vne profonde cauerne dans des rochers pourris & rongez, penduë à demy air, en croupe d'vne haute montagne, & que ceſt antre ſoit caué & percé profondement, non point par ouurage faict de main d'homme, mais par aucunes cauſes naturelles: Sans doute il ſaiſira ſoudain ton ame d'vne opiniõ de quelque religion. Nous portons pareillement veneratiõ à la ſource & à la teſte des grãdes riuieres: ſi quelque fleuue naiſt tout d'vn coup deſſous terre, tout auſſi toſt on luy dreſſe vn autel.

L'homme de bien eſt touſiours accompagné d'vn ſainct Eſprit, qui veille ſur ce qui luy peut aduenir, ſans lequel nul ne peut eſtre hõme de bien, ni ne pourroit contrequarrer les aſſaus de fortune.

C'eſt toutefois par vn conſeil incongneu a la ſageſſe humaine. Comparaiſons pour monſtrer que Dieu habite es choſes tares.

tel. On adore les fontaines des eaux chaudes: Et la grande profondeur, ou la tenebreuſe obſcurité de quelques eſtangs, les ont rendus ſacrez. Mais quand tu verras vn homme, que les perils ne pourroyent eſtonner, que les voluptez ne pourroyent corrompre, vn homme qui s'eſtime heureux en ſes aduerſitez, qui eſt aſſeuré au milieu des tempeſtes, qui regarde les autres mortels comme d'vn lieu haut, & qui va au pair auec les Dieux, ne luy porteras tu point reuerence? Ne diras tu pas, c'eſt quelque choſe plus grande, & plus haute que de pouuoir croire, qu'elle ſoit ſemblable à ce petit corps, où elle eſt encloſe? Vne vertu diuine eſt deſcendue ſur ceſt homme là. Il y a quelque puiſſance celeſte, qui agite ceſte ame excellente & moderee, qui meſpriſe toutes choſes comme trop baſſes pour elle, & qui ſe moque de tout ce que nous craignons, ou que nous ſouhaitons. Certainemẽt vne choſe ſi grande ne pourroit eſtre ſans vne diuinité. Par ainſi la meilleure partie d'elle eſt encor au lieu, d'où elle eſt deſcendue. Comme les rays du Soleil s'eſtendent iuſqu'en terre, & toutesfois ils ne bougent du lieu d'où ils ſont enuoyez: Pareillement ceſte ame grande & ſaincte, qui a eſté expreſſement enuoyee ça bas, pour nous faire cognoiſtre de plus pres les choſes diuines, elle conuerſe bien auec nous, mais elle demeure neantmoins attachee à ſon origine. Elle deſpend de là, elle regarde, & aſpire là. Ce pendant elle eſt parmi nous, comme la meilleure partie que nous ayons. Qu'eſt elle donc? C'eſt vne ame qui ne reluit que de ſon propre bien. Car quelle folie plus grande pourroit on voir, que de loüer vn hõme de ce qui n'eſt pas ſien? quelle faute d'entendement plus grande, que d'auoir en admiration les biens qu'on te peut oſter pour les bailler à vn autre? Les frains dorez ne font point vn cheual meilleur. Le lion reluit d'vne autre façon, quand on le manie doucement auec ſa criniere luiſante comme l'or, & quand on le cõtraint à force de le faſcher, de ſouffrir l'ornement qu'on luy met deſſus: & d'vne autre façon quand il eſt encor heriſſe & ſauuage auec ſon naturel tout entier: Car ceſtuicy, qui eſt furieux & ſauuage, & tel que nature l'a fait maiſtre, qui eſt agreable auec ceſte horreur, comme de ſa propre beauté, & qui ne peut eſtre regardé ſans crainte, eſt encor plus eſtimé, que ceſt autre qui eſt couuert de clinquant, & qui a perdu le cœur. Pas vn ne ſe doit priſer que de ce qui eſt ſien. Nous eſtimons vne vigne ſi elle a les ſermens chargez de raiſins, ſi elle fait courber en terre de leur peſanteur l'eſchalat qui la ſouſtient. Qui ſeroit celuy, qui ne la vouluſt preferer à vne vigne qui euſt les grappes & les feüilles d'or? La propre vertu d'vne vigne c'eſt la fertilité. Il faut par meſme raiſon loüer en l'homme ce qui eſt ſien. Il a vn grãd nombre de valets bien veſtus à ſon ſeruice. Il a vne belle maiſon, il ſeme beaucoup de terres, il a force deniers en banque: rien de tout cela n'eſt dedans luy, il n'eſt qu'à l'entour de luy. Il faut priſer & loüer ce qui ne luy peut eſtre oſté, ny donné. Veux tu ſçauoir ce qui appartient proprement à l'homme? L'ame, & la raiſon parfaite dans l'ame. Car l'homme eſt vn animal raiſonnable. Son bien arriue à ſa plus grande perfectiõ, s'il peut paruenir à ce point, pour lequel il eſt nay. Mais qu'eſt ce que la raiſon deſire voir en luy? vne choſe tresfacile, de viure ſelon ſa nature: Mais la commune follie des hommes, la rend difficile. Nous nous pouſſons les vns les autres aux vices. Mais comment pourroit on ramener à vne meilleure vie, ceux que pas vn ne retient, & que le peuple pouſſe & incite?

Notamment en l'homme vertueux.

Duquel l'ame recerche touſiours ſon origine.

Il ne faut eſtimer en l'homme rié que l'ame & la raiſon, laquelle ſeule cõſtitue l'homme.

Non point les ornemens externes.

Pour leſquels il n'eſt pas né.

EPISTRE XLII.

Qu'il ne faut point facilement croire que quelqu'vn ſoit homme de bien: Il en y a pluſieurs à qui la volonté & le courage ne defaut point pour eſtre meſchants, mais ſeulement la puiſſance & les moyens.

CEſtui-cy t'a deſia fait à croire qu'il eſt hõme de bien. Et toutesfois il n'eſt pas poſſible qu'en ſi peu de temps on le puiſſe deuenir, ny qu'il puiſſe cognoiſtre. Veux tu ſçauoir qui ſont ceux en ce temps, que i'eſtime gens de bien? ceux qui ſont de ce ſecond rang. Car ceſt autre ne peut naiſtre par fortune dans cinq cens ans, qu'vne fois, comme le Phenix. Or il ne ſe faut eſmerueiller, que dans vn ſi long eſpace de temps quelque choſe grande ne ſe puiſſe engendrer. La fortune en produit ſouuent de moyennes, & en aſſez grand nombre. Mais elle faict priſer dauantage les excellentes par leur rareté. Quant à ceſtui cy, il eſt encor fort eſloigné de la profeſſion qu'il fait. Et s'il ſçauoit que c'eſt qu'eſtre homme de bien il ne croiroit point qu'il le fuſt encor, & peut-eſtre perdroit il l'eſperance de le pouuoir eſtre iamais. Ouy: mais il tient les meſchans en fort mauuaiſe opinion. Les meſchans ſont bien cela auſſi, & la plus grande peine de la meſchanceté, c'eſt qu'elle deſplaiſt à ſoy-meſme & aux ſiens. Mais il a auſſi en grande haine ceux qui abuſent de la puiſſance & de l'authorité qu'ils ont en peu de temps acquiſe. Il en feroit de meſme, s'il auoit vn pareil pouuoir. Les vices de pluſieurs demeurent cachez parce qu'ils ſont foibles, leſquels ne deuiendroyent pas moins audacieux, ſi leurs forces leur ſembloyent aſſez grãdes, que ceux qu'vne grande fortune & proſperité a fait deſcouurir. Ils n'ont que faute d'inſtrumens, & de moyens de faire ſentir leur mauuaiſtié. C'eſt ainſi que ſans aucun danger on manie vn ſerpent venimeux, quand il eſt roide de froid. Il n'a pas lors perdu ſon venin, il n'eſt qu'engourdy. La cruauté, l'ambition, & la folle deſpenſe de pluſieurs, n'a faute que de fortune, pour n'oſer entreprendre autant que les plus meſchans. Tu cognoiſtras que leurs deſirs ſont pareils, ſi tu leur dõnois la puiſſance qu'ils voudroyent auoir. Tu te peux bien ſouuenir quand tu m'aſſeurois auoir toute puiſſance ſur vn certain homme, que ie te dis, que c'eſtoit vn eſprit volage & leger, & que tu ne le tenois point par le pied, tu n'en tenois que la plume. Mentis-ie? tu le tenois par la plume, laquelle il te laiſſa, & s'enfuit. Tu ſçais quels jeux apres il te fit voir, & combien de choſes il entreprit, qu'il luy fuſſent en fin tombees ſur la teſte. Il ne preuoyoit pas que par le peril d'autruy, il baſtiſſoit ſon malheur, il ne cõſideroit point la peſanteur de la charge qu'il pourſuiuoit, encor qu'elle ne fuſt point inutile. Nous deuõs donc prendre garde qu'en tout ce que nous pourſuiuons auec tant d'affection & de peine, il n'y a profit aucun, ou qu'il y a plus d'incommodité. Quelques choſes ſont du tout inutiles, & quelques autres ne meritent point qu'on les pourſuiue. Mais nous ne perçons pas ſi auant pour les bien cognoiſtre, il ſemble qu'on nous donne pour rien, ce qui couſte bien cher. On peut cognoiſtre noſtre beſtiſe en cecy, que nous penſons que ce bien ſeul ſoit proprement achepté, pour lequel nous auons deſboursé de l'argent: Et toutesfois il nous ſemble, qu'vne choſe nous eſt donnee, pour laquelle nous nous ſommes donnez nous meſmes en prix: pour des choſes que nous ne voudrions point achepter, s'il nous en falloit bailler noſtre maiſon, ou quelque plaiſant & fertile domaine: ce ſont celles qu'auec vn extreme ſouci, auec beaucoup de dangers, auec la perte de noſtre hõneur, de noſtre liberté, & du tẽps,

Deux ſortes d'hommes de bien ſelon la doctrine des Stoïques.

La rareté des choſes les fait priſer.

Combien il eſt difficile d'eſtre hõme de bien.

La meſchanceté ſe deſplaiſt à ſoy-meſme.

Pluſieurs auſſi ne ſont meſchans, pource qu'ils n'ont pas moyen de l'eſtre.

Teſmoignage de l'incertitude de noſtre iugement & de l'inconſtance humaine.

Eatãt quel'on pourſuit ſouuent des choſes eſquelles y a plus d'incõmodité que de profit.

Et que l'on faict moins d'eſtime de ſoy meſme que de toute autre choſe.

nous voulons aequerir. Tellement qu'il n'y a rien dont pas-vn tienne moins de compte, que de ſoy-meſme. Faiſons au moins en tous nos conſeils, & en tous nos affaires, ce que nous auons accouſtumé de faire, quand nous entrons en la boutique d'vn marchand, ſçachons pour quel pris il nous veut laiſſer ce que nous demandõs. C'eſt quelquefois vn grãd prix, que de ne rien payer. Ie te pourray monſtrer pluſieurs choſes, leſquelles apres les auoir acquiſes, apres les auoir receuës, nous ont raui la liberté. Nous ſeriõs encor à nous, ſi elles n'eſtoyẽt pas à nous. Penſe dõc ſouuẽt en toy-meſme à cecy, quãd il ſera queſtiõ nõ ſeulemẽt de faire ton profit, mais de fuir ton dõmage: Cela doit quelque iour perir, c'eſt vn bien eſtranger. Tu viuras auſſi bien à tõ aiſe par cy apres ſans cela, cõme tu as veſcu iuſqu'icy. Si tu l'as eu longuemẽt, tu le perds apres que tu t'en es ſaoulé. Si ce n'a pas eſté longuement, tu le perds auãt que tu l'ayes accouſtumé. Oui mais tu auras moins d'argent: tu auras auſſi moins de peine & de faſcherie. Tu auras moins de faueur & de crẽdit, tu en auras auſſi moins d'enuieux. Regarde ſoigneuſement ces choſes qui nous paſſionnent, & nous rendent furieux, & que nous pleurons tant apres les auoir perdues. Tu cognoiſtras que la perte n'en eſt point faſcheuſe, que c'eſt la ſeule opinion de la perte. Pas vn ne ſent ceſte perte, il ne la qu'en l'opinion. Celui qui a la poſſeſſion & la iouïſſance de ſoy, n'a rien perdu. Mais qui eſt celuy à qui ce bien aduienne, de pouuoir iouyr de ſoy?

L'apprehenſion de la perte nous afflige plus que la perte meſme.

EPISTRE XLIII.

On s'enquiert des actions des grands. Vne bonne conſcience ne craint point le bruit & la renommee du peuple.

Quel profit on doibt recueillir de la commune renommee.

IV demandes cõme i'ay peu ſçauoir cela, qui eſt celuy qui me peut auoir dit que tu ayes penſé ce que tu n'auois iamais deſcouuert à pas vn. C'eſt vn qui ſçait force choſes: le bruit commun. Quoy? (diras tu) ſuis-ie grãd que ie puiſſe faire leuer vn bruit parmi le peuple? Il ne faut poin que tu te meſures eu eſgard à ce lieu cy, regarde ſeulement à celui où tu demeures. Tout ce qui ſurpaſſe les choſes voiſines à luy, eſt grand au lieu où il ſurpaſſe. Car la grandeur n'a en ſoy point de meſure certaine. C'eſt la comparaiſon qui la hauſſe, ou qui la baiſſe. Vn vaiſſeau qui ſera grand ſur vne riuiere, ſera petit ſur la mer. Vn gouuernail qui ſera grand à vne nauire, ſera petit à vn autre. Tu es grand maintenant en ta prouince, encor biẽ que tu te meſpriſes toy meſme. On s'enquiert là de tout ce que tu fais, cõme tu te traittes, & cõme tu dors & on le ſçait ici. C'eſt pourquoy tu dois ſoigneuſemẽt prẽdre garde à ta façon de viure. Tu te pourras eſtimer bien heureux, quãd tu viuras au veu & ſceu de tout le monde, & quand les parois de ta maiſon te couurirõt, & ne te cacherõt point: leſquelles nous pẽſons le plus ſouuẽt eſtre baſties, nõ point tãt pour viure en aſſeurãce, que pour pouuoir pecher à couuert. Ie te diray choſe qui te fera cognoiſtre quelles ſont nos mœurs. A grand peine trouueras-tu aucun qui vueille viure laiſſant la porte de ſa maiſon ouuerte. C'eſt noſtre cõſcience, & nõ point noſtre ſuperbe, qui nous fait tenir des portiers. Nous viuõs de telle façõ que nous pẽsõs eſtre ſurpris auſſi-toſt que nous ſommes veus. Mais que ſert-il de ſe cacher, & de fuir les yeux & les aureilles des hommes? Vne bõne cõſcience eſt biẽ aiſe que tout le mõde la voye. Mais la mauuaiſe, dans vn deſert meſmes, vit touſiours en trouble & en defiance. Si ce que tu fais eſt honneſte, vn chacun le doit ſçauoir: s'il eſt vilain, que ſert-il que pas-vn ne le ſçache, puis que tu le ſçais? O que tu es miſerable, ſi tu n'as honte d'vn tel teſmoing.

La grandeur humaine n'a point de bornes, &

Mauuaiſe cõſcience ayme les cachettes, au contraire.

La bõne s'expoſe en veuë à tout le mõde.

EPISTRE

EPISTRE XLIIII.

De l'origine de la vraye nobleſſe, & qu'elle s'acquiert par la vertu & par la Philoſophie.

TV te fais derechef fort petit, & de bas lieu en parlant à moy. Tu dis que la nature t'a premierement faict grand tort, & la fortune apres, combien qu'il ſoit en ton pouuoir te tirer hors de la troupe du vulgaire & t'eſleuer en la plus haute felicité, que les hommes puiſſent auoir. S'il y a quelque autre choſe de bon en la Philoſophie, c'eſt cela, qu'elle ne regarde point de quelle race on eſt extraict. Si l'on veut auoir eſgard à la premiere origine, les hõmes ſont tous deſcendus des Dieux. Tu es gentil-homme Romain, ton bel eſprit t'a conduit à ce degré d'hõneur. Et toutesfois les quatorze rangs deſtinez au theatre pour les cheualiers, ſont clos à pluſieurs. Le ſenat ne reçoit point tout le monde. Les armees meſmes choiſiſſent auec vn grand rebut, ceux qu'elles reçoiuent, pour ſouffrir les trauaulx, & les dangers de la guerre. La bonté de l'ame s'eſtend ſur tous: nous ſommes tous nobles pour ce poinct. La Philoſophie ne reiette & ne choiſit pas-vn. Elle reluit ſur tous. Socrates n'eſtoit point deſcendu de race de ſenateurs. Cleanthes puiſoit de l'eau, & ſe loüoit pour arrouſer vn meſchant iardin. Plato n'eſtoit pas noble quand la Philoſophie le receut, ce fut elle qui l'annoblit. Pourquoy pers-tu l'eſperance de te pouuoir rendre pareil à eux? Ces hommes là ſont tes ayeulx, ſi tu te monſtres digne d'eux. Et tu te pourras monſtrer tel, ſi tu te perſuades incontinent, que pas-vn ne te peut ſurmonter de nobleſſe. Tous les hommes ont pareil nombre d'ayeulx, que nous en auons eu deuant nous. Il n'y a pas-vn duquel la naiſſance ne ſoit hors la memoire des hommes. Plato ſouſtient qu'il n'y a Roy, qui ne tire ſon origine d'vn eſclaue, & les eſclaues des Roys. Vne longue diuerſité de races a meſlé tout cela, & la fortune a renuerſé tout deſſus deſſoubs. Qui ſera doncques noble? Celuy qui de ſa nature eſt bien diſpoſé à la vertu, il ne faut regarder que cela. Autrement ſi tu me renuoyes à l'ancienneté, il n'y aura pas vn, qui ne deſcende d'vne race, deuant laquelle rien ne fuſt. Depuis la naiſſance du monde iuſqu'au temps où nous ſommes, vne entreſuitte diuerſe nous a conduits, tantoſt par des races nobles: & tantoſt par des roturieres. Les images enfumees, qui rempliſſent l'entree & la baſſe court d'vne maiſon, ne rendent point les hommes nobles. Nous ne pouuons nous attribuer la gloire de ceux qui ont veſcu par le paſsé, & ce qui a eſté deuant nous, n'eſt pas noſtre. C'eſt l'ame qui nous rend nobles, c'eſt l'ame, qui peut nonobſtant la condition de ſa naiſſance, s'eſleuer contre la fortune. Pren le cas que tu ne ſois point gentil-hõme Romain, & que tu ſois affranchi: tu peux gaigner encor ceſt aduantage, que tu ſeras ſeul libre entre ceux qui ſont noblement nais. Comment cela? diras-tu. Si tu fais difference des choſes bonnes d'auec les mauuaiſes, non point pour l'opinion du peuple. Il ne faut conſiderer d'où c'eſt qu'elles viennent, mais où c'eſt qu'elles vont. S'il y a rien qui puiſſe rendre la vie des hommes heureuſe, il ſe peut à bon droict appeller bien, car il ne peut eſtre corrompu ny conuerty en mal. Qu'eſt-ce donc en quoy l'on faut? C'eſt qu'vn chacun deſire vne vie heureuſe, & n'a que les inſtrumens au lieu d'elle, & que quand il la ſuit, c'eſt lors qu'il s'en recule. Car iaçoit que la perfection de la vie heureuſe ſoit vne ferme tranquilité & aſſeurance qui ne s'esbranle iamais, toutesfois ils ne cherchent qu'occaſions de ſoucis, & de rompement de

Auons ſe plaint ou de nature & de fortune.

Chacun a dequoy ſe contenter en ſa condition.

La vraye nobleſſe c'eſt la Philoſophie.

Non la race, mais l'ame annobliſt.

Tel roturier peut meſme eſtre ſeul libre entre les nobles.

Erreur commune en la recherche de la vie heureuſe.

teſte,& ne portent point ſeulement leur charge par le chemin d'vne vïe tres dangereuſe, mais ils la trainent auec peine. C'eſt pourquoy ils s'eſloignent dauantage de la fin de ce qu'ils deſirent, & que tant plus il prennent de peine, d'autant plus il s'empeſchent: Ils reculent en arriere. Il en aduient ainſi à ceux qui cheminent viſte dans vn labyrinthe, car la viſteſſe meſme les enfonce, & les embroüille dauantage.

EPISTRE XLV.

Il n'eſt pas beſoing de beaucoup de liures, mais des bons, & qu'en nos eſtudes nous ne deuons pas rechercher les choſes ſubtiles, ains ſeulement les vtiles & profitables.

La pluralité des liures donne du plaiſir, mais peu de profit.

IE te plains qu'il y a grande faute de liures au lieu où tu es. Il ne ſert de rié que tu en ayes beaucoup, pourueu que tu en ayes de bons. La lecture d'vn autheur certain eſt profitable, la diuerſité ne donne que plaiſir. Celuy qui veult arriuer au lieu où il va, ne doit point tenir diuers chemins, il n'en doit ſuiure qu'vn ſeul: autrement ce n'eſt point cheminer, c'eſt pluſtoſt s'eſgarer & ſe foruoyer. I'aymerois mieux, dis-tu, qu'on me donnaſt des liures, que du conſeil. De ma part ie ſuis tout preſt de t'enuoyer tous ceux que i'ay, & de foüiller tout mon eſtude. Ie me trãſporterois moy-meſmes deuers toy ſi ie pouuois, & ſi ie n'eſperois que tu fuſſes bien toſt à la fin de ta charge, i'euſſe entrepris ce voyage nonobſtant ma vieilleſſe: ſans que les dangers de Carybde & Scylla, & les fables qu'on raconte de ceſte mer, euſſent peu m'en deſtourner. Ie n'euſſe entrepris ſeulement d'y aller dãs vn vaiſſeau, ie l'euſſe pluſtoſt paſsé à nage, pour auoir ce bien de t'embraſſer, & y eſtant preſent, cognoiſtre & iuger combien le courage t'eſtoit creu. Au reſte encor que tu deſires que ie t'enuoye mes liures, ie ne m'eſtime point pour cela plus eloquẽt, que ie ne m'eſtimerois beau, ſi tu me demandois mon pourtraict. Ie ſçay que c'eſt plus d'amitié, que tu me portes, que de iugement. Et ſi tu le fais par iugement, c'eſt l'amitié qui te trompe ainſi. Mais tous tels qu'ils ſont ie te prie les lire comme ſi i'eſtois encor apres chercher la verité: ou ne la ſçachant point, la cherchant opiniaſtremẽt. Car ie ne me ſuis aſſerui à pas vn, ie ne porte le nõ d'aucune ſecte, ie donne beaucoup de creance au iugement des ſçauans hõmes, mais i'eſtime quelque peu le miẽ. Car ils ne nous ont point ſeulemẽt laiſsé des choſes ia inuẽtees, ils nous en ont laiſsé encor à rechercher: Et peut-eſtre euſsẽt-ils trouué les plus neceſſaires, s'ils ne ſe fuſſent amuſez aux inutiles. Quelques paroles pleines de cauillatiõ, & de trõperie, & les diſputes fines & ruſees, qui exercent en vain vn eſprit ſubtil, leur a fait perdre beaucoup de tẽps. Nous entrelaſſons des difficultez, nous attachõs à vn mot vne ſignification double, & apres nous y dõnõs vne ſolutiõ: Cõme ſi nous n'auions que trop de loiſir de viure, & comme ſi nous ſçauions deſia comme il faut bien mourir. Il faut pluſtoſt employer toutes les forces de noſtre ame, pour apprendre que les choſes ne nous trompent, & non point les paroles. Pourquoy me veux tu faire diſtinction de la ſimilitude des mots, pour laquelle aucun n'a iamais eſté trompé qu'en diſputant? Ce ſont les choſes qui nous trompent, apprends à les diſtinguer. Car nous prenons ſouuent le mal pour le bien. Nous ſouhaittons maintenant au contraire de ce, que nous ſouhaittions tantoſt, nos deſirs ſont contraires à nos deſirs, & nos conſeils à nos conſeils. O combien la flaterie reſſemble à l'amitié; Non ſeulement elle la reſſemble, mais qui pis eſt, elle la ſurmonte, & luy met le pied

Nous deuons ſur tout deſirer à nos amis, de les voir croiſtre en eſprit.

Il ne ſe faut point tant attacher au iugement des hõmes, qu'on n'apporte le ſien en la lecture des liures.

&

S'attacher à la ſubſtance des choſes, nõ point aux mots.

deuant

deuant. Nous la reçeuons auec les aureilles ouuertes & fauorables, elle deſcend au profond des entrailles, elle nous plaiſt parce qu'elle nous bleſſe. Enſeigne moy par quel moyen ie pourray cognoiſtre ceſte reſſemblance. Mon ennemy eſt venu deuers moy ſous le ſemblant d'vn gratieux amy. Les vices s'eſcoulent dans nous, ſous le nom des vertus. La temerité ſe cache ſous le tiltre de hardieſſe. La pareſſe eſt appellee modeſtie. L'homme ſage eſt appellé coüard. Il y a grand danger que nous ſoyõs trõpez en ces choſes, mets y quelque marque qui me les face cognoiſtre. Au demeurãt celuy à qui l'on demande s'il a des cornes, n'eſt pas ſi fol d'aller taſter sõ front, ny encor ſi ſot, & ſi deſpourueu d'entendemẽt, qu'il ne ſçache biẽ, qu'il n'en a point. Et toutesfois auec vne ſubtile ſuitte d'argumens tu luy perſuaderas cela. Ces choſes nous trompent ſans nous faire mal comme les goubelets, & les balotes d'vn bateleur, où nous prenõs toutesfois plaiſir d'eſtre trõpez. Fay que ie puiſſe cõprendre cõment cela ſe fait, parce que i'en ay perdu l'vſage. Ie dis le meſmes de ces cauillations: car de quel autre nom peux-ie appeller telles ſophiſtiqueries? Elles ne portent aucun dommage à celuy qui les ignore, ny aucun profit à celuy qui les ſçait. Si tu veux donc diſſoudre l'ambition des paroles, appren nous cecy, que celui que le peuple appelle heureux, ſur qui tant de richeſſes ſe ſont aſsẽblees, ne l'eſt point. Mais c'eſt celuy qui a tout ſon bien dans ſon ame, qui a le courage grand, & haut eſleué, & qui foule aux pieds ce que les autres admirẽt, qui ne peut voir aucun, auec qui il vouluſt eſtre chãgé, qui eſtime & priſe vn hõme de la ſeule partie qu'il eſt hõme, qui n'a point d'autre precepteur que la nature, qui ſe cõforme à ſes loix, & vit comme elle le cõmande: à qui nulle puiſſance ne pourroit faire perdre ſes biens, qui fait ſon proffit du mal cõme du bien: qui eſt certain, & reſolu en ſes iugemens, qui ne s'eſbranle, ne s'effraye de rien: qui peut bien s'eſmouuoir de quelque violence, mais non pas ſe troubler, lequel, la fortune iettãt de toute ſa puiſſance contre luy les traits les plus dommageables & pernicieux qu'elle a, peut ſeulemẽt poindre, & non pas bleſſer, & encor cela peu ſouuent. Car tous les autres traits, deſquels les hõmes ſont cõbatus, ſautellent ça & là cõme vne greſle menuë, laquelle tombant ſur les toits, craquette ſans faire mal à ceux qui ſont dãs les maiſons, & ſe fond auſſi toſt. Mais pourquoy m'amuſes tu ſi longuement en ceſte ſorte d'argument, que tu appelles toy-meſmes *pſeu-domenon*, c'eſt à dire menteur: duquel on cõpoſe tant de liures? Mais voicy toute ma vie qui me paiſt de menterie: repren la, & ſi tu es ſi ſubtil, ramene la au poinct de la verité. Elle penſe que la plus grande partie des choſes ſuperflues dont elle ſe peut paſſer, luy ſoyent neceſſaires: Et celle encor qui n'eſt pas ſuperflue, n'a point la puiſſance de rẽdre vn hõme heureux & bien fortuné. Car s'il y a quelque choſe qui ſoit neceſſaire, elle ne merite point pour cela d'eſtre incõtinent appellee bien. Mais nous raualons trop le nom du bien, ſi nous le donnons au pain, aux gateaux, & aux autres choſes ſans leſquelles on ne peut viure: Ce qui eſt bien, eſt pareillement neceſſaire: mais ce qui eſt neceſſaire, n'eſt point pour cela biẽ. Car il y a beaucoup de choſes neceſſaires, qui sõt de fort petite valeur. Il n'y a pas-vn qui cognoiſſe ſi peu la dignité du bien, qui le vouluſt rabaiſſer aux choſes qui nous font beſoin pour viure du iour au lendemain. Quoy dõc? ne voudrois tu pas employer pluſtoſt la peine, pour faire entendre à tout le monde, qu'on deſpend vne grande partie du temps à chercher des choſes ſuperflues, & que pluſieurs ont paſsé toute leur vie, ſeulement à chercher les inſtrumens de leur vie? Remarque les tous l'vn apres l'autre, & apres conſidere les tous enſemble: Il n'y en a point vn ſeul, de qui la vie ne penſe au lendemain. Quel mal y a-il en cela? diras-tu: Infiny. Car ils ne viuent point ce pendant, ils penſent comme ils deburont viure, ils remettent tout a

Deſquels la reſſemblance eſt malaiſee à cognoiſtre.

Subtilitez ſophiſtiques à quoy reſſemblent.

Quel eſt l'hõme vrayement heureux, contre l'opinion commune. &

Que c'eſt qu'il faut proprement appeller bien.

Vanité des hõmes qui remettent au lendemain les affaires.

l'aduenir. Encor que nous y prinſions garde de bien pres, la vie nous lairroit derriere. Mais pendant que nous vſons d'attentes, & de remiſes, elle court & paſſe comme ſur choſe qui n'eſt pas ſienne, & periſſant tous les iours, elle finit au dernier. Mais afin que la preſence n'excede la longueur d'vne lettre, qui ne doibt du tout emplir la main gauche de celuy qui la lit, ie remettray ceſte diſpute à vn autre iour, contre les Dialecticiens, qui me ſemblent trop ſubtils, & ne ſe ſoucier ſeulement que de former ainſi leurs argumens non cecy, mais cela.

EPISTRE XLVI.

Il loue vn liure composé par Lucilius qu'il luy auoit enuoyé.

Il y a du plaiſir à lire de bons liures, & quelle matiere il conuient choiſir pour en faire de tels.

I'Ay receu ton liure que tu m'auois promis, lequel i'ay ouuert pour le lire apres à mon loiſir, ne faiſant eſtat ſeulement que de le gouſter. Mais il m'a tellement pleu, qu'il m'a mené plus loing. Tu peux cognoiſtre par là ſi le langage en eſtoit beau. Il m'a ſemblé fort court: encor qu'il ne fuſt de mon temps, ny du tien, & que du premier rencontre il ſemblaſt eſtre de Tite Liue ou d'Epicurus. Au reſte il me retint & me rauit auec vne ſi grande douceur, que ſans pouuoir attendre dauantage, ie l'acheuay entierement de lire. Le Soleil me conuioit, la faim me preſſoit, & les nuees me menaçoyent: toutesfois ie l'auallay tout. Il ne m'a pas ſeulement donné du plaiſir, il m'a infiniement reſiouy. Mais quel eſprit auoit-il? quel courage? Ie dirois encor, quelle ardeur impetueuſe, s'il ſe fuſt arreſté, s'il ſe fuſt quelque peu apres rehauſsé. Ce n'eſtoit point impetuoſité, c'eſtoit vn ordre & vne teneur bien reglee, c'eſtoit vne compoſition d'vn homme conſtant & ſainct. Toutesfois la douceur & la bonne grace y eſtoit entremeſlee à ſon temps. Tu es du tout grand, & droict. Ie deſire que tu t'entretiennes en ceſte façon, & que tu chemines ainſi. Ie cognois que la matiere y a beaucoup aydé. C'eſt pourquoy il en faut choiſir qui ſoit fertile, qui ſoit digne de l'eſprit, & qui le puiſſe eſueiller. Ie t'eſcriray encor plus particulierement de ton liure, apres que ie l'auray repaſsé par mes mains, car ie n'en pourrois faire maintenant vn iugement aſſeuré: ce n'eſt que comme ſi ie l'auois ouy, & non pas comme ſi ie l'auois leu. Permets que ie le puiſſe bien eſplucher. Il ne faut point que tu craignes. Tu n'orras que la verité. O que tu es bien-heureux de n'auoir rien pourquoy aucun te vouluſt mentir de ſi loing, ſi ce n'eſt que quand l'occaſion de mentir nous eſt oſtee, nous vouluſſions mentir par vne mauuaiſe couſtume.

Stile louable es autheurs.

EPISTRE XLVII.

Il reprend la ſuperbe & la cruauté de quelques-vns enuers leurs eſclaues & ſeruiteurs, & loue Lucilius de ce qu'il vit familierement auec les ſiens.

Vn maiſtre noramment ſage & docte doibt eſtre affable & gracieux à ſes ſeruiteurs, de quelque condition qu'ils ſoyent.

I'Ay pris grand plaiſir d'entendre par ceux que tu enuoyes deuers nous, combien tu vis familierement auec tes eſclaues. Cela eſt digne de ta ſageſſe, cela eſt bien ſeant à ton ſçauoir. Quoy ſont-ce des eſclaues? ce ſont hommes. Sont ce des ſeruiteurs? ils ſont pluſtoſt nos compagnons. Sont-ce des eſclaues? ils ſont pluſtoſt nos bien humbles amis. Sont ce des eſclaues? Ce ſont pluſtoſt

ſtoſt nos cõpagnons du ſeruage, ſi tu veux pẽſer que la fortune a meſme pouuoir ſur nous, qu'elle a eu ſur eux. C'eſt pourquoy ie me mocque de ceux qui prennent à deshonneur de manger auec leur ſeruiteur. Pourquoy cela? Si ce n'eſtoit que par vne trop ſuperbe couſtume il faut qu'vne grande trouppe de ſeruiteurs demeurent debout à l'entour de leur maiſtre, cependant qu'il ſoupe. Il mange plus que ſon eſtomach n'en peut porter, il charge d'vne grande auidité ſon vẽtre trop enflé, qui ne luy ſert deſia plus de ventre, pour ietter dehors la viande auec plus de peine, qu'il n'auoit eu à la fourrer dedans. Cependant ces miſerables eſclaues n'oſeroyent auoir remué les leures, non point ſeulement pour dire vn mot. On faict taire à coups de baſtons tous ceux qui font bruit, ſi la toux, l'eſternuement, le ſanglot par fortune leur eſchappe, cela meſme n'eſt point exempt de coups de foüets. S'ils rompent le ſilence d'vne ſeule parole, ils en ſont rigoureuſement chaſtiez, ils paſſent la nuict entiere tout debout ſans manger, ſans parler, d'où il aduient que ceux à qui il eſt defendu de parler deuant leur maiſtre, parlent mal de leur maiſtre. Au contraire ceux, qui parloyent non ſeulement deuant leur maiſtre, mais auec eux, & auſquels on n'auoit point couſu la bouche, eſtoyent preſts à toutes heures d'eſtendre le col pour leur ſauuer la vie, & de receuoir ſur leur teſte le peril, qui menaçoit celle de leur maiſtre: Ils parloyent au milieu des banquets, & ſe taiſoyent ſur la gehenne. Dauantage on dit vn prouerbe qui n'eſt pas moins arrogant: qu'il y a autant d'ennemis qu'il y a d'eſclaues. Nous ne les auons pas pour ennemis, nous les faiſons tels. Ie ne parle point cependant de beaucoup d'autres cruautez & traictemẽs inhumains, ny de ce que nous ne nous ſeruons point d'eux cõme d'hommes, mais pluſtoſt comme de beſtes, & que quand nous ſommes aſſis pour ſoupper, l'vn torche les crachats, l'autre amaſſe ſous les tables les reliques de ceux qui ſe ſont enyurez, l'vn tranche le gibier cherement achepté, & d'vne main bien apprinſe, qu'il fait courir ſur les poictrines & les cuiſſes, ſans faillir iamais ſon coup les met habilement en pieces: Miſerable qui ne vit qu'à ce ſeul meſtier, & à decouper la vollaille, ſi celuy qui t'enſeigne à cela pour ſa volupté, n'eſtoit encor plus miſerable que celuy qui l'apprend par neceſſité. Vn autre qui luy ſert d'eſchanſon, richement veſtu d'accouſtrement de femme, combat contre ſon aage. Et ſur le point que ſa ieuneſſe paſſe, on la retarde le plus qu'on peut. Incontinent apres on l'habille en ſoldat, & luy ayant arraché le poil, l'ayant pinſeté & pelé du tout il eſt contraint de veiller toute la nuict, laquelle il deſpart à l'yurongnerie, & à la paillardiſe de ſon maiſtre: luy ſeruant d'eſtalon dans ſa chambre, & de page à la table. Ceſt autre miſerable, qui a la charge de contreroller ceux qu'on a conuiez, demeure pareillement debout toute la nuict, & attend pour remarquer qui ſeront ceux qui auront mieux flaté ſon maiſtre, qui auront mangé ou parlé plus diſſoluement, pour les rappeller encor au lendemain. Tu peux encor y adiouſter les deſpenſiers, qui ont vne ſubtile cognoiſſance du gouſt de leur naiſtre, qui ſçauent quelle viande il trouue meilleure, & celle qui luy eſt plus agreable à voir, quels mets nouueaux luy pourroyent aguiſer l'appetit, s'il ſe trouue degouſté, & qu'eſt ce qui luy pourroit eſueiller l'eſtomach pour en eſtre deſia trop ſaoul, ou qu'il auroit enuie de manger ce iour là. C'eſt auec ceux là, qu'il ſe deſdaigne de manger, il penſeroit diminuer quelque choſe de ſa maieſté, s'il faiſoit aſſoir à la table vne de ſes ſeruiteurs. Mais plaiſe aux dieux de les mieux conſeiller, puis que des eſclaues ils en font leurs maiſtres. I'ay veu demeurer tout debout deuant la porte de Calliſtus, celuy qui auoit eſté auparauant ſon maiſtre, celuy dis ie qui luy auoit fait mettre l'eſcriteau deſſus luy, & qui l'auoit expoſé en vente parmy ſes autres eſclaues, dõt

Miſerable cõdition des ſeruiteurs dont les maiſtres ſont deſeſtus, ſuperbes, inſolents, ignorants. &

Fidelité de ceux qu'on traitte benignement.

Inuectiue cõtinuee contre les maiſtres glorieux & infames.

Exemple, contraire de Claude de Ceſar, qui de ſon valet fit ſon maiſtre.

il faiſoit rebut, eſtre chaſsé dehors, pour en laiſſer entrer d'autres. Ceſt eſclaue qu'on auoit ietté dans le premier troupeau, ſur lequel le crieur public commence d'eſſayer ſa voix, luy rendit bien la pareille, il ſe moqua bien de luy à ſon tour,& ne l'eſtima pas digne d'eſtre receu ſeulement dans ſa maiſon. Le maiſtre vendit Calliſtus: mais combien plus de choſes a vendu Calliſtus à ſon maiſtre. Si tu y veux bien penſer, ne verras tu pas que celuy que tu appelles ton eſclaue, prend ſon origine d'vne meſme ſemence que toy, iouyt du meſme ciel, reſpire le meſme air, vit, & meurt de meſme façon que toy? Tu le peux auſſi bien voir quelque iour libre, comme il te peut voir eſclaue. Durant les malheurs qui aduindrent au temps de Marius, combien vit on de citoyens nais de grand & honorable lieu, qui penſoyent par le moyen & l'honneur des armes eſtre faits ſenateurs tomber en vne miſerable fortune? Elle en fit l'vn berger, & l'autre gardien d'vne pauure loge. Va donc à ceſte heure,& meſpriſe vn homme reduit à la meſme fortune, en laquelle tu peux, en le meſpriſant, tomber toy meſmes. Ie ne me veux pas ietter ſur vn grand diſcours, & diſputer comme on ſe doit ſeruir d'vn eſclaue, enuers leſquels nous ſommes trop exceſſiuement ſuperbes, cruels, & outrageux. Toutesfois voicy en ſomme la fin de ce que ie veux enſeigner: vis de la meſme ſorte auec tō inferieur, que tu voudrois que ton ſuperieur veſquit auec toy. Toutes les heures que tu penſeras, combien tu as de pouuoir ſur ton ſerf, ſouuienne toy auſſi que ton ſeigneur a pareil pouuoir ſur toy. Mais, diras tu, ie n'ay point de maiſtre. Tu es encor d'aſſez bon aage, peut eſtre en auras tu quelque iour. Ne ſçais tu pas en quel temps Hecuba commença d'eſtre en ſeruage, en quel Crœſus, en quel la mere de Darius, en quel Platon,& en quel Diogenes? vis gracieuſement auec ton ſeruiteur. Reçois le doucement à parler auec toy,à te conſeiller, & à manger auec toy. Sur ce point icy toute la bāde de ces hommes delicats criera contre moy, qu'il n'y a rien plus laſche, rien plus vilain que cela. Mais ie prendray tous ces galans ſur le faict, ie les trouueray baiſans les mains des eſclaues d'autruy. Ne voyez vous pas encor cecy, comme les anciens ont voulu deſcharger les maiſtres de toute enuie, & les eſclaues de tous outrages? Ils nommoyent les maiſtres, peres de famille, & (ce qui dure encore entre les ioueurs de farces) les eſclaues, ils les appelloyent familiers. Ils inſtituerent auſſi vn iour de feſte,auquel non ſeulement ils mangeoyent auec les eſclaues, mais qui plus eſt, ils leur permettoyent d'exercer tous actes honorables,ordonner & iuger dans la maiſon, eſtimans qu'elle fut comme vne petite republique. Et quoy? feray ie aſſeoir à ma table tous les ſeruiteurs? Nenny, non plus que toutes autres perſonnes libres. Tu te trompes ſi tu penſes que i'en vueille reietter quelques vns pour la conditiō du ſeruice moins honneſte qu'ils font, comme ce muletier, ou comme ce bouuier. Ie ne les iugeray point par les charges, & ſeruices qu'ils font, mais par les mœurs. Chacun ſe donne la façon de ſes meurs, & la fortune la ſorte du ſeruice. Permets que les vns mangent auec toy, parce qu'ils en ſont dignes: & afin que les autres le deuiennent. Car s'il y a rien de ſeruile, que la conuerſation ſale & ordre luy ait apporté, le manger auec les perſonnes honneſtes le fera perdre. Il n'eſt pas beſoin, Lucilius, que tu cherches les amis ſeulement dans le ſenat, ou dans le palais. Si tu y prends bien garde, tu en pourras trouuer dans ta maiſon. Souuent vne belle matiere choume à faute d'ouurier. Il te le faut eſſayer, il le faut experimenter. Tout ainſi que celuy ſeroit homme de peu d'entendement, ſi voulant achepter vn cheual, ſans le viſiter autrement, il ne regardoit que la ſelle, & la bride: Pareillement celuy ſeroit bien fol, qui voudroit eſtimer vn homme par la robbe, ou par la condition de ſa vie, qui nous enueloppe comme vn veſtement.

La viciſſitude des choſes humaines deuroit retenir les maiſtres en modeſtie.

Exemples à ce propos
De Hecuba.
De Crœſus.
De la mere de Darius.
De Platon.
De Diogenes

Obiection des maiſtres inſolens, refutee.

Autre obiection reſpondue.

Eſt il

Eſt il eſclaue? mais peut eſtre a il l'ame libre. Eſt il eſclaue? Cela nuit à luy ſeul,& ne porte dommage à pas vn. Monſtre m'en vn qui ne le ſoit. L'vn eſt eſclaue de ſa paillardiſe, l'autre de ſon auarice, l'vn de ſon ambition, & tous le ſont de la crainte. Ie t'en nommeray vn qui fut iadis conſul, qui eſt à ceſte heure ſeruiteur d'vne vieille ridee. Ie te monſtreray des ieunes gentils hommes de fort noble maiſon, qui ſont eſclaues de bateleurs & de ioueurs de farces. Il n'eſt point ſeruitude plus vilaine que la volontaire. Pourquoy il n'y a point de raiſon, que ces galans deſdaigneux t'empeſchent de te rendre pluſtoſt gracieux, & familier à l'endroit de tes ſeruiteurs, que ſuperieur, plein de ſuperbe: fay qu'ils t'ayment & honorent,& & non pas qu'ils te craignent. Quelqu'vn me dira maintenant que i'appelle les eſclaues à la liberté, & que ie veux ietter les maiſtres hors de leur authorité, quād ie dis qu'il vaut mieux qu'ils ayment leur maiſtre, que de le craindre. Eſt-ce donc ainſi qu'ils le doiuent tant ſeulement honorer, comme feroyent des vaſſaux ou ceux qui viennent ſaluër, & donner le bon iour aux grands? Mais celuy qui diroit cela, auroit oublié que ce qui ſuffit enuers Dieu, lequel ſe contente d'eſtre aimé & reueré, ſeroit trop peu enuers les maiſtres. L'amour ne ſe peut meſler auec la crainte. I'eſtime dōc que tu fais tres bien, ſi tu ne veux pas eſtre craint de tes eſclaues, & ſi tu aimes mieux les chaſtier de parole. On peut corriger beaucoup de fautes par remonſtrances. Tout ce qui nous offenſe ne nous bleſſe point. Mais les trop grandes delices contraignent de venir furieux, & s'il y a choſe qui ne reſpōde à ſouhait, cela met en cholere. Nous prenōs vn cœur auſſi grand que les Roys. Car oubliants la grandeur de leur puiſſance, & la foibleſſe d'autruy, les Roys ſe mettent en vne ardante cholere, ils deuiennent cruels, comme ſi on les auoit offencez, combien que la grandeur de leur fortune les rende aſſeurez contre toutes iniures: ils ſçauent bien qu'ils ne ſont pas iniuriez, mais en ſe plaignant ils ne cherchent qu'occaſion de nuire. Ils faignent d'auoir receu iniure, pour en pouuoir faire. Ie ne te veux pas retenir plus longuement. Car tu n'as pas beſoin d'exhortation. Les bonnes mœurs ont entre autres choſes cela, qu'elles plaiſent, & durent fermes. Au contraire le vice eſt inconſtant, il change ſouuent, non pas en mieux, mais en quel qu'autre choſe.

La plus ſordide ſeruitude, c'eſt la volontaire.

Obiectiō auec ſa reſponſe.

Trop de delices rendent l'homme furieux.

Les bonnes mœurs durēt fermes, mais le vice eſt inconſtant.

EPISTRE XLVIII.

De la loy d'amitié, & que le bien & le mal doit eſtre communiqué entre les amis. Il ſe moque apres des ſophiſteries & des arguments cornus que quelques Philoſophes faiſoient au lieu d'enſeigner la vertu & la ſageſſe. Ceſte Epiſtre auoit eſté departie en deux parts, & Marc Ant. Muret les a remiſes en vne.

IE feray cy apres reſponſe à la lettre que tu m'as eſcripte en chemin, laquelle eſt auſſi longue, que le chemin meſme qu'elle a faict. Cependant ie me veux retirer en ſecret, pour bien penſer à ce que ie te dois conſeiller. Car ſi toy meſme, qui demandes conſeil, as longuement ſongé ſi tu le deuois demander, combien dauantage faut il que i'y penſe, veu qu'on demeure beaucoup plus à ſoudre vne queſtion, qu'à la propoſer? Meſmement quād ce qui t'eſt profitable, ne l'eſt pas à moy. Ie parleray encor comme fait Epicure. C'eſt que ie croy, que ce qui t'eſt profitable, l'eſt auſſi à moy: ou ie ne ſuis point amy, ſi tout ce qui te touche, & t'appartient, ne me touche auſſi. L'amitié engēdre entre nous vne communauté & ſocieté de toutes choſes. Pas vn de nous ne doit ſentir ſeul

La regle d'amitie eſt qu'vn amy viue pour l'autre, & non pour ſoy ſeul.

vne

vne bonne fortune, ou vne aduerſité. Nous viuons en commun. Aucun ne peut heureuſement viure, qui ne penſe qu'à ſoy, & qui veut tout conuertir à ſon profit particulier. Il faut que tu viues pour le bien d'autruy, ſi tu veux viure pour le tien. Il eſt beſoin d'entretenir ſoigneuſement & ſainctement ceſte ſocieté, qui nous meſle tous auec toutes perſonnes, & nous monſtre qu'il y a vn droit commun à tout le genre humain. Elle ſert grandement auſſi à l'entretenement de ceſte plus interieure liaiſon d'amitié. Car celuy qui aura beaucoup de choſes communes auec tous les autres hommes, les aura toutes auec ſes amis. I'aymerois mieux, Lucilius, que ces gens qui ſont tant les ſubtils, m'enſeignaſſent pluſtoſt ce que ie dois faire pour vn amy, & ce que ie dois faire pour vn autre homme, que non point en combien de ſortes eſt appellé vn amy, & comme pluſieurs ſignifications conuiennent à l'homme. Il eſt certain que la ſageſſe & la follie vont par des chemins tout diuers: auquel veux tu que ie me rende? Lequel veux tu que ie ſuiue? vn hõme tient lieu d'ami à ceſtui cy, & ceſt ami ne tient pas lieu d'hõme à ceſtuy là. L'vn veut faire vn amy, & l'autre veut faire pour celuy qu'il a deſia fait. Tu ne fais que deſtourner le ſens aux paroles, & entrecouper les ſyllabes. Voire comme ſi ne faiſant point de tels ſubtils & cauteleux interrogatoires, ſi ne baſtiſſant vn menſonge, qui par vne fauſſe concluſion naiſtra d'vne maxime veritable, ie ne pourrois diſcerner ce que ie dois ſuiure, d'auec ce que ie dois fuir. I'ay honte de cela, & qu'en choſe ſi graue, & en noſtre vieilleſſe nous ne faiſons que nous moquer. Le rat eſt vne ſyllabe, le rat mange le formage, la ſyllabe donc mange le formage. Pren le cas maintenant que ie ne ſçache point ſouldre cela, quel danger en dois ie craindre, quelle perte m'en doit il aduenir? Sans doubte ie dois craindre que ie ne puiſſe quelquefois prendre des ſyllabes dans la ſouriſſiere, ou ſi ie n'y pren garde, que mon liure ne mange le formage. Si par fortune ceſt argument que voicy n'eſtoit encor plus aigu. Le rat eſt vne ſyllabe, la ſyllabe ne mange point de formage, le rat donc ne mange point. O ſottiſes dignes d'enfans! Eſt ce pour apprendre cela, que nous auons refroigné les ſourcis? Eſt ce en apprenant cela que noſtre barbe eſt venuë ſi longue? Eſt ce la ſcience pour laquelle enſeigner nous deuenons triſtes, & paſles? Veux tu ſçauoir ce que la Philoſophie promet aux hommes? Conſeil. La pauureté deſſeche ceſtui cy, ceſt autre eſt tourmenté ou de ſes propres richeſſes, ou de celles d'autruy. L'vn a en horreur la mauuaiſe fortune, l'autre veut eſchaper à ſa trop grande proſperité: Les hommes traictent crüellement ceſtui cy, & les Dieux ceſtuy là. Pourquoy me viens tu dõc entretenir de ces ſornettes? Il n'eſt plus temps de ſe moquer. On t'a appellé au ſecours des perſonnes miſerables. Tu as promis de ſecourir ceux qui ont fait naufrage, ceux qui ſont priſonniers & malades, qui ſont neceſſiteux, & qui ſont en danger d'auoir bien toſt la teſte tranchee. Où te vas tu eſcarter ſi loing? que fais tu? Celuy auec lequel tu te iouës ainſi, tremble de peur. Va ſoulager toy qui as plus d'eloquence, les peines de ceux qui ſont ſur le poinct de mourir. Tout le mõde te tend les mains. Ceux qui ſe ſont perdus en leur façon de viure, & ceux qui ſont en danger de s'y perdre, s'addreſſent à toy pour auoir quelque ſecours, ils n'ont eſperance qu'en toy, ils ne penſent eſtre aidez que de toy. Ils te prient de les tirer de ceſte tempeſte, & ſe trouuans eſgarez & foruoyez, de leur monſtrer la claire lumiere de la verité. Dy leur qu'eſt-ce que nature a fait qui nous ſoit neceſſaire, & ce dequoy nous pouuons nous paſſer, cõbien ſes loix ſont faciles, cõbien la vie eſt agreable & vuide de trauail d'eſprit, à ceux qui les ſuiuent, cõbien elle eſt ennuyeuſe à ceux qui ont dõné plus de creance à leur opiniõ, qu'à la nature. Mais qu'eſt ce qui peut rẽrancher les cupiditez de ces gens, qu'eſt ce qui les peut temperer

Difference entre la ſophiſterie & la philoſophie.

Vanité des ſophiſtes deſcouuerte.

Et cõdamnee.

Vtilité de la Philoſophie, cõtre les niaiſeries des ſophiſtes.

Les diſputes pour les maux ſont nuyſibles.

perer ? Pleuſt à Dieu que nous fuſſions quittes, que ces diſputes ne profitaſſent point. Elles nuiſent. Ie te feray ouuertement cognoiſtre quand tu voudras, qu'vn eſprit autrement bien nay, qui s'eſt adonné à ces argumens ſubtils, ne faict que ſe perdre & s'affoiblir. I'ay honte de dire quelles armes ils mettent en main, & quels moyens de ſe deffendre ils donnent à ceux qui doiuent cõbatre contre la fortune. C'eſt par ce chemin de nature, qu'on peut paruenir au bien ſouuerain, & par ceſt autre de la Philoſophie, on n'y trouue que des exceptions trompeuſes, obſcures, & vilaines, qui ſeroyent indignes meſmes d'vn chiquaneur, qui eſt touſiours aſſis aux ſalles des playdoiez. Car quelle autre choſe faictes vous, quand vous trõpez à voſtre eſcient celuy que vous interrogez, que lui vouloir faire croire, qu'il eſt vaincu & qu'il a perdu ſa cauſe ? Mais tout ainſi que le Preteur le reſtitueroit, pareillement la Philoſophie reſtituera ces autres en leur entier. Pourquoy vous departez vous de ces belles promeſſes, & pourquoy apres vous eſtre vantez auec tant de paroles enflees que vous feriez que la lueur d'vne eſpee n'esblouyroit auſſi peu ma veuë, que celle de l'or, & que ie mettrois ſous les pieds auec vne grande conſtance toutes ces choſes que le monde deſire, & celles qu'il craint, deſcendez vous aux premieres lettres des grãmairiens ? Que dites vous? Eſt ce le chemin par lequel on va au ciel? Car c'eſt ce que la Philoſophie me promet. De me rendre pareil à Dieu. C'eſt ce à quoy on m'a appellé, c'eſt pourquoy ie ſuis venu, tiens moy promeſſe. Retire donc que le plus que tu pourras, Lucilius, de ces ſubtiles diſtinctions & argumens trompeurs des Philoſophes, la bonté ne cherche que les choſes ouuertes & ſimples, & encor bien qu'il nous reſtaſt beaucoup de tẽps, ſi le faudroit il meſnager ſagement, afin qu'il peuſt ſuffire aux choſes neceſſaires. Mais quelle follie eſt-ce maintenant, en vne ſi grande cherté de temps, vouloir apprendre des choſes inutiles, & qui ne ſeruent de rien?

La Philoſophie remet en leur entier ceux que la ſophiſterie a deſpoyez.

Et promet de rendre l'homme ſemblable à Dieu.

EPISTRE XLIX.

Il parle de la viſteſſe du temps. Se mocque des Poëtes & des Dialecticiens, & qu'il faut employer l'eſtude aux choſes qui peuuent apprendre noſtre ame à la vertu.

ENcore que celuy ſoit bien nonchalant & oublieux, qui ne ſe reſouuient de ſon ami, ſi ce n'eſt lors que quelque endroit de pays le remet en memoire, ſi eſt ce que les lieux que nous auons autrefois hantez familiairement, eſueillent ſouuent l'amitié qui demeuroit enſeuelie dans noſtre ame: ils ne remettent pas dans nous vne ſouuenance du tout eſteinte, mais ils reſueillent celle qui dormoit. Ainſi que la triſteſſe de celuy qui fait deüil, encor qu'elle ſoit addoucie par le temps, ſe renouuelle, s'il void le ſeruiteur domeſtique, ou la robe, ou la maiſon du treſpaſſé. Tu ne ſçaurois croire combien la campagne de Rome, & ſur tout la ville de Naples, lors que ie vis tes Pompeiens, me firent tout auſſi toſt reſouuenir de toy. Tu ſembles eſtre deuant mes yeux, & principalement il me ſemble que ie pars d'auec toy, & que ie te voids, retenant les larmes, & que ne pouuant reſiſter à tes affections, elles ſortent dehors maugré toy. Il me ſemble qu'il n'y a preſque rien que ie viens de te perdre. Car qu'eſt ce dequoy on ne peut dire qu'il n'y a preſque rien, s'il t'en reſouuient? Il n'y a preſque rien que i'eſtois aſſis ieune garçon à l'eſchole de Sotion le Philoſophe. Il n'y a preſque rien que ie commençay à plaider les cauſes au bareau. Il n'y a preſque rien que ie perdis la volonté de plaider. Il n'y a preſque rien, que i'en perdis le pouuoir. La viſteſſe du

Diuerſes occaſiõs reſueillẽt en nous la ſouuenãce de nos amis.

Ce qu'il preuue par luy meſme.

Le temps s'eſcoule d'vne viſteſſe infinie.

&

ſe du temps eſt infinie, elle eſt toutesfois mieux cogneuë de ceux qui iettent les yeux ſur le paſſé. Car elle trompe ceux qui ne ſongent qu'au preſent, tant le paſſage de la fuite precipitee du temps eſt ſoudain. Veux tu ſçauoir la cauſe de cela? Tout le temps qui eſt paſsé eſt tombé en vn meſme lieu: on le void tout ioint enſemble. Il eſt tout couché l'vn ſur l'autre. Et de là tout tombe en vne grande profondeur. Autrement auſſi les interualles ne peuuent pas eſtre longs, en vne choſe qui eſt toute courte. Ce n'eſt qu'vn poinct que nous viuons, & encor moindre, qu'vn poinct. Mais tout petit qu'il eſt, Nature l'a departy, cõme ſi c'eſtoit quelque plus long eſpace. Elle en a faict le temps de l'enfance. Vn autre de la puerilité, l'autre de l'adoleſcẽce, vn autre qui eſt ſur la cheute de l'adoleſcence à la vieilleſſe, & le dernier la vieilleſſe meſme. O combien de degrez a elle mis en vne eſpace ſi petite! Il n'y a gueres que ie te ſuiuis ſur ton partement, & toutesfois ce gueres là, eſt vne bonne partie de noſtre vie, la briefueté de laquelle nous pouuons penſer deuoir vn iour aduenir. Par le paſſé le temps ne me ſembloit point couler ſi viſtement, mais maintenant ſa fuite me ſemble eſtre incroyable: ou par ce que ie ſens, que ie m'approche de la derniere ligne, ou parce que i'ay commẽcé de m'apperceuoir, & de compter ma perte, & mon dommage. Mais ce qui me faſche plus, c'eſt qu'il y a quelques vns, qui de ce peu de tẽps qu'ils ont (lequel ne pourroit ſeulemẽt ſuffire aux affaires neceſſaires pour ſi bien meſnagé qu'il fuſt) en deſpendent la plus grande partie en choſes inutiles. Cicero diſoit que quand on luy redoubleroit le temps de ſa vie, il ne pourroit ſeulement lire les poëtes Lyriques, ou les liures des dialecticiens. Ils ſont miſerables en leurs follies. Car les poëtes font profeſſion expreſſe de folaſtrer: & les autres ont vne ſotte opinion qu'ils peuuent porter quelque profit. Ie ne veux pas nier qu'on ne puiſſe ietter les yeux deſſus, mais ietter les yeux ſeulemẽt, & les ſaluër de l'entree de la porte, afin que nous ne ſoyons pas trompez, & que nous penſions plus certainement iuger, s'il y a aucun bien ſecret & caché dedans. Pourquoy te romps tu la teſte, & te trauailles tu apres ceſte queſtion, laquelle tu pourrois plus ſubtilement meſpriſer, que diſſoudre? Celuy ſeroit bien aſſeuré, il auroit bien du loiſir, qui amaſſeroit ſes plus menuës hardes ſur le poinct qu'il faudroit s'en aller. Quand l'ennemy nous eſt à dos, & qu'on a commandé au ſoldat de deſloger, la neceſſité faict ruer par terre tout ce qu'on auoit amaſsé durant le repos d'vne paix. Ie n'ay point maintenant le loiſir d'eſplucher ces paroles à double ſens, ny d'eſſayer ſur elles la ſubtilité de mon eſprit.

La vie humaine ne dure qu'vn momẽt, encore eſt il diuiſé en diuers ages.

En vaines ſpeculations.

Leſquelles il vaudroit mieux negliger que diſſoudre.

Voys quel peuple s'aſſemble & combien de genſ darmes,
Dedans ceſte cité vont aiguiſant les armes.

Il faut que i'oye ſans eſtonnement aucun, le bruit de ceſt appareil de guerre. Tout le monde pourroit iuſtement penſer que i'euſſe perdu le ſens, ſi lors que les perſonnes vieilles & les femmes porterõt des gros quartiers de pierres pour remparer les murailles, ſi lors que la ieuneſſe toute armee entre les portes de la ville, n'attendoit, ou ne demandoit que le ſigne de faire vne ſaillie, ſi lors que l'ennemy ayant gaigné les portes, ietteroit des dards dans la ville, & que la terre trembleroit par mines & creuſemens, ie demeurois aſſis en repos ſans faire autre choſe, que propoſer ces petites queſtions: Ce que tu n'as pas perdu, tu l'as encores, tu n'as point perdu les cornes, tu as doncques des cornes: Et tels autres argumens ſemblables, dignes de ceſte folle ſubtilité. Certainement tu pourrois auec vne pareille raiſon m'eſtimer inſenſé, ſi i'employois le temps apres ces argumens. Ie ſuis deſia aſſiegé: Et quand bien ie le ſerois par vn eſtranger, il y auroit vne muraille entre luy & moy. Mais maintenant les dangers qui me me-

Comparaiſon qui monſtre la vanité des eſprits qui s'amuſent à des queſtiõs pleines d'vne vaine ſubtilité.

naçent

nacent de mort, naiſſent dans moy meſme. Ie n'ay point loiſir de m'amuſer apres ſes follies. I'ay bien vn plus grand affaire entre mes mains. Que feray-ie? La mort me talonne, ma vie s'enfuit, appren moy quelque choſe contre cela, apporte moy quelque enſeignement, pour ne fuir point la mort, & que la vie ne s'enfuye point de moy. Exhorte moy contre les choſes difficiles, appren moy d'eſtre patient cõtre ce qui eſt ineuitable, fay que ie croye que la briefueté du temps a eſté aſſez longue. Appren moy que le bon-heur de la vie ne giſt point en vn long eſpace d'annees, mais en l'vſage: Comme il ſe peut faire, voire qu'il ſe faict ſouuent, que celuy qui a longuement veſcu, n'a gueres veſcu. Dis moy quand ie voudray dormir, peut-eſtre tu ne te reſueilleras iamais. Dy apres que ie ſeray reſueillé, peut-eſtre que tu ne dormiras iamais plus. Di quand ie ſortiray, peut eſtre que tu ne retourneras iamais. Di moy quand ie reuiendray, peut-eſtre que tu nen ſortiras plus. Tu te trompes, ſi tu penſes que ce ſoit ſeulement à ceux qui ſont dans vn nauire, qu'il y ait peu de diſtance entre la vie & la mort. Ceſte diſtance eſt auſſi petite en tous lieux. La mort ne ſe monſtre pas de ſi pres en tous lieux. Mais elle eſt toutesfois auſſi pres de nous en tous lieux. Chaſſe ces tenebres loing de moy, & apres tu m'enſeigneras plus facilement les preceptes auſquels ie ſuis preparé. Nature nous a faict naiſtre dociles, la raiſon qu'elle nous a donnee eſt imparfaicte, mais elle peut arriuer à la perfection. Diſpute moy de la iuſtice, de la pieté, de la ſobrieté, de l'vne & de l'autre pudicité, tant de celle qui s'abſtient du corps d'autruy, que de celle qui a le ſoin de conſeruer le ſien. Si tu ne me veux pas conduire par des chemins eſcartez, i'arriueray plus facilement au lieu où ie veux paruenir. Par ce que (comme dit ce tragique) la verité ne demande qu'vne parole ſimple. C'eſt pourquoy il ne la faut point embroüiller. Car il n'y a rien plus indigne de ceux qui penſent aux choſes hautes, que ces tromperies pleines de trop grandes ſubtilitez.

Quelles conſiderations nous doiuent retenir, & quels aduertiſſemẽs retentir à nos oreilles.

Ces trompeuſes ſubtilitez ſont indignes de gens d'honneur.

EPISTRE L.

La faute que pluſieurs font de croire que les vices qui naiſſent de nous prouiennent des choſes, que les choſes encor tendres ſe corrigent facilement, & celles qui ſont enuieillies, le peuuent eſtre auec la peine & la diligence.

IE ne receus ta lettre que pluſieurs mois apres qu'elle fuſt eſcripte. C'eſt pourquoy il me ſembla que c'eſtoit peine perduë, de m'enquerir auec le porteur de ce que tu faiſois. Il euſt eu la memoire trop bonne s'il s'en fut ſouuenu. Et toutesfois i'eſpere que tu vis deſia d'vne telle façon, que ie ſçay au vray, comme tu vis en quelque lieu que tu ſois. Car quelle autre choſe pourrois-tu faire, que de toy-meſme te rendre tous les iours plus vertueux, & perdant les fauſſes opinions que tu as, taſcher de cognoiſtre, que les vices que tu penſes prouenir des choſes, ſont tes propres vices? Nous en attribuons quelques vns aux lieux, & aux tẽps. Mais en quelque lieu que nous allions, ils nous ſuiurõt par tout. Tu ſçais que Harpaſte, qui eſtoit la folle de ma femme, m'eſt demeuree en la maiſon comme vne charge hereditaire: quant à moy ie hay infiniment ces monſtres: ſi ie veux quelquefois paſſer le temps auec vn fol, il ne me faut point aller cercher loin, ie me moque de moy meſme. Ceſte folle perdit la veuë tout d'vn coup. Ie te conte vne choſe fort difficile à croire, qui eſt toutesfois veritable. Elle ne penſe point eſtre deuenue aueugle, & prie inceſſamment ſon gouuerneur de la mener

Il ne faut imputer nos vices ny aux lieux, ny aux temps, ains à nos propres perſonnes.

Leſquels nous ne pouuons deſcouurir nõ plus que la folie de Seneque ſon aueuglement.

en quelqu'autre lieu, parce qu'elle trouue ceſte maiſon obſcure. Fais eſtat que nous ſommes tombez en vn aueuglement pareil que celuy que nous rions en elle. Pas vn ne peut cognoiſtre qu'il ſoit auare, qu'il ſoit ambitieux, & toutesfois les aueugles demandent vne guide. Mais nous qui ne voulons point de guide, nous fouruoyons, & diſons: Ie ne ſuis point ambitieux, maiſon ne peut autrement viure dans Rome. Ie ne ſuis point grand deſpenſier, mais on eſt contraint deſpendre beaucoup dans la ville. Ce n'eſt point mon imperfection d'eſtre cholere, ſi ie n'ay point encor arreſté la façõ de viure que ie dois tenir, la ieuneſſe en eſt cauſe. Pourquoi nous trompõs nous ainſi. Noſtre mal ne vient point de dehors, il eſt dedans nous, il s'eſt plõgé au fonds de nos propres entrailles. Il nous ſera mal aiſé de guerir, puis que nous ne penſons point eſtre malades. Si nous ne commençons à vouloir guerir, quand ſera-ce que nous aurons chaſsé tant de maux, & tant de faſcheuſes maladies? Mais nous ne cherchons point encor de medecin qui auroit beaucoup moins de peine, s'il eſtoit appellé quand le vice ne commence qu'à naiſtre. Les eſprits encor ieunes & tendres ſuiuroyent celuy qui leur apprendroit la vertu. Aucun ne trouue difficulté de reprendre ſa nature que celuy qui l'auoit abandonnee. Nous rougiſſons de honte d'apprendre comme nous pourrons auoir l'ame bonne. Certainement c'eſt choſe deshonneſte de cercher vn precepteur pour cela. Il eſt hors de noſtre eſperance, qu'vn ſi grand bien nous puiſſe aduenir par quelque influence: Mais il faut prendre peine & à dire verité, vne peine qui n'eſt pas grande (comme i'ay dit) nous commençons pluſtoſt à preparer noſtre ame, & corriger ſa mauuaiſtié, auparauant qu'elle s'endurciſſe, combien que ie ne perds point l'eſperance de ce qui ſeroit endurcy. Il n'y a rien qu'vn trauail opiniaſtre, & vn ſoing aſſiduel & diligent ne ſurmonte. Tu feras reuenir les cheſnes tortues à droit fil, la chaleur redreſſe les pieces de bois courbees. En encor qu'elles ſoyent autres de naiſſance, nous les mettons au poinct que nous voulons. Combien donc plus aiſement pourra l'ame, qui eſt facile à ſe plier & flechir, & qui eſt plus obeyſſante, que nul humeur qui ſoit, prendre la forme qu'on voudra? Car quelle autre choſe eſt l'ame, qu'vn vent ſubtil, qui ſe change en diuerſes façons? Or tu vois que le vent eſt d'autant plus ſimple & facile, d'autant qu'il eſt plus ſubtil & delié que nulle autre matiere. Il ne faut point, Lucilius mon amy, que tu laiſſes à bien eſperer de nous, encor que le vice nous ait deſia ſaiſi, & que dés long temps il ait pris poſſeſſion deſſus nous. L'ame bonne ne vient iamais ſur aucun, deuant que la mauuaiſe. Nous ſommes deſia gaignez & ſubiets à cela, qu'il nous faut apprendre les vertus, & oublier les vices. Mais nous debuons auec plus de courage entreprendre d'amender noſtre vie, & voire d'autant plus, que la poſſeſſion qui nous eſt donnee de ce bien, eſt perpetuelle, la vertu ne s'oublie iamais. Car les vices qui luy ſont contraires, s'y logent comme en lieu eſtranger. Et c'eſt pourquoy on les peut chaſſer, & deraciner. Mais les choſes qui viennent en vn lieu, qui leur eſt propre & naturel, elles y prennent place pour iamais. La vertu nous eſt comme naturelle, les vices nous ſont ennemis & importuns aduerſaires. Or tout ainſi que les vertus que nous auons receuës dans noſtre ame, n'en peuuent plus ſortir, & que nous les pouuons facilement garder: Pareillement le premier eſſay d'aller deuers elles, & de les rechercher, eſt faſcheux & difficile, parce que premierement c'eſt le propre d'vne ame foible & languiſſante, de craindre ce qu'elle n'a pas accouſtumé. C'eſt pourquoy il faut contraindre & forcer l'ame pour la faire commencer. Mais bien toſt apres la medecine me ſẽblera point amere, & nous la trouuerons agreable à meſure qu'elle nous guerira.

Le moyen de corriger vne perueſſité enuieillie, c'eſt D'y remedier de bonne heure.

L'ame humaine reſſemble aux ieunes plantes qu'on plie comme l'on veut.

Les vertus ſont comme biens naturels & ſe peuuent garder, eſtans vne fois receuës.

guerira. On ne ſent le plaiſir des autres remedes, qu'apres la gueriſon, mais la philoſophie eſt agreable au temps meſme qu'elle guerit.

EPISTRE LI.

Il faut fuir les lieux dans leſquels il y a danger que nos ames deuiennent effeminees & laſches, & qu'il eſt bon de s'addonner au trauail & à la peine pour ne ne tomber aux vices.

CHacun fait comme il peut (Lucilius mon ami) mais au lieu où tu es maintenant, tu as ce Montgibel, Mont le plus renommé qui ſoit en Sicile: lequel ie ne ſçay pourquoy Meſſalla ou Valgius (car ie l'ay ainſi leu dans tous ces deux) ont appellé vnique, veu qu'il y a pluſieurs autres lieux, non ſeulement de ceux qui ſont hauts, ou toutesfois cela aduient plus ſouuent, à cauſe que le feu monte touſiours contremont, mais encor de ceux qui ont la ſituation baſſe, qui iettent du feu. Quant à moy ie me contente le moins mal qu'il m'eſt poſſible, de la ville de Baia, de laquelle ie me retiray le lendemain apres que i'y fus arriué, d'autant que c'eſt vn lieu qu'il faut fuyr, encor qu'il ſoit enrichi de pluſieurs beaux dons de nature, parce que la ſuperfluité, & la folle deſpenſe ſont venus loger là dedans. Et quoy? faut il porter haine à pas vn lieu que ce ſoit? rien moins que cela. Mais comme il y a quelque ſorte de robbe, qui eſt mieux ſeante à vn homme ſage, que ne feroit point vne autre, & comme il ne hait aucune eſpece de couleur, mais il penſe qu'il en y a quelqu'vne qui eſt plus propre à celuy qui fait profeſſion de la ſobrieté: Pareillement il y a des pays qu'vn homme ſage ou qui faict eſtat de ſuiure la ſageſſe, doibt fuir, comme contraires aux bonnes mœurs. Et par ceſte raiſon quand il voudra ſe retirer en quelque lieu pour viure en repos d'eſprit, il ne choiſira iamais la ville de Canope: combien que Canope n'empeſche point qu'on n'y puiſſe viure ſobrement. Il ne choiſira pas auſſi la ville de Baia: parce que ces lieux ont commencé d'eſtre vne vraye hoſtelerie de vices. C'eſt en ces lieux que la folle deſpenſe & la diſſolution ſe ſont donnees toute liberté. C'eſt là où elle eſt plus deſtachee, comme ſi vne plus grande licence eſtoit deüe à ce lieu. Nous debuons choiſir quelque lieu qui ſoit ſalutaire non ſeulement au corps, mais aux mœurs. Et tout ainſi que ie ne voudrois pas viure entre des bourreaux, auſſi ne voudrois-ie pas viure parmy des cabarets & des rotiſſeries. Quel beſoing eſt il de voir des yurongnes ſe promenans ſur les bords de la mer, des banquets qui ſe font dans les nauires, le bruit de la muſique, qui remplit les lacs, & telles autres choſes, par le moyen deſquelles la diſſolution, qui ne tient conte des loix, ne peche pas ſeulement, ains les met à la veuë de tout le monde? Nous debuons mettre peine de chaſſer le plus loing que nous pourrons, tout ce qui nous peut inciter aux vices. Il faut endurcir noſtre ame, & la retirer de tous allechemens des voluptez. Les ſeiours de l'hyuer attiedirent toute l'ardeur d'Hannibal: & la bonne chere qu'il fit en la terre de Labour, luy firent perdre ſes forces, & ce cœur que les neiges & les Alpes n'auoyent peu abaiſſer. Il vainquit par les armes, mais il fut vaincu par les vices. Il nous faut pareillement porter les armes, & faire la guerre d'vne façon que nous n'aurons iamais ny repos ny loiſir. Il faut premierement vaincre les voluptez, leſquelles, comme tu vois, ont peu rauir & attirer ces eſprits furieux & barbares. Si quelqu'vn ſe veut repreſenter combien eſt grande ceſte entrepriſe qu'il a faicte, il iugera qu'il lui faut quitter les mignar-

Les lieux plaiſirs & bien accommodez ſont dangereux: car ils nous retiennent reſolument au monde que nous negligeons les exercices de vertu.

Ce qu'il pretend tant par les lieux de Baia.

Et de Canope, villes deſbordees.

Comme par la perſonne de Hannibal, qui ſe laiſſa vaincre aux vices.

diſes & delicateſſes. Quel beſoing ay-ie de ces eſtangs & de ces eaux chaudes? Quel beſoing ay-ie de ces eſtuues, dans leſquelles nous enfermons vne vapeur ſeiche, qui ne fait qu'extenuer, & tirer la ſubſtance des corps ? Il vaut mieux que la ſueur en ſorte par quelque trauail. Si nous faiſions ce que fit Hannibal, ſi rompants le cours de noſtre fortune, & quittans l'entrepriſe de la guerre, nous ne penſions qu'à nourrir delicatement noſtre corps, il n'y a pas vn qui ne nous reprochaſt iuſtement l'oyſiueté, que nous ſuyurions hors de ſaiſon, & laquelle eſt treſ-dangereuſe, non ſeulement à celuy qui a deſia vaincu, mais à celuy qui pourſuit ſa victoire. Cela nous eſt encor moins permis qu'à ceux qui marchent ſoubs les enſeignes de Carthage. Il y a plus de danger pour ceux qui tournent le dos, & plus encor de beſongne pour ceux qui perſeuerent de vaincre. C'eſt la fortune, qui me faict la guerre. Ie ne veux pas obeyr à ſes commandemens. Ie ne veux pas me courber ſoubs ſon ioug: ains au contraire (& ce qu'il faut faire auec plus de vertu) ie le veux ſecouër. Il ne faut pas laiſſer amoulir noſtre courage, ſi ie quitte les armes à la volupté, il faut auſſi que ie les quitte à la douleur, au trauail, & à la pauureté. L'ambition, & la cholere voudront auoir pareille authorité deſſus moy. Ie ſeray deſchiré, ou pluſtoſt mis en pieces entre tant de cruelles paſſions. La liberté m'eſt propoſee, c'eſt le prix du ieu pour lequel il faut trauailler. Demandes-tu quelle eſt ceſte liberté? C'eſt de n'eſtre eſclaue ny ſubiect à choſe aucune, ny à neceſſité, ny aux accidens de ce monde, faire teſte à la fortune. Le iour qu'on me dira qu'elle a plus de pouuoir, elle ne pourra du tout rien. Sera-il dict que ie la ſouffre, eſtant en ma main de pouuoir mourir? Celuy qui ſe plaiſt à ces belles penſees, doibt choiſir quelque endroict ſainct, où il ne ſe face point de follies. Ces lieux trop plaiſants & recreatifs rendent les eſprits effeminez, & ſans doubte le naturel des pays peut quelque choſe pour corrompre noſtre vigueur. Les cheuaux deſquels la corne des pieds s'eſt endurcie en des lieux ſecs & pierreux, ne craignent de marcher par quelque chemin que ce ſoit. Mais ceux qui ſe ſont engraiſſez en quelques paſturages mareſcageux, ſe gaſtent & briſent aiſement de la corne. Le ſoldat qui eſt nay en vn pays aſpre & rude, eſt plus robuſte. Au contraire celuy qui eſt nay en les villes, & dans nos maiſons eſt plus laſche & peſant. Les mains qu'on a retirees de la charruë pour les employer aux armes, ne refuſent aucun trauail. Ce mignard parfumé perd le cœur au premier combat. La diſcipline des lieux où l'on vit plus auſterement, renforce le courage, & le rend plus apte aux grandes entrepriſes. Scipion fit plus honneſtement de paſſer ſon banniſſement à Linterno, qu'en la ville de Baia. Sa ruine ne ſe debuoit pas coucher ſi doucement. Ceux meſmes auſquels tous premiers la fortune & le mal-heur du peuple Romain, donna les richeſſes de la republique, ſçauoir eſt C. Marius, Cn. Pompeïus & Ceſar, baſtirent bien quelques maiſons aux enuirons de Baia, mais ils les mirent aux plus hauts ſommets des montagnes. Cela ſentoit encor plus ſon homme de guerre, à fin que de ces lieux haut eſleuez, ils peuſſent voir au long & au large les campagnes qui eſtoyent au deſſous. Regarde bien qu'elles ſituations ils ont choiſies, & en quels lieux ils ont dreſſé des edifices: regarde quels ils ſont, tu iugeras que c'eſtoit pluſtoſt des forts, que maiſons des champs. Penſes-tu que Caton euſt peu demeurer dans Biſerte pour conter ſur le doigt les femmes adulteres, qui paſſoyent deuant luy ſe pourmenans ſur la mer, & pour voir tant de ſortes de gallions peints de diuerſes couleurs, & les roſes qui nagent ſur ce lac, ou pour ouyr les iniures que s'entrediſent ceux qui paſſoyent la nuit à chanter? N'euſt-il pas mieux aymé demeurer dans les tranchees, que d'auoir veillé vne ſeule nuict

entre

Il vaut mieux prendre plaiſir au trauail, & s'accouſtumer aux incommoditez de ceſte vie: car

Elles apportent beaucoup de biens & dauantage à l'homme vertueux.

Diuerſes cõparaiſons ſur ce propos.

Exemples illuſtres. De Scipion.

De Marius, Pompee & Ceſar.

De Caton.

entre tels exercices? Qui eſt l'homme de cœur, qui n'aymaſt mieux qu'vne trompete luy rompiſt le ſommeil, qu'vn accord de muſique? Or c'eſt aſſez crié contre la ville de Baia, mais nous ne pourrions aſſez contre les vices. Auſquels ie te prie, Lucilius, faire la guerre inceſſamment & ſans fin. Car auſſi ils ne ceſſent & ne finiſſent iamais. Iette au loin ce qui te ronge le cœur, & ſi tu ne t'en pouuois autremẽt tirer, il te faudroit auec cela arracher le cœur meſme. Sur tout chaſſe les voluptez dehors porte leur autant de haine, que font les Ægyptiens à vne ſorte d'aſſaſſins qu'ils appellent *philetes*, c'eſt à dire baiſeurs. Il nous accollent pour apres nous eſtrangler.

En ſomme les delices engendrent des vices, leſquels il faut ſoigneuſement contre quarrer.

EPISTRE LII.

Il y a trois ſortes d'hommes qui ſuiuent & s'approchent de la Philoſophie & de la ſageſſe. Qu'il faut imiter, non pas ceux qui s'eſtudient à bien & viſtement parler, mais ceux qui par leur bonne vie nous enſeignent à bien viure.

QV'eſt-cela, Lucilius, quand nous voulons aller en vne part, qui nous traine en vn autre, & nous rechaſſe au lieu d'où nous voulons partir? Qu'eſt-ce qui combat contre noſtre fantaſie, & ne nous permet de rien vouloir de certain? Nous flottons entre diuers conſeils. Nous ne voulons rien librement, rien parfaitement, rien conſtamment pour tout temps. C'eſt, diras-tu, vne vraye follie, à laquelle il n'y a rien de conſtant, ny rien qui luy puiſſe longuement plaire. Mais quand ſera-ce, & par quel moyen que nous pourrons nous deſfaire d'elle? Il n'y a pas-vn qui ait aſſez de force de luy-meſme, pour s'en retirer: Il eſt beſoin que quelqu'vn nous tende la main, & que quelqu'vn nous en tire. Epicurus dit qu'il en y a qui ſont paruenus à la cognoiſſance de la verité ſans ayde de pas-vn, & qu'eux meſmes ſe ſont tracez le chemin. Il loue grandement ceux qui ont eu ceſte ardeur & ceſte force, & qui ſe ſont aduancez d'eux meſmes. Il dit auſſi qu'il y en a d'autres qui ont beſoin du ſecours d'autruy, qui ne marcheront iamais ſi quelqu'vn ne va deuant, qui ſçauroient toutesfois bien ſuiure. Il dit que Metrodorus eſt vn de ceux là. C'eſt vn eſprit excellẽt, qui ne doit toutesfois eſtre mis qu'au deuxieſme rang. Nous ne sõmes pas de ce premier coing, mais ce ſeroit vn grãd auantage pour nous ſi nous pouuions eſtre du ſecõd. Tu ne dois pas auſſi meſpriſer celuy qui ſe peut ſauuer par le bien-fait d'autruy. Car c'eſt encor beaucoup de ſe vouloir ſauuer. Outre cela, tu trouueras encor vne troiſieſme ſorte de gens, qui ne faut point auſſi reietter, ce ſont ceux qui peuuent eſtre forcez & contraints à la vertu, & qui ont beſoin nõ ſeulemẽt d'vne guide, mais d'vne aide, ou à mieux dire d'vn qui les y contraigne. Ces gens-là ſont d'vne troiſieſme liuree. Et ſi tu veux qu'õ t'en baille vn exẽple, Epicurus dit que Hermachus fut tel. C'eſt pourquoy il en ſçait plus de gré à l'vn, & admire dauantage l'autre. Car encor bien que ces deux ſoyent paruenus à vne meſme fin, toutesfois il y a plus de louange, d'auoir ſceu faire vn meſme ouurage ſur vne matiere plus difficile. Prẽ le cas qu'on ait baſty deux edifices tous pareils, & auſſi hauts & magnifiques l'vn que l'autre, l'vn ſur vne place dure, où l'on a peu bien toſt hauſſer le baſtimẽt, & l'autre ayant les fondemens dans vne terre molle & deſtrempee, où il falloit profondement cauer, & employer vne peine infinie, auant que trouuer la baume ferme. En l'vn tout ce qu'on a baſty ſe monſtre incontinent à l'œil: En l'autre la meilleure partie, & la plus difficile eſt cachee. Il y a pareillement des eſprits prompts &

Il n'eſt pas en la puiſſance d'aucun homme, d'apperceuoir la ſource ny le cauſe des deſordres qui ſont en l'ame. Et la faut apprẽdre d'vne autre Philoſophie.

Trois ſortes d'hõmes qui ſuyuent la philoſophie. Les vns y paruiẽnent d'eux meimes.

D'autres ont beſoing d'vne guide.

Et d'autres encor d'vn aiguillon, ſelõ que les eſprits ſont differẽts.

faciles à comprendre : Il y en a d'autres qu'il eſt force de dreſſer (comme on dit) à la main, & qu'il faut tenir longuement occupez à faire leurs propres fondemens. Et par ainſi ie diray, que ceſtui-cy eſt plus heureux, qui ne s'eſt donné aucune peine: & que l'autre qui a vaincu la mauuaiſtié de ſa nature, qui ne s'eſt pas conduit à la ſageſſe, mais s'y eſt trainé par force, a plus merité de ſoy. Il faut que tu ſçaches qu'on nous a ietté ſur ceſte peine & ſur ce faſcheux trauail. Nous allons par vn chemin plein d'empeſchements. Combattons donc, & appellons quelqu'vn à noſtre ſecours. Mais lequel ſera-ce (diras-tu) que i'appelleray? Ceſtuy cy, ou ceſtuy-là. Quant à toy ie te conſeille de retourner aux premiers, qui n'ont deſia rien plus à faire. Car non ſeulement ceux qui ſont auiourd'huy, mais encor ceux qui ont cy deuant eſté, nous peuuent aider. Et entre ceux qui viuent, choiſiſſons, non pas ceux qui deuident force paroles d'vne grande viſteſſe, qui deſpliét tout plein de lieux communs, qui aſſemblent force gens dans leurs maiſons: mais bien ceux deſquels la vie nous ſert d'enſeignement. Ceux qui apres auoir dit ce qu'il faut faire, le preuuent par effects, qu'ils apprennent ce qu'il faut fuir, & ne ſont iamais ſurprins faiſans ce qu'ils ont defendu aux autres. Choiſi pour te ſeruir d'aide, celuy que tu auras en plus grande admiration, pluſtoſt apres l'auoir veu faire, qu'apres l'auoir ouy parler. Ie ne veux pas pour cela te defendre d'ouyr ceux qui ont accouſtumé de receuoir le peuple en leurs maiſons, diſputer & diſcourir deuant eux, s'ils ſe preſentent à ceſte aſſemblee pour ſe rendre meilleur eux meſmes, & pour en faire les autres: & s'ils ne font point cela d'ambitiõ. Car que pourroit on voir plus vilain, qu'vne Philoſophie qui recerche la faueur & les acclamations du peuple? a on iamais veu malade, qui louë le medecin pendãt qu'il le taille & l'inciſe? faites ſilence, eſcoutez, & preſentez vous à la gueriſon, pourtant que vous me faciez d'acclamations de faueur, ie ne les orray point, ſi vous ne ſanglotez quand ie toucheray à vos vices. Voulez vous par là teſmoigner, que vous eſtes attentifs, & que vous eſtes rauis d'admiration pour la grandeur des choſes que vous oyez? ie le trouue bon. Si c'eſt pour faire iugement, & donner voſtre voix à ce que vous eſtimez eſtre meilleur, pourquoy ne le permettrois-ie pas? Sous Pythagoras les diſciples demeuroyent cinq ans ſans parler. Penſes-tu donc qu'il leur fut permis incontinent, & de parler & de louër? Mais combien grãde eſt la folie de celuy, qui ſort plus ioyeux de ſon eſchole, pour auoir ouy le bruit, & l'acclamatiõ de quelques ignorants? Pourquoy te reſiouys tu d'eſtre loué d'aucun, que tu ne peux toy meſme louër? Fabianus diſputoit deuant le peuple, mais on l'eſcoutoit auec beaucoup de modeſtie. Il s'eſleuoit quelquefois vne grande acclamation de ceux qui le louoyent, laquelle procedoit de la grandeur des beaux propos qu'il tenoit, & non point de la voix d'vne oraiſon, qui coulaſt doucemẽt, & ſans rudeſſe. Il faut qu'il y ait quelque difference entre les acclamations d'vn theatre & d'vne eſchole. Et à dire vray, quelque liberté de louër peut bien eſtre permiſe. Il y a touſiours des indices, & des ſignes de toutes choſes qui ſe deſcouurent, ſi on les remarque bien. Et peut on encore par arguments de choſes fort petites iuger des meurs d'vne perſonne. La façon de cheminer, le remuement de la main, & quelquesfois vne ſeule reſponſe, ou le doigt porté à la teſte, ou les œillades deſcouurẽt l'impudicité d'vne perſonne. On cognoit vn meſchant à ſon rire, & vn fol à ſon viſage, & à ſa contenance. Car ces choſes ſe monſtrent au dehors par quelques ſignes. Tu iugeras quel eſt vn chacun, ſi tu prens garde de quelle façon on le louë. L'auditeur de çà & de là leue les mains contre le Philoſophe, comme s'il le menaçoit: & toute ceſte troupe de gens qui l'admirent, ſe tiennent ſur ſa teſte. Si tu le cognois bien, ce n'eſt pas eſtre loué, cela eſt pluſtoſt eſtre hué. Il faut laiſſer

Quelle ayde ou guide il faut choiſir en ceſte vie.

Ceux dont la maniere de viure ſert d'inſtruction. &

Qui ſçauent mieux faire que dire. &

Qui ſont exempts d'ambition.

Il vaut mieux eſcouter, que par quelque vaine crierie deſcouurir ſon ignorance.

Il faut que les les cris de l'eſcole ſoiẽt plus modeſtes que du theatre.

L'homme ſe manifeſte ſelon qu'il prẽd les louanges qu'on lui donne.

laiſſer ces voix & ces crieries pour les arts, qui n'ont autre but que de plaire au peuple. La Philoſophie doit eſtre adoree. On peut bien permettre quelquefois aux ieunes hommes, de ſuiure l'ardeur de leur eſprit. Mais ils ſuiuront ceſte impetuoſité, quand ils ne pourront plus ſe cõmander le ſilence. Ceſte façon de louange ſert de quelque exhortation aux auditeurs, & d'aiguillon à la ieuueſſe. Mais il vaudroit mieux qu'ils ne s'eſmeuſſent que des choſes, & non point des paroles fardees. Autrement l'eloquence ne leur porteroit que dommage, ſi elle engendroit pluſtoſt le deſir d'elle meſme, que des choſes. Ie n'en parleray point d'auantage pour le preſent. Car cela requiert vn bien plus long diſcours, pour ſçauoir comme il faut traicter vne matiere deuant le peuple, quelle liberté on ſe doit permettre enuers luy, & quelle on luy doit donner enuers ſoy. Il ne faut point douter que la Philoſophie n'ait beaucoup perdu, puis qu'elle a eſté proſtituee en public pour de l'argent. Mais on la pourroit bien faire voir dans ſon plus ſecret magaſin, ſi elle trouuoit vn iour, non pas vn marchant boutiquier, mais quelque honneſte prelat.

L'eloquence quãd & à qui eſt nuiſible. &.

Par qui la philoſophie doit eſtre traictee.

EPISTRE LIII.

Des dangers & incommoditez qu'il y a de ſe mettre ſur la mer, des maladies de l'ame, & de la gueriſon que la ſeule Philoſophie leur peut donner.

QV'eſt-ce qu'on ne me pourra deſormais perſuader, puis qu'on m'a perſuadé de me mettre ſur mer? Ie fis deſtacher mon nauire en vn temps calme & ſans vents. Il eſt bien vray que l'air eſtoit couuert de nuees noires & obſcures, qui ſe fondent le plus ſouuent en pluyes ou en vents: Mais ie penſay deſrober viſtement ce peu de lieuës qu'il y a de ta ville de Naples à Pouzzoli, encor que le ciel fuſt douteux & à craindre. A ceſte cauſe pour faire ce chemin en peu de temps, ſans ſuiure les rades, ie tiray droit en haute mer vers Neſidia. Quand i'eus paſſé iuſques là, & qu'il n'y auoit pas plus de chemin à paſſer outre, que pour m'en retourner, premierement ceſte douceur de temps qui m'auoit trompé, ſe perdit. Ce n'eſtoit pas encor vne entiere tempeſte, toutesfois la mer commençoit à s'enfler, & les flots à s'eſleuer plus eſpais. Ie commençay alors de prier le patron qu'il me miſt à terre en quelque port. Mais il me dit que les riues de ceſte mer eſtoient faſcheuſes & de mauuais abord, & que durant vne tempeſte, il ne craignoit tant que la terre. I'eſtois encor ſi tourmenté, que ie ne me ſouuenois d'aucun danger. Car vne enuie languiſſante de vomir qui me ſouſleuoit l'eſtomach ſans le pouuoir deſcharger, me trauailloit infiniement. Cela fut cauſe que ie m'opiniaſtray ſi fort contre le patron, que ie le contraignis vouluſt il ou non, de prendre port. Aupres duquel eſtant arriué, ie n'attends pas qu'on face ce que Virgile commande, qu'on tournaſt vers terre la proüe du nauire, ou qu'on iettaſt l'ancre dans la mer: mais me ſouuenant de ce que i'auois accouſtumé de faire, ie me iettay dans l'eau, couuert d'vne mante velue, comme font ceux qui ſe lauent dans l'eau froide. Que penſes tu que i'aye enduré quand i'ay voulu paſſer à trauers ces lieux aſpres & difficiles, quand ie cherchois quelque chemin, & que ie le faiſois moy meſme? Ie cogneus bien que non ſans cauſe les mariniers craignent la terre. Il eſt incroyable ce que i'ay ſupporté, veu que ie ne pouuois me ſupporter moy meſme. Appren de moy que la mer ne fut pas ſi courroucee à la naiſſance d'Vlyſſes, qu'il deuſt faire naufrage en tous lieux. Il vomiſſoit facilement.

Es voyages l'on trouue des incommodités & des cõmoditez ſelõ la diſpoſition des perſonnes.

En euitant vn danger on en rencõtre ſouuent vn autre.

Quant à moy i'aime mieux demeurer 20. ans par chemin, que d'aller iamais plus par mer en aucun lieu. Auſſi toſt que i'eus remis mon eſtomach (tu ſçais bien qu'en perdant la mer on ne perd pas l'enuie de vomir) & que ie me fus oingt tout le corps pour me delaſſer, ie me mis à penſer en moy meſmes, quel oubly de nos vices nous auoit ſurpris, non ſeulement des vices, leſquels, d'autãt qu'ils ſont plus grands, ſe tiennent plus cachez, mais auſſi des vices du corps, qui à toute heure nous font ſouuenir d'eux. Vne legere eſmotion peut bien tromper quelqu'vn: mais quand elle s'eſt augmentee, & qu'elle eſt venuë en fieure ardante, elle ſe fait confeſſer par force aux plus robuſtes & aux plus endurcis. Les pieds nous font mal, les ioinctures ſentent quelques petites poinctures, nous diſſimulons encores, & diſons que c'eſt vne entorſe, ou que nous nous ſommes trop effortcez en faiſant quelque exercice. Nous ſommes en peine comment nous appellerons vn mal, qui n'eſt point encor cogneu. Mais quand il a commencé de nous enfler les talons, il nous eſt force de confeſſer que c'eſt la goute. Il en aduient tout au contraire pour le regard des maladies qui ſaiſiſſent l'ame. Car d'autant plus que quelqu'vn eſt malade, tant moins il en a de ſentiment. Tu ne dois pas t'eſmerueiller, Lucilius, de cela, parce que celuy qui ne dort que d'vn ſommeil leger, & qui durant ſon repos fait quelques ſonges: aucunefois en dormant il ſonge qu'il dort. Mais vn peſant ſommeil chaſſe les ſonges, & enſeuelit l'ame ſi profondement, qu'il luy oſte le pouuoir d'vſer d'aucune de ſes intelligences. Pourquoy eſt ce que pas vn ne recognoiſt ſes vices? Parce qu'il eſt encor plongé dedans. Il faut eſtre reſueillé pour raconter ſes ſonges: & confeſſer les vices eſt vn ſigne de ſanté. Eſueillons nous doncques, afin que nous puiſſions blaſmer & corriger nos erreurs. Ce ſera la ſeule Philoſophie qui nous eſueillera, elle ſeule chaſſera noſtre peſant ſommeil. Addonne toy entierement à elle. Tu és digne d'elle, elle eſt digne de toy. Embraſſez vous l'vn l'autre. Refuſe courageuſement & ouuertement de te ioindre à toutes autres choſes. Tu ne peux pas Philoſopher ſans prendre quelque peine. Si tu eſtois malade, tu abandonnerois tout le ſoin des affaires de ta maiſon, & de tes procez. Il n'y auroit amy ſi chery de toy, duquel tu vouluſſes aller plaider la cauſe. Tout le ſoin de ton eſprit, ſeroit de guerir bien toſt. Et quoy? Pour cecy n'en feras tu pas autant? Quitte tout ce qui t'empeſche, & ne penſes qu'à rendre ton ame plus parfaicte. Aucun qui ſoit occupé apres ſes affaires, n'y peut paruenir, la Philoſophie vſe de puiſſance ſouueraine comme vn Roy. Elle depart le temps, & ne le reçoit de pas vn: Elle ne veut pas eſtre ſeruie à temps perdu & deſrobé: Elle eſt ordinaire, elle eſt maiſtreſſe, elle eſt preſente, elle commande. Alexandre, auquel vne ville promettoit donner la moitié de leurs champs & de leurs autres biens. Ie ſuis venu, dit il, en Aſie auecque reſolution de ne prendre point ce que vous me donneriez, mais au contraire, que vous n'auriez que ce que ie vous laiſſerois. La philoſophie vſe de meſme authorité en toutes choſes: Ie ne veux pas, dit elle, prendre le temps qui vous demeurera de reſte: au contraire vous n'aurez que celuy que ie vous donneray. Dreſſe toute ton ame vers elle, ſois touſiours aupres d'elle, rends luy tout l'honneur que tu pourras, fay qu'il y ait vne grande diſtance entre toy & le commun des autres hommes. Tu ſurpaſſeras tous les mortels, & les dieux te ſurpaſſeront de fort peu. Veux tu ſçauoir quelle difference il y aura entr'eux & toy? Ils dureront plus longuement. Mais certainement c'eſt l'honneur d'vn bon maiſtre, d'auoir acheué ſon ouurage en peu de temps. L'homme ſage eſt auſſi content de l'eſpace de ſa vie, comme Dieu l'eſt de tout le temps de ſon eternité. Encor veux ie dire que l'homme ſurpaſſe Dieu de quelque choſe. Dieu n'eſt ſage

Les maladies du corps nous doiuent amener à la conſideration de celles de l'ame, & à rechercher les moyens de les guerir.

La Philoſophie ſeule fera ceſte gueriſon.

Elle vſe d'vne authorité ſouueraine en toutes choſes.

Elle ſepare ſes gens d'auec le commun. &

Leur apprend à ſe contenter de la briefueté de ceſte vie Paradoxe Stoyque.

que

que par le bien-faict de ſa nature, & le ſage l'eſt par le ſien. C'eſt vne choſe eſmerueillable d'auoir la fragilité d'vn homme, & l'aſſeurance d'vn Dieu. La vertu de la Philoſophie eſt incroyable, pour repouſſer toutes les forces de fortune. Il n'y a aucune ſorte d'armes qui la puiſſe entamer: Elle eſt couuerte d'armeures eſpaiſſes & maſſiues: Elle laiſſe quelques choſes qui la combatent, & comme ſi c'eſtoit des traicts fort legers, elle ouure le ſein, & les ſecoüe à terre, & en repouſſe d'autres iuſques ſur celuy meſme qui les auoit iettez.

EPISTRE LIIII.

De la maladie à laquelle Seneque eſtoit plus ſubiect: des meditations & belles penſees qui luy venoient dans l'ame pendant l'accez de ſon mal, de ſa reſolution à la mort. Ceſte Epiſtre doit eſtre leuë auec beaucoup de iugement pour l'honneur, & la bonne reputation de l'autheur.

MOn indiſpoſition m'auoit donné quelque treue aſſez longue, mais elle m'eſt venue reprendre tout d'vn coup. Quelle ſorte de mal, diras-tu? Certainement tu as raiſon de le demander, car il n'en y a pas vn que ie n'aye ſenti. Toutesfois ie ſuis comme du tout ſubiect à vn. Ie ne ſçay pourquoy ie ne l'appelle du nom que les Grecs luy ont donné. Mais on le peut aſſez proprement appeller ſouſpir. Il dure fort peu en ſa violence, qui eſt pareille à vn orage, & paſſe preſque dans vne heure. Car qui eſt celuy qui demeure longuement à rendre l'eſprit? Tous les dangers & tous les maux qui peuuent trauailler vn corps, ſont paſſez ſur moy: ie n'en ay point toutesfois ſenty vn qui ſoit accompagné de plus grande douleur. Comment cela? parce que de tel autre mal que ce ſoit, ce n'eſt en fin qu'eſtre malade. Mais ceſtui-cy, c'eſt mourir: & à ceſte cauſe les medecins le nomment meditation à la mott. Ceſte haleine pantoiſe fait quelquefois ce qu'elle a fort ſouuent eſſayé de faire. Penſerois-tu bien que ie t'eſcriue cecy fort ioyeux pour eſtre ainſi eſchappé? Si ie me reſiouyſſois de ceſte fin que mon mal a pris, comme ſi i'en eſtois bien gueri, ie le ferois auſſi ſotement qu'vn criminel qui penſeroit auoir gaigné ſa cauſe, pour auoir obtenu vn renouuellement de delay à ſe preſenter. Ie ne laiſſay point toutesfois au plus fort de ceſte ſuffocation, de me conſoler de quelques agreables & ſages diſcours, qui me venoyent en la penſee. Qu'eſt cecy? diſois-ie. La mort me vient elle ſi ſouuent aſſaillir? qu'elle le face hardiment. De ma part il y a long temps que ie l'ay eſprouuee. Quand fut-ce? diras-tu. Auant que ie naſquiſſe. C'eſt vne mort que de n'eſtre point. Ie ſçay deſ-ja quelle choſe c'eſt: Ce ſera apres mon treſpas, ce que c'eſtoit auant ma naiſſance. Si on ſent quelque tourment en cela, il faut de neceſſité que nous l'ayons ſenty auant que nous vinſions en la lumiere du monde. Et toutesfois nous ne ſentiſmes iamais aucune douleur. Ie te prie ne ſeroit ce pas vn grand ſot, celuy qui penſeroit qu'vne lampe fuſt plus malheureuſe apres qu'on l'eſteinct, qu'auparauant qu'on l'allumaſt. Il en eſt ainſi de nous, on nous allume, & apres on nous eſteinct. Entre ces deux temps, nous ſouffrons quelques choſes. Mais auparauant & apres, c'eſt vne certaine & profonde aſſeurance de tous maux. Car nous faillons en cecy, Lucilius, (ſi ie ne me trompe.) Nous penſons que la mort nous ſuyue ſeulement, combien qu'elle a eſté deuant nous, & nous ſuiura encor apres. Tout ce qui eſtoit deuant nous c'eſtoit vne mort. Car quelle difference fait-on ou que tu ne commences point, ou que tu ne prennes fin. Les

Les maladies du ſage l'amenent à de belles meditatiõs & pẽſees pour ſe acheminer preparer à la mort.

Le corps neſent non plus de mal en la mort qu'il en ſentoit auparauant la naiſſance, pour ce le ſage meſpriſe plus aiſemẽt le paſſage de ceſte vie à l'autre.

effects de l'vn & de l'autre c'eſt de n'eſtre point. Ie ne laiſſay pas de parler à moy-meſme auec telles ou ſemblables exhortations: car le parler n'auoit point de lieu. En fin peu à peu ceſte ſuffocation & ce ſouſpir, qui commençoit deſia de reuenir à ſon haleine, print des interualles plus longs, & ſe relentiſſant demeura à ſon poinct accouſtumé. Et toutesfois encor qu'il ait pris fin, la reſpiration ne paſſe point à ſon aiſe naturel. Ie ſens quelque difficulté qui la retarde. Qu'il face ce qu'il voudra, pourueu que ie ne ſouſpire point dans mon ame. Fay moy ce bien de croire, que quand ie me verray à l'extremité, ie ne m'eſtonneray point. Ie ſuis deſia tout reſolu comme ſi ie ne penſois point viure vn iour entier. Tu dois loüer, tu dois enſuiure celuy qui ſe ſoucie peu de mourir encor qu'il prẽne plaiſir de viure. Car quelle vertu ſeroit ce de t'en aller quand on te chaſſe par force? Et toutesfois il y a encor quelque vertu en cela. Il eſt vray qu'on me chaſſe, mais c'eſt cõme ſi ie ſortois de bon gré. C'eſt pourquoy le ſage n'eſt iamais chaſſé: car eſtre chaſsé, c'eſt eſtre ietté d'vn lieu maugré toy. Or le ſage ne fait iamais rien par force. Il fuit à toute contrainte & neceſſité: parce qu'il veut ce qu'elle le pourroit contraindre de faire.

Quitte volontiers ce mõde meſme au milieu de ſes proſperitez.

EPISTRE LV.

Que l'exercice profite beaucoup à la ſanté du corps. Du repos d'eſprit que ſentent ceux qui ſe ſont retirez aux champs. Et deſcription de la maiſon de Vatia.

Puiſque nous auõs des pieds & des yeux, il vaut mieux les exercer pour entretenir la ſanté, que d'agiter noſtre corps par le moyen d'autruy. Car telles delicateſſes ne font qu'affoiblir le corps.

QVand ie reuiens de me faire porter ſur ma chaire, ie ſuis le plus ſouuent auſſi las, comme ſi ie me fuſſe pourmené autant de temps que i'ay demeuré aſſis. C'eſt peine que d'eſtre porté longuement: Et ſi ie penſe qu'elle eſt d'autant plus grande, qu'elle eſt cõtre nature, laquelle nous a dõné des pieds pour cheminer de nous meſmes, & des yeux pour voir de nous meſmes. Les delicateſſes nous ont cauſé ceſte foibleſſe: Nous ne pouuons plus faire, ce que nous n'auons lõg temps a voulu faire. I'auois toutesfois beſoin de trauailler le corps, & de faire exercice à fin que s'il auoit ou des flegmes qui ſe fuſſẽt arreſtez au goſier, ie les arrachaſſe, ou ſi l'haleine eſtoit deuenue pantoiſe, que ie la remiſſe auec ceſte agitation, laquelle i'ay cogneu m'auoir eſté profitable. C'eſt pourquoy ie me fis plus longuement porter, pour le plaiſir que ie prenois ſur ce bord de mer qui fait coude entre la ville de Cumes, & la maiſon de Seruilius Vatia, enfermé comme vn chemin eſtroit entre la mer qui eſt d'vn coſté, & le lac qui eſt de l'autre, parce qu'il eſtoit alors plus dur & plus eſpais à cauſe de la tẽpeſte qu'il auoit faict peu auparauant. Or comme tu ſçais quand les vagues des flots impetueux le couurent ſouuent, elles le rendent plain & vni. Mais vne longue tranquilité de temps faict relaſcher & fendre le ſable, qui s'eſtoit endurci auec l'eau, apres que l'humeur a eſté du tout ſechee. Toutesfois comme i'ay accouſtumé de faire, ie commençay de ietter mes yeux çà & là pour voir ſi i'y trouuerois quelque choſe qui me peuſt porter profit, & dreſſay ma veuë ſur vne maiſon des champs, qui auoit autrefois appartenu à Vatia. C'eſt là où ce riche homme, qui auoit eſté autrefois Preteur, & qui n'auoit iamais eſté cogneu par autre moyen que pour s'eſtre retiré là, pour y viure en repos d'eſprit, voulut paſſer ſa vieilleſſe: & qui fut pour ceſte ſeule raiſon eſtimé fort heureux. Car tout auſſi toſt que l'amitié d'Aſinius Gallus, ou la haine, ou la faueur que Seianus portoit à quelques vns, les auoit plongez en diſgrace (parce qu'il fut vn temps auſſi dangereux de l'auoir aymé, que

La ſolitude de Vatia le rendit bien-heureux ſelon la commune opinion de ſon temps.

mé, que de l'auoir offenſé) tout le monde s'eſcrioit. O Vatia tu es le ſeul qui ſçais comme il faut viure ! Et toutesfois il ne ſçauoit que ſe cacher, & non pas viure. Certainement il y a grande difference, à ſçauoir ſi ta vie eſt vn repos d'eſprit, ou bien vne laſcheté & faineantiſe. Ie ne paſſay iamais deuant la maiſon de Vatia, que ie ne diſſe. C'eſt icy que Vatia eſt enterré. Mais la Philoſophie, amy Lucilius, eſt vne choſe ſi ſacree & ſi venerable, que s'il y a rien qui la reſſemble, on prend plaiſir à ceſte fauſſeté. Car le vulgaire eſtime qu'vn homme qui s'eſt retiré de la ville pour viure en repos, ſoit plein d'aſſeurance & de contentement, & qu'il ne viue qu'à ſoy : Combien que l'vn & l'autre ne puiſſe aduenir qu'à l'homme ſage. Il eſt bien certain que le ſage ne ſe ſoucie d'aucune choſe, qu'il ſçait viure à ſoy. Car (ce qui eſt le principal bien) il ſçait viure. Parce que celuy qui fuit les affaires & les hommes, celuy que le malheur de ſes ambitions a banny hors de la ville, qui ne peut voir aucun plus heureux que luy, qui s'eſt allé ietter dans vn cachot cõme vne beſte laſche & craintiue : ceſtuy là ne vit point à ſoy. Mais (ce qui eſt tres-deshonneſte & tres vilain) il vit pour le ventre, pour le ſommeil, & pour les plaiſirs. Il ne faut point dire que celuy qui ne vit à pas vn, viue incontinent à ſoy. Toutesfois la conſtãce & la perſeuerance des premiers deſſeins, eſt choſe ſi grande qu'vne pareſſe opiniaſtre retient encor quelque authorité. Ie ne te puis eſcrire rien de certain de ce baſtiment, car ie ne le cognois que par le dehors, & par le viſage qu'elle monſtre à tous les paſſans. Il y a deux grottes d'vn merueilleux ouurage, pareilles d'vne large entree, baſties à la main l'vne deſquelles ne void iamais le ſoleil, & l'autre en eſt roſtie iuſqu'au ſoir. Il y a vn lieu ſemé de planes au milieu duquel paſſe vn ruiſſeau qui tombe apres dans la mer & dans le lac Acheruſia, & qui le depart comme vn Euripé ſuffiſant à nourrir force poiſſon, encor qu'on en prinſt tous les iours. On l'eſpargne quand la mer ſe peut peſcher, & quand la tempeſte fait chommer les peſcheurs, on iette les mains ſur celuy qui eſt plus pres : mais la plus grande cõmodité qui ſoit en ceſte maiſon, c'eſt qu'elle a au derriere des murailles, la ville de Baia, & qu'eſtãt exẽpte de toutes ſes incommoditez, elle ioüiſt de toutes les delices & plaiſirs qu'elle a. I'ay bien cogneu qu'on luy peut dõner toutes ces louages, mais ie crois d'auantage qu'on y peut habiter en toutes ſaiſons de l'annee. Car elle eſt oppoſee au vent feüillu, & le prend ſi à propos, qu'elle l'empeſche de ſoufler dans Baia. Il ſemble que Vatia a ſagement faict de choiſir ce lieu pour y iouïr du repos de ſa pareſſe & de ſa vieilleſſe. Toutesfois le lieu ne ſert pas de beaucoup à la tranquilité d'eſprit, c'eſt l'ame qui la fait trouuer bonne. I'en ay veu aucuns en des maiſons des champs fort plaiſantes & recreatiues, viure triſtement, i'en ay veu d'autres en des lieux ſolitaires, viure cõme s'ils auoyent force occupation : Par ainſi il ne faut point que tu penſes eſtre mal à ton aiſe, encor que tu ne ſois pas à la campagne de Rome. Mais pourquoy n'y es tu pas ? Enuoye tes penſees iuſqu'icy. Tu peux conuerſer auec tes amis abſents, toutes & quantesfois que tu voudras, & auſſi longuement qu'il te plaira. Nous ioüiſſons plus ſouuent de ceſte volupté, qui eſt la plus grande que nous ayons, lors que nous ſommes abſens. La preſence nous fait perdre le gouſt, & parce que nous parlons, que nous nous pourmenons, & que nous ſommes quelquesfois aſſis enſemble, auſſi toſt que nous ſommes departis, il ne nous ſouuient plus de ceux que nous auons perdus de veuë : Et à ceſte cauſe nous ne nous deuons point faſcher de l'abſence de nos amis. Car n'y a pas vn qui ne ſoit fort abſent d'eux en leur preſence meſmes. Si tu veux premierement conter les nuits qu'on demeure ſeparé d'auec eux, les diuerſes occupations que les vnes & les autres ont, les eſtudes ſecrets, les allees & venues

Il l'affectoit neantmoins plus pour ſe cacher, que pour y trouuer du repos en ſon eſprit.

La ſeule Philoſophie donne ce contentement & repos, dont le ſeul ſage eſt capable.

&

Tel fait quartier à part, qui cherche pluſtoſt ſes plaiſirs que la tranquilité de ſon ame.

&

Deſcriptiõ de la maiſon châpeſtre de Vatia.

Diuers effects de la ſolitude.

Plus ſouuent on les void, moins on les gouſte.

mais

hors

hors la ville : tu iugeras que le temps que les longs voyages font perdre, n'eſt pas fort grand. C'eſt auec l'ame qu'il faut iouyr de l'ami. Ceſte là n'eſt iamais abſente, elle void tous les iours celuy qu'elle veut voir. Par ainſi donc ie te prie eſtudie auec moy, ſoupe auec moy, pourmene toy auec moy. Nous viurions bien à l'eſtroit, s'il y auoit rien de clos à nos penſees. Ie te voy, amy Lucilius, mieux à mon gré quand ie t'oy. Ie ſuis ſi veritablement auec toy, que ie ſuis en doubte ſi ie dois commencer de t'eſcrire non point des lettres, mais des liures.

Les cœurs des amis ne ſont iamais abſents l'vn de l'autre.

EPISTRE LVI.

Il deſcrit le bruit qui ſe fait aux bains & aux eſtuues, & que ceux ſont trop delicats qui ne peuuent eſtudier qu'auec vn grand ſilence, & que ſouuent les choſes exterieures ne nous troublent pas plus que noſtre ame meſmes, laquelle ne peut ſentir vn parfait repos, qu'elle ne ſoit bien compoſee & deſchargee des vices.

Les bruits externes n'incõmodent point l'eſtude d'vn eſprit bien recueilli, ni n'offenſent les oreilles d'vne ceruelle bien ferree.

IE meure, ſi le ſilence eſt ſi neceſſaire qu'on dit à celuy qui s'eſt retiré pour eſtudier. Voy quels bruits diuers s'oyent de tous coſtez. Ie ſuis logé ſur les eſtuues meſmes : repreſente toy toutes ſortes de voix, qui peuuent offenſer les oreilles. Quand les plus robuſtes font leurs exercices, quand ils ſecouënt les mains peſantes de plomb, quand ils trauaillent, ou qu'ils contrefont ceux qui trauaillent, i'oy des gemiſſemens : Quand ils laſchent l'haleine qu'ils ont lõguement retenuë, i'oy des ſifflemens & des reſpirations peſantes. Si on tombe entre les mains de quelque ſot mal appris, qui fait meſtier d'oindre les perſonnes, & qui ſe contente de les ſeruir, comme il feroit quelqu'vn du menu peuple, i'entends le coup de ſa main, qui frappe ſur les eſpaules, laquelle ſelon qu'il la poſe, ou plate, ou creuſe, change de ſon. Mais ſi par fortune celuy qui iette les bales graiſſees de poix pour nourrir le feu ſoubs les bains, y ſuruient, & qu'il commence à les compter, teſt eſt perdu. Comptez y auſſi celuy qui nettoye les ordures, & le larron prins ſur le faict, & celuy encor qui prend plaiſir d'ouyr retentir ſa voix dans le bain. Adiouſtez pareillement à ce nombre ceux qui ſe iettent d'vn plein ſaut auec vn grand bruit dans le baignoir, mettez en outre ceux là, leſquels s'ils ne font autre choſe, ont au moins la voix toute preſte, comme celuy qui tire le poil des aiſſelles, qui iette inceſſammẽt vne voix greſle & tremblante, pour eſtre mieux remarqué ſur tous, qui ne ſe taiſe iamais, que lors qu'il pelle les aiſſelles à quelqu'vn qu'il contraint de crier pour luy. On oyt apres vne infinité de cris des vendeurs de gaſteaux, de ſauſſiſſes, de craquelins, & de tous les valets des rotiſſeries, qui vendent leurs viandes chacũ auec ſa propre chanſon pour eſtre mieux remarquez. O que tu aurois bien la ceruelle ferree (diras tu) ô que tu ſerois bien ſourd, ſi ton eſprit ne ſe troubloit point entre tant de tintamarres & de diuers cris, veu que noſtre Chryſippus tomboit preſque mort, d'ouir ordinairement les bons iours qu'on luy donnoit en le ſaluant. Quant à moy ie te iure bien, que ie me ſoucie auſſi peu de toutes ces crieries, que des flots, ou de la cheute d'vne riuiere, encore que i'aye ouy dire qu'vn peuple fut contraint pour ceſte ſeule cauſe, d'aller rebaſtir leur ville en vn autre pays, parce qu'il ne pouuoit endurer le bruit que la cheute du Nil faiſoit. Il me ſẽble que la parole deſtourne plus que les bruits. Car la parole amuſe l'eſprit, & le bruit ne fait qu'emplir & batre les oreilles. Entre les choſes qui bruyent ſans me deſtourner l'eſprit, ie mets les carroſſes, & le mareſchal, qui loüe ma boutique, le ſerrurier mon voiſin : Et celuy qui demeure

Bruit cõfus & tumultueux des eſtuues ou cabarets, pour lequel

Vn eſprit ferme & ſolide ne ſe laiſſe point diſtraire de ſes occupations, car

meure aupres du temple de Paix, quand il eſſaye ſes trompettes & ſes haubois, & qu'il ne chante point ſeulement, mais quand il crie le plus qu'il peut. Le bruit auſſi qu'on intermet par temps, m'importune plus que celuy qui eſt touſiours continué. Mais ie me ſuis tellement endurci à tout cela, que ie pourrois ouir maintenant vn Comite de gallere quand il commande auec vne voix fort aiguë aux forçats, la façon de ramer. Car ie contrains mon eſprit à s'attendre à ſoy-meſme, & de ne ſe deſtourner point à penſer autre choſe. Qu'on face tant de bruit qu'on voudra dehors pourueu qu'il n'y ait point de noiſe dans mon ame, pourueu que le deſir & la crainte ne ſoient point en debat, pourueu que l'auarice & la prodigalité n'aient point de different enſemble, & que l'vne ne face point la guerre à l'autre. Car dequoy ſert le ſilence des enuirons, ſi les paſſions de l'ame bruyent?

Il ſe roidit cõtre, & s'endurcit.

N'ayant aucun trouble en ſon ame.

La nuict tout repoſoit d'vn paiſible ſilence.

Cela eſt faux. Il n'y a point de ſommeil paiſible, ſi la raiſon ne l'engendre. C'eſt la nuict qui nous repreſenſe toutes nos faſcheries, au lieu de les chaſſer, & ne fait que changer nos ſoucis. Car les ſonges de ceux qui dorment, ſont auſſi troublez que leur eſt le iour. C'eſt vne vraye tranquilité, celle ſur laquelle vne ame bonne & ſainte ſe peut repoſer. Regarde moy celuy qui cherche le ſommeil dans vne large & ſpacieuſe maiſon, & comme pour garder qu'aucun bruit n'offence ſes oreilles toute la trouppe des ſeruiteurs faict ſilence, & demeure coye, & comme ceux qui ſe veulent approcher de ſon lict, haulſent le pied, & le poſent doucement à terre. Certainement il ne ſe faict que tourner & virer çà & là, il ne prend qu'vn leger ſommeil entremeſlé de faſcheries d'eſprit: il ſe plaind d'ouir ce qu'il n'oyt point. Que penſes tu qui ſoit cauſe de cela? C'eſt vn tumulte, qui s'engendre dans ſon ame, c'eſt elle qu'il faut appaiſer, c'eſt la ſedition de l'ame qu'il faut eſteindre: laquelle tu ne dois pas eſtimer eſtre à ſon aiſe, encor bien que le corps ſoit couché. Le repos eſt ſouuent ſans repos. C'eſt pourquoy il ſera bon de nous eſueiller par le maniement de quelques affaires, & de nous occuper au traitté des bonnes arts & des ſciences, quand nous ſentirons qu'vn engourdiſſement de pareſſe (qui ne ſe peut ſouffrir elle-meſme) nous ſaiſit. Les plus grands chefs d'armees, lors qu'ils s'apperçoiuent, que les ſoldats ſe rendent deſobeiſſans, il les font trauailler, pour les contenir en leur debuoir, & leur font entreprendre quelque voyage de guerre. Ceux qui ont des occupations, n'ont pas loiſir de ſe deſbaucher. Il eſt tres certain, qu'il n'y a rien, qui rompe plus les vices engendrez par l'oiſiueté que le trauail & l'occupation. Il ſemble aduis que le plus ſouuent nous ſommes retirez de la ville, par regret du mauuais maniement des affaires publiques, & par repentance d'auoir trop demeuré en vn lieu, où nous ne receuons que malheurs & deſplaiſirs. Et toutesfois dans ce cachot, où la crainte & la laſſitude nous a iettez, noſtre ambition ſe reuerdit. Car elle n'eſt pas perduë du tout, elle s'eſt ſeulement faſchee, elle s'eſt rebutee, voyant que ſes affaires n'alloyent point à ſon ſouhait. I'en dis autant de la prodigalité, & de la folle deſpenſe, qui ſemble quelquefois s'eſtre retiree, & vient apres ſolliciter derechef ceux qui ſe ſont reſolus de viure ſobrement & ſagement, & au milieu de leur eſpargne, reprend les voluptez (qu'elle n'auoit pas du tout condamnees, mais ſeulement delaiſſees pour vn temps) auec vne force d'autant plus violente, qu'elle eſt plus couuertement cachee. Car les vices qui paroiſſent au dehors, ſont moins dangereux, & les maladies meſmes commencent à prendre gueriſon, quand elles ſortent à deſcouuert, & qu'elles monſtrent leur venin. Fay donc eſtat, que l'auarice, l'ambition, & les autres mauuaiſes paſſions qui trauaillent nos ames, ſont plus pernicieuſes, quand nous feignons d'en eſtre gueris, &

Auſſi n'y a-il point de repos que celuy qui vient dela raiſon. &

Remede cõtre la faineantiſe.

Le trauail diſſipe les vices qu'engendre loiſiuete. &

La ſolitude oyſiue ne faict qu'embrouiller l'eſprit.

Les vices cachez ſont plus dangereux.

de les auoir perdues. Il ſemble aduis, que nous ſoyõs en repos d'eſprit, mais il n'en eſt rien. Car s'il eſtoit vray, que nous y fuſſiõs, ſi nous auiõs ſonné la retraicte pour nous retirer des vices, ſi nous auions en meſpris ce qui paroiſt eſtre beau par dehors, comme i'ay dit n'agueres: il n'y a rien qui nous peut deſtourner, il n'y a chant d'oyſeaux, ny muſique d'hommes, qui peut rompre nos ſainctes penſees, quãd elles ſeront deſia fermes & aſſeurees. L'eſprit de celuy eſt biẽ leger, il ne s'eſt pas encor bien retiré dans ſoy-meſme, s'il s'eſueille au bruit du miondre accident. Il a quelque ſoing caché dans ſon ame, & quelque frayeur qui le rend ſoucieux, & comme dit noſtre Virgile.

Signe d'vne ame mal aſſeuree. &

J'ay veu que ny les traits, qu'on dardoit contre moy,
Ny les troupes des Grecs ne me donnoyent effroy.
Ores le moindre vent, qui bat à mon oreille.
Le moindre bruit que i'oy, tout ſoudain me reſueille,
Me tient en ceſte peine, & me faict craindre ainſi
Pour celuy que ie porte, & qui me ſuit auſſi.

Ce premier eſt ſage, & ne s'eſtonne des traicts qu'on iette contre luy, ny de la menace des armes d'vne grande troupe d'ennemis, ny des cris d'vne ville eſmeuë de ſedition. Mais l'autre eſt vn ſot ignorant, il a peur de perdre ſes biens, il s'eſtonne au premier bruit qu'il oyt, il luy ſemble qu'vne petite voix, ſoit vne grande rumeur, & le moindre mouuement luy abbat le cœur. La peſanteur de ſes richeſſes le rend ainſi craintif. Choiſis celuy que tu voudras d'entre tous ces riches qui portent force biens, qui trainent force richeſſes, tu verras qu'il eſt touſiours en crainte, & pour celles qu'il porte ſur ſoy, & pour celles, qui le ſuyuent. Croy donc que ton ame ſera bien compoſee, quand aucune crainte ne te pourra eſmouuoir, quand aucune voix ne te fera ſortir hors de toy, non pas lors meſme qu'elle te flattera, ny lors qu'elle te menacera, ny lors qu'auec vne vaine rumeur elle bruyera à tes oreilles. Et quoy? n'eſt-il pas en fin plus commode de n'oüir plus ces meſdiſances? Ie le confeſſe. C'eſt pourquoy ie me veux retirer de ce lieu. Mais i'ay bien voulu m'eſſayer, & m'exercer en ma patience. Quel beſoing a-on de ſe laiſſer longuement tourmenter, ſi Vliſſes a trouué pour ſes compagnons vn remede ſi facile contre les Sirenes meſmes?

D'vne paiſible & bien raſſiſe.

EPISTRE LVII.

Sur l'occaſion d'vn voyage qu'il fit en mauuais temps allant à Naples, il dit que l'ame ſouffre quelques paſſions que les ſages & vertueux ne peuuent euiter, prouenants de la nature de noſtre mortalité.

Les incõmoditez meſmes, & les accidens faſcheux, donnent touſiours à l'homme vertueux dequoy mediter en ſa penſee.

QVand ie voulus partir de la ville de Baia, pour m'en retourner à Naples, ie creuz aſſez facilement, que nous debuions auoir tempeſte, pour ne me mettre plus ſur vne nauire. Mais ie trouuay tant de bouës par tout le chemin, qu'on pouuoit bien dire que i'eſtois allé par eau. Il fallut que i'enduraſſe entierement ce iour là toute la fatalité des lutteurs. Car apres auoir eſté bien arroſez, nous euſmes touſiours la pouſſiere dans la Grote de Naples. Il n'y a rien plus long que ceſte priſon, rien plus obſcur que ceſte entree de caue, laquelle faiſoit que nous voyons non point à trauers des tenebres, mais les tenebres meſmes. Et au reſte encor qu'il y euſt quelque clairté dans ce lieu, la pouſſiere, qui eſt meſmes faſcheuſe

& mal plaiſante au deſcouuert, l'oſteroit. Que penſes-tu donc qu'elle doyue eſtre dans ce creux, où apres s'eſtre eſleuee comme vn tourbillon, enfermee en vn lieu, où aucun air ne reſpire, elle retombe ſur ceux qui l'ont eſleuee? Nous aũons ſouffert deux grandes incommoditez contraires, en meſme chemin, en meſme iour, nous auons eſté tourmentez de la bouë, & de la pouſſiere. Toutesfois ceſte obſcurité me mit quelque belle choſe dans ma penſee. Ie ſentis comme vne grande ſecouſſe, & vn changement ſans crainte dans mon ame, que la nouueauté d'vne choſe inaccouſtumee, & l'ordure de ce lieu auoit causé. Ie ne parle point auec toy maintenant de moy-meſme, qui ſuis fort eſloigné, non ſeulement d'vn homme entierement parfaict, mais encor d'vn homme paſſablement appris: Ie parle de celuy ſur lequel la fortune n'a plus de pouuoir: Car ceſte autre-là changeroit de couleur, & de courage. Car il y a des paſſions, qu'on ne peut euiter par aucune vertu. Nature luy repreſente deuant ſes yeux, qu'il eſt mortel. Et par ainſi il ridera le front ſur la premiere triſteſſe, il tremblera de peur à vn ſoudain accident, ſa veuë ſe troublera, ſi eſtant porté au plus haut d'vne montaigne, il void vn profond precipice. Ce n'eſt pas crainte: c'eſt vne paſſion naturelle, que la raiſon ne peut vaincre. C'eſt pourquoy il y a des hommes fort courageux, & tous preſts d'eſpandre leur ſang, qui ne peuuent voir le ſang d'autruy. Quelques-vns, qui ne peuuent regarder vne playe fraiche, & quelques autres, qui s'eſuanouiſſẽt ſeulemẽt d'ẽ toucher vne vieille, qui rend encor de l'ordure, & d'autres, qui ont peur de voir par ieu, vne eſpee nue, & ne craignent point d'eſtre tuez. Ie ſentis donc comme ie diſois, non pas vn eſtonnement, mais vn changement. Derechef auſſi-toſt que nous reuiſmes la clarté, vne ioye ſoudaine ſans y penſer me reprit. Ie commençay alors de dire en moy-meſme. Comme ſans raiſon nous craignons plus quelques choſes, & quelques autres moins, encor bien que la fin de toutes ſoit ſemblable. Car quelle difference fais-tu, que la ruine d'vne tour, ou d'vne mõtagne tombe ſur vne ſentinelle? tu n'y en trouueras point. Il en y a toutesfois, qui craindront plus la cheute d'vne tour, cõbien que toutes deux ſoyent aſſez puiſſantes pour les faire mourir. Tu penſes, peut-eſtre, que ie vueille parler des Stoyciens, qui ont opinion que l'ame d'vn homme qui eſt eſtouffé & froiſsé ſous vne grande ruine, ne peut pas ſortir, & qu'elle ſe diſſipe incontinent, parce qu'elle n'en a peu eſchapper librement. Mais ie ne le fay point. Et ceux qui le diſent ſe trompent fort à mon aduis. Comme vne flamme ne peut eſtre ſuffoquee, parce qu'elle s'enfuit & ſe retire auec ce qui la chaſſe, comme l'air ne peut eſtre bleſsé d'vn coup, ny entre-couppé de la ſecouſſe d'vn foüet, ains ſe reſpãd tout à l'entour du corps, auquel il fait place: Tout ainſi l'ame, qui eſt la choſe du monde la plus ſubtile & deliee, ne peut eſtre retenuë ny tourmentee dans le corps, mais par le moyen de ſa ſubtilité, elle eſchappe à trauers tout ce qui la preſſe: Et tout ainſi que le foudre apres qu'il a ietté ſes eſclairs, & ſaccagé à ſon aiſe dans vne maiſon, s'en reua par vn fort petit trou, pareillement l'ame, qui eſt encor plus ſubtile que le feu, paſſe & s'enfuit à trauers toute ſorte de corps. Et par ainſi il faut diſputer, ſi elle peut eſtre immortelle. Mais tien pour choſe toute certaine, que ſi elle ſuruit au corps, que par conſequent elle ne pourroit perir par aucun moyen que ce fuſt, parce qu'elle ne peut perir. Car il n'y a aucune immortalité ſubiete à exception, ou condition, & n'y a rien auſſi, qui puiſſe nuire à ce qui eſt eternel.

Neantmoins il rencontre des hazards qui luy font recognoiſtre qu'il eſt mortel & ſubiect à paſſion.

Refutation, par belles cõparaiſons d'vne flamme, & de l'air. &

Du foudres.

Dont s'enſuit qu'elle eſt immortelle.

EPISTRE LVIII.

Premierement il monſtre la pauureté de la langue Latine, apres comme ceux qui ſont ſottement qui veulent reſtraindre ceſte langue pauure d'elle meſme, au lieu de l'amplifier. Il parle de quelque mots familiers à Platon comme de celuy qu'il appelle ens, *de l'eſſence, du genre, de l'eſpece, de l'idee, pour leſquels il faut inuenter des mots nouueaux, & que des diſputes qu'on fait ſeulement pour eſueiller l'entendement, on en peut tirer du profit pour inſtituer nos mœurs & noſtre bonne vie.*

La langue Latine eſt defectueuſe en pluſieurs mots, & c'eſt ſottiſe de vouloir tronquer vn langage manque de ſoy, au lieu de l'amplifier.

IAmais ie n'ay mieux cogneu la pauureté, ou (à vray dire) l'indigence, que nous auons de paroles, que ie fais auiourd'hui. Mille choſes ſont ſuruenuës, comme par fortune nous parlions de Plato, auſquelles nous cherchions des noms, parce qu'elles n'en auoyent point: & d'autres qui auoyent perdu par noſtre delicateſſe, celuy qu'elles auoyẽt de toute ancienneté. Mais qui pourroit trouuer bon ce deſgouſtement là, en vne ſi grande pauureté? Ce tahon que les Grecs appellent, *œſtrum*, qui pique & chaſſe le beſtail, & l'eſcarte dans les foreſts, nos Latins l'appellent *Aſilus*. Tu en peux bien croire Virgile.

3. Georgic.

Et les tahons, qu'on void à grands troupes voler
Pres du mont de Liburne, au verd bois de Siler,
Que iadis les Romains Aſiles appelloyent,
Et qu'Oeſtres les Gregeois en leur langue nommoyent:
Piquans, bruyans, qui font les troupeaux eſcartez
Courir par les foreſts d'effroy eſpouuentez.

Ie penſe qu'il entendoit, que ce mot eſtoit du tout perdu. Et à fin que ie ne te face point plus longuement attendre, il y auoit quelques mots ſimples en vſage, comme quand ils diſoyent, *cernere ferro inter ſe*, c'eſt à dire, battre entre eux leurs querelles par armes. Le meſme Virgile te prouuera cela.

Meſme le Roy Latin

Æneid. 12.

S'eſtonne grandement, que ces deux hommes nez
En pays eſtrangers en lieux ſi eſloignez
D'vn bout du monde à l'autre, ayent peu s'aſſembler
Et leur noiſe, & querelle ainſi battre par fer.

Ce que nous diſons maintenant, *decernere*, c'eſt à dire debattre, l'vſage de ce mot ſimple en eſt perdu. Les anciens pareillement diſoyent *ſi iuſſo*, c'eſt à dire, *ſi iuſſero*. Qui ſignifie, ſi ie le commande. Ie ne veux pas que tu me croyes de cela, Virgile en eſt fidele teſmoing.

Le reſte des ſoldats

Æneid. 11.

Que ie commanderay, vienne apres aux combats.

Preuue de la diſette d'icelle langue. &

Ie ne taſche point par la diligence, d'ont i'vſe maintenant, à te monſtrer combien i'ay perdu de tẽps apres les Grammairiens, mais à te faire cognoiſtre cõbien de mots qu'on lit dans Ennius, & Attius ſe trouuẽt auiourd'huy roüillez & moiſis: veu que de Virgile meſmes, dans lequel nous foüillons tous les iours, nous en auons deſia perdu quelques vns. Que veut dire (demanderas tu) ceſt auant ieu? à quoy tend-il? Ie ne te le veux pas taire. Ie voudrois bien ſans offenſer tes oreilles, pouuoir dire eſſence: ſinon ie le diray encor qu'il te doyue faſcher. Ciceron eſt autheur aſſez ſuffiſant à mon aduis, de ce mot. Si tu en veux vn plus recent, i'ay Fabianus homme eloquent, qui parle treſbien, & qui a le langage ſi net, & ſi afferé,

ſi affeté, que quelquesfois i'en ſuis deſgouſté. Que ferois-ie donc, amy Lucilius, comment dirois-ie ce mot Grec οὐσία, c'eſt à dire eſſence, choſe ſi neceſſaire, contenant la nature, & le fondement de toutes choſes? Ie te prie donc permettre que i'vſe de ce mot. Toutesfois ie n'vſeray de la liberté que tu me donneras, que le moins que ie pourray. Et peut-eſtre me contenteray-ie de la ſeule permiſſion. Mais dequoy me ſeruira la grace que tu me fais, veu que ie ne puis en aucune façon exprimer en Latin ce mot, qui eſt cauſe que i'aye dit des iniures à noſtre langue? Tu accuſeras encor dauantage la pauureté des Romains, quand tu ſçauras qu'il y a vne ſyllabe, que ie ne puis tourner. Demandes-tu qu'elle c'eſt? τὸ ὄν c'eſt à dire ce qui eſt. Il te ſemblera que ie ſuis homme d'vn fort rude eſprit, & qu'il eſt fort aiſé de le faire, qu'on le peut tourner en ceſte façon, & dire, *quod eſt*, ce qui eſt. Mais il y a grande difference. Car ie ſuis contraint de mettre vn verbe pour vn nom. Et s'il eſt beſoing d'en y donner vn, ie diray, *quod eſt*, ce qui eſt. Vn mien amy homme de grand ſçauoir nous diſcouroit auiourd'huy, que Platon dõnoit ſix ſignificatiõs à ce mot. Ie te les expliqueray toutes ſix, apres que ie t'auray monſtré qu'il y a quelque genre. Car premierement il nous faut cercher ce genrre duquel depẽdent toutes les autres eſpeces, duquel naiſſent toutes les differences & diuiſions, & ſous lequel tout eſt comprins. Or nous le trouuerons, ſi nous commençons de lire tout à rebours. Car par ce moyen nous paruiendrons au premier. L'homme eſt vne eſpece, comme dit Ariſtote, le cheual eſt vne eſpece, le chien eſt vne eſpece. Il faut donc chercher quelque commun lien qui embraſſe toutes ces choſes, & qui les comprenne ſous ſoy. Que ſera donc cela? l'animal. L'animal doncques a commencé d'eſtre le genre de tout ce que ie diſois maintenant, de l'homme, du cheual, & du chien. Mais il y a quelques choſes qui ont ame, & ne ſont point animaux. Car il eſt certain, que les ſemẽces, & les arbres ont ame. C'eſt pourquoy nous diſons qu'ils viuent, & qu'ils meurẽt. Les animaux doncques tiendront le plus haut lieu: parce que les animaux ſont ſous ceſte forme & les ſemences auſſi. Mais il y a quelques choſes pareillement qui n'õt point d'ame, cõme les rochers. Il y a donc encor quelque choſe plus haute, & plus grande, c'eſt à ſçauoir le corps. Ie le diuiſeray ainſi, & diray que tous corps ont ame ou n'ont point d'ame. Et apres tout cela, il y a encor quelque choſe plus haute, que le corps. Car nous diſons qu'il y a quelques choſes corporelles, & quelques autres incorporelles. Qu'eſt-ce dõcques qu'il y aura, d'où cela depende? C'eſt cela à quoy nous auons donné cy deſſus vn nõ aſſez mal propre. Ce qui eſt. Car nous le pourrõs ainſi departir en eſpeces, en diſant. Ce qui eſt, ou il eſt corporel, ou il eſt incorporel. Voilà donc ce premier genre, & le plus haut, & ſi ie dois parler ainſi le general. Tous les autres, à vray dire, ſont bien genres, mais ils ſont ſpeciaux, cõme l'hõme eſt bien vn genre: Car il cõtient ſous ſoy les eſpeces des nations, les Grecs, les Romains, les Parthes: & des couleurs, les blancs, les noirs, les rouſſeaux: Il a encor les particuliers, Catõ, Cicerõ, Lucrece. A ceſte cauſe quãd il cõtient pluſieurs choſes ſous ſoy, il prend le nõ de genre. Et quand il eſt cõtenu ſous quelque autre, on l'appelle eſpece. Mais ce gẽre qui eſt general, n'a riẽ qui ſoit par deſſus luy. C'eſt le cõmencement de toutes choſes. Tout ce qui eſt, eſt au deſſous de luy. Les Stoïciẽs ont voulu mettre au deſſus de ceſtuy là, vn autre genre encor plus principal, duquel ie parleray tout maintenant, mais que i'aye plus toſt monſtré, que ce genre duquel i'ay parlé, doit à bon droit eſtre mis le premier, puis qu'il peut comprendre toutes choſes. Ie diuiſe ce qui eſt, en ces eſpeces, ſçauoir eſt en corporelles, & incorporelles. Il n'y a point de tiers. Mais comment feray-ie diuiſion des corps? Il faut dire qu'ils ont ame ou qu'ils n'en ont point. En apres commeet eſt-ce

Abondance de la Grecque.

Termes Philoſophiques expoſez.

Doctrine des Stoyques quãt aux genres & eſpeces des choſes &

que ie feray diuiſion des choſes animees? Ie diray que les vnes ont entendement, & les autres n'ont qu'ame : ou bien ainſi : quelques vnes ſont impetueuſes, ou cheminent, ou paſſent: quelques autres, ſont attachees à la terre, ſe nourriſſent, & prennent accroiſſement par les racines. Derechef en quelles eſpeces dois-ie repartir les animaux? ou ils ſont mortels ou ils ſont immortels. Il y a des Stoyciens auſquels il ſemble, que le premier genre. † Mais ie diray apres pourquoy ils le penſent ainſi. Il y a (diſent-ils) en la nature quelques choſes qui ſont & quelques choſes qui ne ſont point: & que nature cõprend les choſes qui ne ſont point & ſe preſentent en noſtre entendement: Comme ſont les Centaures, les Geants, & toute autre choſe, qui eſtant formee par vne fauſſe imagination, commence d'auoir quelque image, encor bien qu'elle n'ait point de ſubſtance. Ie reuiens maintenant à ce que ie t'ay promis, ſçauoir eſt, comme Platon a diuiſé toutes choſes, qui ſont, en ſix façons. Ce premier qui eſt, on ne le peut comprendre ny par la veuë, ny par l'attouchement, ny par aucun autre ſens. Ce qui eſt general n'eſt qu'ẽ l'imaginatiõ. Cõme l'hõme en general, ne ſe void point par les yeux: mais ſi fait bien l'hõme particulier, cõme Cicero & Plat. L'animal ne ſe void point, mais ſe comprend par l'entendement: on void toutesfois ſon eſpece, vn cheual, & vn chien. Des choſes qui ſont, Platon met pour le ſecond genre, ſçauoir eſt celuy qu'il appelle eminent, & qui ſurpaſſe. Il dict que ceſtuy là eſt par excellence. Comme poëte eſt vn nom commun. Et tous ceux qui font des vers s'appellent ainſi. Mais deſia entre les Grecs ce mot n'en ſignifie qu'vn. Et quand tu oyras dire le poëte, tu doibs entendre que c'eſt Homere. Qu'eſt ce donc ce que tu veux dire? C'eſt Dieu qui eſt le plus grand, & le plus puiſſant de toutes autres choſes. Le troiſieſme genre eſt des choſes qui ſont proprement: elles ſont ſans nõbre, mais elles ſont auſſi hors de noſtre veuë. Me demãdes-tu qu'eſt-cela? C'eſt la propre meſnagerie & les meubles de Platon. Il les appelle Idees, ſur leſquelles toutes choſes ſont formees. Elles ſont immortelles, immuables, inuiolables. Oy ie te prie, qu'eſt-ce qu'Idee? elle eſt vn patron & vn moule eternel des choſes qui ſe font par nature. Ie te veux interpreter encor ceſte definition, à fin que la choſe te ſoit plus claire. I'ay volonté de faire ton pourtraict, tu es le patron de ma peinture, duquel mon entendement prẽdra les traicts qu'il mettra ſur ſon ouurage. Par ainſi ceſte face qui m'inſtruit, & m'enſeigne, de laquelle ie prẽs le pourtraict, c'eſt l'Idee. La nature dõc mere de toutes choſes a vne infinité de ces patrõs, cõme d'hõmes, de poiſſons, & d'arbres ſur leſquels eſt pourtraict tout ce qu'elle doit faire. Le quatrieſme lieu eſt donné à l'image. Mais il faut que tu ſois bien ſoigneux, d'entendre que c'eſt que l'image, & que tu reiettes ſur Plato, & non point ſur moy, la difficulté de ces choſes. Toutesfois il n'y a rien de ſubtil, qui ne ſoit accompagné de difficulté. I'ay vſé n'a gueres de la comparaiſon de l'image que faiſoit vn peintre. Quand il vouloit par ſes couleurs au vif repreſenter Virgile, il le regardoit, La face de Virgile eſtoit l'Idee, & le patron de l'ouurage qu'il vouloit faire. Or ce que le peintre a tiré de ce viſage, & ce qu'il a peint ſur ſon tableau, eſt εἰδῶ, c'eſt à dire l'image. Demãdes tu quelle differẽce il y a? l'vn eſt le patron, & l'autre eſt la figure tiree du patron, & miſe ſur l'ouurage. L'vne eſt celle que le peintre imite, & l'autre eſt celle qu'il fait. Vne ſtatuë qui repreſente vn homme, a quelque face, c'eſt εἰδῶ, qui vaut à dire l'image: Le patron meſme auſſi a quelque face, ſur laquelle l'ouurier, en la regardant, a formee ſon image: & c'eſt l'Idee. Demandes tu encor vne autre diſtinction? εἰδῶ, c'eſt à dire l'image, eſt l'ouurage qui eſt faict: & l'Idee eſt hors de l'ouurage, & n'eſt point ſeulement hors de l'ouurage, ains elle eſt auparauant que l'ouurage. Le Cinquieſme genre, eſt des choſes qui ſont

commu

* M. A. Muret pẽſe que quelques mots faillent icy.

De Platõ touchant la diuiſion d'icelles.

Rien n'eſt, que Dieu, à parler proprement.

Idées Platoniques.

&

Les formes ou patrons tirez d'icelles.

communement : & celles là commencent à nous appartenir. C'eſt là, où tout eſt, & hommes, & beſtes, & toutes autres choſes. Le ſixieſme genre eſt des choſes qui ſemblent eſtre, comme le vuide, & le temps. Platon ne met en ce conte rien de ce que nous voyons, & touchons, par ce qu'il penſe veritablement, & proprement que cela eſt, par ce qu'elles coulent & paſſent, & ſont, mais c'eſt par le moyẽ d'vne diminution, ou adiouſtement continuel. Il n'y a pas vn de nous, qui ſoit en ſa vieilleſſe, ce qu'il eſtoit en ſon ieune aage. Pas vn n'eſt au matin, ce qu'il eſtoit le ſoir au parauant. Nos corps ſont roulez, & rauis comme les riuieres. Tout ce que tu vois court auec la cource du temps. Rien ne demeure de ce que nous voyons. Moy meſmes pendant que ie dis que les choſes ſe changent, ie me ſuis changé. C'eſt ce que diſt Heracletus, nous ne deſcendons iamais deux fois dans vne meſme riuiere. Le meſme nom de la riuiere demeure bien, mais l'eau s'eſt eſcoulee. Cela ſe cognoiſt mieux en vne riuiere, qu'en vn homme. Si eſt ce toutesfois qu'vne courſe, qui n'eſt pas moins legere, nous emporte. C'eſt pourquoy ie m'eſmerueille de noſtre folie, que nous puiſſions aymer ſi fort ce corps, qui eſt vne choſe ſi ſubiecte à la fuite, & que nous ayons crainte de mourir quelque iour: veu que chaſque moment ſoit vne mort du premier eſtat, auquel nous eſtions. Veux tu craindre que ce qui ſe fait à toute heure, ne ſe face quelques fois? I'ay parlé de l'homme, qui eſt vne matiere caducque & periſſable, & ſubiecte à tous accidens de fortune: Mais le monde auſſi, encor qu'il ſoit eternel, inuincible, il eſt ſubiect aux changemens, & ne demeure pas en meſme eſtat. Car iaçoit qu'il ait encor tout ce qu'il a eu iamais, il l'a neantmoins autrement qu'il ne l'auoit, & change ſon ordre. Dequoy (diras tu) me ſeruira ceſte ſubtilité? ſi tu me le demandes, ie te reſpondray, de rien. Mais comme ce graueur apres auoir tenu ſes yeux ſur ſon ouurage, ſi longuement qu'ils en ſont laſſez, les relaſche, & les retire, ou comme l'on a accouſtumé de dire, les repaiſt. Pareillement nous deuons recreer aucunefois noſtre eſprit, & luy donner quelques paſſetemps pour le reſiouyr: pourueu que ces paſſetemps ſoyent quelques ouurages. Parmy leſquels, ſi tu y prens bien garde, tu trouueras quelque choſe qui te pourra eſtre ſalutaire. C'eſt cela, Lucilius mon amy, que i'ay accouſtumé de faire: En toutes choſes que ie m'occupe, encor qu'elles ſoyent fort eſloignees de la Philoſophie, ie taſche d'en tirer quelque profit, duquel ie me puiſſe reſſentir. Mais quelle vtilité peux ie prendre de ce diſcours que ie traittois maintenant, ſi eſloigné de la reformation des mœurs? Par quel moyen eſt ce que les Idees de Platon me pourroyent faire meilleur que ie ne ſuis? Que pourrois ie tirer d'elles qui puiſſe retrancher mes voluptez? A tout le moins i'apprendray que Platon nie que rien de ce qui ſert à nos ſenſualitez, qui nous y eſchauffe & nous y prouoque, ſoit du nombre des choſes, qui veritablement ſont. Ces choſes donc ne ſont que par imagination, & portent quelque apparence pour vn temps. Il n'y a rien en elles qui ſoit ferme & aſſeuré. Et toutesfois nous les deſirons comme ſi elles deuoyent touſiours durer, & touſiours demeurer auec nous. Nous ſommes laſches & foibles, & nous arreſtons par temps en chemin. Iettons noſtre ame ſur les choſes eternelles, admirons les formes de toutes choſes qui volent en haut: & comme Dieu ſe pourmenant parmy elles, & preuoyant à tout, il conſerue contre la mort, ce qu'il n'a peu faire immortel, par ce que la matiere l'empeſchoit: & comme il ſurmonte par raiſon les vices du corps. Car toutes choſes demeurent, non par ce qu'elles ſont eternelles, mais par ce qu'elles ſont defendues par le ſoing de ce gouuerneur: Les immortelles n'ont point beſoing de defendeur. L'ouurier qui les a faictes les conſerue, ſurmontant par ſa vertu la fragilité de la matiere. Meſpriſons toutes ces choſes,

Opinion de Platon touchant les choſes viſibles & ſenſibles.

Leſquelles ſont, mais ne demeurent poinct en vn eſtre.

Chaſque moment eſt la mort du precedent.

Le mõde meſmes eſt ſubiect aux chãgemens.

Quel profit on tire de ces diſputes, pour l'inſtruction.

Puis qu'il n'y a rien de ferme en ce mõde, eſleuons nos cœurs aux choſes eternelles.

Meſpriſons les choſes deſquelles on reuoque en doute l'eſtre.

qui ne ſont pas ſi pretieuſes, qu'on n'aye bien mis en doute, ſi elles ſont. Penſons auſſi par meſme moyen, que ſi la prouidence affranchit & garde ce monde (qui n'eſt pas moins mortel que nous ſommes) de tous perils & dangers: que nous pouuons pareillement par noſtre prouidence allonger vn peu le temps, & la vie à ce petit corps, ſi nous pouuons arreſter & gouuerner les voluptez, par le moyen deſquelles la plus grande partie des hommes ſe perd. Plato meſme par vn ſage gouuernement eſt paruenu à ſa vieilleſſe. Il auoit le corps puiſſant, & robuſte, de ſorte qu'on luy donna ce nom par ce qu'il auoit la poictrine fort large: mais les voyages ſur mer, & les dangers qu'il auoit paſſé, luy auoyent de beaucoup diminué ſes forces: Toutesfois la ſobrieté, & la meſure de ce qui retranche la voracité, & le ſoing qu'il auoit de ſe contregarder, le conduirent à vne longue vieilleſſe, encor que pluſieurs cauſes luy donnaſſent empeſchement. Car tu ſçais (comme ie penſe) qu'il aduint à Plato par le moyen de ſon bon gouuernement, qu'apres auoir iuſtement veſcu quatre vingts & vn an entiers, ſans qu'il s'en falluſt rien, il mourut au meſme iour qu'il eſtoit nay. C'eſt pourquoy quelques deuins, qui par fortune eſtoyent lors dans la ville d'Athenes, luy firent vn ſacrifice apres ſa mort, eſtimans que ſa nature fuſt plus excellente que celle des autres hommes, par ce qu'il auoit iuſtement attaint le nombre le plus parfaict de la vie, que neuf fois neuf accompliſſent. Ie ne doute point qu'il n'euſt bien voulu voir retranché quelque peu de iours de ce compte, & ſe paſſer de ce ſacrifice. La ſobrieté peut allonger la vieilleſſe: laquelle, comme à mon aduis il ne faut point deſirer, auſſi ne la doit on pas refuſer. C'eſt choſe qui peut apporter vn grand contentement, d'eſtre auec ſoy, le plus long temps qu'on pourra, & meſmement quand quelqu'vn par ſon moyen, s'eſt rendu digne de iouyr de ſoy meſme. C'eſt pourquoy nous donerons noſtre iugement ſur ce point, ſi on ſe doit faſcher de l'arriere ſaiſon de la vieilleſſe, & n'attendre pas ſa fin, mais l'aduancer de ſes propres mains. Celuy s'approche fort de la nature d'vn coüard, qui attend laſchement le dernier iour de ſa vie: comme celuy ſeroit eſtimé vn grand yurongne, lequel apres auoir beu tout le vin du tonneau, voudroit encor apres aualler la lie. Toutesfois nous voulons diſputer plus auant, ſi la derniere partie de noſtre aage eſt la lie de noſtre vie: ou ſi c'eſt la choſe la plus pure, & la plus liquide de noſtre aage. Pourueu que l'ame ne ſoit aucunemeut affoiblie, & que les ſens ſoient encor bien entiers pour la ſeruir, & que le corps ne ſoit point deſtitué de ſes forces, & demy mort auant le temps. Car il y a beaucoup à dire entre vouloir allonger ſa vie, ou ſa mort: mais ſi le corps eſt tellement inutile, qu'il ne puiſſe plus faire ſes functions, pourquoy ne tireroit on de priſon vne ame qui ne fait qu'y lãguir, & parauenture vaudroit il mieux le faire pluſtoſt qu'on ne doit, par ce que, peut eſtre, quand on le deura faire, on n'aura pas le pouuoir, & qu'il y a plus de danger de mal viure, que de mourir bien toſt. Celuy eſt fol, qui au prix de la perte d'vn peu de temps, ne veut rachepter le haſard d'vn grand inconuenient. Il ſe trouue peu de perſonnes, qu'vne fort longue vieilleſſe aye conduit iuſqu'à la mort, ſans auoir ſenty quelque malheur. Et pluſieurs ont paſſé toute leur vie pareſſeuſement ſans rien faire. Mais pourquoy eſtimerois-tu, qu'il fuſt plus cruel de perdre partie de la vie, qui doit auſſi prendre fin? Ne te faſche point d'entendre ce que ie dis, comme ſi ceſte ſentence deuoit eſtre prononcee contre toy. Mais fay iugement de ce que ie dis. Ie n'abandonneray point ma vieilleſſe ſi elle me reſerue tout entier pour moy. Ie dis entier de ceſte partie, qui eſt la meilleure: Mais ſi elle a commencé de me troubler l'entendement, & d'en ruiner quelque partie, ou ſi elle ne m'a point laiſſé la vie, mais ſeulement l'ame: Ie ſortiray hors de ceſte

Gouuernons bien le cours de noſtre vie, ſoit brief ou long.

A l'exẽple de Platõ, duquel ſa ſobriete & ſon regime.

Le fit eſtimer auoir quelque choſe par deſſus l'ordinaire des autres.

Quel plaiſir apportera lõgue vie, & ſi lon ſe doit aduancer la fin d'icelle.

Paradoxe Stoyque repugnãt à plus ſaine doctrine.

de ceſte maiſon ruineuſe & pourrie. Ie ne fuiray point vne maladie par le remede de la mort, pourueu qu'elle ſe puiſſe guerir, & qu'elle n'apporte point de dommage à l'ame : Ie ne me tueray point moy meſme, pour mettre fin à ma douleur: Car c'eſt eſtre vaincu que de mourir ainſi. Toutesfois ſi ie cognoiſſois qu'il me la falluſt endurer tout le reſte de ma vie, ie ſortiray, non point pour la douleur, mais par ce qu'elle me donneroit empeſchement à faire toutes choſes, pour leſquelles on deſire de viure. L'hõme eſt bien laſche, & de peu de cœur, qui meurt pour fuir à la douleur. Il eſt bien fol auſſi s'il vit pour ne ſentir que douleur. Mais ie ſuis allé trop loin. D'auantage il y a encor de la matiere, qu'on ne pourroit acheuer d'vn iour. Or comment pourroit celuy mettre fin à ſa vie, qui ne la peut pas mettre à vne lettre? Adieu donc: car tu liras plus volontiers ces derniers mots, que ces autres diſcours, qui ne parlent que de la mort.

Plaiſante fin pour recreer l'eſprit eſmeu par le paradoxe precedent.

EPISTRE LIX.

Ayant parlé de la volupté qu'il auoit priſe à lire vne lettre de Lucilius, il apprend comme par occaſion, la difference qu'il y a entre la ioye & la volupté, par l'opinion des Stoiques. Il eſcript le plaiſir & contentement qu'il a pris de ceſte lettre, quelle eſt la vie du ſage, du iugement ſeuere que chacun doibt faire de ſoy, & de ne croire point les flateurs.

I'Ay leu ta lettre auec vne grande volupté. Permets ie te prie, que i'vſe de paroles communes à tout le mõde, ſans les reuoquer à la ſignification que les Stoïciens leur donnent. Nous croyons que la volupté eſt vn vice. Prens le cas qu'elle le ſoit: Toutes-fois nous auons accouſtumé d'vſer de ce mot, pour monſtrer vne affection de ioye dans noſtre ame. Ie ſçay bien (diſ-je) que la volupté, (ſi nous voulons que nos paroles viſent à noſtre blanc) eſt vne choſe infame, & que la ioye ne peut aduenir, qu'à l'homme ſage. Car la ioye eſt vn eſleuement de l'ame, qui ſe fie de ſes propres biens, & de ſes propres forces. Toutesfois nous parlons vulgairement ainſi, & diſons que nous auons ſenty vne grande ioye du conſulat de ceſtuy-cy, ou de ſes nopces, ou de l'enfantement de noſtre femme. Ce qui n'eſt pas vne ſi certaine ioye, que ce ne ſoit le plus ſouuent vn commencement de triſteſſe. Mais la vraye ioye a vn bien, qui l'accompagne touſiours, c'eſt qu'elle ne prend iamais fin, & qu'elle ne ſe tourne iamais en ſon contraire. Par ainſi quand noſtre Virgile dict: & les mauuaiſes ioyes de l'ame: il parle elegamment, mais non pas proprement. Car il n'y a mal aucun qui porte ioye. Il a donné ce nom aux voluptez & a fort bien exprimé ce qu'il vouloit dire: Car il a ſignifié les hommes qui ſe reſiouyſſent de leur malheur. Toutesfois ie n'auois pas dit ſans raiſon, que i'auois leu ta lettre auec vne grãde volupté. Car encor bien qu'vn hõme ignorant ſe reſiouiſſe auec vne iuſte occaſion, ſi eſt-ce que i'appelle ceſte affection, qu'il ne peut retenir, & qui ſe iettera bien toſt ſur autres diuers ſubiects, ie l'appelle, di-je, volupté, cõceuë par opinion d'vn faux biẽ, conduicte ſans meſines, & ſans diſcretion. Mais pour reuenir à mon propos, oy ie te prie ce qui m'a pleu dans ta lettre. Tu as les paroles à ton commandement, ton diſcours ne te trãſporte point, & ne te traine pas plus loin q̃ tu ne veux. Il en y a pluſieurs qui ſont attirez par la beauté de quelque parole, qui leur plaira, à eſcrire plus qu'ils n'auoient propoſé: mais cela ne t'aduient point. Tout y eſt bien arrangé, & bien accõmodé au ſubiet. Tu parles tant, qu'il te plaiſt, & ſignifies encor plus que tu ne parles. C'eſt ſigne de quelque autre choſe plus grande. En outre il appert que ton eſprit n'a

Differẽce que les Stoyques mettent entre ioye & volupte.

Que c'eſt que volupté & ioye à eux.

6. Æneid.

Quel eſt le contentement qu'on peut receuoir des lettres d'vn amy.

Les figures y ont bonne grace.

rien

rien de ſuperflu, rien d'orgueilleux. Ie trouue toutesfois des metaphores, qui ne ſont ny trop hardies, ny deſpourueuës de beauté, & qui ont deſia fait preuue de leur bonne grace. I'y trouue des comparaiſons, deſquelles s'il y a quelqu'vn qui nous vueille interdire l'vſage, & les permettre ſeulement aux Poëtes, il me ſemble qu'il n'a leu aucun des anciens autheurs, dans leſquels on ne recherchoit point encores vn langage pour gagner la faueur du peuple. Ceux qui parloient ſimplement, & pour nous faire entendre ſeulement ce qu'ils vouloient dire, eſtoient pleins de paraboles & ſimilitudes: leſquelles à mon aduis eſtoient neceſſaires, non point pour la meſme raiſon, que les Poëtes auoient d'en vſer, mais pour aider la foibleſſe de noſtre eſprit, & pour repreſenter comme à l'œil au diſciple, & à l'auditeur ce qu'ils diſoient. Comme voicy, quand ie lis entre autres, Sextius, homme vehement & ſubtil, philoſophant d'vn langage Grec à la façon Romaine, ie pren grand plaiſir de voir la ſimilitude & comparaiſon dont il vſe qu'vne armee, qui craint d'eſtre aſſaillie par l'ennemy, marche en ordõnance quarree de tous coſtez, pour eſtre plus preſte au combat. Le ſage, dit il, doit faire le ſemblable: Il doit deſplier ſes vertus de tous coſtez, afin que s'il y a quelque danger qui le menace, ſon ſecours ſoit tout preſt, & que ſans aucun deſordre il obeïſſe à ſon gouuerneur. Ce que nous voyons aduenir aux armees, que les grands capitaines ſçauent ranger, où toutes les troupes ſont ſi bien à poinct diſpoſees, qu'elles entendent l'vne & l'autre en meſme temps le commandement de leur chef, & que le ſigne eſt ouy auſſi toſt, parmy les trouppes de l'Infanterie, que la cauallerie. Mais Sextius dit, que cela nous eſt de beaucoup plus neceſſaire, qu'aux gens de guerre. Car ceux là ont ſouuent peur de l'ennemy ſans cauſe, & que le chemin qu'ils craignoient dauantage, leur eſtoit le plus aſſeuré. La follie n'a rien, qui ſoit exempt de crainte. Elle craind autant d'enhaut que d'embas. Elle a peur d'vn quartier & d'autre. Il y a des dangers, qui luy viennent au deuant, & qui la ſuiuent derriere. Elle l'eſſaye de toutes choſes. Elle n'eſt iamais en deffence, & ſon ſecours meſmes luy faict peur: Mais le ſage qui eſt armé, & aduiſé cõtre toutes fortunes & violences, encor que la pauureté, la miſere, l'ignominie, & la douleur, luy facent vne charge, il ne reculera iamais. Il marchera ſans aucune peur contre ſes maux, & au milieu d'iceux. Pluſieurs choſes nous tiennent liez & attachez, pluſieurs autres nous oſtent les forces: nous auons ſi longuement croupy dans les vices, qu'il eſt bien difficile de nous en nettoyer. Car nous ne ſommes pas ſeulement ſoüillez, nous en ſommes entierement empoiſonnez. Et afin que d'vne comparaiſon nous ne paſſions à l'autre, ie demanderay (ce que i'ay ſouuẽt conſideré en moy-meſme) pourquoy c'eſt que la follie nous tient ſi opiniaſtrement attachez? C'eſt en premier lieu par ce, que nous ne la repouſſons point vertueuſement, & que nous ne voulons pas auec toutes nos forces chercher noſtre gueriſon. En apres nous ne donnons point aſſez de creance à ce qui a eſté trouué par les hommes ſages, & que nous ne le receuons pas auec vne poictrine ouuerte, & paſſons trop legerement ſur vne choſe de grand importance. Mais comment pourroit vn homme apprendre autant qu'il ſeroit beſoin cõtre les vices, s'il n'apprend qu'autant de temps qu'il luy en reſte, apres celuy qu'il a employé aux vices? Il n'y a pas vn de nous, qui vueille deſcendre iuſqu'au plus profond, nous ne cueillons que ce qui eſt au deſſus. C'eſt trop d'auoir eſté occupé, d'auoir donné vn fort peu de temps à la Philoſophie. Mais ce qui nous empeſche le plus, c'eſt que nous nous plaiſons trop toſt à nous meſmes. Si nous trouuons quelqu'vn, qui nous appelle gens de bien, ſages & ſaincts, nous le croyons. Nous ne ſommes pas contents d'vne mediocre loüange. Tout ce qu'vn flateur impudent dira de nous

Et les comparaiſons y ſont licites.

Vn langage figuré & poli a beaucoup d'efficace.

Le fol n'eſt iamais exempt de crainte. mais

Le ſage quoy qu'aſſailly de toutes parts, ne branſle iamais.

Pourquoy lon ne peut deuenir ſage. &

Le plus grand mal que nous.

nous ſans honte, nous le receuons comme ſi cela nous eſtoit deu : nous conſentons à ceux qui diſent que nous ſommes fort ſages, & fort bons, encor que nous ſçachions bien, qu'ils ont accouſtumé de mentir. Nous nous flattons ſi auant, que nous voulons eſtre loüez pour des choſes du tout contraires à ce que nous faiſons. Il y a tel qui oit que ceux-meſmes qu'il enuoye au ſupplice, l'appellent doux & clement, liberal en ſes larrecins & pilleries, ſobre & temperé en ſes yurongneries & paillardiſes. D où il aduient, que nous ne voulons faire aucun changement en nous, parce que nous penſons eſtre gens de bien. Alexandre, lors qu'il couroit par toute l'Indie, & qu'il ſaccageoit par guerre, iuſques aux nations meſmes qui n'eſtoient gueres cognuës de leurs voiſins, faiſant le tour des murailles d'vne ville qu'il tenoit aſſiegee, pour recognoiſtre de quel coſté elle ſeroit plus foible, & ſe trouuant bleſſé d'vn coup de fleche, il demeura longuement à cheual, & continua ſon entrepriſe. Mais apres que le ſang fut eſtanché, & que la douleur de la playe, qui eſtoit deſia ſeche, commença de croiſtre, & le genoüil qu'il auoit porté pendu à l'arçon du cheual, à s'engourdir peu à peu: Il fut contraint de ſe retirer, & de dire. Tout le monde iure que ie ſuis fils de Iupiter, mais ceſte playe crie à haute voix que ie ſuis homme. Nous deuons faire le ſemblable: apres que chacun de nous, à force de flaterie ſera deuenu fol, diſons: vous dites que ie ſuis ſage, mais ie cognoy combien de choſes inutiles ie ſouhaitte, combien i'en deſire, qui me nuiroyent. Ie ne cogoois pas ſeulement (ce que toutesfois les beſtes brutes cognoiſſent quād elles ſont ſaoulles) combien ie dois boire, combien ie dois manger. Ie ne ſçay pas encor la meſure de ce que ie contiens. Ie t'apprendray maintenant à quoy tu pourras cognoiſtre que tu n'es pas ſage. Celuy ſe peut dire ſage, qui ſe void plain de contentement, de ioye, & de repos d'eſprit, & qui ne ſentant aucune paſſion, vit au pair auec les Dieux. Prens donc conſeil auec toy meſme, & ſi tu ne ſens iamais aucune triſteſſe, ſi aucune eſperance des biens que tu attends n'importune ton ame, ſi & les nuicts & les iours ton eſprit iouïſt d'vn repos eſgal & aſſeuré, s'il eſt content en ſoy-meſme, tu es paruenu au comble du bien que l'homme peut deſirer. Mais ſi tu recherches encor toutes ſortes de voluptez, & deçà & delà: fais eſtat que tu es autant eſloigné de la ſageſſe, comme tu le ſeras de la ioye & du contentement. Tu as bien enuie d'y paruenir, mais tu te trompes, ſi tu penſes y pouuoir arriuer par le moyen des richeſſes. Cherches-tu la ioye entre les honneurs, c'eſt à dire, entre les ſoucis? Ces choſes que tu deſires ainſi, & que tu penſes te deuoir apporter plaiſir & contentement, ne ſont qu'occaſions de triſteſſes. Tous ceux-là, dis-ie, ne penſent qu'à trouuer la ioye & le plaiſir, mais ils ne ſçauent pas le moyen d'acquerir vn grand & perdurable contentement. L'vn le prend des banquets, & des folles deſpenſes, l'autre de l'ambition & d'vne grand' troupe de vaſſaux, qui le ſuiuent & l'enuironnent: l'vn des faueurs de ſ'amie, l'autre d'vne vaine oſtentation de l'eſtude des arts liberaux, & des ſciences qui ne luy portent aucune gueriſon. Tous ceux là ſont abuſez d'vn plaiſir trompeur, qui ne dure guere, comme l'yurongnerie, laquelle donne quelque ioyeuſe follie pour vne heure, & ſe void apres ſuyuie d'vne fort longue repentance : Ou comme l'honneur d'vn applaudiſſement, & d'vne acclamation fauorable du peuple, qui a eſté acquis, & finira auec beaucoup de peine. Il te faut donc penſer cecy, que l'effect de la ſageſſe, eſt vne ioye touſiours eſgale. L'ame de l'homme ſage eſt telle & ſemblable, que l'eſtat & le viſage du monde par deſſus le ciel de la Lune, l'air y eſt touſiours ſerain. Voila pourquoy tu dois deſirer d'eſtre ſage, car le ſage n'eſt iamais ſans ioye. Ce contentement ne peut naiſtre, que de la conſcience des vertus. Aucun ne ſe peut reſiouïr, que l'homme

Nous nous flattons par trop.

Exemple pour apprendre à chacun à cognoiſtre ſa condition.

Comment chacũ ſe doit cenſurer ſoy meſme. &

Quel eſt celuy qui ſe peut dire ſage.

Folie eſtrange de ceux qui cherchent du contentement par voyes obliques.

Quel eſt l'effect de la ſageſſe, & à quoy reſſemble le Sage. &

me conſtant, iuſte, & temperé. Et quoy donc, diras-tu? les fols & les meſchans ne ſe reſiouïſſent ils iamais? Nenny, non plus que les lions de la proye qu'ils ont trouuee. Quand ils ſont las & ſaouls du vin, & de tous autres plaiſirs, quand la nuict, qu'ils paſſent entierement à boire, leur eſt encor courte, quand on a mis dans vn petit corps plus de voluptez qu'il n'en peut contenir. & qu'il a commencé de les rendre & de les ietter dehors, c'eſt lors qu'ils ſe mettent à crier ce vers de Virgile:

Quel eſt l'effect de la ſageſſe, & à quoy reſſemble le ſage.

Tu ſçais que nous auons paſsé la nuict derniere
Entre des faux plaiſirs.

6 Æneid.

Elle eſt brefue & fauſſe, mais

Celle des ſages eſt vraye & perpetuelle.

Ceux qui ſont addonnez aux folles deſpences, & à la ſuperfluité, paſſent entre des faux plaiſirs toute la nuict, comme ſi ce deuoit eſtre la derniere. Mais le plaiſir & la ioye qui ſuit les Dieux, & ceux qui viuent comme eux, n'eſt iamais interrompuë, & ne prend iamais fin. Elle en prendroit, ſi on l'auoit empruntee d'ailleurs. Mais par ce qu'elle ne vient point du bien-faict d'autruy, elle ne depend point auſſi du pouuoir ny de l'authorité d'autruy. La fortune ne peut oſter ce qu'elle n'a pas donné.

EPISTRE LX.

Quelques vns penſent que ceſte Epiſtre & les deux autres qui ſuiuent apres, ne ſont que fragmens d'autres Epiſtres. En ceſte cy il deteſte le vœu de nos parens qui nous ſouhaittent des richeſſes, & la gourmandiſe qui entre en deſpence par ambition, & nous fait deſirer & chercher les biens de la terre & de la mer.

L'homme ſeul entre les animaux a (cõme on dit communement) le vẽtre plus grand que la panſe, & ne ſçait tenir meſure en ſes ſouhaits.

IE me plainds, ie me tourmente, ie me mets en cholere. Tu ſouhaites encores auiourd'huy cela meſme que ta nourrice, que ton pedagogue, & ta mere te deſiroyẽt. Tu ne cognois pas encor combien de maux ils te ſouhaittoyent. O combien les ſouhaits de nos amis nous ſont dommageables, voire de beaucoup plus dõmageables, lors qu'ils nous ont ſuccedé plus heureuſement! Ie ne m'eſmerueille point maintenant, ſi tous les maux du monde nous ſuyuent dés noſtre premiere enfance. Nous ſommes creus entre les maudiſſons de nos peres & meres. Puiſſent les Dieux quelquefois ouyr nos paroles ſans leur demander rien. Iuſques à quand ſera-ce que nous demanderons touſiours quelque bien aux Dieux, comme ſi nous n'auions point dequoy nous nourrir? iuſques à quand ſera ce que nous emplirons de nos ſemences les champs, qui pourroyent nourrir des grandes villes? Durant combien de temps ſera ce que tout vn peuple entier ſera empeſché à couper nos bleds? Durant combien de temps ſera ce qu'vn grand nombre de nauires ſeront employez pour apporter de pluſieurs mers, le bled, qui ne doit nourrir qu'vne ſeule table? Vn taureau ſe peut nourrir dans vn paſturage de peu d'arpens. Vne ſeule foreſt ſuffiſt à pluſieurs elephans: & l'homme veut paiſtre, & ſur la terre, & ſur la mer. Et quoy? Nature nous a elle fait vn ventre tellement inſatiable, au regard d'vn petit corps qu'elle nous a donné, qu'il deuſt ſurpaſſer la voracité, & la faim des plus grandes, & des plus gourmãdes beſtes du monde? Non certainement. Car combien eſt petit ce que nous deuons à nature? on la peut contenter de peu: ce n'eſt pas la faim de noſtre ventre, qui nous couſte ſi cher: c'eſt la gloire & l'ambition. Et pour ceſte raiſon (comme dit Salluſte) ceux qui ſuiuent le plaiſir de leur ventre, doiuent eſtre mis au nombre des beſtes, & non point des hommes, & quelques vns encor non point au nombre des beſtes,

Les auares & intemperez doiuent eſtre mis au rang des beſtes ou des morts. &

ſtes,mais des morts. Or ceux qui ſe cachent pour viure engourdis de pareſſe, ſont dans leur maiſon comme dans vn ſepulchre. Celuy ſeul vit,qui ſçait vſer de ſoy-meſmes. Tu peux iuſtement grauer leur nom dans vn marbre ſur la porte de leur maiſon. Car ils ſe ſont enſeuelis,auant que mourir.

EPISTRE LXI.

Que tout le temps deuant la vieilleſſe on doit penſer à bien viure, & en la vieilleſſe on doit penſer à bien mourir.

IL faut perdre le vouloir de ce que nous voulõs. De ma part tout vieil que ie ſuis, ie mets peine qu'il ne ſemble pas, que ie vueille ce que ie voulois quand i'eſtois enfant. I'employe tous les iours & les nuicts à cela, c'eſt mon ſeul trauail,c'eſt mon ſoin,de pouuoir mettre fin à mes vieux maux. Ie veux ſeulement faire,qu'vn ſeul iour me ſoit autant,que toute la vie. Et à dire la verité, ie ne le prens pas encor, comme ſi c'eſtoit le dernier,mais ie le regarde, cõme s'il pouuoit eſtre le dernier. Ie t'eſcris ceſte lettre auecvne telle apprehenſion,comme ſi la mort me deuoit appeller en l'eſcriuant. Ie ſuis tout preſt de ſortir, c'eſt pourquoy ie iouys de la vie; car ie penſe fort peu,combien elle doit durer. Deuant la vieilleſſe i'auois ſoin de bien viure:& en ma vieilleſſe, ie penſe à bien mourir. Et bien mourir n'eſt autre choſe,que mourir ſans regret. Mets peine de ne rien faire maugré toy. Tout ce qui eſt neceſſaire,doibt aduenir. La neceſſité n'eſt que pour celuy qui refuſe,& non point pour celuy qui veut. Il n'y a point de neceſſité pour celuy qui a volonté. Ie ſouſtiens,que celuy, qui reçoit de bon gré les commandemens qu'on luy fait,il fuit à la plus cruelle partie de la ſeruitude,ſçauoir eſt de faire ce qu'il ne voudroit point faire. Celuy qui fait quelque choſe par commandement d'autruy,n'eſt pas miſerable;c'eſt celuy,qui le fait en deſpit de ſoy. Prenons donc ceſte reſolution en noſtre ame de vouloir ce que la neceſſité d'vn affaire requerra. Et ſur toutes choſes penſons à noſtre fin,ſans monſtrer aucune triſteſſe. Il nous faut appreſter à la mort,auparauant qu'à la vie. La vie n'a que trop dequoy pour s'entretenir,mais c'eſt nous qui ſommes affamez de ce qu'elle s'entretient. Il nous ſemble qu'il nous defaut quelque choſe,& touſiours il le nous sẽblera. Pour auoir aſſez veſcu ce ne ſont pas les ans & les iours qui le font,c'eſt l'ame. Pour mon regard (Lucilius mon treſ-cher amy) ie ſuis content de l'aage que i'ay veſcu: I'attends la mort,comme eſtant ſaoul de viure.

La meditation de la mort eſt neceſſaire à tous, au lieu que chacun ſe plonge es abiſmes de diſſolution, d'ambition, d'auarice & vanité.

Qu'eſt ce que bien mourir.

Il le faut vouloir, puis qu'il y a neceſſité.

EPISTRE LXII.

Que les affaires ne l'empeſchent point à l'eſtude des ſciences liberalles. Que le meſpris des richeſſes eſt le vray chemin aux richeſſes.

CEux qui veulent faire croire qu'vn grand nombre d'affaires les empeſchent de ſuiure les eſtudes liberaux, ne font que mentir. Ils feignent d'auoir des occupations,ils les augmentẽt & les recherchent. Ie ſuis deſchargé d'affaires,Lucilius mõ amy, i'en ſuis deſchargé:& en quel lieu que ie ſois,ie ſuis tout à moy. Car ie ne m'aſſubiettis point aux affaires,ie m'yaccõmode. Ie ne cours point apres les occaſions, qui me pourroyent faire perdre le temps. Et en quel-

Quel eſt le repos & le contentement du ſage en tous ſes affaires. &

que part que ie m'arreſte, c'eſt là que i'entretiens mes penſees, & que ie fais en mon eſprit quelque diſcours profitable & ſalutaire. Si ie me donne à mes amis, pour cela ie ne me quitte point moy-meſmes: ie ne m'arreſte point auſſi longuement auec ceux, à la cõpagnie deſquels ie ne me ſuis mis que pour quelque tẽps, & pour quelque cauſe que mon deuoir me commandoit. Mais ie ſuis auec les hõmes vertueux, i'enuoye ma penſee & mon eſprit deuers eux, en quels lieux, & en quels temps qu'ils ayent eſté. Ie meine touſiours auec moy Demetrius, qui a eſté l'vn des hommes de bien du monde, & laiſſant à part ces veſtus de cramoiſin violet, ie parle auec ceſt homme demy-nud, ie l'admire. Mais comment ne l'aurois-ie en admiration? Il n'a faute de rien: vn homme peut meſpriſer toutes choſes, & aucun ne les peut toutes auoir. Le chemin des richeſſes le plus court, c'eſt le meſpris des richeſſes. Mais noſtre Demetrius vit de façon, qu'il ſemble n'auoir point meſpriſé toutes choſes, mais auoir ſeulement permis, que les autres en iouyſſent.

Les meſpris qu'il fait des richeſſes.

EPISTRE LXIII.

Il conſole Lucilius de la mort de Flaccus ſon ami, & monſtre que la plus grande partie des hommes par des larmes feintes veulent ſeulement faire monſtre de leur douleur, laquelle ils ſuiuent auec ambition.

Il eſt meſſeant à vn homme qui faict profeſſion de vertu, de ſe douloir par trop. car

IE portes fort impatiemment la mort de ton amy Flaccus: mais ie ne puis trouuer bon de te voir plus attriſté, qu'il ne ſeroit raiſonnable. A grande peine oſerois-ie te prier, de ne t'en douloir point du tout, encor que ie ſçache que cela ſeroit mieux faict. Mais à qui eſt-ce qu'vne belle conſtance d'ame peut aduenir, qu'à celuy ſeul, qui auroit mis la fortune ſoubs les pieds? Et toutesfois cela le pourroit encores aucunement piquer. Ie dis ſeulement piquer. Pour noſtre regard on nous doibt pardonner, quand les larmes nous ſeront eſchapees, ſi elles n'ont point eſté trop grandes, & ſi nous les auons bien-toſt laiſſees. Bref qu'à la perte d'vn amy nos yeux ne ſoyent ny ſecs, ny trop moüillez. Il faut ietter quelques larmes, & non pas pleurer. Il te ſemble que ie te vueille aſſubiettir à vne loy trop rigoureuſe, veu que le Poëte le plus grand d'entre les Grecs, a bien donné temps à pleurer, mais ce n'eſtoit, que pour vn iour ſeulement, quand il a dit que Nobié eut bien ſoin de manger. Veux-tu ſçauoir d'où procedẽt ces plaintes & ces pleurs demeſurez? Par ces larmes nous cherchons vn teſmoignage que nous les regrettons: Et nous ne ſuiuons pas tant la douleur, que nous la voulons monſtrer par dehors. Aucun n'eſt triſte pour ſon ſentiment ſeul. O la mal-heureuſe follie! on a trouué encor quelque ambition en la douleur meſme. Et quoy? diras-tu: oublieray-ie dont mon amy? Certainement tu luy promets vne fort courte ſouuenãce, ſi elle ne doibt durer plus longuemẽt que ta douleur. La moindre occaſion de fortune te changera tantoſt les rides de ton front en ris. Ie ne te baille point vn plus long temps, la longueur duquel toutesfois peut addoucir les plus grands regrets du monde, & mettre fin aux plus aſpres douleurs. Auſſi-toſt que tu delaiſſeras de plus flatter & nourrir ta douleur, ceſte opinion de triſteſſe s'en ira. Tu entretiens maintenant ta douleur, mais pour ſi bien que tu la gardes, elle t'eſchappe: & encor pluſtoſt, lors qu'elle eſt plus violente. Sur tout mettons peine que la ſouuenance des amis que nous perdons, nous ſoit agreable. Aucun ne prend plaiſir de reuenir ſur vn ſubiect, auquel il ne peut penſer ſans tourment. Toutesfois s'il ne ſe peut faire, que le nom des amis que nous auons perdus,

Le dueil exceſſif n'eſt qu'vne monſtre exterieure de regret. &

La memoire de nos amis defunts nous doibt eſtre agreable, attendu leur amitie & merite. joinct que

dus, reuienne en noſtre memoire, ſans quelque pointe de douleur, ceſte pointe meſmes a quelque plaiſir en ſoy. Car comme noſtre Attalus ſouloit dire: La memoire des amis decedez nous plaiſt, ne plus ne moins que l'amertume d'vn vin fort vieux, ou comme les pommes aſpres-douces nous ſont agreables. Mais apres que quelque peu de temps eſt paſsé, tout ce qui nous tourmentoit s'eſteind, & lors vne pure & vraye volupté naiſt dans noſtre ame. Si nous voulons croire ce qu'il dit, ſe ſouuenir que nos amis ſe portent bien, c'eſt manger du miel & des gaſteaux. Mais la memoire de ceux qui ſont decedez, ne peut donner ioye, qu'elle ne ſoit meſlee auec quelque peu d'aigreur. Or qui eſt celuy qui voudroit nier, que ces choſes aigres, & qui ont en ſoy quelque aſpreté, ne ſoyent faſcheuſes à l'eſtomach? Ie ne ſuis point toutesfois de ceſt aduis. La ſouuenance de mes amis decedez m'eſt agreable & douce. Car ie les auois, comme ſi ie les pouuois perdre: & ie les ay perdus, comme ſi ie les auois. Fay donc (Lucilius mon amy) ce que ton bon iugement requiert. Ceſſe de mal parler du bien-faict de nature. Elle l'a oſté, mais elle l'auoit donné. Iouïſſons donc à plein deſir de nos amis, parce que nous ne ſçauons point ſi cela nous durera longuement. Penſons que nous les auons ſouuent laiſſez, quand nous auons faict quelques longs voyages: Et que ſouuent demeurans en vn meſme lieu, nous auons intermis de les voir, & nous trouuerons que nous auons encor perdu plus de temps, quand ils eſtoyent en vie. Mais pourroit on ſupporter ceux qui ne tiennent guere de conte de leurs amis, quand ils les ont, & les plaignent apres miſerablement: & n'ayment pas-vn, ſinon qu'apres l'auoir perdu? C'eſt pourquoy ils le pleurent dauantage, & craignant qu'on mette en doubte s'ils les ont aimez, ils cherchent trop tard des teſmoignages de leurs amitiez. Si nous auons d'autres amis, nous leur faiſons tort, nous auons mauuaiſe opinion d'eux, de penſer qu'ils ne nous puiſſent autant conſoler, qu'vn ſeul que nous auõs perdu: Et ſi nous n'en auons point du tout, nous meſmes nous faiſons plus grand tort, que celuy que nous auons receu de la fortune. Elle nous en a oſté vn ſeul: & nous n'en auons fait aucun. Dauantage celuy ne peut en auoir aymé aucun, qui n'en a peu aymer qu'vn. Si quelqu'vn qui auroit eſté deſpoüillé, & qui auroit perdu vne ſeule robe qu'il auoit, aymoit mieux pleurer ſon mal-heur, que d'aduiſer par quel moyen il pourroit euiter le froid, & trouuer quelque choſe pour couurir ſes eſpaules, ne l'eſtimerois-tu pas vn grand fol? Tu as porté en terre celuy que tu aymois: cerches en vn autre, que tu puiſſes aymer. Il vaut mieux faire vn amy nouueau, que de pleurer l'autre. Ie ſçay bien, que ce que ie veux dire maintenant eſt fort vulgaire, & cogneu d'vn chacun, toutesfois ie ne l'obmettray point encor que tout le monde l'ait dit. Celuy qui par raiſon & conſeil n'auoit peu mettre fin à ſa douleur, la trouua auec le temps. Mais c'eſt deshonneur à vn homme ſage de n'auoir autre remede à ſa douleur, que de ſe laſſer de douloir. I'ayme mieux que tu laiſſes la douleur, que ſi la douleur te laiſſoit. Laiſſe le pluſtoſt que tu pourras de faire ce que tu ne pourrois longuement faire, quand tu voudrois. Nos maieurs ont donné aux fẽmes vn an à porter le deüil: nõ point à fin qu'elles fuſſent tenuës de le porter l'an tout entier: mais au moins, afin que ce ne fut plus lõguemẽt. Pour le regard des hommes, la loy n'a point ordonné de temps, parce qu'aucun temps ne leur eſtoit honneſte. Mais quelle me pourrois-tu nommer d'entre ces pauures femmeletes, qu'on n'a peu qu'auec grãde peine arracher de deſſus le bucher, & auec force retirer de deſſus le corps du treſpaſsé, à qui les larmes ayent duré plus d'vn mois? Il n'y a rien, qui nous deſplaiſe pluſtoſt que la douleur, laquelle du commencement trouuera qui la conſolera, & qui en aura pitié: Mais ſi elle dure trop,

Nous ne les auions qu'à condition de les pouuoir perdre.

Pluſieurs pleurent les morts qu'ils ont negligé viuants

Si la mort nous oſté vn amy, il en faut faire vn nouueau: car n'en aymer qu'vn, c'eſt n'en aymer point.

C'eſt honte au ſage de diminuer ſa douleur par le temps. &

La plus vehemente deuient ridicule auec le temps, ſi elle dure trop.

Seneque meſme recognoiſt ſon erreur au dueil d'vn ſien amy.

on ne fera que s'en rire. Et non ſans cauſe, car ou elle eſt feincte, ou elle eſt folle. Ie t'eſcris cecy, moy qui pleuray ſi deſmeſurement Annæus Serenus mon cher ami, qu'on me pouuoit (encor que ce fuſt à mon grand regret) mettre entre les exẽples de ceux que la douleur a vaincus. Toutesfois ie blaſme auiourd'huy ma façon de faire, & recognois que la principalle cauſe que i'eus de me douloir ainſi, eſtoit que ie ne m'eſtois iamais repreſenté, qu'il peut mourir pluſtoſt que moy. Ie penſois ſeulement, qu'il eſtoit plus ieune, & de beaucoup plus ieune, cõme ſi les deſtinees nous appelloyent par ordre de noſtre naiſſance. Par ainſi penſons iournellement que nous, & tous nos amis ſont mortels. C'eſt pourquoy donc ie deuois dire: Serenus mon amy, eſt plus ieune que moy. Mais qu'y fait cela? Il doit mourir apres moy, mais il le pouuoit auſſi pluſtoſt que moy. Et n'aiant point penſé à cela, la fortune me prenãt au deſpourueu, me frappa ainſi. Maintenant ie cognois, que toutes choſes ſont mortelles, & qu'elles ſont immortelles ſous vne loy incertaine. Il ſe peut faire auiourd'huy, tout ce qui iamais ſe peut faire. Penſons donc (Lucilius mon ami) que nous arriuerons bien-toſt au meſme lieu, où nous auons regret qu'il ſoit arriué. Et peut-eſtre (ſi l'opinion des ſages eſt veritable) & qu'il y ait quelque lieu, qui nous reçoiue: Celuy que nous penſons eſtre du tout peri, n'a fait que gaigner le deuant.

EPISTRE LXIIII.

Il loüe grandement vn liure de Q. Sextius pere, la leçon duquel eſchauffoit à la vertu l'ame de ceux qui le liſoyent, & n'oſtoit à pas-vn l'eſperance de pouuoir attaindre à ſa perfection. Il dit qu'il admire les inuentions de la ſageſſe & les inuenteurs, & penſe qu'on y peut à l'aduenir encor beaucoup adiouſter.

Leçõ aux hõmes, dene partir point d'vne cõpagnie ſans auoir appris quelque choſe de bon.

IE fus hier auec nous, tu te pourrois plaindre, ſi ce n'auoit eſté qu'hier tãt ſeulement: c'eſt pourquoy i'y ay adiouſté auec nous. Car tu es touſiours auecques moy. Quelques amis eſtoyent ſuruenus, à l'arriuee deſquels la cheminee fumoit plus que de couſtume, non pas que ceſte fumee fuſt cõme celle qui ſort de la cuiſine de ceux qui ſe traittent friandement, ou qu'elle fuſt pour faire peur au guet, qui marche la nuict par ville. Mais vne petite fumee à laquelle on cognoiſſoit que i'auois des hoſtes chez moi. Nous euſmes pluſieurs diuers propos, comme il aduient aux banquets, paſſans de l'vn à l'autre ſans en acheuer pas vn. Apres il nous fut leu vn liure de Q. Sextius Pater, homme de grand ſçauoir, ſi tu me doibs croire en aucune autre choſe, & Stoycien, encor qu'on le vueille nier. O bons Dieux, que ceſt homme eſt plein de conſtance, & de courage! tu ne trouueras pas cela en tous les Philoſophes. Les eſcrits de quelques-vns n'õt qu'vn beau tiltre, le reſte n'a point de ſang. Ils font des inſtitutions, des diſputes, ils diſent des brocards. Ils ne donnent point de courage, parce qu'ils n'en ont point. Apres que tu auras leu Sextius, tu diras, il vit, il eſt plein d'ardeur, il eſt libre, il eſt plus qu'homme. Il me laiſſe touſiours accompagné d'vne grande aſſeurance. En quelle diſpoſition que mon ame ſoit, ſi ie le lis, ie te le confeſſeray librement, il me prend enuie de dire à haute voix. Pourquoy ceſſe tu fortune? viens moy aſſaillir: tu vois que ie ſuis preſt à te combattre. Ie me reueſtis du courage de celuy, qui cherche vn ſubiect, contre lequel il ſe puiſſe eſprouuer & où il puiſſe faire paroiſtre ſa vertu.

Indices auſquels on recognoiſt les ſophiſtes & ignorants.

Quel profit on tire des bons liures.

Je ſouhaitte

Ie ſouhaitte de voir qu'vn ſanglier eſcumant,
Ou qu'vn fauue Lyon d'vn haut mont deſcendant
Vienne pour ſe ruer ſur les brebis craintiues.

4. Æneid.

Ie deſire trouuer quelque choſe que ie puiſſe vaincre, ie veux ſouffrir pour exercer ma patience. Car Sextius a cela encor d'admirable, qu'il te monſtrera l'excellence d'vne vie bien-heureuſe, & ne te mettra point hors d'eſperance d'y paruenir. Tu cognoiſtras biẽ qu'elle loge en lieu fort haut, où toutesfois vn hõme qui en aura le vouloir, pourra monter. Entre autres choſes la ſeule vertu te peut donner cela, que tu l'auras en admiration, & ſi ne perdras point l'eſperance d'en ioüir. Certainement la ſeule contemplation de la ſageſſe me desrobe ſouuent beaucoup de temps. Ie ne la regarde pas auec moindre eſtonnement, que ie fais le ciel, & l'vniuers, ſur lequel ie iette ſouuent mes yeux, comme ſi ie ne l'auois iamais plus veu. C'eſt pourquoy ie reuere & honnore les inuentions de la ſageſſe, & les inuenteurs auſſi. I'en veux aller prẽdre poſſeſſion comme d'vn heritage commun à pluſieurs. Cela m'eſt acquis, on a trauaillé pour moy. Mais faiſons comme vn ſage pere de famille, augmentons le bien qu'on nous a laiſsé, que ceſt heritage vienne à ma poſterité plus grand que ie ne l'ay pris. Il reſte beaucoup de beſongne, & en reſtera encor beaucoup. Car apres que mille ſiecles ſeront paſſez, l'occaſion ne ſera iamais perduë à ceux qui naiſtront à l'aduenir, d'y adiouſter encor. Et iaçoit que toutes choſes ſoyent inuentees par les anciens, toutesfois l'vſage, la ſcience, & la diſpoſition de ce qui a eſté inuenté, ſera touſiours choſe nouuelle. Pren le cas qu'on nous a laiſsé la recepte des remedes, qui peuuent guerir les yeux. Il ne m'eſt pas beſoing d'en chercher d'autres. Il les faut ſeulement appliquer ſelon les maladies, & ſelon le temps. Par l'vn l'ardeur des yeux eſt oſtee, par l'autre la chaſſie des paupieres eſt ſubtilicé, par l'vn vne ſoudaine deſcente de reume eſt diuertie, & par l'autre la veuë deuient plus ſubtile. Il faut que tu broyes & deſtrempes bien ces remedes, & que tu ſçaches par quelle meſure tu les dois employer. Les remedes de l'ame furent inuentez par les anciens. Mais c'eſt à nous à rechercher la maniere & le temps de les appliquer. Ceux qui ont veſcu deuant nous, ont faict beaucoup, mais ils n'ont point acheué: Il les faut toutesfois honorer, il les faut reuerer comme Dieux. Mais pourquoy eſt-ce que ie n'aurois l'image de ces hommes vertueux en ma maiſon, pour me ſeruir d'exemple? & pourquoy ne ferois ie feſte du iour de leur naiſſance? Pourquoy eſt-ce que ie ne les nommeray iamais, qu'auec tiltre d'honneur? la meſme reuerence que ie doibs à mes propres precepteurs, ie la doibs à ces precepteurs de tout le genre humain, deſquels ont coulé les commencemens d'vn ſi grand bien. Si ie vois vn Conſul, ou vn Preteur, ie feray tout ce qu'on a accouſtumé de faire pour leur rendre honneur & reuerence, ie deſcendray de cheual, ie deſcouuriray ma teſte, ie me deſtourneray de mon chemin. Et quoy donc? me pourray-ie ſouuenir des deux Marcs Catons, du ſage Lælius, de Socrates, de Platon, de Zenon, & de Cleanthes, ſans vne grande marque d'honneur? Certainement ie les reuere: & oyant la grandeur de ces noms, ie me leue pour leur rendre honneur.

La vertu ſe faict admirer elle meſme.

En la lecture des bons autheurs il faut imiter le bon pere de famille, & faire ſi bien valoir leurs vtiles enſeignemens, que nous en remportions accroiſſement de vertu pour nous & noſtre poſterite.

Combien il faut honnorer la memoire de ceux qui nous ont donnemoyé d'apprendre de la vertu.

EPISTRE LXV.

Qu'à l'opinion des Stoyciens il n'y a que trois cauſes de toutes choſes en ce monde, & par l'opinion d'Ariſtote & de Platon, il en y a dauantage. Il conſeille auſſi par vn docte diſcours, apres qu'on aura acquiſe la tranquillité de l'ame, de s'addonner à la cognoiſſance de l'vniuers.

Opinion des philoſophes touchant les cauſes des choſes.

IE departis le iour d'hier par moitié: l'vne fut pour moy, & l'autre pour ma maladie, laquelle print toute la matinee pour elle, & laiſſa l'apreſdinee pour moy. Parquoy i'eſſay ay premierement les forces de mon eſprit à lire quelque liure. Mais quand ie vis qu'il y prenoit plaiſir, i'oſay bien luy commander, ou pluſtoſt permettre d'entreprendre encor dauantage. I'eſcriuis donc quelque choſe auec plus de ſoin que ie n'auois accouſtumé pendant que ie m'eſtois opiniaſtré apres vne matiere difficile, & que ie nevoulois pas demeurer vaincu: iuſqu'à ce que quelques-vns de mes amis ſuruindrent, qui m'en retirerent par force, & me tancerent comme vn qui ne ſe gouuernoit pas bien en ſa maladie. Au lieu de la plume, quelque propos fut mis en auant, duquel ie te rapporteray tout ce qui demeura en diſpute, de laquelle nous t'auons fait arbitre, tu as plus de beſõgne que tu ne penſes pas. Il eſt certain qu'il y a trois cauſes. Et les Stoïciẽs (comme tu ſçais) diſent, qu'il y a deux choſes en la nature, d'où toutes les autres ſe font, la cauſe, & la matiere. La matiere demeure pareſſeuſe, toutesfois preſte à toutes choſes, laquelle neantmoins ne bougera, ſi pas-vn ne la meut. Or la cauſe, c'eſt à dire la raiſon, donne forme à la matiere, & la tourne de quel coſté qu'il luy plaiſt, & en produit diuers ouurages. Il y doit auoir donc quelque choſe, dont on peut faire vn ouurage, & apres celui par qui il eſt fait. Ceſtui-la eſt la cauſe, & l'autre eſt la matiere: Tous les arts ne ſont qu'imitatiõ de nature. Par conſequent tout ce que ie diſois de l'vniuers, tu le dois raporter aux ouurages, que l'hõme doit faire. Vne ſtatuë a eu la matiere qui deuoit receuoir l'artifice, & l'artiſan, qui debuoit donner la forme à la matiere. Par ce moyen donc le bronze a eſté la matiere de la ſtatuë, & l'ouurier en a eſté la cauſe. Toutes autres choſes ſont d'vne pareille & ſẽblable condition. Elles prennent leur eſſence de ce dequoy on les fait, & de celuy qui les fait. Les Stoïciẽs diſent, qu'il n'y a qu'vne ſeule cauſe, ſçauoir eſt ce qui fait. Mais Ariſtote penſe, que la cauſe ſe peut dire en trois façõs. La premiere cauſe (dit-il) c'eſt la matiere meſme, ſans laquelle riẽ ne peut eſtre fait. La ſecõde eſt l'ouurier. La troiſieſme c'eſt la forme, qu'õ met ſur quelque ouurage que ce ſoit, cõme ſur vne ſtatuë. Car Ariſtote l'appelle *eidos*, c'eſt à dire image. Il y en a encor vne autre (dit-il) qu'õ y adiouſte pour la quatrieſme, c'eſt le deſſein, & l'intẽtiõ de tout l'ouurage. Ie te diray plus clairemẽt qu'eſt cela. Le bronze c'eſt la premiere cauſe de la ſtatuë: Car elle n'euſt iamais eſté, ſi ce dequoy elle a eſté fonduë & tiré n'euſt eſté. La ſeconde cauſe c'eſt l'ouurier: Car ce bronze n'euſt peu ſe former en la façon d'vne ſtatue, ſi quelques mains ſçauantes ne s'y fuſſent employes. La troiſieſme cauſe c'eſt la forme: car on n'apelleroit point ceſte image Doryphorus, ou Diadumenus, ſi on ne luy auoit imprimé ce viſage. L'autre cauſe quatrieſme, c'eſt le deſſein & l'intention pour laquelle on l'a fait. Car sãs cela, on ne l'auroit pas faite. Qu'eſt ce que l'intẽtiõ? c'eſt ce qui a cõuié l'artiſã: c'eſt ce qu'il a ſuiui. C'eſt dõc ou l'argẽt, s'il l'a faite pour la vẽdre, ou la gloire, s'il l'a faite pour l'hõneur, ou ſa deuotiõ, & pieté, s'il l'a voulu dõner pour preſent à vn tẽple. Ceſte cauſe quatrieme dõc eſt encor celle, pour laquelle on fait. Pẽſerois tu qu'entre les cauſes d'vn ouurage, qui a eſté faict, on n'y doiue pas conter cela, ſans quoy on n'euſt point faict? Plato

Il y a trois cauſes & deux choſes deſquelles ſi les autres font toutes ſelon les Stoyciens.

Opinion d'Ariſtote touchant la cauſe des choſes, qui en trouue quatre.

adiou

adiouſte encor le patrõ, pour vne cinquieſme cauſe, lequel il appelle Idee: car c'eſt l'exemplaire, ſur lequel l'ouurier iettant ſes yeux, fait ce qu'il auoit deſtiné. Et ne faut point faire difference s'il prend de dehors le patrõ, ſur lequel il iette ſes yeux, ou s'il tient en ſa fantaſie ce qu'il a conceu & mis au dedans. Dieu a les patrons, & les exẽplaires de toutes choſes dedans ſoy. Il a conceu dans ſon entendement les nombres, & les façons de tout ce qu'il doit faire. Il eſt plein de toutes ces formes & figures que Plato appelle Idees, leſquelles ſont immortelles, immuables, iamais laſſes. Par ainſi encor que les hõmes periſſent, toutesfois l'humanité, ſur laquelle l'homme eſt pourtraict, demeure: & iaçoit que les hommes deuiennent malades, & qu'ils meurent, elle ne ſouffre rien. Il y a donc cinq cauſes, cõme dit Platon: celle dequoy, celle par qui, celle ſurquoy, celle à quoy, & celle pourquoy. En dernier lieu en l'ouurage, qui eſt fait de ces choſes là: comme en vne ſtatue (parce que c'eſt d'elle que nous auons commencé de parler) celle dequoy, c'eſt le bronze: celle par qui, c'eſt l'ouurier: celle ſurquoy, c'eſt la forme qu'on luy donne: celle à quoy, c'eſt la patron que l'ouurier imite: celle pourquoy, c'eſt le deſſein & l'intention de celuy qui l'a fait: & ce qui eſt compoſé de tout cela, c'eſt la ſtatue. Le monde, & l'vniuers, comme dit Plato, a toutes ces choſes là. L'ouurier eſt Dieu: ce dequoy il fait, c'eſt la matiere, & la forme c'eſt la façon & l'ordre que nous voyons en ceſt vniuers: le patron & l'exemplaire, c'eſt ce ſurquoy Dieu a formé la grandeur de ce bel ouurage: l'intentiõ, c'eſt le deſſein pour lequel il l'a faict. Demandes tu qu'elle fut l'intention de Dieu? ſa bonté. Certainement Plato le dit ainſi. Quelle cauſe a eu Dieu de faire le monde? Il eſt bon, il a fait des choſes bõnes. Celuy qui eſt bon ne porte enuie à choſe aucune qui ſoit bonne, c'eſt pourquoy il la faict le meilleur qu'il a peu. Donne donc ton iugement là deſſus, & prononce, qui eſt celuy qui te ſemblera s'eſtre de plus pres approché de la verité, non point, qui aura dict la verité. Car cela eſt autant eſleué par deſſus nous, comme la verité meſmes. Mais ce grand nombre de cauſes, qui ſont miſes par Ariſtote, & Platon, ou il comprend trop, ou il comprend peu. Car s'ils penſent, que la cauſe de faire vne choſe, ſoit tout ce ſans quoy rien ne peut eſtre faict: ils ont dict trop peu de cauſes. Ils y deuroient mettre le temps, car rien ne ſe peut faire ſans le temps. Ils y doiuent mettre le lieu, car s'il n'y a lieu où quelque choſe ſe face, elle ne ſe fera point. Ils y deuroyent mettre le mouuement, ſans luy rien ne ſe fait, rien ne perit, & ſi n'y a il point aucun art, ny aucun changement ſans mouuement. Mais nous cherchons icy la cauſe premiere, & generalle. Elle doit eſtre toute ſimple, car la matiere eſt ſimple. Nous demandons que c'eſt que la cauſe: c'eſt la raiſon qui fait, c'eſt à dire Dieu. Et par ceſte raiſon que ie viens de dire, ce ne ſont point pluſieurs & particulieres cauſes, mais elles dependẽt toutes d'vne. Sçauoir eſt de celle qui fait. Tu dis que la forme eſt auſſi vne des cauſes: & que c'eſt celle que l'ouurier met ſur l'ouurage: s'en eſt vne partie, mais non point vne cauſe. Le patrõ auſſi ou l'exẽple n'eſt point vne cauſe, c'eſt l'inſtrumẽt neceſſaire de la cauſe. Par cõſequent le patrõ eſt neceſſaire à l'ouurier, cõme eſt vn ciſeau, ou cõme eſt vne lime. Car ſans eux l'art ne peut rien aduãcer. Et toutesfois ce ne ſont ny parties, ny cauſes de l'art. L'intẽtiõ (dit il) de l'ouurier, pour laquelle il entreprẽd de faire quelque choſe, c'eſt vne cauſe: Mais encor que ce fuſt vne cauſe, elle n'eſt point efficiente, ains vne cauſe ſuruenante. Or ces cauſes là ſont innõbrables, & nous diſputons de la cauſe generalle. Certainemẽt ils n'ont point parlé auec leur ſubtilité accouſtumee, quand ils ont dict que tout ceſt vniuers & ceſt ouurage ſi bien acheué, eſtoit la cauſe. Car il y a grãde difference entre l'ouurage, & la cauſe de l'ouurage. Prononce donc ta ſentence, ou bien (comme il eſt plus facile en ces choſes douteuſes)

De Platon lequel en eſtublit cinq.

Toutes leſquelles ſe trouueront en la creation du monde.

Lequel eſt bõ, pource que Dieu qui eſt bon, l'a faict.

Iugement de Seneque touchant les opinions de Platon & d'Ariſtote.

Que c'eſt que la cauſe.

Toutes dependẽt d'vne.

L'entendemẽt humain ne ſe doit point arreſter à ces diſputes, ains monter aux choſes diuines pour y trouuer repos à l'ame.

dy que ceſte queſtion n'eſt pas encor en eſtat d'eſtre iugee, & donne nous congé. Tu me diras, quel plaiſir peux tu receuoir à perdre le temps apres ces choſes, qui ne te peuuent oſter aucune paſſion, ny aucune conuoitiſe? De ma partie diſcours tout premierement de ce qui me peut mettre l'ame en repos, & ie m'enquiers pluſtoſt de moy-meſme, puis apres du mõde & de l'vniuers. Faiſant cela ie ne perds pas le temps cõme tu penſes. Car ſi ces diſcours ne ſont point entrecouppez, s'ils ne ſont point tirez à des ſubtilitez inutiles, ils eſleuent & hauſſent l'ame, laquelle ſe ſentãt preſſee d'vne peſante charge, ne deſire que de s'en depeſtrer & retourner aux lieux d'où elle a eſté. Car ce corps ne ſert que de fardeau & de peine à l'ame. Elle eſt trauaillee de ſa peſanteur, elle eſt en des liens, ſi la Philoſophie ne là vient ſecourir. Mais elle luy a commandé de reſpirer en la contemplation de la nature, & luy a permis de quitter la terre pour ſe ioindre aux choſes diuines. C'eſt la liberté qu'elle a, c'eſt ſon pourmenoir: elle ſort ce pendant hors de la priſon où elle eſt detenuë, & ſe va recreer dans le ciel. Tout ainſi que les artiſans qui ont lõguemẽt tenu la veuë baiſſee ſur quelque ſubtil ouurage qui les esblouyſſoit, meſmement s'ils trauailloient en lieu obſcur & ſans guere de clairté, ſortent à l'air, & s'en vont en quelque place publique où le peuple a accouſtumé de s'aller esbatre, & recreent leur veuë en la pleine lumiere du iour: Pareillement ceſte ame recluſe, enfermee dãs ce triſte & tenebreux manoir, ſe met à l'ouuert le plus ſouuẽt qu'elle peut, & va prendre ſon repos en la contẽplation de la nature. Le ſage, & celuy qui ſuit la ſageſſe, eſt bien aucunement attaché à ſon corps. Mais il eſt abſent de la meilleure partie qu'il aye, & dreſſe ſes plus belles penſees aux choſes hautes: & cõme ayant preſté vn ſerment de gendarme, il fait eſtat que le tẽps q̃ ſa vie dure ſoit ſes gages. Il s'eſt tellement reſolu, qu'il ne porte ny amour ny haine à ſa vie, & prẽd patience aux choſes mortelles, encor qu'il ſçache qu'vn plus grand bien l'attend apres. Me voudrois tu interdire la contẽplation de toutes ſes choſes de nature, & retirant du tout, me reſtraindre à vne ſeule partie? Ne rechercheray ie point quels ſont les cõmencemens des choſes vniuerſelles, qui eſt celuy qui les forma, qui eſt celuy qui desbroüilla tout ce qui eſtoit cõfus & meſlé dans vne maſſe, & dans vne matiere lourde & immobile? Ne chercheray ie point, qui eſt l'ouurier de ce mõde: par quelle ſapiẽce ceſte incroyable grãdeur de l'vniuers a receu ſes loix & ſõ ordre. Qui eſt celuy qui a ramaſſé tant de choſes eſparſes, qui a ſeparé celles qui eſtoiẽt confuſes, qui a deſparti la beauté entre celles qui eſtoiẽt cachees ſous vne villaine deformité? D'où vient vne ſi grande clairté? ſi c'eſt feu, ou quelque choſe plus luiſante que feu? Ne m'enquerray-ie pas de cela? ne voudray ie pas ſçauoir d'où ie ſuis deſcẽdu? s'il faudra que ie ne les voye qu'vne ſeule fois, ou pluſieurs? Ne ſçauray ie pas où ie dois retourner? Et quelle place attẽd mõ ame apres qu'elle ſera deliuree de ceſte ſeruitude humaine? Me veux tu empeſcher que ie ne mõte point au ciel, ceſt à dire me veux tu cõmander de viure la teſte baiſſee? Ie ſuis plus grand, & né pour des choſes plus grãdes q̃ pour eſtre eſclaue de mõ corps, ſur lequel ie ne iette iamais ma veuë que cõme ſur des chaines qui tiẽnent priſe & liee ma liberté. Ceſt ce corps q̃ ie preſente cõtre la fortune, afin qu'elle s'arreſte là: ie ne permets point qu'à trauers de luy aucune playe puiſſe paſſer iuſques dans mon ame. Tout ce qui peut ſouffrir iniure dedans moy, n'eſt que ce domicile eſclaue & ſubiet: l'ame qui demeure dedãs eſt libre. Iamais ceſte chair ne me pourra faire ſentir aucune peur, ny vſer d'aucune feintiſe indigne d'vn hõme de biẽ, ny mẽtir pour faire hõneur à ce miſerable corps. Quand il me plaira, ie rõpray la compagnie que i'ay auec luy: Et maintenant encores que nous ſommes ioints enſemble, nous ne ſerons pas cõpagnons par eſgalles portions. L'ame dira que tout luy appartient. Le meſpris

Laquelle eſt captiue dans le corps, & la Philoſophie l'affranchit.

L'homme de bien s'eſleue au deſſus de nature, par la recherche des choſes naturelles.

Braue reſolution, & digne, d'eſtre bien cõſideree pour ſe roidir cõtre la crainte de la mort.

de ſon

ſon corps, c'eſt ſa vraye liberté. Mais pour retourner à mon propos, certainement la contemplation de laquelle nous parlions n'agueres, pourra de beaucoup ſeruir à ceſte liberté : Sçauoir eſt que toutes choſes ſont compoſees de la matiere & de Dieu. Dieu gouuerne toutes ces choſes, leſquelles eſtans eſpandues à l'entour de luy, ſuiuent leur gouuerneur & leur chef. Et Dieu qui eſt celuy qui fait, eſt plus puiſſant que la matiere qui ſouffre la forme que Dieu luy veut donner. Or le rãg que Dieu tient dans ce monde, l'ame le tient dans le corps: Ce que la matiere eſt à Dieu, le corps l'eſt à nous. Il faut donc que le pire obeiſſe au milieu. Soyons fermes & conſtans contre la fortune n'ayons point peur des iniures, des playes, des priſons, de la pauureté. Qu'eſt ce que la mort? ou c'eſt la fin, ou c'eſt vn paſſage. Ie n'ay pas crainte de n'eſtre plus, car c'eſt autant comme ſi ie n'auois onques eſté: ny de paſſer, car ie ne pourrois iamais eſtre logé plus à l'eſtroit.

EPISTRE LXVI.

Il monſtre par l'exemple de Claranus qui eſtoit deſia vieil, & auoit le corps petit & contrefaict que pour le rendre beau & agreable, ſa ſeule vertu ſuffiſoit, laquelle ne peut eſtre rendue plus honorable par la beauté du corps, ny par ſa deformité eſtre eſtimee plus layde. Il diſcourt apres de quelques propos tenus entre eux, meſmement qu'encor qu'il y ait trois diſtinctions de biens, ils ſont toutesfois tous eſgaux.

IE'Ay veu Claranus mon compagnon d'eſtude, que ie n'auois veu long temps auoit. Tu n'attends pas à mõ aduis, que ie diſe qu'il ſoit vieil : mais au moins a il encores l'eſprit gaillard, & vigoureux, & qui combat cõtre ce petit corps. A dire la verité nature a eu grand tort d'auoir mal logé vne ſi belle ame: Ou bien elle a voulu peut eſtre nous apprendre qu'vn eſprit tres-content, & tres-heureux pouuoit ſe cacher ſous quelle peau que ce fuſt. Il a toutesfois ſurmõté tous empeſchemens : & par le meſpris de ſoy meſme, il eſt venu à ce poinct, de meſpriſer toutes autres choſes. Il me ſemble que celuy ſe trompoit qui diſoit:

La vertu nous plaiſt d'auantage
Dans le corps d'vn beau perſonnage. 6. Æneid.

Elle n'a beſoin d'aucun ornement eſtrãger: elle prend ſon honneur d'elle meſme: & rend ſon corps ſainct & ſacré. Certainement ie commençay de regarder noſtre Claranus de fort pres, mais ie le trouuay fort beau, & auſſi droit du corps que de l'ame. Vn grand homme peut ſortir d'vne loge de berger, & vne vertueuſe & belle ame ſe peut engẽdrer dans vn corps laid, & petit. Il me ſemble, que nature en fait naiſtre aucuns de ceſte façon, expreſſement pour nous faire voir, que la vertu ſe peut loger en tous lieux. Si elle euſt peu engendrer les ames toutes nues d'elles-meſmes, elle l'euſt faict. Mais elle fait bien encor dauantage: car elle en engendre quelques-vnes auec des incommoditez de nature, qui rompent neantmoins ces empeſchemens. Ie penſe que Claranus a eſté faict pour ſeruir d'exemple, & pour nous faire voir, que l'ame ne peut eſtre enlaidie par la deformité du corps, & que le corps peut receuoir ornemẽt de la beauté de l'ame. Or iaçoit que nous ayõs demeuré fort peu de iours enſẽble: ils ſe ſont paſſez pluſieurs propos entre nous, que ie tireray l'vn apres l'autre, & te les enuoyeray. Le premier iour nous diſputaſmes cõme il ſe pouuoit faire que les biẽs fuſſent pareils, puis qu'il y en auoit de 3. conditions. Les vns de ces biẽs là, (comme diſent les noſtres) ſont mis au premier rãg, ſçauoir eſt la ioye, la paix, la felicité du pays. Les autres ſont au ſecõd, qui ne ſe fõt cognoi

La vertu, belle de ſoy meſme n'accroiſt ni ne deſcroiſt pour la beauté ou laideur du corps.

Trois conditions de biẽs, & opinion des Stoyques, la deſſus.

cognoiſtre qu'en vn ſubiet miſerable, cõme la patience au milieu des tourmens, & la temperance en vne grande maladie. Nous deſirons que les premiers nous aduiennent touſiours, & les ſeconds, quand il en ſera beſoin. Il en y a encor d'vne troiſieſme ſorte: comme le cheminer modeſte, & peſant, la face d'vn preud'hõme, les geſtes & contenance d'vn homme ſage. Comment eſt ce donc, que ces biens pourroyent eſtre pareils entre eux, veu qu'on en doit deſirer les vns, & deſtourner les autres? Si nous les voulons diſtinguer, retournons au premier, & cõſiderons quel il eſt. Vne ame, qui iette ſes yeux ſur la verite, qui cognoiſt ce qu'elle doit fuyr ou deſirer, qui priſe toutes choſes, non point par opinion, mais par les loix de nature, qui ſe meſle dans tout ce grand vniuers, & iette ſa contemplation ſur tous ſes effects, qui eſt inceſſamment occupee à penſer, & à faire, qui eſt auſſi grande comme elle eſt vehemente, qui ne ſe laiſſe vaincre, ny aux choſes triſtes, ny aux ioyeuſes, qui ne ſe ſoubmet ny à l'vne ny à l'autre fortune, qui hauſſe la teſte contre tous les malheurs qui peuuent arriuer, qui eſt belle auec vne bõne grace, qui a ſes forces accompagnees de ſanté & de ſobrieté, qui ne s'eſfraye & ne s'eſtonne iamais, qu'aucune violence ne peut esbranler, que la fortune ne peut enorgueillir ny rabaiſſer. Telle eſt la vertu de l'ame, telle eſt ſa face, ſi elle ſe pouuoit monſtrer tout à vn coup, & ſi elle ſe preſentoit vne fois toute entiere à nos yeux. Au reſte elle a pluſieurs differences en elle, qui ſe deſcouurent ſelon la diuerſité de la vie, & de ſes actions: Et ſi ne ſe rend iamais plus petite, ou plus grande qu'elle eſt. Car le bien ſouuerain ne peut iamais deſcroiſtre, ny la vertu reculer en arriere. Mais elle ſe change bien en pluſieurs qualitez, & ſe forme en la façon des choſes qu'elle veut faire. Elle change & transfigure en ſa ſemblance tout ce qu'elle touche: elle rend honorables les actiõs, les amitiez, & quelquefois les maiſons toutes entieres, où elle entre, & qu'elle a miſes ſous ſa regle. Tout ce qu'elle manie, elle le fait aimable, admirable, & reluiſant. C'eſt pourquoy ſa force & ſa grandeur ne ſe peut eſleuer plus haut, parce que ce qui eſt tres grand ne peut receuoir accroiſſemẽt. Tu ne trouueras rien de plus iuſte, que ce qui eſt iuſte, rien de plus vray, que ce qui eſt vray, rien de plus temperé, que ce qui eſt temperé. Les vertus conſiſtent en leur regle & moyen, & la regle c'eſt vne meſure certaine. La cõſtance ne trouue rien où ſe pouuoir pouſſer plus auant non plus que l'aſſeurance, la verité & la foy. Qu'eſt ce qui pourroit aduenir dauantage à vne choſe parfaicte? Rien: ou s'il y en pouuoit aduenir, elle n'eſtoit point parfaicte. Et par conſequent ny à la vertu auſſi. Car ce qu'on y pourroit adiouſter, y auroit defailli. L'honneſteté auſſi ne peut receuoir aucune augmentation. Car l'honneſteté eſt au meſme rang des autres choſes que i'ay dites. Mais que dirons nous de ce qui eſt bien ſeant, de ce qui eſt iuſte, & de ce qui eſt legitime? ne penſes tu pas qu'ils ſoyẽt d'vne mẽſme forme, cõpris ſous des bornes certaines? Pouuoir croiſtre eſt ſigne d'vne choſe imparfaite. Toute ſorte de bien tombe ſous meſmes loix: l'vtilité priuee & publique ſont iointes enſemble, & certainement inſeparables de meſme façon, qu'on ne peut ſeparer ce qui eſt loüable d'auec ce qui eſt deſirable. Les vertus doncques ſont pareilles & ſemblables entre elles comme le ſont auſſi leurs effects, & tous les hommes ſur leſquels ils ſont aduenus. Or les vertus des ſemẽces & des animaux, parce qu'elles ſont mortelles, fragiles, caduques, & incertainet, ſe hauſſent, & ſe baiſſent, & à ceſte cauſe ne ſe peuuent eſtimer à vn meſme prix. Mais les vertus humaines n'ont qu'vne ſeule meſure. Car il n'y a qu'vne droite & ſimple raiſon. Rien n'eſt plus diuin, que ce qui eſt diuin, ny plus celeſte que ce qui eſt celeſte. Quant aux choſes mortelles, on void qu'elles ſont tantoſt haut, tãtoſt bas: elles s'appetiſſent, elles croiſſent, elles s'eſpuiſẽt, & ſe rẽpliſſent. Par ainſi

Du ſouuerain bien & de la vertu.

Paradoxe des Stoyques qui s'imaginent vne perfectiõ de vertu en ceſte vie, & tiennent que les vertus ſont eſgales & ſẽblables entre elles.

Les vertus des plantes & des animaux chãgent de prix, & ne ſont par faictes, mais les vertus humaines n'ont qu'vn prix, & par conſequet ſont parfaites.

ainſi eſtans d'vne condition incertaine, elles ſont inegales. Mais les diuines ſont d'vne meſme nature. Or la raiſon n'eſt autre choſe, qu'vne partie de l'eſprit diuin, infus, & plongé dans le corps humain. Si donc la raiſon eſt diuine,& s'il n'y a aucun bien ſans raiſon, tous biens de quelle ſorte qu'ils ſoient, ſont diuins. Au reſte il n'y a aucune difference entre les choſes diuines,par conſequent il n'en y a point entre les biens Et par ceſte raiſon vne conſtante,& obſtinee ſouffrance des tourmens eſt egale à la ioye. Car il y a en l vn & en l'autre vne pareille grandeur de courage:mais en l'vn elle eſt molle & relaſchee,& en l'autre elle eſt roide & tẽduë. Et quoy? ne penſes tu pas que la vertu de celuy qui aſſiege & veut prendre vne ville ſur ſes ennemis, ſoit pareille à celuy qui ſouſtient le ſiege auec vne longue patience? Le courage de Scipion eſt grand, qui tient Numance ſi eſtroittement aſſiegee & bloquee, qu'il cõtraint ces gens inuincibles de ſe desfaire eux meſmes par leurs propres mains inuincibles.Le courage des aſſiegez eſt grãd,qui ſçait bien n'y auoir rien d'enfermé & ſerré à qui la mort eſt ouuerte, & qui peut rendre le dernier ſouſpir entre les bras de ſa liberté. Toutes les autres ſont pareillement eſgales entr'elles, la tranquillité, la ſimplicité, la liberalité,la conſtãce,la douleur,la patience:Car il y a en toutes choſes vne vertu,qui rend l'ame droite & immuable.Mais quoy?n'y aura il aucune difference entre la ioye & vne conſtante patience des tourmens? aucune pour le regard des vertus:mais beaucoup,pour le regard des ſuiets, ſur leſquels l'vne,& l'autre de ces vertus ſe monſtre. Car en l'vn on y void vne recreation & repos d'eſprit, & en l'autre vne douleur contraire à la nature.Ces ſubiets donc en ſont les moyens, qui reçoyuent entr eux vne grãde difference. Mais la vertu eſt eſgale en l'vn & en l'autre. La matiere ne change point la vertu. Celle qui eſt faſcheuſe & triſte, ne la peut rendre pire,ny la ioyeuſe & agreable,ne la rend pas meilleure.Il faut donc que les vns, & les autres de ces biens là,ſoyent eſgaux Car ceſtuy cy ne ſe peut porter plus vertueuſement en ſa ioye,ny l'autre en ſes tourmens Et certes deux choſes, par deſſus leſquelles il ne ſe peut riẽ faire de mieux, ſont eſgalles. Car ſi les autres qu'on voudroit rechercher hors de la meſme vertu, la peuuent diminuer ou agrandir, elle delaiſſe d eſtre vn bien,qu'on nõme l'honneſteté. Et ſi tu me l accordes, l'honneſteté s'en va. Pourquoy cela,ie te le diray.Car il n'y a riẽ qui ſoit hõneſte,s'il eſt faict par cõtrainte,& en deſpit de nous.Il faut que tout ce qui eſt honneſte, ſoit volontairement fait. Si vous y meſlez de la pareſſe,des plaintes,des refus,de la crainte,il perd tout ce qu'il auoit de meilleur,ſçauoir eſt à ſe plaire. Rien n'eſt hõneſte qu'il ne ſoit libre. Car ce qui craind eſt eſclaue. Mais ce qui eſt hõneſte eſt pareillement aſſeuré, & plein de repos.S'il refuſe quelque choſe, s'il pleure, s'il iuge que ce ſoit mal, il entre en quelque perturbatiõ,& ſent vn grãd diſcord en ſon ame. Car d'vn coſté l'apparẽce du biẽ l'appelle,&de l'autre la crainte du mal l'en retire.Par ainſi celuy qui veut faire quelque choſe auec hõneur,doit iuger q̃ rien de ce qui s'oppoſera à ſa volõté,n'eſt mal,encor qu'il ſoit incõmode.Tout ce qui eſt hõneſte, doit venir ſans le commandement & ſans la contrainɛte d'autruy :il eſt pur il n'e ſt meſléauec aucũ mal. Ie ſçay biẽ ce qu'on me pourroit reſpondre icy. Tu te mets en peine de nous perſuader,qu'il n'y a point de differẽce,qu'vne perſonne ſoit en ioye,ou qu'il ſoit couché ſur le bãc de la gehẽne,pour laſſer le bourreau pluſtoſt que de mot dire.Ie pouuois reſpõdre ce que Epicure diſoit,que le ſage qu'on bruſleroit dãs le taureau d'airain de Phalaris,crieroit à hautevoix:O q̃ ce tourmẽt eſt doux,il ne m'apporte aucune peine! Pourquoy t'eſmerueilles tu,ſi ie dis, que les biens de celuy qui eſt aſſis au milieu d'vn feſtin, & de ceſt autre qui demeure debout & cõſtant cõtre les tourmẽts,ſont egaux?veu(ce qui eſt encore plus miſerable)qu'Epicure ſouſtiẽt, q̃ c'eſt

Diſpute ſubtile pour prouuer l'eſgalité des vertus.

Leſquelles different enſemble ſelon que different les ſubiets ſur leſquels elles s'eſtendent

Diſpute touchant l'honneſteté, ſi elle doit eſtre miſe au rang des vertus parfaites.

Obiectiõ à ceſte Philoſophie de l'egalité des vertus.

c'eſt choſe douce d'eſtre mis à la gehenne? Mais ie reſpons à cela, qu'il y a grande difference entre la ioye, & la douleur. Car s'il falloit venir aux choix ie demanderois l'vn, & fuyrois l'autre: l'vn eſt amy de nature, & l'autre y eſt cõtraire. Tandis qu'on les eſtime à ce prix là, elles ſont fort differentes entre elles. Mais quand on vient à la vertu, l'vne & l'autre eſt toute pareille, tant celle qui faict ſon chemin par la ioye que celle qui le faict par la triſteſſe. La vexation, la douleur, & quelque autre incommodité que ce ſoit, n'eſt aucunement conſiderable. Car elles ſont ſurmontees par la vertu. Comme la clairté du ſoleil efface les petites lumieres: tout ainſi les douleurs, les triſteſſes, les iniures ſont diſſipees & abatues par la vertu, laquelle en quel lieu qu'elle reluyſe eſteint tout ce qui ſe monſtre n'eſtre point eſclairé d'elle. Et les douleurs & incommoditez qui tombent ſur la vertu, n'ont point plus de pouuoir ſur elle, qu'vne petite pluye ſur la mer. Mais afin que tu croyes que cela ſoit vray, l'homme de bien courra, ſans que rien le retarde, à vne choſe belle: encor que le bourreau ſoit là, que la gehenne ſoit preſte, & le feu tout allumé il perſeuerera: il ne penſera point à ce qu'il doit endurer, mais à ce qu'il doit faire: il ſe iettera ſur vne choſe honneſte, comme entre les bras d'vn homme de bien, il ſera eſtat qu'elle luy eſt profitable, aſſeuree, & pleine de bon heur. La choſe honneſte doncques aura meſme lieu, & meſme credit enuers luy, encor qu'elle ſoit triſte & faſcheuſe, qu'auroit vn homme de bien, encor qu'il fuſt pauure, banni, & malade. Sus donc, mets d'vn coſté vn homme de bien plein de richeſſes, & d'vn autre coſté vn qui n'a rien du tout, & qui a neantmoins toutes choſes en ſoy: l'vn ſera autant homme de bien, que l'autre, encor qu'ils ſoyent differens de fortune. On doit faire (comme i'ay dict) meſme iugement des choſes, qu'on fait des hommes. La vertu eſt auſſi louable en vn corps ſain & libre, qu'en vn corps malade & priſonnier. Ta vertu doncques ne ſera pas plus louable, ſi la fortune t'a conſerué le corps tout entier, & ſans bleſſure, que s'il eſtoit mutilé de quelque membre. Autrement ce ſeroit priſer le maiſtre, par l'accouſtrement de ſes valets. Car toutes ces choſes, ſur leſquelles la fortune exerce ſa puiſſance, ſont baſſes & ſeruiles: comme ſont les richeſſes, le corps, les honneurs: elles ſont debiles, periſſables, mortelles, & poſſedees auec incertitude. Au contraire les œuures de la vertu ſont libres, inuincibles, leſquelles il ne faut point ſouhaitter dauantage, quand elles ſont fauoriſees de quelque douce fortune, ny moins auſſi, quand elles ſont ſuyuies de quelque malheur. Ce que nous appellons amitié enuers les hommes, c'eſt deſir, & conuoitiſe enuers les choſes. Ie penſe que tu ne porterois pas plus d'amitié à vn homme de bien, pour eſtre riche que tu ferois à vn pauure: ny à vn hõme robuſte, & puiſſant, qu'à vn homme foible & debile. Par ceſte raiſon tu ne ſouhaiterois pas pluſtoſt vne choſe gaye & paiſible, qu'vne penible & laborieuſe. Et ſi cela eſt ainſi, de deux qui ſeroyent auſſi hommes de bien l'vn que l'autre, tu aimerois mieux celuy qui ſeroit net & parfumé, que celuy qui ſeroit craſſeux, & mal peigné. En fin tu en viendrois là, d'aimer plus vn hõme, qui ſeroit entier de tous ſes membres, ou qui n'auroit iamais eſté bleſſé, qu'vn manchot, ou vn louſche. Bref peu à peu ton deſdain croiſtroit ſi auant, que de deux, qui ſeroyent auſſi ſages, & auſſi iuſtes l'vn que l'autre, tu aimerois mieux celuy qui auroit vne belle perruque, & qui auroit le poil biẽ friſé, qu'vn autre qui ſeroit chauue. Quand la vertu de l'vn & de l'autre eſt pareille, l'inegalité des autres choſes n'apparoit point. Par ce que toutes ces autres choſes ne ſont point parties, ce ne ſont qu'acceſſoires. Car qui eſt celuy qui vouluſt faire vn iugement tant iniuſte entre ſes enfans, qu'il aymaſt mieux celuy qui ſeroit ſain, que celuy qui ſeroit malade? celuy qui ſeroit grand, & de belle taille,

que

Reſponſe, & difference entre ioye & douleur, auec la conferance d'icelles.

Belle comparaiſon, qui monſtre l'effect de la vertu.

Comment elle doit eſtre conſideree.

La fortune exerça ſa puiſſance ſur des choſes periſſables.

La vertu ſur des perdurables.

que celuy qui ſeroit bas, & petit? Les beſtes ſauuages ne font point de difference entre leur portee, elles ſe couchent par terre, pour la nourriture de tous enſemble. Les oiſeaux departent egalement la bechee. Vlyſſes ſe haſtoit de reuoir bien toſt les rochers d'Itache, auec autãt de deſir, qu'Agamemnõ les ſuperbes murailles de Mycene. Car pas vn n'aime ſa patrie par ce qu'elle eſt grãde, mais parce qu'elle eſt ſiéne. Mais à quoy peut ſeruir ce diſcours: C'eſt afin que tu ſçaches que la vertu iette eſgalemẽt le regarde ſes yeux ſur ſes œuures, cõme ſur ſes propres enfãs, qu elle les ayme egallemẽt tous, & encore plus ceux qui sẽtẽt quelq; peine, parce que l'amour des peres s'eſten plus ſur ceux deſquels ils ont pitié. Pareillement la vertu ne porte pas plus d'affectiõ à celles de ſes œuures, qu'elle void ſouffrir plus d'afflictiõ & de tourmeut, mais ſuiuant la façon des bons peres, elle les embraſſe & cherit dauantage. Mais pourquoy eſt-ce qu'vn bien ne peut eſtre plus grand qu'vn autre? Par ce qu'il n'y a rien plus apte, que ce qui eſt apte, ny rien plus plein, que ce qui eſt plein. Tu ne peux pas dire, cecy eſt plus ſemblable à vne choſe, que cela. Par conſequent il n'y a rien plus honneſte que ce qui eſt honneſte. Or donc ſi la nature des vertus eſt toute pareille, toutes les trois ſortes de biens ſont egales. Par ainſi ie dis, que c'eſt choſe du tout pareille d'eſtre moderé en la ioye, ou d'eſtre moderé en la douleur. La ioye ne ſurmonte point la conſtance d'vne ame, qui deuore ſes plaintes ſoubs la cruauté d'vn bourreau. Les vns de ces biẽs là ſont à deſirer, mais les autres ſont admirables. Neãtmoins tous deux ſont pareils: car tout ce qu'il y a de mal, eſt couuert ſous le manteau d'vn plus grand bien. Quiconque auroit opinion, que ces deux choſes ne fuſſent point egales, il monſtreroit qu'il ne voudroit iamais plus ieter ſes yeux ſur la vertu, & qu'il ne regarderoit que les choſes exterieures. Les vrais biẽs poiſẽt autãt, & sõt auſſi grãds l'vn que l'autre. Mais les faux sõt vains & trõpeurs. C'eſt pourquoy les biẽs qui ſemblent eſtre ſi beaux & ſi grãds quãd on les regarde à l'œil, nous trompent quãd on les veut peſer. Cela eſt vray, Lucilius mõ amy: tout ce que la raiſon, & la verité loüe & priſe, il eſt ferme, il eſt eternel, il rend l'ame aſſeuree, & la hauſſe iuſqu'au ciel pour y demeurer touſiours. Mais les biẽs qu'on loüe ſans raiſon, & qui ne le sõt qu'au iugemẽt du vulgaire, ne font que rẽplir de vẽt ceux qui s'ẽ reſiouyſsẽt. Au cõtraire, ce qu'õ craint cõme mal, ne fait que dõner fraieurs aux ames, & les eſpouuenter, cõme les beſtes ſe troublent ſur l'apprehenſion de quelque danger. Toutes ces deux choſes donc reſiouyſſent l'ame, ou la rõgẽt ſans raiſon: car ny l'vne n'eſt digne de ioye, ny l'autre d'aucune peur. Il n'y a que la ſeule raiſon, qui ſoit immuable & cõſtante en ſon iugement. Car elle n'obeit point, mais elle cõmande aux ſens. La raiſon eſt egale à la raiſon, cõme le droict à ce qui eſt droict: La vertu donc l'eſt pareillemẽt: car elle n'eſt autre choſe qu'vne droite raiſon. Toutes les vertus ſont des raiſons droites: ſi elles ſont droites, elles sõt egales. Quelle eſt la raiſon, telles ſont les actiõs. Toutes dõc ſont pareilles. Car puis qu'elles ſont sẽblables à la raiſon, elles ſont auſſi sẽblables entr'elles. Et quãd ie dis, que les actiõs ſont egales entr'elles, c'eſt en tãt qu'elles ſont droites & honeſtes. Au reſte elles ſont fort differentes enſemble, ſelon que la matiere ſera diuerſe, laquelle eſt maintenant grande, & tantoſt petite: maintenant noble, tantoſt vile, appartenant maintenant à pluſieurs, & tantoſt à peu de perſonnes. Et neantmoins en toutes ces choſes là, ce qui eſt le meilleur, eſt egal. Comme les gens de bien ſont tous egaux, en tant qu'ils ſont gens de bien: mais ils ont des differences d'aage: l'vn eſt plus vieux, l'autre plus ieune. Ils en ont auſſi du corp: l'vn eſt beau, l'autre eſt laid. Ils en ont pareillement de fortune. Ceſtuy-cy eſt riche, ceſtuy là eſt pauure: ceſtuy-cy a la bonne grace de tous, il a grãde autorité, il eſt cogneu en toutes villes & pays, & l'autre eſt incogneu de pluſieurs, ſans qu'on parle de luy. Mais en ce qu'ils ſont gens de biẽ, ils ſont egaux. Le

Similitudes & exemples cõtre telles opinions.

La vertu ayme plus ceux qui ſont affligez.

Les trois ſortes de biens ſont egales, ſi la nature des vertus eſt pareille.

Des biens vrais & faux.

Les biens que le vulgaire eſtime moins ſouhaittables, le ſont le plus, s'il faloit conſiderer en iceux quelque difference du plus & du moins.

Argumens pour preuuer l'egalité des vertus & des actions.

Comment les actions different.

Commẽt differẽt les gens de bien. &

ſens ne fait point de iugement des biens,& des maux:il ne ſçait ce qui eſt vtile,ou ce qui eſt inutile,il ne peut dire ſon aduis, que de ce qui luy eſt repreſenté deuant les yeux.Il ne peut preuoir les choſes futures,ny auoir ſouuenãce des paſsés:moins ſçait il ce qui s'en peut enſuyure.Et toutesfois c'eſt de là que depend & l'ordre & la ſuite des choſes:& toute la conſtance de la vie,qui doit eſtre droite & parfaicte. C'eſt donc la raiſon qui iuge des biens & des maux, qui n'eſtime rien les choſes eſtrangeres qui viennent de dehors, & qui penſe que celles qui ne ſont ny bonnes ny mauuaiſes,ſoient ſeulement quelques petits accroiſſemens, ne logeant tout le bien que dans l'ame.Au ſurplus il en y a quelques vns,qu'elle met au premier rãg, auſquels elle court auec deſſein,cõme eſt,la victoire,les enfans ſages, & bien nez, & le ſalut de ſa patrie.Il y a d'autres biẽs du ſecõd rãg,qui ne ſe cognoiſsẽt qu'aux aduerſitez:cõme ſupporter patiemment vne maladie,ou vn exil:Et quelques autres indifferens,qui ſont toutesfois plus amis,que contraires à nature. Comme de marcher modeſtement & tenir vne ſage contenance,quand on eſt aſſis. Car c'eſt choſe autant naturelle de s'aſſoir cõme d'eſtre debout, ou de ſe pourmener. Mais les deux premiers ſont fort diuers l'vn de l'autre.Car les premiers ſont ſelon la nature,ſçauoir eſt de ſe reſioüir de la pieté de ſes enfans,& de la felicité de ſa patrie. Les ſecõds ſont cõtre nature,ſouſtenir les tourmẽs d'vne grãde cõſtance, & endurer la ſoif,quand la maladie bruſle les entrailles.Que ſera donc cela:y a il quelque choſe contraire à nature,qui ſe puiſſe appeller biẽ?Nõ certes.Mais ce bien ſe troue quelquefois en vne choſe,qui eſt ennemie de nature.Car d'eſtre bleſsé, d'eſtre ſeché,& cõſumé dans le feu,d'eſtre affligé d'vne maladie,c'eſt contre nature.Mais de conſeruer ſi bien ſon ame,qu'elle ne ſe laſſe point de ſouffrir les tourmens,cela eſt amy de nature.Et afin que ie face entẽdre en peu de paroles,ce que ie veux dire,la matiere du bien eſt quelquefois contre nature: mais le bien ne l'eſt iamais, car il n'y a aucun bien qui ne ſoit accompagné de raiſon: & la raiſon ſuit la nature.Qu'eſt ce donc que la raiſon?c'eſt vne imitatiõ de nature.Quel eſt le ſouuerain bien de l'homme ? c'eſt de faire toutes choſes ſelon la volonté de nature. Il n'y a point de doubte,dit-il,qu'vne paix,qui n'a iamais eſté interrompuë, ne ſoit meilleure,que celle qui a eſté r'acquiſe auec effuſion de ſang.Il n'y a point de doubte, dit-il,que la ſanté,qui n'a iamais eſté eſbranſlee, ne ſoit plus heureuſe que celle que nous auons recouuree preſque par force,& par vne grãde patiẽce d'vne lõgue maladie,qui nous menaçoit de mort. Par meſme moiẽ il n'y aura point de doute, que la ioye ne ſoit en plus grãd bien,qu'vne ame ſubiette à ſouffrir les tourmens des playes & des feux.Il n'en eſt toutesfois riẽ:Car les choſes qui aduiẽnẽt par fortune,reçoiuẽtvne grãde differẽce:d'autãt qu'elles sõt eſtimees par l'vtilité de ceux qui les prẽnent.L'intentiõ & la fin de tous biẽs,c'eſt de conſentir à nature.Cela eſt egal en tous. Quand tout le ſenat ſuit l'opiniõ de quelqu'vn,on ne peut point dire:Ceſtuy-cy eſt mieux de ceſt aduis que ceſt autre. Car tous ont ſuiuy ceſte opinion.Ie dis le meſme des vertus:Toutes cõſentent à la nature. Ie dis le ſemblable des biẽs,ils conſentẽt tous à la nature.L'vn eſt mort ieune,l'autre vieux,quelqu'vn encore eſt mort en enfance,qui n'a iouy d'autre biẽ que d'auoir veu ſeulement la vie:tous ceux-la eſtoiẽt eſgalement ſuiets à mourir, encor que la mort en ait laiſsé aucũs viure plus lõguement,& qu'à d'autres elle ait couppé le filet de la vie, ſur la fleur de leur aage,& qu'elle ait interrõpu les cõmencemẽs & la naiſſance de quelques vns.L'vn eſt mort au milieu de sõ ſouper, à l'autre le dormir & le mourir n'a eſté que tout vn,& quelqu'vn encor que l'embraſſement d'vne femme a eſtouffé. Adiouſtez y auſſi ceux qui ſont morts par le couteau, ou que la morſure des ſerpens a tuez, ou qui ont eſté froiſſez ſous quelque ruyne, ou qui ſont morts par

Quelle difference y aentre le ſens & la raiſon.

Quels biens ſont eſtimez par la raiſon. &

Quels ſont cõtre nature.

Que c'eſt que raiſon, & ſouuerain bien.

Les choſes fortuites ſont eſtimees plus ou moins ſelõ le plus ou moins de profit qu'on y troue.

Les vertus & les biens ſe rapportent egallement à nature.

La fin des vns eſt meilleure ou pire que des autres: mais la mort eſt eſgale en tous.

parvne lõgue conuulſion de nerfs,qui les a peu à peu gehennez.On peut dire,que la fin de quelques vns eſt meilleure,& que la fin de quelques autres eſt pire.Mais la mort de tous eſt eſgale. Les moyens par leſquels elle vient ſont diuers, mais le poinct où ils finiſsẽt,n'eſt qu'vn.Il n'y a aucune mort plus grãde l'vne que l'autre. Car elle a vne meſme meſure en toutes perſonnes,c'eſt de mettre fin à la vie.Ie dis le meſme des biẽs.L'vn de ces biẽs ſe nourrit entre les plaiſirs& lesvoluptez,&l'autre ne ſent que choſes triſtes & faſcheuſes. L'vn a gouuerné à ſon aiſe la douceur d'vne bõne fortune,& l'autre a dõpté la force d'vne tyrãnie.Et les vns & les autres biẽs ſont entieremẽt egaux,encor que l'vn n'ait cheminé que par des lieux plains & bien aiſez,& l'autre par des lieux aſpres & rabouteux.Bref la fin de tous eſt entieremẽt sẽblable.Ils ſont bons,ils ſont loüables,ils ſuiuẽt la vertu & la raiſon. La vertu rẽd egales entre elles toutes choſes qu'elle recognoiſt. Il ne faut point qu'ẽtre les opinions que nous tenons,tu t'eſmerueilles de ceſte-cy.Dans Epicure il y a deux ſortes de biẽs,deſquels eſt cõposé ceſt heureux & ſouuerain biẽ.C'eſt que le corps ſoit ſans douleur &l'ame ſans paſſiõ & ſans perturbatiõ.Ces biẽs là ne croiſſent plus,quãd ils ſont plains. Car de quel coſté pourroit croiſtre ce qui eſt plein? Le corps eſt sãs douleur:qu'eſt-ce qui pourroit adiouſter à ceſte indolence? L'ame eſt paiſible, & en vn repos aſſeuré:que pourroit on adiouſter à ceſte tranquillité? Comme l'air biẽ ſerain,& le ciel qui eſt en ſa clairté la plus nette,ne peut receuoir aucune autre plus grãde beauté:pareillemẽt l'eſtat de l'homme,qui a ſoing de ſon corps & de ſon ame,& qui veut compoſer ſon biẽ par le moyen de l'vn & de l'autre,eſt tout parfait,il eſt paruenu au cõble de ſon ſouhait,s'il ne ſent point de tempeſte dãs ſon ame,ny de douleur dans ſon corps.Si quelques autres cõtentemẽs eſtrãgers nous aduiẽnẽt,ils n'augmẽtent point ce biẽ ſouuerain, mais ſi ie le doibs dire ainſi,ils luy dõnent quelque meilleur gouſt,qui eſt agreable.Car ce bien entieremẽt parfait de la nature humaine,ſe contente de la paix du corps,& de l'ame. Ie te bailleray dãs Epicure meſme vne diuiſion des biens du tout sẽblable à la noſtre.Il y en a chez luy,qu'il aymeroit mieux luy deduoir aduenir:ſçauoir eſt le repos du corps,libre de toute douleur,&le cõtentemẽt de l'ame,qui ſe puiſſe reſiouyr en la contẽplatiõ de ſes biẽs.Il en y a d'autres qu'il loüe,& aprouue, encor qu'il n'euſt pasvoulu qu'ils luy fuſsẽt aduenus:cõme ceſte patiẽce,que ie diſois n'a gueres,envne grãde maladie,& en des extreſmes douleurs,qu'Epicure sẽtit ce dernier & le plus fortuné iour de ſavie:Car il diſoit qu'il ſouffroit des tourmẽs en ſaveſſie, & en sõ vẽtre vlceré,qui ne pouuoit receuoirvn plꝰ grãd accroiſſemẽt de douleur. Et toutesfois il eſtimoit ce iour là treſ-heureux:or aucũ ne peut faire l'hõme bien heureux,que celuy qui ioüyt du biẽ ſouuerain.Il y a donc dans Epicure des biens que tu aymerois mieux ne les sẽtir point.Mais parce que la fortune le veut ainſi,il les faut embraſſer,il les faut loüer,il les faut priſer comme les plus grands. On ne pourroit pas dire que le biẽ,qui a mis fin à vnevie heureuſe,& auquel Epicure par les dernieres paroles qu'il a dites,a rẽdu graces,ne ſoit egal, & pareil aux plꝰ grãds biens.Permets moy,mõ bõ Lucilius,de dire encor plus hardiment ceſte parole: Si quelques biens pouuoyent eſtre plus grands,que les autres, i'aimeroy mieux ſuiure ceux qui sõt triſtes,que ceux qui ſont gracieux & delicats. Car il eſt plus honorable de rompre les choſes difficiles, que de moderer les ioyeuſes. Ie ſçay que par meſme raiſon il ſe peut faire que quelqu'vn porte modeſtement ſa felicité, & conſtamment ſes calamitez. Auſſi vaillant doit eſtre eſtimé & priſé celuy qui a paſsé la nuict en ſentinelle ſur les tranchees, encores que l'ennemy ne ſe ſoit point eſſayé de forcer le camp, que celuy qui apres auoir eu les iarrets couppez,a cõbattu encor à genoux,& n'a iamais quitté les armes. On dit que ceux qui

Auſſi ſont les biens.

Epicure tient deux ſortes de biens deſquels eſt composé le ſouuerain bien.

Similitude.

Epicure accorde auec les Stoyques en la diuiſion des biens.

Quels biens pourroyent eſtre preferables a d'autres.

reuiennẽt du combat couuerts de ſang: Dieu vueille croiſtre ta vertu. C'eſt pourquoy ie loüerois touſiours dauantage ces biens, qui ſe ſont rendus conſtans par vn continuel exercice, & qui ont cõbattu la fortune. Feray-ie doubte, de ne loüer pas pluſtoſt ceſte main mutilée & roſtie de Mucius, que la main la plus ſaine du plus vaillant homme qui ſoit? Il demeuroit debout meſpriſant les ennemis, & les flammes: il regardoit ſa main, qui ſe fondoit & degouttoit ſur le braſier ennemy, iuſqu'à tant que Porſenna porta en fin enuie à la gloire de celuy, à la douleur duquel il auoit au commencement pris plaiſir, & luy fiſt oſter à ſon grand regret le feu de deuant. Pourquoy ne cõteray-ie ce bien entre les premiers & principaux? pourquoy ne l'eſtimeray-ie d'autant plus que ceux deſquels on iouït auec toute ſeureté ſans crainte de la fortune, veu qu'il eſt plus rare d'auoir vaincu l'ennemi auec vne main ſeche, & gaſtee, qu'auec vne main biẽ armee? Mais quoy diras tu: voudrois-tu ſouhaitter ce bien? Pourquoy nõ? car il n'y a pas vn qui puiſſe faire cela, que celuy qui le peut ſouhaitter. Dois ie ſouhaitter pluſtoſt de bailler mes pieds à frotter doucemẽt à vn de mes vieux bardaches, ou à quelque femme, ou à quelqu'vn qui d'hõme ſeroit deuenu femme pour m'eſtirer les ioinctures des petits doigts? Pourquoy n'eſtimerois-ie Mutius plus heureux, d'auoir manié le feu de meſme façon, que s'il euſt tendu ſa main à quelqu'vn pour la luy frotter doucement? Il repara toute la faute qu'il auoit faicte. Il mit fin à la guerre tout deſarmé, & manchot, & auec ceſte main ſtropiee il vainquit deux Roys.

S'il faut ſouhaiter vn bien conioinct auec de la douleur.

EPISTRE LXVII.

Apres auoir en peu de parolles diſcouru de la foibleſſe & imbecillité de ſa vieilleſſe, il explique ceſte queſtion: Si tous biens ſont deſirables. En fin il conclud, que ceux, qui ne ſemblent point eſtre tels, ſont toutesfois tels.

La plus ferme & plus robuſte perſonne eſt meſme contrainɛte d'adaouer & recognoiſtre l'imbecillité de la nature humaine.

A Fin que ie donne cõmencement à ma lettre par des propos communs, le printemps cõmence à s'ouurir: Mais cõme il s'approchoit deſia de l'eſté, & qu'il deuoit eſtre chaud, il s'eſt attiedi: on n'oſe pas encor s'y fier. Car il retourne ſouuẽt à l'hyuer. Veux tu ſçauoir cõme il eſt mal aſſeuré? Ie n'oſe pas encor ſortir à ceſt air froid: ie me garde encor de ſa rigueur. C'eſt (diras tu) ne pouuoir ſouffrir ny le chaud ny le froid. Cela eſt vray, Lucilius mon amy: mon aage eſt aſſez content de ſa froideur, à grand peine ſe peut elle deſgeler au milieu de l'eſté: C'eſt pourquoy il faut que ie demeure la plus grãd part du tẽps couché ſur le materas. Ie rends graces à ma vieilleſſe, de ce qu'elle m'a attaché dans mon lict. Mais pourquoy ne luy rẽdrois-ie graces de cela: Tout ce que ie deuois ne vouloir pas, ie ne le puis plus. Ie parle fort ſouuent auec mes liures. Et ſi par fois quelques lettres m'arriuẽt de ta part, il me ſẽble que ie ſuis auec toy: & reçois vn ſi grand plaiſir en mõ ame, que ie penſe propremẽt ne te reſcrire point, mais te reſpondre de parole. C'eſt pourquoy ie traiterai ce que tu me demãdes cõme ſi ie parlois auec toy: nous recercherõs tous deux quelle eſt ceſte queſtiõ. Tu veux que ie te diſe ſi toutes ſortes de biẽs ſõt deſirables. Si c'eſt biẽ (dis-tu) d'endurer vertueuſemẽt vne gehenne, & de ſouffrir le feu auec vne grande conſtance, & de ſupporter doucemẽt vne maladie, il s'enſuit que tout cela ſe doit ſouhaitter. Et toutesfois ie ne vois rien de cela qui ſoit digne de ſouhait. Certainement ie ne cognois encor perſonne qui ait payé aucun vœu qu'il ait faict, pour auoir eu le fouẽt, pour auoir eſté tourmenté de la goute, ou pour eſtre deuenu plus long quand on l'eſtiroit ſur la gehenne.

Queſtion, ſi tous biẽs ſont ſouhaittables.

Il faut

Il faut que tu faces vne diſtinction, mon Lucilius, de ces choſes, & tu trouueras qu'il y a quelque poinct qui ſe peut ſouhaitter. Ie voudrois bien que les tourmens fuſſent touſiours eſloignez de moy: mais quād il me ſera force de les ſentir, ie ſouhaitteray lors, que ie les puiſſe ſupporter vertueuſement, courageuſement, & auec hōneur. Pourquoy n'aymerois-ie pas mieux que la guerre ne ſuruint point? Mais ſi elle ſe dreſſe, ie ſouhaitteray lors que ie puiſſe auec vne generoſité de courage ſouffrir les playes, la faim, & tout ce que la neceſſité de la guerre porte auec ſoy. Ie ne ſuis pas ſi fol que ie vueille deſirer d'eſtre malade: mais s'il faut que ie le ſois, ie ſouhaitteray auſſi que ie ne face rien intemperamment, rien d'effeminé. Par ainſi les maux & les incōmoditez ne ſont pas deſirables, mais bien la vertu qui les nous faict ſupporter. Quelques vns de nos Stoïciens penſent, que la conſtāce, la patience des tourmens & des maux ne doit eſtre ny deſiree, ny deteſtee auſſi. Car quand on fait vn ſouhait, ſe doit eſtre d'vn bien tout pur, tout paiſible, exēpt de toute triſteſſe. Mais ie ne ſuis pas de leur aduis. Pourquoy? Parce premierement qu'il ne ſe peut faire qu'vne choſe ſoit bonne, & qu'elle ne ſoit deſirable. Dauantage ſi la vertu eſt deſirable, & s'il n'y a bien aucun ſans vertu, il s'enſuit que tout bien eſt deſirable: En outre ſi vne conſtante patience des tourmens ne ſe doit deſirer: ie te demande ſi pour cela on ne deuroit point deſirer la cōſtance; Car c'eſt elle qui meſpriſe & qui deffie les dangers & les perils. La plus belle partie qui ſoit en elle, & la plus admirable, c'eſt de ne fuyr point aux flāmes, & ſe preſēter aux playes, & quelquesfois ne les euiter point, & aduācer l'eſtomac pour les receuoir. Si dōc la patiēce eſt deſirable on doit auſſi deſirer qu'ō puiſſe vertueuſemēt ſouffrir les tourmēs. Et toutesfois ce n'eſt pas ſeulemēt pour cela qu'il eſt deſirable d'endurer les tourmens: car c'eſt vne partie de la patience. Mais fay, comme i'ay dit, diſtinction de ces choſes: & lors tu ne trouueras rien qui te mette en erreur. Car on ne doibt pas ſouhaiter de ſouffrir des tourmēs, mais de les endurer conſtāment. C'eſt ceſte conſtance que ie ſouhaitte, par ce que c'eſt vne vertu. Toutesfois qui eſt celuy qui s'eſt iamais ſouhaitté cela? il y a des vœux qui ſont cogneus & entendus, comme ceux qu'on fait pour quelque choſe particuliere: Il y en a d'autres qui ſont couuerts & cachez, quand ſous vn ſeul vœu on en comprend beaucoup d'autres. Cōme quād ie me deſire vne vie honneſte (car vne vie honneſte contient pluſieurs actions) elle comprend le tonneau de Regulus, la playe de Caton deſchirée par ſes propres mains, l'exil de Rutilius, la couppe empoiſonnee, qui de la priſon porta Socrates au ciel. Quand doncques ie me ſuis deſiré vne vie honneſte, ie me ſuis pareillement ſouhaitté toutes choſes, ſans leſquelles ma vie quelquesfois ne pourroit pas eſtre honneſte.

Reſolue par diſtinction.

Aduis d'aucūs Stoyciens là deſſus. &

De Seneque au contraire.

La vertu qui ſe trouue és aduerſitez, les rend precieuſes & deſirables.

Heureux, ô bien heureux & trois & quatre fois
Ceux qui peurent mourir ſous les tours Phrygiennes
Deuant les yeux du peuple, & des meres Troyennes!

1. Æneid.

Quelle difference mets tu, ou que tu ſouhaites cela à quelqu'vn, ou que tu confeſſes qu'il eſt ſouhaitable? Decius fit vn vœu ſolennel de mourir pour le ſalut public, & ne cherchāt que la mort, pouſſa ſon cheual au milieu des ennemis. L'autre qui fut imitateur de la vertu de ſon pere, apres auoir pronōcé les parolles ſolēnelles, qui luy eſtoiēt deſia familieres courut la teſte baiſsee du coſté qu'il vit l'armee plus eſpeſſe, n'ayāt autre ſouci que d'impetrer des dieux l'intētion de ſon vœu: eſtimāt qu'vne bōne mort eſtoit choſe deſirable. Doubtes tu dōc que ce ne ſoit vn grād biē de mourir, pour laiſſer vne heureuſe memoire de ſoy, & ſur quelque vertueuſe entrepriſe? Quand quelqu'vn endure conſtamment les tourmens, il y employe toutes les vertus, encor que peut-eſtre il n'y ait que la patience ſeule, qui

Tit Liu. 1. dec. lib. 8. & 10.

Aucunefois toutes les vertus ſe rencontrent en tel qui n'en faict paroiſtre qu'vne.

puiſſe paroiſtre & ſe monſtrer. Au reſte la grandeur de courage & la conſtance en cela, de laquelle, la patience, la ſouffrance, la tollerance, ſont cõme brãches, la prudence y eſt auſſi, ſans laquelle on ne peut prendre aucun bon cõſeil: elle te perſuade d'endurer vertueuſement ce que tu ne peux euiter. La conſtance y eſt pareillement qu'on ne peut tirer hors de la place & du rang qu'elle tient: & qui ne quitte iamais ſon deſſein & ſa reſolution, pour quelque force & cõtrainte qu'on luy face. Bref toute la ſuite & l'aſſemblee des vertus, qui n'abãdonnent iamais l'vne l'autre, y eſt. Tout ce qui ſe fait hõnorablemẽt, vne ſeule vertu le fait, mais c'eſt par aduis de conſeil. Or ce qui eſt trouué bon par toutes les vertus, encor qu'il sẽble que ce ſoit vne ſeule qui l'execute, eſt deſirable. Mais quoy? as tu opiniõ qu'il ne faille deſirer que ce qui nous aduient auec plaiſir & repos d'eſprit, & ce que nous receuons les portes tapiſſees? Il y a quelques voluptez triſtes, & quelques vœus qu'on celebre non point auec reſiouyſſance, mais auec adoration & veneration de toute l'aſſemblee. Ne penſes tu pas que ce fuſt ainſi que Regulus ſouhaitta de retourner entre les mains des Carthaginois? Il te faut veſtir le cœur d'vn homme vertueux, & te retirer vn peu loing des opinions du vulgaire: il te faut cõceuoir comme tu doibs, l'image de la vertu, qui eſt la plus belle & la plus honorable choſe du monde, laquelle nous debuons adorer non point auec des bouquets & feſtõs, mais auec la ſueur & le ſang. Regarde Catõ enfonçãt ſes mains treſ-pures dãs ſa poitrine ſacree, pour eſlargir ſa plaie qui n'eſtoit point aſſez profonde. A ſçauoir-mon ſi tu oſerois dire en fin, ie voudrois biẽ ce que tu voudrois: & i'ay grand regret à ce que tu fais, ou, heureux te ſoit ce que tu fais. A ce propos ie me ſouuiens de noſtre Demetrius, qui appelloit vne vie d'aſſeurance, & exẽpte de tous orages de fortune, vne mer morte. Car n'auoir riẽ qui t'eſueille, rien qui t'eſmeuue, rien ſur l'aſſault & ſur l'aduertiſſemẽt dequoy tu puiſſes eſſayer les forces de ton ame, ains viure touſiours en vn repos qui n'a iamais eſté troublé, ce n'eſt point tranquilité, c'eſt vne bonace & langueur de mer. Attalus Stoycien, ſouloit dire, i'ayme mieux que la fortune me nourriſſe dans ſon camp, que dãs ſes delices. Ie ſouffre la gehenne, mais c'eſt conſtamment: cela va bien: on me maſſacre, mais ie l'endure conſtamment: cela va bien. Oy encor Epicure. Il dira, ô que ie le trouue doux! Ie ne donneray iamais vn nom delicat à vne choſe ſi honneſte & ſi ſeuere, on me bruſle: mais ie demeure inuincible. Pourquoy ne ſeroit il deſirable, non point que le feu me bruſlaſt, mais qu'il ne me peuſt vaincre? Il n'y a rien de plus excellent, rien de plus beau que la vertu. Tout ce qui ſe faict par ſon commandement, il eſt bon, il eſt deſirable.

Exẽples pour confirmer le precedent aduis. De Regulus. &

De Caton.

Voyez M. Ant. Muret. lib. 9. des Animadnerſions. ch. 8.

Beau traict de Demetrius.

D, Attalus.

d'Epicure:

EPISTRE LXVIII.

C'eſt choſe ſalutaire de quitter les affaires pour ſe retirer au repos de l'ame: mais cela ſe doibt faire en ſorte que le monde ne s'en apperçoiue point. Il enſeigne auſſi ce qu'on doibt faire apres qu'on ſera en ceſte ſolitude: & que la vieilleſſe par les experiencès qu'elle a faict, eſt vn temps plus propre à la ſageſſe.

Les Stoyciens & par preceptes & par exemples retirent le ſage du tracas de ce mõde à la cõtemplatiõ des choſes diuines & humaines. &

IE veux eſtre de ton aduis: va te retirer, & cacher dans le repos, ou biẽ pluſtoſt cache ton repos. Si tu me peux apprendre cela par les preceptes des Stoyciens, au moins tu l'apprẽdras par leur exemple. Et toutesfois tu l'apprendras encor par leur precepte. Ie te le prouueray quand tu voudras. Nous ne t'enuoyons point en toutes republiques, ny pour touſiours, ny ſans fin. Dauantage quand

ge quand nous auons donné au ſage vne republique digne de luy, c'eſt à dire, le monde, s'il ſe retire au repos, il n'eſt point hors de ſa republique. Mais peut eſtre pluſtoſt que laiſſant vn petit coing: il va en des lieux plus grands & plus ſpatieux, & ſe logeant dans le ciel, il recognoiſt lors, que quand il eſtoit monté dans ſa chaire, & dans ſon throſne, il eſtoit pluſtoſt deſcendu en vn fort bas lieu. Ie veux mettre ce ſecret dans ton ſein: Que l'homme ſage n'aduance iamais tant, que lors que les choſes diuines & humaines ſe ſont preſentees deuant ſes yeux. Ie reuiens maintenant à ce que i'auois cõmencé de te perſuader, qu'on ne cognoiſſe point que tu vueilles viure en repos. Il ne faut point que tu te couures, que ce ſoit pour vaquer à la Philoſophie: Il vaut mieux que tu excuſes tõ deſſein ſous quelqu'autre nom. Tu la peux appeller, maladie, foibleſſe, pareſſe. C'eſt vne ſotte ambition de vouloir prendre gloire à ne rien faire. Il y a des beſtes, qui effacent & broüillét leur piſte à l'entour de leurs giſtes, afin qu'on ne les puiſſe trouuer. Il faut que tu faces ainſi: autrement il n'y aura pas faute de gens, qui ſe mettont en queſte apres toy. Il en y a pluſieurs, qui paſſent deuant les portes ouuertes ſans entrer dedans, & regardent par les fentes de celles qui ſont fermees Les coffres cachetez font venir plus d'enuie aux larrons: on ne tient conte de ce qui n'eſt pas fermé: & les briſeurs des portes ne s'arreſtent point deuant ce qu'ils trouuent ouuert. Le peuple a ceſte façon de faire, & les plus ignorans auſſi. Ils deſirent d'entrer par force dans les ſecrets d'autruy. Il ne ſe faut donc point vanter de ſon bien, c'eſt vne eſpece de vanterie, de ſe tenir trop caché, & de ſe retirer hors de la veuë des hommes. Ceſtuy cy s'eſt enfermé dans Tarente, c'eſtuy la s'eſt retiré dãs Naples, & ceſt autre n'a paſſé le ſueil de la maiſon, depuis beaucoup d'annees. Certainement celuy ſemond le peuple à venir voir, qui veult qu'on face des contes par la ville de ce qu'il s'eſt retiré à part. Apres que tu te ſeras retiré il ne te faut rien faire, dequoy les hommes puiſſent parler de toy: parle ſeulement auec toy meſmes. Mais quels propos te tiendras tu? ceux que quelques hommes tiennent volontiers des autres. Ayes touſiours mauuaiſe opinion de toy. Accouſtume toy de dire la verité, & de l'ouyr auſſi. Sur tout parle ſouuent des imperfections que tu ſentiras en toy. Chacun cognoiſt les vices qu'il a en ſa perſonne. C'eſt pourquoy l'vn deſcharge ſon eſtomach par le vomiſſement, l'autre le remet en mangeant peu & ſouuent, & quelqu'vn encor le purge, & l'eſpuiſe par ieuſnes & par abſtinences. Ceux que la douleur des pieds reprend ſouuent, s'abſtiennent, ou de ſe baigner ou de boire du vin. Et ne tenans conte d'autre regime, ils vont au deuant du mal qui les trauaille plus ordinairement. Il y a pareillement quelques parties dans noſtre ame, qui nous cauſent des maladies, à la gueriſon deſquelles il faut penſer. Qu'eſt ce que ie fais en ce repos où ie ſuis? ie penſe mon vlcere. Si ie te monſtrois mon pied enflé, la main toute meurtrie, les nerfs de mon iarret racourcy tous ſecs, tu me permettrois bien de ne bouger d'vn lieu, & de penſer mon mal. Mais ce mal que ie ne te puis faire voir, eſt bien plus grand: c'eſt vne inflammation, & vne apoſtume, que i'ay dans la poictrine. Ie ne veux point que tu me loües, ie ne veux pas que tu diſes: O le grand perſonnage, il a meſpriſé toutes choſes, & apres auoir condamné les fureurs de la vie humaine, il s'en eſt fuy! ha ie n'ay rien condamné que mes propres actions. Il ne faut point que tu ayes enuie de venir vers moy, pour y faire ton profit. Tu te trompes, ſi tu eſperes trouuer icy quelque ſecours. Ce n'eſt pas vn medecin: c'eſt vn malade qui loge icy. I'ayme mieux, quand tu t'en ſeras allé, que tu diſes: Ie penſois que ceſt homme fuſt heureux, qu'il fuſt ſçauant: i'auois deſia dreſſé les aureilles, mais il m'a bien faict perdre ceſte opinion, ie n'ay rien veu, ie n'ay rien ouy, que i'aye deſiré de-

Quoy qu'il ſoit en ſolitude, ne veulent pas qu'il face neantmoins ſemblant d'eſtre ſolitaire. car

Ce ſeroit vne ſotte ambitiõ. &

Il ne ſe faut point vanter de ſon bien.

Moyens de bien practiquer la ſolitude.

Comparaiſon propre à mõſtrer le vray vſage de la ſolitude.

Difference de la vie ſolitaire & deſcouuerte.

puis, rien qui m'ait faict enuie de retourner vers luy. Si tu as ceſte opinion, ſi tu tiens ce langage, ie cognois que i'ay faict quelque proffit. I'aime mieux que tu ayes pitié de mon repos : que ſi tu me portois enuie. Tu me loües donc (diras tu) Seneque, le repos d'eſprits? tu te iettes en fin ſur le propos d'Epicure. Ie te recommande le repos, afin que par ſon moyen, tu puiſſes faire des choſes plus grandes, & plus belles, que celles que tu as laiſſees derriere toy. Heurter à la porte des grands ſeigneurs, tenir regiſtre des vieillards qui n'ont point d'enfans, auoir beaucoup d'authorité par les cours: c'eſt vne puiſſance pleine d'enuie, & qui ne dure guere, & ſi tu veux dire la verité, fort vilaine. Ceſtuy cy me paſſe de reputation, entre les aduocats du barreau. Ceſtuy là des gages qu'il a gagnez aux eſtats militaires, & des dignitez qu'il a par ce moyen acquiſes: & ceſt autre d'vne trouppe infinie d'hommes, qui luy font la court: Ie ne puis auoir vne ſi grande ſuite que ceſtuy cy, ny vne ſi grande reputation que ceſtuy là. Mais ie ne dois point faire ſi grand cas d'eſtre vaincu des hommes, pourueu que ie puiſſe vaincre la fortune. Pleuſt aux Dieux que ta reſolution fuſt eſté long temps a de ſuyure ce deſſeing. Pleuſt aux Dieux que ce ne fuſt pas ſur l'heure q̃ la mort ſe preſente à nos yeux, que nous tinſions propos de la vie heureuſe. Toutesfois n'arreſtõs pas pour cela. Car nous croyons maintenant par experience pluſieurs choſes, que nous euſſions deu croire par diſcours de la raiſon, n'eſtre que ſuperfluitez & bouffonneries. Faiſons comme ceux qui ſont partis trop tard, & qui par diligence veulent recouurer le temps qu'ils ont perdu, donnons des eſperons. Ceſt aage eſt encor fort propre à ceſt eſtude. Elle eſt deſia eſpuree de ſon eſcume, elle a deſia laiſſé les vices qu'elle ne pouuoit dompter en l'ardeur de ſa ieuneſſe. Il s'en faut peu, qu'elle ne les ait entierement eſteints. Mais en quel temps (diras tu) te pourra proffiter ce que tu apprens ſur le point qu'il faut deſloger, ou à quoy? Il me profitera, pour en ſortir meilleur que ie n'eſtois. Il ne faut point toutesfois, que tu penſes, qu'il y ait aucun aage plus propre à la ſageſſe, que celle qui par beaucoup d'experience, & par vne longue & frequente patience des choſes, s'eſt domptee elle meſmes. Et laquelle apres auoir triomphé de ſes affections, eſt paruenue à la cognoiſſance de ſon ſalut. C'eſt le vray tẽps de ce bien qui ne dure gueres. Quelle perſonne vieille que ce ſoit, qui eſt paruenue à la ſageſſe, c'eſt par les ans qu'elle y eſt paruenue.

Il ne faut pas attendre l'article de la mort pour penſer à la vie biẽ-heureuſe.

EPISTRE LXIX.

Il defend le changement des lieux: dit qu'il faut arreſter la fuite du corps, pour retenir l'ame en repos. Apprend comme il faut ſurmonter les vices, & non ſeulement receuoir la mort, mais l'appeller s'il en eſt beſoin. C'eſtoit l'opinion des Stoiciens.

Les frequẽtes mutations de lieux ſont ſignes d'inconſtance, & ruinẽt la vigueur des corps & des eſprits.

IE ne veux pas que tu changes de lieux, ny que tu ſautes ainſi de l'vn à l'autre. Premierement parce qu'vn ſi frequent changement, eſt ſigne d'vn' eſprit inconſtant. Tu ne pourras iamais tirer profit du repos, ſi tu ne laiſſes de voyager, & d'aller voir le pays çà & là. Si tu veux arreſter ton eſprit, arreſte pluſtoſt la fuite de ton corps. Car ce faiſant les remedes continuez profiteront beaucoup. Il ne faut point rompre le repos ny l'oubly de ta premiere vie. Permets que tes yeux oublient: permets que tes aureilles s'accouſtument à des paroles plus ſalutaires. Tous les coups, que tu yras par les rues, tu trouueras en paſſant quelque choſe qui renouuellera tes affections. Tout ainſi que celuy qui ſe veut deſpoüiller de l'amour, doit fuyr la ſouuenance de la beauté qu'il a aymee: car il

n'y a

n'y a rien qui reuerdiſſe plus ayſement, que l'amour : Pareillement celuy qui ſe veut deſcharger de l'affection de toutes choſes, du deſir deſquelles il bruſloit au parauant, il faut qu'il retire ſes yeux & ſes aureilles de ce qu'il a quitté. L'affection ſe reuolte biẽ toſt: de quel coſté qu'elle ſe tourne, elle trouuera toute preſte quelque recompenſe de ſon occupation. Il n'y a mal aucun, qui n'ayt ſon loyer: L'auarice nous promet de l'argent: La diſſolution & le luxe, pluſieurs & diuerſes ſortes de voluptez : L'ambition la robe de pourpre, & l'applaudiſſement du peuple: & à la ſuyte de cela, vne grande puiſſance, & tout ce que la puiſſance peut. Les vices te veulent corrompre par beaux gages & ſalaires. Mais il faut que tu viues icy ſans rien prendre. On ne peut à grande peine, dans vn ſiecle entier faire, que les vices qui ſont deuenus orgueilleux par vne ſi longue tolerance, vueillent ſe laiſſer dompter, & mettre ſous le ioug: moins ſe pourra il faire, ſi nous entrecoupõs à petites parcelles, le temps qui eſt ſi court. A grande peine pouuons nous mener à perfection, vne choſe toute ſeule, encore que nous veillons aſſiduellement deſſus. Mais ſi tu me veux croire penſes ſeulement à cecy. Exerce toy à receuoir la mort, & à l'aller cherchet, quand quelque occaſion te le conſeillera. Il n'y a point de difference, qu'elle vienne à nous, ou que nous allions vers elle. Croy ie te prie, que ceſte parole, que les perſonnes les plus idiotes ont en la bouche, eſt fauſſe: c'eſt vne belle choſe de mourir de ſa bonne mort. Tu pourras dauantage penſer en toy meſme cecy. Pas vn ne meurt qu'à ſon iour. Tu ne perds rien du temps qui eſtoit à toy. Car celuy que tu laiſſes derriere, eſt à vn autre.

Les vices croiſſent par tolerãce, & ne ſe peuuẽt plus deſraciner.

Il faut doncques les combattre de bonne heure, ioinct que le tẽps de la vie eſt ſi brief.

EPISTRE LXX.

Le temps & la vie s'eſcoule ſans le ſentir. Que c'eſt folie de ſe plaindre de la briefueté de la vie. Qu'il faut attendre la mort ſans aucune crainte, & ſi l'occaſion le requiert, la procurer. Sur la fin ſuiuant l'opinion de ceſte folle ſageſſe des Stoyciens il dit qu'il peut aduenir pluſieurs choſes pour leſquelles le ſage peut ſe donner la mort. A la mienne volonté que Seneque ſe fuſt eſloigné de ceſte opinion, ou pour le moins qu'il ſe fuſt retenu d'en parler ſi ſouuent & ſi librement qu'il a faict en diuers lieux. Ie penſe qu'il apprehendoit la neceſſité qui le deuroit vn iour contraindre à cela, meſmement puis le temps qu'il cogneut la vie perdue, & les mauuaiſes mœurs de l'Empereur Neron.

I'Ay veu tes Pompeiens, où ie n'auois eſté long temps auoit. Mais il m'a ſemblé, que i'eſtois reuenu à ma premiere ieuneſſe. Tout ce que i'auois fait autrefois en ce lieu, il me ſembloit que ie le pourrois encor faire, & qu'il n'auoit comme rien que ie l'auois fait. Nous auons par cy deuant, Lucilius mon amy, nauigé noſtre vie, & tout ainſi que ſi nous eſtions ſur mer, comme dit noſtre Virgile.

L'aage & le tẽps de ceſte vie s'eſcoule ſans que nous nous en apperceuions. puis

La terre ſe recule, & les villes enſemble.

3. Æneid.

Pareillement dans ceſte courſe ſi roide du temps, nous perdons de veuë, premierement noſtre enfance, & apres noſtre adoleſcence, & encor tout le temps, qui eſt entre le ieune aage, & le vieux, & qui ſe confine à l'vn & l'autre: puis apres auſſi les meilleures annees de la vieilleſſe: En dernier lieu, la fin commune de tout le genre humain commence à ſe deſcouurir. Sommes nous bien ſi fols de penſer, que ce ſoit vn eſcueil? C'eſt le port, qu'il nous faut vn iour deſirer, & ne le refuſer iamais. Dans lequel, ſi quelqu'vn a eſté ietté en ſes ieunes ans, il ne ſe doit plaindre, non plus que feroit celuy, qui auroit bien toſt acheué ſa nauigatiõ. Car quelqu'vn

La mort ſuruient qui eſt le port où tous hommes arriuent.

qu'vn (comme tu ſçais) eſt amuſé, & retenu par des vents laſches & peſans, & ſe laſſe du lent ennuy, qu'il ſent en ceſte bonaſſe: Et quelqu'autre eſt viſtement porté par vn bon vent, qui ne le quitte iamais. Penſe qu'il en aduient autant à nous. La vie en a emmené les vns fort viſtement, encore qu'ils reculaſſent, au lieu où il failloit arriuer quelque iour: elle en a maigry & bruſlé d'autres: Mais comme tu ſçais, il ne la faut point touſiours retenir, car il n'y a nul bien à viure, mais ſeulement à bien viure. C'eſt pourquoy le ſage vit autant qu'il doit, & non point, tant qu'il peut. Il verra en quel lieu il doit viure, auec quelles perſonnes, en quelle façon, & ce qu'il doit faire. Il penſe touſiours, quelle doit eſtre ſa vie, & non point combien elle doit eſtre longue. Si pluſieurs ennuis & triſteſſes ſuruiennent pour rompre ſa tranquillité, il ouure la priſon luy meſme. Il ne faut point ſeulement cela à vne extreme neceſſité: mais des auſſi toſt que la fortune commence à luy eſtre ſuſpecte, il prend ſoigneuſement garde, ſi ce iour meſme il doit penſer à ne viure plus. Il penſe qu'il n'y a rien à dire, s'il fait luy meſme ſa fin, ou s'il la reçoit, ſi elle ſe faict plus tard, ou pluſtoſt. Il ne la craind pas comme il feroit quelque grande perte: aucun ne peut perdre beaucoup par vne goutiere. Il n'importe rien de mourir pluſtoſt, ou plus tard: de bien, ou de mal mourir, cela importe beaucoup. Mais bien mourir, c'eſt eſchaper au danger de mal viure. C'eſt pourquoy i'eſtime que le dire de ce Rhodior eſt effeminé & laſche. Car eſtant ietté dans vne cage par le commandement du tyran, où il eſtoit nourri comme vne beſte ſauuage, il reſpondit à quelqu'vn qui luy conſeilloit de ſe laiſſer mourir de faim: Vn homme, pendant qu'il vit, doit eſperer toutes choſes. Mais quand cela ſeroit bien vray, ſi ne faut il point achepter la vie à tout prix. Il y a des choſes, bien qu'elles ſoyent grandes, bien qu'elles ſoyent certaines, que ie ne voudrois point les acquerir par vne confeſſion de la foibleſſe, & laſcheté de mon cœur. Sera il dit que ie croye que la fortune peut tout ſur celuy qui vit, pluſtoſt que de croire, que la fortune peut tout ſur celuy qui vit, pluſtoſt que de croire, que la fortune ne peut rien ſur celuy qui ſçait mourir? Il ſe gardera neantmoins quelquefois, encor qu'vne certaine mort luy ſoit prochaine, & qu'il ſçache le ſupplice qu'on luy a deſtiné, de preſter la main à ſa peine. C'eſt vne folie de mourir pour la crainte qu'on a de mourir. Celuy qui te doit tuer vient il? attends le. Pourquoy t'aduãces tu? pourquoy entreprens tu la charge de la cruauté d'autruy? Portes tu enuie au bourreau, qui te doit executer, ou veux tu luy eſpargner peine? Socrates pouuoit bien mettre fin à ſa vie par abſtinence, & mourir pluſtoſt de faim que de poiſon. Toutesfois il demeura trente iours entiers en priſon attendant la mort. Non point auec intention, que toutes choſes ſe peuſſent accommoder, ou que ce long tẽps peut receuoir quelques eſperances, mais pour obeyr aux loix, & pour laiſſer iouïr à ſes amis Socrates pour la derniere fois. Mais quelle folie plus grande euſt on peu voir, que meſpriſer la mort, & craindre le poiſon? Scribonia femme de grande authorité fut tante paternelle de Druſus Libo ieune homme, qui auoit le cerueau auſſi fol, comme il eſtoit noble, & qui eſperoit des fortunes plus grandes, qu'aucun autre pouuoit eſperer en ce temps là, ou luy meſme en aucune autre ſaiſon. Apres qu'on l'euſt emporté du ſenat, malade dãs ſa lictiere, & que peu de perſonnes (car deſia tous ſes parens & alliez l'auoyent laſchement quitté) l'euſſent ſuiuy non point comme criminel, mais comme vn homme deſia mort, il commença à demander conſeil, s'il ſe deuoit aduancer la mort, ou s'il la deuoit attendre. Et lors Scribonia: Quel plaiſir prens tu (dit elle) de vouloir faire, ce qu'vn autre doit executer? Mais elle ne luy peut rien perſuader. Il ſe tua de ſes propres mains, & non ſans raiſon. Car eſtant certain, que dans trois

Le ſage regarde à la qualité non point à la quantité de ſa vie, & ſçait les moyẽs de preuenir vne extreme neceſſité, ſuyuant les paradoxes des Stoyques.

Si ne faut il pas touſiours auancer la fin de ſa vie.

A l'exemple de Socrates. &

De Scribonia.

trois ou quatre iours apres, ſi on l'euſt trouué en vie, il deuoit mourir de la mort qu'il euſt pleu à ſon ennemy, il fit ce qu'vn autre euſt executé. Tu ne pourrois donc faire vn iugement general, quand la violence d'vn tiran eſtranger te denõce la mort, ſi tu la dois aduancer ou l'attendre. Car il y a pluſieurs raiſons qui nous tirent à l'vne & à l'autre opinion. Si vne mort doit eſtre accompagnee de tourmens, & ſi l'autre doit eſtre ſimple & facile, pourquoy ne prendray ie celle là? Tout ainſi que ie choiſiray de nauire pour me mettre ſur mer, & de maiſon quand ie me voudray loger: Pareillement ie choiſiray la mort la meilleure, pour ſortir hors de la vie. Dauantage comme la vie la plus longue n'eſt pas la meilleure, auſſi la mort la plus longue c'eſt la pire. Il n'y a rien en quoy nous deuions dõner plus de contentement à noſtre ame, qu'en la façon qui luy plaiſt que nous mourions. Quelle ſorte donc par où elle ſe voudra efforcer, ſoit qu'elle deſire vne dague, ou vne corde, ou vn breuuage empoiſonné, qui luy ſaiſira tout ſoudainement les veines, qu'elle s'aduance, & qu'elle rompe les liens de ſa ſeruitude. Chacun doit taſcher de faire que ſa vie ſoit au contentement d'autruy, & la mort au ſien: Celle qui nous plaiſt le plus, c'eſt la meilleure. Ce n'eſt que folie de penſer cecy. L'vn dira que ie n'auray pas eu aſſez de courage, quelqu'vn que i'auray eſté trop temeraire, & quelqu'autre, qu'il y auoit encor vne mort plus genereuſe. Penſerois tu bien qu'il fuſt en ta puiſſance de choiſir vn cõſeil, duquel le bruit commun ne ſe meſlaſt de parler? Penſe ſeulement à te mettre bien toſt hors du pouuoir de la fortune, autrement il n'y aura pas faute de gens, qui auront mauuaiſe opinion de ton faict. Tu en trouueras quelques vns, voire de ceux meſmes, qui ont fait profeſſion de la Philoſophie, qui nient qu'on doiue faire violence à ſa vie, & qui ſouſtiennent que c'eſt vn grand forfaict d'eſtre meurtrier de ſoy meſme: qu'il vaut mieux attendre la fin, que nature aura determinee. Mais celuy qui dit cela, ne void point qu'il coupe le chemin à la liberté. La loy eternelle n'a rien fait de meilleur, que de nous auoir donné vne ſeule entree à la vie, & pluſieurs iſſues. Attendray ie la cruauté d'vne maladie, ou d'vn homme, quand ie puis eſchaper du milieu des tourmens, & chaſſer loin toutes aduerſitez? C'eſt le ſeul point duquel nous ne pouuons nous plaindre de la vie, qu'elle ne retient aucun. C'eſt vn grand bien pour les affaires des humains, qu'il n'y a pas vn, qui ſoit miſerable, que par ſa propre faute. Prens tu plaiſir à viure? vis. N'y prens tu point de plaiſir? tu t'en peux retourner au lieu d'où tu es venu. Pour guerir d'vne douleur de teſte, ſouuent tu t'es fait ſeigner: pour alleger le corps, on ouure la veine. Il n'eſt pas beſoin de ſe fendre l'eſtomach d'vne large & profonde playe, on ouure le chemin à ceſte grande liberté, auec vn petit coup de lancette. Et par vne petite piqueure, tu es en vn lieu plein d'aſſeurance. Qu'eſt ce donc qui nous rend laſches & pareſſeux à deſloger? Il n'y a pas vn de nous, qui penſe qu'il luy faille vn iour ſortir de ce domicille. C'eſt ainſi que quelque plaiſir, & l'accouſtumance retient les vieux locataires dans vn logis, où ils ſont acquoquinez, encor qu'ils y ſentent des incommoditez. Veux tu garder touſiours ta liberté contre ce corps? habite le cõme ſi tu en deuois ſortir, & fais eſtat qu'il te faudra vn iour eſtre priué de ſa compagnie. Tu ſeras apres plus conſtant, & reſolu, quand quelque neceſſité te contraindra d'en ſortir. Mais comment pourroiẽt penſer à leur fin, ceux qui conuoitent toutes choſes ſans fin? Il n'y a rien en ce monde dont la ſouuenãce & la meditation ſoit plus neceſſaire. Car c'eſt peut eſtre en vain, qu'on penſe à toutes autres choſes. Auions nous preparé noſtre ame contre la pauureté? les richeſſes nous ſont demeurees. Nous eſtions nous deſia armez pour meſpriſer les douleurs? la felicité d'vn corps entier & bien ſain, n'a pas eu beſoin que nous fiſſions

Sçauoir mon s'il faut, & en quel cas, preuenir ou attẽdre la mort.

Il la faut attendre d'eſprit raſſis, ſe la procurer en cas de neceſſité, & choiſir la plus douce.

Mais c'eſt touſiours ſuiuãt la doctrine Stoique.

Car nous ne ſommes pas maiſtres de noſtre vie ni de noſtre mort.

La vie humaine n'a qu'vne entree, mais pluſieurs iſſues.

&

Nul n'eſt miſerable que par ſa faute.

Le moyen de viure auec liberte en cemõde, c'eſt de viure comme ayans à ſortir vn iour hors de ce corps.

&

De penſer ſoigneuſement à la fin.

ſions eſſay de noſtre vertu. Auions nous gagné ceſte authorité deſſus nous, de pouuoir porter conſtamment la mort, & la perte de nos amis? toutesfois la fortune a conſerué & fait ſuruiure à nous, tous ceux que nous aimions. Mais le iour qui aura beſoin de l'vſage, & de la practique de ceſte ſeule choſe, doit ineuitablement aduenir. Il ne faut point que tu penſes que les grands perſonnages ſeuls ayent eu ceſte force, & ce courage de rõpre les liens de la ſeruitude humaine. Il ne faut point que tu croyes, qu'vn ſeul Catõ puiſſe arracher auec ſa main l'ame, qu'il n'auoit peu faire ſortir auec le poignard: veu que des hommes de la plus baſſe cõdition que ſoit, auec vne grãde ardeur de courage ſont paruenus en ce lieu plein d'aſſeurance: & ne pouuãts aſſez toſt à leur aiſe trouuer dequoy mourir, ny choiſir aucun inſtrument, qui leur fuſt propre à cela, ſe ſont pris à la premiere choſe qu'ils ont rencontré, & ſe ſont ſeruis comme d'armes, de ce qui par ſa nature ne faiſoit point de mal. N'a gueres vn Alemand, de ceux qu'on deuoit faire combatre contre les beſtes aux ſpectacles & ieux du matin, ſe retira, feignant de vouloir aller deſcharger le ventre, car on ne luy permettoit d'aller en aucun autre lieu ſecret, ſans eſtre gardé. Et ayant trouué l'eſponge conceuë au bois qu'on tient là, pour torcher les parties honteuſes, il la fourra toute entiere ſi profond dãs ſa bouche, qu'il ferma le paſſage à la reſpiration, & s'eſtouffa. S'eſtoit faire vne brauade à la mort, encor que ce fuſt peu nettement, & peu honorablement. Mais auſſi qu'elle plus grande follie pourroit on voir, que de faire le delicat & le deſdaigneux, quand il faut mourir? O le vertueux homme, ô l'homme digne à qui lon euſt donné à choiſir de quelle ſorte il euſt mieux aimé mourir. Auec quelle grãdeur de courage ſe fuſt il ſerui d'vn poignard, s'il en euſt trouué: auec quelle reſolution d'ame, ſe fuſt il ietté dans vn goufre de mer, ou d'vn haut rocher? Eſtant abandonné de toutes commoditez, il trouua les moyens comme il pourroit eſtre redeuable à ſoy ſeul, & de ſes armes, & de ſa mort. Afin que tu ſçaches, qu'il n'y a rien qui nous empeſche de mourir, que faute de volonté. Que chacun iuge cõme il voudra des actions de ceſt homme violent, pourueu qu'on tienne pour certain qu'il faut preferer vne mort ſalle & vilaine, à la ſeruitude la plus nette du mõde. Mais parce que i'ay commencé d'vſer de villains exemples, ie les continueray. Car chacun s'efforcera de mieux faire, s'il void que la mort ſoit meſpriſee par les perſonnes les plus meſpriſables. Nous penſons, que les Catons, les Scipions, & ces autres dont nous oyons parler auec grande admiration, ſoyent inimitables. Mais ie monſtreray tout maintenant, que ceſte vertu eſt accompagnee d'autant d'exemples parmi les perſonnes miſerables, deſtinez aux ieux & ſpectacles des beſtes, que parmy les chefs des guerres ciuiles. Comme on portoit n'a pas long temps auec ſeure garde, vn qui eſtoit enuoyé pour les ſpectacles de matin, panchant la teſte comme s'il eſtoit preſſé de ſommeil, il la laiſſa pendre ſi bas, qu'il la mit entre les rayons de la rouë, & ſe tint ſi longuement en ſa place, que la rouë en ſe tournant luy rompit le col. Il euita la peine dans le meſme chariot, ſur lequel on le menoit à la peine. Il n'y a rien, qui puiſſe empeſcher vn homme qui a bonne enuie de ſortir, & d'eſchaper. La nature nous garde en lieux tous deſcouuerts. Celuy à qui ſa derniere neceſſité le permet, peut aduiſer à l'iſſuë qu'il trouuera plus douce. Celuy qui a pluſieurs moyens en ſon pouuoir pour ſe mettre en liberté, peut choiſir, il fera bien de penſer comme il ſe pourra plus facilement deliurer. Mais celuy, à qui il ſera difficile d'en trouuer l'occaſion, qu'il empoigne la premiere qui ſe preſentera, comme ſi c'eſtoit la meilleure, encor qu'elle ſoit inouye & nouuelle. Celuy qui n'aura pas faute de courage, n'aura pas faute d'inuention pour mourir. Tu vois comment les eſclaues les plus miſerables, quand

la dou

Laquelle on ne peut euiter.

Exemple d'vn homme determiné à mourir.

Aduis de Seneque ſur l'eſtrangeté de mort.

Il faut preferer vne mort honteuſe & deshonneſte, à la plus nette ſeruitude.

Autre exemple de ſinguliere vertu en la mort.

la douleur les a piquez au vif, s'eſueillent, & cõment ils trompent leurs gardes les plus aduiſees. C'eſt vn homme de grand cœur, celui qui ne s'eſt pas ſeulement peu commander de mourir, mais qui en a ſçeu trouuer les moyens. Ie t'ay promis pluſieurs exemples de gens de ceſte condition que i'ay dict. Au ſecond combat qui ſe fit ſur l'eau, l'vn des barbares ſe mit dans la gorge toute la iaueline, qu'on luy auoit baillee pour combattre ſes aduerſaires. Pourquoy (dit-il) n'ay ie long temps a, fui tous ces tourmens, & toutes ces hontes? Pourquoy attendray-ie la mort, ayant les armes en main? Ce ſpectacle fut d'autant plus magnifique, qu'il eſt plus honneſte aux hommes d'apprendre à bien mourir, qu'à tuer. Que ſera-ce donc? Ce que les eſprits les plus perdus, & les plus meſchãs peuuent auoir, pourquoy ne l'auroient pas ceux qu'vn long eſtude, & la raiſon maiſtreſſe de toutes choſes, ont enſeigné? C'eſt ceſte raiſon là, qui nous apprend qu'il y a diuerſes aduenuës de la mort, mais qu'il n'y a qu'vne meſme fin: & qu'il ne ſert rien de ſçauoir où commence ce qui doit vn iour aduenir. Ceſte meſme raiſon t'admoneſte, ſi tu peux, de mourir ſans douleur. Mais ſi cela ne peut eſtre, fais le mieux que tu pourras: & empoigne tout ce qui ſe preſentera pour faire violence ſur ta vie. C'eſt choſe contraire à tout droict de viure de rauiſſemens, mais c'eſt choſe treſ-belle de mourir par vn rauiſſement.

Signe de grãd cœur chercher & trouuer les moyens de mourir.

Autre exẽple de meſme nature.

EPISTRE LXXI.

Il faut quand on veut prendre conſeil de ce qu'on doibt fuir ou deſirer, auoir eſgard au bien ſouuerain, & à l'intention & deliberatiõ du cours de toute la vie entiere. Il perſuade apres que cela ſeulement eſt bon, qui eſt honneſte, & que la vertu rend toutes choſes heureuſes: Qu'vne mort honneſte eſt autant à deſirer qu'vne honneſte vie, comme il le preuue par exemples.

IE me demandes d'heure à autre conſeil de tous affaires, ne te ſouuenant pas que nous ſoyons ſeparez d'vne large mer. Mais puis que la meilleure partie du conſeil giſt d'eſtre donné à tẽps, il faut qu'il aduienne par neceſſité, que l'aduis que ie te donne ſur les affaires, te ſoit rendu quelquefois à telle heure, qu'il vaudroit mieux, qu'en ce tẽps-là tu fiſſes tout le contraire. Car ſelon les choſes, il faut ſe ſeruir du conſeil. Nos affaires võt viſte, ou à vray dire, elles roullẽt impetueuſemẽt. Il faut dõc que le cõſeil vienne de iour en iour: encor, eſt il quelquesfois trop vieil d'vne iournee: il eſt beſoin, qu'il naiſſe, cõme on dit, à la main. Mais ie te mõſtreray cõme il le faut trouuer. Quãd tu voudras ſçauoir ce qu'il faut fuir, ou ce qu'il faut deſirer, regarde au ſouerain biẽ, & à la deliberatiõ que tu dois prẽdre pour toute ta vie. Car tout ce que nous faiſons ſe doit accorder auec ceſte deliberatiõ. Celuy ne diſpoſera iamais biẽ des parties de ſa vie, s'il n'a fait vn eſtat certain & general de toute ſa vie entiere. Aucũ ne pourra repreſẽter l'image d'vne choſe, encor qu'il ait ſes couleurs toutes broyees, s'il ne ſçait deſia ce qu'il veut pourtraire. C'eſt pourquoy nous faillõs tous, parce qu'vn chacũ delibere des parties de ſa vie & que pas-vn n'entre en deliberation de toute ſa vie entiere. Celuy qui tire, doit ſçauoir ce qu'il veut toucher, & lors il doit viſer droit, & cõduire dextremẽt sõ trait auec ſa main. Nos cõſeils ſe trõpẽt, parce qu'ils ne ſçauẽt où ſe dreſſer. Celuy qui ne ſçait en quel port il doit prẽdre terre, n'a point de vẽt certain. Il faut que l'aduenture ait vn grãd pouuoir ſur noſtre vie, parce que nous ne viuons qu'à l'aduẽture. Il aduiẽt à quelques-vns, qu'ils ne ſçauẽt point, qu'ils ſçachẽt quelques choſes: cõme nous demãdons ſouuent des perſonnes qui ſont tout aupres de

Toutes nos actions ſe doiuent rapporter au ſouuerain bien & au but de toute noſtre vie. &

Pour bien ranger les parties de noſtre vie, il en faut auoir cõme vn ſommaire deuant les yeux.

Comparaiſons pour eſclaircir ce que deſſus.

nous. Pareillement il aduient ſouuent, que nous ne ſçauons pas la fin du ſouuerain bien encor qu'il ſoit tout planté deuant nous. Tu pourras cognoiſtre ſans beaucoup de paroles, & ſans long diſcours, qu'eſt-ce que le ſouuerain bien. Il le faut monſtrer (comme on dit) au doigt, ſans l'eſtendre ſur tant de choſes. Quel beſoin eſt-il de le deſchirer en tant de pieces, veu que tu peux dire, le ſouuerain bien eſt ce qui eſt honneſte? Et ce que tu dois encore admirer dauantage, il n'y a qu'vn ſeul bien, qui eſt l'hõneur. Tous autres biẽs ſont faux & baſtards. Si tu peux te perſuader cela, & parfaictement aymer la vertu (car c'eſt peu que l'aymer ſimplement) tout ce qu'elle aura touché, quelle opiniõ que les autres en ayent, te ſera heureux, & plein de felicité. Voire quand ce ſeroit de ſouffrir la gehenne, ſi tu demeures plus aſſeuré, que le bourreau meſme: voire d'eſtre malade, ſi tu ne maudis point la fortune, & ſi tu ne te rẽds pas au mal. Bref tout ce qui ſẽble à l'opinion des autres eſtre mal, s'adoucira, & ſe conuertira en biẽ ſi tu le peux vaincre. Tien pour choſe toute certaine, que riẽ ne peut eſtre appellé biẽ ſinõ ce qui eſt hõneſte. Tous maux, & toutes incõmoditez ſe pourrõt à bõ droict appeller biẽs, ſi vne fois la vertu les a rẽdus hõneſtes. Il ſẽble que nous promettõs à pluſieurs de plus grãdes choſes que la condition des hommes ne peut receuoir. Et nõ ſans quelque raiſon: Car ils ne regardent qu'au corps. Mais s'ils r'entrent dans leur ame, ils verront que l'hõme va au pair auec Dieu. Pren donc courage, Lucilius, l'hõme de ce mõde le meilleur, & donne congé à l'eſtude des lettres que ſuiuent les Philoſophes. Leſquels ramenent la choſe la plus magnifique du monde, aux ſyllabes, qui enſeignants des choſes baſſes & menues, ne font que diminuer & gaſter l'entendemẽt. Tu deuiendras ſẽblable à ceux qui ont inuenté cela, & nõ à ceux qui l'enſeignent, & qui ne veulent que gaigner ce poinct, que la Philoſophie ſemble eſtre plus difficile, que grande. Suy ceux-là ſi i'ay aucune autorité ſur toy. Socrates qui a reduict toute ſa Philoſophie aux mœurs, a dit, que la vraye ſageſſe eſtoit de ſçauoir cognoiſtre le bien & le mal. Afin que tu ſois heureux (dit-il) trouue bon que quelqu'vn t'eſtime fol: Et que ſi aucun te veut outrager de parole, qu'il t'offence encor de fait. Car pour tout cela tu n'endureras rien ſi la vertu loge dans ton ame. Si tu veux (dit-il) eſtre heureux, ſi tu veux eſtre entierement homme de bien, trouue bon que quelqu'vn te meſpriſe. Mais aucun ne pourra gaigner ce point ſur ſoy, qu'il ne ſoit accompli de tous biens. Car le bien ne peut eſtre ſans l'honneur, & l'honneur eſt eſgal en toutes choſes. Quoy donc? n'y auroit-il aucune difference pour Caton, ou d'eſtre fait Preteur, ou d'eſtre refuſé? N'y auroit-il aucune difference qu'en la bataille de Pharſale Caton ſoit vaincu, ou vainqueur? Ce bien qu'il auroit, qu'eſtant ſon parti vaincu, il ne peut eſtre vaincu, ſeroit il pareil au bien, par le moyẽ duquel il pouuoit retourner victorieux dedans Rome, & faire vne bõne paix? Pourquoy ne ſeroit-il pareil? Car il faut auoir autãt de vertu, pour vaincre vne mauuaiſe fortune, comme pour en eſtablir vne bonne: Et la vertu ne peut deuenir plus grande, ny ſe rẽdre plus petite. Elle eſt touſiours d'vne meſme meſure. Ouy mais Cn. Pompeius perdra ſon armee: Mais ce plus beau luſtre & pretexte de la republique, les principaux citoiens, & les premiers rangs du parti des Pompeiens, qui eſtant composé du ſenat, qui portoit les armes, ſera deffaict en vne ſeule bataille, les eſclats & la ruine d'vn ſi grand empire ſauteront par tous les coings du monde, vne partie s'en verra en Ægypte, vne partie en Afrique, quelque eſchantillon en tombera dans l'Eſpagne: Et qui pis eſt, ceſte miſerable republique ne pourra pas auoir ce bien d'eſtre ruinee tout en vn coup. Aduienne tout ce qu'il pourra: encor bien que Iuba ne le puiſſe plus ſecourir dãs ſon Royaume, par la cognoiſsãce des lieux, ny par la conſtante vertu de ſon peuple, encor bien que la fidelité des habitans d'Vtique,

Quel eſt ce ſouuerain biẽ & but.

Refutation de ceux qui blaſment les Stoyques d'eſtre trop auſteres.

Confirmee par la ſentence de Socrates.

Par l'exemple de Catõ d'Vtique lequel ayma mieux mourir de ſa propre main que voir vn changement de republique.

d'Vtique,rompuë par tant de malheurs ſe perde,& que la fortune du nom de Scipion l'abandonne dans l'Afrique meſmes,il a dés long tẽps eſté pourueu, que Caton ne ſentit ny perte ny dommage. Toutesfois il a eſté vaincu. Tu peux conter cela entre le refus de Caton. Il portera auec vne pareille conſtance, tant ce qui a eſté contraire à ſa victoire, qu'à l'eſtat de Preteur.Le iour qu'il fut refuſé, il ioüa, & le iour qu'il ſe voulut tuer, il leut. Il ſe ſoucia auſſi peu de perdre la vie, que la Preture,il s'eſtoit perſuadé & reſolu de ſupporter tout ce qui luy aduiẽdroit. Mais pourquoy eſt-ce qu'il n'euſt conſtamment ſupporté le changemẽt de la republique? Car que peut on voir exempt de changement? la terre, le ciel, le baſtiment de tout ce grand vniuers,encor qu'il ſoit conduit de Dieu, y eſt ſubiect. Il ne retiendra pas touſiours ce bel ordre,que tu y vois.Quelque iour viendra, qui le iettera hors de ſon cours accouſtumé. Toutes choſes vont par vn certain temps, & terminé, elles doyuent naiſtre, elles doyuent croiſtre, & apres auoir fin. Tout ce que tu vois ſe rouller deſſus nous,& tout ce ſur quoy nous ſommes ſouſtenus & appuyez, comme ſur choſe treſ-ferme & ſolide, s'aneantira, & defaudra. Il n'y a rien qui n'ait ſa vieilleſſe. Nature faict deſcendre en vn meſme lieu toutes ces choſes-là, par eſpace de temps inegaux.Tout ce qui eſt, ne ſera plus, & ſi ne perira point, mais il ſe diſſoudra. Quant à nous, noſtre diſſoudre, c'eſt mourir. Car nous ne regardons qu'à ce qui eſt deuant nos yeux. L'ame peſante, & qui s'eſt du tout aſſubiettie au corps, ne regarde pas plus auant.Autrement elle porteroit plus patiemment ſa mort, & ſa fin, & celle des ſiens, ſi elle eſperoit, que toutes ces choſes allaſſent ainſi par tour, de mort à vie, & que ce qui eſt raſſemblé ſe deffit, & que ce qui eſt defaict, ſe tournaſt r'aſſembler, & que Dieu, qui gouuerne tout ce monde,employaſt ſon art eternellement ſur ceſt ouurage là. Par ainſi apres que Caton aura repreſenté deuant ſes yeux toute l'eternité du temps,il dira: Tout le genre humain, & celuy qui eſt, & celuy qui ſera, eſt condamné à mort. Toutes les villes, en quel lieu qu'elles ſoyent, qui ont eu ſeigneurie ſur leurs voiſins, & qui ſe ſont agrandies & honorees des Empires eſtrangers, on cherchera quelque iour les lieux où elles eſtoyent baſties, & ſe ruyneront par diuerſes fins mal heureuſes. La guerre en deſtruira les vnes, loiſiueté, & vne longue paix, qui ſe changera en feneantiſe, & les folles deſpences, qui viennent à bout des plus grandes richeſſes, perdront les autres. Vne ſoudaine inondation de mer couurira ces fertiles campagnes, ou bien vne ouuerture de terre engloutira dans vn profon abiſme.Dequoy dõc me dois-ie reſſentir, dequoy me dois ie plaindre, ſi ie m'en vay quelque petit momẽt pluſtoſt que la fin de toutes choſes n'aduienne?Il faut qu'vne ame conſtante obeïſſe à Dieu,& qu'elle ſouffre ſans retardemẽt aucun,tout ce que la loy de ce grand vniuers commande.Car ou, elle paſſera à vne meilleure vie,pour demeurer auec plus de clairté & de trãquillité entre les choſes diuines,ou certainemẽt elle ſe remeſlera auec ſa nature,& retournera dans ſon tout,pour n'y ſentir iamais aucune incõmodité ny douleur. Le biẽ ſouuerain dõc de M.Cato,ne conſiſtera pas plus en vne honneſte vie, qu'en vne mort honneſte.Car la vertu ne reçoit point d'accroiſſement. Socrates diſoit,que la verité,& la vertu eſtoyent vne meſme choſe.Car comme elle ne croiſt point,ny la verité auſſi, elle a ſa perfection, elle eſt pleine. Il ne te faut donc point eſtonner d'ouyr dire, que les biens ſont pareils, tant ceux qu'il nous faut prendre par vne certaine reſolution,que ceux qu'vn ſoudain euenement de fortune apporte. Car ſi tu reçois aucune inegalité, & que tu vueilles conter la conſtance d'endurer vne gehenne entre les petits biens, tu la conteras auſſi entre les maux. Tu appelleras Socrates mal-heureux dans ſa priſon,& Caton auſſi remettant la main dans ſes playes

Encores que toutes choſes ſoyent ſubiettes à mutatiõ, & que l'vniuers roule d'vne inconſtante reuolution.

Cõme la philoſophie humaine demeure perplexe & va taſtonnant en la conſideration de la vie à venir.

Toutes les vertus & actions vertueuſes ſont pareilles, egalement loüables, & egalement deſirables.

auec plus de courage, qu'il ne les auoit faites. Tu eſtimeras Regulus le plus miſerable homme du monde, payant la peine de la foy gardee à ſes propres ennemis. Et toutesfois il n'y a pas vn, pour ſi delicat, pour ſi effemine qu'il ſoit, qui ait oſé dire cela. Car encor qu'ils ayent nié qu'il ſoit heureux, auſſi nient ils qu'il ſoit malheureux. Les anciens academiques meſmes, cõfeſſent bien qu'au milieu de ſes peines & de ſes tourmẽs il eſtoit heureux, mais non pas parfaitement, ny pleinemẽt. Ce qui ne peut en aucune façon eſtre receu. Car s'il eſt heureux, il a attaint le ſouuerain biẽ, le bien qui eſt ſouuerain ne peut auoir aucũ degré par deſſus, pourueu qu'il ſoit accõpagné de vertu, pourueu que les aduerſitez ne la ſurmontent, pourueu qu'elle demeure entiere & ſauue, encor que le corps ſoit briſé: or il eſt certain qu'elle demeure entiere. Car ie parle d'vne vertu excellente & courageuſe, laquelle ſe roidit & s'eſchauffe contre tout ce qui l'offence. Ce courage que les ieunes hommes de belle eſperãce prennent ſouuent, quand la beauté de quelque choſe honneſte les a piquez, & qui leur a fait meſpriſer les dãgers de fortune, certainemẽt ce ſera la ſageſſe, qui l'eſpãdra & le verſera dãs nous, & nous perſuadera qu'il n'y a qu'vn ſeul bien, c'eſt ce qui eſt honneſte, qu'il ne ſe peut laſcher, & ne ſe peut tendre dauantage: non plus qu'vne regle auec laquelle on meſure ce qu'on veut faire droit: laquelle ſi tu voulois ployer & flechir, tu n'y pourrois rien changer, qui ne fut tort ou droit. Nous en dirons autãt de la vertu, elle eſt droite, elle ne peut eſtre flechie, elle eſt ſi roide qu'elle ne ſe peut tendre dauantage. C'eſt elle qui faict iugement de toutes choſes, & rien ne iuge d'elle. Si elle ne peut point eſtre faicte plus droicte, les choſes auſſi qu'elle fait, ne peuuent eſtre faites les vnes plus droites que les autres. Car il faut qu'elles reſpondent à la regle, & par ceſte raiſon elles ſont toutes pareilles. Et quoy, diras tu, ſont ce choſes pareilles, d'eſtre aſſis en vn banquet à table, ou d'eſtre eſtendu ſur le banc de la gehenne? Trouue-tu cela eſtrange? Il y auroit plus d'occaſion de s'eſmerueiller de cecy: C'eſt choſe mauuaiſe d'eſtre aſſis en vn banquet: C'eſt choſe bonne d'eſtre eſtendu ſur le banc de la gehenne, meſmement ſi l'vn eſt fait vilainemẽt, & l'autre honneſtement. La matiere ne fait point que cela ſoit ou bien ou mal, c'eſt la vertu. En quel lieu qu'elle paroiſſe, elle fait que tout ſoit de meſme meſure, & de meſme prix. Ceſtuy-cy, qui iuge de l'entendement d'autruy par le ſien, leue maintenant les mains pour me creuer les yeux, quand ie dis que les biens de celuy, qui porte conſtamment les aduerſitez, & de celuy qui fait vn iugement honneſte de la proſperité, ſont tous pareils: quand ie dis que les biens de celuy qui triomphe, & de celuy qui eſt auec vn courage inuincible mené en triomphe deuant le chariot, ſont ſemblables. Car ils penſent que rien ne ſe face de ce qu'ils ne peuuẽt faire, & auec la foibleſſe de cœur qui eſt en eux, ils veulent faire iugement de la vertu. Pourquoy t'eſmerueilles-tu, ſi quelques vns ſe reſiouyſẽt, quãd ils ſe voyẽt, bruſler, bleſſer, tuer, garotter? Quelquefois ils le ſouffrent pour leur plaiſir. La ſobrieté ſert de peine à vn prodigue & diſſolu. Le trauail ſert de ſupplice à vn faineant. Le delicat a pitié d'vn homme de trauail, l'eſtude eſt vne gehenne à vn pareſſeux. Par meſme raiſon toutes ces choſes là, pour leſquelles nos forces ſont trop foibles, nous ſemblent à tous eſtre dures & inſupportables, ſans nous ſouuenir combien il y a de perſonnes, qui ſentent vn grand tourment de n'auoir point de vin pour boire, ou s'eſueiller au point du iour. Cela n'eſt pas difficile de nature: Mais nous ſommes laſches, nous ſommes effeminez. Il faut iuger des choſes grandes, auec vne grandeur de courage: Autrement il nous ſemblera, que noſtre vice ſoit le leur. C'eſt ainſi que plongeants quelques choſes bien droites dans l'eau elles ſemblent tortuës & compuës à ceux qui les regardent. Il ſert beaucoup de prendre garde, non ſeulement à ce que tu

Academiques refutez.

Il n'y a qu'vn ſeul bien: & la vertu de meſme nature.

Comment les maux peuuẽt eſtre biens, & les biẽs maux.

Comme les Epicuriens & voluptueux.

Quelle eſt l'imperfection & peruerſité de l'intelligẽce & de la volõté humaine.

Comparaiſons pour prouuer ce que deſſus.

vois

vois, mais de quelle façon tu le vois. Noſtre entendement s'eſblouyt, quand il veut cognoiſtre les choſes vrayes. Monſtrez moy quelque ieune homme bien né, & de bon eſprit: Il dira qu'il eſtime plus heureux celuy qui porte conſtammẽt ſur ſes eſpaules la peſanteur des aduerſitez, que celuy qui a du tout mis la fortune ſoubz les pieds. Ce n'eſt pas grand cas de ne s'eſtonner point en la proſperité. Mais il ſe faut eſmerueiller, ſi quelqu'vn ſe hauſſe, quand les autres vont à fond, ſi quelqu'vn demeure debout, quand les autres tombent par terre. Quel mal y a il aux tourmens, & aux autres choſes, que nous appellons aduerſitez? Le mal eſt, comme ie penſe, quand l'ame s'eſtonne, quand elle flechit, quand elle ſe couche ſoubs le faix: Mais rien de tout cela ne peut aduenir à l'hõme ſage. Il demeure touſiours debout, pour ſi chargé qu'il ſoit. Il n'y a rien qui lui amoindriſſe le cœur, rien qui le faſche de ce qu'il doit endurer. Car il ne ſe plaind iamais, que rien de ce qui peut tomber ſur l'homme, ſoit tombé ſur luy. Il cognoiſt ſes forces, il ſçait qu'il eſt aſſez puiſſant à porter vne peſante charge. Ie ne veux pas mettre le ſage hors du roolle des hommes, ie ne veux pas retirer les douleurs hors de luy, comme hors de quelque rocher qui n'a point de ſentiment. Ie me ſouuiens bien qu'il eſt composé de deux parties. L'vne eſt irraiſonnable: c'eſt celle qui peut ſentir les morſures, les bruſlures, les douleurs. L'autre eſt raiſonnable: c'eſt celle qui ne s'esbranſle iamais de ſes opinions qui eſt hors de toute crainte, & qui eſt indomptee. C'eſt en ceſte partie là, que ſe loge le ſouuerain bien de l'hõme, auant l'accompliſſement duquel, l'ame roulle comme incertaine & douteuſe: Mais apres qu'il eſt venu à ſa perfection, c'eſt vne aſſeurance & vne fermeté immuable. Par ainſi celuy qui n'a que commencé, & qui veut toutesfois monter au plus haut, & ſuiure la vertu, encor qu'il s'approche du bien, qui eſt du tout parfait, n'ayant peu encor y mettre la derniere main: il s'arreſtera quelquefois en chemin, & laſchera quelque peu de la roideur de ſon ame, d'autant qu'il n'a pas encor franchi & paſſé par deſſus les choſes douteuſes, & qu'il eſt encor en danger de cheoir, & de faillir. Mais celuy qui eſt heureux, celuy duquel la vertu eſt parfaite, s'ayme encor dauantage, lors qu'il a fait eſſay de ſa conſtance, & s'il y a quelque choſe que les autres craignent, pourueu qu'il puiſſe receuoir quelque honneſte loyer de ſon debuoir & office non ſeulement il ne l'endure pas, mais il l'embraſſe, & ayme beaucoup mieux ouyr dire, il eſt plus homme de bien, que d'ouyr dire, il eſt plus heureux. Ie viens maintenant au poinct que tu attendois: à fin que tu ne penſes pas, que la vertu de laquelle ie parle, ſe voiſe eſtendre par deſſus la nature des choſes. Le ſage tremblera, il ſentira les douleurs, il pallira: car tous ces ſens appartiennent au corps. Où eſt donc la ſource de ſa calamité? en quoy donc eſt-ce que ſon mal eſt vray? C'eſt lors que ſes paſſions eſtonnent l'ame, c'eſt lors qu'elles luy font confeſſer qu'elle eſt eſclaue, & qu'elles engendrent quelque repentance en elle. Le ſage certainement ſurmonte la fortune par ſa vertu. Mais il en y a pluſieurs, qui ont fait profeſſiõ de la ſageſſe, & neantmoins ſe ſont eſtonnez ſouuent d'vne menace fort legere. Or pour ce regard nous faiſons vne faute, car ce qu'on dit du ſage, nous le deſirons auſſi bien en celuy qui commence de profiter en la ſageſſe. Ie taſche bien à pouuoir croire toutes ces choſes que ie louë, mais ie ne me les perſuade point encor. Et quand bien i'en ſerois tout perſuadé, toutesfois ie ne les aurois pas ſi promptes en main, ou ſi exercitees, que ie couruſſe la teſte baiſſee contre tous les dangers. Tout ainſi que la laine prend quelques couleurs du premier coup, & qu'il en y a d'autres qu'elle ne peut boire, & retenir qu'elle n'y ſoit ſouuent trempee, & recuite: pareillement il y a des diſciplines dont les eſprits ſe peuuent ſeruir dés incontinent qu'ils les ont appriſes: Mais ceſte ſcience ſi

Le ſage n'eſt pas inſenſible ains composé de deux parties, l'vne ſenſible, l'autre immobile ſelon les Stoyques.

Ayme mieux eſtre eſtimé homme de bien que heureux.

Les aduerſitez eſtonnent l'ame d'iceluy, mais il les ſurmonte par ſa vertu.

Comment Seneque ſauue ce qu'il a dict du ſage parfaict & imparfaict.

elle n'eſt deſcenduë profondement dans l'ame,& ſi elle n'y a pris place bien auãt, elle n'a peu luy bailler ſa couleur,elle n'a fait que la moüiller,& n'aduance rien de ce qu'elle auoit promis. Cecy ſe peut apprendre bien toſt, & en peu de paroles. C'eſt qu'il n'y a qu'vn ſeul bien,ſçauoir eſt la vertu:& que certainement il n'y en a aucun ſans vertu.Et que lavertu s'eſt logee en la meilleure partie que nous ayons, qui eſt la raiſonnable. Que ſera-ce que ceſte vertu? vn vray & immuable iugement , duquel procedera l'ardeur de l'ame, par lequel l'apparence des choſes qui peuuent eſmouuoir ceſte ardeur,ſe rendra claire & certaine. Il faudra que ce iugement pour entretenir la ſuitte de ſon opinion,trouue bonnes & pareilles entre elles,toutes choſes qui auront eſté faites par le cõſeil de la vertu.Pour le regard des biens corporels,ils ſont bons pour le corps: mais ce ne ſont point biẽs entierement parfaits. Ils pourront bien eſtre eſtimez à quelque prix:mais ce ſera ſans aucune dignité. Il y aura vne grande difference entre-eux.Les vns ſeront plus grãds, les autres plus petits. Auſſi faut-il confeſſer qu'il y a vne grande difference entre ceux qui ſuiuent la Philoſophie.Quelqu'vn a ſi bien profité qu'il oſe bien hauſſer les yeux cõtre la fortune,mais nõ pas auec beaucoup de perſeuerance:Car il ſe rẽd bien toſt cõme vaincu des rayons de ſa trop grande lueur. Et quelque autre a tellement aduancé,qu'il oſe bien luy faire teſte,s'il eſt paruenu à la perfection , & s'il eſt plein d'aſſeurãce.Mais il faut que les choſes imparfaites ſe ruinẽt,& que tãtoſt elles panchent,& tantoſt qu'elles viẽnent en decadẽce,& dõnent par terre.Or elles viendront en decadence,ſi elles ne perſeuerent d'aller auant,& de s'efforcer: & ſi elles laſchent rien de leur deſſein,& de leur fidele roideur,elles reculeront en arriere.Aucun ne trouuera aduancement ny profit au lieu,où il l'auoit quitté.Soyõs donc touſiours apres,perſeuerons.Il nous en reſte encor plus que nous n'en auons ietté par terre.Mais la plus grande part du profit,c'eſt devouloir profiter.Ma conſcience me ſera teſmoing de cela, que ie le veux , & que ie le veux de toute mon affection.Ie voy bien auſſi, que tu as ceſte inſpiration, & que tu cours d'vne grande roideur apres les choſes les plus belles. Aduançons donc , & ce faiſant la vie nous ſera cauſe d'vn grand bien , autrement ce ne ſera qu'vn retardement, & encor fort vilain à ceux qui s'arreſtent apres des choſes ſalles & vilaines , mettons peine que tout le temps ſoit à nous. Mais il ne le ſera point ſi nous ne commençons d'eſtre à nous. Quand eſt-ce que nous aurons mis toutes nos affections ſous les pieds , & ſous noſtre obeiſſance , & que nous pourrons dire : I'ay vaincu? Demandes tu que c'eſt que i'ay vaincu? ce ne ſont point les Perſes,les Medois les plus eſloignez,ou le peuple belliqueux qui eſt par delà la Tranſſiluanie:Mais i'ay vaincu l'auarice,l'ambition,& la crainte de la mort , laquelle a vaincu les vainqueurs de tout le monde.

Il n'y a qu'vn ſeul bien, la vertu.

Que c'eſt que vertu.

Comme les biens du corps ſont de diuers prix.

Ains ſont differents ceux qui ſuiuent la Philoſophie.

Application de ceſte doctrine à ſoy & à Lucilius.

Pour remporter la plus excellẽte victoire de toutes.

EPISTRE LXXII.

On ne doit iamais,quelques affaires qu'on aye,diſcontinuer l'eſtude de la Philoſophie, ny le remettre à l'aduenir. Que c'eſt qu'auoir l'ame ſaine : Qu'il faut donner congé aux affaires & negoces.

L'eſtude de la Philoſophie ne veut point d'intermiſſiõ. &

IE ſçauois bien la queſtion que tu me demandois, ſi ie m'en fuſſe reſſouuenu. Mais il y auoit long temps , que ie n'auois eſſayé ma memoire. C'eſt pourquoy elle ne me ſert pas à mon gré. Ie cognois qu'il m'eſt aduenu ce qui aduient aux liures moiſis, qui ont les fueillets collez l'vn à l'autre. Il faut

faut ouurir l'eſprit. Il faut ſouuent eſpouſſeter & manier ce que nous auõs mis dedans, comme en depoſt, afin qu'il ſoit tout preſt, & qu'il vienne en main, quand nous en aurons beſoin. Mais remettons cela à vne autrefois, parce qu'il requiert beaucoup de peine, & beaucoup de diligence. Auſſi toſt que ie pourray faire plus long ſeiour en vn lieu, ie prendray ceſte beſongne en main. Car il y a des œuures que tu pourrois compoſer dans ton coche, & quelques autres, qui deſirent le lict, le repos, & les lieux ſolitaires. Toutesfois, les iours meſmes qu'on eſt occupé, il faut faire quelque choſe, voire tous les iours entiers. Car il n'y aura iamais faute de nouuelles occupations, nous en ſemons de la graine, & d'vne ſeule pluſieurs naiſſent. Et qui pis eſt nous nous donnons des delais. Mais que i'aye mis fin à cecy (diſons nous) ie m'y employeray de toute mon ame, ſi ie puis accorder ce faſcheux affaire, ie m'adonneray à l'eſtude. Il ne faut point attendre, que tu ſois de loiſir pour ſuiure la Philoſophie. Il faut meſpriſer toutes autres choſes, pour eſtre touſiours auec elle. On ne peut trouuer temps, qui ſoit aſſez long pour elle, encor qu'il nous duraſt depuis les ans de noſtre enfance, iuſqu'à la plus longue vie des hõmes. Il n'y a pas beaucoup de difference de quitter du tout la Philoſophie, ou de la laiſſer pour quelque temps. Car elle ne demeure pas arreſtee ſur le point qu'elle a eſté interrompuë. Mais comme les choſes tenduës ſe retirent roidemẽt, ſi on les desbande, pareillement ce qui ſe depart de ſa continuation, ſe recule, & s'en retourne du tout à ſes commencemens. Il faut reietter tous affaires & occupations, il ne faut point penſer à s'en demeſler, il les faut chaſſer loin. Il n'y a nul temps aſſez propre à vn eſtude ſalutaire. Toutesfois il en y a pluſieurs qui n'eſtudient point les choſes, qu'il faudroit eſtudier. Il ſuruiendra quelque empeſchement, qui deſtournera: Mais non pas celuy qui aura en tous affaires l'eſprit eſueillé & ioyeux. C'eſt aux perſonnes, qui ne ſont point encores paruenus à la perfection, que la ioye ſe rompt. Pour le regard des ſages, la ioye s'entretient, elle va d'vn meſme train, il n'y a aucune fortune, aucune occaſion, qui la puiſſe rompre: Elle eſt touſiours tranquille, & repoſee. Car elle ne depend point d'autruy. Elle n'attend aucune faueur de la fortune, ny des hommes. C'eſt vne felicité, qui naiſt dans ſa propre maiſon. Elle pourroit ſortir hors de l'ame, ſi elle y entroit. Elle s'engendre là dedans. Il peut bien ſuruenir quelque occaſion pour le faire ſouuenir qu'il eſt mortel, mais elle eſt fort legere, & ne paſſe pas la premiere peau. Il ſent bien, dis ie, quelque incommodité, mais ce bien qui eſt le plus grand qu'il ait, ne s'esbranle iamais. Ie dis bien qu'au dehors il y a quelques incommoditez: tout ainſi que ſur vn corps robuſte, & puiſſant il y vient par dehors quelques gales, quelques empoulles, & quelques petits cloux: Mais au dedans il n'y a mal aucun. La difference, dis ie, qu'il y a entre vn homme, qui a deſia acquiſe vne parfaite ſageſſe, & celuy, qui eſt apres pour l'acquerir, c'eſt celle qui eſt entre vne perſonne bien ſaine, & celle qui commence à ſe releuer d'vne forte & longue maladie, qui penſe ſe porter bien quand l'accez de la fieure eſt plus legere. Si ceſte perſonne n'eſt bien ſoigneuſe de ſa ſanté, il ſent par fois des friſons, & rechoit aiſement en ſon premier mal. Mais le ſage n'y retombe pas, voire meſme, il n'y peut iamais plus tomber. Car quant au corps, il n'a ſanté que pour quelque temps, & ce medecin qui l'a renduë, ne la peut touſiours faire durer. Il eſt ſouuent rappellé par celuy qu'il auoit auparauant preſque reſuſcité. Mais l'ame ſe guerit à vne ſeule fois pour iamais. Ie diray comme tu dois entendre qu'vn homme ſoit ſain: s'il eſt content de ſoy meſme, s'il ſe peut fier à ſoy, s'il ſçait que tous les ſouhaits des hõmes & que tous les bien-faicts, qu'on donne & qu'on demande, ne peuuẽt ſeruir de rien, pour faire qu'vn hõme viue heureuſement. Car vne choſe à laquelle

Nonobſtãt les plus grandes occupations, il ne faut laiſſer d'y vaquer. car

Elle requiert l'homme tout entier, voire tout le temps de ſa vie.

Pluſieurs n'en ſuiuent pas la droicte methode.

Les ſages en remportent au re contentement.

Leur ioye & felicite s'engendre dans leur ame, & s'y maintient.

Differẽce entre celuy qui a acquis, & celuy qui acquiert la ſageſſe.

&

Quel eſt celuy qui ſe peut dire ſain.

on peut adiouſter, eſt imparfaicte: Mais ce dont rien ne peut eſtre oſté, il dure à iamais. Celuy duquel la ioye eſt perpetuelle, ſe peut reſiouïr de ce qui eſt à luy. Mais tous ces biẽs, apres leſquels le vulgaire aſpire, s'eſcoulent çà & là. La fortune ne porte point de garantie de ce qu'elle donne. Et toutesfois les biens de fortune nous ſont agreables, quand ils ſont temperez par la raiſon, & qu'elle s'y eſt meſlee. C'eſt elle qui nous fait trouuer bon les biẽs exterieurs. L'vſage deſquels deſplaiſt, s'ils ſont deſirez trop ardamment. Attalus auoit accouſtumé d'vſer de ceſte comparaiſon. Auez-vous veu vn chien prenant à gueule ouuerte vne piece de pain, ou de chair, que ſon maiſtre luy iette? il deuore incõtinent tout entier ce qu'il attrape, & ouure touſiours la gorge auec eſperance qu'on luy en iette encor. Il nous en aduient autant. Tout ce que fortune nous iette, quand nous l'attendons, nous l'auallons ſans aucune volupté, & ſommes auſſi toſt ſur pieds attentifs, & beants apres vne autre proye. Or cela n'aduient pas au ſage. Il eſt content & plein. Et ſi quelque autre bien luy aduient, il le reçoit doucement, il le garde: il en ſent vne fort grande ioye continuelle, & vrayement ſienne. En y a il quelqu'vn qui ait la volonté bonne, & qui profite quelque choſe, mais qui ne touche point encores au plus haut? Ceſtuy la ſera par fois abaiſſé, & par fois rehauſſé. Il eſt maintenant eſleué iuſqu'au ciel, & tantoſt raualé iuſqu'en terre. Les ignorans & peu experimentez ne mettent iamais fin à leur precipitation, & tombent dans la confuſion, & chaos d'Epicure vuide & infiny. Il y a encor vn autre troiſieſme genre de ceux qui ſe ioüent au tour de la ſageſſe, laquelle ils n'ont point encor touchee: toutesfois ils ſont à ſa veuë. Et ſi ie dois parler ainſi, la peuuent frapper de la main. Ceux-là ne s'esbranlent ny ne tombent. Ils ne ſont point encor en terre ferme, mais ils ſont deſia dans le port. Puis donc qu'il y a tant de diſtance entre ceux qui ſont au plus haut, & ceux qui ſont au plus bas, puis que ceux qui ſont au milieu, ſentent encor quelque orage, & qu'ils ſeroyent ſuyuis de grand danger de retourner à vne plus mauuaiſe vie, nous ne deuons nous addonner à aucunes occupations, nous les deuons reietter. Si elles y eſtoyent vne fois entrees, elles en mettroyent d'autres en leurs places: Empeſchons leurs commencemens, il y aura moins de peine à garder qu'elles ne commençent, que de les voir prendre fin.

Belle comparaiſon contre l'inſatiable cõuoitiſe des hommes.

De laquelle le ſage ſe retire bien loing.

Trois rãgs ou ſortes de ſages, haut, bas, & milieu.

Pour vacquer deuement à la philoſophie il ſe faut doncques retirer de toutes les occupations.

EPISTRE LXXIII.

Il defend les Philoſophes qu'on accuſoit d'auoir les Magiſtrats à meſpris. Et loüe le prince qui nourrit ſes citoyens en paix, en repos, & en liberté, & qui leur donne moyen de pouuoir ſuiure la philoſophie.

Les doctes & vertueux: ſur toutes autres qualitez de perſonnes reuerẽt les Princes & magiſtrats.

IL me ſemble que ceux ſe trompent qui penſent que les hommes entierement addonnez à la Philoſophie, ſont deſobeiſſans & rebelles aux magiſtrats, & aux Rois: & qu'ils meſpriſent ceux par l'authorité deſquels les affaires publiques ſont adminiſtrez. Car au cõtraire il n'y a pas vn qui les reuere & les reſpecte plus qu'eux. Et nõ ſans raiſon. Par-ce que les Rois ne pourrõt faire plus de biẽ à perſonne de ce monde, qu'à ceux qui peuuent ioüir d'vn paiſible repos. Il faut dõcques par neceſſité, que ceux auſquels l'aſſeurãce publique ouure la porte à l'intention qu'ils ont de bien viure, reuerent comme leur pere l'autheur de ce bien. Et certainement beaucoup plus que ces hõmes volages & irreſolus, leſquels eſtans infiniment redeuables aux princes, veulent neantmoins qu'on penſe qu'ils

Pource qu'ai mans leur repos particulier, ils aiment auſſi ceux par le moyen deſquels ils en iouyſſent.

leur

leur en doiuent de reſte, auſquels on ne peut iamais aduancer aucune liberalité ſi grande qu'elle ſoit, qui puiſſe ſaouller leurs deſirs ambitieux qui croiſſent touſiours dauantage plus on les remplit. Or celuy qui penſe a receuoir des bien faits nouueaux, a deſia oublié ceux qu'il auoit receus: & l'ambition n'a vice aucũ plus grand que l'ingratitude. Tu dois encor adiouſter à cela, qu'aucũ de ceux qui ont le maniement des affaires publiques, ne iettent iamais les yeux ſur ceux qu'il a deuancez, mais ſeulement ſur ceux qui le deuancent, & qu'ils n'ont point tant de plaiſir de voir beaucoup de perſonnes qui viennent apres eux, cõme ils ſont marris de voir quelqu'vn qui leur mette le pied deuant. Toute ſorte d'ambition, a ce vice, qu'elle ne iette iamais ſon regard ſur le paſſé. Et l'ambition n'eſt pas ſeulement inconſtante & volage, mais toute conuoitiſe l'eſt auſſi. Car elle commence touſiours par la fin. Mais ceſt homme pur & entier, qui a quitté la cour des princes, le palais, & toute l'adminiſtration de la choſe publique, pour ſe retirer à des choſes plus hautes, ayme ceux ſous l'authorité deſquels il luy eſt permis de le pouuoir faire auec ſeureté. Il les paye luy ſeul d'vn teſmoignage plein de recognoiſſance, & confeſſe leur eſtre redeuable d'vn grand bien, encore qu'ils ne ſçachent pas ſa bõne volonté. Tout ainſi qu'il honore & reuere ſes precepteurs, par l'enſeignement deſquels il s'eſt deſpoüillé de ces vices là: pareillement il reſpecte ceux, ſous la defence & gouuernemẽt deſquels il peut exercer les honneſtes diſciplines: voire mais vn Roy en defend bien d'autres par le moyẽ de ſes forces. Qui eſt celuy qui le nie? Mais comme entre pluſieurs qui en leur voyage de mer, ont eu vne meſme tráquillité de tẽps, celuy penſe eſtre plus redeuable à Neptune qui apporte plus grande quantité de beſongnes pretieuſes: & comme le marchand paye ſon vœu de meilleur courage que ne fait point vn paſſager: Et cõme auſſi celuy d'entre les marchans qui portoit des parfums, des pourpres & autres choſes precieuſes, qui ſe vendent au poids de l'or, recognoiſt ceſte faueur plus liberalemẽt, que ne fait celuy qui n'y auoit mis que de pauures marchandiſes, & autres choſes qui ne doiuent ſeruir que de ſaburre & de charge au nauire: Pareillemẽt le bien-faict de ceſte paix, de laquelle tous peuuent iouyr, deſcend plus profondement dans l'ame de ceux qui en ſçauẽt bien vſer. Car il y a pluſieurs de ces gens de robe longue, à qui la paix dõne plus de peine & de trauail que la guerre. As-tu opinion que ceux qui ne ſe ſeruẽt de la paix que pour l'employer en yurõgneries, en paillardiſes & en autres vices, pour la chaſſe deſquels il ſeroit beſoin d'entreprendre vne guerre, ſoyent autant obligez pour elle: ſinon que par aduẽture tu eſtimaſſes, que l'homme ſage fuſt ſi iniuſte, qu'il penſaſt n'eſtre en riẽ redeuable de ſon chef pour les biens cõmuns & publiques. Ie dois beaucoup au ſoleil & à la lune, & toutesfois ils ne luiſent pas pour moy tout ſeul. Ie ſuis particulierement obligé à l'an & au Dieu qui le tempere & le gouuerne, encor qu'ils n'ayent point eſté ordõnez pour mõ honneur particulier, car les ans prenoiẽt le nom des Conſuls aux faſtes. C'eſt la folle auarice des mortels qui fait ce partage des biẽs, & qui aſſigne la proprieté d'iceux, & qui n'eſtime choſe aucune eſtre ſienne ſi elle eſt publique. Mais ce ſage ne pẽſe rien eſtre mieux à ſoy que ce qui eſt commun entre luy & tous les autres hommes. Car les biens ne pourroyent eſtre communs ſi les portions d'iceux n'appartenoient aux particuliers. On eſt fait compagnon, pour ſi petite part qu'on ait en vne choſe commune. Adiouſtez y encor ceſte raiſon, que les plus grands & les plus vrais biens, ne ſe partagent point de ſorte qu'vne petite portion en tõbe à vn chacun. Ils viennent tous entiers entre les mains d'vn chacun. Des preſens que les princes font au peuple, les particuliers en prennent autant par teſte, qu'il en a eſté promis à vn chacun. Au banquet public, & au departement de la chair qu'on

Les ambitieux portent beaucoup moins de reſpect aux princes que les Philoſophes. mais Les gens d'eſtat ne voient point de bon œil ceux qui ont plus de ſuffiſance qu'eux.

Neantmoins nul ne rend plus de deuoirs à ceux qui manient l'eſtat que l'homme ſage.

Belle comparaiſon pour preuuer l'affection des Philoſophes enuers les Princes.

Pluſieurs ſont en leurs affaires en guerre qu'en paix. &

L'auarice diſtingue les biens particuliers d'auec les communs. mais

Les vrais biẽs ne ſe partagẽt point.

qu'on donne quand quelque grand ſeigneur eſt mort, & en tout ce qu'on prend à la main, cela ſe diſtribuë par lopins. Mais ces biens indiuiſibles, comme eſt la paix & la liberté, ils ſont auſſi entiers à tous comme ils ſont particuliers à vn chacun. C'eſt pourquoy le ſage conſidere qui eſt celuy par le moyen duquel la neceſſité publique ne le contraint plus de porter les armes, de n'aller plus à la garde, de ne faire plus ſentinelle ſur les murailles, & de ne payer plus vne infinité de tributs, que la guerre traine apres ſoy, & en rend graces à ſon prince. C'eſt la philoſophie qui luy enſeigne d'eſtre à bon droict redeuable de ces bien-faicts, & de les bien payer. Et la ſeule confeſſion quelquefois luy ſert de payement. Il confeſſera donc qu'il eſt de beaucoup redeuable à celuy, par le ſage gouuernement & prouidence duquel, ce grand & heureux repos luy eſt aduenu: & de pouuoir paſſer le temps de ſa vie à ſon aiſe, auec vne tranquillité, qui n'eſt troublee d'aucunes occupations publiques.

Pour ceſte cauſe le ſage honore celuy ſous la domination duquel il vit exempt de pluſieurs fatigues.

Virg. 1. Egloge.

C'eſt vn Dieu, Melibé, qui nous fait ceſte paix.
Ie le veux comme Dieu honorer à iamais.

Si donc ces repos ſont grandement redeuables à celuy qui nous en eſt autheur, le plus grand bien deſquels eſt.

Car ainſi que tu vois il nourrit mes troupeaux,
Et me laiſſe à mon gré ſonner mes chalumeaux.

Paradoxe Stoique touchãt l'excellẽce & prerogatiue du ſage & vertueux, qui meſme.

Combien deuons nous eſtimer ce repos, duquel on iouyt auec les Dieux, voire & qui nous fait deuenir Dieux. Ie veux bien parler ainſi, Lucilius, & te veux mener au ciel par vn chemin fort court. Sextius auoit accouſtumé de dire que Iupiter n'auoit point plus de pouuoir qu'vn homme de bien. Iupiter a bien plus de moyens, pour eſtre liberal enuers les hommes. Mais entre deux hommes de bien, celuy n'eſt pas le meilleur qui eſt le plus riche: nõ plus qu'entre deux qui ſçauent auſſi bien l'vn que l'autre gouuerner vn nauire tu n'appelleras point meilleur celuy qui mene vn vaiſſeau plus grand & plus richement garny. Quel aduantage a Iupiter ſur vn homme de bien? c'eſt ſeulement qu'il eſt plus long temps homme de bien. Le ſage ne s'eſtime pas moins de ce que ſes vertus ſoient terminees dans vn plus court eſpace de temps. Tout ainſi que de deux ſages celuy qui eſt mort le plus vieux, n'eſt pas plus heureux que celuy, la vertu duquel a pris fin en moins d'annees: Pareillement Dieu ne ſurmõte point le ſage de felicité, encor qu'il le ſurmonte d'aage. La vertu n'eſt pas plus grande pour eſtre plus longue. Iupiter a toutes ces choſes: Mais il en a donné l'vſage & la iouyſſance à d'autres. Il en a ce ſeul vſage, qu'il eſt cauſe que les autres en peuuent vſer. Le ſage eſt auſſi aiſe de voir la iouyſſance de tous biens entre les mains d'autruy, & en tient auſſi peu de cõte que faict Iupiter, & ſe priſe encor d'auoir ceſt aduantage ſur luy, que Iupiter n'en peut pas iouyr, & le ſage ne le veut point. Croyons dõques à Sextius, qui nous monſtre vn beau chemin, & qui ne ceſſe de crier, c'eſt par là qu'on mõte au ciel, par la ſobrieté, par la temperance, par la patience aux aduerſitez. Les Dieux ne deſdaignent pas vn, ne portent enuie à pas vn: ils reçoiuent & tendent la main à ceux qui montent en haut. T'eſmerueilles-tu d'ouyr dire qu'vn homme aille vers les Dieux? Dieu vient bien trouuer les hommes, voire (qui eſt s'en approcher de plus pres) il entre dans les hommes. Il n'y a aucune ame qui ſoit bõne ſans Dieu. Il y a des ſemences diuines eſpandues dans le corps des hommes, qui naiſſent ſemblables à leur origine, & croiſſent du tout pareilles à la graine d'où elles prennent naiſſance, ſi elles ſont receuës dans le ſein d'vn bon laboureur. Mais s'il eſt mauuais, il les eſtouffe comme feroit vne terre ſterile & mareſcageuſe: & en fin au lieu de grain ne porte que paille.

A quelque auantage ſur les Dieux.

EPISTRE LXXIIII.

Celuy qui meſure le bien par l'honneſteté, eſt riche dans ſon ame: il eſtime miſerables ceux, qui s'arreſtent pour les biens de fortune, & pour la crainte de la mort.

Comparaiſon de l'homme ſage & vertueux, auec la grandeur de Dieu. Ceſte Epiſtre eſt pleine de tres beaux diſcours.

LA lettre m'a apporté beaucoup de plaiſir: elle m'a eſueillé comme i'eſtois tout languiſſant, & m'a encore fait reuenir la memoire qui s'eſtoit deſia renduë fort peſante & tardiue. Mais pourquoy, Lucilius mõ amy, ne voudrois tu eſtimer, que ſe perſuader & croire, qu'il n'y a qu'vn ſeul bien, ſçauoir eſt, ce qui eſt honneſte, ne fuſt vn inſtrument tres vtile pour paruenir à vne bienheureuſe vie? Celuy qui veut comprendre toute ſorte de biens dans l'honneur, il eſt heureux dans ſon ame. Car ceux qui penſent que les autres choſes ſoient biẽs, tombent ſous la puiſſance de la fortune, & dependent de la volonté d'autruy. L'vn eſt triſte d'auoir perdu ſes enfans, l'autre de les voir malades: & ceſtuy cy s'ils ſont des-honorez & notez d'infamie. Tu verras que l'vn eſt tourmenté de l'amour qu'il porte à la femme d'autruy, & l'autre de celle qu'il porte à la ſienne. Il en y aura encor quelqu'vn qui ſe paſſionnera d auoir eſté repouſsé d'vne dignité qu'il demandoit: & quelqu'autre qui ſe faſchera de l'hõneur qu'il a. Mais le plus grand nombre de tous les hommes qui ſont ainſi miſerables, eſt de ceux que l'attente prochaine de la mort qu'ils craignent de tous coſtez, pique & tourmente inceſſamment. Car il n'y a rien d'où ils ne penſent qu'elle ne doiue ſortir. C'eſt pourquoy il faut comme s'ils eſtoient en terre d'ennemis, qu'ils facent le guet de toutes parts, & qu'ils tournent la teſte à tous les bruits qu'ils oyent: tellement que s'il ne chaſſent ceſte crainte hors de leur poictrine, ils viuent auecvn cõtinuel battemẽt d'eſtomach. Il s'en trouuera qui ont eſté enuoyez en exil, & priuez de leurs biẽs: il s'en preſentera encor (& c'eſt la plus miſerable pauureté du mõde) qui ſont pauures au milieu des richeſſes: Il s'en preſentera qui ont fait naufrage, ou qui ont ſouffert vne infortune pareille au naufrage, leſquels la cholere d'vn peuple, ou l'enuie (qui eſt le couteau le plus pernicieux aux bons) a iettez par terre lors qu'ils n'y penſoient point, & qu'ils s'eſtimoient eſtre plus aſſeurez, & les a renuerſez comme vn orage qui s'eſleue lors que le temps ſemble eſtre plus calme: ou comme vn foudre ſoudain au coup & à l'eſclat duquel on a veu les lieux des enuirons s'esbranler. Car tout ainſi que celuy qui s'eſt trouué plus pres de ce feu: demeure auſſi eſtonné que s'il en euſt eſté frappé: pareillement en ces accidens qui viennent par violence, la calamité n'en accable qu'vn ſeul, mais la crainte que tous les autres en ont, leur engendre vne pareille triſteſſe d'en pouuoir ſouffrir autant. Les malheurs d'autruy, qui leur ſuruiennent ſans y penſer, eſtonne l'ame de tous ceux qui les voyent, & tout ainſi que le ſeul vent d'vne fonde, encor qu'elle ſoit vuide, eſpouuante les oyſeaux: Pareillement nous ne tremblons pas ſeulement au coup, mais au moindre bruit que nous oyons. Aucun donc ne peut eſtre heureux s'il ſe laiſſe perſuader à ceſte opinion. Car il n'y a rien de bien heureux que ce qui vit ſans peur. La vie eſt miſerable, ſi elle eſt accõpagnee de crainte & de ſoupçon. Celuy qui s'eſt trop auant engagé dans les euenemens de fortune, s'eſt appreſté vne grande matiere de troublement d'eſprit, & fort difficile à deuider. Il n'y a qu'vn ſeul chemin que doit tenir celuy qui cherche vne vie pleine d'aſſeurance, c'eſt de meſpriſer les biens de fortune, & ſe contenter de ce

La vertu eſt le ſeul bien par lequel on parmient à la vie biẽ heureuſe. &

Qui croit qu'il y en ait d'autres, il tõbe en de grãdes perplexitez. mais

Les plus miſerables de tous ſont ceux qui craignent la mort. car

Vne perpetuelle crainte, bien que vaine, les afflige.

La crainte eſt directement contraire à la felicité.

Trop de fiance aux biens periſſables engendre ceſte crainte. &

de ce qui eſt honneſte. Car ſi aucun penſe que nulle autre choſe ſoit meilleure que la vertu, ou qu'il y ait aucun autre bien que la ſeule vertu : Il ouure ſon ſein pour y mettre ce que la fortune eſpand, & auec vn extreme ſoucy attend les biẽs dont elle fait largeſſe. Pren le cas & feints en ton eſprit, que la fortune fait des ieux publiques, & qu'elle iette ſur ceſte grande aſſemblee d'hommes, des honneurs, des richeſſes, des faueurs, vne partie deſquels ſe deſchirent & rompent entre les mains de ceux qui les rauiſſent, vne autre partie eſt mal diuiſee par vne deſloyale ſocieté, & l'autre a porté vn dommage ineſtimable à ceux qui les ont amaſſez : & du reſte encor quelques autres en ſont tombez entre les mains d'aucuns qui n'y penſoient aucunemẽt, & les autres ſe ſont perdus pour courir apres trop aſprement, & nous ont eſté arrachez des mains par trop d'enuie qu'on auoit de les attraper. Au reſte il n'y a pas vn, pour ſi heureux que ſoit ſon rauiſſement, à qui la ioye de ce qu'il a rauy puiſſe longuement durer. C'eſt pourquoy les plus ſages quand ils voyent qu'on fait venir des preſens, s'enfuyent hors du theatre, cõme ſçachans bien qu'vne petite choſe leur couſteroit bien cher. Pas vn ne ſe bat auec vn qui ſe retire, pas vn ne frappe celuy qui s'en va : c'eſt ſur la proye que le debat s'eſmeut. Il en aduiẽt le ſemblable pour les biens que la fortune iette d'enhaut. Nous bruſlons miſerablement apres ces biens. Nous en ſommes en peine, nous voudrions auoir force mains. Nous regardons maintenant ceſtuicy, maintenant ceſtuylà. Il nous ſemble qu'on nous iette trop tard ce qui plaiſt à noſtre ambition, & qui ne peut tomber qu'entre les mains de peu, encor qu'il ſoit deſiré de tous. Nous voulons nous ietter ſur ceux qui ſont tombez: nous rions ſi nous auõs peu attraper quelque choſe, & ſi quelques vns ſe ſont trompez d'vne vaine eſperance. Nous payons vne bien petite proye par vn dommage ſignalé, ou nous en demeurons biẽ trompez. Retirons nous donc de ces ieux, & faiſons place aux rauiſſeurs. Que ces gens là mettent tant qu'ils voudront leur attente ſur ces biens qui pendent en l'air, & qu'ils ſoient eux meſmes encor plus en ſuſpends. Quiconque ſe reſoudra de vouloir eſtre heureux il doit croire qu'il n'y a qu'vn ſeul bien, c'eſt l'honneſteté. Car s'il penſe qu'il y ait aucun autre bien, premierement il iuge mal de la prouidence de Dieu, parce que beaucoup de malheurs aduiennent aux gens de bien : & parce que tout ce qu'elle nous donne, eſt de fort peu de duree, ſi tu le veux cõparer à l'aage que doit durer ceſt vniuers. Et de ceſte plainte il aduient que nous interpretons mal & ingratement les choſes diuines. Nous nous pleignons que les biens ne nous viennent pas touſiours, qu'ils ſont petits, qu'ils ſont incertains, & qu'ils nous doiuent bien toſt laiſſer. Il aduient de là que nous ne voulons ny viure, ny mourir, nous hayſſons la vie, & craignons la mort. Tous nos conſeils ſont incertains, & aucune proſperité ne nous peut ſaouler. La cauſe de tout cela n'eſt autre, ſinon que nous ne ſommes pas encor paruenus à ce ſouuerain bien, qui ne peut eſtre ſurmonté d'aucune autre choſe, & ſur lequel il faut que nos deſirs s'arreſtent. Car par deſſus le lieu qui eſt le plus haut, il n'y a nul autre lieu. Demãdes tu pourquoy c'eſt que la vertu n'a beſoin de rien? parce qu'elle ſe plaiſt aux choſes preſentes, & ne deſire point les abſentes. Il n'y a rien qu'elle n'eſtime grãd, parce que tout luy ſuffit. Et ſi tu te voulois departir de ceſte opinion, la pieté & la foy n'auroit point de lieu. Celuy qui voudra ſuiure & l'vne & l'autre, ſera contrainct de ſouffrir beaucoup de ce qu'on appelle mal, & deſpendre beaucoup, de ce que nous ſuyuons comme bien. Dauantage la cõſtance qui deuroit faire eſſay d'elle meſmes ſe perd, la magnanimité ſe perd auſſi, parce qu'elle ne ſe peut monſtrer, ſi elle ne meſpriſe toutes choſes comme trop petites que le vulgaire toutesfois deſire comme les plus grandes. Bref le gré & la grace de

Qui les met au rang des biens, il demeure touſiours inquieté.

Remede contre les peurs & apprehenſions humaines.

Miſere de ceux qui henniſſent apres les biens de fortune.

Ces biẽs là ne meritent pas tel nom & qui penſe y auoir autre biẽ que la vertu, il tombe en impieté, & En ingratitude enuers Dieu.

Flottent touſiours irreſolus & ſont inſatiables, à faute de cognoiſtre le ſouuerain bien.

Qui eſt la ſeule vertu autrement.

tous

tous biẽ-faits ſe perd, ce n'eſt que peine & trauail ſi nous pẽſons qu'il y ait aucune autre choſe plus precieuſe que la foy,& ſi nous ne iettõs nos yeux ſur ce qui eſt de meilleur.Mais pour ne parler plus de cela,ou ce qu'õ appelle biẽ ne l'eſt point, ou l'hõme ſeroit plus heureux que Dieu.Car Dieu ne ſe ſert point des biẽs qui sõt appreſtez pour nous:les plaiſirs deſordõnez,la folle deſpence des bãquets, les richeſſes,ny rien de ce qui peut allecher les hõmes,& les attirer à vne ſale volupté, ne le touche point.Il faudroit donc dire (ce qui eſt toutesfois incroyable) ou que Dieu a faute de biens:ou il faut croire par ceſt argumẽt là,que ce qui defaut à Dieu n'eſt pas bien.Dauãtage que beaucoup de choſes qu'ils veulent qu'on eſtime eſtre biẽs, ſont plus abõdantes à l'endroit des beſtes que des hõmes. Elles mangẽt auec plus d'apetit,elles ne sõt pas ſi toſt laſſees de ſe coupler enſẽble, elles ont les forces plus grandes & plus perdurables:au reſte elles ſont plus heureuſes que les hõmes. Car elles viuent ſans meſchanceté & ſans tromperie,elles iouyſſent de leurs voluptez, qu'elles ſentent & plus grandes & plus faciles,ſans crainte de honte & ſans repentance.Conſidere donc maintenant en toy-meſme,ſi on doit appeller biẽ vne choſe par le moyen de laquelle l'homme vaincroit Dieu. Logeons le ſouuerain bien dedans l'ame.Il perd toute ſa grace ſi de la meilleure partie qui eſt en nous, il ſautoit à la pire,& s'il ſe iettoit ſur les ſens,qui ſont encor plus prompts & plus agiles dans les beſtes brutes. Le but de noſtre felicité ne doit point eſtre mis en la chair. Ce ſont les vrais biens,ceux que la raiſon nous donne,fermes,eternels,qui ne peuuent choir, & ne peuuent decroiſtre,ny diminuer. Les autres ne ſont biens que par opinion:ils n'ont que le ſeul nom commun auec les vrais:mais la proprieté & les effets n'y ſont pas.Qu'on les appelle donc commoditez, ou bien ſelon noſtre langue,profits & reuenus.Au reſte faiſons eſtat qu'ils ſoyent comme biens meubles,& non point comme vne partie de nous: qu'ils ſoyent tellement auec nous, que nous ayons ſouuenance qu'ils ſont hors de nous:& s'ils ſont auec nous, il les faut mettre au nombre des choſes les plus baſſes & les plus viles,& pour leſquelles aucũ n'en doit deuenir orgueilleux.Car quelle plus grãde folie pourroit on trouuer,que de voir quelqu'vn ſe plaire en ce qu'il n'a point fait? Que tout cela donc s'approche de nous,pourueu qu'il n'y ſoit point attaché,& s'il en doit eſtre reiteré, que ce ſoit ſans emporter la piece.Seruõs nous en,& n'en deuenõs point glorieux: Il nous en faut vſer ſobrement & cõme d'vn depoſt faict entre nos mains, qui ſera bien toſt retiré. Quiconque en a vſé contre raiſon, n'en a point longuement iouy.Car la felicité meſme nous nuit,ſi elle ne s'eſt biẽ gouuernee: ſi elle a mis ſa fiance ſur des biens ſubiets à la fuite elle eſt bien-toſt delaiſſee, & pour n'eſtre pas delaiſſee,elle ſe tourmẽte infiniemẽt. Peu de perſõnes ont peu ſe deſpoüiller doucemẽt de leurs richeſſes:le reſte des hõmes, auec les biẽs qui les faiſoyẽt priſer par deſſus les autres,dõnẽt du nez par terre:& ce qui les auoit vn tẽps eſtoit eſleué,les abaiſſe. Il y faut dõc apporter beaucoup de ſageſſe laquelle cõduira tout par meſure,& par ſobrieté: Car vne licẽce abãdonnee precipite & deſtruit tellement ſes propres richeſſes,qu'on n'a iamais veu durer longuement les deſpẽſes demeſurees ſi la raiſon par ſa moderation ne les a retenuës.La fin miſerable de pluſieurs citez te fera cognoiſtre cela,l'Empire deſquelles a failly ſur la premiere fleur,& t'apprẽdra que tout ce qui auoit eſté acquis par la vertu,s'eſt ruiné par le luxe & par la folle deſpẽce.C'eſt cõtre ces malheurs que nous deuõs nous armer.Car il n'y a aucune muraille qui ſoit inexpugnable à la fortune.Et c'eſt par dedãs qu'il nous faut armer.Si ceſt endroit eſt biẽ aſſeuré,on peut biẽ aſſaillir vn hõme,mais on ne le ſçauroit prẽdre.Veux-tu ſçauoir quelle fortification eſt cela? Qu'il ne ſe faſche de rien qui luy puiſſe aduenir, & qu'il croye que cela,meſme qui sẽble l'offẽcer,depẽd de

L'homme ſeroit plus heureux que Dieu meſme. ioint que

Les beſtes excellent les hommes en beaucoup de tels biens. &

Faudroit que le ſouuerain bien logeaſt en la pire partie de l'hõme.

Tels biens caduques ne ſont biens que par opinion, & quel nom on leur peut donner. &

Comme il s'en faut ſeruir.

Peu de perſonnes en ſçauent l'vſage & ſi la raiſon ne marche deuant leur felicité ne dure gueres. car

Le luxe ruine en bref ce que la vertu a baſti

Quelles armes il faut veſtir contre ces malheurs. Vne bonne conſcience. Vne ferme conſtance.

la conſeruation de tout l'vniuers,& que c'eſt vne partie de ce qui acheue le cours & l'office du ciel. L'homme doit prendre plaiſir a tout ce que Dieu en prend. Il ſe doit admirer,& tout ce qui eſt en luy,pour ceſte ſeule conſideration,qu'il ne peut eſtre vaincu:qu'il tient le mal ſous les pieds:& qu'auec la raiſon, qui eſt l'arme la plus forte qui ſoit,il ſurmonte la fortune,la douleur,& l'iniure. Ayme donc la raiſon:ſon amour t'armera contre les plus grandes faſcheries qui ſoyent. L'amour de leurs petits pouſſe les beſtes ſauuages à s'enferrer dans les eſpieux, leſquelles autrement par leur fierté, & ſoudaine ardeur eſtoyent indomptables. Le ſeul deſir de la gloire a mis quelquefois au courage des ieunes hommes de meſpriſer le fer & le feu: l'opinion & l'ombre de la vertu, en a pouſſé quelques vns à ſe donner vne mort volontaire. Mais d'autant plus que la raiſon eſt plus forte & plus conſtante que tout cela,d'autant plus ſe rendra-elle roide & violente contre la crainte & les dãgers. Vous ne gaignez rien(dira quelqu'vn)quãd vous niez qu'il n'y ait autre biẽ que l'hõneſteté. Ce rãpart ne vous tiẽdra pas aſſeurez ny exẽpts de la fortune. Car vous dites qu'entre les biens on doit conter les enfans obeyſſans,& la cité reglee par bonnes mœurs,& le pere & la mere qui ſont gens de bien. Et toutesfois ſi ceux-là ſont en aucun danger,vous ne le pouuez voir ſans vous eſtõner. Car le ſiege mis deuant les murs de voſtre cité,la mort de vos enfans, & la ſeruitude de vos pere & mere vous troublera. Mais ie vous diray que c'eſt qu'õ a accouſtumé de reſpõdre pour nous à ceux-là:& apres i'y adiouſteray ce qu'il me ſemble qu'il leur faut reſpõdre,encor outre cela. La cõdition eſt autre pour le regard des choſes qui nous eſtãs oſtees mettẽt en leur place quelque incõmodité,cõme la ſanté perduë ſe chãge en maladie,& la veuë creuee engẽdre vn aueuglemẽt: & quãd les iarrets ſont couppez,non ſeulement la viſteſſe s'en va,mais vne debilité nous ſurprẽd: & ce danger toutesfois ne tombe point ſur ce que nous diſions ci deſſus. Pourquoy? parce que ſi i'ay perdu vn bon amy,pour cela ie ne ſentiray point de perfidie:ou ſi i'ay perdu des enfans vertueux,l'impieté ne viendra point en leur place pour me nuire. Dauãtage par ceſte mort les amis ou les enfans ne ſe perdent point: il n'y a que les corps. Mais le biẽ ne ſe peut perdre que par vn ſeul moyẽ,ſçauoir eſt,s'il ſe chãgeoit en mal:ce que nature ne permet point,car toutes les vertus& toutes leurs œuures demeurẽt incorrõpuës. Dauãtage encor que les amis,encor que les enfans deſia eſprouuez,& qui ne faiſoiẽt riẽ qui ne fut au ſouhait de leur pere,ſoiẽt morts: il y a toutesfois quelque choſe qui peut rẽplir leur place. Demãdes-tu que peut eſtre cela?c'eſt que la vertu les auoit rẽdus gẽs de biẽ. Elle ne permet iamais qu'il y ait aucũ lieu de vuide. Elle ſe ſaiſit de toute noſtre ame,elle chaſſe le regret de toutes choſes,& ſe contẽte d'eſtre ſeule. Car la puiſsãce & l'origine de tous biẽs eſt en elle. Que ſert-il que l'eau qui coule,ſoit deſrobee,ou qu'elle s'en aille,ſi la fontaine d'où elle ſort eſt encor entiere? Tu ne diras pas qu'vn hõme ſoit plus iuſte pour auoir encor ſes enfans en vie,que pour les auoir perdus:ny plus moderé, plus ſage, plus hõneſte,ny meilleur:par cõſequẽt vn grãd nõbre d'amis ne le fait point plus ſage,ny la diminutiõ d'iceux,ne le rẽd pas plus fol:& par conſequent auſſi ny plus heureux,ny plus miſerable. Tant que la vertu demeurera en ſõ entier tu ne te reſſentiras iamais d'aucune perte que tu ayes faite. Mais quoy?celui qui eſt enuirõné d'vne belle troupe de ſes amis,& de ſes enfans,n'en eſt il pas plus heureux? Pourquoy ne le ſeroit-il? par ce que le biẽ ſouerain ne peut eſtre diminué ny augmẽté: Il demeure touſiours en ſa façõ. Cõmẽt que la fortune ſe porte,ſoit que la vieilleſſe ſoit lõgue,ou qu'il meure auãt que d'eſtre vieil,c'eſt vne meſme meſure du bien ſouuerain,encor qu'elle ſoit diuerſe de l'aage. Soit que tu faces vn cerne ou plus grand ou plus petit,cela ne regarde qu'à l'eſpace,& nõ point à la figure: Et iaçoit

que

Accõpagnees de la raiſon. qui

Combat & abbat la peur & les dangers. Obiection contre ceſte doctrine, que la vertu ſoit le ſeul bien.

Reſponce. Les biens periſſables ſe perdãs apportent de l'incommodité. mais

Le vray bien ne ſe perd, que ſe changeant en mal. &

La perte de ces biens là ne peut abolir la bonne conſcience.

La vertu empeſche le ſentiment des commoditez de ceſte vie. &

que l'vn ait demeuré lõguement peint,& que tu ayes incõtinent effacé l'autre, & deffait la pouſſiere où tu l'auois ietté,toutesfois & l'vn & l'autre eſtoit d'vne meſme figure.Ce qui eſt droict & iuſte,ne s'eſtime point par la grãdeur, ny par le nõbre,ny par le tẽps:il le peut auſſi peu eſtendre cõme retirer.Prens tant que tu voudras vne vie hõneſte qui ait duré cẽt ans,fais le retrãcher à vn iour tout ſeul : auſſi hõneſte eſt l'vne que l'autre.Lavertu s'eſtẽd maintenãt plus au large:elle gouuerne des royaumes,desvilles,des prouinces entieres:elle fait des loix,elle priſe & honore les amitiez,elle deſpart les offices & les deuoirs entre les prochains parens & entre les enfans:Et tãtoſt elle ſe retranche au petit pied ſur la pauureté,ſur l'exil,& ſur la perte des enfans:toutesfois elle n'en eſt pas moindre encor que d'vn grãd & haut eſtat elle tombe en vn priué & particulier,& d'vn ſiege Royal ſur vn petit & bas lieu. Et ſi d'vne puiſſance publique & biẽ ample, elle ſe reſtreind dans la petiteſſe d'vne maiſõ,ou de quelque coing,elle eſt touſiours auſſi grãde,ſi apres qu'elle ſera chaſſee de tous lieux,elle ſe retire ſeule dedans ſoy.Car ce nonobſtãt elle a le courage grãd & indõpté,vne prudẽce parfaite,vne Iuſtice immuable:& par cõſequẽt elle eſt touſiours biẽ-heureuſe.Car ceſte beatitude & ce bien eſt logé envn ſeul lieu,ſçauoir eſt dedãs l'ame.Il eſt perdurable, il eſt grãd & plein de trãquillité:ce qui ne pourroit eſtre ſans la cognoiſſance des choſes diuines & humaines.Il s'enſuit dõc ce que i'auois dit que ievoulois reſpõdre.Le ſage ne ſe tourmẽte point de la perte de ſes enfans,ny de ſes amis,car il ſupporte leur mort auec vne pareille cõſtance de courage qu'il attend la ſiẽne. Il craind auſſi peu l'vne qu'il ſe deut de l'autre,parce que la vertu cõſiſte envn rapport & cõuenãce:toutes ſes œuures s'accordent auec elle-meſme,& ſe reſpõdent enſẽble. Ceſt accord ſe perdroit ſi l'ame qui doit eſtre aſſeuree & conſtante ſe laiſſoit vaincre au dueil & au regret. Toute ſorte d'eſtonnemẽt,& de crainte,toute pareſſe & retardemẽt en quelque acte que ce ſoit,eſt deshõneſte.Car tout ce qui eſt hõneſte,eſt plein d'aſſeurance & de diligẽce,il n'eſt iamais eſtõné,il eſt touſiours preſt. Et quoy donc? ne ſentira-il point quelque paſſiõ ſẽblable à vn troublemẽt?ne chãgera-il pas de couleur? ſon viſage ne ſe mõſtrera-il pas eſmeu,& ſes mẽbres ne ſe refroidirõt-ils pas, & toutes autres choſes qu'on ne fait point par le cõmandemẽt de l'ame, mais par vne ſoudaine & incõſideree ardeur de nature?ie cõfeſſe que ſi : mais il aura touſiours ceſte perſuaſiõ,que riẽ de tout cela n'eſt mal,ny digne qu'vn entẽdemẽt biẽ ſain s'en doyue eſtõner.Tout ce qu'il faudra faire,il le fera hardimnet & promptement.Car qui eſt celui qui ne diſe,que c'eſt le propre naturel de la follie,de faire laſchemẽt & à cõtre cœur ce qu'elle fait,& pouſſer le corps en vn endroit,& l'eſprit en l'autre,& ſe laiſſer tirer à tãt de mouuemẽts cõtraires:Cela meſme pourquoy elle s'eſtime tãt, & pourquoy elle entre en admiration d'elle meſme le fait meſpriſer & qui pis eſt encor elle ne fait pas de bõ cœur ce dõt elle prẽd ſa gloire.Mais ſi elle crain qu'aucũ mal luy doiue aduenir,elle ſe paſſiõne l'attẽdant,elle ſe tourmẽte cõme ſi deſia eſtoit arriué,& tout ce qu'elle craind pouuoir vn iour ſouffrir,elle le ſouffre par le moyẽ de la crainte.Tout ainſi qu'il y a des ſignes qui courẽt par les corps auãt que la fieure viẽne(car on sẽt vn eſtiremẽt de nerfs,vne laſſitude & vn baaillemẽt ſans auoir trauaillé, & des friſons qui paſſent par tous les membres) Pareillement vn eſprit malade ſent des ſecouſſes qui l'eſbranſlent auparauant que le mal ne le touche.Il entre en alarme & perd le cœur auant le temps.Mais quelle plus grande folie peut on voir que de ſe rõpre l'eſprit pour des choſes qui sõt encor à venir, & de ne ſe pouuoir reſeruer à ſouffrir le tourment quand il viendra? mais appeller de loing les miſeres & les approcher de ſoy auant heure,leſquelles il vaudroit mieux retarder ſi on ne les pouuoit euiter? Veux-tu cognoiſtre que pas vn ne ſe doibt

Ne peut ſentir accroiſſement ny diminution.

Elle eſt touſiours vne,bien que deſtituee de toutes cõmoditez humaines.

Autre reſponce à la doctrine preſente.

Les pertes n'eſtonnẽt point le ſage.

Non pas qu'il ſoit inſẽſible.

Mais il ne tiẽt point ces accidens au rãg des maux.

Naturel de l'entendemẽt fol & mal aſſeuré.

Prouué par ſimilitude.

tourmenter de l'aduenir? Quiconque orra dire que d'icy à cinquante ans il doyue eſtre mené au ſupplice, ne ſe tourmentera point qui n'ait paſsé la moitié de ceſt eſpace de temps, & qu'il ne ſe ſoit plongé dans ceſte inquietude d'eſprit, qui ne doibt venir que d'vn ſiecle apres. Il en aduient autãt à ces eſprits qui ſont volõtairement malades, & qui ne cherchent qu'occaſions de ſe douloir, leſquels ſe contriſtent des choſes deſia vieilles & miſes en oubly. Tout ce qui eſt paſsé, & qui eſt à venir, eſt abſent. Nous ne ſentons ny les vns ny les autres. Or il n'y a point de douleur, ſinon de ce que tu ſens.

Le ſage ne s'afflige ny du paſsé, ny de l'aduenir, par ce qu'ils ne ſont pas.

EPISTRE LXXV.

Quel doit eſtre le parler de l'homme ſage, que ſon langage ſe doit accorder auec la vie. Comparaiſon du Medecin du corps à celuy de l'ame.

Beaux enſeignemens pour ne craindre les maux, & ſuiure la vertu.

Les lettres familieres doyuent eſtre d'vn meſme ſtile que les deuis communs. &

TV te plains, que les lettres que ie t'enuoye ne ſont guere curieuſement eſcriptes. Mais qui eſt celuy qui parle d'vn langage ſi affaicté, ſinon qu'il voulut deplaire? Quel ſeroit mõ parler ſi nous eſtiõs aſſis, ou ſi nous nous pourmenions enſemble, facile & ſans art: telles veux ie que ſoyent mes lettres, & qu'elles n'ayẽt rien d'exquis, ny de fardé. S'il eſtoit poſſible qu'on entendiſtce que i'ay en la penſee, i'aymerois mieux le mõſtrer par ſigne, que le dire. Et encor quãd ie diſputerois, ie ne voudrois point frapper du pied cõtre terre, faire des geſtes des mains, ny hauſſer ma voix. Ie voudrois laiſſer cela aux orateurs, & me cõtenter de t'auoir fait entẽdre mes cõceptions ſans enrichir ma parole, ny la meſpriſer auſſi. Ie te voudrois clairemẽt perſuader ce ſeul poinct, que ie crois fermement tout ce que ie dis, & que nõ ſeulemẽt ie le crois, mais que ie l'ayme. Les hõmes baiſent autremẽt leur amie, & autremẽt leur enfãt: & toutesfois en ceſt embraſſemẽt ſi ſaint, & ſi pudique, l'affectiõ ſe deſcouure aſſez. Certainemẽt ie ne veux pas que le propos qu'on tiẽdra des choſes ſi grãdes, ſoyẽt maigres, & ſecs. Car la philoſophie ne reiette point la gẽtileſſe d'eſprit: mais il ne faut point auſſi employer beaucoup de peine apres les paroles. Bref voyla qu'elle eſt en sõme noſtre intention. Ne diſons que ce que nous auõs en la pẽſee, & n'ayons en la penſee, que ce que nous diſons. Que noſtre parler ſoit d'accord auec noſtre vie. Celuy s'eſt acquitté de ſa promeſſe, qui ſera le meſme quãd tu le verras, & le meſme quand tu l'oyras. Nous verrons quel il eſt, cõbien il eſt grãd. Mais il doit eſtre touſiours vn. Il n'eſt pas neceſſaire que nos paroles plaiſent, il faut qu'elles profitẽt toutesfois ſi l'eloquence peut aduenir à quelqu'vn ſans beaucoup de peine, ſi elle eſt deſia toute acquiſe ou qu'elle ne luy couſte guere: qu'il s'en ſerue hardimẽt, & qu'il l'emploie aux choſes les plus belles. Qu'elle ſoit telle, qu'elle mõſtre pluſtoſt les choſes, que ſe mõſtrer elle meſme. Les autres arts s'occupent du tout apres l'eſprit: mais il ne ſe traicte icy, que des affaires de l'ame. Le malade ne cerche point vn medecin eloquẽt, mais vn qui ſçache biẽ guerir: Toutesfois s'il aduiẽt que celui qui ſçait biẽ guerir, diſcoure elegãmẽt de ce qu'il faut faire, il n'ẽ doit point eſtre marri. Si eſt ce qu'il ne ſe doit point auſſi reſiouir d'eſtre tõbé entre les mains d'vn medecin, qui fut beau parleur. Car c'eſt autãt cõme ſi vn ſçauãt patrõ de nauire, eſtoit pareillemẽt bel homme. Pourquoy me viẽs tu flatter les aureilles? pourquoy me veux tu dõner ce plaiſir? Il faut faire vne autre choſe: il me faut donner vn bouton de feu, inciſer, & commander vne diete. C'eſt pourquoy tu es apellé. Tõ deuoir eſt de guerir vne vieille maladie, dangereuſe,

Vaudroit mieux parler du cœur que de la langue.

Propos ſerieux ſe doyuent exprimer en bõs termes & rehauſſez.

La penſee & la parole du Philoſophe, ne doit eſtre qu'vne. &

Faut que les paroles profitent pluſtoſt que de plaire.

Gentile comparaiſon à ce propos.

dangereuſe, publique. Tu as bien autant à faire qu'vn medecin en temps de peſte. Te veux tu amuſer apres les paroles? d'icy à peu ſi tu m'en fais ſentir des effets, tu te pourras reſiouir. Quand ſera ce, que tu logeras ſi auant dedans toy, ce que tu auras appris, qu'il n'en puiſſe iamais plus ſortir? Quand eſt-ce que tu en donneras experience? Car il ne ſuffit pas de les mettre en memoire comme les autres ſciences: il faut eſſayer de les mettre en œuure. Celuy qui ſçait tout cela, n'eſt pas heureux: mais celuy qui le fait. Et quoy? hors de ce degré n'en y a il point d'autre? peut on tout d'vn ſaut paruenir à la ſageſſe? Ie ne le crois point. Car celui qui profite eſt conté encor au nombre des fols: toutesfois il eſt eſloigné d'vne grãde diſtãce: veu meſmes qu'il y a grand difference entre ceux qui profitent. Ils ſont deſpartis (comme quelquesvns diſent) en trois bãdes. Les premiers ſont ceux qui n'ont point encor la ſageſſe, mais ils ſe ſont arreſtez aupres de ſon voiſinage, cõbiẽ que ce qui eſt pres, ſoit encor au dehors. Tu demãderas, qui ſont ceux là? Ce ſont ceux qui ſe ſont deſpouïllez de toutes paſſions, & de tous vices, & qui ont appris ce qu'ils deuoyẽt embraſſer: mais leur aſſeurãce n'eſt point encor experimẽtee. Ils n'ont point encor l'vſage de leur bien. Toutesfois ils ne peuuẽt plus retomber ſur ce qu'ils ont deſia fui. Ils sõt ſi aduãcez qu'ils ne peuuẽt plus reculer en arriere: mais ils ne le cognoiſſent pas encores. Et cõme ie me ſouuiens d'auoir eſcript en quelque Epiſtre, ils ne ſçauent point, qu'ils le ſçachent. Ils peuuent deſia iouyr de leur bien, mais il ne s'y oſent pas fier. Quelques vns parlent ainſi de ceſte ſorte d'hommes, qui profitẽt, & deſquels ie tenois propos cy deſſus, & diſẽt qu'ils sõt biẽ deſia eſchappez aux maladies de l'ame, & non point aux paſſiõs: & qu'ils sõt encor en bráſle de trebucher, parce que pas vn n'eſt hors du danger duvice, que celuy qui l'a du tout chaſsé dehors. Or pas-vn ne l'a chaſsé que celui, qui a mis la ſageſſe en ſa place. I'ay ſouuent dict quelle difference il y a entre les maladies, & les paſſions de l'ame. Mais ie t'en feray encor reſouuenir. Les maladies ſont les vices inueterez & endurcis, comme l'auarice, & vne trop grande ambition, lors qu'elles ont empieté l'ame, & qu'elles ont cõmencé d'eſtre vne perpetuelle maladie. Et pour faire brief, la maladie eſt vn iugemẽt opiniaſtre des choſes meſchãtes, cõme ſi on deuoit grãdement deſirer ce qu'il ne faut deſirer que legerement. Ou ſi tu aymes mieux, il la faut definir ainſi: conuoiter trop aſprement, ce qu'il ne faut que ſouhaitter legerement, ou qu'il ne faudroit aucunement ſouhaitter: Ou bien priſer par trop, ce qu'il ne faudroit que bien peu priſer, ou rien du tout. Les affections & paſſions ce ſont des mouuemens de l'ame qu'on ne peut approuuer, ſoudains, & violés, leſquels pour eſtre aduenus fort ſouuent, & pour auoir eſté meſpriſez, ſe ſont conuertis en maladie: cõme faict vne deſcẽte de reume, laquelle n'eſtãt point encor formee, n'engẽdre que la toux: mais ſi elle cõtinue, & qu'elle enuieilliſſe deuient en phtiſis. Par ainſi ceux qui ont ja beaucoup profité ſont hors de maladie, toutesfois ils ſentẽt encor des paſſions. Mais ils approchent du parfaict. La ſeconde ſorte eſt de ceux qui ſont eſchappez aux plus grãdes maladies, & paſſions de l'ame: mais c'eſt de telle façon, qu'ils ne sõt point certains en l'aſſeurãce de ceſte poſſeſſiõ: car ils peuuẽt rechoir en leurs maux. Ceſte autre troiſieſme ſorte eſt hors d'vn grãd nõbre de grãds vices: mais nõ point hors de tous. Il s'eſt deſpouillé de l'auarice, mais il eſt encor piqué de la cholere. Il n'eſt plus ſubiect aux plaiſirs, ny aux voluptez: mais il eſt plein d'ambition. Il n'eſt point cõuoiteux: mais il eſt encor timide, & craintif: mais en ceſte crainte il eſt aſſez aſſeuré en quelques choſes, & ſe mõſtre laſche en quelques autres. Il mepriſe la mort: mais il craind la douleur. Pẽſons quelque peu à ce troiſieſme lieu, nous ſerõs biẽ heureux, ſi nous ſommes receus en ce nõbre-là. C'eſt auec vne grande felicité de nature, & auec vn eſtude accõpagné d'vne grande & aſſiduelle diligence qu'on

Trois ſortes d'hommes qui profitent en l'eſtude de philoſophie.

Les premiers approchent de la ſageſſe, ayãt deſpoüille les paſſions & vices de l'ame.

Les ſeconds, ont bien deſpouille leſdites paſſions, mais ils y peuuẽt retomber.

Les troiſieſmes, en ont eſchappe pluſieurs, mais non pas tout.

Difference entre les maladies & les paſſions de l'ame.

Laquelle des trois ſortes Seneque prefere aux autres.

entre au ſecond rang. Mais il ne faut point meſpriſer ceux de la troiſieſme liuree. Conſidere combien de maux tu vois à l'entour de toy, regarde qu'il n'y a forfaict aucun, ſi deteſtable qu'il ſoit, duquel on ne puiſſe monſtrer des exẽples. Voy combien d'accroiſſement la meſchanceté prend tous les iours, & quelles fautes ſe font en public & en priué: Et tu cognoiſtras que nous gaignons aſſez, ſi nous ne ſõmes pas des plus meſchans. Toutesfois i'eſpere (dis-tu) eſtre d'vn encor rãg plus honnorable. Ie ſouhaitteray plus volontiers cela, que ie ne le me promettray. Nous ſommes deſia ſaiſis & arreſtez. Nous courons apres la vertu, & ſommes pliez & enueloppez dans les vices. I'ay honte de le dire, nous ne ſuiuons les choſes honneſtes, que quand nous ſommes de loiſir. Et toutesfois, ô la belle recompenſe qui nous attend, ſi nous voulons du tout rompre nos occupatiõs, & les maux qui nous tiennent ſi fort liez? Ny la conuoitiſe, ny la crainte ne nous preſſera point, ains affranchis de tous effroys, entiers, & incorrompus contre les voluptez, nous n'aurõs peur ny de la mort, ny des Dieux. Nous aurõs appris, que la mort n'eſt point mauuaiſe, & que les Dieux auſſi ne ſont point mauuais. Ce qui peut nuire eſt auſſi foible & imbecille, cõme ce à quoy il nuit. Les choſes les meilleures, & qui ne portent iamais nuiſãce, nous attẽdẽt, quãd nous ſortirõs quelque iour de ceſte ordure, pour monter à ces lieux hauts & ſublimes auec vne tranquillité d'ame, & apres que les erreurs en ſeront chaſſez, auec vne entiere & parfaicte liberté. Demandes-tu quelle elle eſt? ne craindre point les Dieux, ny les hõmes, ne vouloir rien qui ſoit deshõneſte, ny deſirer auſſi trop de choſes: auoir toute puiſſance & authorité ſur ſoy. C'eſt vn bien ineſtimable, que de pouuoir deuenir ſien.

Quelle recõpenſe attend ceux qui ſe donnent à la vertu. &

Quelle eſt la vraye liberté.

EPISTRE LXXVI.

Qu'en ſa vieilleſſe il va ouyr les leçons d'vn philoſophe, & ce faiſant il apprend par meſme moyẽ, & enſeigne qu'il faut touſiours apprendre. Derechef il diſcourt qu'il n'y a qu'vn ſeul bien: ſçauoir eſt ce qui eſt honneſte, parce que Lucilius s'eſtoit plaind que Seneque ne l'auoit pas aſſez amplement expliqué en l'Epiſtre precedente.

En quelque aage que l'on ſoit, il eſt bon d'apprendre, nonobſtant vne longue intermiſſion, &

IE menaces de m'eſtre ennemy, ſi ie ne t'eſcris iuſqu'à la moindre choſe de ce que ie fais tous les iours. Voy comme ie vis franchement auec toy: Car ie te veux bien fier encor cecy. I'oys vn Philoſophe, & y a deſia cinq iours que ie vais à l'eſchole, & que ie l'oys diſputer depuis les huit heures. Ie ſuis biẽ d'aage, diras-tu, pour y aller. Pourquoy ceſt aage ne ſeroit il pas bon? Quelle follie pourroit-eſtre plus forte, que de ne vouloir riẽ apprẽdre, parce qu'il y a lõg temps que tu n'as riẽ appris? Que ſera-ce dõc? ne feray-ie autre choſe, que ce que font ces ieunes mignõs refaits, & en bõ poinct? Ie m'eſtimeray biẽ-heureux, s'il n'y a riẽ de mal-ſeant en ma vieilleſſe, que cela. Ceſte eſchole reçoit les hõmes de tous aages: Il faut vieillir en ceſte eſchole: il la faut ſuiure, cõme ſi nous eſtiõs encor ieunes. Ie vay biẽ au theatre tout vieil que ie ſuis, ie me fais biẽ porter aux ieux & ſpectacles publiques, il n'y a pas vne ſeule couple d'eſcrimeurs a outrãce qui doyue cõbattre, que ie ne les voye: Et i'auray hõte d'aller voir vn philoſophe? Il faut apprẽdre ſi lõguemẽt, que tu puiſſes dire ie ne ſuis plus ignorãt. Ou cõme dit le prouerbe, ſi lõguemẽt que tu viuras. Et ce dire, ne ſe peut mieux accõmoder à pas vne autre choſe, que la vie. Car tãt & ſi lõguemẽt que tu vis, il te faut apprẽdre cõmẽt tu dois viure. Et toutesfois i'enſeigne auſſi quelque choſe dãs ceſte eſchole. Veux tu ſçauoir ce que i'eſeigne? c'eſt qu'vn hõme pour ſi vieux qu'il ſoit, doit touſiours apprẽdre.

Rien ne ſied mieux à la vieilleſſe que l'eſtude de la philoſophie.

En apprenant on inſtruit les autres: mais

Certainement

Certainement i'ay honte de voir cõme les hõmes viuẽt. Toutes les fois que i'entre à l'eſchole, il faut, que ie paſſe comme tu ſçais, deuant le theatre des Neapolitains: C'eſt le chemin de ceux qui vont à la maiſon des Metronactes. Ce theatre eſt deſia tout farcy de peuple, combien que le plus grand eſtude qu'on y fait, ne ſoit que de iuger, qui eſt le meilleur ioüeur de fluſtes. Vn grand nombre de perſonnes accourent, pour oüir les fluſteurs & les trompetes Grecs. Mais en ce lieu, où lon apprend à eſtre homme de bien, peu de perſonnes s'y arreſtent. Et encor ſemble il à pluſieurs, que ceux là n'y ont aucune beſongne à faire, & les appellent gens de peu d'eſprit & faincants. Ie ſeray bien aiſe qu'on ſe moque ainſi de moy. Il faut ſouffrir patiemment les iniures des ignorans: il faut que celuy, qui ſuit les choſes honneſtes, meſpriſe ce meſpris là. Courage donc Lucilius, aduance le pas, afin qu'il ne t'aduienne ce qui m'eſt aduenu, & que tu n'attendes point d'apprendre en vieilleſſe. Mais au contraire haſte toy d'auantage, puis que tu as entrepris maintenant ce que tu ne pourrois à grande peine acheuer d'apprendre, quand tu ſerois vieux. Qu'eſt ce (diras tu) que ie profiteray? Tout ce que tu voudras eſſayer. Qu'attends tu donc? aucun n'a iamais eſté ſage par rencontre. La richeſſe viendra d'elle meſme, on te preſentera des honneurs, on te donnera des faueurs, & des dignitez: Mais la vertu ne tombera pas deſſus toy, ſans y penſer, ny encor auec vn leger trauail, ou auec vne petite peine. Il ne faut point, que celuy aye regret au trauail qu'il prendra, qui doit tout d'vn coup gagner tous les biens de ce monde. Car il n'y a qu'vn ſeul bien, ſçauoir eſt ce qui eſt honneſte. Mais tu ne trouueras rien de certain, ny aſſeuré aux biens, qui cherchent la reputation, & la renommee. Ie te diray pourquoy c'eſt, q̃ ce qui eſt honneſte ſoit le ſeul bien. Veu que tu fais iugement, que par ma precedente lettre, ie ne l'aye pas faict entendre aſſez clairemẽt, & que tu penſes que i'aye mieux loüee ceſte propoſition, que prouuee: Et racourciray en peu de paroles tout ce que i'en auois dict. Toutes choſes ont leur propre bien. On eſtime la vigne par ſa fertilité, le vin par le bon gouſt, & le cerf par ſa legere courſe. Tu t'enquiers ſeulement, ſi vn cheual a l'eſchine bien forte, parce qu'il ne ſert qu'à porter charge. La premiere choſe qu'on demande en vn chien, qu'on doit mener à la chaſſe des beſtes ſauuages, c'eſt le flairement: & pour les ſuiure, la courſe, & pour les mordre, ou pour les aſſaillir la hardieſſe. En toute choſe ce à quoy on eſt nay, & pourquoy on eſt priſé, eſt touſiours le meilleur. Qu'eſt ce qui eſt le meilleur en l'homme? C'eſt la raiſon. Par elle il ſurpaſſe les beſtes, & ſuit les Dieux de bien pres. Or donques la raiſon parfaicte, c'eſt le propre bien de l'homme: toutes autres choſes luy ſont aſſez communes auec les beſtes. S'il eſt puiſſant, les lions le ſont auſſi: S'il eſt beau, le paon l'eſt pareillement: S'il eſt viſte, le cheual l'eſt auſſi. Ie ne dis pas qu'il ſoit vaincu & ſurpaſſé en toutes ces choſes là. Ie ne diſpute point, que c'eſt qu'il a de plus excellent en ſoy: Mais que c'eſt qui eſt propre à luy. Il a corps, les arbres en ont. Il a vehemence & mouuement volontaire, les beſtes & les vers en ont bien. Il a voix, mais de cõbien l'ont les chiens plus claire, l'aigle plus aiguë, le taureau plus forte, & les roſſignols plus douce, & plus delicatte? Qu'eſt ce donc qui eſt propre en l'hõme? C'eſt ceſte raiſon droite, & parfaite, c'eſt celle, qui comble la felicité de l'homme. Si donc toute choſe qui a peu atteindre à la perfection de ſon bien, eſt digne de louange, & ſi elle eſt paruenuë à la fin de ſa nature: Et que le bien de l'homme ſoit la raiſon, l'ayant conduite à ſa perfection, il eſt digne de loüange, & ſi eſt paruenu au but où ſa nature tendoit. Ceſte raiſon parfaite, eſt appellee vertu: & n'eſt autre choſe que ce qui eſt honneſte. Par ainſi il n'y a que ce ſeul bien en l'homme, qui luy eſt propre & vnique. Car maintenant nous ne demandons pas qu'eſt ce qui eſt bien:

Il vaut mieux gagner le tẽps & apprendre ieune, ſans attẽdre la vieilleſſe car

La vertu ne s'acquiert qu'auec trauail.

Que ceſt qu'il faut apprẽdre, & que c'eſt qu'on doit appeller bien.

La raiſon eſt le biẽ de l'hõme, laquelle le faict differer d'auec les beſtes.

Ceſte raiſon quand elle eſt deuenue parfaicte, s'appelle

mais qu'eſt ce qui eſt le bien de l'hõme. Et s'il n'y a aucun autre bien de l'homme que la raiſon, ce ſera ſon ſeul biẽ, qui eſt plus precieux & plus eſtimable que tous autres biens. S'il y a quelqu'vn qui ſoit meſchãt hõme, ie penſe qu'il ſera meſpriſé. S'il eſt hõme de biẽ, ie penſe qu'il ſera loüé. Cela dõc pourquoy l'hõme eſt loüé ou meſpriſé, eſt propre & ſeul en l'hõme. Tu ne doutes point q̃ cela ſoit bien, mais tu doutes ſi c'eſt ſon ſeul bien. Si quelqu'vn auoit toutes autres choſes, ſanté, richeſſes, ſa baſſe court rẽplie de beaucoup d'images de ſes ayeuls, & de peuple qui luy fait la court: & qu'à l'opinion de tout le mõde il fut meſchant, tu le meſpriſerois. Au cõtraire ſi quelqu'vn n'auoit rien de tout ce que i'ay dit, ny argẽt, ny ſuite de courtiſans, ny nobleſſe, ny aucunes images de ſes ayeuls & arrieres ayeuls arrangees par ordre, mais qui fuſt hõme de bien à l'opinion d'vn chacun, tu le loüerois. Il y a donc vn ſeul bien en l'homme, duquel ſi quelqu'vn ſe trouue ſaiſi, encor qu'il ſoit priué de tous autres, il eſt à louër: Et ſi quelqu'vn ne l'a point, ayant toutesfois abondance de tous autres, il eſt meſpriſé, il eſt reietté. Quelle eſt la condition de toutes choſes, telle eſt celle des hommes. On dit qu'vne nauire eſt bonne, non point celle qui eſt peinte de couleurs precieuſes, où qui a le bec d'argent ou d'or, ou l'autel du dieu tutelaire enrichy d'yuoire, ou qui eſt chargee de biens & de richeſſes royales: Mais celle qui eſt forte & ferme, qui a les coſtez & les ioinctures eſpaiſſes, pour repouſſer l'eau, puiſſante pour ſouſtenir les ſecouſſes de la mer, obeyſſante au gouuernail, legere, & qui va au gré du vent qui la pouſſe. Tu diras qu'vne eſpee eſt bonne non pas pour auoir des beaux pendans ou vne gaine couuerte de pierre precieuſes, mais celle qui a le fil bien trenchãt, & la poincte bien aſſeree pour enfoncer vne armeure. On ne regarde point qu'vne regle ſoit belle pourueu qu'elle ſoit droite. Toute choſe doit eſtre loüee quand elle eſt aſſortie & pourueuë de ce que luy eſt propre. Il ne ſert donc de rien à l'homme combien d'arpens de terre il faict labourer, combien d'argent il a en banque, cõbien de courtiſans luy viennent ordinairement donner le bon iour: combien eſt riche & precieux le ſiege ſur lequel il mange, & reluiſante la couppe où il boit, mais combien il eſt homme de bien. Or il ſera homme de bien, ſi la ſaiſon eſt parfaite & droite, & ſi elle s'accommode à la volonté de ſa nature. C'eſt celle qui eſt appellee vertu, c'eſt ce qui eſt honneſte, & le ſeul bien de l'homme. Car puis que la ſeule raiſon rend l'homme parfaict, la ſeule raiſon parfaicte le rend pareillement bien heureux. Or le ſeul bien de l'homme c'eſt celuy qui tout ſeul le peut rendre bien heureux. Nous diſons auſſi que les choſes qui prouiennent & s'engendrent de la vertu, c'eſt à dire toutes ſes actions, ce ſont biens. Mais la vertu eſt le ſeul vnique bien, parce qu'il n'y a aucun bien ſans elle: Si tout le bien giſt en l'ame, tout ce qui la rend ferme & conſtante, tout ce qui l'eſleue & l'aggrandit, eſt bien: Or c'eſt la vertu qui rend l'ame plus forte, plus excellente, & plus hardie. Car toutes les autres paſſions qui chatoüillent nos voluptez, abaiſſent auſſi l'ame & la ruinent, & quand il ſemble qu'elles la hauſſent, elles ne font que l'enfler d'orgueil, & la trompent auec leur vanitez. Il n'y a donc qu'vn ſeul bien: Celuy par lequel l'ame eſt faicte meilleure. Toutes les actions de la vie entiere ſont meſurees, ou parce qui eſt honneſte, ou par ce qui eſt vilain: C'eſt par là que la raiſon ſe conduit à faire ou à ne faire point quelque choſe. Ie te diray que veut dire cela. Vn homme de bien fera ce qu'il penſera pouuoir honneſtement faire, encor qu'il ſoit accompagné de beaucoup de trauail, accompagné de perte & de danger. Au contraire il ne fera rien qui ſoit deshonneſte, encor qu'il luy apportaſt des richeſſes, des plaiſirs, & des grandeurs. Riẽ ne le deſtournera de faire vne choſe honneſte, rien ne le conuiera de faire vne choſe vilaine. Certainement

Et n'y a point d'autre bien, qu'elle.

Quicõque eſt doué de ce ſeul bien, eſt à louer.

Belles comparaiſons contre l'erreur de ceux qui imaginent des biens hors de la vertu.

Autre refutatiõ de la meſme erreur. Il n'y a point d'autre bien que la vertu. car

Elle giſt en l'ame, & la fortifie.

L'homme de bien ne faict rien qu'auec honneſteté.

doncques

doncques s'il doit ſuiure ce qui eſt hõneſte, il fuira pareillement ce qui eſt vilain: & en tous les actes de ſa vie, il regardera ces deux choſes, qu'il n'y a nul autre bien que ce qui eſt honneſte, ny aucun autre mal que ce qui eſt vilain. Or s'il n'y a que la ſeule vertu qui demeure incorrompuë, ſi elle ſeule demeure touſiours en ſon entier, la vertu eſt le ſeul bien, à laquelle rien ne peut aduenir qui l'empeſche d'eſtre bien. Car la ſageſſe eſt hors de danger de tout changement, la ſageſſe ne peut eſtre rauie, elle ne peut plus rechoir en follie. I'ay dit, ſi par aduenture, il t'en reſouuient, que pluſieurs ont meſpriſé & mis ſous les pieds ce que le vulgaire, par vne ardeur inconſideree deſire ou craint. Il s'eſt trouué qui a mis ſes mains dans les flammes, à qui le bourreau n'a peu faire perdre le ris: qui n'a point ietté vne larme de voir porter en terre ſes enfans: & qui s'eſt preſenté à la mort ſans aucune frayeur. L'amour, la cholere, & la conuoitiſe, ont fait ſouuent rechercher les perils. Si donc vne courte obſtination de l'ame piquee de quelque aiguillon, peut faire cela: auec quelle plus grande reſolution le fera la vertu, qui prend ſa force non point d'vne impetuoſité, ny d'vn ſoudain mouuement, mais d'vne conſtance, & d'vne puiſſance perpetuelle? Il s'enſuit que les choſes qui ſont quelquefois meſpriſees par les perſonnes mal aduiſees, & qui le ſont touſiours par les ſages, ne ſont ne biens ne maux. La vertu donques eſt le ſeul bien qui marche ſuperbement entre l'vne & l'autre fortune, & les meſpriſe toutes deux. Et ſi tu entres en ceſte opinion, qu'il y ait quelque autre bien que ce qui eſt honneſte, toutes les vertus ſeront en peine. Car on n'en pourroit acquerir aucune, ſi elle deſiroit choſe qui fuſt hors d'elle meſmes. Et ſi cela eſtoit, elle ſeroit contraire à la raiſon, d'où les vertus procedent, & à la verité, qui eſt touſiours accompagnee de raiſon. Or toute opinion qui eſt contraire à la verité, elle eſt fauſſe. Il faut par neceſſité que tu confeſſes que l homme de bien porte vne grande pieté & reuerence enuers les dieux, & par ceſte raiſon il endurera patiemment tout ce qui luy pourroit aduenir. Car il ſçaura bien que cela luy eſt aduenu par la loy des dieux, par laquelle toutes choſes ſont conduites. Et ſi cela eſt ainſi, il eſtimera que le ſeul bien eſt ce qui eſt honneſte. Car en l honneſteté giſt d'obeyr au dieux, ne ſe mettre point en cholere contre les accidens qui ſuruiennent, ne pleurer point ſa fortune, mais prendre en gré la volonté des dieux, & faire ce qu'ils cõmandent. S'il y auoit autre bien que ce qui eſt honneſte, vn deſir inſatiable de viure nous ſuiuroit, & vn deſir de tout ce qui entretient la vie: choſe intollerable, infinie, & qui s'eſtend trop loing. Le ſeul bien donc eſt, ce qui eſt honneſte, qui a ſa meſure certaine. Nous auons dit que la vie des hommes ſeroit plus heureuſe que celle des dieux, ſi ce dont les dieux ne ſe ſeruent point, eſtoient biẽs, comme ſont les richeſſes, & les eſtats. Dauantage ſi les ames apres eſtre ſorties des corps leur ſuruiuent, vn eſtat plus heureux les attend, que celuy où elles eſtoient lors qu'elles demeuroient dans les corps. Et toutesfois ſi les choſes dont nous vſons par le moyen des corps, eſtoyent biens, elles ſeroyent plus malheureuſes apres qu'elles en ſeroient ſorties. Mais on ne doit aucunement croire qu'eſtans encloſes & priſonnieres, elles ſoyẽt plus heureuſes que quand elles ſont relaſchees & miſes en liberté par tout l'vniuers. I'auois encor dict cecy, que ſi c'eſt bien, ce qui aduient eſgalement à l'homme & aux beſtes brutes, que les beſtes iouyroient auſſi d'vne vie bien heureuſe, ce qui ne peut eſtre vray en aucune façon. Il faut ſouffrir toutes choſes pour ce qui eſt honneſte, ce qu'il ne faudroit point faire, s'il y auoit autre bien que l'honneſteté. Encor que i'euſſe diſcouru plus amplement tout cecy dans ma precedente lettre, ie l'ay voulu maintenant racourcir en peu de paroles. Mais ceſte opinion ne te ſemblera iamais veritable, ſi tu n'eſleues ton ame, & ſi tu ne demandes à toy meſmes,

Puis que le naturel de la vertu eſt d'eſtre incorruptible, il s'enſuit qu'elle eſt le ſeul bien.

Abſurditez qui ſuiuroyẽt s'il y auoit autre bien que la vertu.

On n'en pourroit acquerir aucune.

Elle ſeroit cõtraire à la raiſon, & à la verité.

Nous ſerions inſatiables en nos deſirs mõdains.

Les biens caducs ne ſont pas biens, puis que les dieux ne s'en ſeruẽt point, & les ames ſorties des corps, ſeroyent plus malheureuſes qu'auparauãt.

Les beſtes auſſi iouyroyent d'vne vie bien heureuſe.

Que c'eſt que il faut faire pour trouuer ceſte doctrine

veritable, que la vertu ſoit le ſeul bien. &

meſmes, s'il eſtoit beſoin que tu mouruſſes pour ta patrie, & que pour ſauuer la vie de tous tes citoyens, tu perdiſſes la tienne, ne voudrois tu pas tendre le col non ſeulement auec patience, mais auec vne franche volote? Si tu peux faire cela, il n'y a nul autre biẽ. Tu quites toutes choſes pour acquerir ceſtuy-là. Voy combien eſt

Quelles reſolution elle nous apporte cõtre la mort.

grande la force de l'honneur. Tu voudras mourir pour la republique. Et encor que tu ne le doiues pas faire preſentement, ce ſera au moins auſſi toſt qu'il te le faudra faire. Quelquefois en vn fort petit eſpace de temps, on reçoit vne grande ioye d'vne choſe fort belle: Et iaçoit qu'aucun fruict d'vn œuure deſia acheué ne puiſſe de rien ſeruir au treſpaſsé, quand il ſera hors de ce monde, toutesfois la ſeule penſee de ce qu'il veut faire, le reſiouit: & l'homme iuſte & conſtant quand il met deuant ſes yeux les perils de ſa mort, qui eſt la liberté de ſa patrie, & le ſalut de tous ceux pour leſquels il employe ſa vie, il ſent vne grande volupté, & iouyſt deſia du fruict de ſon peril. Mais celuy auſſi à qui on oſte ce plaiſir que l'execution de ceſt œuure luy donne, comme le plus grand & le dernier plaiſir de ſa vie, ſans rien plus attendre ſe iettera ſur la mort, & ſe contentera d'auoir iuſtement & ſainctement faict. Au contraire mets luy maintenant deuant les yeux pluſieurs raiſons qui le pourroyent deſtourner. Dis luy, ce bel acte que tu as fait ſera bien toſt mis en oubly, tes citoyens ne t'en ſçauront point ſi bon gré que tu meritois. Il te reſpondra: tout cela eſt hors de l'œuure que i'ay faict: Ie le contemple & le

L'ame parfaicte ne ſent point d'autre bien que ceſtuy là. Tous les autres ne ſont qu'empeſtres & encheueſtremens.

conſidere tout ſeul, ie ſçay qu'il eſt honneſte. C'eſt pourquoy en quelque lieu qu'il me meine, en quelque lieu qu'il m'appelle, ie le ſuy. C'eſt donc le ſeul bien que ſent non ſeulement vne ame parfaite, mais vn homme genereux & de bõne nature. Tous les autres ſont de peu d'eſtime, & ſubiets à changement. C'eſt pourquoy on ne les peut poſſeder qu'auec beaucoup de ſoucy & de trauail d'eſprit, encor que la faueur de fortune les euſt tous aſſemblez au pouuoir d'vn ſeul homme, ils ne ſeruent que de peſanteur à leur maiſtre, il les preſſent touſiours, & quelquesfois les accablent. Il n'y a pas vn de ceux que tu vois habillez de pourpre, qui ſoit heureux, non plus que ceux à qui on faict porter vn ſceptre en main, & vn manteau Royal ſur vn eſchafaut, en ioüant vne farce. Car apres s'eſtre pourmenez deuant tout le peuple ſuperbement veſtus de brodequins, auſſi toſt qu'ils ſortent de là, on les deſchauſſe, & reuiennent à leur premier eſtat. Il n'y a pas vn de ceux que les richeſſes & les honneurs ont eſleué aux lieux les plus hauts qui ſoit grãd. Pourquoy donc ſemble il eſtre grand? tu le meſures auec ſon ſoubaſſement. Vn nain ſera touſiours petit, encor qu'il ſoit poſé ſur vne haute montagne: & au contraire vn coloſſe retiendra ſa grandeur, encor qu'il ſoit enfoncé dans vn puits. Nous ſommes aueuglez de ceſte erreur, c'eſt ainſi qu'on nous trompe, que nous ne

Moyẽ de ſonder & cognoiſtre l'homme.

priſons aucun par ce qui eſt en luy, mais nous luy adiouſtons ſes ornemens. Toutesfois quand tu voudras ſçauoir ce qu'vn homme vaut iuſtement, & cognoiſtre quel il eſt, regarde le tout nud. Qu'il mette à part ſes heritages, ſes honneurs, & les autres biens menſongers de la fortune. Voire qu'il ſe deſpoüille meſme de ſon corps, & qu'il regarde ſeulement quelle, & combien grande eſt ſon ame, ſi c'eſt de ſon propre bien, ou de celuy d'autruy. S'il void reluire les eſpees nues ſans que ſes yeux s'esblouyſſent, & s'il ſçait cognoiſtre que celuy eſt tout-vn que ſa vie ſorte par la bouche ou par le goſier, tu le pourras appeller bien heureux. Si lors qu'on luy aura prononcé qu'il luy faut endurer des tourmens ſur ſon corps, & les maux qui aduiennent par accident, ou par l'ouurage des grands, les fers d'vne priſon, ou l'exil, & telles autres frayeurs vaines qui tourmentent les penſees humaines, il n'eſtonne point, s'il eſt aſſeuré, & s'il dit.

Aucune ſoupeçon nouuelle de trauaux,
(O vierge) dedans moy ne s'eſleue, ou de maux:
Ie l'auois dans mon cœur long temps a deuancee,
I'auois faict ce diſcours ſouuent dans ma penſee.

6. Æneid.

Tu me denonces auiourd'huy tout cela. Mais ie l'auois touſiours denoncé à moy meſme. I'auois diſpoſé l'homme à toutes choſes humaines. Le coup du mal qu'on a preueu, en eſt plus leger: mais le viſage de toutes choſes ſemblent nouueau & inopiné aux fols, & à ceux qui ſe fient à la fortune. Et pour le regard des ignorans, la plus grande partie de leur mal c'eſt la nouueauté. Et pour te faire entendre cela, ils ſouffrent patiemment les choſes aſpres, quand il les ont accouſtumees. C'eſt pourquoy le ſage s'accouſtume aux maux qui luy peuuent aduenir. Et ce que les autres par vne longue patience rendent leger & facile, le ſage le faict apres y auoir longuement penſé. Nous oyons quelquesfois les propos de ces ignorans qui diſent: Ie ne penſois pas que cela m'attendiſt encore. Mais le ſage ſçait que tout l'attend, & confeſſe qu'il ſçauoit bien tout ce qui pouuoit eſtre faict.

Difference entre les fols, ignorants, & ſages.

EPISTRE LXXVII.

Il deſcript la flotte des nauires d'Alexandrie, & la mort de Tullius Marcellinus, à l'exemple duquel il monſtre qu'il ne la faut point craindre.

SI tu es en bonne ſanté, cela va bien. Nous auõs deſcouuert auiourd'huy les nauires d'Alexandrie, qu'on a accouſtumé d'enuoyer deuãt pour faire ſçauoir l'arriuee de la flotte qui ſuit apres: on les appelle les meſſageres. La veuë de ces vaiſſeaux reſioüit fort la coſte de la campagne de Rome. Tout le peuple de Pozzolo monte ſur les digues, & recognoiſt aiſement à la façon des voiles, pour ſi grande que la flotte ſoit, celles qui ſont Alexandrines. Car à elles ſeules il eſt permis de deſplier le bourſet, qui eſt au plus haut des nauires, parce qu'il n'y a rien qui plus ayde le cours, que ceſte partie la plus haute de la voile, par laquelle le nauire eſt mieux pouſſé. C'eſt pourquoy l'on abaiſſe l'antenne quand le vent ſe renforce & ſe rend plus violent qu'il ne faut. Il a moins de force quand il ne donne que par le bas du nauire. Mais dés lors qu'elles ſont entrees dans la plage du promontoire de Captee duquel,

D'vn ſommet orageux Pallas du haut regarde,

Il eſt commandé à toutes les autres, de ſe contenter de la ſeule voile, ſeruant le bourſet d'enſeigne pour recognoiſtre celles d'Alexandrie. Parmi la courſe de tout le peuple qui ſe haſtoit d'aller ſur le bord de la mer, ie ſentis vn fort grand plaiſir de ma pareſſe, de ce que penſant receuoir des lettres de mes agents, ie ne me haſtay point pour ſçauoir en quel eſtat eſtoyent mes affaires, & ce qu'ils m'apportoyent: Car il y a ia long temps que rien ne s'y gaigne ou ne s'y perd pour moy. Ie deuois, encor que ie ne fuſſe pas vieux, auoir ceſte opinion. Mais maintenãt ie la dois auoir auec beaucoup plus de raiſon, car pour ſi peu que i'euſſe de prouiſion, i'en ay pour plus que ie n'ay de chemin à faire: veu meſmement que nous ſommes entrez en vn chemin qu'il n'eſt pas neceſſaire acheuer du tout. Il ſeroit bien imparfaict ſi tu t'arreſtois à demy chemin, ou par deçà le lieu où tu voulois aller: Mais la vie n'eſt point imparfaicte, pourueu qu'elle ſoit honorable. En quelque endroit que tu l'acheues, ſi la fin en eſt bonne, elle eſt entiere. Il faut maintesfois

Tous lieux & toutes occurrences ſeruent d'aduis au ſage pour luy faire mediter ſa fin. &

Quelque part qu'on acheue ſa vie, elle eſt parfaicte & entiere pourueu que la fin ſoit bonne.

tesfois acheuer auec vne grande force de courage pour des occaſions qui ne ſont pas des plus grandes. Car celles auſſi qui nous retiennent, ne ſont pas des plus grandes. Tullius Marcellinus (que tu cognoiſſois fort bien) qui fut fort ſage en la ieuneſſe, & qui deuint bien toſt vieil, eſtant ſurpris d'vne maladie qui n'eſtoit point incurable, longue toutesfois & ennuyeuſe, & qui luy cõmandoit de ſouffrir beaucoup, entra en opiniõ de ſe faire mourir. Il appella pluſieurs de ſes amis. Chacun comme il eſtoit craintif, luy donnoit le conſeil qu'il euſt pris pour ſoymeſmes, ou s'il y auoit quelque flatteur, ou quelqu'vn qui luy vouluſt complaire, il donnoit l'aduis qu'il penſoit deuoir eſtre plus agreable à celuy qui le luy demandoit, Stoicus noſtre amy, homme excellent, & (afin que ie le loüe auec les paroles qu'il doit eſtre loüé) homme courageux & hardy, l'exhorta ce me ſemble tresbien. Car il commença ainſi: Ne te mets point en peine Marcellinus mon amy comme ſi tu deliberois de quelque affaire d'importance. Ce n'eſt pas grand cas que de viure, tes eſclaues viuent bien, & toutes les beſtes auſſi. Mais c'eſt vne grande choſe de mourir honneſtement, ſagement & courageuſement. Souuienne toy cõbien il y a de temps que tu ne fais qu'vne meſme choſe, la viãde, le dormir, les plaiſirs. C'eſt dans ce rond que tout le monde ſe pourmene. Ce n'eſt point ſeulement à l'homme ſage, à l'homme courageux, & au miſerable d'auoir deſir de mourir: mais auſſi à celuy qui deſdaigne la vie. Il n'auoit pas beſoin d'vn homme qui le perſuadaſt, mais pluſtoſt d'vn homme qui luy aydaſt. Les eſclaues ne luy vouloient point obeyr. Premierement Stoicus leur oſta toute crainte, & leur apprit que les eſclaues eſtoyent bien en danger, quand il eſtoit incertain ſi la mort auoit eſté volontaire. Car autrement il ſeroit d'auſſi pernicieux exemple d'empeſcher le maiſtre de mourir, que de le tuer. Apres il admoneſta Marcellinus qu'il feroit choſe digne de ſoy, ſi comme apres que les tables ſont leuees on depart les reliefs des viandes à ceux qui ſeruoyent, pareillement apres auoir acheué le cours de ſa vie, il departoit quelque choſe à ceux qui l'auoyent touſiours ſerui. Marcellinus auoit le cœur benin & liberal, voire lors meſmes qu'il le faiſoit de ſon propre bien. Par ainſi doncques il deſpartit quelques menues & petites ſommes entre les eſclaues qui ne faiſoyent que pleurer, & les conſola luy meſmes volontairement. Il n'eut pas beſoin d'vſer de fer ny d'eſpandre ſon ſang. Il demeura ſeulement trois iours ſans manger, & commanda qu'on tendiſt ſon pauillon dans ſa chambre, apres on porta ſa baignoire, dans laquelle il demeura longuement, y faiſant ietter ſouuent de l'eau chaude. Il s'affoiblit peu à peu auec quelque plaiſir (comme il diſoit) qu'vne legere foibleſſe de cœur a accouſtumé d'aporter auec ſoy, qui n'eſt pas incogneuë à moy, à qui le cœur a defailly quelquefois. Ie me ſuis ietté ſur ce petit cõte, qui ne te ſera pas deſagreable, parce que tu entẽdras la fin de ce tien ami, laquelle n'a eſté ny faſcheuſe, ny miſerable. Car encor qu'il ſe ſoit dõné la mort, toutesfois il s'en eſt allé, il eſt eſchapé fort doucement à la vie. Mais ie penſe que ce petit diſcours ne ſera point inutile: veu que la neceſſité requiert quelquefois, qu'on vſe de tels exemples. Bien ſouuent nous deurions mourir, que nous ne le voulons point: & mourons auſſi quand nous ne le voulons pas. Il n'y a homme tant ignorant qui ne ſçache qu'il faut quelque iour mourir, toutesfois quand il s'approche de la mort, il tourne le dos, il tremble de peur, il pleure. Ne dirois tu pas qu'vn homme ſeroit vn grand fol qui pleureroit de n'eſtre né il y a mille ans? Celuy eſt auſſi fol qui pleure de ce qu'il ne ſera point en vie d'icy à mille ans. C'eſt choſe toute pareille, tu ne ſeras plus, ou tu n'as pas eſté. Tous ces deux temps ne ſont point à nous. Tu es ietté ſur ce point là, lequel encor bien que tu

Souuent des legeres occaſions, nous induiſent à la chercher. A l'exemple de T. Marcellinus.

Raiſons de l'eſchole Stoique pour inciter vn hõme à ſe faire mourir auant terme.

La neceſſité de mourir, en doit oſter l'apprehenſion.

puiſſes

puiſſes allonger, iuſques à quand le peux tu allonger? Que pleures-tu? Quels vœux, fais tu? perts ta peine.

N'eſpere point flechir les deſtins par prieres. 6. Æneid.

Ils ſont fermez & arreſtez, ils ſont conduits par vne neceſſité eternelle & puiſſante, tu iras là où toutes choſes võt. Pourquoy trouues-tu cela nouueau? tu es né ſous ceſte condition, cela eſt aduenu à ton pere, à ta mere, à tes ayeuls, à tous ceux qui ont veſcu deuant toy, & aduiendra à tous ceux qui naiſtront cy apres. C'eſt vn ordre & vne ſuite inuincible, qu'aucune force ne peut changer, & qui attache & traine toutes choſes apres ſoy. O quel grand nombre de peuple quand tu ſera mort, te ſuiura! quel grand nombre t'accompagnera? Tu ſerois, ce crois-ie, plus conſtant ſi pluſieurs milliers d'hommes mouroyent auec toy. Et toutesfois pluſieurs milliers d'hommes & de beſtes perdent la vie de diuerſes ſortes de mort, ſur le poinct meſmes que tu fais difficulté de mourir: Mais ne penſois-tu pas que tu deuſſes arriuer au lieu où tu courois tous les iours? Il n'y a point de chemin ſans iſſuë. Penſes-tu que ie te vueille maintenant racõter des exemples de grands perſonnages: Ie n'en veux dire que de quelques ieunes garçõs. La memoire ne ſe perdra iamais d'vn ieune Lacedemonié qui n'auoit encor poil en barbe, lequel eſtãt pris en guerre, crioit en ſon langage Dorique, ie ne ſeruiray point. Leſquelles paroles il confirma par effect. Dés auſſi-toſt qu'on luy euſt commandé de faire ſeruice en quelque choſe peu honneſte (car on luy commandoit de porter le baſſinet des ordures) il ſe rompit la teſte contre la muraille. Eſtant la liberté ſi pres de nous, ſe peut-il trouuer aucun qui vueille ſeruir? N'aymerois-tu pas mieux donc que ton fils mourut de ceſte façon, que deuenir vieil menant vne vie laſche & pareſſeuſe? Qu'eſt-ce donc qu'il y a dequoy tu te doyues eſtonner, puiſque les ieunes garçons ſçauent mourir auec tant de courage? Ie penſe que tu ne voudrois pas ſuiure, mais on te menera. Fay qu'il ſoit en ta puiſſance, ce qui eſt en celle d'autruy. Ne prendras-tu pas le courage de ce ieune garçon, pour dire, ie ne ſeruiray point? O miſerable, tu es eſclaue des hommes, tu es eſclaue des choſes, tu es eſclaue de ta vie. Car la vie, ſi le courage de mourir nous defaut, eſt vne vraye ſeruitude. Et qu'as tu qui te retienne? tu as deſia vſees les voluptez qui te retardoyent, & te retenoyent icy. Il n'en y a aucune qui te ſoit nouuelle, aucune qui ne te ſoit odieuſe, pour t'en eſtre trop ſaoulé. Tu ſçais quel eſt le gouſt du vin, quel eſt celuy de l'hypocras. Il ne ſert de rien ſi cent brocs ou mille paſſent par ta veſſie. Tu es vn ſac. Tu as ſouuent appris quelle viande ſont l'huiſtre, & le barbehaut, ta folle deſpẽſe ne t'a rien reſerué pour les annees à venir que tu n'ayes deſia deuoré. Et toutesfois voy la tout ce qu'il te faſche tant de quitter. Quelle autre choſe y a-il encor de laquelle tu te ſentes deſplaiſir de te voir eſtre arraché? Sõt-ce tes amis & ta patrie? L'as tu iamais tãt honoree, que pour elle tu voluſſes auoir ſouppé plus tard? Tu eſtoufferois pluſtoſt la clairté du Soleil ſi tu pouuois. Car qu'as tu faict iamais digne de la clairté du iour? Confeſſe ie te prie, que ce n'eſt point l'amitié que tu portes au ſenat, au palais, ou à la nature des choſes, qui te retarde de mourir. C'eſt maugré toy que tu laiſſes la boucherie, où tu n'as rien laiſsé. Tu crains la mort. Mais comment la meſpriſerois-tu au milieu de tes plaiſirs? Tu ne deſires qu'à viure: car tu le ſçais bien faire, & as crainte de la mort. Mais quoy? ceſte vie n'eſt ce pas vne mort? Ceſar paſſant par la ruë Latine lors qu'vn ſoldat des compagnies de ſa garde qui portoit vne longue & vieille barbe, l'euſt prié de le laiſſer mourir: Vis-tu, reſpondit il, encores? C'eſt ce qu'il faut reſpõdre à ceux à qui la mort porteroit ſoulagemẽt: As-tu peur de mourir? & quoy vis-tu encores? Mais (dit-il) ie veux viure. Car ie m'emploie à beaucoup de choſes honneſtes, c'eſt à mon grand regret que ie laiſ-

Nous courons tous les iours à la mort. Hiſtoire pour preuuer le paradoxe, qu'il vaut mieux ſe tuer que traiſner vne vie ſordide & ſeruile. car

La vie n'eſt qu'vne ſeruitude, ſi l'on n'a pas le courage de mourir. & Quand on a longuement pratique les voluptez, il ne doibt point eſtre grief de quitter le monde.

Comme il faut rẽbarrer ceux qui couurent la crainte

qu'ils ont de la mort, par le ſecours & ſeruice qu'ils pretendent faire au genre humain.

ſe les functions & les deuoirs de ma vie, deſquels ie m'acquitois encor fidelemẽt & habilement. Quoy ? ne ſçais tu pas que c'eſt vn debuoir de la vie, que mourir? tu n'oublies aucun deuoir, car le nombre des offices que tu dois accomplir n'eſtãt point certain, il eſt acheué. Il n'y a aucune vie qui ſoit courte. Car ſi tu la veux cõparer à la nature des choſes, celle de Neſtor ſeroit courte, & celle auſſi de Statilia, qui auoit commandé qu'on grauaſt ſur ſon tombeau qu'elle auoit veſcu quatre vingts dixneuf ans. Vois-tu comme ceſte pauure vieille ſe vantoit d'auoir longuement veſcu. Mais qui eut peu ſupporter ſa gloire, s'il luy fuſt aduenu de viure les cent ans entiers ? Il eſt de noſtre vie comme d'vne farce, il ne ſert de rien ſi elle a duré longuement, mais ſi elle a eſté ioüee. Il n'importe rien en quel lieu tu mettes fin à ta vie: meurs où tu voudras, penſe ſeulement à y mettre vne bonne fin.

La vie de l'hõme eſt touſiours aſſez lõgue.

&

Faut regarder non la duree, mais la bonne fin d'icelle.

EPISTRE LXXVIII.

Il parle d'vne longue maladie & defluctions de reumes qu'il auoit ſoufferte. Et les remedes que la viſite de ſes amis & le conſeil des medecins luy donnerent, leſquels il apprend à Lucilius pour guerir d'vn pareil mal qu'il auoit.

Le corps eſt ſouuent affligé de tant de maladies, qu'elles l'induiroyent à ſe donner la mort, ſi quelques reſpects & conſiderations ne l'en detenoyent.

IE porte plus impatiemment de te voir trauaillé de ces continuelles deſcentes de reumes, & de ces petites fieures, qui accompagnent volontiers les longues defluctions, qui ſe ſont deſia formees en couſtume: d'autant que i'ay experimenté ceſte maladie, de laquelle au commencement ie ne tenois aucun conte. Mon ieune aage pouuoit encor ſupporter ceſte violence, & ſe deffendre gaillardement contre les maladies. Mais en fin ie tombay ſoubs le faix, & fus reduit à ce point, que ie n'eſtois que goutieres. Apres ie deuins peu à peu ſi maigre & ſi extenué, qu'il me print vne ſoudaine enuie de me donner la mort. Toutesfois la vieilleſſe de mon pere, qui me portoit vne treſ-grande amitié, me retint. Car ie ne ſongeois pas tant auec quelle conſtance ie pourrois mourir, comme ie faiſois, s'il pourroit ſupporter vertueuſement le regret qu'il ſentiroit de ma mort. Pourquoy ie me commanday de viure encor. Car quelquefois, vouloir viure, c'eſt courageuſement fait. Ie te diray ce qui me conſola lors beaucoup, mais que ie t'aie premierement dit que les choſes où ie trouuois quelque repos, me ſeruirent de medecine. Les honneſtes plaiſirs nous tiennent lieu de remede, & tout ce qui peut reſiouyr l'eſprit, profite par meſme moyen au corps. Mes eſtudes me rendirent la ſanté. Ie confeſſe deuoir à la philoſophie que ie ſois reſſuſcité, que ie ſois reconualu. Ie luy dois la vie, & ne luy dois rien moins que cela. I'ay eſté aydé à recouurer ma ſanté par le moyen de mes amis, de leurs exhortations, de leurs veilles, & des propos qu'ils me tenoyent, deſquels i'eſtois fort conſolé. Il n'y a rien Lucilius, qui recree & qui alege plus vn malade que l'affection des amis. Il n'y a rien qui deſrobe tant le penſement & la crainte de la mort. Ie ne penſois pas mourir quãd ie les voyois ſuruiure à moy. Ie penſois, dis-ie, que ie viurois encor, nõ point auec eux, mais par leur moyen: Il me sẽbloit que ie ne perdois point l'eſprit, mais que ie le rendois entre leurs mains. Tout cela me donna courage de m'ayder, & de ſouffrir toute ſorte de tourmens. Ce ſeroit autrement vne choſe fort miſerable, apres que tu aurois perdu l'enuie de mourir, n'auoir pas deſir de viure. Retire toy donc à ces remedes, le medecin t'apprendra combien de temps tu doibs donner à te pourmener, & combien à tes exercices: Il t'enſeignera de ne ſuiure point vn repos

Il eſt loiſible de prolonger ſa vie par moiens honeſtes.

comme

Par honeſtes plaiſirs & recreations.

Par l'eſtude.

Par le moyen des amis.

Par des exercices & proumenoirs reglez.

pos auquel vne ſanté pareuſſe,s'addonne de lire tout haut,& d'exerciter tõ haleine quand le paſſage d'icelle & les poulmons ſe trouuẽt empeſchez,de te faire porter ſur l'eau,& ſecouër doucement ton eſtomach,de quelles viãdes tu deuras vſer, quand il ſera temps de reprendre le vin pour entretenir tes forces, & quand tu le deuras laiſſer pour vn tẽps,afin qu'il n'eſueille & n'irrite la toux.Mais quãt à moy, ie te veux cõmander cecy,qui te ſeruira de remede non ſeulement à ce mal,mais à toute la vie.Meſpriſe la mort:il n'y a rien de triſte ſi nous pouuons fuir la crainte de la mort.Entoutes ſortes de maladies ces trois choſes ſont faſcheuſes:la crainte de la mort,la douleur du corps,& l'intermiſſion des plaiſirs.I'ay aſſez parlé de la mort,& n'en diray rien plus que cecy:que ceſte crainte ne procede point des maladies. Elle procede de nature.Les maladies ont retardé la mort à pluſieurs, à qui ça eſté vn grãd biẽ de s'eſtreveus ſur le point de mourir.Tu mourras,nõ point parce que tu es malade,mais parce que tu vis. La mort t'attend encores apres que tu ſeras guery,apres que tu ſeras reconualu.Tu n'eſchapperas point à la mort, tu eſchaperas à la ſanté.Retournõs maintenant à l'incommodité propre à la maladie. Elle eſt accompagnee de grãds & cruels tourmens,mais les intermiſſions les rendent tolerables:car quand la douleur eſt en ſa plus grãde force,elle prend pluſtoſt fin.Aucun ne peut ſentir vne exceſſiue douleur pour long tẽps.Car la nature (qui nous ayme autant qu'il eſt poſſible)y a ſi ſagement pourueu,qu'elle a fait les douleurs ou tolerables ou fort courtes.Les plus grandes douleurs ſe ſentent aux parties du corps les plus maigres.Les nerfs,les ioinctures,& tous autres endroits minces & greſles,ſont cruellement tourmentez,quand les humeurs corrõpues ſe ſont encloſes en ces lieux eſtroits.Mais auſſi ces parties s'engourdiſſent biẽ toſt, & par vne douleur trop forte perdent le ſentiment de la douleur,ou parce que les eſprits empeſchez de pouuoir faire leur cours naturel,& changez en pis perdent la force qui les rend vigoureux,& qui nous pique,ou parce,qu'vne humeur corrõpue n'ayant plus de puiſſance de s'eſcouler,s'eſtouffe elle-meſmes,& oſte le ſentimẽt aux lieux qui en ſont trop remplis.C'eſt ainſi que la goute des pieds & des mains,& les douleurs qu'on ſent aux ioinctures & aux nerfs, s'appaiſent quand elles ont engourdi les parties qu'elles gehennoyent.C'eſt la premiere aigreur & pointe de ces douleurs qui tourmente,mais ceſte violence s'eſteind auec le temps,& la fin de la douleur,c'eſtd'eſtre du tout endormi.La douleur des dents,des yeux & des aureilles,eſt la plus aiguë qui ſoit,parce qu'elle naiſt dãs les plus eſtroites & petites parties du corps.Et certainement non pas moins que celle de la teſte : mais d'autant qu'elle eſt plus violente,d'autant pluſtoſt auſſi ſe change elle en fureur ou en ſtupidité.Il n'y a donc aucun autre ſoulagemẽt à ceſte douleur extreme,ſi n'eſt qu'il faut par neceſſité que tu ne la ſente plus,apres que tu l'auras par trop ſentie. Mais ce qui faſche plus les hõmes ignorãs durãt la douleur qu'ils ſentent au corps,procede de ce qu'ils n'ont pas accouſtumé de ſe cõtenter des biens de l'ame, & qu'ils ont trop d'amitié auec le corps.C'eſt pourquoy l'hõme ſage & vertueux retire ſon ame hors du corps,& conuerſe le plus ſouuẽt qu'il peut,auec ceſte diuine & meilleure partie,& ſeulement en tant qu'il luy eſt beſoing,auec l'autre, qui eſt fragile, & qui ne fait iamais que ſe plaindre.Mais c'eſt vne choſe faſcheuſe(diras-tu) de ſe voir priué des plaiſirs accouſtumez,de s'abſtenir des viandes, de ſouffrir la ſoif & la faim.Ie cõfeſſe que ſur la premiere abſtinence cela eſt faſcheux, mais peu à peu ceſte cupidité ſe refroidit,quand les choſes que nous deſirons ſe reglẽt,& ſe retrãchẽt d'elles meſmes.Il aduient de là,que l'eſtomach prend plus de patience,& que ceux qui mãgeoyẽt la viãde auec plus grand appetit,l'ont en haine. Les cupiditez & appetis meurẽt d'eux meſmes.Il n'y a point de regret à te paſſer d'vne choſe, de

Par bon regime. mais

Vn conſtant meſpris de la mort, eſt le ſouuerain remede & pour la vie & contre la mort.

Trois incommoditez es maladies.

Source de la crainte de la mort.

Nature par ſa benigne prouidence a fait les douleurs ou tolerables ou courtes.

Pourquoy les ignorants & vicieux ſe plaignent beaucoup en leursdouleurs.

Et le ſage non.

laquelle tu as perdu le deſir. En outre il n'y a douleur qui n'ait quelque intermiſ-
Moyen de les alleger. ſion,ou quelque remiſſiõ:dauantage on ſe peut garder des maux à venir, & s'oppoſer par remedes à ceux qui nous menaçent. Car il n'y a point de maladie qui n'ait quelque ſigne auant-coureur, meſmemẽt celuy qui retourne par couſtume. Tu porteras patiẽmentvne maladie,ſi tu meſpriſes l'extremité dõt elle te menaçe.
L'opinion les rẽd plus griefues qu'elles ne ſont. Ne rẽds point toy meſmes les maux plus griefs qu'ils ne ſont:& ne te charge point de plaintes.La douleur ſera plus legere & ſupportable ſi l'opiniõ n'y adiouſte rien. Au contraire ſi tu cõmences à t'exhorter,& dire courage,ce n'eſt riẽ ou bien peu: endurons,il paſſera bien toſt:Tu le rẽdras plus leger quãd tu penſeras qu'il le ſoit. Toutes choſes dependent de l'opinion:Non pas l'ambition ſeulemẽt, mais la fol-
Vn autre remede contre les douleurs, c'eſt d'oublier les paſſees, & toutes paroles plaintiues. le deſpence & l'auarice ſe meſure par elle.Noſtre douleur n'eſt qu'opiniõ. Vn hõme n'eſt non plus miſerable qu'il le penſe eſtre. Ie croy qu'il ſeroit bon d'oublier les plaintes des douleurs paſſees,& ces paroles. Iamais homme ne fut ſi mal,quels tourmens,quels maux ay-ie enduré?pasvn ne pẽſoit que i'en deuſſe releuer.Combien de fois eſt ce que mes amis m'õt tenu pour mort, cõbien de fois ay-ie eſté abandonné des medecins?Ceux qu'on eſtire ſur vn banc à la gehenne n'endurent point tãt de mal.Encor que cela ſoit vray,toutesfois il eſt deſia paſsé.Quel plaiſir ſens tu à te reſouuenir des douleurs paſſees,&te rẽdre derechef miſerable pour l'auoir eſté cy deuãt:ioint meſmement qu'il n'y a pas vn qui ne vueille faire ſon mal plus grãd,& qui ne mẽte à ſoi-meſme?Dauãtage c'eſt choſe fort agreable de racõ-
Chaſſer hors de nous la crainte du mal à venir. & ter le mal qui eſtpaſsé.C'eſt auſſi choſe naturelle ſe reſiouïr de la fin de ſa douleur. Il faut donc chaſſer hors de nous deux choſes,l'vne eſt la crainte du mal futur, & l'autre la ſouuenance de celuy qui eſt paſsé:ceſtuy-cy ne me touche deſia plus: & l'autre ne me touche pas encor. Mais quand il ſe trouuera en ces difficultez, il pourra dire,

3. Æneid. *Vn iour ie me plairay à m'en reſouuenir.*

Combattre courageuſement la douleur. Qu'il combatte donc de toutes les forces de ſon ame, il demeurera vaincu s'il ſe rend,il vaincra s'il s'eſuertue contre la douleur. Il en y a pluſieurs en ce temps qui font cela:ils appellent ſur eux la ruine à laquelle ils deuoyent reſiſter.Si tu veux te retirer du deſſous de ce qui te preſſe,qui te pend ſur la teſte,& qui te menace il te
A guiſe des lutteurs. ſuiura & cherra deſſus toy auec plus de peſãteur.Mais ſi tu luy fais teſte,ſi tu veux tenir ferme,tu le repouſſeras.Cõbiẽ de coups & de playes reçoyuẽt les luteurs ſur leviſage,& ſur tout le corps?toutesfois ils ſouffrent tous ces tourmẽs pour l'ambitiõ de la gloire,& endurẽt cela nõ ſeulemẽt parce qu'ils cõbattent,mais afin qu'ils
Surmõter tous trauaux. ſçachent bien cõbattre.L'exercitation meſmes & l'apprentiſſage eſt vnvray tourment.Taſchons donques auſſi à ſurmonter tous les trauaux,le prix & le loyer deſ-
Dont le prix ou ſalaire eſt grãd & digne. quels n'eſt point vne ſimple couronne,vne palme, ou vn trõpete qui cõmande à faire le ſilence pour ouyr publier la loüange de noſtre nõ, mais la vertu & la conſtance de l'ame,& vne tranquillité d'eſprit que nous acquerons pour iamais,ſi en quelque cõbat nous auons peu ſurmonter la fortune.Ie ſens vne cruelle douleur. Mais cõment ne la ſentirois-tu ſi tu ne la ſupportes ſinon cõme les femmes font? Tout ainſi que l'ennemi charge plus viuement ceux qui fuyent,pareillemẽt tous les malheurs que la fortune nous enuoye, chargent plus fort celuy qui perd courage & tourne le dos.Mais ceſte douleur eſt tropviolente.Et quoy?Ne sõmes nous cõſtans que pour ſouffrir les choſes legeres?qu'aymes-tu mieux, ou que la maladie ſoit longue,ou qu'elle ſoitviolente & courte?Si elle eſt longue,elle a des interm iſſiõs & des entredeux,elle dõne loiſir de ſe refaire,elle donne tẽps.Il faut en fin qu'elle quitte,& qu'elle s'en aille.Vne maladie courte &violente ſera l'vn ou l'autre:elle ſera bien toſt eſteinte, ou elle t'eſteindra. Et quelle difference faict on

qu'elle

qu'elle ne ſoit,ou que ie ne ſois point? veu qu'en l'vn & en l'autre la douleur prēd ſa fin.Il peut auſſi de beaucoup ſeruir de diuertir tes penſees à quelque autre choſe & de ne ſonger point à la douleur. Mets deuant tes yeux ce que tu as autrefois honnorablement & vertueuſement faict: diſcours en toy-meſmes les plus belles parties.Iette ta ſouuenance ſur ce que tu as grandemēt admiré,& que lors les plus conſtans,& ceux qui ont vaincu la douleur,ſe preſentent à ta penſee. Comme celuy qui tendoit ſa iambe pour ſe faire couper les varices,perſeuera de lire dans vn liure.Celuy pareillement qui ne perdit iamais le rire pendant que les bourreaux, s'eſmerueillans de cela,eſſayoient ſur luy toutes ſortes d'inſtrumēs de cruauté.Ne vaincra lon point par raiſon la douleur,qui a eſté vaincuë par rire? Dis maintenāt tout ce que tu voudras & des deſcentes de reumes, & de la violēce d'vne toux cōtinuelle, qui faict rendre vne partie des boyaux: & d'vne fieure qui cuit les entrailles,& de la ſoif,& des ioinctures des pieds & des mains que la douleur fait deſtordre & ſortir hors de leur place.La flamme,la gehenne,les lames ardātes, & ce qu'on met apres ſur les plaïes enflees pour renouueller la douleur,& la faire entrer plus profondemēt,eſt encor plus cruel.Et toutesfois il s'eſt veu qui a ſouffert tout cela ſans ſe plaindre. C'eſt peu que cela: Et qui n'a pas ſeulement prié qu'on ceſſaſt. C'eſt peu & qui n'a iamais voulu reſpondre. C'eſt peu, qui s'en eſt mis à rire,& de tout ſon cœur. Apres tout cela veux-tu te mocquer de la douleur?Mais la maladie,diras tu,ne permet que ie puiſſe riē faire. Elle m'empeſche en toutes mes fonctions. La maladie trauaille bien le corps, mais non point l'ame. C'eſt pourquoy elle arreſte bien les pieds d'vn coureur, & attache les mains d'vn cordonnier,& d'vn menuſier. Mais ſi tu as bien appris de te ſeruir de ton ame, tu admoneſteras,tu enſeigneras,tu eſcouteras,tu apprendras,tu demanderas, tu te reſouuiēdras.Et quoy? ne pēſes tu riē faire ſi tu es temperant en ta maladie?tu mōſtreras que la maladie ſe peut vaincre,au moins qu'elle ſe peut ſupporter. Croy moy, la vertu trouue encor lieu dās le lict meſmes.Les armes & la ſuite d'vn cāp ne portēt pas tous ſeuls teſmoignage d'vn cœur hardi & que la crainte ne peut dompter.Vn hōme ſe peut mōſtrer courageux & vaillāt en robbe.Tu as aſſez à quoy t'éployer, cōbats vaillāment cōtre ta maladie:ſi elle ne te cōtraint à rien faire, ſi elle ne gaigne rien deſſus toy, tu ſeruiras d'vn exemple ſignalé. O que la matiere de noſtre gloire eſtoit grande,ſi l'on nous fuſt venu regarder quand nous eſtions malades. Mais iette tes yeux ſur toy meſmes:donne toy loüange toy-meſme. Dauantage il y a deux ſortes de voluptez.La maladie empeſche les corporelles, mais elle ne les oſte point du tout, ains ſi tu en veux iuger à la verité, elles les incite. Il y a plus de plaiſir à boire quand on a ſoif:& la viande eſt plus agreable à celuy qui a faim. Tout ce qu'on trouue apres vne longue abſtinence, on le mange auec plus d'appetit.Mais quant aux autres voluptez de l'ame,qui ſont & plus grandes & plus aſſeurees,il n'y a medecin aucū qui les deffende aux malades & quicōq; les ſuit, & les ſçait biē cognoiſtre,il meſpriſe tous les allechemēs & flatteries des autres ſens. O qu'vn malade eſt malheureux!Et pourquoy?parce qu'il n'oſe pas trēper ſon vin auec de la neige:parce qu'il ne renouuelle point la froideur qu'il boit meſlee dans vne grande coupe par les morceaux de glace qu'on rōpt dedās:parce qu'on ne lui ouure point ſur le bord de ſa table les huiſtres peſchees dans le lac Lucrin: parce qu'il n'oit point à l'entour de ſa ſale, le bruit des cuiſiniers qui portent les foyers meſmes auec les viādes.Car la prodigalité & la folle deſpenſe a deſia trouué ceſte inuētiō,afin qu'aucune viāde ne ſe refroidiſſe,& que le ciel de la bouche deſia endurci,ne trouue riē qui ne ſoit biē chaud,la cuiſine ſuit le ſouper.O qu'vn malade eſt malheureux!Il ne māgera que ce qu'il pourra digerer, on ne mettra point deuāt luy vn ſanglier tout entier,qu'on renuoye comme viande groſſiere:on ne luy

Autre remede contre la douleur,n'y ſonger point. &

Nous rememorer les beaux exemples de conſtance.

Contre ceux qui excuſent leur oyſiueté par leur maladie.

Contre les voluptueux, qui s'affligent en leurs maladies,de ne pouuoir libremēt iouyr de leurs plaiſirs.

ſeruira point les poulpes des volailles(car on deſdaigne maintenãt de les voir entieres) aſſéblees dãs vn baſſin à part. Quel mal t'auiẽt-il de cela? Tu ſouperas cõme vn malade: Mais ce ſera pour ſouper vn iour en ſanté. Certainement nous endurerons facilement tout cela, & les boüillons, & l'eau chaude, & toutes ces autres choſes qui ſemblẽt eſtre inſupportables à ces perſonnes delicates, perdus en leurs folles deſpences, & qui ont l'ame plus malade que le corps. Oublions ſeulement l'horreur & la crainte de la mort. Or nous l'oublierõs ſi nous pouuons cognoiſtre quelles ſont les fins du mal, & du bien. Et par ce moyẽ finalemẽt nous ne ſentirõs aucũ ennuy de noſtre vie, ny aucune crainte de la mort. Car on ne peut iamais eſtre las & faſché de la vie, quand elle s'occupe apres tant de choſes ſi diuerſes, ſi hautes & ſi diuines. Il n'y a que le repos oyſif & pareſſeux qui la nous face hayr. La verité ne faſchera iamais celuy qui ſe pourmene par les ſecrets de la Nature. Il n'y a que la fauſſeté qui nous ſaoule. Au contraire ſi la mort vient, ſi elle nous appelle, encor bien que ce ſoit auant le temps, encor qu'elle nous retranche la moitié de la vie, il y a long temps que le fruit en a eſté auparauant cueilly. Il a deſia cogneu la plus grande partie de la nature, il ſçait auſſi que les choſes honneſtes n'aggrãdiſſent point pour auoir duré long tẽps. Ceux-là doyuẽt par neceſſité trouuer toute la vie courte, qui la meſurent à l'aune de leurs voluptez vaines, & qui par ce moyen ne prennent iamais fin. Recree toy auec tels & ſemblables penſemens: & iettant cependant les yeux ſur nos Epiſtres, quelque temps viendra, qui nous reioindra, & non raſſemblera, pour ſi petit qu'il ſoit: la ſcience d'en pouuoir bien vſer le rendra aſſez long. Car, comme dit Poſidonius, vn iour entre les hõmes ſçauans, dure plus que l'aage le plus long d'vn homme ignorant. Cependant retien cecy fermemẽt, il ne ſe faut point laiſſer vaincre aux aduerſitez, ny ſe fier aux proſperitez. Il faut auoir deuant les yeux le pouuoir ample de la fortune, comme ſi elle deuoit faire tout ce qu'elle pourroit. Ce qu'on a dés long temps preueu, aduient auec moins de faſcherie.

Pour biẽ contrelutter les frayeurs de la mort il faut cognoiſtre les fins du mal & du biẽ.

Le repos oyſif rend la vie odieuſe.

Le vertueux ne meurt iamais trop toſt.

EPISTRE LXXIX.

Il prie Lucilius de luy eſcrire ce qu'il a cogneu de Scylla, de Carybde, & du mont Ætna. Quelle ſera noſtre ame quand elle ſera montee au ciel: & qu'elle peut eſtre telle icy bas, ſi elle ſe deſcharge des vices.

Merueilles des gouffres Scylla & Charybde, & du Montgibel.

IE'Attens tes lettres, par leſquelles tu me dois faire ſçauoir que c'eſt que le voyage que tu as faict par toute la Sicile, t'aura mõſtré de nouueau, & ce que tu auras appris de plus certain de Carybde. Car ie ſçay que Scylla eſt vn eſcueil qui n'eſt point eſpouuãtable à ceux qui nauigent par là. Mais i'ay grãd deſir d'ẽtẽdre, ſi tout ce que les fables racõtẽt de Caribde eſt vray, & ſi d'auẽture tu l'as remarqué. Car c'eſt choſe digne d'eſtre remarquée. Rẽds nous certain ſi c'eſt d'vn ſeul vent, qu'elle engẽdre tant de gouffres: ou ſi c'eſt de tous coſtez, que la tẽpeſte la face eſmouuoir: & s'il eſt vray auſſi, que tout ce qui eſt englouti dãs ceſte mer par les tourbillõs, eſt emporté cacher ſous les flots par pluſieurs milles, & rẽdu puis apres ſur le bord du gouffre de Taormino. Si tu m'as vne fois eſcript entierement tout cela, i'oſeray bien te prier de me faire ceſt honneur de monter ſur le mont Ætna, lequel quelques vns ont opiniõ ſe conſumer, & ſe fondre peu à peu: parce qu'on ſouloit anciẽnement le mõſtrer de plus loing à ceux qui alloyent ſur mer. Cela peut aduenir, nõ pas que la hauteur de ceſte montagne s'abaiſſe, mais parce que le feu s'eſt eſuanouï, & qu'il en ſort maintenãt auec vne moindre abondance,

C'eſt auiourd'huy le Montgibel.

dance,& violẽce,& par la meſme raiſon que la fumee du iour eſt plus petite. Mais ny l'vn ny l'autre n'eſt incroyable, ny que la montagne, que le feu deuore continuellement, ne ſe diminuë, ny que le feu demeure touſiours auſſi grand. Car il n'eſt point de luy meſme, mais engendré en quelque gouffre ſous-terrain, il s'eſmeut, & s'allume, & ſe nourrit d'autre matiere,n'ayãt que le ſeul paſſage & la ſortie,par ceſte montagne & non point ſon aliment. Il y a en Lycie vn quartier de pays fort cogneu de tous, les habitans des enuirons l'appellent Hepheſtion où la terre eſt percee en pluſieurs lieux. Ceſt endroit eſt enuironné d'vn feu qui ne faict aucun mal à ce qui naiſt deſſus. Ceſte region eſt fort belle & verdoyante en herbages, que les flammes ne bruſlent iamais, ne faiſant ſeulement que reluyre d'vne clairté foible, & ſans force. Mais reſeruons cela pour nous en enquerir plus auant lors que tu m'auras eſcript cõbiẽ ſont eſloignez de la bouche & de l'ouuerture de ceſte mõtagne,les neiges que l'eſté meſmes ne peut fondre, tant elles ſont aſſeurees cõtre ce feu,qui leur eſt ſi voiſin. Il ne faut point que tu diſes, que ie ſois cauſe de te faire prendre ceſte peine: Car tu le ferois pour cõtenter ta fantaſie,encor que pas vn ne t'en priaſt,iuſqu'à tãt que tu deſcriues le mõt Ætna par tes vers, & que tu touches ce lieu tãt celebré par tous les poëtes. Car encor q̃ Virgile l'euſt amplement deſcrit, cela n'empeſcha pas Ouide,qu'il ne le traictaſt, & ce que ces deux là en auoyent eſcript, ne deſtourna pas Seuerus Cornelius.Dauãtage ce lieu s'eſt mõſtré heureux à tous: Et ceux qui en ont traité les premiers ne me ſemblẽt point auoir deſrobé ce qui s'en pouuoit dire. Ils en ont pluſtoſt ouuert le chemin. Mais il y a grãde differẽce de t'approcher d'vne matiere ia du tout deſpendue, ou d'vne qui ſoit bien appreſtee. Ceſte cy croiſt tous les iours,& ce qui eſt cy deuant inuenté, ne peut nuire à ceux, qui doiuent inuenter apres. En outre la condition du dernier venu, eſt meilleure. Il trouue les paroles toutes preſtes, leſquelles accouſtrees d'vne autre façõ,auront vn viſage tout nouueau, & il n'y iettera pas ſes mains cõme ſur vne choſe eſtrangere:car elles ſont publiques. Les Iuriſconſultes nient qu'vne choſe publique ſe puiſſe preſcrire: ou ie ne te cognois point, ou le mont Ætna te faict venir la ſaliue à la bouche.Tu as deſir d'eſcrire quelque grãd ſubiet pareil à ceux des anciens. Car ta modeſtie ne permet point que tu eſperes dauantage:laquelle eſt ſi grande en toy, que ie crois que tu arreſterois les forces de ton eſprit, s'il y auoit danger qu'il deuſt vaincre, tant tu portes de reuerence aux premiers. Entre autres choſes la ſageſſe a cela de bon: Aucun ne peut eſtre vaincu d'autruy,ſi ce n'eſt pendant qu'on monte. Mais, apres que tu y ſeras paruenu, tout eſt eſgal, & pareil. Elle ne peut iamais plut croiſtre, elle demeure en l'eſtat. Le ſoleil peut il rien adiouſter à ſa grandeur? & la Lune deuient elle plus grande, qu'elle n'a accouſtumé d'eſtre? Les mers ne croiſſent point, le ciel retient ſa meſme forme, & ſa meſme meſure. Les choſes qui ſont paruenues à leur iuſte grandeur, ne ſe peuuent hauſſer dauantage. Tous ceux qui ſeront ſages ils ſeront egaux & pareils: mais chacun d'eux ſera doüé de ſa propre vertu: l'vn ſera plus doux en ſon langage,l'autre parlera plus facilement:l'vn ſera plus prompt, & l'autre plus eloquent.Cela dont nous parlons, qui rend les perſonnes biẽ heureuſes, eſt eſgal à tous. Ie ne ſçay pas ſi ton mont Ætna ſe peut abiſmer, & ruiner dedans ſoy, ſi la force cõtinuelle des feux peut conſumer peu à peu le faiſte de ceſte mõtagne,qui ſe voyoit de ſi loing ſur la mer:Mais ni la flamme ni la ruine ne fera iamais tresbucher en bas la vertu. Ceſte maieſté ſeule ne ſe peut abaiſſer, ne peut s'aduãcer plus auant,ni reculer auſſi:ſa grãdeur eſt arreſtee, cõme celle des choſes celeſtes. Mettõs peine de nous preſenter à elle:nous auõs faict deſia beaucoup de beſongne, & toutesfois nõ pas beaucoup, ſi ie veux dire la verité.Car ce n'eſt pas bonté, d'eſtre meilleur que les plus meſchãs. Qui ſe voudroit glorifier d'auoir des

Merueilleuſe montagne en Lycie.

Iugement de Seneque touchant la ſuffiſacce de Lucilius.

Lequel il taſche à perſuader à deſcrire en vers les ſingularitez du Mont gibel, puis

Prend occaſiõ d'entrer en vn autre diſcours que ce qui rẽd les hõmes heureux, eſt eſgal en tous.

Les plus fermes choſes du mõde periſſent mais la vertu ne tresbuchera iamais.

Eſtat de l'ame deliuree du corps.

yeux, qui peuuent regarder le iour, quand le ſoleil leur luit à trauers des broüillards? encore qu'il ſe contente cependãt de n'eſtre point du tout en tenebres: toutesfois il ne iouït point encor du bien de la clairté. Noſtre ame aura dequoy s'eſiouyr en elle meſme, apres qu'eſtant ſortie hors des tenebres où elle eſt maintenant plongee, elle aura veu les choſes claires, non point à demy veüe, mais apres qu'elle aura veu la clairté du iour tout entier, & qu'eſtant retournee dans ſon ciel, elle aura repris la place qu'elle euſt par la condition de ſa naiſſance. Sa premiere origine la rappelle là haut. Elle y ſera auãt qu'elle ſoit deliuree de ceſte priſon, dés auſſi toſt qu'elle aura deſchargé ſes vices, & que deuenue pure, & legere, elle ſera eſleuee à la contẽplation des choſes diuines. C'eſt ce qu'il nous faut faire, Lucilius mon cher amy: c'eſt là où nous deuõs aller de toute noſtre ardeur, encor que peu de perſonnes le ſçachẽt, & que pas vn ne le voye. La gloire eſt l'ombre de la vertu:

Les hommes vertueux remportẽt toſt ou tard la gloire de leurs merites & l'enuie ne peut preualoir à l'encontre.

elle ſuiura les hõmes en d'eſpit d'eux. Mais tout ainſi q̃ l'ombre va quelquefois deuant & quelquesfois elle ſuit, & vient par derriere: pareillement la gloire eſt quelquefois deuant nous, & permet que nous la voyõs, quelquefois elle vient apres & ſe rend plus grande, dautant qu'elle vient plus tard, quand l'enuie s'eſt du tout retiree. Combien de tẽps veſquit Democritus, qu'on l'eſtimoit furieux? A grande peine Socrates a peu auoir reputation. Cõbien de temps fut Rome à cognoiſtre Caton? elle le chaſſa & ne le cogneut, que lors qu'elle le perdit. L'innocence, & la vertu de Rutilius ſeroit cachee, ſi on ne luy euſt faict iniuſtice: mais quand il fut offenſé, c'eſt lors qu'il reluiſit plus: rendit il pas graces à ſa fortune, & ne fut il pas bien aiſe de ſon banniſſement? ie parle de ceux que la fortune a rendu illuſtres, en les voulant accabler. Cõbien en void on deſquels le trauail & les œuures ne ſont venus en cognoiſſance qu'apres eux? Cõbien en void on que la gloire ne les a pas fauoriſé durant leur vie, ains les va arracher du tombeau? Tu vois cõbien Epicure eſt admiré non ſeulement des plus doctes, mais encor du vulgaire ignorant. Il fut incogneu dans la ville d'Athenes, où il veſquit touſiours caché. C'eſt pourquoy ayant long temps ſurveſcu à ſon Metrodorus, apres auoir dans vne ſienne Epiſtre parlé auec vne ſouuenance agreable de l'amitié qui reſtoit encor entre eux deux, il dit à la fin, qu'entre tant de biens que Metrodorus & luy auoyent eus en leur vie, il ne leur eſtoit aduenu aucun dommage de ce que la Grece tant renommee ne les auoit point ſeulement cogneus: voire que plus eſt, qu'elle n'auoit iamais ouy parler d'eux. Mais cela a il peu empeſcher qu'apres ſa mort on ne l'ayt trouué? L'opinion qu'on a eu de luy, n'a elle pas ſurpaſſé tous les autres? Metrodorus auſſi en quelqu'autre ſienne Epiſtre confeſſe que luy & Epicure n'auoyent pas eu grande reputation: Mais qu'apres ſa mort & celle d'Epicure ils deuoyent auoir vn grand renom, qui leur eſtoit ia tout appreſté, & à tous ceux auſſi qui voudroyẽt ſuiure le chemin qu'ils auoyẽt tenu. Aucune vertu ne demeure iamais cachee: voire ce n'eſt point ſon dõmage de l'auoir eſté. Il viendra vn iour, qui la mettra en lumiere, apres que la malice de ſon ſiecle l'aura quelque temps tenuë couuerte & ſerree. Celuy eſt nay au profit de peu de perſonnes, qui ne pẽſe qu'au peuple de ſon aage. Pluſieurs milliaſſes d'annees & de peuples viẽdrõt apres nous. C'eſt à ceux là qu'il te faut regarder: encor que l'enuie ayt fermé la bouche à tous ceux qui viuoyẽt auec toy, il en naiſtra d'autres, qui feront iugement ſans hayne, & ſans faueur: & ſi la vertu doit receuoir quelque recompẽſe par la gloire, elle ne la perdra pas. Nous ne ſentirons point les propos que la poſterité tiendra de nous, ſi eſt ce qu'elle nous honorera, & parlera ſouuent de nous, encor que nous ne le ſentiõs pas. Il n'y a aucun que la vertu n'ayt recogneu, & durãt ſa vie, & apres ſa mort, pourueu qu'il l'ait ſuiuie ſainctemẽt & d'vne bõne foy, pourueu qu'il ne ſe ſoit feint, & deſguiſé: & s'il a touſiours eſté ſemblable à ſoy: Fuſt ce qu'on l'aduertiſt

Exemples en Democrite. En Socrates. En Caton. En Rutilius.

En Epicure.

En Metrodorus.

La vertu ne ſe peut cacher que pour vn temps, pour ſe manifeſter en ſuite à iamais.

Elle ne fruſtre iamais perſonne de ſa louange.

tiſt auparauant, ou qu'on le priſt au deſpourueu, & ſans y penſer. La ſimulation ne profite de rien, vn viſage feinct & fardé legerement par dehors, ne deçoit que bien peu de perſonnes. La verité de quelque coſté qu'on la tourne, eſt touſiours vne. Ce qui trompe n'a point de fermeté. Le menſonge eſt fort mince, tu y verras à trauers, ſi tu le regardes de bien pres.

EPISTRE LXXX.

Il reprend ceux qui s'addonnent ſi fort aux exercices du corps qu'ils oublient ceux de l'eſprit.

Que l'homme de ſoy meſme peut rendre ſon ame meilleure: & acquerir ſa liberté.

IE ſuis auiourd'huy tout à moy, nõ pas tant parce que ie me ſois moy meſme procuré ce bien, que par ce que le ieu du balõ a tiré tous ces faſcheux qui me venoyent importuner. Pas vn n'entre dans ma maiſon, pas vn ne vient deſtourner ma penſee, laquelle ſous ceſte aſſeurance chemine plus hardiment. On n'a guere ſouuent heurté comme de couſtume à mon huis: il ne faudra point tenir le portier touſiours leué. Il me ſera permis d'aller ſeul, cõme il eſt plus neceſſaire à celuy qui va de ſoy meſmes, & qui ſuit le chemin qu'il s'eſt traſſé. Et quoy? ie ne ſuy donc pas les anciens? ſi fais: mais ie pren bien ceſte authorité d'inuenter quelque choſe, & de la changer, ou d'en laiſſer. Ie ne m'aſſeruis point à ce qu'ils diſent. Mais i'y conſens. I'ay dit toutesfois vne grande parole, encor que i'euſſe promis de me taire, & de le tenir ſecret, ſi on ne me l'euſt demandé. Mais voicy vne grande crierie qui ſort du Theatre, où l'on s'exerce à la courſe, lequel toutesfois ne me peut arracher hors de moy, mais pluſtoſt me tranſporte à penſer aux combats qui s'y font. Ie penſe en moy meſme, combien d'hommes exercent le corps, & combien il en y a peu, qui exercent l'eſprit: Combien eſt grand le nombre des perſonnes, qui courent à vn ſpectacle vain, & de peu de profit, & la grande ſolitude qui eſt au pres des bonnes arts: & cõbien ont l'ame foible ceux deſquels nous admirons la force des bras & des eſpaules. Mais ſur tout, ie penſe en moy meſme, ſi quelqu'vn peut auec l'exercice endurcir tellement le corps à ceſte patiẽce que d'endurer les coups de poings, & de pieds, que pluſieurs luy dõnent: & tout trempé de ſon ſang, ſouffrir vn ſoleil treſardant ſur vne treſchaude pouſſiere, tout le long d'vn iour: pourquoy ne pourroit il auſſi plus facilement rẽforcer ſon ame, pour ſouſtenir les coups de la fortune d'vn cœur inuincible, afin que quand il ſera porté par terre, & foulé aux pieds, il ſe puiſſe encor releuer. Car quant au corps, il a beſoin de beaucoup de choſes, pour deuenir fort. Mais l'ame croiſt d'elle meſmes: elle ſe nourrit & s'exerce elle meſmes: Le corps a beſoin de mãger beaucoup, de boire beaucoup, d'eſtre oint de force huile, & d'vn lõg exercice. Mais la vertu viendra ſans aucũ appareil, & ſans aucune deſpẽſe. Tout ce qui te peut rendre bon, eſt auec toy: dequoy as tu beſoin pour eſtre homme de bien? de la volonté ſeule. Et que pourrois tu vouloir mieux, que de t'arracher de ceſte ſeruitude, qui tyranniſe tout le monde, & de laquelle les eſclaues meſmes, de la plus miſerable condition, & nais entre ces ordures là, eſſayent de ſe deſpoüiller. Ils racheptent leur liberté auec l'argent qu'ils ont peu eſpargner en ne mangeant point la moitié de leur ſaoul. Ne taſcheras tu pas, à quelque prix que ce ſoit, de paruenir à ceſte liberté, toy qui penſes eſtre nay libre? Pourquoy iettes tu les yeux ſur tes coffres? elle ne ſe peut achepter par argent. Ce ſeroit en vain qu'on mettroit

Inuectiue cõtre ceux qui s'apliquẽt tellement aux exercices du corps, & ſe repaiſſent les yeux à des ſpectacles friuoles, qu'ils en negligent leur principale partie, & renforçants leurs corps laiſſent affoiblir leur ame à faute d'inſtruction. veu que

La force du corps ne contrequarre pas les aſſauts de fortune, mais bien la vertu de l'eſprit. & que

Pour eſtre hõme de bien, il ne faut que la ſeule volonté. Or

La meilleure volonté, c'eſt de s'affrãchir. &

troit dans vn cõtract le nõ d'vne liberté, laquelle ny ceux qui l'acheptent, ny ceux qui la vendent, ne peuuent auoir. Il faut que toy meſmes te donnes ce bien là, il faut que tu le demandes à toy meſme. Deliure toy auant toute œuure de la crainte de la mort, car c'eſt elle la premiere qui nous a mis ſous le ioug: & apres de la crainte de pauureté. Si tu veux ſçauoir combien il y a peu de mal en elle: fay comparaiſon du viſage des pauures, & de celuy des riches. Le pauure rit plus ſouuent & plus aſſeureement que le riche. Les ſoucis ne peuuent eſtre en repos. Et s'il ſuruient quelque faſcherie au pauure, elle paſſe viſtement, comme vne legere nuee. Mais la ioye de ceux qu'on appelle riches, eſt feincte: ou c'eſt vne triſteſſe faſcheuſe, & pleine d'apoſtume, & d'autant plus peſante, qu'ils n'oſent deſcouurir ouuertement leurs miſeres. Mais parmy les ennuis qui leur rongent le cœur, il leur eſt force de feindre d'eſtre contens. Il faut que ie me ſerue fort ſouuent de ceſt exemple: La farce de la vie humaine, qui nous aſſigne tel perſonnage qui luy plaiſt pour le mal ioüer, ne peut eſtre plus viuement exprimee. Celuy qui ſuperbe ſe pourmeine ſur vn eſchafaut, & pouſſant ſa penſee en auant, dict ainſi.

Le premier poinct de liberté c'eſt le meſpris de la mort: puis celuy.

Des richeſſes & biens de ce monde.

Embleme des riches malcõtens, comparez à des comedies.

Ie commande à la Grece, & depuis l'Helleſpont.
Les Royaumes puiſſans, & les terres qui ſont
Iuſqu'à la mer qui bat les riues d'Ionie,
Pelops me les laiſſa:

C'eſt vn eſclaue: il gaigne cinq boiſſeaux de bled, & douze ſouls & demy. Et ceſt autre qui fait tant l'orgueilleux & le braue, & qui tout bouffi d'vne confiance de ſes forces tient ce langage:

Si tu ne vis en paix, Menelas inhumain,
Ie te feray mourir bien toſt de ceſte main.

Il ne gagne que ſa pitance ordinaire, & dort dans vne pauure chambre loüee. Tu en peux dire autant de tous ces mignons delicats, qui ſont pẽdus en l'air, dans vne lictiere portee plus haut que la teſte des hõmes, & deſſus la troupe du peuple. La felicité de ces gens là eſt maſquee. Tu te mocqueras d'eux ſi tu les deſpoüilles. Quand tu veux achepter vn cheual, tu lu y fais oſter la ſelle, tu fais deſpoüiller le veſtement à vn eſclaue qu'on vend, afin qu'aucune imperfection ne ſoit cachee: Voudrois tu mettre à prix vn homme enueloppé? Les reuendeurs couurent par quelque artifice ce qui pourroit deſplaire. C'eſt pourquoy vn bel accouſtrement eſt ſuſpect à celuy qui veut achepter vn eſclaue. Si tu voyois vn bras ou vn genoüil bandé, tu commanderois qu'on te le monſtraſt nud, & tout le corps deſcouuert. Vois tu ce Roy de la Scythie & de la Sarmatie paré de ce riche accouſtrement de teſte? Si tu le veux priſer ce qu'il vaut, & cognoiſtre entierement quel il eſt, oſte luy ſon manteau Royal. O le grand mal qui ſe cache là deſſous! Mais pourquoy parle ie des autres? ſi tu te veux eſtimer, & priſer au vray, mets à part ton argent, ta maiſon, & ta dignité: & conſidere bien quel tu es au dedans. Car tu crois maintenant quel tu es, par ce que les autres t'en diſent.

Notable aduertiſſement.

EPISTRE LXXXI.

Ceſte Epiſtre contient vn abregé preſque de tout le traicté des bien-faicts, & monſtre que les ingrats ne nous doiuent point faire perdre la volonté de donner des bien-faicts: & comme il faut eſtre recognoiſſant.

TV te plainds d'eſtre tombé entre les mains d'vn ingrat, ſi c'eſt maintenant la premiere fois, rends grace à la fortune, ou à ta diligence. Combien que la diligence ne puiſſe de rien ſeruir en ceſt endroit, que te rendre plus mauuais & plus difficile. Car ſi tu veux fuir à ceſt inconuenient, tu ne feras iamais plaiſir, & penſant garder qu'ils ne ſe perdent entre les mains d'autruy, ils ſe perdront entre les tiennes. Il vaut mieux qu'ils ne ſoyent point recogneus, que s'ils ne s'en donnoyent point. Apres vne pauure moiſſon, encor faut il tourner ſemer: Souuent ce qui s'eſtoit perdu par vne longue infertilité d'vne mauuaiſe terre, ſe recouure par l'abõdance d'vne ſeule annee. Pour en trouuer quelqu'vn qui fuſt recognoiſſant, tu ne dois pas regreter d'en auoir trouué quelques vns qui fuſſent ingrats. Il n'y a pas vn qui ait la main ſi aſſeuree à donner des bien-faicts, qu'il ne ſe trõpe bien ſouuent. Il faut qu'ils faillẽt quelque fois pour deuenir plus aſſeurez. Apres auoir faict naufrage, on ſe remet encor ſur mer. Et l'vſurier ne ſe retient point de preſter, pour auoir rrouué vn banqueroutier. Noſtre vie ſeroit bien toſt perdue dans l'oiſiueté & dans la pareſſe, s'il faloit incontinent quitter tout ce qui nous faſche. Mais il faut que cela meſmes te rende plus bening, & plus patiẽt. Car ſi tu veux qu'vne choſe, dont l'euenement eſt incertain, ſuccede bien, il eſt beſoin de l'eſſayer pluſieurs fois. Mais nous auons amplemẽt parlé de cela aux liures que nous auõs eſcript des bien-faicts. Il me ſemble qu'il vaut mieux diſputer d'vn autre poinct que i'eſtime n'auoir eſté aſſez diſcouru: à ſçauoir, ſi celuy qui nous a faict vn plaiſir, & nous a puis apres offenſé, a cõpenſé ſon bienfaict, & ſi nous demeurõs quittes enuers luy: & ſi tu veux y adiouſter encor cecy, qui nous a depuis porté beaucoup plus de dõmage, qu'il n'auoit faict de profit. Si tu attends vne ſeuere ſentence d'vn iuge, qui voudra ſuiure la rigueur du droict, il les relaxera reſpectiuement. Il dira, encor que l'iniure ſoit plus grande, toutesfois il faut donner au bien-faict, ce que l'iniure peſoit plus. Il a porté plus de dõmage: mais c'eſt luy qui auoit tout premier profité. Et par ainſi il faut auoir eſgard au temps. Au reſte c'eſt choſe ſi claire, qu'il n'en faut point donner d'aduertiſſement, qu'il eſt beſoin de ſçauoir cõbien on a faict plaiſir de bon cœur, & auec quel regret on a offenſé. Car les bien faicts & les iniures ſe meſurent par la volõté. Ie ne voulois point faire ce plaiſir: mais i'ay eſté vaincu par honte, par l'inſtante pourſuite d'vn importun, ou par quelque eſperance. Nous ſommes redeuables de toutes choſes de pareille volonté à celle, qu'on a en donnant. On ne doit point regarder ſi vn bienfaict eſt grand, mais de quelle affection il procede. Reiettons maintenant toutes cõiectures. Cecy a eſté vn biẽ-faict: & ce qui a eſté depuis fait par deſſus la meſure de ce biẽ-faict, eſt vne iniure. Vn hõme de bien fera tellement ſon conte, qu'il ſe trõpera luy meſmes. Il adiouſtera au biẽ-faict, & oſtera de l'iniure. Mais vn autre, qui iugera plus gracieuſemẽt cõme ie voudrois faire, oubliera l'offẽce & ſe ſouuiẽdra du plaiſir. Certainemẽt c'eſt vn deuoir de iuſtice (dis ie) de rẽdre à vn chacũ ce qui luy appartiẽt, au bien faict la recognoiſſance, & à l'iniure le reuange, ou pour le moins vn mauuais gré. Cela ſeroit biẽ vray quãd vn auroit faict l'offence, & vn autre le plaiſir, parce que ſi c'eſt vne meſme perſõne, la force de l'iniure eſt eſtainte par

L'ingratitude ne nous doit empeſcher de bien faire à autruy. Remedes cõtre l'indignation qui prouient à cauſe d'ingratitude.

Queſtion notable touchãt la compenſation de l'iniure & du bienfaict.

Premiere reſponſe.

Les plaiſirs & les ouurages ſe meſurent ſelon la volonte.

Autre reſpõſe.

te par le bien-faict. Car ſi nous deuons remettre l'offence à celuy, à qui nous n'auons iamais faict plaiſir, nous luy deuons encor plus volontiers pardonner, s'il nous offenſe apres nous auoir donné quelque bien faict, ie ne les mets point à meſmes prix, i'eſtime plus le bien-faict, que ie ne fais l'iniure. Tout le monde ne ſçait pas, cõme il faut recognoiſtre vn bien-faict. Il eſt en la puiſſance d'vn ignorant, d'vn ruſtique, d'vn homme de baſſe condition, de rendre vn bien-faict & le recompenſer, & meſme bien toſt apres qu'il l'a receu: mais il ne ſçait pas de combien il eſt redeuable. C'eſt le ſage ſeul, qui a cognoiſſance combien il doit priſer les choſes. Car le fol, de qui ie parlois maintenant encor qu'il ait la volonté bonne ou il rendra moins qu'il ne doit, ou il ne le fera pas en temps & en lieu deu, il reſpand, & iette mal à propos ce qu'il faut recognoiſtre. Il y a vne proprieté de mots en aucunes choſes, & vne couſtume du vieux langage admirable, qui ſignifie par des marques tres expreſſes, pleines de grande efficace, & nous apprend noſtre deuoir, & comme nous deuons nous porter en quelques affaires. Nous auons donc accouſtumé de parler ainſi: Ceſt homme a referé, c'eſt à dire recogneu la grace d'vn bien-faict à vn tel. Car referer c'eſt raporter de ſoy meſmes, & de bon gré, ce que tu dois. Nous ne diſons pas, il a rendu la grace. Car ceux à qui on redemande, rendent, comme ceux auſſi qui le font en d'eſpit deux, ou quand il leur plaiſt, ou par le moyen d'vne autre perſonne. Nous ne diſons point, il a remis le bien-faict, ou il l'a payé, car les paroles, qui ſont propres pour s'aquiter d'vn argent preſté, ne me plaiſent point en ce ſubiect. Referer, c'eſt à dire aller recognoiſtre, c'eſt porter à celuy, de qui tu as pris. Ce mot ſignifie vne recognoiſſance volontaire. Celuy qui a referé, c'eſt à dire recogneu, s'eſt appellé, & ſommé luy meſmes. Le ſage examinera toutes choſes par ſa raiſon, combien il a pris, de qui, en quel temps, & de quelle façon: C'eſt pourquoy nous nions qu'aucun puiſſe recognoiſtre vn bien-faict que le ſage. Non plus qu'autre, que le ſage le ſçache donner. Le ſage, dis-ie, qui eſt plus aiſe de donner qu'vn autre de receuoir. Quelqu'vn mettra cecy au nombre des choſes qui ſemblent eſtre contre la commune opinion, que les Grecs appellent paradoxes, & dira: il n'y a donc pas vn qui ſçache recognoiſtre vn bien-faict, que le ſage? & par conſequent dõc aucun autre ne ſçaura rendre à ſon creancier ce qu'il doit, ou quand il achepte quelque choſe, payer le prix au vendeur? Mais afin que ceſte enuie ne tõbe pas ſur moy, ie veux bien que tu ſçaches qu'Epicurus en dit autant. Metrodorus dit auſſi, qu'il n'y a que le ſage, qui ſçache recognoiſtre vn biẽ-faict. Le meſme Metrodorus s'eſmerueille auſſi, quand nous diſons, il n'y a que le ſage qui ſçache faire l'amour, & qui ſçache eſtre amy. Et toutesfois rendre vn plaiſir c'eſt vne partie de l'amour & de l'amitié, ou, à mieux dire, c'eſt vne choſe plus commune & plus vulgaire, & que pluſieurs ſçauent mieux, que non pas vne vraye amitié. Dauantage il s'eſmerueille encor quand nous diſons qu'il n'y a point de foy, ſinon qu'en l'homme ſage, comme s'il n'en diſoit pas autant que nous. Penſerois tu qu'vn homme euſt foy, s'il ne ſçauoit recognoiſtre vn bien-faict? qu'ils ceſſent donc de parler mal de nous, comme ſi nous mettions en auãt des choſes incroyables: & qu'ils ſçachent que l'honneſteté loge dans l'ame du ſage, & que le vulgaire n'a que l'image, & la ſemblance des choſes honneſtes. Bref aucun ne ſçait rendre la grace d'vn bien faict, que le ſage. Que le fol toutesfois le recognoiſſe, comme il l'entend, & comme il pourra: & que la ſcience luy defaille pluſtoſt que le vouloir. La volonté ne ſe peut apprendre. Le ſage peſera toutes choſes par ſa raiſon. Le bien-faict ſe rend plus grand, ou plus petit, encor que ce ne ſoit qu'vne meſme choſe, par le temps, par le lieu, & par la cauſe. Fort ſouuent des richeſſes

Le ſage ſeul eſt capable d'eualuer les choſes. &

La proprieté de ces mots *gratiam referre gratiã redderе* ne ſe peut bõnement exprimer par des mots Frãçois.

Nul autre que luy ne ſçauroit recognoiſtre vn bien-faict.

Ce qu'il preuue par le teſmoignage d'Epicure.

Par la conſideratiõ de la prudence du ſage.

bien

biẽ grãdes,iettees dans vne maiſon,n'ont peu faire tant de biẽ qu'õ fait dix eſcus dõnez bien à propos. Car il y a grãd difference,ſi tu as dõné,ou ſi tu as ſecouru,& ſi par ta liberalité il a eſté cõſerué,ou aggrãdy. Ce qu'õ dõne eſt ſouuẽt fort petit, mais le bien qui s'en enſuit eſt grand. Quelle difference penſes tu qu'il y a,ou que quelqu'vn ait repris ce qu'il auoit donné,ou qu'il ait receu vn bien-faict d'vn autre,pour le donner: Mais pour ne retourner ſur ce que nous auons aſſez ſoigneuſement recherché,quand vn homme de bien voudra entrer en cõparaiſon du bien-faict,& de l'iniure,il fera iugement de ce qu'il trouuera plus equitable: mais il doit plus fauoriſer le bien-fait,il panchera plus de ce coſté là. Or la conſideratiõ qu'on doit auoir des perſonnes,ſert de beaucoup en ces affaires. Tu m'as fait vn plaiſir, en la perſonne de mon eſclaue,mais tu as offencé mon pere. Tu m'as ſauué mon fils,mais tu m'as rauy mon pere. Il pourſuiura encor par le menu toutes les circonſtances,qui peuuent venir en comparaiſon: & ſi ce qu'il s'en faut eſt fort petit: il le diſſimulera. Mais s'il eſt grand,& qu'il ſe puiſſe pardonner ſans faire tort à la pieté,ou à la foy,il le remettra: c'eſt à dire ſi l'iniure eſt toute faite à luy. En sõme voicy la fin de ceſt affaire,il ſera facile,& gracieux en ceſte compenſation, il ſouffrira qu'il en ſoit mis plus ſur ſon conte,& ne payera iamais vn bien faict par vne iniure,que ce ne ſoit auec vne grande contrainte: il inclinera touſiours en ceſte partie, il pendra de ce coſté-là, de ſe ſentir redeuable du bien-faict,& d'auoir la volonté de le recognoiſtre. Car celuy ſe trompe, qui prend plus de plaiſir à receuoir vn bien-fait,qu'à le rendre. Et d'autant que celuy qui paye vn debte,eſt plus ioyeux, que celuy qui emprunte, d'autant plus auſſi doibt eſtre content celuy qui ſe deſcharge d'vn grand debte,en rendant le bien-fait qu'il auoit receu, que ceſt autre, qui s'oblige en le receuant. Car les ingrats ſe trompẽt encor en cela, qu'ils payent bien à leur creancier ce qu'ils luy doiuẽt,& quelque choſe encor par deſſus le ſort principal,& penſent toutesfois que l'vſage des bien faits ſoit gratuit. Mais au contraire ils croiſſent par la lõgue demeure,& en faut apres d'autãt plus rendre,qu'on à plus longuement retardé: celuy eſt ingrat,qui rend le bien-faict ſans vſure. C'eſt pourquoy il faudra auoir eſgard à ceſte longueur,quand on fera le conte de la recepte,& de la miſe. Il faut faire tout ce que nous pourrons pour nous mõſtrer fort recognoiſſant. Car ce biẽ eſt vrayement à nous,non point cõme la iuſtice,laquelle ainſi que le vulgaire croit,touche le profit d'autruy,la plus grande partie de laquelle reuient dedans ſoy. Iamais aucun ne profite à autruy,qu'il ne profite à ſoy-meſme. Ie ne le dis point auec l'intentiõ de laquelle celuy qui a eſté ſecouru, voudroit ſecourir,& que celuy qui a eſté deffendu, voudroit deffendre, parce qu'vn bon exẽple retourne ſur celuy qui le donne: cõme auſſi les mauuais exẽples tombent en fin ſur leur auteur,& comme ceux qui ſouffrent quelque iniure,qu'ils ont enſeigné en la faiſant, leur pouuoir eſtre faicte, ne trouuent aucun qui ait pitié d'eux: Mais parce que le loyer des vertus giſt en elles-meſmes: Car on ne les exerce point pour en auoir recompenſe: Le guerdon d'vne choſe bien faicte,c'eſt de l'auoir faicte. Ie ſuis recognoiſſant: mais ce n'eſt point afin que celui à qui i'ay fait plaiſir,conuié par mon exẽple,m'en face plus volontiers vn autre,mais afin que ie face vne choſe, qui eſt treſbelle & tres-agreable. Ie ſuis recognoiſſant,non point par-ce qu'il me doyue porter profit, mais par ce que cela contente mon eſprit. Et afin que tu ſçaches que ce que ie dis eſt vray: ſi ie n'ay moyen de recognoiſtre vn bien-faict,ſinon qu'en me monſtrant ingrat, ſi ie ne le puis rendre ſinon que ſoubs vn pretexte de faire iniure,ie doibs de tres-bon cœur ſuiure ce conſeil, encor que ie ſois en danger d'eſtre noté d'infamie. Il me ſemble qu'il n'y a pas vn, qui priſe plus la vertu, pas-vn qui ſoit plus deuotieux enuers elle, que celuy qui

Reſolution de la queſtion ſuſdite.

Iuſques où le ſage peut remettre vne iniure.

Imprudence des ingrats, qui ne font aucune recognoiſſance d'vn bien-fait.

Dont la nature eſt, que la meilleure part d'iceluy reuiẽt au bien-faicteur.

Quel eſt le loyer des vertus & Qui ſont ceux qui aiment les patients.

a voulu perdre la reputation d'eſtre hõme de bien, pour ne perdre pas ſa cõſcience. C'eſt pourquoy (comme i'ay dit) tu fais plus de bien à toy-meſme, quand tu rends le bien-faict, que tu n'en fais à autrui. Car il ne luy aduient qu'vne choſe ordinaire & cõmune, de recouurer ce qu'il auoit donné, & à toy vn grand contentement, & qui procede de l'eſtat bien-heureux de l'ame, d'auoir recogneu vn bienfaict. Car ſi la mauuaiſtié rend l'hõme miſerable, & la vertu bien-heureux, & que ce ſoit vertu d'eſtre recognoiſsãt, tu as rẽdu vne choſe vſitee, & as acquiſe vne autre, qui eſt ineſtimable, ſçauoir eſt la conſcience d'auoir eſté recognoiſsãt, qui ne viẽt iamais que dãs vne ame diuine & bien-heureuſe. Au cõtraire, vn malheur extreme trauaille la penſee d'vn ingrat. Pas-vn n'eſt ingrat, qui ne ſoit miſerable, ie ne luy donne pas de terme, il l'eſt à meſme inſtant. Fuyõs donques à eſtre ingrats, non point pour le bien d'autruy, mais pour l'amour de nous-meſmes. La moindre partie de la meſchanceté, & ce qui eſt le moins à craindre, tombe ſur autruy. Mais ce qui eſt le pire, & (ſi ie dois parler ainſi) ce qui eſt le plus eſpais demeure auec luy, & tourmente ſon poſſeſſeur. Comme noſtre Attalus auoit accouſtumé de dire la mauuaiſtié boit la plus grande part de ſon poiſon. Le venin que les ſerpẽs iettent dehors, pour endommager autruy, & qu'ils gardent dedans ſans qu'il leur nuiſe, n'eſt pas ſemblable à ceſtuy-cy. Car ce poiſon eſt pernicieux à ceux qui le nourriſſent. L'ingrat ſe tourmente, il deuient maigre, il a en haine ce qu'on luy a donné, par-ce qu'il le faut rendre, & l'amoindrit. Au contraire il augmente les iniures, & les aggrãdit. Or que peut-on voir de plus miſerable, que celuy qui oublie les bienfaicts, & ſe ſouuient des iniures? Au contraire la ſageſſe parle honnorablement de toutes ſortes de biens-faits, elle les louë dans ſoy meſme, & ſe reſiouyt en la cõtinuelle ſouuenance qu'elle en a. Les meſchans au rebours n'en ſentent qu'vn ſeul plaiſir, & encor bien court, ſur le poinct qu'ils reçoiuent les bien-faicts, deſquels le ſage ſent vne longue & perdurable ioye. Car il ne ſe plaiſt pas de prendre, mais d'auoir pris, dequoy il ſent touſiours vn plaiſir immortel. Il meſpriſe les choſes, qui l'ont offencé, & ne les oublie point par nonchalance, mais de bonne volonté. Il ne prend pas les choſes au pis, & ne s'enquiert point à qui il en doyue faire tort: Il penſe pluſtoſt, que les fautes des hommes aduiennent par vne mauuaiſe fortune. Il ne calomnie point les paroles, ny le viſage: Il excuſe auec vne gratieuſe interpretation tout ce qui en aduient, & ne ſe ſouuiẽt pas pluſtoſt de l'offence, que du bien faict. Il arreſte ſa memoire ſur ce qui eſtoit & le premier, & le meilleur. Il ne change point d'affectiõ enuers ceux auſquels il a faict autrefois des plaiſirs, ſinon lors que les iniures ſurpaſſent, & que la difference en eſt toute manifeſte, encor qu'il vouluſt fermer les yeux. Et lors encor ſeulement, afin qu'aupres vne plus grande iniure il ſoit tel, qu'il eſtoit auant qu'il euſt donné le bien faict. Car quand le bien faict eſt pareil à l'offence, il reſte encor quelque peu de bonne volonté dedans l'ame. Tout ainſi qu'vn criminel eſt abſous quand les opinions des Iuges ſont egales & miparties, & qu'aux choſes douteuſes l'humanité pend touſiours du coſté le plus doux: Pareillement l'ame du ſage quand les plaiſirs ſont pareils aux offenſes, elle ſortira bien hors de debte, mais elle ne doit pas perdre la volonté d'eſtre encor redeuable, & doit faire comme celuy, qui apres vne generale abolition de tous debtes, veut neantmoins payer. Mais pas vn ne peut eſtre bien recognoiſſant, s'il ne meſpriſe tout ce qui fait deuenir fol le cõmun des hõmes. Si tu veux rendre graces d'vn bienfaict, il te faut faire eſtat de ſouffrir vn exil, d'eſpandre ton ſang, de tomber en pauureté, de voir ſouuent ton innocence tachee de faux bruits indignes & deshonneſtes. Certainement il couſte fort cher à vn homme d'eſtre recognoiſſant: Nous n'eſtimons rien plus precieux qu'vn bienfaict, quand

La recognoiſſance d'vn biẽ faict ne loge que dans vne ame diuine & biẽ-heureuſe.

Miſere & ſaleté de l'ingratitude.

Apophthegme conſiderable par l'experience.

Mauuais naturel de l'ingrat.

Naturel du ſage.

Belle cõparaiſon.

Moyen d'eſtre bien recognoiſſant. &

Combien il eſt difficile de l'eſtre.

nous le demandons,ny rien plus vil quand nous l'auons receu. Veux-tu ſçauoir que c'eſt qui nous faict oublier les plaiſirs ia receus? C'eſt le deſir & la conuoitiſe de ceux que nous voulons receuoir encor. Nous ne penſons plus à ce que nous auõs obtenu,mais ſeulemẽt à ce que nous voulons obtenir encor apres. Les richeſſes,les hõneurs,la puiſsãce,& toutes autres choſes,que par noſtre opinion nous eſtimions fort cheres,& qui ne valent pas beaucoup,à les bien priſer,nous retirent de la vertu.Nous ne ſçauõs pas biẽ priſer les choſes,dõt il faut faire iugemẽt, non point par le bruit cõmun,mais par le cõſeil de nature mere de toutes choſes.Elles n'õt riẽ de magnifique pour rauir nos ames à leur admiration,ſi ce n'eſt que nous auons accouſtumé de les admirer,car elles ne ſont pas loüees, parce qu'il les faille deſirer,mais elles ſont deſirees,parce qu'on les void loüer. Et quand l'erreur d'vn chacun l'aura fait & rendu public, le public le fera eſtre l'erreur d'vn chacun. Or tout ainſi que nous auons creu cela,croyõs auſſi le peuple en cecy, qu'il n'y a rien plus honeſte,qu'vne ame recognoiſſante.Toutes les villes du mõde, tous les peuples des natiõs barbares le criẽt à haute voix,les bõs,& les meſchãs s'accorderont en cela.Il en y a qui louërõt la volupté,il en y a qui aymerõt mieux le trauail: il en y a qui diront que la douleur eſt le plus grand mal qui ſoit, & d'autres qui ſeulemẽt ne la voudroyent point appeller mal:quelqu'vn prendra les richeſſes pour le ſouuerain bien,vn autre ſouſtiẽdra qu'elles furent trouuees pour ne ſeruir que de malheur à la vie humaine,& qu'il n'y a pas-vn plus riche, que celuy auquel la fortune ne trouue riẽ qu'elle luy puiſſe dõner.Envne ſi grãde diuerſité d'opiniõs tout le mõde te ſouſtiendra (cõme on dit)par vne meſme bouche, qu'il faut recognoiſtre ceux qui ont biẽ merité de nous. Tout le peuple qui eſt ſi contraire en beaucoup d'autres choſes,eſt d'accord en cela.Et toutesfois cependãt nous rendõs des iniures pour des bien-faits. Et la principale cauſe que quelqu'vn a de ſe rendre ingrat,c'eſt par-ce qu'il n'a peu eſtre aſſez recognoiſſant.La fureur en eſt venuë iuſques là, que c'eſt choſe treſ-dangereuſe de donner de grans bien-faicts à quelqu'vn.Car ayant opinion que c'eſt deshonneur de ne le rendre point,il deſire que celuy à qui il doit rendre,ne ſoit point.Garde bien ce que tu as pris, ie ne le redemande point, ie ne te prie pas de le rendre: au moins que ie puiſſe viure en aſſeurance apres t'auoir fait du bien.Il n'y a point haine plus pernicieuſe, que de celuy qui a honte d'auoir violé vn bien faict.

Quelle eſt la cauſe de l'ingratitude. &

Que c'eſt qui nous retire de la vertu.

Il n'y a rien de plus loüable qu'vne ame recognoiſſante. mais

L'ingratitude eſt condãnee de tous indifferemment.

C'eſt choſe treſ-dangereuſe d'auantager trop quelqu'vn. & N'y a haine plus pernicieuſe,que de celuy qui eſt cõtraint de ſe confeſſer ingrat.

EPISTRE LXXXII.

Il blaſme la vie molle & delicate,loüe l'eſtude des lettres. Le reſte de ceſte Epiſtre eſt plein du meſpris de la mort.

IL y a deſia quelque temps que ie ne ſuis plus en peine de toy. Mais tu me diras,quel Dieu as-tu pris pour plege de cela?I'en ay pris vn,qui ne trompa iamais pas-vn. C'eſt vne ame qui n'ayme que le bien, & la vertu. La meilleure partie qui ſoit en toy eſt deſia en vn lieu plein d'aſſeuráce. La fortune te peut bien faire quelque iniure, mais ce qui eſt plus à deſirer, ie ne crains pas au moins que tu t'é puiſſes faire.Tiẽ ſeulemẽt le chemin que tu as cõmẽcé: ſois en ta façõ deviure doux & paiſible,& nõ point delicat.I'aime mieux eſtre mal,que mol lemẽt.Mal,pren cela cõme le peuple a accouſtuméde le dire,duremẽt,aſprement, peniblemẽt.Nous oyõs ſouuẽt louër ainſi la vie de quelques vns auſquels on porte enuie.O qu'il vit delicatemẽt!C'eſt autant que s'ils diſoyẽt,il eſt mol & delicat.

L'oiſiueté & la faineantiſe ſont les peſtes ordinaires des corps & des ames.

Car peu à peu l'eſprit vient effeminé. Il s'amollit & ſe relaſche deuenãt ſemblable à l'oiſiueté & à la pareſſe, dãs laquelle il s'eſt enſeuely. Et quoy? n'eſt-il pas plus honeſte à vn homme de s'endurcir? Meſmement que les delicats craignent touſiours la mort, à laquelle ils ont rendu ſemblable leur vie. Il y a toutesfois grande differẽce entre l'oiſiueté & le ſepulchre. Et quoy (diras-tu) ne vaut il pas mieux ſe repoſer ainſi, que de s'aller plonger dans des gouffres d'affaires & de charges qu'on entreprend? Toutes ces deux choſes ſont mortelles, & la conuulſion des nerfs, & l'engourdiſſemẽt. Ie penſe que celui qui eſt enſeueli dãs les parfums, ſoit auſſi biẽ mort, que celuy qu'on traine auec vn croq. L'oiſiueté ſans lettres eſt vne mort, & le tõbeau d'vn hõme encor viuant. Mais en fin que ſert-il de s'eſtre retiré, cõme ſi le ſoin & les ſoucis ne nous ſuiuoyẽt point outre la mer? Quelle cachette pouuons-nous trouuer, que la crainte de la mort n'y penetre? Quel repos ſi aſſeuré, & ſi haut eſleué, que la douleur n'eſpouuante? en quelque lieu que tu voiſes te cacher, les malheurs du mõde viendrõt bruire à l'ẽtour de toy. Il y a pluſieurs choſes au dehors qui nous enuironnẽt, qui nous trõpẽt, ou preſſent. Il en y a pluſieurs dedans, qui nous eſmeuuẽt cõme vne tempeſte. Il ſe faut armer de la Philoſophie, qui nous ſeruira d'vne muraille imprenable, que la fortune auec toutes ſes machines ne pourra percer. L'ame, qui s'eſt deſpoüillee des choſes externes, eſt logee en vn lieu qui eſt hors d'eſchelle, & ſe defend dãs ſa fortereſſe, voyãt tõber au deſſous d'elle tous les traits qu'on iette contre elle. La fortune n'a point les mains longues (comme nous penſons) elle ne retiẽt que ce qui la ſuit & l'embraſſe. Par ainſi retirons nous d'elle le plus loin que nous pourrons. Ce que nous ferõs par la cognoiſſance que l'ame aura d'elle & de la nature. Il faut qu'elle ſçache où elle doit aller, d'où elle prend ſon origine, où giſt ſon bien, ou ſon mal, ce que'lle doit deſirer, ce qu'elle doit fuyr, quelle eſt ceſte raiſon qui luy fait cognoiſtre ce qu'elle doit ſuyure, ou ce qu'elle doit reietter, & par le moyẽ de laquelle la fureur des voluptez eſt vaincue, & la cruauté de la crainte eſt arreſtee. Il en y a qui penſent auoir vaincu tout cela ſans l'aide de la Philoſophie: mais quand quelque malheur vient eſſayer ces perſonnes, qui ſont les aſſeurez, il leur eſchappe trop tard de confeſſer la verité. Ces grandes paroles s'eſuanoüiſſent, quand le bourreau leur commande de bailler la main, & quand la mort s'approche d'eux. Tu luy pourrois dire à bon droict. Tu desfiois hardiment les maux qui eſtoyent loin de toy: voicy la douleur que tu diſois eſtre facile à ſupporter, voicy la mort contre laquelle tu parlois ſi audacieuſement, on oit ſonner les foüets, on void reluire les eſpees;

C'eſt maintenant qu'il faut, Ænee, auoir courage,
Il te faut raſſeurer.

Mais quand on y penſera continuellement, on deuiẽdra ferme & aſſeuré. Meſmemẽt ſi tu exerces l'ame, & nõ point les paroles: ſi tu te prepares à la mort, cõtre laquelle celui ne te pourroit exhorter, ny rendre plus courageux, qui par quelque ſubtile menterie te voudroit perſuader, que la mort n'eſt pas mal. Car ie veux, mon bon Lucilius, me rire des folies des Grecs, leſquelles ie n'ay pas biẽ recerchees, encor que ie les admire. Noſtre Zeno vſe de ceſt argument: Il n'y a aucũ mal, qui ſoit accompagné de gloire, mais la mort eſt glorieuſe, il s'enſuit donc que la mort n'eſt pas mal. Cela m'a beaucoup profité, ie ſuis maintenãt deliuré de peur. Doreſen auant ie ne feray difficulté aucune de tendre le col. Ne veux tu point parler plus ſeuerement, ni faire rire vn homme, qui s'en iroit mourir? Certainement ie ſerois bien empeſché de te dire, qui a eſté plus ſot, ou celuy qui par ceſt argument a penſé du tout eſteindre la peur de la mort, ou celuy qui la voulu diſſoudre cõme choſe qui le meritaſt. Car luy-meſme a oppoſé vn contraire argument,

pris

Les molleſſes & delices efeminent, & font apprehẽder la mort.

Le delicieux & l'oiſif n'eſt moins mort, que celuy qu'on traine au tombeau.

La Philoſophie eſt aſſeuré rempart cõtre les troubles d'eſprit. mais

Les ignorants recognoiſſent trop tard leurs erreurs.

6. Æneid.

Encores que la mort ait apparence de mal, neantmoins il la faut mettre au rang des choſes indifferentes.

Contre les inepties de Zeno.

pris de ce que nous mettons la mort entre les choſes indifferẽtes, que les Grecs appellent adiafores. Il n'y a choſe, dit il, indifferente qui ſoit glorieuſe: Mais la mort eſt glorieuſe, la mort donc n'eſt point indifferente. Tu vois bien où tend ceſt argument. La mort n'eſt pas glorieuſe, mais mourir conſtamment eſt glorieux: Et quand il dit que rien qui ſoit indifferent, n'eſt glorieux, ie te l'accorde: mais ie dis toutesfois, qu'il n'y a riẽ de glorieux, que ſur les choſes indifferentes. Or ie dis que les choſes indifferẽtes ne sõt ny bõnes, ny mauuaiſes: cõme la maladie, la douleur, la pauureté, le banniſſement, la mort. Il n'y a rien de tout cela qui ſoit glorieux de ſoy meſmes, mais il n'y a rien, qui le ſoit ſans cela. Car on louë nõ pas la pauureté, mais celuy qu'elle n'a peu vaincre, ny luy faire perdre le cœur. On louë non pas le bãniſſemẽt, mais celuy qui ne s'eſt pas faſché d'auoir eſté bãny. On louë nõ pas la douleur, mais celuy que la douleur n'a contraint de rien faire. Pas vn ne louë la mort, mais celuy à qui la mort a pluſtoſt chaſsé l'ame du corps, que de l'eſtonner. Toutes ces choſes-là ne ſont ny honneſtes, ny glorieuſes d'elles meſmes: mais ſi la vertu ſe meſle parmi aucunes d'elles, ſi elle les a maniees, elles les rẽd honorables & pleines de gloire. Car d'elles-meſmes elles ſont cõme entredeux, & indifferentes. Il faut ſeulement ſçauoir ſi c'eſt la mauuaiſtié, ou la vertu, qui les a paſſees par ſes mains. D'autãt que ceſte mort, qui eſtoit honorable à Caton, fut biẽ-toſt apres vilaine & hõteuſe à Brutus. C'eſt ce que Brutus eſtãt cõtraint de mourir, ne cerchãt qu'à prolõger la mort, ſe retira pour deſcharger ſon vẽtre, & luy eſtãt cõmandé de reuenir, & de tendre le col, ainſi Dieu me face viure, dit-il, ie le tẽdray. Mais quelle follie eſt-ce de fuir vne choſe, que tu ne peux euiter? Ie le tẽdray, dit-il. Mais ainſi Dieu me face viure. Il s'en fault bien peu, qu'il ne dit, voire quãd ce ſeroit ſoubs Antonius meſme. Ohõme digne qu'on le deut abandõner à viure encor ainſi! Or cõme i'auois cõmencé à dire, prenant le cas, que la mort ne ſoit ny bõne, ny mauuaiſe, Caton en a vſé treſ-honnorablement, & Brutus fort vilainemẽt. Toute choſe, qui n'a point d'honneur d'elle-meſme, en prend quand la vertu ſe ioint à elle. Nous appellons vne chambre claire, & toutesfois elle eſt fort obſcure la nuict: Le iour luy donne la clairté, & la nuict la lui deſrobbe. Tout ainſi les choſes que nous appellons entre-deux, & indifferentes: comme ſont les richeſſes, la force, la beauté, les hõneurs, les Royaumes, & celles auſſi qui ſont contraires à cela: cõme la mort, le banniſſement, les maladies, les douleurs, & telles autres choſes, que nous craignõs, ou plus, ou moins, prennent leur nõ ou de la mauuaiſtié, ou de la vertu. Vne maſſe de fer de ſoy n'eſt ny chaude ny froide, ſi on la met dans la fournaiſe elle s'eſchauffe: la remettãt dans l'eau, elle ſe refroidit. La mort eſt renduë honorable, par-ce qui eſt honorable. C'eſt à dire par la vertu, & par l'ame, qui meſpriſe les choſes exterieures. Il y a encor, Lucilius, vne grande differẽce entre les choſes, que nous appellõs indifferentes. Car la mort n'eſt point indifferente, cõme ſeroit bien qui demanderoit ſi tu as les cheueux eſgaux. La mort eſt du nõbre des choſes, qui ne ſont point mauuaiſes, mais ont apparence de l'eſtre. On s'ayme, on a vne affectiõ naturelle de durer lõguement, & de ſe cõſeruer: On a horreur de la mort, parce qu'il ſẽble qu'elle nous oſte beaucoup de biẽs, & qu'elle nous retire de ceſte abondance de choſes, que nous auions ſi bien accouſtumees. Il y a encor vne autre choſe, qui nous faict craindre la mort, c'eſt que nous cognoiſſons les choſes de ce mõde, & que nous ne ſçauons point quelles ſont celles où il nous faut paſſer, & que nous auõs horreur de ce que nous ne cognoiſſons point. Dauãtage on craind naturellement les tenebres, & l'obſcurité, dans laquelle nous croyons que la mort nous doit conduire. Par ainſi encor bien que la mort ſoit indifferente, elle n'eſt pas toutesfois contee entre les choſes qu'on puiſſe facilement meſpriſer. Il

La mort n'eſt pas glorieuſe de ſoy: la gloire conſiſte à mourir en hõme de bien.

On priſe non les accidens, mais ceux qui contreluttent.

La vertu rend les choſes louables indifferentes: mais le vice fait le contraire.

Ce qui ſe void en Caton & Brutus.

La vertu rend honnorables les choſes qui meſme n'ont point d'honneur d'elles-meſme.

&

Les choſes indifferẽtes prennent leur nom ou du vice ou de la vertu.

Comment elles different.

Pourquoy la mort eſt en horreur.

Miſerable incertitude & perplexité de l'eſprit meſoiu quant à l'eſtat de la vie à venir.

faut endurcir l'ame par vn fort long exercice, afin qu'elle puiſſe ſouffrir ſa veuë, & ſon approchement. Nous deuons meſpriſer la mort plus qu'on n'a point accouſtumé de faire, par ce que nous croyons trop de choſes d'elle. Pluſieurs ont employé leurs eſprits à la deſcrier, & la rendre plus eſpouuantable. On a deſcript vne priſon d'enfer, & vne region couuerte d'vne eternelle nuict, dans laquelle ce grand portier de l'Orce.

6. Æneid.

Dedans vn antre obſcur tout plein de ſang figé,
Couché deſſus les os, qu'il a demy mangé,
Nuict & iour ſans ceſſer gueule ouuerte il abbaye,
Et les ames d'enfer de ſes abboys effraye.

Mais apres que tu leur auras perſuadé, que ces choſes ne ſont que fables, & qu'il ne reſte rien aux perſonnes mortes, qu'il leur doyue faire peur, vne autre peur les viēt ſaiſir. Car ils craignēt qu'ils ne ſoiēt ny aux enfers, ny en aucū autre lieu. Contre toutes les craintes qu'vne perſuaſiō a miſes de lōgue main dās noſtre fantaſie, pourquoy eſt-ce que ſouffrir conſtāment la mort ne ſeroit choſe pleine de gloire & vne des plus belles actiōs de l'ame? laquelle ne s'addōnera iamais à la vertu ſi elle penſe que la mort ſoit mal: & toutesfois elle s'y addonnera, ſi elle penſe qu'elle ſoit indifferēte. La nature ne permet point, qu'aucū ſe puiſſe aprocher ſans crainte de ce qu'il penſe eſtre mal. Il y viendra laſchement, & le plus tard qu'il pourra. Or il n'y a point de gloire de faire quelque choſe à regret, & à cōtre-cœur, la vertu ne fait rien par cōtrainte. Dauātage riē d'honorable ne ſe fait ſi ce n'eſt quād toute l'ame s'y eſt employee, qu'elle ſi eſt toute trouuee, & qu'aucune partie d'elle n'y a eſté contraire. Mais quād on s'approche de quelque mal, c'eſt ou pour en euiter vn plus grand, ou pour l'eſperance de quelque bien. Pour auquel paruenir nous ſommes bien aiſes d'auoir enduré du mal. Les iugemens de celuy qui faict cela, ſont contraires entre eux-meſmes. Vne raiſon ſe preſente d'vn coſté, qui cōmāde d'acheuer. Il s'en preſente vn autre qui l'en retire, & qui luy conſeille de le fuir cōme choſe pleine de ſoupçon & de danger. C'eſt pourquoy il eſt agité de diuerſes apprehenſions, & ſi cela eſt ainſi, la gloire en eſt perdue. Car la vertu paracheue ſes deſſeins auec vne ame reſoluë, qui eſt bien d'accord en ſoy-meſme. Elle n'a aucune crainte de ce qu'elle fait.

Craindre la mort & aymer la vertu, ſont choſes incompatibles.

Ne te rends point au mal, marche plus hardiment.

Tu ne pourras pas marcher hardimēt, ſi tu crois que cela ſoit mal. Il te faut oſter ceſte opinion de la fantaſie. Car autremēt le ſoupçon, & la crainte retarderoit l'ardeur que tu as. Il ſera pouſſé ſur ce qu'il faut aſſaillir. Nos Stoyciens veulent faire croire que l'argumēt de Zeno eſt vray, & que l'autre qu'on luy oppoſe, eſt faux & trōpeur. Mais ie ne reduits point cecy à vne regle de diale ctique, & aux lacs de ce vieil artifice moiſi. Car ie ſuis d'aduis qu'il faut chaſſer au loing ceſte façō d'argumēt, par leſquels celuy qui eſt interrogé, cognoiſt biē qu'il eſt trompé, & que lors qu'il eſt cōtraint de confeſſer, il reſpond vne choſe, & penſe vne autre. Il y faut aller plus ſimplement, pour la verité, & pour la crainte, plus roidement. Tous ces argumens, que ces gens la deſplient, i'aymerois mieux les ſouldre, & les bien peſer, pour perſuader pluſtoſt quelqu'vn, que pour le tromper. Auec quelles paroles voudriez vous exhorter celuy, qui mettroit vne armee en campagne, reſoluë de mourir pour le ſalut de leurs femmes & de leurs enfans? Ie te mets deuant les yeux le Fabiens qui chargerent la guerre de toute la republique ſur leur ſeule maiſon. Ie te monſtre ces Lacedemoniens plantez au milieu du deſtroit des Thermopyles, qui n'auoyent eſperance, ny de vaincre, ny de pouuoir retourner en leur maiſon. Ce lieu deuoit eſtre le tombeau. En quelle façon les doibs-tu

Les ſubtilitez de la dialectique ont peu d'efficace pour accourager.

Tit. li. decad. 1. li. 9 Plutar. au traicte de la malignité d'Herodote.

exhorter

exhorter d'expoſer leurs corps, & prendre ſur eux le peril de la ruine, qui deuoit tomber ſur toute vne nation, & de mourir pluſtoſt que de quitter la place. Tu dirois volontiers, que ce qui eſt mal n'eſt pas glorieux. La mort eſt glorieuſe, la mort doncques n'eſt point mal. O la belle harangue pleine d'efficace, que voyla ! Qui eſt ce qui apres l'auoir ouye, puiſſe auoir crainte de ſe ietter ſur la pointe des armes ennemies, & de mourir debout? Mais combien courageuſement ce Leonidas parla auec eux. Mes compagnons, dit il, diſnez comme ſi vous deuiez ſouper aux enfers. La viande ne leur creut point dans la bouche: elle ne ſe prit pas au goſier, elle ne leur peut eſchapper des mains, ils allerent tous ioyeux à ce diſner & à ce ſoupper. Que diray-ie de ce capitaine Romain, lequel parlant aux Soldats, qu'il enuoyoit pour ſe ſaiſir d'vn certain lieu, & auſquels il eſtoit force de paſſer au milieu d'vne grande armee, leur dit ainſi. Il eſt force mes compagnons d'aller là, d'où il n'eſt pas beſoin de retourner. Voy comme la vertu eſt ſimple, comme elle commande brauement. Quel homme eſt ce que nos trompeurs argumens puiſſent rendre plus hardy, & plus courageux? Ils ne font que rompre le courage, lequel il ne faut iamais moins racourſir, ny ietter en ces eſpineuſes, & menuës perplexitez, que lors qu'on entreprend quelque choſe de grand. Ce n'eſt point à trois cens hommes, c'eſt à tout le monde, qu'il faut oſter la crainte de la mort. Comment leur apprends tu qu'il n'y a point de mal en elle? auec qu'elles paroles leur arraches tu les opinions, qu'ont eu les ſiecles paſſez, deſquelles on les abbreuue dés leur enfance? quel ſecours leur trouues tu? que dis tu pour releuer la foibleſſe des hommes? quel propos leur tiens tu par leſquels ils ſoyent enflammez de ſe ietter la teſte premiere dans les dangers? auec quelles harangues veux tu deſtourner la crainte, que tout le monde a, & auec quelles forces d'eſprit veux tu faire perdre ceſte ferme perſuaſion, que tout le genre humain a conceu, contraire à la tienne? Tu m'atiltres des paroles trompeuſes, tu me veux prendre, & lier auec quelques petits argumens. C'eſt auec des grands traits qu'il faut aſſaillir les grands monſtres. Ce fut en vain qu'on aſſaillit auec des fleſches & des fondes vn cruel ſerpent en Affrique, qui eſtoit plus eſpouuentable aux legions Romaines, que la guerre qu'ils faiſoyent. Le ſerpent Python meſme ne pouuoit eſtre bleſſé. Mais ceſtuy cy, qui par ſa grandeur, ſans meſure, & par l'eſpeſſeur d'vn corps dur & maſſif, reiettoit le fer, & tout ce que les mains des hommes pouuoyent darder contre luy, fut en fin aſſommé auec de grands quartiers de rochers. Et tu iette des traits ſi petits contre la mort? c'eſt auec la pointe d'vne aleine que tu attends vn lion. Ce que tu dis eſt bien aigu, auſſi n'eſt il rien plus aigu que la pointe d'vn eſpi. La trop grande ſubtilité rend quelques choſes inutiles, & ſans efficace.

Quoy que la vertu ſoit ſimple, elle eſt neãtmoins accompagnee d'autorité.

Pour oſter la crainte de la mort, il faut de plus puiſſantes raiſons que celles de la dialectique.

EPISTRE LXXXIII.

Il parle de ſa vieilleſſe & des exercices qu'il fait, & des viandes dont il vſe pour entretenir ſa ſanté.

Puis apres de l'yurongnerie, & qu'on ne doit fier ſes ſecrets à vn homme ſubiect au vin.

Il faut tellement regler nos actions & nos penſees, comme ayans & les hommes & Dieu meſme teſmoins d'icelles.

TV me commandes de te rendre conte de ce que ie fais tous les iours & tous les momens du iour. Tu as fort bonne opinion de moy ſi tu penſes qu'il n'y ait rien que ie te doiue cacher. Certainement il faut viure comme ſi nous viuions à la veuë de tout le monde. Il faut que nos penſees ſoyent telles comme ſi quelqu'vn pouuoit percer iuſqu'au fonds de noſtre poictrine. Il le peut faire auſſi. Car que ſert il que rien ſoit ſecret aux hommes? Il n'y a rié de clos & couuert à Dieu. Il eſt logé dans nos ames, il ſe trouue au milieu de nos pẽſees: Il s'y trouue, dis ie, cõme s'il s'en pouuoit retirer quelquesfois. Ie feray dõc ce que tu cõmandes. Ie t'eſcriray volontiers tout ce q̃ ie fais, & par quel ordre ie le fais: ie vay cõtroller ma vie dés ceſte heure, & (ce qui me ſera le plus profitable) ie feray la recognoiſſance de ma iournee. Ce qui nous rend plus meſchans, c'eſt que pas vn ne iette les yeux ſur ſa façon de viure. Nous penſons, & encores peu ſouuent, ce que nous deuons faire: mais nous ne penſons iamais à ce que nous auons faict. Et toutesfois le conſeil de ce que nous deuons faire à l'aduenir, ſe doit prendre des choſes paſſees. Ce iourd'huy a eſté tout entier à moy. Pas vn ne m'en a rien deſrobé: Il a eſté tout departy ou ſur le matelas, ou ſur la lecture. I'en ay fort peu employé à l'exercice du corps. Ie rends graces de cela à ma vieilleſſe: car il ne me couſte guere de l'acheuer, pour ſi peu que ie me pourmene ie ſuis las. C'eſt la fin de l'exercice, pour le regard meſmes des plus robuſtes. Tu voudras ſçauoir qui ſont les maiſtres de mon exercice. Or i'en ay aſſez d'vn. C'eſt Carinus ce ieune enfant, qui ſe fait bien aymer comme tu ſçais. Mais ie le changeray: i'en cherche deſia encor vn plus tendre. Il me dit que luy & moy ſommes en meſmes criſes, parce que les dents nous tombent à tous deux. Mais à grande peine le puis ie deſia ſuiure quand il court, & deuant qu'il ſoit peu de iours, ie ne le pourrois faire. Vois combien peu me ſert mon exercice continuel. Deux perſonnes qui ſuyuent diuers chemins, s'eſloignent bien toſt l'vn de l'autre: En meſme temps il monte & ie deſcens. Mais tu ſçais combien l'vn ſe fait plus viſtement que l'autre, encor ay ie menty. Car mon aage ne deſcend deſia plus il tombe du tout. Demandes tu ce qui eſt aduenu auiourd'huy ſur noſtre combat? choſe qui n'aduient guere ſouuent à deux coureurs. Nous auons attaint auſſi toſt l'vn que l'autre en la ligne du milieu & au bout de noſtre courſe. Apres ceſte laſſeté pluſtoſt qu'exercice, ie me mis dans l'eau froide. Pour moy ie l'appelle eau peu chaude. Ie qui aymois tãt à me baigner dans l'eau froide, qui me iettois le premier iour de Ianuier dans les canaux pleins d'eau: Et qui, comme i'auois accouſtumé ce iour là de commencer l'annee en liſant, en eſcriuant, & en dictant quelque choſe, ie me iettois auſſi ce iour là dans l'eau vierge. I'ay premierement tranſporté mon pauillon & ma tente ſur le Tibre, & puis apres dans ceſte cuue, à laquelle lors que ie me trouue plus fort & robuſte, & que ie veux tout faire rondement & ſans façon, le Soleil luy donne ſa temperature: Et peu s'en faut que cela ne vaille vn bain. Apres vient le pain ſec, & vn diſner ſans table: apres lequel il ne faut point lauer les mains. Ie dors fort peu, tu ſçais ma couſtume, mon ſommeil eſt fort court, ie ne fais qu'en

Ce qui nous perd, c'eſt que nous ne penſons qu'à l'aduenir, nõpoint au paſſé.

Facecieuſe cõference de la vieilleſſe auec l'enfance.

Exacte & particuliere deſcription de la vie reſſerree de Seneque ſur ſes vieux ans.

qu'entreueiller. Ie me contente d'auoir perdu le veiller. Quelquefois ie cognois bien que i'ay dormy, quelquefois il me le ſemble. Il s'eſleue vn grād bruit dans le Cirque, mes aureilles ſont frappees d'vne grande & ſoudaine voix: & toutesfois elle ne me fait point perdre le diſcours que ie faiſois en ma penſee: voire ne le peut interrompre. I'endure fort patiemment le bruit, les voix de pluſieurs perſonnes meſlees & confuſes enſemble, ne m'importunent point d'auantage que les flots de la mer, ou les vents qui battent dans vne foreſt, ou toutes autres choſes bruyantes qui ne rendent aucune certaine voix qu'on puiſſe entendre. Qu'eſt ce donc? Ie te diray à quoy ie penſois: Il me reſte le diſcours que ie penſois hier, à quoy ſongeoyent ces ſages hommes qui ont voulu aſſeurer des choſes fort grandes, par des preuues fort legeres & doubteuſes: leſquelles encor qu'elles fuſſent vrayes, reſſembloyent neantmoins à vn menſonge. Zenon, homme de grand ſçauoir, autheur de ceſte ſaincte & vertueuſe ſecte, nous veut faire auoir en horreur l'yurongnerie. Oy donc, ie te prie, comme il conclud qu'vn homme de bien ne ſera iamais yurongne. Pas vn ne voudroit fier vn propos ſecret à vn yurongne, mais on fie vn ſecret à vn homme de bien: il s'enſuit donc qu'vn homme de bien ne ſera iamais yurõgne. Aduiſe maintenant comme on ſe pourra moquer de luy par vn argument ſemblable. Car il ſuffit d'entre pluſieurs, n'en mettre en auant qu'vn ſeul. Pas vn ne voudroit fier ſon ſecret à vn homme qui dort: mais nous le fions à vn homme de bien: il s'enſuit donc qu'vn homme de bien ne dort point. Poſidonius deffend la cauſe de noſtre Zenon par le ſeul moyen que voicy. Mais encor, cõme ie penſe, ſe peut elle mal deffendre par ce moyen là. Car il dit qu'on prend vn yurongne en deux façons: L'vne, quand vn homme eſt ſi chargé de vin, qu'il eſt hors de ſens: Et l'autre quand vn homme a couſtume de s'enyurer, & qu'il eſt ſubiect à ce vice. C'eſt de ceſtuy là qui eſt ſubiet à s'enyurer, que Zenon vent parler, & non point de celuy qui eſt yure: Et que c'eſt ceſtuy là à qui pas vn ne voudroit fier vn ſecret, que le vin luy pourroit faire deſcouurir. Mais cela eſt faux. Parce q̃ ce premier argument s'entẽd de celuy qui eſt deſia yure, & nõ point de celuy qui le doit eſtre. Car tu me confeſſeras bien qu'il y a difference entre vn yurongne, & vn qui eſt yure. Il ſe peut faire que c'eſt la premiere fois qu'il aura eſté yure, & qu'il n'eſt pas ſubiet à ce vice: & qu'vn yurongne peut ſouuent n'eſtre pas yure. Par ainſi i'entens ſeulement ce qu'on a accouſtumé de ſignifier par ce mot: puis meſmement qu'il eſt dict par vn homme, qui fait profeſſion d'eſtre diligent à bien examiner les paroles. Dauantage ſi Zenon l'a ainſi entendu, il a voulu pareillement que nous l'entendiſſions comme luy: Et par l'ambiguité de ce mot, il a donné lieu à ceſte trõperie, ce qu'il ne faut iamais faire quand on cherche la verité. Certainement encor qu'il l'entendiſt de ceſte façon, ſi eſt ce que la conſequence en eſt fauſſe, qu'on ne fie point vn ſecret à celuy qui s'enyure ſouuẽt. Penſe ie te prie à combien de gendarmes, qui n'eſtoyent pas touſiours ſobres, le chef de l'armee, ou le mareſchal de camp, ou le capitaine, ont donné des charges qui meritoyent bien d'eſtre tenuës ſecretes. On ſe fia bien de la coniuration faicte ſur la mort de Caius Ceſar (ie dis de ce Ceſar qui apres auoir desfait Pompee, mit la choſe publique ſous ſon obeyſſance) à Tullius Cimber & à Ca. Caſſius. Caſſius toute ſa vie n'auoit beu qu'eau. Tullius Cimber eſtoit par trop adõné au vin, homme ſale & mal net, qui parlant de ſon yurongnerie luy meſme, comment pourrois ie (dit il) ſupporter perſonne de ce monde, puis que ie ne peux ſupporter mon vin? Que chacun donc maintenant nomme ceux qu'il penſe à qui l'on puiſſe mal fier le vin, & biẽ fier vn ſecret. Toutesfois afin que ie ne l'oublie point, ie veux reciter vn exemple qui m'eſt venu en memoire. Car il faut enrichir no

Comme l'argument des Stoiques pour deſcrier l'yurongnerie.

Yurõgne conſidere en deux façons ſelon Poſidonius.

Differẽce entre yurongne & yure.

L'yurongne peut bien aucunefois celer vn ſecret.

Exemples rares d'yurongnes diſcrets & aduiſez.

ſtre vie

ſtre vie de beaux exẽples. Il ne faut point auſſi touſiours auoir recours à ceux des anciens. Lucilius Piſo Preuoſt de la ville de Rome, depuis qu'il fut vne fois addonné à l'yurongnerie, paſſoit la plus grande partie de la nuict en feſtins, & dormoit le plus ſouuent iuſqu'à midy. C'eſtoit ſon heure de matin. Toutesfois il s'aquita fort ſoigneuſement de ſa charge, par laquelle la garde de la ville luy eſtoit commiſe. Le diuin Auguſte luy auoit donné auſſi des commandemens fort ſecrets, quand il luy donna le gouuernement de la Thrace, laquelle il reduiſit entierement à ſon obeiſſance. Et Tiberius s'en allant en la campagne de Rome, & laiſſant dans la ville pluſieurs affaires qui le tenoyent en beaucoup de crainte & de ſoupçon, parce, cõme ie penſe, qu'il s'eſtoit bien trouué de l'yurongnerie de Piſo, fiſt preuoſt de Rome Coſſus, homme certainement ſage & moderé, mais tellement trempé & noyé dans le vin, que quelquefois dans le ſenat meſme (où il eſtoit venu ne faiſant que partir d'vn feſtin) il ſe trouuoit ſurpris d'vn ſi eſtrãge ſommeil, qu'on ne le pouuoit aucunemẽt reſueiller, & qu'on eſtoit cõtrainct de l'emporter tout endormy en ſa maiſon. Toutesfois Tiberius luy eſcriuit pluſieurs choſes de ſa propre main, qu'il ne iugeoit pouuoir eſtre fiees meſmes à pas vn de ſes ſeruiteurs: Mais il n'eſchappa iamais à Coſſus aucũ ſecret public ou priué. Mettons doncques ces declamations à part: que l'eſprit d'vn hõme attaché à l'yurongnerie n'a pas de puiſſance ſur ſoy, & que tout ainſi que le vin nouueau eſclate la vaiſſelle, & que la chaleur iette par la bouche ce qui eſt au fonds : Pareillement que quand le vin bout dedans l'hõme, tout ce qui eſt caché au plus profond, eſt pouſsé dehors, & deſcouuert deuant tout le monde. Et tout ainſi que ceux qui s'en ſont trop chargez, ne peuuent retenir la viande que le vin fait regorger, auſſi ne peuuent ils retenir les ſecrets. Ils deſgorgent les leurs propres, & ceux d'autruy. Mais encor qu'on aye accouſtumé de faire l'vn, on a auſſi accouſtumé de faire l'autre, & prendre conſeil des affaires de fort grande importance auec ceux que nous ſçauons prendre plaiſir à boire. Il eſt donc faux ce qu'on allegue pour deffenſe, qu'on ne fie point vn ſecret à celuy qui a accouſtumé de s'enyurer. O combien vaudroit mieux accuſer ouuertement l'yurongnerie, & deſcouurir tous ſes vices, leſquels vn homme mediocrement, ie ne dis point parfaictement ſage pourra euiter, s'il ſe cõtente d'eſteindre ſa ſoif, & qui encor, s'il ſe faut quelquefois reſioüir ſe trouuant en quelque banquet eſtranger, peut au moins reſiſter à l'enyurement pour ſi long que ſoit le feſtin. Car nous verrons apres ſi le vin peut troubler la ceruelle d'vn homme ſage, & s'il fait choſe que les yurongnes ont accouſtumé de faire. Ce pendant ſi tu veux ſouſtenir qu'vn homme de bien ne ſe doiue point enyurer, pourquoy vſes tu d'argumens? Di ſeulement combien il eſt vilain & deshonneſte de mettre plus dans l'eſtomach qu'il n'en peut contenir, & ne cognoiſtre point ſa meſure, & combien de choſes commettent les yurongnes, qui les font rougir de honte apres que le vin eſt paſſé. Di que l'enyurement n'eſt autre choſe qu'vne fureur volontaire. Si la contenance d'vn yurongne duroit pluſieurs iours, pourrois tu faire doute que ce ne fuſt vne vraye fureur? Et maintenant meſmes elle n'eſt pas moindre, mais elle eſt plus courte. Raconte l'exemple d'Alexandre de Macedone, qui tua en diſnant Clytus, le plus grand amy qu'il euſt, & celuy auquel il ſe fioit le plus, puis aiant cogneu la cruauté qu'il auoit faite, ſouhaita de mourir. Certainemẽt il deuoit l'auoir fait. Il n'y a vice que l'enyurement n'eſchauffe & ne deſcouure. Il chaſſe loing la honte, par laquelle toutes meſchantes entrepriſes ſont empeſchees. Car la plus grande partie des hommes ſe retient de faire aucune choſe defendue, plus par honte, que par bonne volonté. Apres qu'vne trop grande force de vin a ſaiſi le cerueau, tout ce qui eſtoit de mal

Luc. Piſo. &

Coſſus.

Aduis de Seneque touchant l'yurongnerie.

L'yurongnerie eſt aſſez vilaine & deshonneſte d'elle meſme, ſans autre preuue.

C'eſt vne courte fureur.

Exemples en Alexandre.

Elle engendre les maux. &

de mal caché, ſe deſcouure. L'yureſſe n'engendre point les vices, mais elle les pouſſe au dehors. C'eſt alors que l'homme addonné à la paillardiſe, ne peut pas attendre d'eſtre dans ſa chambre, mais laſche incontinent la bride à ſes deshonneſtes deſirs. C'eſt lors qu'vne perſonne impudique deſcouure & publie ſon mal, & qu'vn homme outrageux ne peut retenir ſa main ny ſa langue. La ſuperbe croiſt à l'inſolent, la cruauté au furieux, la malice à l'enuieux, toute ſorte de vice ſe deſcouure lors & ſe manifeſte. Dauantage l'homme ne ſe cognoiſt pas luy meſme, ſes paroles ſont douteuſes & mal prononcees, les yeux inconſtans, les pieds chancelans, la teſte troublee & vertigineuſe. Il luy ſemble que les parois trẽblent, comme ſi quelque tourbillon eſmouuoit la maiſon. Il ſent vn trauail & vne douleur dans l'eſtomach pendant que le vin boult & qu'il eſtire les boyaux : Et toutesfois le vin eſt encor tolerable quãd il eſt en ſa force. Mais quand il eſt corrompu par le ſommeil, & que ce qui n'eſtoit qu'yureſſe deuient vomiſſement, que pẽſes tu que ſoit cela? Repreſente toy quelles ruines & desfaites a cauſé vne yurõgnerie publique. C'eſt elle qui a fait tomber des nations tres vaillantes & belliqueuſes au pouuoir de leurs ennemis. C'eſt elle qui a ouuert les murailles des villes qui auoyent eſté par longues annees courageuſement deffenduës. C'eſt elle qui a reduit en l'obeiſſance des eſtrangers, aucuns peuples opiniaſtres, qui auoyẽt lõguement refuſé de porter le ioug. C'eſt elle qui a dõpté par le vin, des armees inuincibles. C'eſt Alexandre duquel nous parlions maintenant, apres tant de longs chemins, tant de batailles tant d'hyuers, durãt leſquels, il auoit vaincu & ſurmõté la difficulté des mauuaiſes ſaiſons de l'annee, & des lieux où il eſtoit paſſé, tant de riuieres tombãs de ſources incognues, tant de mers qui l'auoyent laiſſé paſſer frãc de tous dangers, l'intemperance de boire, & ceſte fatale coupe d'Hercules, l'enſeuelit. Quelle gloire eſt ce à vn hõme d'eſtre capable de tant du vin? Quand tu auras emporté la palme deſſus tous, quand les vns deſia endormis & couchez par terre, & les autres rendans leur gorge de trop aualler, ne pourront plus boire à l'enuy auec toy, quand tu ſeras ſeul de tout le feſtin, qui demeureras debout, quand tu les auras tous vaincus par ceſte vertu magnifique, & que pas vn n'aura peu contenir tant de vin que toy, encor ſeras tu vaincu par le tonneau. Marc-Antoine homme de grand cœur, & de fort bel eſprit, par quelle autre choſe fuſt il perdu, & comment s'accouſtuma il aux mœurs eſtrangeres, & aux vices qui n'eſtoyent pas Romains, que par l'yurongnerie, & par l'amour de Cleopatra, qui ne fut pas moindre que le vin? C'eſt le vin qui le rendit ennemy de la Republique, & qui le garda de pouuoir eſtre pareil à ſes ennemis. C'eſt ce qui le fit cruel, quãd cependant qu'il ſoupoit on luy apportoit les teſtes des principaux citoyens de la ville, quand au milieu des viandes ſuperbement appreſtees, & des deſpenſes & prodigalitez royalles, il recognoiſſoit les mains & le viſage de ceux qu'il auoit proſcripts & condamnez à mort, & quand s'eſtant ſaoullé de vin, il eſtoit encor alteré de ſang. Ce qu'il faiſoit eſtãt yure, euſt eſté meſme inſupportable s'il l'euſt faict eſtant ſobre: Mais de combien plus eſtoit ce choſe inſupportable, quand il le faiſoit durant ſon enyurement? La cruauté ſuit preſque touſiours l'yurongnerie. Car la ſanté de l'ame en eſt abrutie & violee. Comme les longues maladies rendent les yeux foibles, & ſubiects à s'offenſer au moindre rayon du ſoleil: pareillement l'yurongnerie continuelle fait deuenir l'entendement furieux & ſauuage. Car quand ils ſont ſi ſouuent hors de ſens, les vices qui ſont engendrez par le vin, & qui ſe ſont endurcis par vne fureur accouſtumee, retiennent apres leur force ſans le vin. Dy donc pourquoy c'eſt que le ſage ne ſe doit point enyurer. Remonſtre ſeulement la vilainie & la cruauté de ceſte choſe par effects, comme il te

L'yureſſe les pouſſe au dehors.

Pourtraict de l'hõme yure.

Malheurs enſuiuis de l'yurongnerie publique.

Exẽples particuliers en Alexandre. &

M. Antoine.

Elle eſt ordinairement accompagnee de cruauté.

Rend à la longue l'entendement furieux.

il te ſera plus facile,& non point par paroles:monſtre par preuue que ce qu'on appelle volupté,ſi elle paſſe meſure,n'eſt que peine & tourmét. Car ſi tu veux prouuer par argumẽs,que le ſage ſe peut enyurer en beuuant beaucoup de vin,& qu'il retient neantmoins ſa raiſon entiere encor qu'il ſoit enyuré, tu pourrois conclurre auſſi que le ſage qui boira du poiſon, ne mourra pas, qui prendra du ius de pauot ne dormira point, & qui aura mangé de l'ellebore, ne pourra arracher la pituyte des inteſtins, & la faire ſortir dehors. Mais ſi les pieds chancellent,& la langue n'eſt point aſſeuree, pourquoy l'eſtimeras tu ſobre d'vne partie du corps, & yure de l'autre?

EPISTRE LXXXIIII.

Que ceux qui s'addonnent à l'eſtude,doiuent lire, & apres eſcrire: par la comparaiſon des mouches à miel qui vont amaſſer le ſuc des fleurs,& apres le rangent en rayons.

Les pourmenoirs sõt vtiles à la ſanté, & non moins à l'eſtude que la lecture & l'eſcripture.

IE cognois que ces petits voyages,qui chaſſent loing ma pareſſe,ſont profitables à ma ſanté, & à mes eſtudes auſſi. Tu vois pourquoy ils aydent à ma ſanté,puis que l'amour que ie porte aux lettres me rend pareſſeux, & me faict perdre le ſoing que ie deurois auoir de ma perſonne, ie ſuis cõtrainct de faire mes exercices par le moyen, & l'ayde d'autruy. Ie te diray comme ils profitent auſſi à mes eſtudes. I'ay quitté la lecture, combien que ie penſe qu'elle fuſt neceſſaire. Premierement afin que ie ne me contente point de moy ſeul, en ſecond lieu afin que quand i'auray entendu ce que les autres auront recerché, ie face iugement de ce qui a eſté inuenté, & que ie penſe moy meſme d'inuenter. La lecture nourrit l'eſprit, & quand il eſt ennuyé de l'eſtude, elle le recree, non toutesfois ſans quelque eſtude. Nous ne deuõs pas touſiours eſcrire, nous ne deuons pas auſſi touſiours lire. L'vne de ces deux choſes,i'entens l'eſcrire,nous ennuyera, & affoiblira nos forces:Et l'autre nous reſiouyra, & nous recreera. Il faut par fois changer, il faut tẽperer l'vn auec l'autre, afin que ce que nous auons ramaſſé par la lecture, la plume apres le remette enſemble.Nous deuons, comme lon dit,imiter les abeilles, qui volent çà & là,& cueillent les fleurs qui ſont bonnes à faire le miel, puis apres departent tout ce qu'elles ont porté, & le rangent en rayons, & comme dit noſtre Virgile:

Leſquelles il faut entremeſler & tẽperer l'vne par l'autre à guiſe des abeilles.

Elle ſerrent le miel,
Et rangent en leur caue vn doux Nectar du ciel.

4.Georgic.

Deſquelles il prend ſubiect de diſcourir de la confection du miel.

On ne ſçait pas bien encores, ſi elles ſuccent ceſte liqueur des fleurs qui ſoit des incontinent miel, ou ſi par quelque meſlange & par la vertu & proprieté de leur haleine elles conuertiſſen ent ceſte ſaueur ce qu'elles amaſſent. Car quelques vns veulent dire qu'elles n'ont point la ſciẽce de ſçauoir faire le miel, mais ſeulement de l'amaſſer.On dit qu'aux Indes il ſe trouue du miel dans les fueilles de quelques roſeaux, que la roſee du ciel de ce pays là, ou l'humeur douce & graſſe de la canne produict.Il y a vne meſme vertu en nos herbes,mais qui n'eſt pas ſi remarquable & facile à cognoiſtre,laquelle eſt pourſuiuie & ſuccee par ce petit animal,nay proprement à cela.Quelques vns penſent que ce qu'elles ont cueilly des plus tendres parties des herbes,qui ſont en verdeur,ou en fleurs, ſe confit, & conuertit en ceſte qualité de miel, non ſans quelque leuain (ſi ie dois parler ainſi) par la force duquel ces choſes diuerſes ſe prennent, & caillent enſemble. Mais afin que ie ne ſorte point du propos que ie traitte, nous deuons imiter les abeilles, & ſeparer

Moyen d'appliquer à noſtre vſage ce que les autres on dict.

tout

tout ce que nous auons appris des diuerſes leçons, pour auant que ce qui eſt ſepa-
ré, & mis à part ſe garde mieux; & puis apres auec le trauail, & la force de noſtre
eſprit, meſler enſẽble toutes ces choſes cueillies de diuers endroits, & les reduire
en vn ſeul gouſt: afin que encor qu'on s'apperçeuſt d'où elles auoyent eſté pri-
ſes, ce neantmoins elles ſemblent eſtre autres, que du lieu où elles ont eſté cueil-
lies. Comme nous voyons que nature fait en noſtre corps ſans voſtre ayde. Les
viandes que nous mangeons tandis qu'elles demeurent en leur qualité, & qu'el-
les nagent encor entieres ſur l'eſtomach, ce n'eſt que charge & peſanteur. Mais a-
pres qu'elles ne ſont plus ce qu'elles eſtoyent, & qu'elles ſe ſont changees, alors
elles ſe conuertiſſent en forces, & en ſang. Eſſayons d'en faire autant des choſes
dont nos eſprits ſe nourriſſent, & ne permettons point que ce que nous auons ra-
maſsé, demeure entier, afin qu'on ne le prenne point comme choſe eſtrangere, il
le nous faut digerer, autrement il n'entreroit que dans la memoire, & non point
dans l'entendement. Entendons nous fidelemẽt auec ces choſes, & faiſons qu'el-
les ſoient comme du tout noſtres: que de pluſieurs il en ſoit fait vne ſeule. Et com-
me il ſe compoſe vn conte vniuerſel de pluſieurs nombres particuliers, compre-
nans diuerſes petites ſommes differentes, il faut que noſtre eſprit face le ſembla-
ble. Il doit tenir caché tout ce dequoy il s'eſt aydé & ſerui, & ne doit monſtrer &
deſcouurir que ce qu'il en a compoſé. Mais ſi l'on recognoiſt en toy la reſſemblã-
ce de quelqu'vn, qui ſera par admiration entré plus profondement dans tõ ame,
ie veux que tu luy reſſembles cõme vn fils reſſemble à ſon pere, & non point com-
me vne image. L'image eſt vne choſe morte. Et quoy? on ne pourra donc point
cognoiſtre celui duquel tu imites l'oraiſon? duquel l'argument? duquel les ſenten-
ces? Ie penſe qu'on ne pourroit quelquefois le cognoiſtre, meſmement quand on
imite quelque grãd homme. Car il n'a pas imprimé ſon image ſur toutes les cho-
ſes, dont il a tiré les exemples d'vn chacun, pour faire ſembler que ce ne fut qu'vn
ſeul ouurage. Ne vois-tu pas de combien de voix eſt composé vn cœur de Muſi-
ciens? Si eſt ce qu'il n'en ſort de toutes qu'vn chant. L'vne eſt deſlié, l'autre groſſe,
& l'autre moyenne: Celles des hommes ſont meſlees auec celles des femmes: On
y adiouſte encor des fluſtes: les voix d'vn chacun ſont incogneuës, & toutes ſont
entendues. Ie parle de ce cœur dont les anciens Philoſophes ont eu cognoiſſance.
Car il y a plus de chantres auiourd'huy en nos banquets, qu'il n'y auoit au temps
paſsé de ſpectateurs aux theatres. Apres que le rang des chantres a remply toutes
les allees, & que les caues du theatre ſont ceintes & enuironnees de trompettes &
clairons, & que toutes ſortes de fluſtes & d'inſtrumens de muſique ſonnent dans
les galeries hautes, il ſe fait vn conſert de ſons diſſemblables. Ie veux que noſtre
ame ſoit ſemblable à cela, qu'elle ſoit ornee de pluſieurs ſciences & enſeignemẽs,
& d'exemples de pluſieurs ſiecles, qui ſoyent rapportez à vn ſeul aage. Mais com-
ment (diras-tu) ſe pourra faire cela? Si nous auons touſiours l'eſprit bandé, ſi nous
ne faiſons rien que la raiſon ne le conſeille. Si tu la veux eſcouter, elle te dira: Laiſ-
ſe ces choſes, apres leſquelles il n'y a que trop long tẽps que le monde court. Laiſ-
ſe les richeſſes, qui ne ſeruent que de malheur ou de charge à ceux qui les poſſe-
dent, laiſſe les voluptez & du corps & de l'eſprit, qui nous effeminent, & rendent
laſches. Laiſſe l'ambition, ce n'eſt qu'orgueil, que vanité, que vent. Elle ne prend
iamais fin: elle eſt auſſi faſchee de voir quelqu'vn, qui luy mette le pied deuant,
comme d'eſtre ſuiuie par quelqu'autre. Elle eſt tourmentee de l'enuie en deux
façons. Tu peux biẽ cognoiſtre cõbien eſt miſerable celui à qui l'on porte enuie,
s'il en porte aux autres. Vois-tu bien le palais de ces grands Seigneurs? leurs por-
tes où ceux qui leur vont donner le bon iour, prennent de querelles pour eſtre

Belles compa-raiſons à ce propos tirees des viandes que nous mangeons.

D'vn conte qui ſe fait de pluſieurs ſom-mes.

De la reſſem-blance du fils au pere.

D'vn cœur de Muſiciens.

Application des ſuſdictes comparaiſons.

Conſeil de la Raiſon, ſalu-taire contre les vanitez de ce monde.

des premiers ? Il faut ſouffrir beaucoup d'indignitez, pour y pouuoir entrer, encor de plus grandes, quand tu ſeras dedans. Ne t'arreſte point deuant les degrez de ces grands Princes, ny deuant ces porches eſleuez ſur vn hault eſcalier. Tu ſeras cõtraint demeurer debout en vn lieu, qui pend en precipice gliſſant, & dangereux à tomber. Retire toy pluſtoſt deçà du coſté de la ſageſſe, & cerche les biens qui ſont les plus grands, & pleins de tranquillité. Voy tout ce qui ſemble eſtre le plus eminent & plus eſleué ſur les choſes humaines, encor qu'il ſoit fort petit, & qu'il ſe puiſſe comparer aux choſes les plus viles, & baſſes, ſi eſt-ce qu'on n'y peut aller, que par des ſentiers difficiles & malaiſez. Le chemin par lequel on va aux faiſte des dignitez, eſt aſpre, & rabotteux. Mais s'il te venoit fantaſie de monter à ce ſommet de ſageſſe, à laquelle la fortune s'eſt ſoubmiſe, tu verras toutes ces choſes, qu'on eſtime eſtre les plus haultes, ſe tenir au deſſoubs de toy. Et toutesfois tu paruiendras aux lieux les plus hauts, par vn chemin fort plein.

EPISTRE LXXXV.

Il aſſemble pluſieurs raiſons, par leſquelles les Stoyciens prouuoyent, que la ſeule vertu ſuffiſoit à bien & heureuſement viure. Et refute les opinions de ceux, qui ſouſtenoyent le contraire.

La ſeule vertu ſuffit pour rendre le vie de l'homme bien heureuſe.

I'Auois voulu eſpargner ta peine, paſſant par deſſus tout ce qui eſtoit plus difficile, & m'eſtois contenté de te faire ſentir ſeulement le gouſt de ce que nos Philoſophes diſent, pour prouuer que la vertu toute ſeule ſuffit, pour rendre la vie de l'homme bien heureuſe. Tu veux que ie ramaſſe tous nos argumens, & tous ceux qui ont iamais eſté excogitez pour ce que nous enſeignons. Mais ſi ie le voulois entreprendre, il faudroit que ie fiſſe vn liure entier, & non point vn Epiſtre. I'ay touſiours proteſté, que ie ne prend point de plaiſir à ceſte ſorte d'argumens. I'ay honte de venir au combat, qui s'entreprend pour la deffenſe des Dieux, & des hommes, n'ayant pour toutes armes, qu'vne aleſne en main. Celuy qui eſt ſage eſt temperant : Celuy qui eſt temperant eſt conſtant, celuy qui eſt conſtant ne ſe trouble iamais : Celuy qui ne ſe trouble iamais vit ſans triſteſſe : celuy qui vit ſans triſteſſe eſt heureux : il s'enſuit donc que l'hõme ſage eſt heureux, & que la ſageſſe ſuffit à la vie heureuſe. A ceſte concluſiõ quelques-vns d'entre les Peripateticiens reſpondent ainſi, qu'en parlant de celuy, qui ne ſe trouble iamais, & du conſtant, & de celuy qui vit ſans triſteſſe, ils entendent que c'eſt de celuy qui ſe trouble peu ſouuent, & fort peu, mais non point de celuy qui ne ſe trouble iamais. Pareillement ils entendent que celuy, qui vit ſans triſteſſe, ſoit celuy, qui n'eſt point ſubiect à triſteſſe, & qui n'eſt guere ſouuent triſte & peu ſubiect à ce vice. Car nature ne permet point que l'ame d'aucun ſoit du tout exempte de triſteſſe : que le ſage ne la ſente quelquefois, iaçoit qu'il ne ſe voye point vaincu par la douleur, & par la triſteſſe, & autres choſes ſemblables, qui conuiennent à leur ſecte. Ils ne leur oſtent pas du tout la paſſion, ils la temperent ſeulement. Mais combien peu eſtimons nous le ſage, s'il n'eſt qu'vn peu plus conſtant que les plus imbecilles, vn peu plus ioyeux que les plus triſtes, vn peu plus moderé que les plus diſſolus, & vn peu plus grand que les plus petits? Quoy ? Ladas vouldroit il admirer ſa legereté en ſe comparant à vn boiteux, ou à vn qui a la iambe froiſſee?

Ce qu'il preuue par vn amas de raiſons prinſes en l'eſcholeStoyque. Premiere raiſon.

Obiection des Peripateticiens.

Reſponce des Stoyciens.

Elle

Elle ſemble voler deſſus les hautes creſtes. 7. Æneid.
Des moiſſons par les champs, ſans rompre les areſtes.
Elle chemine à ſec ſur les eaux de la mer,
Sans ſes deux pieds legers dedans les flots tremper.

C'eſt vne legereté loüee par elle meſme, ſans eſtre priſee par la comparaiſon des plus peſans & tardifs. Et quoy voudrois-tu dire, qu'vn homme fuſt ſain quand il n'a qu'vn peu de fieure? ce n'eſt pas ſanté que de n'auoir qu'vne petite maladie. Et quand, dit-il, nous appellons ſage ceux qui n'ont point l'ame troublee, c'eſt comme nous appellons les grenades apyrines, c'eſt à dire ſans aigreur, non point parce qu'elles n'ayent aucune aigreur, mais parce qu'elles en ont fort peu. Cela toutesfois eſt faux. Car ie ne veux point penſer qu'en l'homme ſage il y doyue auoir aucune diminution de mal, mais qu'il n'y en doit point auoir du tout. Car s'il en y a quelque peu il croiſtra, & luy donnera empeſchement. Cõme vn grand reume & vne parfaicte cataracte fait du tout perdre la veuë, auſſi vn petit reume la trouble. Si tu accordes, que le ſage ſoit ſubiet aux paſſions, la raiſon ne les pourroit pas dompter. Elle ſeroit emportee par elles comme par vn torrent: veu principalement que tu luy laiſſes non pas vne ſeule, mais toutes ſortes de paſſions, & mouuemens, contre leſquels il faut qu'elle combatte. Vne trouppe entiere, encor qu'elle ne ſoit que de perſonnes moyennes, a plus de force, que la violence d'vn ſeul homme grand. Il a bien quelque conuoitiſe des richeſſes, mais elle eſt petite: Il a de l'ambition, mais elle n'eſt pas violente: il a vne grande cholere, mais facile à s'appaiſer: Il eſt ſubiet à inconſtance, mais elle n'eſt pas trop legere & volage. Il eſt addonné aux femmes, mais non pas follement. I'eſtimerois plus heureux celuy qui ſeroit ſubiect à vn grand vice tout ſeul, que celuy qui le ſeroit à tous, encor qu'ils fuſſent plus legers. Dauantage il ne faut point conſiderer ſi le vice eſt grand, car quel qu'il ſoit il ne peut obeyr, il ne reçoit point de conſeil. Tout ainſi qu'il n'y a beſte aucune capable de raiſon, ſoit elle ſauuage ou domeſtique & traitable, parce que de leur nature elles ſont ſourdes à ceux qui les veulẽt perſuader: Pareillement les paſſions, pour ſi petites qu'elles ſoyent, ne peuuent ſuiure, ny obeyr à la raiſon. Les tygres & les Lyons ne deſpoüillent iamais leur cruauté, ils la cachent bien quelquefois, mais lors que tu y penſeras moins, ceſte felonie que tu croyois eſtre appaiſee, ſe rallumera. Iamais les vices ne ſe radouciſſent du tout. En outre ſi la raiſon gaigne le deſſus, ils ne commenceront iamais: mais s'ils commencent en deſpit de la raiſon ils perſeuerent touſiours en deſpit d'elle. Car il eſt plus facile d'empeſcher qu'ils ne viennent que de moderer leur violence. Ceſte mediocrité doncques eſt fauſſe & inutile: c'eſt autãt comme qui diroit, qu'il faut eſtre vn peu fol, ou vn peu malade. La ſeule vertu reçoit temperament: les vices de l'ame n'en ont point. Tu les arracherois pluſtoſt que de les moderer, faut il mettre en doute, que les vices inueterez & endurcis dans l'eſprit de l'homme (que nous appellons maladies) ne ſoyent immoderez: comme l'auarice, la cruauté, la ſuperbité, la fierté, l'impieté? Les paſſions donc ne ſe peuuẽt moderer, car de l'vn on paſſe à l'autre. Dauantage ſi tu donnes aucune authorité à la triſteſſe, à la crainte, à la conuoitiſe, & autres mauuaiſes mœurs, elles ne ſerõt plus en noſtre puiſſance. Pourquoy: Parce que les occaſions qui les irritent ſont hors de nous. Par ainſi elles croiſſent, cõme les cauſes, qui les concitent ſont grandes ou petites. La crainte ſera plus grãde, s'il void plus de choſes, qui le peuuent effrayer, ou s'il les regarde de plus pres. La conuoitiſe ſera plus aſpre, ſi l'eſperance d'vn plus grãd bien l'attire. S'il n'eſt pas en noſtre puiſſance d'empeſcher, qu'il n'y ait point de paſſions, nous ne pouuõs empeſcher qu'elles ne deuiennent grandes. Si tu leur as permis de commencer, elles

Replique des Peripateticiens.

Reſponce des ſtoyques.

Troiſieſme raiſon.

Quatrieſme.

Cinquieſme.

Seconde raiſon des Stoyques, pour deſpouiller de paſſions l'homme vertueux.

croiſtront auec les occaſions,& viendront auſſi grãdes qu'on les eſtimera. En outre ces vices, pour ſi petits qu'ils ſoyent deuiennent plus grands : les choſes pernicieuſes ne retiennent point de meſure. Encor que du cõmencement les maladies ſoyent petites, elles s'augmentent tellement peu à peu, qu'vn fort petit accez emporte quelquefois vn corps malade. Mais quelle folie ſeroit-ce, s'il n'a pas eſté en noſtre pouuoir d'empeſcher la naiſſance & le commencement de quelque choſe, croire que nous puiſſiõs retenir & arreſter ſon cours? Comment aurois-ie aſſez de force pour faire prendre fin à des choſes, que ie n'ay peu empeſcher de venir: Veu qu'il eſt plus facile de leur fermer la porte, que de les contenir & brider quand elles ſont entrees. Quelques-vns ont vsé de ceſte diſtinction, & ont dit, qu'il eſt ſage & temperant par le naturel de ſon ame, & qu'il eſt tranquille par la diſpoſition d'icelle. Mais que par accident il ne l'eſt point. Car quant à la diſpoſition de ſon ame, il n'eſt point troublé, attriſté, ny effrayé, mais il ſuruient pluſieurs cauſes exterieures, qui le troublẽt. Ils diſent vne autre choſe ſemblable à cela, qu'il n'eſt pas ſubiet au deſpit, & aux courroux, mais qu'il ſe courrouce par fois : qu'il n'eſt pas craintif, mais qu'il a quelquefois peur. C'eſt à dire qu'il eſt exẽpt du vice de peur, mais qu'il n'eſt pas exempt de ceſte paſſion. Or ſi on laiſſe entrer la crainte par vne accouſtumãce, elle paſſera en vice formé, & la cholere receuë dedans vous renuerſera la diſpoſitiõ de l'ame, qui eſtoit de ſoy vuide de cholere. Dauantage ſi elle ne meſpriſe les cauſes qui ſuruiennẽt de dehors, & ſi elle entre en aucune peur, elle ira laſchement, & auec vn courage froid, lors qu'il ſe faudra preſenter contre les eſpees, contre les feux, pour la patrie, pour les loix, & pour la liberté. Or ceſte diuerſité d'ame ne tombe point ſur le ſage. Il me ſemble en outre que nous deuons prendre garde, de ne meſler pas ces deux poincts, leſquels il faut prouuer ſeparémẽt. Car on peut cõclurre de ſoi que ce qui eſt honeſte eſt le ſeul biẽ: & que la ſeule vertu ſuffit à rẽdre la vie heureuſe. Si ce dõc qui eſt honeſte, eſt le ſeul bien, tout le monde accordera que la vertu ſuffit pour viure heureuſemẽt. Au cõtraire on ne pourroit pas dire ſi la ſeule vertu rend vn homme heureux, que ce qui eſt honneſte ſoit le ſeul bien. Xenocrates & Speuſippus penſent, qu'vn homme peut eſtre heureux par la ſeule vertu : Et non toutesfois que ce qui eſt honneſte ſoit ce ſeul bien. Epicurus pareillement penſe bien, que celuy qui a la vertu, eſt heureux, mais que la ſeule vertu ne ſuffit pas à rendre la vie bien-heureuſe, parce que c'eſt la volupté procedant de la vertu, & non pas la ſeule vertu, qui la rẽd bien heureuſe. Voyla vne ſotte diſtinction. Car luy meſme nie que la vertu ſoit iamais ſans volupté & par ceſte raiſon ſi elles ſont iointes touſiours enſemble, ſi elles ſont inſeparables, la vertu ſeule ſuffit, car elle a touſiours auec elle la volupté, ſans laquelle elle n'eſt iamais, non pas lors meſme qu'elle eſt ſeule. Au demeurant c'eſt choſe fort eſtrange de dire, qu'vn homme pourra eſtre heureux auec la ſeule vertu, mais qu'il ne ſera pas parfaictement heureux, toutesfois ie ne trouue point de raiſon, pourquoy cela ſe puiſſe faire. Car la vie heureuſe cõtient en ſoy vn bien tout parfait, par deſſus lequel il n'en peut eſtre de plus grand. Et ſi cela eſt ainſi, elle eſt parfaitemẽt heureuſe. Si la vie des Dieux eſt telle, qu'elle ne puiſſe auoir rien de plus grand, ny de meilleur, & que la vie heureuſe ſoit diuine, elle n'a donc rien par deſſus elle, où elle puiſſe plus amplement aſpirer. Dauantage ſi la vie heureuſe n'a beſoin de rien, toute vie heureuſe eſt parfaite, elle eſt pareillement heureuſe, voyre treſque heureuſe. Voudrois tu faire doute, que la vie heureuſe ne ſoit noſtre ſouuerain bien? Si donc elle eſt accompagnee du bien ſouuerain, elle eſt ſouuerainement heureuſe. Comme vne choſe treſ-grande ne peut receuoir aucun accroiſſement (car quelle choſe pourroit eſtre par deſſus ce qui eſt treſ-grand) ny la vie

Sixieſme.

Reſponce des Stoyques aux auis contraires au paradoxe precedent contre les paſſions.

Contre les opinions de Xenocrates, Speuſippe, & Epicure, touchant le ſouuerain bien.

La vie heureuſe n'a rien par deſſus elle où elle puiſſe aſpirer.

Elle eſt donc parfaictement heureuſe : & par cõſequent noſtre ſouuerain bien.

mettre

heureuſe auſſi;laquelle ne peut eſtre ſans le bien ſouuerain.Mais ſi tuvoulois nous mettre en auant quelqu'vn qui fuſt plus heureux,tu engendrerois vne infinité de difference de biens ſouuerains.Iaçoit que i'entende que le bien ſouuerain ſoit celuy,par deſſus lequel il n'y a aucun autre degré plus grand. S'il y auoit quelqu'vn qui fut moins heureux qu'vn autre,il s'enſuiuroit que ceſtuy-là ſouhaitteroit pluſtoſt la vie de celuy qui ſeroit plus heureux,que la ſienne. Et toutesfois celuy,qui eſt heureux,n'eſtime rien par deſſus la ſienne. L'vn & l'autre de ces deux poincts eſt incroyable:ou qu'il y a quelque choſe qui reſte au bien-heureux, qu'il aymaſt mieux eſtre que ce qu'il eſt:ou qu'il n'aymaſt pas mieux eſtre meilleur, qu'il n'eſt pas.Car dautant plus qu'il ſera prudent, d'autant plus eſtendra-il ſon deſir ſur ce qui eſt treſbon,& taſchera par tous moyens de l'acquerir. Or comment ſeroit vn homme bien-heureux,ſi non ſeulemẽt il pouuoit,mais qui plus eſt, s'il deuoit deſirer quelque autre choſe de plus:Ie vous diray qu'eſt cela, & d'où ceſt erreur procede.Ils ne ſçauent point qu'il n'y a qu'vne ſeule vie heureuſe.Sa qualité la met au meilleur eſtat qu'elle peut eſtre,& non point ſa grãdeur.C'eſt pourquoy, & la lõgue,& la courte ſont egales:la plus large,& la plus eſtroitte: celle qui eſt deſpartie en pluſieurs lieux,& en pluſieurs parts, & celle qui eſt eſtroittement ſerree. Celuy qui la veut eſtimer par nombre, par meſure, & par departemens, luy oſte ce qu'elle a de plus excellent.Mais qu'eſt-ce qui eſt plus excellent en la vie ? C'eſt qu'elle ſoit pleine.La fin (pour t'en bailler vn exẽple) de boire & de manger,c'eſt d'eſtre ſaoul.Ceſtuy ci mange plus,l'autre moins:qu'y fait cela,s'ils ſont deſia tous deux ſaouls?Ceſtuy-cy boit plus,& l'autre boit moins qu'y fait cela? l'vn & l'autre n'a plus de ſoif.Ceſtuy-cy a veſcu beaucoup d'annees,& l'autre bien peu.Cela ne ſert de riẽ,ſi ceſtuy-cy n'a pas eſté plus heureux en beaucoup d'annees,que cet autre en peu.Celuy que tu appelles moins heureux,il n'eſt pas heureux.Car ce nõ ne peut diminuer.Celuy qui eſt courageux,eſt ſans crainte,qui eſt ſans crainte eſt sãs triſteſſe,qui eſt ſans triſteſſe eſt biẽ heureux.C'eſt l'argumẽt de nos Stoïciẽs.Contre lequel ils eſſayent de reſpõdre ainſi:que nous induiſons vne choſe fauſſe,& reuoquee en doute,pourvne confeſſee,que celuy qui eſt conſtant & courageux,ſoit ſans crainte.Et quoy donc,dit-il,le courageux ne craindra-il pas les maux qui le menacẽt de pres?Ce ſeroit à faire à vn hõme fol & alienẽ de ſon ſens,& non point à vn hõme conſtant.Mais il reſpond qu'il craint auec vne grande moderation: & qu'il n'eſt pas du tout hors de crainte.Toutesfois ceux qui diſent cela, reuiennent touſiours à vne meſme choſe,& prennent les vices les plus petits, pour vertu. Car celuy qui craint aucunement,toutesfois raremẽt,& moins que les autres,n'eſt pas exempt de vice,mais il eſt trauaillé d'vn plus petit.Ouy mais i'eſtime fol celuy qui ne craint pas le mal dont il eſt menacé!Ce qu'il dit eſt vray,ſi ce ſont maux. Mais s'il ſçait,que ce ne ſoient pas maux,& s'il eſtime que cela ſeul qui eſt deſ-honeſte, ſoit mal,il deura auec toute aſſeurãce regarder les dãgers,&meſpriſer ce qui pourroit faire peur aux autres.Au contraire:ſi c'eſt à faire à vn fol,& à vn inſenſé de ne craindre point les maux,d'autant auſſi qu'vn homme ſera plus ſage,d'autant plus il craindra.Vous eſtes donc d'aduis,dit-il,qu'vn homme de cœur ſe doit preſenter aux dangers?Rien moins que cela:Il ne les craindra point, mais il les fuira. Il fera bien d'y prendre garde,mais il feroit mal de les craindre.Et quoy donc(diras-tu) ne craindra-il point la mort,la priſon,les feux,& les autres armes de fortune?Nenny.Car il ſçait bien que ce ne ſont point maux, encor qu'ils ſemblẽt l'eſtre.Il croit que toutes ces choſes ne ſont que frayeurs à la vie humaine.Mets luy par inuẽtaire les captiuitez,les foüets,les chaines,la pauureté,le deſchirement des membres, ou par maladie,ou par tyrannie,& tous autres tourmens que tu ſçaurois raconter,

Et le ſouuerain bien eſt celuy qui n'a rien par deſſus luy.

Il n'y a qu'vne ſeule vie heureuſe, & eſgale.

Argumens des Stoyciens touchant le parfaict heureux.

Reſponce. Autre replique. & reſponce.

De ce qu'eſt mal & qui ſẽble l'eſtre.

il les met au nõbre des peurs que ſentent ceux qui ont l'eſprit troublé de quelque viſion: Cela doit eſtre craind par des perſonnes craintiues. Pẽſes-tu qu'vne choſe ſoit mal, à laquelle il faut que nous venions quelque iour par noſtre propre volonté? veux-tu ſçauoir ce qui eſt mal: C'eſt ſe rẽdre à ce qu'on appelle mal, & luy quitter la liberté, pour laquelle on doit pluſtoſt ſouffrir toutes choſes. Noſtre liberté ſe perd ſi nous ne meſpriſons les choſes qui nous ont fait plier ſous le ioug: ils ne ſeroyent pas en doute de cognoiſtre ce qui eſt cõuenable à vn homme cõſtant s'ils ſçauoyent que c'eſt que la conſtance. Car ce n'eſt point vne temerité inconſiderée, ce n'eſt pas amour des perils, ny vn deſir des choſes qu'õ craind. C'eſt vne ſciẽce de bien pouuoir faire difference de ce qui eſt mal, & de ce qui ne l'eſt pas. La conſtance eſt fort ſoigneuſe de ſa conſeruation. Elle eſt auſſi fort patiẽte de ce qui a vne fauſſe apparẽce de maux. Et quoy? ſi on porte l'eſpee ſur le col d'vn homme conſtant, & courageux: ſi on le bleſſe tantoſt d'vn endroict, & tantoſt d'vn autre, s'il a veu ſes boyaux entre ſes mains, ſi on luy dõne à ceſte heure vn coup, & quelque temps apres vn autre pour luy faire ſentir plus de tourmens: ſi par vne playe deſia ſechée on luy fait couler du ſang tout frais, diras tu qu'il n'a point de peur, & qu'il ne ſent point de douleur? Certainemẽt il ſent bien la douleur: car il n'y a vertu aucune, qui face perdre le ſentimẽt à l'hõme, mais il ne craind point. Il regarde cõme d'en-haut ſes douleurs d'vn cœur inuincible. Demãdes-tu quel courage il a pour lors? tel que l'ont ceux qui cõſolẽt vn amy malade. Ce qui eſt mal nuit: & ce qui nuit rend pire. La douleur & la pauureté ne rendent point vn homme pire: Il s'enſuit donc qu'elles ne ſont point mal. La propoſitiõ, dit-il, eſt fauſſe. Car s'il y a quelque choſe qui nuiſe, il ne rend point pour cela l'hõme pire. La tẽpeſte, & l'orage nuit bien au patrõ du nauire, mais il ne le rẽd pas pire qu'il n'eſtoit. Quelques Stoyciens contre cela reſpondẽt ainſi: Que la tempeſte & l'orage rẽd le pilote de pire cõditiõ, par-ce qu'il ne peut faire ce qu'il auoit entrepris, ny tenir le cours de ſon voïage: mais qu'ils ne le font pas pire en ſon art, ains ſeulemẽt en ſa beſongne. Il s'enſuit donc (dit le Peripateticien) que la pauureté, & la douleur, & telles autres ſemblables incõmoditez, rendent pire l'hõme ſage: car encor qu'elles ne lui oſtent pas la vertu, elles empeſcheront ſes effects. Cela ſe pourroit bien dire, ſi la condition du pilote & du ſage n'eſtoit fort diſſemblable. Car le ſage a ce deſſein en tout le cours de ſa vie, non ſeulement de faire ce qu'il entreprend, mais de faire bien & iuſtement tout ce qu'il faict. Et le deſſeing du pilote, eſt ſeulemẽt de conduire ſon nauire à port. Les arts & les ſciences ne ſont que chambrieres, elles doyuent rendre le ſeruice qu'elles promettent. La ſageſſe eſt la maiſtreſſe & la gouuernante. Les arts ſeruent à la vie, & la ſageſſe commande. Ie penſe donc qu'il faut autremẽt reſpondre: que l'art du pilote ne ſe gaſte & ne ſe diminuë aucunement par la tempeſte, ny la conduite meſme de l'art. Le pilote ne t'a point promis vne bonne fortune ſur mer, mais ſeulement de trauailler à tõ profit, & la ſcience de biẽ gouuerner ſon nauire: laquelle ſe monſtre mieux, quãd quelque fortune cõtraire luy dõne empeſchement. Celui qui a peu dire: Neptune, iamais ce nauire que tout droit: il a ſatisfait à ſon art. La tempeſte n'empeſche point l'ouurage du pilote, mais ſeulement le ſuccez. Et quoy donc? diras tu que ce qui empeſche le pilote d'arriuer au port, ne luy eſt pas nuiſible? ce qui rend vains ſes efforts, ce qui le porte en arriere, qui le retiẽt & le deſarme? Il luy nuit nõ point cõme à vn pilote, mais comme à vn qui va ſur mer. Tant s'en faut, qu'il empeſche l'art du patron, que pluſtoſt il la fait cognoiſtre. Car en bonace, comme on dict, chacun eſt bon marinier: c'eſt au vaiſſeau que cela donne empeſchement, & non point au patron, en tant qu'il eſt patrõ. Le gouuerneur du nauire iouë deux perſonnages, l'vn qui eſt commun,

auec

Que c'eſt que mal.

Que c'eſt que conſtance, &

Qui eſt l'hõme vaillant.

Obiection cõtre la precedẽte reſponce.

Reſponce du Stoyque.

Replique du Peripateticiẽ.

Reſponce.

Quel eſt le deſſeing du ſage.

Reſponce de Seneque.

auec tous ceux qui ſont montez dans vn meſme vaiſſeau, en tant qu'il eſt luy meſme porté: & l'autre propre & particulier, en tant qu'il eſt pilote. La tempeſte luy eſt dommageable comme à vn de ceux qui ſont portez, mais non point cõme à vn pilote. Dauantage l'art d'vn pilote c'eſt le bien d'autruy, qui regarde ceux qu'il meine, comme l'art d'vn medecin à ceux qu'il penſe. La ſageſſe eſt vn bien commun, tant à ceux auec leſquels elle vit, que propre à elle meſme. Par ainſi il peut eſtre porté dommage au gouuerneur du vaiſſeau, quãd le ſeruice qu'il auoit promis aux autres, eſt empeſché par la tempeſte. Mais le ſage ne reçoit aucun dommage ny par pauureté, ny par douleurs, ny par aucun orage qui tourmente la vie. D'autant que toutes ſes œuures ne ſont point empeſchees, mais ſeulement celles qui concernent autruy, car il eſt touſiours en action, ſes effets ſe monſtrent plus grands, quand la fortune luy eſt contraire. C'eſt lors qu'il depeſche les affaires de la ſageſſe, laquelle nous auons dict eſtre, & le bien d'autruy, & ſon bien propre. En outre il n'eſt point empeſché de porter profit à d'autres, lors meſmes que les neceſſitez le preſſent. Il eſt bien empeſché par ſa pauureté, de monſtrer comme vne republique doit eſtre maniee: Mais à tout le moins il enſeigne comme on doit manier la pauureté. C'eſt vne beſongne, qui s'eſtend ſur tout le temps de ſa vie. Par ainſi il n'y a fortune, ny aucune autre choſe en ce monde, qui puiſſe empeſcher les actions du ſage, car au moins faict il ceſte œuure, qu'il eſt empeſché de faire aucune autre œuure. Il eſt propre à tous: car il eſt gouuerneur des bons, & vainqueur des mauuais: il s'eſt, dis ie, ſi bien exercé, qu'il a faict paroiſtre ſa vertu autant en ſes proſperitez, comme en ſes aduerſitez, & qu'il n'a pas tant regardé la matiere que la vertu meſme. C'eſt pourquoy ny la pauureté, ny la douleur, ny aucune autre choſe, qui deſtourne les ignorans, & les faict tomber en deſeſpoir, ne l'empeſche point. Tu penſes qu'il ſoit preſſé de maux? il s'en ſert. Phidias ne ſçauoit pas faire ſeulement des images d'yuoire, il en faiſoit auſſi de bronſe: ſi tu luy euſſes preſenté de l'yuoire, ou quelque autre matiere plus vile, il en euſt faict vne image auec toute la perfection qu'on pouuoit deſirer d'vne telle matiere. Le ſage pareillement mõſtrera vertu en ſes richeſſes, s'il en a le moyen, ſinon, il le fera en ſa pauureté. S'il peut il la monſtrera dans ſa patrie: ſinon, ce ſera en ſon exil. S'il peut il la monſtrera eſtant chef d'armee: ſinon, comme ſoldat. S'il peut, tout entier: ſinon eſtropié. Quelle fortune qu'il rencontre, il en fera quelque choſe digne de memoire. Il y a certains dompteurs de beſtes ſauuages, qui forcent les animaux les plus cruels, & qui du premier regard eſpouuantes les hommes, de ſouffrir le ioug, & ne ſe voulans contenter de leur auoir faict perdre la fierté & la cruauté, les rendent ſi doux, qu'ils les font loger auec eux. Le gouuerneur des lions leur met la main dans la gueule: & celuy qui a le tigre en garde, le baiſe bien. Vn batteleur Æthiopien commande à vn elephant de ſe mettre à genoux, & marcher ſur la corde. Le ſage pareillement eſt le maiſtre de ſçauoir dompter les maux. La douleur, la pauureté, l'ignominie, la priſon, l'exil, & toutes autres choſes qui ſont horreur au monde, ſi elles tombent entre les mains du ſage, deuiennent douces & traictables.

Les actions du ſage differẽt de celles des autres hommes.

Il faict paroiſtre ſa vertu indifferemment en toutes ſaiſons.

Comparaiſon du ſage auec Phidias. &

Auec les dõpteurs des beſtes ſauuages.

EPISTRE LXXXVI.

Loüange de Scipion l'Africain, & de ſa temperance: & meſmement en ſes bains. Blaſme l'exceſſiue deſpenſe & diſſolution des hommes de ſon temps. Et quelques beaux & profitables diſcours des vergers & des arbres fruictiers.

Ce n'eſt pas la valeur, ny le maniemẽt de grands affaires, mais la pieté & vertu qui rẽd l'ame bien heureuſe apres la mort.

IE t'eſcris cecy m'eſtant venu repoſer dans la meſme metairie qui fut iadis à Scipion l'Africain, apres auoir adoré ſes Manes & ſon autel, que ie penſe eſtre le ſepulchre de ce grand capitaine: car quant à ſon ame, ie me ſuis perſuadé qu'elle ſoit retournee au ciel d'où elle eſtoit venuë: non point pour auoir conduit de grandes armees (car ce furieux Cambyſez, qui vſa de ſa fureur fort heureuſement, en a bien faict autant) mais par ſa modeſtie & par ſa pieté, dont il ſurpaſſoit tous les hommes de ſon temps, & qui ſe ſont monſtrees plus admirables, lors qu'il abandõna ſa patrie, que lors qu'il la deffendit. Ou Scipion deuoit ſortir de Rome, ou de Rome la liberté. Ie ne veux rien deroger, dit il, de l'authorité des loix & des ordonnances: que le droict ſoit eſgal entre tous les citoyẽs: Sers toy, ô ma patrie, ſans moy, du bien que ie t'ay acquis. I'ay eſté cauſe de ta liberté, i'en veux eſtre auſſi l'exemple. Ie m'en vay, ſi ie ſuis venu plus grand qu'il n'eſt beſoin pour ton aſſeurance. Mais comment pourrois ie faire, de n'admirer point la grandeur de ce courage? Il s'en alla de ſa propre volõté en exil, & affranchit ainſi la cité. Les choſes eſtoyent venuës à ce poinct, que la liberté faiſoit tort à Scipion, ou Scipion à la liberté. Et l'vn ne l'autre ne ſe deuoit faire. C'eſt pourquoy il voulut ceder aux loix, & ſe retirer à Literne, pour reprocher autãt ſon banniſſement à la choſe publique, comme fut celuy d'Hannibal. Ie vis vne metairie baſtie de ſimple pierre de taille, vne muraille qui parquoit vn grand bois, & des tours haut eſleuees qui ſeruoyent de bouleuers à la metairie. Vne ciſterne deſſous les baſtimens & ſous les vergers, qui ſuffiroit au ſeruice de toute vne armee. Vne petite eſtuue ſans clairté à la façon des anciens, car ces gens du temps paſſé ne penſoyent pas qu'elles fuſſent chaudes, ſi elles n'eſtoyent obſcures. Certainement ie prenois vn grand plaiſir à conſiderer la façon de viure de Scipion & la noſtre. C'eſt en ce coing là que ceſt homme, horreur de Carthage, auquel Rome eſt redeuable de n'auoir eſté priſe qu'vne fois, lauoit ſon corps, quand il eſtoit las du labeur des champs: car il s'exerçoit au trauail, & comme les bonnes gens du temps paſſé, il labouroit luy meſme la terre. Ce grand homme demeura ſoubs ceſte couuerture de maiſon ſi mal nette, & ce paué ſi ſale & vilain le ſoubſtint: Mais qui eſt celuy qui vouluſt maintenant eſtre laué ainſi? Vn homme penſeroit eſtre pauure & miſerable, ſi les parois enrichies à l'entour de grands precieux ronds n'y reluyſoient, ſi les marbres d'Alexandrie n'eſtoyent marquetez de petites lames de marbre Numidien, ſi elles n'eſtoient bordees tout autour d'vn grand artifice à façon de peinture, de pierres de variables couleurs: ſi la voulte n'eſtoit couuerte de verre, ſi le Porphyre qu'on faict venir de l'iſle de Thaſſo, qui eſtoit au temps paſſé le plus rare ornement qui ſe voyoit dans quelque temple, n'enuironnoit le tour de nos baignoirs, dans leſquels nous plongeons les corps affoiblis d'vne longue ſueur, & ſi les robinets qui verſent l'eau dedans, n'eſtoyent tout d'argent. Ie ne parle encor que des tuyaux du peuple commun: mais que ſera ce quand nous viendrons aux baings des ſerfs affranchis? Combien il y a de ſtatuës, combien de colomnes qui ne ſouſtiennent rien, & ne ſont là plantez que pour ornement, & pour monſtrer ſeulement vne grande deſpen

Maiſon champeſtre de Scipion.

Sa fragilité au prix de l'exceſſiue diſſolution du tẽps de Seneque.

de deſpence? Quelle quantité d'eaux qui tombent auec vn grand bruit par des degrez? Nous ſommes venus à des delicateſſes ſi grandes, que nous ne voulõs plus marcher que ſur des pierres precieuſes. En ceſte eſtuue de Scipion il n'y auoit que des petites fentes au lieu de feneſtres, taillees dans le mur de pierre, afin que ſans affoiblir la fortereſſe, elle peut receuoir la lumiere. Mais maintenant ils appellent taſnieres de vermine, les baings, s'ils ne ſont baſtis, & accommodez en façon qu'ils puiſsẽt tout le lõg du iour receuoir le ſoleil par des feneſtres fort larges, ſi on ne s'y peut lauer & s'y voir clairement tout enſemble, ſi du baignoir & de la cue meſmes ils ne voyent les champs & les mers. Par ainſi les baſtimens que lors tout le monde admiroit, où tout le monde accouroit pour les voir conſacrer & dedier, ſont mis au nombre des choſes deſ ja trop vieilles, auſſi toſt que le luxe & la ſuperfluité a trouué quelque nouueauté pour ſe ruiner elle meſmes par des folles deſpenſes. Mais il n'y auoit que fort peu de baings au temps paſsé, & encor ceux là meſme n'eſtoyent ornez d'aucun embelliſſement. Car pour quelle raiſon enrichiroit on vne choſe où l'on entroit pour vn ſou, & qui a eſté trouué pluſtoſt pour neceſſité, que pour plaiſir? On n'y verſoit point de l'eau inceſſamment, elle n'y couroit cõme ſi elle ſortoit touſiours recentement d'vne fontaine chaude: ils ne ſe ſoucioyent point cõbien ſeroit claire l'eau dans laquelle ils deuoyent laiſſer leurs ordures. Mais (ô bons Dieux) le grand plaiſir que c'eſtoit d'entrer dans ces bains obſcurs rabatus d'vn enduit vulgaire & commun, que tu cognoiſtrois bien auoir eſté attrempez de la main propre de Caton Ædile, ou de Fabius Maximus, ou quelqu'vn des Corneliens. Car les Ædiles les plus nobles auoyent la charge d'entrer dans les lieux où le peuple eſtoit receu, & de prendre garde qu'ils fuſſent tenus bien nets, & que la temperature fuſt ſaine & profitable: Non pas cõme celle qui a eſté inuentee puis naguieres, laquelle ſemble pluſtoſt vn grand feu & vn embraſement, dans lequel on deuroit lauer tout vif vn eſclaue qui ſeroit conuaincu de quelque deteſtable forfaict. Il me ſemble maintenant qu'il n'y a point differẽce ſi le baing eſt chaud ou s'il bruſle. Mais de quelle grande ſimplicité void on auiourd'huy quelques vns accuſer Scipion, qu'il ne fiſt entrer par des larges verrieres la clairté dans ſes eſtuues, qu'il ne ſe fiſt cuyre & roſtir dans le baing, & qu'il n'attendiſt que ſa digeſtion fut faite. O le miſerable homme (diſent ils) il ne ſceut pas viure. Il ne ſe lauoit point auec vne eau repoſee, mais le plus ſouuent trouble, & preſque toute bouë, & lors qu'il pleuuoit plus fort. Il ne ſe ſoucioit pas beaucoup de ſe nettoyer ainſi, car il n'y venoit point pour ſe lauer de la craſſe des vnguẽts parfumez, mais de la ſueur. Quels propos penſes tu que tiendrõt maintenãt quelques vns? Ie ne porte pas d'enuie à Scipion: c'eſtoit autant comme de viure en exil, à celuy qui ſe lauoit ainſi. Mais encor afin q̃ tu le ſçaches biẽ, il ne ſe lauoit pas tous les iours. Car ainſi que l'eſcriuẽt ceux qui ont parlé de l'anciẽne façon de viure de Rome, ils lauoyẽt tous les iours les bras & les iambes à cauſe de l'ordure qu'ils amaſſoient au trauail. Au reſte ils ne lauoyent tout le corps que les iours des foires, qui reuenoient de neuf en neuf iours. Quelqu'vn dira en ceſt endroit, que cela monſtre bien qu'ils eſtoyẽt fort ſales. Que penſes tu qu'ils ſentoient? La guerre, le trauail, l'homme. Depuis qu'on a baſty des eſtuues ſi nettes, ils ſont plus vilains. Quand Horacius Flaccus veut deſcrire vn homme infame & perdu en ſes delices trop grandes, que dit il?

Rufillus ſent le muſc & la ciuete.

Si tu me preſentois maintenant Rufillus, ie ne l'eſtimerois pas plus que s'il ſentoit le bouc, & qu'il tinſt le lieu de Gorgonius, qu'Horace oppoſoit à Rufillus. C'eſt peu q̃ de s'oindre de parfums, ſi lon n'en prẽd deux ou trois fois le iour, afin que la ſenteur

Eſtuues de Scipion bien eſloignees de luxe.

Parſimonie & fragilité des anciens Romains.

Ouurage faict à Scipiõ, pour auoir hay le luxe.

A la façon des anciens Romains, qui ſe lauoyent par neceſſité, non par volupté.

Et n'ẽ eſtoyẽt que plus maſles.

ſenteur ne ſe perde point ſur le corps. Que diriez vous qu'ils s'en priſent, comme ſi ceſte ſenteur ſortoit d'eux? Si ce que ie viẽs de dire te ſemble trop ſeuere, tu reietteras cela ſur le village, ou i'ay auſſi appris d'Ægialus tres-diligent pere de famille (qui eſt maintenant maiſtre de ce domaine) qu'vn verger d'arbres fruitiers, pour ſi vieil qu'il ſoit, ſe peut tranſplanter. Il faut que nous qui ſommes vieils, & qui ne plantons iamais vne oliuete que pour autruy, apprenions cela. Ie diray ce que i'ay veu, qu'vn verger d'arbres de trois ou quatre ans, qui auoyent eſté tranſplantez, portoit ſi grande quantité de fruict en autonne, qu'on s'en faſchoit: c'eſt arbre auſſi te couurira, lequel

Viendra rendre bien tard de l'ombre à tes nepueux,

Comme dit noſtre Virgile, qui a plus regardé à ce qu'il pouuoit dire gentiment que veritablement. Il n'a pas tant voulu enſeigner les laboureurs, que donner du plaiſir au lecteur. Car, afin que ie laiſſe les autres choſes à part, ie te rendray conte de ce qu'il m'a fallu cognoiſtre auiourd'huy.

1 Georgic. *Enuiron le printemps la feue il faut planter,*
Et toy trefle Medois dans les ſillons ietter:
Lors du mil tous les ans le ſoin ſe renouuelle.

Mais s'il faut planter cela en meſme ſaiſon, & ſi la ſemaiſon de l'vn & de l'autre ſe doit faire au printemps, tu le iugeras par cecy. C'eſt au mois de Iuin, & plus pres du mois de Iuillet que ie t'eſcris. Toutesfois i'ay veu en meſme iour cueillir les feues, & ſemer le mil. Ie retourne maintenant à l'oliuete, que i'ay veu planter de deux façons. Il tranſporta les troncs des grãds arbres auec le tige, apres auoir coupé les groſſes branches iuſqu'à vn pied pres: il en coupa auſſi les racines, leur ayãt toutesfois laiſsé la teſte principale, de laquelle les autres dependoyent. Et l'ayant trempee dans du fien, il la mit dans la foſſe, & ne la rechauſſa point ſeulement de terre, mais il la battit & foula fort aux pieds. Il nie qu'il y ait aucune choſe qui y face plus de bien, que ce battement: car il empeſche que le froid & le vẽd n'y puiſſe entrer. En outre cela les garde de ne trembler pas tant, & par ceſte raiſon donne loiſir aux racines naiſſantes de ſortir & prendre terre à leur aiſe: leſquelles eſtãs encor tendres, & ne ſe tenans que de la grace & faueur de la terre, il faudroit par neceſſité que la moindre ſecouſſe les arrachaſt. Au reſte il raſcle vn peu de l'arbre auant que l'enſeuelir dans terre: car de tout le bois (cõme il dit) qui eſt deſpoüillé, il en ſort des nouuelles racines. Au demeurãt le tronc ne doit point ſortir hors de terre plus haut que de trois ou quatre pieds. Car incõtinẽt il ſera reueſtu d'embas, & la plus grande partie, cõme aux vieilles oliuetes, ne ſera ny roſtie ny bruſlee. L'autre façon de planter fut telle. Il planta de meſme ſorte des branches fortes, qui n'auoyent toutesfois encor l'eſcorce guere dure, comme ſont celles des ieunes arbres. Elles viennent vn peu plus tard, mais elles n'ont point de rude ny d'aſpre, non plus que ſi elles eſtoient ſorties de la plante meſmes. I'ay veu auſſi maintenãt tranſplanter vne vieille ſouche de vigne de ſon verger: mais il en faut (s'il eſt poſſible) ramaſſer tous les cheueux & la barbe, & la coucher plus à ſon aiſe & au large, afin que le corps meſmes puiſſe mettre racine. Ie les ay veu plantees non ſeulement au mois de Feburier, mais encor ſe prendre apres le mois de Mars, & embraſſer vn autre ormeau que le premier. Tous ces arbres, qui ſont (comme on dit) de grand corps, il me diſoit qu'il les falloit entretenir auec de l'eau de ciſterne. Et ſi elle y eſt profitable, nous auons la pluye à noſtre commandement. Ie ne t'en veux point apprendre dauantage, afin que comme il m'a rendu enuieux de l'imiter, il ne t'en rende auſſi, de vouloir faire comme moy.

Induſtrie des anciẽs laboureurs d'Italie à cultiuer les oliues. &

La vigne.

EPISTRE

EPISTRE LXXXVII.

Il deſcript de la fragilité qu'il tint en vn petit voyage qu'il fiſt. Et ſur ceſte occaſion il reprend les folles & delicates deſpenſes des Romains par les exemples qu'il allegue. Il diſpute ſi les richeſſes ſe peuuent appeller bien.

IAy faict naufrage auant que monter ſur le nauire: Ie ne diray point comme cela eſt aduenu, afin que tu ne penſes pas qu'il faille mettre cecy entre les Paradoxes des Stoïciens: deſquels ie prouueray quand tu voudras, voire encores que tu ne vueilles, qu'il n'en y a aucun qui ſoit ſi faux, ny ſubiet à tant d'admiration comme il ſemble eſtre de prime face. Cependant ce voyage m'a faict apprendre, combien nous auons des choſes ſuperfluës, & combien il ſeroit facile en y apportant quelque peu de iugement, de les meſpriſer, & faire que ſi par fois la neceſſité nous en priuoit, nous ne ſentiſſions point qu'elles nous fuſſent oſtees. Nous auons deſia paſsé fort heureuſement deux iours, moy & mon bon amy Maximus accompagnez de peu de ſeruiteurs, & ſeulement d'autant qu'vn carroſſe en pouuoit porter ſans aucunes beſongnes, que ce que nous auions deſſus nous. Mon matelas eſtoit ſur la terre, & moy ſur le matelas. De deux manteaux l'vn ſeruoit de lodier, & l'autre de couuerte. On n'euſt peu rien retrancher de noſtre diſner, il fut appreſté en moins d'vne heure, ie ne ſuis iamais ſans figues & ſans mes tabletes. Si i'ay du pain, elles me ſeruent de viande, ſinon elles me ſeruent de pain. Elles me font tous les iours reuenir l'an nouueau, lequel ie rends plein de bon-heur & de felicité par mes bonnes & ſainctes penſees, & par la grandeur de mon ame, qui n'eſt iamais ſi grande que lors qu'elle a mis à part tous affaires, & qu'elle a faict paix auec elle meſme, en ne craignant rien, & qu'elle s'eſt acquis beaucoup de richeſſes en ne deſirant rien plus. Le chariot ſur lequel ie ſuis monté, c'eſt vn chariot de village: on ne cognoiſt point que les mules ayẽt vie, qu'à les voir cheminer. Le muletier eſtoit pieds nuds, non point à cauſe de l'eſté. A grand' peine peux-ie tant gagner ſur moy, que ie vouluſſe dire que ce coche fuſt miẽ. Ie ſens encor continuer en moy vne meſchante honte que i'ay de bien faire. Quand ie rencontre quelque autre train plus honorable & magnifique, ie ne me puis tenir d'en rougir: qui eſt vn teſmoignage certain que ce que i'aprouue & que ie loüe, n'eſt pas encor biẽ ferme & aſſeuré dans mõ ame. Celuy qui a honte d'auoir vn meſchant coche, ſeroit bien glorieux s'il en auoit vn plus riche. Ie n'ay point approfité beaucoup: car ie n'oſe deſcouurir par dehors ma ſobrieté. Meſmes i'ay peur maintenãt de l'opiniõ qu'auront de moy ceux qui vont par pays. Mais contre l'opiniõ de tout le mõde, il falloit aduancer ceſte parole. Vous deuenez fols, vous vous trompez, vous auez en trop d'admiration les ſuperfluitez qui ne ſeruent de rien: mais vous ne priſez pas vn par ſon propre bien. Quand il faut venir à l'eſtimation des biens, vous contez fort ſoigneuſement, vous examinez curieuſement le bien de tous ceux à qui vous voulez preſter de l'argẽt, ou quelque bien-faict, car vous metez deſia cela en ligne de deſpẽſe. Vous ſçauez fort bien-dire. Il a de grãds heritages, mais il doit beaucoup: il a vne belle maiſon, mais il l'achepta d'argent emprunté: il n'y a pas vn qui mette pluſtoſt enveuë vne plus belle ſuitte de ſeruiteurs: mais il ne paye iamais ſes debtes. S'il vouloit payer ſes creãciers, il ne luy reſteroit aucũ biẽ. Vous en deuez faire autãt en toutes autres choſes, & biẽ eſplucher ce q̃ chacũ a, qui ſoit propre

Par ſon exemple & par celuy de Caton, il veut induire chacun à frugalité.

Laquelle apprend à ſe paſſer de peu, ſans qu'on s'apperçoiue d'auoir perdu ſes aiſes accouſtumees.

Diſpoſe l'eſprit à des meditations dignes de luy.

Luy faict aduouer ſes imperfections & defauts.

&

Recognoiſtre la vanité du monde.

propre à luy. Penſes tu qu'vn homme ſoit riche, parce que ſes meubles, qui le ſuiuent aux voyages qu'il faict, ſont d'or, parce qu'il fait labourer forces terres en toutes les prouinces, par ce qu'on fueillette vn grand liure de raiſon de ſes affaires, parce qu'il poſſede de ſi grands heritages dans les fauxbourgs de Rome, qu'il n'en pourroit auoir tant aux deſerts meſme de l'Apouille, ſans qu'on luy en portaſt enuie? Quand tu auras bien conté tout cela, encor eſt il pauure. Pourquoy? parce qu'il doit. Mais qu'eſt ce qu'il doit, diras tu? Tout ce qu'il a: Sinon que tu vouluſſes dire qu'il y euſt difference que quelqu'vn ait emprunté d'vn homme, ou de la fortune. Dequoy ſeruent les mules bien graſſes, & toutes d'vne couleur? Dequoy ſeruent ces coches grauez & burinez.

7. Æneid.

Les cheuaux ſont couuers de beaux caparaſſons,
De riche pourpre, points de diuerſes façons.
Les colliers tombent bas ſur leur graſſe poictrine,
Et le frain d'or maſſif entre les dents ſe mine.

Autre exemple notable de frugalité en M. Caton.

Cela ne peut faire que le maiſtre en ſoit meilleur, ny la mule auſſi. M. Caton le cenſeur, la naiſſance duquel fut autant profitable au peuple Romain, que celle de Scipion: (parce que l'vn fit touſiours la guerre à nos ennemis, & l'autre aux vices) montoit vn cheual hongre, ſur lequel il mettoit encor des beſaſſes, afin qu'il portaſt luy meſmes les beſongnes qui luy eſtoyent neceſſaires. O que ie ſouhaiterois de bon cœur qu'vn de ces mignons refaits & en bon point qui ſe monſtrent riches, en faiſant quelque voyage, le rencontraſt de fortune, auec ces auant-coureurs & Numidiens qui eſleuent vne grande pouſſiere! Certainement ceſtuy là ſembleroit bien eſtre en meilleur equipage & mieux accompagné que Caton: Ceſtuy la au milieu de tant d'apareils delicats, eſt en fin incertain s'il ſera vn iour loüé à l'eſpee ou à l'eſpieu. O q̃ c'eſtoit vn grand hõneur en ce ſiecle là, qu'vn chef d'armee, à qui le triomphe auoit autrefois eſté decerné, vn qui auoit eſté cenſeur, & (ce qui eſt encor plus grand que tout cela) vn Catõ, fuſt content d'vn ſeul cheual, & non pas encor tout entier. Car ſes hardes qui pendoyent d'vn coſté & d'autre en occupoyent vne partie. N'eſtimerois tu pas dõques plus ce ſeul cheual eſtrillé de la propre main de Caton, que tous ces petits cheuaux qui creuent de graiſſe, que tous les traquenars, & toutes les haquenees du monde? Ie vois que ce propos ne prendra iamais fin, que celle que i'y mettray moy meſme. Ie me tairay donc, & ne parleray plus de ces choſes, deſquelles, à les voir comme elles ſont en ce tẽps, celuy auoit bien deuiné le nom, qui les auoit appellees *impedimenta*, c'eſt à dire empeſchemens. Ie veux maintenant propoſer quelque peu d'argumẽs que nos Stoïciens font touchant la vertu, laquelle nous ſouſtenons eſtre ſuffiſante pour rendre la vie bien heureuſe. Ce qui eſt bon, fait les hommes bons, car en l'art de muſique ce qui eſt bon, fait les bons muſiciens. Les biens de fortune ne font point l'homme bon: Il s'enſuit donc qu'ils ne ſont point bons. A cela les Peripateticiens reſpondent ainſi, que noſtre premiere propoſition eſt fauſſe, & qu'il ne s'enſuit point, que de ce qui eſt bon les hommes ſe facent bons. Il y a quelque choſe bonne en la muſique, comme la fluſte, la corde, ou quelque autre inſtrument de muſique, propre au chant: toutesfois rien de tout cela ne faict le muſicien. Nous reſpondrons à cela, que vous ne comprenez pas comme nous entendons, ce qui eſt bon au muſicien: car nous ne parlons point des inſtrumens du muſicié, mais de ce qui fait le muſicien. Tu viens aux vtis de la muſique, & non point à l'art. Or s'il y a quelque choſe de bon en l'art de muſique, c'eſt ce qui fait le muſicien. Ie veux encor rendre cela plus chair. Le bon en la muſique ſe prend en deux façons. L'vne, par laquelle l'effect du muſicien eſt aydé, & l'autre, par laquelle

Laquelle eſt d'autant plus recommandable par la dignité du perſonnage,

Argumẽs pour prouuer que la vertu eſt ſuffiſante pour viure heureuſement.

Reparties des peripateticiẽs.

Replique des ſtoiciens.

quelle l'art eſt aydee. Les inſtrumens, les fluſtes, les orgues, les cordes appartiennent à l'effect, & n'appartiẽnent point à l'art. Car le maiſtre peut eſtre ſans ces inſtrumens: il peut auoir quelque empeſchement qui le gardera d'vſer de ſon art. Or cela n'eſt pas ainſi double en l'homme. Car il n'y a qu'vn ſeul bien qui appartienne à l homme & à ſa vie. Ce qui peut aduenir au plus meſprisé & au plus deſhonneſte hõme du monde, n'eſt pas bien: Or les richeſſes peuuent venir à vn maquereau, à vn bourreau, il s'enſuit donc qu'elles ne ſont pas bonnes. Ceſte propoſition (diſent-ils) eſt fauſſe: Car nous voyons que de bien ſçauoir la grãmaire, la medecine, & d'eſtre bon pilote, cela aduient à des perſonnes de plus baſſe condition. Mais ces arts là ne font point profeſſion de la grandeur de l'ame, elles ne ſe hauſſent pas vers le ciel, & ne meſpriſent point les biens de fortune. C'eſt la vertu qui eſleue l'hõme en haut, & qui le met par deſſus ce que le monde priſe & tient plus cher: C'eſt elle qui ne deſire point par trop les biẽs, & ne craint point par trop les maux. Chelidon l'vn des mignons de Cleopatra, poſſeda de grands biens, comme n'agueres Natalis, qui auoit la lãgue auſſi meſchante cõme vilaine & impure, dãs la bouche duquel les femmes ſe purgeoient: Il fut heritier de pluſieurs, & pluſieurs apres le furent de luy. Et quoy? voyons ſi les richeſſes l'ont ſoüillé, ou biẽ s'il a ſoüillé les richeſſes? leſquelles tombent ſur quelques perſonnes, de meſme façon qu'vne piece d'argent tõberoit dãs vne cloaque. La vertu eſt logee par deſſus tout cela, elle n'eſt miſe à prix que par ſa propre mõnoye: Elle ne penſe point que rien de ce qui nous aduient par vn moyẽ ou par autre, ſoit biẽ. La medecine & le gouuernemẽt d'vn nauire n'a pas interdit ny à ſoy ny aux ſiens l'admiration de telles choſes. Celuy qui n'eſt pas hõme de biẽ, peut neãtmoins eſtre medecin, peut eſtre pilote, peut-eſtre grammairien, auſſi bien certainement que cuiſinier. Mais celuy qui a quelque choſe non vulgaire, tu ne l'appelleras pas vulgaire. L'hõme eſt tel, cõme eſt ce qu'il a. Vne bougette n'eſt pas plus riche, que de ce qu'elle a: Et ſi encor tout ce qu'elle a n'eſt qu'vn acceſſoire. Qui eſt celuy qui vueille mettre aucun autre prix à vn ſac plein, que la ſomme à laquelle les deniers contez qui ſont dedãs reuiendrõt? Il en aduient autant aux maiſtres de grãds patrimoines: ils ne ſont qu'vn acceſſoire & vne dependance de leurs biens. Pourquoy donc eſt-ce que le ſage eſt grand? parce qu'il a l'ame grande: Il eſt donc vray, que ce qui aduient à vn hõme meſchant & meſprisé, n'eſt pas bien. C'eſt pourquoy ie ne diray iamais que de ne ſentir aucune douleur, ce ſoit bien. La Cigale a bien cela, la puce l'a auſſi. Ie ne diray point ſemblablement qu'eſtre en repos, & qu'eſtre exempt de faſcherie, ce ſoit bien. Void on rien qui ſoit plus en repos qu'vn ver? Veux-tu ſçauoir quelle choſe rend l'hõme ſage? celle qui le fait Dieu. Il faut que tu luy donnes quelque choſe de diuin, quelque choſe de celeſte & de magnifique. Le bien ne tõbe point ſur toutes perſonnes: Il ne peut pas ſouffrir que tout le monde le poſſede. Voy

Obiection des Peripateticiẽs.

Reſponce des Stoyciens.

Ce que porte vn pais, ce qu'il ne porte point.
Icy vient le raiſin, là le bled mieux à point.
Le fruict des arbres francs, & l'herbe par la pree
En quelques regions d'eux-meſme ſe procree.
Vois-tu pas le ſaffran auec ſa forte odeur
Croiſtre dans le Timol: & que l'Inde a ceſt heur
De nous donner l'yuoire, & l'encens la Sabee,
Les Chalibes le fer?

1. Georgie.

Ces choſes ont eſté ainſi departies en diuerſes regions, afin que la commerce fuſt neceſſaire entre les hommes, ſi l'vn deſiroit quelque choſe de l'autre. Le ſouuerain bien auſſi a ſon lieu & ſa demeure: Il ne naiſt point là où l'yuoire, ny là où le

Les commoditez de la vie humaine ſont eſpartes en diuerſes regiõs: mais le ſouuerain bien naiſt en l'ame ſaincte & pure.

fer prouient. Demandes-tu où eſt la demeure du ſouuerain biẽ? C'eſt en l'ame. Et ſi elle n'eſt pure & ſainte, Dieu n'y loge point. Le biẽ ne s'engendre point du mal, les richeſſes s'engendrent de l'auarice, il s'enſuit donc que les richeſſes ne ſont pas bõnes. Il n'eſt pas vray (dit-il) que le bien ne puiſſe naiſtre du mal. Car l'argẽt prouiẽt d'vn ſacrilege & d'vn larrecin. Par ainſi le ſacrilege & le larrecin ſont mauuais: mais c'eſt parce qu'ils apportẽt plus de maux que de biẽs. Car ils dõnẽt biẽ du profit & du gain, mais c'eſt auec crainte, auec ſoin, auec tourmẽt de corps & d'eſprit. Quicõque dit cela, il faut qu'il reçoiue le ſacrilege cõme mauuais, parce qu'il fait beaucoup de maux: Et cõme bõ auſſi en quelque partie, parce qu'il faict quelque biẽ. Mais que pourroit-on voir de plus monſtrueux, que de conter le ſacrilege, le larrecin, & l'adultere entre les biens? nous auõs aſſez perſuadé cela. Mais cõbiẽ en y a il qui n'õt point de hõte de leur larrecin, & qui font leur gloire d'eſtre adulteres? Car les petits ſacrileges ſont punis, & les grãds ſont portez en triõphe. Tu peux encor adiouſter ceſte raiſon, que ſi le ſacrilege en quelque partie eſt bõ, il ſera pareillemẽt honeſte, & qu'õ pourra dire qu'il eſt bien-faict. Parce que c'eſt vne actiõ noſtre: Et toutesfois cela ne pourroit entrer en la penſee d'hõme du mõde. Il s'enſuit dõc que les biens ne peuuẽt naiſtre des maux. Car ſi (cõme vous dites) le ſacrilege eſt mauuais, parce qu'il apporte beaucoup de mal, ſi vous lui remettez la peine & le ſupplice, ſi vous luy promettez aſſeurãce, il ſera du tout bon. Et toutesfois le plus grand ſupplice des crimes eſt en eux-meſmes. Tu te trõpes ſi tu penſes que leurs peines ſoyent differees iuſqu'à ce qu'ils ſont entre les mains du bourreau, ou dans la priſon: Ils ſont punis dés auſſi-toſt qu'ils ſont faits, voire meſme quand ils ſe font. Le bien dõc ne ſe peut engẽdrer du mal, nõ plus qu'vne figue d'vn oliuier. Tout ce qui naiſt, reſpond à ſa ſemence, les biens ne peuuent degenerer. Comme l'honeſteté ne peut naiſtre d'vne vilainie, auſſi le bien ne peut naiſtre du mal: car l'honeſteté & le bien n'eſt qu'vne meſme choſe. Quelques vns des noſtres contre cela reſpondent ainſi: Prenons lé cas que l'argent ſoit vn biẽ de quelque part qu'il vienne, ſi eſt-ce que l'argent encor qu'il prouiẽne d'vn ſacrilege, ne tient point du ſacrilege. Il te faut entendre cela de ceſte façon. Dans vne meſme cruche il y a de l'or, il y a auſſi vne vipere. Si tu oſtes l'or de la cruche, parce qu'il y a vne vipere dedans, ce n'eſt pas la cruche qui nous donne de l'or, parce qu'elle a vne vipere dedans: mais ayant la vipere, elle me donne auſſi l'or. De meſme façon on fait profit d'vn ſacrilege: nõ pas parce que le ſacrilege eſt vilain & meſchãt, mais par-ce qu'il porte du profit auec ſoy. Tout ainſi que la vipere eſt le mal qui eſt dãs la cruche, & non pas l'or qui eſt aupres de la vipere: pareillement le mal qui eſt au ſacrilege, c'eſt le forfait, & non point le profit & le gaing. Mais on oppoſe contre cela, que la condition de ces deux choſes eſt fort diſſẽblable. Quant à l'vn ie puis prendre l'or ſans la vipere: mais quant à l'autre ie ne puis rien gaigner ſans eſtre ſacrilege. Ce gaing n'eſt pas mis aupres du crime, il eſt meſlé parmy. Ce qui nous fait tomber en pluſieurs maux, quand nous le voulons auoir, n'eſt pas bien. Quand nous voulõs pourſuiure les richeſſes, nous tõbons en pluſieurs maux: Les richeſſes donc ne ſont pas bõnes. Voſtre propoſition, dit-il, a deux ſignifications: l'vne que quãd nous voulons ſuiure les richeſſes, nous tõbons en pluſieurs maux. Mais nous tombõs auſſi en beaucoup de maux, quãd nous voulõs ſuiure la vertu. Quelqu'vn eſtãt mõté ſur mer pour aller ſuiure ſes eſtudes, a faict naufrage, ou a eſté faict priſonnier. L'autre ſignification eſt telle. Ce qui eſt cauſe que nous tombons en quelque mal, n'eſt pas bien. Il ne s'enſuiura point de ceſte propoſition que par le moyen des richeſſes, ou des voluptez, nous tombions en quelque mal. Ou ſi par le moyen des richeſſes nous tombons en beaucoup de maux, les richeſſes nõ ſeulement ne ſont

Refutation de ceux qui tiennent que la vertu puiſſe naiſtre d'vice.

Comparaiſons propres à le prouuer.

Aduis de quelques Stoyciẽs ſur la precedente doctrine, examiné.

Si les richeſſes ſont bien ou mal.

ne ſont pas bonnes,mais elles ſont mauuaiſes: Et toutesfois vous dites ſeulement qu'elles ne ſont pas bõnes.Dauãtage (il dit) vous confeſſez qu'elles ont quelque vſage.Vous les mettez au nombre des commoditez.Mais par ceſte meſme raiſon elles ne ſeroyent pas cõmoditez,parce que par leur moyen il nous aduient beaucoup d'incommoditez.Il y a quelques vns qui à ce propos reſpondent cecy: Vous vous trompez,ſi vous accuſez les richeſſes de vous porter incõmoditez.Elles n'offenſent pas vn:car ce qui nuit à quelqu'vn,ou c'eſt ſa propre folie,ou la meſchanceté d'autruy. De meſme ſorte que l'eſpee,qui d'elle meſme ne tue pas vn,eſt l'arme de celui qui tuë:auſſi ce ne sõt pas les richeſſes qui t'offencẽt,encor que par le moyen des richeſſes tu ſois offencé.Poſidonius,comme ie penſe,dit encor mieux: Que les richeſſes ſont cauſe des maux,non qu'elles facent aucune choſe:mais parce qu'elles irritent ceux qui doyuent faire des maux. Car il y a vne cauſe plus efficiente,qui doibt par neceſſité nuire dés incontinent: & vn autre precedente: c'eſt ceſte precedente que les richeſſes ont.Elles nous enflent le courage,nous rendent orgueilleux,nous engendrent enuie,& mettẽt noſtre entendement en vne ſi grãde fureur,que la reputation d'eſtre riches nous plaiſt, encore qu'elle nous doyue nuyre.Il faut que les biens ſoyent exempts de tout blaſme, ils ſont purs & entiers, ils ne corrompent point l'ame,ny ne la ſolicitent.Ils eſleuent bien l'ame & l'agrãdiſſent,mais c'eſt ſans orgueil. Les vrais biens donnent aſſeurance à noſtre ame:& les richeſſes,audace. Les vrais biens donnent vne grandeur de courage, & les richeſſes inſolence.Or l'inſolence n'eſt autre choſe,que l'opinion d'vne fauſſe grandeur.En ceſte façon,diras tu,les richeſſes non ſeulement ne ſont point bien, mais elles ſont mal. Elles ſeroyent mal,ſi elles meſmes nuiſoyent,ſi (comme i'ay dict) elles auoyent la cauſe efficiente. Toutesfois elles n'ont que la precedente, laquelle non ſeulement incite les eſprits,mais les attire. Car elles ont vne apparence de bien, vray ſemblable & croyable à l'endroit de pluſieurs.La vertu meſmes a quelque cauſe precedente à l'enuie: car on porte enuie à pluſieurs, à raiſon de leur ſageſſe ou de leur iuſtice: mais elle n'a pas ceſte cauſe d'elle meſme, ny aucune qui ſoit vray ſemblable.Car au contraire la vertu repreſente à l'entẽdement des hommes,vne opinion plus vray ſemblable qui les attire à l'aymer & à l'auoir en admiration.Poſidonius dit qu'il faut argumẽter en ceſte façõ:Les choſes qui ne donnẽt aucune grãdeur à noſtre ame,aucune aſſeurãce,aucune fermeté,ne ſont pas biens: mais les richeſſes & la ſanté,& telles autres choſes ſemblables,ne font rien de tout cela:Il s'enſuit donc que ce ne ſont pas biens.Il fortifie encor dauantage ceſt argument en ceſte ſorte:Les choſes qui ne donnent à l'ame ny grandeur, ny aſſeurance,ny fermeté:ains au contraire,inſolence,orgueil, arrogance,ſont mauuaiſes: or nous sõmes pouſſez à cela par les richeſſes de fortune: Il s'enſuit donc que ce ne ſont pas biens.Et par ceſte raiſon,dit-il,ce ne ſeront point auſſi commoditez. La conditiõ des profits & commoditez,eſt vne,& celle des biens eſt autre. Le profit & la cõmodité,c'eſt ce qui a plus d'vſage que de peine & de faſcherie.Mais le bien doit eſtre entieremẽt net,ſans porter aucun dõmage en façon que ce ſoit.Ce n'eſt pas biẽ,ce qui profite plus,mais ſeulemẽt ce qui profite. Par ainſi le profit & la cõmodité ſe rapporte & aux beſtes & aux hõmes imparfaits,& aux fols. C'eſt pourquoy il y peut auoir de l'incommodité meſlee auec la commodité. Mais on l'appelle profit quand il a plus de commodité que de perte : Et le bien n'appartient qu'au ſeul homme ſage. Il ne doibt eſtre aucunement violé. Ayez bon courage: il n'y reſte plus qu'vn neud, mais c'eſt le neud d'Hercules. Le bien ne ſe peut pas faire du mal:la richeſſe s'engendre de pluſieurs pauuretez:par ainſi la richeſſe n'eſt pas bien. Nos Stoyciens ne reçoyuent point ceſt argument, les Peripateticiens le

Reſponce de quelques Stoyciens.

Aduis de Seneque.

Si les richeſſes ſont eſloignees de la vertu.

Aduis de Poſidonius ſur ceſte queſtiõ.

Si elles apportent des commoditez.

Opinion des Peripateticiẽs & Stoyques touchant l'origine des richeſſes, examinee.

forment,& lui donnent ſolution. Toutesfois Poſidonius dit que ce Sophiſme, qui eſt debatu par toutes les eſcholes des dialecticiens,& ainſi confuté par Antipater: Pauureté eſt appellee nõ point par poſition,mais par detraction,ou(cõme ont dit les anciens) par priuation,les Grecs l'appellent *ſteriſin*,c'eſt à dire defaut. Elle n'eſt point ainſi dite,parce qu'elle aye,mais parce qu'elle n'a pas. Par ainſi de pluſieurs choſes vuides,vous ne pouuez rien emplir:pluſieurs choſes engendrent la richeſſe,& non point pluſieurs pauuretez. Car tu prens la pauureté (dit-il) autrement que tu ne dois. Pauureté eſt,non pas celle qui poſſede peu,mais celle qui ne poſſede pas beaucoup. Et par ainſi elle n'eſt pas appellee de ce qu'elle a,mais de ce qui luy defaut. Ie dirois plus facilemẽt ce que ie veux, s'il y auoit vn mot Latin qui ſignifiaſt *aporia*,c'eſt à dire indigence: laquelle Antipater diſoit eſtre la pauureté. Quãt à moy ie nevois point que la pauureté ſoit autre choſe qu'auoir peu de biẽ. Nous parlerons de cela,ſi quelque iour nous auons aſſez de loiſir, & dirõs quelle eſt la ſubſtãce des richeſſes,& quelle celle de la pauureté. Et lors auſſi nous conſidererons,aſſauoir-mon s'il vaut mieux flatter la pauureté, ou bien oſter l'orgueil aux richeſſes, que diſputer des ſeules paroles, comme ſi deſia on auoit faict iugement des choſes. Prenons le cas que nous ſommes appellez à vne aſſemblee de peuple,& qu'on vueille faire vne loy pour abolir les richeſſes, ſera ce auec ces arguments là que nous voudrõs perſuader ou diſſuader? pourrons nous tãt gaigner ſur le peuple Romain,qu'il vueille par là rechercher ou loüer la pauureté, qui ſeule a eſté le fondemẽt & la cauſe de ſon Empire:ou qu'il ait crainte de ſes richeſſes? ou luy faire ſouuenir qu'il les a trouuees au pouuoir d'vn peuple vaincu? ou que c'eſt de là que l'ambition des offices,les corruptions,les ſeditions ont gliſé dãs ceſte treſſainte & tres-ſobre cité? Que c'eſt auec vne trop fole deſpence qu'on faict monſtre de la deſpoüille des nations eſtrangeres,& que ce qu'vn peuple ſeul a rauy à tous,lui pourroit eſtre facilement raui par tous? C'eſt ce qu'il vaudroit mieux perſuader,& faire la guerre aux mauuaiſes affections, & n'abuſer pas le monde auec ces argumens. Parlons plus vertueuſement,ſi nous pouuons: ſinon, au moins parlons plus clairement.

Que c'eſt que pauureté.

Il vaudroit mieux combatre les mauuaiſes affections, qu'abuſer le monde auec des ſophiſteries.

EPISTRE LXXXVIII.

Des ſciences liberales, comment & combien de temps on les doit ſuiure. Des eſtudes vains & inutiles,& des exercices que pluſieurs font,qui ne leur profitent rien. Que tous nos eſtudes doyuent ſeruir à la vertu,& que c'eſt la vraye ſcience & l'eſtude liberalle.

Les ſciences liberales ne ſont que preparer l'eſprit pour le rendre capable de plus grandes choſes, & n'y a que l'eſtude de ſageſſe qui ſoit proprement liberal.

IE vas enuie de ſçauoir quelle opinion i'ay des ſciences liberales. Ie n'en ay aucune en admiration,& ne les mets au nombre des biens,ſi on les enſeigne pour de l'argent. Ce ne ſont que meſtiers à loüage, qui ne ſont profitables,qu'entant qu'ils preparent l'eſprit,& pourueu qu'ils ne le retiennent point. Car il n'y faut point arreſter l'eſprit que pendãt le tẽps qu'il ne ſe peut employer à choſe plus grande:ce ne ſont qu'aprentiſſages, & non point chefs-d'œuure. Tu vois bien pourquoy on les appelle ſciẽces liberales:parce qu'elles ſont dignes d'vn hõme de libre condition. Au reſte il n'y a qu'vn eſtude veritablement liberal,c'eſt celuy qui rend l'hõme libre. C'eſt l'eſtude de ſageſſe qui eſt eſleué haut, immuable,magnanime: tous les autres ſont peu de choſe, & dignes ſeulement des petits enfans. Pourrois-tu croire qu'il y euſt rien de bon dans l'ame de ceux deſquels tu vois ces precepteurs eſtre les plus deſ-hõneſtes & les plus meſchãs hõmes du monde.

du monde. Nous ne deurions pas apprendre cela, nous le deuions auoir deſia appris. Quelquesvns ont pẽsé qu'on ſe deuoit enquerir ſi l'eſtude des ſciences liberales pouuoit faire deuenir vn homme vertueux. Il ne le promet pas ſeulement, & n'a aucun deſir de le ſçauoir faire. Le grammairien ne s'empeſche que des paroles: & s'il ſe veut ietter plus auant, ce n'eſt que ſur les hiſtoires, ou pour le plus loing qu'il ſe pourroit eſtendre, ſur la poëſie. Mais quel chemin nous peut traſſer l'vn ou l'autre à la vertu? l'explication des ſyllabes, la diligẽce des mots, la memoire des fables, la loy & la façon meſuree des vers? Qu'eſt-ce de tout cela qui nous peut oſter la crainte, chaſſer l'ambition, & retenir nos mauuais deſirs? Venons à la geometrie & à la muſique: tu ne trouueras riẽ en elles, qui te garde de craindre ou de ſouhaitter. Quiconque ignore, cela c'eſt en vain qu'il ſçait les autres choſes. Il faut voir ſi ces gens-là enſeignẽt la vertu, ou nõ: s'ils ne l'enſeignent, ils ne la peuuent apprendre. Et s'ils s'enſeignent, ils ſont Philoſophes. Veux-tu ſçauoir cõbien il s'en faut qu'ils ne ſe ſoyent mis en chaire pour l'enſeigner? Regarde ſeulemẽt de cõbien leurs intentiõs ſont differẽtes enſemble. Et toutesfois elles s'accorderoyẽt, ſi tous enſeignoyent vne meſme choſe. Si n'eſt qu'ils t'ayẽt perſuadé qu'Homere fut Philoſophe, toutesfois par les meſmes raiſõs qu'ils le pẽſent prouuer ils le niẽt. Car maintenant ils le font Stoycien, n'approuuant que la ſeule vertu, & fuyant la volupté, & ne perdant iamais l'honneſteté, quãd ce ſeroit pour deuenir immortel. Maintenant ils le font Epicurien, loüãt l'eſtat d'vne cité paiſible, où l'on meine vne vie entre les banquets & la muſique. Maintenant Peripateticien, introduiſant trois ſortes de biẽs: Maintenant Academique, diſant que toutes choſes ſont douteuſes & incertaines. Par là il appert puis que toutes choſes ſont en luy, qu'il n'y a rien du tout. Car elles ſont toutes contraires en elles. Confeſſons leur qu'Homere fut Philoſophe: certainement il fut donc ſage auant qu'il eut cognoiſſance aucune de la poëſie. Il nous faut donc apprendre ce qui rendit Homere ſage. De me vouloir enquerir qui eſtoit plus anciẽ, Homere ou Heſiode, il me ſemble que cela ſert auſſi peu à propos, que de vouloir ſçauoir ſi Hecuba eſtoit plus petite que Helene, & pourquoy elle ſembloit plus vieille qu'elle n'eſtoit. Pourquoy dis-ie penſes-tu qu'il puiſſe ſeruir de riẽ d'entrer en recherche des ans de Patroclus & Achilles? Tu t'enquiers pluſtoſt en quelles terres Vlyſſe demeura ſi longuement errant & perdu que de nous vouloir enſeigner de ne demeurer errãs & perdus pour iamais. Ie n'ay pas le loiſir d'eſcouter ſi ce fut entre l'Italie & la Sicile que la tempeſte le pouſſa, & ſi ce fut hors du monde duquel nous auõs cognoiſſance: car l'erreur & l'egarement ne pouuoit eſtre ſi long en vn petit quartier de pays. La tempeſte de l'ame nous tourmente tous les iours, & la meſchanceté nous iette ſur tous les maux d'Vlyſſes. Nous n'auons point faute de beauté qui corrompe nos yeux, ny faute d'ennemis: Nous voyons d'vn coſté des monſtres enragez qui ne prennẽt plaiſir qu'au ſang humain: de l'autre des mignardiſes qui nous trahiſſent par les aureilles: & d'vn autre coſté encor, les nauffrages que nous faiſons par tant de diuerſitez de maux. Apprens moy ſeulement comme ie dois aymer ma patrie, ma femme, mon pere, & comme ie dois faire voile vers ces choſes honneſtes, quand meſme ie deburois faire nauffrage. Pourquoy t'enquiers tu ſi Penelope a eſté impudique, ſi elle a trompé les hommes de ſon temps, ou ſi elle ſoupçonna auant qu'elle le ſceut, qu'Vliſſe fut celuy qu'elle voyoit? Enſeigne moy que c'eſt que la pudicité, quel bien elle apporte: ſi elle eſt logee en l'ame ou au corps. Ie reuien à la muſique, tu m'apprens comme vn deſſus & vne baſſe contre s'accordent, comme les cordes des inſtrumens de diuers ſons rendent vne douce armonie. Fay pluſtoſt que mõ ame ſoit d'accord auec elle meſme, & que mes cõſeils ne ſoyẽt point

Elles ne peuuent faire deuenir l'homme vertueux. ni

Deſtourner les paſſions de l'eſprit.

Diuerſes opinions touchãt Homere, s'il a eſté Philoſophe ou non.

La curioſité des Grammairiens eſt fort vaine. &

Leurs recherches preſque inutiles.

Celles de la Philoſophie morale apportent bien autre fruict.

Celles de la muſique ſont plus ſubtiles qu'vtiles.

contraires entr'eux. Tu m'apprens quels tons ſont propres au dueil & aux pleurs, monſtre moy pluſtoſt comme parmi les aduerſitez ie ne dois ietter aucune parole accompagnee de pleurs. Le Geometrien m'enſeigne d'arpenter vn domaine de grand eſtenduë, qu'il m'apprẽne pluſtoſt comme ie dois meſurer ce qui peut ſuffire à la vie de l'homme. L'Arithmeticien m'apprend à conter, & cõme il faut preſter les doigts à l'auarice: qu'il m'enſeigne pluſtoſt que ces contes ne ſeruent de rien, & que celuy de qui le reuenu laſſe le receueur & le controlleur, n'eſt pas plus heureux pour cela, & au contraire qu'il poſſede beaucoup de bien ſuperflu, & qu'il deuiendroit malheureux, s'il eſtoit contraint de tenir luy meſme le conte de tout le bien qu'il a. Que me ſert-il de ſçauoir diuiſer vn champ en parcelles, ſi ie ne ſçay point faire partage auec mon frere? Que me ſert-il de cognoiſtre ſubtilement cõbien de pieds il y a à l'arpent, & cõprendre la toiſe s'eſt de riẽ trõpee, puis qu'vn puiſſant voiſin que i'ay m'appauutir, vſurpant touſiours quelque choſe ſur mes biẽs? Tu m'apprends à ne rien perdre de ce qui eſt dãs mes bornes, & limites: mais ie veux apprẽdre cõme en les perdãt entieremẽt tous, ie puiſſe encor eſtre ioyeux. Ie ſuis chaſsé, dit-il, d'vne terre qui eſtoit à mon pere & à mon ayeul. Quoy? qui eſt-ce qui tenoit ceſte terre auãt que tõ pere la tinſt? Pourrois tu certainemẽt dire à quel hõme ou à quel peuple elle a eſté? Tu n'y es pas entré cõme maiſtre & ſeigneur, mais cõme metayer. De qui es-tu metayer? c'eſt de ton heritier, ſi tu es ſi heureux que d'en auoir. Les Iuriſcõſultes diſent, que ce qui eſt public ne peut eſtre preſcript. Ce que tu poſſedes eſt public, & qui plus eſt, à tout le gẽre humain. O le beau ſçauoir, tu ſçais meſurer les choſes rondes, tu reduis en quarré toute figure qu'on te baille: Tu dis quelle diſtance il y a entre les eſtoilles, il n'y a rien que tu ne puiſſes meſurer. Si tu es bon artiſan, meſure l'ame de l'homme. Dis combiẽ elle eſt grande, combien elle eſt petite. Tu ſçais quelle eſt la ligne droite, dequoy te ſert cela, ſi tu ignores que c'eſt ce qui eſt droit en la vie? Ie viens maintenant à celuy qui ſe vante d'auoir la cognoiſſance de choſes celeſtes.

Où de Saturne froid l'eſtoille ſe termine,
Par quel cercle des cieux le Mercure chemine.

Que profitera de ſçauoir cela? pour me tenir en peine quand l'eſtoille de Saturne & Mars ſeront oppoſees l'vne à l'autre, ou quand celle de Mercure ſe couchera ſur le veſpre à la veuë de celle de Saturne. I'apprendray plus volontiers cecy, qu'en quel lieu qu'elles ſoyent, elles ſont fauorables, & ne peuuent changer de nature. L'ordre eternel des deſtinees, & vn cours ineuitable les fait roulller. Elles retournent à leur tour certain & accouſtumé. Elles meuuent, ou ſignifient les effets de toutes choſes. Mais ſi elles font tout ce qui aduient, dequoy vous profitera la cognoiſſance d'vne choſe ineuitable? ou ſi elles ſignifient, dequoy ſert il de preuoyance en ce qu'on ne peut fuir? ſoit que tu le ſçaches, ou que tu ne le ſçaches point, elles aduiendront.

Si tu veux regarder le Soleil, & la ſuite
Des eſtoilles qui vont par ordre apres ſa fuite.
Iamais tu ne ſeras trompé du lendemain,
Ny du temps de la nuict que tu verras ſerain.

I'ay aſſez ſagemẽt pourueu, pour eſtre aſſeuré cõtre toutes embuſches: mais le lendemain ne me pourra-il pas tromper? Car ce qui aduient à vn qui ne le ſçait point, le trõpe. De ma part ie ne ſçay point ce qui doit aduenir: mais ie ſçay bien ce qui ſe peut faire. Ie ne perdray ny le cœur ny l'eſperance pour cela, i'attendray tout. Si quelque choſe m'en eſt quittee, ie le prendray en bonne part. L'heure qui m'eſpargne me trompe: mais encor auec tout cela elle ne me trompe point. Car

tout

Les inuentions de Geometrie & d'Arithmetique ſont auſſi plus laborieuſes que neceſſaires. &

Celles de l'Aſtrologie, pluscurieuſes. car

L'ordre des deſtinees eſt eternel & ineuitable.

tout ainſi que ie ſçay que toutes choſes peuuent aduenir, auſſi ſçay ie certainement que toutes n'aduiendront point. Et comme eſpere la bonne fortune, ie m'appreſte à la mauuaiſe. Il faut que tu m'excuſes en cela, meſmes que ie ne chemine point par l'ordõnance d'autruy. Car ie ne croy point qu'on doiue receuoir les peintres au nombre des arts liberalles, auſſi peu que les ſtatuaires ou les tailleurs de marbre, ou tels autres miniſtres des folles deſpences. Ie chaſſe loing auſſi les maiſtres de la lutte, & toute ceſte art qui conſiſte en huille & en ſablon : ou biẽ ie receurois auſſi les parfumeurs, les cuiſiuiers & tous ceux qui employent leur eſprit apres nos voluptez. Ie te prie, qu'ont de liberal ceux qui rendent leur gorge dés le matin, qui ont mis le corps à la graiſſe, & ont amaigri l'ame de pareſſe & fainteantiſe? Pẽſes tu que ceſte eſtude ſoit liberale à noſtre ieuneſſe, laquelle nos maieurs ont exercee tout debout, à ietter les dards, à eſcrimer d'vn leuier contre vn pal, à manier vn cheual, à tirer des armes? Ils n'enſeignoient rien à leurs enfans qu'on deuſt apprendre à ceux qui demeurent touſiours couchez. Mais ny ceſte-là, ny les autres n'enſeignoient ny ne nourriſſent point la vertu. Car que ſert il de ſçauoir gouuerner vn cheual, de le ſçauoir bien pouſſer, & apres arreſter auec le frain, ſi tu te laiſſes emporter à tes affections desbordees? Que ſert il de vaincre pluſieurs hommes à la lutte, & à l'eſcrime des poings, & de ſe laiſſer vaincre à la cholere? Quoy donc? Les ſciences liberalles ne nous ſeruent elles de rien? Elles profitent beaucoup aux autres choſes, & de rien à la vertu. Car meſmes les arrs mechaniques qui s'exercent par le ſeruice des mains, ſeruent d'inſtrumens de la vie, & n'aydent de rien à la vertu. Pourquoy donc faiſons nous apprendre les arts liberaux à nos enfans? Ce n'eſt pas qu'elles puiſſent donner la vertu, mais parce qu'elles preparent l'ame pour receuoir la vertu. Tout ainſi que ceſte premiere literature (c'eſtoit ainſi que les anciens l'appelloyent) par laquelle on apprend aux enfans de cognoiſtre les lettres, n'enſeigne point les ſciences liberalles, mais appreſte la place pour les apprendre incontinent apres: Pareillement les arts liberaux ne conduiſent point l'ame à la vertu, mais ils la rendent biẽ plus capable. Poſidonius dit qu'il y a quatre ſortes d'arts. Il en y a de vulgaires & ſordides: il en y a pour faire des ieux & donner de l'esbatement, il en y a de pueriles, il en y a de liberaux. Les vulgaires ſont des artiſans, qui ſe traitent à la main, & ne ſont occupez qu'au ſeruice de la vie, pour leſquels il ne ſe faut propoſer aucune image, reſpect de bien-ſeance, ny d'honneur. L'art des ieux & des esbatemens, ne penſe qu'à donner plaiſir aux yeux & à l'aureille. Tu peux mettre au nombre de ceux là, les fabricateurs d'engins qui dreſſent des feintes & des corps contrefaits qui ſemblent ſe hauſſer doucement d'eux meſmes, & des planchiers qui s'eſleuent en haut, & d'autres paſſetemps qui paroiſſent inopinement, ou quand les machines qui s'entretenoyent, s'enfonſent, ou quand celles qui eſtoyent ſeparees ſe raſſemblent & conioignent, ou quand celles qui s'eſtoyent plus eſleuees que les autres s'abaiſſent peu à peu & ſe remettent en leur place. Les yeux du vulgaire ignorant ſont rauis de voir ces merueilles, & (ne ſçachant point comme cela ſe fait) s'eſtonnent de toutes nouueautez. Les pueriles qui ont quelque choſe de ſemblable aux liberalles ſont celles que les Grecs appellent ἐγκυκλίους les noſtres les appellent liberales. Mais les ſeules liberales ou (pour mieux dire la verité) les libres, ſont celles qui ont ſoing de la vertu. Tout ainſi (dit-il) qu'il y a quelque partie de la Philoſophie qui eſt naturelle, quelque partie morale, & quelque autre partie rationale: Pareillement ceſte trouppe des ſciences liberales veut prendre lieu en la Philoſophie. Quand on vient aux queſtions naturelles, il en faut demeurer au teſmoignage de la Geometrie. S'enſuit

L'art des peintres, ſculteurs & ſtatuaires, ne merite de tenir rang parmi les liberaux, ni tels autres inſtrumens de folles deſpenses.

Voiez Vegece l. 2. chap. 23.

Les arts liberaux ne ſont que preparatifs à la vertu, come les premiers e'emẽts dreſſent le chemin auſdits arts.

Quatre ſor d'arts ſelon Poſidonius.
Vulgaires.
Plaiſantes.
Pueriles.
Liberaux.

Leſquels ne font que repaiſtre les yeux du peuple.

mais Les ſeules liberales ont ſoing de la vertu.

&

il pour cela qu'elle ſoit vne partie de ce qu'elle aide? Pluſieurs choſes nous aident qui ne ſont point pour cela partie de noſtre corps, & ſi elles l'eſtoyent, ne nous pourroyent pas aider. La viande aide au corps, & toutesfois elle n'en eſt pas vne partie. Le ſeruice de la Geometrie nous porte quelque profit. Elle eſt auſſi neceſſaire à la Philoſophie, comme le feure à la geometrie: Mais il n'eſt point partie de la geometrie, ny la geometrie de la Philoſophie. Dauãtage & l'vne & l'autre a ſon bout & ſa fin. Car le ſage recherche les cauſes naturelles, & les gnoiſt: & le geometrien trauaille pour ſçauoir le conte des nombres & des meſures. Le Mathematicien comprend de quelle matiere les corps celeſtes ſont compoſez, quelle vertu ils ont, de quelle nature ils ſont. Leurs cours & leurs retours, les obſeruations comme ils deſcendent, & s'eſleuent apres, & comme ils ſemblent quelquefois ne bouger d'vn lieu, encor bien que les corps celeſtes ne s'arreſtent iamais. Le ſage ſçait pourquoy l'image ſe repreſente dans vn miroir. Le geometrien te pourra dire de combien doit eſtre le corps eſloigné de l'image, quelle eſt la forme du miroir, & quelles images elle rend. Le Philoſophe prouuera que le ſoleil eſt grand, mais le Mathematicien dira combien il eſt grãd. Car il procede par vſage & par exercitation: mais pour y proceder, il faut qu'il apprenne quelques principes. Or vne ſcience n'eſt pas maiſtreſſe d'elle meſme, ſi elle emprunte ſes fondemens d'ailleurs: la Philoſophie n'emprunte rien d'autruy. Elle meſme baſtit ſon ouurage, & prend ſon fondement dans ſon domaine. La Mathematique (ſi ie dois dire ainſi) eſt ſuperficiaire, elle baſtit ſur le fonds d'autruy, elle prend les principes d'ailleurs, afin que par leur moyen elle paruienne plus auant. Si elle pouuoit d'elle meſme paruenir à la cognoiſſance de ce qui eſt vray, ſi elle pouuoit cõprendre la nature de l'vniuers, ie dirois qu'elle porteroit vn grand profit à nos ames, qui croiſſent & s'agrandiſſent par le maniement des choſes celeſtes, & attirẽt la cognoiſſance d'vne choſe par le moyen de l'autre. Il y a vne ſeule choſe qui rend l'ame parfaicte, c'eſt la ſcience immuable des biens & des maux, qui ne peut eſtre cogneuë que par la Philoſophie. Il n'y a aucune autre ſcience qui ſe ſoucie d'enquerir que c'eſt que le biẽ ou le mal. Elle doit touſiours cheminer au pres des vertus. La conſtance meſpriſe ce qu'on craind: Elle ne tient conte des choſes eſpouuentables & cruelles qui mettent noſtre liberté ſoubs le ioug, elle les appelle au combat, & les ſurmonte. Et voudrois tu dire que les arts liberaux la fortifient? La foy eſt le bien le plus ſainct que l'homme ait dedans l'ame, il n'y a neceſſité aucune qui la puiſſe forcer à faire vne tromperie, il n'y a promeſſe ny loger qui la corrompre: bruſle, dit elle, foüette, tuë, ie n'en deſcouuriray rien: mais tant plus on voudra par les tourmens ſçauoir mes ſecrets, c'eſt lors que ie les cacheray plus profondement dedans moy. Et quoy? Les ſciences liberales peuuent elles donner ce courage? La temperance commande aux voluptez, elle en hayt les vnes, & les chaſſe, elle gouuerne les autres par raiſon & les reduit à vne ſage meſure, & ne s'approche iamais d'elles, pour l'amour d'elles. Elle ſçait que la plus honneſte meſure de nos deſirs, eſt d'en prendre non pas tant que tu voudrois, mais tant que tu deurois. L'humanité defend d'eſtre ſuperbe enuers ſes compagnons, defend d'eſtre auare: elle ſe rend douce: & gracieuſe de parole & d'effect enuers tous: elle penſe que tous les maux d'autruy la touchent, & aime principalement ſon bien, parce qu'il doit porter profit à quelque homme vertueux. Aſſauoir mon ſi les ſciences liberalles nous commandent d'apprendre ces mœurs là? nenny non plus que la ſimplicité, que la modeſtie, que la ſobrieté, & la frugalité: non plus que la clemence, qui eſpargne le ſang d'autruy cõme le ſien propre, & qui ſçait qu'vn homme ne doit point

La Philoſophie morale eſt la ſeule ſcience qui rend l'ame parfaicte.

eſtre

eſtre prodigue de la vie d'vn homme. Quand vous ſouſtenez (dit il) qu'on ne peut ſans les arts liberaux paruenir à la vertu, comment niez vous qu'ils ne ſeruent de rien à la vertu? Car ſans le manger nous ne pouuons paruenir à la vertu, & toutesfois le manger ne ſert de rien à la vertu. Le bois ne profite rien à vn nauire, encor que le nauire ſe baſtiſſe de bois. Il ne faut point, dis je, que tu pẽſes que rien ſe face par l'aide d'vne choſe, ſi ſans elle il ne peut eſtre faict. On peut certainement encor dire cecy, qu'on peut paruenir à la ſageſſe ſans les eſtudes liberaux, car iaçoit qu'on doiue apprẽdre la ſageſſe, toutesfois elle ne s'apprẽd par les ſciẽces liberales. Mais pourquoy eſt ce q̃ ie dois croire, que celuy ne puiſſe eſtre ſage, qui ne ſçait point les lettres: veu que la ſageſſe ne conſiſte point aux lettres? elle enſeigne les choſes, & non point les paroles: encor ne ſçay ie ſi la memoire eſt plus aſſeuree, qui n'a point de ſecours eſtranger. La ſageſſe eſt vne choſe grande, & de large eſtẽduë: elle a beſoing d'vn lieu vuide: il faut diſcourir des choſes diuines & humaines, des paſſees des futures, des mortelles, des eternelles, & du tẽps: Duquel ſeul ie te prie voy combien on fait de queſtions. Premierement s'il y a quelque choſe qui ſoit d'elle meſme, apres s'il y a quelque choſe qui fuſt auparauant que le temps, ſi le temps a commencé auec le monde: & ſi, par ce qu'il y a eu quelque choſe auant le monde, le temps eſtoit auſſi. Il y a infinies queſtions ſeulement de l'ame: d'où elle eſt, quelle elle eſt, quand elle commença d'eſtre, combien de temps elle dure: Si d'vn lieu elle va en autre, & ſi elle change de demeure: ſi elle eſt iettee ſur d'autres formes ou d'autres choſes, ſi elle ne ſert iamais qu'vne fois, & ſi ſortant du corps elle vague par l'vniuers: ſi elle eſt corps, ou ſi elle ne l'eſt point, que c'eſt qu'elle fera quand elle aura delaiſsé de faire ce qu'elle fait par noſtre moyen: comme vſera elle de ſa liberté, ſi apres qu'elle ſera ſortie hors de ceſte cachote, elle aura oublié les choſes paſſees, & ſi elle commencera lors à ſe cognoiſtre, ou ſi ſortant du corps elle ſe retirera là haut. Quelle partie que tu vueilles entendre, ou des choſes diuines ou des humaines, tu ſeras tourmenté d'vne infinité des diſcours qu'il te faudra rechercher & apprendre. Mais afin que ces choſes ſi grãdes & ſi hautes puiſſent eſtre logees à leur aiſe, il faut chaſſer hors de l'eſprit tout ce qui eſt ſuperflu. La vertu ne ſe veut pas cõtraindre en vn lieu ſi eſtroit. Vne choſe grande deſire d'auoir vn eſpace large. Il en faut chaſſer toutes autres choſes: il luy faut laiſſer toute la poictrine. Ouy, mais la cognoiſſance de pluſieurs ſciences eſt fort agreable. Il n'en faut toutesfois retenir ſinon ce qui ſera neceſſaire. Ne penſes tu pas que celuy merite d'eſtre repris, qui fait prouiſion de meubles, de l'vſage deſquels il ſe peut paſſer, & qui orne & pare ſa maiſon d'vn grand appareil de meubles precieux? Ne penſes tu pas auſſi que celuy doiue eſtre repris qui eſt touſiours occupé à ſe meubler de liures? vouloir plus ſçauoir qu'il ne ſeroit beſoing, eſt vne eſpece d'intẽperance. Et qui pis eſt, ne vois tu pas que ceſt eſtude des ſciẽces liberalles, s'il eſt trop continué, rend les hommes faſcheux, longs en propos, importuns, trop plaiſans à eux meſmes, & ne ſçachans apprendre ce qui eſt neceſſaire, par ce qu'ils ont appris ce qui ne ſeruoit de rien? Dydimus Grammairien auoit compoſé quatre mille volumes: ie l'euſſe eſtimé biẽ miſerable, s'il euſt pris ſeulement la peine de lire tant de choſes inutiles. Dans ces liures il s'enquiert de quelle ville eſtoit Homere, quelle eſtoit la vraye mere d'Ænee, ſi Anacreon eſtoit plus grand paillard qu'yurogne, ſi Sappho fut vne courtiſane publique, & telles autres choſes qu'il faudroit pluſtoſt oublier ſi on les ſçauoit. Va maintenant, & nie que la vie ne ſoit aſſez longue. Mais quand tu viendrois à parler des noſtres, ie monſtrerois beaucoup de choſes qui meritent d'eſtre coupees à coups de coignees. Ceſte loüange eſt acquiſe auec vne grande lon-

Reſponſe.

Queſtiõ, ſi vn hõme ne peut eſtre ſage & vertueux ſans ſcience.

Combien de queſtions ſe font quand au temps. &

Touchant l'ame.

Quelle doit eſtre l'vſage des ſciences.

Auoir trop de liures, & vouloir trop ſçauoir, egalemẽt blaſmable.

Exemples en Dydimus.

Vanitez de Grammairien.

gueur

longueur de temps, auec vn grand deſplaiſir aux oreilles d'autruy: O l'homme de lettres! Soyons contens d'vn tiltre plus ſimple: ô l'homme de bien! Mais cela eſt il vray? faudra il que ie fueillette les annales de toutes les nations, & que ie m'enquiere qui fut le premier qui compoſa des vers? Conteray ie cõbien il courut de temps entre Orphee & Homere, n'ayant aucuns regiſtres du temps? & les corrections d'Ariſtarche, par leſquelles il reprit les vers d'autruy? Deſpendray ie toute ma vie: apres les ſyllabes? demeureray ie touſiours dans la pouſſiere de la Geometrie? Aurois ie deſia oublié ce precepte ſalutaire: eſpargne le temps? ſçauray ie cela, pour ignorer encor quelque choſe? Appion grammairien, celuy qui du temps de Ceſar fut pourmené par toute la Grece, & qui ſoubs le nom d'Homere fut adopté de toutes les citez, diſoit, que Homere apres auoir acheué tout le ſubiect de l'Odyſſée, & l'Iliade, adiouſta vn cõmencement à ſon œuure, dans le quel il a cõprins la guerre de Troie. Pour teſmoignage de cela, il diſoit qu'il auoit mis expreſſement deux lettres au premier vers contenant le nombre de ſes liures. Celuy qui veut ſçauoir beaucoup, il faut qu'il ſçache cela. Penſe maintenãt combien de temps les maladies te deſrobent, combien les occupations publiques, cõbien les occupations priuees, cõbien les occupations ordinaires, combien le dormir. Meſure bien le tẽps, il ne peut ſuffire à tant de choſes, ie parle des ſciences liberalles. Cõbien de choſes ſuperflues ont les Philoſophes, cõbien de choſes eſloignees du cõmun vſage des hõmes? ils ſe ſont bien abaiſſez iuſques aux diſtinctiõs des ſyllabes, & iuſqu'aux proprietez des cõiõctiõs & des prepoſitiõs, & ont porté enuie aux grammairiens meſmes & aux geometriens. Tout ce qui eſtoit ſuperflu en la ſcience de ceux là, ils l'ont trãſporté en la leur. D'où il eſt aduenu, qu'ils ſçauent mieux parler que viure. Oy ie te prie combien de mal faict vne trop grande ſubtilité, & combien elle eſt ennemie de la verité. Protagoras ſouſtient, qu'on peut de toute choſe diſputer egalement d'vne part & d'autre, encor de ceſte cy meſme, à ſçauoir ſi toute choſe eſt diſputable d'vne part & d'autre. Nauſiphanes dit, que des choſes qui ſemblent eſtre, il n'y a rien qui ſoit plus, que de n'eſtre point. Parmenides dit que des choſes, qui ſemblent eſtre, il n'y a rien du tout. Zenon natif de la ville d'Elea a chaſſé tous affaires, negoces du negoce, il dit qu'il n'y a rien. Les Pyrroniens & Megariciens ſuiuent preſque ceſte opinion: les Eretriciens, & Academiques auſſi, qui ont introduite vne nouuelle ſcience, de ne ſçauoir rien. Reiette moy tout cela dans ce troupeau ſuperflu des ſciences liberales. Ceux cy veulent apprendre que la ſcience ne me peut de rien ſeruir, & les autres m'oſtent toute l'eſperance de pouuoir eſtre ſçauant. Encor vaut il mieux ſçauoir les choſes ſuperflues que rien. Ceux cy ne me portent point la lumiere deuant, afin q̃ ie puiſſe voir la verité: & les autres me creuẽt les yeux. Si ie croy Protagoras, il n'y a rien en la nature qui ne ſoit en doubte. Si ie croy Nauſiphanes il n'y a que ceſte choſe certaine, qu'il n'y a riẽ de certain: ſi à Parmenides, il n'y a qu'vne ſeule choſe. Si à Zenõ ceſte choſe encor n'eſt pas. Qu'eſt ce dõc que nous ſommes? Que ſont ces choſes qui ſont à l'entour de nous, qui nous nourriſſent & nous ſouſtiennent? Toute la nature des choſes n'eſt qu'vne ombre, c'eſt vne choſe vuide & trõpeuſe. Ie ne pourrois bonnement dire à qui ie veux plus de mal ou à ceux qui veulent que nous ne ſçachions rien, ou à ceux qui ne nous ont ſeulement permis de ne ſçauoir rien.

Tiltre d'homme de bien, plus auguſte que de ſçauãt.

Le terme de la vie n'eſt point ſi long que celuy qu'il faudroit pour ſçauoir tout ce qu'on voudroit bien.

Grãde ſubtilité, ennemie de verité. Les ſectes diuerſes des Philoſophes preuuẽt leurs vanitez & miſeres.

EPISTRE LXXXIX.

Diffinition de la ſageſſe, diuiſion de la Philoſophie ſelon l'opinion de pluſieurs. Il ſe iette apres ſur le blaſme de l'auarice & de la gourmandiſe des Romains.

TV deſires vne choſe fort profitable, & encores plus neceſſaire à celuy qui ſe haſte de paruenir à la ſageſſe, à ſçauoir qu'on te face vne diuiſion de toute la Philoſophie, & qu'on deſparte ce grand corps par mẽbres. Car par le moyen des parties, nous venons plus facilement à la cognoiſſance du tout. A la miẽne volõté que tout ainſi que la face de tout ceſt vniuers ſe preſente à noſtre veuë, pareillemẽt que toute la Philoſophie cõme vn ſpectacle treſſemblable à ce grand monde, ſe peuſt mettre deuant nos yeux. Certainement elle rauiroit les hõmes à ſon admiration, & les contraindroit de quitter toutes ces choſes que nous croyons maintenant eſtre grandes, par l'ignorance des plus grands. Mais puis que cela ne ſe peut faire, il faudra que nous la contemplions, comme nous regardons les ſecrets du ciel. Il eſt bien certain que l'entendement de l'homme ſage & ſçauant, embraſſe toute ceſte grande machine, & l'enuironne de toutes parts auſſi viſtement, que nos yeux font le Ciel. Mais quant à nous à qui il faut oſter pluſtoſt l'esblouyſſement qui nous aueugle, nous à qui la veuë defaut ſur les choſes plus prochaines, on peut monſtrer plus facilement ce monde piece à piece cõme n'eſtans encor capables de le comprendre en ſon entier. Ie feray donc ce que tu demandes, ie diuiſeray la Philoſophie en parties & non point à lopins. Car il eſt plus vtile de la departir que de la dechiqueter. Parce que cõme il eſt difficile de comprendre les choſes trop grandes, il l'eſt auſſi de celles qui ſont trop menuës. On deſpart le peuple d'vne ville par tribus & par quartiers, & vne armee par centuries. Si vne choſe eſt deuenuë trop grande, on la conçoit mieux ſi elle eſt miſe en parcelles: leſquelles (comme i'ay dit) ne doiuent eſtre infinies ny trop petites. Car il y a autant de vice à faire vne trop ample diuiſion, comme à n'en faire point du tout. Il n'y a rien qui reſſemble plus à vne confuſion, que ce qui eſt reduit menu comme pouſſiere. Ie te diray donc tout premierement, puis qu'il te plaiſt ainſi, la difference qui eſt entre la ſageſſe & la Philoſophie. La ſageſſe eſt la perfection du bien qui eſt en l'ame de l'homme: & la Philoſophie c'eſt l'amour & l'affection qu'on a de paruenir à la ſageſſe. L'vne monſtre là où l'autre paruiẽt: il eſt aſſez clair pourquoy on l'appelle Philoſophie: elle le ſignifie par ſon nom. Quelques vns ont defini la ſageſſe en ceſte façon, que c'eſtoit la ſcience des choſes diuines & humaines. Et quelques autres ainſi: que c'eſtoit cognoiſtre les choſes diuines & humaines, & leurs cauſes. Mais ceſte addition me ſemble vaine. Car les cauſes ſont partie des choſes diuines & humaines. Il y en a eu d'autres, qui ont defini la Philoſophie en pluſieurs façons. Les vns ont dict que c'eſtoit l'eſtude & le ſoin de la vertu: & les autres, l'eſtude & le ſoin de corriger l'ame. Quelques vns l'ont appellee le deſir de la vraye raiſon. Mais quoy que ce ſoit on a tenu pour certain qu'il y auoit quelque difference entre la Philoſophie & la ſageſſe. Car il n'eſt pas poſſible que ce qui deſire, ſoit ce qui eſt deſiré. Comme il y a grande difference entre l'auarice & l'argent, par ce que l'vne ſouhaitte, & l'autre eſt ſouhaitté: auſſi en y a il entre la Philoſophie & la ſageſſe. Car la ſageſſe eſt l'effect & le loyer de la Philoſophie. L'vne vient, & l'on va à l'autre: la ſageſſe eſt ce que les Grecs appellent Sophie. Les Romains meſmes vſoyent de ce mot, comrobe

La cognoiſſance de la Philoſophie ſeroit ſuffiſante pour faire quitter aux hõme les ſoing de tout ce qu'ils priſent le plus, s'ils la vouloyent cõſiderer diſtinctement & par parties. puiſque

L'entẽdement humain n'eſt capable de la comprendre toute entiere.

Difference entre ſageſſe & Philoſophie, ſelon la diuerſe opinion de pluſieurs.

Sageſſe eſt le ſalaire & le but de Philoſophie. &

me ils vſent encor auiourd'huy de celuy de Philoſophie. Ce que les comedies à robe longue qu'on ioüoit anciennement, te prouueront, & l'inſcription qui eſt ſur le tombeau de Doſſennus:

Paſſant arreſte toy, & lis la ſophie de Doſſennus.

Quelques vns des noſtres ont penſé, qu'encor que la Philoſophie fuſt l'eſtude de la vertu, & que l'vne pourſuiuiſt, & l'autre fuſt pourſuiuie: toutesfois il ne les failloit point ſeparer. Car la Philoſophie ne peut eſtre ſans la vertu, ny la vertu ſans la Philoſophie. La Philoſophie eſt le deſir de la vertu, mais c'eſt par le moyen de la vertu meſmes. La vertu auſſi ne peut eſtre ſans le deſir d'elle meſme, ny le deſir de la vertu ſans elle. Ce n'eſt pas toutesfois cõme ceux qui veulent tirer de loing à quelque choſe, qui ſont en vn lieu, & ce qu'ils veulent toucher en vn autre: ny comme les chemins qui menent aux villes, ſont hors d'icelles: mais on vient à la vertu par la vertu meſmes. La Philoſophie donques & la vertu ſont conioinctes enſemble. Pluſieurs graues autheurs ont dict qu'il y auoit trois parties en la Philoſophie: La Morale, la Naturelle, & la Rationale. La premiere modere l'ame, la ſeconde recherche la nature des choſes, la troiſieſme ſuit la proprieté, & la compoſition des paroles, & les argumens, afin qu'on ne reçoiue point le faux pour le vray. Au reſte il s'en eſt trouué qui diuiſoyent la Philoſophie en moins de parties, & en plus auſſi. Quelques vns des Peripateticiens y en adiouſterent vne quatrieſme, la ciuile, parce qu'elle requiert vn propre & vn particulier exercice, & qu'elle eſt occupee apres vne autre matiere. Quelques autres y ont adiouſté vne autre partie, que les Grecs appellent œconomique, qui eſt la ſciẽce de gouuerner vne famille. Aucuns ont encor ſeparé le lieu qui traicte des façons de viure. Et toutesfois il n'y a rien de tout cela qui ne ſe puiſſe trouuer en la partie qui traicte des mœurs. Les Epicuriens ont ſouſtenu qu'il n'y auoit que deux parties en la Philoſophie, la naturelle, & la morale: & ont oſté la rationale: Toutesfois apres qu'ils furent contrainctz de ſeparer l'ambiguité des choſes, & de reprendre les fauſſetez qui ſe cachoient ſoubs l'ombre de la verité: ils trouuerent eux meſmes vn lieu qu'il appellent du iugement, & de la regle, autrement la rationale. Mais ils penſent que c'eſt vn adiouſtement à la partie naturelle. Les Cyrenayque ont chaſsé les naturelles & les rationales, & ſe ſont contentez des morales. Mais apres auſſi ils rappellent ce qu'ils ont oſté. Car ils departent les morales en cinq parties: l'vne eſt de ce qu'il faut fuir ou deſirer, l'autre des paſſions, la troiſieſme des actions, la quatrieſme des cauſes, la cinquieſme des argumens. Les cauſes des choſes dependent de la partie naturelle, & les argumens de la rationale, & les actions de la morale. Ariſton natif de Chio, a dict que la naturelle & la rationale n'eſtoyent point ſeulement inutiles, ains qu'elles eſtoyent contraires. Il a retranché encor la morale qu'il auoit laiſſee toute ſeule. Car il a oſté ce lieu qui contient les admonitions, & a dict que cela appartenoit pluſtoſt à vn pedagogue qu'à vn Philoſophe; comme ſi le ſage eſtoit autre choſe, qu'vn pedagogue de tout le genre humain. Puis donc que la Philoſophie eſt partie en trois, commençons premierement à diſpoſer la partie morale. Laquelle ie veux derechef diuiſer en trois: & que la premiere ſoit vn ſoing de diſtribuer à vn chacũ ce qui luy appartient, & de iuger dequoy chaſque choſe ſera digne. Elle eſt certainement fort vtile. Car peut il eſtre rien plus neceſſaire, que de ſçauoir mettre ſon pris à toutes choſes? La ſeconde ſoit de l'affection: la troiſieſme des actions. Par ce qu'en premier lieu il faut que tu faces iugement cõbien chaſque choſe doit eſtre eſtimee: en ſecond lieu que l'affection que tu prendras ſoit bien reglee & temperee: en troiſieſme lieu que ton affection & ton action ſoyent d'accord, & qu'en

Ces deux ne ſe peuuent fauſſer cõpagnie.

Non plus que la vertu & le deſir d'icelle.

Trois parties de Philoſophie.

Autres opinions touchãt la diuiſion d'icelle.

Des Peripateticiens.

Des Epicuriens.

Des Cyrenayques.

d'Ariſton.

Diuiſion de la Philoſophie morale en trois parties.

toutes

toutes ces choſes tu conſentes à toy meſmes. S'il y a faute d'aucune de ces trois, tout eſt en confuſion & en deſordre. Car dequoy te ſeruira d'auoir l'eſtimation de toutes choſes dans ton iugement, ſi tu as l'affection trop grande ? Que te profitera d'auoir retenu tes affections, & d'auoir tout pouuoir & authorité ſur tes cupiditez, ſi en faiſant les choſes, tu ne choiſis pas bien le temps, ſi tu ne ſçais pas à quel poinct, en quel lieu, & de quelle façon il les faut faire ? C'eſt autre cas de cognoiſtre la dignité & la valeur d'vne choſe: autre cas de cognoiſtre le poinct & l'heure, autre de retenir l'affection, & cheminer doucement ſans ſe precipiter à faire quelque choſe. C'eſt donc lors que la vie eſt bien d'accord en elle meſme, quand l'action ne delaiſſe pas l'affection. L'affection ſe conçoit ſelon la dignité des choſes, & par ainſi elle eſt ou plus lente ou plus forte, comme elles ſeront dignes d'eſtre deſirees. La partie de la Philoſophie naturelle eſt diuiſee en deux, en choſes corporelles, & incorporelles. Les vnes & les autres ſont diuiſees, ſi ie doibs dire ainſi, en leurs degrez. Le lieu qui appartient au corps, eſt deſparty premierement en ſes degrez, ſçauoir eſt és choſes qui ſont, & celles qui ſont faictes. Il eſt certain que les elemens s'engendrent. Quant au lieu de l'element, à l'opinion de quelques vns, il eſt ſimple: & à l'opinion de quelques autres, il eſt deſparty en la matiere, & en la cauſe qui meut toutes choſes, & en elemens. Reſte maintenant à diuiſer la partie rationale de la Philoſophie. L'oraiſon & le parler, ou il eſt continuel, ou il eſt entrecouppé, auec celuy qui reſpond & celuy qui l'interroge. Ie veux nommer ceſte-cy Dialectique, & l'autre Rhetorique. Ceſte-cy a ſoin des paroles, du ſens & de l'ordre. La Dialectique eſt diuiſee en deux parties: en paroles & ſignifications: c'eſt à dire en choſes qui ſont dictes, & en paroles auec leſquelles on les dict. Il s'enſuit apres vne grande diuiſion de l'vne & de l'autre: Mais i'y veux mettre fin en ceſt endroict.

De la naturelle en deux. &

De la rationale, en deux auſſi.

Je ſuiuray ſeulement les poincts plus principaux.

Autrement ſi ie voulois diuiſer les parties en partie, ie ferois vn liure entier de queſtions. Ie ne te veux pas empeſcher, Lucilius, que tu ne liſes tout cela: pourueu que tu rapportes incontinent aux mœurs tout ce que tu tiras. Gouuerne bien tes mœurs, reſueille ce qui s'endort dedans toy : ramaſſe ce qui eſt eſpars, dompte ce qui eſt rebelle, crie le plus que tu pourras contre tes deſirs diſſolus, & contre ceux du peuple, & s'ils te veulent dire, iuſques à quand tiendrez-vous touſiours vn meſme langage? Reſponds leur, c'eſt moy qui vous doibs pluſtoſt dire, iuſques à quand commettrez-vous tant de vices ? Vous voulez que les remedes ceſſent pluſtoſt que les pechez. Mais quant à moy ie crieray encor plus haut, & parce que vous ne voulez pas ouyr parler, ie ne ceſſeray de crier. La medecine commence à profiter lors que ſur vn corps maleficié & pourry l'attouchement faict douleur. Ie diray des choſes qui leur ſeront profitables en deſpit d'eux. Il faudra en fin que vous oyez quelque mot qui ne vous flattera point. Mais puis que vous ne voulez pas en particulier qu'on diſe la verité, oyez tous tant que vous eſtes. Iuſques à quand eſtendrez vous les bornes de vos heritages? Vn pays qui nourriſſoit autrefois tout vn peuple, eſt maintenant petit pour vn ſeul homme. Iuſques à quand ſera-ce que vous eſtendrez vos bornes & limites pour rendre plus grands vos labourages, ſans vous pouuoir contenter que tout ce qu'on peut labourer dans vne entiere prouince, ſoit l'eſtenduë de vos domaines ? Les riuieres les plus renommees ſont deſtournees pour faire leurs cours au milieu de vos terres, les grands

Toutes les parties de la Philoſophie ſe doyuent rapporter à la morale.

Similitude pour monſtrer l'vſage de la morale.

Inuectiue cõtre l'auarice.

fleuues, qui faiſoyent ſeparation des plus grands peuples, ſont à vous, depuis leur ſource iuſqu'à l'embouchеure de la mer. Cela eſt encor trop peu, ſi vous n'enuironniez les mers par vos heritages que vous auez de ſi grande eſtenduë. Si voſtre fermier ne tranche du Roy par delà la mer Adriatique, Ionique, & l'Egee. Si les Iſles, qui ont autrefois eſté la demeure des grands capitaines, n'eſtoyent contees entre les choſes qu'on ne priſe rien. Ayez autant que vous voudrez des poſſeſſions de large eſtenduë, que ce qu'on appelloit anciennement vn Empire, ne ſoit maintenant qu'vn domaine. Rendez voſtre tout ce que vous pourrez, pourueu que la plus grand part en ſoit reſeruee pour les autres.

Contre la prodigalité & diſſolution.

Ie parle maintenant à vous de qui la prodigalité s'eſtend auſſi auant que l'auarice des autres: Ie vous demande iuſques à quand ſera-ce qu'il n'y aura aucun lac ſur le bord duquel on ne voye les tours & le feſte de vos maiſons? aucune riuiere, le long de laquelle ne ſoit bordee de vos chaſteaux? En quelque lieu qu'on verra naiſtre vne vaine d'eau chaude, on y baſtira tout ſoudain des hoſteleries, pour la diſſolution & ſuperfluité. En quelque lieu qu'vn bord de mer ſe courbera, & qu'il fera ſein, vous y ietterez auſſi-toſt des fondemens: & ne vous pouuants contenter de la terre, ſi vous ne la rendez plus grande par l'ouurage de vos mains, vous pouſſerez la mer au dedans d'elle. Que vos baſtimens reluiſent par tous les endroicts du monde: les vns poſez ſur des hauts monts, pour regarder les mers & les terres d'vne veuë infinie, les autres en quelques pleines eſleuees à vne telle hauteur qu'ils eſgalent les montagnes: apres que vous aurez beaucoup edifié, & dreſsé de grands baſtimens, vous n'eſtes que le corps d'vn ſeul homme, & encor fort petit. Dequoy vous ſeruent pluſieurs chambres? vous ne couchez que dans vne ſeule. Les lieux où vous n'eſtes pas, ne ſont point à vous. Ie viens maintenant à vous, de qui la gueule profonde & inſatiable faict d'vn coſté peſcher toutes les mers, & de l'autre chaſſer toutes les terres. Elle pourſuit d'vn trauail extreme ces choſes auec des hameſſons, celles-là auec des laſſets, & ces autres auec des rets & des cordages de toutes ſortes. Il n'y a beſte qu'on puiſſe laiſſer viure en paix, que celles qui ne ſont point agreables à l'eſtomach. Mais apres que voſtre bouche eſt degouſtee de trop de voluptez, combien peu, & preſque du bout des leures, touchez-vous à ces viandes que vous acheptez par tant de mains? Combien peu mange ce monſieur qui n'a pas encor faict digeſtion du repas precedant, qui eſt tout preſt à rendre ſa gorge, de ceſte beſte ſauuage qui a eſté priſe auec tant de danger? Combien peu de ces huiſtres portées de ſi loing, paſſent par ceſte bouche qu'on ne peut ſaouler? Malheureux encor, que vous ne cognoiſſez point comme voſtre faim eſt plus grande que voſtre ventre. Dy cela aux autres, afin que quand tu le diras, que tu l'entendes auſſi: eſcripts-le afin que quand tu l'auras eſcript, tu le liſes: rapportant toutes choſes à corriger les mœurs, & appaiſer la rage & la fureur des paſſions. Eſtudie non pas pour ſçauoir plus de choſes que les autres, mais pour les ſçauoir mieux.

Cõtre la gourmandiſe.

EPISTRE XC.

C'eſt la philoſophie qui nous apprend à bien viure. Que c'eſt elle qui nous faict trouuer la verité des choſes diuines & humaines. Si l'inuention des meſtiers & des arts mechaniques procede de la philoſophie.

QVi eſt celuy, mon Lucilius, qui puiſſe douter que ce ne ſoit par le benefice des Dieux que nous viuons, & que par la philoſophie nous viuons bien? & qu'à ceſte cauſe nous ne ſoyons de tant plus redeuables à la philoſophie qu'aux Dieux, de combien la bonne vie eſt vn bien-faict plus grand que la vie? Certainement nous luy ſerions plus redeuables, ſi les Dieux meſmes n'eſtoyent autheurs de la philoſophie, la ſcience de laquelle ils n'ont donné à pas-vn, encor qu'ils ayent donné à tout le monde le moyen de l'apprendre, par-ce que s'ils en euſſent faict vn bien commun & vulgaire à tous, nous naiſtrions pleins de prudence, & la ſageſſe euſt perdu ce qu'elle a de meilleur, ſçauoir eſt qu'elle n'eſt pas contee entre les biens de fortune. Car ce qui eſt plus precieux & de plus magnifique en elle, c'eſt qu'elle ne vient point d'ailleurs, que ceux qui l'ont n'en ſont redeuables qu'à eux-meſmes, & qu'on ne la va point demander à vn autre. Que trouuerois-tu en la philoſophie digne d'eſtre admiré, ſi elle nous aduenoit par le bien-faict d'autruy? Son deſſein n'eſt que de trouuer la verité des choſes diuines & humaines: la iuſtice, la pieté, la religion ne l'abandonnent iamais, ny la ſuite & compagnie des autres vertus, qui ſont entrelices & ioinctes enſemble. C'eſt elle qui nous apprend de reuerer les choſes diuines, & d'aymer les humaines: que l'empire en eſt au pouuoir des dieux, & la communauté en eſt entre les hommes, laquelle a demeuré quelque temps inuiolable, & iuſqu'à ce que l'auarice rompit ceſte ſocieté, & fuſt cauſe de la pauureté, à l'endroit meſmes de ceux qu'elle auoit faict les plus riches. Car ils perdirent la iouyſſance de toutes choſes quand ils voulurent auoir des biens propres à eux. Mais les premiers hommes, & ceux qui naſquirent d'eux, & qui eſtans encor incorrompus ne ſuiuoyent que la nature, l'auoyent auſſi pour gouuernante & pour loy, s'eſtans ſoubſmis au gouuernement d'vne choſe meilleure qu'ils n'eſtoyent. Car la nature veut, que les pires ſoyent ſubiectes aux meilleures. Les beſtes brutes reçoyuent pour capitaine & conducteur celles qui ont le corps plus grand ou plus fort. Vn taureau couard ne marche point deuant le trouppeau: c'eſt celuy qui de grandeur ou de force des membres ſurpaſſe tous les autres maſles. Le plus grand des Elephans conduit touſiours la troupe. Entre les hommes le meilleur eſt pris pour le plus grand, par ainſi on liſoit vn gouuerneur par la bonté de l'ame. C'eſtoit donc vne grande felicité entre les peuples, où pas vn ne pouuoit eſtre le plus puiſſant qu'il ne fut le meilleur. Car celuy peut autant qu'il veut, qui ne pẽſe pas auoir plus de puiſſance qu'il ne doit. C'eſt pourquoy Poſidonius a opiniõ qu'en ce ſiecle qu'on appelle d'or, le Royaume eſtoit entre les mains des ſages. Ceux-la contenoyent leurs mains, & deffendoyent les petits contre la puiſſance des grands. Ils perſuadoyent & diſſuadoyent, ils monſtroyent ce qui eſtoit vtile ou inutile. Par leur prudence ils prenoyent garde que leurs citoyens n'euſſent faute de rien, par leur vaillance ils repouſſoyent les dangers, par leur liberalité ils aggrandiſſoyent & enrichiſſoyent les ſubiects. Bref commander, c'eſtoit vn office, & non point vn Royaume. Aucun ne vouloit eſſayer les forces de ſa puiſſance con-

La Philoſophie nous apprend à bien viure, & par conſequẽt nous luy aurions plus de obligation qu'aux Dieux s'ils ne nous eſtoyent eux-meſmes autheurs d'icelle philoſophie, & s'ils n'auoyent rendu tout le monde capable de l'apprendre.

Ce que la ſageſſe a de meilleur c'eſt qu'elle n'eſt point ſubiette aux accidents fortuits, & qu'on a que faire de l'aller mandier dehors.

Quel eſt ſon deſſeing.

Les hommes du premier ſiecle s'aſſubiettiſſoyent volontairement à elle, comme à vne tresfidele guide.

Les ſages auoyent anciennement l'adminiſtration & le gouuernemẽt des Eſtats.

tre ceux, par le vouloir deſquels ſa puiſſance auoit eu commencement. Il n'y auoit pas vn qui penſaſt à faire iniure, ou qui en euſt occaſion, parce qu'on obeyſſoit bien à celuy qui ſçauoit bien commander: & que le Roy ne pouuoit faire vne plus grande menaſſe à ceux qui luy obeyſſoyent mal, que de les quitter & de s'en aller hors de leur Royaume. Mais puis apres, que croiſſants les vices, les Royaumes ſe ſont changez en tyrannie, on cõmença d'auoir beſoing de loix, leſquelles ſur le commencement, les ſages meſmes ordonnerent. Solon, qui par ſes loix eſtablit vne equalité dans la ville d'Athenes, eſt cogneu par ſa ſageſſe entre les ſept de ſon temps. Si ce ſiecle là euſt porté Lycurgus, on l'euſt mis le huictieſme en ce nõbre ſacré. Les loix de Zaleucus & de Charondas ſont infiniement louëes. Ce n'a pas eſté ny au cours des plaidoyries, ny aux ſalles des Iuriſconſultes, mais dans l'eſchole de Pythagoras pleine de ſilence & de ſainɛteté, que ceux là ont appris le droict, pour l'eſtablir apres dãs la Sicile qui fleuriſſoit en ce tẽps là, & en la Grece d'Italie. Iuſques à ce point là ie ſuis del'aduis de Poſidonius, mais ie ne luy accorderay point que les arts, de l'vſage deſquelles la vie des hõmes ſe ſert iournellement, ſoyent inuentees par la philoſophie, ie ne veux point donner tant de gloire à l'art de forger & de charpenter. C'eſt la philoſophie (dit-il) qui apprint à ceux qui viuoyent eſpars çà & là, qui ſe retiroyent ſous vne logete, ou dans le creux d'vn rocher, ou dans le tronc d'vn arbre à demy mangé, de baſtir des maiſons. Quant à moy ie penſe que la philoſophie a inuenté auſſi peu ces engins pour eſleuer & baſtir des maiſons ſur maiſons, qui ne font que preſſer les villes de leur peſanteur, qu'elle a inuenté les viuiers des poiſſons, expreſſement enfermez, afin que la gourmandiſe ne ſe mit pas au danger des tempeſtes, & que la folle deſpence, pour ſi grand orage qu'il fit ſur mer, euſt comme des ports, pour y pouuoir engraiſſer les troupes des poiſſons ſeparez les vns des autres. Que dis-tu? la philoſophie a elle enſeigné les hommes d'auoir des clefs & des ſerrures? quelle autre choſe eſtoit-ce, que donner vn ſigne certain d'auarice? eſt-ce la philoſophie qui a baſti des edifices ſi hauts qu'ils menacent de choir pour ruiner les citoyens? Car c'eſtoit peu de choſe de ſe couurir de ce qu'on trouuoit par fortune, & de rencontrer ſans art & ſans peine quelque lieu faict par la nature meſme pour nous retirer dedans. Croy moy que ce ſiecle fut fort heureux auquel il n'y auoit point de charpentiers ny de maſſons. Sçauoir tailler vn ſoliueau en quarré, & mener droictement la ſie le long d'vne raye, & fendre vne poutre d'vne main aſſeuree, tout cela naſquit comme la prodigalité naiſſoit.

Donnoyent des loix aux peuples. Solon.

Lycurgus. Zaleucus & Charondas.

Mais les arts mechaniques ne doibuent point attribuer leur inuention à la philoſophie, contre la doctrine de Poſidonius.

Non plus que les choſes qui ſeruent aux delices & diſſolutions, &

L'art des ſerruriers, & maſſons, & charpentiers.

Frugalité des premiers ſiecles.

Les anciens fendoyent le bois auec des coings.

1. Georgic.

Car en ce temps-là on ne baſtiſſoit point de ſalles pour y manger, on ne portoit pas de loing à ceſt vſage, le pin ou le ſapin ſur pluſieurs charretes couplees enſemble, qui faiſoyent trembler les villages où elles paſſoyent, ny pour les charger de lambris d'or pendans en bas. Les fourches plantees d'vn bout & d'autre ſouſtenoyent la couuerte d'vne caſſine. Et les branches d'arbres bien fueillees & fort eſpaiſſes, penchant en bas, ſeruoyent deſgouts aux plus grandes pluyes. C'eſt ſoubs ces toits là, qu'ils habitoyent, mais c'eſtoit auec toute ſeureté. Le chaume couuroit ces perſonnes libres, mais la ſeruitude loge ſoubs l'or & ſous le marbre. Ie ne ſuis point auſſi d'accord auec Poſidonius, de ce qu'il penſe que les outils & ferremens de charpentiers ſoyent de l'inuention des ſages. Car par meſme raiſon il pourroit dire que ceux auſſi eſtoyent ſages, par le moyen deſquels:

Alors on inuenta les rets & les cordages,
Pour prendre finement toutes beſtes ſauuages,
Et de ceindre les bois de chiens & de limiers.

La meſme.

C'eſt la fineſſe des hommes,& non pas leur ſageſſe,qui a inuenté tout cela. Ie ſuis auſſi contraire à Poſidonius, que les ſages euſſent inuenté les metaux du fer & du cuiure, apres que la terre bruſlee par l'embraſement des foreſts,fit couler les veines des metaux qui n'eſtoyent guere profonds, ceux qui les priſent tant en furent inuenteurs. Ie ne trouue point auſſi à mon aduis , ceſte queſtion ſi ſubtile comme la faict Poſidonius: qui fuſt pluſtoſt en vſage,le marteau ou les tenailles. Ce fuſt quelqu'vn qui auoit l'eſprit exercité & gentil , mais non point grand & haut eſleué, qui trouua l'vn & l'autre , & toutes autres choſes qu'il faut chercher le corps baiſsé & panché vers la terre. Le ſage ne prenoit point beaucoup de peine pour ſon viure. Mais pourquoy non? veu qu'en ce ſiecle meſme le ſage ne deſire d'eſtre chargé que le moins qu'il peut? ie te prie dy moy comme ie dois admirer Diogenes & Talus? Lequel d'eux te ſemble eſtre ſage , ou celuy qui trouua la ſye, ou celuy qui ayant veu vn garçon puiſant de l'eau pour boire le creux de ſa main , rompit incontinent vn godet qu'il portoit dans ces beſaſſes, ſe tenſant luy-meſmes par ces mots: O fol que ie ſuis , combien de temps ay-ie porté du bagage qui m'eſtoit inutile, moy qui me contentois de me plier dans vn tonneau , & de coucher ordinairement dedans? en fin trouuerois-tu auiourd'huy celuy plus ſage qui a inuenté la façon de faire monter le ſafran par des tuyaux ſecrets iuſqu'à vne hauteur infinie,qui remplit des eſtangs tout d'vn coup d'eaux qui viennent de grande roideur , & qui les ſeche apres tout d'vn coup: qui re ioinct & raſſemble les lambris d'vne ſalle , par vne ſubtile façon , qu'ils tournent & ſe monſtrent maintenant d'vne forme , & maintenant d'vne autre, & qui faict que les faces des maiſons & des toits ſe changent à tous les ſeruices qu'on porte: ou bien celuy , qui apprend à ſoy-meſme & à autruy , que nature ne nous commande rien inſupportable & difficile. Que nous pouuons auoir des maiſons ſans vn tailleur de marbres , que nous pouuons eſtre veſtus ſans traffiquer auec les Seres pour la ſoye , que nous pouuons auoir tout ce qui eſt neceſſaire pour nos vſages, ſi nous voulõs nous contenter de ce que la terre a mis au deſcouuert? & ſi les hommes prennent plaiſir d'ouyr ces choſes , ils trouueront qu'ils ont auſſi peu beſoing de cuiſinier que de genſ-d'armes.Ceux-là furent fort ſages,ou il ſembloyent eſtre ſages , qui mettoyent peu de ſoin à l'entretenement de leurs corps: ce qui nous eſt neceſſaire ſe recouure auec peu de trauail: mais il y a grande peine à ſuiure les delices. Tu n'auras aucun beſoing d'artiſans , ſi tu ſuis la nature. Elle n'a pas voulu que nous fuſſions fort empeſchez, elle nous auoit aſſez pourueu de tout ce qui nous eſtoit neceſſaire. Ouy , mais le froid eſt inſupportable à vn corps qui eſt nud.Quel remede? Les peaux des beſtes ſauuages,& des autres animaux,ne nous peuuent elles point aſſez deffendre du froid? n'y a-il pas quelques nations qui ſe couurent d'eſcorces d'arbres ? ne faict-on point des robes de plumages d'oyſeaux tiſſus & couſus enſemble ? La plus grande partie des Scythes n'eſt elle pas veſtuë des pannes de renards & de rats , douces à manier , & que les vents ne peuuent percer? Il faut encor neantmoins en eſté chaſſer l'ardeur du Soleil dedans quelque vmbre eſpaiſſe. Mais quoy ? la vieilleſſe des ſiecles n'auoit-elle point creuſé force lieux , qui par l'iniure du temps ou par quelque autre euenement s'eſtoyent aggrandis comme vne profonde cauerne? Et quoy? n'ont ils point auec leurs mains tiſſus des clayes de verges qu'ils ont enduit de fange & de paille,& d'autres branchages menus, pour couurir le haut de

Les metaux auſſi ne ſont point de l'inuention de la Philoſophie.

Ni le marteau & les tenailles ny tout ce qui baiſſe le corps contre terre.

Le ſage n'eſt iamais beaucoup curieux de ſon viure. Exemple en Diogenes & Talus.

Le ſage & vertueux ſe contente de peu, & eſt preferable aux plus induſtrieux.

Nature auoit fourni l'homme de toutes choſes neceſſaires ſans qu'il ſe corrompiſt auec tãt de delices.

Exemple en diuers peuples.

leur loge, & les faiſants pancher pour la cheute de la pluye, ont paſsé l'hyuer auec toute ſeureté? Quoy donc? les peuples qui habitent les Syrtes, ne ſe cachent ils point dans des creux de terre, qui ne peuuent dans ceſte ardeur trop grande de Soleil trouuer aucune couuerture aſſez eſpaiſſe pour chaſſer les chaleurs, ſi ce n'eſt la meſme terre ſeche? La nature ne nous a pas eſté ſi ennemie, qu'ayant donné vne vie tres-facile & pleine d'aſſeurance à tous les autres animaux, l'homme ſeul ne peuſt viure ſans tant de façons & d'artifices. La nature ne nous a rien cõmandé de tout cela, il n'y a riẽ qui faille chercher auec aucune peine, pour l'entretenement de noſtre vie. Quand nous naſquiſmes, nous trouuaſmes toutes choſes appreſtees: Nous les auons toutes renduës difficiles en meſpriſant les faciles. Les maiſons, les veſtemens, la nourriture du corps, & les viandes, & tout le reſte qui ne nous ſert maintenant que de peine & de ſoucy, ſe preſentoyent à nous, ne couſtoyent rien: il n'y auoit aucune peine à les recouurer. Car la meſure & le contentement d'vn chacun ne s'eſtendoit pas plus auant que ſa neceſſité ne requeroit: nous les auons renduës cheres, precieuſes, admirables: nous ſommes cauſe de tant & de ſi grandes façons qu'il faut employer pour les trouuer. Nature meſme ſuffit à ce qu'elle deſire, la prodigalité, la ſuperfluité s'eſt reuoltee contre la nature, elle ſe donne courage tous les iours elle meſme, elle n'a faict que croiſtre par vne infinité de ſiecles, aydant encor ces vices auec ſes inuentions. Premierement elle commença à deſirer des choſes ſuperflues, puis des choſes cõtraires: en fin elle rendit l'ame ſubiette au corps, & la contraignit de ſeruir à ſa volupté. Tous ces meſtiers, & ces arts, apres leſquelles la ville eſt tant eſchauffee, & meine tant de bruit, ne trauaillent que pour le corps. Tout ce qu'on luy bailloit, en ce vieux temps, comme à vn ſeruiteur, on le luy appreſte, auiourd'huy comme maiſtre. De là ſont venues les boutiques des tyſſerans, des artiſans, des parfumeurs: de là ſont venus ceux qui apprennent ces mols & delicats mouuemens du corps, & ces chants mignards & fredonnez. Car nous auons delaiſsé ceſte meſure naturelle, qui bornoit ſes deſirs, par le beſoin neceſſaire que nous en auions. C'eſt eſtre miſerable & faquin en ce temps-cy, de ne vouloir, que ce qui peut ſuffire. Il eſt incroyable (mon Lucilius) combien facilement la douceur de la parole peut eſloigner les plus grands hommes de la cognoiſſance de la vertu. Voyla Poſidonius, l'vn de ceux qui ont à mon aduis plus apporté d'aduancement à la philoſophie, quand il veut en premier lieu deſcrire comme on retort les filets, & qu'on en tire d'autres d'vne molle & douce filace: Et apres cõme eſtant la toile pendant en l'air par ſes contrepoids, elle s'eſtend droitement, cõme la trame qu'on met entre deux par la nauette ramolliſſante la dureté des coſtes de la trame, qui la ſerre, ſont contraints de ſe ioindre & raſſembler auec le peigne. Il dit auſſi en fin que l'art des tiſſiers auoit eſté inuenté par les Sages, ne ſe ſouuenant point que deſia ceſte façon de meſtier encor plus ſubtile auoit eſté trouuee, duquel

La toile eſt attachee à l'aiz, & les tiſſures
Se ſeparent par fils entre les canes dures,
Et la trame paſſant entre des rays pointus
Des dents d'vn peigne long ſont coup ſus coup batus.

Qu'euſt-il dit s'il euſt veu les toiles de noſtre temps, deſquelles on faict des robes pour ne rien cacher, & qui ne peuuẽt de rien ſeruir au corps, ny à la hõte meſme? Il parle apres des laboureurs, & deſcript auec autant d'eloquence vn gueret bien fendu par le ſoc de la charuë, & derechef encor labouré, afin que la terre bien emiee puiſſe mieux deſcouurir les racines: les ſemences iettees deſſus les herbes ramaſſees auec la main, afin qu'il n'y croiſſe par fortune aucune herbe

Tant de meſtiers introduis au monde, n'ont fait qu'augmenter la diſſolution & par conſequent leur inuention ne vient pas de la philoſophie.

La diſſolution & curioſité des hommes met prix au choſes.

Erreur de Poſidonius, en ce qu'il raualle le merite du Sage, luy attribuãt l'inuention des arts de petite valeur, au prix de l'eſtude de ſageſſe.

&

ſauuage,

ſauuage, qui eſtouffaſt la moiſſon, & ſouſtient pareillemeent que c'eſt vn ouurage des ſages: cõme ſi encor en ce temps meſmes les laboureurs ne trouuoyẽt tous les iours quelque nouueauté pour rendre la terre plus fertile. Il ne s'eſt pas cõtenté de ces arts, mais qui plus eſt il a tant rabaiſſé le ſage, qu'il l'a mené dans le moulin. Car il raconte comment le Sage à l'imitation de la nature commença de faire du pain. La dureté des dents, qui s'entrerencontrent, rõpt (ce dict il) les fruicts qu'on met dans la bouche: Et ſi quelque choſe en veut ſortir dehors, la langue le met au dedans. Apres il ſe deſtrempe auec la ſaliue, afin qu'il gliſſe, & paſſe plus facilement par le goſier. Mais quand il eſt tombé dans le ventre, il ſe digere dans le baſſinet de l'eſtomach, & ſe depart en fin par tout le corps. Quelqu'vn ſe ſeruant de cela cõme d'vn patron, print vne pierre rude, & la mit ſur vne autre, comme ſi c'eſtoyent des dents, l'vne deſquelles ne ſe bougeant de ſa place, attendoit le mouuement de l'autre. Et apres s'entrefrayans les grains enſemble, ils ſe rompent, iuſqu'à ce qu'eſtant longuement froiſſez, ils deuiennent fort menus. Lors il meſla de l'eau dans la farine, & la broyant & virant ſouuent, il l'appreſta ſi bien, qu'il en fiſt du pain, qu'on miſt premierement cuire ſous des cendres chaudes, & dans vn pot de terre boüillant. Peu à peu ſe trouuerent les fours, & autres inuentions, de la chaleur deſquelles ils ſe ſeruoient comme bon leur ſembloit. Il s'en fallut fort peu qu'il ne diſt que la boutique d'vn cordõnier ne fuſt de l'inuention des ſages. La raiſon a bien inuenté tout cela, mais non pas la vraye & la droite raiſon. Ce ſont des inuentiõs d'hommes, & non point des Sages, non plus certainement que les vaiſſeaux dans leſquels nous paſſons les riuieres, & les mers, auec des voiles tendues pour prendre le vend, & auec des gouuernails par derriere, qui pouſſent le cours du vaiſſeau ça & là: dõt l'exemple a eſté emprunté des poiſſons, qui ſe conduiſent par la queuë, & d'vn mouuement leger deſtournent leur viſteſſe du coſté qu'il leur plaiſt. Le Sage (dit il) a veritablement trouué tout cela, mais comme choſes trop baſſes pour eſtre menees par luy, il les a laiſſees traicter à des hommes de vile condition. Tout au contraire, ces choſes ne furent iamais trouuees, que par ceux qui s'adonnent encor auiourd'huy à ces meſtiers là. Nous ſçauons que de noſtre memoire encor quelques nouuelles inuentions ſe ſont deſcouuertes, comme l'vſage des vitres, qui ont le corps tranſparant, à trauers deſquelles paſſe vne claire lumiere, & comme les eſtuues baſties en l'air ſur des arcades, & les tuyaux enchaſſez dãs les murailles qui peuſſent eſpãdre la chaleur pour eſchaufer eſgalement le haut & le bas. Que diray ie des marbres dont les temples, & dont les maiſons reluiſent? Que diray ie de ces grands edifices baſtis de façon ronde à gros quartiers de pierre bien vnis, dans leſquels nous dreſſons des portiques, & des couuerts capables pour des peuples? Que diray ie des notes des paroles, par leſquelles on reçoit le diſcours d'vne oraiſon pour ſi viſte qu'elle ſoit, la main ſuiuant la viſteſſe de la langue? Tout cela fut inuenté par des eſclaues dont on ne tenoit conte. La vertu s'eſt aſſiſe plus haut, elle n'enſeigne rien qu'on face auec les mains, elle eſt maiſtreſſe de l'ame. Veux tu ſçauoir ce qu'elle a mis en lumiere, & ce qu'elle a faict? Non point ces deshonneſtes mouuemens du corps, ny ces diuers ſont des hautbois, & des flutes, dans leſquelles eſtãt l'haleine receuë, ou en entrant, ou en ſortant, elle ſe forme en voix: ny les armes, ny les murailles des villes, ny les guerres. Elle n'entreprend que choſes vtiles, elle fauoriſe la paix, & conſeille aux hõmes deviure en cõcorde. Elle ne forge point, dis-ie, les outils pour tous les vſages neceſſaires. Pourquoy dõc dis tu qu'elle ſe meſle de choſes ſi petites? Tu vois qu'elle ne veut que façõner la vie, elle a biẽ d'autres arts ſous ſa puiſſance. Car à celle à qui la vie ſert, ſeruẽt auſſi les ornemens de la vie. Au reſte elle aſpire à

Vanité dudit Philoſophe, encor qu'il employe beaucoup de curieuſes paroles pour faire vne biẽ petite deſcription.

Les Stoiques diſtinguent entre la raiſon & la vraye raiſon, en quoy ils ſemblent n'auoir guere de raiſon.

Inuentiõs deſcouuertes du temps de Seneque.

La ſageſſe a bien de plus hauts deſſeins & n'entreprẽd riẽ qui ne ſoit grand & neceſſaire, aſpirant touſiours à vn eſtat biẽheureux.

vn eſtat bien heureux: c'eſt là où elle conduit, c'eſt là où ſon chemin l'adreſſe. Elle nous monſtre ce qui eſt mal, & ce qui ſemble l'eſtre, elle chaſſe toutes vanitez hors de l'ame, & luy donne vne grandeur conſtante & ferme. Mais elle abat celle qui s'engendre d'orgueil, & d'vne vaine apparence: Et ne permet point qu'on ignore la difference qu'il y a entre les choſes grandes, & les fieres, & orgueilleuſes. Elle nous fait entierement cognoiſtre ſa nature, & la noſtre. Elle nous appréd que c'eſt que les dieux, quels ils ſont, que c'eſt que les enfers, les dieux domeſtiques, & les demons. Que c'eſt que les ames, qui tiennent le ſecond rang apres les dieux, en quel lieu elles ſont arreſtees, ce qu'elles font, ce qu'elles peuuẽt, ce qu'elles veulent. Voila les premiers enſeignemẽs de ſa religion, par leſquelles nous ſont deſcouuerts les myſteres ſacrez non point d'vne ſeule ville, mais du ciel, qui eſt le grand temple de tous les dieux, les images & les vrayes faces duquel, elle a mis deuant les yeux de noſtre ame pour eſtre par elle cõtemplees: Car noſtre veuë eſt trop foible pour voir des ſpectacles ſi grands. Elle retourne apres aux cõmencemens que toutes choſes ont eu, & à la raiſon eternelle, qui eſt infuſe par tout ceſt vniuers: & à la puiſſance de toutes les ſemẽces qui donnent la figure propre à tout corps. Apres elle cõmẽça de s'enquerir de l'ame, & d'où elle procedoit, en quel lieu elle eſtoit, pour cõbien de tẽps, en combien de parties elle eſtoit diuiſee. Cela fait, des choſes corporelles elle eſt venuë aux incorporelles: elle a recherché la verité, & a diſcouru des raiſons d'icelle. Et apres tout cela encor, elle apprit cõme il falloit cognoiſtre les doubtes qui ſont en la vie, & en la mort. Car il y a des faucetez meſlees parmy la verité de l'vne & l'autre. Le ſage (dis ie) comme il ſemble à Poſidonius ne s'eſt point retiré de ces arts & meſtiers: mais il ne s'y eſt pas du tout entierement addonné. Car il n'euſt iamais eſtimé vne choſe digne d eſtre inuentee, qui ne deuſt eſtre en perpetuel vſage: il ne prendroit rien, pour apres le delaiſſer. Anacharſis, dit il, trouua la rouë du potier, ſur le tour de laquelle on fait les vaiſſeaux de terre. Depuis ayãt veu qu'on trouuoit dans Homere la rouë du potier, il ayme mieux qu'on péſe que ces vers ſoyẽt pluſtoſt faux, que la fable meſme. Ie ne veux pas opiniaſtrer ſi Anacharſis en fut l'auteur: & ſi ce fut luy, ie confeſſe que ce fut vn ſage, mais non pas cõme ſage: car les ſages font pluſieurs choſes en tant qu'ils ſont hommes, & non point en tant qu'ils ſont ſages. Prens le cas qu'vn hõme ſage ſoit fort viſte & leger: il vaincra tous les autres à la courſe, en tant qu'il eſt plus leger, mais non pas en tant qu'il eſt ſage. Ie voudrois monſtrer vn verrier à Poſidonius, qui en ſouflant forme en diuerſes façons le verre qu'vne main bien appriſe ne pourroit a grande peine tailler. Ces choſes ſe ſont trouuees, apres q̃ nous n'auons plus trouué des ſages. Democritus (ce dit il) eſt celuy qu'on penſe auoir trouué les arcades, & les voutes, & comme par le courbement des pierres panchants peu à peu l'vne vers l'autre, elles ſe lient par la clef qu'on met au milieu. Ie peux dire que cela eſt faux. Car il eſt force de croire que deuant que Democritus fuſt, il y auoit des ponts & des portes, le haut deſquelles eſt le plus ſouuent voulté. Il vous eſt encor eſchapé de dire que le meſme Democritus auoit inuenté de pollir l'yuoire, & de cuire des petits cailloux, qu'il conuertiſſoit en eſmeraude, auec laquelle cuite on façonne encor auiourd'huy des pierres qui peuuent prendre couleur en cuiſant. Encor que le ſage ait trouué cela, ce n'a pas eſté en tãt qu'il eſtoit ſage. Car il fait beaucoup d'ouurages q̃ nous voyons faire auſſi bien à des hõmes de peu d'eſprit, & plus parfaitemẽt, & plus dextremẽt. Veux tu ſçauoir ce que le ſage a cherché, & ce qu'il a mis en lumiere? Premieremẽt ç'a eſté la vraye nature, laquelle n'a point ſuiuy cõme les autres animaux, auec des yeux, qui s'esblouyſſẽt aux choſes diuines. En ſecõd lieu la loy de la vie, qu'il a dreſſee ſur toutes choſes, qui ſont: Elle ne nous a point apris ſeulemẽt à cognoiſtre les dieux, mais à les ſuiure, & à receuoir en bonne

Diuers effects de la ſageſſe.

Opinion de Poſidonius & de Seneque quant à quelques inuẽtiõs particulieres.

Les ſages font pluſieurs choſes, comme eſtans hõmes ſeulement.

Quelles ſont les recherches & inuentions du ſage.

ne part autant les cas fortuits, comme ceux qui nous ſeront commandez. Elle nous a defendu de croire les fauſſes opinions, elle a eſtimé ce que les choſes valoyent à leur iuſte prix, elle a condamné les voluptez meſlees de repentance. Elle a loüé les biens qui deuoyent touſiours plaire, elle a monſtré à tout le monde que celuy eſt le plus puiſsãt qui n'a pas beſoin de puiſſance. Ie ne parle point de ceſte Philoſophie, qui a chaſsé le citoyen hors de ſa ville, les dieux hors du monde, & qui a ſouſtenu qu'il y auoit de la vertu meſlee auec la volupté: mais de celle qui penſe qu'il n'y a bien aucun, que ce qui eſt honneſte, qui ne ſe peut corrompre ny par les preſens des hõmes, ny par ceux de la fortune: & le prix, & l'honneur de laquelle giſt en ce qu'elle ne peut eſtre gaignee par aucũ prix que ce ſoit. Ie ne croy point que ceſte Philoſophie fuſt en ce ſiecle rude & imparfaict, auquel ils n'y auoit encor aucun de ces meſtiers, & auquel ils apprenoyent par le ſeul vſage ce qui leur eſtoit profitable. Non plus qu'auparauant ces ſiecles fortunez, que les biens de nature demeuroyent en commun pour eſtre ioüis indifferemment par tous: & auparauant que l'auarice, & la folle deſpence euſſent rompu ceſte ſocieté, qui eſtoit entre les mortels, & que d'vne communauté ils euſſent couru à vn pillage, ces hommes n'eſtoyent pas ſages, encor qu'ils fiſſent ce que les Sages pourroyent faire. Il n'y a homme au monde, qui peuſt louër & priſer dauantage aucune autre façon de viure entre les humains, non pas quand Dieu meſme luy permettroit de refondre & former vn monde nouueau, & donner d'autres mœurs & couſtumes aux peuples, il n'en ſçauroit eſſayer de meilleurs que celles qu'on raconte auoir eſté entre ceux, parmy leſquels.

Philoſophie fauſſe & vraye.

Siecle d'or ſelon Seneque.

Par bornes, & confins on ne voyoit aucun
Qui diuiſaſt les champs. Tous viuoyent en commun,
La terre meſmes lors ſans aucune ſemence
Liberalle portoit tous fruits en abondance.

t. Georgic.

Que pourroit on voir de plus heureux q̃ ceſte ſorte d'hõmes? la nature, & les choſes eſtoyent iouïes de tous en cõmun: Elle ſeule comme mere ſuffiſoit à tenir tout le monde ſous ſa tutelle: c'eſtoit vne poſſeſſion tres aſſeuree des richeſſes publiques. Pourquoy ne pourroy ie dire à bon droit que ceſte cõdition d'hõmes eſtoit infiniment riche, entre leſquels on ne pouuoit trouuer vn ſeul pauure? L'auarice ſe ietta ſur des choſes ſaintement reglees: & comme elle deſira de retirer quelque biẽ à part, & le conuertir à ſon particulier profit, elle mit tout en la puiſſance d'autruy: & s'eſtant d'vne poſſeſſion infinie retranchee à vn petit coing, elle amena la pauureté, & quand elle cõmença à deſirer beaucoup, elle perdit tout. Mais pourtant qu'elle vueille courir, pour regagner ce qu'elle a perdu, pourtant qu'elle ſe peine de ioindre champs à champs, & qu'à prix d'argent ou à force, elle chaſſe ſon voiſin, iaçoit qu'elle eſtende ſes domaines par tout vne grande prouince, & qu'elle appelle ſa poſſeſſion vn long voyage qu'elle faict paſſans touſiours par ſes terres: iamais aucune eſtenduë des champs, pour ſi longue qu'elle ſoit, ne vous pourra ramener iuſqu'au lieu d'où nous ſommes partis. Apres que nous aurõs tout faict, nous aurons beaucoup. Mais nous auions tout. La terre d'elle meſme eſtoit plus fertile que quãd elle fut labouree, & plus prodigue pour l'vſage des peuples quand ils ne la rauiſſoyent point. Ils auoyent autant de plaiſir à mõſtrer ce qu'ils auoyẽt trouué cõme à le trouuer: aucũ n'ẽ pouuoit auoir trop, ou peu. Tout eſtoit party entre perſonnes qui eſtoyent bien d'accord. Le plus puiſſant n'auoit point encor ietté ſa main ſur le plus foible, l'auaricieux cachant ce qu'il tenoit en reſerue d'inutile, n'auoit point encor priué vn autre de ce qui luy eſtoit neceſſaire. On auoit autãt de ſoin d'autrui q̃ de ſoy meſme. Les armes n'eſtoyẽt point en vſage, & les malns

Deſcription d'auarice.

Quelles eſtoyẽt les aiſes & cõmoditez des premiers ſiecles.

mains non encor ſoüillees du ſang humain, auoyent tourné leur haine contre les beſtes ſauuages. Ceux qu'vne foreſt eſpaiſſe defendoit du ſoleil, qui viuoyent auec toute aſſeurance dans vne petite loge couuerte de fueilles & de branchages pour ſe garder de la rigueur de l'hyuer & de la pluye, paſſoyent doucement les nuicts ſans ietter vn ſeul ſouſpir. Mais les ſoucis & les peines nous tourmentent dans noſtre eſcarlate, & nous piquent de cruels aiguillons: au contraire les autres dormoyent d'vn ſommeil gracieux ſur la dure. Ils n'auoyent point de planchers lambriſſez deſſus eux: mais eſtans couchez au deſcouuert, les eſtoilles ſe roulloyẽt ſur leurs teſtes, & le ciel admirable ſpectacle de la nuict, ſe panchant pourſuiuoit ſon cours, conduiſant ceſte grande œuure auec vn paiſible ſilence: & tant le iour que la nuict, la veuë de ce beau palais ſe deſcouuroit à leurs yeux. Ils prenoyent plaiſir de contempler les ſignes de la moitié du ciel tombans vers le couchant, & les autres qui ſe leuoyent de deſſous terre. Et comment ne prendroit on plaiſir de pourmener ſa veuë entre tant de merueilles eſparſes en vn ſi ample lieu? Mais au moindre bruit que vous oyez dans les maiſons, vous tremblez de peur: Et s'il y a quelque choſe qui craquete parmy les tableaux de vos peintures, vous fuyez tous eſtonnez. Ils n'auoyent pas des maiſons grandes cõme des villes: l'haleine & la reſpiratiõ libre au deſcouuert, vne petite vmbre au deſſous d'vne roche ou d'vn arbre, les fontaines claires, & les ruiſſeaux ſans tuyaux & ſans conduits, & ſans eſtre deſtournez de leurs cours accouſtumez, coulás à leur aiſe, les prairies belles & ſans art: & au milieu de tout cela vne loge chãpeſtre, baſtie d'vne main ruſtique: C'eſtoit vne maiſon telle que nature la requeroit, & où elle prenoit plaiſir d'habiter ſans auoir ny crainte d'elle ny pour elle. Maintenant la plus grande partie de nos peurs ſont nos propres maiſons. Mais encor que leur vie fuſt excellente & vuide de tromperies, ils n'eſtoyent pas ſages, pource que ce nom eſt auiourd'huy employé à l'œuure le plus grand qui ſoit: ie ne veux pas toutesfois nier que ce ne fuſſent gens de grand courage, & pour bien dire, recentemẽt engendrez des dieux. Car il n'y a point de doute que le monde n'eſtant pas encor enuieilly, ne portaſt des choſes meilleures. Et cõme tous auoyent la nature plus robuſte & plus prompte au trauail: tous auſſi n'auoyent pas l'eſprit ſi parfaict. Car la nature ne donne point la vertu. Il y a de l'art pour deuenir bon. Il eſt certain que ces gens là n'alloyent point chercher l'or & l'argent & les pierres reluiſantes, dans la fange d'vne terre profonde: ils eſpargnoyent encor les beſtes meſmes: tant s'en faut qu'vn hõme qui n'eſtoit point ſubiet à cholere, & qui n'auoit crainte de rien, vouluſt tuer vn autre homme, qu'il ne vouloit ſeulement qu'aymer & regarder. Ils ne portoyẽt point encor robes de couleurs, on ne mettoit point l'or en ouurages: car il n'eſtoit point encor tiré hors de terre. Qu'eſtoit ce donc? Ils eſtoyent innocens par l'ignorance des choſes. Or il y a grande difference, ſi quelqu'vn veut pecher, ou s'il ne ſçait pas pecher. Ils n'auoyent ny iuſtice ny prudence, ny temperance, ny conſtance. Ceſte vie rude & agreſte auoit bien quelque choſe de ſemblable à toutes ces vertus. La vertu n'entre point dans vne ame qui ne ſoit inſtruite & appriſe, & qui ne ſoit par vn aſſiduel exercice, paruenuë à la perfection. Nous ſommes bien nais pour cela, mais nous naiſſons ſans cela: & dans les hommes les meilleurs, auant que tu les enſeignes, la matiere de la vertu y eſt bien, mais non pas la vertu.

Leur eſtat, & le preſent, cõferez.

Les molleſſes d'auiourd'huy redarguent noſtre miſere au prix du cõtentement de ces anciens.

Sur leſquels neantmoins les plus recẽts ont ceſt aduãtage, d'auoir eſté plus ſages.

&

Ceux-là ſur ceux-cy, d'auoir eſté innocens au milieu de leur ignorance.

EPISTRE XCI.

Il parle de la tristesse que sent Liberalis son amy du bruslement de sa ville de Lyon, que le feu consuma entierement dans vne seule nuict. Tous les ouurages des mortels sont condamnez a mourir quelque iour.

NOstre amy Liberalis est maintenant fort triste, apres auoir entendu le bruslement de la ville de Lyon. Il n'y a point homme qui ne fust faſché de ce malheur, mais à plus forte raiſon le doit eſtre celuy, qui aymoit tant ſa patrie. Cela fait qu'il cherche à s'armer de conſtance, à laquelle il s'eſt exercé contre tout ce qu'il a penſé qu'on deuoit craindre. Mais ie ne m'eſmerueille point ſi l'on n'a pas eu crainte de ce mal incroyable, & qu'on n'euſt iamais penſé pouuoir aduenir, veu qu'il n'y a point d'exemple d'vn pareil: Car encor que le feu ait porté de grands dõmages à pluſieurs citez, ſi eſt ce qu'il n'en ruina iamais vne toute entiere: Et dans les villes où l'ennemy meſme a mis le feu de ſa main, il s'y eſt eſtaint en pluſieurs lieux, & encor qu'on l'aye apres ralumé, il eſt aduenu peu ſouuent qu'il ait tellement tout ſaccagé, qu'il n'y ait rien laiſſé pour le fer. Dauantage il n'y eut onques tremblement de terre pour ſi dommageable, & pernicieux qu'il fut, qui ait ruiné les villes toutes entieres. Bref il n'y eut iamais vn feu ſi eſtrange, qu'il ne laiſſaſt encor quelque reſte pour vn ſecond embraſement. Tant de ſuperbes edifices, l'vn deſquels ſeul pouuoit ſeruir d'ornement à vne grande ville, vne ſeule nuict le reduiſit en cendre: & ce qu'on ne pouuoit craindre en vn temps de guerre, aduint en temps d'vne grande paix. Qui pourroit croire cela? Eſtant les armes poſees par tout, eſtant toute la terre vniuerſelle en tranquillité, qu'on cherche auiourd'huy le lieu où l'on monſtroit ce Lyon dans la France? Tous ceux que la mauuaiſe fortune a voulu affliger de quelque malheur commun, elle leur a donné loiſir de craindre ce qu'ils deuoient endurer. Il n'y a eu iamais choſe grande, qui n'ait eu eſpace de voir acheuer ſa ruine: mais entre vne grande ville, & rien, il n'y eut qu'vne ſeule nuict. Bref ie demeure plus à te raconter qu'elle s'eſt bruſlee, qu'elle ne fit à ſe bruſler: Tout cela abat le courage de noſtre Liberalis, lequel eſtant ferme & aſſeuré, conſtant contre ſes propres malheurs, n'a pas eu faute d'occaſion de s'esbranſler, les maux que l'on n'attendoit point donnent vn plus grãd coup. La nouueauté apporte vne plus grande peſanteur aux calamitez. Et n'y a homme qui ſente plus de douleur d'vn accident, qu'il n'a eu d'eſtonnement & d'admiration. C'eſt pourquoy rien ne nous doit aduenir à l'improueu. Il faut de bonne heure ietter noſtre entendement ſur toutes choſes, & penſer non ſeulement aux malheurs qu'on void ſouuent, mais à ceux qui peuuent ſuruenir. Quel bien y a il que la fortune, quand il luy plaira, ne puiſſe rauir, voire au plus haut eſleué en grandeur? Et qu'elle n'aſſaille & n'eſbranle plus volontiers, quand elle les verra plus reluire & fleurir? Que void on qui ſoit trop grand pour elle, ou trop difficile? Elle ne tient point touſiours vn meſme chemin, & ne ſe iette pas ſur nous toute entiere. Maintenãt elle amene nos mains contre nous meſmes, tantoſt ſe cõtentant de ſes ſeules forces, elle trouue des malheurs deſquels on ne peut cognoiſtre l'auteur: elle n'eſpargne aucũ tẽps, les cauſes des douleurs naiſſent des voluptez meſmes: la guerre s'eſueille au milieu de la paix, & les ſecours q̃ nous auiõs appellez pour noſtre aſſeurãce, ſe cõuertiſſent en deffiãce, & en peur. Vn amy ſe rẽd ennemy, & vn cõpagnon deuiẽt noſtre aduerſaire, la tranquilité, & le beau tẽps de l'eſté, ſe change en vne tempeſte plus forte que celles

L'embraſemẽt de la ville de Lyon luy donne ſuiet de traitter de la reſolution qu'on doit prendre contre les ſiniſtres accidens.

Eſtrãge ruine de Lyon par le feu, meſme en tẽps de paix, de laquelle les plus conſtans demeurent eſtonnez. car

Malheurs non preueus, touchent plus viuement.

Contre leſquels il faut faire eſtat que tout ce que le monde contient eſt periſſable.

Comme il appert en ceſte perpetuelle incertitude des affaires.

Es ordinaires changements d'eſtat & de condition és hommes.

les qui viennent en plein hyuer: ſans ennemy nous ſouffrons tous actes d'hoſtilité: & la trop grande felicité, ſi autre moyen defaut, nous amene des cauſes de noſtre ruine. Les maladies ſurprennent les plus ſobres & tẽperez, le Phthiſis les plus gaillards, le ſupplice les plus innocens, & le tumulte ceux qui ſont plus ſecretement retirez. La fortune choiſit quelque nouueauté, par le moyen de laquelle elle face reſſouuenir de ſes forces ceux qui les auoyent oubliees. Tout ce qu'vn long temps auec beaucoup de trauaux, & tout ce qu'vne grande faueur de Dieu, auoit permis d'amaſſer, vn ſeul iour le diſſipe & le reſpand. Celuy a donné encor trop de temps aux malheurs qui viennent en poſte, qui a dit qu'vn iour, vne heure, vn moment de temps ſuffiſoit pour ruiner des empires. Ce ſeroit encor quelque ſoulagement à noſtre foibleſſe, & à la fragilité de nos biens, ſi toutes choſes

Es confuſions & ruines tant publiques que particulieres.

ſe pouuoyent reparer en auſſi peu de temps qu'elles finiſſent. Mais au contraire toutes choſes vont lentement en croiſſant, & on court viſtement à la ruine: il n'y a rien de priué, ny de public, qui ſoit de duree: les deſtinees des hommes & des villes ſe roullent touſiours. Entre les choſes les plus paiſibles, il y a de la frayeur: & ſans le tumulte d'aucune cauſe eſtrangere, le malheur vient du lieu, d'où on le craignoit moins. Les Royaumes qui s'eſtoyent conſeruez contre les guerres ciuiles, & contre les eſtrangeres, ſe deſtruiſent eux meſmes ſans que pas vn les pouſſe. Combien trouueras tu de villes qui ayent peu longuement durer en leur felicité? Il faut donc penſer à tous cas, il faut r'aſſeurer l'ame contre tous malheurs qui pourroyent aduenir. Songe touſiours aux banniſſemens, aux gehennes, aux guerres, aux maladies, & aux naufrages. La fortune te peut oſter à ta patrie, elle te peut auſſi oſter ta patrie. Elle te peut ietter en vne ſolitude, & le lieu où maintenant on s'eſtouffe de preſſe, peut eſtre vn iour reduit en deſert. Il faut mettre deuant nos yeux toutes ſortes de malheurs qui peuuent aduenir aux hommes: & ſi nous ne voulons point eſtre du tout accablez, ſi nous ne voulons point perdre noſtre iugement, lors que quelque malheur non acceoſtumé ſuruiendra: Il faut preuoir de bonne heure non ſeulement ce qui aduient communement, mais ce qui peut aduenir de pis: Il faut conſiderer la fortune auec ſa pleine puiſſance. Cõbien de fois des villes en Aſie, combien de fois en Achaie ſe ſont ruinees d'vn ſeul tremblement de terre? Combien de villes en Syrie, combien en ont eſté en-

Es deſtructiõs de villes, iſles & peuples, &

glouties en la Macedoine? Combien de fois ce mal heur a gaſté Cypre? Combien de fois Paphos s'eſt abiſmee dans elle meſme? On nous a ſouuent raconté la ruine de quelques villes toutes entieres, mais nous, à qui ces nouuelles ſont contees, la quantieſme partie ſommes nous de tous ces peuples là? Dreſſons donc les forces de noſtre courage contre les euenemens de fortune, & faiſons eſtat que rien de ce qui peut aduenir, ne peut eſtre ſi grand, comme le bruit qui s'en fait. Vne cité pleine de richeſſes s'eſt bruſlee, l'ornement des peuples de ceſte prouince, entre leſquels elle eſtoit plantee, & leſquels elle ſurpaſſoit, poſee toutesfois ſur vne montaigne qui n'eſtoit point trop haute. Le temps fera effacer & perdre cognoiſſance des lieux de toutes ces villes, que tu oys dire eſtre maintenant ſi megnifiques, ſi renommees. Ne vois-tu point que les fondemens des plus fameuſes villes d'Achaïe ſont deſia conſumez, & qu'il n'y reſte aucune marque par laquelle on puiſſe cognoiſtre qu'elles y ont iadis eſté. Non ſeulement ce qui eſt baſty par la main des hommes vient en ruine, & le temps ne renuerſe point ſeulement ce qui eſt dreſſé par art & par induſtrie humaine. Mais les ſommets des hautes montaignes s'abaiſſent, & des regions entieres ſe ſont enfoncees. Des lieux qui eſtoyent fort eſloignez de la mer, ſont maintenant couuerts d'eau. Le feu a mangé des coſtaux, au deſſus deſquels il reluyſoit, & a iadis reduit en plaine

baſſe

baſſe & ſabloneuſe des hautes mõtaignes,qui reſioüiſſoiẽt de loing les mariniers, & qui ſeruoiẽt à faire les guets.Les œuures meſme de nature sõt tourmẽtez.Nous deuõs dõc conſtãment ſouffrir les ruines de villes. Toutes choſes qui ſont, doiuẽt choir:tout eſt ſubiet à prendre fin,ſoit d'vne force interieure,& de la violẽce d'vn vent enfermé,qui eſclate la peſanteur de la terre ſous laquelle il eſtoit retenu:ſoit que les profõds torrẽs cachez deſſous terre,rõpẽt tout ce qui veut empeſcher leur courſe:ou que la violẽce des flãmes creue l'ancié aſſẽblage de la terre: ſoit que la vieilleſſe,cõtre laquelle riẽ ne ſe peut deffendre,l'ait combatuë peu à peu, ou que l'infectiõ de l'air ait chaſſé les peuples,& que le relant ait corrõpu les deſerts meſmes.Il ſeroit trop lõg de cõter les chemins que tiẽnẽt les deſtinees. Ie ſçay tãt ſeulemẽt cecy,que tous les œuures des mortels ſont cõdãnez à la mortalité, nous ne viuõs qu'entre choſes periſſables.Voila les cõſolatiõs que ie donne à noſtre Liberalis,qui porte vne amitié incroyable à ſa patrie,laquelle peut eſtre a eſté bruſlee, pour ſe rebaſtir plus belle qu'elle ne fut iamais. Souuent vn dõmage a dõné lieu à vne meilleure fortune.Pluſieurs choſes ont pris cheute, pour ſe releuer plus haut, & d'autre façõ.Timagenes ennemy de la felicité de laville,diſoit,qu'il eſtoit marri des bruſlemẽs des maiſõs qui aduenoyẽt àRome,pour vne ſeule raiſõ,qu'il ſçauoit biẽ qu'õ en rebaſtiroit de plus belles que celles qui s'eſtoiẽt bruſlees.Il eſtpareillemẽt à croire que tous les citoyẽs de ceſteville s'efforcerõ à l'enuy l'vn de l'autre,de rebaſtir de plus grands edifices, & de meilleure eſtoffe que ceux qu'ils ont perdus.Dieu vueille qu'ils puiſsẽt durer longuemẽt,& qu'ils ſoyent rebaſtis ſoubs quelque fortune plus heureuſe,qui les face demeurer en pied plus lõg tẽps. Car il n'y a iuſtemẽt que cẽt ans de l'origine de ceſte colonie, qui n'eſt pas le plus long aage qu'vn hõme puiſſe viure.Elle eſtoit paruenuë à ce grãd nõbre d'habitãs, par la cõmodité de l'aſſiete du lieu.Laquelle toutesfois dãs le tẽps de la vieilleſſe d'vn hõme a ſouffert des malheurs fort eſtrãges.Il faut dõc former noſtre ame à la cognoiſsãce de ſa cõdition,& à la patiẽce: il faut qu'elle ſçache qu'il n'y a rien que la fortune n'oſe entreprẽdre.Qu'elle a meſme puiſsãce ſur les empires,que ſur lesEmpereurs,& qu'elle peut autãt ſur les villes que ſur les hõmes.Il ne faut riẽ meſpriſer de cela,nous sõmes entrez en vn mõde,auquel on vit ſous telles loix.Cela te plaiſt il?obeis à cela,te deſplaiſt il? va t'ẽ par l'endroit que tuvoudras.Faſche toy ſi quelque choſe a eſté cõtre raiſõ particulieremẽt ordonnee cõtre toy.Mais ſi ceſte neceſſité lie les petits & les grands, n'ẽ vueille point de mal aux deſtinees,deſquelles toutes choſes deſpẽdent.Il ne faut point nous meſurer par l'inegalité des tõbeaux & ſepulchres,qui bordẽt les chemins publics,la cẽdre nous eſgale tous:nos naiſsãces sõt inegales,mais la mort,& la fin de tous eſt pareille.I'ẽ dis autãt desvilles,cõme des habitãs d'icelles.Ardea fut auſſi biẽ prinſe queRome.L'auteur des loix humaines ne nous a point rẽdus differẽs de grãdeur & de luſtre,de naiſsãce& de nobleſſe de nõs,ſi ce n'eſt pour le tẽps que nous sõmes. Mais quãd nous ſommes arriuez à la fin qui attẽd tous les hõmes,va t'en,ce dira il ambitiõ: toutes choſes qui marchẽt ſur terre tiẽnẽt vn meſme chemin.Nous ſommes egaux, & pareils pour ſouffrir toutes choſes.Il n'y a pas vn qui ſoit plus fragile que l'autre,pas vn qui ſoit plus aſſeuré du lendemain. Alexandre Roy de Macedone, miſerable qu'il eſtoit, auoit cõmẽcé d'apprẽdre la geometrie, pour cognoiſtre cõbien la terre eſtoit petite,de laquelle il n'ẽ auoit occupé que biẽ peu.Ie l'appelle miſerable,d'autãt qu'il deuoit cõprẽdre par là,qu'il portoit vn faux nõ.Car qui pourroit eſtre grãd en vn petit eſpace?Ce qu'õ luy vouloit enſeigner,eſtoit ſubtil,& deuoit eſtre appris auec beaucoup de ſoin & d'attẽtiõ,qu'vn hõme furieux,& qui enuoyoit ſes pẽſees par delà l'Occeã,ne pouuoit bõnemẽt cõprẽdre.Apprẽs moy(dit il)quelque choſe facile:auquel le precepteur reſpõdit:Ces choſes ſont toutes telles, & auſſi difficiles à

Au general anneantiſſement de toutes choſes qui ſont en nature,qui toutes ſont auſſi mortelles & periſſables.

Conſolation & predictions touchant la ſuſdicte ville.

Si faut il ſupporter le deſtin auec vn entendement raſſis, puiſque l'ordre & la neceſſite le requiert ainſi, & que

Toutes choſes ont vne pareille fin. Voire meſme que

Tous hommes ſont egaux en ſouffrances.

tout le mõde.Croy que c'eſt la nature mere de toutes choſes,qui dit cela:Ce dont tu te plains,eſt tout vn à tout le mõde,on n'ẽ pourroit dõner à pas vn de plus doux & de plus facile,mais quicõque voudra les pourra rẽdre pour sõ regard plus douces & faciles.Par quel moyẽ?auec la patiẽce.Il faut que tu sẽtes des douleurs, que tu sẽtes la faim,la ſoif,la vieilleſſe:& ſi tu vis plus lõguemẽt entre les hõmes,il faut que tu ſois malade,que tu perdes quelque choſe,& que tu periſſes. Il n'eſt pas beſoin que tu dõnes creãce à ceux qui criẽt aupres de toy. Car il n'y a riẽ de tout cela qui ſoit mauuais,qui ſoit intolerable,ou trop grief.La peur que ces gẽs-là ont, ne viẽt que pour cõſentir à ceux qui ont crainte.Tu crains la mort cõme vn bruit de ville.Mais qu'eſt ce qu'on peut voir de plus fol qu'vn hõme qui craint les paroles?Demetrius auoit fort bonne grace de dire,qu'il faiſoit auſſi peu de conte des propos des ignorans,comme des pets qui leur ſortoyent du ventre.Que me ſert il, diſoit Demetrius,ſi c'eſt d'embas ou d'enhaut qu'ils font bruit:Quelle folie eſt-ce de craindre que tu ſois diffamé par des perſonnes infames?Tout ainſi que sãs raiſon vous auez eu peur d'vn bruit commun: pareillement vous craignez des choſes dont vous n'auriez iamais crainte,ſi le bruit qui en eſt,ne levous commandoit. Dites moy quelle perte ſouffriroit vn hõme de bien,ſi on leuoit de mauuais bruit contre luy:Le bruit cõmun auſſi ne doit nuire à l'opinion que nous deuons auoir de la mort.Et toutesfois elle fait de grands efforts. Pas vn de ceux qui l'accuſent ne l'a eſſayee.Cepẽdãt c'eſt temerité de mal parler de ce que tu ne ſçais point. Au moins tu ſçais cõme elle a eſté ſecourable à pluſieurs, cõbiẽ elle deliure de perſõnesde peines & de tourmẽs,de pauureté,de plaintes,de ſupplices & d'ẽnuis.Nous ne ſerons iamais ſous la puiſſance d'autruy, ſi nous tenons la mort ſous la noſtre.

Patience eſt le vray remede aux maux & inconſtance de ceſte vie.

Impertinence, & vanité de ceux qui craignent la mort redarguee par l'apohpthegme de Demetrius, ioint que

Ils craignent ce qu'ils n'ont iamais eſprouué.

EPISTRE XCII.

Les biens exterieurs ne s'acquierent que par le corps. Que le corps n'eſt entretenu que pour honorer l'ame, qui eſt le principal dans l'homme. Que l'ame n'eſt ſouſtenuë que d'elle meſmes. Que les calamitez & incommoditez du corps n'offencent point la vertu de l'ame.

La vertu peut rendre l'homme parfaictement heureux puiſque par elle il n'a beſoin d'aucune autre ayde, & qu'elle aſſeure l'ame en vne tranquillité perpetuelle.

IE pẽſe que nous ſommes d'accord toy & moy,que les choſes exterieures s'acquierent pour le corps, & qu'on reſpecte le corps pour l'honneur de l'ame:que dans l'ame il y a des parties,qui ſeruent comme de chãbrieres, par le moyẽ deſquelles nous nous mouuõs,& nous nourriſſons,qui nous ſont dõnees pour la conſideratiõ de ce principal qui cõmande:En ce principal,il y a quelque choſe d'irraiſonnable,& de raiſonnable.Ceſte-cy ſert à l'autre. C'eſt elle ſeule,qui ne ſe rapporte à riẽ,& qui rapporte toutes choſes à ſoy. Car auſſi ceſte raiſõ diuine cõmande à toutes choſes,& n'eſt ſubiette à rien.Et quãt à la noſtre,elle eſt du tout ſemblable, comme prouenant d'elle. Si nous ſommes d'accord de cela, il faut pareillement que nous ſoyons d'accord de cecy: Que la vie heureuſe conſiſte en ce ſeul poinct, que la raiſon ſoit parfaicte en nous. Car c'eſt elle ſeule, qui ne perd iamais cœur, & qui fait teſte à la fortune. En quelque eſtat que les affaires ſoiẽt,ſi nous la gardõs,elle nous gardera.Or le ſeul biẽ eſt celui qui ne ſe rõpt iamais.Celuy,diſie,eſt heureux,que choſe de ce mõde ne peut abaiſſer: il tiẽt le deſſus,& ne s'apuye de pas vn que de ſoy meſme.Car ſi quelqu'vn ſe ſouſtiẽt ſur l'ayde d'autrui,il peut choiſir.Et s'il eſtoit autremẽt,ce qui n'eſt point noſtre, commẽceroit d'auoir beaucoup de puiſsãce deſſus nous.Mais qui eſt celui qui ſe voudroit aſſeurer ſur la fortune,& qui eſt l'hõme ſage, qui voulut entrer en admiratiõ de ſoy,pour des biẽs eſtrãgers.Qu'eſt ce que la vie heureuſe?C'eſt vne ſeureté & tráquilité perpetuelle.La grãdeur de courage la nous dõnera, & la cõſtance ferme en ce qu'elle aura iugé eſtre bon.Cõment peult-on paruenir à cela? Si la verité

Quelle eſt la vie bien-heureuſe, & le moyen d'y paruenir.

verité eſt entieremẽt cogneuë, ſi en toutes choſes qu'il faut faire, l'ordre, la modeſtie, la decence ſont gardees, ſi noſtre volonté eſt innocẽte, & gracieuſe, ſi elle s'appuye ſur la raiſon, & qu'elle ne s'en departe iamais, ſi elle ſe rẽd aimable, & admirable. Et pour en peu de paroles vous en donner cõme vn pourtrait, l'ame du ſage doibt eſtre telle, qu'elle le face reſſembler eſtre vn Dieu. Que peut deſirer celuy, à qui toutes choſes honneſtes aduiennent? Car ſi les choſes qui ne ſont point honneſtes, ne peuuent de rien ſeruir à l'eſtat de la vie qui eſt la meilleure, la vie heureuſe conſiſteroit en des choſes, ſans leſquelles elle ne peut eſtre. Mais quelle plus grãde folie, ou quelle plus grãde villainie pourroit-on voir, que d'attacher le bien d'vne ame raiſõnable à des moyẽs irraiſonnables? Toutesfois quelques vns ont opiniõ que le biẽ ſouuerain peut receuoir acroiſſemẽt, parce qu'il n'eſt guere plein, ſi la fortune y eſt cõtraire. Antipater meſme, qui eſt vn des plus grãds autheurs de cete Secte, dit qu'il attribue quelque choſe aux biens de fortune, mais fort peu. Mais voy ie te prie que ſeroit-ce de neſe contenter point du Soleil, ſi on n'allumoit quelque de lumiere? Dequoy pourroit ſeruir vne petite bluete de feu aupres d'vne ſi grande clairté de Soleil? Si tu n'es pas content de la ſeule honneſteté, il faut par neceſſité, que tu y adiouſtes, ou la tranquilité, que les Grecs appellent *Heſychie*, ou la volupté. L'vn de ces deux-la ſe peut aucunement receuoir: car l'eſprit eſt deſchargé de toute faſcherie, libre & franc pour ietter les yeux ſur tout ceſt vniuers, n'eſtant empeſché de choſe, qui le retire de la contemplation de nature. Quant à l'autre qui eſt la volupté, c'eſt le bien d'vne beſte brute. Nous voulõs aſsẽbler l'irraiſonnable auec le raiſonnable, l'honeſte auec le deshonneſte. Le chatoüillemẽt & le plaiſir du corps doit-il rẽdre la vie plus priſee? Quelle difficulté dõc feriez vous de dire, qu'vn hõme eſt biẽ à ſon aiſe ſi ſa bouche l'eſt? Oſes tu biẽ cõter, ie ne dis point entre les hõmes vertueux, mais entre les hõmes, celuy qui ne paſſe ſa vie qu'aux delices des ſaulces, des couleurs, & des muſiques? Qu'on le ſorte hors du cõte, & du nõbre de ces braues animaux, qui tiẽt le ſecond lieu apres les dieux: & qu'õ mette parmy les troupeaux des beſtes brutes ceſte beſte, qui ne ſe plaiſt qu'à paiſtre. La part irraiſonnable de l'ame a deux autres parties: l'vne eſt courageuſe, ambitieuſe, violẽte, & pleine de paſſiõs: l'autre eſt vile, & baſſe, languiſsãte, addonnee aux voluptez. Ceſte-cy qui eſt furieuſe & ſans frain, meilleure toutesfois, & certainement plus vertueuſe, digne de l'homme, ils l'ont laiſſee en arriere: & celle qui eſtoit laſche & ſans force, ils l'ont eſtimee neceſſaire à la vie heureuſe. C'eſt à celle là qu'ils ont commandé que la raiſon ſeruit, & ont faict, que le bien de l'animal le plus genereux, fuſt le plus vilain, & le plus deshoneſte. Dauantage ils en ont faict vn meſtif, monſtrueux, & vn aſſemblage de membres de pluſieurs diuers animaux. Car ainſi que dit noſtre Virgile en la Scylle.

Quel doit eſtre l'ame du ſage.

Si le ſouuerain bien peut receuoir accroiſſement.

Contre les Epicuriens.

L'homme qui ſe plonge en delices ne merite de tenir rãg parmy les hommes.

3. Æneid.

Elle a viſage d'homme, & la poitrine belle
Semble iuſqu'au nombril eſtre d'vne pucelle,
Le reſte de ſon corps eſt vn piſtre inhumain
Au ventre d'vn loup pend la queuë d'vn Dauphin.

Toutesfois il y a des beſtes ſauuages horribles, viſtes, & legeres, attachees à ceſte Scylle: mais de quels monſtres ont ceux-ci compoſee la ſageſſe: La partie de l'hõme, qui ſe preſẽte la premiere, c'eſt la vertu, à laquelle on a ioint vne chair inutile & molle, qui ne ſert, cõme dit Poſidonius, qu'à receuoir la viãde. Ceſte vertu diuine ſe termine en volupté, & ioint on à ces parties hautes, qui ſont venerables, & celeſtes, vne beſte laſche & pareſſeuſe. Quant à ce repos qui eſt aucunement aſſeuré, certainemẽt il ne ſeruoit de rien à l'ame, il ne faiſoit ſeulement qu'oſter les empeſchemens. La volupté d'elle meſme effemine & abbat les forces. Quels aſſem-

Aduis abſurdes des Epicuriens touchant la ſageſſe.

blages de corps pourroit-on trouuer qui fuſſent ſi contraires entr'eux? A vne choſe pleine de cœur & de hardieſſe on y en ioint vne treſ laſche, à vne fort ſeuere, vne pleine de riſee: à vne treſſaincte, vne intẽperance, & qui ſe rempliſt de trop mãger? Et quoy? dira-il, ſi la ſanté ne peut de riẽ empeſcher la vertu, ny le repos, ny la priuation des douleurs, auſſi ne les dois-tu pas deſirer. Pourquoy ne les deſirerois-ie pas? non point parce que ce ſont biens, mais parce qu'ils ſont agreables à nature & que ie les deſire auec bon iugement. Quel bien donc y aura il en tout cela? ceſtuy-cy ſeul d'auoir bien iugé & choiſi. Car quand ie pren vne robe telle que ie la dois porter, quand ie chemine honneſtement comme il faut, quand ie prens mon repas ſobremẽt, le repas, le cheminer, la robe ne ſont point les biens, mais c'eſt mõ intention au chois de cela, qui me fait garder en toutes choſes vne modeſtie conduite par raiſon. Ie diray encor dauantage, que le chois & le iugement de porter vne robe nette, doit eſtre deſiree par l'hõme, car l'hõme de nature eſt vn animal net, qui prend plaiſir à ſe bien tenir. Par ainſi ce n'eſt pas vne robe nete qui ſoit vn biẽ d'elle meſme, mais le iugemẽt de choiſir vne robe nette: car le bien n'eſt point en la choſe, mais à la ſçauoir elire, d'autant que nos actions ſont honeſtes, & non ce que nous faiſõs. Ce que i'ay dit de la robe, ie le dis auſſi du corps. Parce que nature en a enuirõné l'ame cõme d'vne robe, qui luy ſert de couuerture. Mais qui eſt celuy qui ait iamais priſé le veſtemẽt par le coffre? La gaine ne fait le couſteau ny bõ ny mauuais. Ie t'en diray donc autãt du corps. Certainemẽt ſi on me dõnoit le chois, ie prẽdrois & la ſanté & les forces. Mais le biẽ ſeroit le iugemẽt que i'en aurois fait, & non point la ſanté & les forces. Le ſage, dit il, eſt heureux. Toutesfois il ne peut ſuiure ce bien ſouuerain, ſi les inſtrumẽs de nature n'y reſpõdent pas. Par ainſi celuy qui a la vertu, ne peut eſtre miſerable. Mais celuy qui eſt deſtitué des biẽs de nature, cõme de la ſanté & de la force des mẽbres, ne peut eſtre parfaictemẽt heureux. Tu accordes ce qui eſt plus croyable, que ce qui ſouffre de treſ-grãdes & cõtinuelles douleurs, n'eſt point miſerable, ains qu'il eſt heureux: & tu nies (qui eſt encor moins) qu'il ſoit parfaictemẽt heureux. O ſi la vertu peut faire que quelqu'vn ne ſoit miſerable, elle ſera encor plus facilemẽt, qu'il ſoit treſ-heureux. Car il y a moins à dire entre l'hõme heureux, & celui qui eſt treſ-heureux, qu'il n'y a entre l'hõme miſerable, & vn hõme bien heureux. Aſçauoir-mõ ſi ce qui a tant de puiſſance, que tirant vn hõme hors de miſere, il le peut mettre au nombre des heureux: ne pourra pas auſſi y adiouſter ce qui reſte pour le rendre parfaictement heureux? L'haleine luy faudra-elle au fond de la deſcente? il y a du bien, il y a du mal en la vie: l'vn & l'autre eſt exterieur. Si l'homme de bien ne peut eſtre miſerable, encor qu'il ſoit tourmenté de toutes ſortes de maux, pourquoy ne pourra il eſtre parfaictement heureux, encor qu'il ſoit priué de quelques biens: Car tout ainſi que par la peſanteur des maux, il n'eſt pas tellement abaiſſé qu'il ſoit miſerable: auſſi par le defaut & diſette des biens, il n'eſt pas retiré de la perfectiõ de ſon bon heur. Mais il eſt parfaictement heureux ſans aucuns biens & cõmoditez, cõme il n'eſt aucunement miſerable ſous les maux & incommoditez. Et quoy? ſon bien ne luy pourroit-il pas eſtre du tout oſté, s'il pouuoit eſtre diminué? Ie diſois n'agueres qu'vn petit feu ne pouuoit aporter aucune lumiere à la clairté du ſoleil. Car tout ce qui reluit ſans luy, eſt apres eſbloui & caché. Mais il y a, dit-il, des choſes qui ſe mettent bien deuãt le ſoleil. Ouy, mais la force & la lumiere du ſoleil eſt touſiours entiere, nonobſtant ce qui s'oppoſe deuãt luy. Et encor qu'il y ait quelque choſe au deuant, qui nous garde de le voir, il continue neantmoins en ſon deuoir, & en ſa courſe. Toutes les fois qu'il reluit à trauers les nuees, il n'eſt pas moindre, ny plus tardif qu'au iour le plus ſerain? Car il y a grand difference entre ce qui

s'oppoſe

Les biens de fortune ne ſõt ny biens ny maux, ains choſes indifferentes.

Sçauoir mon ſi le ſage peut eſtre-heureux ſans telsbiens.

Aduis des Stoyques là-deſſus.

Sur quelles raiſons il ſe fondent.

Comparaiſon à ce propos.

s'oppoſe,ou qui empeſche du tout.De meſme façon ce qui s'oppoſe à la vertu, ne l'amoindrit pas. Elle n'eſt pas moindre,mais elle reluit moins. Pour noſtre regard peut eſtre qu'elle ne nous eſt pas touſiours ſi apparẽte & ſi claire:mais pour le ſien, c'eſt touſiours elle meſme:& cõme fait le ſoleil obſcurcy,elle exerce ſa puiſsãce au couuert.Les miſeres dõcques,les pertes & les iniures n'ont autre pouuoir cõtre la vertu,que celle que les broüillars ont contre le ſoleil.Il ſe trouuera quelqu'vn qui dira, que le ſage qui n'a le corps à celles qui ſont meſpriſees de tous car les choſes venerables gueres ſain, n'eſt ny miſerable ny bien heureux. Toutesfois ceſtuy-là ſe trompe auſſi. Car il veut comparer les biens de fortune aux vertus,& ne reſpecte pas plus les choſes honeſtes,que celles qui ne le ſont point.Mais que pourroit on trouuer de plus indigne & vilain,que de vouloir cõparer les choſes venerables ſont la foy,la iuſtice,la pieté,la conſtance,la prudence:Au contraire c'eſt choſe de peu prix & qui aduient ſouuent plus pleinement aux gens viles & de baſſe condition,d'auoir vn iarret ferme,le bras fort & puiſſant,les dents bõnes & ſaines & bien aſſeurees.Dauantage ſi le ſage,à qui l'imperfection du corps donne beaucoup de peine,n'eſt eſtimé miſerable ny bien-heureux,ſi on le laiſſe entre deux & au milieu,ſa vie pareillemẽt ne deura eſtre ny deſiree ny fuye. Toutesfois pourroit-on penſer rien de plus ſot,que d'ouyr dire que la vie du ſage ne doiue eſtre deſiree?ou rien de plus incroyable, que de dire qu'il y a quelque ſorte de vie qui ne doit eſtre ny deſiree ny fuie? En outre ſi les incõmoditez du corps ne rendent point vn hõme miſerable,elles luy permettent d'eſtre bien-heureux. Car les maux qui n'ont point puiſſance de paſſer à l'eſtat d'vne plus miſerable vie,ne peuuent auſſi empeſcher l'eſtat qui peut eſtre heureux.Nous auons cognoiſſance,dit-il,de quelque choſe froyde ou chaude,mais la tiede eſt entre ces deux là. Par meſme raiſon,dit-il,quelqu'vn eſt bien heureux, quelqu'vn miſerable,& quelqu'vn entre deux,qui n'eſt ny bien heureux ny miſerable. Or ie veux du tout renuerſer l'apparence de ceſt argument qu'on fait contre nous. Si dans la tiede ie mets plus d'eau froide,il deuiendra froid: ſi i'y mets plus d'eau chaude, en fin il deuiendra chaud.Mais quant à ceſtuy-cy qui n'eſt ny miſerable ny bien heureux, pour tant de nouuelles miſeres qu'on puiſſe adiouſter ſur luy,il ne pourra eſtre, cõme vous dites,miſerable:il s'enſuit de là que ceſt argumẽt eſt diſcõblable de l'autre. Dauãtage ie te baille vn hõme qui n'eſt ny miſerable ny bien-heureux,ſi ie prens le cas qu'il ſoit deuenu aueugle,il n'en eſt point pour cela miſerable: s'il eſt deuenu impotẽt & perclus,il n'en eſt point miſerable: s'il tõbe en des violentes & continuelles douleurs,il n'en deuiẽt point auſſi miſerable.Celuy que tãt de maux ne peuuẽt faire tõber en vne miſerable vie,ils ne le peuuent auſſi ietter hors du bon heur de ſa vie.Si l'hõme ſage,cõme vous dites,ne peut tõber de l'eſtat de ſon bon heur, en vn eſtat miſerable,il ne peut auſſi tõber en eſtat qui ne ſoit bien-heureux. Car cõment pourroit celuy s'arreſter,& ſe retenir en aucun lieu,qui a pris la ſecouſſe: La meſme choſe qui le garde d'aller à fonds, le retient au deſſus. Mais pourquoy ne pourroit le cours d'vne vie heureuſe ſe rõpre & ſe couper?Par ce qu'elle ne peut ſeulemẽt ſe relaſcher:& que par ceſte raiſon la vertu ſeule d'elle meſme ſuffit à la vie heureuſe.Et quoy,dit-il,le ſage n'eſt il pas plus heureux qui a veſcu plus lõguemẽt,qui n'a eſté tourmẽté d'aucune douleur,que non pas celuy qui a ſouuent cõbatu contre la mauuaiſe fortune?Reſpons moy encor à cecy,n'eſt il pas auſſi meilleur & plus honneſte:s'il n'eſt point tout cela, il n'eſt pas auſſi plus heureux. Il faudroit qu'il veſquit plus ſainctement, pour viure plus heureuſement: mais s'il ne peut viure plus ſainctement, il ne peut auſſi plus heureuſement. La vertu ne s'agrandit point:ni par conſequent la vie heureuſe, qui procede de la vertu. Car la

Autre queſtion touchãt l'heur du ſage. Reſponce, & refutation.

Replique,& ſa reſponce.

La vertu ſeule & d'elle meſme ſuffit pour rendre l'homme bien-heureux.

Elle ne reçoit point d'ac-

croiſſement, & n'eſt point ſubiette aux accidents,

vertu eſt vn ſi grand & ſi excellent qu'il ne ſent point les petits accidents, comme la vie courte, la douleur, & les diuers euenemens qui offencent le corps. Pour le regard de la volupté, elle n'eſt pas digne qu'elle iette les yeux ſur elle. Qu'eſt-ce donc qui eſt principal à la vertu? n'auoir beſoing de rien qui ſoit à venir, ne tenir point le conte de ſes iours, & qu'en auſſi peu de temps qu'il viura, il acheue & conſomme les biens eternels. Ces choſes nous ſemblent incroyables, & ſurpaſſent la nature humaine. Car nous meſurons ſa majeſté à l'aune de noſtre foibleſſe, & donnons aux vices les noms de la vertu. Mais ne deburoit on point trouuer cecy autant incroyable, qu'il s'eſt trouué quelqu'vn qui au milieu des tourmens & des fortes douleurs a dit, ô que ie ſuis bien-heureux! & toutesfois ceſte parole a eſté ouye dans l'eſchole meſme de la volupté. Ie paſſe ce mien dernier iour comme le plus heureux que ie ſentis iamais, diſoit Epicure, quand d'vn coſté la difficulté de l'vrine, & de l'autre la douleur incurable de ſes inteſtins vlcerez le tourmẽtoit cruellement. Pourquoy eſt-ce donc que ces choſes ſembleroyent eſtre incroyables à l'endroit de ceux qui reſpectent & honorent la vertu, puis qu'elles ſe trouuent parmy ceux à qui la volupté a cõmandé? Ces hommes laſches, & qui ont le cœur en ſi bas lieu, confeſſent bien que le ſage aũ milieu des plus grãdes douleurs & des plus grandes calamitez ne ſera ny miſerable ny bien heureux. Et toutesfois cela meſme eſt incroyable, & encor plus incroyable. Car ie ne puis comprendre que quand la vertu ſeroit vne fois iettee hors de ce haut degré où elle eſt logee, qu'elle ne puiſſe tõber au plus bas, parce qu'elle doit rendre vn hõme bien-heureux? ou ſi elle eſt empeſchee de pouuoir faire cela elle ne le pourroit garder d'eſtre miſerable. Celui qui demeure de bout, ne peut eſtre vaincu: il faut qu'il ſoit vaincu & ietté par terre, ou qu'il vainque. C'eſt aux ſeuls Dieux immortels, dit-il, à qui la vertu & la vie heureuſe eſt dõnee, nous n'auons qu'vn vmbrage & vne reſſemblance de ces biẽs. Nous en aprochons bien, mais nous n'y arriuõs iamais. Quant à la raiſon, elle eſt cõmune aux Dieux & aux hõmes: elle eſt parfaite en eux, & ſe peut rendre parfaite en nous. Mais nos vices nous en font perdre l'eſperãce. Car ceſt autre qui vient au ſecond rang, comme quelque homme peu conſtant & aſſeuré à garder les choſes qui ſont les meilleures, à qui le iugemẽt incertain brãſle, il deſire d'auoir la veuë & l'oüye bonne, & la ſanté auſſi, deſire que ſon corps ne ſoit eſpouuantable à regarder; & qu'il demeure en ſon bon eſtat, & en outre deſire l'aage d'vne plus longue vie. Par le moyen d'elle il peut faire de fort belles choſes, telles que feroit vn hõme parfait. Il y a quelque pointe en ceſte malice, par le moyen de laquelle ſon ame panche au vice. Ceſt autre faict quelque choſe ſans malice, mais ceſte action eſt abſente du bien. Il n'eſt pas encores bon, mais il ſe façonne au bien. Or celuy à qui quelque choſe defaut pour eſtre homme de bien, eſt encor mauuais.

Quel eſt ſon priuilege ou ſa prerogatiue.

Parole eſtrange pour vne eſchole de volupté.

Difference entre la vie heureuſe des Dieux & celles des hommes vertueux. &

Entre le ſage & l'ignorãt ou malicieux.

Mais ſi quelqu'vn auoit vne ame bien conſtante,
Et touſiours dans le cœur vne vertu preſente.

Il ſeroit egal aux Dieux, & iroit droit à eux, ſe ſouuenant du lieu de ſon origine. On ne peut trouuer mauuais qu'vn hõme s'efforce de mõter d'où il eſt deſcendu. Mais pourquoy ne voudrois-tu pas auoir opinion qu'il y ait quelque diuinité en celuy qui eſt vne partie de Dieu? Ce tout dans lequel nous ſommes enclos, n'eſt qu'vne ſeule choſe: c'eſt Dieu, nous ſommes ſes compagnons & ſes membres. Noſtre ame comprend toutes choſes, elle peut eſtre portee iuſques là ſi les vices ne l'enfoncent. Comme la taille de noſtre corps eſt d'eſtre dreſſé en haut, & de regarder le ciel: autãt en fait noſtre ame, elle ſe peut eſtẽdre ſi loin qu'il luy plaiſt. La nature l'a creee à ceſte fin, qu'elle vueille ce que les dieux veulẽt, qu'elle vſe de ſes forces cõme eux, & qu'elle s'eſtẽde ſi auãt qu'il luy eſt permis. Car ſi elle s'eſſayoit de

Paradoxe Stoiq̃.

Excellentes & dignes qualitez de l'ame humaine & vertueuſe.

monter

mõter au ciel par la puiſsãce d'autruy, ce ſeroit vn trauail trop grãd. Elle retourne chez ſoy quand elle va courageuſement par ce chemin, pour lequel elle eſt nee: & meſpriſant toutes choſes, ne daigne regarder les richeſſes: Elle n'eſtime ny ceſt or ny ceſt argent, dignes des meſmes tenebres où nature les auoit enſeuelis, par la lueur de laquelle ils ont esblouys les yeux du vulgaire ignorãt, & les ont deſtournez de regarder le ciel, ie dis dés l'heure meſmes que noſtre auarice les alla foüiller & tirer hors de terre. Il ſçait, dis-ie, que les richeſſes ſont logees en autres lieux que là où lon les aſſemble, & qu'on doit remplir l'ame, & non point le cofre: C'eſt elle à qui il faut donner la ſeigneurie de tous les biens de ce monde: c'eſt elle qu'il faut mettre en poſſeſſion des choſes de nature, afin que les bornes & les termes de ſes poſſeſſions ſoit l'orient & l'occident, que comme les Dieux elle poſſede tous biens, & meſpriſe d'en haut les riches auec tous leurs biens, entre leſquels il ne s'en trouue aucun qui ſoit ſi aiſe de ſon bien, comme il eſt marry de celuy d'autruy. Apres qu'elle ſe ſera eſleuee à ceſte haute ſublimité, elle ne ſera plus amie de ce corps, qui ne luy porte que charge & peſanteur, dont elle ne ſe peut paſſer, & luy ſeruira comme de procureur: elle ne ſe rendra point ſubiecte à celuy qu'elle doit commãder. Celuy n'eſt pas libre qui ſert à ſon corps Car pour ne parler point des autres maiſtres, que le trop grand ſoing que tu as de luy t'a faict trouuer, ſes commandemens ſont trop delicats & trop difficiles. L'ame quelquefois prend plaiſir d'en ſortir dehors, quelquefois elle en eſchappe par vne grãdeur de courage, ſans ſe mettre en peine quelle fin deura prendre ce qui reſtera de ſon corps: Mais tout ainſi que nous ne tenons plus de conte des poils qu'on nous a couppez de la barbe: pareillement ceſte ame diuine faiſant eſtat de ſortir hors de l'homme, penſe qu'elle ſe doit auſſi peu ſoucier où ſon corps qui luy ſeruoit d'eſtuy doit aller, ſi le feu le bruſlera, ſi les beſtes ſauuages le mettront en pieces, ou ſi la terre le couurira, que fait vn enfant qui vient de naiſtre de ſon arrierefaix, ſi eſtant ietté à la voirie les oyſeaux le viendront deſchirer, ou s'il ſera deuoré,

Contre les richeſſes periſſables.

L'ame vertueuſe n'aime plus ny n'obeit au corps.

Belles comparaiſons pour le meſpris de la mort.

Eſtant donné en proye aux chiens marins.

Quel mal pourroit faire cela à vn homme? qui n'a iamais eu peur d'aucunes menaces, lors meſmes qu'il viuoit entre les hommes: en pourroit il craindre d'autres apres ſa mort? Ce n'eſt riẽ, le croq (dict il) ne me faſchera pas, ny le deſchiremẽt de mon corps ietté par les ruës, pour ſeruir d'vn miſerable ioüet au peuple, qui ne fera horreur qu'à ceux qui le verront. Ie ne prie pas vn de me rendre mon dernier deuoir. Ie ne recommande à pas vn les reliques de mon corps, nature a pourueu qu'aucun ne demeuraſt ſans ſepulture. Le temps enſeuelira celuy qu'vne cruauté aura ietté aux champs, Mecenas diſoit fort bien,

Braue reſolution du vertueux contre la mort.

Ie n'ay aucun ſoucy qu'vn ſepulchre on me dreſſe.
Nature couure ceux que le monde delaiſſe.

Croy que celuy qui a dict cela, eſtoit homme de grand cœur. Car il auoit l'entendement excellent & ſentant ſa virilité, ſi luy meſme ne l'euſt effeminé & abbaſtardy.

EPISTRE XCIII.

Il reprend ceux qui ſe plaignent de la mort de leurs amis. Et ſouſtient que la vie de celuy qui s'eſt rendu vertueux & ſage, eſt parfaicte, & aſſez longue.

Tous hõmes manquent de iugemẽt en ce qu'ils ſe plaignent de la mort & l'accuſent d'iniquité, & pechent enuers les Dieux, en l'impatience qu'ils monſtrent en la perte de leurs amis.

I'Ay deſiré que vous euſſiez faict vn meilleur iugement de la mort du Philoſophe Metronactes, & que vous ne vous en fuſſiez pas plaind par voſtre lettre cõme s'il euſt peu, ou deu viure plus longuement qu'il n'a fait. Car ce bon iugement duquel vous auez de reſte en tous les perſonnages que vous ioüez, & en toutes vos autres actions, vous defaut en vne choſe, en laquelle il defaut auſſi à tout le monde. I'ay trouué pluſieurs perſonnes equitables & iuſtes enuers les hommes, mais ie n'ay trouué aucun qui le fuſt enuers les Dieux. Tous les iours nous accuſons la mort. Pourquoy nous a eſté rauy ceſtuy cy au milieu du cours de ſa vie. Pourquoy ceſt autre n'eſt il mort? Pourquoy eſt ce que ſa vieilleſſe qui eſt deſia faſcheuſe & à luy & à tout le monde, dure ſi longuement? Qu'eſtimes tu, ie te prie, plus raiſonnable, ou que tu obeiſſes à nature ou que nature t'obeiſſe? Quel dommage te peut il aduenir, puis que tu dois ſortir d'vn lieu, d'en ſortir bien toſt? Il ne ſe faut point mettre en peine de viure longuement, il ſuffit d'auoir aſſez veſcu. Car pour viure long temps, on a beſoing de la faueur du deſtin: & pour viure aſſez, il n'y faut que l'ame. La vie eſt longue, ſi elle eſt pleine: or elle eſt pleine, quand l'ame a rendu ſon bien à elle meſme, & quand elle s'eſt remiſe en ſa propre puiſſance. Dequoy peuuent ſeruir à vn homme quatre vingts ans, paſſez inutilement ſans rien faire? Ceſtuy là n'a pas veſcu, il a eſté ſeullement en vie, il n'eſt pas mort fort tard, mais il a demeuré long temps ſe mourant. Il a veſcu quatre vingts ans. Il y a grande difference, de quel iour on doit conter ſa mort. Au contraire ceſt autre eſt mort encor ieune & vertueux, mais il s'eſt aquité du deuoir d'vn bon Citoyen, d'vn bon amy, d'vn bon fils: Il ne s'eſt oublié en aucun endroict: encor que ſon aage ſoit imparfait, ſa vie eſt parfaite. Il a veſcu quatre vingts ans: à mieux dire, il a eſté quatre vingts: ſinon que par aduenture tu vouluſſes dire qu'il a veſcu, comme on dit que les arbres viuent. Ie te ſupplie Lucilius mon amy, mettons peine que noſtre vie reſſemble aux choſes precieuſes: taſchons ſi elle n'eſt pas grãde, au moins qu'elle poiſe beaucoup, meſurons là par les actions, & non point par le temps. Veux tu ſçauoir quelle difference il y a entre ceſt homme gaillard & diſpoſt, qui a meſpriſé touſiours la fortune, qui a pris gages en toutes les functions de la vie humaine, & qui eſt monté iuſqu'aux biens les plus grands qu'elle donne, & celuy qui a paſsé & veſcu beaucoup d'annees? L'vn vit encor apres ſa mort, & l'autre mourut auant ſon decez. Loüons donc, & mettons au nombre des bien heureux, celuy qui a bien employé ce peu de tẽps, qui luy a eſté donné. Car il a veu la vraye lumiere, il n'a pas eſté l'vn de ceſte grande multitude, il a veſcu, il a fleury. Quelquefois il a eu de beaux iours, quelquefois il a ſenty l'ardeur d'vne violente eſtoille, qui luiſoit à trauers les nuees. Que demandes tu? combien de temps il a veſcu? Il a veſcu, il s'eſt faict cognoiſtre à la poſterité, & a faict qu'il ſera touſiours memoire de luy. Pour mon regard ie ne refuſerois point de viure longuement, toutesfois ie ne diray pas qu'il ait rien defailly à vne vie heureuſe, encor que ſon cours ſoit coupé deuant heure. Par ce que ie ne me ſuis point diſpoſé à ce dernier iour, qu'vne eſperance ambitieuſe m'auoit promis: car ie n'en ay veu aucun, que ie n'aye pris pour le dernier de ma

Deuoir des gens de bien.

Vieillards oiſifs ne font que trainer leur vie.

Bien heureux eſt celuy qui meurt ieune ayant biẽ employé ſon tẽps au contraire, miſerable qui vit longuemẽt oiſif.

Braue reſolution du ſage.

de ma vie. Pourquoy me demandes tu, quand ie naſquis? eſt ce pour me mettre au roolle des ieunes? ce que i'ay eſt à moy. Tout ainſi qu'vn homme peut eſtre parfaict auec vne petite taille de corps: pareillement en vn petit eſpace de tẽps, la vie peut eſtre parfaicte. L'aage doit eſtre mis entre les choſes eſtrangeres. Il eſt dehors de ma puiſſance, combien ie dois viure: mais tant que ie viuray, il eſt à moy d'eſtre homme de bien. Tu peux bien requerir de moy, que ie ne paſſe point mes ans, comme vne perſonne incogneuë enſeuely dans les tenebres, & que ie ne paſſe point ſeulement le temps de ma vie, ains que ie l'exerce à bien. Veux tu ſçauoir quel eſt le plus long temps de la vie? C'eſt de viure iuſqu'à ce qu'on ſoit paruenu à la ſageſſe. Celuy qui y eſt arriué, a attaint non pas le plus long, mais le plus grand eſpace. Il peut encor hardiment ſe glorifier, il peut rendre graces aux Dieux, & ſe trouuant parmy eux qu'il donne à ſoy, & à la nature l'honneur de ce qu'il a eſté. Ce ſera à bon droict qu'il s'en donnera l'honneur: car il leur a rendu la vie meilleure qu'il ne l'auoit receuë. Il a baſty, & dreſſé aux autres le patron d'vn homme vertueux, il a monſtré quel & combiẽ grand il eſtoit. S'il euſt peu adiouſter plus de tẽps à ſa vie, elle euſt eſté ſemblable à la precedente: & toutesfois durant le temps que nous viuons, nous auons eu en noſtre penſee la iouyſſance de toutes les choſes du monde, Nous ſçauons de quels cõmencemens la nature principale s'eſt ſi haut eſleuee, l'ordre qu'elle a mis dans tout ceſt vniuers, par quelles viciſſitudes elle faict retourner l'an, quelle fin elle donne à toutes choſes qui furẽt iamais, & comme elle a voulu eſtre la fin d'elle meſme. Nous ſçauõs que les eſtoilles courent de leur propre impetuoſité. Qu'il n'y a rien ferme & ſtable, que la terre, & que tout le reſte de ce monde roulle d'vne continuelle viſteſſe. Nous ſçauons pourquoy c'eſt que la lune va plus viſte que le ſoleil, & pourquoy le plus tardif laiſſe apres ſoy le plus viſte. Comment elle prend ſa clairté, & la perd, que c'eſt qui nous ameine la nuict, & que c'eſt qui nous rend le iour. Il faut monter au lieu, d'où tu verras toutes choſes de plus pres. Et ſi ce n'eſt point auec ceſte eſperãce (ce dit ce ſage là) que ie ſors plus cõſtant hors de ce monde, de penſer que le chemin me ſoit ouuert, pour aller voir mes Dieux. I'ay merité d'y eſtre receu: i'ay deſia eſté auec eux, i'ay enuoyé mon ame iuſqu'à eux, & ils m'ont auſſi enuoyé la leur. Mais prens le cas que ie ſorte de ce monde, & qu'il ne reſte rien de l'homme apres ſa mort. I'ay le courage auſſi grand, encor que partant d'icy, ie ne doiue aller en autre lieu. Il n'a point veſcu ſi longuement qu'il pouuoit. On faict bien vn liure de peu de vers, qui merite d'eſtre loué, & qui porte profit. Tu ſçais que les annales de Tamuſius ne ſont guere honneſtes: & comment on les appelle. Il en eſt ainſi de la longue vie de quelques vns, & quelle reſſemble aux annales de Tamuſius. Eſtimes tu plus heureux celuy qui eſt tué ſur la fin du iour des ſpectacles publiques, que celuy qui l'eſt à midy? Penſes tu qu'il y ait aucun, ſi fotement deſireux de prolõger ſa vie, qui aime mieux auoir la gorge coupee, au lieu où lon deſpoüille les morts, qu'au milieu de l'arene? Nous ne paſſons les vns deuant les autres, de beaucoup plus de temps que de cela: la mort n'eſpargne pas vn: celuy qui tuë, ſuit bien toſt apres celuy qui eſt tué. C'eſt petite choſe, que ce peu de temps, qui nous donne tant de peine & de ſoucy. Car dequoy te ſert il d'euiter pour quelque heure, ce que tu ne peux en fin euiter?

La vie de l'homme ne ſe meſure pas à l'aune, & ne peut eſtre appellee courte, quand elle a eſté accompagnee de ſageſſe.

Quel eſt le plus long tẽps de la vie humaine.

Aſſeurance du ſage en la mort.

EPISTRE

EPISTRE XCIIII.

Il diſpute ſi les decrets & arreſts des philoſophes ſont plus profitables que les enſeignemens & inſtructions particulieres : dit que les decrets generaux ſont ceux qui parlent de la fin des choſes de la ſageſſe, de l'eſtat du ſage en general. Mais les inſtructions & enſeignemens ſont ceux qui appartiennent à chacune partie de la vie : & quand nous enſeignons comment ſe doit porter le mary enuers ſa femme, le fils enuers le pere, & le Citoyen enuers ſa cité. Monſtre que la gloire & l'ambition a faict entreprendre tout ce que les plus grands des Romains ont faict.

Diſpute bien ample touchãt les preceptes de philoſophie ſçauoir mon s'il la faut propoſer par enſeignemẽs generaux ou particuliers.

QVelques vns auoyent receu ceſte ſeule partie de la philoſophie, qui donne des preceptes & enſeignemens propres à chacun, ſans dreſſer l'homme en general, & qui conſeille particulierement au mary, quel il doit eſtre enuers ſa femme, au pere comme il doibt nourrir ſes enfans : au maiſtre, ce qu'il doibt commander aux ſeruiteurs: & auoyent quitté toutes les autres, penſans qu'elles ne nous pouuoyent apporter aucun profit, comme ſi quelque autre nous pouuoit donner vn meilleur conſeil pour vne partie, que celuy qui auroit eu la cognoiſſance vniuerſelle de toute la vie entiere. Mais au contraire Ariſton Stoicien auoit opinion, que ceſte partie eſt de peu d'importance, & qu'elle ne deſcẽd point dans l'ame. Mais que ceſte autre qui n'a point d'enſeignements particuliers profite grandement, & que les maximes & regles generalles de la Philoſophie qu'on appelle decrets, ſont les fondemens du bien ſouuerain: & que celuy qui les a bien appris & retenus, pourra donner des preceptes à ſoy meſmes en toutes choſes qu'il deura faire. Comme celuy qui apprend à tirer, viſe à vn certain lieu, & y dreſſe ſa main, pour enuoyer droict, ce qu'il iette : Et quand il a par apprentiſſage, & par exercice acquis ceſt art, il en vſe apres en tous autres endroicts qu'il veut. Car il a deſia appris à frapper non ſeulement à cecy ou cela, mais bien tout ce qu'il voudra : Pareillement celuy qui s'eſt inſtruict, à toutes façons de vie, n'a pas beſoin d'eſtre particulierement enſeigné, ayant appris generalement, comme il doibt viure non ſeulement auec ſa femme ou auec ſon fils, mais comme il doibt bien viure. En cela eſt compris comme il doibt viure, & auec ſa femme, & auec ſes enfans. Cleanthes à bien opinion auſſi que ceſte partie ſoit vtile, mais elle eſt foible & ſans effect, ſi elle ne depend de l'vniuerſel, ſi elle n'a la cognoiſſance des decrets generaux de la philoſophie, & des clefs qu'elle contient. Ce lieu donques eſt diuiſé en deux queſtions, à ſçauoir ſi ceſte partie eſt vtile, ou inutile: & ſi elle ſeule peut faire qu'vn homme ſoit vertueux, c'eſt à dire, ſi elle ne ſert de rien, & ſi elle faict que les autres ne ſeruent auſſi de rien. Ceux qui veulent dire que ceſte partie ne ſert de rien, diſent cecy : S'il y a quelque choſe deuant nos yeux, qui nous empeſche la veuë, il la faut oſter : & ſi on ne l'a pas oſtee, celuy a perdu ſa peine qui l'a commandé: Tu chemineras ainſi, eſtendant ta main deuant toy. Pareillement ſi quelque choſe rend aueugle noſtre ame, & l'empeſche de cognoiſtre l'ordre de ſon deuoir: Celuy n'aduancera rien qui t'enſeigne, tu viuras ainſi auec ton pere, & ainſi auec ta femme. Car ces enſeignemens particuliers ne te profiteront aucunement, pendant que ton ame ſera esblouye d'erreur. Mais apres qu'il en ſera chaſſé, tu verras clairement l'office que tu doibs à chacun. Autrement tu luy enſeignes ce qu'il doibt faire quand il ſera ſain, mais tu ne le gueris pas. Tu apprens à vn pauure ce qu'il doibt faire quand il ſera riche : mais comment

Aduis d'Ariſton ſur ce propos.

De Cleanthes auec vn long diſcours ſur la dite queſtion.

Deuant que venir aux preceptes de ſageſſe, il faut eſcarter les troubles qui nous aueuglẽt l'ame.

ment le pourra il, s'il demeure touſiours pauure? Tu monſtres à vn qui meurt de faim, ce qu'il deuroit faire, quand il ſeroit ſaoul. Oſte luy pluſtoſt la faim, qui s'eſt attachée à ſes moüelles. Ie t'en diray autant de tous vices, il les faut arracher, il ne faut enſeigner ce qui ne ſe peut faire tant qu'ils demeureront dedans nous. Si tu ne chaſſes les fauſſes opinions qui nous gaſtent, l'auaricieux ne comprendra iamais comme il faut vſer des richeſſes: ny le coüard, comme il faut meſpriſer les dangers. Il faut que tu faces pluſtoſt qu'il cognoiſſe, que la richeſſe n'eſt ny mal ny bien: monſtre luy que les riches ſont les plus miſerables. Il faut auſſi que tu faces, qu'il croye que ce que tout le monde craint, n'eſt pas tant à craindre comme on dit, ny la douleur, ny la mort. Qu'en la mort laquelle il nous faut endurer par vne loy forcee, il ya ceſte conſolatiõ qu'elle ne reuient iamais à pas-vn: Et que pour vn remede de douleur, nous pouuons nous ſeruir d'vne conſtance obſtinee de l'ame, laquelle trouuera plus leger tout ce qu'elle aura opiniaſtrement ſouffert. Que la nature de la douleur eſt tresbonne en cela, que celle qui eſt longue ne peut eſtre guere grande, & celle qui eſt grande ne peut longuement durer. Qu'il faut vertueuſement ſupporter tout ce que la neceſſité du ciel nous commande. Apres que tu luy auras auec ces maximes generales faict voir à l'œil ſa condition, apres qu'il aura cogneu, que la vie heureuſe conſiſte non point à ſuiure la volupté, mais à ſuiure la nature: apres qu'il aura ietté ſon entiere amitié ſur la vertu, cõme ſur le ſeul bien de l'homme, & qu'il voudra fuir les choſes deſ-honneſtes, comme le ſeul mal de l'homme, apres qu'il aura appris que toutes autres choſes comme les richeſſes, les honneurs, la ſanté, les forces, les empires ſont choſes indifferentes, & qu'ils ne doiuent eſtre contez ny entre les biens ny entre les maux, il n'aura plus beſoing d'vn precepteur, qui l'enſeigne à tous propos, & qui luy diſe, chemine de ceſte façon, mange de ceſte ſorte: cecy eſt propre à vn homme, cela à vne femme: cecy à vn homme marié, cela à vn qui ne l'eſt point. Car ceux qui enſeignent ſi ſoigneuſemẽt les autres, eux meſmes ne le ſçauẽt point faire. Le pedagogue l'enſeigne à ſon diſciple, l'ayeule à ſa niepce, & le precepteur plein de cholere, diſpute qu'il ne ſe faut point courroucer. Si tu entres dans l'eſchole des bonnes lettres, tu ſçauras qu'on enſeigne aux ieunes enfans ces queſtions, que les philoſophes diſputent auec vn ſourcil renfroigné. En fin leur cõmanderas tu des choſes que tout le mõde ſçait, ou des choſes douteuſes? Ce que tout le monde ſçait n'a pas beſoin d'eſtre enſeigné, & l'on ne donne point de creance à celuy qui enſeigne vne choſe qui eſt en doute. Ce ſeroit donc peine perduë, que d'enſeigner aucun. Aprens le donc ainſi. Si tu enſeignes ce qui eſt obſcur & douteux, il te le faut ſouſtenir par preuues. Et ſi tu le veux prouuer, les raiſons, par leſquelles tu le prouueras, ſont plus fortes & ſont ſuffiſantes d'elles meſme. Il te faut viure ainſi auec tõ amy, ainſi auec ton Citoyen, & ainſi auec ton cõpagnon. Pourquoy? par ce que cela eſt iuſte. Le chapitre de la iuſtice m'apprend tout cela. Ie trouue là vne equité qui eſt deſirable d'elle meſmes, & que nous ne deuons ſuiure par crainte, moins y eſtre appellez par aucun loyer. Ie trouue auſſi que l'homme n'eſt pas iuſte, s'il y a rien en la vertu qui luy plaiſe, que la vertu meſmes Apres que ie me ſuis perſuadé cela, apres que i'ay conceu ceſte ferme opinion: dequoy ſeruent ces preceptes, qu'on employe pour apprendre vn qui eſt deſia ſçauant? C'eſt temps perdu de vouloir donner des preceptes à vn homme ſçauant, c'eſt peu d'en donner à vn ignorant. Car il deuroit ouir, non ſeulement ce qu'on luy enſeigne, mais la raiſon pourquoy. A ſçauoir mon, dis ie, ſi les preceptes ſont neceſſaires à celuy qui a les opiniõs vrayes du biẽ, & du mal, ou à celuy qui ne les a pas? Celuy qui ne les a pas, ne peut eſtre aidé de toy: car deſia vn bruit commun

contraire

Les fauſes opinions empeſchent l'vſage de raiſon.

Cõſolation qui ſe trouue en la mort forcee.

Remede & naturel de la douleur.

Toutes autres choſes que la vertu ſont indifferentes.

Vanité des philoſophes qui diſputent auec beaucoup de faſt ce qu'on enſeigne aux enfans.

Sçauoir mõ ſi les enſeignemens ſont de quelque vſage à l'homme vertueux.

contraire à tes admoneſtemens luy a ſaiſi les aureilles, & celuy qui a le iugement parfaict pour cognoiſtre ce qu'il faut fuir, & ce qu'il faut deſirer, ſçait ce qu'il doibt faire, ou non, encor que tu te taiſes. On peut donc reietter toute ceſte partie de la philoſophie. Il y a deux choſes qui ſont cauſe du mal que nous faiſons.

Deux cauſes du mal que nous faiſons. &

Car on il y a dans noſtre ame, vne mauuaiſtié engendree par des meſchantes opinions, ou ſi elle n'eſt point encor ſaiſie par des fauſſetez, elle eſt fort ſubiette à y tomber, & ſe laiſſe facilement corrompre par quelque apparence, qui là tire où il ne faudroit point. Par ainſi ou nous deuons guerir noſtre ame, ſi elle eſt malade, & la deſcharger de ſes vices: ou ſi elle en eſt encor vuide, & quelle fut neantmoins en danger de tomber en pis, nous y deuons aller au deuant. Or les regles generalles de la philoſophie ſont l'vn & l'autre. Il s'enſuit donc, que telle ſorte de preceptes particuliers ne profitẽt rien.

Les remedes qu'il y faut applquer.

Dauantage ſi nous donnons des enſeignemens particuliers à vn chacun, nous entreprenons vne beſongne infinie. Car nous les deuons donner d'vne ſorte à vn vſurier, & d'autre ſorte au laboureur: d'vne ſorte au marchand, & d'autre à celuy qui ſuit l'amitié des Roys: d'vne ſorte à celuy qui veut aymer ſes ſemblables, & d'autre à celuy qui veut faire amitié auec ſes inferieurs. Il faudra que tu enſeignes en mariage, comme vn homme doibt viure auec vne femme qu'il a eſpouſée vierge, & comme auec vne qui aura eſté autrefois mariee: comme auec vne femme riche, & comme auec celle qui ne luy aura rien porté en dot. Ne penſe-tu pas auſſi qu'il y ait quelque choſe à dire entre vne femme ſterile, & celle qui luy porte des enfans: entre vne femme deſia aagee, & vne fille: entre vne qui eſt mere, & celle qui eſt maraſtre. Nous ne pourrions comprendre toutes ces eſpeces, & toutes-fois chacune requiert ſon propre & particulier enſeignement. Mais les loix de la philoſophie ſont courtes, & comprennent toutes choſes. En outre les preceptes du ſage doiuent eſtre certains & finis.

Vouloir enſeigner la philoſophie morale aux particuliers c'eſt entreprendre vne peine infinie.

Les preceptes du ſage doiuent eſtre certains & finis, ſuyuant l'opinion d'Ariſtõ.

Et s'il en y a qui ne ſe puiſſent definir, ils ſont hors du conte de la ſageſſe. La ſageſſe cognoiſt les termes & les bornes des choſes. Il faut donc oſter ceſte partie, qui conſiſte en preceptes: car ce qu'elle ne promet qu'à peu, elle ne le pourroit donner à toutes perſonnes. Et toutesfois la ſageſſe deſire de s'eſtendre ſur tous. Entre la fureur du peuple, & celle qu'on baille pour guerir à vn medecin, il n'y a aucune difference, ſinon que l'vne vient d'humeurs corrompuës, & l'autre de fauſſes opinions. L'vne a pris les cauſes de ſa fureur par vne maladie, & l'autre eſt vne maladie d'eſprit. Si quelqu'vn vouloit enſeigner à vn furieux comme il doibt parler, comme il doibt marcher, comme il ſe doit gouuerner en public, & comme en priué, il ſeroit plus fol que celuy à qui il voudroit donner conſeil. S'il faut guerir la melãcholie, il faut auſſi premieremẽt oſter la cauſe de la fureur. Il en faut faire autãt en ceſte autre fureur de l'ame, il la faut abbattre, autremẽt ceux qui les admoneſtẽt ne ferõt que perdre les paroles. Voila ce qu'Ariſton diſoit. Mais nous reſpondrons mot à mot à tout cela. Premierement quand il dict, s'il y a quelque choſe qui ſoit deuant nos yeux, & qui empeſche noſtre veuë, qu'il le faut oſter: ie confeſſe, que ceſtuy là n'a pas beſoin d'enſeignemens pour y voir clair, mais ſeulement d'vn remedè, qui luy nettoye la veuë, & qui chaſſe l'empeſchement qu'il a deuant les yeux. Car c'eſt par le bien-faict de nature, que nous voyons: à laquelle celuy rend ſon vſage, qui oſte ce qui l'empeſche de voir. Mais nature n'enſeigne point ce qui eſt du deuoir, & de l'office d'vn chacun. Dauantage celuy à qui on a oſté la cataracte de l'œil, pour auoir recouuré la veuë, il ne peut pas pour cela la rendre aux autres. Toutesfois celuy qui eſt deliuré du vice, en deliure les autres. Il n'eſt pas beſoin de donner des conſeils & des exhortations, afin que l'œil cognoiſſe la proprieté des couleurs: il ſçaura bien diſtinguer le blanc

Auquel Seneque reſpond particulierement.

d'auec

d'auec le noir, ſans que pas vn l'aduertiſſe. Au contraire l'ame a beſoin de beaucoup d'enſeignemens, pour bien voir ce qu'il faut faire en la vie. Combien que le medecin ne guerit point ſeulement les yeux malades, ains il enſeigne comme il les faut conſeruer. Il ne faut point, dira-il, que vous iettiez trop toſt voſtre veuë encor foible, ſur vne trop grande clairté, ſi vous ſortez d'vne obſcurité, mettez vous premierement à l'ombre, & apres deuenant plus hardy, accouſtumez vous peu à peu à vne grande & claire lumiere. Il ne faut point que tu te mettes ſur l'eſtude ſoudain apres le repas, ny que tu commandes auec les yeux pleins & enflez. Garde toy du vent & du froid qui vient droict au viſage, & autres conſeils ſemblables qui ne portent pas moins de profit que les medicamens. Car la medecine adiouſte des conſeils aux remedes. L'erreur, dit-il, eſt la cauſe de nos vices. Et les preceptes ne l'oſtent point, & n'abbattent pas les fauſſes opinions, que nous auons des biens & des maux. Ie t'accorde, que les preceptes ſeuls, & d'eux meſmes, n'ont point aſſez de force pour deſtourner vne mauuaiſe perſuaſion de l'ame, mais pour cela il ne s'enſuit pas qu'ils ne profitent, ſi on y adiouſte d'autres remedes. Premierement ils rafraiſchiſſent la memoire, en outre ce qui ſe void plus confuſement en gros & en general, ſe conſidere plus diligemment, s'il eſt diuiſé en parties: Par ce meſme moyen tu pourrois dire que les conſolations, & les exhortations ſeroyēt inutiles: or elles ne ſont point inutiles: par cōſequent les admonitions ne le ſont pas auſſi. C'eſt folie, dit-il, de donner des preceptes à vn malade, de ce qu'il deuroit faire, comme s'il eſtoit ſain: puis qu'il faut luy rendre premierement la ſanté, ſans laquelle ces preceptes ne ſeruent de rien. Et quoy ſi les ſains & les malades ont quelques choſes communes à tous deux, ſur quoy ils doyuent eſtre conſeillez: Comme de ne manger point trop viſte, & de ſe garder de laſſer. Le pauure & le riche ont quelques preceptes cōmuns entr'eux. Gueris-les, dit-il, de l'auarice, & tu n'auras plus à faire de cōſeiller le pauure ou le riche, ſi la cōuoitiſe de l'vn & de l'autre eſt apaiſee. Et quoy ſi c'eſt autre choſe, ne conuoiter point les richeſſes, & autre choſe de ſçauoir vſer des richeſſes? la meſure deſquelles les auaricieux ne peuuent cognoiſtre, ny l'vſage d'icelles ceux qui ne ſont point auaricieux. Oſtez, dit-il, les erreurs & les fauſſes opinions les preceptes ſeront inutiles. Cela eſt faux. Pren le cas que l'auarice eſt deuenuë liberale, que la prodigalité s'eſt retranchee, qu'on a mis le frain à la temerité, qu'on a donné les eſperons à la pareſſe. Encor qu'on ait chaſsé les vices, ſi faut-il apprendre, que c'eſt que nous debuons faire, & comment. Les enſeignemens, dit-il, ne profiteront rien contre les vices endurcis: Car la medecine meſme ne peut guerir les maladies incurables. Toutesfois on les applique aux vns pour remede, & aux autres pour ſoulagement. La vertu meſme de toute la philoſophie entiere, quand elle y employeroit toutes ſes forces, ne pourroit arracher ceſte peſte, qui eſt deſia enuieillie, & endurcie dedans l'ame: mais ſi elle ne peut tout guerir, il ne s'enſuit point qu'elle ne gueriſſe rien. Que peut-il ſeruir, dict-il, d'enſeigner ce qui eſt ouuertement cogneu? De beaucoup, car quelquefois nous ſçauons, & ne penſons pas que nous le ſçachions. L'admonition n'enſeigne point, mais elle aduertit, elle eſueille, elle entretient la memoire, & ne permet point qu'elle oublie. Nous laiſſons en arriere pluſieurs choſes qui ſont deuant nos yeux. L'aduertiſſement eſt vne eſpece d'exhortation. Noſtre ame diſſimule ſouuent des cas, qui luy ſont tous cogneus. Il luy faut donc repreſenter la cognoiſſance des choſes les plus cogneuës. Il ſe faut reſouuenir ici de ce que diſoit Vatinius Caluus: Vous ſçauez qu'on a faict vne grande brigue, & tout le monde ſçait que vous le ſçauez. Tu ſçais auſſi qu'il faut ſain-

Sçauoir-mon ſi les preceptes particuliers ſont inutiles, comme veut Ariſton.

Replique dudit Ariſton, & reſponces de Seneque.

Quel profit apportent les admonitions reiterees & en choſes cogneues.

ctement reuerer les amitiez,& tu ne le fais point. Tu ſçais que celuy eſt meſchant homme,qui veut que ſa femme ſoit pudique, & neantmoins il corrompt celle d'autruy. Tu ſçais que comme elle ne deuroit point auoir d'adultere,il ne deuroit point auoir de concubine,& toutesfois tu ne t'en gardes point. C'eſt pourquoy on te le doit remettre en memoire. Car il n'eſt pas beſoin de tenir cela profondement caché. Il le faudra auoir en main. Ce qui nous eſt ſalutaire, doit ſouuent eſtre touché, & tenu entre nos mains, afin que non ſeulement il ſoit cogneu de nous,mais afin auſſi qu'il ſoit touſiours preſt. Ioint que ce faiſant, ce qui eſt deſia cogneu, ſe fait encor plus ouuertement cognoiſtre. Ce que tu nous enſeignes eſt douteux,dit-il, tu y dois apporter des preuues: les preuues donc profiteront, & non point tes preceptes. Mais quoy? ſi ſans autre preuue l'autorité du precepteur profite? Comme font les reſponces des Iuriſconſultes, encor qu'on n'en rende point de raiſon. Dauantage les choſes qu'on donne en precepte, ont d'elles meſmes beaucoup de poids, meſmement ſi elles ſont compriſes en quelque vers, ou en proſe ſerree en quelque courte ſentence. Comme ſont ces deux de Caton. N'achete point ce qui ne te faict pas beſoin,mais ſeulement ce qui t'eſt neceſſaire. Ce qui ne te faict pas beſoin, eſt cher, encor qu'il ne couſte qu'vn ſol. Et comme ſont ceux auſſi, qui ont eſté rendus par l'Oracle, ou autres ſemblables. Eſpargne & profite le temps. Cognois toy. Quand quelqu'vn te dira ces vers,en demanderas-tu la raiſon?

S'il ne faut negliger les enſeignemens, bien qu'ils ne ſoient pas confirmez par preuues.

L'oubly ſert de remede à guerir vne iniure.
La fortune ayde ceux qui ont le cœur hardy.
Le pareſſeux touſiours nuit à ſon propre bien.

Les enſeignemens & preceptes nuement propoſez ont aucune fois de la vertu.

Ces ſentences n'ont point beſoin d'aduocat, elles touchent noſtre ame,& profitent par leur nature, qui exerce ſa vertu. Les ames ont dedans elles les ſemences de toutes choſes honneſtes, qui s'eſueillent comme vne bluete de feu,qui prend flamme au moindre ſoufflement qu'on donne. La vertu ſe releue quand on la touche, & quand on la pouſſe. Dauantage nous auons bien quelques choſes en l'ame: mais elles ne viennent point promptement en la memoire, qui commencent à ſe preſenter auſſi-toſt que nous en oyons parler. Il en y a d'autres qui demeurét eſparſes en diuers lieux,qu'vn eſprit qui n'et guere exercité ne peut raſſembler viſtemét. Et par ainſi les faut ramaſſer & ioindre enſemble, afin qu'elles ayent plus de force, & qu'elles ſeruent mieux l'entendement. Ou ſi les preceptes ne profitent de rien, il faut oſter toutes ſortes d'inſtitutions,& nous contenter de la ſeule nature. Mais ceux qui diſent cela, ne conſiderent point que quelquesvns ont vn eſprit eſueillé & remuant,& les autres l'ont peſant & lourd:& que les vns auſſi ſont plus ſubtils que les autres. Or la vertu d'vn eſprit ſe nourrit & s'augmente par les preceptes qui adiouſtent de nouuelles perſuaſions ſur celles qui ſont deſia nees,& corrigent ce qui eſt corrompu. Si quelqu'vn (dit-il) ne ſçait point les regles principales,& les maximes,& qu'il ſoit enſeuely dans les vices,dequoy luy ſeruiront les admoneſtemens? Certainement ils ſeruiront pour l'en retirer: car la vertu du bon naturel qu'il auoit, n'eſt point encor eſteinte, elle n'eſt qu'obſcurcie,& tenuë ſubiette. Et encor elle s'eſſaye de ſe releuer, & combattre cõtre les vices. Mais ſi elle trouue quelque appuy, ſi elle ſe void aydee & ſecouruë par des preceptes,elle prend nouuelles forces,ſi ceſte continuelle peſte ne l'a ſeulement qu'infectee,& non point du tout eſtouffee. Car lors quand la philoſophie raſſembleroit toutes ſes forces,elle ne la pourroit ſauuer. Quelle difference fais-tu entre les decrets,& maximes de la philoſophie,& les preceptes, ſinon que les decrets ſont preceptes generaux,& les autres ſont particuliers? Les vns, & les autres enſeignent

S'ils n'ont point d'efficace, il ſe faut contenter de nature.

Difference entre les maximes & les preceptes de la philoſophie.

enſeignent,mais lesvns en general,& les autres en particulier.Si quelqu'vn,dit il, a des maximes ſainctes & honneſtes,c'eſt en vain qu'on le veut enſeigner. Il s'en faut beaucoup: car encor qu'il ait bien appris ce qu'il doit faire, toutesfois il n'y penſe pas ſi auant qu'il deuroit,parce que les vices ne nous empeſchent pas ſeulement de bien-faire,mais pour ne ſçauoir trouuer le deuoir que particulierement requiert chaſque choſe.Nous auons quelquefois l'ame bien diſpoſee,mais elle eſt pareſſeuſe,& n'eſt encor exercitee à trouuer le chemin des deuoirs & des offices, lequel vne admonition nous apprendra.Chaſſe,dit-il,les fauſſes opinions, que tu as des biens & des maux,remets celles qui ſont veritables:& lors les admonitions ne trouueront rien où ſe pouuoir employer. Sans doubte par ceſte raiſon l'ame ſe peut regler,mais non point par ceſte raiſon ſeule. Car iaçoit que vous ayez prouué par argumẽs,que c'eſt qui eſt biẽ,& que c'eſt qui eſt mal:toutesfois les enſeignemens trouuent encor à quoy trauailler:& la prudence,& la iuſtice ſont entretenuës par leurs deuoirs & offices: & les offices ſont reglez par preceptes & enſeignemens. Dauantage ce iugement qu'on fait du bien & du mal, ſe monſtre & ſe confirme par les effects du debuoir, auquel les enſeignemens nous ameinent & conduiſent. Car l'vn reſpond à l'autre, & l'vn ne peut aller deuant, que l'autre ne le ſuiue, gardans auſſi leur ordre. Par là on cognoiſt que les enſeignemens precedent. Mais les preceptes, dit-il,ſont infinis. Cela eſt faux. Car pour les choſes grandes,& neceſſaires,ils ne ſont point infinis. Ils ont bien quelques differences menuës,ſelon que les temps,les lieux,& les perſonnes le requierẽt:mais encor à ceux-là meſmes on donne des preceptes generaux. Pas-vn,dit-il,ne peut guerir la fureur par enſeignemens, ny par meſme raiſon les vices. Cela eſt fort diſſemblable. Car ſi tu as guery la fureur, la ſanté par conſequent eſt renduë. Mais ſi nous auons chaſsé les fauſſes opinions,nous n'auons point pour cela incontinent acquiſe la cognoiſſance des choſes qu'ils nous faut faire.Il eſt bien vray que pour l'acquerir,les admoneſtemens confirmeront le iugement que nous deurons faire du bien, & du mal. Pareillement il eſt faux de dire, que les enſeignemens ne peuuent rien ſeruir enuers les furieux. Car tout ainſi qu'ils ne pourroyent ſeruir tous ſeuls, ſi eſt-ce que l'admonition, & la reprehenſion aydent beaucoup à les guerir, & à les arreſter.Ie parle de ces fols qui n'ont point du tout perdu le ſens, & qui n'ont l'entendement que troublé. Les loix meſmes, dit il, n'ont point tant de puiſſance, que nous facions ce que nous deuons faire. Et toutesfois que ſont les loix,ſinon preceptes meſlez auec des menaces? Premierement on cognoiſt à cela qu'elles ne perſuadent point,parce qu'elles menacẽt.Mais les enſeignemens ne contraignẽt point,ains obtiennẽt par prieres. En outre les loix nous deſtournent par peur de ne commettre aucun crime: mais les preceptes nous exhortent à noſtre deuoir.Ioint que les loix ſeruent grandement aux bonnes mœurs, meſmement celles qui ſeulement ne cõmandent point, mais qui enſeignent. Et en cela ie ne ſuis point d'accord auec Poſidonius,parce qu'il y a des prologues deuant les loix de Plato.Car il faut qu'vne loy ſoit courte,afin qu'elle ſoit plus facilement appriſe des ignorans,comme ſi c'eſtoit vne voix enuoyee du ciel. Il faut qu'elle commande,& non point qu'elle diſpute.Il n'y a rien qui me ſemble plus froid,ny plus ſot qu'vne loy auec prologue. Ordonne, dis ſeulement, ce que tu veux que ie face: Ie n'apprens pas,i'obeys. Elles profitent. Et c'eſt pourquoy tu verras ordinairement, que les villes qui viuent ſoubs des mauuaiſes loix, viuent auec des mauuaiſes mœurs.Mais les loix ne profitent point enuers tous.La philoſophie meſme ne le fait point.Et toutesfois elle ne laiſſe pas d'eſtre vtile,& de ſeruie à bien inſtruire l'ame.Or qu'eſt la philoſophie autre choſe,que la loy de la vie?

Les preceptes generaux ne ſuffiſent pas.

Sçauoir mon ſi les ſpeciaux ſont infinis, & s'ils ont quelque vſage.

Des loix, & de leur cõcordance auec les preceptes.

Quelle eſt leur autorité.

La philoſophie morale eſt la loy de noſtre vie. & Mais prenons le cas que les loix ne profitent, il ne s'enſuit point, que les admonitions ne profitent. Car autrement il faudroit pareillement nier, que les conſolations, les diſſuaſions, les exhortations, les reprehenſions, & les loüanges ne profitaſſent rien. Tout cela ne ſont que diuerſes ſortes d'admonitions: par là on vient à la perfection de l'ame. Il n'y a rien qui mette mieux les choſes honeſtes dedans l'ame, rien qui ramene pluſtoſt au chemin de la vertu, ceux qui chancellét, & qui en ſont deſuoyez, que la conuerſation des gens de bien. Car peu à peu elle deſcend dans la poitrine: & d'eſtre ſouuent eſcouté, d'eſtre veu ſouuent, cela ſert d'enſeignemens & de preceptes. Certainement le ſeul rencontre des hommes ſages profite beaucoup: il y a quelque choſe qu'on peut apprendre aupres d'vn grád homme, encor qu'il ne diſe mot. Ie ne te pourrois pas ſi facilement dire comment cela profite, comme ie cognois qu'il a profité. Il y a quelques petites beſtioles, ce dict Phœdon, qu'on ne ſent point qu'elles mordent, tant leur force eſt petite & couuerte, mais nous cognoiſſons qu'elles nous ont mordu à l'enflure, en laquelle il n'apparoiſt aucune piqueure. Il aduiendra le meſme à la hantiſe des hommes ſages: tu ne cognoiſtras ny comment, ny quand elle te profite, mais tu t'apperceuras qu'elle t'aura profité. A quoy ſert tout cela? diras-tu. Croy que les bons preceptes, ſi tu les as ſouuent en la ſouuenance, te profiteront autant que les bons exemples. Pythagoras dit que l'ame de ceux qui entrent dans vn temple, ſe fait toute autre, & de ceux qui regardent les images des dieux de fort pres, & qui attendent la reſponce & la voix de quelque oracle. Mais qui voudroit nier que les plus ignorans ne ſoyent touchez de ces paroles briefues, qui ont toutesfois beaucoup de poids & d'efficace? *Rien trop. Vn auaricieux ne ſe peut ſaoüler d'aucun gain. Attends de quelqu'vn ce que tu auras faict à vn autre.* Cela frape vn grand coup dans nos aureilles, & n'y a pas vn qui en oſe douter, ou demander pourquoy. Car la verité ſe faict receuoir d'elle-meſme, ſans demander raiſon. Si la reuerence retient les eſprits, ſi elle ſert de bride aux vices: pourquoy n'en pourroit autant faire l'admonition & l'enſeignement? Si la reprehention nous rend honteux, pourquoy ne le fera l'admonition, encor qu'elle n'vſe que de ſimples preceptes? Au contraire il me ſemble que l'admonition a plus d'efficace, & qu'elle deſcend plus profondement, parce qu'elle ſouſtient par raiſon, ce qu'elle enſeigne, par ce qu'elle monſtre pourquoy il faut faire les choſes, & le fruict qui peut aduenir à celuy qui obeyt à telles inſtructions. Si en commandant on porte profit, on le fera auſſi en admonneſtant. Or on profite par commandement, on le fera donc par admonition. La vertu eſt diuiſee en deux parties, en contemplation de la verité, & en action: l'inſtitution nous inſtruit à la contemplation, & l'admonition à l'action & aux œuures. Vne bonne œuure exerce & monſtre la vertu. Or ſi celuy qui perſuade profite à vn qui doit faire quelque choſe: celuy qui admoneſte, luy profitera auſſi Si donc la vertu eſt neceſſaire à l'action bonne, & que l'admonition apprend & enſeigne les actions, l'admonition par conſequent eſt neceſſaire. Il y a deux choſes qui donnent vne grande force à l'ame, la creance de la verité, & l'aſſeurãce, & la hardieſſe: l'admonition nous donne l'vne ou l'autre. Car on luy donne creance: & apres qu'on a creu, l'ame conçoit vn grand courage, & ſe remplit d'aſſeurance. L'admonition donques n'eſt point inutile. Marcus Agrippa homme de grand cœur, qui ſeul entre ceux que les guerres ciuiles auoyent rendus puiſſants & renommez, fut eſtimé heureux à l'opinion du peuple, ſouloit dire, qu'il eſtoit beaucoup redeuable à ceſte ſentence. Par la concorde, les petites choſes deuiennent grandes, & par la diſcorde les grandes deuiennent petites. Il ſeruantoit que par ceſte ſentẽce, il eſtoit fait bon frere, & treſparfait ami.

La conuerſation des gens de bien eſt autant vtile, comme les preceptes de la philoſophie nous touchent viuement aux cœurs.

La reuerence & l'admonition reprimẽt les vices, ainſi que la reprehenſion rend les perſonnes honteuſes.

Vertu diuiſee en deux parties.

Argumẽt pour confirmer l'vtilite des preceptes de la philoſophie.

Si telles

Si telles ſentences qu'on reçoit familierement dedans l'ame, la peuuent reformer, pourquoy eſt-ce que ceſte partie de la philoſophie, qui conſiſte en ſemblables ſentences, ne le pourra faire? Vne partie de la philoſophie conſiſte en la diſcipline & l'autre en l'exercitation. Il faut que tu apprennes, & qu'aupres tu confirmes par tes actions, ce que tu auras appris. Que ſi cela eſt ainſi, non ſeulément les decrets generaux de la philoſophie profitent, mais encor les enſeignemés particuliers, qui retiennent nos affections liees, & attachees comme par vn edit. La philoſophie, dit-il, eſt diuiſee en ces deux, en la ſcience, & en l'habitude de l'ame. Celuy qui l'a appriſe, & qui a cogneu ce qu'il doit faire, & ce qu'il doibt fuyr, n'eſt pas encor deuenir ſage, ſi ſon ame ne s'eſt transformee en ce qu'elle a appris. Mais ceſte troiſieſme partie qui eſt des enſeignemens & admonitions, depend de l'vn & de l'autre, & des decrets generaux & de l'exercitation. Par ainſi elle ne ſert de rien pour l'accompliſſement de la vertu, parce que ces autres deux ſuffiſent. Il s'enſuit donc par ce moyen, que la conſolation ſeroit inutile, parce qu'elle deſpend de ces deux-là, comme fait auſſi l'exhortation, la perſuaſion, & la diſpute. Car la diſpute procede de l'exercitation d'vne ame bien compoſee, & bien aſſeuree. Mais encor que toutes ces choſes procedent de la diſpoſition de l'ame: toutesfois la meilleure diſpoſition de l'ame prouient & des vns & des autres. Dauantage ce que tu dis, eſt d'vn homme deſia parfaict, & qui eſt deſia paruenu au comble de la felicité humaine, à laquelle on paruient fort tard. Cependant il eſt bon de monſtrer à celuy qui eſt encor imparfaict, pourueu qu'il commence à profiter, le chemin des choſes qu'il faut faire. Il ſe pourra faire, que la ſeule ſageſſe prendra ce chemin d'elle meſme ſans admonition, & qu'elle aura deſia conduit l'ame à ce poinct, qu'elle ne ſe pourra mouuoir, qu'à choſes vertueuſes: mais pour le regard des eſprits plus foibles, il faut que quelqu'vn leur monſtre le chemin: fuyez cecy, faites cela. En outre s'il attend l'heure qu'il ſçache de luy meſmes ce qu'il faudra faire pour le meilleur, il pourra cependant faillir, & en faillant il ſera empeſché de paruenir à ce poinct, qu'il peut eſtre content de ſoy-meſme. Il doit donc eſtre gouuerné pendant qu'il commence à ſe pouuoir gouuerner. Les ieunes enfans apprennent comme on les enſeigne, leurs doigts ſont gouuernez, ils ſont conduits par la main du maiſtre, ſur la figure des lettres. Apres on leur commande de contrefaire l'exemple qu'on leur met deuãt, l'eſcrire, & le former de leur propre main. Tout ainſi noſtre ame eſtant appriſe par l'ordonnance & enſeignement d'autruy, eſt de beaucoup aydee. Voylà les moyens par leſquels on preuue, que ceſte partie de philoſophie n'eſt point ſuperfluë. On demande encor apres, ſi elle ſeule ſuffit à rendre vn homme ſage? Nous traiterons vn iour ceſte queſtion là. Mais laiſſant tous ces argumens à part, ne ſemble-il pas que nous deuions appeller quelqu'vn qui nous inſtruiſe contre les preceptes du peuple? Nos aureilles n'oyent aucun mot, que ne nous porte grand dommage, ceux qui nous font des ſouhaits, nous nuiſent, ceux qui deteſtent nous nuiſent. Car la deteſtation des vns nous engendre des fauſſes craintes: & l'amour de celuy qui nous ſouhaite du bien, nous enſeigne du mal, d'autant qu'il nous enuoye à des biens fort eſloignez, incertains, & vagabonds, iaçoit que nous puiſſions tirer noſtre felicité de noſtre propre maiſon. Nous ne pouuons, diſie, aller le droit chemin. Nos parens nous iettent ſur les plus mauuais, nos ſeruiteurs le font auſſi. Pas vn ne faut pour ſon ſeul dommage, il iette ſa folie ſur les plus prochains, & en reçoit autant d'eux. C'eſt pourquoy les vices de tout vn peuple ſont particulierement en chacun, par-ce que le peuple les enſeigne: & que quand quelqu'vn rend vn autre pire, il l'eſtoit. Il apprend les choſes les plus mauuaiſes, & apres les enſeigne aux autres: Ceſte meſ-

Autre preuue ou confirmation à meſme fin.

Philoſophie diuiſee en deux par Ariſton.

Deſquelles depend vne troiſieſme partie, inutile ſi les autres ſuffiſent.

Examen de ceſte diuiſion.

Concluſion de la diſpute precedente.

Touchant l'vſage & vtilité de ces preceptes & enſeignemens ſpeciaux de la philoſophie morale.

chanceté eſt en fin deuenuë treſ-grande, apres auoir mis enſemble tout ce que nous ſçauons de plus mauuais en chacun. Il faut donc qu'il y ait quelqu'vn qui prenne garde à nous, qui nous tire quelquefois l'aureille, qui chaſſe loin les opinions du vulgaire, & qui reiette ce que le peuple louë. Tu te trompes, ſi tu penſes que les vices ſoyent nais auec nous, ils ſont venus depuis, on les a iettez dedans nous. Eſteignons donc par frequentes admonitions, ces opinions qui bruyent à l'entour de nous. Nature ne nous a point aſſubiettis au vice. Elle nous a faict naiſtre libres & entiers. Elle n'a rien mis à deſcouuert, qui puiſſe eſchauffer noſtre auarice: Elle a caché l'or & l'argent ſous nos pieds. Elle l'a mis en lieu où nous le puiſſions fouler & preſſer, & toutes autres choſes auſſi pour leſquelles nous ſommes foulez & preſſez. Elle a dreſſé noſtre viſage vers le ciel, & a voulu que leuant les yeux en haut, nous puiſſions voir ce qu'elle a faict de plus excellent & admirable: la naiſſance & la cheute du ciel, & le cours roullant de l'vniuers, qui va touſiours d'vne viſteſſe incroyable, lequel durant le iour nous deſcouure & faict voir toutes choſes terreſtres, & la nuict les celeſtes: le cheminer tardif de quelques aſtres, ſi tu le compares à tout ceſt vniuers, & toutesfois tres-viſte, ſi tu conſideres les longs eſpaces, qu'ils enuironnent, ſans iamais arreſter leur viſteſſe: les eclipſes du ſoleil & de la lune, qui empeſche l'vn la clairté de l'autre: Et autres choſes dignes d'eſtre admirees, ſoit qu'elles viennent par leur ordre, ou que par quelques cauſes cachees & couuertes elles naiſſent ſoudainement, comme les longues trainees des feux qu'on void la nuict, & les eſclairs qui ſe font ſans coup & ſans bruit, lors que le ciel ſemble s'entr'ouurir, les colomnes & poultres & autres diuerſes figures de flammes. Nature a mis & diſpoſé tout cela par deſſus nous, mais l'or, & l'argent, & le fer encor, qui pour ces autres deux ne peut iamais eſtre en paix, comme elle ne les oſoit fier entre nos mains, elle les cacha profondement dans terre. Et nous ſommes allez deſenſeuelir, & mettre au iour les cauſes de nos guerres. Nous auons oſté la peſanteur qui eſtoit deſſus, & auons arraché les cauſes & les inſtrumens de nos malheurs. Nous iettõs nos maux entre les mains de la fortune, & n'auons point de honte de mettre parmy nous, au lieu le plus haut & le plus eſleué, ce qui eſtoit le plus bas dans la terre. Veux tu ſçauoir comme ceſte lueur qui trompe tes yeux eſt fauſſe? Il n'y a rien de plus vilain, rien de plus laid à voir qu'ils ſont, tant qu'ils demeurent enſeuelis, & plongez dans leur fange. Comment cela? parce que tant qu'on les tire hors de la mine par des longues & profondes carrieres, & pendant qu'on les façonne, & qu'on les ſepare de leurs craſſes, il n'y a rien de plus informe. Dauantage regarde les minerons, par les mains deſquels ceſte ſorte de terre ſtrile, & informe, eſt purgee, tu verras de quelle ordure & fumee ils ſont barboüillez. Si eſt-ce que cela ſoüille encor l'ame plus que le corps, & qu'il y a encor plus d'ordure en celuy qui le poſſede, qu'il n'y a meſmes en l'ouurier. Il eſt donc neceſſaire d'eſtre admoneſté, & d'appeller quelque inſtructeur pour noſtre bon entendement, & parmy vn ſi grand bruit, & tumulte des choſes fauſſes, ouyr en fin des propos veritables. Quelle ſera ceſte parole? Ce ſera celle qui te voyant aſſourdy de tant de cris ambitieux, te ſoufflera à l'oreille quelqûes propos ſalutaires, qui te dira. Il ne faut pas que tu porte enuie à ceux, de qui le peuple eſtime la grandeur & la richeſſe. Il ne faut point que le batement des mains, & l'aplaudiſſement du peuple chaſſe hors de toy la ſanté, & le contentement d'vne ame ſage & bien cõpoſee. Il ne faut pas que celuy qui eſt veſtu de pourpre, & deuant qui on porte des faiſſeaux de verges, te face meſpriſer la tranquillité de ton eſprit. Il ne faut point que tu eſtimes plus heureux celuy, à qui l'on commande faire place par les ruës,

Ils reforment nos eſprits & nos mœurs.

Ils reprriment l'auarice, & nous font deſdaigner les richeſſes.

Leſquelles nature a cachees ſous nos pieds, ne les oſant fier à nos mains.

Concluſion pour la neceſſite des admonitions.

Leſquelles ſont vtiles auſſi contre l'ambition & cruauté.

ruës, que celuy auquel le ſergeant fait changer de chemin. Si tu veux iouïr d'vn Empire, qui te ſera profitable, & ne ſera faſcheux à pas-vn, chaſſe les vices. Il ſe trouue pluſieurs, qui mettent le feu dans les villes, qui ruent par terre des forteresſes, qui n'auoyẽt de pluſieurs ſiecles & de longs aages peu eſtre priſes, qui dreſſent des montagnes de terre auſſi hautes, que les tours des chaſteaux, qui auec le mouton & machines de guerre abbatent les murailles, qu'on auoit baſti d'vne haulteur admirable: Il en y a pluſieurs, qui chaſſent deuant eux de grandes armees, qui ſont touſiours pendus au dos des ennemis, & trauerſent iuſques à la grand'mer, ſoüillez de ſang, & de carnage des peuples vaincus. Mais ceux là encor qu'ils vainquiſſent leurs ennemis, eſtoyent vaincus de leur auarice. Pas-vn ne leur a peu reſiſter, quand ils ſont venus, mais ils n'ont peu auſſi faire reſiſtance ny à leur ambition, ny à leur cruauté. Cependant qu'on les voyoit tourmenter les autres, ils eſtoyent eux meſmes tourmentez. La fureur pouſſoit ce malheureux Alexandre d'aller ruiner les peuples eſtrãgers, & le menoit en des pays incogneus. Penſes-tu que ceſt homme fuſt ſage, qui commença ſes maſſacres & ruines par la Grece, où il fit ſon premier apprentiſſage, & qui rauit & pilla ſur chacun ce qu'il auoit de meilleur, qui cõtraignit Lacedemone de luy ſeruir, & Athenes de ſe taire: Et ne ſe pouuant contenter de la ruine de tant de citez, que Philippus auoit vaincues, ou acheptees, en alla encor ietter d'autres par terre en autres lieux, & porta les armes par tout le monde? Sa cruauté ne ſe peut iamais ſaouler, ny arreſter, non plus que celle des beſtes ſauuages, qui deſchirent auec les dents, plus que leur faim n'a beſoing. Il a deſia aſſemblé pluſieurs Royaumes en vn, deſia les Grecs & les Perſes n'en craignent qu'vn tout ſeul. Deſia les peuples qui eſtoyent libres ſous Darius, reçoiuent le ioug: Et toutesfois celuy là ſe deſdaigne encor de retirer ſes victoires, qu'il auoit obtenues par delà l'Ocean & le ſoleil leuant? ſuiuant les traſſes de Hercules, & de Liber. En fin il veut vſer de violence contre la nature meſme, non ſeulement il n'a pas volonté d'aller, mais il n'apoint la puiſſance de s'arreſter, non plus que les choſes peſantes qui tombent de haut en bas, ne ceſſent d'aller qu'elles ne ſoyent au fonds. Ce ne fut ny la vertu, ny la raiſon qui conſeilla à Cn. Pompeius d'entreprendre des guerres eſtrangeres & domeſtiques, mais pouſsé de l'amour furieux d'vne fauſſe grandeur, il alloit maintenant en Eſpagne contre l'armee de Sertorius, & tantoſt chaſſer les pirates, & rendre la mer paiſible. C'eſt la cauſe & le pretexte qu'il prenoit, pour continuer ſa puiſſance. Mais qu'eſt ce qui le tira en Afrique? en Septentrion? en Armenie contre Mythridates, & en tous les coings de l'Aſie? Ce fut vne ambition infinie de croiſtre, parce qu'il eſtoit ſeul à qui il ſembloit qu'il ne fuſt aſſez grand. Qu'eſt-ce qui ietta C. Ceſar contre ſa propre ruine, & contre celle auſſi de la choſe publique? la gloire, & l'ambition ne pouuant mettre aucune meſure au deſir qu'il auoit de ſurpaſſer tous les autres. Il ne peut ſouffrir qu'vn ſeul paſſaſt deuant, lors que la choſe publique en ſouffroit deux. Quoy? penſes-tu que quand C. Marius conſul vne ſeule fois, (car il ne prit qu'vn conſulat, il auoit rauy les autres par force) combatoit, & defaiſoit les Theutons & les Cimbres, quand il ſuyuoit Iugurtha par les deſerts d'Afrique, qu'il recherchaſt tant de dangers pour l'amour de la vertu? Marius menoit ſon armee, & l'ambition menoit Marius. Pendant que ceux-cy eſbranloient tout le monde, ils eſtoyent eux meſmes eſbranlez, comme des tourbillons, qui tournent tout ce qu'ils rauiſſent: mais ils ſont pluſtoſt tournez eux meſmes, & par ce moyen courent d'vne plus grande violence, n'ayant aucune bride en eux, qui les puiſſe arreſter. C'eſt pourquoy apres auoir eſté mauuais à l'endroit de pluſieurs, ils ſentent en fin

Leſquelles pluſieurs victorieux n'ont ſceu vaincre.

Exemple en Alexãdre, vray miroir d'ambition. &

De cruauté.

Autres exemples & miroir d'ambition en Pompee.

En C. Ceſar.

En C. Marius.

Autre profit des enſeignemẽs ſpeciaux de la Philoſophie, qu'ayant arrachè les vices des cœurs elle y plante la vertu.

ceſte pernicieuſe violence de laquelle ils ont nuy à vne infinité de gens. Il ne faut point que tu croyes qu'aucun puiſſe deuenir heureux du malheur d'autruy. Il faut oublier tous ces exemples qu'on met deuant nos yeux,& dedans nos oreilles. Il faut vuider noſtre poictrine des mauuais propos dont elle eſt abreuuee. Il faut mener la vertu dans le lieu qu'on luy auoit occupé, afin qu'elles arrache les menſonges, qui nous plaiſoyent plus que la verité, & qu'elle nous ſepare du vulgaire, auquel nous donnons trop de creance, & nous remette dans l'ame les opinions veritables. Car c'eſt l'effect de la ſageſſe,de reuenir à ſon naturel,& de ſe remettre au lieu d'où l'erreur publique l'auoit chaſſee. C'eſt vne grande partie de noſtre gueriſon, d'auoir delaiſsé ceux qui nous donnoyent des furieux conſeils, de s'eſtre reculé bien loing de ces compagnies, où les vns ne faiſoyent que nuire aux autres. Et afin que tu cognoiſſes que cela eſt vray, regarde la difference qu'il y a de viure au contentement du peuple, ou au ſien. La ſolitude d'elle meſme ne nous enſeigne point l'innocẽce, les champs ne nous apprennent point la ſobrieté:mais quand il n'y a pas de teſmoing,quand ceux qui nous regardoyent ſe ſont retirez, lors les vices deſquels le fruict & le plaiſir eſt d'eſtre veus, & d'eſtre monſtrez, ſe perdent. Qui a iamais veſtu vne robbe de pourpre, pour ne la monſtrer à pas vn? qui s'eſt iamais faict ſeruir ſa viande en vaiſſelle d'or quand il mangeoit en ſecret? Qui eſt celuy qui s'eſtant couche ſeul à l'ombre d'vn arbre champeſtre voudroit faire deſplier les meubles plus precieux de ſa prodigalité? Aucũ ne veut faire le magnifique pour ſes yeux ſeulement,ny meſme pour vn petit nombre de ſes familiers. Mais ſelon la grandeur de la compagnie qui le regarde, il deſplie le ſuperbe appareil de ces vices. Par ainſi ce qui nous irrite & prouoque plus à nos folles deſpences, ſont ceux à qui nous les monſtrons, & qui les admirent. Tu feras que nous n'aurõs deſir d'aucune choſe, ſi tu fais que nous les monſtrõs point. L'ambition, la folle deſpence, & l'orgueil ne demandent qu'vn eſchafaut pour ſe pouuoir monſtrer. Tu gueriras, ſi tu les caches. Par ainſi ſi nous viuons au milieu du bruit des villes, ayons touſiours à noſtre coſté quelqu'vn qui nous admoneſte, & qui contre ceux qui loüent ces grandes & ſpacieuſes poſſeſſions, ſe mette à loüer vn homme qui s'eſtime riche d'vn petit domaine, & qui meſure ſa richeſſe par le beſoing qu'il en a. Contre ceux qui ſe rendront orgueilleux de la faueur du peuple, & de leurs richeſſes, il ſe pourra vanter du repos qu'il a de s'eſtre addonné aux lettres, & que ſon ame, quittant les biens de fortune, ſoit retournee aux ſiens. Qu'il face cognoiſtre que ceux qui ſont eſtimez heureux au iugement du peuple, tremblent touſiours de peur, comme eſtonnez dans ceſte grandeur pleine d'enuie, & qu'ils ont vne opinion de ſoy, bien eſloignee de celle que les autres en ont.Car ce que les autres ne pẽſent eſtre que choſes hautes, leur ſemble vn dangereux precipice: & par ainſi ils meurent de peu, ils tremblent quand ils iettent les yeux ſur le precipice de leur grandeur. Car ils penſent inceſſamment à diuers accidents, qui ſont plus dangereux pour ceux qui ſont eſleuez plus hauts. Lors ils craignent ce qu'ils auoyent autrefois deſiré. Et les richeſſes,qui les auoyẽt rendus inſupportables enuers les autres menaſſent de les accabler. Lors auſſi ils loüent vn repos doux, & plein de liberté. Ils hayſſent les honneurs, & penſent deſia au milieu de leur fortune à ſe retirer. Tu les verras lors philoſopher par crainte,& chercher des ſains conſeil,en leur fortune malade.Car comme ſi la fortune, & le bon entendement eſtoyent contraires l'vn à l'autre, auſſi ſommes nous plus ſages en nos malheurs: & la proſperité nous oſte la cognoiſſance de la vertu.

Remedes cõtre l'ambitiõ, vanité & diſſolution.

& Exhortation aux gens de vilies pour ſe garantir des desbauches publiques.

EPISTRE XCV.

Ceſte Epiſtre n'eſt qu'vne dependance & continuation des propos de la precedente : Et pour reſoudre ceſte queſtion, Il dict, qu'il y a autant de difference entre les decrets & les preceptes : comme il en y a entre les quatre elemens & les membres des corps qui en ſont compoſez. Il entre apres en vn beau diſcours contre la gorge & la gourmandiſe, de laquelle toutes les maladies procedent. Ce qu'il diſcourt par les preceptes de la medecine, & par vne infinité de belles demonſtrations.

TV demandes que ie te paye comptant ce que ie t'auois dict vouloir remettre à vn autre iour : Et que ie t'eſcriue ſi ceſte partie de Philoſophie que les Grecs appellẽt Parainetique, & nous la nommons preceptiue, eſt ſuffiſante à la perfection de la ſageſſe. Ie ſçay bien, ſi ie te refuſois cela, que tu le prendrois en bonne part : C'eſt pourquoy ie le promets plus volontiers, & que ie ne puis permettre, que ma parole que i'eſtime comme vne promeſſe publique, ſe perde. Mais pour l'aduenir garde toy bien de demander choſe que tu ne vouluſſes obtenir. Car nous demandons quelquefois affectionnement ce que nous refuſerions ſi on le nous preſentoit. Soit par legereté, ou par iaſerie que ie l'aye fait, elle doit eſtre punie pour auoir eſté trop facilement promiſe. Nous faiſons ſemblant de vouloir beaucoup de choſes que nous ne voulons point. Vn recitateur porta vne longue hiſtoire, eſcripte en lettre fort menue, fort eſtroitement pliee. Apres en auoir leu vne grande partie : ie n'en liray plus, dict-il, ſi vous le trouuez bon : toutesfois ceux qui ne deſiroyent ſinon qu'il ſe teuſt, crierent, Recitez, recitez. Nous deſirons ſouuent vne choſe, & en demandons vne autre aux dieux, & meſme en les priant nous ne leur diſons point la verité. Mais les dieux ou ils ne nous exaucent point, ou ils ont pitié de noſtre folie. Pour mon regard ie veux, ſans aucune pitié, me venger de la legereté de ma promeſſe, & te donner la peine de lire vne grande & longue lettre, laquelle ſi tu lis à regret, tu pourras dire, ie ſuis moy meſme cauſe de cela. Mets toy hardiment au nombre de ceux, à qui la femme qu'ils ont eſpouſee, apres l'auoir ambitieuſement aymee, donne martel en teſte : & de ceux qui ſont tourmentez par les propres richeſſes qu'ils ont acquiſes auec beaucoup de ſueur : & de ceux auſſi, que les dignitez, & grandeurs recherchees auec toutes les brigues & pratiques du mõde, bourrellent nuict & iour, & de tous autres qui ſont cauſe des malheurs qu'ils ſentent. Mais afin que laiſſant ceſt exorde, ie donne commencement à mon diſcours. La vie heureuſe, diſent-ils, depend des actions iuſtes : mais les preceptes nous conduiſent aux actions iuſtes : les preceptes donques ſuffiſent à rendre la vie heureuſe Toutesfois les preceptes ne conduiſent point touſiours aux actions iuſtes, ſi l'eſprit ne leur obeit. C'eſt en vain ſouuent qu'on les employe, ſi quelques mauuaiſes opinions ont aſſiegé noſtre ame. Dauantage encores qu'ils facent quelquesfois bien, ils ne ſçauent pas qu'ils facent bien. Car ſi du commencement vne perſonne n'eſt bien dreſſee, ſi elle n'eſt formee à toute raiſon, elle ne peut cognoiſtre parfaictement en quel temps, iuſques où, auec qui, & comment elle ſe doit acquitter de ſon deuoir. C'eſt pourquoy il ne peut de toute ſon ame, voire ny conſtamment, ny de bon cœur s'efforcer apres les choſes honneſtes, mais il ne ſçait que faire, il doute. Si les honneſtes actions, dict il, viennent des preceptes, les preceptes ſuffiſent à la vie heureuſe. Mais l'vn eſt vray, l'autre

En ſuitte de la doctrine precedente il enſeigne que ny les maximes ny les preceptes particuliers de la Philoſophie morale ne ſuffiſent d'eux meſmes pour obtenir perfection de ſageſſe, auec donnant cela ſeuls ſuffiſans.

Promeſſe trop legeremẽt faicte meritte punition.

Naturel curieux, &

Diſſimulé de pluſieurs perſonnes.

Integrité de Seneque.

Premiere raiſon de ceux cõtre leſquels Seneque diſpute Reſponce.

Seconde raiſõ.

Reſponſe. l'autre donc l'eſt auſſi. Nous reſpondons à cela, que les honneſtes actions procedent des decrets, & regles generales, & non ſeulement des enſeignemens particuliers. Si les autres actes ſe contentent des preceptes, la ſageſſe s'en contentera auſſi: car elle eſt & l'art, & la ſcience de la vie. Or celuy faict du gouuerneur, qui commande, remuë ainſi le gouuernail, abaiſſe ainſi la voile, faicts ainſi en bon vent, & ainſi quand il eſt contraire, & ſers t'en ainſi quand il eſt inconſtant, & qu'il change. Les preceptes confirment auſſi tous les autres artiſans. Les artiſans de la vie doncques n'en pourront-ils point faire autant? Toutes ces ſciences icy ſont empeſchees apres les inſtrumens de la vie, mais non point apres toute la vie. C'eſt pourquoy pluſieurs choſes, qui ſuruiennent de dehors, les retiennent, & retardent l'eſperance, la conuoitiſe, & la crainte. Mais la ſageſſe qui faict profeſſion de la ſçience de bien viure, ne peut eſtre empeſchee par aucune choſe qu'elle ne face ſon exercice. Car elle chaſſe toutes ces difficultez, & manie à ſon aiſe tous ces empeſchemens. Veux-tu ſçauoir de combien eſt diſſemblable la condition de ceſt art, d'auec toutes les autres? En toutes ces autres là, on eſt plus excuſé de faillir de la propre volonté, que par imprudence. Mais en ceſte-cy le plus grand blaſme eſt de faire volontairement vne faute. Comme par exemple, vn Grámairien n'aura pas honte de faire vne incongruité, s'il la fait pour ſon plaiſir: mais il en rougira, s'il la faict ſans y penſer. Vn medecin qui ne cognoiſt pas que ſon malade ſoit en danger de mourir, fait plus grande faute en ſon art, que s'il faiſoit ſemblant de ne le cognoiſtre point. Mais en ceſt art de la vie, le blaſme de ceux qui faillent de leur volonté, eſt plus deshonneſte. Ioinct auſſi que pluſieurs ſçiences, & meſmement celles d'entre toutes, qui ſont plus liberalles, ont non ſeulement leurs decrets, & regles generalles, mais leurs preceptes auſſi: comme la medecine. C'eſt pourquoy il y a vne ſecte d'Hippocrates, vne autre d'Aſclepiades, & vne autre encore de Themiſon. Dauantage il n'y a aucune art contemplatiue, ſans les decrets, que les Grecs appellent *dogmata*, Et nous les voulons nommer decrets, edits, & arreſts, leſquels tu trouueras en la Geometrie, & en l'Aſtronomie. La Philoſophie eſt & contemplatiue, & actiue: elle contemple, & ſi fait tout enſemble. Car tu te trompes, ſi tu penſes qu'elle promette ſeulement des ouurages terreſtres. Elle aſpire bien plus haut. Ie fais des recherches, dict elle, dans tout l'vniuers. Ie ne m'arreſte point à la compagnie des hommes, & ne me cõtente point de vous perſuader, ou de vous diſſuader. Il y a des choſes grandes, & qui ſont logees deſſus vous, qui m'appellent.

Replique.

Reſponſe.

En quoy differe la Philoſophie d'auec les autres arts.

La Philoſophie aſpire plus haut qu'aux hommes ſeulemẽt.

Car ie veux diſcourir du Ciel premierement,
Et des Dieux eternels: Et quel commencement
Toutes choſes ont eu: & d'où ceſte nature
Les engendre, & les tire, auec leur nourriture:
Et comme elle reduit tout ce qui eſt peri.

1. Li. de la nature des choſes.

Ainſi que dit Lucrece, il s'enſuit donc, puis qu'elle eſt contemplatiue, qu'elle a ſes decrets. Mais quoy, ne ſçait on pas bien qu'aucun ne fera iamais ce qu'il doit, que celuy à qui lon aura appriſe la raiſon, par le moyẽ de laquelle il pourra s'aquiter parfaictemẽt de tous les points de ſon deuoir? Leſquels celuy ne pourra bien garder, qui n'aura riẽ appris, que les ſeuls preceptes. Ce qu'on enſeigne en parcelles, eſt trop foible de ſoy meſme, & (ſi ie dois dire ainſi) ne met point de racines. Mais ce ſont les decrets, & regles generalles, qui nous fortifient, qui deffendent noſtre aſſeurance, & noſtre tranquillité: qui contiennent en ſoy toute la vie, & la nature de toutes choſes. Il y a autant de difference entre les decrets de la Philoſophie, & les preceptes, comme il en y a entre les elemens & les membres.

Sans la raiſon nul ne fera iamais ſon deuoir.

Difference entre les decrets & les preceptes de la Philoſophie.

Les

Les membres deſpendent des elemens: les elemens ſont cauſe des membres, & de toutes autres choſes. La ſageſſe des anciens, dit-il, n'a rien enſeigné, que ce qu'il falloit faire, ou ne faire point. Et en ce tẽps les hommes eſtoient beaucoup meilleurs. Depuis que les ſçauãs hommes ſont venus, les bons s'en ſont allez. Car ceſte vertu pleine de ſimplicité & de franchiſe, s'eſt conuertie en vne ſcience obſcure, & pleine de ſubtilité: tellemẽt qu'on ne nous aprẽd plus qu'à diſputer, & non point à viure. Sans doute la ſageſſe des anciens meſmement, quand elle ne faiſoit que de naiſtre, fut comme vous dites, non moins rude & groſſiere, que les autres arts, qui ſe rendirent auec le temps plus ſubtiles. Mais il n'eſtoit pas beſoin encor de remedes ſi diligens. La mauuaiſtié des hommes n'eſtoit pas encor montee ſi haut, & ne s'eſtoit point eſpanduë ſi auant. On pouuoit auoir des petits remedes guerir des petits vices. Mais maintenant nous auons beſoin de nous mettre en defence auec autant plus de peine, que les armes deſquelles on nous aſſaut, ſont plus fortes. Au temps paſſé, la medecine n'eſtoit que la ſcience de fort peu d'herbes, auec leſquelles on eſtanchoit le ſang, & on faiſoit peu à peu reprendre vne playe. Depuis elle eſt venuë à ceſte infinité de remedes variables. Il ne ſe faut point eſmerueiller, ſi elle auoit moins de beſongne, lors que les corps eſtoyent plus fermes, & robuſtes, nourris des premieres viandes, qui leur venoiẽt en main, & qui n'eſtoyent point corrompues par artifice, ny par volupté. Mais apres qu'on a commencé de les aller chercher loing, plus pour irriter l'appetit, que pour chaſſer la faim, & qu'on a trouué mille ſauſes pour exercer la gourmandiſe: ce qui ne ſeruoit que de nourriture à ceux qui la deſiroyent, ne ſert maintenant que de charge à ceux qui s'en ſont trop remplis. De là vient qu'ils ont vne palleur au viſage, & vn trẽblemẽt de nerfs affoiblis de trop de vin qu'ils boiuent, & vne maigreur plus miſerable de l'indigeſtion de leur eſtomach q̃ celle qui procede de la faim. De là vient que les pieds leur bronchent, & qu'ils chancellent comme des perſonnes yures. De là vient auſſi qu'ils ont toute la peau remplye de mauuaiſes humeurs, & l'eſtomach enflé, quand il s'accouſtume mal, à plus receuoir, qu'il ne peut. De là leur vient la iauniſſe, & vne couleur blafarde au viſage: ils ſechent dans leur peau, & deuiennent en chartre, les ioinctures ſe roidiſſent, les doigts ſe retirent, les nerfs s'engourdiſſent, & demeurent ſans aucun ſentiment: ou les membres ſe trouuent ſurpris d'vne perpetuelle palpitatiõ, & tremblement. Que diray-ie des eſtourdiſſemens, & vertiginoſitez de teſte? Que diray-ie des douleurs des yeux, & des oreilles, & des tranchees d'vn cerueau boüillant, & de toutes les parties, par leſquelles le corps ſe deſcharge, pleines d'vlceres au dedans? & d'autres innombrables ſortes de fieures, dont les vnes viennent d'vne ſoudaine impetuoſité, les autres ſe gliſſent dans les veines auec vn lent venin, & quelques autres auec vne horreur, & vne grande concuſſion de tous les mẽbres? Pourquoy raconteray-ie vne infinité de maladies, vrays ſupplices & peines de la diſſolution? Ceux qui ne s'eſtoyent point encor abandonnez aux delices, qui ſe ſçauoyent commander, & qui ſe ſeruoyent eux-meſmes, eſtoyent frãcs & quittes de ces maux. Ils auoyent les corps endurcis à vn honneſte trauail, & laſſez à la courſe, ou à la chaſſe, ou à labourer la terre. Ils venoyent prendre leur repas, que la faim leur faiſoit trouuer bon. C'eſt pourquoy ils n'auoyent pas beſoing de tant de drogueries, de tant de ferremens ny de tant de boëſtes. Les maladies qui ne prouenoyent que de cauſes legeres, ne pouuoyent eſtre que legeres, la diuerſité & multitude des viãdes & des mets engẽdre diuerſité de maladies. Voy cõbien de choſes la diſſolutiõ & la gourmãdiſe ruinãt & ſaccageãt les mets & les terres, meſle enſemble pour les faire paſſer par vn ſeul goſier. Il faut par neceſſité q̃ de tãt de

Troiſieſme raiſon que Seneque cõbat

Reſponſe.

Pratique de l'ancienne medecine au prix de la moderne.

Excez de viãdes.

Dont ſuyuent diuerſes maladies. qui ſont

Vrays ſupplices de la diſſolution.

La condition des anciens eſtoit beaucoup plus heureuſe quãt à la ſanté du corps.

choſes

Cauſes des maladies.

choſes diuerſes l'vne combatte l'autre, & que les ayant auallees elles ſoyent mal digerées, s'efforçant à diuers effects. Il ne faut s'eſmerueiller, ſi de viandes contraires, & qui ne s'accordent pas bien enſemble, il s'engendre des inconſtantes & diuerſes maladies, & ſi ce qu'on a forcé de contraires parties de nature ſe ramaſſer en vn, eſt contrainct de regorger. De là aduient auſſi, que de tant de ſortes de viandes que nous viuons, autant ſentons nous de maladies. Le plus grand des medecins, & qui eſt auteur de ceſte ſcience, a dict que les femmes ne deuenoyent point chauues, & qu'elles n'auoyent iamais la goutte aux pieds. Et toutesfois maintenant les cheueux leur tombent, & les pieds leur font mal. Ce n'eſt pas la nature des femmes, c'eſt leur façon de viure qui s'eſt changee: car ayás voulu egaler la licence vitieuſe des hommes, elles ont auſſi eſgalé les vices corporels des hommes. Elles ne veillent pas moins toute vne nuict entiere, elles ne boiuent pas moins, elles deffient les hommes & à l'huille & au vin. Elles rendent auſſi bien par la gorge, ce qu'elles ont mis dans l'eſtomach maugré luy, & remeſurent le vin par le vomiſſement: elles rongent auſſi bien la neige, ſoulagement de ceux qui ont le feu dans l'eſtomach. Quant à la paillardiſe, elles n'en voudroyent rien quitter aux maſles, n'eſtans nees que pour ſouffrir. Les Dieux & les Deeſſes les facent mal-heureuſement mourir d'auoir trouué vne ſi peruerſe façon d'impudicité de monter ſur les hommes. Pourquoy donc ſe faut il eſtonner ſi le plus grand medecin du monde, & le plus ſçauant aux ſecrets de nature ſe trouue ſurpris en menſonge, de voir auiourd'huy tant de femmes chauues, & gouteuſes? elles ont par leurs vices perdu les graces & les faueurs qui eſtoyent en leur ſexe. Et par ce qu'elles ont deſpoüillé les mœurs des femmes, elles ſont condamnees aux maladies des hommes. Les medecins anciens ne ſçauoyent pas ſi ſouuẽt donner de la viande, & reſtaurer auec du vin le pouls des vaines, qui ne battoyent plus. Ils ne ſçauoyent point ouurir les vaines, & guerir vne longue maladie par baings & par ſueurs. Ils ne ſçauoyent point par la ligature des iarrets, & des bras tirer aux extremitez la force de la maladie, qui eſtoit cachee dans le corps. Il n'eſtoit pas beſoing de ſonger à pluſieurs ſortes de remedes, par ce qu'il n'y auoit gueres de dangers. Mais maintenant combiẽ voyons nous de ſortes de maladies? nous payons bien ces vſures des plaiſirs & des voluptez que nous auons deſiré contre raiſon & meſure. T'eſmerueilles tu que les maladies ſont infinies? conte combien il y a de cuiſiniers. Les eſtudes ceſſent & ceux qui liſent publiquement les ſciences liberales, demeurent ſeuls en leur chaire, & les coings de la ſalle vuides d'auditeurs. Les eſcholes des Rhetoriciens, & des Philoſophes ſemblent vn deſert. O que les tables de ces prodigues ſont bien plus frequentees! ô qu'il y a bien plus grande preſſe de ieunes hommes à la cuiſine de ces fols deſpenſiers. Ie ne parle point des troupeaux de ces miſerables eſclaues, qu'vn plus grand outrage attend dans le lict apres que le feſtin eſt acheué, ie ne parle point de ces eſquadrons de vieux bardaches enrollez par leurs nations & couleurs, afin qu'ils ſoyent d'vne pareille douce poliſſeure, d'vn premier poil follet, & d'vne pareille façon de cheueux, & que ceux qui les ont droicts, ne ſe meſlent point auec les creſpez & friſotez. Ie laiſſe le grand nombre de boulangers, de valets ſeruants à table, auec leſquels on court apres que le ſigne eſt donné, querir la viande du ſouper. O bons Dieux combien de peine vn ſeul ventre donne à beaucoup d'hommes? Et quoy ne penſes tu point que les champignons volupté pleine de poiſon, n'engendrent quelques effects ſecrets, encor que leur venin, & fureur ne ſoyent point preſens? & quoy ne penſes tu pas que ceſte neige d'eſté n'engendre des durillons dans le foye? & quoy ne penſes tu pas que les huiſtres, qui ont vne chair viſqueuſe,

D'où viennẽt les changemens ſi diuers en la temperie des perſonnes.

Intemperance des femmes egale à celle des hommes. &

Diſſolution eſtrange pratiquee dés lõg temps par les femmes, qui

Pour auoir imité les mœurs des hommes, ſont maintenant ſubiettes à meſmes maladies.

La quãtité des maladies a faict inuenter tant de receptes.

Plin. li. 31. ch. 7. & 8.

Li. 1d ch. 51.

ſe,nourrie dans la fange,ne portent quelque peſanteur terreſtre?& quoy ne crois tu pas,que ceſte fauſſe qui couſte tant, appellee le garum des alliez,qui n'eſt que ſang pourri de meſchãs poiſſons ne bruſle de ſon venin ſale les entrailles?Et quoy cuides-tu,que ceſte pourriture,qu'on porte à grand haſte de deſſus le feu, dans la bouche,qu'elle ſe puiſſe eſteindre dans les entrailles ſans faire mal?O que ces rots ſont vilains & puants pour engendrer la peſte!ô qu'ils ſont faſtidieux à ceux meſmes qui pouſſent dehors ceſte vieille indigeſtion!Sçaches ie te prie que ce qu'ils mangent ſe pourrit,& ne ſe digere point. Ie me ſouuiens d'auoir ouy parler de ce plat renõmé,que faiſoit Æſope,dãs lequel la cuiſine entiere qui couroit apres ſon dommage,auoit amaſsé & ietté tout ce que les plus frians & les plus ſomptueux ont accouſtumé de manger en vn iour. Les Nacres qui prennent le nom de Venus, les huiſtres roignees à l'entour, horſmis ce que lon mange,eſtoyent ſeparez par des Heriſſons de mer, qu'on mettoit entre deux, & apres la chair des barbehaults, & ſurmulets de laquelle on auoit tiré les os, couuroit tout. Il ſe faſchoit de manger vne ſeule viande dans ſon plat à part. Tous les gouſts ſont meſleez enſemble. On fait à table ce qui ſe deuroit faire dans le ventre d'vn homme qui eſt ſaoul. Ie n'attends rien plus ſinon qu'on ſerue les viandes toutes machees. De cõbien peu s'en fault-il?quãd on en oſte les eſcailles,& les os,& que le cuiſinier faict ce que les dents deuroyent faire? Il y auroit trop de peine d'aller friander, & gourmander dans chaſque plat:qu'on mette toute la viande en vn ſeul,& dãs vne meſme ſauſſe.Pourquoy ne mettray ie la main que ſur vne ſeule viãde?ie prẽs plaiſir qu'il y en ait pluſieurs enſemble,que les viãdes qui pourroyent faire hõneur à pluſieurs ſeruices,ſoyẽt toutes meſlees enſẽble,& qu'il n'en ſoit faite qu'vne.Que ceux qui diſoyent qu'on vouloit acquerir de la gloire,& de la reputatiõ,par la diuerſité des mets,ſçachent incõtinent,qu'on n'en veut plus faire mõſtre & parade, & que chacun en face ſon iugement comme il ſçait. Que tout ce qu'on arrengeoit ſur vne table ſoit trempé d'vne meſme ſauſſe. Qu'on n'y puiſſe cognoiſtre aucune difference,& que les huyſtres ſoyent meſlees & cuittes enſemble auec les Heriſſons, & les barbeaux auec les gaiderobbes. Certainement la viande de ceux qui rendent leur gorge, n'eſt pas plus meſlee & broyee : Comme tout cela eſt broüillé & lié enſemble,auſſi en naiſſent des maladies qui ne ſont point ſimples ſeules, elles ſont entrepliees, & diuerſes, & malaiſees à guerir. Contre leſquelles la medecine a commencé de s'armer par diuerſes façons de remedes,& d'obſeruations. I'en dis autant de la Philoſophie.Elle a eſté autre fois plus ſimple entre ceux qui viuoyent moins vicieuſement, & qu'on pouuoit guerir auec moins de peine. Mais contre vn ſi grand renuerſement de mœurs, il faut eſſayer tous remedes:& à la mienne volonté qu'on peuſt auec tout cela venir à bout de ce mal? Nous ne ſommes pas ſeulement furieux en priué,nous le ſommes en public.Nous chaſtiõs bien les homicides, & les meurtriers qu'vn homme faict: Mais qu'eſt-ce, que des guerres, & des maſſacres de pluſieurs peuples dont on prend vne gloire pleine d'impieté? L'auarice, ny la cruauté n'ont aucune bride. Mais cependant qu'elles s'exercent à la deſrobbee, & par quelques ſeules perſonnes, elles ſont moins pernicieuſes, & monſtreuſes. Les choſes les plus cruelles ſe font par deliberations du ſenat, & par l'ordonnance du peuple. Et ce qu'on defend aux perſonnes priuees, eſt publiquement commandé. Les fautes faictes à cachetes, qui ſeroyent capitalement punies ſont loüees, quand on les a commiſes deuant les yeux de tout le monde.Les hommes que nature a faict naiſtre pleins de douceur,n'ont ils pas honte de ſe plaire les vns au ſang des autres, de ſe faire la guerre, & charger encor leur ſucceſſeur de la faire:veu que les beſtes brutes entre elles viuẽt en paix?

Vne delicate diſſolution engendre vne ſouillonne & gourmande.

Les maladies qui ennaiſſent ſont pareillement confuſes & comme entortillees enſemble.

Cõme la medecine s'eſt armee de diuers remedes contre les maladies:ainſi la Philoſophie, pour eſtre les mœurs ſi corrompues requiert diuerſes explications.

L'auarice & la cruauté ſont deſmeſurees.

L'yurongnerie & la gourmandiſe immẽſes, & Il a eſté beſoing que la Philoſophie ait pris beaucoup plus de peine, & de trauail contre ceſte fureur, qui eſtoit deuenuë fort puiſſante, & qui s'eſtoit pouſſee fort auant: & qu'elle ait ramaſsé autant de forces, comme il en eſtoit venu à ceux contre leſquels elle s'appreſtoit. Il eſtoit facile de blaſmer, & reprendre ceux qui s'adonnoyent trop au vin, & qui cherchoyent les viandes plus delicates. Il ne failloit point prendre beaucoup de peine pour ramener l'ame à la ſobrieté, d'où elle ne s'eſtoit que bien peu deſtournee.

Mais on a maintenant beſoing d'vne main forte.
Et de beaucoup d'eſprit, & de façon accorte.

On cherche la volupté en toutes choſes. Il n'y a viee qui demeure dans ſes bornes. La prodigalité ſe change en auarice, l'oubly de l'honneur nous ſaiſit. Il n'y a rien de vilain, ſi le profit nous plaiſt: l'homme qui eſt vne choſe ſacree, eſt tué par maniere de ieu & de paſſetemps par vn autre homme. Et celuy à qui l'on a deffendu autresfois d'apprendre à receuoir, ou à dõner des coups, eſt preſenté, mené tout nud, & ſans armes deuant le peuple, & l'on penſe auoir tiré aſſez de paſſetemps du ſpectacle de ſa mort. En ceſte corruption de mœurs, on a beſoing de quelque remede plus fort que de couſtume, qui puiſſe guerir ce mal inueteré. Il ſe faut ſeruir des decrets & regles generales pour arracher du tout la perſuaſion qu'on a cõceuë des opinions fauſſes, & ſi nous y adiouſtõs les preceptes, & particuliers enſeignemens, les exhortations & conſolations pourrõt ſeruir grandemẽt, autremẽt d'eux meſmes ils ne peuuent rien. Si nous voulons rompre les liens de ceux qui ſont attachez aux vices, & les retirer des maux où ils ſont plongez, il leur faut apprendre que c'eſt que bien, que c'eſt que mal. Il faut qu'ils ſçachẽt, que toutes choſes chãgent de nõ, excepté la vertu ſeule, & qu'elles deuiennent tantoſt bonnes, & tãtoſt mauuaiſes. Tout ainſi que le premier lien du ſoldat, qui veut ſuiure la guerre eſt le ſerment, l'amour qu'il porte aux enſeignes, & la deteſtation de ſe rẽdre deſerteur: & que apres on enioinct, & cõmande facilemẽt tout ce qu'on veut à ceux qui ont preſté ce ſerment: pareillement il faut ietter les premiers fondements, pour ceux que tu veux cõduire à la vie bien-heureuſe, & leur faire aymer la vertu. Il les faut lier à elle par quelque ſuperſtition, il la leur faut faire aymer, que leur deſir ſoit de viure auec elle, & de ne vouloir point viure ſans elle. Et quoy? n'y a il pas eu des hõmes, qui ſont deuenus gens de biẽ ſans ceſte ſubtile inſtitutiõ, & qui ont grandemẽt profité en obeyſſant aux ſeuls preceptes? ie le cõfeſſe. Mais ceux là auoyent vn eſprit excellent qui deſrobba cõme en paſſant tout ce qui eſt bon & ſalutaire. Car comme les Dieux immortels n'ont iamais appriſe la vertu, par ce qu'ils ſont touſiours auec elle: & qu'vne partie de leur nature eſt d'eſtre bons: auſſi quelques vns d'entre les hommes doüez d'vne plus excellente nature, comprennent plus facilement & auec peu d'apprentiſſage, ce qu'on a accouſtumé de leur enſeigner, & cõçoiuent tout ce qui eſt honneſte, auſſi toſt qu'ils l'oyent. De là procedẽt ces beaux eſprits larrõs de la vertu, voire aſſez fertilles d'eux meſmes. Mais à ces eſprits lourds & groſſiers, ou qui ſe ſont ja laiſſez aſſieger longuement à vne meſchante couſtume, il leur faut oſter la roüilleure de l'ame. Au reſte comme celuy qui enſeigne les decrets de la Philoſophie menera bien toſt à la perfection ceux qui ſont addõnez à tout bien: auſſi aydera-il grãdemẽt à ceux qui ſont encor foibles & imbecilles? & les retirera des mauuaiſes opinions. Regarde donc cõme ils ſont infiniemẽt neceſſaires. Il y a quelques opinions dedans nos ames, qui nous rendẽt pareſſeux à certaines choſes, & temeraires à d'autres. Et ceſte audace ne ſe peult retenir ny ceſte pareſſe eſueiller, ſi lon ne chaſſe les cauſes, qui les engendrent comme vne fauſſe admiration, ou vne fauſſe crainte. Tant qu'elles nous poſſederont, tu as beau dire.

Le murtre tourne en paſſetemps.

Vſages des diuerſes explications de la Philoſophie.

Quatrieſme raiſon de ceux contre leſquels Seneque diſpute.

Reſponſe.

Quel prouſit il reuient des diuerſes explications de la Philoſophie morale.

Tu dois cecy à ta patrie, tu dois cela à tes enfans, cecy à tes amis, cela à ceux de ta cognoiſſance qui te logent. Car l'auarice, quand tu te mettras en deuoir de le faire, t'en gardera. Il ſçaura bien qu'il faut prendre les armes pour la deffence de ſa patrie, mais la peur l'en diſſuadera: il ſçaura qu'il faut ſuer pour ſes amis: iuſqu'à ſe fondre en ſueur, mais ſes plaiſirs l'empeſcheront. Il ſçaura bien que le plus grand tort & outrage, qu'il peut faire à ſa femme, c'eſt d'entretenir vne concubine: mais ſa paillardiſe le pouſſera à faire le contraire. Il ne ſeruira donc de rien de donner des enſeignemens, que tu n'ayes oſté pluſtoſt ce qui donne empeſchement aux preceptes: non plus qu'il ne ſeruiroit rien de mettre ſes armes deuant ſa veuë, & de s'en approcher encor de plus pres, ſi l'on ne deſplie les mains pour les faire valoir. Or afin que l'ame puiſſe ſuiure les enſeignemens que nous luy donnons, il l'a faut deſlier. Prenons le cas que nous voyons quelqu'vn, qui face ce qu'il doit, il ne le fait point continuellement, il ne le faict pas autant enuers l'vn qu'enuers l'autre, car il ne ſçait pourquoy il le fait. Il fera quelque bonne choſe ou par rencontre, ou par couſtume, mais il n'aura point la reigle en main, ſuiuãt laquelle il ſe doit gouuerner, & ſur laquelle il doiue croire, ſi ce qu'il fait eſt iuſte. Celuy qui n'eſt bon que par fortune, ne ſe peut promettre d'eſtre tel toute ſa vie. Dauantage les preceptes te peuuent, peut eſtre, bien apprendre à faire ce que tu doibs, mais il t'apprendront point de le faire comme il faut, & s'ils ne te peuuent point apprendre cela, ils ne te peüuent pas conduire à la vertu. Il fera ce qu'il doit, pourueu qu'il ſoit admoneſté. Ie l'accorde. Mais c'eſt peu que cela: car la loüange ne giſt point au fait, elle giſt en la façon de le faire. Quelle choſe peut on voir plus vilaine & plus digne d'eſtre chaſtiee que la folle deſpence d'vn ſomptueux feſtin, qui mange tout en vn iour le bien d'vn gentil-homme? Quelle choſe void on qui qui merite mieux d'eſtre chaſtiee par le Cenſeur, que voir quelqu'vn (comme parlent ces gouuernans) faire ceſte deſpence pour ſon plaiſir, & pour ſa pance: & toutesfois il y a eu des hommes fort ſages & ſobres à qui vn feſtin fait à l'honneur des Dieux a couſté * trente Seſterces. Vne meſme choſe, ſi elle elle eſt employee à la gorge, eſt vilaine: & ſi elle eſt faicte pour l'honneur, ne peut eſtre repriſe. Car ce n'eſt pas la gourmandiſe, ce n'eſt que la deſpence qui eſt honorable. On auoit fait vn preſent à Tiberius Ceſar d'vn fort grand barbehaut (mais pourquoy ne dis-ie cõbien il peſoit, pourquoy n'en fais-ie venir l'appetit aux autres? on dit qu'il peſoit quatre liures & demie) apres qu'il eut cõmãdé qu'õ le portaſt au marché, & qu'on le vendit: mes amis (dit-il) ie ſeray biẽ trõpé, ſi Apitius ou Publius Octauius n'achetent ce barbehaut. Sa diuination vint contre ſon eſperance. Ils le mirent aux encheres. Octauius le gaigna, & rapporta vne grand gloire entre ſes ſemblables, de ce qu'il auoit mis * cinq mille Seſterces en vn poiſſon que Ceſar failoit vendre, & qu'Apitius n'auoit oſé achepter. Ce fut vne grande hõte à Octauius, & non point à celuy qu'il auoit achepté pour l'enuoyer à Tiberius. Combien que ie voudrois encor reprẽdre de cela. Il auoit admiré ce poiſſon duquel il penſa que Ceſar eſtoit digne. Si quelqu'vn demeure aupres du lict de ſon amy, ie le loüe: mais s'il le faict pour auoir ſon heritage, c'eſt vn vautour, qui attend la charõgne: vne meſme choſe eſt vilaine, & honeſte. Il faut ſçauoir pourquoy & cõment on l'a faict. Mais toutes choſes ſe conduiront honeſtement, ſi nous nous rendons ſubiets à l'honneur, ſi nous iugeons qu'il n'y a aucũ autre bien entre les hõmes. Les autres biẽs ne ſont que pour vn iour: nous deuons donc grauer dedans nous ceſte perſuaſion qui peut durer tout le temps de noſtre vie. C'eſt ce que i'appelle Decret. Telle que ſera ceſte perſuaſion, tel ſera ce qu'on fera & qu'on penſera. Et telles que ſeront ces actions, telle ſera la vie. C'eſt peu de choſe à vn qui veut ordonner du tout, de ne

L'auarice, la crainte & les plaiſirs arreſtent ceux qui ſe veulẽt mettre en quelque bõ train.

Les preceptes apprendroit ce qu'il faut faire, mais non le moyen de le bien faire.

* Gros Seſterces, qui font ſoixante & quinze mille eſcus.

Exemples de prodigieuſe deſpence en feſtins.

* Petits Seſterces, qui font enuiron deux cents eſcus.

La regle à laquelle on doit rapporter les enſeignemens particuliers, c'eſt la vertu, & le but d'icel le le ſouuerain bien.

perſuader qu'en parcelles. Marcus Brutus au liure qu'il a intitulé du deuoir, donne beaucoup de preceptes pour les peres, pour les enfans, & pour les freres, que pas vn ne fera iamais comme il doibt, s'il n'a quelque but auquel il les rapporte. Il faut que nous propoſions deuant nos yeux la fin du ſouuerain bien, à laquelle nous mettions peine de paruenir, à laquelle tous nos faicts & nos paroles ſe rapportent: & comme les mariniers, nous deuons dreſſer le cours de noſtre nauigation ſur quelque eſtoille certaine. La vie ſans vn certain but eſt vague & inconſtante. Or ſi nous deuons nous propoſer quelque but, les decrets commençent d'eſtre neceſſaires, ie penſe que tu m'accorderas bien qu'il n'y a rien plus vilain qu'vn homme douteux, incertain, craintif, qui retire maintenant le pied, & tantoſt l'aduãce. Cela nous aduiendra en toutes choſes, ſi nous n'arrachons, tout ce qui arreſte & retient nos ames, & les empeſche d'employer toutes leurs forces. On a accouſtumé d'enſeigner comme il faut adorer les Dieux. Deffendons que quelqu'vn ne puiſſe allumer des lampes aux iours des ſabbats, parce que les Dieux n'ont pas beſoing de lumiere, & que les hommes meſmes ne prennent point plaiſir de ſentir la fumee. Deffendons de s'entreſaluer le matin, & de s'aller aſſeoir deuant les portes des temples, l'ambition des hommes ſe plaiſt à cela. Celuy qui cognoiſt Dieu, l'adore. Deffendons de porter des linges & des eſtrilles à Iupiter, & à Iunon de tenir vn miroir en ſa main. Dieu n'a que faire de ſeruiteurs. Pourquoy non? Il ſert bien les hommes. Il eſt preſt & en tous lieux & à tout le monde. Qu'il oye tant qu'il voudra, comme il faut ſeruir en faiſant les ſacrifices, comme il ſe fault retirer de ces facheuſes ſuperſtitions: il n'aura iamais rien aduancé, s'il ne comprend en ſon entendement ainſi qu'il doit, la grandeur de Dieu, & que c'eſt luy qui a tout, celuy, de qui toutes choſes procedent, & qui donne de ſon bon gré tous ces biens faicts. Quelle eſt la cauſe pourquoy les Dieux nous font tant de biens? C'eſt nature. Celuy ſe trompe bien qui penſe que les Dieux veulent nuire. Ils ne peuuent pas: ils ne peuuent ny receuoir iniure ny en faire. Car c'eſt vne choſe conioincte enſemble, d'offencer & d'eſtre offencé. Ceſte nature ſoueraine & la plus belle de toutes, n'a point aſſubiecti aux perils, ceux qu'elle auoit affranchis de peril. Le premier honneur qu'on doit aux Dieux, c'eſt de croire qu'il y a des Dieux. Et apres de recognoiſtre quelle eſt leur maieſté, de recognoiſtre leur bonté, ſans laquelle aucune maieſté ne peut eſtre. Sçauoir que ce ſont eux qui preſident au monde, qui gouuernent toutes choſes comme leur appartenans, qui ont pris la tutelle de tout le genre humain, & quelquefois ont ſoing des perſonnes particulieres. Ceux là ne donnent aucun mal, & n'en ont point auſſi. Au ſurplus ils chaſtient quelques vns & les reprẽnent, ils leur ordonnent des peines, & les puniſſent aucunefois ſous apparence de mal. Veux tu rendre les Dieux propices à toy. Sois homme de bien. Celuy les honore aſſez, qui les imite. Mais voicy vne autre queſtion, comme il faut vſer des hommes. Que faiſons nous? quels enſeignemẽs leur dõnons nous? ſera-ce de n'eſpandre point le ſang humain? Combiẽ peu eſt-ce de ce nuire point à celuy à qui nous deuons ayder? O la belle loüãgé, qu'vn homme ſoit bening enuers vn autre homme: Luy apprendrons nous à tendre la main à vn qui a faict naufrage, à monſtrer le chemin à vn qui s'eſt eſgaré, & de partir ſon pain auec vn qui meurt de faim? Quand aurois-ie dict tout ce qu'il faut faire, ou tout ce qu'il faut fuyr, puis q̃ ie mis en peu de paroles briefuement monſtrer la forme & la regle du deuoir & de l'office de l'homme? Toũt ce que tu vois, dans quoy les choſes diuines & humaines ſont enfermees, ce n'eſt qu'vn, nous ſommes mẽbres de ce grãd corps. Nature nous a faict naiſtre tous parens & alliez, quand elle nous engẽdre de meſmes matieres, & à meſme fin. C'eſt elle

Superſtition payenne condamnee meſme par Seneque.

Inſtruction contre la ſuperſtition.

Nature eſt la cauſe des biẽs faicts des Dieux enuers les hommes.

Deuoir des hommes enuers les dieux.

Moyen de les auoir propices.

Deuoir des hommes enuers leur prochain.

elle qui a mis dedans nous vn mutuel amour, & qui nous fait aymer de viure en compagnie. C'eſt elle qui a compoſé la iuſtice & l'equité. Par ſon ordonnance, c'eſt choſe plus miſerable de nuire que d'eſtre offencé. C'eſt par ſon commandement que les mains doybuent touſiours eſtre preſtes à ſecourir. Que ce vers ſoit touſiours en ta bouche & en ton ame.

Effects de nature enuers l'homme.

Je ſuis homme, & ſi penſe eſtre ſubiet en ſomme
A tout ce que pourroit eſtre ſubiect vn homme.

Terẽce en ſon *Heautontimorumenon.*

Ayons ſouuenance que nous ſommes nez pour viure en commun. Noſtre ſocieté eſt du tout pareille à vne voulte de pierre, laquelle tomberoit ſi l'vne n'empeſchoit l'autre de tomber, & ne ſe ſouſtient que par ce moyen. Apres les Dieux & les hommes, regardons comme il faut vſer des choſes. Ce ſera en vain que nous aurons parlé de tant de preceptes, ſi premierement nous ne ſçauons quelle opinion nous deuons auoir de toutes choſes, de la pauureté, des richeſſes, de la gloire, de l'ignominie, de la patrie & de l'exil. Eſtimons-les l'vne apres l'autre, ſans regarder à l'opinion qu'en a le peuple, & recherchons, que c'eſt qu'elles ſont, & non point comme c'eſt qu'on les appelle. Paſſons aux vertus. Quelqu'vn nous enſeignera, que nous deuons eſtimer la prudence ſur toutes les autres, que nous deuons embraſſer la conſtance, aymer la temperance, & que nous debuons approcher s'il ſe peut faire la iuſtice plus pres de nous que les autres. Mais nous n'auançons rien, ſi nous ignorons que c'eſt que la vertu, s'il n'en y a qu'vne ſeule, ou pluſieurs, ſi elles ſont ſeparees, ou ioinctes enſemble. Si vn homme qui en a vne, à toutes les autres, & quelle difference il y a entre elles. Il ne faut point qu'vn artiſan s'informe de ſon art, quel en a eſté le commencemẽt, & quel en eſt l'vſage non plus qu'à vn bateleur l'art de faire des ſaults. Toutes ces arts ſe ſçauent d'elles meſmes, il n'y a rien qui defaille. Car elles ne s'eſtẽdent point ſur toute la vie. Mais la vertu c'eſt vne ſciẽce & de toutes autres choſes & d'elle meſme. C'eſt d'elle qu'il faut apprendre, afin que nous apprenions quelle volonté nous deuons auoir. L'action ne peut eſtre iuſte, ſi la volonté n'eſt iuſte. Car d'elle procede l'action. Comme auſſi la volonté ne peut eſtre iuſte, ſi la diſpoſition de l'ame n'eſt iuſte, finalement la diſpoſition de l'ame ne ſera point en ſa perfection, ſi elle n'a la cognoiſſance des loix de toute la vie entiere, & ſi elle n'eſt curieuſe de ſçauoir quel iugement il faut faire de toutes choſes, & s'il ne les rapporte à la verité. La tranquillité d'eſprit ne peut aduenir qu'à ceux qui ont acquis vn iugemẽt certain & immuable. Les autres tõbent & releuent. Ils flottent tantoſt çà, tantoſt là, entre les choſes qu'ils auoyent ia quittees, & celles qu'ils deſirẽt de nouueau. La cauſe & la force de leur incõſtance procede de ce qu'ils ne ſont point aſſeurez, ſe gouuernants par le bruit & l'opiniõ du peuple qui eſt vn mauuais guide. Si tu veux touſiours vouloir meſmes choſes, il faut que tu vueilles celles qui ſont veritables. Mais on ne paruiẽt point à la vertu ſans les decrets & regles generales qui contiennent la vie entiere. Les choſes bonnes & mauuaiſes, les honneſtes & vilaines, les iuſtes & iniuſtes, la pieté & l'impieté, les vertus & l'vſage des vertus, la poſſeſſion des choſes qui nous ſont cõmodes, la reputation & la dignité, la ſanté, les forces, la beauté, la ſubtilité des ſens, toutes ces choſes là veulent eſtre eſtimees par leur prix, & combien & dequoy il faudra faire adueu & de nombrement. Car tu te trompes, tu priſes quelques choſes plus qu'elles ne valent: Voire tu te trompes ſi auant que ce qui eſt plus eſtimé entre nous, les richeſſes, la faueur, l'authorité & la puiſſance, ne meritent point d'eſtre priſees la valeur d'vn carolus. Tu ne ſçauras iamais cela, ſi tu ne regardes la regle, par laquelle ces choſes ſont eſtimees l'vne au regard de l'autre. Tout ainſi que les fueilles ne peuuent eſtre vertes d'elles-meſmes, & qu'elles deſirent d'eſtre

Quel doibt eſtre l'vſage des choſes.

L'eſtime des vertus.

&

La volonté de l'homme.

Qui ſont ceux qui iouyſſent d'vne tranquillite d'eſprit.

Peuple, mauuais guide.

Pour bien vſer des choſes, il les faut cognoiſtre & priſer ſelon la regle que la philoſophie en donne.

attachees aux branches d'où elles tirent leur ſubſtance: Pareillement ſi ces preceptes & enſeignemens ſont ſeuls, ils ſechent & ne demandent que d'eſtre plantez. Dauantage ceux qui reiettent les regles generalles n'entendent point, que lors meſmes qu'on les veult oſter, on les confirme. Car qu'eſt-ce qu'ils diſent? Que la vie eſt aſſez appriſe & enſeignee par les preceptes, & que les decrets de la ſageſſe, appellez *Dogmata*, c'eſt à dire regles generales, ſont ſuperfluës. Et toutesfois cela meſme qu'ils diſent eſt vn decret, voire auſſi vray decret comme ſi ie diſois maintenant, qu'il ne falluſt tenir conte des preceptes comme ſuperflus ſans les decrets, & qu'il ne falluſt eſtudier qu'apres ceux là: car en niant qu'il falluſt ſuiure les preceptes, ie donnerois vn precepte. Il y a quelques choſes qui ont beſoing de preuue. Il en y a pluſieurs auſſi qui ſont ſi obſcures, qu'elles ne peuuent qu'auec beaucoup de peine & ſubtilité eſtre entenduës. Si donc les preuues ſont neceſſaires, les decrets & regles generales, par leſquelles on vient auec des argumens conclure la verité, le ſont auſſi. Quelques choſes ſont deſcouuertes & cogneuës, & quelques autres ſont obſcures. Les deſcouuertes & cogneuës ſont celles qu'on peut comprendre par les ſens & par la memoire: les obſcures, qui ſont hors de ſens & de la memoire. Mais la raiſon ne ſe remplit point des choſes deſcouuertes & cogneuës. Car la plus grande partie & la plus belle de la raiſon s'employe ſur les choſes occultes & cachees. Or les choſes occultes ont beſoing de preuue, & la preuue ne peult eſtre ſans les decrets & regles generalles: les regles generalles donc ſont neceſſaires. La choſe qui faict dans nous le ſens commun, la meſme rend le ſens parfaict: ſçauoir eſt de la perſuaſion des choſes certaines, ſans laquelle toutes choſes flottent & branſlent dans noſtre ame. Les decrets ſont doncques neceſſaires, qui donnent à l'ame vn iugement certain & immuable. En outre quand nous admoneſtons quelqu'vn, de tenir ſon amy en meſme rang que ſoy-meſme, & de penſer que ſon ennemy ſe peut rendre ſon amy, qu'en l'vn il doibt eſchaufer ſon amitié, & moderer ſa haine enuers l'autre; nous adiouſtons qu'il eſt iuſte & honneſte de le faire ainſi: or la raiſon de nos decrets contient & le iuſte & l'honneſte: la raiſon doncques eſt neceſſaire, ſans laquelle & ce qui eſt iuſte, & ce qui eſt honneſte, ne pourroit eſtre. Mais il faut que nous conioignions tout cela. Car auſſi les branches ne peuuent viure ſans la racine, & les racines ſont auſſi aidees par-ce qu'elles ont engendré. Il n'y a pas-vn qui ſe puiſſe garder de ſçauoir quel profit & ſeruice les mains nous font. Elles nous aydent au veu de tout le monde: le cœur, d'où elles prennent la vie, d'où elles reçoyuent leur force & leur mouuement, eſt caché. I'en peux dire autant des preceptes & enſeignements. Ils ſont ouuerts, mais les decrets & regles generales de la ſageſſe, ſont profondement cachez. Comme il n'y a que les profez qui ſçachent les ſecrets des myſteres: auſſi en la philoſophie on ne monſtre les ſecrets qu'à ceux qui ſont receus, & qu'on laiſſe entrer apres qu'ils ſont ſacrez. Mais les preceptes, & autres enſeignemens ſemblables ſont cogneus des perſonnes profanes. Poſidonius a opinion que non ſeulement la preception (car il n'y a rien qui nous empeſche d'vſer de ce mot) mais la perſuaſion auſſi, & la conſolation, & l'exhortation, ſont neceſſaires. Il adiouſte encor à celles-la, la recherche des cauſes, laquelle il n'y a rien qui me garde de la nommer Ætiologie, veu que les grammairiens meſmes, qui ſont conſeruateurs du langage Latin, à bon droict l'appellent de ce nom. Il dit que la deſcription des vertus ſeroit fort profitable. C'eſt celle que Poſidonius appelle Ætiologie: Quelques vns l'appellent *Caracteriſmon*, c'eſt à dire qui apprend les ſignes & marques qui ſont entre toutes les vertus & les vices, par leſquelles marques, eſt cogneuë la difference qui eſt entre les choſes qui ſe reſſem

Autre raiſon pour ſouſtenir que les preceptes particuliers ſuffiſent pour regler la vie.

Reſponce de Seneque pour prouuer que les regles generales ſont neceſſaires.

Il faut cõioindre les regles auec les preceptes de la philoſophie, de laquelle,

Nul ne ſçait les ſecrets, ſinon ceux qui y ſont profez.

Aduis de Poſidonius ſur ceſte doctrine.

reſſemblent. Ceſte choſe là a meſme efficace que l'inſtruction & precepte. Car celuy qui enſeigne, dit, fay cela ſi tu veux eſtre temperant. Et celuy qui en faict la deſcription, dict ainſi, celuy eſt temperant qui fait cecy, & qui s'abſtient de cela. Veux tu ſçauoir quelle difference il y a? l'vn apprend les preceptes de vertu, & l'autre les exemples. Quant à ces deſcriptions, & pour vſer du mot des daciez, ces Iconiſmes, c'eſt à dire images & repreſentations, ie confeſſe qu'elles ſont profitables. Propoſons des choſes loüables, il ſe trouuera quelqu'vn qui les imitera. Tu as bien opinion qu'il te ſoit profitable, qu'on t'apprenne les ſignes pour cognoiſtre vn cheual genereux, afin que tu ne ſois pas trompé quand tu en voudras achepter aucun, & que tu ne perdes pas ta peine apres quelque laſche beſte. Mais de combien eſt il plus profitable de cognoiſtre les marques d'vne ame excellente, leſquelles il nous eſt permis de tirer ſur le moule d'autruy, pour les grauer dedans nous?

Difference entre precepte & enſeignement.

Si toſt qu'on a veu naiſtre vn poulin genereux, 3. Georgic.
On le void trauerſer l'herbage plantureux,
Et dedans ſon paſtis coucher ſon genoüil tendre.
De marcher tout premier on le void entreprendre,
Et vn fleuue bruyant tout le premier ſonder.
Sur les ponts incogneus ſans peur ſe haſarder.
Vn bruict vain ne l'eſtonne, il a petite teſte,
Le col haut, ventre court, & la croupe refaicte,
Vne large poictrine, & au dedans vn cœur
Tout plein de hardieſſe, & d'vne viue ardeur.
Belle eſt la couleur baye, ou qui ſur l'argent tire:
Des blancs & des fauueaux la couleur eſt la pire.
Mais d'auſſi loing qu'il oit les armes cliqueter,
Il ne peut vn moment en repos s'arreſter.
Lors il dreſſe l'aureille, & des membres tremouſſe,
Et le feu en ronflant par les narines pouſſe.

Deſcription d'vn homme courageux.

Sans y penſer Virgile nous deſcrit vn homme vertueux: & de faict ie ne ſçaurois mieux peindre vn homme de grand cœur. S'il me falloit deſcrire Caton, qui ne s'effraya iamais au milieu des tempeſtes des guerres ciuiles, qui alla tout le premier aſſaillir les armees, qui occupoyent deſia les Alpes, qui ſe preſenta le premier pour rompre les deſſeings de la guerre ciuile, ie ne luy voudrois point donner vn autre viſage, ny vne autre contenance. Nul autre certainement n'euſt peu s'enfoncer plus auant que celuy, qui en meſme temps s'eſleua contre Ceſar & contre Pompee, que celuy qui lors que les vns ſuiuoyent les richeſſes de Ceſar, & les autres celles de Pompee, il les deffia tous deux: & fit cognoiſtre que la republique auoit encor quelque autorité. Car ce ſeroit peu pour vn Caton de dire.

Vn bruit vin ne l'eſtonne.

Caton ſert ordinairement à Seneque de patrõ de vaillance & vertu.

Pourquoy nõ? veu qu'il n'a point de crainte, ny de ceux qui ſont vrays, ny de ceux qui ſont pres de luy? veu qu'au deuãt de dix legions, au deuãt du ſecours des Gaulois, & qu'au deuant des forces barbares meſlees auec les ciuiles, il oſe parler librement il oſe exhorter la republique, de ne perdre point cœur, & d'eſſayer pluſtoſt tous autres remedes: & luy remõſtrer qu'il luy ſera plus honneſte de tõber par haſard en ſeruitude, que d'y aller elle-meſme. Mais quelle force, quelle grandeur de courage auoit ceſt homme, lors que tous les autres trembloyent de peur. Il ſçait bien qu'il eſt ſeul, de qui la condition & la liberté ne peut eſtre reuoquee en

doute. Et qu'on ne demande point ſi Caton eſt libre, mais ſeulement s'il vit entre perſonnes libres. De ceſte aſſeurance venoit le meſpris qu'il auoit des dangers & des armes. Ie prends plaiſir en admirant l'inuincible conſtance de ceſt homme qui ne s'eſtonna iamais entre les ruines publiques, de dire

Vne large poictrine & au dedans vn cœur,
Qui nous monſtre au dehors vne admirable ardeur.

Les exemples des hommes vertueux ioints auec les enſeignemens & preceptes, rendét la Philoſophie morale accõplie.

Il ſeruira beaucoup de raconter non ſeulement quels ont accouſtumé d'eſtre les hommes vertueux, & tirer des pourtraits de leur viſage, mais de diſcourir encor quels ils ont eſté, & faire entendre à tout le mõde quelle fut ceſte derniere playe de Caton, pleine de conſtance, par laquelle il rendit l'ame auec ſa liberté, la ſageſſe de Lelius, & l'amitié qui fut entre luy & Scipion : les faicts honorables de l'autre Caton tant dans la ville que dehors, les bancs & la table de Tubero couuerts de peaux de cheurotain au lieu de tapis qu'il dreſſa par les rues, & la vaiſſelle de terre qui ſeruoit au feſtin, deſpliee deuant la chappelle de Iupiter, qu'eſt-ce autre choſe que de conſacrer ſa pauureté dans le Capitole? Quand ie n'aurois aucun autre bel acte, pour le mettre au nombre & au rang des Catons, croyõs nous que cela ne ſuffiſt? c'eſtoit reprendre le peuple de Rome, & non pas le conuier au feſtin. O que les hommes qui ſont tãt alterez de gloire, la cognoiſſent mal, ou cõme il la faut deſirer. Le peuple Romain ce iour là vid les meubles de pluſieurs citoyens, & n'en admira que ceux de ce ſeul homme. L'or & l'argent de tous ceux là s'eſt vſé & mis en pieces: il a eſté mille fois vendu & engagé. Mais la vaiſſelle de terre de Tubero, durera à iamais.

Singuliere frugalité de Tibero.

EPISTRE XCVI.

Qu'il n'y a rien de miſerable en l'homme, ſinon que quand il penſe qu'il y ait quelques choſes miſerables en ce monde. Que les maux qui nous aduiennent, ce ſont arreſts donnez au ciel, & qu'il faut conſentir à la volonté de Dieu.

Le deuoir du vertueux durant le cours de ceſte vie, eſt de ne ſe plaindre iamais.

ET toutesfois tu te peux faſcher & te plaindre de quelque choſe, & ne cognois pas qu'il n'y a mal aucun en ces choſes, que ce ſeul, que tu ſois faſché, & que tu te plaignes? Si tu en demandes mon aduis, ie croy qu'il n'y a rien qui rende l'homme miſerable, que de penſer qu'il y ait en ce monde quelque choſe miſerable. Ie ne me pourrois ſupporter moy-meſme le iour que ie n'aurois peu ſupporter quelque inconuenient. Me porte-ie mal? c'eſt vne partie de la volonté des Dieux. Mes eſclaues ſont ils morts: les intereſts me mangent-ils? Ma maiſon tombe elle en ruine? Les pertes, les bleſſeures, les trauaux, les craintes tombent elles ſur moy? Cela aduient ſouuent. C'eſt peu de cas. Cela me deuoit arriuer: ces choſes là s'arreſtent au ciel, elles n'aduiennent point par fortune. Si tu me veux faire ceſt honneur de me croire, meſmement lors que ie te deſcouure plus mes affections: ie me ſuis ainſi reſolu & preparé en toutes choſes qu'on penſe eſtre contraires & faſcheuſes. Ie n'obeis point à Dieu, mais ie me conforme à ſa volonté, ie le ſuis de bon gré, & non point par force. Il ne m'aduiendra iamais rien que ie reçoiue auec triſteſſe, ou auec vn mauuais viſage, ie ne payeray aucũ tribut maugré moy. Or toutes ces choſes qui nous font plaindre & qui nous eſtonnent, ce ſont tribus de noſtre vie. Il ne faut point, Lucilius, que tu en eſperes ny que tu en demandes aucun affranchiſſement. La douleur de la veſſie t'a tourmenté, tu n'as gueres pris de plaiſir à manger, tu reçois tous les iours quel-

Prẽdre en patience les accidents qu'il ne peut deſtourner.

Se ramẽteuoit quelle eſt la condition de l'homme.

que

que dommage,ie viendray encor plus pres,tu as eu peur de perdre la vie.Et quoy? ne ſçauois-tu pas bien que tu ſouhaittois tout cela, quand tu ſouhaittois la vieilleſſe? Tout cela ſe trouue en vne longue vie, comme en vn long voyage, ou la pouſſiere, ou la fange, ou la pluye.Mais i'euſſe bien voulu viure, & ne ſentir aucune de ces incommoditez.Ceſte voix trop effeminée, eſt indigne d'vn homme. Regarde maintenant en quelle part tu prendras ce vœu & ce ſouhait que ie fais pour toy. Ie le fais non ſeulement d'vn bon cœur, mais d'vn grand cœur. Ie prie que les Dieux & les Deeſſes ne permettent point que tu ſois le mignon de fortune. Demande à toy meſme, ſi quelque Dieu t'en donnoit le choix, ſi tu aimerois mieux viure, pres de la boucherie, ou dans vn camp. Et toutesfois, Lucius mon amy, viure n'eſt autre choſe, que mener vne guerre. Par ainſi ceux qui ſe tourmentent & qui courent ça & là apres les choſes hautes & difficiles,qui entreprennent de conduire des armées auec beaucoup de dangers, ce ſont hommes pleins de courage, & des premiers du camp. Mais ceux qui ſe nourriſſent delicatement en vn repos public pendant que les autres trauaillent, ce ſont des petites griues engraiſſées, aſſeurées par la honte qu'ils reçoiuent.

Qu'on ne peut viure sãs eſtre trauerſé d'affliction. &

Que ceſte vie eſt vne perpetuelle guerre, durãt laquelle il faut euiter les delices & l'oiſiueté.

EPISTRE XCVII.

Que pluſieurs vices qui ſemblent eſtre nais de noſtre temps auoyent eſté aux ſiecles paſſez. Que les hommes imitent pluſtoſt les vices que les vertus. Que les meſchans ne ſont iamais aſſeurez en leur ame.

TV te trompes grandement, Lucilius mon amy, ſi tu penſes que la diſſolution & l'oubly auquel on met les bonnes mœurs, & les autres choſes que chacun reproche à ſon temps, procede du vice de ceſt aage. Cela vient des hommes, & non pas du temps.Aucun ſiecle ne fut onc exempt de vice. Et ſi tu commences de bien conſiderer la liberté & la licence qui a eſté en tous temps, i'ay grand' honte de le dire, tu trouueras que iamais il ne ſe fit tant de mal qu'à la veuë meſme de Caton. Quelqu'vn pourroit-il croire qu'on euſt donné de l'argent pour le iugement du procés, auquel Clodius eſtoit accuſé d'adultere commis à cachetes auec la femme de Ceſar, violant la religion de ce ſacrifice qui ſe faiſoit,comme on penſe,pour le ſalut du peuple,d'où tous les hõmes en eſtoyẽt tellement chaſſez,qu'on couuroit les peintures meſmes des beſtes maſles. Et toutesfois il y euſt deniers contez aux iuges: & ce qui eſt encor plus vilain qu'à ce marché là,on demanda encore pour plus grãd ſalaire, qu'on les fiſt coucher auec quelques dames de la ville,& auec quelques ieunes hõmes de bonne maiſon. Le crime ne fut pas ſi meſchant cme fut l'abſolution. Celuy qui eſtoit accuſé d'adultere fit vn departement d'adulteres entre les iuges:Et ne peut eſtre pluſtoſt aſſeuré de ſa vie, qu'il n'euſt rendu les Iuges autant coulpables que luy.Voila ce qui ſe paſſa & qui fut faict en ce procez, auquel Caton auoit eſté ouy en teſmoin. Ie reciteray les meſmes paroles de Cicero, parce qu'il eſt malaiſé de le croire. Clodius les fit venir parler à ſoy, il leur promiſt, il leur reſpondit, il les paya. Mais ô bons Dieux, voicy encor vne meſchanceté plus grande: on les fit aller coucher les nuicts entieres auec certaines dames, & on leur amena des ieunes hommes de maiſons nobles, leſquels ſeruirent pour acheuer de payer ce qu'on auoit promis à quelques iuges. Ie n'ay pas loiſir de me plaindre du prix: on leur bailloit encor plus qu'il n'auoit eſté conuenu. Veux tu la femme de ce jaloux renfrongne? Ie te la bail

La diſſolution & le meſpris des bonnes mœurs ſe doibt imputer aux vices des hommes, non au ſiecle.

Le ſiecle de Caton en fait foy.

Iniquité ſordide, voire enorme vilainie.

Au 1. lib. des Epiſt. à Atticus.

la bailleray. Veux tu celle de ce riche homme? Ie la feray coucher auec toy. Va maintenant condamner vn homme d'adultere, apres que tu en auras faict vn autre. Ceſte belle que tu aymes tant, viendra: ie te promets vne nuict de ceſte autre, & ne te feray guere attendre apres elle. Ie m'acquiteray de ma promeſſe dans trois iours. Il y a plus de vilainie à departir ainſi les adulteres, qu'à les commettre: car l'vn n'eſt, que faire ſçauoir aux dames qu'on les ayme: & l'autre eſt ſe moquer d'elles. Ces beaux iuges de Clodius auoyent requis le Senat de leur donner vne garniſon pour leur ſauuegarde (qui ne leur eſtoit aucunement neceſſaire ſi leur intention n'eſtoit de le condamner) & leur auoit eſté accordee. C'eſt pourquoy Catulus voyant que l'accuſé auoit eſté abſous, leur dit auec vne fort bonne grace, pourquoy demandiez vous ceſte garde de ſoldats? Eſtoit ce afin qu'on ne vous oſtaſt l'argent? Et toutes-fois auec ceſte riſee celuy qui auoit eſté adultere auant ſon accuſation, & maquereau durant le procez, demeura impuny, & ſe ſauua de la condamnation par vne plus grande meſchanceté, que celle pour laquelle il meritoit d'eſtre condamné. Penſes tu qu'on peut trouuer rien de plus corrompu au monde, que ces mœurs, entre leſquelles la paillardiſe ne pouuoit eſtre empeſchee, ny par ſacrifices, ny aucun procez? Par leſquels pendant qu'on procedoit extraordinairement par arreſt du Senat, on commettoit des crimes plus enormes, que celuy qu'on inſtruiſoit? La queſtion eſtoit, ſi apres auoir commis vn adultere, vn homme pouuoit viure en aſſeurance: mais au contraire il ſe monſtra bien qu'on ne pouuoit eſtre aſſeuré ſans cõmettre des adulteres. Cela a eſté faict deuant les yeux de Ceſar & de Pompee, deuant les yeux de Cicero & de Cato: de Cato, diſ-ie, durant le magiſtrat duquel on dict que le peuple ne s'oſa permettre, de demander les ieux floraux, auſquels les filles deſbauchees alloient toutes nuës par la ville. Penſes tu, que les hommes de ce temps fuſſent plus ſeueres au regard de leurs yeux, qu'en leurs iugemens? Cela ſe fera, & il a eſté faict, & la licence des villes ceſſera quelquefois par diſcipline, ou par crainte, mais non point d'elle meſme. Il ne faut donc point que tu croyes que la paillardiſe ſoit maintenant plus permiſe, & que les loix ayent moins d'authorité. Car la ieuneſſe d'auiourd'huy eſt plus ſage qu'elle n'eſtoit en ce temps là, auquel l'accuſé nioit l'adultere deuant les iuges, & les iuges le confeſſoyent deuant l'accuſé: auquel on commettoit vne paillardiſe pour le prix de iuger vn procez: auquel Clodius gaignant la bonne grace des iuges, par les meſmes vices dont il eſtoit accuſé, il pratiquoit ſes maquerelages quand on luy faiſoit ſon procez. Pourroit on croire cela? Celuy qui eſtoit conuaincu d'vn adultere, en fut abſous par pluſieurs. Tous temps porteront des Clodius, mais tous temps ne porteront point des Catons. Nous ſommes plus enclins aux choſes meſchantes, parce qu'on ne peut faillir d'auoir vn capitaine, & des compagnons qui ſuiuent, & que tels affaires s'aduancent bien & ſans capitaine & ſans compagnons. Le chemin qui meine aux vices n'eſt pas ſeulement penchant, il eſt en precipice. Et ce qui rend pluſieurs perſonnes incorrigibles, c'eſt que les fautes de tous les autres meſtiers font honte aux artiſans, & leur portent dommage: mais celuy qui faut en la vie, ſe plaiſt en ſa faute. Le pilote ne ſe reſiouït point de voir ſa nauire enfoncee, le medecin ne ſe reſiouït point de voir porter ſon malade au tombeau, l'orateur ne ſe reſiouït point, ſi ſa partie perd ſa cauſe par la faulte de ſon aduocat: mais au contraire de cela il n'y a pas vn qui ne ſe plaiſe en ſon crime. Ceſtuy-cy ſe plaiſt dauantage en l'adultere, qui luy a donné plus de peine à y paruenir: Ceſtuy là ſe plaiſt aux tromperies, & aux larrecins. Et ſon peché ne luy peut pluſtoſt deſplaire, que la mauuaiſe fortune de ſon peché. Cela ne

Horribles meſchancetez de Clodius & de ſes adherants.

Plaiſant brocart de Catulus contre les iuges de Clodius.

Moyẽ de corriger les deſbauches publiques.

Pourquoy l'on enſuit plus aiſement les vices que les vertus.

Les ames vicieuſes diſſimulent de ne cognoiſtre point les vices, mais

viẽt

vient que d'vne mauuaiſe couſtume: Mais afin que tu ſçaches que les ames qui ſe ſont addonnees aux plus grands vices, ont encores quelque ſentiment du bien, & qu'elles n'ignorent point ce qui eſt des honneſte; ains qu'elles ſont ſeulement negligentes: Elles diſſimulent de ne cognoiſtre point les vices, & encor qu'ils leur ayent heureuſement ſuccedé, ils iouïſſent du fruict qu'ils leur apportent, & cachent le peché. Mais vne bonne conſcience veut ſortir dehors, & veut eſtre veuë d'vn chacun. La meſchanceté craint encor les tenebres meſmes. C'eſt pourquoy il me ſemble qu'Epicurus diſoit fort bien: qu'il peut aduenir à vn meſchant d'eſtre bien caché, mais non point l'aſſeurance de l'eſtre. Ou bien ſi tu penſes que le ſens de ce qu'il vouloit dire, ſoit mieux expliqué ainſi, il ne ſert de rien à ceux qui pechent de ſe cacher: car encor qu'il ait le moyen d'eſtre caché, il n'en a point d'aſſeurance. Cela eſt vray: les meſchancetez peuuent eſtre ſans pourſuite, mais non point en ſeureté: ie penſe, ſi lon s'en depeſche ainſi, que cela n'eſt pas contraire à noſtre ſecte. Pourquoy? parce que la premiere & la plus grande peine de ceux qui pechent, c'eſt le regret d'auoir peché. Et qu'il n'y a aucune meſchanceté, encor que la fortune la vueille enrichir de ſes biens, encor qu'elle en prenne la defence & la protection, qui demeure impunie, parce que la punition, & le ſupplice d'vne meſchanceté, eſt en la meſchanceté meſmes: Mais neantmoins, & l'vn & l'autre eſt encor ſuiuy d'autres ſecondes peines, qui les gehennét & les tourmentent, eſtás touſiours en crainte & en frayeur, & ne ſe pouuás iamais aſſeurer. Pourquoy voudrois ie affrãchir la meſchanceté de ceſte punitiõ? Il ne faut point eſtre de l'auis d'Epicurus, en ce qu'il dit qu'il n'y a rien iuſte de nature, & qu'il faut fuir les crimes, parce qu'on ne peut euiter la crainte. Il ſe faut cõfeſſer quand il dict, que les actions meſchantes ſont bourrellees & punies par la conſcience, & qu'elle ſouffre aſſez de tourmens, de ce qu'vn perpetuel regret la foüete, & la ronge, & qu'elle ne peut croire aucun pleige qui luy promette aſſeurance. Car c'eſt l'argument meſme, que faict Epicurus, que naturellement nous, haiſſons les crimes, parce qu'il n'y a homme pour ſi grande aſſeurance qu'on luy promette, que ne craigne. La fortune en a garanty pluſieurs de la punition, mais pas-vn de la crainte. Pourquoy? Par-ce que nous auons grauee profondement dedans nous l'horreur des choſes, que nature a condamnees. C'eſt pourquoy ceux qui ſont cachez, ne ſe peuuent iamais perſuader, qu'ils ſoyent bien cachez, par-ee que la conſcienee les accuſe, & les deſcouure à eux meſmes. Et que c'eſt le naturel de ceux, qui ſe ſentent coulpables de trembler touſiours de peur. C'eſtoit vn grand mal-heur pour nous, puis que pluſieurs crimes & forfaicts euitoyent la loy, le iugement des hommes, & les ſupplices qui ſont eſcrits, s'ils ne ſentoyent tout auſſi toſt ces cruels & naturels ſupplices, & ſi la crainte n'entroit dans leur ame pour leur ſeruir de penitence.

La bonne cõſcience ſe fait voir par tout.

Le premier & plus grãd ſupplice des meſchants, eſt le regret d'auoir peché.

Leur eõſcience leur eſt vn perpetuel bourreau. &

Biẽ qu'ils euitent la peine, ils ne ſont pas neantmoins exempts de crainte.

Naturel de ceux qui ſe ſentent coulpables.

EPISTRE XCVIII.

La fortune porte auec ſoy la nature & la condition du bien & du mal. Vne bonne ame & conſtante corrige les maux de fortune. Vne ame qui eſt en peine de l'aduenir, eſt miſerable auant ſa miſere. Exemples de pluſieurs qui ont vaincu les maux les plus terribles.

IE Vne dois iamais croire, que celuy ſoit bien-heureux, de qui le bon-heur ne depend & n'eſt appuyé, que ſur des choſes fragiles: ou qui ne ſe reſiouyt, que ſur des biens de fortune. Ceſte ioye qui entre dans vn homme, en doit ſortir. Mais la ioye qui naiſt dedans luy-meſme, elle ne trompe iamais

Les biens de fortune ſont trop fragiles pour y fonder aucune felicité.

mais, elle eſt ferme, elle prend accroiſſement, & le ſuit iuſqu'à la fin. Tout le reſte que le vulgaire admire, n'eſt qu'vn bien de peu de duree. Et quoy ? ne deuons nous point donc vſer de ces biens là : n'en deuons nous point ſentir quelque plaiſir ? Qui eſt-ce qui nie cela ? Mais que ce ſoit tellement que nous ne dependions pas d'eux, & qu'ils dependent pluſtoſt de nous. Tous les biens ſur leſquels fortune a pouuoir, nous peuuent apporter profit, & contentement, pourueu que celuy qui les a en ſa puiſſance, aye puiſſance ſur ſoy, & qu'il ne ſoit pas ſubiect à ſes biens. Car ceux qui penſent que la fortune nous apporte quelque bien, ou quelque mal, Lucilius mon amy, ſe trompent grandement. Elle nous donne ſeulement la matiere du bien & du mal, & les commencemens des choſes qui doiuent en fin eſtre noſtre bien ou noſtre mal. Car l'ame a plus de force & de pouuoir, que toute la fortune du monde, c'eſt elle qui conduit les propres affaires à bien ou à mal: elle eſt cauſe que ſa vie eſt bien-heureuſe, ou miſerable. Vne mauuaiſe ame conuertit toutes choſes en mal, voire celles meſmes qui eſtoyent venuës ſous apparence de bien : mais vne ame entiere, & ſaincte, corrige la malignité de la fortune, elle adoucit par patience ſa rigueur & ſon aigreur : & par meſme moyen elle reçoit gracieuſement & modeſtement la proſperité & le bonheur, & ſupporte les aduerſitez conſtamment & vertueuſement. Pourtant qu'elle ſoit ſage, pour ſi bon iugement qu'elle aye, en tout ce qu'elle faict, encor qu'elle n'entreprenne rien par deſſus ſes forces : ſi eſt-ce qu'elle ne iouyra iamais de ce bien tout entier, de ce bien, qui ne craint aucunement les menaces de la fortune, ſi elle n'eſt aſſeuree & certaine contre les choſes incertaines. Si tu veux prendre garde aux autres, (car nous iugeons plus librement des affaires d'autruy) ou ſi tu veux prendre garde à toy meſmes, mettant toute faueur à part, tu cognoiſtras cela, tu le confeſſeras, qu'entre tout ce que nous deſirons tant, & que nous tenons ſi cher, il n'y a rien vtile & profitable, ſi tu ne t'es preparé contre l'inconſtance de fortune, & des euenements qui ſuiuent la fortune, ſi toutes les fois que quelque dommage t'aduiendra, tu ne dis fort ſouuent & ſans murmurer. *Il a pleu autrement aux Dieux.* Ou bien afin que ie redi ſe, vn autre vers encore plus graue, & plus ſainct, qui te ſeruira pour dauantage aſſeurer ton ame, toutes les fois qu'il t'aduiendra quelque choſe autrement que tu n'eſperois.

Dieux faictes moy ſentir quelque choſe meilleure.

Il ne peut rien aduenir de mal à vn homme, qui eſt ainſi preparé. Or il ſe pourra ainſi preparer s'il penſe de bonne heure ce que l'inconſtance des choſes humaines peut, auant que de les ſentir. S'il faict tel eſtat de ſes enfans, de ſa femme, & de ſes biens, comme s'il ne les deuoit pas touſiours auoir, & comme ſi apres les auoir perdus, il n'en deuoit eſtre miſerable. Vn eſprit qui ſe chagrine de l'auenir, vit auec beaucoup de calamité : & celuy qui eſt en peine, que les biens qui luy ſont ſi agreables, ne luy puiſſent durer iuſqu'à la fin de ſes iours, ſe rend miſerable auant que ſes miſeres n'arriuent. Car il n'aura iamais repos, & par la crainte d'vn mal-heur aduenir, perdra le bien preſent, duquel il pouuoit iouyr: La douleur d'vne choſe deſia perduë, & la crainte d'en perdre vne autre ſont ſemblables. Ie ne te commande point pour cela d'eſtre negligent. Ains pluſtoſt ie te conſeille d'euiter tout ce que tu dois craindre, & de prendre garde à tout ce que tu pourras aduiſer par ton conſeil. Preuois tout ce qui te peut nuire long temps auparauant qu'il t'aduienne, & le deſtourne. L'aſſeurance te ſeruira de beaucoup en cela, & le courage reſolu à la patience. Celuy peut eſchaper à la fortune, qui la peut ſupporter. Certainement elle ne trouble point ce qui eſt bien reposé. Il n'y a rien de plus miſerable, ny de plus foible que d'auoir touſiours peur. Quelle

Il en faut vſer en ſorte qu'ils dependent de nous, nō point nous d'eux.

Effects de la fortune. & De l'ame.

Nul bien n'eſt profitable à l'homme s'il ne s'arme cōtre les efforts de la fortune.

Reſolution au milieu des traueries d'icelle.

Miſere de l'hōme qui apprehende l'auenir.

Remedes cōtre les ſuſdits aſſauts de fortune, preuoir deſtourner, ſe reſoudre.

fureur

fureur eſt-ce d'aduancer ſon mal-heur? finalement pour dire en vn mot ce qu'il m'en ſemble,& pour te faire cognoiſtre ces choſes aſpres,qui ne font que ſe tourmenter,ils ne ſont pas plus impatiens durãt leurs miſeres, qu'ils le ſont auãt qu'elles aduiennent.Celuy ſe deult plus qu'il n'eſt beſoin,quand il ſe deult auant qu'il ne ſoit beſoin. Car la meſme imbecillité qui eſt cauſe qu'il ne ſupporte point la douleur comme il faut, eſt auſſi cauſe qu'il ne peut attendre l'heure qu'elle vienne.Par vne meſme intemperance il ſe forge en ſon cerueau vne felicité perpetuelle:il ſe feint que tout le biẽ qui eſt aduenu,ne doit point ſeulemẽt durer lõguemẽt, ains qu'il doit touſiours croiſtre:& oubliãt le deſtin qui tourmente les choſes humaines, il ſe promet que luy ſeul iouyra d'vne fortune aſſeuree. C'eſt pourquoy il me ſemble que Metrodorus parle ſagement en ceſte Epiſtre, où il conſole ſa ſœur, qui auoit perdu vn fils d'vne treſbelle eſperance:tous les biens des mortels ſont mortels.Il parle de ces biens apres leſquels tout le monde court.Car quant à ce vray bien il ne meurt iamais: la ſageſſe & la vertu eſt vn bien eternel, & certain, c'eſt le ſeul bien immortel qui aduient aux mortels. Au reſte ils ſont ſi peu raiſonnables,ilz ont tellement oublié où ils võt,& où vn iour apres autre les pouſſe,qu'ils s'eſtonnent quand ils perdent quelque choſe, eſtans toutesfois certains qu'il perdront tout leur bien en vn ſeul iour. Tous ces biens dont on t'appelle Seigneur,ſont ſur ton adueu,mais ils ne ſont point à toy.Il n'y a riẽ de ferme pour celuy qui eſt foible, riẽ eternel,& inuincible pour celuy qui eſt fragile.La neceſſité eſt auſſi grande de perir,que de perdre:voire ce ſeroit vn grand ſoulagement, ſi ſi nous le ſçauions comprendre, de n'auoir point de regret à perdre ce que nous deuõs perdre.Quel remede donc pourrõs nous trouuer cõtre les pertes? Seulement cecy:que nous ayons ſouuenance de ce que nous auõs perdu, & que nous ne laiſſions iamais perdre auec les biens la ſouuenance du fruict, & du plaiſir que nous en auons autresfois cueilli.Ce que nous auõs,nous peut eſtre rauy, mais non point le ſouuenir de les auoir euz. Celuy eſt infiniement ingrat, qui ayant perdu quelque bien,penſe ne demeurer redeuable de l'auoir receu.La fortune nous oſte vne choſe,mais elle nous en laiſſe encor l'vſufruict,lequel nous perdõs pour la regretter trop iniuſtemẽt.Dis à toy meſmes,il n'y a riẽ de ces choſes,qui ſẽblẽt eſtre ſi terribles,qui ſoit inuincible.Pluſieurs les ont vaincues l'vne apres l'autre.Mucius le feu,Regulus les tourmens,Socrates le Poiſon,Rutilius l'exil, Cato la mort qu'il ſe dõna auec vn poignard.Et nous entreprenons auſſi de vaincre quelque choſe. Dauantage ces biens qui ſous vne belle apparence de felicité tirent le peuple à les deſirer,ont ſouuent eſté meſpriſez,& de pluſieurs.Fabricius eſtant chef d'armee a reietté les richeſſes,eſtant Cẽſeur les a cõdánees.Tubero a eſtimé que la pauureté eſtoit digne & de luy,& du Capitole,lors que ſe ſeruãt en vn feſtin public de vaiſſelle de terre,il monſtra que les hommes ſe deuoyent cõtenter de ce que les dieux meſmes eſtoyent ſeruis:Sextius le pere refuſa les honneurs: & quoy qu'il fuſt nay pour biẽ ſçauoir vn iour gouuerner la republique il ne voulut iamais receuoir la dignité de Senateur que le diuin Iulius luy preſentoit. Car il ſçauoit bien, que ce qu'on pouuoit dõner,on le pouuoit oſter.Eſſayõs nous auſſi de noſtre part à faire quelque choſe pareille: nous auõs tãt d'exẽples:pourquoy perdons nous le cœur? Pourquoy perdons-nous l'eſperance?Tout ce qui s'eſt peu faire autre-fois,ſe peut faire auiourd'huy.Purgeons ſeulemẽt noſtre ame,& ſuyuõs la nature, de laquelle celuy qui s'eſloignera,il ſera ſubiet aux cupiditez,& aux craintes, il ſera contraint de ſeruir à la fortune.Il eſt encor en noſtre pouuoir de reuenir au bon chemin, & d'eſtre reſtituez en entier. Remettons nous en noſtre premier eſtat afin que nous puiſſions ſouffrir les douleurs de quelle ſorte qu'elles nous viennent aſſail-

Diſcours touchant la foibleſſe des eſprits qui ſe paiſſent de vaines imaginations. &

Touchant les biens faux & vrays.

Remede contre les pertes.

Reſolution qu'il y faut prendre.
Exemples de perſonnes illuſtres qui ſe ſont monſtrez conſtans & vertueux à endurer.
Sczuora.
Regulus.
Socrates.
Rutilius.
Caton.
Biens caduques meſpriſez par pluſieurs.
Fabritius.
Tubero.
Sextius.
Tels exẽples nous doiuent induire à les imiter.

Moyen de cõtrequarrer les violences des accidents.

lir, & dire à la fortune : c'eſt vn homme, à qui tu as affaire. Vas-en chercher vn autre, que tu puiſſes vaincre. Auec ces propos, & autres ſemblables, on adoucit la violence de ceſt vlcere, lequel certainement ie voudrois bien voir appaiſé, ou du tout gueri, ou demeurer en l'eſtat, & vieillir auec luy. Mais ie ſuis aſſeuré de ſa vertu, il n'eſt queſtion que de noſtre dommage : c'eſt nous à qui touche la perte de ce vertueux vieillard : car pour ſon regard il a longuement veſcu : il ne deſire point que pour luy ſa vie ſoit plus longue, ains ſeulement pour ceux, auſquels il pouuoit encor eſtre vtile. Il vſe de liberalité de vouloir viure dauantage: vn autre euſt deſia mis fin à ſes grandes douleurs, mais il penſe qu'il eſt auſſi deshonneſte de fuir la mort, que d'auoir recours à la mort. Et quoy donc, ſi on le luy conſeille, ne s'en ira-il pas ? Mais pourquoy ne s'en iroit-il pas, ſi pas-vn ne ſe peut ia ſeruir de luy? S'il ne peut faire autre choſe que ſouffrir des douleurs? Cela s'appelle, Lucilius, apprendre la philoſophie en la prattiquant, & s'exercer à la verité : voir quel cœur aura vn homme ſage contre la mort, & contre la douleur, quand l'vne vient & l'autre le preſte. Il eſt beſoing d'apprendre ce qu'il faut faire, de ceux qui font. Nous n'auons iuſqu'icy rien faict, que par arguments, & diſputer s'il y a rien qui puiſſe reſiſter à la douleur, & ſi la mort qui s'approche peut eſtonner vne ame courageuſe. Qu'auons nous à faire de tant de paroles ? allons voir la choſe meſme : ny la mort ne luy donne courage contre la douleur, ny la douleur contre la mort. Il ſe fie d'auoir aſſez de cœur contre l'vn & contre l'autre. Il ne ſouffre point la douleur ſoubs l'eſperance de la mort, & ne prend point de plaiſir de mourir, pource qu'il ſe faſche de la douleur. Il ſouffre l'vne, & attend que l'autre vienne.

Le vertueux vieillard n'a point de regret en la mort, quepour ceux auſquels il pourroit eſtre encor vtile.

Fuir la mort, & recourir à elle, ſont choſes également deshoneſtes.

&

La vraye prattique de philoſophie.

Sommaire des diſputes precedentes.

EPISTRE XCIX.

Comme il faut chaſtier ceux qui meinent trop grand deüil de la mort de leurs enfans & de leurs amis. Il blaſme ceux qui veulent faire monſtre d'vne grande douleur, & qui cherchent quelque volupté entre les larmes.

Vn dueil deſmeſuré merite pluſtoſt reprehenſion que conſolation.

car

IE t'ay enuoyé la lettre que i'eſcriuis à Marullus apres qu'il eut perdu ſon petit enfant, & qu'on m'eut dit qu'il portoit ſa mort fort impatiemmẽt. En laquelle ie n'ay point tenu ma façon d'eſcrire accouſtumee. Ie n'ay poins penſé qu'il le falloit traitter doucement, par-ce qu'il meritoit pluſtoſt d'eſtre aigrement repris, que d'eſtre conſolé. Car il faut donner lieu à la iuſte douleur d'vne perſonne affligee, qui a receu vne grande playe. Il faut qu'il s'en ſaoulle, & qu'il iette dehors ceſte premiere force. Mais quant à ceux qui ont entrepris de faire vn long deüil, il les faut incontinent chaſtier, & leur apprendre qu'il y a quelque ſottiſe en ces larmes, attends-tu de la conſolation? reçois des iniures. Portes-tu ſi impatiemment la mort de ton fils ? que ferois-tu ſi tu auois perdu vn amy? C'eſt vn petit enfant, duquel l'eſperance eſtoit incertaine, qui eſt mort. Il ne s'eſt perdu qu'vn bien peu de temps. Nous ne cherchons qu'occaſion de douleur, nous voulons nous plaindre iniuſtement de la fortune meſme, comme ſi elle ne nous pouuoit pas donner aſſez d'autres iuſtes cauſes de nous plaindre. Mais certainement il me ſembloit deſia que tu auois aſſez de courage contre les maux qui ſont veritables, & à plus forte raiſon contre ceux qui n'en ont que l'ombre, & pour qui les hommes pleurent par accouſtumance. Si tu auois perdu vn amy (qui eſt la plus grand perte qu'on puiſſe faire) tu deburois pluſtoſt à te reſioüir de la ſouuenance de

Telles larmes tiennent de la ſottiſe.

&

Pleurer vn enfant d'incertaine eſperance ne ſont que larmes perdues.

ioint que

ce de l'auoir eu, que te plaindre de l'auoir perdu. Mais il en y a pluſieurs, qui ne tiennent point de conte des grands biens qu'ils ont eus, & du temps qu'ils les ont iouïs. La douleur a ce mal entre autres, que non ſeulement elle ne nous ſert de rien, mais en outre qu'elle eſt ingrate. Faut il donc auoir perdu ta peine, pour n'auoir plus ton amy? N'aurois tu rien gaigné, par tant d'annees, par vne communauté de vie & par vne compagnie & ſocieté d'eſtudes? Voudrois-tu enſeuelir ton amitié, auec ton amy? Pourquoy te plains tu de l'auoir perdu, ſi tu ne ſens aucun profit de l'auoir eu? Croy moy, la partie la meilleure de ce qui eſtoit en ceux que nous auons aymez, apres qu'vn mal-heur les nous a rauis, demeure encor auec nous. Le temps qui eſt deſia paſsé, eſt à nous: & n'y a rien qu'on puiſſe voir en lieu plus aſſeuré, que ce qui a eſté. Nous sõmes ingrats de biẽs que nous auõs cy deuant receus, par l'eſperance du futur: cõme ſi ce, que nous attendons, ne deut, apres qu'il ſera aduenu, eſtre mis au rang des choſes paſſees. Celui eſtime fort peu le fruict qui prouient d'vne choſe, s'il ne ſe reſiouït que des fruicts preſens. Les choſes aduenir, & les paſſees, auſſi nous ſont agreables: les vnes par l'eſperance, & les autres par le ſouuenir: mais l'vn pend encor, & peut ne ſe faire point: & l'autre ne peut eſtre qu'il ne ſoit fait. Quelle fureur eſt-ce doncques de vouloir quitter ce qui eſt le plus certain? Reſiouïſſons nous en ce que nous auons receu par cy deuãt, ſi tant eſt que noſtre ame ne fuſt point percee quand nous le receuions, & qu'elle ne laiſſaſt point eſchapper ce qu'elle auoit receu. Il y a vn nombre infiny d'exemples de ceux qui ont enſeuely leurs enfans ſans auoir ietté vne ſeule larme, qui ſont allez au Senat, ou à vne autre charge publique, & ſe ſont mis à faire quelque autre beſongne, en reuenant du buſcher où l'on auoit bruſlé le corps, & non ſans raiſon: car premieremẽt il ne ſert de rien de te douloir, ſi ta douleur ne te profite point. D'auantage tu as tort de te plaindre de ce qui eſt aduenu à vn, puis qu'il doibt aduenir à tous. En outre c'eſt vne folie de ſe plaindre & d'auoir aucun regret: quand il y a ſi peu de diſtãce entre celuy qui eſt mort & celuy qui le plaind. Nous le deuons donc porter plus patiemment, parce que nous ſuiuons ceux, que nous auons perdus. Regarde la viſteſſe du temps, conſidere combien eſt courte la carriere, dans laquelle nous courrons à toute bride. Prens garde auſſi à la ſuite de tout ce genre humain, qui vont tous à vn meſme giſte, & qui s'entreſuiuent l'vn l'autre apres quelque petit interualle de temps, le plus long duquel eſt toutesfois bien petit. Celuy que tu tiens perdu, s'eſt ſeulement aduancé. Quelle follie pourroit eſtre plus grande, puis qu'il faut faire vn meſme chemin, de pleurer celuy qui eſt paſſé deuant? Vn homme pleure de voir vne choſe faicte, qu'il ne ſçauoit pas deuoir aduenir: mais s'il a pẽſé qu'vn homme ne deuſt point mourir, il s'eſt luy meſme trompé. Vn homme pleure vne choſe qu'il diſoit ne pouuoir eſtre faicte: mais celuy qui ſe plaint, qu'vn homme ſoit mort, il ſe plaint qu'il a eſté homme. Vne meſme neceſſité tient attachez tous les hommes. Celuy qui a peu naiſtre, il luy eſt force de mourir. Nous ſommes differents de quelque eſpace, mais nous ſommes egaux à receuoir meſme fin. Le temps qui eſt entre le premier iour & le dernier, eſt variable, & incertain. Si tu veux conſiderer les miſeres, il n'eſt que trop long, meſme pour vn enfant: ſi la viſteſſe, elle eſt courte meſme à vn homme vieil. Il n'y a rien qui ne ſoit plein de dangers & de tromperies, & plus inconſtant & muable qu'vne tempeſte. Toutes choſes ſont agitees, elles ſe changent en contraires, quand la fortune le commande: & en vn ſi grand roullement de toutes choſes humaines, il n'y a rien de ſi certain que la mort. Et toutesfois tout le monde ſe plaint d'vne choſe, qui eſt ſeule en laquelle aucun n'eſt iamais trompé. Mais il eſt decedé encor ieune enfant. Ie n'ay pas

La douleur eſt choſe fort ingrate.

La vertu de nos amis decedez, nous eſt touſiours preſente.

Il ſe faut conformer à l'exemple de ceux que la mort de leurs propres enfans n'a point emeus.

C'eſt abus plaindre vn accident commun à tous & duquelchacun eſt fort pres. &

Grande folie pleurer ceux qui nous deuancent puiſque la mort eſt ineuitable puiſqu'auſſi,

Tous hõmes ſont ſubiects à meſme condition.

La vie eſt inconſtante, & trompereſſe. &

L'hõme n'eſt aſſeure de rien que de la mort.

dit encor, que celuy fuſt plus heureux, qui meurt bien toſt. Mais, parlons de celuy, qui eſt deuenu vieil: de combien peu a-il gaigné ſur ceſt enfant? Mets l'infinité profonde du temps, comprends ſon eternité, & apres compare ce que nous appellons l'aage d'vn homme, à ceſte immenſité, tu verras combien eſt petit ce que nous deſirons tant, & que nous voulons tant faire durer. Et combien encor les larmes, combien nous en occupent les ſoucis, combien la mort deuant qu'elle vienne apres auoir longuement ſouhaittee, combien la crainte, combien les tendres annees de la vie, ou celles qui eſtoyent pleines d'ignorance & inutiles. Nous en paſſons encor la moitié à dormir, adiouſtez-y en outre, les trauaux, les pleurs & le dueil, les dangers, & tu cognoiſtras qu'en la vie la plus longue, le temps le plus petit, eſt celuy que l'on vit. Mais qui eſt-ce qui t'accordera, que celuy ne ſoit plus heureux, qui peut eſtre pluſtoſt de retour de ſon voyage, & qui peut auant qu'eſtre las acheuer ſon chemin? La vie n'eſt ne bien ne mal: ce n'eſt qu'vn lieu où le bien & le mal ſe loge. C'eſt pourquoy il n'a rien perdu que le hazard qui eſtoit plus certain à ſon dommage. Il pouuoit deuenir plus ſage, & modeſte: Il ſe pouuoit auec le ſoing que tu en euſſes pris, rendre meilleur: Mais (ce qu'on deuoit plus iuſtement craindre) il ſe pouuoit rendre ſemblable à pluſieurs autres. Voy ces ieunes hommes nez de maiſons illuſtres, que la folle deſpẽce a reduis en fin à ſeruir aux arenes, & aux ſpectacles publiques: voy ceux auſſi, qui employent tout le temps à leur paillardiſe, & à celle d'autruy, & l'impudicité dont ils vſent les vns enuers les autres: qui ne paſſent iamais vn iour qu'ils ne ſoyent yures, & ſans faire quelque ſignalee meſchanceté: tu cognoiſtras clairement qu'on pouuoit auoir plus de crainte, que d'eſperance. Tu ne doibs donc pas rechercher des occaſions de douleur, ny rẽdre par ta plainte ces pertes legeres, plus grandes & plus ennuyeuſes. Ie ne t'exhorte point de t'efforcer, ni de te contraindre: ie nay point ſi mauuaiſe opinion de toy, de penſer qu'il te ſoit beſoin cõtre cela, d'appeller toute ta vertu à tõ ſecours. Ce n'eſt point vne douleur, ce n'eſt qu'vne piqueure: mais tu la conuertis en douleur. Certainement la Philoſophie t'aura de beaucoup ſeruy, ſi tu portes patiemment & auec vn courage vertueux, la perte de ton fils, qui eſtoit encor mieux cogneu de ſa nourrice, que de ſon pere. Quoy? te veux-ie donc perſuader maintenant d'eſtre cruel? veux-ie donc qu'accompagnant le corps au tombeau, tu tiennes la teſte haute? ne puis ie pas endurer, que tu ayes ſeulement le cœur tranſi? Rien de cela. Ce ſeroit cruauté, & non pas vertu de regarder l'enterrement de ſes parens, auec les meſmes yeux qu'on les voyoit en vie, & de ne s'eſmouuoir point au premier ſentiment de la ſeparation, & de la mort de ſes amis. Pren le cas que ie le deffendiſſe. Il y a des choſes qui ſont en leur pleine liberté. Les larmes eſchappent maugré elles à ceux meſme qui les veulent retenir, & allegent grandement l'ennuy qui leur ſerre le cœur. Que ſera-ce donc? Permettons qu'elles ſortent dehors, mais ne le commandons point. Qu'elles coulent hardiment autant que la douleur les pouſſera, mais non point tant que l'imitation des autres le requerra. N'adiouſtons rien à la triſteſſe, & ne la rendons pas plus grãde par l'exemple d'autruy, vne apparence exterieure recherche vne plus grande douleur, que n'eſt vne vraye douleur. Combien trouueras-tu de perſonnes qui ſoyent triſtes pour leur ſeule paſſion? Ils pleurent plus haut quand on les oit, & apres auoir demeuré en repos & ſans mot dire ce pendant qu'ils eſtoyent ſeuls, s'ils voyent venir quelqu'vn, ils reſueillent des nouuelles larmes. Ils iettent les mains ſur leurs teſtes, & ce qu'ils pouuoyent faire plus librement quand pas vn ne les empeſchoit, ils ſe deſirent la mort, ils ſe iettent de la couchette en terre. Et s'il n'y a pas-vn plus qui les voye,

Le plus long terme de la vie eſt courte à comparaiſon de l'eternité. & meſme

Vne infinité de diuerſes trauerſes en deuorent vne bonne partie.

Et le dernier les feſtins, & desbauches d'vne autre.

Les inſolences ordinaires aux ieunes gens, rẽdent la mort des enfans moins regretables.

Vſage de la Philoſophie en la mort des noſtres.

Il faut permettre quelques larmes à la douleur, mais non par imitation.

leur

leur douleur ceſſe. Nous ſuiuons ce vice en cela comme en toutes autres choſes, de nous conformer à l'exemple de pluſieurs, de regarder non point à ce qu'il faut faire, mais à ce qu'on faict par couſtume. Nous laiſſons la nature, & ſuiuons le vulgaire, qui n'eſt iamais autheur d'aucun bien, & qui eſt en cela, comme en toutes autres choſes tres-inconſtant. Void-il quelque homme vertueux & patient en ſon deüil? il l'appelle cruel, & impitoyable. Void-il quelqu'vn qui ſe iette par terre, & qui embraſſe le corps du treſ-paſſé? il l'appelle effeminé, & ſans cœur. Il faut donc meſurer toutes choſes par raiſon. Mais ſur tout, il n'y a point vne plus grande folie, que de vouloir acquerir reputation par ſa triſteſſe, & prendre plaiſir aux larmes: deſquelles ie fais ce iugement, qu'il eſt permis à l'homme ſage d'en laiſſer tomber les vnes, & que les autres viennent de leur propre contrainte. Ie diray la differẽce qu'il y a. Dés auſſi toſt que la nouuelle d'vne triſte mort nous donne dans le cœur, ou quand nous tenons le corps pour eſtre d'entre nos bras ietté dans le feu, vne force de nature nous arrache des larmes maugré nous. Et l'ame pouſſee de la douleur, comme elle eſbranle tout le corps, elle esbrãle auſſi les yeux, l'humeur deſquels elle eſpraint & le chaſſe dehors. Ces larmes là tombent à terre par vne expreſſion qui ſe faict contre noſtre volonté. Il en y a d'autres que nous laiſſons couler: quand on parle deuant nous des amis que nous auons perdus. Il y a quelque douceur meſlee parmy ceſte triſteſſe: & ſi on met ſus quelque propos agreable de la ſouuenance du treſpaſſé, & de ſa gracieuſe conuerſation, de ſes hõneſtes & pitoyables offices: lors les yeux ſe relaſchent de ioye. Nous prenons quelque plaiſir aux vnes, & ſommes vaincus par les autres. Il ne faut donc point que tu retiennes tes larmes, ou que tu les verſes pour la preſence de ceux qui ſont à l'entour de toy. On ne les ſçauroit retenir, ny eſpandre plus vilainement que lors qu'elles ſont feintes: laiſſons les couler à leur gré. Elles peuuent couler aux plus paiſibles & plus aſſeurés qui ſoyent. Souuentesfois elles ſont eſchapees aux ſages ſans faire tort à leur authorité & auec vne telle modeſtie qu'il n'y auoit faute ny de douceur ny de dignité. On peut, dis-ie, ſuiure le deuoir de nature, & conſeruer la crainte. I'ay veu des perſonnes venerables aux funerailles de leurs parens, au viſage deſquels on recognoiſſoit l'amitié qu'ils leur portoyent, ſans aucun deſguiſement de douleur qui feignent le plus ſouuent ceux qui portent deüil. Il n'y auoit rien que ce qu'vne vraye affection les contraignoit de faire. Il y a certainement quelque bien-ſeance à la douleur, qu'vn homme ſage doit ſuiure, & comme en toutes autres choſes, il y a quelque mediocrité, auſſi en y a il au pleurer. Les douleurs des perſonnes folles, ſont deſbordees, comme ſont auſſi leurs ioyes. Endure patiemment la neceſſité qu'on ne peut euiter. Qu'eſt-ce qui t'eſt aduenu de nouueau ou d'incroyable? A quel grand nombre d'hommes void on appreſter les obſeques? à quel grand nombre void-on arracher les entrailles? Quel grand nombre portera deüil apres le tien? Toutes les fois que tu penſeras qu'il n'eſtoit encor qu'vn enfant, penſe auſſi qu'il eſtoit homme, auquel il n'eſt rien promis de certain, & lequel la fortune ne conduit pas touſiours à ſa vieilleſſe: car elle l'en enuoye quand il luy plaiſt. Au demeurant parle ſouuent de luy, loüe ſa memoire le plus que tu pourras, laquelle retournera plus volontiers, mais qu'elle reuienne ſans triſteſſe. Car il n'y a pas vn qui vueille eſtre en la compagnie d'vn homme triſte, ie ne dis point auec la triſteſſe. Si tu as iamais pris plaiſir à quelque parole qu'il t'aye dicte, ou à quelque fornete que tu ayes ouye de luy quand il eſtoit petit, recite les ſouuent: aſſeure hardiment qu'il eſtoit pour reſpondre à toutes les eſperãces qu'vn pere pouuoit cõceuoir de ſon enfant. C'eſt a faire à vne ame cruelle, d'oublier ſes parés, d'enſeuelir leur memoire auec le corps, de pleurer

Vice cõmun, regarder a ce qu'on fait, non à ce qu'on doit faire.

Naturel du vulgaire.

Folie extreme. Iugement de Seneque touchant le deüil, & comment les larmes ſont permiſes.

Elles ne doiuent eſtre ne feintes ne forcees, &

Par fois ſont bien ſeantes au Sage.

Le fol paſſe touſiours meſure en ſes actions.

Le ſouuenir de l'aage inconſtant & de l'eſtre incertain de l'homme, nous ſoulage beaucoup en la mort des amis.

mais

Verſer quantité de larmes & perdre la ſouuenance d'iceux incontinent apres leur treſpas c'eſt vn acte brutal.

beaucoup, & de s'en ſouuenir fort peu. C'eſt ainſi que les beſtes ſauuages, deſquelles l'amour eſt fort violente, & preſque furieuſe, ayment leurs petits, mais il s'eſteind du tout auſſi toſt qu'elles les ont perdus. Cela ne ſeroit pas bien ſeant à vn homme ſage, il en doibt continuer la ſouuenance, & mettre fin à ſon deüil. Ie ne puis trouuer aucunement bon ce que dit Metrodorus, qu'il y a quelque plaiſir qui s'engendre de la triſteſſe, laquelle il faut embraſſer en ce temps la. I'ay mis icy bas les meſmes paroles de Metrodorus, deſquelles ie ſçay bien le iugement que tu en feras. Car que peut-on voir plus deshoneſte, que de chercher la volupté parmy le deüil, ou par le moyen du deüil, & deſirer entre les larmes meſmes quelque choſe, qui te puiſſe plaire? Ce ſont ces gens là qui nous reprochent que nous ſommes rigoureux, qui blaſment nos preceptes de trop grande ſeuerité, quand nous diſons qu'il ne faut receuoir aucune douleur dans noſtre ame, ou qu'il l'en faut bien toſt chaſſer. Mais en fin lequel de ces deux eſt incroyable & plus inhumain, de ne ſentir aucune douleur de la mort d'vn ſien amy, ou de taſcher à ſentir quelque volupté au milieu de la douleur? Ce que nous enſeignons eſt honeſte. Apres que l'affection aura pouſsé dehors quelques larmes, & qu'elle aura (afin que ie parle ainſi) ietté ſon eſcume, il ne faut point abandõner l'ame au gré de la douleur. Mais pourquoy dis tu qu'il faut meſler quelque volupté parmi la douleur? C'eſt ainſi que nous flattõs vn enfant auec quelque friandiſe: c'eſt ainſi qu'en luy dõnant le tetin nous le faisõs taire. Sur l'heure meſme que ton fils bruſle ſur le buſcher, ou que tõ ami rẽd le dernier ſouſpir, tu ne peux ſouffrir que tes plaiſirs ceſſent, mais tu veux encor chatoüiller ta douleur. Qu'eſt-il plus honeſte, ou de chaſſer la douleur de l'ame, ou de vouloir que la volupté ſoit receuë parmy la douleur? Receuë, dis-ie, mais qui pis eſt recherchee, & dans la douleur meſme. Il y a, dit-il, quelque volupté qui s'engendre de la douleur. Nous pouuõs dire cecy, & vous ne le pouuez pas dire. Vous ne recognoiſſez qu'vn ſeul bien, la volupté: n'y qu'vn ſeul mal, la douleur. Quelle alliance y peut il auoir entre le biẽ & le mal? Mais pren le cas qu'il en y ayt. C'eſt à ceſtheure principalemẽt qu'elle ſe deſcouure, & que nous foüillons ſoigneuſemẽt la douleur, ſi elle a quelque choſe à l'ẽtour de ſoy, qui ſoit plaiſant & agreable. Il y a des remedes qui ſont ſalutaires à quelques parties du corps, leſquels, cõme ſales & deshoneſtes, ne peuuent eſtre appliquez en autres endroits: & ce qui peut aproffiter, ſans hõte en vn lieu, il ſeroit deshoneſte en tel autre lieu que la plaïe pourroit eſtre. N'as tu pas de honte de vouloir guerir le deüil par la volupté? Ceſte playe ſe doit guerir plus ſeuerемẽt. Enſeigne luy pluſtoſt qu'aucũ ſentiment de mal ne peut arriuer à celui, qui eſt mort. Car s'il y en pouuoit aduenir, il ne ſeroit pas mort. Aucune choſe, dis ie, ne peut nuire à celui qui n'eſt plus. Si quelque choſe luy nuit, il vit encor. Que penſes-tu que luy face mal, ou parce qu'il n'eſt plus, ou parce qu'il eſt encor quelque choſe? Or il ne peut luy aduenir aucũ tourment de ce qu'il n'eſt plus, car quel ſentimẽt peut eſtre de celuy, qu'il n'eſt point? Ny de ce qu'il eſt: d'autant qu'il eſt deſia eſchappé à la mort, qui eſt le plus grand mal de tous. Nous dirõs pareillemẽt à celuy qui pleure, & qui regrette celuy qui eſt mort en ſes ieunes ans, que nous ſommes tous, & les ieunes & les vieux, ſi tu nous compares à l'eternité de l'vniuers, egaux en la briefueté de la vie. Car ce peu que nous auons, de tout ce grand aage, eſt encor moins que ce qu'on pourroit dire eſtre le moindre: parce que ce qui eſt moindre, eſt encor quelque partie. Le temps que nous viuons ce n'eſt quaſi rien: & toutesfois par noſtre folie, nous les diſpoſons comme vne choſe grande. Ie t'ay bien voulu eſcrire cecy, non point cõme ſi tu attendois de moy vn remede ſi tard (car ie ſçay bien que i'auois deſia tenu à toy meſme le langage que tu liras icy) mais

Contre les Epicuriens qui ne donnoyent ny regle ny bornes aux affections.

L'affection eſpanche des larmes qu'on ne peut retenir, mais il ne faut pas ſe laiſſer maiſtriſer au deuil.

Il ne faut point meſler la volupté parmi la douleur.

Les treſpaſſez n'ont plus de ſentiment: le deuil qu'on fait pour eux eſt doncques inutile.

La vie eſt briefue à tous au prix de l'eternité.

mais ſeulement pour chaſtier ce petit eſpace de temps, que tu as eſté hors de toy, & t'exhorter de vouloir prendre courage pour le reſte de ta vie contre la fortune, & preuoir de loing tous ſes traits, non point comme ils pouuoyent aduenir, mais comme ſi tu faiſois eſtat certain qu'ils deuſſent aduenir.

EPISTRE C.

Il ſouſtient contre l'opinion de Lucilius, que de langage le Fabianus Papirius eſt fort bon. Et monſtre quel doit eſtre celuy d'vn Philoſophe.

IV m'as eſcrit, que tu auois leu auec vne grande affection, les liures que Fabianus Papirius a compoſez des ſciences ciuiles: Et qu'ils n'auoyent point reſpondu à l'opinion que tu en auois. Et apres oubliant qu'il eſtoit queſtion d'vn Philoſophe, tu as accuſé ſon langage, & ſa façon d'eſcrire. Pren le cas qu'il ſoit ainſi que tu dis, & qu'il a force paroles, ſans leur donner aucune façon. Premierement ce langage a quelque bonne grace: il y a quelque beauté propre aux paroles qui coulent doucement. Car ie penſe qu'il y a beaucoup à dire ſi elles eſchapent, ou ſi elles coulent. Et encor y a il grande difference en ce que ie vay dire. Il me ſemble que Fabianus ne verſe pas ſeulement les paroles, mais qu'il les reſpand en trop grande abondance. Tant ſon langage s'eſpand, & ſans difficulté aucune, ne venant point toutesfois ſans quelque courſe. Au moins il monſtre bien, & fait cognoiſtre qu'il n'eſt pas fardé, ny peigné, ains tel qu'on peut croire qu'il eſt tout ſien. Il a compoſé des mœurs, & non point des paroles: il a eſcript cela pour les ames, & non point pour les aureilles. Dauantage tu n'euſſes pas eu le loiſir quand il parloit, de prendre garde aux particularitez. Tout ſon diſcours entier t'euſt rauy, & communement ce qui plaiſt, auec l'ardeur qu'on le prononce, a beaucoup moins de grace quand nous le tenons apres entre nos mains. Mais c'eſt auſſi beaucoup d'auoir tenu les yeux ſur vn premier regard, iaçoit qu'en y regardant de bien pres on euſt peu y trouuer à reprendre. Et ſi tu en demandes mon aduis, celuy eſt plus grand qui nous en a deſrobé le iugement, qui eſt celuy qui l'a merité. Ie ſçay que ceſtuy là eſt plus aſſeuré, ie ſçay qu'il ſe promet plus hardiment du temps aduenir. Vn langage trop curieux n'eſt pas bien ſeant à vn Philoſophe. Sur quoy eſt ce en fin, que celuy qui a peut des paroles, ſera vertueux & conſtant, & qu'il voudra faire eſſay de ſes forces? Fabianus n'eſtoit pas nonchalant en ſon langage, il eſtoit aſſeuré. C'eſt pourquoy tu ne trouueras rien de laid, ſes paroles ſont choiſies, mais non pas recherchees: elle ne ſont point miſes cõtre leur nature, ny changees à rebours à la façon du tẽps qui court: elles ſont toutesfois nettes. Encor qu'elles ſoyent priſes du langage cõmun, elles ont neantmoins le ſens honneſte & magnifique, qui n'eſt pas ſerré & contraint cõme vne ſentence, mais tiré de bien haut. Nous verrons ce qui n'eſt pas aſſez retranché, ce qui n'eſt pas bien baſti, ce qui n'eſt point poly à la façonnouuelle. Quand tu auras bien tout cõſideré, tu n'y verras rien qui defaille, ny qui ſoit vuide. Encor qu'il n'y ait point de marbres de diuerſes couleurs, ny aucuns entrecoupemẽs de canaux pleins d'eau, qui paſſent entre les chãbres, ny ces grands celliers & deſpenſes (qu'on appelle *pauperis cella*) ny rien de ce qu'vne folle deſpenſe, qui ne ſe peut contenter d'vn ſimple ornement, entremeſle dans les baſtimens: toutesfois, comme on dit communement, la maiſon eſt bien dreſſee. Dauantage encor ne ſommes nous pas d'accord quelle compoſition

Le langage du philoſophe doit eſtre doux & coulant, ce que neantmoins Lucilius ne trouuoit pas bon. &

Doit s'employer à reformer les mœurs, non la langue.

Son langage doit eſtre plus ſolide que curieux ou recherché.

Stile conuenable au philoſophe.

Compoſition d'vn beau langage comparee auec la structure d'vn bastiment.

eſt la meilleure. Quelques vns l'ayment rude, mais toutes-fois ornee : d'autres ſe plaiſent tant à celle qui eſt aſpre & rude, que ce que la cheute des paroles a plus doucement expliqué, ils le ſeparent expreſſement, & entrecoupent les clauſes, afin qu'elles ne puiſſent reprendre à ce qu'on attendoit. Lis Cicero, ſa compoſition eſt toute ſemblable, elle garde la meſure des pieds, elle eſt elaboree, elle eſt facile & delicate ſans que rien luy face deshonneur. Au contraire celle de Pollio Aſinius eſt mal rabotee, elle bondit, elle te laiſſera lors que tu y penſes le moins. En outre dans Cicero tout ſe termine bien, & dans Pollio il tõbe, peu de mots exceptez qui ſont reſtraints à vne meſme façon & à vn meſme moule. En apres tu dis qu'il te ſembloit, que tout y eſtoit d'vn ſtile bas, & peu eſleué toutesfois ie n'y recognois point ce vice. Ce ne ſont point paroles d'vn bas ſtile : elles ſont douces, & formees d'vne ſuite qui ſent vn eſprit modeſte, & bien compoſé. Elles ne ſont point rabouteuſes, elles ſont pleines, & vnies. Elles n'ont faute de la vehemence d'vn orateur, de pointes, & de ces frequentes ſentences qui picquẽt, que tu aymes tant. Mais regarde tout le corps : encor qu'il ne ſoit point garny de tant d'affiquets, ſi eſt il gentil. Son langage n'a point de dignité. Nommes-en vn autre, que tu puiſſes mettre deuant Fabianus. Si tu dis que c'eſt Cicero (les liures de la Philoſophie duquel ſont, ou peu s'en faut, de pareil nombre que ceux de Fabianus) ie te l'accorderay. Mais vne choſe n'eſt point petite, pour eſtre moindre qu'vne fort grande. Dis que c'eſt Aſinius Pollio: ie te l'accorderay : mais pour te reſpondre : En vne choſe ſi grande c'eſt eſtre excellent, de venir apres deux. Nomme moy encor Liuius. Car il a eſcrit des dialogues, que tu pourrois auſſi bien mettre au nombre des liures de la Philoſophie que de l'hiſtoire, & qui ſont faits expreſſement pour la Philoſophie. Ie cederay encor à ceſtuy-là. Mais regarde ie te prie, combien en precede celuy qui n'eſt vaincu que de trois, & de trois les plus eloquents. Mais il n'eſt point en toutes choſes comme il deuroit. Son langage n'eſt pas puiſſant, encor qu'il ſoit enflé, il n'eſt pas violant, & ne va pas comme vn torrent, encor qu'il s'eſpande au large: il n'eſt pas facile, mais il eſt net. Tu dois deſirer (diras-tu) qu'on parle aigrement contre les vices, contre les dãgers courageuſemẽt, contre la fortune ſuperbemẽt & cõtre l'amtion auec iniures. Ie veux que la prodigalité ſoit blaſmee, la paillardiſe eſchafaudee, & que la tyrannie ſoit abbatuë, que le langage de l'orateur ſoit vehement, du tragique ſoit grand & graue, & celuy du comique ſoit bas & vulgaire. Veux tu qu'il ſouſtiẽne vn petit ſubjet ſeulement auec paroles ? il s'eſt aſſuiecti à la grandeur des choſes, il traine apres ſoy l'eloquence comme vne vmbre ſans penſer à elle. Sans doute tout ce qu'il eſcrit ne ſera pas curieuſement traicté, il ne ſera pas bien ramaſsé: toutes ſes paroles n'eſueilleront point, & ne poindrõt point. Ie le confeſſe. Pluſieurs choſes luy eſchapperont qui ne piqueront pas, & quelquefois on verra couler des paroles qui ne porteront point coup. Toutesfois tu y trouueras par tout beaucoup de lumiere, & de grands eſpaces qui ne te ſerõt pas enuieux. En fin il te pourra faire cognoiſtre, qu'il a bien entendu tout ce qu'il a eſcrit. Tu cognoiſtras qu'il a trauaillé afin que tu ſceuſſes ce qui luy plaiſoit, & non point ce qui te deuoit plaire. Il taſche en toutes choſes apporter profit, à rendre l'ame bonne, ſans auoir cherché aucune louange. Ie ne doute point que que ſes eſcripts ne ſoyent tels, combien que i'en aye pluſtoſt vne vieille ſouuenance qu'vne fraiſche memoire, & qu'il m'en demeure encor quelque couleur, non point d'vne recente conuerſation familiere, mais par vn abbregé, & comme par vne vieille cognoiſſance. Certainemẽt quand ie l'oyois, ſes eſcrits me ſembloyent tels non pas qu'ils fuſſent formez, mais biẽ remplis, qui pouuoyent eſleuer

Cõparaiſon de Ciceron auec A. Pollio.

L'eſprit ſe deſcouure par les paroles.

Fabianus, non moindre que Ciceron en eloquence.

Quel rang il peut tenir entre les doctes.

Obiection de Lucilius.

Reſponſe de Seneque.

Le langage d'vn bon & vray Philoſophe doit viſer au profit d'autruy, nõ point à ſa louange particuliere.

uer vn ieune homme de bon naturel, & l'attirer à ſon imitation, ſans entrer en deſeſpoir de vaincre. C'eſt la façon d'exhorter qui me ſemble auoir plus de vertu & d'efficace. Car celuy ne fait que rebuter la ieuneſſe, qui n'engendre qu'vn deſir d'imiter, & oſte l'eſperance de faire mieux. Au reſte ſans entrer à la loüange des choſes particulieres, il eſtoit abondant en paroles, il eſtoit en tout & par tout magnifique.

EPISTRE CI.

De la mort ſubite & inopinee de Senecio par vne Squinancie. Que les richeſſes croiſſent plus facilement qu'elles ne commencent. Qu'il ne ſe faut rien promettre de l'aduenir.

IL n'eſt iour, il n'eſt heure, qui ne monſtre que ce n'eſt rien que de nous, & qui ne nous aduertiſſe par quelque nouuelle occaſion de noſtre fragilité, laquelle nous auons miſe en oubly: & en outre qu'elle ne nous contraigne de ietter nos penſees ſur les choſes eternelles, & de ſonger à la mort. Veux tu demander à quoy tend ce commencement de lettre: Tu auois bien cogneu Senecio Cornelius gentilhomme Romain, perſonnage qui viuoit fort honorablement, & qui faiſoit de fort bons offices à ſes amis. Il s'eſtoit d'vn bien petit commencement eſleué ſi haut, que le chemin luy eſtoit deſia facile, & bien aiſé à toutes autres grandeurs. Car la dignité croiſt plus facilement, qu'elle ne commence. Et la richeſſe qui naiſt d'vne pauureté, demeure apres longuement auec elle. Senecio fut fort aſpre toute ſa vie apres les biens: à quoy deux choſes propres à cela le conduiſoyent, la ſcience de les acquerir, & de les conſeruer: l'vne deſquelles toute ſeule le pouuoit faire riche. Ceſt homme, qui viuoit auec vne grande ſobrieté, & qui ne mettoit pas moins de peine à penſer à ſes biens, qu'à ſon corps, apres m'auoir viſité le matin comme il auoit de couſtume, apres auoir tout le reſte du iour demeuré iuſqu'à la nuict ſur le cheuet de ſon amy, qui eſtoit couché au lict bien affligé, & hors de toute eſperance, apres auoir encor ioyeuſement ſoupé, fut ſurpris d'vne eſquinancie, eſpece de maladie bien ſoudaine, qui luy ſerra tellement la gorge, qu'à grande peine peuſt il viure iuſqu'au point du iour. En peu d'heures donc apres s'eſtre aquité du deuoir qu'vne perſonne ſaine & gaillarde pouuoit rendre à tous ſes amis, il mourut. Celuy qui alloit à la chaſſe des richeſſes & par mer, & par terre, qui ne laiſſa en arriere aucune eſpece de profit, & de gaing iuſqu'aux arrentemens, & fermes des daces & du domaine du peuple ſur le poinct que ſes affaires ſe portoyent fort heureuſement, & que les richeſſes luy arriuoyent de toutes parts, le voyla trouſſé.

La fragilité de l'homme le doit induire à ſonger aux choſes eternelles. & mediter la mort.

L'exemple de Senecio le nous apprend.

Richeſſe qui vient de pauurete, dure longuement.

Aute donc des poiriers, va planter à la ligne,
Mælibé, les ſermens d'vne nouuelle vigne.

Virgile 1. Eclogue.

La grande folie que c'eſt de vouloir diſpoſer de tout l'aage de noſtre vie: nous n'auons pas ſeulement pouuoir ſur le lendemain. O la grande fureur de ceux qui cõmencent à ietter de ſi longues eſperances! I'achepteray, ie baſtiray, ie preſteray, ie plaideray, i'autay des honneurs, & apres que ie ſeray las de trauailler, & q̃ ie ſeray en ma pleine vieilleſſe, ie viuray en repos. Croy moy, toutes choſes ſont incertaines, voire aux plus riches. Pas vn ne ſe doit rien promettre de l'aduenir. Cela meſme que nous tenons, nous eſchappe des mains. Et la corde à laquelle nous voulons nous appuyer l'orage la rompt. Le temps roulle, conduit par quelque loy treſcertaine, mais c'eſt par vn chemin qui nous eſt incogneu. Mais que ne

Vanité ordinaire ſe promettre beaucoup de l'aduenir.

peut

peut ſeruir ce qui eſt certain à nature, puis qu'il m'eſt incertain? Nous entreprenons de longues nauigatiõs, & apres auoir erré pluſieurs annees ſur les bords des pays eſtrangers, nous voulons reuoir bien tard noſtre patrie: nous faiſons deſſein d'aller à la guerre, & de ſuiure la peine qu'on prend aux armees pour quelque ſolde mal payee, d'auoir des gouuernemens de prouinces, & de monter par degrez aux offices: & ce pendant la mort nous talonne, à laquelle nous ne penſons iamais, que par celle d'autruy. Lors nous repreſentõs les exẽples de noſtre mortalité, qui ne durent pas plus longuemẽt dans noſtre memoire, que l'eſtonnement que nous en auons. Quelle folie pourroit eſtre plus grande que de s'eſmerueiller qu'vne choſe ſe face quelque iour, quand elle peut aduenir en tout temps? Noſtre fin eſt arreſtee au point que la neceſſité inexorable du deſtin l'a cloucé: mais aucun de nous ne ſçait cõbien elle eſt proche. Diſpoſons donc noſtre ame, comme ſi elle eſtoit venuë à ſon dernier iour. N'attendons pas d'auantage. Soyons preſts tous les iours de rendre à noſtre vie ce qu'elle nous auoit preſté. Le plus grand vice qu'elle aye, c'eſt qu'elle eſt touſiours imparfaicte, & qu'il y a quelque choſe qui retarde touſiours. Celuy qui a mis la derniere main à ſa vie, n'a point faute de temps. C'eſt de ceſte faute que la crainte s'engendre, & le deſir du futur qui nous ronge l'ame. Il n'y a rien plus miſerable que le doute de ce qui doit aduenir, & d'eſtre en peine quelle fin il doit prendre: combien eſt grand, & quel, ce qui reſte. Vne ame irreſoluë eſt tourmentee d'vne crainte dont elle ne ſe peut deffaire. Comment donc pourrons nous chaſſer ces penſees de l'ame? Si noſtre vie ne s'eſtent pas plus loing qu'elle ne doit, & ſi elle ſe retranche. Car celuy vit en ſuſpens, il eſt incertain de l'aduenir, qui ne peut faire ſon profit du preſent. Mais apres que ie me ſuis faict raiſon de ce que ie me deuois, apres que mõ ame deſia bien aſſeuree, ſçait qu'il n'y a difference aucune, entre vn iour, & vn ſiecle, elle contemple comme d'vn lieu bien haut, & les iours & les choſes qui luy doiuent auenir: elle ne penſe à l'ordre & à la ſuite des temps, qu'auec vne grande riſee. Comment te pourroit troubler l'inconſtance, & la mutabilité de la fortune, ſi tu demeures certain & aſſeuré cõtre les choſes incertaines? Haſte toy donc mon Lucilius, de viure, & fais eſtat qu'vn chacun ſeul iour t'eſt vne vie entiere. Celuy qui s'accõmodera à ceſte façon de viure, celuy qui prendra vn iour pour vne vie entiere, il eſt en aſſeurance. Mais ceux qui ne viuent que d'eſperances, le temps preſent leur eſchape, ils ſe ſentent ſaiſis d'vn deſir, & d'vne miſerable crainte de mort, qui rend encor toutes choſes plus miſerables. De là procedoit ce vilain & deshonneſte deſir de Mecenas, par lequel il ne refuſoit point d'eſtre eſtropié, d'eſtre laid & ſouffrir encor vn cruel tourment, pourueu qu'entre ces malheurs la vie luy fuſt prolongee.

Folie extreme s'eſtonner de la mort ſoudaine de nos ſemblables. &

Vice tres-grãd de la vie humaine d'eſtre touſiours imparfaicte & douter de l'auenir.

Moyen d'y remedier.

Contentemẽt de l'homme vertueux.

Miſere extreme, ne viure que deſperances au mõde.

Exemples en Mecenas.

Rends moy de la main, & du pié,
Et de la cuiſſe eſtropié.
Fay moy boſſu d'autre coſté,
Fay que ie ſois tout eſdenté:
Mais que ie viue c'eſt tout vn.
Bourelle moy de toute ſorte
Il n'eſt tourment tant importun,
Ny douleur que ie ne ſupporte.

On deſire vn mal qui ſeroit le plus miſerable du monde s'il aduenoit: on demande vne longueur de peine, & de ſupplice auec autant d'affection qu'on demãderoit la vie. Ie l'eſtimerois le plus vilain & deteſtable homme du monde, s'il vouloit

loit ſeulement viure iuſqu'au gibet. Et toutesfois il dit, romps moy les bras & les iambes, pourueu que l'eſprit demeure encores dans ce corps mutile: deſchire-le, pourueu qu'il viue encor quelque peu de temps tout monſtrueux & contrefaict. Attache moy tant que tu voudras, mets au deſſous de moy vne poignante gehenne. C'eſt grand cas, il vaut mieux ſerrer ſa playe, & demeurer perdu à vne gehenne, & qu'on puiſſe prolonger la fin de ſon ſupplice, qui eſtoit toutesfois le meilleur remede des maux. Il vaut mieux retenir la vie, pour mourir ſouuent. Que voudrois tu ſouhaitter à ceſt homme là, ſinõ que les Dieux luy accordaſſent ſes deſirs? Que veut dire la vilainie de ces vers effeminez? Que veut dire ce pacte & ce marché d'vne ſi folle crainte? Que veut il faire de mendier ſi honteuſement ſa vie? Crois tu que Virgile luy aitia mais recité,

Penſes-tu que mourir ſoit choſe miſerable?

Il ſouhaitte les maux les plus extremes: il deſire qu'on allonge ce qui eſt le plus grief à ſupporter, & qu'on le face longuement durer. Que veut il gagner par là? vne plus longue vie. Mais qu'eſt ce que la vie d'vn tel homme, demeurer longuement à mourir. Se peut il trouuer vn homme qui ayme mieux fondre ſur les ſupplices & tourmens, ſe ſentir couper les membres l'vn, apres l'autre, perdre la vie peu à peu par des goutieres, que de rendre l'ame tout d'vn coup? Se peut il trouuer quelqu'vn, qui ſe voyant attaché à ce bois malheureux, eſtant ia tout rompu, & moulu, portant vne horrible boſſe & ſur les eſpaules, & ſur la poictrine de force qu'il a eſté froiſſé & preſſuré, qui a eu pluſieurs autres occaſions de ſouhaitter de mourir, outre la gehenne, pour tirer ſa vie en quelque longueur, qui doit apres tirer tant de peines & de tourmens? Nie maintenant, que la neceſſité de mourir ne ſoit vne grãde faueur de nature. Il en y a pluſieurs, qui ſont tous preſts de faire encor vn autre pacte: de trahyr leur amy, pour viure plus longuement, de mener leurs enfans par la main à l'impudicité, mais qu'ils puiſſent voir encor la lumiere du iour, teſmoin de tant de meſchancetez. Il faut donc chaſſer le deſir de la vie, il faut apprendre que tu ne te doits pas ſoucier quand ce ſera que tu ſouffriras vne choſe qu'il te faut quelquefois ſouffrir. Aie ſeulement ſoucy de bien viure, & non point combien longuement, & que ſouuent c'eſt vn grand bien, de ne viure pas longuement.

Inuectiue cõtre ceſte miſerable eſperance & deſir de vie.

12. Æneid.

Autre miſere extreme poſtpoſer la perte d'vne vie plus heureuſe, & plus longue à la iouyſſance de celle cy, bretue & trauerſee.

Moyen d'y remedier.

EPISTRE CII.

De l'immortalité des ames, & de la creance qu'il en auoit. Que la loüange & la ſplendeur qui ſuit noſtre nom apres la mort eſt bien. Qu'apres les tenebres de la vie, nous iouyrons d'vne lumiere diuine.

COmme celuy faict vn grand deſplaiſir de reſueiller quelqu'vn qui en dormãt void vn ſonge agreable: car il luy oſte la volupté (encor qu'elle ſoit fauſſe) qui luy donnoit autant de contentement, q̃ ſi elle eſtoit vraie: Tout ainſi & de meſme ſorte ta lettre m'a faict vn grãd tort: par ce qu'elle m'a retiré d'vne fort belle pẽſee, q̃ i'entretenois, & m'a retenu d'aller plus auãt s'il m'euſt eſté permis. Ie prenois vn extreme plaiſir à diſcourir en moy meſme de l'immortalité des ames, & certainement pour mieux dire, de la croire. Car ie donnois facilement beaucoup de creance aux opinions de quelques ſçauans hommes, qui nous promettoyent pluſtoſt vne choſe bien agreable, qu'ils ne la prouuoyent. Ie me laiſſois aller facilement à vne ſi grande eſperance. Ie me faſchois deſia de viure, ie meſpriſois deſia les reliques de ma vieilleſſe caſſee, puis que ce peu de temps

La Philoſophie humaine eſt merueilleuſement irreſolue en vn poinct, ſans la vraye cognoiſſance, duquel neantmoins la condition de l'homme eſt miſerable.

de temps qui me reſtoit, deuoir eſtre changé en vn temps infini, & en la poſſeſſion & iouyſſance de l'eternité, lors que ie fus auſſi toſt eſueillé receuant ta lettre, & que ie perdis vn ſi beau ſommeil, lequel ie reprẽdray & recouuriray auſſi toſt que ie t'auray laiſsé. Tu dis que par ma premiere lettre ie n'ay point entierement expliqué toute ceſte queſtion, par laquelle ie m'eſtois eſſayé de preuuer ce que nos Stoïciens ſouſtiennent, que la renommee & la reputation qui nous ſuit apres noſtre mort, ſoit bien: & que ie n'ay point donné ſolution aux argumens contraires, qu'on nous faiſoit. Qu'aucun bien ne procede, comme ils diſent, des choſes diſtantes & ſeparees. Ce que tu demandes, mon Lucilius, appartient à ceſte meſme queſtion, mais à vn autre lieu, c'eſt pourquoy non ſeulement ie l'auois differee auec quelques autres raiſons, qui dependent de cela. Car il y a comme tu ſçais quelques diſcours rationaux, c'eſt à dire, de Logique, qui ſont meſlez auec les moraux. Voyla pourquoy i'ay traicté ceſte partie qui eſt iuſte & droicte, & qui appartient aux mœurs: ſçauoir-mon ſi c'eſt folie, & ſi c'eſt peine perduë, d'auoir ſoucy de ce qui doit aduenir apres noſtre mort. A ſçauoir-mon ſi nos biens meurent auec nous, & s'il en réſte rien à celuy, qui n'eſt plus rien. Ou ſi de ce que nous ne pourrions ſentir quand il aduiendroit, on en peut receuoir ou deſirer quelque fruict. Or tout cela ſe rapporte aux mœurs, c'eſt pourquoy nous l'auons mis en vn autre lieu. Mais il a eſté beſoin de traicter à part ce que les Dialecticiẽs diſent contre ceſte opinion, & à ceſte cauſe nous l'auons bien voulu ſeparer. Puis donc que tu demandes toutes leurs opinions ie les diſcourray, & apres ie les confuteray l'vne apres l'autre. Mais ſi ie ne diſois au preallable quelque choſe, on ne pourroit pas entendre ce que ie veux contredire. Qu'eſt-ce donc que ie veux premierement dire? C'eſt qu'il y a quelques corps qui ſont vnis & d'vne piece ſeule, comme eſt l'homme: quelques vns qui ſont compoſez, comme vn nauire, vne maiſon, & toutes autres choſes, qui de diuerſes parties par vne liaiſon ſont conioinctes enſemble: il y a pareillement quelques corps compoſez de choſes diſtantes, & deſquels encor les membres ſont ſeparez: comme vne armee, vn peuple, vn ſenat. Car ceux par le moyen deſquels ces corps ſont faicts, ſont ioincts enſemble par la loy & par leur office, mais par nature ils ſont diſtincts & ſinguliers. Qu'eſt-ce encor que ie veux dire auparauant? C'eſt que nous penſons que ce qui conſiſte en choſes diſtantes, & ſeparees, ne peut eſtre appellé bien. Car vn bien doit eſtre contenu & gouuerné par vn ſeul traict, il n'y doit auoir qu'vne ſeule raiſon principale du bien. Et ſi quelques fois tu deſires de le ſçauoir, il ſe preuue de ſoy meſme: cependant il a eſté beſoin de preſuppoſer cela, afin que noſtre toile s'y puiſſe appuyer. Vous ſouſtenez, dit-il, que ce qui procede de choſes diſtantes, n'eſt pas bien, Et toutesfois ceſte renommee, & ceſte ſplendeur de nom, c'eſt l'opinion des gens de bien. Car comme la renomme n'eſt pas le dire d'vn homme ſeul, & la diffamation n'eſt pas la mauuaiſe opinion d'vne ſeule perſonne: pareillement la ſplendeur & la reputation ne vient pas de plaire à vn ſeul hõme. Il faut que pluſieurs grands & vertueux perſonnages conſentent en cela, pour engẽdrer ceſte ſplendeur de nom. Or elle ne ſe faict que par le iugement de pluſieurs, c'eſt à dire, diſtans, & ſeparez, elle ne peut donc eſtre bien. La ſplendeur, dit-il, eſt vne loüange donnee, par pluſieurs gens de bien, à vn homme de bien, la loüange eſt vn parler: le parler eſt vne voix qui ſignifie quelque choſe. Mais vne voix, encor qu'elle ſorte de la bouche d'vn homme de bien, n'eſt pas bien. Comme auſſi tout ce que l'homme de bien faict, n'eſt pas bien. Car l'homme applaudit des mains, il chifle, mais aucun n'appellera bien, ny le frappement de mains, ny le chifler, encor qu'il admire, & qu'il loüe toutes choſes qui ſont en quelqu'vn,

Queſtion de Lucilius touchant la reputation qu'on obtient apres ſa mort.

Reſponſe de Seneque, qui cõmence par la conſideration de diuers corps en nature.

De ce qui ſe peut & doit appeller bien, &

De la louange & en quel ſens les Stoyques prennent ce mot.

non

non plus que l'eſternuëment ou la toux. Il s'enſuit donc que la ſplendeur n'eſt pas bien. En ſomme, dites nous, ſi c'eſt le bien de celuy qui louë, ou de celuy qui eſt loüé: ſi vous dites que c'eſt le bien de celuy qui louë, ce ſeroit auſſi ſottement parlé, cõme ſi vous diſiez que ce fut mon bien, qu'vne autre ſoit en bonne ſanté. Mais c'eſt vne action honeſte de louër ceux qui en ſont dignes: par ainſi c'eſt le bien de celui qui louë. Car c'eſt ſon action, & non pas le bien de nous, qui ſommes loüez. Et toutesfois c'eſt dequoy il eſt queſtion. Ie reſpondray maintenant en peu de paroles à chaſque poinct. Premierement on demãde encor maintenant, ſi aucun bien peut venir des choſes diſtantes. Sur quoy il y a des opinions d'vne part & d'autre. En ſecond lieu, la ſplendeur n'a pas beſoin de beaucoup de ſuffrages & recommandations. Elle ſe peut contenter du iugement d'vn ſeul homme de bien. Car vn ſeul homme de bien peut faire iugement de tous les autres gens de bien. Et quoy, dit il, la renommee naiſtra elle du iugement d'vn ſeul, & l'infamie du dire d'vne ſeule meſchante perſonne? ie l'appelle dit-il, gloire, quand elle eſt eſpãduë en beaucoup d'endroits. Car elle a beſoin d'vn cõſentement de pluſieurs: la condition de pluſieurs & celle d'vn ſeul, eſt fort differente. Pourquoy? Car ſi vn ſeul hõme de bien a bonne opinion de moy, ce m'eſt autant, cõme ſi tous les gens de bien l'auoyent. Parce que ſi tous me cognoiſſoyent, ils auroyent ceſte meſme opinion de moy. Ils ont tous vn pareil & ſemblable iugemẽt. Et ceux qui n'y peuuent pas contredire, en iugent de meſmes. C'eſt autant comme ſi tous y conſentoyent: car ils ne peuuent auoir autre opinion. Voire-mais pour la gloire, & pour la renommee, l'opinion d'vne ſeule perſonne ne ſuffit point. Quant à cela l'opinion d'vn ſeul hõme peut autant, comme l'opinion de tous: car ſi vous en demandez aduis à tous, ils ſeront de ceſte opinion. Mais icy, le iugement de choſes diuerſes & diſſemblables, eſt auſſi diuers comme ſont bien les affections: car tu les trouueras incertains, legers, & ſuſpects. Penſes-tu que tout le monde puiſſe eſtre d'vn meſme aduis: vn homme ſeul n'a pas touſiours vn meſme aduis. Mais la verité leur plaiſt. La verité n'a qu'vne force & qu'vn meſme viſage. Or quant aux autres, cela meſme à quoy ils conſentent, eſt faux. Et toutesfois il n'y a point de conſtance aux fauſſetez. Car elles ſont diuerſes & contraires enſemble. Mais la loüange, dit-il, n'eſt autre choſe qu'vne voix. Et vne voix ne ſe peut appeller bien. Et quand ils diſent que la ſplendeur du nom n'eſt autre choſe que la loüange que les gens de bien rendent aux gens de bien, ils ne la rapportent point à la voix, mais à l'opinõ. Car encor qu'vn hõme de bien ſe taiſe, pourueu qu'il penſe que quelqu'vn ſoit digne de loüange, il eſt aſſez loüé. Dauantage la loüange n'eſt autre choſe, que le loüangemẽt: car ceſtuy-là a beſoin de la voix. C'eſt pourquoy l'on ne dit point vne loüange funebre, mais vn loüangement, l'office duquel conſiſte en harangue. Quand nous diſons que quelqu'vn eſt digne de loüange, nous ne promettõs point les paroles gratieuſes, mais le iugement des hommes. La loüange donc peut proceder de celui qui ne dira mot, pourueu qu'il aye bõne opinion de quelqu'vn, & qu'il le loüe dans ſoy-meſmes, comme homme de bien. En outre (comme i'ay dit) la loüange ſe raporte à l'ame, & nõ point aux paroles qui ont preſché la loüãge que l'ame auoit conceuë, & qui l'apportent à la cognoiſſance de pluſieurs. Celuy loüe qui iuge qu'on eſt digne de loüange. Quand ce tragique nous dict, que c'eſt choſe magnifique d'eſtre loüé par celuy qui eſt loüé, il entend que c'eſt par vn qui eſt digne de loüange. Et quand ceſt ancien Poëte dit auſſi. La loüange nourrit les arts, il ne dit pas le loüangement, lequel corrompt pluſtoſt les arts. Car il n'y a rien qui ait tant gaſté, & corrompu l'eloquence, & les autres ſciences qui ont beſoin des aureilles, que de vouloir plaire au peuple. Il eſt bien

Aduis de Seneque, la louange d'vn hõme de bien nous doit ſuffire autant que celle de tous. car

Car tous les gens de bien ſont d'vn meſme aduis. pource que

La verité leur plaiſt. Or elle n'a qu'vn viſage.

Difference entre loüange & loüangement.

Que c'eſt que loüange. &

D'où vient la corruption des ſciences.

vray que la renõmee a beſoin de la voix, mais non pas la ſplendeur. Car elle peut venir ſans la voix, ayant aſſez du ſeul iugement. Elle eſt aſſez entiere non ſeulement entre ceux qui ne parlent point, mais entre ceux meſmes qui la contrediſẽt. Ie te diray encor la difference qui eſt entre la ſplendeur & la gloire. La gloire viẽt du iugement de pluſieurs, & la ſplendeur des bons. Mais à ſçauoir-mon à qui c'eſt que la ſplendeur du nom, c'eſt à dire, la loüange que les bons rendent aux bons, portera du bien? ſera-ce à celuy qui eſt loué, ou à celuy qui loüe? Ce ſera à l'vn & à l'autre. Moy qui ſuis loué, par ce que nature m'a fait tel que i'ayme toutes perſonnes, ie ſuis treſ-aiſe d'auoir bien-fait, & me reſiouys d'auoir trouué des hommes recognoiſſans, qui preſchent mes vertus. C'eſt le bien de pluſieurs quand ils ſont recognoiſſans: mais c'eſt auſſi mon bien. Car i'ay l'ame ſi bonne, que le bien d'autruy ie l'eſtime comme mien, & de ceux auſſi auſquels ie ſuis cauſe de ce bien. C'eſt le bien de ceux, qui louent. Car il ſe fait par vertu. Et toute action de vertu eſt bien. Mais cela ne leur pouuoit aduenir, ſi ie n'eſtois tel. Par ainſi c'eſt le bien de l'vn & de l'autre, d'eſtre loué auec merite autant certes cõme c'eſt le bien d'vn iuge d'auoir bien iugé, & le bien pareillement de celuy au profit duquel il a eſté iugé. Fais-tu doute, que la iuſtice ne ſoit le bien de celuy, qui en eſt doué, & de celuy auſſi à qui elle paye ce qu'elle luy doit? C'eſt iuſtice de louer vne perſonne qui le merite: c'eſt donc le bien de l'vn & de l'autre. Nous auons aſſez amplement reſpondu à ces mocqueurs. Mais nous ne deuiõs pas auoir ceſte mauuaiſe intẽtiõ de ſemer ces argumens trõpeurs, & tirer la philoſophie hors du ſiege de ſa maieſté pour la mettre en ceſte deſtreſſe. Cõbien vaut-il mieux aller par vn chemin droict & ouuert, que de ſe ietter ſoy-meſme en ces deſtours & labyrinthes qu'il te faut apres rebrouſſer auec beaucoup de peine? Car ces diſputes en fin ne ſont autre choſe que des paſſe-temps de perſonnes qui ſe veulent doctemẽt tromper, & ſurprendre l'vn l'autre. Dis pluſtoſt combien il eſt conuenable à la nature, d'eſtendre ſon ame ſur tout ce grand monde. L'ame de l'homme eſt vne grande choſe, & genereuſe: elle ne peut ſouffrir d'auoir aucunes bornes, qui ne luy ſoyent communes auec Dieu, elle va au pair auec luy. Premierement elle ne prend point pour ſa patrie & pour ſa demeure vn bas lieu, elle ne ſe contente d'Epheſe ou d'Alexandrie, ou de quelque autre lieu plus ſpacieux, plus remply de citoyens & de plus grand nombre de maiſons, ſa patrie eſt tout ce que l'vniuers d'enhaut enuironne de ſon circuit. Toute ceſte grande voute, ſous laquelle la mer & la terre eſt fondee, ſous laquelle l'air qui ſepare les choſes humaines d'auec les diuines & les conioinct auſſi, ſous laquelle il y a tant de Dieux rangez en bel ordre, qui veillent inceſſamment pour continuer la charge qui leur eſt donnee. En ſecond lieu elle ne permet point qu'on luy donne vn aage trop court. Tous les temps, dit-elle, ſont à moy. Il n'y a ſiecle qui ſoit clos aux grands entendemens: il n'y a temps ſur lequel il ne puiſſe ietter ſes penſees. Quand ce iour ſera venu, qui doit ſeparer la conionction, qui a eſté faicte de la diuinité auec l'humanité, ie lairray ce corps au lieu où ie l'ay trouué: ie m'iray rendre à la compagnie des Dieux. Et encor maintenant meſme ie n'en ſuis point du tout priué, mais ie ſuis retenu par la peſanteur de la terre. La demeure de ceſt aage mortel, n'eſt qu'vn auant ieu d'vne meilleure & d'vne plus longue vie. Tout ainſi que le ventre de noſtre mere nous retient l'eſpace de neuf mois, & nous prepare non point pour ſoy, mais pour le lieu où il ſemble que nous ſoyons iettez ia capables de reſpirer l'haleine, & de pouuoir ſouffrir l'air: pareillement par ceſte eſpace de temps qu'il y a depuis l'enfance iuſqu'à la vieilleſſe, nous ſommes receus pour vn autre enfantement. Vne autre naiſſance nous attend, & vn eſtat d'autres plus belles choſes. Nous ne

pourrions

Difference entre ſplendeur & gloire.

Marque de bonne ame.

Diſcours plus graue que les vaines diſputes precedentes, par lequel il mõſtre l'excellence de l'entendemẽt humain.

De la ſeparation du corps auec l'ame & de l'immortalite de celle-cy.

pourrions ſouffrir le ciel qu'apres quelque interualle. Par ainſi preuoy de longue main ſans aucune peur ceſte heure du decret de ta mort. Ce n'eſt pas la derniere heure de l'ame, elle ne l'eſt que pour le corps. Regarde toutes ces choſes, qui ſont aupres de toy, cõme ſi ce n'eſtoiẽt que paquets de hardes que tu tiens dãs vne hoſtelerie. Il te faut deſloger, & aller plus loing. Nature fouille tous ceux qui s'en võt, cõme ceux qui entrent. Elle ne te permet point d'en emporter plus que tu n'en as porté. Encor de ce que tu portois quand tu entras en la vie, il en faut laiſſer vne bonne partie. On t'oſtera la peau qu'on auoit ietté deſſus toy pour derniere couuerture: on t'oſtera la chair & le ſang meſlé auec elle, qui couroit par tout: on t'oſtera les os & les nerfs qui rendoyent fermes & fortes les parties fluides & foibles. Ce iour, que tu crains cõme s'il deuoit eſtre ton dernier, c'eſt le iour de ta naiſsãce à l'eternité. Laiſſe ceſte peſante charge. Que retardes-tu tant, cõme ſi deſia tu n'eſtois vne autre fois ſorti dehors, quand tu laiſſas le corps dans lequel tu eſtois caché? tu fais le retif, tu recules. Ce fut auſſi auec de grands efforts que ta mere te mit hors du ventre. Tu ſouſpires, tu pleures. Quand tu naſquis tu pleurois auſſi. Mais lors on te pouuoit bien pardonner, ne faiſant que venir en ce monde, tu n'auois iamais rien veu ny ſenti, eſtant ſorti d'vn lieu chaud & mol des entrailles de ta mere, vn air plus libre & plus grand te ſouffla. Apres l'attouchement d'vne dure main t'offenſa: & eſtant encor ainſi tendre, & n'ayant iamais plus rien veu, tu te trouuas eſtonné entre les choſes que tu ne cognoiſſois pas. Mais maintenant tu ne trouues pas eſtrange de te voir ſeparé de ce corps duquel tu auois eſté autrefois partie. Laiſſe dõc ſans regret ces mẽbres qui ne te ſeruẽt deſia plus, & deſpoüille ce corps où l'ame long tẽpsa, ne peut plus loger. Il ſera deſchiré, il ſera noyé & aneanty. Dequoy te faſches-tu? C'eſt ainſi qu'il ſe fait, les eſtuys qui ont tenu cõuuert ceux qui naiſſent, periſſent touſiours. Pourquoy les aymes-tu tant, cõme s'ils eſtoyent tiens? Parce, peut-eſtre, que tu en es couuert. Il viendra vn iour qui te deſcouurira, & qui te mettra hors de ce ventre vilain, & puant où tu es maintenant logé. Taſche dés maintenant de t'en voler, & de t'arracher de là, le plus que tu pourras: reiettãt toutes autres choſes hormis celles qui doyuent demeurer neceſſairement auec toy. De là meſmes auſſi penſe à quelque choſe plus haute & plus diuine. Quelque iour les ſecrets de nature te ſeront deſcouuerts, ces tenebres ſeront chaſſees, & vne belle clairté reluira de tous coſtez. Penſe en toy meſmes cõbien eſt grande ceſte lueur de tant d'eſtoilles, qui meſlent leurs lumieres enſemble. Il n'y aura aucun vmbre qui vienne troubler la ſeraineté de l'air, tous les quartiers du ciel reluiront d'vne egale clairté. Le iour & la nuict ne ſont que le changement de l'air voiſin de la terre. Tu confeſſeras d'auoir veſcu en tenebres, lors que tu verras tout entier ceſte lumiere entiere que tu nevois maintenant, que par des petites feneſtres de tes yeux, & toutesfois tu l'admires de bien loin. Que te ſemblera ceſte diuine clairté, qũad tu la verras dans ſa place? Ceſte penſee ne peut permettre que rien de ſale ſe puiſſe arreſter dans noſtre ame, rien de bas, ny de cruel. Elle dit que les Dieux ſont teſmoings de toutes choſes. Elle nous cõmande de nous rendre agreables à eux, & de ne penſer qu'à leur plaire, & de mettre l'eternité deuant nos yeux: laquelle a ſi grãd pouuoir que ſi quelqu'vn la peut conçeuoir dans ſon ame, il n'a aucune peur des armees, il ne s'effraie point de trõpettes, aucunes menaces ne le peuuent eſpouuãter. Mais pourquoy eſt-ce que celuy s'eſpouuanteroit qui a ſon eſperance en la mort, ſi celuy auſſi qui penſe que l'ame ne dure qu'autant de temps qu'elle eſt retenuë dans les liens de ce corps, & que auſſi toſt qu'elle en eſt deliuree, elle s'eſuanouït du tout: met peine de pouuoir eſtre vtile encor apres ſa mort? Car encor qu'il nous ſoit raui à nos yeux, ſi eſt ce que,

L'homme ſort du monde auec pareille nudité qu'il y entre.

Miſerable eſtat de l'homme deuant ſa naiſſance & apres.

Dont il prend ſubiect d'exhorter à mouritalaigremẽt.

Et ce d'autant plus qu'apres la mort on entre en la poſſeſſiõ des biẽs excellents.

Vne ſaincte penſee tient l'ame exempte de tous vices.

Quel eſt le bien duquel iouyt l'ame vertueuſe.

6. Æneid. *La vertu de ce Prince, & l'honneur & la gloire*
De ſa race, venoit ſouuent en ſa memoire.

Penſe combien les bons exemples nous profitent, & tu cognoiſtras que la memoire des grands perſonnages nous eſt autant profitable, que leur preſence.

EPISTRE CIII.

Que l'ennemy le plus dangereux & plus traiſtre à l'homme c'eſt l'homme. Que la philoſophie peut ſeruir de remede à ces maux.

L'homme ne reçoit point de plus grands deſplaiſirs, que de l'homme meſme: car, les autres creatures ne nuiſent que par accident ou par neceſſité, mais l'homme de guet à penſé.

POurquoy penſes-tu ſi ſoigneuſement au mal-heur qui te peut aduenir & peut auſſi n'aduenir point? Ie parle d'vn feu ou d'vne ruine, & tels autres dangers qui nous aduiennent, & ne viennent point par aguets. Prens garde pluſtoſt à ceux qui t'eſclairent de pres, qui t'eſpient, & te veulent ſurprendre. Ce ſont des mal-heurs bien rares, encor qu'ils ſoyent bien grands, que de faire naufrage, ou d'eſtre verſé ſous vn coche. Mais le danger qu'vn homme braſſe à vn autre, il eſt ordinaire. Sois touſiours au guet contre ceſtui-là, ayes touſiours les yeux ouuerts. Car il n'y a point d'autre mal plus frequent, plus opiniaſtre, plus flatteur que ceſtuy-là. La tempeſte menace auant qu'elle s'eſleue, les baſtiments craquent auant tomber, & la fumee ſe void pluſtoſt que le feu. Mais le mal heur qui nous vient d'vn homme, eſt fort ſoudain. Et d'autant plus qu'il s'approche de toy, d'autant eſt il plus finement caché. Tu te trõpes, ſi tu te fies au viſage de ceux qui ſe preſentent à toy. Ils ont la face d'hommes, & le cœur de beſtes ſauuages: ſi n'eſt que leur fureur eſt plus dangereuſe à ceux qu'elles rencontrent les premiers par-ce qu'elles ne la peuuent ſi bien retenir, qu'ils paſſent ſans eſtre offencez. Car rien ne les pouſſe iamais à faire mal que la ſeule neceſſité. C'eſt la faim ou la peur qui les contrainct de venir au combat. Mais ce n'eſt que plaiſir à l'homme de faire perir vn homme. Toutesfois en penſant au danger qui te peut aduenir par l'homme, penſe pareillement quel eſt le debuoir de l'homme. Prens garde d'vn coſté, de n'eſtre point offencé, & de l'autre, de n'offencer pas-vn. Reſſiouis toy du bien de tout le monde, & ſois faſché de leur mal: ſouuienne toy de ce que tu doibs faire pour autruy & de ce dont tu te doibs garder. Viuant ainſi, quel bien t'en aduiendra-il? non pas qu'ils ne te nuiſent, mais qu'ils ne te trompent point. Sur tout retire toy le plus que tu pourras à la philoſophie: elle te mignardera dans ſon giron. Tu ſeras entierement ſeur dans ſon ſainct cabinet, ou plus ſeur qu'en tout autre lieu. Nul ne s'entreheurte, que ceux qui ſe promenent en meſme place. Mais tu ne doibs point te vanter de ſuiure la philoſophie: elle a fort ſouuent eſté dommageable à pluſieurs qui s'en eſtoyent fierement & inſolemment glorifiez. Il ſuffit qu'elle te face perdre tes vices, qu'elle ne reproche rien à autruy, qu'elle ne deſdaigne pas les couſtumes publiques, qu'elle ne face point cognoiſtre qu'elle vueille blaſmer tout ce qu'elle ne fait point. On peut eſtre ſage ſans orgueil & ſans enuie.

Remede à ce deſordre.

EPISTRE CIIII.

D'vn voyage qu'il fit hors la ville, pour recouurer ſa ſanté. Qu'il ne faut point paſſer la mer, ny changer des villes pour fuir les vices. Il ne faut point aller en autre lieu, mais eſtre autre qu'on n'eſtoit point.

Il conſeille de viure auec Caton, Lælius, & Tubero, Romains, & auec Socrate & Zenon Grecs.

IE m'eſtois retiré en ma ville de Nomentan: pourquoy penſes-tu que ce fut? pour fuir la ville? Mais pluſtoſt la fieure cõme l'accez me venoit. Elle m'auoit deſia ſaiſi, quand ie commanday auſſi toſt, qu'on attelaſt mon caroſſe, encor que ma bonne femme Pauline me voulu retenir, le medecin me trouuant le pouls eſmeu, & le battement des vaines inconſtant cõtre ſon naturel, dit que c'eſtoit vn cõmencement de fieure. Toutesfois ie continuay de m'en aller. Il me vint lors à la bouche ce que i'auois ouy dire à Gallio mõ ſeigneur, lequel eſtant en Achaie & cõmençant la fieure de le ſaiſir, mõta incontinent dans la nauire, criant que c'eſtoit vne maladie du lieu, & nõ pas du corps. C'eſt ce que ie dis à Pauline, laquelle me pria d'auoir ma ſanté en recõmandation. Car ſçachant que ſa vie ne depend que de la mienne, ie cõmence auoir ſoing de moy meſme, pour en auoir auſſi d'elle: & iaçoit que la vieilleſſe m'eut rendu conſtant pour ſupporter beaucoup de mal, ie perds toutesfois ce biẽ que l'aage m'auoit apporté. Il me ſemble qu'en ce vieillard il y a vn ieune hõme, duquel on a pitié. De ſorte que ne pouuant gaigner ſur elle qu'elle m'ayme auec plus de conſtance, elle gaigne ſur moy, que ie m'ayme plus que ie ne deurois. Car il faut s'accõmoder aux honeſtes affectiõs: & iaçoit quelquesfois qu'aucunes iuſtes cauſes nous preſsẽt, il faut neãtmoins pour l'hõneur de ſes amis, rappeller ſon eſprit mourãt, encor que ce ſoit auec peine: il le faut retenir dans la bouche, veu qu'vn hõme vertueux doit mettre peine de viure non pas tant qu'il y prend plaiſir, mais tant qu'il en eſt beſoin. Celuy qui eſtime ſi peu ſa femme & ſon amy, qu'il ne voudroit pas allonger ſa vie pour l'amour d'eux, & qui perſeuere de vouloir mourir, eſt trop delicat. Il faut qu'vne ame ſe puiſſe cõmander cela, ſi l'vtilité de ſes amis le requiert, qu'elle ne vueille point mourir pour dõner ce cõtentement à elle ſeule: mais ſi elle auoit cõmencé, elle deuroit pluſtoſt rõpre ce deſſein & s'accõmoder à la volonté des ſiẽs. C'eſt l'acte d'vne ame pleine de vertu & de force, de retourner à la vie pour le biẽ d'autruy: ce que pluſieurs grands perſonnages ont faict. Mais i'eſtime auſſi, que c'eſt vne grãde humanité de cõſeruer plus ſoigneuſemẽt ſa vieilleſſe, le plus grãd fruict de laquelle, eſt de s'entretenir auec vn grand ſoing, & vne grande ſeureté, & iouyr de ſa vie auec vne plus grande fermeté de courage, ſi tu cognois que cela ſoit agreable, profitable, & deſiré par quelqu'vn de tes amis. Dauantage en faiſant cela, tu en reçois vn grand plaiſir, & vne belle recõpenſe. Car quel plus grand contentement pourroit on ſentir que de ſe voir ſi cherement aymé de ſa femme, que pour l'amour d'elle tu tevueilles encor plus cheremẽt aymer? C'eſt pourquoy ma Pauline peut tant ſur moy que ſa crainte m'eſt cauſe que ie crains. Mais veux-tu ſçauoir cõme ie me trouuai du conſeil de mon voyage? Auſſi toſt que i'eus laiſſé ce mauuais air de la ville, & la puãteur de la fumee des cuiſines, leſquelles auſſitoſt qu'on la remuë, iettent auec la pouſſiere toute la vapeur peſteuſe qu'elles tenoyẽt couuerte & cachee, ie ſentis incontinẽt vn grand changement en ma ſan-

Exemple de l'amitie' conjugale, & de la mutuelle biẽvueillance des amis.

L'ame vertueuſe ſe doibt deſirer de prolonger ſa vie pour l'vtilite des ſiens.

Quel eſt le principal fruict de la vieilleſſe.

Profit qui reuient du changement de l'air des villes à celuy des champs.

té. Mais comment penſes-tu que mes forces ſe refirẽt auſſi-toſt que i'arriuay dans le vignoble du lieu? Incontinent que i'entray dans ce paſturage ie me fis donner à manger. Ie me ſentis tout reuenu, la langueur de ce corps mal aſſeuré, & qui craignoit quelque plus grãd mal, ne demeura gueres auec moy. Ie cõmence d'eſtudier auec toutes les forces de l'eſprit. Le lieu n'y ſert pas de beaucoup, ſi l'eſprit ne s'y aide, lequel pourra s'il veut au milieu des occupations trouuer touſiours quelques heures ſecretes. Mais celuy qui choiſit les regions, & cherche le repos, trouuera par tout des affaires qui l'empeſcheront. Car on dit que s'eſtãt plaint quelqu'vn à Socrates, que les longs voyages qu'il auoit faits, ne luy auoyent porté aucun profit, il luy reſpondit. Ce n'eſt point ſans cauſe que cela t'eſt aduenu: car tu faiſois ces voyages auec toy. O le grand bien que ce ſeroit à quelques vns, ſi en voyageant il ſe pouuoyent departir d'auec eux meſmes: parce qu'ils ne ſont que ſe ſolliciter, que ſe corrõpre, que ſe faire peur. Que ſert-il de paſſer les mers, & de changer des villes? Si tu veux eſchaper aux paſſions qui te tourmentent, il n'eſt pas beſoing d'aller en autre lieu, mais eſtre autre. Prens le cas que tu ſois allé dans Athenes ou à Rhodes. Choiſis vne autre ville telle que tu voudras. Que ſert-il quelles ſoient les mœurs de ceſte cité? Tu y as porté les tiennes. Tu penſeras touſiours, que la richeſſe ſoit vn bien: la pauureté, & (ce qui eſt encor du tout miſerable) vne fauſſe pauureté, te tourmentera. Car encor que tu poſſedes de grands biens, toutesfois parce qu'vn autre en a de plus grands, il te ſemble que la richeſſe de laquelle il te ſurpaſſe, te defaut. Tu penſes que les honneurs & dignitez ſoyent quelque bien. Tu auras mal de teſte que ceſtui-cy ſoit fait conſul, qu'vn autre le ſoit pour la ſeconde fois: tu te rechignes de lire ſouuent le nom de quelqu'vn eſcrit aux faſtes. La fureur de ton ambition ſera ſi grande, qu'il te ſemblera que pas vn ne viẽt apres toy, ſi quelqu'vn marche deuant toy. Tu eſtimeras auſſi que la mort ſoit le plus grand mal qui te puiſſe aduenir, iaçoit qu'elle ne porte aucũ mal, que la peur qu'on en conçoit auant qu'elle aduienne. Les dangers ſeuls ne t'effrayeront pas: ce ſeront les ſoupçons: tu ſeras touſiours agité de frayeurs vaines. Car que te ſeruira

D'auoir peu eſchapper tant de villes de Grece,
Et peu rompre en fuyant des ennemis la preſſe.

La paix meſme te portera des peurs, tu ne pourras te fier aux choſes les plus aſſeurees, ſi vne fois l'eſpouuentement t'a fait perdre l'entendement: lequel depuis qu'il s'eſt accouſtumé de s'effrayer ſoudainement à toutes occurrences, ne pourra permettre apres que tu puiſſes prẽdre aucun remede à ton ſalut. Car il n'euite plus les dangers, il ne fait que fuir: tu penſeras auſſi que c'eſt vn mal extremement grãd de perdre quelqu'vn de tes amis. Cõbien que ce ſoit vne follie auſſi grande, comme ce ſeroit, ſi tu pleurois de voir tõber en terre les fueilles de ces beaux arbres qui ſeruent d'ornement à ta maiſon. Tout ce qui te plaiſt, reſſemble à vne verdure. Ils viuẽt tant qu'ils ſont verds, la fortune fait tomber par terre quelque choſe de iour à autre. Mais comme la cheute des fueilles eſt facile à ſupporter, parce qu'elles renaiſſent: auſſi eſt la perte de ceux que tu aymes, & que tu penſes eſtre les plaiſirs de ta vie, parce qu'ils ſe refont, encor qu'ils ne renaiſſent point. Ouy: mais ils ne ſeront point pareils aux autres. Auſſi ne ſeras-tu pareil à toy meſmes. Il n'eſt iour, il n'eſt heure, qui ne te change. Mais ce larrecin ſe cognoiſt plus facilemẽt aux autres. En toy il eſt caché, parce qu'il ne ſe fait pas ouuertement: les autres nous ſont eſleuez tout d'vn coup, mais nous ſommes deſrobez inſenſiblement à nous meſmes. Ne voudras-tu pas donc penſer à ces choſes, & apporter quelques remedes

à ta

La ſolitude ne ſert de gueres ſi l'eſprit ne s'accommode à ſoy meſme.

Pour s'exempter des paſſions, il faut quitter ſes vices.

Diſcours contre l'auarice.

Contre l'ambition.

Contre la crainte.

Contre la perte des amis.

à ta playe? Voudras tu touſiours ſemer des nouuelles occaſions de ſoucis, eſperant tantoſt vne choſe, & entrant en deſeſpoir d'vne autre? Si tu es ſage, meſle les vnes & les autres enſemble: n'eſpere point ſans deſeſpoir, & ne deſeſpere point ſans eſperance. Quel profit reuint iamais à pas vn d'auoir beaucoup voyagé? Il n'a pas tẽperé ſes voluptez, il n'a pas retenu ſon auarice, il n'a pas adoucy ſa cholere, il n'a pas refroidy la violence indõptee de ſes amours, il n'a peu arracher aucun vice de ſon ame, il ne luy a pas rendu le iugement meilleur, il n'a pas chaſſé ſes erreurs: mais comme ſi c'eſtoit vn enfant, qui admire les choſes qu'il n'a iamais veuës, il a eſté retenu quelque peu de temps pour les nouueautez qu'il voyoit. Au reſte l'agitatiõ faict que l'inconſtance de l'ame, qui s'irrite dauantage quand elle eſt faſchee, ſe rend plus legere & volage, & par ce moyen s'ils ont eu grãd deſir de voir ces lieux, il les ont quittez encor plus volontiers, & comme oiſeaux paſſagers s'en ſont reuolez plus viſte qu'ils n'eſtoyent venus. Le pelerinage te donnera cognoiſſance de diuerſes nations, te monſtrera des nouuelles formes de mõtagnes, des champs d'vne eſtenduë admirable, de grands vallons arrouſez d'eaux, qui ne tariſſent iamais, la nature de quelque riuiere, qu'on aura remarquee: on t'apprendra comme le Nil ne s'enfle que l'eſté, ou comme le Tigris ſe deſrobe aux yeux, & apres auoir faict vn lõg cours ſous la terre, il en ſort tout entier. Ou cõme Meandre, qui a eſté l'exercice, & le plaiſir de tous les poëtes, faict vne infinité de replis, & s'approchãt en diuers endroits de ſon propre canal, ſans ſe vouloir ietter dedãs il ſe flechit à coſté. Mais rien de tout cela ne te rendra ny plus vertueux, ny plus ſage. Il faut touſiours eſtre apres l'eſtude, apres les autheurs de la ſageſſe, pour apprendre ce qui eſt deſia inuenté, & pour recercher ce qui ne ne l'eſt pas encores. C'eſt ainſi qu'il faut retirer l'ame de ſa miſerable ſeruitude, & la mettre en liberté. Tant que tu demeureras ſans apprendre ce qu'il faut fuir, & ce qu'il faut deſirer: ce qui nous eſt neceſſaire, & ce qui nous eſt ſuperflu: ce qui eſt iuſte, & ce qui eſt honneſte: ce ne ſera pas voyager, ce ſera errer, & vagabonder: ces erreurs ne te porteront aucun profit. Car tu traines tes paſſions en ces voyages, & tes vices te ſuiuent par tout. A la mienne volonté qu'ils ne fiſſent que te ſuiure: car ils ſeroyent plus loing de toy qu'ils ne ſont pas. Mais tu les portes ſur toy, tu ne les menes point. Voila pourquoy, en quelque lieu que tu ſois ils te preſſent, & te donnent pareil tourment autant en vn pays, qu'en autre. Il faut chercher au malade vne medecine, & non point vne region. Quelqu'vn s'eſt il rompu la iambe, s'eſt il deſloüé le pied? Il ne monte pas dans vn coche, ou dans vne nauire: il appelle le medecin pour faire reprendre la partie rompuë, & que celle qui eſt deſlouee ſoit remiſe en ſon lieu. Pourquoy penſes tu dõc que ton ame, qui eſt rompuë & deſlouee en tant de lieux, puiſſe guerir en changeant de pays? Ce mal eſt trop grand pour eſtre gueri en ſe faiſant porter. Le voyager ne te rendra ny medecin, ni orateur. Le lieu n'apprend aucune ſcience. Et quoy? La ſageſſe qui eſt la plus precieuſe choſe de ce monde, s'aquiert elle en chemin? Croy moy, il n'y a chemin aucun, qui puiſſe arreſter ton ambition, ta cholere, tes frayeurs. Ou s'il en y auoit, toutes ſortes d'hommes y accourroyent en foule. Ces maux te tourmenteront, ils t'ameigriront tant que tu iras vagabonder par terre, & par mer, tãt que tu porteras ſur toy les cauſes de ces maux. T'eſtõnes-tu, ſi la fuite hors de ton pays ne te porte aucun profit? ce que tu veux fuir eſt auec toy. Corrige toy donc. Mets bas ceſte peſante charge, chaſſe loing ta conuoitiſe, ou la contiens dans quelque honneſte meſure, oſte toute meſchanceté de ton ame. Si tu veux faire des ioyeux voyages, gueris celuy que tu menes auec toy. L'auarice ne te quittera iamais pendant que tu viuras auec vn auaricieux La fierté ne te quittera iamais

Cõtre les frequẽs & diuers changemens de pays.

Les voyages cõtentent l'eſprit, mais ne le rendent ny plus vertueux ny plus ſage.

Moyẽ de mettre l'ame en ſa vraye liberté.

Voyager ſans la philoſophie ce n'eſt que vagabonder.

&

Sans amende. mẽt de vie, les diuers voyages ſont inutiles.

Le moyen de s'amẽder c'eſt de nettoyer ſon ame de tous vices, fuir la compagnie des meſchans, & hanter les gens de bien.

Exemples ordinaires des gens de bien.

pendant que tu viuras auec vn auaricieux. La fierté ne te quittera iamais pendãt que tu hanteras vn orgueilleux. Tu ne perdras iamais la cruauté en la cõpagnie d'vn bourreau. La hantiſe des adulteres ne fera qu'allumer ta paillardiſe. Si tu te veux deſpouiller de vices, il te faut eſloigner des exemples des vices: l'auare, le corrupteur, le cruel, le trompeur qui t'euſſent faict beaucoup de mal, s'ils euſſent eſté pres de toy, ſont logez dedans toy. Va chercher des plus gens de bien. Va viure auec Caton, auec Lælius, auec Tubero: que ſi tu veux viure encor auſſi en la compagnie des Grecs, hante Socrates, & Zenon. L'vn t'apprendra de mourir quand la neceſſité le voudra, & l'autre auãt qu'il en ſoit beſoing. Vis auec Chryſippus, auec Poſidonius. Ceux là t'enſeigneront la cognoiſſance des choſes diuines, & humaines. Ceux là te cõmanderont de faire touſiours quelque belle choſe, & non ſeulement de ſçauoir ſagement parler, & de tenir de beaux propos, qui ſeront agreables à ceux qui les orront: mais auſſi d'endurcir ton ame, & de la fortifier contre toutes menaces. Il n'y a qu'vn port de ſalut pour la vie, qui eſt touſiours agitee & tourmentee: c'eſt de meſpriſer les choſes aduenir, ſe maintenir en toute aſſeurance, preſenter courageuſement l'eſtomach aux coups de fortune, ne ſe cacher, & ne luy tourner iamais le dos. Nature nous a engendrez hardis, & courageux: Et comme elle a donné à quelques beſtes vn eſprit cruel, à quelques vnes fin & ruſé, à d'autres craintif: auſſi nous l'a elle donné grand & genereux, cherchant où il pourra viure honorablement, & non point ſeurement: tres ſemblable à l'vniuers, lequel il ſuit tant que le pas d'vn hõme mortel ſe peut eſtendre, & taſche à luy reſſembler. Il ſe monſtre à tout le monde, & ſemble qu'il ſoit bien aiſe, d'eſtre regardé, & d'eſtre loüé, il eſt maiſtre de toutes choſes, il eſt par deſſus toutes choſes. C'eſt pourquoy il ne s'aſſubiettit à rien qui ſoit, il ne trouue rien qui luy ſoit trop peſant, rien qui le puiſſe faire plier ſous le faix.

La philoſophie eſt le ſeul haure de la vie cõtre les tempeſtes d'icelles.

Excellence de l'entendemẽt humain.

5. Æneid. *La mort & le labeur ſont horribles à voir.*

Rien moins que cela, ſi on les pouuoit regarder droitement, & rompre les tenebres, qui ſont deuant. Il y a force choſes qui nous eſpouuantent la nuict, que le iour on ne s'en fait que rire.

La mort & le labeur ſont horribles à voir.

Noſtre Virgile a dit cela de fort bõne grace: il n'a pas dit qu'elles fuſſent terribles en effect, mais à les voir. C'eſt à dire qu'elles ſemblent l'eſtre à la veuë, & toutesfois ne le ſont point. Qu'eſt ce qu'il y a, dis ie, de ſi eſpouuantable en ces choſes, ſinon ce que l'opinion vulgaire en a publié? Pourquoy eſt ce, Lucilius, qu'eſtant ainſi gaillard & robuſte, tu craindras le labeur, & qu'eſtant homme tu craindras la mort? Cela me faict ſouuenir de ceux, qui penſent, que ce qu'ils ne peuuõt faire, ſoit impoſſible, & qui diſent que nous parlõs des choſes qui ſont hors du pouuoir de nature humaine. Hà! que i'ay bien meilleure opinion d'eux, ils le pourroyent faire eux meſmes, mais ils ne veulent pas. Mais qui eſt celuy, qui l'a voulu entreprendre, qui n'en ſoit venu à bout? Qui eſt celuy qui ne les ait trouué plus faciles en trauaillant? Ce n'eſt point parce qu'elles ſont difficiles, que nous n'oſons point, mais parce que nous n'oſons point, elles ſont difficiles. Toutesfois ſi vous en demandez vn exemple, prenez Socrates ce vieillard, qui a tant ſouffert, qui a eſté tourmenté de toutes ſortes de maux, qui n'a peu iamais eſtre vaincu ny de la faim ny de la pauureté (que la charge de ſa maiſon luy faiſoit trouuer encor plus faſcheuſe) que n'a eſté vaincu des trauaux de guerre, qu'il a portez auſſi en ſon temps, ny de ceux qu'il a endurez dans ſa propre maiſon, ſoit que tu parles de ſa femme, qui auoit les mœurs fort ſauuages, & la langue venimeuſe, ſoit que tu parles de ſes enfans, qui eſtoyent indociles & rudes, qui reſſembloyent plus à la

L'eſprit de l'hõme eſt capable de tout, pourueu qu'il s'y applique à bon eſcient.

Exemples en Socrates qui ne fut iamais vaincu d'aucun mal.

mere

mere qu'au pere. De ſorte qu'il a touſiours veſcu ou en guerre, ou en tyrannie: ou bien en vne liberté plus cruelle que ny la guerre, ny la tyrannie. La guerre dura vingt & ſept ans: apres que les armes furent poſees, la ville fut abandonnee à la cruauté de trente tyrans, pluſieurs deſquels eſtoyent ſes ennemis. Mais le dernier iugement fut donné ſous pretexte d'aucuns crimes de grande importance, on l'accuſoit de ſentir mal de la religion, d'auoir corrompu la ieuneſſe, & de l'auoir ſubornee contre les dieux, contre leurs parens, & contre leur patrie. Et apres tout, la priſon, & le poiſon. Mais tant s'en faut, que rien de cela ait peu changer l'ame de Socrates, qu'il n'a peu ſeulement luy faire changer la couleur du viſage. Il retint ceſte loüange rare & admirable iuſqu'au dernier iour de ſa vie, que iamais homme ne vid Socrates, ny plus ioyeux, ny plus triſte. Il fut touſiours conſtant parmy l'inconſtance de fortune. Veux tu encor vn autre exemple? Prens ce Caton dernier, contre lequel fortune ſe monſtra plus ennemie, & plus opiniaſtre. Car luy ayant eſté contraire en tous lieux, elle l'a eſté encor d'auantage en ſa mort: toutesfois il fit cognoiſtre qu'vn homme de cœur peut viure en deſpit de fortune, & mourir en deſpit d'elle. Il auoit paſſé toute ſa vie aux guerres ciuiles, ou en vn aage qui appreſtoit deſia la guerre ciuile. De ſorte que tu pourrois dire qu'il n'a pas veſcu en moindre ſeruitude, que Socrates, ſinon que tu penſes que Cn. Pompeius, & Ceſar, & Craſſus fuſſent compagnons en la liberté. Pour ſi ſouuent que la republique ſe ſoit changee, on n'a iamais veu changé Caton. En tous temps & en tous affaires il a eſté touſiours ſemblable à ſoy. Eſtant preteur, eſtant repouſsé du conſulat, eſtant accuſé eſtant en la prouince, en harangant au peuple, en l'armee, en ſa mort, en l'effroy, & en l'eſtonnement de la choſe publique: lors que d'vn coſté Ceſar eſtoit ſouſtenu de dix legions de vieux ſoldats bien aguerris, & que Cn. Pompeius auoit auec ſoy toutes les forces des nations eſtrangeres: il fiſt teſte luy ſeul contre tous. Quand les vns ſe rendoyent au Camp de Ceſar, & les autres à celuy de Pompee: ce Caton tout ſeul fiſt quelque party pour ſoy, & pour la choſe publique. Si tu veux te repreſenter en l'entendement l'image de ce temps là, tu verras d'vn coſté le peuple & tous les gens de baſſe condition, eſchaufez à faire vn nouueau changement d'eſtat: & de l'autre, tous les plus grands de la ville, & la nobleſſe Romaine, & tout ce qui eſtoit de ſaint, & de choiſi: n'y ayant que deux autres au milieu: ſçauoir eſt la choſe publique, & Caton: tu t'eſmerueilleras, di-ie, quand tu verras

L'Atride Agamemnon, & Priam orgueilleux,
Et Achille cruel à l'endroit de tous deux.

Car il les blaſme tous deux, & les deſarme tous deux. Il faict ce iugement de tous deux: Il dit que ſi Ceſar gaigne il ſe tuera: ſi c'eſt Pompee, il s'en ira en exil. Quelle autre choſe deuoit il plus craindre, puis qu'il auoit arreſté contre ſoy meſme, au cas qu'il vaincroit, ou qu'il ſeroit vaincu, ce que les ennemis qui euſſent eſté plus offencez contre luy, pouuoyent ordonner? Il mourut donc par ſa propre ſentence. Ne vois tu pas que les hommes peuuẽt ſupporter beaucoup de trauail? Il mena ſon armee par les deſerts d'Afrique, marchant touſiours à pied. Ne vois tu pas qu'ils peuuent endurer la ſoif? Menant les reliques de ſon armee vaincuë ſans aucun bagage, & paſſant des montagnes ſteriles, & ſeches, ayant touſiours la cuiraſſe ſur le dos, il ſouffrit la faute d'eau: & s'il ſe trouuoit par fortune quelque fontaine, il beuuoit le dernier. Ne vois tu pas qu'on peut meſpriſer, & l'honneur, & l'ignominie? Le meſme iour qu'il fut repouſsé du conſulat, il ioüa au balon deuant toute ceſte aſſemblee publique. Ne vois tu pas qu'on peut ne crain-

Non pas meſme eſmeu.

Autre exẽple en Caton d'Vtique, qui mõſtra meſme en ſa mort qu'vn homme courageux peut viure & mourir en deſpit de fortune: & en ſa vie.

Qu'il n'y a trauail ne fatigue que l'hõme ne puiſſe deuorer.

Qu'on peut ne gliger l'honneur & le deſhonneur, & la puiſſance des grands & la mort & l'exil.

dre

dre point la puiſſance des grands? Il defia tout à vn coup & Ceſar & Pompee, l'vn deſquels pas-vn ne pouuoit offenſer, ſinon que pour gagner la bonne grace de l'autre. Ne vois tu pas qu'on peut meſpriſer & la mort, & l'exil? Il ſe condamna à mort, & à baniſſement, & à faire cependant la guerre. Nous pouuons donc auoir autant de courage contre toutes ces choſes, pourueu que nous vueillõs retirer noſtre col de deſſous le ioug. Il faut en premier lieu reietter loing toutes voluptez: car elles nous oſtent les forces, & nous effeminent, & ont beſoin de beaucoup de choſes, qu'il faut attendre de la fortune. En apres il faut meſpriſer les richeſſes, qui ſont le guerdon, & le fruict de la ſeruitude. Il faut quitter l'or, & l'argent & toutes autres choſes, qui ne ſeruent que de charge aux riches maiſons. On ne peut acheter la liberté qu'elle ne couſte bien cher: ſi vous la priſez beaucoup, il faut auſſi eſtimer fort peu toutes autres choſes.

Moyen d'appliquer à noſtre vſage les exemples des hommes vertueux.

EPISTRE CV.

Comme il faut fuir l'eſperance, l'enuie, la haine, la crainte, & le meſpris. Peu parler auec les autres, & beaucoup auecques ſoy. Le plaiſir qu'on prend à parler, faict en fin deſcouurir les ſecrets.

Pluſieurs motifs peuuent inciter les hõmes à la ruine les vns des autres.

JE te diray ce qu'il faut que tu faces pour viure auec plus d'aſſeurance. Toutesfois ie veux que tu prennes ces preceptes, comme ſi ie t'enſeignois les moyens, par leſquels tu penſes conſeruer ta ſanté au pays d'Ardea. Penſe combien de choſes il y a qui peuuent eſmouuoir les hommes à la ruine des hommes: tu trouueras l'eſperance, l'enuie, la haine, la crainte, & le meſpris. Mais entre tous ces maux, le meſpris eſt ſi leger, que pluſieurs ſe ſont cachez deſſous luy, pour vn grand remede. Celuy qui meſpriſe vn autre, ſans doute iamais il ne le foule aux pieds, il paſſe tout outre. Aucun ne ſe veut mettre en peine, & ne ſe veut opiniaſtrer de faire mal à vne perſonne de laquelle il ne tient conte. Vn iour de bataille on quitte celuy qui eſt tombé pa terre pour combatre celuy qui eſt debout. Tu euiteras l'eſperance des meſchans, ſi tu n'as rien qui eſueille la deteſtable conuoitiſe d'autruy, ſi tu ne poſſedes quelque belle terre. Car les choſes excellentes & belles, encor qu'on ne les aye guere veuës, ſont touſiours deſirees. Mais tu fuiras l'enuie, ſi tu ne te fais guere cognoiſtre, ſi tu ne vantes pas tes biens, ſi tu ſçais t'en reſioüir en toy meſmes. Tu pourras auſſi euiter la haine de l'offence qu'on receuroit de toy en n'irritant pas vn ſans occaſion, ce que le ſens commun te gardera de faire: car cela a apporté beaucoup de dommage à pluſieurs. Quelques vns hayſſoyent, & ſi n'auoient point d'ennemis. Mais la mediocrité de ta fortune, & la douceur de ton eſprit, feront que tu ne ſeras pas craint meſmement, quand les hommes cognoiſtront que tu es tel, qu'on ne peut offenſer ſans danger. Sois facile à te reconcilier, & que ce ſoit auec toute aſſeurance. C'eſt choſe dãgereuſe d'eſtre craint, & dans ſa maiſon & dehors, & de ſes eſclaues, & de ſes enfans. Il n'y a pas vn, qui n'ait aſſez de force pour nuire, ioint que celuy qui eſt craint a occaſion de craindre. On ſe peut faire redouter ſans ſe mettre en danger. Reſte à parler du meſpris, la cõditiõ duquel eſt en la puiſſance de celuy qui le recherche, & qui eſt meſpriſé, par ce qui le veut eſtre, nõ point parce qu'il le merite. Tout le mal q̃ le meſpris apporte, ſera chaſſé par les ſciences, & par les bonnes arts, & par les amitiez de ceux qui peuuent beaucoup aupres des grands, auſquels il ſe faudra adreſſer, & non pas s'engager, afin que le remede ne couſte plus cher,

Le meſpris.

L'eſperance.

L'enuie.

La haine.

Quelle eſt la condition du meſpris.

Le moyen de contrequarrer les paſſions. &

cher, que le peril ne porteroit de dommage. Toutesfois il n'y a rien qui profite tant, que de viure en repos, & de ne parler à pas vn que le moins que tu pourras, & ſouuent auec toy. Le parler a quelque douceur, qui nous ſurprend & nous flate, & qui nous fait deſcouurir nos ſecrets, comme faict l'yureſſe, ou l'amour. Apres aucun ne pourra taire ce qu'il aura ouy dire: & pas vn ne ſe cõtentera de dire ſeulement ce qu'il aura ouy. Celuy auſſi, qui ne pourra taire la choſe, n'en taira pas l'autheur. Car chacun trouue touſiours quelqu'vn à qui il fie le ſecret qu'on luy auoit fié. Et pour contenir ſon caquet, & ſe contenter des aureilles d'vn ſeul, il fera que le peuple en ſera l'autheur. Et voila comment ce qui n'agueres eſtoit ſecret, eſt faict vn bruit public. La plus grande partie de noſtre aſſeurance, c'eſt de ne faire rien de meſchant. Les hommes ſuperbes & tyrans menent vne vie deſreglee & pleine de deſordre: ils ont autant de peur, comme ils font de mal, ils ne ſont iamais en repos d'eſprit. Ils tremblent quand ils ont mal faict, ils ſont touſiours en doute. La conſcience ne leur permet point de faire aucune autre choſe, & les cõtraint de ne pẽſer qu'à eux. Celuy ſouffre beaucoup de peine, qui l'attẽd: & quiconque l'a merité, l'attend. Quelque bonne fortune peut bien releuer de la peine vne mauuaiſe conſcience: mais non pas luy donner aſſeurance. Car encor qu'il ne ſoit point deſcouuert, il craint de l'eſtre. Quand il dort, ſon forfait le reſueille: & ſi on parle de la meſchanceté d'autruy, il penſe à la ſienne. Il luy ſemble qu'elle ne ſera iamais oubliee, ny aſſez couuerte. Vn meſchant homme peut par quelque bonne fortune eſtre caché, mais il ne peut viure en aſſeurance.

De poſſeder ſon ame en repos.

Ce que peut vne mauuaiſe conſcience.

EPISTRE CVI.

Si les biens de l'ame & les vices ſont corps. Ce qui commande au corps eſt corps. Qu'on employe trop de ſubtilité en choſes ſuperflues. Il y a de l'intemperance au ſçauoir, comme en toutes autres choſes.

SI ie fais reſponce vn peu tard à tes lettres, ce n'eſt point que ie ſois empeſché d'aucunes occupations: ne penſe point que ie me vueille ſeruir de ceſte excuſe. Ie ſuis deſchargé de tous affaires, & ceux qui le voudrõt eſtre le ſeront. Les affaires ne ſuiuent aucun: mais on les ſuit, & on les recherche: on penſe que ce ſoit vn grand honneur que l'occupation de beaucoup d'affaires. Pourquoy donc eſt ce que ie ne reſcriuis ſur le champ à ce que tu demandois? Ce que tu demandois eſtoit vne partie de mon œuure, qui deuoit venir en ſon lieu à la ſuite de mon liure. Car tu ſçais que ie veux traitter toute la Philoſophie morale, & declarer toutes les queſtions qui en dependent C'eſt pourquoy ie doubtois, ſi ie deuois attendre, que ie fuſſe venu au lieu où ceſte queſtion ſe doit traitter, ou ſi ie te deuois donner ceſte audience hors de rolle. Il m'a ſemblé qu'il ſeroit plus honneſte, de ne retenir point longuement vn homme, qui venoit de ſi loing. A ceſte cauſe ie tireray de la ſuite de ce grand diſcours, & de la liaiſon d'iceluy, ce que tu demandes: & s'il y a quelqu'autre choſe qui s'approche de cela, encor que tu ne le demandes point, ie te l'enuoyeray. Mais demandes tu que c'eſt? Ce ſont des choſes, qui donnent plus de plaiſir que de proffit: comme eſt ce que tu demandes, ſi le bien eſt corps. Il eſt corps: car il fait. Ce qui fait, eſt corps: Le bien meut l'ame, & la forme en quelque maniere, & la contient. Cela donc qui eſt propre au corps, eſt le bien du corps: & par conſequent les choſes qui uppartiennent à l'ame, ſont corps. Car elle eſt corps. Il faut neceſſairement

L'excuſe qu'õ reiette ſur les occupations, eſt friuole, veu que nul n'en a ſinon autãt qu'il en veut auoir.

Queſtion & diſpute ſi ce qu'on appelle bien eſt corps. &

que

que le bien de l'homme, ſoit corps, veu qu'il eſt corporel. Ie mentirois ſi ce qui
Si les affections, le nourrit, & ce qui conſerue ſa ſanté, ou qui la luy rend, n'eſtoit corps. Son bien donc eſt corps. Ie penſe que tu ne feras point de doute, que les affections ne ſoyẽt corps, afin que ie meſle en ce diſcours vn poinct que tu ne demandois pas: comme eſt la cholere, l'amour, & la triſteſſe: que ſi tu en doutois, prends garde ſi elles nous changent le viſage, ſi elles nous rident le front, ſi elles nous reſiouiſſent la face, ſi elles nous font quelquesfois rougir, & quelquefois deuenir palles. Et
Les maladies de l'ame, & la meſchanceté, ſont comme, quoy? Penſes tu que ces marques ſe puiſſent ſi manifeſtement grauer ſur le corps, que par vn autre corps? Si donc les affections ſont corps, les maladies de l'ame le ſont auſſi, l'auarice, la cruauté, les vices endurcis, qui ſont deſia venus à tel poinct, qu'ils ſe ſont rendus incorrigibles. La meſchanceté donc l'eſt auſſi, & toutes les eſpeces de meſchanceté, comme eſt l'enuie & la ſuperbe. Il s'enſuit donc que les biens ſe ſont auſſi. Premierement parce qu'ils ſont contraires aux maux. En ſecond lieu, parce qu'ils te rendent meſmes marques, & meſme teſmoignage. Ne vois tu pas quelle vigueur la magnanimité met dans les yeux? Quelle diligence nous apporte la prudence? quelle modeſtie, & quel repos d'eſprit engendre la reuerence? quelle douceur en la face la ioye? quelle rigueur la ſeuerité? & quelle aſſeurance la verité nous donne? Il faut donc que ce qui change la couleur & cõtenance du corps, & qui exerce ſon empire ſur luy, ſoit pareillement corps. Or toutes les vertus dont ie viens de parler, ſont biens, ce qui procede d'elles l'eſt auſ-
Ce dont quelque choſe peut eſtre touchee, eſt corps. ſi. Peut on faire doute, que ce dont quelque choſe peut eſtre touchee, ne ſoit corps? Car comme dit Lucrece,

Rien ne peut, fors le corps, toucher, n'eſtre touché.

Mais toutes ces choſes que i'ay dites, ne pourroient changer le corps, ſi elles ne le touchoient: il s'enſuit donc qu'elles ſont corps. Il faut auſſi, que ce qui a ſi grande force, qu'il peut eſmouuoir & contraindre, retenir & commander, ſoit corps.
Auſſi tout ce qui peut agir ſur le corps. Mais quoy? la crainte ne retient elle point? La hardieſſe n'emeut elle pas? La force du courage ne pouſſe elle point, ne donne elle point vne ardeur? La modeſtie n'arreſte & ne retire elle pas? La ioye n'eſleue elle point? Et la triſteſſe n'abbat elle pas? Bref tout ce que nous faiſons c'eſt par le commandement du vice ou de la vertu. Ce qui commande au corps eſt corps, ce qui vſe de violence ſur le corps eſt corps: le bien du corps eſt corporel, le bien de l'homme eſt auſſi le bien du corps,
Contre les diſputes friuoles & inutiles. il eſt donc corporel. Or puis que ie t'ay obey, & que i'ay fait ce que tu as voulu, ie veux dire à moy meſme, ce que ie vois que tu diras. C'eſt comme ioüer aux eſchets, nous dependons noſtre ſubtilité apres vne choſe inutile. Ces diſcours ne nous peuuent pas faire bons, encor qu'ils nous facent ſçauans. Eſtre ſage, eſt vne ſcience plus ouuerte, & plus ſimple. Il ſe faut peu ſeruir de lettres pour auoir l'ame bonne. Mais comme nous ſommes prodigues de tous nos autres biens, nous le ſommes auſſi de la Philoſophie. Comme nous ſommes exceſſifs, & mauuais meſnagers en toute choſe, nous le ſommes auſſi aux lettres. Nous apprenons pour ſeruir à l'eſchole, & non point à noſtre vie.

EPISTRE CVII.

Qu'il ne ſe faut point offenſer des pertes & incommoditez qui nous aduiennent. Il faut commander à noſtre ame de les ſupporter. Nature tempere toutes choſes par des changemens. Qu'il ſe faut ſouſmettre à la volonté de Dieu.

QV eſt maintenant la ſageſſe, où eſt ce ſubtil iugement auec lequel tu meſpriſes toutes choſes? Où eſt ceſte grandeur de courage? vne choſe de ſi peu d'importance te peut elle faſcher? Quand tes eſclaues t'ont veu occupé, ils ont pris ceſte occaſion pour ſe mettre en fuite. Si comme amis ils t'auoyent trompé (car ie ſuis content qu'ils portent ce nom qu'Epicurus leur a donné, & qu'on les appelle ainſi) quelle partie de tes biens aurois tu perdu? Tu n'as plus ceux qui te faiſoyent perdre ta peine, & qui te rendoyent faſcheux aux autres. Il n'y a rien en cela, qui ne puiſſe aduenir, rien qu'on ne doyue craindre. Ce ſeroit auſſi ſottement fait de t'offencer de cela, comme de te plaindre qu'on t'euſt ietté de l'eau, ou qu'on t'euſt crotté par les ruës: La condition de noſtre vie eſt ſemblable à celle des bains, de la preſſe, & du chemin. Quelques choſes demeurent en arriere, quelques autres en aduiendrõt que tu ne penſeras pas, le viure n'eſt pas choſe delicate. Tu es entré en vn fort lõg chemin, il faudra que tu chopes, que tu t'entreheurtes, que tu tombes, que tu te laſſes, & que t'eſcries: O mort! & qu'en diſãt cela, tu mentes. Tu laiſſeras ton compagnon en vn lieu, tu le mettras en terre en vn autre, & en vn autre endroit tu auras peur de luy. Il faut acheuer ce faſcheux chemin par telles & ſemblables iniures, il faut preparer l'ame contre toutes choſes. Il faut qu'elle ſçache qu'elle eſt venue en vn lieu

Quels dãgers il faut trauerſer durant le cours de ceſte vie: & quel eſt le moyen de les adoucir.

Où eſt logé le deuil, la peine vengereſſe,
La palle maladie, & la triſte vieilleſſe.

6. Æneid.

C'eſt la compagnie de telles gens, qu'il faut paſſer la vie. Tu ne peux pas fuir cela, mais tu le peux bien meſpriſer. Or tu le pourras meſpriſer, ſi tu y penſes ſouuent, & ſi tu preuois ce qui peut aduenir. Il n'y a pas vn, qui ne ſoit allé auec plus de courage au deuant du danger, contre lequel il s'eſtoit appreſté, & qui n'ait fait teſte aux choſes les plus dures, s'il les auoit diſcourues en ſon entẽdement. Au cõtraire celuy qui n'y a point penſé, s'eſtonne contre les choſes plus legeres. Il faut prendre garde que rien n'aduienne, qu'on n'y ait penſé. Et d'autãt que tous maux ſont plus faſcheux par la nouueauté, ce penſement continuel t'apportera ce bien que tu ne ſeras point nouueau gend'arme enuers quelque mal que ce ſoit. Tes ſeruiteurs t'ont laiſſé. Mais ils en ont deſrobé vn autre, ils en ont accuſé vn autre, ils en ont tué vn autre, ils en ont trahy vn autre, ils en ont foulé vn autre aux pieds, ils en ont voulu faire mourir vn par poiſon, & l'autre par accuſation de crimes. Tout ce que tu pourrois dire eſt aduenu à pluſieurs, & aduiendra par cy apres. Il y a vn grand nombre & vne grande diuerſité de maux, qui ſont affuſtez cõtre nous. Les vns ſont deſia fichez dedans nous, les autres ſe brãdiſſent, lors meſmes qu'ils viennent, & quelques autres encor, qui doyuent tomber ſur autruy nous preſſent. Ne nous eſtonnons point des choſes, auſquelles nous ſommes nais, & dont pas vn ne ſe doit plaindre, parce qu'elles ſont egales à tous. Ie dis qu'elles ſont eſgales, d'autant que celuy qui les a euitees, les a peu ſouffrir. Et vne loy eſt eſgale quand elle eſt faite par tous, encor que tu n'en ayes point vſé. Commandons à noſtre ame

Il faut façonner l'ame au meſpris de tout ce qui peut aduenir.

Preuoir de loing.

Ne s'eſmerueiller des accidens auſquels on eſt né.

d'endurer, d'eſtre equitable & payõs noſtre tribut ſans nous plaindre d'eſtre mortels L'hyuer amene les glaces : il faut ſentir le froid : l'eſté ramene les chaleurs, il faut ſuer, l'intemperature du ciel menace la ſanté, il faut eſtre malade. Vne beſte ſauuage nous aſſaillira en quelque lieu, & l'homme auſſi qui eſt plus pernicieux que toutes les beſtes ſauuages du mõde. L'eau t'emportera vne choſe, & le feu vne autre. Nous ne pouuons pas changer ceſte condition des choſes. Mais nous pouuons faire cecy, nous armer d'vn grand courage digne d vn homme de bien, auec lequel nous pourrons ſouffrir vertueuſement les traits de la fortune, & conſentir à la nature. Or la nature tempere tout ceſt Empire que tu vois par changemens: vn temps clair & ſerain ſuit les nuees. Apres que la mer a eſté calme, elle ſe trouble. Les vents ſoufflent l'vn contre l'autre, & le iour ſuit la nuict, vne partie du ciel ſe couche quand l'autre ſe leue, l'eternité des choſes ſe ſouſtient par contraires. C'eſt à ceſte loy que noſtre ame ſe doit accommoder: c'eſt elle qu'il faut qu'elle ſuiue, & à qui elle obeyſſe, & qu'elle penſe que tout ce qui s'eſt faict, ſe deuoit faire, ſans ſe courroucer contre nature. C'eſt treſbien faict de ſouffrir ce que tu peux changer en mieux, & ſuiure la volonté de Dieu, autheur de tout ce qui nous aduient, ſans murmurer contre luy. Celuy eſt vn mauuais gen-d'arme, qui ſuit ſon general en pleurant. Receuons donc de bon cœur, & auec allegreſſe, les commandemens qu'on nous donne : ne delaiſſons pas le cours de ceſt excellent ouurage, dans lequel eſt entretiſſu tout ce qu'il nous faut ſouffrir : & parlons auec Iupiter, comme noſtre Cleanthes parloit auec luy par ces vers elegans, leſquels il m'eſt permis de tourner en noſtre langage, à l'exemple de Cicero homme tres eloquent. S'ils te plaiſent, tu le prendras en bonne part: s'ils te deſplaiſent, tu ſçauras que i'ay ſuiui l'exemple de Cicero,

Eſtre patiens equitables & contens de ſa condition.

S'armer de conſtance contre l'aduerſité.

Suyure ſans murmurer, la volonté de Dieu.

Pere de l'vniuers, qui gouuerne les cieux
Ainſi qu'il te plairra mene moy en tous lieux
Ie ſuis preſt d'obeyr à ta volonté ſainte,
Ie te ſuiuray par tout ſans aucune contrainte.
Si tu me fais rebours, & refuſant ton mors,
Ie t'accompaigneray plein de pleurs & remors.
Les deſtins menent ceux qui de bon cœur les ſuyuent,
Trainans en deſpit d'eux les hommes qui les fuyent.
Mais ſi ie ſuis meſchant, pour le moins ie dois bien
Souffrir autant qu'a peu ſouffrir l'homme de bien.

Courage grãd & laſche.

Viuons doncques ainſi, parlons ainſi. Que le deſtin nous trouue tous preſts à le ſuyure ſans aucun refus. C'eſt vn grand courage celuy, qui s'eſt donné du tout à Dieu : au contraire c'eſt vn cœur laſche & vilain, qui reſiſte & y contredit, il auroit mauuaiſe opinion de l'ordre de ceſt vniuers, s'il vouloit pluſtoſt corriger les dieux, que ſoy meſmes.

EPISTRE

EPISTRE CVIII.

Ceux qui vont à l'eſchole de la Philoſophie, apprennent touſiours quelque choſe. Quelques vns vont à l'eſchole comme au theatre pour paſſer le temps. Il auoit appris ſous Attalus criant contre les vices à ne manger d'aucuns animaux. Et que Tybere auoit chaſsé la religion eſtrangere. Qu'il faut employer le temps preſent, & ne remettre rien à l'aduenir.

LA queſtion que tu me demandes eſt du nombre des choſes qu'il faut ſçauoir ſeulement, afin qu'on puiſſe dire qu'on les ſçait. Mais puis qu'il te l'a faut ſçauoir, & que tu te haſtes auec tant d'opiniaſtriſe, & d'importunité, & que tu ne veux attendre les liures, qui contiennent toute la partie de la Philoſophie qu'on appelle morale, leſquels i'ay eſcrits auec vn fort bel ordre, ie m'en deſpescheray incontinent. Toutesfois ie te veux au prealable eſcrire, comme tu doibs conduire ce deſir d'apprendre duquel ie vois que tu bruſles, afin qu'il ne s'empeſche pas luy meſme. Il ne ſe faut point à tous coups ietter ſur les preceptes vniuerſels, ny les prendre ſi viuement au collet. Par le moyen des parties on vien à la cognoiſſance du tout, nous deuons choiſir la charge ſelon nos forces, & n'entreprendre pas plus qu'elles ne peuuent porter. Il ne faut pas boire autant que nous voulons, mais autant que nous pouuons tenir. Aye ſeulemẽt bon courage, tu en prendras autant que tu voudras. Tant plus qu'vne ame en reçoit, tãt plus elle s'eſlargit. Ie me ſouuiens qu'Attalus nous cõmandoit cela, quand i'aſſiegeois ſon eſchole, & que ie venois le premier, & en ſortois le dernier: & lors qu'il ſe pourmenoit, nous l'attirions à quelques diſputes, & que nous le trouuions non pas preſt ſeulement d'ouyr ceux qui vouloyent apprendre de luy, mais de leur venir au deuant. Celuy qui enſeigne (dit il) & celuy qui apprend, doyuent auoir vne meſme intention qũe l'vne vueille porter profit, & l'autre le receuoir. Il faut que celui quivient à l'eſchole des Philoſophes en rapporte tous les iours quelque choſe de bon auec ſoy: il faut qu'il s'en retourne plus ſain, ou plus diſposé à l'eſtre. Et certainement il s'en retournera tel. Car la vertu de la Philoſophie eſt telle, qu'elle profite non ſeulemẽt à ceux qui eſtudient, mais encor à ceux qui la hantent. Celuy qui va au ſoleil, encor qu'il n'y aille point pour cela en reuient tout hallé. Ceux qui ſe ſont aſſis & arreſtez quelque temps à la boutique d'vn parfumeur, emportent auec eux l'odeur, & la ſenteur du lieu. Pareillement il faict que ceux qui ont demeuré auec vn Philoſophe, en retiennẽt quelque choſe dont les plus negligens peuuent faire profit. Pren garde à ce que ie dis, ie dis negligens, & non point refuſans. Et quoy? N'auõs nous pas cogneu quelques vns, qui ont eſté long temps aſſis aupres de la Philoſophie, ſans en auoir prins aucune couleur? Pourquoy ne les aurois-ie cogneus? C'eſtoyẽt des plus aſſidus & ordinaires qui fuſſent, leſquels ie veux appeller non ſeulement diſciples, mais pluſtoſt hoſtes des Philoſophes. Quelques vns viẽnẽt pour ouïr, & nõ point pour apprendre: de meſme qu'on nous meine en vn theatre pour paſſer le temps, & pour donner du plaiſir à nos aureilles en oyant quelque belle harangue, ou quelque muſique, ou quelques comedies. Tu verras que la plus grãde partie de ces auditeurs vont à l'eſchole d'vn Philoſophe, comme en vn lieu de loiſir & de paſſetemps. Ils ne vont pas là pour y laiſſer quelque vice, ou pour choiſir quelque belle façon de viure, à laquelle ils puiſſent dreſſer les mœurs, mais ſeulement pour donner contentement à l'ouye. Il en y a toutesfois quiviennent auec des tabletes pour retenir les choſes, mais pour eſcripre quelques paroles, qui

Si l'eſtude ne ſe faict auec ordre & bõne methode, elle s'empeſche elle meſme, & pour apprendre, le maiſtre & le diſciple doyuent viſer à meſme but: car

Sans vn tel deſir, on ne peut profiter.

La Philoſophie a telle vertu, qu'elle meſme: la conuerſation des doctes eſt profitable aux negligens.

Diuers eſprits eſtudient: mais tous ne ſont capables de cõprendre.

Comparaiſon des mauuais eſcholiers auec les fluſteurs Phrygiens.

ne peuuent auſſi peu profiter à autruy qu'à eux-meſmes. Il en y a d'autres qui s'eſueillent ſur quelques beaux mots, & entrent aux meſmes paſſions de ceux qui recitent : ils entrent en quelque allegreſſe de viſage & d'eſprit, & s'eſmeuuent d'vn pareil rauiſſement que ces chaſtrez de Cybele, qui deuiennent furieux, au ſon des fluſtes Phrygiennes. Il en y a auſſi quelques vns que la beauté des choſes pouſſe & rauit, & non point le ſon des paroles vaines. S'ils oyent parler auec quelque vehemence contre la mort, ou ſuperbement contre la fortune, il leur prend incontinent vn extreme deſir de faire tout ce qu'ils orront dire. Ils ſont touchez d'vne grande affection, & deuiennent tels que on leur commande, ſi ceſte impreſſion demeuroit longuement dans leur ame, & ſi le peuple qui diſſuade toutes choſes honneſtes, n'empeſchoit auſſi toſt ceſte belle ardeur. Il en y a peu qui ayent peu rapporter iuſqu'à leur maiſon ceſte hardieſſe de courage qu'ils auoyent conceuë. Il eſt aiſé d'exciter l'auditeur au deſir de raiſon. Car nature a mis les fondemens & la ſemence des vertus en tous hommes: nous ſommes tous nez à toutes ces belles choſes. Mais quand quelqu'vn parle pour nous eſmouuoir & irriter, lors tous ces biens de l'ame, qui eſtoyent comme endormis, ſe reſueillent. Ne vois-tu pas comme les theatres ſe rempliſſent d'vn bruit ioyeux, quand quelques paroles qui plaiſent à tout le monde, ont eſté prononcees, & que par vn conſentement commun nous teſmoignons eſtre veritables?

Le nõbre des bons eſtudiãs eſt petit: tous neantmoins deſirent s'auancer en vertu & ſcience.

Le pauure auoir beſoing de mainte choſe on void:
Mais auſſi tout defaut à l'auaricieux.
L'auare ne faict bien à pas-vn qui ce ſoit:
Plus à ſoy qu'à nul autre il eſt pernicieux.

Les plus vicieux meſmes oyent volontiers d'eſcrier les vices deſquels ils ſont entachez.

Ce vilain auaricieux oyant reciter ces vers, frappe des mains, & fait ſemblant de ſe reſiouir de voir blaſmer ſes vices. Ne penſes-tu pas que cela ait encor plus de vertu, quand ces paroles ſortent de la bouche d'vn Philoſophe, & quand ces vers ſont entremeſlez auec des preceptes ſalutaires, qui pourront auec plus d'efficace s'inſinuer dans l'entendement d'vn peuple ignorant? Car (comme diſoit Cleanthes) tout ainſi que noſtre haleine rend vn ſon plus hault, & plus clair, quand il paſſe par le conduit eſtroit de la trompette, & ſort apres par vne iſſuë plus large: pareillement la contrainte meſuree d'vn vers, fait que noſtre entendement conçoit plus clairement. On oit la meſme choſe qui ſera dicte en proſe, & langage cõmun, auec plus de negligence: elle n'entre, & ne picque point ſi auãt. Mais quãd les nõbres ſortent en campagne, & que certains pieds comprennent briefuement vne belle conception, ceſte meſme ſentence eſt iettee comme d'vn puiſſant bras. On diſcourt auec beaucoup de paroles du meſpris des richeſſes, on cõmande aux hommes auec des longues harangues de croire que la richeſſe eſt en l'ame, & non point au patrimoine, que celui eſt riche qui ſe peut accommoder auec ſa pauureté, & qui de peu de bien s'eſt rendu bien aiſé. Toutesfois l'eſprit des perſonnes eſt touché plus au vif, quand ces choſes ſont dites en vers.

Comparaiſon monſtrãt que les vers ont plus d'energie, que la proſe.

Celuy qui peu deſire, a beſoing de petit,
Et celuy qui ne veut que ce qui luy ſuffit,
A tout ce qu'il demande.

Quand nous oyons dire cela, & autres choſes ſemblables, nous ſommes contraints de confeſſer que c'eſt la verité. Mais ceux qui ne ſont iamais ſaouls, ils ſont lors rauis d'admiration : ils crient, ils dereſtent les richeſſes. Quand tu verras qu'ils auront ceſte affection, tien les de pres, agraue, charge là deſſus, & laiſſe à part

toutes

toutes ces ambiguitez,ces ſyllogiſmes,ces cauillations, & toutes ces autres ſottes ſubtilitez qui ne ſeruent de rien.Parle contre l'auarice, parle cõtre la folle deſpence. Quand tu cognoiſtras que tu as profité quelque choſe,& tu auras peu eſmouuoir le courage de ceux qui t'oyent,preſſe les auec plus de vehemẽce.On ne pourroit bonnement croire combien ce langage, qui ne ſert qu'à donner quelque remede,& qui eſt tout conuerti au bien des auditeurs,porte de profit.Car les eſprits encor tendres ſe rendent facilement amoureux de l'hõneur, & de la vertu. La verité met la main ſur le collet de ceux qui en ont encor l'eſprit docile,& qui ne sõt que bien peu gaſtez,ſi elle trouue vn aduocat, qui ſçache bien plaider ſa cauſe. Certainement oyant Attalus preſcher cõtre les vices,cõtre les erreurs & les maux de la vie,i'ay eu ſouuent pitié des hommes: i'ay creu qu'il eſtoit exaucé, & eſleué par deſſus toutes les grandeurs de ce monde.Il diſoit qu'il eſtoit Roy,mais c'eſtoit encor plus que regner,puis qu'il luy eſtoit permis de reprendre,& reformer ceux qui regnoyent.Mais quand il commençoit de loüer la pauureté, & enſeigner que tout ce qui excedoit noſtre neceſſité & noſtre beſoing, n'eſtoit qu'vne charge inutile, & qui ne ſeruoit que de peſanteur à celuy qui le portoit, i'ay ſouuent eu deſir de ſortir pauure de ſon eſchole. Quand il commençoit à blaſmer les voluptez,& à loüer vn corps chaſte,vne table ſobre,vne ame pure & ſaincte,il me prenoit enuie de retrancher ma gueule & ma pence non ſeulement desvoluptez deſhoneſtes,mais encor des ſuperfluitez.Depuis ce temps-là (Lucilius) quelque profit m'en eſt demeuré. Car ie m'eſtois ietté ſur toutes choſes auec vne trop grande ardeur.Depuis m'eſtant reduit à viure dans la ville,i'ay encor retenu quelque peu de ces beaux commencemens.Depuis i'ay quitté les huiſtres, & les champignons pour tout le reſte de ma vie.Car ce ne ſont pas viãdes,ce ſont plaiſirs,qui contraignent ceux qui ſont ſaouls,de mãger encor,& choſe fort agreable aux gourmãds & à ceux qui ſe farciſſent de plus que leur vẽtre n'en peut retenir,qui s'auale facilement,& ſe rend facilement auſſi.Depuis ie me ſuis reſolu de n'vſer d'aucuns parfums & ſenteurs tant que ie viuray: parce que la meilleure ſenteur qu'on puiſſe auoir ſur le corps,c'eſt de n'en auoir point.Depuis le vin ne m'eſchaufe point l'eſtomach,depuis ie fuis les bains pour iamais. Ie penſe que c'eſt choſe inutile & delicate,de roſtir ainſi le corps,& le deſecher par tant de ſueurs. Tout le ſurplus de ce que i'auois quitté,m'eſt reuenu.Tellement toutesfois qu'aux choſes dont i'ay rõpu l'abſtinence,ie garde vne reigle auſſi eſtroitte, qu'eſtoit l'abſtinence, meſmes: & peut-eſtre plus difficile encor à tenir, parce qu'il y a des choſes que vous attacherez plus facilemẽt de voſtre eſprit,quevous ne les pourriez moderer.Mais puis que i'ay commencé à te dire,que i'auois en ma ieuneſſe ſuiuy la Philoſophie auec vne plus grãde ardeur que ie ne cõtinuë point en ma vieilleſſe,ie n'auray pas honte de te confeſſer auſſi l'amour que Sotion alluma dedãs moy enuers Pythagoras: Il diſcouroit pourquoy il s'eſtoit abſtenu de mãger de la chair des beſtes,& pourquoy Sextius le fit apres. La raiſon de l'vn & de l'autre eſtoit diuerſe, toutesfois elle eſtoit tresbelle en tous deux.Sextius penſoit que l'homme auoit aſſez d'autres viandes,ſans manger du ſang, & que c'eſtoit s'accouſtumer à la cruauté,quand le deſchirement de la chair,ſeruoit à l'homme de plaiſir & de volupté. Il adiouſtoit encor à cela, qu'il falloit retirer & oſter la matiere à la folle deſpence. Il prouuoit auſſi par argumens, que la diuerſité de viandes eſtoit contraire à la ſanté,& dommageable aux corps humains. Mais Pythagoras ſouſtenoit qu'il y auoit alliance entre toutes les choſes, & vne communication des vnes auec les autres, qui paſſent en pluſieurs & diuerſes formes. Il n'y a pas vne ame, ſi tu le veux croire, qui meure, ny ſeulement qui laiſſe d'eſtre,ſinon que pour quelque peu de temps,

La Philoſophie eſt merueilleuſement efficace en la bouche du ſage.

Exemple en Attalus,

Temperance de Seneque, & quel profit il auoit faict en l'eſchole d'Attalus.

Raiſons des Pythagoriens, pour s'abſtenir de l'vſage des chairs.

Metempſychoſe des doctes docteurs, ou treſpas d'vne de corps en autre.

Effect de la doctrine Pythagorique à l'endroit des hommes.

attendant qu'elle s'aille plonger dans vn autre corps. Nous verrons par quelles interualles de temps, & apres combien de changemens de domiciles, elle retourne dans l'homme. Cependant il a mis aux hommes vne crainte de crime & de parricide, parce qu'ils pourroyent ſans y penſer, ſe rencontrer ſur l'ame de leur pere, & violer auec le fer ou les dents, vne beſte dans laquelle l'ame de quelque ſien parent pourroit eſtre logee. Apres que Sotion euſt expliqué cela, & qu'il l'eut fortifié par force argumens. Ne crois-tu pas, dit-il, que les ames ſont departies tantoſt en vn corps & tantoſt en d'autres? & que ce que nous appellons la mort, n'eſt qu'vn changement de logis? Ne crois-tu pas qu'vne ame, qui a eſté autrefois dans vn homme, demeure maintenant dans ces brebis, ou dans ces beſtes ſauuages, ou dans celles qui ſont plõgees ſoubs les eaux: Ne crois-tu pas que riẽ ne perit en ce monde, & qu'il ne faict que changer de lieu: & que non ſeulement les corps celeſtes ſe roullent par certains cercles, mais que les beſtes auſſi vont par tours, & les ames ſont menees en rond? il y a de grands hommes qui ont creu cela. Par ainſi tu aduiſeras quel iugement tu en doibs faire. Au reſte demeure en ton entier ſur l'opinion de ces choſes: ſi cela eſt vray, c'eſt innocence de s'eſtre abſtenu des beſtes. Si cela eſt faux, c'eſt ſobrieté. Quel dommage te peut-il aduenir de croire cela? ie t'oſte la viande des lions & des vautours. Eſtant perſuadé de ces raiſons, ie commençay de m'abſtenir des beſtes, & dans vn an ceſte accouſtumance me fuſt non ſeulemẽt facile, mais encor douce & agreable. Il me ſembloit

Seneque laiſſe le iugement libre à chacũ.

que i'en auois l'eſprit plus eſueillé: mais ie ne te voudrois pas auiourd'huy aſſeurer s'il l'a eſté. Veux-tu ſçauoir comme ie laiſſay ceſte façon de viure? i'eſtois encor vn ieune homme au temps que Tybere Ceſar deuint Empereur: on chaſſoit les religions eſtrangeres. Mais entre autres ſignes de la ſuperſtition, on y remarquoit l'abſtinence de quelques beſtes. Par ainſi à la priere de mon pere, qui ne craignoit pas tant la calomnie comme il haiſſoit la Philoſophie, ie reuins à ma façon de viure ancienne. Il n'euſt pas beaucoup de peine à me perſuader de faire à l'aduenir vn peu de meilleure chere. Attalus auoit accouſtumé de loüer vn materas, parce que le corps ne ſe pouuoit enfoncer dedans. I'en vſe encor d'vn ſemblable en ma vieilleſſe, ſur lequel on ne peut cognoiſtre aucune marque que i'y aye couché. I'ay voulu raconter tout cela, pour te monſtrer combien ſont violentes les premieres ardeurs, que les ieunes hommes ſans experience ont à toute choſe vertueuſe, ſi quelqu'vn les exhortoit, & ſi quelqu'vn leur donnoit du cœur. Mais on fault en quelque choſe par le vice de ceux qui nous enſeignent, & qui nous apprennent pluſtoſt à diſputer qu'à viure. Il y a de la faute auſſi de ceux qui apprennent, qui portent à leurs precepteurs vn propos deliberé de façonner pluſtoſt l'eſprit, que l'ame. Et par ainſi ce qui eſtoit Philoſophie, c'eſt à dire amour de ſageſſe, eſt deuenu Philologie, c'eſt à dire amour des lettres. Toutesfois il ſert beaucoup à ce propos, de ſçauoir auec quelle intention tu entreprens quelque choſe. Celuy qui veut eſplucher les mots de Virgile, pour ſe rendre ſeulement bon grammairien, il ne lit point ce beau vers,

les ieunes gẽs ſont volõtiers plus eſchauffez à l'eſtude de la Philoſophie, que les vieux. mais

Il y a de la faute en leurs precepteurs.

Le temps fuit, & iamais ne ſe peut recouurer.

1. Georgic.

Pour cognoiſtre qu'il faille eſtre vigilant: & que ſi nous n'vſions de diligence, nous demeurerions derriere. Le temps nous pouſſe, & le temps eſt luy meſmes pouſsé. Nous ſommes rauis, & emportez ſans y prendre garde, nous remettons toutes choſes à l'aduenir, & nous voulons arreſter au beau milieu d'vn precipice. Mais il le lit pour remarquer ſeulement, que toutes, & quantesfois que Virgile parle de la viſteſſe du temps, il vſe de ce mot, il fuit.

Les meilleurs iours de l'aage & les plus profitables
S'enfuyent tous premiers aux hommes miſerables
De maux, & de vieilleſſe, apres ils ſont ſuiuis
Et en fin de tourmens, & de la mort rauis.

Là meſme.

Mais celuy qui penſe à la Philoſophie, il rapporte ces meſmes mots au point qu'il les doit rapporter. Iamais Virgile, dira-il, ne dit que le temps va, mais qu'il fuit (car c'eſt la façõ de courir la plus viſte) & que les meilleures annees de noſtre vie, nous ſont rauies les belles premieres. Pourquoy donc eſt ce que nous meſmes ne nous donnons courage, pour nous pouuoir rendre auſſi viſtes, que ce qui va le plus viſte? Les choſes meilleures paſſent ſans s'arreſter, & les mauuaiſes demeurent derriere. Tout ainſi que ce qui eſt bon & pur ſort le premier du tõneau, & la craſſe & l'ordure reſide au fonds: pareillement le temps, qui eſt le premier de noſtre aage, eſt le meilleur. Et toutesfois nous permettons qu'il ſoit eſpuiſé pour autruy, & ne reſeruons que la lie pour nous. Grauons donc profondement cecy dans noſtre ame, que cecy nous plaiſe comme ſi c'eſtoit la voix d'vn oracle.

Les meilleurs iours de l'aage, & les plus profitables
Senfuient tous premiers.

Sentence notable touchãt la briefueté de noſtre aage.

Pourquoy les meilleurs? Par ce que celuy qui reſte eſt incertain. Pourquoy les meilleurs? Parce qu'eſtans encor ieuſnes, nous pouuons apprendre, nous pouuons flechir noſtre ame encor tendre & maniable, à la vertu. Parce que ce temps eſt propre & cõuenable au trauail, propre pour dreſſer les eſprits à toute ſorte d'eſtude, & pour employer les corps à toutes beſongnes. Ce qui reſte de l'aage eſt inutile, & languiſſant, & plus proche de ſa fin. A ceſte cauſe penſons de tout noſtre cœur à cecy: & laiſſans les digreſſions que nous auions faictes, ne trauaillons qu'à vne ſeule choſe: c'eſt qu'eſtans en fin demeurez derriere, nous ne cognoiſſions trop tard la viſteſſe trop legere du temps que nous n'auons peu arreſter ny retenir. Il faut que le beau premier iour nous plaiſe comme le meilleur, il faut qu'il ſoit tout noſtre. Il faut arreſter celuy qui s'enſuit. Celuy qui lit ces vers auec les yeux d'vn Grámairien, ne penſe point à cela. C'eſt pourquoy le fin premier iour eſt le meilleur. Car les maladies viennent bien toſt: la vieilleſſe nous talonne, elle eſt deſia ſur la teſte de ceux qui penſent eſtre ieunes. Mais il dict que Virgile met touſiours enſemble les maladies auec la vieilleſſe: certainement ce n'eſt point ſans cauſe. Car la vieilleſſe eſt vne maladie incurable. Dauantage, dit-il, il a donné à la vieilleſſe ce ſurnom, il l'appelle triſte.

La ieuneſſe eſt propre au trauail & maniable aux exercices.

Cõtre ceux qui penſent que l'honneur de la Philoſophie ne conſiſte point en la vie, mais en diſputes.

Les maux ſuiuent apres, & la triſte vieilleſſe.

Il ne te faut eſmerueiller ſi d'vne meſme matiere chacun tire ce qui peut ſeruir à ſon intention & à ſon eſtude Le bœuf cherche l'herbe, le chien le lieure, & la cicogne le Serpent dedans vn meſme pré. Quand vn homme qui aime à diſcourir, pren d'vn coſté les liures que Ciceron a eſcripts de la republique, le Grammairien, & le Philoſophe d'vn autre, ceſtuy-cy a ſoin de remarquer vne choſe, & ceſtuy là vne autre. Le Philoſophe s'eſtonne comme on a peu dire tant de choſes contre la iuſtice. Quand celuy qui aime à diſcourir, tombe ſur ceſte meſme leçon, il remarque qu'il y a deux Rois à Rome, l'vn deſquels n'a point de pere, & l'autre n'a point de mere. Car on doute de la mere de Seruius, & l'on ne peut nommer le pere d'Ancus. Toutesfois on l'appelle nepueu de Numa. Dauantage il remarque que celuy que nous appellons dictateur, & que nous liſons auoir ainſi eſté nommé dans nos hiſtoires, fut appellé des anciens, maiſtre du peuple. Cela ſe trouue encor auiourd'huy dans les liures des Augurs, où il eſt teſmoigné que c'eſt le maiſtre des cheualiers qui prend ſon nõ de là. Il remarque auſſi que Romulus mourut apres vne eclipſe de ſoleil. Qu'on pouuoit ſe rendre appellãt de l'ordon-

Autant de lecteurs, autant de iugemens.

Remarques du Philoſophe en liſant les liures, & Du Grammairien, ou humaniſte.

nance des Rois au iugement du peuple. Et Feneſtelle penſe pareillement, que cela ſoit dans les liures des Pontifes. Quand vn Grammairien entreprend d'expliquer les meſmes liures, premierement il eſcript dans ſes annotations, que Cicero vſe de ce mot, *reapſe*, pour *reipſa*, c'eſt à dire, en effect: il n'en fait pas moins de ce mot, *ſepſe* pour *ſeipſe*, c'eſt à dire. ſoy meſme. Apres il paſſe aux mots que l'vſage du temps a changé. Comme eſt ceſtuy cy que dict Cicero: D'autant que par ſon importunité nous ſommes rappelez *ab ipſa calce*, c'eſt à dire quand nous eſtions au bout de la courſe. Car ce que nous appellons maintenant les bornes, les anciens l'appelloyent *calcem*, c'eſt à dire le talon, ou le bout du pied. Apres encor il ramaſſe les vers d'Ennius, & principalement ceux qu'il a eſcripts d'Affricanus:

Ineptes pour la plus part.

Auquel ny ſes amis, ny ſes hoſtes n'ont peu
Rendre l'aide & ſecours qu'ils ont de luy receu.

Par là il dict, qu'il entend, que ce mot, *opera*, c'eſt dire labeur, au temps paſſé ſignifioit *Auxilium*, c'eſt à dire aide & ſecours, car il dict que pas vn, fuſt il ſon citoyen, ou ſon ennemy, n'a peu rendre à Scipion le prix de ſa peine. En outre il s'eſtime heureux d'auoir trouué pourquoy il a pleu à Virgile de dire,

Sur lequel du haut ciel la grand' porte tonnoit.

Apres il dict que Ennius a deſrobé cela à Homere, & Virgile à Ennius. On lict dans les meſmes liures de Cicero ceſte Epigramme d'Ennius:

Si pas vn peut monter au clair palais des Dieux,
A moy ſeul s'ouurira grande porte des Cieux.

Mais afin que moy meſme ſans y penſer ne vienne point à faire le philologue, c'eſt à dire l'amy des lettres, ou le Grammairien, ie te veux bien aduertir de ce point, que tout ce que nous apprendrons à ouyr les Philoſophes, ou à lire leurs liures, nous le deuons employer au deſſeing que nous faiſons de paruenir a vne vie heureuſe, & ne courir point apres ces mots du temps paſſé, & feints, ny aux tranſlations, & mauuaiſes figures de parler. Mais pluſtoſt apres les preceptes profitables, & les paroles magnifiques & courageuſes, qui ſoient incontinent conuerties en effet. Apprenons les tellement ce qui n'eſtoit que paroles, ſoit œuures & faicts. Au reſte ie ne penſe point qu'il y ait perſonne, qui ait moins merité de toutes ſortes d'hommes, que ceux qui ont enſeigné la Philoſophie comme vn meſtier qu'on vend à deniers contans, & qui viuent autrement qu'ils n'enſeignent comme il faut viure. Car ils trainent par tout dans eux meſmes l'exemple d'vne diſcipline inutile, s'eſtans rendus ſubiets à tous vices, qu'ils ſuiuent volontiers. Il n'y a pas vn de tels precepteurs, qui me puiſſe apporter aucun profit, non plus qu'vn pilote, qui eſt ſubiect à rendre ſa gorge, quand vne tempeſte ſuruient. Il faut tenir ferme le gouuernail, lors que les flots le rauiſſent des mains, il faut lutter contre la mer, il faut recouurer les voiles qui eſtoient deſia au pouuoir du vent. Dequoy me pourroit ſecourir vn patron de nauire eſtonné, & rendant ſa gorge? Mais combien plus grande penſes tu que ſoit la tempeſte, qui agite noſtre vie, que celle qui tourmente vn nauire? Il n'eſt pas temps de parler, il faut gouuerner, rien de ce qu'ils diſent, rien de ce qu'ils preſchent aux oreilles du peuple, n'eſt à eux, il eſt tout emprunté d'ailleurs. Platon a dict cela, Zenon a dict cecy, Chryſippus l'a dict pareillement, Poſidonius auſſi, & vn grand nombre de telles perſonnes. Ie te veux donc monſtrer comme ils pourroient prouuer, que cela fuſt à eux: Qu'ils facent ce qu'ils ont dict. Mais puis que i'ay deſia dict ce que ie voulois qui te fuſt apporté: ie veux à ceſte heure ſatis-faire, & mettre en vn autre Epiſtre entierement tout ce que tu n'auois

Cõme il faut appliquer la doctrine que nous liſons es auteurs.

Sophiſtes, gens pernicieux à la ſocieté humaine.

Semblables aux mauuais pilotes.

Il faut conformer les mœurs & ſa maniere de viure à la doctrine qu'on enſeigne.

m'auois demandé : afin que tu ne ſois pas laſſé, quand tu t'approcheras pour ouyr vne choſe faſcheuſe, & difficile, & qui requiert des aureilles attentiues & curieuſes.

EPISTRE CIX.

Vn homme ſage peut encor ſeruir à vn autre ſage, & à ſoy meſmes. Il preuue cela par raiſons & par demonſtrations. Et qu'on void plus clairement aux affaires d'autruy qu'aux ſiens.

TV as deſir de ſçauoir, ſi le ſage peut porter profit au ſage. Nous diſons que le ſage eſt plein de toutes ſortes de biens, & qu'il a tout ce qu'il peut ſouhaitter. On demande maintenant par quel moyen quelqu'vn pourroit porter profit à vn homme, qui a tous les biens les plus grands de ce monde. Les bons profitẽt les vns aux autres: car ils tiennent leurs vertus touſiours en exercice, & contiennent la ſageſſe en ſon eſtat; ils deſirent tous deux quelqu'vn auec qui ils puiſſent conferer & diſcourir. Ceux qui ſont ſçauans à la lutte, ſcontinuent encor à s'y exercer. Le muſicien eſt excité par celuy qui entend la muſique comme luy. Le ſage pareillement a beſoing de mettre en action ſes vertus: & comme il s'excite ſoy meſme, auſſi eſt il excité par vn autre ſage. Demandes-tu quel profit le ſage pourra porter au ſage? Il luy donnera cœur, & luy monſtrera les occaſions des actions honneſtes. Dauantage il luy communiquera ce qu'il aura penſé, & luy enſeignera ce qu'il aura inuenté. Car il reſtera touſiours quelque choſe au ſage pour inuenter de nouueau, ſur laquelle ſon eſprit pourra prendre carriere. Le meſchant nuit au meſchant, il le rend pire excitant ſa colere, & ſa crainte, flatant ſa triſteſſe, & loüant ſes voluptez. C'eſt lors que les meſchants deuiennent du tout perdus, quand leurs vices ſe ſont entremeſlez, & & que leur mauuaiſtié s'eſt raſſemblee en vn. Au contraire donc le bon portera profit au bon. Comment cela, diras tu? Il le reſiouyra, il confortera ſon aſſeurance: la ioye de l'vn & de l'autre croiſtra, voyant la mutuelle tranquillité de leurs ames. En outre il luy apprendra la cognoiſſance de quelques choſes, car le ſage ne ſçait pas tout: & quand bien il le ſçauroit quelqu'vn luy pourroit apprendre des chemins plus courts, & luy monſtrer comme on peut plus facilement comprendre vn ouurage tout entier. Le ſage profitera au ſage, non ſeulement par ſes forces, mais par celles de celuy meſmes qu'il veut aider. Le ſage peut bien encor qu'il ſoit delaiſsé tout ſeul, ſe ſeruir des bonnes parties qui ſont en luy: il ſe ſeruira de ſa propre viſteſſe: neantmoins celuy qui luy donne courage en ſa courſe, luy aide beaucoup. Le ſage ne profite point ſeulement au ſage, il profite à ſoy meſme. Tu diras au contraire: ſi tu luy oſtes ſes propres forces, il ne ſera du tout rien. Par meſme raiſon tu pourrois dire, que le miel n'a point de douceur. Car celuy meſme qui le mange, doit tellement auoir ſa langue & ſa bouche diſpoſee à ce gouſt là, qu'il prenne plaiſir à ceſte ſaueur, & qu'il ne s'en offenſe point. Mais il en y a aucuns, à qui par le vice de leur maladie, le miel ſemble eſtre amer. Il faut que tous deux ſoyent tels, que l'vn puiſſe porter profit, & que la matiere ſoit propre pour celuy auquel on veut profiter. Ce ſeroit peine perduë (dict il) à celuy qui a deſia acquis la plus grande chaleur qu'on puiſſe ſouffrir, de ſe vouloir chauffer encores, comme auſſi rien plus ne peut ſeruir ou profiter à celuy, qui eſt paruenu à la perfection du ſouuerain bien. A ſçauoir mon ſi vn laboureur, qui eſt bien appris à toutes choſes du labourage,

Les ſages peuuent par leurs conferences & diſcours mutuels beaucoup profiter les vns aux autres.

Les meſchans empirent par leur cõmune frequentatiõ, come au contraire les bons en amendent.

Obiection à ce que deſſus.

Reſponſe.

Replique.

rage, ira demander à vn autre de luy rien apprendre? A ſçauoir mon ſi vn ſoldat couuert de tout ce qui luy eſt neceſſaire pour aller au combat, deſire auoir d'autres armes? Ny le ſage auſſi par conſequent. Car il eſt aſſez inſtruit pour ſa vie, il eſt aſſez armé. Or ie reſpons à tout cela: Celuy qui eſt en la plus grande chaleur, il ne luy en faut point d'autre, pour eſtre en plus haut degré de chaleur: mais la chaleur, dict il, ſe conſerue elle meſme. Premierement il y a grande difference entre ces deux choſes, que tu veux comparer. Car la chaleur n'eſt iamais qu'vne, mais porter profit eſt choſe diuerſe, & variable. Dauantage la chaleur n'eſt point aidee pour l'adiouſtement d'vne autre chaleur, pour deuenir plus chaude. Mais le ſage ne peut point demeurer en l'eſtat qu'il a conduit ſon ame, s'il ne reçoit la compagnie de quelques amis, auec leſquels il puiſſe communiquer ſes vertus. Ioinct que toutes les vertus ont vne grande amitié & liaiſon enſemble. Par ainſi celuy porte profit, qui aime les vertus d'autruy ſemblables aux ſiennes, & qui permet pareillement que les ſiennes ſoyẽt aimees. Les choſes pareilles nous plaiſent grandement, meſmement quand elles ſont honneſtes, & qu'elles ſçauent louër, & eſtre louees. En outre il n'y a pas vn qui ſçache plus d'extrement eſmouuoir l'eſprit d'vn homme ſage, que le ſage, comme il n'y a rien qui puiſſe eſmouuoir l'homme par le diſcours de raiſon, que l'homme. Tout ainſi donc que pour eſmouuoir la raiſon, il ſe faut ſeruir de raiſon: pareillement pour eſmouuoir vne raiſon parfaicte, il y faut vne parfaicte raiſon. On dict auſſi, que ceux-là nous profitent, qui nous donnent les moyens, l'argent, les faueurs, les proſperitez, & autres choſes qui ſont neceſſaires, ou deſirables pour l'vſage de la vie. On pourroit dire auſſi qu'en ſemblables choſes le fol pourroit porter profit. Mais porter profit, c'eſt exciter l'ame ſelon la nature, & par ſa propre vertu, ou par la vertu de celuy qui ſera excité. Et cela meſme ne ſe fera pas ſans le bien de celuy qui portera profit. Car il eſt force qu'en exerçant la vertu d'autruy, il exerce la ſienne. Mais laiſſant à part ces biens, qui ſont ſouuerains, ou ce qui eſt cauſe de ces biens, toutesfois les ſages ſe peuuent porter profit entre eux meſmes. Car c'eſt choſe qu'on doit deſirer pour l'amour d'elle meſmes, qu'vn ſage puiſſe rencontrer vn autre ſage: parce que naturellement toute choſe bonne eſt deſiree par l'homme bon, & que chacun aime auſſi volontiers vn homme de bien, comme ſoy meſme. Il faut par maniere d'argumenter, que de ceſte queſtion ie paſſe à vne autre. Car on demande ſi le ſage voulant prendre deliberation, doit appeller quelqu'vn à ſon conſeil: ce qu'il doit neceſſairement faire, quand il veut traitter des choſes ciuiles & domeſtiques, ou pour mieux dire, des choſes mortelles. En ces affaires il a autant de beſoin du conſeil d'autruy, comme vn medecin, comme vn patron de nauire, comme vn aduocat, ou celuy qui a charge d'inſtruire vn procez. Le ſage donc pourra quelquefois porter profit au ſage. Car il luy donnera conſeil, & meſmement en ces choſes grandes & diuines, cõme nous auons dit, diſcourant & traictant enſemble de l'honneſteté, & luy portera profit en communiquant les penſees de ſon ame. Dauantage c'eſt choſe que nature nous commande d'embraſſer les amis, & de ſe reſiouyr des actions de nos amis, comme des noſtres propres. Car ſi nous ne faiſons cela, certainement la vertu ne pourra demeurer longuement auec nous, laquelle par l'vſage acquiert plus de valeur, meſmement que la vertu nous perſuade de bien employer les choſes preſentes, prendre conſeil des futures, de les deliberer, & y appliquer les forces de l'eſprit. Or celuy qui appellera quelqu'vn à ce conſeil, il y penſera auec plus de ſoing & s'en demeſlera plus facilement. Il cherchera donc

Reſponſe.

L'affinité des vertus mõſtre que le ſage a beſoing de quelques amis pour leur cõmuniquer les ſiennes.

Nul ne peut mieux eſmouuoir l'eſprit du ſage que le ſage.

Concluſion de ceſte doctrine que les ſages ſe peuuẽt entr'aider & porter profit l'vn l'autre.

Autre queſtiõ, ſi le ſage ſe doit conduire par le conſeil d'vn autre ſage.

donc vn homme parfaict, ou vn qui aura beaucoup profité en la ſageſſe, qui s'approche fort du parfaict. Car ceſt homme parfaict luy portera profit, ſi d'vne commune prudence l'vn aide au conſeil de l'autre. On dict que les hommes voyent plus clair aux affaires d'autruy qu'en leurs propres. Cela vient à ceux qui ſont aueuglez de l'amour qu'ils ſe portent, & à ceux auſſi auſquels la crainte des dangers faict perdre le iugement de ce qui leur eſt profitable. Il commencera à deuenir ſage, quand il ſera aſſeuré, & ſe verra hors de danger. Toutesfois il y a des choſes, que les ſages voyent en autruy auec plus de diligence, qu'en eux-meſme. En outre ce qui eſt le plus doux, & le plus honneſte, ſçauoir eſt de vouloir tous deux ou ne vouloir point vne choſe, le ſage le peut rendre au ſage. Il conduira vne œuure excellente ſous vn meſme ioug. I'ay acheué ce que tu m'auois requis, combien qu'il fuſt compris au rang & en l'ordre des choſes, que i'ay miſes dans les liures de la philoſophie morale. Penſe donc à ce que i'ay accouſtumé de te dire ſouuent, qu'en ces choſes icy nous ne faiſons rien, qu'exerciter la ſubtilité de noſtre eſprit. Car à tout coup ie reuiens à ce propos. Dequoy me ſert cela? me rendra il plus conſtant, plus iuſte, plus temperé? Ie ne trouue encor le loiſir de m'exciter. I'ay encor beſoin du medecin. Pourquoy m'apprens tu ceſte ſcience inutile. Tu m'auois promis des choſes grandes, & ie n'en voy que des petites. Tu diſois que ie n'aurois iamais crainte, encor que ie viſſe reluire les eſpees nuës, & que la pointe deſia me touchaſt à la gorge: tu diſois que ie ſerois aſſeuré encor que ie viſſe des feux allumez tout à l'entour de moy, encor qu'vn ſoudain orage enleuaſt mon nauire par toute la mer. Cependant fay moy iouyr de ce contentement, que ie puiſſe meſpriſer la gloire, & les honneurs, & apres tu m'apprendras à diſſoudre ces choſes difficiles, à diſtinguer les douteuſes, & à cognoiſtre les obſcures. Apprends moy maintenant ce qui m'eſt neceſſaire.

vſage de la communication que les ſages ont enſemble.

EPISTRE CX.

Les Stoiciens ont ſouſtenu qu'vn chacun de nous auoit vn Dieu pour pedagogue. Qu'vn commencement de calamité, a eſté quelquefois cauſe d'vne grande felicité.

La cognoiſſance des choſes humaines & diuines, nous faict voir clairement. Dieu s'eſt approché de nous, & a caché profondement dans terre, ce qui nous pouuoit nuire.

Vn ſage & beau diſcours contre les richeſſes.

C'Eſt de ma maiſon de Nomentum que ie te ſaluë, & que ie prie d'auoir l'entendement bien diſpoſé, c'eſt à dire, d'auoir les Dieux propices, leſquels celuy qui ſera propice à ſoy-meſme, trouuera touſiours appaiſez & fauorables. Mets à part maintenant ce que diſent quelques vns: qu'à chacun de nous eſt donné vn Dieu pour pedagogue, non point vn des Dieux ordinaires, mais vn de plus petite marque du nombre de ceux qu'Ouide appelle, du peuple des Dieux. Mais ie veux que tu reiettes tellement cela, qu'il te ſouuienne toutesfois que nos maieurs, qui ont creu cela, furent Stoiciens. Car ils dõnerent à chaque homme vn Genie & vne Iunon. Apres nous verrons ſi les Dieux ont tant de loiſir, qu'ils puiſſent auoir ſoing des affaires des hommes priuez. Cependant ie veux bien que tu ſçaches que ſoit que nous ſoyons aſſignez à vn Dieu, ou meſpriſez & abandonnez à l'aduenture, que tu ne pourrois ſouhaitter rien de plus pernicieux à perſonne que ce ſoit, que ſi tu luy deſires, qu'il ſoit

Les anciens Stoiciens ont aſſigné à chaque hõme vn Genie & vne Iunon pour pedagogue.

Le plus grand mal qui puiſſe aduenir à

cour

l'homme, c'eſt qu'il ait ſoy-meſme pour ennemy.

courroucé contrè ſoy-meſme. Mais il n'eſt pas beſoin que tu ſouhaittes à celuy que tu eſtimerois digne de quelque peine, qu'il ſente les Dieux courroucez contre luy. Car il les ſent (dis-ie) aſſez, encor qu'il ſemble eſtre aduancé par leur faueur. Mets toute la peine que tu pourras, & regarde de bien pres, que c'eſt que nos affaires, & non point comme on les appelle, & tu cognoiſtras qu'il nous aduient plus de maux par nous meſmes, qu'il n'en vient de fortune. Cõbien de fois ce qu'on appelloit mal-heur, a eſté la cauſe & le commencement d'vne felicité? Combien de fois vne choſe que nous auions receuë auec beaucoup de ioye & de contentement, a elle meſme appreſté ſon chemin à ſa ruine? Combien de fois a elle faict trebucher par terre quelqu'vn qui eſtoit deſia eſleué ſi haut, qu'il ſembloit eſtre aſſez ferme ſur ſes pieds, pour ne cheoir iamais de ce lieu, d'où il deuoit tomber bien toſt? Mais ceſte cheute meſme n'a aucun mal en ſoy, ſi tu conſideres l'iſſuë, apres laquelle nature ne peut plus faire tomber pas vn. Le terme & la fin de toutes choſes leur eſt fort prochain, fort prochain, dis-je, autant cela d'où l'homme heureux eſt chaſsé par violence, que cela auſſi d'où l'homme malheureux eſt doucement enuoyé. Mais nous eſtendons & l'vn & l'autre, & le faiſons plus long ou par noſtre eſperance, ou par noſtre crainte. Or ſi tu es ſage, meſure toutes choſes par la condition humaine, & retranche les occaſiõs qui te pourroyent donner ioye, & crainte auſſi. Il vaut mieux n'auoir point de ioye qui dure longuement, & n'auoir pas auſſi crainte qui puiſſe durer longuement. Mais pourquoy eſt-ce que ie veux ſerrer le mal de ce coſté icy? il n'y a occaſion aucune de rien craindre. C'eſt choſe vaine, & ce qui nous eſmeut, & ce qui nous tient effrayez. Il n'y a pas vn de nous qui ait voulu encor eſplucher quelle verité il y auoit en cela, mais l'vn enſeigne la crainte à l'autre. Aucun ne s'eſt oſé approcher de ce qui le troubloit, ny de vouloir cognoiſtre la nature & le bien de ſa crainte: c'eſt pourquoy encor lon donne creance à vne choſe fauſſe & vaine, parce qu'elle n'eſt point deſcouuerte & conuaincuë. Penſons ſeulement à ouurir les yeux, & on verra bien toſt combien ces choſes qu'on craint tant, durent peu, combien elles ſont incertaines, & comme nous auons crainte d'aucunes choſes fort aſſeurees. La confuſion de nos ames eſt telle que Lucrece la deſcrit.

Vne affection engendre ſouuent vn bonheur, & au contraire vne ioye traine ſouuent ſa ruyne apres ſoy.

mais

Ceſte ruine n'a point de mal, eu eſgard à l'iſſue de chacun.

La ioye & la crainte de lõgue duree preiudicient egalement.

Vanité de la crainte ordinaire des hõmes.

Car ils ſont comme enfans de crainte eſpouuentez,
Tout leur donne frayeur dans les obſcuritez,
Et comme eux nous auons frayeur en plein midy.

Et quoy? ne ſommes nous pas plus fols que les petits enfans, d'auoir peur en plein iour? Mais cela eſt encor faux, Lucrece, ce n'eſt pas en plein iour que nous auons peur. Nous auons tant faict, que tout nous eſt obſcurité & tenebres: nous ne voyons du tout rien, ny ce qui nous eſt pernicieux, ny ce qui nous eſt profitable, nous ne faiſons que courir çà & là durant toute noſtre vie ſans nous arreſter iamais, & ſans prendre garde où nous mettons le pied. Et toutesfois tu vois bien que c'eſt vne choſe furieuſe de courir impetueuſement parmy les tenebres. Et certainement faiſant cela, il nous faut reuenir apres de plus loing, & ne ſçachans où nous allons, nous courons à bride abbatuë là où noſtre intention nous meine. Mais nous pouuons reuoir la clairté du iour, ſi nous voulons. Toutesfois ce ne ſera que par ce ſeul moyen, ſi quelqu'vn apprend la cognoiſſance des choſes diuines & humaines, & s'il ne s'en arrouſe pas ſeulement, mais s'il ſe plonge & ſe trempe dedans: ſi ſçachant bien tout cela, il le manie & remanie, & le rapporte ſouuent à ſoy, s'il s'enquiert que c'eſt que le bien & le mal, & ce à quoy lon aura donné fauſſement ces noms-là, s'il s'enquiert des choſes honneſtes & des vilaines, & de la prouidence. La curioſité de l'eſprit de l'homme ne s'arreſte point

La philoſophie fournit à l'homme l'eſprit de vraye diſcretion.

dans

dans ces bornes: il prend plaiſir de ietter ſes yeux par deſſus ceſt vniuers, où c'eſt qu'il eſt porté, dequoy il a eſté faict, & à quelle fin ſe halte vne ſi grande viſteſſe des choſes qu'il conduit. Nous auõs retiré noſtre ame de ceſte contẽplation diuine, & l'auons iettees ſur des choſes abiectes & vilaines, afin qu'elle ſeruit à l'auarice, & qu'oubliant le ciel & ſes bornes, & les Dieux maiſtres, qui gouuernẽt tout le monde, elle foüillaſt les ſecrets de la terre, & recerchaſt quel mal elle pourroit tirer de ſes entrailles, ſans ſe contenter de ce qu'elle auoit mis à la veuë de nos yeux. Tout ce que Dieu noſtre bon pere auoit cogneu eſtre pour noſtre bien, il l'auoit mis fort pres de nous. Il n'a pas attendu que nous le ſoyõs allé cercher, il nous a dõné de bõ gré, & a caché profondement dãs terre ce qui nous eſtoit inuiſible. Nous ne pouuõs nous plaindre que de nous meſmes. Nous auõs ietté dehors maugré la nature mere de toutes choſes, ce qu'elle auoit caché, qui nous debuoit apres faire perir. Nous auons du tout addonné noſtre ame à la volupté, à laquelle ſeulement complaire, c'eſt le cõmencement de tous malheurs. Nous nous sõmes abandõnez à l'ambition, & à l'opinion du peuple, & à toutes autres choſes qui ſont pleines de folie & de vanité. Qu'eſt ce donc que ie te conſeille maintenant de faire? Rien de nouueau. Car auſſi le mal auquel ie cerche remede, n'eſt pas nouueau. Mais ſur tout que tu prennes bien garde à ce qui t'eſt neceſſaire, & à ce qui t'eſt ſuperflu. Ce qui eſt neceſſaire, tu le trouueras en tout lieu deuant toy: Mais il faudra que tu cerches touſiours & auec tout le ſoin de ton eſprit ce qui eſt ſuperflu. Il ne faudra toutesfois que tu t'eſtimes digne de loüange, ſi tu meſpriſes les licts d'or, & le meubles garnis de pierreries. Car quelle vertu y a il de reietter, & ne tenir conte des choſes ſuperfluës? Mais tu te pourras admirer, quãd tu auras meſpriſé les choſes neceſſaires, dont on ne ſe peut paſſer. Tu ne fais pas grand cas de pouuoir viure ſans vn appareil royal, ſans deſirer vn ſanglier qui poiſe mille liures, des langues des phœnicopteres, & tels autres monſtres de la folle deſpence, qui commence deſia de hair les beſtes entieres, & ne choiſit que certains membres de chacune d'elles. Tu te pourras admirer quand tu ne meſpriſeras point le pain bis: quand tu te perſuaderas, quand il ſera beſoin, que les herbes ne naiſſent point ſeulemẽt pour les beſtes, mais pour les hommes auſſi: ſi tu cognois que le bout des brãches des arbres peut ſaouller vn ventre qui a faim, dans lequel nous iettons des choſes precieuſes, comme s'il les pouuoit cõſeruer. Il le faut remplir ſans le faſcher. Que ſert-il de ſe mettre en peine de ce qu'il reçoit, ſi apres il doit ieter tout ce qu'il receura? Prẽs tu plaiſir de voir dreſſé en bel ordre tout ce qu'on prend & ſur terre & ſur mer? Vne partie te ſera plus agreable s'il eſt porté fraiſchemẽt pris, à table, vne autre partie qu'õ aura appaſtee & cõtraint par force d'engraiſſer, ſe fondra toute, & ne pourra guere bien retenir ſa graiſſe. La fumee & la ſenteur qu'on dõne par artifice à ces viandes te plaiſt grandement. Mais certainemẽt tout ce qu'on a auec tãt de ſoing & de peine appreſté, & confit dans tant de diuerſes ſauſes, auſſi toſt qu'il ſera entré dans le ventre prendra vne meſme puanteur. Veux-tu meſpriſer la volupté des viandes? Regarde par où elles ſortent. Ie me ſouuiens qu'Attalus auec vne admiration de tout le monde diſoit cecy: les richeſſes m'ont longuement trõpé: i'eſtois rauy d'eſtonnemẽt, quand i'en voyois reluire quelqu'vne par cy ou par là. Ie penſois que tout ce qu'on tenoit caché, fut pareil à ce qu'on monſtroit. Mais vn iour ie vis en vn grand appareil, toutes les richeſſes de la ville, d'or & d'argent graué: & en ce qui ſurpaſſoit le prix & la valeur de l'or & de l'argent, des couleurs tres-exquiſes, & des robes qu'on auoit portees non ſeulemẽt de l'extremité de nos terres, mais encor par delà celles des ennemis. Ie vis d'vn autre coſté les troupeaux des ieunes eſclaues qu'on prend plaiſir de regarder pour eſtre beaux & biẽ veſtus

Prouidence & bonté ſinguliere de Dieu enuers l'homme.

& l'homme eſt ſeul autheur & cauſe de ſon mal.

Par ſon auarice.

Par ſa volupté.

Par ſon ambition.

Remede à ces maux indifferents.

L'heur de ceſte vie ne conſiſte pas en choſes indifferentes.

Gourmandiſe inutile ſans laquelle l'homme peut viure cõmodement.

Richeſſes trõpeuſes par la confeſſiõ meſme de ceux qui les ont poſſedees.

& des femmes auſſi, & d'autres choſes que la fortune de l'Empire voulant recognoiſtre ces biens, auoit mis lors à deſcouuert & la veuë de tout le monde. Quelle autre choſe eſt-ce, dis ie, que d'exciter dauantage le deſir & la cõuoitiſe des hommes, qui ne ſont que trop eſchaufees d'elles meſmes? Que veut dire ceſte pompe & ce triumphe de richeſſe? Nous ſommes aſſemblez pour apprendre l'auarice. Mais ie vous aſſeure que ie ſors d'icy auec moins de conuoitiſe, que ie n'en auois apporté. I'ay meſpriſé les richeſſes, non point parce qu'elles fuſſent ſuperfluës, mais parce que c'eſt choſe de peu de valeur. N'as tu pas veu dans combien peu d'heure, tout ce bel ordre qu'on auoit diſposé à loiſir, eſt paſsé? Cela doit-il durer tout le lõg de la vie, s'il n'a peu durer vn iour entier? Il dit encor cecy. Elles m'õt sẽblé auſſi peu neceſſaires à ceux qui les auoyẽt, qu'à ceux qui les ont veuës. C'eſt pourquoy quand aucune de ces choſes m'eſbloüiſt les yeux, quand ie voisvne maiſon richement meublee, vne ſuite d'eſclaues bien veſtus, vne lictiere portee ſur les eſpaules de quelques beaux ſeruiteurs, ie dis ainſi en moy-meſme; dequoy t'eſmerueilles-tu? dequoy t'eſtonnes-tu? Ce n'eſt qu'vne pompe & vn triomphe, ce ſont choſes qu'on monſtre, & qu'on ne poſſede point: & qui paſſent pendant qu'elles plaiſent. Tourne toy pluſtoſt vers les vrayes richeſſes, appren d'eſtre content de peu: & crie ceſte belle parole plein de courage & de vertu: Ayons de l'eau, ayõs du pain: nous plaiderõs contre Iupiter qui ſera plus heureux, ou luy ou nous. Faisõs-le, ie te prie, encor que nous euſſions faute de cela. C'eſt choſe deshonneſte de fonder la felicité & le bon-heur de la vie, ſur l'or & ſur l'argent: Il eſt autant deshoneſte de la fonder ſur l'eau & ſur le pain. Que ferois-ie donc ſi cela n'eſtoit? Demandes-tu quel remede il y a contre la pauureté? La faim met fin à la faim. Autrement quelle difference doibt-on faire, ſi ce qui te contraint d'eſtre eſclaue, eſt grand ou petit? Qu'importe quel ſoit, ce que la fortune te peut nier? L'eau meſme & le pain deſpend de la volonté d'autruy: & l'on peut dire libre, nõ celuy ſur lequel fortune n'a guere de pouuoir, mais celuy ſur lequel elle n'en a point du tout. Cela eſt vray: il ne faut point que tu ayes beſoing d'aucune choſe, ſi tu veux deffier Iupiter qui n'a iamais eu faute d'aucune choſe. C'eſt ce qu'Attalus nous diſoit: mais nature l'a dit à tous. Et ſi tu veux ſouuent penſer à cecy, tu mettras peine d'eſtre vrayement heureux, non point ſembler de l'eſtre: mais faire que tu le ſois à ton iugement, & non point à celuy d'autruy.

Be quel œil il les faut conſiderer.

Elles ne ſont neceſſaires ny à ceux qui les ont, ny à ceux qui les voyent.

Braue reſolution de l'homme content de peu.

Libre eſt celui ſur lequel fortune n'a point de pouuoir.

EPISTRE CXI.

Contre les ſophiſmes & cauillations d'aucuns Philoſophes, leſquelles ont ce vice qu'elles plaiſent ſoubs l'apparence de ſubtilité. Et qu'il ne faut qu'apprendre à meſpriſer la vie, & apres à la bien gouuerner.

Las cauillatiõs ou ſophiſmes ne ſont d'aucun vſage à la vie humaine, la ſeule philoſophie ſert de remede contre les variables & diuers accidens.

TV m'as demandé comment on pourroit appeller en latin les ſophiſmes. Pluſieurs ont eſſayé de leur donner des noms, & ſi aucun ne leur en eſt demeuré. Car d'autant que la choſe n'eſtoit pas receuë entre nous, & qu'elle n'eſtoit point en vſage, on a par meſme raiſon reietté le nõ. Toutesfois celuy duquel Ciceron a vsé, me ſemble le plus propre. Il les appelle cauillations: auſquelles celui qui s'eſt addõné, aſsẽble des queſtions pleines de trõperies: Au reſte elles ne ſeruent de rien à la vie: Car elle ne s'en rend par ce moyen ny plus conſtante, ny plus temperee, ny plus courageuſe. Mais celuy qui pour ſon meilleur remede a mis la Philoſophie en exercice, ſe remplit d'vn grand cœur, deuient plein

Vray philoſophe accõpare aux hautes montaignes.

plein d'aſſeurance, ſe rend inuincible, & ſe monſtre plus grand, plus on s'approche de luy. Comme il aduient des grandes montagnes, la hauteur deſquelles ſemble eſtre plus petite à ceux qui les voyent de loin: mais ſi tu en approches de pres, tu cognois manifeſtement que leur ſommet eſt plus haut que tu ne penſois. Tel eſt, Lucilius, le vray philoſophe, qui l'eſt par effects, & non point par artifices. Il eſt planté en vn lieu haut, admirable, vrayement grand. Il ne s'eſleue point ſur les plantes des pieds, il ne chemine point ſur le bout des orteils, comme ceux qui feignans vne fauſſe ſtature, veulent paroiſtre plus grands qu'ils ne ſont. Il eſt content de ſa grandeur. Mais pourquoy ne ſeroit il content d'eſtre creu ſi haut, que la fortune n'y puiſſe atteindre de ſa main? Il eſt donc par deſſus les choſes humaines. Il eſt touſiours ſemblable à ſoy-meſme, de quelle ſorte que ſes affaires aillent, ſoit que le cours de ſa vie ſoit heureux, ou qu'il ſoit agité d'vne fortune contraire & difficile. Ces cauillations dont ie parlois n'a gueres, ne peuuẽt apporter ceſte conſtance. L'eſprit ne fait que ſe iouër auec cela, ſans ſe reſſentir d'aucun profit: il iette la philoſophie de ſon troſne pour la faire deſcendre à plein pied. Ie ne te veux pas deffendre de t'amuſer quelquefois à cela, mais ce ſera quand tu voudras ne faire rien. Mais elles ont toutesfois cela de fort pernicieux, qu'elles engendrent quelque douceur d'elles meſmes, abuſent & retiennẽt l'eſprit d'vne apparence de ſubtilité, encor qu'vne infinité d'autres choſes te rapelle, encor qu'à grand peine, tout te ta vie puiſſe ſuffire, pour te faire apprendre à meſpriſer la vie. Mais de la bien gouuerner qu'en dis-tu? C'eſt vn ſecond ouurage: car pas vn ne l'a iamais bien gouuernee, que celuy qui l'auoit au preallable meſpriſee.

Sa moderation & temperãce, & le contentement de ſon eſprit.

Son equanimite & conſtance.

Leſquelles vertus ne ſe trouuẽt point es cauillatiõs.

On s'y peut aucunefois amuſer: mais non ſans diſcretion.

car

Le terme de la vie n'eſt point trop long pour apprendre à la bien regler.

EPISTRE CXII.

D'vn amy de Lucilius que Seneque penſoit eſtre trop endurcy aux vices pour ſe pouuoir former à la vertu. Qu'il hayſſoit maintenant les folles deſpences & ſuperfluitez, mais qu'il commenceroit bien-toſt à les reprendre.

CErtainement i'ay bonne enuie que ton amy ſoit formé & inſtitué tout ainſi que tu le deſires: toutesfois on le prend bien dur: mais pluſtoſt (ce qui eſtoit encor plus faſcheux) on le prend trop mol, & deſia rõpu d'vne trop longue & mauuaiſe couſtume. Ie te veux apporter vn exemple de l'art que i'exerce maintenant. Toute ſorte de vigne ne ſouffre point d'eſtre entee. Si elle eſt vieille & mangee, ſi elle eſt greſle & malade, elle ne receura point le grefe, ou ne le pourra pas nourrir. Elle ne le ioindra pas à bien ſoy, & il ne pourra paſſer en qualité & nature de vigne. C'eſt pourquoy nous auons accouſtumé de la couper ſur terre, afin que ſi elle ne reſpond pas à noſtre deſir, on puiſſe tenter vne ſecõde fortune, & la coupãt derechef, l'ẽter entre deux terres. Celuy duquel tu m'eſcriuis, & lequel tu me recommandes, n'a point de forces. Il s'eſt trop addonné aux vices, il eſt tout fleſtry, il eſt tout endurcy. Il ne pourroit receuoir la raiſon, ny la nourrir. Ouy, mais il en a bonne enuie. Ne le crois pas. Ie ne dis point qu'il te mente, il penſe en auoir bonne enuie. Il s'eſt faſché de la folle deſpence, elle luy a faict venir vn d'eſtomach: mais ils ſeront bien-toſt auſſi bons amis que deuant. Ouy mais, il dit qu'il ſe ſent offẽcé de la vie qu'il a menee, elle lui deſplaiſt. Ie ne veux pas nier cela, car qui eſt celui qui n'ẽ ſoit offencé? Les hõmes aiment leur vie, & la haiſsẽt tout enſẽble. Attendons à donner noſtre iugement, apres qu'il nous aura faict croire, que la folle deſpence luy deſplaiſt. Car maintenant ils ne ſont qu'en querelle.

Il eſt malaiſe de redreſſer vn eſprit, auquel on a du commencement laiſſe prendre vn mauuais pli.

Les vices fletriſſent tellement les forces de l'eſprit, qu'il deuient incapable de raiſon.

EPISTRE CXIII.

Seneque diſpute ſi la iuſtice, la magnanimité, la prudence, & les autres vertus, voire meſmes les accidens à icelles, ſont animaux. Se mocque des Stoyciens qui ſouſtenoyent ces reſueries par les raiſons qu'il confute. Et qu'il vaut mieux qu'on nous enſeigne que la iuſtice, & les autres vertus ſont choſes faciees.

Sçauoir-mon ſi les vertus & leurs accidens ſont creatures animees & corporelles, ſelon la doctrine des Stoyciens.

IE V veux que ie t'eſcriue ce qu'il me ſemble de ceſte queſtion qui a eſté diſputee entre nos Stoyciens: A ſçauoir, ſi la iuſtice, la conſtance, la prudẽce, & toutes les autres vertus ſont animaux. Nous faiſons par ceſte ſubtilité (Lucilius mon cher amy) qu'il ſemble que nous exerçons noſtre eſprit en des choſes vaines & inutiles, & que nous deſpẽdõs le tẽps & le loiſir à des diſputes, qui ne peuuent apporter aucũ profit: ie feray toutesfois ce que tu deſires, & t'apprendray ce qu'il en ſẽble à nos Stoïciens. Mais ie proteſte, que ie ſuis d'autre aduis. Et penſe qu'il y a quelque choſe qui ſied bien à ceux qui portẽt les ſouliers & la robe à la Grecque. Ie diray dõc ce qui a meu les anciens. Il eſt certain que l'ame eſt animal, veu qu'elle fait, que nous ſõmes animaux, & que les animaux ont pris ce nom d'elle. Or la vertu n'eſt autre choſe que l'ame q̃ ſe poſſede elle meſme: elle eſt dõc animal. Dauãtage la vertu fait quelque choſe. Or riẽ ne peut eſtre fait sãs effort. Si elle a effort, lequel n'eſt en aucune choſe qui ne ſoit animal, il s'enſuit que la vertu eſt animal. Si dõc, dit-il, la vertu eſt animal, elle a la vertu meſme. Pourquoy non? Car elle ſe poſſede elle meſme. Tout ainſi que le ſage fait toutes choſes par vertu: pareillement la vertu le fait par elle meſme. Il s'enſuit donc, dit-il, que tous les arts ſont animaux, & tout ce que nous auons en la pẽſee & en l'entendemẽt. Il s'enſuit auſſi qu'vne infinité de milliers d'animaux habitent dans ce lieu eſtroit & petit de noſtre poictrine, & qu'vn chacun de nous ſoit pluſieurs animaux, ou que nous ayõs pluſieurs animaux. Demandes-tu ce qu'on reſpond cõtre tout cẽla: chacun de ces choſes là ſera animal, & ce ne ſeront point pluſieurs animaux. Pourquoy? Ie le diray, ſi tu me veux preſter ta ſubtilité & ton attẽtion. Chacun des animaux doibt auoir ſa particuliere & ſinguliere ſubſtãce: mais toutes ces autres choſes n'õt qu'vne ſeule ame: c'eſt pourquoi elles peuuẽt eſtre ſinguliers, mais non point pluſieurs. Ie ſuis animal, & homme: tu ne diras pas toutesfois que ce ſoit deux: car ils doyuẽt eſtre ſeparez. Par ainſi ie dis que pour eſtre deux, l'vn doibt eſtre ſeparé de l'autre. Tout ce qui de pluſieurs choſes a eſté faict vne, tombe ſoubs vne meſme nature, & par ainſi n'eſt qu'vn. Et mon ame eſt animal, ie ſuis auſſi animal, toutesfois nous ne ſommes pas deux. Pourquoy? parce que l'ame n'eſt qu'vne partie de moy. Quand vne choſe pourra conſiſter par elle meſme, alors elle ſe contentera par elle-meſme. Mais quand elle ne ſera qu'vn membre d'vn autre, elle ne pourra pas ſembler eſtre vne autre choſe à part. Pourquoy? Ie te le diray. Car ce qui eſt autre, il faut qu'il ſoit à ſoy, & propre à ſoy, & tout à ſoy, & parfaict en ſoy. I'ay deſia declaré que i'eſtois d'autre aduis. Car ſi on reçoit ceſte opinion, les ſeules vertus ne ſeront point animaux, mais leurs contraires, qui ſont les vices & les paſſions, comme la cholere, la crainte, & la triſteſſe, & le ſoupçon, le ſeront auſſi. Cecy s'eſtendra encor plus loing, toutes les opinions, toutes les penſees ſeront animaux, ce qu'on ne doibt pas receuoir. Parce que tout ce que l'homme faict, n'eſt point homme. Queſt-ce (dit-il) que iuſtice? C'eſt vne qualité de l'ame. Si donc l'ame eſt animal, la iuſtice l'eſt auſſi. Rien moins que cela.

Puto quadam eſſe quæ decent phaceſiarum pollicitumque.

Dont voicy les raiſons.

Inepties Stoyques, & grandes abſurditez.

Aduis de Seneque ſur ceſte diſpute.

Car

Car elle n'eſt qu'vne habitude & vne puiſſance de l'ame. Vne meſme ame ſe conuertit en diuerſes figures. Et vn animal meſmes autant de fois qu'il faict quelque autre choſe, ne deuient point vn autre animal, cõme ce que l'ame faict, n'eſt point animal, ſi la iuſtice eſt animal, ſi la magnanimité, & toutes les autres vertus le ſont. Aſſauoir-mon ſi elles delaiſſent d'eſtre quelquefois animaux, pour apres recommẽcer de l'eſtre, ou ſi touſiours elles le ſont? Les vertus ne peuuẽt prẽdre fin, il s'enſuit dõc qu'il y a pluſieurs animaux, voire innombrables, qui habitẽt dans l'ame. Il n'en y a point pluſieurs, dit-il, car ils ſont attachez & liez en vn, & ne ſont que parties & membres d'vn. Nous penſerions donc que l'ame auroit vne figure, comme eſt celle de l'Hydre, qui a pluſieurs teſtes, chacune deſquelles combat à part, & nuit d'elle meſme. Et toutesfois il n'y a aucune de ces teſtes, qui ſoit animal, elle n'eſt qu'vne des teſtes de cet animal. Au reſte elle eſt vn ſeul animal. Aucune ne dit iamais que le lion qui eſt en la Chimere fut animal, ou le dragon. Ces deux eſtoiẽt parties de la Chimere, & ſes parties ne ſont point animaux. Qu'eſt ce qu'il y a d'où tu puiſſes cõclurre, que la iuſtice ſoit animal? Elle fait, dit il, quelque choſe, & profite. Mais ce qui fait & profite, a forces, & ſi eſt animal. Cela eſt vray, ſi elle auoit force qui fut ſiẽne, mais elle n'en a point qui ſoit ſiẽne, elle eſt de l'ame. Tout animal ſera iuſqu'à ce qu'il mourra, ce qu'il auoit cõmencé d'eſtre. L'hõme iuſqu'à ce qu'il mourra, eſt homme, le cheual auſſi & le chien ne peuuent ſe transformer en autre choſe. La iuſtice, c'eſt à dire l'ame qui a ceſte qualité, eſt animal. Croyons qu'il ſoit ainſi. En outre, la magnunimité, c'eſt à dire, ceſte qualité dans l'ame, eſt animal. Quelle ame? celle qui eſtoit maintenant animal, eſt retenuë dans ce premier animal: & ne peut entrer dans autre animal. Il faut qu'elle continuë à demeurer dans celuy, où elle eſtoit premierement entree. Dauantage vne meſme ame ne peut pas eſtre de deux animaux, & moins encores de pluſieurs. Si la iuſtice, la magnanimité, la tẽperance, & toutes les autres vertus ſont animaux: cõment pourroyent elles n'auoir qu'vne ame? Il faut que chacune d'elles ait ſon ame, ou elles ne ſont point animaux. Vn ſeul corps ne peut pas eſtre de pluſieurs animaux. Ils confeſſent auſſi cela. Qui eſt le corps de la iuſtice? L'ame. Qui eſt le corps de la magnanimité? La meſme ame. Or vn ſeul corps ne peut point eſtre à deux animaux. Mais vne meſme ame, dit-il, prend l'habitude de iuſtice, de magnanimité, & de tẽperance. Cela ſe pourroit bien faire, ſi au tẽps que la iuſtice y eſt, la magnanimité n'y eſtoit point: car au tẽps que la magnanimité y ſeroit, la tẽperance n'y ſeroit pas. Mais toutes les vertus y ſont enſẽble: comment pourroit donc chacune d'elles eſtre vn particulier animal, veu qu'il n'y a qu'vne ſeule ame, qui ne peut faire plus qu'vn ſeul animal? En outre aucun animal ne peut eſtre partie d'vn autre animal. Or la iuſtice eſt vne partie de l'ame. Il s'enſuit donc qu'elle n'eſt point animal. Il ſẽble que ie perds ma peine en vne choſe, qui eſt cõfeſſee de tous. Car il y a plus de raiſõ de ſe deſpiter que d'ẽ diſputer: aucũ animal ne peut eſtre partie d'vn autre regarde les corps de toutes les beſtes, il n'ẽ y a pas vn q n'ait ſa propre couleur, ſa forme & ſa grãdeur. Entre autres ouurages, qui font trouuer l'eſprit de ce diuin Architecte admirable, ie croy que ceſte-cy en eſt vne, que parmy vn ſi grãd nõbre infini de choſes qu'il a faites, il ne s'eſt iamais rencontré d'en faire deux ſemblables. Les choſes meſmes, qui ſẽblent eſtre pareilles, ſi tu les compares enſemble, elles ſerõt differentes. De tant de ſortes de fueilles qu'il a faictes, il n'en y a aucune qui ne ſoit marquee de ſa particuliere figure. De tant de beſtes, il n'en y a pas vne qui reſſemble à l'autre. Il y a touſiours quelque diuerſité. Il s'eſt bien contraint à cela, que ce qui eſtoit autre, fut pareillement diſſemblable, & different. Les vertus comme vous dites, ſont toutes ſemblables: il s'enſuit qu'elles

Obiection des Stoyques, & ſa reſponce.

Toute ceſte diſpute eſt ſi maiſe & ſi friuole, qu'elle ne merite pas d'eſtre diſputee.

La diſſemblance de ces creatures eſt l'vne des principales choſes qu'on admire en la creation.

ne ſoyent point animaux. Il n'y a point d'animal, qui ne face quelque choſe de ſoi meſme. Mais la vertu ne faict rien d'elle meſme, ſi ce n'eſt par le moyen de l'homme. Tous les animaux ou ils ſont raiſonnables, comme les hommes, & comme les dieux: ou irraiſonnables, comme les beſtes brutes. Les vertus pareillement ſont raiſonnables: mais elles ne ſont ny hommes, ny dieux; ils s'enſuit donc qu'elles ne ſont point animaux. Il n'y a aucun animal raiſonnable, qui face rien qu'il ne ſoit premierement incité par l'apparence de quelque choſe. Apres il prend ſa force & ſon mouuement, & apres encor ſon conſentement confirme ce mouuement. Ie te diray que c'eſt que conſentement. Il faut que ie me pourmene: Apres que i'ay eu dit cela en moy meſme, & que i'ay approuué l'opinion que i'auois, ie me pourmene. Il faut que ie me ſeoie. Apres auoir dit cela, ie me ſieds. Or on ne trouue point ce conſentement en la vertu. Car pren le cas, que la prudẽce ſoit animal, cõment pourra elle preſter conſentement? Il faut que ie me pourmene. Nature ne reçoit point cela. Car la prudence n'a ſoin que de celuy, à qui elle eſt, & non de ſoy. D'autant qu'elle ne peut ny ſe pourmener, ny s'aſſeoir: elle n'a point donc de conſentemẽt. Ce qui n'a point de cõſentement, n'eſt point animal raiſonnable. Et ſi la vertu eſt animal, elle eſt raiſonnable. Or elle n'eſt point raiſonnable, elle dõc n'eſt point animal. Si la vertu eſt animal, & que la vertu ſoit bien, il s'enſuit donc que tout bien eſt animal. Nos Stoïciens cõfeſſent encor cela. Il eſt bon de ſauuer la vie à ſon pere, il eſt bon de dire ſagement ſon opiniõ dans le ſenat, il eſt bon de iuger iuſtement. Il s'enſuit donc que ſauuer la vie à ſon pere, c'eſt vn animal: & ſagemẽt parler c'eſt auſſi vn animal. La choſe en fin viendroit ſi auant que tu ne pourrois te garder de rire. Se taire ſagement, & ſouper friandement, eſt bien. Par ainſi & ſe taire, & ſouper c'eſt vn animal. Certainement ie ne pourrois me tenir de me chatoüiller, & de m'appreſter à rire, par la ſubtilité de telles ſottiſes. Si la iuſtice, & la magnanimité ſont animaux, certainemẽt ſe ſont animaux terreſtres. Or tout animal terreſtre a froid, a faim, a ſoif: il s'enſuit donc que la iuſtice a froid, la magnanimité a faim, & la clemence a ſoif. Qui me gardera apres de leur demander, quelle figure ont ces animaux, ou d'vn hõme, ou d'vn cheual, ou d'vne beſte ſauuage? Ou s'ils leur ont donné vne forme ronde, comme au monde. Ie demanderay pareillement, ſi l'auarice, la paillardiſe, & la follie ſont rõdes. Car elles ſont animaux. Et apres qu'ils les auront arondies, ie leur demanderay ſemblablement, ſi vn ſage pourmener eſt animal ou non: il faut par neceſſité qu'ils le confeſſent. Et qu'ils diſent encor, que le pourmener eſt animal, & qu'il eſt rond. Mais à fin que tu ne penſes point que ie ſois le premier de nos Stoïciens, qui parle ſans autheur, & par mon opiniõ particuliere, Cleãthes & Chryſippus ſon diſciple ne ſont point d'accord, q̃ c'eſt que le pourmener. Cleanthes dit que c'eſt vn ſouffle, & vn eſprit, qui s'eſtend depuis la partie principale de l'ame, qui eſt en la teſte iuſques aux pieds. Et Chryſippus, q̃ c'eſt ceſte principale partie meſme de l'ame. Pourquoi eſt ce donc qu'vn chacun à l'exẽple de Chryſippus ne taſche de reuenir à ſoy, & de ſe mocquer d'vne telle infinité d'animaux que le monde ne pourroit receuoir? Les vertus (dict-il) ne ſont point pluſieurs animaux, & toutesfois elles ſont animaux. Car tout ainſi qu'vn homme peut eſtre orateur, & poëte, & toutesfois il n'eſt qu'vn homme: pareillement ces vertus là ſont animaux, mais ce ne ſont point pluſieurs animaux. L'ame iuſte, ſage & magnanime n'eſt qu'vne ſeule ame, qui a en ſoy toutes les habitudes & qualitez des vertus. Voila donc la queſtion reſoluë, nous ſommes d'accord. Car cependant ie confeſſe que l'ame eſt animal: ie verray apres le iugement que ie feray ſur ceſt affaire. Ie nie que ſes actions ſoient animaux. Car autrement toutes les paroles, & tous les vers ſeroyent animaux. Car ſi vne parole ſage eſt bien:

Inepte & ridicule doctrine, comme il appert par les abſurditez qui s'en enſuiuent.

Differend entre Cleanthe & Chryſippe touchant le pourmener.

Biẽ que l'ame ſoit animal, il ne s'enſuit pas que les actiõs ſoyent animaux.

eſt biẽ:& que le biẽ ſoit animal, la parole dõc eſtanimal. Vn vers plein de ſageſſe, eſt bon: or le bien eſt animal, la parole dõc eſt animal. Et par ceſte raiſon, ce vers,

Vn grand guerrier & ſes armes, ie chante,

eſt vn animal, lequel ils ne peuuent pas dire eſtre rond: car il a ſix pieds. Tu dis, que c'eſt vn ouurage de Tiſſeran, qui me faict creuer de rire, quand i en vois faire la tiſſure: & quand ie me repreſente qu'il faille qu'vne incongruité au langage, vn parler barbare, & vn argument, ou vn Syllogiſme, ſoit animal, & que ie luy face les traits d'vn viſage cõme vn peintre. Nous diſputons cela auec les ſourcis renfroignez, auec vn front ridé. Ie ne puis pas dire icy ce que diſoit Cecilianus, ô triſtes follies! car elles ſont dignes de riſee. Que ne traittons nous donc pluſtoſt quelque ſubiet qui nous ſoit vtile & ſalutaire? pourquoy ne cherchons nous les moyens de pouuoir paruenir à la vertu, & quelque chemin qui nous conduiſe vers elle? Apren moy non point ſi la conſtance & magnanimité eſt animal: mais appren moy qu'il n'y a point d'animal, qui puiſſe eſtre heureux ſans la magnanimité, s'il ne s'eſt affermy contre les euenemens de fortune, & s'il n'a dans ſa penſee dompté tous les cas fortuits, auant qu'ils aduinſent. Qu'eſt ce que conſtance? C'eſt vn rampart contre la foibleſſe & l'imbecillité humaine, qu'on ne peut forcer, duquel celuy qui s'armera, demeurera touſiours ferme & aſſeuré durant le ſiege de ceſte vie. Car il ſe defend de ſes propres forces, & de ſes propres armes. Ie te veux dire icy ce qu'il en ſemble à Poſidonius. Il ne faut point que tu penſes eſtre iamais aſſeuré auec les armes de fortune. Il te faut combatre contre elle auec les tiennes, les choſes fortuites n'arment point bien. Voyla comme nous ſommes armez contre nos ennemis, mais contre elle nous ſommes tous nuds. Alexandre ruinoit bien & chaſſoit les Perſes, les Hyrcaniens, les Indiens, & tous les peuples eſtendus depuis l'oriẽt iuſqu'à la mer Oceane; mais pour ſon regard, lors qu'il eut tué ſon amy, & qu'il en eut perdu vn autre, il fuyoit la clarté du iour, il demeuroit couché par terre à l'obſcur, & pleurant tantoſt ſa meſchanceté, tantoſt le regret qu'il en auoit, apres auoir vaincu tant de Roys, & tant de nations, il ſe laiſſa vaincre à la cholere, & à la triſteſſe. Car il auoit mis plus de peine à mettre ſous ſa puiſſance toutes les choſes de ce monde que ſes paſſions. O que les hommes ſont ſurpris d'vn grand aueuglement d'eſtre ſi ambitieux de vouloir eſtendre leur Empire par delà les mers, & de s'eſtimer infiniement heureux de retenir ſous leur obeyſſance les prouinces eſtrangeres, & d'en adiouſter des nouuelles aux anciennes: & de ne pouuoir cognoiſtre quel eſt ce Royaume grand, & ſi facile à conquerir. C'eſt vn grand Empire que de ſe pouuoir commander. Qu'il m'apprenne combien la iuſtice eſt choſe ſacree, laquelle ne regarde que le bien d'autruy, ne deſire d'auoir rien d'elle meſme, que de pouuoir vſer de ſon office. Qu'elle n'aye rien à faire auec l'ambition, & la gloire, & reputation du peuple, qu'elle ne vueille plaire qu'à elle meſmes. Sur toutes choſes il faut qu'vn homme ſe perſuade cecy: Il faut que ie ſois iuſte ſans en eſperer aucune recompenſe. C'eſt encor peu que cela. Il ſe doit encor perſuader: Il m'eſt commandé que de ma frãche volonté ie ſuiue ceſte belle vertu, que toute ma penſee ſoit eſloignee le plus que ie pourray de mes particuliers profits. Il ne faut point que tu attendes vne plus grande recompence de ta iuſtice, que d'eſtre iuſte. Graue encor en ton ame ce que n'agueres ie diſois, il ne te ſert de riẽ, que beaucoup de perſonnes cognoiſſent ton equité. Celuy qui veut que ſa vertu ſoit publiee, ne trauaille point pour ſa vertu, ains pour ſa gloire. Tu ne voudrois point eſtre iuſte ſans gloire. Au contraire certainement tu deurois ſouuent eſtre iuſte auec ton deshonneur; & lors ſi tu cognois que c'eſt que d'eſtre ſage, tu ſentiras qu'vne mauuaiſe opinion, qui ſera bien engendree, te reſioüira.

Le temps eſt trop cher, & la philoſophie trop digne, pour la diuertir à telles niaiſeries.

Il vaut mieux apprẽdre d'elle que nul n'eſt heureux ſans conſtance, &

Qu'il n'y a plus belle victoire, que de ſe vaincre ſoy meſme.

Qui commãde à ſoy meſme eſt aſſez grãd Roy.

Reſolution d'vn homme vertueux.

EPISTRE CXIIII.

Que bien ſouuent la façon corrompuë de parler, prouient de la corruption des mœurs. Il ſe moque apres du langage de Mœcenas, qui eſtoit auſſi effeminé & laſche, que ſa façon de viure. De diuerſes façons de parler que pluſieurs perſonnes ſuiuent, qui prennent plaiſir à faillir. Vn beau diſcours contre les voluptez & les vices, & principalement contre la gourmandiſe & folle deſpence.

Le lãgage cõmun ſe cõforme aucunefois aux maneres de viure du public. Cat.

TV me demandes comment eſt engendree en quelque temps vne maniere de parler corrompuë, & comment l'eſprit des hommes s'eſt tellement addonné à quelque vice de langage, qu'aucunefois les paroles enflees & graues ont eſté plus eſtimees, & quelquesfois les douces comme ſi on chantoit. Pourquoy autrefois on s'eſt pleu de parler audacieuſemẽt, & vſer de propos hors de toute creãce, & d'autre fois d'vn langage à demy retenu, & plein (ce ſembloit) de ſoupçon, duquel il falloit plus comprendre qu'on n'en oyoit. Pourquoy il y a eu quelque ſiecle auquel on s'eſt diſpenſé d'vſer impudemment & ſans honte des tranſlations. C'eſt ce que tu as ouy vulgairement pire, & dont les Grecs ont fait vn prouerbe. Telle a eſté la façon de parler des hommes, quelle a eſté leur vie. Et tout ainſi que les actions d'vn chacun ſont ſemblables à ce qu'il dit: pareillement la façon de parler imite quelquefois les mœurs publics. Si la diſcipline d'vne cité s'eſt corrompuë, ſi elle eſt addonnee aux delices, vous cognoiſtrez la diſſolution publique à la licence desbordee du langage, ſi elle n'eſt point en vn, ou en deux ſeulement, mais ſi elle eſt approuuee, & receuë de tous. L'eſprit ne peut auoir vne couleur, & l'ame vne autre. Si l'ame eſt ſaine, bien compoſee, graue, temperee, l'eſprit ſera pareillement ſec, & ſobre. Et ſi elle ſe corrompt, l'autre ſe gaſte auſſi. Ne vois tu pas que ſi l'ame s'allanguit, les membres ſe trainent, & les pieds ſe meuuent pareſſeuſement? Si elle eſt effeminee on void vne moleſſe & vne laſcheté au cheminer. Et ſi elle eſt gaillarde, & vigoureuſe, on aduãce plus viſtement le pas. Si elle eſt furieuſe, ou (ce qui approche à la fureur) ſi elle eſt en cholere, tout le mouuement du corps eſt troublé, & lors on ne chemine point, mais on court la poſte. Combien plus fort penſes tu que cela ſoit en l'eſprit, qui eſt tout meſlé dedans l'ame? C'eſt d'elle qu'il prend ſa façõ, c'eſt à elle qu'il obeit, c'eſt d'elle qu'il reçoit la loy. La maniere de viure de Mecenas eſt ſi cognue, qu'il n'eſt pas maintenant beſoin de le dire. De quelle façon il cheminoit, combien il eſtoit delicat, quel plaiſir il prenoit d'eſtre veu, & cõme il ne vouloit cacher aucunement ſes vices. Mais quoy? Son langage n'eſt-il pas auſſi mignard, qu'il eſt effeminé? Ces paroles ne ſont elles pas autant affaitees & diſſoluës que ſes habits, que ſa ſuite, que ſa maiſon, que ſa femme? Il eſtoit taillé d'eſtre vn homme de grand eſprit, s'il euſt voulu ſuiure vn plus beau chemin, s'il ne ſe fuſt gardé de ne vouloir pas eſtre entendu, & s'il n'euſt eſté trop prodigue de langage. Tu verras donc vne eloquence comme d'vn homme yure, empeſchee, vague & licentieuſe. Voicy quel eſtoit Mecenas en ſa façon de parler. *Quid purius amne, ſyluiſque ripa comantibus? vide vt alueum lintribus arent, verſóque vado remittant hortos. Quid ſi quis fœmina cirro criſpat & labris columbatur? Incipitque ſuſpirans, vt ceruice laxa feratur. Nemo tyranni, irremediabilis factio rimantur, epulis lagenáque tentant domos, & ſæpe mortem exigunt. Genium feſto vix ſuo teſtem, tenuis cerei fila & crepacem mola focum mater vxor inueſtiunt.* C'eſt à dire: void on rien plus net, & plus pur qu'vne riuiere

La diſcipline ſe corrompãt, les façons de parler ſe deſbordent. ainſi que

Les membres ſuiuent les mouuement de l'ame.

Les diſſolues façons de Mecenas en font foy.

Les effeminez & delicieux accompagnẽt leur langage de pareilles contenances.

foreſts qui eſpandent leur cheuelure ſur la riue? Voy comme ils ſillonnent ſon canal auec gondoles, & laiſſant le plus profond de l'eau, vont ſe recreer dans les iardins. Que ſi quelque femme ſe friſe les cheueux, de ſes leures elle baiſe comme font les colombes, elle commence en ſouſpirant, elle ſe traine le col laſche & panché? Pas vn des tyrans, faction contre laquelle il n'y a nul remede, n'eſpient: ils eſſayent à prendre les maiſons par banquets & bouteilles & taſchent à les faire mourir. La mere ou la femme inuéſtiſſent le Genius, qui n'eſt à grand peine teſmoin de ſa feſte, & les fillets d'vn cierge, & le foyer dans lequel la foaſſe craquete. Mais auſſi toſt que tu auras leu cela ne te reſouuiendras tu point que c'eſt celuy qui auoit accouſtumé de ſe pourmener par la ville la robbe longue auallee & deſceinte? (Car quand par l'abſence de Ceſar il commandoit dans Rome, on alloit à ceſt homme effemíné demander le mot du guet:) Et que c'eſt celuy qui ſortant en la chaire de iuſtice, à la tribune des harãgues, & en toutes aſſemblees publiques, couuroit ſa teſte de ſon manteau: fors que les deux aureilles, comme les riches eſclaues fugitifs, qu'on introduit en quelque comedie? Que c'eſt celuy, qui lors que les guerres ciuiles eſtoient les plus allumees, lors que la ville eſtoit toute troublee, qu'on auoit les armes en main, eſtoit accompagné & ſuiuy par les rues de deux eunuques, qui toutesfois eſtoient encores plus hommes que luy? Que c'eſt celuy, qui a mille fois eſpouſé femme, & n'en a eu iamais qu'vne: Terentia, qu'il repudia pluſieurs fois. Ces paroles ſi mal arangees, pouſſees dehors ſi negligemment, & miſes en auant contre l'vſage & la couſtume de tout le monde, mõſtrent auſſi des mœurs, qui n'eſtoient pas moins nouuelles, moins corrompues & ſingulieres. On luy donne vne fort grande loüange de douceur: il eſpargna le glaiue, & s'abſtint de reſpandre le ſang, & ne monſtra iamais en aucune autre choſe la puiſſance qu'il auoit, qu'en la licence de viure à ſa fantaſie. Il gaſta & corrompit encor ceſte ſienne loüange par les delices & mignardiſes mõſtrueules de ſon langage. Car il appert qu il eſtoit laſche & mol, & non pas doux. Les ambages & longs circuits de ſa compoſition, les paroles trauerſees, les ſens des paroles qui eſtoient ſouuent grands, mais ſans force, quand ils ſortoyent, faiſoient cognoiſtre à vn chacun, que ſa teſte ſe troubloit d'vne trop grande felicité: mais ce vice procede quelquefois de l'homme, & quelquefois du temps. Quand les richeſſes ont eſpandu au large la folle deſpence & la diſſolution, le ſoing de veſtir plus richement le corps cõmence de venir. Apres on ſe trauaille d'auoir de beaux meubles, on met peine auſſi à baſtir de belles maiſons, qui occupent vne grande eſtenduë de champs, que les murailles reluiſent de marbres qu'on apporte d'outre mer, que les toicts & couuertures des maiſons ſoyent marquetees d'or, que la lueur & poliſſeure du paué reſponde à celle du plancher. Depuis la magnificence fut employee en banquets & feſtins, leſquels on rendoit recommandables, par nouuelles façons, par le changement de l'ordre accouſtumé, faiſans ſeruir à l'entree de table les viandes qu'on mangeoit à l'iſſue, & donnans à ceux qui ſuruenoyent, ce qu'on deuoit à ceux qui ſe leuoyent. Quand l'ame commence à ſe faſcher peu à peu des choſes accouſtumees, & qu'elle trouue laid ce qui luy ſouloit plaire, elle cherche en fin à parler d'vne nouuelle façon, tantoſt elle rappelle & met en auant les vieux mots, qui n'eſtoyent plus en vſage, tantoſt elle en forge aucuns, & en veut plier à ſa langue d'autres incognus. Tantoſt ceux qui ſont de peu de temps mis en vogue, ſemblent eſtre bien ſeans, & vne tranſlation audacieuſe, & trop frequente. Il en y a qui entrecoupent le ſens, & qui eſperent pouuoir eſtre agreables, ſi ce qu'ils veulent dire demeure en ſuſpens, & s'il engendre quelque doubte à ceux qui les oyent. Il en y a d'autres, qui le retardent & l'eſtendent.

Mecenas loué pour ſa clemẽce & humanité, mais blaſmé pour ſa moleſſe & deſbordement en ſa vie & en ſon parler.

De la diſſolutiõ aux habits, meubles, baſtimens, feſtins, procede

La corruption du langage d'où s'enſuit que.

dent. On en void auſſi qui ne s'approchent point du tout iuſqu'au vice: car il eſt force à vn qui entreprend quelque grande choſe, de le faire: mais toutesfois qui ayme le vice. Par ainſi en tous lieux que tu verras qu'on prend plaiſir à vn langage corrompu, il ne faut plus douter que les mœurs n'ayent quitté le chemin de la vertu. Tout ainſi que la folle deſpence des feſtins & des habits, ſont les ſignes d'vne cité malade: pareillement la licence du langage, ſi elle eſt frequente, monſtre que les ames auſſi deſquelles les paroles ſortent, ſont du tout abbatues. Tu ne te dois pas eſmerueiller que ces mots corrõpus ſoyent agreables non ſeulement à vne aſſemblee du menu peuple: car ils le ſont auſſi à celle des mieux veſtus, par ce qu'ils ne ſont differents que de la ſeule robe longue, & nõ pas de iugement. Tu te peux encor eſmerueiller dauãtage de cecy, que les choſes vitieuſes ne ſont point ſeulement loüees, mais les vices meſmes le ſont. Car touſiours il a eſté fait ainſi, iamais vn bel eſprit ne vous a pleu qu'il n'euſt quelque choſe à redire. Baille moy quelque homme de ſi grande reputation qu'il ſoit, & ie te diray que c'eſt que ſon aage a peu reprendre en luy, & qu'il a voulu diſſimuler encor qu'il le cogneuſt. Car ie t'en nommeray pluſieurs, à qui les vices n'ont porté aucun dommage, ains au contraire leur ont profité beaucoup. Ie t'en nommeray, dis-ie, aucuns fort eſtimez, & qui ont eſté mis entre les merueilles de leur tẽps, que ſi on les veut corriger, ont les effacé. Car les vices ſont tellement meſlez auec les vertus, qu'ils les entreineroyent auec eux. Ioint que le langage n'a point de regle certaine. L'vſage de la cité, qui n'a iamais demeuré en meſme eſtat, le fait changer: Pluſieurs vont rechercher les paroles des ſiecles paſſez. Ils parlent le langage des douze tables. Gracchus, Craſſus, & Curio encor ſont trop elegans & recents pour eux. Ils retournent au temps d'Appius, & de Coruncanus. Quelques autres au contraire ne trouuans rien bon, qui ne ſoit commun & vulgaire, parlent vilainement. L'vn & l'autre eſt corrompu par deux diuerſes façons de parler, autant certainement comme s'ils vouloyent vſer de paroles enflees, hautes & poëtiques, & fuir celles qui ſont neceſſaires en vſage. Ie diray volontiers que l'vn & l'autre faut. L'vn s'eſtime plus qu'il n'eſt raiſonnable, & l'autre ſe meſpriſe trop: l'vn ſe faict arracher le poil des iarrets, & l'autre ne ſe veut point faire plumer le poil des aiſſelles. Venons maintenant à la compoſition. Combien de ſortes t'en donneray ie, auſquelles on fait faute? Quelques vns trouuent bonne vne compoſition dure, & aſpre, broüillant tout expres les paroles qui couloyent doucement, ne veulent point qu'il y ait aucune liaiſon ſans aſpreté: ils ont opinion qu'elle eſt plus virile, & plus forte, ſi elle bat aux aureilles auec quelque rudeſſe. Il ſemble que celle de quelques vns ne ſoit pas vne compoſition, & que ce ſoit pluſtoſt vne chanſon, tant elle nous chatoüille. Que diray-ie de celle là, où les paroles ſont retardees, & apres les auoir attendues longuement, à grande peine reuiennent elles à leurs clauſes? Que diray ie de celle qui eſt au ſortir moderee, comme eſt celle de Cicero, & panchante, & finiſſant apres doucement, & reſpondant à ſa façon, & à ſon pied comme elle a accouſtumé de faire? Il n'y a point de vice ſeulement aux ſentences comme ſi elles ſont baſſes & pueriles ou vilaines, & plus hardies qu'il n'eſt permis l'honneur ſauue, ſi elles ſont trop fleuries, & douces, ſi elles ſortent en vain & ſans aucun autre effect, que celuy ſeulement qu'elles ſignifient. Ces vices là ſont introduits par quelqu'vn, ſous lequel l'eloquẽce fleuriſſoit, le ſurplus des hommes ne font que l'imiter, & l'enſeigner les vns aux autres. C'eſt ainſi que ſous Salluſte les ſentẽces courtes & coupees, les paroles tõboyent auant qu'on les attendiſt, & vne obſcure briefueté eſtoit priſee pour vn grand ornemẽt. Arruntius, homme de rare ſobrieté, qui eſcriuit l'hiſtoire de la guerre de Carthage, fut

Les mœurs ſont egalemẽt corrompues, &

Les ames autãt molles que les paroles.

Les plus beaux eſprits meſmes ne ſont pas exempts de vices. &

Les vices auſſi profitent à quelques vns.

D'où vient le changement du langage.

Fautes qui ſe font en la cõpoſition.

En celle de Ciceron.

En celle de Salluſte, &

ge, fut Salluſtien, & s'eſtudia d'eſcrire à la façon d'iceluy. Il ſe trouue dans Salluſte, *Exercitum argento fecit*, c'eſt à dire il fit vne armee auec argent: c'eſt à dire il l'aſſembla auec des deniers. Arruntius commença de trouuer bonne ceſte façon de parler, il mit ce mot en toutes les pages de ſon liure. Il dit en quelque lieu, *fugam noſtri fecêre*, c'eſt à dire les noſtres firent la fuite. En vn autre lieu, *Hiero* Roy de Siracuſe, *bellum facit*, fait la guerre. Et encor en quelque autre lieu: *quæ audita Panormitanos dedere Romanis fecere.* C'eſt à dire, leſquelles choſes oüyes firent que les habitans de Panorme ſe rendirent aux Romains. Ie t'en ay bien voulu donner vn peu à gouſter. Car tout le liure eſt compoſé de ces mots. Ce qui auoit eſté rare dans Salluſte, eſt frequent chez luy, & preſque continuel: & non ſans cauſe. Car l'vn tomboit par fortune en ces paroles, & ſans y penſer, & l'autre les recherchoit. Tu vois donc ce qui aduient à celuy qui ſuit vn vice, pour exemple. Salluſte a dit *aquis hyemantibus*, pendant que les eaux yuernoyent. Arruntius au premier liure de la guerre de Carthage dit, *repente hyemauit tempeſtas*, c'eſt à dire ſoudainement la tempeſte hyuerna. Et en vn autre lieu, quand il voulut dire que l'annee auoit eſté froide, il dit, *totus hyemauit annus.* C'eſt à dire il a toute l'annee hyuerné. Et en vn autre lieu: *Inde ſexaginta onerarias leues, præter milites & neceſſarios nautarum, hyemante Aquilone miſit*, C'eſt à dire pendant que l'Aquilon hyuernoit, il enuoya de ce lieu ſoixante nauires legeres de charge, outre les ſoldats & les mariniers neceſſaires. Il ne ceſſe iamais d'employer ce mot à tous propos. En quelque lieu Salluſte dit: *Inter arma ciuilia, æqui boni famas petit.* C'eſt à dire, entre les armes ciuiles il cherche les renõmees d'vn hõme de bien, & iuſte. Arruntius ne ſe peut tenir que dans le beau premier liure il ne miſt, *ingentes eſſe famas de Regulo.* C'eſt à dire que les renommees de Regulus eſtoyent grandes. Les vices donc, & autres ſemblables, que l'enuie d'imiter a imprimé dans quelqu'vn, ne ſont point marquees de diſſolution, ny d'vne ame corrompue. Car il faudroit qu'ils fuſſent ſiens propres, & nez dans elle meſme, par leſquels tu pourrois iuger les paſſions d'autruy. Le langage d'vn homme courroucé eſt plein de courroux: celuy d'vn hõme troublé, eſt viſte & ſoudain: celuy d'vn delicat eſt tendre, & coulant. Ce que tu vois eſtre ſuiuy par ceux qui s'arrachent la barbe, on vne partie, qui ſe font faire les mouſtaches fort courtes, & les roignent bien pres, gardant le reſte pour le laiſſer croiſtre: qui portent vn mãteau de couleur bijarre, vne robe d'eſtoffe claire, & tranſperãte, qui ne veulẽt rien faire, qui puiſſe paſſer ſans arreſter les yeux de ceux qui les voyent. Ils les agaſſent, & les contraignent de ſe tourner vers eux. Ils ne ſe ſoucient point d'eſtre repris & moquez, pourueu qu'on les regarde. Tel & pareil eſt le langage de Mecenas, & de tous ces autres, qui ne faillent point par erreur, mais à leur eſcient, & parce qu'ils veulent faillir. Cela procede d'vn grand vice d'eſprit. Comme apres auoir pris beaucoup de vin la langue ne beguaye point, q̃ l'ame n'ait premieremẽt plié ſous la charge, & qu'elle ne ſe ſoit trahie elle meſme: pareillement ce langage (mais qu'eſt ce qu'vne pure yureſſe?) ne deſplaiſt à pas vn, ſi l'ame n'eſt au prealable eſbranlee. C'eſt pourquoy il la faut guerir auparauant. C'eſt d'elle que procede noſtre bon ſens, c'eſt d'elle que les paroles ſortent, c'eſt d'elle que nous prenons la contenance, le viſage, la façon de cheminer. Tandis qu'elle ſera en ſanté & valeur, le langage ſera pareillement robuſte, fort & digne d'vn homme. Mais ſi elle panche, tout le reſte tombe en ruine.

Pendant que le Roy vit, ils ſont de bon accord,
Mais ils rompent leur foy auſſi toſt qu'il eſt mort.

L'ame c'eſt noſtre Roy. Tandis qu'elle ſe porte biẽ, tout le reſte faict ſon deuoir, tout le reſte luy obeit, & obtempere. Mais pour ſi peu qu'elle chancelle, le reſte s'eſbran

D'Arruntius.

Examen de diuerſes façõs de parler qui leur ont eſté familiaires.

Les vices qui viennent par imitatiõ d'autruy, ne ſont pas ſignes d'vne ame vitieuſe.

Les affections corrompues corrompent le langage.

Comparaiſon monſtrãt que le lãgage corrõpu deſcouure vne corruption de conſcience.

Pouuoir & authorite de l'ame ſur les actions.

s'eſbranle auſſi toſt. Au ſurplus quand elle ſe laiſſe vaincre à la volupté, toutes ſes ſciences, toutes ſes actions fleſtriſſent, & toutes ſes entrepriſes ſe rendent laſches, & languiſſantes. Or puis que i'ay commencé d'vſer de ceſte comparaiſon, ie la continueray encor. Noſtre ame eſt maintenant Roy, & tantoſt elle eſt vn tyran. Roy, quand elle ne penſe qu'à choſes honneſtes, quand elle a ſoing du corps qui luy a eſté baillé en garde, & qu'elle ne commande rien de vilain, rien de ſale: mais quand elle deuient cruelle, ambitieuſe, effeminee, & delicate, elle prend vn autre non fier & deteſtable, & deuient tyran. Alors des affections qui la mettent hors de ſoy la ſaiſiſſent, & la ſollicitent inceſſamment auec quelque plaiſir au cõmencement tel qu'a accouſtumé de ſentir le peuple corrõpu, & ſaoullé par la largeſſe de quelque ambitieux, laquelle luy doit porter dommage contre ſon eſperance, & qui prend plaiſir à toucher des mains, la viãde qu'il ne peut aualler. Mais quãd ceſte maladie a de plus en plus ruiné les forces & que les delices ſont deſcendus dans les mouëlles, & dans les nerfs, elle prend ſeulemẽt plaiſir à la veuë des choſes, de la ioüiſſance deſquelles elle s'eſt rendue inutile: & pour toutes ſes voluptez, elle n'a que le regard de celles d'autruy, ſe rendãt maquerelle, & teſmoing des paillardiſes dont elle a perdu l'vſage, pour s'y eſtre trop plongee. Ne pouuant dores en auant prendre tant de contentement de voir vne ſi grande abondance de voluptez, comme elle a de regret & de deſplaiſir de ne pouuoir paſſer tout ce grand appareil par ſa gorge, & par ſon ventre, & de ce qu'elle ne ſe peut plus veautrer dans les troupes des bardaches, & des courtiſannes: elle ſe plaint de voir ceſſer la meilleure partie de ſa felicité, empeſchee par la foibleſſe de ſon corps. Car n'eſt-ce pas vne pure fureur, mõ Lucille, qu'il n'y a pas-vn de nous qui ſe recognoiſſe eſtre mortel? eſtre imbecille? ou pluſtoſt qui penſe n'eſtre qu'vn homme tout ſeul? Regarde nos cuiſines, & nos cuiſiniers courants çà & là à trauers tant de feux. Voudroy-tu dire que ce fuſt vn ſeul ventre pour lequel on appreſtaſt la viande auec le bruit, & la rumeur de tant d'hommes? Regarde nos caues à tenir les vins vieux, & les celliers pleins des vandanges de pluſieurs ſiecles. Penſes-tu que ce ſoit vn ſeul ventre pour lequel on ſerre le vin de tant d'annees, & de tant de regions? Regarde en combien de lieux la terre ſe fend, combien de milliers de fermiers la cultiuent & labourent. Penſes-tu que ce ſoit pour vn ſeul ventre qu'il faille ſemer en Sicile, & en Afrique? Nous ſerons ſains, nous ne deſirerons que peu de bien, ſi chacun ſe veut contenter, s'il veut meſurer ſon corps, & s'il cognoiſt qu'il ne peut entrer dans ſon eſtomach que bien peu de viande, & pour bien peu de temps. Toutesfois il n'y a rien qui te ſerue plus pour la temperance de toutes choſes, que de penſer ſouuent à la brieueté de noſtre aage, & à l'incertitude d'iceluy. Quoy que tu faces penſe à la mort.

Elle regne tantoſt, & tantoſt tyrannize.

Piteux eſtat du corps dont l'ame eſt detrauee.

De l'ame addonnee aux voluptez.

Inuectiue cõtre l'extreme diſſolutiõ des hommes.

Moyen de ſe maintenir en ſanté.

De viure auec temperance.

EPISTRE CXV.

Que le parler eſt comme vn viſage de l'ame. S'il eſt fardé & affecté, l'ame eſt auſſi molle & laſche. L'ame d'vn homme de bien eſt toute belle & ſaincte comme ſa parole. Il ſe courrouce apres contre les folles deſpences, & contre la ſuperfluité & l'auarice.

Il vaut mieux trauailler a faire de bonnes conceptions, & les mettre en pratique, qu'a rechercher des

IE ne veux point, Lucilius mon amy, que tu te trauailles tant apres les mots, & apres la compoſition de ton langage. I'ay de plus grandes choſes, dont tu doibts auoir ſoucy. Cherche ce que tu eſcriras, & non point cõme tu l'eſcriras: & encor non point comme tu le dois eſcrire, mais comme tu le

doibs

doibs conceuoir: Afin que tu rendes propre à toy ce que tu auras conceu, & que tu le graues deſſus toy. Quand tu verras quelqu'vn duquel le langage ſera affecté & fardé, ſçache que ſon ame n'eſt pas moins attachee apres les choſes baſſes & petites. Mais ce grand, parle plus librement & auec plus de ſeureté. Tout ce qu'il dit a plus d'aſſeurance que de ſoing. Tu cognois pluſieurs ieunes hommes qui ont la barbe & les cheueux bien peignez, qui ouurent ſouuent la boëſte pour ſe parfumer: n'eſpere voir rien de ferme & de conſtant de ces gens-là. Le parler c'eſt le viſage de l'ame, s'il eſt ſi affecté, s'il eſt fardé, s'il eſt faict, comme on dit, à la main, il monſtre que l'ame n'eſt pas genereuſe, & qu'elle eſt foible & laſche. Eſtre mignardement accouſtré, n'eſt point le vray ornement de l'homme. S'il nous eſtoit poſſible devoir iuſqu'au dedans de l'ame d'vn homme de bien, hé quelle belle face, quel ſainct viſage, reluiſant d'vne beauté magnifique & agreable nous verriõs, à l'entour duquel on apperceuroit d'vn coſté la iuſtice & la magnanimité, & de l'autre la temperance & la prudence rendre vne eſmerueillable ſplendeur! En outre la ſobrieté, la cõtinence, la patience, la liberté, la douceur (& qui pourroit croire cela?) L'humanité meſmes, qui eſt le bien le plus rare qui ſoit en l'hõme, eſpandroyẽt leur clairté deſſus elle. Dauantage, ô bons Dieux, cõbien de luſtre, la prouidence, la magnificence, la grandeur de courage, cõbien de poids & de grauité lui apporteroyẽt elles? Quelle authorité & quel credit luy engendreroyent elles enuers tous? Pas-vn ne l'eſtimeroit digne d'eſtre aymee, qui ne la iugeaſt auſſi d'eſtre adoree. Si quelqu'vn void ceſte face plus rehauſſee & plus reſpladiſſante qu'õ n'en a point accouſtumé de voir entre les choſes humaines, ne s'arreſteroit-il pas tout eſtonné & raui cõme d'vn rencontre de quelque diuinité: & auſſi toſt qu'il luy auroit eſté loiſible de la voir, ne ſeroit-il pas contraint de la contẽpler dans ſon ame? Et puis apres attiré de la douceur de ce beau viſage, ne ſe ietteroit-il pas à genoux deuant elle pour l'adorer? & arreſtãt lõguement ſa veuë ſur elle, & la voyant haut eſleuee par deſſus la meſure & grãdeur des choſes que nous voyons icy bas, iettãt ſur nous le doux regard de ſes yeux, enflammez neantmoins d'vne viue eſtincelle: en fin ne ſeroit il pas contraint auec vn grand rauiſſement & reuerence s'eſcrier par ces mots que noſtre Virgile diſoit.

termes affeez pour les exprimer ou reduire par eſcript. car

Le langage fardé denote les vices de l'ame. &

L'ornement de l'homme ne conſiſte point en choſes exterieures.

Qualitez de l'ame vertueuſe.

1 Æneid.

O vierge quelle donc diray-ie que tu ſois?
Tu n'as pas des mortels la face ny la voix.
Mais quelle que tu ſois, vis touſiours bien-heureuſe,
Et vueille ſecourir ma peine mal-heureuſe.

Elle ne faudra de venir à nous, & de nous ſecourir ſi nous la voulons honorer. Mais elle ne veut pas eſtre ſeruie par les corps des gras taureaux immolez, ny par des vœux d'or & d'argent appendus à ſon temple: elle ne veut pas qu'on iette des pieces de monnoye dans les troncs de ſon threſor: elle ne demande qu'vne volontá ſainte & deuotieuſe. Il n'y a perſonne (dis-ie) qui ne bruſlaſt de ſon amour, s'il nous eſtoit permis de la voir. Car maintenant il y a pluſieurs choſes qui nous eſblouyſſent, ou qui nous rebouchent la veuë de leur trop grande clairté, ou qui la retiennent en l'obſcurité. Mais tout ainſi que nous pouuons nettoyer noſtre veüe par medicamens, & la rendre meilleure: pareillement ſi nous voulons deſcharger la veüe de noſtre ame de tous empeſchemens, nous pourrons aiſémentvoir la vertu, encor qu'elle ſoit couuerte ſous la peſanteur du corps, encor que la pauureté & ſa petite fortune la cache, & qu'vn mauuais & infame bruit la vueille obſcurcir. Nous verrons (dis-ie) ceſte beauté encor qu'elle ſoit couuerte d'vn ſalle accouſtrement. Dauantage nous cognoiſtrons la mauuaiſtié, la pareſſe, & laſcheté d'vne ame miſerable: nonobſtant ces lueurs qui reluiſent à l'entour des richeſſes & la

Moyen d'honorer & ſeruir la vertu. &

Voir la beauté d'icelle.

A l'opoſite de laquelle ſe deſcouurent les vices de l'ame desbordee & mondaine.

fauſſe clairté des grandeurs & des honneurs qui aueuglẽt les yeux de ceux qui les regardent: lors nous pourrons cognoiſtre combien eſt à meſpriſer ce que nous auions en admiration, reſſemblans aux petits enfans qui n'ayment que les ioüets: Car ils iront pluſtoſt à ceux qui leur preſentent de petits affiquets de peu de valeur, qu'ils ne feront à leurs peres & à leurs freres. Quelle difference, ie vous prie, faites vous entre eux & nous, comme dit Ariſton, ſi ce n'eſt que nous ſommes encor plus fols apres les tableaux & ſtatuës que nous acheptons cherement? Les enfans ſe contentent d'vn petit caillou reluiſant de diuerſes couleurs, amaſsé ſur le bord de la mer, & nous ne prenons plaiſir qu'à la madreure de grandes & hautes colomnes, ſoit qu'on les ait apporté des ſablons d'Ægypte, ou des deſerts de l'Afſricque pour ſouſtenir quelque grande gallerie, ou quelque ſalle à feſtins aſſez capable pour y receuoir tout vn peuple. Nous admirõs les paroits reueſtues de placques de marbre, ſçachant bien ce qui eſt caché au deſſous, & prenons plaiſir nous meſmes à tromper nos yeux: mais quand nous dorons nos maiſons, qu'eſt ce autre choſe que de nous reſiouyr d'vn menſonge? Car nous ſçauons bien qu'il n'y a que bois pourry ſous ceſt or. Ce n'eſt point ſeulement ſur les paroits & ſur les lambris des planchers qu'on adaince c'eſt enrichiſſement. La felicité de ces grãds ſeigneurs que tu vois marcher la teſte ainſi haute & leuee, n'eſt couuerte que d'vne petite fueille de clinquant. Si tu y regardes vn peu de pres, tu verras combien de miſere & de mal-heur eſt caché ſous l'eſcorce tendre de ceſte dignité. La meſme choſe qui fait les magiſtrats & les iuges, c'eſt celle qui amuſe tant de magiſtrats & de iuges, ſçauoir eſt la richeſſe: car depuis qu'elle eſt venuë en prix & en honneur, & le vray honneur de toutes choſes s'eſt perdu, nous ſommes deuenus marchands: & ayans mis entre nous, toutes choſes en vente, nous demãdons, non point qu'elle eſt vne choſe, mais cõbien il s'en peut tirer de profit. Pour le gain nous ſommes gens de bien, pour le gain nous deuenons meſchans. Nous ſuiuons les choſes hõneſtes tant qu'il y a quelque eſperance ſur elles, tous preſts de ſuiure le parti contraire, ſi les meſchantes nous font quelque autre promeſſe. Nos peres ont apprins d'auoir en admiration l'or & l'argent, & des noſtre ieuneſſe ceſte enuie a ſaiſi noſtre ame, & s'eſt touſiours aggrãdie auec nos ans. Dauãtage le vulgaire qui en toutes autres choſes eſt contraire à ſoy meſmes, eſt d'accord en ce ſeul poinct, c'eſt ce qu'il admire, c'eſt ce qu'il deſire à ſes enfans, & quand ils veulent recognoiſtre les biens qu'ils ont reçeu des Dieux, c'eſt ce qu'ils leur conſacrent, comme la plus precieuſe choſe qu'ils puiſſent trouuer en ce monde. Et on en eſt venu iuſques-là, que l'on maudit la pauureté, & que l'on s'en mocque, qu'elle eſt meſpriſee des riches & odieuſe aux pauures. Les vers des poëtes ſont meſmes employez pour embraſer dauantage nos cupiditez, par leſquels les richeſſes ſont loüees comme le ſeul honneur & ornement de noſtre vie. Il ſemble que les Dieux ne puiſſent rien auoir, ny rien donner de meilleur que les richeſſes.

Folie humaine eſgale aux vieux & aux enfans, en ce que les vns & les autres admirent des choſes de neant, au lieu de meſpriſer la vanité des ſomptuoſitez mondaines.

Incertitude & miſere de la felicité humaine. & *Cenſu ſenator, cum facit.*

Vanité des richeſſes accompagnees de conuoitiſe & diſſolution.

Auſquelles les vers des poëtes ſeruent d'vn brandon pour les allumer d'autãt plus. 3. Metamorph.

Le palais du ſoleil ſur des hautes colomnes,
Reluiſoit d'or brillant.

Regarde apres ſon chariot.

Tout d'or eſtoit l'aiſſieu, les moyeux eſtoyent d'or,
D'or le tour de la rouë, & les rayons encor
Eſtoyent de fin argent.

En quelques tragiques notamment, qui preferent le gain à toutes vertus.

En outre ils appellent le ſiecle doré, celuy qu'ils veulent faire croire auoir eſté le meilleur, & meſme il ſe trouue des poëtes tragicques, qui veulent bien changer l'innocence, la ſanté, la bonne reputation, auec le gain.

Laiſſe

Laiſſe moy ſeulement appeller meſchant homme
Pourueu que bien aiſé & que riche on me nomme.
Tout le monde s'enquiert s'il a beaucoup de bien,
Mais pas vn ne s'enquiert s'il eſt homme de bien,
On ne demande point ny pourquoy ny comment:
On demande quels biens tu as tant ſeulement.
Chacun eſt en tous lieux eſtimé tout autant,
Comme on void qu'il eſt riche & qu'il a de contant.
Ie ne deſire point de viure ſans richeſſe,
Je ſouhaitte la mort ſi pauureté me preſſe:
Ce qui eſt plus vilain (ſi tu le veux ſçauoir)
De ce que nous auons, c'eſt de ne rien auoir.
Richeſſe des mortels le ſeul bien deſirable,
La douceur de la mere à toy n'eſt comparable,
Ny des enfans mignards, non pas du pere meſme
Que nous tenons ſacré pour ſon bien-faict extreme.
Si rien luit de ſi doux deſſus le beau viſage
De Venus, à bon droict elle peut le courage
Des hommes & des Dieux eſmouuoir de ſes feux,
De ſa perfection les rendant amoureux.

Auſſi toſt que ces derniers vers de la tragedie d'Euripide furent prononcez, tout le peuple s'eſleua pour chaſſer auec vne grande violence, & le ioüeur & ſes carmes, iuſqu'à ce qu'Euripides ſe preſenta ſur le theatre, & les priá d'attendre vn peu, & de voir la fin qui feroit ceſt admirateur de l'or & des richeſſes. En ceſte tragedie Bellerophon eſtoit puny & tourmenté des peines qu'vn chacun reſſent en la tragedie de ſa vie. Car on ne void point vne auarice qui ne ſoit ſuiuie de quelque cruel tourment, combien que l'auarice ſeule traine aſſez de tourmens apres ſoy. O combien de larmes & d'ennuis elle donne! O quelle eſt miſerable, & pendant qu'on ſouhaitte les biens & meſme apres qu'on les a gaignez! Adiouſtons y auſſi les continuels ſoucis qui tourmentent chaſcun ſelon la meſure du bien qu'il a. Il a plus de peine à iouyr des richeſſes qu'à les acquerir. O cõme on les oit crier & ſe plaindre s'ils font aucunes pertes, qui aduiẽnent quelquesfois bien grandes, mais qui leur ſemblent encor plus grandes qu'elles ne ſont! En outre quand fortune meſme ne leur oſteroit rien, il penſoit que tout ce qu'ils ne peuuent acquerir ſoit vne perte pour eux. Au reſte ils eſtiment vn hõme auſſi heureux, & auſſi riche cõme ils le voyent auoir bien dequoy, & deſirent d'en acquerir autant qu'il en a. Ie le confeſſe. Mais quoy? Penſes-tu qu'il y ait gens au monde de pire condition, que ceux qui ſont miſerables, & neantmoins enuiez? A la miennevolõté que ceux qui deſirent des richeſſes, allaſſent demander conſeil aux riches, & ceux qui pourſuiuent les hõneurs, à ceux qui par ambition ſont paruenus aux plus grãdes dignitez. Certainement ils changeroyent de deſſeing, cõbien que ceux qui deteſtoyẽt leur premiere ambition, entreprennent cependant des nouuelles grandeurs: Car il n'y a pas vn qui ſoit content de ſa bonne fortune, pour ſi toſt qu'elle ſoit venuë. Ils ſe pleignent volontiers de leurs cõſeils & de leurs ſuccés, & regrettẽt touſiours plus ce qu'ils n'ont peu attrapper. Mais la Philoſophie te portera ce bon-heur, qui ne pourroit eſtre plus grand que tu ne te pourras iamais repentir de toy-meſmes. Les paroles bien tiſſues, & le langage doux coulant, ne te conduiront iamais à ceſte vraye & ferme felicité, que nulle tempeſte ne pourra iamais eſbranler. Que les paroles ſoyent ſi bien compoſees qu'elles voudront, moyennant que l'ame ſoit en

Euripide eſt plus ſage: qui en la perſonne de Bellerophon monſtre le ſupplice des auaricieux.

Leſquels ne ſont iamais exempts d'inquietude ny de tourment.

Leur condition eſt d'autant plus miſerable qu'auec l'ennuy que les richeſſes leur apportẽt, ils acquierent l'enuie des hommes.

Et ne ſont iamais contens de leur condition.

La Philoſophie eſt le vray remede à ce mal, & le vray contentement de l'ame.

Ce qu'vn beau & diſert langage ne ſçauroit effectuer.

ſa ferme & conſtance compoſition, qu'elle ſoit eſleuee en haut, & aſſeuree en ſes opinions, & qu'elle ſe plaiſe en ce qui deſplaiſt à tous autres, qu'elle eſtime autant ſon aduancement & ſon profit, comme ſa propre vie, & qu'elle ne vueille ſçauoir autre choſe, que de ne rien deſirer & de ne rien craindre.

EPISTRE CXVI.

S'il vaut mieux auoir des paſſions moderees, que de n'en auoir point du tout. Il les faut entierement reietter s'il eſt poſſible.

Diſpute touchant les affections que les Stoyciens ne veulẽt aucunement admettre, bien que les Peripateticiens les temperent.

ON a ſouuent demandé s'il vaudroit mieux n'auoir du tout aucunes paſſions, que de les auoir petites. Nos Stoyques les reiettent du tout & les Peripateticiens les temperent. Pour moy ie ne me puis perſuader qu'vne maladie mediocre puiſſe eſtre ny ſalutaire, ny profitable. N'aye point de crainte, ie ne te veux rien deſrober de ce que tu veux qu'on ne te refuſe point. Ie te veux liberallement bailler tout ce que tu demandes, & toutes choſes que tu deſires, & que tu peux penſer eſtre neceſſaires, ou vtiles ou agreables à la vie. Ie ne te veux rien oſter, que le vice. Car quand ie te deffendray de ne deſirer point quelques choſes, ie te permettray auſſi de les vouloir, afin que tu le faces ſans aucune crainte, & auec vn plus aſſeuré conſeil, & afin que tu puiſſe mieux ſentir la douceur de ſes voluptez. Pourquoy nõ? Tu les gouſteras mieux, ſi tu leur peux cõmander, que ſi tu te rendois leur eſclaue. Mais c'eſt choſe naturelle (dis-tu) que ie me tourmente de la mort de mon amy, & que ie laiſſe couler ſes larmes, qui tombent ſi iuſtement. C'eſt choſe naturelle, que d'eſtre touché des opiniõs que tout le mõde ſuit, & de ſe faſcher des aduerſitez. Pourquoy ne me permettras-tu l'honneſte crainte d'vne mauuaiſe opinion? Il n'y eut iamais vice, qui n'ait trouué ſon deffenſeur. Il n'y a vice, qui ne porte quelque hõte, & qu'on ne puiſſe vaincre ſur ſon commencement, mais cela meſme eſt cauſe qu'il s'eſtend plus auant. Tu ne gaigneras iamais tant ſur luy qu'il vueille arreſter, ſi tu luy a permis de cõmencer. Toutes nos affections du commencement ſont foibles, mais apres elles s'eſchauffent dauantage, & s'acquierent des forces en cheminant auec le temps. Bref on les garde plus facilement d'entrer, qu'on ne les peut apres chaſſer. Qui voudroit nier que toutes nos affections ne deſcoulent d'vn cõmencement naturel? La nature nous a commandé d'auoir ſoin de nous meſmes. Mais ſi nous vſons enuers nous d'vn traictement trop delicat, c'eſt vice. Nature a meſlé quelques voluptez auec les choſes neceſſaires, non pas pour les rechercher, mais afin que les choſes ſans leſquelles nous ne pouuons viure, nous fuſſent plus agreables auec le meſlãge de la volupté. Si elle venoit d'elle meſmes, ce ſeroit vne diſſolution: fermons donc la porte quand elles voudront entrer. Car il eſt plus facile de ne les receuoir point, que de les en faire ſortir. Laiſſez moy donc quelque peu plaindre (diras-tu) & craindre quelque peu: mais ce quelque peu là s'eſtend fort loing, & ne prend pas fin quand tu veux. Vn homme ſage ſe peut contregarder ſans dãger & ſans peine. Il arreſtera ſes larmes, & ſes voluptez comme bon lui ſemblera: mais nous qui n'auons point appris de rebrouſſer chemin, noſtre bien ſera de ne faire vn ſeul pas en auant. Il me sẽble que Panetius reſpondit fort ſagement à vn ieune hõme, qui lui demandoit ſi l'hõme ſage pouuoit deuenir amoureux. Nous parlerons (dit-il) vn autre iour du ſage: mais quant à vous, & à moy, qui sõmes encor fort eſloignez de la perfectiõ du ſage, gardons nous bien de ne tõber point entre les mains d'vne choſe ſi troublee & ſi furieuſe,

Obiection des Peripateticiẽs.

Reſponce des Stoyciens.

Nature veut que nous ayons ſoing de nous meſmes, mais elle hait les delicateſſes.

Les affections humaines n'ont point de bornes.

La reſponce de Panetius le teſmoigne.

ſi furieuſe,qui depend de la puiſſance d'autrui, & qui s'eſtime ſi peu elles meſme. Car ſi l'amour iette ſes yeux deſſus nous,ſa douceur nous rauit : s'il nous meſpriſe, nous deuenons enflēblez de ſuperbe contre luy. La facilité nous eſt agreable, & nous cōbattons contre la difficulté.Par ainſi cognoiſſans la foibleſſe de nos forces, viuons en paix.Ne fions point noſtre ame malade à la merci du vice,de la beauté, des flateries,& des autres delices qui la voudroyent attirer à ſoy. Ce que Panetius reſpondit à celuy qui luy parloit de l'amour, ie l'entends de toutes autres choſes. Retirons nous tant qu'il nous ſera poſſible de ces lieux fangeux & gliſſans. Nous ne ſommes pas encor gueres bien aſſeurez en vn lieu ſec.Tu viendras maintenant à moy pour crier contre les Stoyques,auec ce parler commū du peuple:vous nous promettez des choſes trop grandes & nous cōmandez des choſes dures,& difficiles.Nous ſommes de pauures petits hōmes,nous ne pouuons pas nous refuſer toutes choſes.Nous pleurerons:mais ce ſera fort peu:nous aurons de l'ambition:mais elle ſera retenuë. Nous nous courroucerons: mais ce ſera pour nous appaiſer bien toſt.Sçais tu pourquoy nous ne pouuons faire cela?Parce que nous ne croyons pas que nous le puiſſions faire.Et à dire la verité,il en va tout autrement en effet.Nous ſouſtenons nos vices,parce que nous les approuuons. Nous aymons mieux les excuſer,que les chaſſer.Nature nous a donné aſſez de puiſſance ſi nous voulons nous en ſeruir,& ſi nous voulons ramaſſer nos forces,& les employer pour nous,& non point contre nous. Ce n'eſt que faute de bonne volonté. Mais noſtre excuſe eſt que nous ne pouuons pas.

Obiection que l'on faict ordinairement aux Stoyques. La reſponce monſtre pourquoy nous ne ſommes pas maiſtres de nos affections.

Mauuaiſe volonté s'excuſe touſiours ſur ſon impuiſſance.

EPISTRE CXVII.

Si l'opinion des Stoyciens,qui diſent que la ſageſſe eſt bonne, mais qu'il n'eſt pas bon d'eſtre ſage, eſt veritable. Il reiette apres toutes les queſtions qui ſe font là deſſus. Et deſire qu'on luy enſeigne ce qu'il doit euiter,& ce qu'il doit deſirer.

TV me donneras beaucoup de peine, & à toy auſſi : & ſans y penſer tu me mettras en vne faſcheuſe diſpute en me faiſant ces petites queſtions, leſquelles ie ne puis contredire ſans offencer nos Stoïques, ny les accorder, ma conſcience ſauue. Tu demādes ſi ce que les Stoyques diſent eſt vray, à ſçauoir que la ſageſſe eſt vn bien, & qu'eſtre ſage n'eſt pas vn bien. Premierement ie declareray ce que les Stoyques en ont penſé,& apres i'en diray mon aduis. Nos philoſophes croyent que ce qui eſt bien,eſt corps:car ce qui eſt bien agit. Tout ce qui agit eſt corps,tout ce qui eſt bien,porte profit:il faut donc que pour profiter,il face quelque choſe:s'il fait,par conſequent il eſt corps.Ils diſent que la ſageſſe eſt vn bien:par neceſſité donc il faut dire quelle eſt corporelle:Mais ils penſent que eſtre ſage ne ſoit pas d'vne meſme condition.C'eſt vne choſe incorporelle, & qui ſuruient à autruy par accident,c'eſt à dire à la ſageſſe:par ainſi elle ne fait rien, & ne profite rien.Et quoy donc(diſent-ils)ne diſons nous point, qu'eſtre ſage ſoit bien? Ouy nous le diſons en le rapportant à ce d'où il depend,c'eſt à dire à la meſme ſageſſe.Ouy maintenant ce que les autres reſpondent à cela, auant que ie me retire de ce parti pour me rendre à l'autre.Par ce moyen(diſent-ils)le viure heureuſemēt ne ſeroit pas bien.Mais il leur faut reſpondre que vueillent ils ou non, la vie heureuſe eſt bien,& le viure heureuſemeut, eſt pareillement bien. On vſe encor de ceſt argument contre les noſtres.Deſirez vous d'eſtre ſages? Il s'enſuit donc qu'eſtre ſage ce ſoit vne choſe qu'on doibt deſirer.Si on la doibt deſirer, c'eſt vn bien.

Examen de quelques poincts de la doctrine des Stoyques, leſquelsſōt d'autant plus malaiſez à ſoudre qu'ils ſont diuiſez entr'eux & font cōtredire a leurs inepties. Leurs raiſons pour prouuer que la ſageſſe ſoit corps.

Repartie des autres de contraires aduis.

Inepries ou niaiſeries de ceſte eſchole.

Les noſtres ſont contraints de tordre ces paroles, & deſirans y adiouſter vne ſyllabe, que noſtre langue ne permet point d'y eſtre entremeſlee. Parquoy ſi tu le permets ie l'adiouſteray. Ce qui eſt bien (dit-il) eſt deſirable, & ce qui ſuruient encor à ce bien eſt treſ-deſirable. Apres que nous auons obtenu ce bien, on ne deſire point l'autre comme bien: mais on le deſire comme ſuruenant à celui, que nous auions ſouhaitté. Quant à moy ie ne ſuis point de ceſt aduis, & penſe que les noſtres deſcendent à ceſte opinion: car ils ſont pris par ce premier lieu, & ne leur eſt pas permis de changer de forme de parler. Nous donnons beaucoup d'authorité & de creance à l'opinion, que tous les hommes ont deſia conceuë de quelque choſe. Nous tenons pour veritable ce que nous voyons que tout le monde croid, comme la creance que nous auons des Dieux, nous la tirons de l'opinion qu'vn chacun a dans ſon ame, qu'il y a des Dieux, & qu'il n'y a nation au monde ſi eſloignee qu'elle ſoit des loix, & des bonnes mœurs, qui ne croye quelques Dieux. Quand nous diſputons de l'eternité des ames, la plus grande authorité qu'on y apporte c'eſt le commun conſentement des hommes, qui craignent, ou qui reuerent les enfers? Ie me veux ſeruir auſſi de ceſte publicque perſuaſion. Tu ne trouueras pas-vn, qui ne penſe que la ſageſſe & qu'eſtre ſage ne ſoit bien. Ie ne feray point ce que les gladiateurs vaincus ont accouſtumé de faire, d'en appeller à la miſericorde du peuple. Ie commenceray de combattre auec mes propres armes. Quand aucune choſe ſuruient en quelque autre choſe, il faut voir, ſi elle eſt hors de ce à quoy elle ſuruient, ou dans ce à quoy elle ſuruient. Si elle eſt dans ce à quoy elle ſuruient, elle eſt auſſi bien corps, comme eſt ce à quoy elle ſuruient. Car rien ne peut aduenir ſans attouchement. Ce qui touche eſt corps. Si elle eſtoit dehors, puis qu'elle y eſt ſuruenuë, elle s'en eſtoit eſloignee. Ce qui s'eſt eſloigné, a mouuement. Ce qui a mouuement, a corps. Atten donc que ie die auſſi, que la courſe ne ſoit vne choſe, & le courir vne autre, la chaleur ne ſoit vne choſe, & eſtre chaut vne autre, & la lueur ne ſoit vne choſe, & le reluire vne autre. Ie vous confeſſe bien que ce ſont choſes diuerſes, mais non point de diuerſe ſorte. Si la ſanté eſt choſe indifferente, eſtre ſain ſera indifferent auſſi: ſi la beauté eſt indifferente, il eſt indifferent auſſi d'eſtre beau. Si la iuſtice eſt bien, c'eſt bien auſſi que d'eſtre iuſte. Si la laideur eſt mal, c'eſt mal auſſi que d'eſtre laid. Autant certainement comme ſi la chaſſie eſt mal, c'eſt mal auſſi d'eſtre chaſſieux. Appren cela ie te prie, que l'vn ne peut eſtre ſans l'autre. Ce qui a ſageſſe, eſt ſage: & ce qui eſt ſage, a de la ſageſſe. Et par ainſi on ne peut douter quel ſera l'vn, que l'autre ne ſoit tel: de ſorte qu'il ſemble à quelques-vns, que ces deux là ne ſoyent qu'vne ſeule & vne meſme choſe. Mais ie demanderois volontiers ceci: Puis que toutes choſes ſont ou biens ou maux, ou indifferentes, du nombre deſquelles mettrons nous d'eſtre ſage? Ils nient que ce ſoit bien, mais ce n'eſt pas mal auſſi: il s'enſuit donc que c'eſt vne choſe indifferente, & moyenne. Or nous appellons choſe moyenne & indifferente, laquelle peut auſſi bien aduenir à vn meſchant, qu'à vn homme de bien, comme la richeſſe, la beauté & la nobleſſe. Mais d'eſtre ſage, cela ne peut aduenir, qu'à vn homme de bien, ce n'eſt donc point choſe indifferente. Mais ce qui ne peut aduenir à vn meſchant homme, n'eſt pas mal. Il s'enſuit donc que c'eſt bien. Ce que pas-vn n'a qui ne ſoit homme de bien, eſt bien. Il n'y a pas-vn qui puiſſe eſtre ſage, s'il n'eſt homme de bien, c'eſt doncques bien. C'eſt vn accident (dit il) à la ſageſſe. Cela doncques que tu appelles eſtre ſage, à ſçauoir-mon s'il eſt l'actif de la ſageſſe, ou s'il la reçoit, & en eſt le paſſif? Or ſoit ce qu'il la face, ou qu'il la ſouffre, d'vn coſté & d'autre il eſt corps: car ce qui faict, & ce qui eſt faict, eſt corps, s'il eſt corps, il eſt bon:

Les plus inciuiles & plus inhumaines nations adiouſtent quelque deite & confeſſent l'ame immortelle.

Refutation de la precedente doctrine Stoyque.

Eſtre ſage n'eſt pas choſe indifferente.

Que c'eſt que choſe indifferente, ou moyenne.

vne

vne choſe donc luy deffailloit, qui le gardoit d'eſtre du tout bien, c'eſt qu'il eſtoit ſans corps. Les Peripateticiens ont opinion, qu'il n'y a aucune difference entre la ſageſſe, & entre eſtre ſage: veu que l'vn de ces deux là, eſt dans l'autre. Car penſe-tu qu'aucun puiſſe eſtre ſage, s'il n'a de la ſageſſe? Et qu'aucun puiſſe auoir de la ſageſſe s'il n'eſt ſage? Les vieux Dialecticiens font diſtinction de ces choſes-là, & la diuiſion en eſt venuë d'eux iuſques aux Stoiciens. Ie diray quelle elle eſt. C'eſt autre choſe vn champ, autre choſe d'auoir vn champ: pourquoy-non? veu qu'auoir vn champ cela touche à celuy qui l'a, & non point au champ. Par meſme raiſon la ſageſſe eſt vne choſe, & eſtre ſage eſt vne autre. Ie penſe que tu m'accorderas bien, que ce ſont deux choſes diuerſes, celle qui eſt poſſedee, & celuy qui la poſſede. La ſageſſe eſt vne ame parfaicte, & qui eſt paruenuë à ſon plus haut, & à ſon meilleur gré. Car c'eſt l'art & la ſcience de viure. Or qu'eſt-ce qu'eſtre ſage? Ie ne puis pas dire que ce ſoit vne ame parfaicte. Mais c'eſt ce qui aduient à celuy qui a l'ame parfaicte: Par ainſi la bonne ame c'eſt vne choſe, & l'autre eſt comme auoir vne bonne ame. Ce ſont (dit-il) des natures de corps, comme voila vn homme, voila vn cheual, ces natures ſont apres accompagnees du mouuement de leurs ames, qui font cognoiſtre les mouuemẽs des corps. Ces mouuemens-là ont quelque choſe qui leur eſt propre, ſeparee neantmoins du corps. Comme quand ie voy Caton qui ſe pourmene, le ſens me monſtre cela, & l'ame le croit. C'eſt le corps que ie voy, ſur lequel i'ay ietté & mes yeux & mon entendement. Ie dis encores Caton ſe pourmene, ce n'eſt pas le corps dont ie parle, mais c'eſt quelque choſe qui declare que c'eſt le corps, que les vns appellent prononcé, les autres ſignifié, les autres denoncé. Ainſi quand nous diſons ſageſſe, nous entendons quelque choſe incorporelle: quand nous diſons il eſt ſage, nous parlons d'vn corps. Certainement il y a grande difference ſi nous parlons de luy, ou de choſe qui luy appartienne. Prenons le cas maintenant que ce ſoyent deux choſes diuerſes. Car ie n'en veux point encor dire mon aduis. Qu'eſtce qui empeſche que ce ne ſoit vne autre choſe, & neantmoins qu'elle ne ſoit bonne? Tu diſois nagueres, qu'vn champ eſtoit vne choſe, & auoir vn chãp eſtoit vne autre choſe, qui empeſche que cela ne ſoit? Car celuy qui poſſede, eſt d'vne nature, & ce qui poſſede eſt d'vne autre, l'vn eſt vne terre, & l'autre eſt vne homme. Mais pour le regard des choſes que nous traictons, elles ſont toutes deux d'vne meſme nature, & celuy qui poſſede la ſageſſe, & la ſageſſe qui eſt poſſedee. Dauantage en ce cas là, ce qui eſt poſſedé eſt vne choſe, & celuy qui poſſede en eſt vne autre. Mais en ceſtuy-cy, ce qui eſt poſſedé, & celuy qui poſſede, ſont tous en vn. La poſſeſſion d'vn champ eſt par le droict qu'on y a, & celle de la ſageſſe vient de nature. Le champ peut eſtre vendu & baillé vn autre, mais la ſageſſe n'abandonne point ſon maiſtre. Tu ne doibs donc faire comparaiſon des deux choſes diſſemblables. I'auois commencé à dire que ce pouuoyent eſtre deux choſes, & toutesfois que l'vne & l'autre fuſt bonne. En outre que la ſageſſe & le ſage eſtoyent deux, & tu confeſſes bien que l'vn & l'autre ſoyent bons. Or tout ainſi que rien n'empeſche que la ſageſſe ne ſoit bonne, & que celuy qui l'a, ne ſoit bon auſſi: pareillement rien n'empeſche que la ſageſſe ne ſoit bonne, & auoir la ſageſſe, c'eſt à dire eſtre ſage, ne ſoit bon auſſi. Ie deſire la ſageſſe ſeulement, afin que ie ſois ſage. Car que ſeroit-ce donc? Vne choſe n'eſt pas bonne, ſans ce qui la faict trouuer bonne. Vous tenez pour certain que ſi on donnoit la ſageſſe ſans vſage, qu'il ne la faudroit point receuoir. Mais quel eſt l'vſage de la ſageſſe? C'eſt eſtre ſage. C'eſt ce qui eſt de plus precieux en elle:

Quelle difference il y a entre ſageſſe & eſtre ſage.

L'vn & l'autre ſont de meſme nature.

La ſageſſe eſt inſeparable d'auec celuy qui la poſſede.

car cela oſté, elle ſeroit inutile. Si la gehenne eſt mauuaiſe, il eſt mauuais d'eſtre gehenné: voire tellement qu'elle ne ſeroit pas mauuaiſe ſi tu en oſtois ce qui la ſuit. Sageſſe eſt l'eſtat d'vne ame parfaicte: mais eſtre ſage c'eſt l'vſage de l'ame parfaicte. Comment ſe pourroit-il faire, que l'vſage de la ſageſſe ne fuſt bon, veu que ſans l'vſage elle ne ſeroit pas bonne? ie te demande, ſi on doibt deſirer la ſageſſe. Tu l'accordes. Ie te demande encor, ſi l'vſage de la ſageſſe eſt deſirable. Tu l'accordes auſſi, puis que tu dis que tu ne la voudrois pas receuoir, ſi l'vſage t'en eſtoit defendu. Ce qui eſt deſirable, eſt bon. Eſtre ſage c'eſt auoir l'vſage de ſageſſe, comme le parler eſt l'vſage de l'eloquence, & le voir eſt celuy des yeux. Il s'enſuit donc qu'eſtre ſage, c'eſt l'vſage de ſageſſe. Or l'vſage de ſageſſe eſt deſirable: il faut donc deſirer d'eſtre ſage: & s'il eſt deſirable, il eſt bon par conſequence.

Toutes telles ſubtilitez ne meritent pas les paroles qu'on y employe il faut penetrer plus auant dedans la philoſophie. car

Mais il y a long temps que ie me condãne moy-meſme, de ce qu'en les reprenant ie les imite, & que ie deſpens trop de paroles en des choſes trop claires. Car qui peut faire doute, que ſi le chaud eſt mauuais, qu'il ne ſoit mauuais d'auoir chaud? Que ſi le froid eſt mauuais, que ſentir froid ne le ſoit auſſi? Que ſi la vie eſt bien, que le viure ne ſoit bon? Tout cela eſt autour de la ſageſſe, & n'entre point dedãs. Mais il nous faut loger dedans elle: & quand nous prendrons plaiſir de nous y pourmener quelque-fois, elle a des lieux ſpacieux & amples pour ſe retirer à part. Enquerons nous de la nature des Dieux, dequoy ſe nourriſſent les aſtres, du cours diuers que font les eſtoilles, ſi nos corps ſe meuuent auec leur mouuement, ſi ce ſont elles qui donnent vigueur au corps & à l'ame de toutes choſes. Si celles qu'on appelle fortuites, ſont attachees à quelque certaine loy, s'il y a rien qui aduienne tumultuairement, ou qui roulle ſans aucun ordre de nature. Ie voy bien que ces diſcours n'appartiennent en rien à la reformation des mœurs: toutesfois ils recreent l'eſprit, & l'eſleuement à la grandeur des ces choſes qu'il traite. Au cõtraire ces autres queſtions que ie faiſois cy deſſus, le rongent & l'abbaiſſent, & au lieu de l'aiguiſer, l'affoibliſſent. Mais ie vous prie pourquoy perdons-nous tant de peine apres vne choſe qui eſt peut eſtre fauſſe, ou à tout le moins inutile, & qui meriteroit d'eſtre employée à vn ſubiect plus haut & plus profitable? Dequoy me pourra ſeruir de ſçauoir ſi la ſageſſe eſt vne choſe, & ſi eſtre ſage, en eſt vne autre? Que me pourra ſeruir de ſçauoir que cecy eſt bõ, & que cela ne l'eſt point? Ie ſeray bien temeraire iuſques-là, ie me mettray au hazard de ce ſouhait, q̃ tu puiſſes auoir ſageſſe hardimẽt, pourueu que ie puiſſe eſtre ſage. Ie m'aſſeure que nous ſerons egaux. Mais fay pluſtoſt cecy: monſtre moy le chemin pour y pouuoir paruenir: di moy ce que ie doibs fuyr, ce que ie doibs deſirer, par quelles diſciplines ie pourray aſſeurer mõ eſprit chancellãt, par quel moyẽ ie pourray chaſſer loing de moy ces vicieux deſirs qui me iettẽt, & m'emportent à trauers, commẽt ie pourray reſiſter à tant de vices, comment ie pourray oſter tant de maux qui ſe ſont iettez ſur moy, & ceux auſſi ſur leſquels ie me ſuis volontairemẽt ietté. Enſeigne moy comme ie doibs ſupporter mes afflictiõs ſãs mes pleurs, & mes felicitez ſans les larmes d'autruy. Comment ie doibs n'attendre point la derniere & inceitable fin de ma vie: mais m'en fuyr moy-meſme auant heure, quand bon me ſemblera. Il n'y a riẽ qui me ſẽble ſi vilain, que deſirer la mort. Car ſi tu deſires de viure, pourquoy ſouhaittes tu de mourir? & ſi tu ne veux plus viure, pourquoy demãdes-tu aux Dieux vne choſe qu'ils t'ont donné en naiſſant? Car de mourir quelque iour, cela te doibt aduenir maugré toy: & de mourir quãd tu voudras, il eſt en ton pouuoir. L'vn eſt par neceſſité, & l'autre eſt en ta volonté. Ces iours paſſez ie vis vn fort laid commencement d'vn diſcours d'vn homme, qui autrement eſtoit bien diſant. Ouy

Ce recherches friuoles ne fõt rien pour la reformatiõ des mœurs, & ſont du tout inutiles.

Vray vſage de la philoſophie.

Paradoxe ordinaire aux Stoiques, qu'il ſoit au pouuoir de l'homme de mourir quand il luy plaiſt.

(dit-il)

(dit-il) que ie meure bien toſt. O fol que tu es, tu deſires vne choſe qui eſt en ta puiſſance. Peut-eſtre qu'en tenant ces propos, tu es deuenu vieil. Autrement qu'eſt-ce qui te pouuoit retarder ? Pas-vn ne te tient, eſchappe par où tu voudras. Choiſis la partie des choſes de la nature, qu'il te plaira, par laquelle tu commanderas que paſſage te ſoit donné. Certainement ce ſont les elemens par leſquels tout ce monde eſt ſouſtenu, l'eau, la terre, & l'air. Toutes ces choſes ſont autant cauſe de la vie, comme chemin à la mort. Auſſi toſt que ie mourray, ce bien toſt, quand veux-tu qu'il ſoit ? quel iour luy donnes tu ? il ſe peut faire pluſtoſt que tu ne le ſouhaittes. Ce ſont paroles d'vne ame foible, & laſche, & qui par ceſte deteſtation recherche qu'on aye pitié d'elle. Celuy ne veut pas mourir, qui le ſouhaitte. Prie les Dieux de te donner vie, & ſanté. Mais quand il te plaira de mourir, le fruict de la mort eſt de mettre fin à tels ſouhaits. Parlons de cela, Lucilius mon bon amy, inſtruiſons noſtre ame auec cela. Voila noſtre ſageſſe: voila comme on eſt ſage, & non point ſe tourmenter apres vne folle ſubtilité, par des petites diſputes inutiles. La fortune t'a propoſé tant de difficultez, & de queſtions: tu ne les as peu encores diſſoudre. Et maintenant tu te mocques. Ce ſeroit vne grande folie à toy quand la trompette auroit ſonné au combat, de battre le vent de ton eſpee. Laiſſe les armes de paſſe-temps, & pren celles qui tuent. Apren moy par quel moyen ie pourray faire, que mon ame ne ſe trouble ny par triſteſſe, ny par aucune frayeur: par quel moyen ie me pourray deſcharger de l'importunité de mes ambitieux deſirs. Qu'on face & qu'on profite en quelque choſe. La ſageſſe eſt vn bien, mais eſtre ſage n'eſt pas bien. Qu'ainſi ſoit. Nions qu'il ſoit bon d'eſtre ſage, afin qu'on ſe mocque de tout ceſt eſtude, comme employé en choſes inutiles. Que dirois-tu quand tu ſçaurois qu'on te demande encor, ſi la ſageſſe, qui eſt aduenir, eſt vn bien ? Quel doubte y a-il ie te prie, que les greniers ne ſentent point encor la moiſſon aduenir, ny l'enfance deſpourueüe de forces & de vigueur ne ſente point encor l'aage de la ieuneſſe, où elle doit entrer ? La ſanté à venir ſert auſſi peu au malade, comme le repos futur ſoulage vn homme pendant qu'il trauaille à la courſe, ou à la lutte. Qui eſt celuy qui ne ſçache, que ce qui eſt à venir n'eſt pas bien, par ceſte ſeule raiſon qu'il eſt encor à venir ? Car ce qui eſt bien, eſt pareillement profitable, & s'il ne profite point, pareillement ce n'eſt pas vn bien : & s'il profite, il l'eſt deſ ja. Ie doibs eſtre ſage quelque iour, ce ſera vn bien quand ie le ſeray. Mais cependant il ne l'eſt pas. Vne choſe doibt premierement eſtre, puis apres on void ce qu'elle ſera. Comment ſe peut-il faire ie te prie, que ce qui n'eſt point encore, ſoit deſia bon ? Et commẽt veux-tu que ie te puiſſe mieux prouuer qu'vne choſe n'eſt point, que lors que ie dis qu'elle ſera ? Car on cognoiſt bien que ce qui vient, n'eſt point encor venu. Le printemps doibt venir : ie ſçay donc que nous ſommes en Hyuer, & que l'eſté doit venir apres, ie ſçay auſſi par là que l'eſté n'eſt point encor. La plus grande preuue que i'aye, qu'vne choſe n'eſt point encor preſentement, c'eſt quand elle eſt à venir. Ie ſeray ſage, ie l'eſpere. Mais cependant ie ne le ſuis pas encor. Si i'auois ce bien, ie ſerois deſia exempt de ce mal. Il aduiendra que ie ſeray ſage: tu dois iuger par-là, que ie ne le ſuis pas encor. Ie ne puis pas en meſme temps me trouuer accompagné de ce bien, & de ce mal. Ces deux choſes, ſçauoir eſt le bien, & le mal, ne ſe peuuent aſſembler, ny ſe trouuer en vne meſme perſonne. Ne nous arreſtons point à ces ſornettes par trop ſubtiles, & courons apres ce qui nous peut apporter quelque bien. Celuy qui eſt en peine d'aller querir vne ſage femme pour ſa fille qui eſt en trauail d'enfant, ſe garde bien de s'amuſer à lire l'affiche contenant l'ordre & le deſſeing des ieux publiques, qu'on doibt

Les elemens ſont egalemẽt cauſe de la vie & de la mort.

Sophiſtes comparez aux gẽdarmes que le ſon des trompettes pouſſeroit à battre l'air de leurs eſpees.

Les Sophiſmes & la philoſophie different autãt que l'eſcrime à plaiſir de celle à outrance.

Comparaiſons monſtrãs qu'il faut diuertir ſo eſprit d'oc-

occupations inep-tes & puerils, pour l'appliquer à des furieuſes.

doibt celebrer. Celuy qui court pour eſteindre le feu de la maiſon qui bruſle, n'a pas loiſir d'aduiſer comme vne table enfermee au ieu de l'eſchiquier en pourra ſortir. Mais, ô bon Dieu, on te vient denoncer tous les maux du monde, & l'embraſement de ta maiſon, le danger qui menace tes enfans, le ſiege de ta ville, & le pillage de tes biens; Et encor apres cela, le naufrage, le tremblement de terre, & tout autre mal qu'on peut craindre. Eſtant doncques empeſché entre tant de maux, ne penſes-tu qu'à te donner du plaiſir? Tu demandes quelle difference il y a entre la ſageſſe, & eſtre ſage? Tu t'amuſes à lier des nœuds pour apres les deſnoüer, ce pendant que tant de maux menacẽt ta teſte? Nature ne nous a pas eſté ſi largemẽt liberale du temps, qu'il nous en faille rien perdre, & voy, ie te prie, cõbien en perdent les plus diligens? Nos maladies nous en deſrobent vne partie, & celle de nos parens l'autre. La neceſſité de nos affaires priuez en occupe vne partie, & les affaires publiques l'autre. Le dormir partage par moitié noſtre vie auec nous. De ce temps qui eſt ſi petit, & ſi viſte, & qui nous emporte auec ſa fuite, quel plaiſir prend-on d'en perdre la meilleure partie à choſes vaines? ioint que noſtre eſprit s'accouſtume plus à ſe dõner du plaiſir, qu'à ſe guerir, & faire ſeruir la philoſophie de paſſe-temps, au lieu qu'elle peut ſeruir de remede. Ie ne ſçay quelle difference il y a entre ſageſſe, ou eſtre ſage. Mais ie ſçay bien qu'il ne m'importe rien que ie le ſçache, ou que ie ne le ſçache pas. Di moy, apres que i'auray appris s'il y a quelque difference entre ſageſſe, ou eſtre ſage, le deuiendray-ie? Pourquoy me detiens-tu pluſtoſt entre les mots, qu'entre les effects de la ſageſſe? rens moy plus conſtant, rends moy plus aſſeuré, fay moy compagnon de la fortune, fay que ie la puiſſe vaincre, & ie la pourray facilement vaincre, ſi ie fay tout ce que i'apprens.

Moyen de fuir les ſophiſmes & tirer profit de la philoſophie.

EPISTRE CXVIII.

Il reprend l'ambition de ceux qui pourſuiuoyent les honneurs & dignitez dedans Rome. Il met apres la definition du bien, & comme on le peut cognoiſtre.

Vn bon philoſophe neglige les diſcours communs, & s'arreſte à ce qui fait pour la reformation des mœurs.

IE me pries que ie t'eſcriue plus ſouuent. Si nous venõs à compte, tu n'auras dequoy me payer. Il auoit eſté accordé que tes lettres viendroyent les premieres, & que ie te reſcrirois apres. Mais ie ne feray point le difficile. Ie ſçay qu'il te faict bon preſter. C'eſt pourquoy i'aduanceray ceſte cy. Et ne feray point ce que Ciceron, hõme tres-eloquent, cõmandoit à Atticus qu'il fiſt, que s'il n'auoit aucun ſubiect pour luy eſcrire, qu'il luy eſcriuiſt pluſtoſt tout ce qu'il luy viẽdroit en la bouche. Ie ne puis auoir iamais faute d'argumẽt pour t'eſcrire, encor que ie laiſſe tous les diſcours dont les Epiſtres de Ciceron ſõt remplies, ſçauoir eſt, qui eſt celuy qui eſt plus en peine de tous ceux qui briguẽt les eſtats, qui eſt celuy qui pourſuit ſe fiãt de ſes forces, ou de celles d'autruy, qui eſt celuy qui demãde le cõſulat ſous la faueur de Ceſar, qui ſous celle de Põpee, ou qui le demãde ouuertemẽt, cõbien Cecilius eſt cruel vſurier, duquel ſes plus proches parẽs ne peuuẽt arracher vn denier qu'à l'intereſt de douze pour cẽt. Il vaut beaucoup mieux manier ſes playes, que celles d'autruy: ſe sõder ſoy meſme, & prẽdre garde cõbien de choſes on pourſuit, & ne porter aucune faueur. C'eſt vne choſe excellẽte, c'eſt vne choſe aſſeuree, & digne d'vn homme bien né, de ne rien pourſuiure, & ne tenir conte

Suiet ordinaire des Epiſtres de Ciceron.

Le meſpris des dignitez mõdaines, eſt ſigne d'vne ame bien nee.

en

en aucune façon des eſtats, & de l'aſſemblee de la fortune. Quel contentement penſes-tu que ce ſoit, lors que les tribus du peuple ſont mandees, lors que les pourſuiuans ſont pendus attentiuement à la ſuite de leurs amis, lors que l'vn fait crier tout haut l'argent qu'il veut donner, & que l'autre negocie par vne caution & reſpondant, & que tous à force de baiſer mangent preſque les mains de ceux qu'ils ne daigneroyent toucher s'ils eſtoyent vne fois deſignez: les voir tous eſtonnez attendants la voix du crieur public: & cependant tu ſois là tout debout en repos d'eſprit, regardant ces foires & ces marchez, ſans rien vendre & ſans rien achepter? O combien eſt plus grand le plaiſir de celuy qui auec toute aſſeurance iette ſes yeux non pas ſur les aſſemblees, où ſe creent les preteurs & les conſuls, mais ces grands eſtats & ces aſſemblees, où les vns demandent les honneurs annuels, les autres les puiſſances perpetuelles: les vns les heureux ſuccez des batailles & les triomphes, les autres les richeſſes: les vns les mariages & des enfans, & les autres la ſanté pour eux & pour leurs parens! O que c'eſt auoir le courage grand d'eſtre ſeul à ne deſirer rien, à ne prier aucun, & dire, tu ne peux rien gaigner ſur moy, fortune: tu n'as nul pouuoir ſur moy. Ie ſçay que tu reiettes les Catons, & que tu fais conſuls les Vatiniens. Ie ne te prie de rien. C'eſt rendre la fortune comme vne choſe priuee & ſans pouuoir. C'eſt à ce que nous deuons prẽdre plaiſir de nous entr'eſcrire: c'eſt la matiere que nous deuons touſiours tirer dehors, quand nous voyons tãt de milliers d'hommes viure ſans repos: & leſquels, pour en fin ne gagner qu'vn bien autant pernicieux que la peſte, trauaillẽt par des meſchãs moyens à acquerir des choſes mauuaiſes, & deſirẽt des biens qu'il leur faut toſt apres fuir, ou en eſtre incontinent deſgouſtez. Car qui eſt celuy qui ſe ſoit contenté de ce qui luy a eſté donné, & qui luy ſembloit eſtre trop grand quãd il le deſiroit: Les richeſſes ne ſont pas inſatiables (comme les hommes penſent) elles ne leur ſont que trop petites. C'eſt pourquoy elles ne peuuent ſaouller pas-vn. Il te ſemble que ces choſes ſoient infiniment hautes, par ce que tu es fort eſloigné d'elles: mais elles ſont fort baſſes à l'opinion de ceux qui y ſont paruenus. Ie me trompe bien s'il ne taſche encor de monter plus haut. Ce que tu eſtimois eſtre le plus haut, n'eſt qu'vn degré. Or c'eſt l'ignorance de la verité qui fait mal à tout le monde. Et trõpez par les bruits du peuple, ils coũrent apres cõme ſi c'eſtoit quelque bien. Et finalement apres les auoir acquis, & beaucoup ſouffert, ils cognoiſſent que ce ne ſont que maux, ou choſes inutiles, ou moindres qu'ils n'auoyẽt eſperé. La plus grãde partie des hommes les voyant de loing, les admirent, & le vulgaire prend les choſes grandes pour bonnes. Mais afin que cela ne nous aduiẽne point, demãdons qu'eſt ce qu'on appelle bien. On luy a donné diuerſes interpretations: ceſtuy-cy l'a defiⁿy d'vne façõ, & ceſtuy-là d'vne autre. Il en y a qui l'ont autremẽt exprimé. Quelqu'vn l'a ainſi defini: le bien c'eſt ce qui attire nos ames, & qui nous appelle à ſoy. A quoy lon oppoſe incontinẽt cecy: mais s'il nous appelle, & que ce ſoit pour noſtre malheur & ruine? Car tu ſçais qu'il y à des maux qui nous flattent. Le vray, & le vray ſemblable differẽt en cecy: que le bien eſt ioint auec le vray: car il n'eſt pas bien s'il n'eſt vray. Mais ce qui nous attire à ſoy, qui nous alleche d'vne belle apparẽce, il n'eſt que vray-ſemblable, il entre à faulſes enſeignes dedãs nous, il nous ſolicite, & nous attrait. Le bien eſt ce qui eſueille vn appetit & deſir de ſoy, & qui meut l'ardeur d'vn eſprit qui tend à luy. Et encor on s'oppoſe contre ce bien, car il y a pluſieurs choſes qui meuuent l'ardeur de l'ame, qui ſont deſirees pour la ruine de ceux qui les deſirent. Ceux font beaucoup mieux, qui le definiſſent ainſi. Le bien eſt ce qui attire à ſoy l'ardeur de l'ame ſelon les loix de nature, lequel il faut ſeulement rechercher quand il commence d'eſtre deſirable. Car lors il eſt honneſte,

Magnanimité & contẽtemẽt du ſage en ſa condition.

L'inſatiable conuoitiſe des hõmes procede de leur extreme auarice qui ne trouuẽt point de richeſſes aſſez grandes pour les aſſouuir.

L'ignorãce de la verite cauſe tant de maux au monde.

Erreur du peuple qui ſe laiſſe tromper a l'apparẽce des choſes.

Que c'eſt qu'õ appelle bien.

Differẽce entre vray & vray ſemblable.

Entre le bien & l'honneur.

honneſte, & c'eſt ce qu'il faut parfaitement deſirer. Ce paſſage me ſemond de te dire la difference qui eſt entre le bien & l'honneur. Ils ont bien quelque choſe qui eſt ſi meſlee, qu'elle eſt inſeparable: & rien ne peut eſtre appellé bien, que ce qui a de l'honneur parmy, comme ce qui eſt honneſte, eſt touſiours bon. Quelle difference donc met-on entre ces deux choſes? Ce qui eſt honneſte, eſt le bien parfaict, & qui rend la vie bien-heureuſe, par l'approchement duquel toutes choſes deuiennent bonnes. Ce que ie dis ſe doit entendre ainſi. Il y a des choſes qui

Choſes indifferentes comment deuiennent bonnes.

ne ſont ny bonnes ny mauuaiſes, comme ſuiure les armees, faire vne ambaſſade, vn eſtat de iuſtice. Toutes ces choſes quand elles ſont adminiſtrees auec hõneur, commencent d'eſtre bonnes, & d'vne choſe doubteuſe ſe changent en bien tout certain. Le bien s'engendre en la compagnie de ce qui eſt honneſte: mais ce qui eſt honneſte, eſt bien de ſoy-meſme. Le bien deriue de l'honneur, & l'honneur eſt de ſoy ſeul. Ce qui eſt bien, a peu eſtre mal: mais ce qui eſt honneſte, n'a peu

Autre definition du bien.

iamais eſtre que bien. Quelques vns luy donnent ceſte definition: Le bien eſt, ce qui eſt ſelon la nature. Pren bien garde à ce que ie dis. Ce qui eſt bien, eſt auſſi ſelon la nature: mais il ne s'enſuit pas neceſſairement, que ce qui eſt ſelon nature, ſoit bon. Il y a beaucoup de choſes qui conſentent à nature, mais elles ſont ſi petites, qu'elles ne meritent point de porter le nom de bien. Car elles ſont ſi petites qu'on les meſpriſe volontiers. Mais nul bien, pour tant petit qu'il ſoit, ne doit eſtre meſpriſé. Parce que pendant qu'il eſt petit, il n'eſt pas bon. Et lors qu'il commence d'eſtre bon, il n'eſt pas petit. A quoy peut-on cognoiſtre qu'vne choſe ſoit bonne? Si elle eſt parfaictement ſelon nature. Tu confeſſes donc, diras-tu, que ce qui eſt bon, eſt ſelon nature. C'eſt la vraye proprieté du bien. Tu confeſſes auſſi qu'il y a d'autres choſes qui ſont ſelon nature, mais pour cela elles ne ſont pas bõnes. Pourquoy dõc eſt ce que l'vn eſt bon, & que les autres ne le ſoyent pas: Comment eſt il paruenu en vne autre proprieté, veu que ceſte choſe principale, d'eſtre ſelon nature, eſt commune à l'vn & à l'autre? Certainement c'eſt par la ſeule grandeur. Et ce n'eſt point nouueauté, que quelque choſe ſe change en croiſſant. Il a eſté enfant, mais il eſt maintenant ieune homme: ſa proprieté ſe rend toute autre, l'vn eſtoit incapable de raiſon, & l'autre eſt raiſonnable. Il y a des choſes qui ne deuiennent point ſeulement plus grandes en croiſſant, mais deuiennent toutes autres. Ce qui ſe faict plus grand, dict-il, ne ſe fait pas autre. Il n'importe point que tu rempliſſes de vin vne bouteille, ou vn tonneau. Car la proprieté du vin eſt en l'vn & en l'autre. Vne petite ou vne grande quantité de miel n'ont pas le gouſt different. Tu allegues des exemples diuers. Car en ceux-cy c'eſt vne meſme qualité: & iaçoit qu'elle croiſſe, toutesfois elle y demeure. Quelques choſes augmentees en leur genre, demeurent en leur proprieté: & d'autres apres pluſieurs accroiſſements, ſont changees par la derniere main qu'on y met, laquelle leur apporte vne autre & toute nouuelle condition, que celle qu'elles auoyent auparauãt. Vne ſeule pierre faict & acheue l'arc & la voute: ſçauoir eſt celle qui ſerre comme d'vn coing les deux coſtez de la voute, & laquelle miſe au milieu, les ioint & les lie. La derniere qu'on y met, encor qu'elle ſoit petite, pourquoy eſt-ce qu'elle ſert tant? Non point par-ce qu'elle augmente, mais par-ce qu'elle remplit. Quelques choſes auec leur aduancement & croiſſance deſpoüillent leur premiere forme, & en prennent vne nouuelle. Apres que noſtre eſprit s'eſt longuement trauaillé ſur quelque ſubiect, & qu'il s'eſt laiſſé à ſuiure ſa grandeur, il a commencé de s'appeller infiny, par-ce qu'il s'eſt faict du tout autre q'il n'auoit eſté, lors qu'on l'eſtimoit grand, mais neantmoins finy. Par meſme raiſon nous auions penſé que quelque matiere ſe pouuoit coupper, encor que ce fuſt difficilement: mais en fin

Changement des choſes.

Les vns changent en croiſſant.

Aucunes deuiennent toutes autres.

Et d'autres accruës de genre ne changent point de proprieté.

D'autres encore en croiſſant changent de forme.

croiſſant

croiſſant touſiours la difficulté,on a trouué qu'elle ne ſe pouuoit couper. Pareillement auſſi nous ſommes venus iuſques-là,que ce qui ne ſe pouuoit mouuoir qu'à grande difficulté, nous l'appellons immobile. Et par meſme raiſon auſſi, quelque choſe a eſté ſelon nature,mais ſa grandeur l'a changee en autre proprieté, & l'a renduë bonne.

EPISTRE CXIX.

Comme on peut deuenir bien toſt riche. Qu'il faut emprunter de ſoy-meſmes. Le ſage ne cerche que des richeſſes naturelles,leſquelles ne craignent ny le feu, ny la guerre, ny les larrons.

QVand ie rencontre quelque inuention ie n'attens pas que tu diſes, que ie la rapporte en commun. Ie me le dis moy-meſme. Veux tu donc ſçauoir ce que i'ay trouué? tends les pans de ta robbe, ce n'eſt tout que gain. Ie t'apprendray,cõme tu pourras eſtre bien-toſt riche, ce que tu deſires infiniement ſçauoir,& non ſans cauſe. Ie te cõduiray à des grãdes richeſſes par vn chemin fort court. Tu auras toutesfois beſoin d'vn creancier,il te faudra emprũter de l'argent ſi tu veux negocier. Mais ie ne veux pas que ce ſoit par la main d'vn tiers, ny que les courtiers publient ton nom. Ie te donneray vn creancier, qui ſera tout à ton cõmandement.C'eſt ceſte ſentence de Caton: *Tu emprunteras de toy-meſme.* Pour ſi peu qu'il y en ait,il ſuffira:& ſi quelque choſe defaut,nous la demanderons à nous meſmes.Car il n'y a pas de difference (Lucilius mon amy) entre ne deſirer point vne choſe,ou ne l'auoir pas.La fin de cecy eſt pareil en l'vn & en l'autre. C'eſt que tu n'en ſentiras aucune peine.Et ſi ie ne te cõmande pas de riẽ refuſer à nature:elle eſt opiniaſtre,& ne peut eſtre vaincuë,elle demãde ſes neceſſitez.Mais s'il y a rien qui excede nature,il eſt emprunté,& n'eſt pas neceſſaire. Ay-ie faim?il faut manger:mais nature n'a que faire de s'enquerir ſi c'eſt du pain bis,ou s'il eſt blãc,elle ne deſire point qu'on donne du plaiſir au ventre,mais qu'on l'empliſſe.Ay-ie ſoif:nature ne ſe ſoucie point,ſi ceſte eau a eſté puiſee d'vne mare voiſine,ou de celle que i'auray tenuë ſerree ſous vn grand mõceau de neige pour la faire geler par la froidure voiſine.Elle ne commande qu'vne ſeule choſe,d'eſteindre la ſoif.Il n'importe rien ſi c'eſt dans vne coupe d'or,ou de cryſtal, ou de caſſidoine, ou vn verre de Tiuoli,ou dans le creux de la main.Conſidere ſeulemẽt la fin,& les bornes de toutes choſes,& tu meſpriſeras les ſuperfluitez. La faim me contraint elle?il faut ietter la main ſur ce qui ſe preſentera le premier:elle me fera trouuer bõ tout ce que i'attraperay:vn ventre affamé ne reiette rien.T'enquiers-tu donc à quoy i'ay pris tant de plaiſir? Il me ſemble que ceſte ſentence eſt treſbelle: le ſage recerche curieuſement les richeſſes naturelles.Tu m'as donné,diras-tu,vn plat tout vuide.Que veut dire ce plat vuide?I'auois deſia appreſté mes bougetes. Ie commençois de penſer ſur quelle mer ie me ietterois pour trafiquer quelque domaine public i'arrenterois, quelles marchandiſes ie ferois venir. C'eſt tromper le monde de nous enſeigner la pauureté, apres que tu nous as promis des richeſſes. Tu eſtimes donc pauure, celuy qui n'a faute de rien? C'eſt (diras-tu) par ſa patience, & par ſon ſeul bien fait,& non par celuy de fortune.Tu iuges donc qu'il n'eſt pas riche, par-ce que ſes richeſſes ne luy peuuent iamais faillir. Qu'aymerois tu mieux, auoir beaucoup, ou auoir aſſez? Celuy qui a beaucoup, deſire encor dauantage: & cela monſtre qu'il n'a point encor aſſez.Et celuy qui eſt content, eſt paruenu à la fin,à laquelle le riche ne peut iamais arriuer.Penſes-tu qu'on ne les puiſſe vra-

Le plus court chemin pour deuenir riche, c'eſt d'emprunter de ſoy meſme ſuiuant l'exhortation de Caton.

Deſirer vne choſe, & ne l'auoir pas c'eſt tout vn.

Nature ſe contente de peu, & meſpriſe les ſuperfluitez.

Vanité des richeſſes mondaines.

Richeſſes qui ſuffiſent pour empeſcher les incommoditez, ſont aſſez grandes.

yement appeller richeſſes, par-ce qu'elles n'ont eſté cauſe qu'aucun pour elles ait iamais eſté banny ? Parce que pour elles aucun fils n'a empoiſonné ſon pere, ny la femme le mary ? Par-ce qu'elles ſont aſſeurees en temps de guerre, & en temps de paix laiſſent l'eſprit en repos ? Parce qu'il n'y a pas danger de les poſſeder, ny peine de les manier ? Celuy ſe peut-il plaindre d'auoir peu de bien, qui ſeulement ne ſent ny froid, ny faim, ny ſoif ? Iupiter meſme n'en a point dauantage. Ce qui ſuffit, n'eſt pas peu: & ce qui ne ſuffit pas, n'eſt iamais aſſez grand. Alexandre Macedonien apres auoir vaincu Darius, & conquis les Indes, eſtoit encor pauure. Il deſire encor d'autres biens: il fait cercher des mers incogneuës: Il met ſur l'Occean des armees nouuelles : & ſi ie puis dire ainſi, il rompt les barrieres, & les bornes du monde. Il s'eſt trouué vn homme qui ne s'eſt peu contenter de ce que nature ſe contentoit, & qui apres auoir tout le monde, deſiroit encor quelque choſe. Tant eſt grand l'aueuglement de nos ames, tant eſt grand à vn chacun l'oubly de ſes cõmencemens apres qu'il s'eſt auãcé. Celuy qui n'agueres eſtoit maiſtre d'vn ſeul petit coing, & non point encor ſans contredit, reuenant d'vne ſi grande & large eſtenduë des terres, & paſſant touſiours par les pays de ſes conqueſtes, eſtoit nonobſtant cela triſte. L'argent ne fait iamais vn homme riche, ains au contraire il n'y a pas vn dans lequel il n'engendre vn plus grand deſir de ſoy. Veux tu ſçauoir ce qui en eſt cauſe ? Celuy commence d'en pouuoir plus acquerir, qui plus en a. Bref encor bien que tu vueilles mettre en ieu aucun de ceux, deſquels le nom ſe peut conter au rang de Craſſus & de Licinius, & qu'il baille le denombrement du reuenu de ſes biens, & qu'il conte tout ce qu'il a, & qu'il eſpere encor auoir: ceſtuy-là, ſi tu m'en veux croire, eſt pauure: & ſi tu te veux croire, il le peut eſtre vn iour. Mais celuy qui s'eſt conformé à ce dequoy la nature a beſoin, non ſeulement il ne ſent point la pauureté, mais qui plus eſt il ne la craint pas. Et afin que tu ſçaches, s'il eſt difficile de racourſir ſes biens à la meſure que nature deſire, celuy-meſme que nous auõs dit s'approcher de la nature, & lequel tu appelles pauure, encor a il quelque choſe de ſuperflu. Ie voy bien que les richeſſes aueuglent les hommes, & font ietter leurs deſirs ſur elles, s'ils voyent ſortir hors de quelque maiſon de grandes ſommes de deniers comptans, ſi le toict & le dedans des ſalles eſt richement doré, ſi les ſeruiteurs ſont d'vne taille choiſie, & proprement habillez: la felicité de tous ceux-là n'eſt que pour paroiſtre au dehors. Mais celuy, que nous auons ſoubſtrait au peuple & à la fortune, il eſt heureux dans ſon ame. Car quant à ceux, ſur leſquels vne pauureté, pleine d'affaires, & d'empeſchemens a gaigné fauſſement le nom de richeſſe, ils ont les richeſſes de meſme façon, qu'on dit que nous auons la fieure, combien que ce ſoit la fieure qui nous a. Au contraire donc nous debuons dire, la fieure le tient. Par meſme raiſon il faut dire que les richeſſes le tiennent. Ie ne te veux donc admoneſter que d'vn poinct, duquel aucun ne pourroit eſtre par trop admoneſté, que tu meſures toutes choſes aux deſirs de nature, leſquels tu pourras contenter pour neant, ou à peu de deſpence. Garde toy ſeulement de meſler les vices auec les deſirs. Si tu demandes ſur quelle table, dans quelle vaiſſelle d'argent, par quels ſeruiteurs de pareille taille, & habillez au ſeruice, la viande doit eſtre portee: nature ne demande rien qu'à manger.

Exemple en Alexandre le grand.

L'homme promeu oublie aiſement ſa premiere condition.

L'argent ne fait perſonne riche, ains altere d'autant plus. &

Plus pauure eſt ou le peut eſtre, qui plus poſſede. mais

Qui ſe contente de peu, ne ſent point de pauureté.

Difference entre l'heur externe & interne.

Nature ſe contente de peu, & ſans bõbance, ou faſt.

Quand le goſier te cuit d'vne ſoif tres-ardante,
Cherches tu d'or maſſif vne coupe luiſante?
Quand tu as bonne faim, ne veux-tu rien manger,
Que d'vn paon delicat, ou d'vn turbot bien cher?

Horace ſat. 3. lib. 1.

La faim n'eſt point ambitieuſe, elle ſe contente qu'on la face paſſer, & ne ſoucie pas beaucoup auec quelle viande. C'eſt le propre tourmẽt que ſent vne mal-heureuſe prodigalité. Elle eſt en peine apres qu'elle eſt ſaoulle, comment elle pourra auoir faim, comment elle n'emplira pas ſeulement le ventre, mais comment elle le farſira, comment apres auoir eſtanché la ſoif du premier traict, elle la pourra encor eſueiller. C'eſt pourquoy Horace dit gentiment, que la ſoif ne ſe ſoucie point dans quelle couppe, ou de quelle gentille ou belle main l'eau luy ſera ſeruie. Car ſi tu penſes que tu doyues prendre garde, quel page bien friſotté, & quel verre biẽ luiſant on te preſente, tu n'as point ſoif. Entre les autres choſes que nature nous a donnees, ceſte cy eſt des principales, que la neceſſité nous oſte le deſdain des viandes. Les ſuperfluitez nous donnent le choix, & nous font dire, voyla qui eſt ſale, voyla qui eſt mal appreſté, voyci qui me fait mal aux yeux à le regarder. Le createur du monde, qui nous a ordonné les loix & la maniere de viure, a ſeulement voulu pouruoir à cela, que nous puiſſions viure en ſanté, & non point en delices. Tout ce qui ſert à la ſanté, eſt tout preſt, & facile à trouuer: Mais tout ce que les delices deſirẽt, ne ſe recouure qu'auec beaucoup de miſere & deſpence. Vſons donc de ce bien-faict de nature, mettons le au nõbre des choſes les plus grandes, & penſons en nous-meſmes qu'elle ne pouuoit nous auoir plus eſtroittement obligé par aucun autre moyen, que en faiſant que tout ce que nous deſirons pour noſtre neceſſité, nous le prenons ſans desdain.

La faim & la ſoif ſont ſans ambition.

Rien ne donne tant d'appetit, que peu de viandes. ioinct que

Frugalité eſt le vray entretien de ſanté.

EPISTRE CXX.

Comment & par quel moyen la cognoiſſance du bien & de ce qui eſt honeſte nous eſt aduenuë. La difference qu'il y a de l'vn à l'autre. Beaux exemples de ce qui eſt honeſte.

ICy Epiſtre s'eſt eſtenduë ſur pluſieurs petites queſtions, mais elle s'eſt arreſtee principalemẽt ſur vne, de laquelle elle deſire eſtre reſoluë: Par quel moyen nous auons eu la premiere cognoiſſance de ce qui eſt bon, & de ce qui eſt honeſte. Ces deux choſes à l'opinion de quelques vns ſont diuerſes, mais à noſtre aduis elles sõt ſeulemẽt diuiſees. Ie te dirai que c'eſt que cela. Quelques vns pẽſent qu'vne choſe eſt bõne, quãd elle eſt profitable. De ſorte qu'ils dõnẽt ce nõ aux richeſſes, aux cheuaux, au vin, & aux ſouliers, tãt ils auiliſẽt le biẽ, & le rabaiſſent iuſqu'aux choſes ſordides: mais les autres eſtimẽt honeſte ce qui conſiſte en la raiſon d'vn iuſte deuoir, cõme d'auoir vn pitoyable ſoin de la vieilleſſe de ſon pere, ayder vn amy en ſa pauureté, cõduire vaillãment vne armee, dire ſon aduis ſagement, & modeſtement: il eſt certain que nous en faiſons deux, mais c'eſt d'vn. Il n'y a rien de bõ qui ne ſoit honeſte, ny rien d'honeſte qui ne ſoit bon. Ie pẽſe que ce ſeroit tẽps perdu d'adiouſter icy la difference qui eſt entre ces deux choſes, veu que ie l'ay ſouuent dit. Ie diray ſeulemẽt cecy, que rien ne doit ſembler eſtre bon, dequoy aucũ puiſſe mal vſer. Or tu vois cõbien de perſonnes vſent mal des richeſſes, de leur nobleſſe, & de leurs forces. Ie retourne maintenant à ce dont tu deſires que ie parle: Par quel moyen nous auons eu la premiere cognoiſſance de ce qui eſt bon, & de ce qui eſt honneſte. Nature n'a peu nous apprendre cela.

Diſpute touchant ce qui eſt bon & honneſte: & ſi ce ſont choſes diuerſes, ou ſeulement diuiſees.

Le nõ de bien ne ſe doit raualer aux choſes ſordides. &

Bon & honneſte ſont reciproques.

Les richeſſes doncques ne ſont pas au rang des biẽs.

Elle nous a bien donné la ſemence des ſciences, mais non pas les ſciences. Quelques vns diſent que nous ſommes tombez fortuitement en ceſte cognoiſſance. Mais il eſt impoſſible de croire, que l'image de la vertu ſe ſoit preſentee à pas-vn par rencontre. Il nous ſemble pluſtoſt qu'on l'ait compriſe par obſeruation, & par conference des choſes ſouuent aduenues, & par analogie, c'eſt à dire par cõparaiſon d'icelles enſẽble auec le iugement que nous faiſions en noſtre ame, du bien & de l'honneur. Et puis que les Grammairiens Latins ont fait ce mot citoyen de Rome, ie ne le veux pas blaſmer, ny le renuoyer dans la ville d'où il vient. Ie m'en ſeruiray donc, non ſeulement comme d'vn mot receu, mais comme d'vn mot, qui eſt en vſage. Ie diray quelle eſt ceſte analogie. Nous auiõs cogneu la ſanté du corps, par elle nous cogneuſmes qu'il y auoit quelque sãté en l'ame. Nous auiõs cogneu les forces du corps, par elle nous cogneuſmes qu'il en y auoit en l'ame. Nous eſtiõs eſtonnez d'auoir veu quelques actes de clemence, d'humanité, de vaillantiſes: nous cõmençames de les admirer cõme choſes parfaites. Il y auoit pluſieurs vices, qui ſe cachoiẽt ſous l'õbre, & ſous le luſtre de quelque acte remarquable: nous les auons diſſimulez, parce que nature commande d'accroiſtre les choſes loüables. Il n'y a pas-vn, qui n'eſtẽde la gloire plus auant que de la verité. C'eſt donc de là que nous auons tiré l'apparence d'vn grand bien. Fabricius refuſa l'or que le Roy Pyrrhus luy preſentoit, & iugea qu'il luy eſtoit plus honnorable de pouuoir meſpriſer les richeſſes d'vn Roy, que de conqueſter vn Royaume. Le meſme Fabricius, lors que le medecin de Pyrrhus luy eut promis qu'il empoiſonneroit le Roy, l'aduertit qu'il ſe gardaſt de ceſte trahiſon. Ce fut vne meſme grandeur de courage, de ne s'eſtre laiſsé vaincre par or, & de n'auoir voulu vaincre par poiſon. Nous auõs admiré ce grand hõme, que les promeſſes n'ont peu fleſchir de riẽ faire pour le Roy, ny contre le Roy: qui a eſté ferme en ce bel exemple, & (ce qui eſt tres-difficile) innocent en guerre, qui a penſé qu'on pouuoit eſtre meſchant enuers l'ẽnemy meſme. Et qui encor en vne extreme pauureté, par laquelle il auoit acquis beaucoup d'honneur, il reietta les richeſſes cõme il fit le poiſon. Tien la vie, diſoit-il, Pyrrhus de mon bien-faict, & reſiouy toy, encor que tu t'en ſois faſché, que Fabricius n'a peu eſtre corrompu. Horatius Cocles ſeul tint ferme le paſſage du pont il cõmanda qu'on luy coupaſt par derriere l'eſperãce de ſon retour pourueu qu'il peut empeſcher que l'ennemy n'y paſſaſt: il reſiſta longuement à ceux qui le chargeoyent iuſqu'à ce qu'il ouyt le bruit que les pieces du pont firent en ſe ruinant. Apres qu'il eut regardé derriere, & que ſa patrie eſtoit deliuree de tout peril où il s'eſtoit mis: Vienne hardiment s'il y aucun qui me vueille ſuyure où ie vay. Et ayant dit cela, il ſe iette à corps perdu dedans l'eau. Et n'ayant pas moins de ſoucy dans ce roide canal de riuiere, de ſauuer ſa vie que ſes armes auec l'honneur de ſa victoire il s'en reuint auſſi aſſeuré, comme s'il fut paſsé ſur le pont. Ces actes & autres ſemblables nous ont monſtré l'image de la vertu. Ie vous diray encor choſe dont vous ſerez eſmerueillé, le mal nous a faict quelquefois voir vne apparence d'honneur, & le bien s'eſt rendu plus clair par ſon contraire. Car les vices, comme tu ſçais, approchent des vertus: & les hommes vicieux & deshonneſtes ont quelque apparence d'eſtre gens de bien. C'eſt ainſi qu'il ſemble qu'vn prodigue ſoit liberal: & toutesfois il y a grande difference ſi vn homme ſçait donner bien à propos, ou s'il ne ſçait pas garder ſon bien. Il en y a pluſieurs (Lucilius mon amy) qui ne donnent pas, mais qui iettent à l'abandon. Ie n'appelle point liberal celui qui ſe courrouce contre ſon argent, la nonchalance reſẽble la facilité & courtoiſie, & la temerité la hardieſſe. Ceſte reſſemblance nous a contraint d'auiſer de plus pres, & de faire diſtinctiõ des choſes qui ont preſque meſme face,

Cõme la vertu ſe peut voir & cõprendre,

Analogie entre le bien & l'honneur. qui

Se preuue par exemples. De Fabritius duquel Plutar. en ſa vie. &

De Horatius Coclesduquel Tit.Liu.1.dec. lib.2.

Les vices approchez de la vertu, luy dõnent luſtre.

face,qui ſont toutesfois grandement differentes en effets. Quand nous penſons à ceux qui s'eſtoyent rendus admirables & ſignalez par leurs actes vertueux, nous auons commencé de remarquer celuy qui auoit faict quelque acte d'vn cœur genereux,& d'vne grande vehemẽce,mais ſeulement vne fois. Nous l'auõs veu vaillant & courageux à la guerre,& craintif au palais, endurant ſa pauureté patiemment,& ſon infamie doucemẽt:nous auons loué ſeulement ſes faits,& auons meſprisé ſa perſonne. Nous en auõs veu vn autre,qui eſtoit gracieux à ſes amis, & tẽperé enuers ſes ennemis:qui adminiſtroit les affaires publiques,& priuees, ſaintement & auec pieté:qui n'auoit point faute de patience, s'il failloit endurer, ny de prudence s'il eſtoit beſoin faire quelque choſe. Nous l'auons veu bailler à pleine main,quand il failloit donner:quand il deuoit trauailler,opiniaſtre, & ſubiet à la peine,& ſoulageant la laſſitude du corps,auecvne gayeté d'eſprit. Dauantage il eſtoit touſiours & en tous affaires ſemblable à ſoy,& qui n'eſtoit pas deſia ſeulemẽt deuenu bõ en tous ſes conſeils:mais par couſtume il en eſtoit venu iuſques là,que non ſeulement il pouuoit bien faire, mais qu'il ne pouuoit rien faire, qui ne fut bien. Nous cogneuſmes en fin, qu'il y auoit vne perfection de vertu en cet homme laquelle nous diuiſaſmes en parcelles. Il failloit brider les deſirs, chaſſer les craintes,preuoir ce qu'il failloit faire,& diſtribuer ce que le deuoir nous commãdoit de rendre. Nous auons cogneu la temperance,la conſtance,la prudence, la iuſtice, & leur auons à chacune aſſigné ſon office. A quoy donc auons nous cogneu la vertu? L'ordre qu'elle tient la nous a faict cognoiſtre: & ſa beauté, ſa conſtance,& l'accord de toutes ſes actions, & ſa grandeur qui ſe hauſſe ſur toutes autres choſes. Nous auons auſſi cogneu ceſte vie heureuſe,faiſant ſon cours plein de proſperité,ne dependant que d'elle meſme. Mais cõment donc cela meſmes nous eſt il venu en cognoiſſance? Ie te le diray. Ceſt homme ainſi parfaict venu au comble de la vertu, ne s'eſt iamais faſché contre la fortune. Iamais ne s'eſt veu triſte en ſes aduerſitez: il s'eſt eſtimé citoyen, & ſoldat de ce monde vniuerſel: il a pris toutes ſortes de trauaux,comme ſi elles luy auoyent eſté commandees. Il n'a rien refuſé de ce qui luy eſt aduenu, & ne la reiette comme mal venant par fortune. Il l'a pris comme ſi on luy auoit expreſſement addreſsé. Voila(diſoit-il) qui eſt mien quel qu'il ſoit: eſt-il aigre, eſt il faſcheux, employons y noſtre peine. C'eſt donc maugré ſoy, & par neceſſité que celuy s'eſt monſtré grand,qui ne ſe plaignoit iamais d'aucuns maux,qui ne ſe faſchoit oncques en ſa mauuaiſe fortune, qui faiſoit cognoiſtre à pluſieurs ſon bon iugement, qui reluiſoit comme vne grande clairté au milieu des tenebres, qui attiroit à ſoy le cœur de tout le monde, parce qu'il eſtoit doux & paiſible, & qu'il ſe monſtroit eſgalement iuſte en toutes choſes humaines & diuines: Il auoit l'ame accomplie, & qui eſtoit montee à ſa plus haute perfection, par deſſus laquelle il n'y a rien que l'entendement de Dieu,duquel vne partie en eſtoit deſcendue dans la poictrine de cet homme: laquelle n'eſt iamais ſi diuine, que lors qu'elle penſe à ſa mortalité, & qu'elle apprend que l'homme eſt nay pour mourir, que le corps n'eſt pas ſa maiſon, mais vne hoſtellerie: voire vne hoſtellerie pour peu de temps, de laquelle il te faudra ſortir, quand tu verras que ton hoſte ſe faſchera de toy. C'eſt vn tres-aſſeuré teſmoignage (Lucilius mon amy) que l'ame vient de plus haut, ſi elle eſtime les lieux où elle habite, trop bas & trop eſtroits pour elle, & ſi elle n'a point de crainte d'en ſortir. Car celuy qui ſe ſouuient d'où il eſt venu, ſçait où il doit retourner. Ne voyons nous pas combien de maux nous tourmentent, & comment nous ne pouuons nous accorder auec ce corps? Nous nous plaignons maintenant du ventre, maintenant de la teſte, & tantoſt de l'eſtomach, tantoſt de la

Elle ſe fait remarquer par diuers effects.

Naturel vertueux qui ploye & s'accommode à tout.

Vertu parfaite diuiſee en parcelles.

cõment elle ſe fait cognoiſtre.

Perfection de l'homme vertueux, en quoy conſiſte.

L'ame humaine paruient à ſa perfection en meditant qu'elle eſt mortelle.

Teſmoignage de ſon excellence.

Les frequẽtes incõmoditez qui la trauerſent, font qu'elle ne craint point de quitter ceſte vie.

gorge. Par fois les nerfs, par fois les pieds nous font mal. A ceſte heure vn flux de ventre, bien-toſt apres vne deſcente de rume nous trauaille. Quelquesfois nous auons trop de ſang, & d'autres fois nous en auons peu: nous ſommes pouſſez deçà & delà, & en fin chaſſez du tout. Il en aduiẽt ainſi à ceux qui logẽt en maiſon d'autruy. Et nous qui auons rencontré vn corps ſi pourry, toutesfois nous faiſons eſtat d'vne eternité, nous embraſſons d'vne folle eſperance autant de tẽps que la vie de l'homme ſe peut eſtendre, ſans que nous ſoyons iamais contents ny de noſtre richeſſe, ny de noſtre puiſſance. Que pourroit on faire de plus impudent, ny de plus fol que cela? Rien ne leur peut ſuffire encores qu'ils doyuent vn iour mourir, ny meſmes ſur le poinct qu'ils meurent. Car tous les iours nous nous approchons de plus pres de noſtre heure derniere, & chaſque moment nous pouſſe au lieu d'où nous deuons choir. Voy de quel aueuglement noſtre ame eſt ſaiſie. Ce que ie dis debuoir eſtre, eſt deſia fort aduancé, & la plus grande partie en eſt preſque faicte. Car le temps que nous auons veſcu, eſt deſia au meſme lieu qu'il eſtoit auant que nous euſſions pris ceſte vie. Nous faillons grandemẽt de craindre ce dernier iour, veu que tous les autres en rapportent autãt au conte de la mort. Ce dernier pas ſur lequel nous tombons, n'eſt pas celuy qui fait laſſitude, il ne faict que la monſtrer. Le dernier iour arriue à la mort, mais tous les autres y vont. Il ne nous rauit pas tout d'vn coup: mais il nous amaſſe & reprend. C'eſt pourquoy vne ame genereuſe, qui ſçait qu'elle doit iouyr d'vne meilleure vie ſe trauaille à ſe porter honneſtement & vertueuſement en ceſte garniſon où elle a eſté miſe. Au reſte elle ne fait point eſtat, que rien de ce qui eſt à l'entour d'elle, luy appartienne, elle en vſe ſeulement comme de choſes empruntees, & comme vn eſtranger qui ne demande que paſſer ſon chemin. Quand nous trouuerions vn homme d'vne telle conſtance, ne nous ſembleroit il pas que ce fut vn naturel auquel on n'auroit iamais rien veu de pareil? & principalement, ſi (comme i'ay dit) il monſtroit que ceſte grandeur fut veritable. La ſuite d'vne vraye qualité perſeuere. Les choſes fauſſes ne durẽt point. Il en y a qui ſont par fois Vatiniens, par fois Catons. Vn iour il leur ſemble que Curius n'eſt pas aſſez ſeuere, que Fabricius n'eſt point aſſez pauure, & que Tubero n'eſt pas aſſez ſage en ſa deſpence, & qu'il ne ſe contente point d'aſſez peu: vn autre iour ils deffient Licinius en richeſſes, Apicius en feſtins, & Mæcenas en delices & voluptez. C'eſt vne grande marque d'vne meſchante ame de flotter en ceſte incertitude, & d'eſtre aſſiduellement agité entre la diſſimulation de la vertu, & l'amitié des vices.

Impudence & folie de ceux qui ne ſont iamais contents de leur condition.

Grande erreur de ceux qui craignent la mort.

Deuoir de l'ame genereuſe.

Lavicieuſe n'a point de fermeté ny d'arreſt.

Marque de meſchante ame.

Vn iour, il eſt ſuiuy de deux cents ſeruiteurs,
Vn autre iour de dix: ore il n'a que grandeurs
D'vn Tetrarque puiſſant, ou d'vn Roy redoutable:
Tantoſt il dit, qu'il n'eſt qu'vne petite table,
Vne ſaliere nette, & pour chaſſer le froid,
Vne robbe à plein fonds ſi groſſe qu'elle ſoit:
Mais ſi on veut donner dix mille eſcus content
A ceſt homme qui fait le ſobre, & le content,
En moins que de cinq iours ce galant feroit bien
Qu'au fonds de ſa bougette on ne trouueroit rien.

Horace parlãt d'vn certain Tigellius. l. 1. des ſermons, ſat. 3.

Pluſieurs ſont ſemblables à celuy que deſcript Horace, qui n'eſtoit iamais le meſme, ny ſemblable à ſoy meſme. Tant il ſe changeoit diuerſement. I'ay dit pluſieurs, peu s'en faut que tous ne le ſoyent. Il n'y a homme qui ne change tous les iours de conſeil & de nouueau deſir, tantoſt il ſe reſoult d'auoir vne femme, tantoſt il ſe contente d'vne amie: tantoſt il veut faire du Roy, tantoſt il faict ce qu'vn

Tigellius a pluſieurs ſemblables en inconſtance & changement.

qu'vn valet le plus ſeruile pourroit faire: tantoſt il fait du ſuperbe iuſques à ſe faire hayr, tantoſt il s'abaiſſe, & ſe rend plus humilié, que ceux que la miſere a iettez par terre: tantoſt il fait largeſſe d'argent, tantoſt il pille le monde. C'eſt principalement à cela qu'on recognoiſt vne ame imprudente, elle ſe monſtre tantoſt d'vne ſorte, & tantoſt d'vne autre, & (ce que i'eſtime plus vilain) c'eſt qu'elle n'eſt iamais pareille à ſoy meſmes. Croyez que c'eſt vne belle choſe, de ne ioüer qu'vn ſeul perſonnage. Or il n'y a que le ſage, qui puiſſe faire vn perſonnage ſeul, tous nous autres ſommes de diuerſes façons. Il te ſemblera maintenant que nous ſoyons ſages, & bons meſnagers, & tantoſt il te ſemblera que nous ſoyons prodigues, & pleins de vanité. Nous changeons ſouuent de maſque, & en reprenons vne toute contraire à celle que nous laiſſons. Gaigne donc ce poinct ſur toi meſmes, que tel que tu auras proposé d'eſtre, tu le ſois iuſqu'à la fin de tes iours. Mets peine qu'on te puiſſe loüer, ou à tout le moins, qu'on te puiſſe cognoiſtre. On peut dire à bon droit de quelqu'vn que tu vis hier, ceſtuy-là qui eſt-il? Tant il y a ſouuent de grands changemens en luy.

Marque d'vne ame imprudente.

Le ſage ſeul n'eſt point muable.

EPISTRE CXXI.

Que tout ce qui eſt moral, n'appartient point aux bonnes mœurs, & la raiſon qu'il en rend. Que toutes les beſtes ont ſentiment de leur conſtitution & complexion naturelle. La conſtitution c'eſt la force principalle de l'ame, qui a aucunement pouuoir ſur le corps. Tout ce deſſus eſt confirmé par belles raiſons & exemples.

IE voy que tu crieras bien apres que ie t'auray fait entendre noſtre queſtion d'auiourd'huy, laquelle nous a tenus aſſez longuement en doute, & qu'apres encores tu conteſteras: Que ſert tout cela à nos mœurs? Mais auſſi toſt que ie t'orray crier, ie te mettray deuãt le nez Poſidonius & Archidemus. C'eſt auec ceux là que tu plaideras ton ſoul, & ie parleray apres. Tout ce qui eſt moral, ne ſert point à faire bonnes mœurs, vne choſe eſt propre à nourrir l'homme, vne autre ſert à ſes exercices, vne autre à le veſtir, vne autre à l'enſeigner, vne autre à luy donner plaiſir, & neantmoins toutes ces choſes regardent le bien & la commodité de l'homme, encores que toutes ne le facent pas meilleur. Quelques choſes façonnent les mœurs d'vne autre ſorte, quelques vnes les corrigent & les reglent, quelques autres recherchent leur nature & leur origine. Quand on demande à quelle fin nature engendra l'homme, pourquoy elle luy donna puiſſance ſur toutes les autres beſtes penſes-tu que i'aye laiſſé les mœurs gueres loing? Cela eſt faux. Cõment pourrois-tu ſçauoir quelles mœurs ſont neceſſaires, ſi tu n'as au prealable appris ce qui eſt meilleur à l'homme, & ſi tu ne mets peine à cognoiſtre ſa nature? Tu cognoiſtras en fin ce qu'il faut que tu faces, ce qu'il faut que tu fuies, quãd tu auras appris ce que tu dois à ta nature. Ie veux apprendre (dis-tu) cõment ie pourray deuenir mõins ambitieux & moins craintif. Chaſſe la ſuperſtition hors de moy, fay que ie croye que ce qu'on appelle felicité, n'eſt que choſe legere & vaine, & qu'vne ſyllabe y peut facilement eſtre adiouſtee. Ie veux ſatisfaire à ton deſir, ie te veux exhorter aux vertus, ie bailleray le foüet aux vices: & encor que quelqu'vn penſe que ie ſois trop exceſſif & violẽt en cela, ie ne lairray point de perſecuter la meſchanceté, brider les paſſions furieuſes, retenir les voluptez qui pourroyent vn iour cauſer beaucoup de douleur, & faire la guerre aux ſouhaits deshõneſtes. Pourquoy ne le feray-ie? veu que nous

Toutes les parties de la Philoſophie morale regardent le bien & la commodite de l'homme, mais ne ſont pas pour l'amendement des mœurs.

Moyen à l'hõme pour apprendre quel eſt ſon deuoir.

auons deſiré les plus grands maux que nous ſentons, & que tout ce que maudiſſons maintenant, nous eſtoit aduenu auec reſiouiſſance ? Cependant permets que ie puiſſe eſpulcher ce qui ſembleroit fort eſloigné de cecy. Nous demandons ſi en toutes les beſtes il y auoit vn ſentiment de leur complexion naturelle. Or il appert qu'elles ont le ſentiment ſur tout, en ce qu'elles remuent promptement & facilement les membres comme ſi elles auoyent eſté appriſes & dreſſees à cela. Il n'y a pas-vn qui n'aye l'agilité de ſes membres. Vn ouurier manie les outils habilement, le patron du nauire ſçait comme il faut tourner le gouuernail, le peintre de tant de couleurs qu'il a rengees deuant luy pour tirer au vif vn pourtrait, choiſit viſtement celles qui luy peuuent ſeruir. Il iette ſa main legerement & ſes yeux ſur les cires & ſur ſon ouurage. C'eſt ainſi qu'vn animal ſe remuë agillement quand il en a beſoing. Nous auons accouſtumé de nous eſmerueiller que les ſçauans ioüeurs des comedies ayent les mains ſi promptes à ſignifier les choſes & les effets, & de voir que les geſtes ſuiuent la viſteſſe des paroles. Ce que l'art enſeigne aux vns, nature l'apprend aux autres. Pas-vn ne remue ſes membres à regret, pas vn n'eſt pareſſeux quand il a beſoing de ſe mouuoir, eſtans nez à cela, ils le font agillement & ſoudainement, ils viennent au monde auec ceſte ſcience, ils naiſſent tous appris & enſeignez. C'eſt pour cela, dit-il, que les animaux remueront dextrement leurs membres : car s'ils les remuoyent autrement ils ſentiroyent douleur. C'eſt pour cela auſſi que vous dittes qu'ils ſont contraincts, & que la crainte les meut à ſe dreſſer, & non pas la volonté. Neant-moins cela eſt faux : car les choſes qui ſont pouſſees par neceſſité, ſeroyent trop tardiues, mais l'agilité vient d'vn mouuement volontaire. Certes tant s'en faut que la crainte de la douleur les force à cela, qu'au contraire encore que la douleur les vueille retenir, *ils* s'eſſayent aux mouuemens naturels. C'eſt ainſi qu'vn petit enfant qui penſe deſia demeurer debout, & qui s'accouſtume à ſe tenir ſur ſes pieds, auſſi toſt qu'il commence d'eſſayer ſes forces, tombe ſouuent, & ſe releue autant de fois en pleurant, iuſques à ce qu'auec douleur il apprend par ceſt exercice ce que nature deſiroit. Il y a des beſtes qui ont l'eſchine plus dure, leſquelles eſtans couchees à l'enuers, ſe tournent, tordent les pieds, & ſe plient iuſques à ce qu'elles ſoyent remiſes en leur place. La tourtuë couchee à l'enuers ne ſent aucune peine, toutesfois elle ſe tourmente inceſſamment pour le deſir qu'elle a de reuenir en ſon aſſiette naturelle : & ne laiſſe iamais de s'efforcer & ſe debattre iuſques à ce qu'elle ſoit releuee ſur ſes pieds. Par ainſi toutes beſtes ont ſentiment de leur naturelle conſtitution, d'où procede vn ſi leger remuement de leurs membres. Et en outre nous n'auons point vn plus grand iugement pour cognoiſtre qu'elles viennent à viure auec ceſte cognoiſſance, que de voir qu'il n'y a aucune beſte qui ſoit rude & mal appriſe à ſon mouuement. Ceſte conſtitution eſt (dira quelqu'vn, comme vous Stoiciens ſouſtenez) la principalle & plus belle partie de l'ame, qui a aucunement quelque puiſſance ſur le corps. Comment ſe pourroit-il donc faire qu'vn enfant entendiſt ceſte choſe ſi difficile & ſi ſubtile qu'à grand' peine la pouuons nous faire entendre? Il faudroit que toutes les beſtes naſquiſſent ſçauantes en Dialectique, pour comprendre ceſte definition, qui eſt incognuë à la plus grande partie des gens de ſçauoir. Ce que tu oppoſes ſeroit vray, ſi ie diſois que les beſtes entendiſſent la definition de la complexion. Car ceſte complexion eſt mieux entenduë par nature, qu'on ne la peut monſtrer de parole. A ceſte cauſe vn enfant ne ſçait point que veut dire complexion : mais il cognoiſt ſa conſtitution & complexion : il ne ſçait point que c'eſt qu'vn animal, mais il cognoiſt qu'il eſt animal. Dauantage il cognoiſt bien ſa conſtitution groſſierement, ſommairement & obſcurement. De meſme

Diſpute ſi tous animaux ont cognoiſſance de leur naturel.

Par diuerſes comparaiſõs il appert qu'ouy.

Obiection.

Reſponce.

Autre obiection.

Reſponce.

meſme façon nous ſçauons bien que nous auons vne ame: mais que c'eſt que ceſte ame, où elle eſt, quelle eſt, & d'où elle vient, nous n'en ſçauons rien. Telle cognoiſſance & ſentiment que nous auons de noſtre ame, encor que nous ne ſçachions point ſa nature, ny ſon ſiege, telle eſt en toutes beſtes la cognoiſſance de leur conſtitution. Car il faut qu'elles ſentent cela meſme, qui donne ſentiment aux animaux. Il faut par neceſſité qu'elles ayent le ſentiment de ce à quoy elles obeyſſent, & de ce qui les gouuerne. Il n'y a celuy d'entre nous qui n'entende bien qu'il y a quelque choſe qui pouſſe ſes paſſions & ſes forces, mais il ne ſçait point que c'eſt. Il cognoiſt bien qu'il y a des efforts, mais il n'entend pas quels ils ſont, ny d'où ils viennent. Comme le ſentiment que les beſtes ont de leur principalle partie, n'eſt gueres clair, ny gueres cogneu d'elles: auſſi n'eſt il pas des enfans. Vous voyez (dict-il) que les beſtes premierement s'accordent auec leur naturelle conſtitution, & que la conſtitution de l'homme eſt d'eſtre raiſonnable, & que à ceſte cauſe l'homme s'accorde auec ſoy meſmes, non point comme animal, mais comme raiſonnable, car l'homme s'aime & ſe deſire conſeruer par la partie par laquelle il eſt homme. Comment pourroit donc vn enfant cognoiſtre la conſtitution raiſonnable, veu qu'il n'eſt point encor raiſonnable? Chacun a ſa conſtitution, elle eſt autre en vn enfant, autre en vn ieune homme, autre en vn homme vieux: par ce que tous ſuiuent la conſtitution en laquelle ils ſont. Vn enfant n'a point de dents: neantmoins il s'accorde à ceſte conſtitution & à ceſt eſtat. Les dents luy ſont elles ſorties? il ſuit pareillement ceſte conſtitution là. Car l'herbe qui doit venir en tuyau & en eſpy à vne conſtitution quand elle eſt tendre, & qu'elle ne ſurpaſſe point encor le ſillon, autre quand elle s'eſt hauſſee, ayant toutesfois le tuyau tendre, qui neantmoins ſouſtient ſa peſanteur, elle en a auſſi vne autre quand elle iauniſt, & qu'elle attend qu'on la porte à l'aire, quand ſon eſpy ſera endurcy. Bref en quelle conſtitution que ceſte herbe vienne, elle luy conuiēt & s'accommode auec elle. L'aage d'vn enfant, d'vn garſon, d'vn ieune homme, & d'vn vieillard eſt different. Et toutesfois ie ſuis le meſme que i'eſtois enfant, que i'eſtois garſon, & que i'eſtois ieune homme. Tout ainſi, encor que chacun aye des differentes conſtitutions, la conuenance & l'accord de ſa conſtitution eſt tout ſemblable. Car nature ne faict point que ie m'aime comme enfant, ou comme garſon, ou comme vieil, mais comme moy meſmes. L'enfant doncques s'accorde auec la conſtitution qu'il a quand il eſt enfant, & non point auec celle qu'il doibt auoir lors qu'il ſera ieune homme. Par ce que non ſeulement l'eſtat auquel il eſt, mais ceſt eſtat qui reſte encor plus grand, auquel il doibt paruenir, depend de ſa nature. Premierement l'animal a ſoing de ſoy meſme: car il faut qu'il y ait quelque principal, auquel les autres choſes ſe rapportent. Ie deſire des voluptez, pour qui? pour moy, i'ay donc ſoin de moy: ie fuis à la douleur, pourquoy? pour moy, i'ay donc ſoing de moy. Si ie fais toutes choſes pour le ſoin que i'ay de moy, ſur toutes choſes i'ay ſoing de moy. Ce ſoing eſt en tous animaux: lequel n'y eſt pas enſeigné, il naiſt auec eux. Nature nourrit ſes fruits, elle ne les reiette pas. Et par ce que les tutelles les plus aſſeurees ſont celles des plus proches, chacun eſt mis ſoubs ſa deffence & tutelle. C'eſt pourquoy, ainſi que i'ay dict aux precedentes Epiſtres, les animaux les plus tendres, des auſſi toſt qu'ils ſont ſortis du ventre de leurs meres, ou qu'ils ſont eſclos par quelque autre façon, cognoiſſent incontinent ce qui leur eſt nuiſible, & ſe gardent de ce qui leur eſt mortel, & craignent meſmes l'ombre des oyſeaux qui volent deſſus eux, auſquels ils ſont ſubiects de ſeruir de proye. Il n'y a aucun animal qui naiſſe pour viure, qu'il n'ait crainte de la mort. Mais comment ſe peut il faire (dit-il) qu'vne beſte qui ne vient que de naiſtre,

Autre obiection.

Reſponce.

Les aages differents, mais on eſt touſiours le meſme.

Tous animaux ont naturellement ſoing d'eux meſmes. &

Tous craignēt naturellement la mort.

D'où vient aux animaux la cognoiſſãce qu'ils ont de ce qui leur eſt duiſible ou nuiſible.

ſtre, cognoiſſe ce qui luy eſt ſalutaire ou mortel? Premierement on demande ſi elle a entendement, & non point comme elle l'a. Or qu'elles ayent entendement il ſe peut cognoiſtre à cela, qu'elles ne font iamais rien contre ce qu'elles entendent. Pourquoy eſt-ce qu'vne geline ne fuit point deuant vne oye ou deuant vn paon, & qu'elle a peur d'vn autour, qui eſt encor plus petit, qu'elle ne cognoiſt point? Pourquoy eſt-ce que les poulſins ont peur d'vn chat, & ne craignent point vn chien? Il appert aſſez par là qu'elles ont vne ſcience pour cognoiſtre ce qui leur doibt nuire, qu'elles n'ont point recueillie par experience. Car auant qu'elles l'ayent peu experimenter, elles ſe donnent garde. Dauantage, afin que tu ne penſes point que cela ce face par aduenture, elles ne craignẽt que ce qu'elles doibuẽt craindre, & ne l'oublient iamais. Par ceſte ſageſſe & par ce ſoing elles fuyent egalement ce qui leur eſt dommageable. En outre elles ne deuiennent pas plus peureuſes en viuant, d'où lon peut cognoiſtre, qu'elles neparuiennent point à cela par practique & par vſage mais par vn naturel amour qu'elles ont à ſe conſeruer. Ce que l'vſage apprend, eſt tardif & diuers: mais ce que nature enſeigne, il eſt egal à tous: & tout incontinent appris. Toutesfois ſi tu veux ſçauoir comme toutes ſortes de beſtes mettent peine à cognoiſtre ce qui leur eſt pernicieux, ie te le diray.

Science qui vient par vſage, & par nature, commẽt different.

Vne beſte ſent bien qu'elle eſt compoſee de chair, & par meſme raiſon elle comprend que c'eſt qui la peut couper, bruſler, ou froiſſer: elle tient pour ſes contraires & pour ſes ennemis les beſtes qui ont des armes pour luy nuire: ces deux poincts ſont eſtroictemẽt ioincts enſemble. Car dés auſſi toſt qu'vne choſe commence d'aimer ſa conſeruation, elle cherche ce qui luy eſt ſalutaire & proffitable, & craincte ce que luy peut eſtre nuiſible. L'horreur que nous auons des choſes contraires nous eſt naturel, ſans qu'aucun precedent diſcours le nous ait appris. Tout ce que nature nous commande, ſe fait ſans autrement y penſer, ny ſans prendre conſeil. Ne vois tu pas la ſubtilité des abeilles à baſtir leurs petites maiſons, l'accord & l'intelligence qu'elles ont enſemble à departir le trauail qu'elles prennẽt? Ne vois-tu pas que perſonne du monde ne ſçauroit imiter la tiſſure des araignes? quelle peine elles ont de renger les fils? Les vns ſont tendus tout droit pour la fermeté de l'ouurage, les autres panchez en rond, eſpaix au milieu s'eſclairciſſent peu à peu iuſques aux fonds pour retenir les plus petites beſtes, à la ruine deſquelles ceſt ouurage eſt dreſſé comme auec des rets & des filets, où elles ſe viennent prendre. Ceſt art naiſt auec elles, & ne s'apprend point. Par ainſi on ne void point vn animal plus ſçauant qu'vn autre. Tu verras que les toilles des araignes ſont toutes pareilles, & que les trous & les coings des rayons de miel ſont tous egaux. Ce que l'art nous enſeigne, eſt incertain & inegal: mais ce que nature depart, eſt entierement egal. Il n'y a rien que nature aye mieux enſeigné, que la deffence de la vie, & la ſcience de cela. C'eſt pourquoy les beſtes commençẽt tout à coup & d'apprendre & de viure. Il ne ſe faut point eſmerueiller de voir naiſtre auec elles les moyens ſans leſquels en vain elles ſeroyent nees. Nature leur a donné ce premier inſtrument de ſe ſçauoir aimer & ſeruir, elles ne ſe pourroyent conſeruer ſi elles ne le vouloyent. Et cela ne pouuoit encor rien ſeruir de ſoy: mais ſans cela aucune autre choſe n'euſt peu leur eſtre proffitable, toutesfois tu ne trouueras aucune beſte qui ſe meſpriſe, non pas ſeulement qui ſoit negligente de ſon bien. Les beſtes brutes meſmes & ſans voix, encor qu'en toutes autres choſes elles ſoyent pareſſeuſes: ſi eſt-ce qu'elles ſont ingenieuſes pour la vie. Tu verras que celles qui ſont inutiles pour les autres, n'oublien tpas le ſoing qu'elles doiuent auoir d'elles.

Induſtrie des abeilles. &

Des araignes.

Tous animaux ſont egalemẽt ſçauans de nature. &

Sãs ceſte ſciẽce, en vain ſeroyent ilsnez.

EPISTRE CXXII.

Contre ceux qui ſont du iour la nuict, & de la nuict le iour, comme chauue-ſouris. Qui ſont toutes choſes contre l'ordre de la nature, & rien de ce que le commun du peuple faict. Moqueries ſubtiles contre ceux qui viuent de ceſte façon, & contre leurs vices.

LEs iours commencent à s'appetiſſer: ils ſe ſont deſia quelque peu racourcis: Mais tellement toutesfois qu'il y en demeure aſſez, ſi quelqu'vn (pour parler ainſi) ſe veut leuer quand & le iour meſme, auec reſolution d'eſtre meilleur & plus diligent, que celuy qui l'attend pour ſortir à haute heure. O que l'homme eſt vilain, qui eſt encor demy endormy dans ſon lict quand le ſoleil eſt bien haut, & qui commence à s'eſueiller à midy, & encor en y a il pluſieurs à qui ceſte heure ſemble eſtre deuant iour, on en void quelques-vns qui changent & peruertiſſent l'vſage & l'office du iour & de la nuict: & qui ne peuuent pluſtoſt ouurir les yeux pris & colez de l'yurongnerie de la nuict paſſee, que la ſuiuante n'ait commencé de les y conuier. Telle eſt la condition de ceux que nature, comme dit Virgile, a mis ſubiects & contraires à nos pieds.

Les plus courts iours ſont aſſez longs pour ceux qui les veulent diligẽmẽt employer à leur bien & reformatiõ de leurs mœurs.

Les diſſolus qui peruertiſſent les ſaiſõs & les heures comparez aux Antipodes.

Si toſt que l'orient nous ameine l'aurore,
Qui ſur ſes courſiers las, le monde recolore.
Lors le ſoir rougiſſant r'allume dans leurs cieux
D'vne belle clairté les aſtres radieux.

Telle eſt non pas la region de ceux cy, mais la façon de viure contraire à tous les autres. En ceſte ville meſmes il y a des Antipodes, qui n'ont iamais veu, comme diſoit Marc Caton, ny le ſoleil leuant, ny le couchant. Penſes tu que ces hommes ſçachẽt comme il faut voir, puis qu'ils ne ſçauent point en quel temps il faut voir? Et ces gens là craignent encor la mort dans laquelle ils ſe ſont iettez tous vifs, auec vn preſage auſſi malheureux, que celuy des oiſeaux de la nuict. Combien qu'ils paſſent toutes leurs tenebres en vin, & en parfums, combien qu'ils departent tout le temps de leurs veilles renuerſees en banquets où ils gouſtent toutes ſortes de friandiſes par diuers ſeruices: ſi eſt-ce que ce n'eſt point faire feſtins, c'eſt pluſtoſt faire le banquet de leurs funerailles: encor qu'on face de iour les honneurs funebres des morts. Vrayement vn homme qui a quelque honneſte occupation ne trouue iamais la iournee longue. Prolongeons le temps de noſtre vie, ſon ſubiect, & ſon deuoir, eſt de faire quelque choſe. Racourciſſõs la nuict, deſrobõs en quelque peu pour adiouſter au iour. On enferme en lieu obſcur la volaille qu'õ appreſte pour les banquets, afin que ne bougeant d'vn lieu, elle puiſſe mieux s'ẽgraiſſer. Il en eſt ainſi de ceux qui ſont touſiours couchez par terre ſãs faire aucũ exercice: vne enflure leur ſaiſit le corps, & dans ces tenebres vne graiſſe pareſſeuſe croiſt peu à peu ſur leurs membres. Mais les corps de ces gens là, qui prennẽt plaiſir de viure ainſi à l'obſcurité, ſont eſpouuentables à voir, leur couleur n'eſt pas plus belle que de ceux qui ſõt deuenus palles d'vne lõgue maladie, ils ſõt bleſmes, & deffaits de langueur, & viuãts encor, ils ont la chair d'vne perſonne morte. Mais ce n'eſt pas le plus grand mal qu'ils ont. O que les tenebres de leurs ames ſont bien encor plus grandes! Ceſtuy-cy s'eſtonne de ſoymeſmes, ceſtuy là eſt eſblouy, & porte enuie aux aueugles meſmes. Qui eſt celuy, quia iamais deſiré des yeux pour les ouurir ſeulement la nuict? Demandes-tu d'où vient ceſte peuerſité, de haïr la lumiere du iour, & de tranſporter toute ſa vie dans la nuict?

Le iour n'eſt iamais trop lõg à ceux qui vacquẽt à choſes ſerieuſes.

Gens oiſifs s'ẽterrẽt par maniere de dire tous vifs.

Leurs corps ſont hideux à voir & batus de pluſieurs incõmoditez. mais

Leurs ames ſont en beaucoup plus piteux eſtat.

Tous

Le luxe & la diſſolutiõ prẽnent plaiſir à peruertir toutes choſes & viure contre l'ordre de nature.

Tous vices font guerre à la nature. Toutes choſes delaiſſent à ſuiure l'ordre & deuoir ordinaire. C'eſt le deſſeing du luxe, & de la diſſolution, de prendre plaiſir à toutes choſes peruerties: & non ſeulement de ſortir du droict chemin, mais de s'en eſcarter bien loing. Au contraire ne te ſemble-il pas que ces gens viuent contre l'ordre de nature, qui boiuent à jeun, qui reçoiuent le vin dans leurs veines encor vuides, & ne veulent iamais manger qu'ils ne ſoyent premierement yures? Et toutesfois ce vice eſt fort frequent entre les ieunes hommes de ce temps. Ceux qui penſent à bien entretenir leurs forces, ſur le poinct qu'ils veulent entrer dans les baings, ils boiuent entre les nuds, où à mieux dire ils yurongnent, affin que beuuants ſouuẽt & fort chaudemẽt ils puiſſent reſtreindre la ſueur qu'ils ont eſmeuë. C'eſt choſe trop commune de boire apres diſner, ou apres ſouper, les laboureurs font cela encor qu'ils ne ſçachent que veut dire volupté. Ce vin plaiſt mieux qui ne nage pas ſur la viande, qui perce librement dans les nerfs. Ceſte yureſſe eſt plus plaiſante, qui vient dans vn eſtomach vuide. Ne te ſemble-il pas que ceux qui changent leur robbe auec celle des femmes, viuent contre nature? Ceux la ne viuent ils point auſſi contre nature, leſquels entendent que leur ieuneſſe reluiſe encor apres ſon temps? Que pourroit on faire de plus cruel & de plus miſerable que cela? Ne veut il iamais deuenir homme, afin qu'il puiſſe porter plus longuement les hommes en croupe? Et ſi le deſ-honneur & l'outrage qu'il fait à ſon ſexe ne l'en retire, le temps & l'aage ne l'en pourra-il pas retirer? Ceux qui demandent des roſes en yuer, ne font ils pas contre nature? Et qui par arrouſement d'eaux chaudes, & par apres changemens de chaleurs contraignent naiſtre aux iours les plus froids de l'hyuer vn lis, qui eſt vne fleur de printemps? Ceux qui plantent vn verger de pommiers ſur des hautes tous, ceux de qui les foreſts branſlant ſur les toits, & ſur le ſommet de leur maiſons, & qui font naiſtre les racines aux lieux où à grand' peine le ſommet des arbres euſt peu iamais atteindre: ne viuent ils point contre nature? Ceux auſſi ne viuent ils pas contre nature qui iettent le fondement des eſtuues dans la mer, & ne penſent pas nager delicatement, ſi leurs eſtangs d'eau chaudes ne ſont batus & tourmentez par les flots & par la tempeſte de la mer. Apres qu'ils ont deliberé de vouloir toutes choſes contre la couſtume de la nature, en fin ils la quittent entierement. Le iour commence à poindre: il eſt temps de s'en aller dormir, tout le monde repoſe, faiſons maintenant nos exercices, montons en coche, diſnons. Se fait-il iour, il eſt temps de ſouper, il ne faut point faire ce que le menu peuple faict. C'eſt choſe vilaine de viure ſelon l'vſage du vulgaire, laiſſons le iour commun aux autres hommes, faiſons vn matin tout propre & particulier pour nous. Certainement ces gens là ſont (à mon aduis) comme perſonnes deſia mortes. Car de combiẽ ſont eſloignez de leurs funerailles, & de leur plus triſte & lamentable cõuoy, ceux qui viuent parmy les torches & les cierges allumez? Nous en auons veu pluſieurs qui menoyent ceſte vie en vn meſme temps. Entre ceux-là eſtoit Atilius Buta, iadis Preteur, lequel apres auoir deſpendu tout ſon bien, qui eſtoit de grand' valeur, & confeſſant librement ſa pauureté à Tiberius: Vous vous eſtes (dict l'Empereur) trop tard eſueillé. Montanus Iulius Poëte aſſez paſſable, & cogneu par l'amitié de Tiberius laquelle ſe refroidit bien toſt, recitoit quelques vers, parmy leſquels il y meſloit fort volontiers, & trop ſouuent, le ſoleil leuant & le couchant. Et par ce que quelqu'vn ſe fachoit, qu'il euſt ſeul recité tout le iour, & diſoit qu'il ne falloit plus venir pour l'oüir reciter. Natta Pinnarius reſpond, de ma part que pourrois-ie mieux faire pour luy? ie ſuis tout preſt de l'eſcouter depuis le ſoleil leuant iuſqu'au couchant: mais apres qu'il euſt encor prononcé ces vers.

Vice commun aux ieunes gẽs diſſolus.

Deſguiſer ou traueſtir sõ ſexe, & ſe faire jeune hors de ſaiſon ſõt choſes contre nature.

Autres deſbordements & vaines curioſitez de gẽs qui renuerſẽt tout ordre.

Paſſent en fin en vne infame & deſeſperee diſſolution.

Exemples en Atilius Buta.

Le

Le ſoleil ramenoit ia ſes rayons ardans,
Et la clarté du iour s'eſpandoit par les champs.
Ia la triſte arondelle eſtoit tout empeſchee
D'aller & reuenir pour trouuer la bechee
Qu'elle depart apres entre tous ſes petits,
Qui attendent crians, leur mere dans leurs nids.

Varus gentil-homme Romain compagnon de L. Vinicius, & qui ſuiuoit les bonnes tables, auſquelles il eſtoit bien receu, à cauſe des vifues atteintes & picquants brocards qu'il donnoit: dit tout haut: Buta commence maintenant à dormir. Mais apres qu'il euſt encor prononcé ces vers:

Les paſteurs ont deſia rangé dedans l'eſtable
Leurs troupeaux: & la nuict d'vn ſilence agreable
Commence d'endormir la terre en ſon repos.

Le meſme Varus demãda, que dit-il? qu'il eſt nuict: ie m'en vay doncques donner le bõ iour à Buta. Il n'y auoit rien dont il ſe parlaſt plus, que de la vie que ceſt homme menoit diuerſe & contraire à celle de tous les autres, à la façon de laquelle pluſieurs, comme i'ay dit, s'eſtoyent rangez. La cauſe pour laquelle aucuns prennent plaiſir de viure ainſi, n'eſt pas qu'ils ayent opinion que les plaiſirs de la nuict ſoyent plus agreables, mais parce que rien de ce qu'ils pourroyent rencontrer durant le iour, ne leur pourroit plaire, & que la clairté fait honte à vne mauuaiſe conſcience. Ioinct que ceux qui deſirẽt quelques choſes, ou les meſpriſent ſelõ qu'elles ſeroyent acheptees cherement, ou à bon marché, ont en horreur la lumiere du iour, parce qu'elle ne couſte rien. En outre ces fols deſpenciers & prodigues, prennent plaiſir que tout le monde parle d'eux, pendant qu'ils viuent. Car ſi l'on n'en parloit point, ils penſeroyent auoir du tout perdu leur peine. C'eſt pourquoy ils deuiennẽt malades, ſi pas-vn ne parle de ce qu'ils font. Il en y a pluſieurs, qui mangent tout leur bien, pluſieurs qui entretiennent des amies. Mais ſi tu veux auoir plus de reputation que pas-vn de ceux là, il faut faire vne plus grande deſpence, & quelques choſes plus ſignalees en vne ville ſi pleine de deſbauches, vne vulgaire meſchanceté ne fera point parler d'elle. Pedo Albinonanus eſtoit homme qui faiſoit vn compte de fort bonne grace: ie luy ay ouy racompter qu'il eſtoit logé ioignant la maiſon de Sp. Anius, c'eſtoit l'vn de ces chauues-ſouris qui fuyẽt la clarté du iour. I'oyois (diſoit-il) enuirõ les trois heures, le bruit des coups de foüets: ie demanday qu'il faiſoit: On me dit qu'il oyoit les comptes de ſa deſpence. Sur les ſix heures i'oyois vn bruit encor plus grand: on dit qu'il exerçoit ſa voix. Ie demãday ſur les huict heures, quel bruit de rouës i'entendois, c'eſt (dit-on) qu'il ſe veut faire porter en carroſſe. Sur le poinct du iour ie n'oyois qu'aller & venir par ſa maiſon: On appelloit les pages, les sõmeliers, & les cuiſiniers ne faiſoient que tempeſter. Ie demande derechef que c'eſtoit: On me dit qu'il ne faiſoit que ſortir du bain, & qu'il auoit demande ſon vin miellé, & ſa fromentee. Son ſouper (dit-il) duroit-il plus que tout le iour? Nenny: il viuoit fort ſobrement, & ne deſpendoit rien que la ſeule nuict. C'eſt pourquoy voyant que quelques-vns l'appelloyent ſouuẽt auare, & vilain, vous l'appellerez encores (dit-il) lanternier. Tu ne te dois point eſmerueiller ſi tu trouues tant de proprietez de vices. Ils ſont fort diuers, & ont vne infinité de viſages: On ne peut comprendre le grand nombre qu'il en y a: le ſoing qu'on prẽd apres la vertu n'eſt qu'vn. Celuy des vices eſt de diuerſes ſortes, & prẽd toutes ſortes de changemens pour ſi nouueaux qu'ils ſoyent. Il en aduient autant aux mœurs de ceux qui viuent ſuiuant la nature. Elles ſont aiſees, & libres & fa-

Mauuaiſe conſcience fuit la lumiere.

Folle ambition de diſſolus & prodigues.

Autre exemple de vie deſraiſonnee.

Lychnobius, *met duquel vſe Seneque ſignifie qui veut la lampe, ou à la lueur de la lanterne.*

Le vice a pluſieurs viſages & change ſouuent.

eiles, & n'ont guere de changemens ny de difference entre elles, mais ceux qui en ſont eſloignez, ils ſont touſiours en noiſe, & different auec tous, & auec eux-meſmes. Il me ſemble, que la principale cauſe de ceſte maladie prouient de ce qu'ils desdaignent la commune vie des autres, & qu'elle les faſche, car tout ainſi qu'ils prennent plaiſir de ſe ſeparer des autres, de façons d'accouſtremens, de magnificence de banquets, beauté de coches: pareillement ils ſe plaiſent auſſi à diſpoſer autrement le temps. Ceux qui n'ont l'infamie pour loyer de leurs pechez, ne veulent point pecher comme faict le commun des hommes. C'eſt l'infamie en fin que pourſuiuent ces galans, qui viuent au rebours. C'eſt pourquoy il nous faut, Lucilius, ſuiure la vie que nature a ordonnee, il ne s'en faut aucunement deſtourner. Ceux qui la ſuiuent, trouuent toutes choſes aiſees & faciles: Mais ceux qui veulent s'efforcer contre elle, ſentiront vne pareille vie, que ceux qui rament contre la roideur de l'eau.

Cauſe de la diſſolution.

Tout eſt aiſé à ceux qui ſuiuent nature.

EPISTRE CXXIII.

Il n'y a rien de faſcheux, ny la faim meſmes, ſi on la ſupporte patiemment & legerement. Qu'il ne faut point vouloir ce qu'on ne peut auoir. Qu'on ſe peut paſſer de beaucoup de choſes ſuperfluës.

Rien ne peut ennuyer l'homme qui ſçait doucement ſupporter les incommoditez de ceſte vie.

ESTant haraſsé du chemin, lequel ie trouuay plus faſcheux que long, i'arriuay en fin en mon Albanum, qu'il eſtoit deſia grande nuict. Ie n'y trouuay rien qui fuſt preſt, que moy ſeul, c'eſt pourquoy ie me mis dans le lict pour me delaſſer, où ie pris la meilleure patience que ie peux de la longueur de mon cuiſinier, & de mon boulanger. Cependant ie diſcourois en moy-meſmes qu'il n'y a rien qui te puiſſe faſcher, ſi tu mets peine de le ſupporter doucement: & qu'il n'y a rien, qui te puiſſe ennuyer, ſi toy meſmes t'ennuyant, ne le rends plus aigre. Mon boulanger n'a point de pain: mais mon metayer, mon concierge, mon fermier en ont. C'eſt vn mauuais pain (dis-tu) attends vn peu: il ſe rendra meilleur. La faim te le fera trouuer auſſi bon comme s'il eſtoit tendre, & comme s'il eſtoit blanc. Il ne le faut point manger, que la faim ne le commande. I'attendray donc, & ne mangeray point que ie n'aye du pain qui ſoit beau, ou que ie n'aye perdu le desdain d'en manger de mauuais. Il ſe faut accouſtumer à ſe paſſer de peu: beaucoup de difficultez qui ſe preſentent en pluſieurs lieux, & en diuers temps, empeſchent que les Roys, & les grands ſeigneurs, ſi bien pourueus qu'il ſoyēt, ne peuuēt ſe mettre à table à l'heure accouſtumee de leurs repas. Il n'y a perſonne qui puiſſe auoir tout ce qu'il deſire. Mais il peut bien ne deſirer pas ce qu'il n'a, & ſe contēter ioyeuſement de ce qui ſe preſente. C'eſt la meilleure partie de noſtre liberté, que d'auoir vn ventre patient, qui puiſſe endurer vne faſcheuſe faim. On ne ſçauroit dire combien i'ay trouué bon, que ma laſſitude ſe ſoit appaiſee d'elle meſme: ie ne cercheray ny les onctions, ny les bains, ny autre remede, que le temps. Car le repos chaſſera ce que le trauail aura amaſsé. Ce ſouper, quel qu'il ſoit me ſera plus agreable, que le feſtin des preſtres de Iupiter. Certainement i'ay voulu quelquefois tout ſoudainement eſſayer la force de mon ame. C'eſt l'eſſay le plus certain, & le plus ſimple, car quand elle s'eſt auparauant preparee, & qu'elle s'eſt reſoluë à la patience, on ne peut pas ſi bien cognoiſtre la vertu de ſa vraye fermeté. Mais la cognoiſſance, & les argumens qu'elle nous en donne ſur le champ, & ſans y penſer, ſont les plus certains, ſi elle ne s'eſt point ſeulement reſſentie d'vne choſe faſcheuſe: mais

Qui ſe ſçait paſſer de peu s'accommode à tout.

Combien la frugalité eſt vtile.

Ventre patient eſt la meilleure partie de noſtre liberté.

Le temps eſt le meilleur remede aux incommoditez.

Preuues faictes ſur le champ, ſont plus certaines.

ſe: mais ſi elle l'a regardee de bon œil, ſi elle ne s'eſt pas miſe en colere, ſi elle ne s'en eſt pas plainte, ſi en ne deſirant point, elle a trouué elle meſme ce qu'on luy deuoit preſenter: & ſi elle a pẽsé qu'il deffailloit bien quelque choſe à ſon ſeruice accouſtumé, mais qu'à elle il ne deffailloit rien. Nous n'auons iamais peu cognoiſtre combien de choſes nous eſtoyent inutiles & ſuperfluës, ſinon lors que nous auons commencé de ne les auoir point, car nous en vſions, non point parce qu'il nous fuſt beſoin de les auoir, mais parce que nous les auions. De combiẽ de choſes nous ſommes nous voulus ſeruir, parce que les autres s'en ſeruoyent, & parce que pluſieurs autres en auoyẽt? Vne des plus grãdes cauſes de noſtre malheur eſt, que nous viuons à l'exemple d'autrui, & qu'au lieu de regler noſtre vie par raiſon, nous nous laiſſons tranſporter à vne meſchante couſtume. Si peu de gens le faiſoyent, nous ne le voudrions pas faire: mais quand pluſieurs ont cõmencé de viure ainſi, nous les ſuiuons penſans que ce qui eſt plus vſité & frequenté ſoit le plus honeſte. Lors nous prenons l'erreur pour vertu, quand il eſt deuenu cõmun. Tous ceux qui veulent auiourd'huy voyager, ont vne auant-garde de cheuaux barbes, ont vne grande troupe de coureurs, qui marchent deuãt eux, ce ſeroit vn deſhoneur de n'auoir quelques vns qui fiſſent ſortir hors du grãd chemin ceux qu'ils rencontrent deuãt eux, & qui ne fiſſent cognoiſtre par vne grãde nuë de pouſſiere, qu'il y a quelque honeſte ſeigneur qui vient. Tout le monde a deſia des mulets pour porter ſa vaiſſelle de cryſtal, & d'Agathe, & ſa vaiſſelle grauee par la main de quelques ſçauans ouuriers. Ce ſeroit hõte de porter aucũs meubles, qui ne fuſſent dangereux de ſe rompre en les remuant. Tous les ieunes mignons, qu'on porte dans des coches, ont encore le viſage laué & frotté de liqueur, afin que le ſoleil ou le froid n'offence leur teint delicat. C'eſt honte de voir aucun à la ſuite de ces beaux mignons, qu'il n'ait la face ſi belle, qu'elle n'ait pas beſoin d'eſtre fardee. Il ne faut iamais ouyr parler ces gens. Ce ſont ceux là qui enſeignent les vices, & qui les portent d'vn lieu à autre. On penſoit que ceſte race de gens, qui rapportent les parolles, fuſt la plus meſchante de toutes: Mais il en y a qui portẽt les vices. Le lãgage de ceux là nuit infiniement, car encor que ſoudainemẽt on ne ſente point le dommage qu'il fait, ſi eſt-ce qu'il laiſſe ſa ſemence dans l'ame. Ce mal nous ſuit apres que nous ſommes hors de leur compagnie, & ſe reſueille quand nous n'y penſons pas: comme ceux qui ont ouy vne belle muſique en portent dans leurs aureilles les fredons, & la douceur de ce chant, qui empeſche apres nos penſees, & les gardent de ſonger aux affaires d'importance. Tout ainſi les paroles des flateurs, & de ceux qui loüent les choſes meſchantes, durent bien plus longuement, qu'on ne demeure à les ouyr. Ce n'eſt pas choſe facile de chaſſer vne voix douce hors de l'ẽtendement: elles nous ſuit, elle dure, & reuient quelque temps apres en noſtre ſouuenance. C'eſt pourquoy il faut boucher l'aureille aux paroles meſchãtes, & meſmement aux premieres, car quand elles ont gagné du commencement, & qu'elles ſont receuës, elles ſe rendent plus audacieuſes. De là on vient apres tenir ce langage: la vertu, la philoſophie, la iuſtice, ce n'eſt que le ſon de paroles vaines. Il n'y a qu'vne ſeule felicité de la vie heureuſe, de pouuoir faire toutes choſes librement. Iouyr de ſon bien, c'eſt viure, c'eſt ſe ſouuenir qu'on eſt mortel. Les iours s'eſcoulẽt, & le temps de noſtre vie s'enfuit ſans qu'on le puiſſe plus recouurer. Auõs nous crainte de faire ce que noſtre plaiſir demãde, & de ſaouller noſtre ieuneſſe de voluptez, pendant qu'elle peut & qu'elle le deſire, deſquelles elle ne pourra longuement iouyr? Quel plaiſir eſt-ce d'aller ſans cõtrainte au deuant de la mort par noſtre eſpargne, & ſe priuer de ſi bonne heure, de tout ce qu'elle nous doit oſter? Tu n'as pas ſçeu faire vne amie, tu n'as peu recouurer vn ieune mignon, qui rendiſt ja-

Vanité humaine.

Cauſe principale de noſtre malheur.

Inuectiue cõtre la flaterie.

Langage ordinaire des flateurs.

louze ta maiſtreſſe, tu ſors de ta maiſon tous les matins ſans auoir deſ-jeuné, tu manges ſi peu, qu'il ſemble que tu doyues rendre tous les ſoirs compte de ta deſpence à ton pere. Ce n'eſt pas viure que cela, c'eſt tenir compagnie à la vie d'autruy. O la grande folie d'amaſſer toutes choſes à ton heritier, & les refuſer à toy, & par le moyen d'vn grand heritage rendre ton ennemy celuy qui t'eſtoit amy! Car tant plus que tu luy lairras de bien, tant plus luy ſera ta mort agreable. Tu ne dois pas eſtimer vn ſol ces gens triſtes, qui auec vn ſourcil renfroigné reprennẽt la vie des autres, qui ſont ennemis de la lueur, & qui ſont le precepteur du peuple. Tu ne dois pas faire doute qu'il ne vaille mieux deſirer vne bonne vie, qu'vne bonne reputation. On doit fuir ces langages auec autant de ſageſſe, qu'Vliſſes en mõſtra, quãd il nevoulut point paſſer ce deſtroit de mer, qu'il n'eut les aureilles bouchees. Elles ont pareille puiſſance, elles font oublier la patrie, les parens, les amis, la vertu, & nous plongent dans vne deſ-honeſte & miſerable vie, qui eſt mocquee de tout le mõde. Ne vaut-il pas mieux, ſuiure le chemin de vertu, & ſe reduire à ce poinct, que tu ne puiſſes prendre plaiſir qu'à ce qui eſt honneſte? A quoy nous pourrons facilement paruenir, ſi nous penſons qu'il y a deux manieres de choſes qui nous appellent ou nous chaſſent. Celles qui nous peuuent appeller, ſont les richeſſes, les voluptez, la beauté, l'ambition, & toutes autres choſes pareilles, qui nous flatent, & qui nous agreent. Celles qui nous chaſſent ſont le trauail, la mort, la douleur, l'ignominie, vne vie pauure & miſerable. Par ainſi nous deuons nous exercer à ne craindre point celles-cy, & à ne deſirer point les autres. Faiſons teſte, & cõbatons contre cela: fuyons celles qui nous conuiẽt, & prenons cœur cõtre celles qui nous aſſaillent. Ne vois tu pas la diuerſe poſture de ceux qui montent, & de ceux qui deſcendent? Ceux qui vont en bas par vn precipice, ont le dos en terre, & le ventre en haut, ceux qui montent, tiennent le viſage bas: car ſi en deſcendant tu veux peſer ſur le deuant, ſi en mõtant tu te panches ſur le derriere, c'eſt autant (Lucilius) que de conſentir auec le vice. On va aux voluptez en deſcendant, mais en montãt, aux choſes aſpres & faſcheuſes. En l'vn il faut pouſſer le corps, en l'autre il le faut retenir. Penſes-tu que ie vueille maintenant dire, qu'il n'y aye point d'autres perſonnes, les propos deſquels ſoyent pernicieux à les ouyr, que ceux qui loüent la volupté, ou ceux qui nous mettent deuant les yeux les douleurs, & les craintes cõme choſes eſpouuentables? Ie croy que ceux nous nuiſent auſſi grandement, qui ſoubs ombre de la ſecte Stoyque nous apprennent les vices. Ils ont ſouuent en la bouche que celuy eſt ſeul ſage & ſçauant, qui ſçache faire l'amour, & qu'il n'y a que le ſage, qui ſçache biẽ boire, & faire bonne chere aux feſtins. Demãdons auſſi iuſques à quel aage on doit aymer les ieunes hommes. Laiſſons cela pour la façon de viure des Grecs, dreſsõs pluſtoſt nos aureilles à cecy. Pas-vn ne peut eſtre homme de bien par aduenture. La vertu ſe doit apprendre, la volupté eſt choſe baſſe, de laquelle on ne doibt faire compte, commune auec les beſtes brutes, apres laquelle courent & volent les plus petites & les plus meſpriſees. La gloire eſt vne vanité muable, plus inconſtante que le vent. La pauureté n'eſt pas mal ſinon à l'opinion de ceux qui la reiettent. La mort n'eſt pas mal: dequoy te plains-tu? C'eſt elle ſeule, qui ſe monſtre plus iuſte enuers le genre humain. La ſuperſtition eſt vn erreur plein de folie, elle a peur de ceux qu'il faut ayme, elle offence ceux qu'elle reuere. Quelle difference trouues-tu, ou de nier les Dieux, ou de dire mal d'eux? C'eſt ce qu'il faut apprendre, c'eſt ce qu'il faut grauer en noſtre memoire. La philoſophie ne doit point fournir d'excuſes au vice, le malade eſt hors d'eſperance de gueriſon, ſi le medecin l'exhorte à faire des excez.

Lequel il faut fuir autant qu'Vliſſe le chant des Syrenes. &

Suiure le chemin de vertu.

Moyen d'y paruenir.

Deux manieres des choſes nous appellẽt ou chaſſent.

Comme il ſe faut comporter à leur endroit.

Autre eſpece de gens non moins nuiſibles que les flateurs.

La vertu s'apprend, & ne vient point d'aduenture. &

La Philoſophie ne doit point fournir d'excuſes au vice.

EPISTRE CXXIIII.

Il diſpute ſi le bien ſe cognoiſt ou par l'intelligence ou par le ſentiment. Si c'eſt par le ſentiment, ceux qui ſuiuent la volupté, ou fuyent les douleurs, n'en pourroyent pas eſtre repris. Que c'eſt la raiſon qui iuge cela. Ce diſcours eſt fort beau, & merite d'eſtre leu par les plus ſçauans.

Les Epiſtres ſont pleines de tant de diuerſité de choſes, & de belles ſentences, qu'il eſt malaiſé de comprendre l'argument d'vne chacune, par vn brief ſommaire.

IE te peux raconter maint bel enſeignement
De nos ſages maieurs, ne fuy point ſeulement,
Et vueille ton eſprit clair & ſubtil contraindre
A cognoiſtre les maux que noſtre ame doit craindre.

Les Epicuriés mettás le ſouuerain bien en la volupté le font ſẽſible mais les Stoyques le conſiderants en l'ame ſouſtiennent qu'il ſe comprend par intellect.

Toutesfois ie penſe que tu ne fuis point à cela, & qu'il n'y a aucune ſubtilité qui te chaſſe arriere. Il ſeroit mal ſeant à la gentilleſſe de ton eſprit, de ne ſuiure que les choſes hautes: mais auſſi ie louë grandemẽt que tu vueilles tirer profit de tout, & que tu t'offenſes ſeulement lors que par trop grande ſubtilité on n'aduãce rien. Ie mettray peine de ne faire point cela maintenant. On demande ſi le bien ſe peut comprendre ou par le ſentiment ou par l'intelligence. D'où aduient auſſi que les enfans & les beſtes brutes ſont priuees de cela. Ceux qui mettent le ſouuerain bien en la volupté, ont opiniõ qu'il eſt ſubiect au ſentiment: mais nous au contraire le mettans en l'ame, penſons qu'il eſt ſeulemẽt intelligible. Si les ſentimẽs de l'homme pouuoyẽt iuger de ſon bien, nous ne reietteriõs iamais la volupté. car il n'en y a aucune qui ne nous chatoüille, & qui ne nous ſoit agreable. Au contraire nous ne voudrions iamais ſentir aucune douleur, car il n'en y a aucune qui n'offence les ſens. D'auantage ceux qui prendroyent trop de plaiſir à la volupté, ou ceux qui auroyent trop de crainte de la douleur, ne meriteroyent aucune reprehenſion. Et toutesfois nous blaſmons ceux qui ſont trop addõnez à la gorge & à leurs plaiſirs deſordonnez, & meſpriſons ceux qui par crainte n'oſent rien entreprẽdre qui ſoit digne d'vn braue cœur. Mais quelle faute font-ils, s'ils obeiſſent à leur ſens, ſi le ſens doibt iuger du bien ou du mal? Car ce ſont les ſens que vous faites iuges de ce qu'il nous faut deſirer ou fuir, mais la raiſon gouuerne cela, & cõme on doit determiner de la vie, de la vertu, & de l'honneur, & comme on doit iuger du bien & du mal. Ceux-là ont mis le iugement de la meilleure partie, entre les mains de la plus ville & baſſe qui ſoit, & veulent que le ſens, qui eſt lourd & groſſier, & plus tard & plus imparfaict en l'homme qu'en pas vne autre beſte, ſe meſle de iuger que c'eſt qu'on doit eſtimer bien. Et quoy? Si quelqu'vn vouloit cognoiſtre les choſes menuës pluſtoſt auec le touchemẽt, qu'auec les yeux? Il n'y a aucũ outil plus ſubtil & plus certain que la force de yeux, qui doit apperceuoir le biẽ & le mal. Voy maintenãt en quelle ignorãce de la verité vit celuy, & cõme il met ſous le pied les choſes hautes & diuines, qui iuge du bien ſouuerain & du mal par l'attouchement. Tout ainſi (dit-il) que toutes ſciences & toutes ars doiuent auoir quelque choſe cogneuë & ouuerte, & qui ſe comprend par le ſens d'où elles prennent leur origine & leur accroiſſement, pareillement la vie heureuſe prend ſon fondemẽt & ſon commencemẽt des choſes manifeſtes, & de ce qui tombe en la cognoiſſance des ſens. Vous dites dõc que la vie heureuſe prend ſon cõmencement des choſes ouuertes & manifeſtes. Nous diſons que ce qui eſt ſelon nature, il en appert incontinent & manifeſtement, comme fait vne choſe qui eſt toute entiere. Qu'eſt-ce qui eſt ſelon nature? C'eſt ce qui aduiẽt à celuy meſme qui ne fait que naiſtre, ie ne dis pas bien, mais cõmencement du bien. Tu donnes la volupté cõme ſouuerain bien à l'enfance. Tu veux que celuy qui ne viẽt que de naiſtre, cõmence au poinct au-

Abſurdité des Epicuriens.

Non les ſens, mais la raiſon doit iuger de ce qu'il faut ou deſirer ou fuyr.

D'où c'eſt que la vie heureuſe prend ſon fondement & origine.

Le bien a ſes auancements & progrez en l'homme.

Autre refutation de l'opinion des Epicuriens.

quel vn homme entier & parfaict doit à la fin paruenir. Tu mets le haut de l'arbre au lieu où doit eſtre la racine. Si quelqu'vn vouloit dire qu'vn enfant qui eſt encor caché dans le ventre de ſa mere, & le ſexe duquel eſt incertain, qui eſt encores tendre, imparfait & informé, ſentiſt deſia quelque bien, il ſe tromperoit fort. Et toutesfois cõbien peu y a-il de difference entre celuy qui en naiſſant prend la vie, & celuy qui cache dans les entrailles de ſa mere, ne luy ſert que de charge? Tous ces deux, pour le regard de l'intelligence du bien & du mal, ſont auſſi meurs l'vn que l'autre, parce qu'vn enfant n'eſt pas plus capable du bien, qu'vn arbre ou qu'vne beſte brute. Et pourquoy eſt-ce que le biẽ ne peut eſtre ny en vn arbre ny en vne beſte brute? Parce que la raiſon n'y eſt pas, & par ainſi elle n'eſt point pareillement en vn enfant: car il a faute de raiſon. Mais il paruiendra au bien quand il ſera paruenu à la raiſon. Il y a des animaux, qui ſont du tout irraiſonnables, il en y a qui ne ſont point encor raiſonnables: il en y a encor de raiſonnables qui ſont imparfaits. Le biẽ ne peut eſtre en pas vn de ceux là, c'eſt la raiſon qui apporte le bien. Quelle differẽce dõc y a-il entre ces choſes que ie viens de dire? Iamais le bien ne ſera dãs ce qui eſt irraiſõnable. Le biẽ auſſi ne peut eſtre en ce qui n'eſt point encor raiſonnable. Le biẽ peut eſtre quelque fois en celuy qui eſt imparfaict, mais il n'y eſt pas encor: c'eſt pourquoy ie dis, que le biẽ ne ſe trouue point en tout corps, ny en tous aages: & qu'il eſt auſſi eſlojgné de l'ẽfance, cõme le dernier du premier & cõme la perfectiõ l'eſt de ſon cõmencement. Par ainſi ne peut eſtre en vn petit corps tẽdre qui cõmence à prendre ſa nourriture dans le ventre de la mere. Mais pourquoy ne le pourroit-il eſtre? Non plus certainement que dans la ſemẽce. Cõme ſi tu diſois, nous cognoiſſons quelque bien aux arbres & aux bleds, mais ce n'eſt pas aux premieres fueilles qui ſortent dehors. Il y a quelque bien dans le fromẽt. Mais il n'eſt pas au tuyau qui eſt encor en laict, ny quãd l'eſpy cõmence à ſortir de la bourſe, ce n'eſt que lors que l'eſté & la parfaite meuriſon a cuict le fromẽt, ainſi que toute nature ne produit ſon biẽ ſinõ lors qu'elle eſt venuë à ſa perfectiõ. Pareillemẽt le biẽ de l'hõme n'eſt point en l'hõme, ſinõ lors que la raiſon parfaite eſt en luy. Ie te veux dire quel eſt ce biẽ-là. C'eſt vne ame libre & ſainte, qui ſouſmet toutes choſes à ſoy, & ne ſe ſouſmet à riẽ. Tãt s'ẽ faut que ce biẽ puiſſe aduenir à l'ẽfance, que l'aage quiviẽt apres ne l'eſpere point, ny l'adoleſcẽce meſmes, qu'àgrãd peine. C'eſt vn grand heur encor à la vieilleſſe, ſi auec beaucoup de ſoing & de trauail ce bien luy peut arriuer, auquel aage ce biẽ eſt plus propre & ſe peut mieux cõprendre. Tu as ſouſtenu (dit-il) qu'il y a quelque biẽ en vn arbre, & quelque biẽ en vne herbe: il y en peut dõc auoir en vn enfãt. Le vray biẽ ne ſe peut trouuer ny auec des arbres, ny dãs les beſtes muetes: mais le biẽ qui eſt en elles on l'appelle bien par emprunt. Quel biẽ dis tu que c'eſt? C'eſt celuy qui eſt ſelon la nature d'vn chacun. Le biẽ ne peut en aucune maniere eſchoir en vne beſte brute: il appartiẽt à vne meilleure & plus heureuſe nature. Le biẽ ne peut aduenir qu'au lieu où la raiſõ le loge. Il y a ces quatre natures, de l'arbre, de l'animal, de l'hõme, & de Dieu. Ces deux premiers qui ſõt irraiſõnables, ſõt de meſme nature: les autres deux, l'vn deſquels eſt immortel, & l'autre mortel, ſõt diuers. Or nature parfaict le biẽ de l'vn de ces deux, à ſçauoir de Dieu: & le biẽ de l'homme ſe parfait par ſoin & par diligẽce. Tous les autres ſõt parfaits en leur nature, nõ point vrayemẽt parfaits, veu qu'ils ſõt priuez de raiſon. Car en fin il n'y a riẽ de parfaict que ce qui eſt parfaict ſelõ la nature vniuerſelle. Or nature vniuerſelle eſt raiſõnable, tout le reſte peut eſtre parfaict en ſõ gẽre. Ce en quoy la vie heureuſe ne peut cõſiſter, ne peut auoir auſſi ce qui rend la vie heureuſe. Mais la vie ſe faict heureuſe par le moyẽ des biẽs. En vne beſte brute il n'y a riẽ de ce qui faict la vie heureuſe: par cõſequẽt le biẽ ne peut eſtre logé en vne beſte brute.

Le biẽ ne peut eſtre en l'animal ſans la raiſon.

Il ne ſe trouue dõc pas encore en l'enfant qui n'eſt pas ne.

Mais ſeulemẽt en l'hõme qui a de la raiſon.

Encore ne s'acquiert-il qu'auec beaucoup de peine & de trauail. Replique.

Reſponce. Le bien des beſtes s'appelle bien par emprunt.

Quatre natures.

Quel eſt le biẽ parfaict.

ſte brute. Vne beſte muete cõprend les choſes presẽtes auec les ſens: elle ſe ſouuiẽt des paſſees quãd ce qui luy peut reſueiller les ſens ſe presẽte à ſes yeux: cõme faict vn cheual, qui recognoiſt vn chemin, pour ſe ſouuenir qu'il l'ait fait, mais dans l'eſtable il n'en a aucune ſouuenãce pour ſi ſouuẽt qu'il y ſoit paſsé. Et pour le regard du troiſieſme tẽps, qui eſt futur, les beſtes n'ont aucune cognoiſſance. Cõme dõc pourroit on trouuer la nature parfaite en ces beſtes, qui n'õt point l'vſage du tẽps parfait? Car le tẽps a trois parties: Le paſsé, le preſent, & le futur. Le preſent qui eſt le plus court, & qui eſt touſiours en paſſage, a eſté ſeul donné aux animaux: la memoire leur eſt fort petite du paſsé, & ne ſe reſueille iamais que par l'occurence du preſent. Par cõſequent dõc le bien d'vne parfaite nature, ne peut eſtre en vne imparfaite nature. Ou ſi la nature en a aucũ, c'eſt vn pareil bien à celuy qui les bleds & les froments ont. Ie ne veux pas auſſi nier cela, que les animaux pour le regard de ce qui eſt ſelõ nature, n'ayent des mouuemẽs fort impetueux, mais ils ſont deſordõnez & troublez. Et toutesfois le biẽ n'eſt iamais deſordõné ny troublé: mais pourquoy dis-tu que les beſtes brutes s'eſmeuuent comme troublees & deſordõnees? Ie dirois bien qu'elles s'eſmouueroyent auec troublemẽt & deſordre, ſi leur nature eſtoit capable d'aucun reglemẽt: car elles s'eſmeuuẽt ſelõ leur nature: parce qu'on ne peut appeller troublé, ſinon ce qui peut n'eſtre pas quelquefois troublé, & rien ne peut eſtre aſſeuré que ce qui eſt ſubiect à crainte. Le vice n'eſt ſinon aux lieux où la vertu peut eſtre. Ce mouuemẽt que ces beſtes muetes ont, procede de leur nature. Et à fin que ie ne te retiẽne pas plus lõguemẽt, il y aura en vne beſte brute quelque bien, quelque vertu, quelque perfectiõ: mais quelle? Ny le biẽ, ny la vertu, ny la perfectiõ ne ſera point entiere. Car cela n'aduient qu'aux choſes raiſõnables, qui peuuẽt ſçauoir pourquoy, iuſques où, & par quel moyẽ. Par ainſi le bien ne peut eſtre ſinõ que là où la raiſon eſt. Mais tu demãderas que ſert ceſte diſpute, & dequoy peut elle profiter à ton ame? Ie te le diray: elle l'exerce & la rẽd plus ſubtile: & cõme ſi elle deuoit faire quelque choſe, l'entretiẽt d'vne honneſte occupatiõ: joint que ce qui retarde vne perſõne qui court apres les vices, luy profite beaucoup. Mais ie te dis que ie ne te ſçaurois porter plus de profit, que ſi ie te mõſtre en quoy cõſiſte ton bien, & ſi ie te ſepare d'auec les beſtes brutes, & ſi ie te loge auec Dieu. Pourquoy mets tu tant de peine à nourrir & entretenir les forces du corps? Nature en a donné encor des plus grandes aux taureaux & aux beſtes ſauuages. Pourquoy trauailles tu tant à te rẽdre beau? Apres que tu auras tout fait, il y a force beſtes plus belles que toy. Pourquoy mets-tu tãt de ſoin à peigner tes cheueux? Quand tu les auras biẽ eſparpillez cõme les Parthes, & galõnez comme les Alemãs: quand tu les feras voleter cõme les Scythes, il n'y a cheual qui ne ſecouë vn plus beau crin, ny lion qui ne heriſſe vne plus belle perruque. Quand tu auras appris a bien courir, vn leuraut te paſſera de viſteſſe. Mais delaiſſant toutes choſes où tu dois par neceſſité eſtre vaincu, lors que tu entreprẽs choſe qui eſt hors de toy: ne veux-tu pas retourner à ton propre bien? Mais quel eſt-il: c'eſt vne ame corrigee, pure, qui taſche d'imiter Dieu, qui ſe hauſſe par deſſus des choſes humaines, qui ne cherche rien hors de ſoy de ce qui eſt ſiẽ. Quel biẽ dõc eſt celuy qui eſt en toy? vne raiſõ parfaicte. C'eſt celle qui te faut faire venir à ſa derniere perfectiõ & iuſques là où elle peut entierement croiſtre. Tu te pourras lors eſtimer biẽ-heureux, quãd les ioyes & les hõneſtes plaiſirs naiſtront dans toy meſme, & lors auſſi que parmy les choſes que les hõmes rauiſsẽt, ſouhaittent, & gardẽt, tu n'y trouueras riẽ, ie ne dis pas que tu tinſes plus cher, mais riẽ que tu vouluſſes ſeulemẽt deſirer. Ie t'apprendray vne petite regle, par laquelle tu pourras te meſurer, & par laquelle tu pourras juger que tu es parfaict: tu jouïras de tõ ſouuerain bien, quãd tu cognoiſtras que ceux qu'on eſtime les plus malheureux, ſont les plus heureux.

FIN DES EPISTRES.

Comment la beſte ſe ſouuiẽt des choſes preſentes, paſſees & futures.

Elle ne iouyt pas du vray bien, qui ne peut eſtre en vne nature imparfaicte.

Du mouuement des brutes, s'il eſt cõfus & deſreglé.

Elles ont quelque bien, mais imparfaict.

Concluſion finale de ceſte diſpute, & quel fruict on en peut recueillir.

Aduantage & prerogatiue de l'homme ſur les beſtes

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises ici volontairement.

TABLE DES MATIERES
PRINCIPALES ET CHOSES DE REMARQVE, CONTENVES DANS LES OEVVRES DE SENEQVE.

DRESSEE EN FORME DE LIEVX COMMVNS par ordre Alphabetique. a, denote la premiere page: b, la seconde du fueillet.

A

AAge nul exempt de vice. fueillet 197.a

Aage lequel a acquis vne longue experience, eſt plus propre pour rendre vne ame poſee & moderee 136.b

briefuete de l'Aage de l'homme 330.a.b

Voyez Vie.

l'Aage & le temps de la vie s'eſcoule ſans le ſentir. 137.a

les Aages different, mais on eſt touſiours le meſme. 233.a

Abatos, pierre ſur laquelle aucun n'oſe monter que les Pontifes, & qui ſent le premier accroiſſement du Nil. 397.b

Abeilles, & leur adreſſe & induſtrie en la confection du miel. 162.b

Abſtinence des animaux introduicte par Pythagoras & Sextus; & pourquoi. 213.b

Abſtinence loüee. 152.a

Aſtinence trop grande irrite les eſprits 268.a

Academiciens tant vieux que nouueaux n'ont laiſſé aucun ſucceſſeur. 428.a

Academiciens ont introduit vne nouuelle ſcience, laquelle conclud qu'on ne ſçait rien. 173.b

Academiciens refutez. 140.b

Accidens qui ſont hors de remedes esbranlent les cœurs bien aſſeurez. 180.a

Accidens extraordinaires d'où vient que nous les eſtimons nouueaux, 409.b.410.a

Accuſations ſous Tibere Ceſar frequentes. 24.b

Achaie agitee par tremblement de terre, 409.a

Achepte ſeulement ce qui eſt neceſſaire: ſentence de Caton. 187.b

lac Acheruſien. 120.a

Achillas autheur de la mort de Pompee. 254.a

Achilles. 262.b.306.a

Achilles courtois enuers ſon ennemi Priam 262.

ans d'Achilles & Patrocle. 171.a

Actions de noſtre vie ſont meſurees par l'object honneſte ou deshonneſte. 148.a

Actions du ſage differentes de celles des autres hommes. 166.a

diuerſité des Actiós en quoi cóſiſte. 131.b.132.a

toutes les Actions des vertus ſont pareilles. ibid.

il vaut mieux ranger les Actions que le langage. 222.b

Action concedee aux Medes contre l'ingratitude. 19.b

l'Admiration excite l'ambition. 190.a

l'Admonneſtement eſt vne eſpece d'exhortation 190.b.

il ne faut pas Admonneſter indifferemmẽt toutes perſonnes. 199.b

Admonitions reïterees, & leur profit. ibid. & 188.b

Admonition profitable, quelle. 189.b

l'Admonition doibt eſtre honteuſe. 71.b

l'Admonition ne doibt auoir lieu entre les bienfaicts. 10.a

l'Adoleſcent doibt fuir la ſolitude. 81.a

l'Adoleſcent triſte eſt preferé à celui qui eſt gai et ioieux. 105.a

les vices des Adoleſcens. 82.a

Adrumentum, ville. 24.a

l'Aduenir eſt incertain. 325.b

Aduerſitez comme ſont ſouhaitables. 135.a

il ne faut craindre les choſes Aduerſes. 83.b

Aduerſitez fortifient l'ame, et la rendent plus reſoluë contre tous ſiniſtres euenemens. 83.b

Aduertir & conſeiller, en quoi different. 379.a

Aduertiſſement aux gens de ville pour eſtre guarantis des deſbauches publiques. 190.b

Adultere de Clodius auecques la femme de Ceſar. 197.a

Adultere roputé pour vne eſpece tres-honneſte de fiançailles. 5.a

Adultere perpetré ſans aucune honte. 22.a.b

Æacus, homme tres-iuſte. 433.b

Ægialus, tres-diligent pere de famile 167.b

Æſchines, pauure diſciple de Socrates, n'ayãt rien pour luy offrir, ſe dedia luy-meſme à luy. 5.b

Æſope, & de ſon plat iadis fort renommé. 193.a

Table des matieres.

Ætna,auiourd'hui Montgibel. 153.b
Affections:belle diſpute ſur ce ſubjet. 224.b
Affections et paſſions chaſſees par les Stoïciens, tempereess par les Peripateticiens. 225.a
Affections et paſſions,ſçauoir ſi elles ſe trouuent aux beſtes. 246.b
il ſe faut addonner aux Affections honneſtes. 207.a
Afflictions fortifient l'eſprit, et le rendent plus reſolu contre tous ſiniſtres euenemens. 83.b
Africus,ou Libs,vent. 406.a
Afrique ſeparee d'Eſpaigne par la mer. 418.a
l'Afrique a bien peu de fontaines,et pourquoi 385.a
Agamemnon. 147.b
Agatho, grand chicaneur, du temps de l'Empereur Claudius. 432.b
M. Agrippa ſeul heureux entre ceux que les guerres ciuiles auoient eſleuez. 188.b
Agrippa, gendre d'Atticus. 92.b
Agrippa loué. 26.b
Agrippina mere de Neron, femme de grand eſprit empoiſonne l'Empereur Claudius ſon mari. 428.b
Aiax deuenu furieux par cholere. 263.b
Aigle,enſeigne militaire. 47.a
l'Aigle et le courbeau pourquoi ſont les auſpices des plus importans affaires. 377.b
vn Aigneau immolé pour empeſcher la greſle. 400.a
l'Air n'eſt compoſé d'atomes. 373.a
l'Air eſt vn corps plein,et non pas vuide. ibid.
ſon agitation,et ſes effects. 473.b
l'Air eſt meſlé parmi la terre et les eaux. ibid.et 374.a
ſituation et qualitez diuerſes de l'air. 373.a.b
combien l'Air ſert à l'effect des tonnerres, et comment. 377.a
l'Air conuerti en eau ſous terre, s'il eſt cauſe efficiente des eaux. 386.a
Air maſle et femelle ſelon les Egyptiens. 387.a
Air pourquoi eſt inconſtant. 374.a
l'Air eſt froid de ſoi et obſcur. 373.b
l'Air a vne vertu naturelle de ſe mouuoir. 403.a
a quelque choſe de vital en ſoi. ibid.
l'Air n'eſt iamais immobile. 402.a
l'Air tant plus pres eſt de la terre, d'autant eſt-il plus eſpais. 400.a
l'Air eſt peſtifere apres vn tremblement de terre. 417.a
pourquoi l'Air ſortant du creux de la terre, eſt peſtilent et mortel. ibid.
l'Air ne produit point les cometes. 425.a
ce qui s'enflamme par la corruption de l'air ne peut ſubſiſter.ibid. ibid.
l'air eſt vne partie dn monde. 372.b
dequoi il eſt compoſé. ibid.
la difference de l'Air et du vent. 402.a
trois parties de l'Air, leur nature, et leur force. 372.b.373.a.ibid.b
Albanum. 235.a.337.b
Albinouanus, homme de fort plaiſant diſcours. 235.a
Albúla. 389.a
Alceſtis n'a receu aucun de ſon païs dans ſa maiſon. 360.a
Alcibiades tres-opulent. 5.a
vaincu par Æſchines. ibid.
Alemands portoient leurs cheueux gallonnez. 238.a
Alemands ſe faiſant mourir d'vne eſtrange mort 138.b
Alexandre n'a refuſé le tiltre de citoyen de Corinthe. 6.b
Alexandre ſe vante n'auoir eſté vaincu par aucun en plaiſirs & courtoiſies. 43.a
Alexandre a ſuiui le trace d'Hercules 64.b.
Alexandre frapé d'vn coup de ſagette.
Alexandre tua Clitus ſon ami en banquetant. 161.b
Alexandre a appris la Geometrie. 181.a
Alexandre commandé par la cholere. 229.a
vaincu par le vin. 161.b
comme il met ſur l'Oceã nouuelles caruelles 229.b
Alexandre en temps de paix au ſon de la trompette ſonnee par Xenophantus mit la main à l'eſpee. 264.a
comme il fut admonneſté de ſe garder de Philippe ſon medecin. 259.b
comme il expoſa Lyſimachus aux lions. 270.b
comme il traita cruellemẽt Teleſphorus Rhodien. ibid.
comme il tua Calliſthenes philoſophe de grãd eſprit. 416.a
comme eſtant bleſſé il cogneut qu'il eſtoit homme,& non fils de Iupiter. 126.a
Alexandre tua Darius. 416.a
dire notable d'Alexandre. 118.b
eſtrange vanité d'Alexandre & de Xerxes. 407.a
Alexandrie,region exempte de neiges. 568.a
perfidie Alexandrin. 328.a
Alpes,montaignes d'admirable haureur,ſont fort froides. 400.b
Alpheus,fleuue. 391.a
celebré par les poëtes. 411.b
Amateur de vertu ne deuient iamais meſchant. 70.a
Ambition. 94.a.143.a
Ambition inconſtante. 143.a
Ambition,mere d'ingratitude. 14.b
Ambition demande vn eſchafaut. 190.a
Ambition ſotte. 136.a
Ambition excitee par admiration. 189.b 190.a
Ambition ne permet que l'homme s'arreſte en quelque meſure d'honneurs. 14.a
Ambracius,gouffre de mer. 393.a.b
Ame des plantes & arbriſſeaux. 123.a
l'Ame ne meurt point. 212.b
immortalité de l'Ame prouuee. 225.b
l'Ame & l'eſprit extolle les choſes petites,illuſtre

Aux chapitres 8.9.& 10.du 2.liu.des Queſt.natur.

Table des matieres.

les choſes ſordides, et auilit les choſes grandes 4.b
l'Ame eſt vn Dieu logé dans le corps humain 102.b
c'eſt le Roy de l'homme. 222.a
rend l'homme noble. 110.b
la beauté d'icelle. 131.b
ſon origine. 181.b
ſes affections. 130.b
l'Ame n'eſt point ſouillee par la vilainie du corps, mais par la beauté d'icelle le corps eſt embelli. 223.a
l'Ame doit abhorrer les querelles & diſcordes. 22.a
l'Ame doit eſtre plus cherie que le corps. *En la preface du premier liure des Queſt. natur.* 361.a
Ame immortelle. 122.a
Ame ſe perfectionne par la cognoiſſance du bien et du mal. 170.a
l'Ame ſe rend ſtupide, et ſon action eſt emouſſee et rebouchee par le trop mãger et boire. 223.a
l'Ame prend ſa force de la contemplation de nature. 418.b
l'Ame emprumte ſa grandeur de la vertu. 131.b 132.a
l'Ame ne peut eſtre reduite en ſeruage. 23.b
l'Ame porte la ſemence des choſes honneſtes en ſoy 187.b
l'Ame trouue entre la pauureté matiere d'eſtre liberalle. 5.a
Ame genereuſe eſt de ſa nature enflammee a eſpouſer l'honneſteté. 106.b.113.a
eſt doüee d'vne douceur. 189.a
ſe dedie à Dieu. 211.b
marque d'vne bonne Ame. 205.b
l'Ame mauuaiſe conuertit tout en mal. 298.b
Amitié fidelle recree l'homme. 308.a
Amitié ne doibt eſtre appuyee ſur l'vtilité. 80.a
Amitié ſe trouue entre Dieu et les gens de bien 239.b
Amitié à beaucoup de force. 75.b
Amitié du temps. 80.a
Amitié vraye entre les ſages. 68.a
Amitié rend les choſes communes. ibid.
Amitié et inimitié prennent naiſſance en la volonté. 52.b
des Amis defuncts la memoire eſt douce. 127.b
on ſe doit plus faſcher de la mort de ſon Amy que de celle de ſon fils. 199.b
il y a plus de plaiſir de faire vn Amy que d'en auoir. 79.b
qui eſt le vrai Ami. 75.a
Ami ne doit eſtre eſprouué en vn banquet. 91.a
Ami doit eſtre poſſedé du cœur. 120.b
Aime ſi tu veux eſtre aimé. 79.b
Amour de ſoymeſmes. 14.a
d'Amour fol et d'vne haine meſme fin. 57.b
Amour trop grand nous engendre des craintes & ſollicitudes. 85.a
Amphitheatre. 373.b
Amplification de l'Empire Romain par Scipion. 27.a
Anacharſis inuẽteur de la roue d'vn potier. 128.b
Anaxagoras dit que le feu peut eſtre diſtillé de l'air. 374.a
fait le feu cauſe du tremblemẽt de terre. 412.a
dit que la terre meſme eſt cauſe de ſon mouuement. 412.b 421.a
Anaximander rapporte tout à l'air & au vent. 375.a
Anaximandrus. ibid.
Anaximenes. ibid.
Angleterre. 336.a
Anguilles naiſſent en lieux latebreux. 388.b
vn Animal n'eſt point plus ſçauant que l'autre. 233.b
Animaux ſurpaſſent en quelque choſe l'homme. 15.b
cognoiſſance que les Animaux ont de leur naturel. 232.b
d'où elle procede. ibid.
comment ils cognoiſſent ce qui leur eſt nuiſible. ibid.
Anneus Serenus fort regretté par Seneque. 128.b
Annales de Tamuſius peu loüees. 185.a
Annibal vainqueur vaincu par les vices. 116.b
Sp. Annius ennemi de clairté. 235.a
apres cinquante Ans la loy ne contraint le ſoldat, apres ſoixante elle ne cite le ſenateur. 330.b
Antenor baſtit Padoüe. 186.a
Antigonus. 12.a
Antipater le Philoſophe. 170.b.182.a
Antipodes. 150.a.b
Antoine Triumuir perdu par le vin & l'amour. 162.a. fut ingrat à ſa patrie. 47.b
le Nil demonſtra comme l'Empire d'Antoine & Cleopatre defailloit. 398.b
Apathie des Stoïques & autres Philoſophes que c'eſt. 79.b
Apennin. 102.b.400.b
Appetit contraire à la raiſon. 93.a
Apicius gourmand. 194.a
finit ſa vie par poiſon. 356.a
Apocolocyntoſe, diſcours plein de moquerie ſur la mort de l'Empereur Claudius. 428.b
Apollodorus. 70.a.254.b
Apponius Myndien. 410.b
diſciple des Chaldees, tient qu'il y a beaucoup de cometes errantes. 424.a
Appollonius Pycta. 395.b
Apophthegme de Caton. 229.a
de Criſpus Paſſienus. 7.b
de Demetrius. 181.b
d'vn Empereur Romain. 68.a
du Roy Philipe. 32.a
Apophthegme notable de Crates. 81.a
de Mecenas. 91.a
Apophthegme & cõparaiſon notable touchant l'ingratitude. 157.b
Apophthegme enſeignant pluſtoſt à changer d'eſprit que d'air. 99.a
Apophthegme touchant la vie paiſible. 155.b
Apothicaires & parfumeurs pourquoi bannis de Lacedæmone. 401.b
Appion Grammairien. 173.b
Appius aueugle. 242.b
Apprehenſion de pauureté ne doibt deſtourner l'homme de l'eſtude & amour de ſageſſe. 96.a.b

Table des matieres.

Apprehenſion vaine ou vraye, comment ſe peut cognoiſtre. 84.a
Apprendre. 212.a.275.b.297.b
Apprendre faut tant qu'on viue. 147.b.148.a
Alemaigne. 105.b.236.a
Araignee fait vne tiſſure laquelle nul homme ne peut imiter. 233.b
Aratus. 369.a
Araxes, fleuue, ne peut ſouffrir qu'on lui dreſſe vn pont. 414.a
Arc en ciel. 364.b
Arcadie, ville. 389.b
Arceſilaus, pour ſecourir vn ſien amy pauure & honteux, mit ſous le touſſin du lict d'icelui vne bourſe plaine d'argent. 10.a
Archelaus. 43.b
exacte obſeruateur de l'antiquité. 412.b
dit que le vent eſt cauſe du tremblement de terre. ibid.
Archidemus. 232.a
Ardea, ville. 181.a
païs d'Ardea. 209.b
Arenes vaſtes entre l'Egipte & l'Ethiopie. 223.b
l'Arene accabla vn exercite. 377.a
Areopages, iuges tres-religieux. 307.a
Arethuſe, fontaine. 391.a.411.b.
Areus, philoſophe. 341.a
Argent. 60.b.238.b
ne fait pas vn homme riche. 212.b.
Voyez Richeſſes.
Ariſtarchus. 173.b
Ariſtide le iuſte. 37.a
on cracha à ſa face, comme on le menoit au ſupplice. 257.b.
Ariſtippus. 71.b
Ariſto Chius. 100.a.174.b.185.b
Ariſton. 100.a.185.b
Ariſton, & Grillus. 26.b
Ariſtogiton meurtrier des tirans. 69.a
Ariſtote. 130.a.250.b
dit que la cholere eſt l'eſperon de la vertu 250.a 265.b
s'enfuit à fin de n'eſtre condamné par les Atheniens. 302.b
Arithmetique apprēd d'accommoder les doigts à l'auarice. 171.b
Arruntius. 222.a
Arruntius. & Aterius ont faict profeſſion de receuoir teſtaments. 62.a
Art à autre que l'artiſan. 17.a
Art n'eſt par ce qui vient à quelque effect caſuellement. 99.b
Arts ſeruent. 165.b
Arts en quatre manieres. 171.a
Arts inuentez par les philoſophes. 176.177.
Aſclepiades. 191.b
Aſclepiodotus. 376.a.377.a
Aſie. 409.a
Aſie agitee d'vn tremblement de terre, ibid.
Aſiaticus Valerius. 321.a
Aſinius Gallus. 119.b
Aſtrologie. 171.b.377.b.378.a
Atabulus, vent infeſte la Pouille. 406.a
Atalanta, iſle. 416.b
Athenes. 346.a
Athenodorus. 306.a
Atomes. 40.b
Attalus 80.a.128.a.142.b.380.b.
precepteur de Seneque. 213.a
aime l'auſterité. ibid.b
a meſlé auec la diſcipline des Hetruſques la tilité des Grecs. 380.b
Attalus Roy d'Aſie. 319.b
Attilius brutal, & ſa diſſolution. 234.b
Attius, poëte. 122.b
Auarice. 14.a.175.a. 224.a
d'eſcription d'Auarice. 179.a
Auarice a diſtingué les proprietez és poſſeſſions 143.a 175.a
Auarice n'eſt iamais aſſouuie. 190.a
n'eſt bonne enuers aucun. 212.b
l'Auarice & l'ambition cauſes de grands maux. 67.a
Auarice du temps eſt honneſte. 323.b
Auentin, montaigne. 328.a
Auguſte. 7.b.27.a. 283.b.324.a.336.a 337.a.340.b.406.b
Auguſte a faict et dict pluſieurs choſes dignes de memoire. 272.a
Auguſte doux contre Cinna qui auoit conſpiré ſa mort. 281.a
a deliuré Lentulus d'vn labeur vain. 14.a.b
a relegué ſa fille, et pourquoi. 60.a
eſtāt aux Gaules voüa vn temple au vent Circius.
Aulus Cremutius Cordus. 339.b
Auſpice. 377.b.378.a

B

BAba. 87.a.429.b
Babillus excellēt en toutes ſortes de ſciēces 397.b
Babylone, ville. 317.a
Bacchus. 7.a.311.a.313.b
Baia, ville. 116.a
Bain de *Scipion*. 166.b
Bain des libertins. ibid.
Bain ancien & tenebreux. 167.a
Bains. 293.a.309.b
Bains eſchauffez ſans feu. 389.b
Barbehaut, poiſſon delicieux. 152.a
les diuerſes couleurs qu'il prend en mourant. 388.a.ibid.b
Barbehaut peſant quatre liures & demie preſenté à l'Empereur Tibere, qui le fit vendre, & fut achepté deux cens eſcuz par Publius Octauius. 194.a
B. Baſſus. 270.b
Baſſus Aufidius. 100.b
Batillus. 438.a
Beliennus Baſſus. 270.b
Bellerophon. 224.a
Bellone. 282.b
Benacus, fleuue. 30.b
Beroſe intetpreta Belus. 393.a
Bibliotheque ornemēt neceſſaire d'vne maiſon. 309.a

Table des matieres.

Bibliotheque d'Alexandrie bruſlee. ibid.
Bien, qu'eſt-ce? 228.a.229.a
Bien qui eſt donné peut eſtre oſté. 79.b
Bien qui n'eſt marié auec l'honneſteté ne peut eſtre doüé du nom de bien. 140.b.228.b
Bien & mal ne s'aſſemblent en vne meſme perſonne. 227.a
Bien des mortels eſt mortel, le vray biẽ ne meurt point. 199.a
Bien public. 69.a
Bien ſouuerain. 79.b.102.b.144.a.ibid.
Bien ſouuerain qu'eſt-ce? 292.a
Biens de trois ſortes. 46.a
Biens vrais quels ils ſont. 144.b.145.a
ne ſe partagent. 143.a
Biens preſents ne ſont ſolides. 19.a
Bienfaict que c'eſt. 4.b.
en quoi conſiſte. ibid.
demeure. 4.a
eſt choſe incorporelle. ibid.
dure encore que la choſe qu'on donne vienne à perir. ibid.
n'eſt iamais perdu. 2.b
à qui bien colloqué. 7.b
eſt donné trop tard par celui qui attend qu'on le prie. 8.b
ſuperbement faict eſt odieux. 10.b
gracieuſement receu paye la premiere pẽſion. 14.a
receu plaiſt. ibid.
eſt choſe loüable. 45.b
comment ſe doibt faire. 8.a
comment ſe doibt receuoir. 12.b.13.a
depend de la volonté de celuy qui le fait. 56.b
eſt vn lien. 62.b
ne doit eſtre regretté. 41.a
n'eſt aſſubietti à aucune loy. 52.b
n'eſt point deu s'il n'eſt faict volontairement. 48.b.
pour gain ou profit eſt vſure ou exaction. 33.a
il n'y a Bien-faict ſi grãd que la malice ne puiſſe blaſmer. 14.a
l'action du bien-faict et ce qui eſt donné par l'action eſt appellé bien-faict. 17.a
Bien-faicts de deux manieres. 69.b
à qui ſe doiuent donner. 1.b
comment doiuent eſtre faicts. 2.b
s'ils ſe doiuent tous receuoir. 12.b
ne ſont pareils. 20.a
comparez au balon. 12.a
Bienfaits de Dieu infinimẽt plus grands que des hommes. 30.b
Bienfaicts des parens enuers leurs enfans. 57.b
Bion. 66.a.308.b
312.b
Bocchus Roy. 327.b
en Bœotie y a deux fleuues qui colorẽt les troupeaux. 389.b
Bonté. 34.a
228.b
Bon qui eſt? 104.a
Bon et honneſte comment different? 228.a.b
Boreas. 406.a
Bras & iambes lauez par les anciens 166.b
Brebis eſtoufees durant vn tremblement de terre. 408.b
Brocards: de Natta Pinarius. 334.b
de Scaurus contre Ariſton Philoſophe. 100.a
de C. Ceſar contre Aſiaticus Valerius. 321.a
contre vn Philoſophe Pithagoricien. 71.a
Brutus, & ſa mort honteuſe. 159.a
345.a
Brutus a eſcrit vn liure de la vertu. 194.b
Burrus preuoſt de Neron. 227.b

C

Cæcilius. 220.a
Cæcilius vſurier. 227.b
Cæcinna homme éloquent. 381.b.
Cælius orateur. 267.b.
Caius Caſſius durant ſa vie ne beut que de l'eau. 161.a
Caius Ceſar donna la vie à Pompee Pennus. 11.a
C. Ceſar aſſiege la ville de Corfinium. 24.b
Caius Getulinus. 399.a
Caius Gracchus. 345.a
Caius Marius. 47.a.190.a
Clemence de Ceſar. 25.a
Ceſar. 24.b.38 a.50.a.60.a.67.b.76.a.270.b
272.b
Ceſar pouſſé de gloire. 190.a
Ceſar bruſla vn pacquet de lettres enuoyees à Pompee. 259.b
Ceſar paſſa par l'Angleeterre. 344.b
Ceſar porta patiemment la mort de ſa fille. ibid.
Ceſar ayant perdu ſa ſœur ne pleure point. 337.b
Ceſar Caligula. 270.b.271.b.274.a
Caligula appella Iupiter au combat. 252.b
Calliſthenes. 421.a
Calliſtratus. 61.b
Calliſtus. 111.b
Caluiſius Sabinus. 98.a.b
Caluus contre Varinius. 187.a
Cambiſes. 377.a
Cambiſes furieux. 166.a
Cambiſes addonné au vin. 269.a
Camillus enuoyé en exil. 46.b
Campagne de Rome. *Voyez* Champagne.
Candauie. 102.b
Canius Iulius, & ſa mort. 312.a
Cannes. 254.b
Capitole. 344.b
Carie. 388.b
Carthage. 254.b.331.b
Caſſander aſſiegea les François. 386.a
Catilina. 47.b
Catilina ingrat. 47.a
Catilina ennemy de Ciceron. 324.a
Caton defendeur de la liberté. 84.b
Caton. 47.b.116.b.138.b.159 a. 168.a.187.b.
209.a.229.a.312.b.313.a

Table des matieres.

Caton noté d'yurongnerie. 313.a
Caton chassé à coups de poing & de crachats depuis la place aux harangues, iusques à l'Arc Fabian. 315.a.b
Caucase. 398.a
Celeste nature est tousiours en mouuement. 353.b.
Censure. 111.b.112.a
Censure de quelques actions de Caton d'Vtique. 86.a
Centaures. 123.b
Chaldaïque obseruation. 378.a
Champagne, ou terre de Labour. 150.a.306.a
sa fertilité & ses delices ont perdu Hannibal. 116.b
Chameleon change de couleur. 366.b
Chaos Epicurien. 226.a
Charge doit estre egale aux forces. 93.a.b
Charimander composa vn liure des cometes. 421.a
Charondias legislateur. 176.b
Charybds. 102.b.110.b. 346.a. sa nature & description. 153.b
Chastrez du temps d'Antonius prenoient tribut de Rome. 47.b
Chelidon mignon de Cleopatra. 160.a
Cheueux longs & nourris anciennement. 238.a 227.a.370.b.371.a
Chiuere. 219.a
Cholere, sa definition. 254.a
Voy les trois liures de la Cholere.
Cholere souuent exercee tourne en cruauté. 254.b
Cholere grande est vne fureur. 90.a
Cholere est vn vice que nous admettons de nostre propre volonté. 253.b
Cholere n'est decente en vn Roy. 279.b.278.a
Chose honneste a vn soy prix. 29.a.b
Choses celestes admirables. 419.b
Choses celestes. 312.a.396.a.90.b.171.b
contemplation des Choses celestes surpasse l'opulence des riches 362.a
Chrysippus. 3.b.4.a.12.a.23.b.80.b.219.b
Ciceron enuoyé an exil. 47.b.
Ciceron. 217.b.276.a.310.a.324.a
ses Epistres ont immortalisé Atticus. 92.b
son langage posé & doux. 107.b
se mocquoit plaisamment du grand nombre des Poëtes Lyriques. 114.b
depeint au vif l'horrible meschanceté de Clodius. 197.b
comparé auec A. Pollio. 244.a. a composé des liures de la republique. 202.b
quelle est la composition de son parler. 221.b
subiect ordinaire de ses Epistres. 227.b
descouure la coniuration de Catilina. 547.b
malheurs qui ont precedé sa mort. 324.a.347.b
sa mort. 312.b
Ciel. 361.b
commun à Dieu & aux hommes. 346.a
Cierges souloient preceder aux funerailles. 221.a 310.b
Cimber Tillius. 274.a
Cimbriens. 17.a.190.a.248.b
Cinna. 38.a
Circius vent. 407.a.b
Cité est vn estat fort bon, lors qu'elle est gouuernee par vn Roy. 13.b
Claranus. 131.a
Claudius Empereur à quel iour & heure mourut. 429.b
il fut empoisonné auec des champignons poudrez de coloquinte. 428.b
ses derniers propos. 430.b
Claudius Quadrigarius. 24.a.327.b
Cleanthes. 46.b.54.a.77.b.110.a.185.b.112.b
Clemence est la vertu plus seante à l'homme. 279.a.b
Clemence nessaire aux Princes. ibid.b
les rend semblables aux dieux. 280.a
Clemence definie en plusieurs façons. 288.a
Clemence ornement des Empires. 282.b
Cleones ville, où ceux qui doiuent obseruer les signes de la tempeste, si par leur negligence les vignes eussent esté battuës, estoient punis. 400.
Cleopatra. 162.a
Clidemus. 381.b
Codius. 254.a
Clodius. corrupteur des Iuges. 177.a
Clœlia. 197.b
Clotho. 345.a.429.b
Cn. Lentulus. 15.b
Cn. Pompeius. 47.a.161.a.190.a.324.a 348.a
Cn. Piso. 251.b
Colonies des Romains. 354.a
Colomnes. 223.b
Cõbat des crocodilles & dauphins sur le fleuue du Nil. 398.a
Combats sacrez. 42.a
Combattre auec son pair douteux, auec son superieur dangereux, auec son inferieur laid. 262.b
Cometes 420.a.b. & suiuant
Cometes diuerses en diuers lieux. 422.b 424.a
Compagnie pour apprendre sert beaucoup. 77.b
Concorde agrandit les choses petites : la discorde les abaisse & perd facilement. 188.b
Condition autre des biens, autre des commoditez. 170.a
Condition miserable de ceux qui apprennent tousiours d'autruy. 104.a
Conon a colligé les eclipses du soleil. 420.b
Conscience bonne, qu'elle ? 35.b.108.b.198.a 296.b
Conscience. 17.a.35.b. 62.b. 109.b 198.a.b
Conscience le soir examinee, se rend plus saine. 275.b
Conscience mauuaise fuit la lumiere. 235.a
Conscience bourreau domestique des meschans. 198.a
Conseil. 59.b.106.a.151.b
Conseil du futur appuyé sur le passé 158.a
Conseil vtile, grand benefice. 60.b

Table des matieres.

Conſeil doit eſtre adapté aux affaires. 164.a
Conſolation. 127.b.186.a.199.b.133.b 332.a
Conſtance & ſa diffinition. 165.b
Conſtance,és tourments. 199.a
Conſtitutió & complexion des hommes diuerſe. 233.a
choſes Contraires ne peuuent ſubſiſter en meſme ſubjet. 15.b
Contumelie n'eſt eſtimee digne de vengeance par les loix:& eſt vne iniure laquelle n'eſt grieue. 318.a
Contumelies plus grieues aux Princes que les iniures. 282.a
Conuerſation. 77.b.78.a
Corbule,& ſon brocard. 320.b
C.Cordus,& ſa mort. 349.a
Corſinium. 24.b
Corinthiens offrirent à Alexandre l'honneur de leur bourgeoiſie. 6.b
Coriolanus ingrat. 47.a
Cornelie fille de Scipió eut douze enfans. 345.b veit mourir dix de ſes enfans. 358.b
Corps de l'homme. 79.a.123.a.225.a.258.b
Corps,les vns cõpoſez,les autres cõtinus. 204.b
Correction qu'elle doit eſtre. 77.a
Correction odieuſe au meſchant. 275.b
Corus. 406.a
Corycus,montaigne. 386.a
Coſſus,yurongne diſcret & aduiſé. 161.b
Coſure. 353.a
Couleur rouge excite le taureau. 274.a
Couleurs diuerſes en l'arc en ciel. 364.365.
Couronne nauale. 27.a
Couronne,meteore. 363.b
Couſtume plus forte que toute loy. 49.b
Crainte. 125.b.410.a
Crainte redonde ſur ſon autheur. 256.b
Crainte de la mort d'où prend ſa ſource. 152.a
Craſſus. 229.b.324.a
Crates auditeur de Stilpon. 81.a
Creancier. 51.a.49.a.52.a.68.b.93.a.335.a
Cremutius Cordus, & de ſa mort. 348.b
Criſpus Paſſienus. 7.b.395.a
Crœſus captif. 112.b
Croire à tous ou à nul eſt vice. 75.b
Cruauté : ſa definition & ſes eſpeces eſclaircies par exemples. 33.a.78.a.252.a.259.b.269.b 270.a.b.271.281.a.b.288.b.312.a
Cruauté compaigne de l'yureſſe. 161.a.b.162.a
Cryſtal d'où ſe fait. 390.b
Cumes ville. 119.b
Cupidité doit eſtre reſrenee. 19.a. 77.a.92.b 126.a.b
Curius Dentatus fort ſeuere en ſa vie. 231.b
ſes apophthegmes. 307.b
mena premier en triõphe des elephãts. 327.b
Curyligliano,iſle. 390.a
Ciclades. 392.a
Cinicus, philoſophe. 12.a
Cipre gaſtee par vn trẽblement de terre. 180.b
l'Empire de Cipre ruiné par Antigonus. 28.b
Cirenaïques opinans de la diuiſion de la philoſophie. 174.b

D

DAnube,ou Danoüe,fleuue. 324.a.389.b. 396.b.411.a.
ſa roideur & violent cours. 391.b
Darius. 112.b. cruel. 270.a
Darius occis par Alexandre. 416.a
Debteur. 44.a.56.a.91.a
c'eſt le propre d'vn mauuais Debteur de dire mal de ſon creancier. 343.a
Decembre dedié aux ieux Saturnaux. 89.a
Decius fit vœu ſolennel de mourir pour le ſalut de ſon pays. 37.a.135.a
Deluge vniuerſel deſcrit fort amplement. 491. 492.
Demades condamna vn marchand pour vn mauuais ſouhait. 61.b
Demaratus honoré par Xerxes pour luy auoir dit la verité. 60.a
Demetrius & Antiochus fils de Demetrius Roy de Syrie. 423.b
Demetrius, affranchi de Cn. Pompeius, riche. 308.b
Demetrius Cynicus. 64.a.181.b.343.a 296.b.395.b.
Demetrius Polyorcetes. 80.b.316.b
Demetrius loüé 92.a.127.b.135.b
Demochares Partheſiaſtes. 272.a
Democrite. 154.b.178.b.400.a 402.b.415.a.420.b.
rioit touſiours en public. 256.a.312.b
eſtimé furieux. 154.b
a trouué la maniere de faire des arcades & voutes. 178.b
a meſpriſé l'argent. 300.a
ietta ſes richeſſes en la mer. 243.b
Deſerts de la Pouille, & leur grande eſtendue. 167.b
Deſtin. 64.a.180.b. 128.a.243.a.b.332.a.b
Deſtin eſt vn ordre des cauſes. 90.b
ne ſe peut changer par foudre. 378.b
Deſtinees inexorables. 332.b
Dialectique. 111.b.114.b
Didymus Grammairien eſcriuit quatre mille liures. 173.a
Dieu. 30.a.b.31.a.37.b.118.b.130.a. 131.a.145.a.193.b.194.a.
Dieu a donné à vn chacun de nous vn pedagogue. 216.a
Dieu doüé de diuers noms. 30.b.31.a
Dieu par la vertu de ſa parolle porte tout. 101.b
Dieu eſt pres de nous, voire dedans nous. 108.a.b
Dieu le plus grand & le plus puiſſant de toutes autres choſes. 123.b
Dieu eſt fort amy des bons. 143.b.230.b
Dieu modere tout. 124.a.130.a. 131.a.293.a.406.b.
Dieu exerce les bons. 241.b
nous a donné infinis biens. 31.b
eſleue les vns,& abaiſſe les autres. 384.a
Dieu nous a faict ſes compaignons & membres. 183.b.305.b

ſa bonté

Table des matieres.

ſa bonté a cauſé qu'il a faict le monde. 130.a
il n'y a perſonne qui ſoit digne de Dieu, que celui qui a meſpriſé les richeſſes. 90.a
Dieu voit tout. 160.b
Dieu eſtre autheur de tous biens, comment ſe preuue. 30.a
ſa prouidence enuers les hommes. 217.a
Dieu recogneu par les nations les plus ſauuages 225.b
ſeruir à Dieu eſt liberté. 205.b
ſui Dieu. ibid.
perſonne n'a cogneu Dieu. 102.b
les Dieux ſont teſmoins de toutes choſes 205.b
conferent benefices aux ingrats. 36.b
ne ſe repentent de leurs premiers cõſeils. 57.a
le premier culte eſt de croire qu'il y a des Dieux 194.b.
Dictateur, maiſtre du peuple. 214.a
Diodore Epicurié ſe tua de ſa main propre 296.b
Diogenes. 42.b.43.a.112.b
Diogenes, exemple de patience. 276.a
n'auoit qu'vn ſeruiteur. 308.b
Diogenes Apolloniates 375.a.398.b
Dioniſius le Grand doit eſtre preferé à pluſieurs Rois. 282.b
Dioniſius le tiran de Siracuſe. 346.a
Diuination mocquee. 377.b
Domitius gardé par ſon eſclaue. 24.b
Donation & Preſents ſont differents. 51.b
Donation eſt difficile. 298.a
Dotus, libraire. 66.a
Douleur. 83.b 132.b.200.a.312.b.335.b.342.a
Douleur comme doibt eſtre ſupportee. 308.a.b
Douleur legere, ſi l'opinion n'y a rien adiouſté. 152.b
Douleur grande n'eſt pas douleur. 101.b
Douleur tolerable ou courte. ibid. 152.a
Droit des nations, vendre ce qu'on a acheté. 5.b.
Druſilla veüe monter au ciel apres ſon decez. 429.a
Druſus planta les enſeignes des Romains en Alemaigne. 340.b
Dueil. 114.a.349.b
Dueil doibt eſtre porté par les femme dix mois. 128.a.358.a
en Dueil la couſtume eſtoit de tondre les enfãs. 43.b
Duillius le premier vainquit en bataille naualle. 327.b

E

EArinus enfant aimable. 160.b
Eau, element. *Par tout le 3. liure des Queſtions naturelles.* 383.b
l'Eau & le feu dominent ſur les choſes terriénes. 393.a
Eau viue. 385.b
Eclipſe de ſoleil. 369.a
ſa cauſe briefuement deſcrite. 43.b
Eclipſes ſe voiẽt fort bien par le moien d'vn miroir. 371.a
Edifices magnifiques. 221.a
Education, & ſon fruict. 11.a.343.b
Egnatius coniura contre Auguſte. 281.b.324.a
Egypte. 324.355.a.397.a
ne trembla iamais. 366.a.417.a
Egiptiens ont faict quatre elements 783.a
addonnez à l'Aſtronomie. 420.b
Elements quatre en nombre. 257.a. retournent les vns dans les autres auec le temps. 386.a
Elephants menez en triomphe pas Curius Dentatus. 327.b
Elephants ont peur oians le grongnement du pourceau. 256.b
Eleuſis. 431.b
Ellius maquereau fort riche. 242.b
Embraſement veu en l'air. 370.a
Enee quel enuers ſon pere. 28.a.61.a
Enfans expoſez aux murenes pour eſtre mangez 276.b
Enfans bien peignez & qui ſe parfument ne promettent rien de conſtant. 223.a
Enfans comme doiuent eſtre enſeignez. 106.a.b 187.b.& ſuiuans,
Enfant veu à Rome de grande ſtature, meurt auſſi toſt. 349.b
Enfers, et de leurs peines et ſupplices fabuleux. 96.a.347.a
l'Ennemi le plus dangereux à l'homme, c'eſt l'homme. 206.b
pardonner aux Ennemis. 277.a.280.b
Ennius. 214.b
beaucoup de ſes mots ſont hors d'vſage. 122.b.
Enſeignemens. 107.a.191.a.b.342.a.b
Enuie rauit le repos de l'homme 15.a
Epheſtios iſle de Licie. 154.a
Epheſus, ville fort celebre. 205.b.
Ephorus, hiſtorien ſuſpect et de peu de foi 423.b
Epicure. 103.b.198.a ſa ſobrieté. 89.b.
ſes Epiſtres à Idomeneus, qui l'ont rendu illuſtre. 92.b
ſes conſeils et preceptes notables. 93.b
ſe rioit des peines d'enfer. 96.b
fait deux ſortes de bien, dont eſt compoſé le ſouuerain bien. 134.
ſa ſecte blaſmee ſans raiſon. 294.b
Epicure fait Dieu ſans armes, 34.b
fait profeſſiõ des choſes ſaintes & triſtes. 294.b
fut long temps incogneu. 154.b
nie que le ſage ſoit cõtent de ſoi meſmes. 79.b
Epicuriens diſent que la vertu eſt chambriere de la volupté. 29.b
Epigenes, & ſon opinion touchant les cometes. 420.b.421.a.
Eraſinus fleuue, & ſon cours diuers. 390.b
Erixo cheualier Romain fut tué par le peuple à coups de trencheplumes pour auoir tué ſon fils à coups de foüet. 383.b
Erreur publique tient lieu de droict. 236.a
Eſclaue eſt vn perpetuel mercenaire. 23.b
Eſclaues ſauuans la vie à leurs maiſtres. 24.a
Eſchyle, & ſon erreur touchant le Nil. 398.a
Eſope. 334.a. ſon plat renommé. 193.a
Eſprit. 103.b.185.b.208.b.312.a.256.b. 308.a.313.a.338.a.349.a.
l'Eſprit ne peut auoir vne couleur, et l'ame vne autre. 220.b

Tables des matieres.

Eſprits meſchans & vicieux comme ſe doiuent corriger. 247.a
Eſprits diuers. 117.a.212.b
comme il les faut conſiderer. 113.b
comment il les faut recreer. 313.b
Eſprits contrains ne rendent iamais ce qu'on eſpere d'eux. 308.a
Eſſence. 123.a
Eſtoiles ne tombent. 363.a
diuers Eſtudes des hõmes. 322.a.333.a.353.a.b
Eſtuue de Scipion. 166.b
Eſtéſies, vents, font enfler le Nil. 398.b
pourquoy ne ſoufflent qu'en eſté, & durant quelques iours ſeulement. 413.b
Ethiopie ſes grãds deſerts ſecs & ſans fontaines. 318.a
Ethiopie n'a point de neiges. 398.a
Etna, montaigne iettant feux, appellee maintenant Montgibel. 116.153.b
vomit par fois des ſablons bruſlans. 377.a
Euander aſſiſte le Royaume des Arcades au bord du Tybre. 354.a
Eudoxe fut le premier qui porta d'Egypte en Grece la cognoiſſance du mouuement des planetes. 420.b
Euphrates, fleuue. 324.a. fort petit au ſortir de ſa ſource. 25.b. garde les Parthes de paſſer. 362.a
Euphroſyne l'vne des Graces. 3.a
Euripide poëte parlant des auaricieux. 224.a
Euronotus, vent. 406.a
Eurus, vent ſortant de l'Orient d'hiuer, ibid.
Eurynome mere des Graces. 3.a
Exemples de pluſieurs grands qui ſont tombez d'vne haute dignité. 310.b
vn ſeul Exẽple de luxure ou auarice a fait beaucoup de mal. 76.a
Exemple d'vn cœur braue & genereux. 14.a
Exemples ont plus d'efficace que les preceptes. 77.b
Exemples de gens determinez à mourir. *Voyez* Mort.
Exercices du corps quels ſont loüables, & quels non. 86.b

F

FAbian Philoſophe mené deuãt le Senat pour eſtre oüy à tel moin rougit de honte. 82.
ſon eloquence & grand ſçauoir. 107.b
acclamations du peuple en ſes diſputes. 117.b
ſon langage affetté. 122.b
comparé à Ciceron en eloquence. 101.b
ſon dire touchant l'eſtude des choſes friuoles & vaines. 328.a
Fabius Allobroge. 38.a
Fabius Perſien. 14.a ſon impudicité & vilainie. 38.a paruient à la dignité ſacerdotale pour l'ancienne nobleſſe de ſa maiſon. ibid.
Fabius & ſon dire notable. 261.b
Fabius temporiſant remit ſus la Rep. 37.a
Fabricius, ſa pauureté. 240. labouroit ſa terre luy meſme. ibid. aduertit Pyrrhus des embuſches & trahiſons de ſõ medecin. 230.b. reietta les richeſſes. 199.a. et l'or de Pyrrhus. 230.b
Faicts doiuent reſpondre à parolle. 298.b
Faim n'eſt ambitieuſe. 230.a
Faim endurre par beaucoup de ſordats. 88.b
Faueur du peuple s'acquiert par mauuais artifices. 190.b
Fauſſeté ſe couure ſouuent du maſque de verité. 259.a
Feintiſe retourne bien toſt à ſa nature. 278.b
Felicité giſt en la vertu. 195.b
en l'honneſteté & ſageſſe. 144.a.b. 228.b. 244.a
incertitude et miſere de l'humaine Felicité. 223.b
Felicité maſquee. 155.b
Felicité trop grande donne tous les iours nouueaux tourments. 105.a
Femmes et leur luxe 192.b. *Voyez* Impudicité.
Femmes forcloſes des honneurs et dignitez 357.b
Femmes ſubiettes à la goutte. 192.b
Feſtes pourquoy inſtituees. 89.a.b. 313.b
Feſtes Saturnales. 89.a
Feſtin et banquet public a la mort des grands ſeigneurs. 143.a.b
Feu engendre des animaux. 463.a
feu ſe fait en deux façons. 363.a. 375.a.b
Fidus Annæus. 396.b
Fidus Cornelius plence en plein Senat, eſtant appellé auſtruche pelee. 310.b
Figures de feu. 363.a
Fils corrompu par la douceur du pere. 27.b. 28.a. 258.a.
ſçauoir ſi le Fils peut faire vn plus grand bien à ſon pere qu'il n'a receu de luy. 25.b
Fin doit eſtre conſideree en tout. 139.a. 322.b
Flaterie. 44.a. 236.a. 259.a
Flaterie nourrit la cholere. 259.a
ne faut preſter l'oreille aux Flateurs. 102.a
Fleuue et lac ſont differents. 385.a. 403.a
Fleuues diuers produiſent diuers effects. 390.a.b
Fluteurs Phrygiens tombans furieux au ſon de leurs flutes. 313.b
Fol eſt celuy qui perſiſte en ſes fautes. 31.b
Fols et leurs miſeres. 329.a
aucune choſe ne leur appartient 17.b
difference entre les Fols, ignorans, et ſages. 150.a
Fontaines qui ont des vertus admirables. 289.a
Fortune. 23. b. 180.b. 262.b. 346.a. 352.b
ſes effects. 198.a
ce que Fortune a faict tien, ne peut eſtre eſtimé tien. 79.a
Fortune darde ſes traits envain cõtre les mœurs 105.a. 144.a
grande Fortune eſt vne grande ſeruitude. 333.b
Fortune n'oſte ſinon ce qu'elle a donné. 316.b
Fortune nous peut rauir ce qui eſt fluxe et caduque. 4.a
Foudres et eſclairs differents. 363.a. 369.b 375.a.b
que c'eſt que Foudre. 375.a
effects de la Foudre. 375.b. 380.b
Foudre cauſe de grands embraſements. 375.a
a en ſoi vne force peſtifere. 381.a
art des Foudres ſe diuiſe en trois. 378.a 479.a. 380.a.b
Foy honoree eſt reputee entre les plus grands biens

Table des matieres

bien des hommes. 45.a.172.b.
Frugalité de Scipion. 166.b.
Frugalité des anciens. 176.b.355.b.371.a.
Frugalité, vrai entretien de santé. 230.a.
Funerailles. 334.a.272.b.342.b.346.a.
Furnius & sa loüable recognoissance à l'endroit d'Auguste. 14.b.
Futur incertain. 19.a.198.b.327.b.342.b. 349.a

G

GAing vient souuent de la perte d'autruy. 61.b.
Galatie a vn fleuue infectãt les troupeaux. 390.a.
Gallion frere de Seneque. 207.a.
sa loüange. 395.b.
Gaulois assiegez par Cassander. 386.a.
Gausseurs, & leur coustume. 99.b.
Genius & Iunon donnez à chacun. 216.a. 221.a.
Geometrie s'oublie aisément pour sa grande subtilité. 19.a.
Geometrie apprise par Alexandre. 181.a.
Glace & gelee sont choses distinguees. 399.b.
Gladiateur prend conseil sur le lieu du combat. 93.a. prend à des honneur si on le fait combatre contre vn moindre. 240.b.
Gloire accompaigne ceux qui la fuient. 42.a.
Gloire, ombre de vertu. 154.b.
Gorgonius. 167.a.
contre la Gourmandise. 175.b.217.a.
Gourmandise d'Apicius. *Voyez* Apicius.
Gracchus et Drusus premiers de Rome qui separerent leurs suiuans par troupes et rangs. 60.b
trois Graces. 3.a.
à quel dessein elles dansent. ibid.
pourquoi elles rient. 3.b.
Grammairiens, et leur office. 171.a.
leur vanité. ibid. 173.a
Grece. 327.b.353.b.
Grecinus Iulius occis par Cesar. 14.a.
Grecs. 43.a.
Grecs vindrent en la Gaule. et les Gaulois en Grece. 353.b.
Gresle comme se fait. 399.a vaine superstition pour destourner la gresle. 400.a.
Gresle en quoi differe de la neige. 399.b.
Grylle renommé par les liures de Platon. 26.b.
Guerre ciuile. 10.a.b.240.a.
miserables effects d'icelle. 255.b.
Gyarus, isle où on releguoit les bannis. 353.a.
Gylippus allant a Syracuse lui sembla veoir vne estoille sur vne lance. 363.b.
Gyndes, fleuue contre lequel se courrouçant Cyrus fit departir só canal en CLXXX. fosses. 271.b

H

HAbit quel doibt estre. 76.b.
Hannibal. 254.b.
Hannibal passa les Alpes. 383.b.
Haphe. 122.a.b.
Harmodius tirannicide. 69.a.
Harpagus Roy felon et inhumain. 239.b.
Harpaste auengle. 115.a.
Haterius orateur renommé. 108.b.
Hecaton: son dire notable touchant les bienfaits 13.a. touchant les Graces. 3.b.
recepte d'Hecaton pour se faire aimer. 79.b
Hecube en seruage. 171.a.
Helice et Buris, villes submergees de la mer. 421.a.424.a.
Heraclitus philosophe, surnommé Scotinus pour l'obscurité de son langage. 83.a.
Heraclitus ploroit lors qu'il sortoit de sa maison. 256.a.312.b.
Hercule faict citoien de Corinche. 7.a.
Hercule bruslé vif. 313.a.
Herennius Macer. 321.a.
Hermachus disciple d'Epicure. 77.b.103.b.117.a.
Hesiode a donné le nom aux Graces. 3.a.
Hesiode sçauoir-mon s'il est plus ancien qu'Homere. 171.a.
Heureux n'est qui ne le pense estre. 81.a.
Hiero Roy des Syracusains. 222.a.
Hieronymus. 251.b
Hippias tiran. 259.b.
Histoires remarquables: de Rufus Senateur 25.a de persõnes destinees aux spectacles à Rome. 138.b. de la mort volontaire de Drusus Libo. 137.b. de Cremutius Cordus. 348.b. de Sp. Anius Lanternier. 235.a. de Tirannius vieillard fort aagé et officier de Cesar, 330.b.
Histoire facetieuse de Caluisius Sabinus riche homme, et Satellius Quadratus escornifleur et boufon. 98.b.
Homere poëte 3.a.171.a.334.a
n'auoit qu'vn seruiteur. 350.b.
Homme excellente creature. 34.b.57.a.b 131.a plus perniciux que toutes les bestes sauuages du monde. 211.b. l'ennemy le plus dangereux à l'homme c'est l'homme 206.b
l'Homme vit plus sagement quand il n'a perdu l'honneur. 286.a
l'Homme le plus intraictable et indocile des animaux. 284.a
Honnesteté de soy desirable 29.a.34.b.
Honnesteté a en soy beaucoup de force pour attirer les hommes. 35.b.295.a.
l'Honnesteté est volontaire et sans contrainte. 132.a.b.
Honneur du Consul et Preteur. 129.a.
Honneurs annuls. 287.b
Honte en vn enfant, bon signe. 82.a.
exemples de ce en plusieurs grands personnages. ibid.
Horatius Cocles. 230.b.
Hoste ingrat. 32.a.
Hostius infame, et de son impudicité. 370.a.
autant eschauffé apes les hommes qu'apres les femmes. ibid.
les miroirs qu'il fit faire a ceste effect. ibid.
Huile de laquelle les luitteurs se seruoint. 327.a.
Huistres bonnes se peschent au lac Lucrin. 153.a.
Hydre a plusieurs testes. 219.a.

Tables des matieres.

I

IApyx, vent de la Calabre, *liure 5. des Questions naturelles, chap. 17* 406.a
Ida, mõtaigne, où est nee la mere des dieux. 321.a
Idee, qu'est-ce 122.b.123.b
Idomenee saluë par Epicure. 92.b.93.a
immortalisé par les epistres d'Epicure. 93.a
Ieunesse propre au trauail, & maniable aux exercices. 214.a belles instructions & aduertissemens. 28.b.103.b
Ieux mediocres relaschent l'esprit. 258.b
Ieux & spectacles. 14.a.277.a.138.b
Ieux des gladiateurs. 77. b blasmez pour leur cruauté. 78.a *Voyez* Spectacles.
Ignorance de la verité cause de beaucoup de maux au monde. 228.a
Ignorants recognoissent trop tard leurs erreurs. 158.b
Image chose morte. 163.a
Impudicité des personnes comment se descouure. 117.b des femmes. 192. b de Mamercus Scaurus. 38.b
Industrie des abeilles. 233.b
Infamie n'est pas si grande quand il y a plusieurs condamnez. 286.a
Ingrat quel ? 14.b 34. b. son mauuais naturel. 157.b.158.a
Ingrats de plusieurs sortes. 17.b.
Ingrat se plaint des ingrats, ibid.
Ingratitude frequente. 1.a.2.a.
quelle est la cause. 157.b.158.a
Ingratitude dissoult la concorde des humains. 34.a.
Ingratitude humaine enuers Dieu. 57.a.
Ingratitude a plusieurs espees, 18.b.37.a.
sa misere & saleté. 157.b.
Inimitié des grands. 249.a.
Iniure. Voyez tout le liure, Que le sage ne peut sentir aucune iniure. 314.b.
Iniure. 5.a.181.b.360.a.
il n'y a point d'Iniure que celle qui est faicte par deliberation & conseil. 360.a.
faut mespriser les Iniures. 268.a.
Iniure contraire au bienfaict. 33.b.262.a.
Iniure differente de contumelie. 316.a.
mespriser les Iniures est à vn grãd courage. 262.a
Innocence est vn fort rempart. 286.a.
Inondation & deluge vniuersel qui doit arriuer selon les Stoiques. 392.b.393.a.
Inquisitiõs & recherches inutiles, & vaines 171.a.
Instruction pour la ieunesse. 28.a.103.b.
Instruction contre la superstition. 194.b
Instruction touchant la nourriture des enfans. 259.a.
Intemperance : imprecation de Seneque contre icelle. 270.b.
Inuectiue contre l'auarice, prodigalité & dissolution. 175.a.b.
vn Iour d'vn homme sçauant vaut plus que tout l'aage d'vn ignorant. 153.b.
vn Iour seul cachera le genre humain. 393.a.b.
incertitude des Iours de l'homme. 325.b.
Ioye des fols & des meschants quelle est. 126.b.
Ioye des sages. 142.a.
Iphicrates, & sa responsе à celuy qui luy reprochoit que sa mere estoit barbare & Thracienne. 321.b.
Isocrate tira Ephorus des plaidoyers pour le rendre historien 308.a.
Ister, fleuue. 398.b
*I*thaque, pays d'Vlysses. 33.a.
Iuge & arbitre en quoy different. 20.a.
*I*ugurtha Roy mené en triomphe. 311.a
*I*uin, mois auquel on cueilloit les febues. 167.b.
*I*unon & vn Genie donné à chasque homme par les Stoïciens. 216.a.
*I*upiter 4.a. les diuers noms. 31.a.
*I*upiter appellé au combat par l'Empereur Caligula. 252.b.
*I*upiter Capitolin. 356.a.
*I*xion 87.a. attaché à vne roüe. 96.a.

K

KAlendrier, ou liure de raisons. 167.
au Kalendrier personne n'escrit les biẽfaicts. 2.b.

L

LAberius, poëte. 256.b.
LLabeur nourrit les esprits genereux. 87.a. 102.a.
Labeur & trauail enuoyez aux gens de bien pour les exercer & rendre meilleurs. 242.a.
Lacedemonien ieune meurt volõtairement pour sortir de seruitude, 151.a.
Lacedemoniens prohibent que les leurs combatent à la luitte. 42.a,
essayent le bon naturel de leurs enfans à coups de verges. 242.a.
Ladas, bon coureur. 163.b
Ladon, fleuue, & sa naissance par vn tremblement de terre. 416.b.
Lælius sage. 129.a.
son esprit doux & facile. 82.b.
Langage n'a point de reigle certaine. 221.b.
Langage corrompu demonstre la corruptiondes mœurs. 107.a.221.a.222.a.
Larrecin. 17.b.78.a 193.a.
Lecture de plusieurs autheurs tesmoigne vn esprit inconstant & vagabond. 74.b.
Lecture de plusieurs liures ne fait que distraire l'esprit. 74.b.11.a.b
Lecture nourrit l'esprit. 110.b.163.a.
Lentulus hõme factieux cracha à la face de Caton. 315.
Leonidas Capitaine, & sa harangue pleine d'efficace. 328.a.
Lepidus conspira contre l'Empereur Auguste. 281.b.
Libèralité pourquoy ainsi appellee. 15.b.298.b
doibt estre discrette. 298.a.
plusieurs sont Liberaux par honte. 8.b.
Liberté iuste donnee entre amis. 298.a.
Liberté vraye. 116.b.147.b. 155.a.

Table des matieres.

Libonotus vent 406.a
Licinius homme riche 229.b
Lieu du milieu eſt le plus honnorable 318.b
Changement de lieu eſt vne agitation de l'eſprit affligé 74.b
Ligures 254.a
Lyon ville de France, entierement bruſlee 180.a
Le Lion garde ſon maiſtre de l'iniure des autres beſtes 13.b
Liuia femme d'Auguſte perdit ſon fils Druſus en fleur d'aage 340.b ſon ſage conſeil ſur le faict de la coniuration de Cinna contre Auguſte ſon mary 281.a
Liuius Druſus homme aſpre & violent, deſire en fin le repos 202.251.b
Liuius autheur tres elegant, & qui auoit l'eſprit grand plus que bon 202.b
Liure eſcrit de petites lettres ſouuent reietté de nous 260.a
Pluralité de Liures diſtraict 110.b. 74.b
voyez lecture accable pluſtoſt qu'elle n'inſtruict 309.a
Liure de Lucilius loüé par Seneque 111.b
Liures en nombre de quarante mille bruſlez en Alexandrie 309.a
Loüange que c'eſt 205.a
Difference entre loüange & loüangement: ibid.
Loüange autant notable que rare en vn beau ieune homme 349.b
Loüange du frere de Polybe 332.b
Loüanges manifeſtent l'homme, à la façon qu'il les reçoit 117.b. en quel ſens les Stoiques prennent ce mot de loüange 105.a
Loüer en vn homme ce qui n'eſt pas en luy, eſt ſot 108.b
Loy de nature 76.a
Loy diuine 149.a
Loy nulle au ſiecle d'or 176.a.b
Loix des 12. Tables deffendent de charmer les fruicts 400.a
Quelques loix ne prohibent ny ne commandent 28.b
Lucilius auditeur de Serapion 107.a liu.4. des Queſt. nat. en la preface. Son vioage en Sicile 153.b Ses Eſcrits 391.a
Lucius Bibulus ſa mauuaiſe fortune en la mort de ſes enfans 344.b
L. Cinna grand ami d'Auguſte apres ſa coniuration 281.a
L. Pyſo yurogne, diſcret et auiſé 161.b
L. Sylla cruel enuers Marius 270.b
Lucius Syllanus gendre de Claudius et ſa mort 432.b
Lucreſſe 345.a
Lucre vient aux vns quelques fois de l'incommodité des autres 61.b
Lucrin lac renommé d'où ſe peſchẽt les Huiſtres 153.a
Lucullus 336.b
Lune d'où prend ſa lumiere 346.b. 426.a
Luxe des anciens en pluſieurs choſes 153.a 176.b.177.336.a.401.a
Le luxe ruine en bref ce que la vertu a baſti 145.a
Lycie region a des fontaines medecinales 390.b
Lycurgus Legiſlateur et ſa grande ſageſſe 176.b
Lycus fleuue et ſon cours ſouſterrain 390.b
Lyn ceſtius fleuue 389.a
Lynx a les yeux aigus 37.a
Lyon ville de France arſe et bruſlee 180.a
Lyſimachus expoſé à la mercy d'vn Lion 270.b 286.a. ſa cruauté enuers Teleſphorus Rhodien ſon amy 270.b

M

MAcedoine 324.a. beaucoup de villes y ont eſté englouties par tremblement de terre 180.b. langage macedonien entre les Indes et les Perſes 353.b. fleuue de Macedoine qui colore le beſtail 389.b
Macedoniens 43.a
Magnaminité 289.a
Mal que c'eſt? 165.b
Mal n'eſt grand s'il eſt extreme 75.b
Mal preueu eſt plus leger 150.a
Mal 165.a.b.83.b.145.b.292.b.34.a.312.b.165.a.b enſeignemens pour ne craindre les maux 146.b. le plus grand mal de l'homme c'eſt qu'il ait ſoi-meſme pour ennemi 216.a.b. l'homme eſt ſeul autheur de ſon mal 217.a
Malice 34.a.157.b.147.b
Maux pourquoi de Dieu permis 242.a.b
Maladies de tant de ſortes d'où ſourdent 192.a.b
Maladies et les paſſions de l'ame comme differents 147.a.268.a. cauſes des maladies 192.a.b
Mamercus Scaurus Conſul, ſa vilennie et impudicité 38.a
Manes eſclaue de Diogenes, fugitif 368.b
Marbres d'Alexandrie 166.b
Marcellinus ami de Seneque, et homme plaiſant 100.a
Marcellus fut exilé à Mitilene 270.a
Marcus Agrippa honnoré d'vne couronne Nauale 26.b. grand ami et fauori d'Auguſte l'Empereur 60.a. ſon dire notable 188.b
Marcus Allius acquité de ſes debtes par Tybere, et comment 9.b
M. Antonius, ſon dueil en la mort de ſon frere 337.a. les propos qu'il tint auant que ſe tuer 51.b. ſe perdit par l'yurognerie 62.a
M. Brutus 354.a. fit vne grande faute de tuer Iule Ceſar 13.b.a cõpoſé vn liure intitulé du deuoir 194.b
M. Caton, ſon dire notable 44.a. ſon bien valoit vn million d'or 297.b
M. Curius Dictateur et ſa pauureté 356.a
M. Heluius ibid. ch. 16.
M. Marius cruellement traicté par Sylla 270.b ſes grands trauaux 329.b
Marſeille 283.b
Martia ſtatuë à Rome 60.a
Marullus 199.b
Mathematique 172.b
Matiere bonne eſt ſouuent ſans artiſan 112.b
Meandre fleuue, l'exercice et le plaiſir de tous les Poëtes 208.b
Mecenas, ſon dire 39.b. regretté d'Auguſte apres ſa mort 72.b.60.a. apophtegme notable de lui 91.a. ſon vilain et deshonneſte deſir 203.b. ſes diſſolues façons 220.b. ſa moleſſe 241.a

Table des matieres.

Medecin comment se doit comporter à l'endroit de son malade fascheux & outrageux 319.b 55.b.peruers souhait & meschant dessein de certains Medecins 61.b.annee contagieuse & mal saine leur est profitable 62.a
ne peuuent prescrire par lettre l'heure du repas & du bain. 93.a
Comparaison du Medecin du corps à celuy de l'ame, 146.b
Medecins anciens bien differens des modernes en la cure des maladies 199.a
Medecin visite le malade,non cõme aime, mais comme Empereur commendant 55.b.a
Medecin ne prescrit pas mesmes remedes à tous 250.b
Medecin fol subtil à percer l'apostume d'vne fille de Roy 276.a
Medecine:sa pratique ancienne comparee auec la moderne 192.a.207.a.425.a.b
Medecine baillee auant le temps est tres-dangereuse 351.b
Mediens 319.a
Megalepolis 416.b
Megisthanes Epist.21.
Megariciens,secte de Philosophes 173.b
Melas fleuue de Beotie qui colore le bestail 389.b
Memoire des biens faicts caduque 18.b
Memphis 397.a
Menander. 396.a
Menenius Agrippa qui reconcilia le Senat auec le peuple Romain,fut enseuely d'argẽt amassé de porte en porte 357.a
Mensonge se descouure aisement 155.a
Mer a diuers noms 393.a 397.398
Mer tout ce qu'elle a de salle le iette au riuage 391.a
Mercure 3.b
Dieu compris sous ce nom,& pourquoy 31.a
Mere qu'elle doit estre enuers ses enfans 357.b
Merueilles sept 331.a
Messala Coruinus homme disert 116.a
Messala et Narcissus ennemis du public 396.a.
Messana depuis appelle Messala, nom donné a Valerius Coruinus, et pourquoy 327.b
Meschanceté nulle impunie 197.b
Meschancetez de toutes sortes naissent dans vn cœur ingrat 5.b
Meschãceté pour estre cachee,mais non asseuree 197.a.b
Meschancetez horribles de Clodius ibid.b
Meschãs ont leurs loix pour les punir 69.b.78.b
leur conscience leur est vn perpetuel bourreau 198.
Metaux excellẽs et tres-opulens ont leur veine profondement chachee 94.b
Metellus endure constamment son exil 95.a
son triomphe magnifique pour auoir vaincu les Carthaginois 328.a
deuient auengle 242.b
Metellius fils de Marcia 350.a
Metempsychose des Pythagoriens: ou tresPas d'ame de corps à autre 213.a
Metrodorus disciple d'Epicurus 77.b. son opinion refutee 201.b.natif de l'Isle de Zio 414.b
Metronax Philosophe 184.b. 148a.
Miel en Indie se trouue aux feuilles des Cannes 162.b
Milet ville & ses Colonies 353.b
Ministere,office & bien faict ne sont pas le mesme 23.a
Mirmillo Gladiateur se plaignoit que les cõbats à outrance se faisoient trop rarement 241.b
Miroirs fort vtils à ceux qui sont choleres 263.b
diuers aspects du miroir 365.b. leur vray & droict vsage 370.b
Miroirs comment trouuez 178.a
des images qui se representẽt dans les miroirs 365.b.366.a
Miroirs d'Hostius dont il se seruoit en ses abominables impudicitez 371.a
Misere de l'homme diuerse. 87.a.103.a 216.217.310.b
Misericorde que c'est? 288.b
Mithridates Roy d'Armenie prisonnier. 311.a
Modestie & frugalité des anciens 371.a
Mœurs bonnes sont agreables 113.a
Monde 130.a.36.a. eternel, subiect neantmoins aux changemens 124.a. sa matiere & ses parties 372.b
Monde,Temple des dieux 66.b
Montagne merueilleuse en Lycie 154.a
Montgibel: gouffre merueilleux 153.b
Montanus Iulius Poëte fauory de Tybere 234.b
Moqueurs en fin reçoiuent leurs salaires 320.b
Mort. 419.a.94.a.95.b.97.b.105.b.130.b.181.a.b 184.b.185.a.310.a356.b. 388.b 418.b.
Mort geneureuse d'vn Lacedomonien 151.a
de Scipion beau-pere de Pompee 95.b
de Caton ibid.
Mort crainte par tout animal 233.a
Mort commune à tous ceux qui naissent 200.a
miserable estat de ceux qui craignent la mort 358.a
Mort doit estre mesprisee 105.a.310.b.75.b. 83.a.95.b.159.b.160.a.
Mort n'est meditee par les hommes 203.a
Mort n'est qu'vne intermission de vie 105.b
Morts ne sont plus rien 347.a
Mort du fils iustement lamentee par le pere,lors qu'elle luy est annoncee 335.a
Mort du Barbeau & du Surmulet remarquable entre les animaux 388.a
Mourir bien qu'est-ce? 137.b
Mourir on doit,& on ne le veut 150.b. exemple notable d'vn hõme determiné à mourir 138.b
Mouton Marin 320.b
Mucius Sceuola mit au feu sa main qui auoit failli à tuer le Roy Porsenna 95.b.134.b. 199.a.69.a.240.b.
Mulet ou Surmulet poisson 388.a
Muræna conspira la mort d'Auguste 281.b
Murenes nourries de sang humain 284 b
Musique 168.b
Myndirides Sibaritain,son effeminee & ridicule delicatesse 260.a

Table des matieres.

N

NAppelle preſentee aux Lions & aux Ours, les incite à cholere 274.a
Naples: belle deſcription de la Grotte de Naples 121.b
Naples vexee par tremblemens de terre 408.b
Narciſſus affranchi de Claudius 433.b
Natta Pinarius ſon ſubtil brocard 234.b
Nature 189.b.58.a.211.a.229.a.b. 159.a 76.a ne donne point la vertu 179.b
fornit à l'homme ce qui luy eſt neceſſaire 177.b
quatre Natures 237.b
Nature doit eſtre ſuiuie 76.b.88.a
Nature encline à miſericorde 58.b
Nature veut que les choſes pires ſoient ſubiettes aux meilleures 176.a
Nature n'eſt ſans Dieu, & Dieu ſans elle, mais tous deux ſont vn 31.b
Nature ſe contente de peu 76.a.229.a
Nature ſouhaite peu & l'opinion prou. 88.a
Nature nous a donné vn eſprit curieux 301.b.
Nature d'vn chacun doit eſtre conſideree: à quoy elle eſt propre 307.b
Nauigation s'aide des vents 406.b
L'art de Nauiger comment trouué 178.a
par la Nauigation vient le vomiſſement 118.a
Nauires d'Alaxandrie, gentile deſcription de leur flotte 150.a
Nauſiphanes a dit n'y auoir rien de certain 173.b
Nautonniers comment cognoiſſent les ſignes de la tempeſte 363.a
Neceſſité 83.b.177.b.150.b
c'eſt vn grand mal de viure en neceſſité 83.a
Neige que c'eſt 400.a
comme elle ſe faict 401.a
Neige comment ſe conſerue pour rafraichir & mettre dans le vin ibid.
Neige pourquoy eſt molle & comment elle ſe faict ibid.
Neige en quoy differe de la Greſle 400.a
pourquoy il Neige & ne greſle pas en Hyuer 399.b
Neiges ne tombent point en Alexandrie 308.a
Neptune 143.a
nommé ἐννοσίγαιος & pourquoy 416.a
Neron elegant en ſes vers 366.b
Neron aagé de deux ans lors que Seneque luy eſcriuit de la Clemence 278.a
Neron Ceſar enuoya deux Centurions pour trouuer la ſource du Nil 412.a
Neſtor a veſcu long temps 151.b
les ans de Neſtor 430.a
Nicopolis Cité ruinee ſouuentefois par tremblemens de terre 417.a
Nil abondant en Eſté 396.b.397.a
Nil en Eſté apporte force eau 411.a
quelle eſt ſa ſource & ſon cours 397.a
cataractes du Nil ibid.
comment il inonde tout le pays 397.b
Noble quel? 25.a.110.a
Nobleſſe vraye ne vient de race, ains de l'ame 110.a
Nul n'eſt plus Noble que l'autre, ſinon le vertueux 25.a
Nobleſſe ancienne a eſleué aux dignitez des hommes mal eſtimez & inutiles 58.a
Nobleſſe vraye 110.a.181.a
Nomentum maiſon champeſtre de Seneque 216.a
Nuceriane Colonie 408.b
Nuee: ſa definition 377.a
Nuee 402.b
pourquoy heurtent les montagnes ſans tonnerre 377.a
Nuee ſe reſoult en vent 118.c
Numance ville forte & ſa priſe 317.a
les aſſiegez ſe tuent & deffont eux-meſmes par leurs propres mains 122.a

O

OBaſus vieil Gentilhomme cruellemét traicté par Darius 270.a
Obliger qui peut? 56.a
Ie ne puis Obliger que celus qui a puiſſance de receuoir 69.b
Quelle Obligation nous auons à nos medecins & precepteurs 55.a
Occaſion doit eſtre eſpiee 93.a
Ocean 64.a
cloſt le monde comme vn cercle 346.b
Octauie ſœur d'Auguſte ayant perdu ſon fils Marcellus veſquit tout le reſte de ſa vie en dueil 340.b
Oebaſus eu trois enfans tuez par Darius 270.a
Oenopides Chius, & ſes raiſons pour monſtrer l'accroiſſement du Nil en Hiuer 398.b
Oiſiueté *voyez l'Epiſt. 19. d'vn bout à l'autre*, 136.a *voyez Repos & Solitude*
Oiſiueté ſans lettres eſt vne mort, & la ſepulture d'vn homme vif 158.a
Oiſiueté blaſmee 153.a
Oiſiueté rend mols les vertueux 158.a 239.b
Olimpe montagne deſmembree du mont Oſſa par vn tremblemeur de terre 416.b
Oliues, induſtrie des laboureurs à les cultiuer 167.b
Oneſicritus General des Galeres d'Alexandre le Grand 64.b
Opinions des Stoiques, quant aux affections de l'ame Epiſt. 116. touchant le demy rõd de l'arc en Ciel 368.a
touchant le deluge vniuerſel & fin du monde 392.b.393.a
Opinion des Hetruſques quant aux eſlancemens des foudres 379.b
Opinion met tout en ſuſpens 152.b 224.b
Toutes choſes dependent de l'Opinion 152.b
l'Opinion rend nos douleurs plus griefues qu'elles ne ſont ibid.
Ordre des choſes quel? 352.a

Table des matieres.

Orpheus 173.b
Ostia ville sur laquelle l'ardeur du Ciel parut si grande toute vne nuict, que des Regimens de Tibere Cesar accoururent au secours 370.a
Ours & Lions sont esmeus à cholere, s'ils apperçoiuent vne nappe 274.a
Outrage que c'est 320.b
Difference entre iniure & Outrage 316.a

P

PAcuuius par vsage acquist à soy la Syrie 83.a
Padouë ville bastie par Antenor 354.a
Padus fleuue maintenant dit Riuiere du Po 56.a
Panærius 103.b.225.a
Paphus ville ruinee souuentesfois par tremblement de terre 1180.b
Paradoxes 46.b.167.a.117.a.118.b.288.b.124.b 83.b.16.b.26.a.b.26.a,b.69.b.239.a.240.a.243 a.244.a.257.b.258.a.288.b.45.b.424.b. 35. b. 296.b. 320. a. 322. 288.b.122.a.362.b.250.b. 150.b.393.a.420.a.b
Paradoxes touchant l'essence de Dieu 362.b
Paradoxe, qu'il vaut mieux se tuer que trainer vne vie miserable 1151.a
Parens nous sont rauis lors que nous commençons à les cognoistre & aimer 42.b
mis au rang des biens 131.132
Parelies quand ils se font: leurs presages & qualitez 368.b
Definition de Parelies ibid.
Des Parelies doubles comme ils se font leurs Presages ibid.
Parianus Artemidorus 361.b
Parmenides Philosophe 373.b
Parricide comment puny par les Romains 286.a 283.b
Parsimonie *voyez frugalité.*
Parthenope cõment auiourd'huy appellee 118.a
Parthes experts & adroits à tirer de l'arc 105.b
Appareil des Romains pour les guerroyer du temps de Cesar 237.a
Parthes ont vn Roy, lequel n'est permis saluër sans presens 99.a
Parthes portent les cheueux espars 238.a
Par les parties on vient à la cognoissance du tout 212.a
Pasitheia vne des Graces 3.a
Pastor cheualier Romain dissimule sagement le dueil de la mort de son fils occis par C. Cesar 262.b
patience singuliere de Caton 320.a
Patrie doit estre aymee 358.b 354.a.b
Paul Preteur, accusé d'auoir touché ses parties honteuses auec l'image de l'empereur qu'il portoit en vn anneau 24.b
Paulina femme de Seneque 207.a
Paulus Æmilius enuiron le temps de son triomphe vit mourir deux de ses enfans 344.b
Pausanias 40.a
Pauure ne peut estre qui se peut contenter de peu 180.b
Pauure quel doit estre estimé Epist. 1. & 2. fueil. 75.a
Pauures ont beaucoup d'auantages par dessus les riches 308.b
Paureté est propre à qui veut philosopher 88.a
Moyens de supporter la pauureté 89.b 235.b.236.a
Exemple de Pauureté heureuse & loüable 371.a
Pauureté n'est pas tant subiecte aux iniures de la Fortune 309.a
Pauureté consacree au Capitole 196.b
Pauureté necessaire à qui se veut adonner à la philosophie 91.a
Pauureté fait souhaiter la mort 224.a
Pauureté est ioyeuse 366.b
Pauureté ioyeuse est chose honneste Epist. 2. fueil 75.a
Pauureté maudite, mocquee & mespriſee 223.b
Pecher quelle peine 198.a
197. b. nul aage n'en a esté exempt. ibid. frequence du Peché oste la honte. 22.a. & fait vne coustume 286.a.261. Cupidité de pecher 247.b.
Pecune auec quelle mediocrité doit estre conioincte 309.a
Pedo Albinouanus, son plaisant conte de Sp. Annius 235.a
Penelope 171.a
Peneus fleuue quand commença de couler. 416.b
Pere complait autrement aux enfans que la mere 239.b
Pere si doit estre nourry par son fils? 283.b
Peripateticiens on tadiousté à la philosophie vne quatriesme partie qui est la ciuile 174.b
Peripateticiens n'ostent pas les affections, mais les moderent 163.b.164.a
Perses 42.b
Perseus Roy mené en triomphe par P. Æmilius 344.b
Petreius & Iuba tuez l'vn par la main de l'autre 240.a
Peuple cause souuent du vice 77.b.78.b
Peuple affamé ne se fleschit par aucune priere 330.a
Phædon 188.b
Phalaris tyran cruel 70.a 254.b.288.b.
Phalaris exerça vn genre de supplice appellé le Taureau 132.a
Pharos autresfois separee de la terre 416.b
Phasis riuiere 398.a 355.b.
Phœnix oiseau ne peut naistre dans cinq cens ans qu'vne fois 109.a
Pheniciens habitent l'Espagne 333.a.b
Phidias statuaire 17.a.79.a 166.a
Philæ isle de difficile accez: sa description 397.a
Philetæ traistres larrons d'Egypte 117.a
Philippe Roy de Macedoine chastie asprement vn soldat pour son ingratitude 40.a

Table des matieres.

Philoſitus metayer de Seneque 82.b
Philoſophe vray qui? 326.a
Philoſophe peut eſtre riche 298.b
Philoſophe & le ſage en quoy ſont differents ibid.
Le bon Philoſophe s'arreſte aux mœurs, & non aux diſcours 227.b
Vanité des Philoſophes 186.a
Philoſophes ſont affectionnez aux princes & ne meſpriſent les Magiſtrats 143.a
Philoſophes ne font ce qu'ils dient 100. 296. a.b,
Philoſophes doiuent eſtre modeſtes en paroles 107.b
Philoſophie 206.b.170.b.171.a.85.a.87.b.91. a.107.b.117.a.361.b
Philoſophie morale diuiſee en trois parties 144.b
Philoſophie qu'eſt ce qu'elle enſeigne 87.b. 88.a.118.b.
Son nom eſt hay & reietté 76.b
Philoſophie quel profit apporte 100.b
Philoſophie nous fait iouyr d'vne vraye liberté 79.a
Deſcription de la vraye Philoſophie 87.b
Son vſage ibid.
N'eſt empeſchee par la pauureté 88.a.b
Celuy qui s'eſt addonné à la Philoſophie comment ſe doit porter aux Saturnales & autres iours de recreation 89.a.b
Doit rechercher la pauureté 91.a
Philoſophie guerit les maladies de l'ame 118.a.b
Demande la ſolitude & repos 142.b
Eſt vn aſſeuré rempart contre les troubles de l'eſprit 158.b
En quoy differe d'auec les autres Arts 191.b
Nom de Philoſophie
Phrygien trompette 212.b
Pindare tient que Delos n'eſtoit ſubiette au tremblement 417.a
Piſiſtratus Tyran d'Athenes 268.b
Pithocles 92.b
Inſtruction que luy donne Epicure pour l'enrichir 93.a
Plaintes iniuſtes enuers *Dieu* 16.a
Plaiſir *voyez Bien-faict.*
Plancus artiſan 395.a
Platon 39.a.44.a.55.b.110.122.b.247.b 269.a358.b.
Platon d'où eſt-il nommé tel? 124.b
les Deuins luy firent vn ſacrifice apres ſa mort comme à vn Dieu,& pourquoy? ibid.
Platon donne ſix ſignifications au mot Grec τὸ ον. 123.a
A diuiſé toutes choſes qui ſont en ſix façons 123.b.
Ses Idees ibid.
Son opinion touchant les choſes viſibles & ſenſibles 124.a
A veſcu quatre vingts & vn an entiers 124.b
Sa ſobrieté & bon regime ibid.
Auoit trois ſeruiteurs 356.b
Pleurs ſont les commencemens ſoubs leſquels nous naiſſons 332.b
Pleurer & faire vn dueil demeſuré merite pluſtoſt reprehention que conſolation 199.b
Voyez les liures de la Conſolation à Polybius, Martia, Heluia.
Pleurer vn enfant d'incertaine eſperance ne ſont que larmes perduës ibid.
Pluye nulle ſi grande qu'elle perce la terre outre dix pieds en profondeur 385.a
Poëtes quelle fin ont-ils 3.b
Poëtes diſent beaucoup appartenant aux Philoſophes 171.a
Poëtes nourriſſent les erreurs par leurs fables 329.a
Poëtes ſont les dieux autheurs de tout vice ibid.
Poiſſon delicieux & de grand prix *Voyez Barbeau.*
Polienus fait grand perſonnage par la hantiſe d'Epicurus 77.b
Pollio Aſinius rebute la honteuſe & vilaine requeſte de Mamercus Scaurus 38.b
Pollio Aſinius Orateur ne faiſoit rien apres les quatre heures du ſoir 313.6
Sõ eloquence cõparee à celle de Ciceró 202.b
Pollux & Caſtor quels feux ſont 363.b
paroiſſent ſouuent au milieu d'vne grande tempeſte,& ſe viennent poſer ſur les voiles en façon d'vne eſtoile ibib.
Polybius 332.b
Pompee rougiſſoit de faſſe à chaque rencontre ou aſſemblee de perſonnes 81.a
debat de la ſeigneurie de Rome auec Ceſar 103.b
Pompeiens lieu de plaiſance 86.a
Pompee ville en la Campagne de Rome abiſmee par extraordinaire tremblement 408.b
Troupeau de ſix cens brebis eſtouffé pres de Pompee durant vn tremblement 417.a
Pomponius eſcriuain
Poſſidonius: ſes ſentences notables 153.b 176.a.220.a.232.a.
Poſſidonius fait quatre ſortes d'Arts 172.a
Poudre de Puteol, ou Pozzoli, ſi touche l'eau deuient pierre 389.a
Pourpre Tyrien & ſa viue beauté 367.a
Preceptes cõme ſe doiuent donner 185.b.& ſuiu.
Preceptes de grandes choſes & neceſſaires doiuent eſtre finis & certains 186.b
Preceptes des medecins comment nous obligent 55.a.b
Precepteurs & leurs biens-faicts 19.a
Precepteurs quels doiuent eſtre donnez aux enfans 259.a.242.a.b
Preſages de l'arc en Ciel 367.a
Preſages des foudres 377.b.*voyez vn Foudre*
Preſages des Parelies 369.a
Preſages des feux tombans du Ciel 369.a
Preſter, vent volage 404.b
Preſens 12.a.37.a.324.b
Preſens doiuent eſtre tellement reglez, qu'on n'en ſouffre par apres neceſſité 12.a
Preteur Vrbain prononce trois mots 306.b
Prexaſpes & ſa miſerable fortune 269.a
Priamus 262.b
Priapus nom de Guet donné ſouuent par l'Emp. C. Ceſar à ſon Mareſchal d'armee Chærea, & pourquoy 321.a

Table des matieres.

par Priere ce que l'on obtient eſt treſcher. 8.b
Prince doit eſtre tel enuers ſes ſubiects, qu'il veut que les Dieux ſoient enuers lui 280.b
Prince debonnaire vit en toute aſſeurance 283.a
Pourquoi dit le Pere de la patrie— ibid.b
Prince doit eſtre tardif à punir 280.b
Prix de chaſque choſe ſelon le temps 55.a
Procruſtes cruels, qui prenoient plaiſir à tuer les paſſans ſans eſperance de profit aucun 280.b
Contre la prodigalité 175.b
Inuention de Prodigalité 401.a
Ceux qui profitent és ſciences ſont de trois ſortes 147.b
Promeſſes ne doiuent eſtre differees 9.a.b
Proſcription Triumuirale 10.b
Protagoras dit qu'on peut diſputer de toutes choſes *pro & contra*.
1. Prouerbes. Chercher querelle à vn homme las 268.a
2. Qu'il y a autant d'ennemis qu'il y a d'eſclaues 112.a
3. l'Eſcrimeur à outrance prend conſeil au milieu du camp clos 93.a
4. Il ſe faut garder de trois choſes, de la haine, de l'enuie & du meſpris 85.b
Prouidence grand bien de la condition humaine 124.b.239.b
Prouidence diuine en la creation & diſpoſition des vents 406.b
Prouocation des Rois au peuple 214.b
Prudence ſuffit à la vie heureuſe 163.& ſuiuans.
Prudence ſinguliere d'Auguſte 283.b
Prytanes magiſtrat
Pſeudomenon 111.a
Pſychrolutes ceux qui ſe lauent d'eau froide 160.b.118.a
Ptolemeus Roy d'Affrique pris & amené dãs les priſons de C. Ceſar Empereur de Rome 311.a
Publius Clodius ennemy de Ciceron 324.a
Publius Mimus: ſes beaux vers touchant le meſpris des biens de fortune 79.a
Publius Octauius achete deux cens eſcus vn Barbeau 194.a
Publius Vinitius ſon langage & façon de parler 107.b
Pudeur que demonſtre vn viſage rougiſſant, fait conceuoir de belles eſperances d'vn ieune homme 81.b
Puluillus Pontife diſſimule ſagement la mort de ſon fils 344.b
Pylades bateleur fort renommé 428.a
Pyrenee montagne ſeparant la France d'Eſpagne 362.a
Pyrrhoniens 173.b.428.a
Pyrrhus maiſtre de certains exercices 257.a
Pythagoras appaiſoit les paſſions de l'ame auſon de ſa lyre 267.a
Pythagoras 428.a.71.a. dit que les ames de ceux qui entrent dans vn temple & regardent les images des dieux de fort pres ſe changent & faict toute autre 188.b
Pythagoras fabſtint des animaux 213.a
Diſciple de Pytagoras plaiſamment mocqué 71.a
Diſciples de Pythagoras gardent ſilence. 5. ans. 117.b
Pythius cruellement traicté par Xerxes 270.a
Pythocles 92.b
Python ſerpent ne pouuoit eſtre bleſſé. 160.a

Q

QVeſtions inutiles reprouuees 171.b
voyez Subtilité.
Queſteurs 329.b
Q. Catulus ſur le tombeau duquel M. Marius fut tué. 270.b.
Q. Sextius 128.b.263.b.213.a
refuſe la dignité de Senateur que Iul. Ceſar luy offroit 199.a

R

RAbirius Poëte rapporte en ſes vers les derniers propos de M. Antoine lors qu'il le tua 91.b
Raiſon arbitre des biens & maux 133.b
Raiſon commune aux dieux & aux hommes 183.b
Raiſon parfaicte eſt le bien de l'homme 148.b
La Raiſon & la ſocieté renforcent l'homme 4.b
Rameau ou baſtõ pourquoy apparoit rompu dãs l'eau. 365.b
Rebilius homme infame Conſul 14.a
comparé à Fabius Perſicus homme de meſme eſtofe ibid.
Recognoiſſance des biens-faicts, ou, Gratitude 22.b.34.b.48.a.159.a.b
Recognoiſſance de deux ſortes 35.a
Recognoiſſant qui eſt? 156.b
Moyen de l'eſtre 157.b
Recognoiſtre vn bien-faict n'appartient qu'au Sage 156.b
Recreation vtile à ceux qui eſtudient 86.b 87.a
Regulus prins par les Carthaginois 42.b
ſa conſtance és tourmens 199.a
Regulus percé de cloux 313.a
Relation aucune ne ſe fait au Senat apres les 4. heures de ſoir 313.b
Religions eſtrangeres chaſſees, du regne de Tybere Empereur 213.b
Remedes contre la cholere 264.b.266.a.267.b
Remedes contre les pleurs & apprehenſions humaines 144.b
Remedes contre les troubles & paſſions de l'eſprit 306.a
Remedes contre la faineantiſe 121.a
Remedes contre la crainte des choſes eſpouuentables 83.b
Repos oiſif rend la vie odieuſe 153.b

Table des matieres.

Republique conſideree ſelon deux qualitez 301.a
Republique quand doit eſtre adminiſtree par le Sage ibid.
Rhein fleuue,ſon origine & ſon cours 411.a 391.b.eſt fort petit au ſortir de ſa ſource 25.b
Rhein fleuue ne s'enfle pas en Eſté 398.a
Rhetorique & ſa diuiſion 175.a
Rhoſne fleuue, ſa roideur au milieu meſme de ſon cours 491.b. ne s'enfle point en temps d'Eſté. 398.a
Rhodes en ſa cherſoneſe qui par interualle de temps deuient trouble 391.a
Rhodiot ietté dans vne cage par le commandement de Lyſimachus 137.b.ſon dire effeminé et laſche ibid.
Riche aucun ne naiſt 92.a
Riche eſt celui qui na beſoing de richeſſes. 86.a
Richeſſes 76.a.b.88.a.b,98.b.155.b.166.b. 203.a.297.b.298.a.216.a
Richeſſes 76.a.b.pleines de ſoing 308.b. de dangers 85. b. et d'ennuys 155. b.ſon vſage et le fruict comment peut eſtre agreable 86.a. l'on vit en perpetuelle crainte pour elles ibid.b. ne rabattent rien des miſeres de l'homme 89 a.ſi elles ſe peuuent appeller biens 298.b.168.a celles qui viennent de pauureté durent longuement 203.a. ſeruent à l'homme vertueux et comment?297.b.298.a.ſont trompeuſes,par la confeſſion meſme de ceux qui les ont poſſedees 217.a
Richeſſes vrayes ibid.
Richeſſes grandes, vne pauureté qui s'accorde auec la loi de la nature 76.a
Richeſſes ne ſe doiuent mettre entre les biens 168. a. meſpris des richeſſes eſt ſigne d'vn grand courage 92.a
Riotte doit eſtre fuye 288.a.b.318.b 321.b
Robbe pourquoy on en change les iours de feſtes 89.b
Rome 166.b.181.a.214.a
Romulus mourut apres vne Eclipſe de Soleil 354.b
Roy peut tout vindiquer comme ſien par droict ciuil 65.b.66.a
Roy des perſes en Sirie couppa le nez à tout le peuple 271.a
Roys donnent beaucoup en guerre liu.4.des bien-faicts ch. 37. 40.a
Royaume eſt de ne vouloir regner quand tu peux 176.b
Royaumes ſous le ſiecle d'or eſtoient en la main des Sages 176.a
Rufilius só luxe noté & oppoſé à Gorgoni' 167.a
Rufus Senateur,le danger où il fut pour vn mauuais ſouhait 25.a
Rutilia ſuiuit ſon fils Cotta en exil. 358.b
Rutilius banny en Aſie 312.b.47.a. ſa reſponſe notable à celuy qui l'aſſeuroit de ſon retour à Rome à cauſe des guerres ciuiles 60.b.ſupporte conſtamment la ſentence de ſon exil 95.a 135.a.ſon innocence 154.b.199.a.

S

SAbbats iours auſquels Seneque ne veut qu'on allume des lampes pour l'honneur des dieux par-ce qu'ils n'ont beſoin de lumiere 194.b
Sabian rinage.
Sacrilege puny comme faiſant iniure à Dieu 66.a 94.b
Sacrilege ne peut faite iniure à Dieu 66.a.94.b
Sage ne peut receuoir iniure 315.a.ſes priuileges 316. b quel eſt celuy qui ſe peut dire Sage? 126. a
Sage comment peut-on eſtre 148.a
s'il eſt bon d'eſtre ſage. 215.b
Sage eſt-il content de ſoy-meſme 79.b.& ſuiuãs.
Sage tardif à parler 167.a pourtraict du Sage Stoique. 80.b
Sage n'eſt iamais ſans plaiſir 126.a.b
Sage & vertueux ſe contente de peu,& eſt preferable aux plus induſtrieux 177.a. quelles ſont ſes inuentions & recherches 178. b. les Sages auoyent anciennement l'adminiſtration & le gouuernement des Eſtats, & donnoient des loix aux peuples 176.b.peuuent par leur conference & diſcours mutuels beaucoup profiter les vns aux autres 215.a profiterent nõ ſeulement aux autres, mais auſſi à eux-meſmes ibid.vſage de la communication que les Sages ont enſemble 216.a
Sage s'il ſe doit conduire par le cõſeil d'vn autre Sage 215.quãd & comment il doit entreprendre le maniement de la Repub.301.a. eſt Seigneur de toutes choſes 65.a. Differenee entre eſtre Sage & ſageſſe 226.a. ſa conſtance 232.a 125.b.comparé au Pilote bien aduiſé 85.b
Sage eſt le pedagogue des humains 174.b
Sage ne fait rien outre ſon gré 119.b
Sage ne prouoque iamais l'ire des grands 85.b
Sage ne s'eſleue ny deprime, ains demeure touſiours en meſme eſtat 352.b
Diuers effects de la Sageſſe 178.b
Sageſſe n'eſt ſubiecte aux accidens fortuits 176.a quel eſt ſon deſſeing ibid. C'eſt le but & ſalaire de la Philoſophie 174.a
Sageſſe que c'eſt 139.b.91.b
Salles des Ceſars pleines d'images 336.b
Salluſte Hiſtoitien ayma l'obſcure briefueté 221.b.222.a
Salut prend ſon commencement de la cognoiſſance du peché 99.b
Samnites Ambaſſadeurs enuoyez pour corrompre par argent Manius Curius Dictateur 356.a
Sang doit eſtre tiré pour alleger la douleur de la teſte 138.a
Sang s'il a force de deſtourner les nuees comme ſe perſuadoient Calaſofulaces 400.a
Sapience qu'eſt-ce? 174.a.91.b.99.b.100.a
Sapience eſt ce que les Grecs appellent ſophie 174.a
Sapience ſeule eſt liberté 106.a
Sapience euite le danger du changement 153.b

Table des matieres.

Sapience maistresse de l'ame 178. a. b
Sapience qu'est-ce qu'elle enseigne ibid.
Sapience n'est fortuite ibid. effects de sapience ibid.
Sapience est-ce vn bien 227.a
est inseparable d'auec celui qui l'aposſede 226.a
Sapience est vn art de vie 99.b
Satellius Quadratus escorniflour & boufon 98.b
Satrius secundus vassal de seianus obtiét la confiscatió des biens de Cremutius Cordus 348.b
Saturnalia festes celebrees au mois de Decébre 89. a
Saturne & Mars estoilles & leurs influences ineuitables 171.b
Science quelle vtile & neceſſaire? 64.a
Science se perd si elle n'est continuee
Scipion Æmilian: sa constance & grandeur de courage 336.b
Scipion Æmilian baillé par son pere Paulus en adoption 344.b
Scipion Africain: sa metairie, & ses bains 166.b
Scipion Africain tellement pauure que la dot de ses filles fut prise du treſor du peuple 357.a
Scipion Africain sa pieté enuers son frere 336.b
la genereuse parole qu'il prononça en mourant 95.b
gloire des Scipions fatale à l'Afrique ibid.
Scorpions machines 375.a
Scribonia tante de Druſus Libo. 137.b
Scylla lieu dangereux en la mer 153.b.102.b
deſcripion 182.a
Scyron vent qui infecte Athenes 406.a
Scythes veſtus de panes de Renards & de rats 177.b
Scythes nourriſſent leurs cheuenx 238.a
Secrets comme se doiuent communiquer à vn amy 75.a
Seian sa meschanceté & violéce enuers Cremetius Cordus 348.b.349.a
Seianus ayãt eſté eſleué par le peuple en de grãds honneurs fut mis par luy en pieces 311.a
haine de Seian comme auſſi son amitié dãgereuſe 119.b
Semence cauſe de toutes choſes 26.a
Semence diuine eſpandue aux corps humains 145.b
Semence nous eſt donnee de toutes choſes 31.a
Senateur apres l'an ſoixante n'eſt tenu d'entrer au palais pour vaquer aux affaires publics 330. b
Senateurs docolez à la lumiere 270.b
Seneque a eſcript des volumes de la philoſophie morale 216.a
Seneque en ſa ieuneſſe eſcriuit du tremblement de terre 410.b
Sa ieuneſſe tomba en la principauté de Tybere 213.b
Sa temperance & quel profit il fit en l'eſcholle de Attalus 213.a. ſon eſquipage & ſuitte allant aux champs 167.b
Seneque confeſſe que noſtre ame eſt vn animal, mais nie que ſes actions ſoyét animaux. 218.b
Seneque s'abſtint de l'vſage des chairs d'animaux, 213.b
integrité de Seneque 191.a
Senecio Cornelius gentilhomme Romain 203.a
meurt de Squinancie ibid.b
Sentence ſage & iuſte d'Auguſte Ceſar 276.b
Sepulture doit eſtre meſpriſee par vn homme ſage 311.b
Serapion Philoſophe: ſa façon de parler 107.a
Serf comme doit eſtre traitté par ſon maiſtre 111.b.112.a
Serf comme doit eſtre commandé 284.a
En quoy eſt different auec la perſóne libre 284.a
Serfs iettez aux Murenes pour eſtre deuorez 284.b
Seriphus iſle ſauuage 353.a
Seruilius Vatia choiſit vne matairie pour paſſer ſa vieilleſſe 120.a
lac de Seruilius lieu où l'on d'eſpouilloit & tuoit ceux que Sylla auoit proſcripts 241.a
Seruitude perſienne 11.a
Seruitude n'eſt vilaine ſinó celle laquelle eſt volontaire. 113.a. exemples de Rois & grands ſeigneurs tombez en Seruitude 112.a.b
Seuerité par continuation perd ſon authorité 119.a
Seureté ou aſſeurance eſt le bien du ſage 319.b
Sextius philoſophe. 115.b.143b. entroit en conte auec ſoy-meſme tous les ſoirs, de ce qu'il auoit dit ou fait le iour 275.b
Sextus papinius foüetté pour plaiſir par Ceſar 270.b
Sextus pompeius, ſa conſtance és aduerſitez 336.b
Sicile 324.a. Iſle ſeparee de l'Italie par vn petit deſtroit de mer. 345. b. iadis contenante à la terre ibid.
Siciliens adoleſcens ſauuerét leurs peres de l'embraſement du Mõtgibel les portans ſur leurs eſpaules 28.a
Similitudes 130.a.377.a.306.a.282.b.326.a142 b 185.a.142.a.366.b.54.a.64.b.139.a.116.b.286.b 168.b.249.b.148.b.222.a.85.b
Sinnis pyrat fort cruel, foüettoit ceux qu'il prenoit & les iettoit au feu 288.b
Siſyphus. 96.a
Sobrieté: ſa loüable 143.a.b. peut alõges la vieilleſſe comme a Planton 124.b. conſeruela ſanté 86.a
quelle Societé doit eſtre fuye 11.b
fruicts de la Societé humaine 34.b
Socrates 26.b.95.a.139.b. 207.a.209.a. 250.a 255.a.368.a.302.b.407.b.312.b.321.b
Socrates percepteur d'Æſchines 5.a
Socrates diſputa en la priſon ſans vouloir ſortir 95.a
Socrates demeura trente iours en priſon attendant la mort 137.b
Surmonta le venin 199.a
Socrates touſiours ioyeux 209.a
iuſques à la mort diſputa de la mort 241.a
Soif eſmeut la cholere 268.a
Soleil luiſt auſſi bien pour les meſchãt que pour les gens de bien 36.b

comment

Table des matieres.

comment l'eclipſe du Soleil ſe cognoiſt 368.b
Solitude à qui eſt vtile & à qui nuiſible? 81.a
diuers effets de la ſolitude 120.a
313.a
Solitude nous perſuade tous maux 97.a
Solon trop adonné au vin
Solon eſtablit par ſes loix vne egalité dans la ville d'Athenes 176.b
Sommeil profond oſte les ſonges 118.b
Sommeil neceſſaire pour delaſſer 313.b
Sophiſtes gens pernicieux à la ſocieté humaine 214.b
Sophiſmes inutiles à la vie humaine 317.b
Sotion Philoſophe 213.b
Souhaits 57.b. 58.a. d'Auguſte Empereur 323.b. de Cicero. 324. a. d'vn Athenien condamné pour ce ſubiet par Demades 61.b. de Liuius Druſus 324.a. de Mecenas 203.b
Souhait mauuais puni comme crime 58.b
voyez *vœux*
Souphre beaucoup ſous terre 405.a
Souuenir & ſçauoir ſont differens 104.a
Spectacles & ieux publics ſe faiſoient ſoir & matin à Rome 77.b
Speuſippus philoſophe, ſon opinion touchant le ſouuerain bien 164.b
Spurius Annius: ſa diſſolution & vie deſreglee, faiſant du iour la nuict 235.a
Statilia veſquit 99. ans 151.b
Stilpon Philoſophe: ſa reſponſe genereuſe au Roy Demetrius Polyorcetes. 80.b. 316.b. Crates fut ſon auditeur 81.a
Stipulation oblige l'achepteur & vendeur 22.a
Stoiciens 129.b. 288.b. 300b
Stoiciens combien differens des autres philoſophes 315.a
Stoiciens graues & ſententieux en leurs diſcours 103.a
Stoicienne inſtitution 13.b. voyez *Paradoxe.*
Stoicienne eloquence & ſon langage 83.b
Stoicienne doctrine touchant les ingrats 37.a
Straton inquiſiteur de la nature 413.a
Styx, fleuue veneneux en Arcadie 389.b
Subſolanus vent 406.a
Subtilité ennemie de verité 173.b
Superbe vituperee 10.b. 11.a. 43.a. 60.b
Superſtition payenne condamnee meſme par Seneque. 194. b. inſtruction contre la ſuperſtition ibid.
Supplice nocturne inouy 270.b
Sylla ingrat. 81.a. rougiſſoit furieuſement. 47.a. fit couper la gorge en vn coup à ſept mille citoyens Romains 182.b. fut le premier qui dõna des lions detachez dans le circe, qui parauant eſtoyent couplez. 193. a. prit les armes bien à propos & les poſa bien à propos. 344.a
Sylla fort heureux ibid
Sylla cruel 263.a. 282.b. 270.b
Syracuſe ville 345.b
Syrie ſubiecte aux tremblemens de terre 180.b
ranagee par l'Empereur Auguſte 324.a
Syrthes goufre dangereux 102.b. 350.a
Syrtique nation ſe loge l'eſté en lieux ſous-terrains à cauſe de la chaleur.

T

TAbleau du tric & trac de ce monde 263.a
Talthybius non ce des dieux 433.a
Talus inuenteur de la ſcie 177.a
Tamuſius a compoſé des Annales peu honneſtes comparees par Seneque à la longue vie d'aucuns 185.a
Tarentum ville plaiſante dont l'air & le ciel eſt fort doux 306.a
Tarquin Roy des Romains 13.b
Taupe pourquoy ſans yeux 387.b
Taureau eſmeu par la couleur rouge 274.a
Tauromenitan riuage 153.b
Teleſphorus Rhodius traitté cruellement par *Lyſimachus* & tenu dans vne cage comme vne beſte apres luy auoir faict couper le nez & les aureilles 270b
Temperance mere de la ſanté 86.a. voyez *ſobrieté.*
Temperanee de Seneque 213.a
Temple dedié par Auguſte, Ceſar au vent Circius 406.b.
Temps irreparable 213.b. 214.a
Temps circonſcrit & determiné à vn chacun pour croiſtre & pour mourir 140.a
Temps coule viſtement 114.a
Temps conſiſte en trois parties 345.b
Tentyrides comme ſe rendent maiſtres des crocodilles 398.a
Terre element partie du monde 372.a
Teſtament 32.b. 35.a.b
Thales philoſophe: ſon opinion touchant les vents Etheſiens 398.b. touchant les tremblemens de terre 411.a
Thalia troiſieſme des Graces 3.b
Thaſſo, iſle dont l'on tire le porphyre
Theatre Neapolitain 148.a
Themiſon & ſa ſecte 191.b
Theodore & Achillas auteurs de la mort de Cn. Pompee 254.a
Theodore philoſophe conſtant contre les menaces d'vn tyran 311.b
Theophraſte ſes preceptes touchãt l'amitié. 75.b
Theophraſte & ſa ſentence touchant les eaux 386.a
Thera iſle miſe en lumiere par tremblement de terre 415.b
Thermopyles deſtroit fort renommé. 59.b. tombeau des Lacedemoniens 179 b
Theutons perdus & deffaits ſur les Alpes par Marius 248.b
Thia iſle nouuellement apparuë du temps de Seneque 415.b
Thoroſca iſle naiſſante par tremblement de terre ibid.
Thrace region 43.a
Thucydide 416.b. 417.a
Tillius Cimber addonné au vin: ſceut neantmoins bien taire la coniuration faite ſur la mort de Ceſar 274.a. 161.a
Timagenes ennemy de l'heur de Rome 181.a eſtant diſgratié bruſle les liures qu'il auoit co-

Table des matieres.

posé des gestes de Cesar 272.a
Titus Arius surprend son fils en parricide & quelle punition il en fit 283.b
Titus Manlius, sa pieté grande enuers son pere qui l'auoit banny de sa maison 28.a
Tiuoli lieu fort agreable pour la douceur de l'air 32.b
Tónerre, ses especes & merueilleux effects 376.b pourquoy les nuees heurtét les mótagnes fans tonnerre 377.a. comment l'air est propre à former les tonnerres ibid
Tonnerre, sa definition & comment il se faict 381.b
deux sortes de Tonnerre 376.b
Tranquillité qu'est-ce 305.a
Que faut faire pour l'auoir ibid. 120.a.b
Trafique d'eau & de glace liure 4. sur la fin des Quest.nat. 401.b
Trasimene, lac 254.b
Tremblemens de terre ne viennent pas de l'ire de Dieu mais des causes naturelles 410.a
des Tremblemens de terre par secousse 415.b
Tremblement est causé par le vent & comment? 416.a
villes abismees par Tremblement de terre 416.b
opinions diuerses des Philosophes touchant la cause des tremblemens 414.415.416. 411.a
Tremblement de terre d'ou vient 410.b
Combien de sortes de Tremblement de terre 415.b
Tristesse compagne de la cholere 354.b
Tubero pauure & se contente de peu 331.b 196.b.199.a
Tullius Marcellinus se laissa mourir de faim 150.b.
Tusculo metayrie recommandee pour la douceur de l'air 32.b
Tybere Cesar & sa sentence notable 9.b
Tybere fils de Liuia. 194. a. porta la mort de son fils fort constamment 345.a.341.a
Tyberius Gracchus 345.a
Tygris fleuue & son cours sousterrain 208.a
Tyran n'est Roy. 282.b en quoy different l'vn de l'autre ibid.
pouuoir des Tyrans court & brief 282.b
vray portraict des Tyrans 283.a. le grand danger qu'ils courent 282. b. maxime des tyrans ibid.
Tyre ville ruinee par tremblement de terre 409.a
Tyriens habitent l'Afrique 353.b

V

VAgelius poëte: quelques siens vers alleguez 410.a
de la Vague & sa definition 402.b
Valerius Asiaticus Consul 376.b
Valeriens & leur famille 327.b
Valerius Coruinus Messala ibid.
Valgius & son opinion refutee touchãt le Mont-gibel, qu'il appelle vnique 116.a
Vanité du monde depeinte au vif 84.b 362.a
Vanité des richesses accompagnee de conuoitise & dissolution 223.b
Vanité des philosophes 180.a
Vanité des hommes qui remettent au lendemain les affaires 111.a
Varron le plus sçauant des Romains 354.a
Varus cheualier Romain grand gausseur, & qui donnoit des picquants broquards 235.a
Vatinius meschant garniment 315.a.187.a plaisant gausseur 320.b. comment il euitoit les brocards de ses ennemis 321.a.
Vedius Pollio engraissoit les lamproyes du sang humain 276.b.284.b
Velleius liure 4. des questions naturelles en la preface.
Venin a serui quelquefois de remede 13.a. faict mal qui le donne encor qu'il ne nuise 317.b
Vente qu'est ce 45.a
contract de Vente est du droict des gens 5.b
Ventes que font les Magistrats de la Iustice ibid.
Vent qu'est-ce? 402.a
different de l'air 403.a
Vents quand & d'où ils prouiennent ibid.
combien de sortes de Vents 405.b
des Vents qui sortent des cauernes & lieux concauez 405.a
Vents de douze especes selon Varron 405.b
autant de Vents que l'air a de parties 406.a
Vents à quel fin creez de Dieu & disposez en diuers endroicts de l'vniuers 406.b
Vents creez a bonne fin sont conuertis à mauuais vsage par les hommes 407.b
Vents s'engendrent d'vne nuee rompuë & creuee 404.b
Vents Etesiens à quelle heure se leuent 404.a quoy ne soufflent qu'en esté 404.a
Vents des Ecnefies comment se font ibid.
Vent de tourbillon comment s'engendre 403.b
Vent ne vient pas touſiours du costé du soleil 404.a
Vent de tourbillon quels endroits il bat principalement 403.b
Vents de quelle façon se font 403.a
progne stique de Vent selon Democrite 402.b
difference entre Vent & esprit 403.a
Ventre n'a point d'aureil 330.a
Venus a pour compagnes les graces 3.b
Verité qu'est-ce? 46.a
exploration de la Verité difficile 39.a
Verité se tient couuerte & cachee dans des profonds abysmes 64.a
Verité se monstre à tous 104.a
Verité de quelque costé qu'on la tourne est touſiours vne 154.b. son parler simple 115.a
Verité condamne souuent vn criminel 250.a
Verre vaisseau 400.a
Vertu 170.a 394.a.181.b.218.b.29.b.176. a.177. a. 178.a,184.a.292.b.294.b.295.a.302. a.307.a.

Table des matieres.

Vertu diuiſee en deux parties. 188.b
Vertu ſeule donne vn plaiſir perpetuel & certain 98.b
Vertu conſiſte au milieu 12.a
Vertu à tous ouuerte 23.a.34.a
Vertu en ſoy parfaicte 16.b
Vertu porte ſon prix en ſoy-meſme. 157.a
Vertu ne cherche le gain 291.a
Vertu poſtpoſee à la volupté par les Epicuriens mais à tort 29.b
Vertu agreable meſme aux meſchans 34.a.
Vertu ſe fait voir à tous ibid.
Vertu d'integrité aſſeuree & ioyeuſe parmy meſmes les fauſſes opinions & propos qu'on a d'elle. 35.a.b
Vertus ſon à deſirer d'elles meſmes non pour aucun eſpoir de profit 36.a
Vertu ne s'eſteint iamais en l'homme,ains y laiſſe quelque impreſſion 70.a
Vertu ſouuent eſprouuee ſ'acquiert beaucoup de force 83.b
Vertu belle de ſoy-meſme n'accroiſt ny ne decroiſt pour la beauté ou laideur du corps 131.a 131.b
effect de la vertu monſtré par vne belle comparaiſon 132.b
Vertu exerce ſa puiſſance ſur des choſes perdurables ibid.
Vertu ayme plus ceux qui ſont affligez 133.a
Vertus ſont pareilles ibid.
Vertu ſuffiſante pour rẽdre la vie heureuſe. 168.a 181.b.183.a
Vertu eſleue l'homme par deſſus tout ce qui eſt du monde 168.b
Vertu difficile à trouuer & a beſoin de guide 394.a
Vertu:ſes principaux offices & effects 178.b
Vertu maiſtreſſe de l'ame. là meſme. moyen de l'honnorer 223.a
la Vertu qu'vne extreme neceſſité fait naiſtre dãs nous eſt tres aſpre & violente 282.b
Vertu ne ſ'acquiert qu'auec trauail 148.a
Vertueux ne meurt iamais trop toſt 253.b
Vertueux ſe contente de peu & eſt preferable aux plus induſtrieux 177.a
bonne reſolution du Vertueux contre la mort 184.b
difference entre la Vie heureuſe des dieux & celle des hommes Vertueux 183.b
qualitez de l'ame Vertueuſe 223.a
reſolution d'vn homme Vertueux 220.a
Veſtales vierges departent leur vie en diuers ſeruices 361.b
Vice 77.a 108.b.82.a.120.b.124.a.136.a.186.a 186.b.190.b.231.a.b.256.a.b. 261.a. 329.a. 323.a.303.b.308.a.370.b
Vice a ſon deffenſeur 225.a
Vices abondent és lieux publics 255.a
Vices ne ſont en vn ſeul lieu 5.b
tous Vices ſont en tous,mais nõ pas tous remarquez en vn ſeul homme 36.b
Vices touſiours mauuais deſplaiſent 44.a
Vices viennent ſous apparence de vertu 111.a
Vices cõment ſe diſcernent d'auec la vertu? 64.b
Vices nuiſent par l'atouchement 308.a
Vices dompter eſt grande victoire 384.b
perſonnne ne confeſſe ſes Vices 118.b
Vices & playes de l'ame ſe doiuent manier auſſi doucement que les playes du corps 73.a
Vices ſont rompus & diſſipez par le trauail 121.a
Vices cachez ſont les plus dangereux ibid.
Vice a regné en tous les ſiecles 197.a
Vices approchez de la vertu luy donnent luſtre 230.b
les Vices abregent noſtre vie 323.a
Vices ſe laiſſent vaincre à la vertu 42.a
Vices flaiſtriſſent les forces de l'eſprit 218.a
Vice commun aux ieunes gens diſſolus 234.b
Vie briefue 111.a.114.a.200.a.322.a.b.327.a. 48.a.103.a
Vie heureuſe qu'eſt-ce & le moyen d'y paruenir 181.b.elle n'eſt imparfaite ſi elle eſt honneſte 150.a.b.151.b.184.b
Vie ne ſe fait heureuſe par la longueur 48.a
Vie n'eſt que crainte 101.b.Qu'vn ſupplice.334.b Qu'vn chemain à la mort 351.a
Vie pleine de diuers accidens 345.a.b
trois ſortes de Vie 302.a.b
Vieillards oiſifs ne font que trainer leur vie 184.b
Vieilleſſe maladie incurable 214.a.elle a ſes plaiſirs & douceurs 82.b. la faut conſeruer 207.b
Vigne 167.b
Vin allume le courroux 258.b
Vin congelé par le foudre rend fol celui qui le boit 381.a
Vin deffendu aux enfans par Platon 258.b
Viure eſt-il bon? 43.b
Viure ſelon nature difficile 108.b
Viuant ſelon nature n'eſt iamais pauure 88.a
Viure bien eſt bien mourir,Epiſt.6.
Viure en neceſſité mal 83.a
Vlyſſes n'a pas eſté ſi aſſeuré& certain patron de ſageſſe que Caton 315.a
Vniuers ſe diuiſe en trois 372.a
Voleſus Proconſul d'Aſie,& ſon acte cruel 254.b
Vœux quels ſe doiuent faire? 58.b.134.b. voyez *Souhaits.*
Vœux ſuperflus et iniurieux 58.a
Vœus publics au commencement du regne de Neron 278.b
Vœux publics ſont ſeurs ibid.
Vœux les vns occultes.les autres manifeſtes 135.a
Voix qu'eſt-ce; 373.a
Voix viue profite plus que la lecture des liures 77.b.103.b
Volonté qui ſe change facilement teſmoigne vn eſprit inconſtant 87.b
Volupté 64.b.237.a.135.b.82.b.19.a.153.a. 208.a.224.b
Volupté nulle certaine 19.a
Volupté briefue et fragile 64.b
Voluptez ou paſſees ou futures ſont nuiſibles 98.b

Table des matieres.

Volupté du ſage & du fol contraire. 294.a.b
Volupté de deux ſortes. 64.b.153.a
Volupté ordinairement conioincte auec meſchanceté 294.a
loüange de volupté tres-dãgereuſe & pourquoy ibid.b
Voluptez naturelles comment ſont differentes des vicieuſes ibid.
Volupté ſe peut vnir auec la vertu & comment? 295.a
Vray & vraiſemblable ſont differents & comment 228.a
Vſuriers de bien-faicts 71.b
Vtile de nature rendu nuiſible par l'abus des hommes 407.b
rien de vuide au monde 383.b
Vulcan à qui Iuppiter rompit la cuiſſe 432.a
Vulturnus vent 406.a

X

XAntippe féme de Socrates lui verſa vn pot à piſſer ſur la teſte 321.b
Xenocrates: ſon opinion touchant le ſouuerain bien 164.b
Xenophantus chantant eſmeut Alexandre en telle ſorte qu'il mit la main aux armes 254.a
Xerces denonça la guerre à la Grece 59. b. vtile conſeil que Demaratus Lacedemonien lui donna ibi. ſon acte cruel & inhumain enuers Pythius 270.a
Xerxes pourquoy pleura 329.a

Y

YVoire où croiſt? 169.a
Yurognerie 5.b.161.a
Yureſſe plaiſante 234.b
Yurognerie ordinairement accompagnee de cruauté. 162.a
Yurognerie folie volontaire 161.b
Yurognerie, reprochee à Caton 313.b
Yurogne peut bien aucunefois celer vn ſecret 161.a
difference entre Yurogne & yure ibid.
exemple d'Yurognes diſcrets & auiſez 161.a.b

Z

ZAleucus & ſes loix ſont infiniment loüees 176.b
Zeno fait bien à vn indigne: pour l'auoir promis 40.b. natif de la ville d'Elea 173. b. perd tous ſes biens par vn naufrage 311.b
Zeno autheur de la ſecte Stoicienne 256.b
Zephire vent 406.a
Zodiaque & ſes planetes. 423.a

FIN DE LA TABLE DES MATIERES.

TABLE
DES SOMMAIRES
DE CXXIV. EPISTRES
DE SENEQVE ESCRITES
A LVCILIVS.

EPISTRE I.

SENEQVE en ceſte Epiſtre enſeigne comme il faut arreſter & employer bien le temps qui ſe perd par trois diuerſes façons. Qu'vn homme n'eſt point pauure pour ſi peu que il ait de bien. fueillet 74.a

II.

Des perſonnes qui ne peuuent s'arreſter longuement en vn lieu, & qui penſent que le frequent changement de lieux puiſſe oſter les triſteſſes & facheries de l'eſprit. ibid.

III.

Il reprend Lucilius familierement de ce qu'il auoit vſé de ce mot amy, comme fait le vulgaire & monſtre que celuy ſeul eſt vrayement & proprement amy, auquel nous pouuons communiquer tous nos affaires & ſecrets, comme à nous meſme. 75.a

IV.

Il admoneſte Lucilius de pourſuiure l'eſtude de la Philoſophie, & de s'accouſtumer au meſpris de la mort, & ſe moque des choſes qui ſont ſuperfluës à la vie de l'homme. ibid. b

V.

Mauuaiſe couſtume de quelques vns, qui pour monſtrer & faire croire qu'ils eſtoyent du tout addonnez à la Philoſophie portoyent les cheueux longs, ne peignoient iamais leur barbe, auoyent les ſourcils renfroignez, eſtoyent deſireux de ſe faire remarquer ſur tous les autres hommes, par vne ſale & rude façon de viure, comme font bien encor quelques vns de noſtre temps. 76.b

VI.

Il ſe reſiouït auec Lucilius, de ce qu'il cognoiſt que tous les iours il fait quelque profit & aduancement à la vertu: & apres il enſeigne que la hantiſe & familiere conuerſation des bons, porte plus de profit que tous les preceptes & enſeignemens des Philoſophes. 77.a

VII.

Il apprend qu'il faut fuir les aſſemblees, les ſpectacles des ieux publics, comme auſſi la compagnie & familiarité des particuliers, excepté de ceux qui nous peuuent rendre meilleurs ou qui peuuent eux meſmes ſe rendre tels en nous hantant. ibid.b

VIII.

Monſtre qu'il ne faut s'adonner à loiſiueté & faineantiſe: Mais conſeille de choiſir vn repos honneſte, pendant lequel le Sage pourra mettre par eſcrit les preceptes de la Philoſophie. Reiette la vie de ceux qui s'adonnent aux affaires du Palais, & aux plaidoiries & autres choſes legeres qui ne peuuent rendre la vie de l'homme bien heureuſe. 78. b

IX.

Il monſtre que l'homme ſage encor qu'il ſoit content de ſoy meſme a beſoin d'vn amy. Et en fin pour vn petit preſent, qu'il a accouſtumé de faire au fonds de ſes lettres, il y met vne ſentence d'Epicure. 79.b

X.

Que la ſolitude eſt vtile à ceux qui profitent en la vertu, & qu'elle eſt pernicieuſe aux fols, comme ſont auſſi toutes autres choſes. En fin il adiouſte vn fort bel enſeignement de ce qu'il faut demander à Dieu. 81.a

XI.

Il veut monſtrer qu'il a bonne eſperance de quelque amy de Lucilius, lequel toutesfois à ſon aduis, encor apres qu'il ſera paruenu à la perfection de ſageſſe, ne perdra iamais ceſte grande honte & pudeur qu'il a, & que cela luy eſt commun auec pluſieurs autres grands perſonnages. Il adiouſte à la

fin vn precepte d'Epicure tres-profitable à ceux qui ſe veulent retirer de toute vilainie. C'eſt qu'ils ſe doiuent propoſer deuant les yeux quelque grand & vertueux perſonnage, ſur lequel ils ietteront touſiours leur penſee, & s'imagineront qu'il ſoit preſent à toutes leurs actions. D'où il aduiendra qu'ils ne feront rien encor qu'ils ſoient ſeuls qu'ils ne vouluſſent faire en leur preſence. Il y a vn exemple pareil en l'Epiſtre xxv. ibid. b

XII.

Il raconte de fort bonne grace, comme eſtant venu à ſa maiſon des champs il y trouua pluſieurs teſmoignages & preuues de ſavieilleſſe. En outre il dit qu'vn chacun de nous doit eſtre à toute heure appreſté & diſpoſé à la mort. 82. b

XIII.

Il propoſe pluſieurs remedes vtiles & neceſſaires, contre la crainte des choſes qui ſont eſpouuantables, plus par opinion que par effect, & leſquelles peuuent aduenir, & n'aduenir point. 83. b

XIIII.

Qu'il s'eſt retiré de la compagnie des hommes, & de tous affaires, & meſmement des ſiens propres, qu'il employe tout ſon temps à l'eſtude, & qu'il ne penſe qu'au bien de la poſterité par des enſeignemens & admonitions ſalutaires, qu'il met par eſcrit. 85. a

XV.

Si le ſage doit eſtre content de ſoy-meſmes, ou s'il doit auoir vn amy duquel il ſe puiſſe fier & prendre conſeil. 86. b

XVI.

Qu'il ne faut pas teindre legerement noſtre eſprit dans les preceptes de la philoſophie, mais il l'en faut ſouller & abreuuer du tout. Apres il diſſoult l'argument par lequel quelques vns vouloyent ſouſtenir, ſoit que toutes choſes fuſſent gouuernees par le deſtin, comme le Stoiciens croyent, ou qu'elles aduinſſent ſans raiſon & par aduenture, comme les Epicuriens enſeignent, que la philoſophie eſt inutile. En dernier lieu il expoſe vne tres-belle ſentence d'Epicure, quelle meſure & quelle borne il faut donner à nos cupiditez. 87. b

XVII.

Qu'il n'y a rien pourquoy on doiue differer le temps de philoſopher, pour crainte de la pauureté, laquelle tant s'en faut qu'elle puiſſe porter aucune incommodité, qu'au contraire elle eſt commode à ceux qui veulent vrayement & d'vn bon courage philoſopher. 88. a

XVIII.

Comment le Philoſophe ſe doit porter durant les feſtes Saturnales. Qu'il faut choiſir quelques iours pour faire eſſay comment nous pourrions ſouffrir la pauureté. Met en fin quel voiſinage il y a entre la cholere & la fureur. 89. a

XIX.

Il veut perſuader à Lucilius, qu'il ne ſe retire pas à la ſolitude ny à cachettes, mais que reiettant tous ennuis, & les tiltres d'honneur pleins de vanité, il ſuiue le repos d'eſprit. 90. a

XX.

Qu'il faut philoſopher par les effets & par la bonne vie, & que celuy qui voudra ſuiure à bon eſcient la philoſophie, doit rechercher la pauureté. 91. a

XXI.

Ceux ne doiuent pas craindre de n'eſtre point ſogneus des hommes, qui ayans laiſſé les beaux tiltres d'honneur, ſe ſont iettez entre les bras de la philoſophie. Car vne belle renommee & vne gloire qui durera à la poſterité, ne ſe peut mieux acquerir que par les eſcrits, & par la familiarité des hommes ſçauans. 92. a

XXII.

Par lequel moyen ſe doit deueloper & deffaire celuy qui ſe voyant chargé du maniement de beaucoup de grands affaires, penſe de s'adonner à la philoſophie. 93. a

XXIII.

Que le ſage ſeul reſſent vne vraye & ferme ioye, & que pluſieurs hommes acheuent pluſtoſt de viure, qu'ils n'ont commencé. 94. a

XXIIII.

Que c'eſt folie de ſe tourmenter de l'attente d'vne choſe qu'on ne ſçait ſi elle doit aduenir. Remedes tres-certains contre les euenemens dont les hommes ont accouſtumé s'eſpouuanter. 95. a

XXV.

Que tous eſprit ne ſe corrigent par vn meſme remede: ains ſe faut accommoder à leur aages & humeurs. Qu'il faut s'accouſtumer à ſe contenter de peu. Que l'on doit faire toute choſe comme ſi l'on eſtoit à la preſence de quelque homme vertueux & graue. 97. a

XXVI.

Qu'il n'eſt pas ſeulement vieil, ains qu'il eſt en decrepitude, & qu'il a encor l'eſprit vif & gaillard, exempt de toute crainte de mort. ibid. b

XXVII.

Que qui ne ſçait corriger ſoy-meſme eſt

inca

eſt incapable de reprendre autruy. Plaiſante hiſtoire de certain Caluiſius Sabinus. Quelles ſont les vrayes richeſſes. 98.a

XXVIII.

Que ceux ne ſentent aucun ſoulagement qui changeans de pays portent leurs vices auec eux. 99.a

XXIX.

Qu'il eſt difficile que Marcellinus homme ciuil & de bel eſprit, puiſſe receuoir correction. Toutesfois qu'il n'en a point perdu l'eſperance, & qu'il eſſayera toutes choſes pour y paruenir. Il adiouſte à la fin le dire d'Epicure, que l'homme qui s'eſt addonné à la philoſophie, ne doit point deſirer de plaire au peuple. ibid. b

XXX.

Il eſcript, qu'encor que Baſſus Aufidius ſoit caſsé du corps toutesfois auec vne ame ferme & conſtante, il n'eſt aucunement tourmenté de la crainte de la mort qui s'approche. 100. b

XXXI.

Que la ſeule vertu eſt noſtre bien. Qu'il faut fermer les aureilles aux flateries du peuple. 102.a

XXXII.

Il loue ceux qui viuent retirez au repos d'eſprit ſans qu'on ſçache ce qu'ils font. Que nous rendons noſtre vie plus courte par noſtre inconſtance : Il blaſme le deſir que les peres ont d'enrichir leurs enfans. Et que celuy vit en liberté, qui vit encor apres qu'il a acheué de viure. ibid. b

XXXIII.

Il loue Epicure, & l'eſtime homme plein de courage. Il parle auſſi des diſcours des Stoiciens qui ſont graues & ſententieux, & qu'il ne ſe faut pas tant arreſter ſur les inuentions des anciens, qu'on ne doiue eſſayer de faire de nouueaux chemins à la vertu, 103.a

XXXIIII.

Il ſe reſiouit d'ouyr dire ce que Lucilius fait, & ce qu'il eſcrit, & ſouſtient que celuy eſt parfaitement bon, qui ne peut par aucune force ny par aucune neceſſité deuenir meſchant. 104.a

XXXV.

La difference qu'il y a entre aymer & eſtre amy, & que pour eſtre conſtant il faut auoir auiourd'huy la meſme volonté qu'on auoit hier. ibid. b

XXXVI.

Quelque ieune homme à la perſuaſion de Lucilius s'eſtoit retiré à l'eſtude de la Philoſophie, dequoy pluſieurs le reprenoient, comme touſiours les choſes bonnes deſplaiſent au plus grand nombre des hommes. Il aduertit Lucilius d'apprendre ce ieune homme de meſpriſer ces folles reprehenſions, & de perſeuerer au deſſein qu'il a faict. Il enſeigne auſſi à ne craindre point la mort. 105.a

XXXVII.

La folie eſt ſubiette à beaucoup de paſſions cruelles & ſeruiles, & la ſageſſe les chaſſe bien loin. Si tu veux rendre toutes choſes ſubiettes à toy, il te faut abſubiettir à la raiſon. 105.b.

XXXVIII.

Que ceux ne ſentent aucun ſoulagement qui changeans de païs, portent leurs vices auec eux. 106.a

XXXIX.

Vn parler ordinaire eſt plus profitable, & ſert plus que les abregez & commentaires bien reliez qu'on portoit ſur ſoy. La grandeur du courage, eſt de meſpriſer les choſes grandes, & ſuyure les mediocres. 106. b.

XL.

Il reprend la façon de parler de Serapion Sophiſte, qui verſoit vn torrent de mots preſſez & pouſſez par force. Que la parolé d'vn Philoſophe doit eſtre moderee & retenuë comme ſa vie. 107.a

XLI.

L'argument & le ſubiect de ceſte Epiſtre eſt tout diuin. Il monſtre que Dieu eſt pres de nous, auec nous, & dedans nous. Qu'il y a vn eſprit ſacré logé dans noſtre ame, qui prend garde au mal & au bien que nous faiſons. Que les biens & la richeſſe n'eſt pas ce qu'on doit loüer en l'homme, mais l'ame & la perfection de la raiſon. 108.a

XLII.

Qu'il ne faut point facilement croire que quelqu'vn ſoit homme de bien : Il y en a pluſieurs à qui la volonté & le courage ne defaut point pour eſtre meſchants, mais ſeulement la puiſſance & les moyens. 109.a

XLIII.

On s'enquiert des actions des grands. Vne bonne conſcience ne craint point le bruit & la renommee du peuple. 109.b.

XLIV.

De l'origine de la vraye nobleſſe, & qu'elle s'acquiert par la vertu & par la Philoſophie. 110.a

XLV.

Il n'eſt pas beſoin de beaucoup de liures, mais des bons: & qu'en nos eſtudes nous ne deuons pas rechercher les choſes ſubtiles, ains ſeulement les vtiles & profitables. 110.b.

Table des ſommaires

XLVI.

Il louë vn liure compoſé par Lucilius qu'il luy auoit enuoyé. 111.b

XLVII.

Il reprend la ſuperbe & la cruauté de quelques vns enuers leurs eſclaues & ſeruiteurs,& louë Lucilius de ce qu'il vit familierement auec les ſiens. 111.b

XLVIII

De la loy d'amitié, & que le bien & le mal doit eſtre communiqué entre amis. Il ſe moque apres des ſophiſteries & des argumens cornus que quelques Philoſophes faiſoient au lieu d'enſeigner la vertu. 113.a

XLIX.

Il parle de la viſteſſe du temps. Se mocque des Poëtes & des Dialecticiens: & qu'il faut employer l'eſtude aux choſes qui peuuent apprendre noſtre ame à la vertu. 114.a

L.

La faute que pluſieurs font de croire que les vices qui naiſſent de nous, prouiennent des choſes:que les choſes encor tendres ſe corrigent facilement,& celles qui ſont enuieillies,le peuuent eſtre auec la peine & la diligence. 115.a

LI.

Il faut fuïr les lieux dans leſquelles il y a danger que nos ames deuiennent effeminees & laſches:& qu'il eſt bon de s'adonner au trauail & à la peine pour ne tomber au vice. 116.a

LII.

Il y a trois ſortes d'hommes qui ſuyuent & s'approchent de là Philoſophie & de la ſageſſe. Qu'il faut imiter,non pas ceux qui s'eſtudient à bien & viſtement parler, mais ceux qui par leur bonne vie nous enſeignent à bien viure. 117.a

LIII.

Des dangers & incommoditez qu'il y a de ſe mettre ſur la mer:des maladies de l'ame, & de la guairiſon que la ſeule philoſophie leur peut donner. 118.a

LIV.

De la maladie à laquelle Seneque eſtoit plus ſuiet: des meditatiõs & belles penſees qui luy venoient dans l'ame pẽdant l'accez de ſon mal:de ſa reſolution à la mort. 119.a

LV.

Que l'exercice profite beaucoup à la ſanté du corps. Du repos d'eſprit que ſentent ceux qui ſe ſont retirez aux champs. Et deſcription de la maiſon de Vatia. 119.b

LVI.

Il deſcrit le bruit qui ſe fait aux bains & aux eſtuues,& que ceux ſont trop delicats qui ne peuuent eſtudier qu'auec vn grand ſilence,& que ſouuent les choſes exterieures ne nous troublent pas plus que noſtre ame meſmes,laquelle ne peut ſentir vn parfaict repos,qu'elle ne ſoit bien compoſee & deſchargee des vices. 120.b

LVII.

Sur l'occaſion d'vn voyage qu'il fit en mauuais temps alant à Naples, il dit que l'ame ſouffre quelques paſſions que les plus ſages & vertueux ne peuuent euiter prouenans de la nature de noſtre mortalité. 121.b

LVIII.

Premierement il monſtre la pauureté de la langue Latine: apres comme ceux font ſottement qui veulent reſtreindre ceſte langue pauure d'elle meſme,au lieu de l'amplifier. Il parle de quelques mots familiers à Platon,comme de celuy qu'il appelle *ens*.de l'eſſence, du genre, de l'eſpece, de l'idee, pour leſquels il faut inuenter des mots nouueaux: & que des diſputes qu'on fait ſeulement pour eſueiller l'entendement,on en peut tirer du profit pour inſtituer nos mœurs & noſtre bonne vie. 122.b

LIX.

Ayant parlé de la volupté qu'il auoit priſe à lire vne lettre de Lucilius,il prend comme par occaſion,la difference qu'il y a entre la ioye & la volupté,par l'opinion des Stoïques. Il eſcrit le plaiſir & contentement qu'il a pris de ceſte lettre, quelle eſt la vie du ſage, du iugement ſeuere que chacun doibt faire de ſoy,& de ne croire point les flatteurs. 125.a

LX.

Il deteſte le vœu de nos parents qui nous ſouhaitent des richeſſes: & la gourmandiſe qui entre en deſpence par ambition,& nous fait deſirer & chercher les biens de la terre & de la mer. 126.b

LXI.

Que tout le temps deuant la vieilleſſe on doibt penſer à bien viure, & en la vieilleſſe on doit penſer à bien mourir. 127.a

LXII.

Que les affaires ne l'empeſchent point à l'eſtude des ſciences liberales. Que le meſpris des richeſſes eſt le vray chemin aux richeſſes. 127.a

LXIII.

Il conſole Lucilius de la mort de Flaccus ſon amy, & monſtre que la plus grande partie des hommes par des larmes feintes, veulent ſeulement faire monſtre de leur douleur, laquelle ils ſuyuent auec ambition. 127.b

LXIV.

Il louë grandement vn liure de Q. Sextius

tius pere, la leçon duquel eſchaufoit à la vertu, l'ame de ceux qui le liſoient, & n'oſtoit à pas-vn l'eſperance de pouuoir atteindre à ſa perfection. Il dit qu'il admire les inuentions, de la ſageſſe, & les inuenteurs, & penſe qu'on y peut à l'aduenir encor beaucoup adiouſter. 128.b

L X V.

Qu'à l'opinion des Stoïciens il n'y a que trois cauſes de toutes choſes en ce monde, & par l'opinion d'Ariſtote & de Platon, il y en a d'auantage. Il conſeille auſſi par vn docte diſcours, apres que on aura acquis la tranquilité de l'ame, de s'adonner à la cognoiſſance de l'vniuers. 129.b

L X V I.

Il monſtre par l'exemple de Claranus qui eſtoit deſia vieil, & auoit le corps petit & contrefaict, que pour le rendre beau & agreable, ſa ſeule vertu ſuffiſoit, laquelle ne peut eſtre renduë plus honorable par la beauté du corps, ny par ſa deformité eſtre eſtimee plus laide. Il diſcourt apres de quelques propos tenus entre eux, meſmement qu'encor qu'il y ait trois diſtinctions de biens, ils ſont toutesfois tous eſgaux. 131.a

L X V I I.

Apres auoir en peu de paroles diſcouru de la foibleſſe & imbecilité de ſa vieilleſſe, il explique ceſte queſtion, Si tous biens ſont deſirables. En fin il conclud, que ceux, qui ne ſemblent point eſtre tels, ſont toutesfois tels. 134.b

L X V I I I.

C'eſt choſe ſalutaire de quitter les affaires pour ſe retirer au repos de l'ame: mais cela ſe doit faire en ſorte que le monde ne s'en apperçoiue point. Il enſeigne auſſi ce qu'on doibt faire apres qu'on ſera en ceſte ſolitude: & que la vieilleſſe par les experiences qu'elle a faict, eſt vn temps plus propre à la ſageſſe. 135.b

L X I X.

Il defend le changement des lieux: dit qu'il faut arreſter la fuite du corps pour retenir l'ame en repos. Apprend comme il faut ſurmonter les vices: & non ſeulement receuoir la mort, mais l'appeller s'il en eſt beſoin. 136.b

L X X.

Le temps de la vie s'eſcoule ſans le ſentir. Que c'eſt folie ſe plaindre de la briefueté de la vie. Qu'il faut attendre la mort ſans aucune crainte, & ſi l'occaſion le requiert, la procurer. Qu'il peut aduenir pluſieurs choſes pour leſquelles le ſage peut ſe donner la mort. 137.a

L X X I.

Il faut quand on veut prendre conſeil de ce qu'on doibt fuir ou deſirer, auoir eſgard au bien ſouuerain, & à l'intention & deliberation du cours de toute la vie entiere. Il perſuade apres que cela ſeulement eſt bon, qui eſt honneſte, & que la vertu rend toutes choſes heureuſe: Qu'vne mort honneſte eſt autant à deſirer qu'vne honneſte vie, comme il le preuue par exemples. 139.a

L X X I I.

On ne doit iamais, quelques affaires qu'on ait, diſcontinuer l'eſtude de la Philoſophie, ny le remettre à l'aduenir. Que c'eſt qu'auoir l'ame ſaine. Qu'il faut donner congé aux affaires & negoces. 141.b

L X X I I I.

Il defend les Philoſophes qu'on accuſoit d'auoir les magiſtrats à meſpris. Et louë le Prince qui nourrit ſes citoyens en paix, en repos & en liberté, & qui leur donne moyen de pouuoir ſuyure la Philoſophie. 142.b

L X X I I I I.

Celuy qui meſure le bien par l'honneſteté eſt riche dans ſon ame. Il eſtime miſerables ceux qui s'attriſtent pour les biens de fortune, & pour la crainte de la mort. Comparaiſon de l'homme ſage & vertueux, auec la grandeur de Dieu. 144.a

L X X V.

Quel doit eſtre le parler de l'homme ſage: que ſon langage ſe doibt accorder auec la vie. Comparaiſon du Medecin du corps à celuy de l'ame. Beaux enſeignemens pour ne craindre les maux & ſuyure la vertu. 146.b

L X X V I.

Qu'en ſa vieilleſſe il va ouïr les leçons d'vn Philoſophe, & en ce faiſant il enſeigne qu'il faut touſiours apprendre. Qu'il n'y a qu'vn ſeul bien, ſçauoir eſt, ce qui eſt honneſte. 147.b

L X X V I I.

Il deſcrit la flotte des nauires d'Alexandrie, & la mort de Tullius Marcellinus, à l'exemple duquel il monſtre qu'il ne la faut point craindre. 150.a

L X X V I I I.

Il parle d'vne longue maladie & defluxions de rheumes qu'il auoit ſoufferte. Et les remedes que la viſite de ſes amis, & le conſeil des medecins luy donnerent, leſquels il apprend à Lucilius pour guairir d'vn pareil mal qu'il auoit. 151.b

L X X I X.

Il prie Lucilius de luy eſcrire ce qu'il a cogneu de Scylla, de Charybde, & du mont Ætna. Quelle ſera noſtre ame quand elle

era montee au Ciel, & qu'elle peut eſtre telle icy bas, ſi elle ſe deſcharge des vices. 153.b.

LXXX.

Il reprend ceux qui s'addonnent ſi fort aux exercices du corps, qu'ils oublient ceux de l'eſprit. Que l'homme de ſoy meſme peut rendre ſon ame meilleure, & acquerir ſa liberté. 155.a

LXXXI.

Ceſte Epiſtre contient vn abregé preſque de tout le Traicté des bien-faicts, & monſtre que les ingrats ne nous doiuent point faire perdre la volonté de donner des bien-faicts: & comme il faut eſtre recognoiſſant. 156.a

LXXXII.

Il blaſme la vie molle & delicate: louë l'eſtude des letres. Le reſte de ceſte Epiſtre eſt plein du meſpris de la mort. 158.a

LXXXIII.

Il parle de ſa vieilleſſe, & des exercices qu'il fait, & des viandes dont il vſe pour entretenir ſa ſanté. Puis apres de l'yurongnerie, & qu'on ne doit fier ſes ſecrets à vn homme ſubiet au vin. 160.b

LXXXIV.

Que ceux qui s'adonnent à l'eſtude, doiuent lire, & apres eſcrire: par la comparaiſon des mouſches à miel qui vont amaſſer le ſuc des fleurs, & apres le rangent en rayons. 162.b

LXXXV.

Il aſſemble pluſieurs raiſons, par leſquelles les Stoïciens prouuoient que la ſeule vertu ſuffiſoit à bien & heureuſement viure. Et refute les opinions de ceux qui ſouſtenoient le contraire. 163.b

LXXXVI.

Loüange de Scipion l'Africain, & de ſa temperance: & meſmement en ſes baings. Blaſme l'exceſſiue deſpenſe & diſſolution des hommes de ſon temps. Et quelques beaux & profitables diſcours des verges & des arbres fruictiers 166.b

LXXXVII.

Il deſcrit de la frugalité qu'il tint en vn petit voyage qu'il fiſt. Et ſur ceſte occaſion il reprend les folles & delicates deſpences des Romains par les exemples qu'il allegue. Il diſpute ſi les richeſſes ſe peuuent appeller bien 168.a

LXXXVIII.

Des ſciences liberales, comment & combien de temps on les doit ſuyure. Des eſtudes vains & inutiles, & des exercices que pluſieurs font, qui ne leur profitent rien. Que tous nos eſtudes doiuent ſeruir à la vertu, & que c'eſt la vraye ſcience & l'eſtude liberale.

LXXXIX.

Definition de la ſageſſe: diuiſion de la Philoſophie ſelon l'opinion de pluſieurs. Il ſe iette apres ſur le blaſme de l'auarice & de la gourmandiſe des Romains. 174.a

XC.

C'eſt la Philoſophie qui nous apprend à bien viure. Que c'eſt elle qui nous fait trouuer la verité des choſes diuines & humaines. Si l'inuention des meſtiers & des arts mechaniques procede de la Philoſophie. 176.a

XCI.

Il parle de la triſteſſe que ſent Liberalis ſon amy du bruſlement de la ville de Lyon, que le feu conſuma entierement dans vne ſeule nuict. Tous les ouurages des mortels ſont condamnez à mourir quelque iour. 180.a

XCII.

Les biens exterieurs ne s'acquierent que par le corps. Que le corps n'eſt entretenu que pour honorer l'ame, qui eſt le principal dans l'homme. Que l'ame n'eſt ſouſtenuë que d'elle-meſmes. Que les calamitez & incommoditez du corps, n'offenſent poin: la vertu de l'ame. 181.b.

XCIII.

Il reprend ceux qui ſe plaignent de la mort de leurs amis. Et ſouſtient que la vie de celuy qui s'eſt rendu vertueux & ſage, eſt parfaicte, & aſſez longue. 184.b.

XCIV.

Il diſpute ſi les decrets & arreſts des Philoſophes ſont plus profitables que les enſeignemens & inſtructions particulieres: dit que les decrets generaux ſont ceux qui parlent de la fin des choſes, de la ſageſſe, de l'eſtat, du ſage en general. Mais les inſtructions & enſeignemens ſont ceux qui appartiennent à chacune partie de la vie: & quand nous enſeignons comment ſe doit porter le mary enuers ſa femme, le fils enuers le pere, & le cytoyen enuers ſa Cité. Monſtre que la gloire & l'ambition a faict entreprendre tout ce que les plus grands des Romains ont fait. 185.b.

XCV.

Ceſte Epiſtre n'eſt qu'vne dependance & continuation des propos de la precedente: Et pour reſoudre ceſte queſtion, il dict qu'il y a autant de difference entre les decrets & les preceptes, comme il y en a entre les quatre elemens & les membres des corps qui en ſon cõpoſez. Il entre apres en vn beau diſcours contre la gorge & la gourmandiſe, de laquelle

laquelle toutes les maladies pr ocedent. Ce qu'il diſcourt par les preceptes de la medecine, & par vne infinité de belles demonſtrations. 191.a

XCVI.

Qu'il n'y a rien de miſerable en l'homme, ſinon que quand il penſe qu'il y ait quelques choſes miſerables en ce monde. Que les maux qui nousaduiennent, ce ſont arreſts donnez au Ciel, & qu'il faut conſentir à la volonté de Dieu 196.b.

XCVII.

Que pluſieurs vices qui ſemblent eſtre nais de noſtre temps, auoient eſté aux ſiecles paſſez. Que les hommes imitent pluſtot les vices que les vertus. Que les meſchans ne ſont iamais aſſeurez en leur ame. 197.a

XCVIII.

La fortune porte auec ſoy la nature & la condition du bien & du mal. Vne bonne ame & conſtante corrige les maux de fortune. Vne ame qui eſt en peine de l'aduenir, eſt miſerable auant ſa miſere. Exemples de pluſieurs qui ont vaincu les maux les plus terribles. 198.a

XCIX.

Comme il faut chaſtier ceux qui meinent trop grand dueil de la mort de leurs enfans & de leurs amis. Il blaſme ceux qui veulent faire monſtre d'vne grande douleur, & qui cherchent quelque volupté en les larmes. 199.b.

C.

Il ſouſtient contre l'opinion de Lucilius, que le langage de Fabianus Papirius eſt fort bon. Et monſtre quel doit eſtre celuy d'vn Philoſophe. 202.a

CI.

De la mort ſubite & inopinee de Senecio par vne ſquinancie. Que les richeſſes croiſſent plus facilement qu'elles ne commencent. Qu'il ne ſe faut rien promettre de l'aduenir. 203.a

CII.

De l'immortalité des ames, & de la creance qu'il en auoit. Que la loüange & la ſplendeur qui ſuit noſtre nom apres la mort eſt bien. Qu'apres les tenebres de la vie, nous iouïrons d'vne lumiere diuine. 204.a

CIII.

Que l'ennemy le plus dangereux & le plus traiſtre à l'homme c'eſt l'homme. Que la Philoſophie peut ſeruir de remede à ces maux.

CIIII.

D'vn voyage qu'il fit hors la ville pour recouurer ſa ſanté. Qu'il ne faut point paſſer la mer, ny changer de villes pour fuir les vices. Il ne faut point aller en autre lieu, mais eſtre autre qu'on n'eſtoit point. Il conſeille de viure auec Caton, Lelius, & Tubero, Romains, auec Socrate & Zenon Grecs. 207.a

CV.

Comme il faut fuir l'eſperance, l'enuie, la haine, la crainte, & le meſpris. Peu parler auec les autres, & beaucoup auecques ſoy. Le plaiſir qu'on prend à parler, fait en fin deſcouurir les ſecrets. 209.b

CVI.

Si les biens de l'ame & les vices, ſont corps. Ce qui commande au corps eſt corps. Qu'on employe trop de ſubtilité en choſes ſuperfluës. Il y a de l'intemperance au ſçauoir, comme en toutes autres choſes. 210.a

CVII.

Qu'il ne ſe faut point offenſer des pertes & incommoditez qui nous aduiennent. Il faut commander à noſtre ame de les ſupporter. Nature tempere toutes choſes par des changemens. Qu'il ſe faut ſoubs-mettre à la volonté de Dieu. 211.a

CVIII.

Ceux qui vont à l'eſchole de la Philoſophie, apprennent touſiours quelque choſe. Quelques-vns vont à l'eſchole comme au theatre pour paſſer le temps. Il auoit appris ſoubs Attalus criant contre les vices à ne manger d'aucuns animaux. Et que Tybere auoit chaſsé la Religion eſtrangere. Qu'il faut employer le temps preſent, & ne remettre rien à l'aduenir. 212.a

CIX.

Vn homme ſage peut ſeruir à vn autre ſage, & à ſoy-meſmes. Il preuue cela par raiſons & par demonſtrations. Et qu'on voit plus clairement aux affaires d'autruy qu'aux ſiens. 215.a

CX.

Les Stoïciens ont ſouſtenu qu'vn chacun de nous auoit vn Dieu pour Pedagogue. Qu'vn commencement de calamité, a eſté quelquesfois cauſe d'vne grande felicité.

La cognoiſſance des choſes humaines & diuines, nous fait voir clairement. Dieu s'eſt approché de nous, & a caché profondement dans terre, ce qui nous pouuoit nuire.

Vn ſage & beau diſcours contre les richeſſes. 216.a

CXI.

Cõtre les ſophiſmes & cauillatiõs d'aucũs Philoſophes, leſquelles ont ce vice qu'elles plaiſent ſous l'apparence de ſubtilité. Et qu'il ne faut qu'apprendre à meſpriſer la vie,

Table des ſommaires des Epiſtres.

vie,& apres à la bien gouuerner. 217.b.

CXII.

D'vn amy de Lucilius que Seneque penſoit eſtre trop endurcy aux vices, pour ſe pouuoir former à la vertu. Qu'il haiſſoit maintenant les folles deſpences & les ſuperfluitez, mais qu'il commenceroit bien toſt à les reprendre. 218.a

CXIII.

Seneque diſpute ſi la Iuſtice, la magnanimité, la prudence, & les autres vertus, voire meſmes les accidens à icelles, ſont animaux. Se mocque des Stoïciens qui ſouſtenoient ces reſueries par les raiſons qu'il confute. Et qu'il vaut mieux qu'on nous enſeigne que la Iuſtice, & les autres vertus ſont choſes ſacrees. 218.b.

CXIIII.

Que bien ſouuent la façon corrompuë de parler, prouient de la corruption des mœurs. Il ſe moque puis apres du langage de Mœcenas, qui eſtoit auſſi effeminé & laſche, que ſa façon de viure. Des diuerſes façons de parler que pluſieurs perſonnes ſuyuent, qui prennent plaiſir à faillir. Vn beau diſcours contre les voluptez & les vices, & principalement contre la gourmandiſe & folle deſpenſe. 220.b

CXV.

Que le parler eſt comme vn viſage de l'ame. S'il eſt fardé & affecté, l'ame eſt auſſi molle & laſche. Lame d'vn homme de bien eſt toute belle & ſaincte comme ſa parole. Il ſe courouce apres contre les folles deſpences, & contre la ſuperfluité & kauarice. 222.b.

CXVI.

S'il vaut mieux auoir des paſſions moderees, que de n'en auoir point du tout. Il les faut entierement reietter s'il eſt poſſible. 224.b.

CXVII.

Si l'opinion des Stoïciens, qui diſent que la ſageſſe eſt bonne, mais qu'il n'eſt pas bon d'eſtre ſage, eſt veritable. Il reiette apres toutes les queſtions qui ſe font là deſſus. Et deſire qu'on luy enſeigne ce qu'il doit euiter, & ce qu'il doit deſirer. 225.a

CXVIII.

Il reprend l'ambition de ceux qui pourſuiuoient les honneurs & dignitez dedans Rome. Il met apres la definition du bien, & comme on le peut cognoiſtre. 227.b

CXIX.

Comme on peut deuenir bien-toſt riche. Qu'il faut emprunter de ſoy-meſmes. Le ſage ne cherche que les richeſſes naturelles, quelles ne craignent ny le feu, ny la guerre, ny les larrons. 229.a

CXX.

Comment & par quel moyen la cognoiſſance du bien, & de ce qui eſt honneſte, nous eſt aduenuë. La difference qu'il y a de l'vn à l'autre. Beaux exemples de ce qui eſt honneſte. 230.a

CXXI.

Que tout ce qui eſt moral, n'appartient point aux bonnes mœurs, & la raiſon qu'il en rend. Que toutes les beſtes ont ſentiment de leur conſtitution & complexion naturelle. La conſtitution c'eſt la force principale de l'ame, qui a aucunement pouuoir ſur le corps. Tout ce deſſus eſt confirmé par belles raiſons & exemples. 232.a

CXXII.

Contre ceux qui font du iour la nuict, & de la nuict le iour, comme chauue ſouris. Qui font toutes choſes contre l'ordre de la nature, & rien de ce que le commun du peuple fait. Moqueries ſubtiles contre ceux qui viuent de ceſte façon, & contre leurs vices. 234.a

CXXIII.

Il n'y a rien de faſcheux, ny la faim meſmes, ſi on la ſupporte patiemment & legerement. Qu'il ne faut point vouloir ce qu'on ne peut auoir. Qu'on ſe peut paſſer de beaucoup de choſes ſuperflues. 235.b

CXXIIII.

Il diſpute ſi le bien ſe cognoiſt ou par l'intelligence ou par le ſentiment : ſi c'eſt par le ſentiment ceux qui ſuiuent la volupté, ou fuyent les douleurs n'en pourroyent pas eſtre repris. Que c'eſt la raiſon qui iuge cela. Ce diſcours eſt fort beau & merite d'eſtre leu par les plus ſçauans. 237.a

Ces Epiſtres ſont pleines de tant de diuerſité de choſes, & de belles ſentences, qu'il eſt mal-aiſé de comprendre l'argument d'vne chacune par vn brief ſommaire.

FIN DE LA TABLE DES SOMMAIRES DES EPISTRES.